FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA NAZIONALE
B. Prov.
XIII
607
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
27-B-44
Armadio XIX
Palchetto
Num.° d' ordine 57 88383

3143

HISTOIRE
DE
POLYBE.

TOME SECOND.

Digitized by Google

64541

HISTOIRE
DE
POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offenſive, ſoit pour la Défenſive, ſont expliquées, démontrées, & repréſentées en Figures.

Ouvrage très-utile non ſeulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui ſuivent le parti des Armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Meſtre de Camp d'Infanterie.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { PIERRE GANDOUIN, Quai des Auguſtins, à la Belle Image.
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Thereſe.
NICOLAS-PIERRE ARMAND, Rue Saint Jacques, à Saint Benoît.

M. DCC. XXVII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

PRÉFACE.

JE m'attendois à toute autre choſe dans cette Préface qu'à me défendre contre un nombre de gens qui attaquent mon principe & ma méthode de combattre par colonnes inſérées dans les lignes, & ma colonne elle-même. Je croiois ce parti tellement ruiné, que je ne me fuſſe jamais attendu de le voir reparoître en campagne. Pour y être revenu, ſes forces ne ſont pas pour cela plus grandes ni plus redoutables, ce ſont les mêmes idées, les mêmes raiſonnemens que j'ai déja pulvériſez. Il faut pourtant y revenir, puiſque la Cour en eſt imbue comme la Ville.

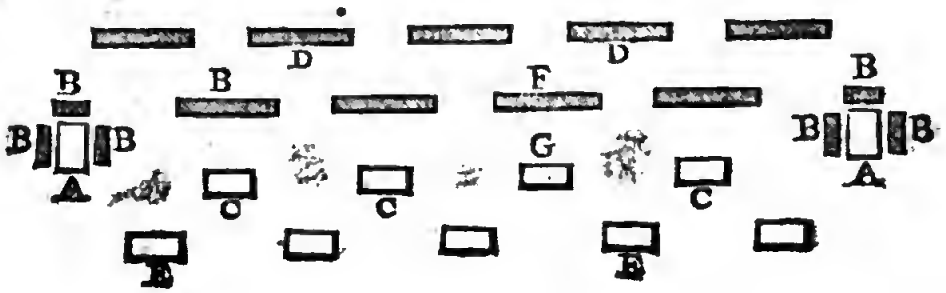
Comment peut-on concevoir que mes adverſaires n'aient pas découvert par leurs lumiéres & par leur propre expérience, & par tant d'actions dont ils ont été les témoins, l'évidence de ma méthode & le défaut de la nôtre, & qu'ils ne l'aient pû par le ſecours du bon ſens même, & par la force d'aucun éxemple? Cela me feroit ſoupçonner qu'ils n'ont pas lû avec aſſez d'attention un ſyſtême ſi bien lié & ſi aiſé à comprendre, plutôt que de croire qu'ils ne l'ont pas entendu; ils ne ſont donc pas équitables de prononcer un arrêt de condamnation ſans avoir auparavant éxaminé.

Quelle eſt donc la principale raiſon dont ils ſont bou-

clier ? Il m'eſt fâcheux d'étaler ici leur mauvaiſe diſpoſition d'eſprit, qui ne fait que trop voir combien ils ſont peu accoutumez à des véritez convaincantes, par les fautes de raiſonnement où ils tombent à chaque pas qu'ils font. Ils prétendent que ma colonne, inſérée dans une ligne entre les brigades qu'elle couvre ; peut être aiſément envelopée, pénétrée & diſſoute par les bataillons ennemis : vaine ſubtilité qu'un homme qui n'auroit aucune connoiſſance de l'infanterie pourroit à peine regarder comme ſolide ; je leur conſeille, pour la faire briller & triompher, de ne s'adreſſer qu'à de telles gens : car ceux qui ne leur reſſemblent pas, qui ſont en grand nombre, Officiers Généraux & autres, s'étonneront qu'ils aient pû raiſonner ainſi. En effet il n'y a qui que ce ſoit qui ne s'apperçoive que bien loin de me réfuter, ils ne ſervent au contraire qu'à mieux faire connoître la vérité & le mérite de ma méthode. De grace qu'eſt-ce que nos bataillons minces ſur quatre au plus de profondeur ? car ceux de nos voiſins ne ſont que de trois. Rien de plus foible, & rien de plus mépriſable contre un corps d'une extrême profondeur, également redoutable à ſa tête comme à ſes flancs, ou à ſes faces : car ſuppoſant la colonne A. ſur vingt-quatre files de tête à queue ſur quarante de profondeur, & nos bataillons tels qu'ils ſont à peu près aujourd'hui ; ſuppoſant donc cette colonne d'une ſeule ſection oppoſée au bataillon B, ou à deux ſi l'on veut qui l'envelopent, & qui l'obligent à faire front de tous côtez, quel avantage ces deux bataillons peuvent-ils avoir contre un corps rangé de la ſorte ? Eſt-ce que les files B, qui ne ſont que de quatre, ſe promettront de pénétrer une telle maſſe d'hommes, qui préſente une tête impénétrable, & des flancs ou faces qui ne le ſont pas moins ? Car en faiſant front de toutes parts, ce

qu'il y a de plus foible, en faiſant à droit & à gauche, oppoſera à chaque face des files de douze contre d'autres de quatre qui l'attaquent. Un corps ſur quatre de hauteur, en enfoncera-t-il un ſur douze fraiſé encore de pertuiſannes que l'autre n'a pas? Je demande ſi cela eſt bien poſſible? Et je demande aux gens éclairez, ſi ce n'eſt pas perdre ſon tems que de revenir ſur une difficulté ſi peu digne de réponſe? J'y répons cependant par l'eſtime que je fais d'ailleurs de quelques-uns de ceux qui raiſonnent de la ſorte.

Si un ſeul bataillon, diſent-ils encore, n'eſt pas ſuffiſant pour enveloper cette maſſe d'hommes, un autre ſe détachera de la ligne: en voici deux contre un. Mais je prie ces gens-là, de me dire s'ils comptent pour rien les bataillons C. d'entre les colonnes? Ne prendront-ils pas en flanc les bataillons envelopeurs B? Mais, repliquent-ils, on fera avancer d'autres bataillons de la ſeconde ligne D. pour remplir le vuide qu'ils laiſſent. N'ai-je pas ma ſeconde ligne E. toute prête à faire mouvoir? Que répondent-ils à tout cela? Rien du tout: entêtez de leur feu ils l'oppoſent contre des corps qui ſont toujours en



action, qui vont toujours en avant, & qui ne leur donnent pas le tems d'en venir à une ſeconde décharge par la célérité de leurs manœuvres: car mes bataillons ſont ſur

huit de profondeur, le choc en eſt donc plus violent & le mouvement plus facile & ſans flotement. Si mes bataillons combattent ſur un front d'une moindre étendue, on ne s'en met point en peine; avant que les aîles du bataillon F, par éxemple, ſe ſoient repliées ſur celles de G, le corps F. ſera pénétré en un inſtant à ſon centre par la peſanteur du choc de G: car quant à ce beau feu qu'on attribue aux bataillons ſur un grand front & peu de hauteur, on s'en moque, puiſqu'on va droit à lui pour le joindre. Quels intervalles ne laiſſent-ils pas entr'eux ces bataillons ſur un petit front, diſent mes gens, ſi l'on veut oppoſer bataillon à bataillon? Mauvaiſe défaite: n'ai-je pas dit que je n'avois rien à craindre à mes flancs, par la hauteur ſur laquelle je combats? Je me réſerverai s'il me plaît de le faire, & par là je ſerai plus en état de faire un bon effort, & d'obliger l'ennemi à me faire large bon gré mal gré. Mais, repliquera-t-on, le front de votre armée devient moindre d'un tiers, & par là vous ne pouvez éviter d'être débordé & doublé à vos aîles. Je l'ai déja dit & démontré dans mon Traité de la Colonne, je ne m'embaraſſe nullement de l'être; je n'ai même que faire de riviéres, de marais, de ravins, de chariots, d'arbres coupez, & d'autres faveurs de l'art ou de la nature pour les appuier, puiſqu'une bonne colonne à chaque aîle ſuffit, & me tient lieu de tout cela; outre que l'ennemi n'a guéres le tems de profiter de ce feu, qu'on prétend ſi redoutable, & qui eſt très-mépriſable en effet, lorſqu'on va droit à l'ennemi dans l'intention d'en venir aux mains.

Epaminondas à Leuctres & à Mantinée, étoit extrêmement ſurpaſſé à ſes aîles; s'en embaraſſa-t-il? Et peût-on s'en embaraſſer lorſque l'on combat, non ſeulement en colonne, mais qu'on y joint encore la ligne oblique, qui

qui eſt l'ordre le plus fin & le plus dangereux de toute la Tactique. Ordre inconnu aux Modernes, & qui ne peut être pratiqué que par un Général habile & très-expert dans les manœuvres générales, indépendamment de la colonne qui doit être emploiée ſur l'aîle contre laquelle l'on a deſſein, & les Anciens n'ont jamais fait autrement dans l'oblique.

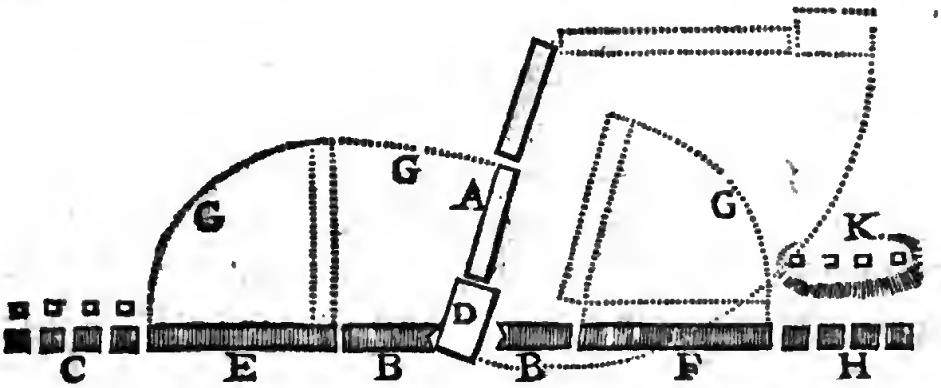
Lorſqu'on ferme les oreilles à la vérité, qu'on ne veut rien éxaminer, ni rien comprendre, ni méditer ſur un principe; qu'on ne fait même aucune attention aux raiſons que j'apporte contre les objections qu'on pourroit me faire, qu'on propoſe même ces objections ſans ſe ſouvenir que j'en ai fait voir le faux; que doit-on penſer de ces cenſures? N'auroit-on rien compris dans mon principe? Cela eſt incroiable d'une choſe ſi ſimple & ſi à portée de tout le monde. Seroit-ce que l'on y va de mauvaiſe foi, ou qu'on éxamine la tête remplie des préjugez de la coutume, & bien perſuadé que ce que l'on a vû & pratiqué toute ſa vie vaut infiniment plus que la vérité qui nous frappe? Pour diſcerner le vrai du faux, dit je ne ſçai quel Auteur, il faut ſe dépouiller de la penſée que l'on tient la vérité: car ſi l'on eſt préoccupé de certaines opinions, la préoccupation où l'on eſt, empêchera de découvrir les bonnes preuves.

On a attaqué l'ordre d'Epaminondas à Mantinée, que j'ai donné dans mon Traité de la Colonne. Il eſt bon & fort ruſé, a dit un Général du premier ordre & de grande réputation, dont j'honore le mérite, la ſageſſe & l'intelligence dans l'infanterie, où il a toujours ſervi; mais je trouve beaucoup à blâmer dans ceux qui ſe firent battre: il falloit que les Généraux Athéniens & Lacédémoniens, leurs Officiers & leurs ſoldats fuſſent des imbécilles & des hébétez. Epaminondas tourne ſon armée,

forme une tête de ſon flanc, & vient donner de pointe contre le centre de l'armée des alliez, formant une colonne de toute ſon infanterie. Rien n'étoit plus aiſé à l'infanterie ennemie que de replier ſes aîles, & d'embraſſer cette longue colonne. Cette penſée s'eſt préſentée d'abord à une infinité de gens.

On me permettra de répondre, qu'on n'a pas fait aſſez d'attention à cette diſpoſition d'Épaminondas. Pour embraſſer & joindre cette longue colonne A, il falloit faire un mouvement de converſion à droit & à gauche: manœuvre qui ne ſe fait pas en un inſtant, & d'ailleurs très-dangereuſe dans ce cas là.

Les Généraux alliez ne comprirent pas d'abord le mouvement du Général Thébain, qui fait une converſion de toute ſa ligne, & lorſqu'ils comprirent à peu près ce que cela vouloit dire, il n'étoit plus tems d'y apporter du remède. Il fondit comme un trait ſur le centre de la phalange, & perça en B, & la ſépara ainſi de ſes aîles dans le moment que la cavalerie de ſa droite battoit la gauche C. de celle des ennemis; ſi celle-ci eût voulu ſe replier ſur la longue colonne A, dont la ſection de la tête D. étoit plus forte de files, la gauche E.



de l'infanterie des alliez eût été attaquée à dos par la

cavalerie victorieuſe, & reçûe de front par la colonne Thébaine. Je demande ſi cette converſion étoit bien aiſée, le centre de la phalange ouvert & pris en flanc des deux côtez ?

Sçachons maintenant ſi la droite F. des alliez eût eu plus beau jeu à tourner ſur A. de ſon côté en courant les lignes ponctuées G, elle eût trouvé les mêmes inconvéniens & les mêmes dangers. La cavalerie de cette droite H. n'avoit pas encore combattu, elle avoit en face celle des Thébains K, qui la tenoit dans un reſpect d'autant plus grand, que ſa gauche étoit en fuite. Je laiſſe à penſer ſi celui qui étoit à la tête eût fait un trait de grande prudence de ſe mouvoir tant que cette cavalerie la tiendroit en panne, ſe trouvant poſtée ſur une hauteur très-avantageuſe. Pour comble d'embarras cette droite voioit ſa gauche de la cavalerie battue & diſſipée, & le centre de la phalange B. coupé en deux par la grande colonne : ſans doute que ce centre n'auroit pas eu part au mouvement des aîles de la phalange. Je ne vois, ni ne puis comprendre qu'on veuille ſoutenir que les Lacédémoniens & les Athéniens fuſſent des bêtes. C'étoient de fort habiles gens, qui avoient en tête un homme beaucoup plus habile, plus fin & plus ruſé.

Cet ordre de bataille célébre d'Epaminondas, eſt celui de tous anciens & modernes le plus profond & le plus digne d'être admiré des connoiſſeurs. Il étoit impoſſible d'y réſiſter, comme il eſt de toute impoſſibilité d'y trouver aucune objection à faire.

J'aurois lieu de me plaindre du profond ſilence que l'on garde à l'égard de l'ordre de Leuctres du même Epaminondas, & de celui de Guſtave-Adolphe à Lutzen. D'où viendroit cela ? La raiſon eſt claire : c'eſt qu'on n'a rien de bon & de ſolide à alléguer contre ceux-

ci non plus que contre l'autre. Ne feroit-on pas mieux de dire franchement, je vois l'excellent, la vérité me preſſe, je choiſis le pire.

Video meliora proboque,
Deteriora ſequor.

Mes adverſaires me permettront, s'il leur plaît, la liberté que je prens de leur dire franchement, qu'on ne diſpute point ſur des véritez démontrées, & ſoutenues des faits d'expérience anciens & modernes. J'avoue que je ne comprens rien dans cette conduite. La deſcription des uſages & d'une tactique foible & débile, reçûe pourtant & pratiquée par tant de grands Capitaines modernes, ne prouve abſolument rien contre l'évidence. Ces grands hommes n'étoient pas infaillibles, ils étoient ſujets à l'erreur comme les autres; ils ne s'en ſont pas apperçûs, ou n'y ont pas vû de reméde. J'ai été plus heureux; ſi je me croiois plus habile & plus éclairé, j'aurois très-grand tort. J'ai reconnu cette erreur, & Montécuculi lui-même avant moi, & j'ai trouvé le reméde par l'étude de l'antiquité. Quelqu'un viendra qui pouſſera peut-être plus loin, & verra le bout de la ſcience des armes, car je n'ai garde de me flater d'avoir pénétré juſques-là. Il ne faut pas, encore une fois, que le préjugé de la coutume ait tant de pouvoir & de force, que de nous empêcher de donner notre ſuffrage & notre approbation à une méthode de combattre, où la droite raiſon, comme je l'ai dit ſi ſouvent, le bons ſens, les régles de la guerre & l'expérience des faits nous conduiſent, autrement ce ſeroit préférer le faux à l'évidence.

Si je n'alléguois que des probabilitez, ſi les plus grands Fantaſſins n'applaudiſſoient à mes principes, s'ils n'avouoient qu'aucun des modernes avant moi n'avoit fait

connoître plus démonſtrativement la force de l'infanterie, je penſerois à ma conſcience, je tiendrois la bride un peu haute à mon imagination, je les écouterois avec plaiſir, je leur marquerois toute la docilité d'un honnête homme, je profiterois de leurs lumiéres, je ne me ferois nulle honte d'avouer ma défaite, je me rendrois à leurs déciſions, lorſqu'ils m'auroient fait appercevoir par les principes de la raiſon & les régles de la bonne tactique que je me ſuis en effet trompé, que je n'ai débité que des erreurs qui n'ont de vrai que l'apparence; mais s'ils ne me paient que de raiſons frivoles qui ne prouvent rien, & qui ſont voir au contraire que ceux qui les emploient, du moins la plûpart, ſont auſſi peu capables d'approuver que de condamner; être docile en pareil cas, ce ſeroit trahir la vérité. L'Auteur *du Service journalier de l'Infanterie*, eſt peut-être l'unique au monde qui a avoué tout bonnement qu'il n'avoit rien compris dans ma méthode, bien que cette méthode ſoit à portée de tout le monde, & que les Guerriers comme ceux qui ne le ſont pas, la comprennent parfaitement. Cela me feroit croire qu'il ne l'a pas lû avec l'attention d'un homme qui entend & qui médite, ou qu'il penſe peut-être comme tant d'autres, qui n'ont du goût que pour les bagatelles militaires, qui coûtent peu à apprendre & à enſeigner, & négligent ce qui nous porte au grand de la guerre. Semblables aux amans de Pénélope, qui ne pouvant atteindre à la Maîtreſſe, ſe contentoient des ſuivantes.

Parmi un ſi grand nombre de contrediſans, il s'en trouve d'un peu plus raiſonnables. Ils reçoivent ma Colonne; mais il la veulent perfectionner, pour avoir du moins la gloire de la perfection. Ils croient meilleur de laiſſer les bataillons ſur le front & la hauteur ordinaire, & d'en dou-

bler pluſieurs enſemble à la queue les uns des autres, à quelque eſpace pourtant, & comme une portion de phalange. Quelques-uns de nos Officiers Généraux, reſpectables par leur mérite & par leur expérience, ont adopté cette opinion. Cela m'a un peu ſurpris; s'ils y font un peu plus d'attention, je prens la liberté de les en prier, ils tiendront, je m'aſſûre, cette méthode très-mauvaiſe & très-dangereuſe; elle n'ôte rien des défauts de notre tactique, j'en ai fait voir le faux dans la page xxiv. de mon Traité de la Colonne, qui eſt à la tête de mon premier Tome, où je renvoie mon Lecteur: car ce ſeroit un défaut de le répéter, & l'on verra là s'ils ſont bien fondez, car je ne vois pas à quel uſage peut être ce moien de perfection & de correction. On leur demande pourquoi cette maſſe énorme de bataillons les uns à la queue des autres, & à vingt pas de diſtance, qui réduiſent une armée à rien. Ils répondent que mes colonnes ne donnent aucun feu, ſans prendre garde que cette belle colonne en fournit beaucoup moins, & qu'avec cela il faut un grand nombre de bataillons pour former une maſſe ſi bizarre, car je ne ſçai quel nom lui donner; mais s'ils veulent du feu, ce n'eſt donc pas pour joindre l'ennemi, & lui enlever cet avantage qu'il a infiniment par deſſus nous. Ces bataillons minces, qui leur plaiſent tant, ſont donc inutiles, & ne voient rien. Je laiſſe à juger ſi le canon feroit beau ménage dans cette dangereuſe façon de combattre. S'ils cherchent à détruire mon principe, qui ne donne aucune priſe, du moins qu'ils ne l'affoibliſſent pas. Quel entêtement pour ce feu! Qu'il me ſoit permis de copier un long paſſage, qui ſervira de bonne batterie pour renverſer & ruiner cette erreur, quoique les gens ſenſez me diſent ſans ceſſe qu'elle ne vaut pas la peine d'y uſer ma poudre. C'eſt Xénophon

qui me fournit ce paſſage, où ils apprendront le ridicule & le peu de pouvoir des armes de jet, & le peu d'avantage de les mettre en œuvre pour la victoire dans une affaire générale, ou dans toute autre, où l'on ſe trouve en pouvoir de joindre à viſage découvert, & d'en venir aux armes blanches. Rien de plus admirable, de plus curieux, de plus divertiſſant & de plus inſtructif que ce paſſage. Ecoutons donc ce Maître célébre de l'antiquité.

» Peu après, dit l'Hiſtorien Grec dans Charpentier, » Cyrus convia une compagnie entiére, dont le Capi- » taine lui fit voir un jeu fort agréable. Il avoit partagé » ſes ſoldats en deux bandes de cinquante hommes cha- » cune, & les avoit diſpoſées l'une contre l'autre. Cin- » quante avoient de groſſes cannes à la main pour frap- » per leurs adverſaires, & les cinquante autres devoient » les attaquer à coup de mottes de terre. Tous étoient » armez de cuiraſſes, & de leurs boucliers au bras gau- » che. Chacun étant prêt, il leur donna le ſignal du » combat, & à l'inſtant les mottes de terre commen- » cérent à voler ſur les cuiraſſes, ſur les boucliers, ſur » les jambes & ſur les cuiſſes. Mais lorſqu'ils furent ap- » prochez, ceux qui tenoient les cannes eurent leur re- » vanche, & chargérent les autres ſur les bras, ſur les » mains, ſur les jambes; & quand ils penſoient ſe baiſ- » ſer pour ramaſſer les mottes, ils les frappoient ſur le » corps & ſur le dos: tellement qu'à la fin ceux qui » avoient les cannes les mirent en fuite, & les pourſui- » virent avec de grands éclats de riſée. Après ils chan- » gérent de batterie, & ceux qui avoient attaqué avec » les mottes de terre dans le premier combat, prirent » les cannes à leur tour & eurent auſſi le même avan- » tage.

» Cyrus prit grand plaiſir à ce paſſe-tems, & ne put » s'empêcher d'admirer l'invention du Capitaine, & l'o- » béiſſance des ſoldats. Mais, il étoit aiſé, que la vic- » toire demeurât toujours du côté de ceux qui combat- » toient à la maniére des Perſes. Il les fit donc venir » ſouper avec lui ; & comme il en voioit arriver quel- » ques-uns le bras en écharpe, ou la jambe bandée, il » s'enquit de ce qu'ils avoient : ſur quoi ils lui répon- » dirent, qu'ils avoient été bleſſez des mottes de terre. » Il leur demanda encore s'ils avoient été bleſſez après » qu'ils s'étoient joints, ou bien lorſqu'ils étoient à quel- » ques pas l'un de l'autre. Ils répondirent tous que c'é- » toit lorſqu'ils étoient éloignez, & qu'il n'y avoit eu » que du plaiſir ſitôt qu'ils s'étoient joints. Mais ceux » qui avoient été bleſſez à coups de cannes, dirent qu'il » n'y avoit point eu de plaiſir pour eux lorſqu'ils s'étoient » joints, & montroient les bleſſures qu'ils avoient re- » çûes aux mains, au cou, & quelques-unes au viſage, » ce qui leur donna ſujet de railler agréablement. Le » lendemain toute la campagne étoit couverte de gens » qui faiſoient le même exercice ; & depuis, dès qu'ils » avoient quelque loiſir, ils ne manquoient pas de pren- » dre ce divertiſſement.

S'il ſe fût trouvé des Généraux & des Officiers particuliers en grand nombre dans l'armée de Cyrus, qui ſottement prévenus en faveur des armes de jet, euſſent ſoutenu vigoureuſement que c'étoit la meilleure façon de combattre, qu'ils euſſent même, par la force de leur éloquence, ébranlé & entraîné dans leur opinion la plus grande partie de ceux qui les écoutoient, & rendu l'autre flotante entre le vrai & le faux, & qu'en un mot le parti des armes de jet eût triomphé de l'autre plus ſenſé & plus raiſonnable, quoiqu'en petit nombre, & qu'étant

qu'enſuite de ce conflit de pour & de contre, le Capitaine, dont Xénophon parle, eût dit aux premiers, vous ſoutenez merveilleuſement une opinion abſurde, vous êtes de ceux contre leſquels il ne faut point diſputer, la vérité perdroit bientôt ſa cauſe s'il falloit recueillir les voix. Je ne vois point d'autre reméde pour vous tirer de l'erreur où vous êtes que la belle expérience, & qu'à l'inſtant il leur eût donné le ſpectacle du combat des mottes de terre contre les cannes, tous ceux qui auroient été témoins de ce combat n'euſſent-ils pas dit qu'ils avoient été ſéduits & trompez ? Ne ſe fuſſent-ils pas moquez des partiſans des armes de jet ? Ceux-ci n'euſſent-ils pas paſſé pour ridicules ? Ne ſe fuſſent-ils pas expoſez le lendemain à la riſée de toute l'armée ? N'eût-on pas alors ſoupçonné que ceux qui ſoutenoient les armes de jet étoient des gens de petite intelligence ?

Je demande à mes adverſaires, s'ils en font paroître beaucoup en combattant de loin à coups de fuſil, & en ſe paſſant réciproquement par les armes ſans s'aborder ? Quelle méthode inſenſée ! Montluc lui-même s'en moque, quoiqu'elle fût peu pratiquée de ſon tems. N'eſt-il pas vrai que tant que nous avons cherché d'en venir aux mains, nous avons eu toujours & perpétuellement des ſuccès favorables, que nous avons toujours eu raiſon de nos ennemis par cette méthode, & eux de nous dans la derniére guerre de 1701. par l'avantage qu'ils ont eu d'être plus éxercez à tirer que nous ne le ſommes ? Nos diſgraces n'euſſent-elles pas dû nous ſervir de leçons pour revenir à la gloire de l'ancienne méthode, ſi redoutable à nos ennemis liguez contre nous, & dont les Turennes, les Condez, les Luxembourgs ſe ſont toujours ſi bien trouvez ? Tout ce que je dis ici ne

git-il pas en faits d'expérience ? Ceux qui penſent & qui ſe conduiſent autrement qu'eux, ſont-ils plus habiles ? Connoiſſent-ils mieux l'eſprit & l'humeur de notre nation que ces grands hommes ?

Les mauvaiſes & perpétuelles chicanes, dont mes adverſaires ſe ſervent à la Cour contre mon principe de la Colonne, & ma nouvelle Tactique, m'ont jetté de néceſſité abſolue dans un détail de raiſons & de preuves contre leurs objections. J'ai vû combien il m'importoit de leur répondre, afin que mon Syſtême produisit l'effet à quoi il étoit deſtiné : car ſi j'allois mon train ſans regarder derriére moi, on s'imagineroit peut-être que je fuis mes Critiques, & que je n'oſe tourner viſage contre eux.

Je ne ſuis guéres d'humeur à reculer dans mes opinions, lorſque la vérité milite pour moi contre le faux & l'inſoutenable : je n'ai rien à craindre de l'un & de l'autre, & ceux qui n'ont que ces ſortes d'armes à m'oppoſer feroient fort bien & fort prudemment d'abandonner la campagne ; c'eſt, je penſe, le parti le plus prudent. Mais c'eſt en prendre un très-mauvais, que de s'emporter contre la perſonne, quand on n'a rien à dire contre les opinions. Il s'en eſt trouvé quelques-uns de cette eſpéce, ſi fort prévenus de leur mérite & ſi peu de celui des autres, qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'on puiſſe penſer mieux qu'eux dans les choſes de la guerre. *Je n'ai rien approuvé de ſon principe*, dit un de ceux-là, voilà qui eſt déciſif. Eh bien ſoit, nous ne nous en mettons guéres en peine, ce n'eſt pas à ſon tribunal que nous avons à répondre, il ne nous eſt jamais venu en penſée d'y recourir. Le mal n'eſt pas grand en ce cas-là ; mais il auroit été à ſouhaiter qu'il eût marqué un peu plus de modération & de retenue dans une compagnie pleine

de perſonnes illuſtres qui n'ont pas manqué de nous avertir : car outre que cela ne convient pas à ceux dont les paroles bonnes ou mauvaiſes ſont toujours remarquables, à cauſe des emplois dont ils ſont honorez, il ne convient pas non plus à ceux à qui elles s'adreſſent d'y être inſenſibles. Il nous eſt permis de ne pas faire attention à certains Auteurs ; mais ceux qui ont d'ailleurs du mérite, & qui ſont au deſſus de nous par leur fortune, doivent par beaucoup de modeſtie & de politeſſe déſintéreſſer leurs inférieurs, qui ſont ſouvent plus dignes d'être élevez, faute de quoi la repréſaille ne ſçauroit leur être interdite ſans injuſtice, ſi l'on voit qu'on s'émancipe au-delà des bornes permiſes. L'équité & l'honneur éxigent de ne pas faire à un autre ce qu'on ne voudroit pas ſouffrir de lui. On peut livrer telles charges que l'on voudra à mes principes, je les défendrai, parce que je me trouve en forces & bien ſoutenu : car j'ai pour moi non-ſeulement les hommes les plus éclairez dans la ſcience des armes, mais encore les Sçavans d'un ordre tout différent. Les Géomêtres eux-mêmes, qui ne s'attachent qu'aux connoiſſances certaines & évidentes, ont avoué que j'avois traité la guerre d'une maniére qui ne tient point l'eſprit ſuſpendu entre le vrai & le faux, & qu'ils n'auroient jamais cru que ce fût une ſcience, & qu'elle pût prononcer abſolument & déterminément.

Mon adverſaire n'en eſt pas demeuré là, mais il a cela de commun avec bien d'autres ſur certains reproches. Il ne m'appartient pas, je l'avoue, de m'ériger en Légiſlateur & en Réformateur militaire des uſages communément reçûs, & de donner des leçons & des préceptes aux hommes d'Etat & aux Généraux d'armées, je connois trop bien la petite portée de mon eſprit &

de mon intelligence pour me donner ſous ce titre, je me rens juſtice; mais cette perſonne, que j'honore fort, quelque injuſte qu'il ſoit à mon égard, ne ſçauroit ignorer qu'il y a une infinité d'Auteurs anciens & modernes qui ont écrit de la ſcience des armes, de la politique, & du gouvernement des Etats pour l'inſtruction des Rois, des Princes, & des autres qui ſont au timon des affaires, ou à la tête des armées, ſans être rien de tout cela. Je ne vois pourtant pas que perſonne ſe ſoit jamais aviſé d'en faire un ſujet de blâme, beaucoup moins un crime très-puniſſable.

Je voudrois bien demander à celui-ci, comme à quelques autres, s'ils n'ont jamais ouï dire, s'ils n'en ſont pas convaincus par eux-mêmes, que toutes les Bibliothéques ſont remplies de ces ſortes d'Auteurs, qui enſeignent l'art de régner comme l'art de mentir & de fourber, (c'eſt la politique,) comme l'art de vaincre? Il n'en faut point douter, on a écrit ſur ces matiéres tant bien que mal; perſonne cependant que je ſçache ne s'eſt mis en tête d'y trouver à redire. Ces ſortes d'Ecrivains, auſquels le public eſt ſi obligé de leurs veilles, ſeront-ils plus privilégiez que moi, & mériterai-je d'être traité non pas ſeulement d'eſprit vain & immodeſte, car il ſe pourroit bien que je me ſentiſſe un peu du terroir où j'ai pris naiſſance, mais d'*homme qui mérite un châtiment éxemplaire d'oſer enſeigner ſes Maîtres*? Comme ſi j'étois en cela coupable à leur égard, & comme ſi les honneurs de la guerre influoient dans les prérogatives du mérite perſonnel. Cela me ſemble très-digne d'être relevé, je reconnois très-bien ces Maîtres, & je leur fais par tout honneur des préceptes qu'ils me fourniſſent; je ne crois pas en ſçavoir plus qu'eux, mais je prétens enſeigner aux autres qui l'ignorent ce

que j'ai appris de ces grands hommes. Ils n'ont pas pourtant tout ſçû, ils ont laiſſé quelque choſe à faire aux autres ; ce qu'ils nous ont laiſſé de brute & d'imparfait, nous avons tâché de le pouſſer plus loin, & nous nous flatons d'avoir réuſſi & ſouvent enchéri ſur eux. Ils nous ont mis ſur la voie ; allez, marchez, nous ont-ils dit, vous découvrirez de nouveaux païs : nous avons marché avec leurs lumiéres, & nous avons fait quelques découvertes, à l'aide d'une longue expérience & d'une étude perpétuelle dans la ſcience des armes. Mes Cenſeurs ſont hommes comme nous, & par conſéquent ſujets à demander la lumiére, comme un Joſué ou un Ajax pour combattre, en un mot à être éclairez dans leurs beſoins comme nous dans les nôtres beaucoup plus grands. Ces ſortes de Livres étoient en ſi grande eſtime chez les Anciens, comme ils le ſont encore parmi nous, que l'on conſeilloit à Ptolomée Roi d'Egypte, de fournir abondamment ſa Bibliothéque des Livres qui regardoient la conduite des Etats comme celle des armées, afin qu'en les liſant, lui diſoit-on, vous trouviez ce qu'on n'oſeroit vous dire, & que vous auriez honte d'apprendre, tant il eſt honteux aux Princes, à leurs Miniſtres & aux Généraux de les ignorer. De quel orbe ces nouvelles planettes nous ſeroient-elles tombées, qui croient briller de leurs propres lumiéres ſans en emprunter d'aucune autre, & qui nous font un crime de notre travail : s'ils n'en ont pas beſoin, ils feront fort bien de le laiſſer là. Ils le feront bien ſans que je les en prie ; mais à l'égard des autres, que l'envie n'agite point, qui rendent juſtice à tout le monde, & dont les lumiéres ne ſont pas imaginaires, qui penſent plus équitablement de nous, & qui croient au contraire qu'on ne ſçauroit trop reconnoître les travaux & l'application

de ceux qui écrivent de leur métier d'une maniére peu commune ; ceux-là, dis-je, me liront, je m'aſſûre, avec quelque ſatisfaction, parce qu'ils ſont très-capables de m'entendre.

Une infinité de gens ne peuvent revenir de la ſurpriſe où ils ſont, diſent tous les jours mes amis, ni s'imaginer comment un homme tel que moi, qui a paſſé toute ſa vie dans les armes pendant le cours de deux grandes guerres, dont la fin de l'une touche preſque au commencement de l'autre, ſans nulle interruption de ſervice, ſans nul repos, ſans nul relâche dans les travaux militaires, aiant commencé de porter le mouſquet dès l'âge de ſeize ans ; ils ne peuvent comprendre, me diſent-ils ſans ceſſe, comment vous avez pû entreprendre & finir un Ouvrage ſi immenſe, ſi plein d'érudition, de recherches & de découvertes ſi heureuſes, & comment enfin vous avez pû pouſſer ſi loin une étude ſi difficile, ſi épineuſe, & y faire un ſi grand progrez en ſi peu de tems : cela leur ſemble fort extraordinaire. Je répons à cela qu'il n'y a rien là de fort ſurprenant, lorſqu'un déſir violent & une ardente paſſion de parvenir à une certaine ſcience, qui dépend de pluſieurs autres dont on ne s'apperçoit qu'à meſure qu'on y avance, nous pouſſe à des efforts ſurprenans pour en voir le bout, ou du moins pour tâcher d'y atteindre. La paſſion de la guerre eſt de toutes la plus capable de produire un effet ſemblable ; & ſi je ſçai quelque choſe, comme on le prétend, c'eſt à elle que je dois une partie des ſciences qui en dépendent, pour en parler & pour en écrire avec quelque ſorte de connoiſſance.

La plûpart des gens de guerre, qui ne ſont occupez que de leurs plaiſirs ou de leur fortune, ou à ne rien faire, ne peuvent s'imaginer qu'on puiſſe avoir d'autres paſ-

ſions que ces trois là, ou du moins l'une de ces trois : car celle des ſciences néceſſaires à l'homme de guerre, qui ne ſont pas en petit nombre, leur étoit tout-à-fait inconnue. Il ne faut pas être ſurpris s'ils en ignorent les charmes & le pouvoir, & dequoi elle peut être capable dans un Officier qui en eſt épris, ſoit pour ſe ſatisfaire lui-même, ou qu'il ſe flate de s'avancer par une voie ſi honnête & ſi noble, qui eſt pourtant celle qui, par le mépris qu'on en fait, nous méne moins grand train à la fortune, que l'intrigue & la fainéantiſe. Faut-il donc s'étonner, s'ils regardent comme une choſe extraordinaire un homme qui profitant du loiſir d'une longue paix, pouſſe ſi loin les connoiſſances néceſſaires qui entrent dans la ſcience de la guerre, qu'il étudie l'antiquité, qu'il faſſe des recherches infinies ? Ils n'en veulent pas convenir, ſoit que l'envie s'en mêle, ſoit qu'ils doutent de mes talens & de ma capacité dans les armes ; ils me refuſent tous l'eſprit & les connoiſſances qu'ils ne trouvent pas dans eux-mêmes. Cela fait rire ceux qui ne leur reſſemblent pas : de ſorte qu'ils ſont réduits, pour ſatisfaire leur jalouſie, à m'ôter la gloire de mes écrits & de mes découvertes, au lieu de m'en faire honneur.

Encore un coup, ils ne peuvent s'imaginer qu'il puiſſe y avoir d'eſprit, de ſcience & d'expérience autre part que dans ceux qui ont paſſé toute leur vie dans la poudre d'un cabinet, comme ſi ces gens-là étoient bien propres à parler & à écrire d'un métier qu'ils n'ont jamais fait. Il leur faudroit quarante années d'expérience, auſquelles j'approche, pour ſe mettre en beſogne ; & quant aux autres connoiſſances, qui ne ſemblent étrangéres qu'en apparence à la ſcience des armes, ou que j'ai étudiées pour mon plaiſir & pour m'orner l'eſprit

comme celui des autres, ils ne peuvent ſouffrir, & ne veulent pas même que j'y entende la moindre choſe. Ils prétendent que je leur reſſemble, & que je n'étudie qu'eux-mêmes. Semblables à la femme dont parle Molière dans une Comédie, qui ne vouloit pas que ſon mari étudiât le moins du monde.

Il s'en eſt trouvé d'aſſez ſots pour n'avoir pas honte de publier que quelqu'un me faiſoit mes Livres. Que répondre à une pareille extravagance ? Cela me fait ſouvenir de je ne ſçai quel Auteur recommandable par ſes écrits, auquel on faiſoit un ſemblable reproche, & qui répondit que comme il n'avoit pas la complaiſance de ceux qui permettent qu'on leur faſſe des enfans, il ne pouvoit non plus ſouffrir qu'on lui fît ſes Livres. Je n'ai tiré aucun ſecours de perſonne, & c'eſt un malheur : car qui eſt-ce qui n'en a pas beſoin ? Ce qui fait que mon Livre en vaut beaucoup moins. J'ai tout tiré de ma tête, ou de mes lectures & de mon expérience. Voilà quant à l'égard du fond, je ne dis rien de mon ſtile, il ſuffit qu'il ſoit ſupportable : car je n'ai pas fait cet Ouvrage pour acquerir la réputation d'écrire éxactement & poliment dans ma langue ; on n'y a touché qu'aux endroits où je péchois contre cette langue. Il ſuffit de plaire par d'autres endroits, les reproches que l'on me fait, me feroient preſque croire que j'écris paſſablement.

Mais que penſeront mes gens de ce ſecond Volume, puiſque l'érudition du premier les étonne ſi fort, quoiqu'il n'y ait pas grand ſujet ? Celui-ci en eſt bien autrement rempli. Je ſuis perſuadé que bien des Sçavans, devant leſquels je ne ſuis qu'un Pigmée, n'en trouveront pas autant que j'en aurois pû mettre, tant la matiére eſt abondante ſur l'antiquité militaire, ſur une infinité

infinité de ſujets différens, ſur la politique, ſur le droit de paix & de guerre, & ſur cette guerre même.

J'ai touché quelque choſe de la défenſive dans mes Obſervations ſur la ſçavante guerre d'Erice par Amilcar Barcas, pére du grand Annibal, qui eſt un chef-d'œuvre de l'art, & qui fait voir toute la grandeur du génie de cet excellent Chef d'armée. L'on verra dans les Volumes ſuivans, que je n'ai donné dans le premier qu'une ſimple idée de cette ſçavante partie de l'art, que je me ſuis réſolu de pouſſer auſſi loin que mes forces le permettront : car c'eſt de toutes celle que nous ignorons le plus, & que l'on met, malgré les conſeils des intelligens, le plus communément en pratique, toujours à la honte de ceux qui l'embraſſent, qui commencent leurs campagnes par tout ce qui peut leur faire perdre l'eſtime & la confiance de leurs troupes, par des manœuvres irréguliéres & toujours timides qui leur abattent le cœur, & finiſſent au bout du compte par un combat qu'ils n'ont pû ni ſçû éviter, toujours malheureux par cela ſeul qu'ils l'ont ſans ceſſe & toujours refuſé.

On peut acquérir le titre pompeux de grand homme, de Capitaine excellent à fort bon marché dans une offenſive ouverte ; mais c'eſt autre choſe dans une défenſive, il en coûte infiniment plus. Cette nature de guerre eſt ſi difficile, ſi profonde & ſi délicate, qu'il n'eſt permis qu'à des demi dieux, ou à des génies extraordinaires, qui lévent un peu la tête au-deſſus des natures mortelles, de s'en bien démêler.

Un poſte avantageux, qui défend l'entrée de tout un païs, où celui qui veut percer ſe morfond toute une campagne, n'eſt pas ce qui caractériſe le grand Capitaine dans cette ſçavante partie de la guerre. Il faut plus

que celà. Il faut courir une ligne de communication d'une extrémité de frontiére à l'autre, par divers campemens ſur la même ligne, que l'ennemi longe ſans qu'il puiſſe la percer, & ſans pouvoir combattre à ſa fantaiſie; c'eſt là principalement où paroît ſur toutes choſes le grand & le beau de la ſcience militaire; mais c'eſt toujours quelque choſe de l'arrêter dans un ſeul poſte, dans un ſeul paſſage: il y a ſans doute en cela de l'habileté, car il eſt rare qu'un poſte ne ſoit pénétrable par quelque endroit, & c'eſt toujours une marque de ſçavoir & de capacité lorſque tout eſt fermé par notre courage & par notre conduite.

Il n'eſt pas poſſible en parlant de cette ſorte de défenſive, qui n'eſt pas de petite conſidération, que la campagne de Sirk, ou tout auprès, en 1705. ne ſe préſente d'abord à l'eſprit, un Général * célébre la conduiſit avec beaucoup de ſageſſe & d'habileté; cette campagne le combla de gloire. Rien de plus beau & de plus ſçavant, elle impoſe ſilence à l'envie, & lui acquiert le titre de Capitaine du premier ordre. Il y avoit longtems qu'il ne s'étoit rien vû de pareil. Ce qui rend cet événement plus remarquable, & qui en reléve le plus l'éclat, c'eſt qu'il eut un Antagoniſte * en tête, que les Anglois ont chanté comme le plus grand homme qui eût paru depuis pluſieurs ſiécles, & qu'ils ont comparé à Céſar; je leur paſſe cela comme je ferois un panégyrique, quoiqu'à parler franchement le paralléle ſemble un peu bien fort. Quel titre leur plaît-il donc donner au Maréchal de Villars, qui par ſes manœuvres réduit à l'abſurde ce nouveau Céſar, & l'oblige de ſe retirer tout doucement & ſans rien faire?

* Le Maréchal de Villars.

* Milord Duc de Marlborough.

Cette guerre d'Erice, ſur laquelle je m'étens beau-

coup, termine mon premier Volume, & le reſte de mes Obſervations ſur cette guerre commence le ſecond, ce n'eſt pas le moins inſtructif & le moins curieux. Ces Obſervations en ont produit d'autres ſur une matiére qui n'eſt pas moins rare & moins neuve que les autres que j'ai traitées, puiſqu'aucun de nos Auteurs dogmatiques n'en avoit traité, on entend bien que je veux parler du coup d'œil militaire. C'eſt une découverte, & par conſéquent cette partie de la guerre nous avoit été inconnue juſqu'aujourd'hui, que je la réduis en principes & en méthode : on s'imaginera peut-être que cette partie de l'art eſt bien ſéche & bien ennuieuſe, je ſuis garant qu'elle n'ennuiera pas. Le terrain eſt ſi bon, ſi favorable, qu'il produit comme de lui-même tout ce que l'on peut deſirer d'agréable & d'utile.

Philopœmen, Capitaine célébre, la derniére production & le dernier ſoupir de la vertu Gréque, eſt le ſeul des Anciens qui trouva la méthode de ſe former le coup d'œil pour la guerre ; mon Auteur, qui fait l'éloge de ce grand homme, nous en apprend aſſez pour m'aider à pouſſer au but que je me ſuis propoſé. J'ai donc traité cette matiére avec tout le ſoin poſſible, mais je n'oſerois aſſûrer que je l'aie abſolûment épuiſée. Si je m'étois ſouvenu que Tite-Live s'y étoit beaucoup plus étendu, je l'euſſe cité avec plaiſir. Cet endroit de ſon Hiſtoire eſt admirable, & fait voir qu'il n'étoit pas ſi fort prévenu en faveur de ſa nation, qu'il ne trouvât quelquefois des vertus ailleurs que chez elle.

Je ne dis rien de mes Obſervations ſur la politique des Romains, je l'admire. Je me vois même forcé de la parer des plus grands éloges ; pourquoi ne la louerois-je pas ? Ne loue-t-on pas les Conquérans, & même une troupe de ſcélérats qui groſſit peu à peu, & forme enfin

une puiſſance redoutable ſur les ruines & les débris de pluſieurs vaincues & ſoumiſes ? on pend un fourban qui n'a qu'un ou deux vaiſſeaux, & on roue une compagnie de voleurs de vingt ou trente hommes qu'on prend & qu'on envelope dans une forêt ; mais on couronne, on révére, on éléve juſqu'aux nues une politique hipocrite, fine & matoiſe ; enfin les brigans de toutes les terres, & les pirates de toutes les mers.

Voilà tout le compte que j'ai à rendre de mon Commentaire ſur le premier Livre de Polybe, qui occupe une partie de ce ſecond Volume. Mes Lecteurs en jugeront comme il leur plaira ; qu'ils ne s'attendent pas que je leur demande miſéricorde, en vain m'y réſoudrois-je : je ſuis trop bien perſuadé qu'ils n'en font jamais à qui n'en eſt pas digne, qu'ils ne me ménagent point à l'égard de mes fautes ; mais qu'ils s'y prennent d'une maniére polie & honnête, & de bonne foi, je les remercierai, bien loin de me courber pour prendre une pierre, comme font tant d'autres, qui ne peuvent ſouffrir le moins du monde qu'on leur faſſe voir leur erreurs. Je ne m'en crois pas éxemt ; mais je prie mes Lecteurs, s'ils ſont équitables & s'ils aiment la vérité, de ne me faire aucun reproche ſur le violent amour que je fais paroître en tout pour cette vérité. Je ne dis rien qui puiſſe bleſſer perſonne dans les faits que je rapporte. Je ſuis très-bien inſtruit. Je fais voir les fautes des deux partis, comme les belles actions qui ſe ſont faites. Je loue ſouvent, & je blâme quelquefois les mêmes perſonnes. S'ils aiment les romans & la flaterie, & s'ils ſont trop habiles pour être inſtruits, je ne leur conſeille pas d'acheter mon Livre ; ils me nuiront & me déſerviront tant qu'il leur plaira, ils renverſeront s'ils veulent ma fortune, ils n'auront pour cela beſoin ni de canons, ni de baliſtes,

ni de catapultes. Un mot bien appliqué, une calomnie lâchée à propos leur ſuffit, tant cette fortune eſt petite. Je ne crains nullement d'être écraſé de ſes ruines & de ſes débris, je n'en aurai nulle honte, je la laiſſerai toute aux ſappeurs qui y travaillent, & l'infamie qui ſuit de la déroute d'un homme de bien.

Je ne dois pas attendre plus d'indulgence & de miſéricorde dans mon Traité de l'Attaque & de la Défenſe des places des Anciens. Je l'ai appellé mon chef-d'œuvre, cela ne prouve pas qu'il le ſoit, mais il m'a plû de l'appeller ainſi. Chacun fait chef-d'œuvre à ſa maniére. J'ai conſulté plus de trois cens Auteurs, non *à grands coups de Dictionnaire*, comme dit le célébre le Clerc en s'adreſſant à certains braves Auteurs de tous les mois, qui en veulent à tous les autres dont le mérite & la réputation leur ſont ombrage, mais après les avoir tous lûs : on peut juger que l'ouvrage me coûte bon ; qu'on ne coure donc pas ſur moi d'une maniére malhonnête, qu'on marque au contraire qu'on m'en ſçait quelque gré pour deux raiſons. La premiére, parce que la matiére eſt toute neuve, & qu'aucun avant moi ne s'étoit chargé de cette beſogne, & la ſeconde en faveur d'une foule de découvertes d'antiquité militaire dont j'ai parlé dans ma Préface de mon premier Volume, & des remarques critiques dont tout l'ouvrage eſt aſſaiſonné, qui n'aideront pas peu à l'intelligence des Auteurs Grecs & Latins, & même de l'Ecriture, à l'égard de la milice des Hébreux & des peuples de l'Aſie.

Lipſe, diront quelques-uns, dans ſon Poliorceticon, & ſes Copiſtes, qui n'ont guéres pouſſé plus loin, ont traité fort amplement cette ſorte de littérature. Y penſe-t-on quand on dit cela ? A peine en ont-ils donné une idée. Encore un coup, c'eſt un édifice nouveau

dans l'ordre & dans les matiéres ; on en conviendra peut-être. Quelqu'un pourra faire mieux, je n'en fais nul doute, & là-deſſus je me rends juſtice plus qu'on ne penſe. Qu'éxige-t-on d'un homme de guerre plus que du médiocre ? Cela ne ſeroit pas équitable, j'ai fait de mon mieux. En attendant qu'on avoue que j'ai été le premier qui aie tenté l'avanture ; ſi je ne l'ai pas miſe à fin, j'y laiſſe du moins peu à faire, & moins de gloire à acquerir, & aucune pour ceux qui ne ſeront pas du métier.

J'ai aſſez parlé des machines de guerre des Anciens dans ma premiére Préface, il ſeroit inutile de revenir encore ſur ces ſortes de découvertes ; elles entreront dans ce ſecond Volume. Il n'eſt pas beſoin d'avertir mes Lecteurs, que je me mets peu en peine des critiques que l'on pourroit me faire là-deſſus, puiſque je démontre tout par les régles les plus ſûres de la méchanique, & par l'expérience, qui eſt le grand moien de la déciſion. Je les crains encore moins dans le reſte, ils perdroient leur tems & leurs peines à me cenſurer. Je ſuis trop fort dans mon poſte & trop bien ſoutenu pour ne pas rire de leurs attaques. Celle qu'un des Auteurs des Mémoires de Trévoux me fit ſur les approches & les tranchées des Anciens dans l'extrait imaginaire de mon Livre des *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, m'a paru ſi peu fondée & ſi peu digne de l'érudition dont ſe pique tout le reſte de ſa Compagnie, que je n'ai pû m'empêcher d'y faire une réponſe. Je l'ai encore manuſcrite. Voici ce que je lui répondois à l'égard des tranchées.

J'ai avancé, lui diſois-je, & je ne retrograde point, que nos tranchées ne ſont pas une invention moderne, mais que nous les devons aux Anciens, qui en ſont les auteurs & les inventeurs, & je puis ſans m'attirer au-

un reproche d'orgueil & d'immodeſtie me glorifier un peu d'une découverte inconnue juſqu'à nos jours. Ne nous flatons pas, les choſes qui viennent naturellement à l'eſprit, & qui n'ont été perfectionnées que depuis l'invention de la poudre, ne ſont pas un miracle de l'eſprit humain. Les Modernes ne ſont pas les ſeuls qui penſent, & les Anciens (qui ſont nos Maîtres,) penſoient pour le moins auſſi bien que nous, & beaucoup mieux à l'égard des choſes de la guerre. Il n'y a que ceux qui ne les ont jamais lûs qui puiſſent conteſter cette vérité. Cependant, dit l'Auteur de l'Extrait cité ci-deſſus, *cette découverte n'eſt pas trop certaine, puiſqu'elle n'eſt fondée que ſur un mot équivoque traduit par des termes que M. Folard prétend équivalens.* Que l'Auteur me permette de lui dire qu'il ſe trompe, le mot ὀρύγμα ſignifie un foſſé creuſé dans terre ſans nulle équivoque : celui de tranchée ſignifie-t-il autre choſe qu'un foſſé ? Ne répond-il pas préciſément & littéralement au mot Grec ? Nous l'entendons dans le même ſens propre à l'égard de la guerre, & hors de-là c'eſt encore un foſſé : car ce mot de *tranchée*, que ſignifie-t-il autre choſe, ſinon pluſieurs foſſez tirez obliquement de l'un à l'autre comme en zigue-zague pour éviter l'enfilade, ou par lignes redoublées & paralléles l'une à l'autre, avec des communications obliques pouſſées à ces paralléles ? Citons le paſſage, pour épargner la peine à mes Lecteurs d'aller chercher l'article des approches des Anciens dans ce Volume, qu'ils trouveront dans leur marche. Ecoutons Polybe. *Et pour mettre à l'abri des traits des aſſiégez*, dit-il, *tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux à l'armée, on conduiſit des tranchées blindées*, c'eſt-à-dire des communications entre deux terres, & blindées par deſſus, *depuis le camp juſ-*

qu'aux tortures. L'Auteur va plus loin, car il dit clairement que ces foſſez en guiſe de galeries aboutiſſoient à deux grandes paralléles ou places d'armes. Je demande à mon Cenſeur, que je croiois ſçavoir plus de Grec que je n'en ſçai; je lui demande, dis-je, ſi ce paſſage eſt bien équivoque? On ne critique pas un ſentiment, on ne le combat point ſans des preuves inconteſtables; où ſont ces preuves? Où eſt l'équivoque? Cette méthode de cenſurer eſt-elle équitable? Au reſte, on ne doit pas s'étonner que le Journaliſte n'adreſſe pas toujours juſte en tirant ſur mes *Nouvelles Découvertes*. Chacun doit parler de ſon métier, & la Guerre n'eſt pas le ſien.

J'aurois fort ſouhaité que le premier Livre de mon Auteur, & le Commentaire, euſſent pû entrer dans le premier Volume de cet Ouvrage; mais la Préface, qui n'eſt pas auſſi étendue qu'elle auroit dû l'être, la Vie de Polybe que Dom Thuillier a inſerée dedans, qui eſt un ouvrage tout neuf, & mon Traité de la Colonne, qui eſt la baſe & le fondement de mon Syſtême de Tactique, ne m'ont pas permis de pouſſer juſqu'à la fin, qui eſt pourtant la partie la plus intéreſſante, la plus curieuſe, & la plus inſtructive du premier Livre. Il eſt arrivé de là que mon Traité de l'Attaque & de la Défenſe des Places, que j'ai diviſé en deux parties, n'a pû entrer dans ce ſecond Tome: la premiére partie, qui eſt l'Attaque, y eſt ſeulement entrée; & la ſeconde, qui eſt la Défenſe, entrera dans le troiſiéme, avec le commencement du ſecond Livre de Polybe. La Défenſe ne ſera pas moins curieuſe & moins enrichie de découvertes & d'Eſtampes pour un plus grand éclairciſſement, car il ſeroit preſque impoſſible de rien comprendre ſans ce ſecours-là, & cependant mon ouvrage ne coûte guéres

davantage

davantage qu'un autre qui ſeroit dénué de ces ornemens. On peut juger de la grandeur de la dépenſe par la beauté des gravûres.

Le droit de paix & de guerre n'entre pas pour peu dans ce ſecond Volume, il entre même dans l'attaque & dans la défenſe des places : car il eſt fort à l'étroit dans Groſſius & dans Puffendorf, à l'égard de ces deux parties de la guerre. La raiſon de cela eſt, qu'il y a une infinité de cas ou de queſtions de droit militaire que le défaut d'expérience dans la ſcience qu'on traite, empêche de découvrir, quoique ces cas puiſſent arriver, & qu'ils ſoient en effet arrivez : ſans cela ils n'euſſent pas manqué de nous délivrer de nos doutes pour peu d'uſage qu'ils euſſent fait de leur raiſon : il ſe trouve des cas où l'on auroit de la peine à ſe déterminer, comme lorſqu'il n'y a pas de loix qui nous autoriſent à décider pour ou contre. Il s'en trouve auſſi où la vérité ne ſçauroit être embraſſée, ſi elle n'eſt ſoutenue d'exemples ſans leſquels on ne peut agir par ſes propres lumieres, comme lorſqu'on peut diſputer pour ou contre, & que l'on peut alléguer que le Souverain n'a pas décidé, quoique la choſe ſoit de grande importance ; alors il eſt toujours plus ſage & plus prudent de ſe tourner du côté qui lui eſt le plus glorieux & le plus utile ; c'eſt ce que je fis auſſi dans l'affaire de Modéne, où je me trouvai.

Je rapporte cette affaire dans le dernier Article de la Défenſe des places des Anciens dans toutes ſes circonſtances. Pour entrer plus particuliérement dans la queſtion, ſans qu'on puiſſe m'accuſer de faire un récit qui paroît abſolument hors de mon ſujet ; un Gouverneur veut ſe rendre ſans aucune raiſon, & ſans aſſembler le Conſeil de guerre ; malgré & contre le ſen-

timent de tout le monde : on demande ſi l'on eſt obligé de lui obéïr ; je prétens non ſeulement qu'on n'y eſt pas obligé, mais qu'un Conſeil de guerre eſt en pouvoir d'en nommer un autre à ſa place. Cette queſtion m'a donc obligé d'entrer dans toutes les circonſtances du fait, rien de plus remarquable & de plus digne d'être inſeré dans cet Ouvrage. Que ce fait ne ſoit pas venu à la connoiſſance des Hiſtoriens qui ont écrit du régne de Louis le Grand, cela ne doit pas ſurprendre, puiſque les Gazettes n'en ont fait aucune mention, ſi ce n'eſt l'Auteur du Mercure de ce tems-là, qui n'a débité que ce qu'il a plû aux intéreſſez de lui faire dire pour couvrir leur turpitude que nous dévoilons pour l'honneur de la vérité ; mais que l'Abbé Camille Contarini, qui eſt un Patrice de la République de Veniſe, n'en ait pas dit un mot dans ſes Annales de la guerre de 1701. lui qui étoit dans l'Italie, & à deux pas de Modéne, où la choſe s'étoit paſſée, il falloit qu'il fût l'homme du monde le plus mal inſtruit ; & en effet il écrit des événemens de l'Italie comme auroit pû faire un Ecrivain qui auroit emploié ſon encre dans le fond des terres auſtrales. Rien ne l'empêchoit d'imiter Polybe, ſans aller fort loin, en ſe tranſportant ſur les lieux où les actions qu'il rapporte s'étoient paſſées. Pour peu de curioſité qu'il eût fait paroître, on l'eût informé à fond du ſiége de la citadelle de cette ville ; il en eût appris de reſte. Ceux de qui il auroit rapporté les faits & les geſtes, n'étoient pas d'un poids qui pût lui donner le moindre ſcrupule à les rapporter tous tels qu'il les auroit appris. Il n'en parle pourtant non plus que d'un non avenu, & comme ſi ces gens n'avoient jamais été au monde ; & à l'égard des batailles & des autres entrepriſes des deux partis, s'il n'eſt pas auſſi romaneſque que l'Hiſ-

Annali delle guerre di Europa per la Monarchia delle Spagna in Venezia. 1720.

toire militaire de Louis le Grand, écrite ſur des Lettres & des Mémoires envoiez à la Cour, très-ſujets à caution, il y a pourtant beaucoup à reprendre, quoique l'Auteur Italien ſoit mille fois plus vrai qu'aucun de ceux dont j'ai parlé plus haut, ſans que ce *mille fois* ſoit une preuve convaincante qu'il s'eſt toujours conformé à la vérité.

Cela eſt fort bien, diront quelques-uns; mais vous-même qui trouvez ſi fort à reprendre aux autres, ne tombez-vous pas dans le même défaut que vous leur reprochez? Avec quelle rapidité de plume paſſez-vous ſur des faits célébres dont vous écartez ſouvent les circonſtances les plus capitales? Vous élevez juſqu'aux nues certains Officiers Généraux. Nous ne doutons point de leur mérite, l'on vous ſçait gré de vous plaindre de la malignité ou de l'ignorance des Hiſtoriens qui ont laiſſé dans les ténébres des actions qui mérirent d'en être tirées pour l'intérêt de la vertu militaire; mais on ne peut guéres s'empêcher de vous blâmer de ne faire aucune mention de ceux qui ſont les premiers mobiles du ſuccès des grands deſſeins, qui donnent le branle à tout de leur tête & de leur épée, & de vous être plutôt arrêté aux cauſes ſecondes.

La gloire d'une journée de grand éclat, ou ce qui ſe fait de plus remarquable dans un combat, diſent-ils encore, doit être attribué au Général, puiſque la honte d'une défaite ou d'une entrepriſe manquée retombe toute ſur lui, ſouvent avec injuſtice. Je ne conviens nullement de cette maxime à l'égard du premier chef; un homme qui aime la vérité ne s'en accommodera jamais, puiſqu'elle eſt contraire à l'équité & aux régles inviolables de l'Hiſtoire. Sur ce pied-là il faudroit couvrir d'un voile éternel les ſçavantes manœuvres & les actions des

Officiers Généraux grands ou petits, qui ſe ſeroient diſtinguez pardeſſus les autres par leur valeur & par leur conduite, & qui auroient contribué en tout ou en partie à la victoire qui s'échappoit, ou qui s'eſt ſeule déclarée au poſte de quelqu'un deux, pour éclater enſuite aux endroits où elle ſembloit perdue. On ne ſeroit pas moins digne de blâme de taire telles actions de quelques Officiers particuliers, d'un ſoldat même, ou de tout autre qui ne ſeroit rien de tout cela, qui auroit pourtant fait naître quelque événement extraordinaire fondé ſur une connoiſſance du païs, ſur la ſituation des ennemis, ou donné quelque avis ſalutaire, ou fourni des expédiens capables de ſauver une armée ou un Etat penchant à ſa décadence, ou de le relever par une victoire dont lui ſeul ſeroit l'unique inſtrument par les ouvertures qu'il auroit données. On doit donc rapporter tout ce qui mérite de l'être, & faire honneur à tous ſans acception de perſonne : auſſi le fais-je lorſque j'entre dans la deſcription entiére de quelque bataille, mais cela ne m'eſt pas encore arrivé. On eſt donc injuſte à mon égard d'exiger ces ſortes de détails de quelques faits que j'ai rapportez dans mon premier Tome, ſur leſquels je ne fais que gliſſer, & deſquels je donne à peine une idée, ne m'attachant qu'à une ou deux circonſtances uniquement par le rapport qu'elles ont au ſujet que je traite.

J'ai dit un mot de la journée d'Almanza, ſans parler du Général qui s'eſt rendu ſi célébre par cette victoire & par ſon ſçavoir dans la ſcience des armes, mais ſeulement pour relever un Hiſtorien, qui ſous le titre de militaire fait le récit de cette bataille d'une maniére que ceux qui s'y ſont trouvez ne croient pas que c'eſt celle-là dont l'Auteur veut parler. Ce qu'ils trouvent

de plus ſurprenant, c'eſt qu'il écarte, ou qu'il n'a jamais ſçû la ſçavante manœuvre de l'Officier Général * qui donna le branle à la victoire, qui ſembloit nous abandonner. Je blâme cet Hiſtorien, & je ne crois pas que qui que ce ſoit y trouve matiére de gloſe, ſinon en ce que j'ai avancé par inadvertance que la victoire commença par ſe déclarer à la droite, où commandoit cet Officier habile & éclairé, la faute mérite une réprimande. Je l'ai d'abord réparée par un carton : ceux qui ne l'auront pas n'ont qu'à l'envoier prendre, ou ils mettront la gauche au lieu de la droite, & tout ira bien.

* M. d'Arcy.

A l'égard de l'affaire de Denain, n'ai-je pas prévenu mes Lecteurs dans ce que j'en avois à dire, que je n'entrerois dans aucun détail hors dans les circonſtances qui feroient le plus à ce que j'avois en vûe? L'éloge du Général m'étoit néceſſaire, je le fais avec toute la dignité dont je ſuis capable, & je loue en paſſant celui * qui ſe comporta dans cette affaire avec tant de hardieſſe & de conduite ſous les ordres de ſon Général. Je dois cela à la vérité, quoique perſonne n'ignore qu'il ne m'aimoit pas, & qu'il a nourri ſon averſion pour moi très-chérement juſqu'à la mort, ſans manquer aucune occaſion de m'en donner des marques, ni rien négliger de ce qu'il croioit pouvoir contribuer à me nuire. Je garderai toujours la même équité à l'egard de ſes imitateurs, ſans me mettre autrement en peine de leur reſſentiment. Que peut-on faire à un homme qui foule tout aux pieds, ambition & fortune?

* Le Maréchal de Monteſquiou.

Tout le reproche que j'ai à me faire, dans cette affaire de Denain, c'eſt d'avoir négligé d'apprendre à mes Lecteurs le nom de celui qui fut l'auteur de cette entrepriſe célébre. Son nom ne m'étoit pas inconnu,

non plus que ſon mérite. Pluſieurs avoient penſé comme lui, cela n'eſt pas impoſſible; d'autres ſe ſont attribuez cette action, ce qui n'eſt pas un miracle : ſi elle eût échoué, pas un ſeul ne ſe fût préſenté pour être inſéré dans cette Préface ; je dis cette Préface, car aucun de ceux qui ont écrit de cet événement n'a ſçû le nom de celui qui ſe mit dans l'eſprit un deſſein d'un ſi grand éclat. Je l'appris de M. Voiſin, Miniſtre & Sécretaire d'Etat pour la Guerre, dont je fus fort étonné, puiſque l'auteur de cette entrepriſe n'eſt pas du métier. C'eſt le Préſident le Févre d'Orval, alors Conſeiller au Parlement de Cambray; il envoia ſon plan à la Cour, où il fut goûté. Qui que ce ſoit ne l'ignore, hors nos Ecrivains, qui n'en ont eu aucune nouvelle. Le Maréchal de Villars, habile & éclairé comme il eſt, en ſentit toute l'importance. Semblable à ce fameux Romain * qui vainquit Perſée, il ſçut profiter d'un projet fondé uniquement ſur la ſituation du païs : car ſans le ſecours de ceux qui en ſont, & qui en connoiſſent tous les détours & les endroits qui peuvent ſervir à la ruſe & à l'artifice, diſoit le grand Guſtave, le plus grand Capitaine du monde n'exécuteroit jamais rien de fort éclatant. Il ne peut voir que par les yeux d'autrui ; mais les yeux d'autrui, diſoit-il encore, voient rarement, s'ils ne ſont du métier, les avantages que peut fournir la connoiſſance entiére d'un païs, qu'un Général ne ſçauroit jamais connoître qu'en gros, & qu'il ne ſçauroit obſerver par lui-même, à moins que d'y marcher en groſſe compagnie ; ce qui feroit découvrir ce qu'on a deſſein de faire, ou s'il y va peu accompagné il paſſera pour très-imprudent.

* Paul Emile.

L'avanture de Marcellus en eſt une bonne preuve : car étant parti de ſon camp pour aller reconnoître un poſte qui étoit le ſujet d'une grande entrepriſe, *il mena*

avec lui ſon Collégue Criſpinus & ſon fils Marcellus, qui étoit Tribun, & quelques deux cens chevaux. Annibal lui tendit un piége, dans lequel il tomba avec toute ſa troupe; il y fut tué: Criſpinus, percé de deux traits, ſe ſauva comme il put. Le jeune Marcellus fut enlevé tout bleſſé par quelques Frégellaniens, qui firent quelque tems ferme, & ſe retirérent bravement, la plus grande partie aiant pris la fuite. Si Marcellus s'en fût tenu au rapport qu'on lui fit, il n'eût pas moins réuſſi ſans avoir reconnu ce poſte, & il eût évité le malheur qui lui arriva. Le Maréchal de Villars n'eut garde d'aller reconnoître, il s'en tint à ce qu'on lui dit, & forma là-deſſus l'exécution d'un ſi beau deſſein par ſa grande habileté, par ſon eſprit & ſa longue expérience dans les armes: car il ne faut pas moins que ces trois qualitez dans l'exécution d'un grand deſſein, au lieu que l'eſprit militaire & le bon ſens ſuffiſent pour en fournir l'occaſion, & ſe mériter par-là une louange éternelle. Car il n'eſt pas moins glorieux de former un grand projet, que d'avoir arrangé ſes piéces par les régles de la guerre, & pris de juſtes meſures pour le mettre au point d'en eſpérer un ſuccès infaillible.

La gloire de l'inventeur eſt infiniment moins brillante, elle fait beaucoup moins de bruit & de fracas. On ne remonte pas juſqu'à lui, & c'eſt pourtant ce que les chercheurs de cauſes deſirent le plus de ſçavoir, car cela fait un très-grand plaiſir. Si l'exécution d'un projet de guerre tout-à-fait extraordinaire, illuſtre un grand Capitaine par les difficultez & les épines qu'il y trouve en foule, & la profondeur de ſa conduite, & que le ſuccès le couronne & le couvre d'une gloire immortelle; celui qui en fait voir la poſſibilité par l'intelligence des lieux, ne mérite-t-il pas quelque portion de cette gloire? Qui pour-

roit la lui refuſer ? Il s'en faut pourtant bien qu'il en ait toujours ſa part. On éléve des autels, on érige des fêtes au Général qui a mis fin à l'avanture ; qui pourroit le déſapprouver ſans injuſtice ? Mais que le nom de celui qui eſt ſeul cauſe de l'événement demeure enſéveli dans les ténébres les plus épaiſſes, & dans un ſilence éternel : c'eſt ce que je ne puis ſouffrir. Il eſt donc juſte que celui de ce Magiſtrat paſſe à la poſtérité, & qu'il devienne illuſtre dans l'Hiſtoire comme celui de tant d'autres, même de ſimples bergers & de païſans, qui ont été l'origne & la cauſe de pluſieurs événemens & de victoires d'un éclat ſurprenant, & dont le nom, celui de leur païs, & du village même où ils ſont nez, ſe trouvent conſacrez dans l'Hiſtoire ancienne & moderne. Ce qu'il y a de plus merveilleux pour ceux qui la liſent, c'eſt que la plûpart n'ont remporté d'autre récompenſe de tels ſervices, que celle d'être louez dans l'Hiſtoire : vaine reconnoiſſance qui ne touche que pendant le cours d'une vie ſouvent malheureuſe, & plus ſouvent perſécutée par l'envie & la jalouſie de ceux qui ne peuvent ſouffrir les vertus trop brillantes. Ce n'eſt qu'après notre mort que nous ſommes vangez de la malice & de l'ingratitude du ſiécle, & tous les ſiécles ſont preſque tous flétris & notez de la même infamie, vengeance que nous ſentons auſſi peu que l'éloge de l'Ecrivain.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES ET OBSERVATIONS

Contenus dans ce ſecond Tome.

CHAPITRE XV. *Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois. Embarras que donne la conduite d'une armée compoſée de différentes nations. Inſolence des étrangers. Vains efforts pour les appaiſer. La guerre ſe déclare.* p. 1.

OBSERVATIONS *ſur l'éxercice des troupes pendant la paix.* 8.

OBSERVATIONS *ſur la révolte des étrangers.* 12.

CHAPITRE XVI. *Extrémité où ſe trouvent les Carthaginois, & dont ils ſont eux-mêmes la cauſe. Siéges d'Utique & d'Hippone-Zaryte. Incapacité du Général Hannon. Amilcar eſt mis en ſa place. Bel exploit de ce grand Capitaine.* 18.

OBSERVATIONS *ſur les parties différentes que doit avoir un Général pour bien commander.* 23.

OBSERVATIONS *ſur la défaite de Hannon devant Utique.* 26.

OBSERVATIONS *ſur le choix que les Carthaginois ſont d'Amilcar pour commander leurs armées contre les rebelles.* 32.

OBSERVATIONS *ſur la bataille d'Amilcar contre Mathos & Spendius.* 35.

CHAPITRE XVII. *Parti que prennent Mathos & Spendius. Naravaſe quitte les révoltez pour ſe joindre à Amilcar. Bataille gagnée par ce Général, & ſon indulgence envers les priſonniers. Les Carthaginois perdent la Sardaigne. Fraude & cruauté des Chefs des rebelles. Réflexions ſur cet événement.* 51.

OBSERVATIONS *ſur la bataille gagnée par Amilcar ſur les rebelles.* 57.

OBSERVATIONS *ſur les ruſes dont les Chefs des rebelles ſe ſer-*

virent pour que la révolte fût ſans retour. 60.

CHAPITRE XVIII. *Nouvel embarras des Carthaginois. Siége de Carthage par les étrangers. Secours que Hiéron fournit à cette ville. Fidélité des Romains à ſon égard. Famine horrible dans le camp des étrangers, qui demandent la paix. Trompez, ils reprennent les armes, & ſont défaits & taillez en piéces. Siége de Tunis, où Annibal eſt pris & pendu. Bataille déciſive. La Sardaigne cédée aux Romains.* 64.

OBSERVATIONS *ſur les cruautez qui ſe commirent de part & d'autre dans la guerre des rebelles.* 72.

OBSERVATIONS *ſur la vie & ſur les actions d'Agathocles, Roi de Syracuſe.* 76.

OBSERVATIONS *ſur l'art de harceller & d'inquiéter une armée engagée dans un ſiége.* 84.

OBSERVATIONS *ſur la conduite que tint Amilcar avec les étrangers rebelles, après le Traité qu'il avoit fait avec eux.* 90

OBSERVATIONS *ſur la défaite des rebelles d'Afrique dans les détroits de la Hache.* 99.

OBSERVATIONS *ſur l'enlévement du quartier d'Annibal.* 117.

OBSERVATIONS *ſur l'invaſion de la Sardaigne par les Romains.* 124

HISTOIRE

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE XV.

Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois. Embarras que donne la conduite d'une armée composée de différentes nations. Insolence des étrangers. Vains efforts pour les appaiſer. La guerre ſe déclare.

LE Traité de paix conclu & ratifié, Amilcar conduiſit l'armée du camp d'Eryce à Lilybée, & ſe démit là du commandement. Geſcon Gouverneur de la ville, ſe chargea du ſoin de renvoier ces troupes en Afrique : mais prévoiant ce qui pouvoit arriver, il s'aviſa d'un expédient

fort ſage. Il les partagea ces troupes, & ne les laiſſa s'embarquer que partie à partie, & par intervalles, afin de donner aux Carthaginois le tems de les payer à meſure qu'elles arriveroient, & de les renvoier chez elles avant que les autres arrivaſſent. Les Carthaginois, épuiſez par les dépenſes de la guerre précédente, & ſe flattant qu'en gardant ces mercénaires dans la ville, ils en obtiendroient quelque grace ſur la ſolde qui leur étoit dûe, reçûrent & renfermérent dans leurs murailles tous ceux qui abordoient. Mais le déſordre & la licence régnérent bientôt par tout, nuit & jour on en reſſentit les triſtes effets. Dans la crainte où l'on étoit que cette multitude de gens ramaſſez ne pouſſât encore les choſes plus loin, on pria leurs Officiers de les mener tous à Sicca, de leur faire accepter à chacun une piéce d'or pour les beſoins les plus preſſans, & d'attendre là qu'on leur eût diſpoſé tout l'argent qu'on étoit convenu de leur donner, & que le reſte de leurs gens les euſſent joints. Ces Chefs conſentirent volontiers à cette retraite: mais comme ces étrangers voulurent laiſſer à Carthage tout ce qui leur appartenoit (*a*), ſelon qu'il s'étoit pratiqué auparavant, & par la raiſon qu'ils devoient y revenir bientôt pour recevoir le paiement de leur ſolde, cela inquiéta les Carthaginois. Ils craignirent que ces ſoldats rejoints, après une longue abſence, à leurs enfans & à leurs femmes, ne refuſaſſent

(a) *Mais comme ces étrangers voulurent laiſſer à Carthage tout ce qui leur appartenoit.*] En matiére de trahiſon, de perfidie, d'ingratitude & de mauvaiſe foi en tout, la réputation des Carthaginois étoit tout établie; mais je ne penſe pas que qui que ce ſoit des Anciens & des Modernes mêmes les ait jamais accuſez d'être fort grands politiques; c'étoient les gens du monde qui s'y entendoient le moins. Ils doivent à ce défaut leur ruïne & leur décadence. Un homme qui voudroit nous donner des réflexions ſur les divers génies des Carthaginois dans les divers tems de leur République, comme a fait Saint-Evremont de ceux des Romains, feroit un ouvrage qui nous amuſeroit très-agréablement: car dès qu'il ſeroit décendu aux guerres de Rome & de Carthage, pour peu qu'il eût le génie tourné à la politique, & qu'il ajoûtât à ce talent l'expérience des armes pour entrer avec connoiſſance dans l'analyſe de la conduite de ces deux peuples, depuis leur origine juſqu'à leur décadence; cet homme, dis-je, feroit un ouvrage très-intéreſſant & d'une inſtruction merveilleuſe pour les Miniſtres d'Etat & les Généraux d'armées, & l'on reconnoîtroit alors par la comparaiſon du gouvernement & des guerres de ces deux Puiſſances, ſi fameuſes dans l'Hiſtoire, combien Rome l'emportoit ſur Carthage par tout ce qui peut rendre un peuple maître de l'autre.

Geſcon ſe charge du ſoin de faire paſſer en Afrique les troupes qui avoient ſervi en Sicile, & de les envoier à Carthage par parties & par intervalles, s'imaginant qu'on ordonneroit de leur paiement, & qu'on les feroit tout auſſitôt embarquer pour les envoier dans leur pais. Cet expédient étoit ſans doute celui d'un homme d'eſprit, & qui voioit de loin. La République n'étoit pas ſi épuiſée, qu'elle ne fût en état de paier du moins la moitié des ſommes qui étoient dûes aux troupes, ſi l'on n'étoit pas en état de ſatisfaire aux autres qui arrivoient ſucceſſivement. Elles ſe fuſſent trouvées en ſi petit nombre, que la pénſée ne leur fût jamais venue de ſe révolter, à cauſe de leur foibleſſe.

abſolument

abſolument de ſortir de la ville, ou n'y revinſſent pour ſatisfaire à leur tendreſſe, & que par-là on ne revît les mêmes déſordres. Dans cette penſée ils les contraignirent, malgré qu'ils en euſſent, d'emmener avec eux à Sicca tout ce qu'ils avoient à Carthage. Là cette multitude vivant dans une inaction & un repos où elle ne s'étoit vûe depuis longtems, fit impunément tout ce qu'elle voulut; effet ordinaire de l'oiſiveté, la choſe du monde que l'on doit le moins ſouffrir dans des troupes étrangéres, & qui eſt comme la premiére cauſe des ſéditions. Quelques-uns d'eux occupérent leur loiſir à ſupputer l'argent qui reſtoit à leur paier, & augmentant la ſomme de beaucoup, (*a*) dirent qu'il falloit l'éxiger des Carthaginois. Tous ſe rappellant les promeſſes qu'on

(*a*) *Quelques-uns occupérent leur loiſir à ſupputer l'argent qui reſtoit à leur paier, & augmentant la ſomme de beaucoup.*] Les Princes ou les Républiques qui ſe ſervent de troupes étrangéres, doivent non ſeulement avoir tous leurs fonds préparez pour qu'elles ſoient paiées avec toute l'éxactitude poſſible, mais leur garder une foi inviolable dans leurs promeſſes. Celles qui tendent à récompenſer les actions, ne nous obligent pas à la guerre à l'égard de nos propres ſujets, mais peu s'en faut qu'elles ne tiennent lieu d'obligation à l'égard des étrangers; car quand même le refus des graces promiſes ne tireroit à aucune conſéquence fâcheuſe, il y a toujours à craindre que cette conduite ne diminue la bonne volonté des hommes de valeur, qui ſe croient toujours offenſez d'un manque de parole. L'on remarque que dans les Etats qui ſe ſervent de troupes étrangéres, une longue guerre eſt toujours la cauſe de leur deſtruction: Polybe n'eſt pas le ſeul qui nous l'apprenne; car ſi une fois l'argent vient à manquer, leur armée étant compoſée de troupes & d'officiers mercénaires, & non de leurs propres ſujets, elle ſe débande à la fin faute de paie. Si cela n'arrive pas, & que ces ſortes de troupes vivent dans l'eſpérance de toucher tout d'un coup ce qui leur eſt dû, la dette augmentant & groſſiſſant toujours, on ne ſçait plus où trouver des fonds ſuffiſans pour les ſatisfaire; & lorſqu'elles voient leur patience à bout, elles ſe révoltent. C'eſt ce que les Carthaginois éprouvérent dans cette guerre d'Afrique, qui les jetta dans les plus affreuſes extrémitez.

On peut uſer d'une politique moins compoſée dans une armée formée de troupes nationales; mais cette conduite ne vaut pas mieux. Les grands courages veulent être excitez par les récompenſes; ôtes-les, il n'y a plus de vertu au monde. Si avec cela vous ne les paiez point, vous n'aurez peut-être rien à craindre de leur mécontentement: tout aboutira à des plaintes & à des murmures; mais le ſoin des armes en ſouffrira, ils négligeront le ſervice, ne le feront qu'à demi: & ce qu'il y a de plus à craindre, c'eſt qu'ils ſe battront de même. Il eſt très-rare que cela n'arrive pas. Toutes les nations ne ſont pas comme la Françoiſe, que l'honneur & l'amour de ſon Prince & de la patrie guident uniquement, & qui ne demande qu'un Général qui la mène bravement & bien, du reſte elle ſe contente de pain, s'il n'y a pas davantage. La guerre de 1701. en eſt une bonne preuve, & bien glorieuſe à la nation.

Les demandes des ſoldats étrangers étoient juſtes & raiſonnables, & la conduite des Carthaginois à leur égard très-injuſte: puiſque bien loin de ſatisfaire aux promeſſes de leurs Généraux, ils prétendoient qu'ils lâchaſſent & qu'ils cédaſſent une partie de leurs ſoldes pour retenir l'autre à leur profit. Cela étoit d'autant moins ſupportable, que le licentiement de ces troupes étoit réſolu. J'avoue avec Grotius que celui qui *doit quelque choſe, non par une obligation qui vienne de droit étroit, mais ſeulement par un principe de quelque vertu, de libéralité, de reconnoiſſance, de compaſſion, de charité; cette dette ne ſe peut pas pourſuivre par la voie de la juſtice, elle ne peut pas non plus s'exiger par la voie des armes.* J'en demeure d'accord; mais il y a plus que tout cela. On prétend que cette armée, à qui il eſt dû pluſieurs montres, en céde

leur avoit faites dans les occaſions périlleuſes, fondoient là-deſſus de grandes eſpérances, & en attendoient de grands avantages. Quand ils furent tous raſſemblez, Hannon, qui commandoit pour les Carthaginois en Afrique, arrive à Sicca; & loin de remplir l'attente des étrangers, il dit que la République ne pouvoit leur tenir parole, qu'elle étoit accablée d'impôts, qu'elle ſouffroit une diſette affreuſe de toutes choſes, & qu'elle demandoit qu'ils lui remiſſent une partie de ce qu'elle leur devoit. A peine avoit-il ceſſé de parler, que cette ſoldateſque ſe mutine & ſe révolte; d'abord chaque nation s'attroupe en particulier, enſuite toutes les nations enſemble : le trouble, le tumulte, la confuſion étoit telle que l'on peut s'imaginer parmi des troupes de païs & de langage différent.

Embarras d'une armée compoſée de différentes Nations.

Si les Carthaginois, en prenant des ſoldats de toute nation, n'ont en vûe que de ſe faire des armées plus ſouples & plus ſoumiſes, cette coutume n'eſt pas à mépriſer : des troupes ainſi ramaſſées ne s'ameutent pas ſitôt pour s'exciter mutuellement à la rébellion, & les Chefs ont moins de peine à s'en rendre maîtres. Mais d'un autre côté, ſi l'on conſidére l'embarras où

une partie, & qu'elle ſe contente de l'autre. Cette propoſition eſt-elle bien équitable pour des malheureux que l'on congédie, & dont on n'a plus beſoin ? Ont-ils quelque Tribunal auquel ils puiſſent recourir, pour avoir raiſon de cette injuſtice ? Il leur eſt donc permis de ſe faire droit à eux mêmes par la force de leurs armes; car dans ce procédé des Carthaginois, le mépris, le manque de foi & l'injuſtice s'y trouvent joints. La guerre ſeroit injuſte & très-criminelle, ſi cette armée, qu'on caſſe, ou qu'on licentie, étoit compoſée de ſoldats ſujets des Carthaginois; mais on peut voir que le cas eſt tout différent : de là je crois cette guerre fondée ſur le droit de la nature, qui nous porte à demander ce qui nous eſt dû, & le pain qu'on nous ôte. Le même Grotius ne dit-il pas formellement qu'on n'agit *nullement contre le droit de la nature, de repouſſer une injure par la force; qu'il y a certaines guerres privées que l'on peut entreprendre avec juſtice, pour ce qui regarde le droit naturel?*

Il en eſt tout de même de certaines guerres publiques, qui deviennent juſtes & ſolemnelles, lorſqu'elles ſe trouvent de la nature de celle de ſoldats étrangers contre Carthage. Car bien qu'ils ne la faſſent pas par l'autorité d'aucune puiſſance publique, ils n'étoient pas moins en droit de prendre les armes; encore un coup, à quel Tribunal auroient-ils recouru pour ſe faire faire juſtice ? Il faut pourtant qu'elle leur ſoit faite, ils la cherchent à la pointe de leurs armes. Quoi de plus juſte que de recourir à cette voie puiſqu'ils ne ſont pas ſujets de la puiſſance qu'ils attaquent ? Il faut conclure de là que cette guerre eſt ſelon le droit des gens & de la nature, & que l'un & l'autre ne déſaprouvent pas abſolument toutes ſortes de guerres. C'eſt le ſentiment de Grotius. Je ne vois pas même qu'on puiſſe les traiter de rebelles, puiſqu'ils n'étoient plus à la ſolde des Carthaginois, & par conſequent une puiſſance indépendante : j'appelle puiſſance, non une troupe de bandits & de voleurs, ſans chefs & ſans diſcipline; mais une armée compoſée de troupes aguerries, diſciplinées & obéiſſantes, qui avoient à leur tête des Officiers & des Généraux très-braves, & d'une expérience conſommée, qui faiſoient la guerre, non en brigands, & contre les peuples ſujets de Carthage, mais contre Carthage même, ſans éxercer aucune violence, ſans ruiner la campagne, ni les villes dont ils ſe rendaient les maîtres, vivant dans une très-grande diſcipline; c'eſt ce que je trouve fort remarquable.

l'on eſt, quand il s'agit d'inſtruire, de calmer, de déſabuſer ces ſortes d'eſprits, lorſque la colére, ou la haine, ou la révolte les agite & les tranſporte, on conviendra que cette politique eſt très-mal entendue. Ces troupes une fois emportées par quelques-unes de ces paſſions, paſſent toutes bornes : ce ne ſont plus des hommes, ce ſont des bêtes féroces, il n'eſt pas de violence qu'on n'en doive attendre. Les Carthaginois en firent dans cette occaſion une triſte expérience. Cette multitude étoit compoſée d'Eſpagnols, de Gaulois, de Liguriens, de Baleares, de Grecs metifs, la plûpart déſerteurs & valets, & ſur tout d'Afriquains. Les aſſembler en un même lieu, & là les haranguer, cela n'étoit pas poſſible ; car comment leur faire entendre ce que l'on avoit à leur dire ? Il eſt impoſſible qu'un Général ſçache tant de langues : il l'eſt encore plus de faire dire quatre & cinq fois la même choſe par des truchemens. Reſte donc de ſe ſervir pour cela de leurs Officiers, & c'eſt ce que faiſoit Hannon. Mais qu'arrivoit-il ? Souvent ou ils n'entendoient pas ce qu'il leur diſoit; ou convenus de quelque choſe avec lui, ils rapportoient à leurs gens tout le contraire, les uns par ignorance, les autres par malice. Auſſi ne voioit-on qu'incertitude, que défiance, que cabale par tout. D'ailleurs ces étrangers ſoupçonnoient que ce n'étoit pas ſans deſſein que les Carthaginois, au lieu de leur députer ces Chefs qui avoient été témoins de leurs ſervices en Sicile, & auteurs des promeſſes qui leur avoient été faites, leur avoient envoié un homme qui ne s'étoit trouvé dans aucune des occaſions où ils s'étoient ſignalez. La concluſion fut qu'ils rejettérent Hannon, qu'ils n'ajoutérent aucune foi à leurs Officiers particuliers, & qu'irritez contre les Carthaginois ils avancérent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille hommes, & prirent leurs quartiers à Tunis, à ſix vingts ſtades de la ville.

Ce fut alors, mais trop tard, que les Carthaginois reconnurent les fautes qu'ils avoient faites. Ç'en étoit déja deux grandes de n'avoir point, en tems de guerre, emploié les troupes de la ville, & d'avoir raſſemblé en un même endroit une ſi grande multitude de ſoldats mercénaires ; mais ils avoient encore plus grand tort de s'être défaits des enfans, des femmes & des effets de ces étrangers. Tout cela leur eût tenu lieu d'ôtages, & en les gardant ils auroient pû ſans crainte prendre des meſures ſur ce qu'ils avoient à faire, & amener plus facilement ces troupes à ce qu'ils en auroient ſouhaité : au lieu

Inſolence des Etrangers.

que dans la fraieur où le voiſinage de cette armée les jetta, pour calmer ſa fureur, il fallut en paſſer par tout ce qu'elle voulut. On envoioit des vivres en quantité, tels qu'il lui plaiſoit, & au prix qu'elle y mettoit. Le Sénat députoit continuellement quelques-uns de ſon Corps, pour leur promettre qu'ils n'avoient qu'à demander; qu'on étoit prêt à tout faire pour eux, pourvû que ce qu'ils demanderoient fût poſſible. L'épouvante, dont ils ſentirent les Carthaginois frappez, accrut leur audace & leur inſolence à un point, que chaque jour ils imaginoient quelque choſe de nouveau: perſuadez d'ailleurs qu'après les exploits de guerre qu'ils avoient faits en Sicile, ni les Carthaginois, ni aucun peuple du monde, n'oſeroient ſe préſenter en armes devant eux. Dans cette confiance, quand on leur eut accordé leur ſolde, ils voulurent qu'on leur rembourſât le prix des chevaux qui avoient été tuez; après cela qu'on leur paiât les vivres, qu'on leur devoit depuis longtems, ſur le pied qu'ils ſe vendoient pendant la guerre, qui étoit un prix exorbitant: c'étoit tous les jours nouvelles éxactions de la part des brouillons & des ſéditieux dont cette populace étoit remplie, & des éxactions auſquelles la République ne pouvoit ſatisfaire. Enfin les Carthaginois promettant de faire pour cela tout ce qui ſeroit en leur pouvoir, on convint de s'en rapporter ſur la conteſtation préſente à un des Officiers Généraux qui avoient été en Sicile.

Vains efforts pour les appaiſer.

Amilcar étoit un de ceux ſous qui ils avoient ſervi dans cette Iſle; mais il leur étoit ſuſpect, parce que n'étant pas venu les trouver comme Député, & s'étant volontairement démis du commandement, il étoit en partie cauſe qu'on avoit pour eux ſi peu d'égards. Geſcon étoit tout à fait à leur gré. Outre qu'il avoit commandé en Sicile, il avoit toujours pris leurs intérêts à cœur, mais ſur tout lorſqu'il fut queſtion de les renvoier. Ce fut donc lui qu'ils prirent pour arbitre du différend. Geſcon ſe fournit d'argent, ſe met en mer & débarque à Tunis. D'abord il s'adreſſe aux Chefs, enſuite il fait des aſſemblées par nation; il reprend ſur le paſſé, il avertit ſur le préſent, mais il inſiſte particuliérement ſur l'avenir, les exhortant de ne ſe départir pas de l'amitié qu'ils devoient avoir pour les Carthaginois, à la ſolde deſquels ils portoient depuis longtems les armes. Enfin il ſe diſpoſoit à acquitter les dettes, & à en faire le paiement par nations, lorſqu'un certain Campanien, nommé Spendius, autrefois eſclave chez les Romains, homme fort &

hardi juſqu'à la témérité, craignant que ſon maître qui le cherchoit ne l'attrapât, & ne lui fît ſouffrir les ſupplices & la mort qu'il méritoit ſelon les loix Romaines, dit & fit tout ce qu'il put pour empêcher l'accommodement. Certain Mathos Africain s'étoit joint à lui, homme libre à la vérité, & qui avoit ſervi dans l'armée : mais comme il avoit été un des principaux Auteurs des troubles paſſez, de crainte d'être puni & de ſon crime & de celui où il avoit engagé les autres, il étoit entré dans les vûes de Spendius, & tirant à part les Africains, leur faiſoit entendre, qu'auſſitôt que les autres nations auroient été paiées, & ſe ſeroient retirées, les Carthaginois devoient éclater contre eux, & les punir de maniére à épouvanter tous leurs compatriotes. Là-deſſus les eſprits s'échauffent & s'irritent. Comme Geſcon ne paioit que la ſolde & remettoit à un autre tems le payement des vivres & des chevaux, ſur ce prétexte frivole ils courent à l'aſſemblée. Spendius & Mathos s'y déchaînent contre Geſcon & les Carthaginois, & les Africains n'ont d'oreilles & d'attention que pour eux ; ſi quelqu'autre ſe préſente pour leur donner conſeil : avant que d'entendre ſi c'eſt pour ou contre Spendius, ſur le champ ils l'accablent de pierres. Quantité d'Officiers, & un grand nombre de particuliers perdirent la vie dans ces cohues, où il n'y avoit que le mot *frape* que toutes ces nations entendiſſent, parce qu'elles y frapoient ſans ceſſe : mais ſur tout lorſque pleines de vin elles s'aſſembloient après le dîner. Car alors dès que quelqu'un avoit dit *frape*, cela s'éxécutoit de tous côtez ſi bruſquement, que quiconque y étoit venu étoit tué, ſans pouvoir échaper. Ces violences éloignant d'eux tout le monde, ils mirent à leur tête Mathos & Spendius.

Geſcon au milieu de ce tumulte, demeuroit inébranlable : plein de zéle pour les intérêts de ſa patrie, & prévoiant que la fureur de ces ſéditieux la menaçoit d'une ruine entiére, il leur tenoit tête même au péril de ſa vie. Tantôt il s'adreſſoit aux Chefs, tantôt il aſſembloit chaque nation en particulier, & tâchoit de l'appaiſer. Mais les Africains étant venus demander avec hauteur les vivres qu'ils prétendoient leur être dûs, pour châtier leur inſolence, il leur dit d'aller les demander à Mathos. Cette réponſe les piqua tellement, qu'à peine l'eurent-ils entendue qu'ils ſe jettérent ſur l'argent qui avoit été apporté, ſur Geſcon, & ſur les Carthaginois qui l'accompagnoient. Mathos & Spendius, perſuadez que la guerre ne manqueroit pas.

La guerre ſe déclare.

de s'allumer, s'il ſe commettoit quelque attentat éclatant, irritoient encore cette populace téméraire; l'équipage & l'argent des Carthaginois furent pillez, Geſcon & ſes gens liez ignominieuſement & jettez dans un cachot, la guerre hautement déclarée contre les Carthaginois, & le droit des gens violé par la plus impie de toutes les conſpirations. Tel fut le commencement de la guerre contre les étrangers, & qu'on appelle auſſi la guerre d'Afrique.

OBSERVATIONS

Sur l'éxercice des troupes pendant la paix.

CE que nous dit Polybe des déſordres qui ſe paſſérent à Sicca, pendant que les étrangers y reſtérent, eſt bien digne de remarque. *Là*, dit ce judicieux Hiſtorien, *cette multitude vivant dans une inaction & un repos où elle ne s'étoit vûe depuis longtems, fit impunément tout ce qu'elle voulut : effet ordinaire de l'oiſiveté, la choſe du monde qui ſe doit le moins ſouffrir dans des troupes étrangéres, & qui eſt comme la premiére cauſe des ſéditions.* Que cette maxime eſt ſenſée! qu'elle eſt importante aux Princes, aux Républiques, aux Miniſtres d'Etat, & aux Généraux d'armées, qui négligent la diſcipline & les éxercices militaires, & qui laiſſent les troupes dans une oiſiveté & une inaction honteuſe pendant la paix! Ils devroient bien plutôt redoubler leurs ſoins & leur attention dans ces tems de repos. *La guerre*, dit Thucydide, *aſſûre le repos; mais le repos n'aſſûre pas contre la guerre.* Dans celle-ci c'eſt l'affaire des Généraux, dans l'autre celle du Prince ou de ſes Miniſtres.

Dans la paix, la pareſſe, la négligence & le relâchement des loix militaires ſont d'une toute autre conſéquence, & les ſuites de ce relâchement bien plus fâcheuſes & plus terribles pour un Etat. Car la guerre ſurvenant on reconnoît tout auſſitôt le mal, & ce mal eſt abſolument ſans remede. Le Prince qui l'a négligé, ou les Généraux qu'il met à la tête de ſes armées, s'en apperçoivent bien vîte. Ce ne ſont plus les mêmes ſoldats, ni les mêmes Officiers, ils les trouvent tous changez, tous différens de ce qu'ils étoient avant la paix. Les peines & les travaux leur deviennent inſupportables, ils ne voient rien qui ne leur paroiſſe nouveau, & ne connoiſſent rien des pratiques des camps & des armées. Ils ont tout oublié, hors le ſouvenir des douceurs & des plaiſirs paſſez. Les ſoldats moins coupables que leur Officiers, qui leur ont donné l'éxemple, ſe trouvent incapables de réſiſter aux peines & aux corvées militaires. Quel remede à cela? Trouve-t-on tous les jours des gens capables de les rendre tout autres qu'ils ne ſont, & de leur inſpirer l'amour des armes? Trouve-t-on tous les jours de ces hommes rares, comme les Pyrrhus, les Céſars & les Ziſcas, qui

forment & qui dreſſent en peu de tems de bonnes armées, & qui métamorphoſent par leur adreſſe, par leur patience & par leur habileté de ſimples païſans, ou des bourgeois efféminez, en tout autres hommes, en ſoldats intrepides & obéiſſans ? Ces ſortes de prodiges ne ſont pas ordinaires : en eſt-il quelqu'un qui vive aujourd'hui qui en ait vu ? Si la paix n'a pas été aſſez longue pour faire oublier aux vieux ſoldats qu'ils vivoient autrefois ſelon les loix d'une diſcipline réglée & éxacte, on peut leur en rappeller le ſouvenir par la pratique & le rétabliſſement de ces loix, par des moiens doux & faciles. Mais ſi la paix a parcouru un eſpace de pluſieurs années, ces vieux ſoldats, qui ſont l'ame & l'eſprit des corps où ils ont vieilli, ſeront morts ou renvoiez comme inutiles, obligez de manger leur pain, & déteſtant le jour où au lieu de prendre un métier, qui leur donneroit une honnête ſubſiſtance, ils en ont pris un dont le fruit eſt la mendicité ; à moins qu'ils n'entrent aux Invalides. Mais cette reſſource ne ſe trouve pas dans tous les Roiaumes, & en France meme elle n'eſt pas trop certaine. Souvent une infirmité feinte, aidée de la faveur, y uſurpe une place qui n'a été deſtinée qu'aux infirmitez réelles. Les autres, qui ne ſont venus que vers la fin d'une guerre, auront oublié dans la paix ce qu'ils auront acquis d'expérience dans les éxercices militaires, & entreront en campagne très-corrompus & très-ignorans. Les vieux Officiers ſeront retirez, ou placez ; s'il en reſte quelques-uns dans les corps, ils paſſeront (ſi la corruption ne les a pas gagnez) pour des radoteurs & des cenſeurs incommodes, parmi cette foule de jeunes débauchez & de fainéans, ſans application & ſans expérience. Ceux qui aimeront leur métier, ſans l'avoir pratiqué, pour être venus après la guerre, ſeront en ſi petit nombre, qu'ils ſe verront ſans pouvoir, ſans autorité, inconnus à la Cour ; & ce ſera une eſpece de prodige s'ils peuvent échaper aux railleries & à l'envie des autres, dont la conduite eſt différente de la leur. Je ne donne pas ceci comme une choſe qui peut arriver, mais comme un fait d'éxperience & journalier.

Les deux tiers des Généraux expérimentez, affoiblis par l'âge, ſeront hors d'état de ſervir : les autres en très-grand nombre, aiant croupi dans les plaiſirs, dans le luxe & dans l'aiſe, avec une expérience très-médiocre, ſans application, & avec des talens très-communs, entreront en campagne à la tête d'une armée compoſée de tels ſoldats & de tels Officiers, pour combattre contre des troupes qu'on aura peut-être moins négligées, & qui ſe trouveront par conſéquent plus éxercées. On peut juger ce qu'on peut eſpérer d'une telle conduite. Ceci regarde tous les Etats de l'Europe qui jouïſſent aujourd'hui des douceurs d'une paix profonde, & dont les troupes répandues dans les garniſons, vivent & paſſent leur tems tranquillement dans le repos, & ſans rien faire, plus ou moins ſelon le mérite de leurs Officiers.

Tacite rapporte que Caius, Gouverneur de Syrie, étoit ſi éxact dans ſes devoirs, que bien que l'Empire Romain jouït d'une paix profonde, il ne laiſſoit pas d'éxercer ſes légions, & de rétablir l'ancienne diſcipline avec autant de ſoin que s'il eût été en pleine guerre. Il eſt de la paix & de la guerre comme de la vie & de la mort : plus nous avançons dans la paix, plus nous approchons de la

guerre. Celui-là ſe trompe, qui s'amuſant au préſent, qui ne peut long-tems durer, ſans regarder à l'avenir qui nous menace, néglige les devants qui peuvent nous mettre en état de n'être jamais ſurpris, & de ne rien craindre.

Mais faut-il beaucoup de tems pour corrompre la diſcipline militaire, & les mœurs des ſoldats & des Officiers? Bien des gens, ſans aucune expérience du métier, ſe l'imaginent. Ils ſe trompent: un quartier d'hiver ſuffit, & en vient à bout: que ſera-ce donc, ſi une puiſſance, ou ceux qui ſont chargez des affaires de la guerre, peu prévoians, ſans attention, dormant très-profondément pendant le cours d'une paix de douze ou quinze ans, ſe réveillent comme en ſurſaut au bruit d'une guerre à laquelle ils ne ſe fuſſent jamais attendus? Où en ſeront-ils? Il faut néceſſairement que l'une des deux Puiſſances, qui n'aura rien négligé pour former une bonne milice, ſoumette & opprime l'autre.

Les délices de Capoue ſont célébres dans l'Hiſtoire; ce ne fut pourtant qu'une affaire de cinq mois d'hiver, & ces cinq mois firent plus de tort aux Carthaginois, que la bataille de Cannes n'en avoit fait aux Romains. Ils perdirent dans l'oiſiveté, & dans les débauches de toute eſpéce, la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe dans l'éxercice des armes & dans le travail. Céſar connoiſſoit ſi bien la néceſſité & l'importance de l'éxercice des armes, & des travaux militaires, qu'il éxerçoit lui-même ſes troupes, non ſeulement dans leurs quartiers, mais encore dans le camp & en préſence de l'ennemi. Hirtius, qui a écrit la guerre d'Afrique, dit que ce grand homme étant dans ſon camp retranché de Ruſpine, & l'ennemi ſur les bras, ne laiſſoit pas que d'éxercer une partie de ſon armée pendant que l'autre travailloit aux retranchemens.

Les Carthaginois, après la paix & l'abandon de la Sicile, furent aſſez imprudens pour donner de bons quartiers aux troupes qui en revenoient: bien loin de les occuper, ils les laiſſérent dans l'oiſiveté & ſans rien faire; de ſorte que le repos & le bien être, qu'ils n'avoient pas encore connu, leur donnant une idée plus forte & plus grande du ſouvenir de leurs peines paſſées, par la comparaiſon des douceurs préſentes, qu'ils s'imaginérent que leurs ſervices, leurs actions & les périls qu'ils avoient courus, méritoient au-delà de ce qu'on faiſoit pour eux, & que ce n'étoit là qu'un avant-goût des récompenſes qu'ils devoient attendre de leurs ſervices, indépendamment de pluſieurs montres qui leur étoient dûes. Ils ſe trompérent dans leur calcul; car il fut ſi peu queſtion des récompenſes, ou même de l'entier paiement de leur ſolde, qu'on voulût réduire à la moitié tout ce qui leur étoit dû; ce qui produiſit une infinité de plaintes & de murmures, qui peu à peu dégénérent en un ſoulevement général, d'où nâquit une guerre qui réduiſit Carthage à l'extrémité: au lieu qu'on eût dû les ſéparer & les envoier dans leur païs à meſure qu'ils arrivoient. Ce déſordre fut une ſuite de l'oiſiveté de ces troupes, & de la négligence des Carthaginois. Je reviens à cette oiſiveté ſi dangereuſe, qui eſt la ſource de la perte & de la corruption de la milice.

D'où vient que nous négligeons ſi fort la méthode des Anciens, je ne dis pas de camper toujours: ceux-ci ne pouvoient pas s'en diſpenſer, parce qu'ils avoient peu de places fortes, pour contenir le peuple dans le devoir; mais rien n'empêcheroit aujourd'hui

jourd'hui de former plusieurs camps en été, où les Officiers Généraux éxerceroient eux-mêmes leurs troupes dans les grandes manœuvres de la guerre : c'est-à-dire dans la tactique, que les soldats, non plus que les Officiers, ne peuvent apprendre, que par l'exercice. On formeroit par cette méthode des soldats expérimentez, d'excellens Officiers, & des Généraux capables de commander les armées. En effet en changeant souvent de camp on s'instruit dans la castramétation & dans les mouvemens généraux ; enfin l'on va au grand & au beau de la science militaire, & l'on se forme le coup d'œil : au lieu qu'au commencement d'une guerre ils ne sçavent la plûpart où ils en sont, ils se croient comme transportez dans un nouveau monde ; ils reconnoissent alors la vérité de cette maxime, que le repos est moins le partage de ceux qui commandent que de ceux qui obéissent. Il n'est pas moins pernicieux aux uns qu'aux autres. Les soldats & les Officiers, qui ont passé tout leur tems très-joieusement dans les garnisons, & sans aucun soin des armes, se trouvent tout aussi neufs que leur Généraux en entrant en campagne ; & comme ils n'ont été éxercez que médiocrement & qu'ils ont passé tout le tems de la paix dans une honteuse oisiveté, leur mauvaise volonté éclate; ils n'obéissent qu'avec une extrême répugnance, tant le service leur déplaît & leur paroît rude, quoique dans la guerre précédente l'honneur & l'accoutumance leur eussent fait trouver ce service très-doux & très-supportable. Tout cela nous doit faire comprendre combien il est important, non seulement d'éxercer les troupes dans le maniment des armes & les petites évolutions, mais encore dans les grandes ; ce qu'on ne peut éxécuter qu'en pleine campagne, & en formant des camps dans les Provinces du Roiaume pour l'instruction des Officiers & des soldats; & particuliérement pour les Généraux qui se formeront dans la tactique.

Sénéque nous apprend que la milice Romaine, durant la paix, campe, marche en bataille, se retranche & se fatigue à des éxercices dont elle pourroit se passer, pour y être toute accoutumée quand il en sera besoin. Et que sont les troupes dans les Provinces pendant une longue paix? Pourquoi permettre que languissant dans une lâche & molle oisiveté, elles s'énervent elles-mêmes & corrompent les villes où elles se trouvent? La plûpart des grands chemins du Roiaume, pendant l'hiver, sont impraticables ; il nous manque des canaux pour la communication des grandes riviéres ; faute de ponts & de chaussées, on ne peut aborder en certains lieux que par de longs détours ; ce qui ralentit le commerce, augmente les frais des voitures, & par une suite néceſſaire le prix des marchandises. Que n'imitons-nous les Romains? Auguste, Trajan, Adrien gardoient pendant la paix plus de cent soixante & dix mille hommes ; les laissoient-ils oisifs dans des garnisons? Ils s'en gardoient bien. L'expérience leur avoit appris, que la cause des soulévemens, qui avoient troublé le repos de l'Empire, n'étoit autre que l'oisiveté du soldat. *Discordia laboratum est, cum assuetus expeditionibus miles otio lasciviret*, dit quelque part Tacite. On avoit donc grand soin de l'occuper, & c'est à ce soin que nous devons ces grands chemins, dont l'on voit encore dans différentes Provinces de magnifiques vestiges ; ces ponts, ces chaussées, ces ares de triomphe qui subsistent

encore en tout ou en partie, & qui devroient bien exciter les Princes à tirer de leurs troupes, pendant la paix, les ſervices qu'elles pourroient leur rendre.

OBSERVATIONS

Sur la révolte des Etrangers.

DEs *troupes ainſi ramaſſées*, dit Polybe, *ne s'ameutent pas ſitôt, pour s'exciter mutuellement à la rebellion.* Foible reſſource contre la révolte des armées. Aſſemblez des troupes de tous les coins de l'univers, faites ſi vous voulez qu'il n'y ait pas deux ſoldats qui s'entendent, ſi vous les traitez de maniére que tous aient lieu d'être mécontens, quelque différence de langage, de mœurs & d'uſages que vous ſuppoſiez parmi eux, ils ne tarderont pas à ſe révolter. Il ne faut pour cela qu'un ou pluſieurs hommes d'eſprit & de cœur : un ſimple ſignal les mettra tous en mouvement. Cela étoit d'autant plus aiſé à l'égard des troupes à la ſolde des Carthaginois, que ce peuple étoit en horreur à toute la terre. Et en effet rien n'approche de ce que les Hiſtoriens rapportent de leur perfidie, de leur mauvaiſe foi, de leur ingratitude envers leurs Généraux & leurs ſoldats, de leurs injuſtices, de leurs cruautez.

Les Républiques ont été de tout tems ingrates envers leurs ſoldats comme envers leurs Généraux, mais l'on peut dire que celle de Carthage a ſurpaſſé toutes les autres ſur ce point, Ce qu'elle fit à Malée & aux ſoldats qui avoient dompté une partie de la Sicile, eſt indigne. Ils avoient perdu une grande bataille en Sardaigne, dit Juſtin, les troupes échapées de la défaite, comme leur Général, furent laiſſées comme en éxil dans cette Iſle, ſans qu'il leur fût permis de retourner dans leur patrie. Ils députérent pour leur retour, on ſe mocqua de tels Ambaſſadeurs, qui furent renvoiez à vuide. Outrez d'un tel mépris, ils s'embarquent & cinglent droit à Carthage, & lui firent une ſi rude guerre, qu'ils la réduiſirent à l'extrémité : les Carthaginois furent ſurpris d'une rebellion ſi ſubite & ſi prompte dans ſes effets, parce que nous nous défions moins d'une armée compoſée de nos propres ſujets, que d'une armée d'étrangers que nous avons à notre ſolde ; l'éxemple des premiers leur eût dû ſervir de leçon contre ces derniers, infiniment plus redoutables & plus dangereux : ils ſe défiérent auſſi peu de ceux-ci que des autres.

Notre Auteur tombe dans un eſpéce d'admiration & d'étonnement, lorſqu'il penſe que des troupes compoſées de tant de nations, ſi différentes de mœurs & de langue, ſe conſédérent & complotent enſemble la ruïne d'une puiſſance auſſi redoutable que celle de Carthage. Il y a là ſans doute un grand ſujet de ſurpriſe ; mais ce n'eſt pas là le plus merveilleux. Polybe nous le fait entrevoir, & nous laiſſe là : cela ſuffit pour certains lecteurs, mais les autres n'ont pas la vûe ſi fine. Le voici : deux ſimples ſoldats ſont les auteurs de tout ce complot, & donnent le branle

par leurs diſcours & par leur adreſſe à un ſoulevement général. Ils font naître une guerre qu'on peut mettre au rang des plus cruelles & des plus obſtinées, de celles qu'on admire par la conduite & le courage des Chefs, par la grandeur des évenemens, par les entrepriſes les plus grandes & les plus extraordinaires.

Rien de plus ſurprenant que cette guerre, car il a fallu pour la ſoutenir toute l'intelligence, le courage & la fermeté d'un des plus grands Capitaines dont l'Hiſtoire faſſe mention: & l'on peut dire qu'il trouva à qui parler, car il mit plus d'art à celle-ci qu'il n'en fit paroître en Sicile à ſon fameux camp d'Eryce contre les Romains, & par tout où il fit la guerre. Mais ce qui frape le plus dans ces fameux Chefs des rebelles, qui oſérent heurter de front toute la puiſſance de Carthage, c'eſt qu'ils nous font voir par leur intrépidité, par leur hardieſſe & par leur conduite, que ce n'eſt pas à une armée de brigands que cette République a affaire, mais à deux Chefs véritablement grands & guerriers: tant il eſt véritable que rien n'eſt impoſſible aux hommes d'un grand cœur & d'une grande conduite, qui ſçavent vivre de ce qu'ils ont, & chercher ce qu'ils n'ont pas; c'étoit la maxime du Maréchal de Gaſſion, que j'ai citée ailleurs, & qui ſe trouve ici au point où elle doit etre.

Que deux ſoldats d'une armée compoſée de nations différentes d'eſprit, de mœurs & de langage, toute pleine de mécontens, de plaintes & de murmures, dont les ſoldats qui la compoſent ſont tous prêts à être congédiez & renvoyez dans leur païs ſans aucune récompenſe de leurs ſervices, & auſquels on retranche encore une partie de leur ſolde, ſous le vain prétexte que la République eſt épuiſée d'argent & de reſſources, comme ſi ceux qui leur tiennent ce diſcours parloient à des troupes levées dans Carthage même; que deux ſoldats, dis-je, ſe mettent en tête d'exciter une révolte dans une conjoncture ſi favorable, pour faire connoître ce qu'ils vallent, & obtenir ce qu'ils eſpérent, je ne vois pas que ce ſoit une entrepriſe ſi difficile & ſi ſurprenante que notre Auteur le prétend; car dès que les humeurs ſont en mouvement, un rien y donne le branle; mais que ces deux hommes (voici une conſidération d'un plus grand poids) après avoir réüſſi ſur ce point là, roulent encore un deſſein plus profond dans leur tête que celui d'exiger le payement des ſoldes, qui ſont dûes à leurs camarades, & qu'ils ne penſent à rien moins qu'à attaquer Carthage, & à ſe la ſoumettre, après avoir mis les choſes en tel état qu'ils n'avoient plus aucun quartier, ni aucune miſéricorde à eſpérer, & nul moien de s'en dédire, je ne penſe pas qu'on puiſſe rien imaginer de plus hardi: ſur tout ſi l'on conſidére qu'ils ont entrepris cette guerre ſans aucun des ſecours néceſſaires pour la ſoutenir, ſans vivres, ſans argent, ſans armes, ſans alliez, au milieu des places ennemies qui les brident de toutes parts, ſans être maîtres d'aucune pour leur ſervir d'entrepôts, ou de retraite, au cas que l'armée reçût quelque échec, deſtituez de toutes les choſes néceſſaires pour l'attaque des places, manquant de tout, ſans nulle reſſource, en un mot miſérables. Cela étonne. Quelle multitude d'obſtacles à ſurmonter! Et ſi pourtant ils les ſurmontent. Ils marchent réſolument & droit à Carthage, la bloquent & la réduiſent à l'extrémité. Encore un coup, quoi de plus grand & de plus merveilleux qu'une entrepriſe de cette nature! C'eſt là le grand & le

beau de la guerre, & cela fait voir bien clairement à quels maux une République s'expoſe, lorſqu'elle n'eſt pas armée & défendue par ſes propres ſujets.

Cela démontre en même tems la fauſſeté de cette maxime, dont Quinte-Curſe ſe pare dans ſon Hiſtoire, que *l'argent eſt le nerf de la guerre.* Machiavel s'éléve contre avec beaucoup de force & de raiſon. *Cette opinion*, dit-il, *eſt rebattue & embraſſée par des Princes dont la ſageſſe n'eſt pas exceſſive; parce que ſe laiſſant conduire par ce préjugé, ils s'imaginent que c'eſt aſſez pour ſe bien défendre que leurs coffres ſoient bien remplis, & ils ne font pas réflexion que ſi l'argent ſuffiſoit pour remporter des victoires, Darius auroit défait Alexandre, les Grecs auroient battu les Romains, & Charles Duc de Milan auroit battu les Suiſſes.* La défaite de cette opinion à l'égard d'Alexandre contre Darius, & des Romains contre les Grecs, ne ſeroit pas difficile: je paſſe volontiers la victoire des Suiſſes contre le Duc de Milan. Mais qui a dit à Machiavel que l'armée du Roi de Macédoine fût pauvre & dénuée de ce nerf de la guerre? Il s'abuſe étrangement: ne ſçait-on pas que le paſſage du Granique lui ouvrit une partie des richeſſes de l'Aſie, qui le mirent en état d'aſſiéger & de prendre Tyr, & de marcher enſuite à Darius avec une armée très-opulente & très-nerveuſe? A l'égard des Grecs, leur puiſſance étoit bien moins fondée ſur leurs richeſſes, dont ils manquérent toujours que ſur leur courage & leur diſcipline militaire. Lorſque les Romains paſſérent dans la Gréce, on ne peut pas ſoutenir ſans abſurdité qu'ils fuſſent pauvres. Il s'en falloit bien. Leurs conquêtes les avoient mis ſi fort à leur aiſe, qu'ils ſe trouvérent en état non ſeulement d'attenter ſur les Grecs, mais encore ſur l'Aſie, comme ils y entrérent après la guerre contre Perſée. Vous verrez que Machiavel entend parler de celui-ci, dont les tréſors étoient immenſes; mais, comme les avares ſont toujours miſérables, celui-ci ne ſçut pas ſe ſervir des ſiens: les Romains en ſçûrent très-bien profiter après ſa défaite. L'Auteur politique ne prouve rien à l'égard de ces deux premiers exemples, mais il prouve beaucoup dans le dernier comme dans tout ce qu'il dit après: cet endroit eſt curieux, & d'une grande inſtruction: je n'en copierai que ce qu'il y a de plus intéreſſant.

Entre toutes les choſes rares que Créſus, Roi de Lydie, fit voir à Solon Athénien, il n'y en eut point de plus ſurprenante que les tréſors de ce Prince: & comme il demandoit à ce Philoſophe ce qu'il penſoit de ſa puiſſance, Solon lui répondit qu'il ne le croioit pas plus puiſſant, pour avoir tant de richeſſes, parce que ce n'eſt pas avec l'or, mais avec le fer qu'on fait la guerre, & qu'il ſurviendroit peut-être quelqu'un qui ayant plus de fer que lui, n'auroit pas de peine à lui enlever ſon or. Cela arriva comme il l'avoit prédit. Les Perſes, plus pauvres que ne le ſont aujourd'hui nos Suiſſes, lui enlevérent tout ſon or avec leur fer, le détrônérent & s'emparérent de ſon Roiaume. *Il y a quelques années*, dit encore Machiavel, *que les Vénitiens perdirent tout leur Etat de Terre-Ferme, ayant leurs tréſors remplis qui ne purent les garantir.* Cet événement arriva ſous le régne de Louis XII. qui s'étoit ligué avec l'Empereur pour leur faire la guerre. *Je ſoutiens donc encore*, dit cet Auteur, *que ce n'eſt pas l'or, mais les ſoldats diſciplinez & fidéles qui ſont le nerf de la guerre. Il eſt vrai qu'après cela les finances ſont d'un grand*

ſecours, mais pourtant de bonnes troupes vous en font trouver aiſément ; car il eſt moins difficile à de bons ſoldats de trouver de l'or, qu'à ceux qui ont de l'or de trouver de bons ſoldats.

L'Hiſtoire ſe trouve toute remplie de pareils exemples, où les grands Capitaines fourniſſent à la guerre par la guerre même. Aléxandre le Grand n'avoit plus un ſol, lorſqu'il paſſa le Granique. S'il eût échoué, ſes troupes ſe fuſſent débandées ; il n'y a plus de confiance lorſqu'on nous l'arrache par la victoire qu'on remporte ſur nous : peu s'en fallut que la valeur de Memnon ne rendît tout ce fer inutile. La paie doit être ſacrée, on n'y touche pas impunément ; ou les troupes ſe révoltent, ou elles s'enfuient à la premiére occaſion. Beauveau rapporte dans ſes Mémoires, qu'à la bataille de Marfée près de Sedan, qui fut donnée contre M. de Soiſſons en 1641. *toute la cavalerie* Françoiſe *de l'aîle droite prit la fuite, à la décharge de quelques troupes ennemies poſtées derriére des buiſſons.* En voilà pour leurs cinquante écus, *diſoient les ſoldats en tournant le dos : c'étoit un argent qu'on leur avoit retenu. Notre ſeconde ligne prit auſſi la fuite.* Tout cela ne prouve-t-il que l'armée du Roi voulut bien être battue.

De tous les ſoldats du monde, les Eſpagnols ont été les plus enclins à la révolte faute de paie. Les François ſont moins ſujets à ce défaut ; ils s'en vont à l'ennemi, ou ils attendent quelque grande action pour ſe venger, comme ils firent à Marfée.

Les retenues ſont ce qui les pique & les fâche le plus ; ils ſçavent que leur ſolde ne ſçauroit leur manquer, quelque nombre qu'il leur en ſoit dû : mais les retenues, les retranchemens de paies ou de penſions ſont odieux ; rien n'eſt de plus facheuſe conſéquence. Ceux qui ſont chargez du gouvernement des affaires publiques, ne voient pas à quels dangers ils expoſent un Etat, & quel triſte avenir ils lui préparent lorſqu'ils diminuent ou retranchent à la paix les graces & les bienfaits que les troupes ont mérité par leurs ſervices pendant la guerre. Ils alléguent l'impuiſſance d'y ſatisfaire. C'eſt une très-grande raiſon que cette impuiſſance, s'il n'y en avoit pas une plus grande, qui eſt de laiſſer les choſes comme elles ſont, à cauſe des conſéquences très-dangereuſes qui en réſultent.

Les Princes & les Républiques ne manquent jamais de reſſources, & par conſéquent cette impuiſſance eſt imaginaire. Les Carthaginois alléguent cette impuiſſance à leurs ſoldats rebelles, bien plutôt parce qu'ils n'en ont plus beſoin, que par faute de moiens : l'extrémité de leurs affaires leur fait voir des reſſources qui leur étoient peut-être auparavant inconnues. Ils trouvérent tous les fonds néceſſaires pour les paier, & au-delà ; & lorſqu'ils ſont prêts à leur donner ſatisfaction, ils s'apperçoivent qu'il n'eſt plus tems, que la partie eſt déja liée, & qu'ils ont perdu mille fois au-delà de ce qu'ils s'imaginent avoir gagné. L'argent, diſoient-ils ſans doute, eſt le nerf de la guerre : ces mutins n'en ont pas ſeulement pour vivre. Ces mutins les déſabuſent, ils leur apprennent à leurs dépens & à leur honte, la fauſſeté de cette opinion dans toute ſon étendue : nous n'avons que du fer, diſent les hommes courageux & mépriſez, & avec ce fer nous vous enléverons votre or & votre argent.

Quel bonheur pour Carthage d'avoir trouvé, ſur le point de ſa décadence, un Amilcar qui la tirât d'un ſi grand péril ! Sans lui, elle devenoit la proie de ces ſoldats intrépides, qu'elle traitoit auparavant avec tant

de mépris, & qu'elle regardoit comme des brigands & des miſérables. Les Etats Républiquains ſont peut-être ceux qui font le moins de cas de leurs troupes ; ils les appellent leurs valets, terme bas & mépriſant, dont le moindre artiſan de Hollande ſe ſert lorſqu'il parle des troupes de ſa République, & que j'ai entendu mille fois pendant ma priſon. Les Hollandois ſe ſont bien corrigez, depuis qu'ils commencent à ſe ſervir de leurs propres ſujets, qu'ils ne connoiſſoient pas. Ils n'ont qu'à les bien diſcipliner, je leur réponds qu'ils en feront des ſoldats excellens. Les Vénitiens reſtent encore dans ces termes de mépris. Cela va même plus loin ; car ſi les premiers les traitent bien à l'égard de leur paie, & dans les récompenſes des belles actions, ceux-ci n'en reconnoiſſent aucune: on peut s'expoſer à mille dangers tant qu'on voudra, faire mille actions d'éclat, on n'a rien à attendre de plus que la ſolde ordinaire : ces graves Sénateurs vous diſent froidement, *Sono pagati perqueſto.*

Ce qu'il y a de moins ſupportable parmi ces gens-là, c'eſt que les moindres châtimens qu'ils exercent ſur les Officiers, ſouvent pour des riens, c'eſt celui de leurs eſclaves ; ils les mettent honteuſement aux fers dans leurs galéres à la vûe de tout le monde. Qu'une République traite les Officiers de ſes troupes avec une telle infamie, & que cependant elle en trouve en ſi grand nombre, cela me ſemble un prodige. Il faut qu'un homme ſoit tombé dans la plus grande de toutes les infortunes, ou qu'il ſe ſente bien peu, pour entrer dans un tel ſervice, & ſur tout ſi inquiſiteur ; car l'inquiſition d'Etat dans ce païs-là, bien qu'elle ne ſoit pas à beaucoup près ſi terrible & ſi cruelle que celle qu'on éxerce en Eſpagne & en Portugal pour un tout autre ſujet ne laiſſe pas que d'être fort incommode aux étrangers, à qui la liberté de penſer, & même de ſe plaindre, eſt entiérement interdite. On eſt bien malheureux, lorſqu'on court de moins grands dangers à la guerre, qu'en parlant un peu librement. Au moins ceux de la guerre ſont glorieux, & quelquefois on en échape : au lieu que les autres ſont honteux, & que rien ne peut y ſouſtraire.

Finiſſons ces remarques par un fait qui auroit autant ſurpris Polybe, que la révolte des étrangers, s'il fût arrivé avant lui. Voici comme Hérodien le raconte dans ſon Hiſtoire de Commode.

» Certain perſonnage, nommé Ma-
» terne, d'abord ſoldat, & des plus
» diffamez pour un grand nombre
» de mauvaiſes actions, s'étant aviſé
» de déſerter, & ayant en peu de
» tems fait jetter bas les armes à un
» aſſez grand nombre de gens qui lui
» reſſembloient, cette troupe de dé-
» ſerteurs commença par piller les
» villages & les bourgs. Quand leur
» Chef eut amaſſé beaucoup d'or &
» d'argent, il augmenta tellement
» ſon monde & par ſes promeſſes &
» par ſes libéralitez, que ce n'étoit
» plus une bande de voleurs qu'il
» conduiſoit, mais une armée enne-
» mie. Il ſe rendoit maître des plus
» grandes villes, enfonçoit les pri-
» ſons, en tiroit par force les cri-
» minels, & les engageoit à ſon ſer-
» vice par ſes bienfaits, & en leur
» promettant l'impunité. Il parcou-
» rut ainſi toutes les Gaules & toute
» l'Eſpagne, entrant d'emblée dans
» les plus grandes villes, brûlant les
» unes, & donnant les autres au pil-
» lage. Ces nouvelles portées à Ro-
» me, l'Empereur tranſporté de colé-
» re écrit des lettres menaçantes aux
» Préfets des Provinces ; il leur re-

» proche leur molleſſe & leur lâche-
» té, & leur ordonne de lever au
» plutôt une armée pour arrêter ces
» brigandages. Materne averti, ſort
» des places dont il s'étoit emparé,
» partage ſa troupe en pluſieurs ban-
» des, paſſe en Italie par les chemins
» les plus courts & les plus imprati-
» cables, & là délibére avec ſes gens
» ſur ce qu'ils pourroient faire de
» plus conſidérable. Il ne ſongeoit à
» rien moins qu'à ſe faire Empereur,
» réſolu, après des ſuccès qui avoient
» ſurpaſſé toutes ſes eſpérances, ou
» à entreprendre quelque choſe de
» grand, ou, puiſqu'il s'étoit jetté
» dans le péril, à mourir d'une mort
» illuſtre & glorieuſe. Mais comme
» il ne ſe ſentoit pas aſſez de forces
» pour attaquer à force ouverte Com-
» mode, qu'il ſçavoit être très-aimé
» du peuple Romain, & des ſoldats
» Prétoriens, il eut recours à la ruſe.
» La Fête de la Mére des Dieux ap-
» prochoit alors. Materne crut que la
» pompe ſacrée qui ſe fait ce jour-là
» à Rome, étoit l'occaſion la plus
» favorable pour éxécuter ſon deſ-
» ſein, ſans que perſonne en eût le
» moindre ſoupçon: que prenant &
» donnant à ſes gens l'habit des Pré-
» toriens, & ſe mêlant avec les Haſ-
» taires, comme faiſant partie de la
» pompe, il ſe jetteroit ſubitement
» ſur l'Empereur, & le maſſacre-
» roit d'autant plus aiſément, que
» perſonne ne ſe douteroit de l'af-
» faire. Mais quelques-uns des ſiens
» ne pouvant, par envie, ſe réſoudre
» à traiter un voleur de Maître &
» de Roi avant la fête, ils entrérent
» les premiers dans la ville, & dé-
» couvrirent toute la conjuration.
» On ſe ſaiſit de Materne, on lui
» coupe la tête, & l'on fait ſouffrir
» à ſes compagnons les ſupplices
» qu'ils méritoient.

CHAPITRE XVI.

Extrémité où ſe trouvent les Carthaginois, & dont ils ſont eux-mêmes la cauſe. Siéges d'Utique & d'Hippone-Zaryte. Incapacité du Général Hannon. Amilcar eſt mis en ſa place. Bel exploit de ce grand Capitaine.

MAthos, après cet exploit, dépêcha de ſes gens aux villes d'Afrique pour les porter à recouvrer leur liberté, à lui envoier des ſecours, & à ſe joindre à lui. Preſque tous les Africains entrérent dans cette révolte. On envoia des vivres & des troupes, qui ſe partageant, une partie mit le ſiége devant Utique, & l'autre devant Hippone-Zaryte, parce que ces deux villes n'avoient pas voulu prendre part à leur rébellion. Une guerre ſi peu attendue, chagrina extrêmement les Carthaginois. A la vérité ils n'avoient beſoin que de leur territoire pour les néceſſitez de la vie; mais les préparatifs de guerre & les grandes proviſions ne ſe faiſoient que ſur les revenus qu'ils tiroient de l'Afrique: outre qu'ils étoient accoutumez à ne faire la guerre qu'avec des troupes étrangéres. Tous ces ſecours non ſeulement leur manquoient alors, mais ſe tournoient contre eux. La paix faite, ils ſe flattoient de reſpirer un peu, & de ſe délaſſer des travaux continuels que la guerre de Sicile leur avoit fait eſſuier, & ils en voioient une autre s'élever plus grande & plus formidable que la premiére. Dans celle-là ce n'étoit que la Sicile qu'ils diſputoient aux Romains; mais celle-ci étoit une guerre civile, où il ne s'agiſſoit de rien moins que de leur propre ſalut & de celui de la patrie. Outre cela point d'armes, point d'armée navale, point de vaiſſeaux, point de munitions, point d'amis ou d'alliez dont ils puſſent le moins du monde eſpérer du ſecours. Ils ſentirent alors combien une guerre civile eſt plus fâcheuſe qu'une autre qui ſe fait au loin & delà la mer. Et la cauſe principale de tous ces malheurs, c'étoient eux-mêmes. Dans la guerre précédente ils avoient traité les Africains avec la derniére dureté: éxigeant des gens de la campagne, ſur des prétextes prétendus raiſonnables, la moitié de tous leurs revenus, & des habitans des villes une fois plus d'impôts qu'ils n'en paioient auparavant, ſans faire quartier ni grace à aucun quelque pauvre qu'il fût. Entre les Intendans

tendans des Provinces ce n'étoit pas de ceux qui ſe conduiſoient avec douceur & avec humanité, qu'ils faiſoient le plus de cas ; mais de ceux, qu'ils leur amaſſoient le plus de vivres & de munitions, auprès de qui l'on trouvoit le moins d'accès & d'indulgence. Hannon par éxemple, étoit un homme de leur goût. Des peuples ainſi maltraitez n'avoient pas beſoin qu'on les portât à la révolte, c'étoit aſſez qu'on leur en annonçât une pour s'y joindre. Les femmes mêmes, qui juſqu'alors avoient vû ſans émotion traîner leurs maris & leurs parens en priſon pour le paiement des impôts, aiant fait ſerment entr'elles dans chaque ville de ne rien cacher de leurs effets, ſe firent un plaiſir d'emploier à la ſolde des troupes tout ce qu'elles avoient de meubles & de parures, & par là fournirent à Mathos & à Spendius des ſommes ſi abondantes, que non ſeulement ils paiérent aux ſoldats étrangers le reſte de la ſolde qu'ils leur avoient promiſe pour les engager dans leur révolte, mais qu'ils eurent dequoi ſoutenir les frais de la guerre ſans diſcontinuation. Tant il eſt vrai que pour bien gouverner, il ne faut pas tant ſe borner au préſent que l'on ne porte auſſi ſes vûes ſur l'avenir, & qu'on n'y faſſe même plus d'attention.

Siége d'Utique & d'Hippone Zarite.

Malgré des conjonctures ſi fâcheuſes, les Carthaginois aiant choiſi pour Chef Hannon, qui leur avoit déja auparavant ſoumis cette partie de l'Afrique qui eſt vers Hecatontapyle, ils aſſemblérent des étrangers, firent prendre les armes aux Citoiens qui avoient l'âge compétent, éxercérent la cavalerie de la ville, équipérent ce qui leur reſtoit de galéres à trois & à cinq rangs, & de plus grandes barques. Mathos de ſon côté aiant reçu des Afriquains ſoixante & dix mille hommes, & en aiant fait deux corps, pouſſoit paiſiblement ſes deux ſiéges. Le camp qu'il avoit à Tunis étoit auſſi en ſûreté, & par ces deux poſtes il coupoit aux Carthaginois toute communication avec l'Afrique extérieure. Car la ville de Carthage s'avançant dans le golfe fait une eſpéce de Péninſule, environnée preſque toute entiére, partie par la mer & partie par un lac. L'Iſthme qui la joint à l'Afrique, eſt large d'environ vingt-cinq ſtades. Utique eſt ſituée vers le côté de la ville qui regarde la mer ; de l'autre côté ſur le lac eſt Tunis. De ces deux poſtes les étrangers reſſerroient les Carthaginois dans leurs murailles, & les y harceloient ſans ceſſe. Tantôt de jour, tantôt de nuit ils venoient juſqu'au pied des murs, & par là répandoient la terreur parmi les habitans.

Hannon pendant ce tems-là s'appliquoit ſans relâche à amaſſer des munitions. C'étoit là tout ſon talent. A la tête d'une armée ce n'étoit rien. Nulle préſence d'eſprit pour ſaiſir les occaſions; nulle expérience, nulle capacité pour les grandes affaires. Quand il fut pour ſecourir Utique il avoit un ſi grand nombre d'éléphans que les ennemis ſe croioient perdus; il en avoit au moins cent. Les commencemens de cette expédition furent très-heureux; mais il en profita ſi mal, qu'il penſa perdre ceux au ſecours deſquels il étoit venu. Il avoit fait apporter de Carthage des catapultes, des traits, en un mot tous les préparatifs d'un ſiége; & s'étant campé devant Utique, il entreprit d'attaquer les retranchemens des ennemis. Les éléphans s'étant jettez dans le camp avec impétuoſité, les aſſiégeans, qui n'en pûrent ſoutenir le choc, ſortirent tous la plûpart bleſſez à mort. Ce qui échapa, ſe retira vers une colline eſcarpée & couverte d'arbres. Hannon, accoutumé à faire la guerre à des Numides & à des Afriquains, qui au premier échec prennent la fuite & s'éloignent de deux & trois journées, crut avoir pleine victoire, & que les ennemis ne s'en releveroient jamais. Sur cette penſée il ne ſongea plus ni à ſes ſoldats, ni à la défenſe de ſon camp. Il entra dans la ville, & ne penſa plus qu'à ſe bien traiter. Les étrangers réfugiez ſur la colline étoient de ces ſoldats formez par Amilcar aux entrepriſes hardies, & qui avoient appris dans la guerre de Sicile tantôt à reculer, tantôt faiſant volte-face à retourner à la charge, & à faire cette manœuvre pluſieurs fois en un même jour. Ces ſoldats voiant que le Général Carthaginois s'étoit retiré dans la ville, & que ſes troupes contentes de leur premier ſuccès s'écartoient nonchalamment de leur camp, ils fondirent ſerrez ſur le retranchement, firent main-baſſe ſur grand nombre de ſoldats, forcérent les autres à fuir honteuſement ſous les murs & les portes de la ville, & s'emparérent de tous les équipages, de tous les préparatifs, & de toutes ces proviſions que Hannon avoit fait venir de Carthage. Ce ne fut pas la ſeule affaire où ce Général fit paroître ſon incapacité. Peu de jours après il étoit auprès de Gorza: les ennemis vinrent ſe camper proche de lui: l'occaſion ſe préſenta de les défaire deux fois en bataille rangée & deux fois par ſurpriſe; il la laiſſa échaper ſans que l'on pût dire pourquoi.

Amilcar eſt mis en ſa place.

Les Carthaginois ſe laſſérent enfin de ce maladroit Officier, & mirent Amilcar en ſa place. Ils lui firent une armée compoſée de ſoixante & dix éléphans, de tout ce que l'on avoit

amaſſé d'étrangers, des déſerteurs des ennemis, de la cavalerie & de l'infanterie de la ville ; ce qui montoit environ à dix mille hommes. Dès ſa premiére action il étourdit ſi fort les ennemis, que les armes leur tombérent des mains & qu'ils levérent le ſiége d'Utique. Auſſi cette action étoit-elle digne des premiers exploits de ce Capitaine, & de ce que ſa patrie attendoit de lui. En voici le détail.

Sur le cou qui joint Carthage à l'Afrique, ſont répandues çà & là des collines fort difficiles à franchir, & entre leſquelles on a pratiqué des chemins qui conduiſent dans les terres. Quelque forts que fuſſent déja tous ces paſſages par la diſpoſition des collines, Mathos les faiſoit encore garder éxactement ; outre que le Macar fleuve profond (*a*) qui n'eſt guéable preſque nulle part, & ſur lequel il n'y a qu'un ſeul pont, ferme en certains endroits l'entrée de la campagne à ceux qui ſortent de Carthage. Ce pont même étoit gardé, & on y avoit bâti une ville : de ſorte que non ſeulement une armée, mais même un homme ſeul, pouvoit à peine paſſer dans les terres ſans être vû des ennemis. Amilcar après avoir eſſaié tous les moïens de vaincre ces obſtacles, s'aviſa enfin de cet expédient. Aiant pris garde que certains vents venant à s'élever, l'embouchure du Macar ſe couvre de ſable, & qu'il s'y forme comme une eſpéce de banc, il diſpoſe tout pour le départ de l'armée, ſans rien dire de ſon deſſein à perſonne ; ces vents ſouffient, il part la nuit, & ſe trouve au point du jour à l'autre côté du fleuve ſans avoir été apperçu, au grand étonnement & des ennemis & des aſſiégez. Il traverſe enſuite la plaine, & marche droit à la garde du pont. Spendius vient au-devant de lui, & environ dix mille hommes de la ville

(*a*) *Outre que le Macar, fleuve profond.*] J'ai cherché inutilement ce fleuve dans Cellarius, & encore plus inutilement dans Baudrand, & par tout, ſans que qui que ce ſoit m'en ait appris la moindre nouvelle. J'aurois pû me diſpenſer de cette recherche, puiſqu'on ne ſçauroit jamais ſe méprendre. C'eſt le fleuve Bagrade, qui ſe jette dans la mer entre Carthage & Utique. Je n'ai qu'une ſeule preuve, mais contre laquelle il n'y a pas le mot à repliquer. Je la tire des mouvemens de l'armée d'Amilcar, qui avoit ce fleuve à ſa gauche dans la bataille de Sephyre, & les rebelles à ſa droite. Cette obſervation me conduit à une autre qui regarde Tite-Live, & les autres Auteurs qui ont adopté la fable ridicule du Serpent de Régulus, qui met à peine pied à terre à Aſpis, qu'on le tranſporte ſur le fleuve Bagrade, où il emploie toute ſon armée à combattre le Serpent imaginaire ; comment cela ſe peut-il ? Car il ne s'avança de ce côté-là qu'après la priſe d'Adis, & à l'ouverture de la ſeconde campagne. Un Auteur qui ſe plaît à romaniſer une hiſtoire, ſelon le beſoin qu'il en a, devroit au moins ſçavoir quelque choſe de la ſituation des lieux : s'il avoit tranſporté l'avanture & le prodige ſur le fleuve Cinyphus, qui traverſe deux lacs, où ſon Serpent pouvoit ſe promener à ſon aiſe, & qui n'étoit qu'à une ou deux marches d'Aſpis, rien ne l'empêchoit de le faire, & de nous diſpenſer de cette critique.

bâtie auprès du pont s'étant joints aux quinze mille d'Utique ; ces deux corps ſe diſpoſent à ſe ſoutenir l'un l'autre. Lorſqu'ils furent en préſence, les étrangers, croiant les Carthaginois envelopez, s'exhortent, s'encouragent & en viennent aux mains. Amilcar s'avance vers eux, aiant à la premiére ligne les éléphans, derriére eux la cavalerie avec les armez à la légere, & à la troiſiéme ligne les peſamment armez. Mais les ennemis fondant avec précipitation ſur lui, il change la diſpoſition de ſon armée, fait aller ceux de la tête à la queue ; & aiant fait venir des deux côtez ceux qui étoient à la troiſiéme ligne, il les oppoſe aux ennemis. Les Afriquains & les étrangers, s'imaginent que c'eſt par crainte qu'ils reculent : ils quittent leur rang, courent ſur eux, & chargent vivement. Mais dès que la cavalerie eût fait volte-face, qu'elle ſe fût approchée des peſamment armez, & eût couvert tout le reſte des troupes ; alors les Afriquains, qui combattoient épars & ſans ordre, effraiez de ce mouvement extraordinaire, quittent priſe d'abord & prennent la fuite. Ils tombent ſur ceux qui les ſuivoient, ils y jettent la confuſion, & les entraînent ainſi dans leur perte. On met à leurs trouſſes la cavalerie & les éléphans, qui en écraſent ſous leurs pieds la plus grande partie. Il périt dans ce combat environ ſix mille hommes, tant Afriquains qu'étrangers, & on fit deux mille priſonniers. Le reſte ſe ſauva, partie dans la ville bâtie au bout du pont, partie au camp d'Utique. Amilcar, après cet heureux ſuccès pourſuit les ennemis. Il prend d'emblée la ville où les ennemis s'étoient réfugiez, & qu'ils avoient enſuite abandonnée pour ſe retirer à Tunis. Battant enſuite le païs, il ſe ſoumit les villes, les unes par compoſition, les autres par force. Ces progrès diſſipérent la crainte des Carthaginois, qui commencérent pour lors à avoir un peu moins mauvaiſe opinion de leurs affaires.

OBSERVATIONS

Sur les parties différentes que doit avoir un Général pour bien commander.

C'Eſt un pitoiable Chef d'armée qu'un homme tel que Hannon, dont le ſeul talent étoit, dit ici Polybe, d'amaſſer des munitions. Il y a diverſes parties néceſſaires au Général d'armée, que l'on voit très-rarement dans une même perſonne. Il ne faut pas en être étonné. Quiconque voudra s'en convaincre, n'a qu'à lire l'abrégé de la ſcience de la guerre, ou pour mieux dire, l'idée de cette ſcience dans l'excellent ouvrage de M. de Montecuculi; il y trouvera que cette ſcience eſt immenſe, qu'on ne peut s'y rendre habile que par une étude longue & pénible des différentes parties qui la compoſent, & qu'il n'eſt pas poſſible, quelqu'expérience & quelque pratique que l'on en ait, qu'on parvienne jamais, ou preſque jamais à la connoiſſance de toutes: car les Céſars ne ſe rencontrent pas tous les jours. On ne peut pas éxiger d'un homme, qu'il ſoit également habile & profond dans toutes ces parties.

Les Anciens avoient de plus grandes reſſources que nous n'en avons aujourd'hui pour s'y rendre capables. Je ne parle pas de ces fameuſes Académies établies dans toutes les villes d'Italie, que l'on appelloit *le Champ de Mars*, où tous les jeunes gens propres pour la guerre étoient reçûs indifféremment, pour y être dreſſez & éxercez aux dépens du public, & où ils apprenoient à faire des armes, à monter à cheval, à tirer de l'arc, à nager, à courir, à ſauter, à voltiger, à ſe retrancher, & toutes les évolutions de cavalerie & d'infanterie. Il paroît que les Romains ne pouſſérent pas plus loin dans ces écoles militaires. Les Grecs comme plus habiles, ne s'en tinrent pas là; ils établirent, outre ces Académies, des Ecoles & des Profeſſeurs militaires, qu'on appelloit Tactiques, qui enſeignoient toutes les grandes parties de la guerre, qui regardent le Général d'armée. Une infinité d'Auteurs anciens nous apprennent cela; & quand nous n'aurions pour garans d'une inſtitution ſi admirable que Plutarque & Xénophon, cela ſuffiroit pour le croire. Si l'hiſtoire de Cyrus de ce dernier n'eſt pas romaniſé, ces Colléges militaires étoient connus des Perſes aſſez longtems avant les Grecs. Ces Profeſſeurs tactiques étoient des gens d'une expérience & d'une application extraordinaire dans la ſcience des armes, qui ne s'amuſoient pas & ne s'attachoient pas à une ſeule partie du métier, la plus miſérable & la plus ſuperficielle du Général d'armée, mais à toutes. Ils enſeignoient tout ce qu'ils avoient lû dans les écrits des grands hommes & des grands Capitaines, qui avoient travaillé ſur la tactique, ou l'art de mettre les armées en bataille, & tout ce qui a rapport aux grandes manœuvres: car ces grands & habiles guerriers avoient réduit cet art en principes & en ſyſtême.

On ne doit pas être ſurpris après cela, ſi ces tems reculez nous fourniſſent des hommes ſi extraordinaires.

Le moien d'en rencontrer de tels aujourd'hui, que tous ces écrits ſont perdus par les malheurs & la barbarie des tems, & que ceux qui ſe ſont faits depuis ne valent rien ? Nous voilà réduits à une étude de recherche très-pénible, il faut tout tirer des faits anciens & des actions d'un nombre de grands Capitaines modernes, qui ſe ſont rendus habiles par une étude aſſidue. Ces grands hommes ont paſſé, & nous ont laiſſez dans une aſſez grande ignorance. Que nous reſte-t-il que l'expérience imitatoire à laquelle nous avons recours, & qui n'eſt autre choſe qu'une miſérable routine ? Nous nous croions fort habiles, ſi nous pouvons alléguer une expérience de trente-ſix à quarante ans de ſervice.

Si nous ſçavions ce que c'eſt que la guerre, nous ririons de nous-mêmes, & de notre prétendu ſçavoir. Car il eſt certain que deux ſiécles d'expérience ne ſuffiroient pas pour attraper la pratique de tous les divers cas & de toutes les diverſes parties qui compoſent cette ſcience. Supposant même, car c'eſt ici une ſuppoſition, que nous aions tout vû, & pouſſé auſſi loin nos années que celles des Patriarches, nous ne tiendrions rien, ſi toutes ces pratiques ne ſont fondées ſur aucuns principes.

Les grands Capitaines modernes, ſi dignes de notre admiration, avoient eux-mêmes découvert des principes certains & démontrez à l'égard de la tactique & des mouvemens généraux. Ils ſont morts ſans en écrire. L'Amiral de Coligny étoit-il bien ignorant? Il avoit formé Henri IV. un de nos Maîtres, & le plus grand homme d'infanterie qui ait paru depuis les Anciens. Que penſe-t-on de Guſtave-Adolphe ? Quel homme étoit-ce ? Quel homme encore que le Prince Maurice ! Et que penſe-t-on d'un Aléxandre Farnéſe, d'un Henri de Rohan ? Etoient-ce là des Capitaines du commun comme Hannon, & tous ceux qui ne ſçavent que le détail comme lui, c'eſt-à-dire rien ? Weimar fut-il moins célébre parmi ces fameux Capitaines modernes, qui comme lui ont illuſtré leur ſiécle ? Les Turennes, les Condez, les Montécuculis ne ſçavoient-ils que le détail de Hannon ? Ne jouiſſoient-ils que des talens d'un Commis ? Ce ſont des hommes, ceux-là, qu'on ne voit que de loin à loin, & qui ne ſont jamais entrepris ni embaraſſez dans l'éxécution des choſes qu'ils n'avoient auparavant ni vûes ni pratiquées. Avec un bon eſprit, un grand ſens, un génie tourné à la guerre, & une application infinie, ils ne ſe trouvoient nouveaux nulle part. Auſſi peut-on avancer qu'un Capitaine qui embraſſe toutes les parties de la guerre, eſt un prodige. Hannon étoit un Général Commis, tel qu'on en voit à la porte de la Conférence, & par tout. Il n'y en a pas un qui ne fût capable de faire le détail d'une armée, ou d'un ſiége, ſi le Général l'en chargeoit. Voilà les gens que l'on regarde comme fort habiles, ils entendent le détail, & à la tête d'une armée ce n'eſt rien.

On a blâmé feu M. de Vendôme de s'être peu embaraſſé du détail de ſon armée : comme ſi c'étoit là l'eſſentiel du Général, & que le ſuccès d'une campagne en dépendît abſolument. Je n'ai jamais lû, ni oüi dire que cette ſorte de connoiſſance ſoit jamais entrée dans l'éloge d'un grand Capitaine, & qu'aucun Hiſtorien ou Orateur l'ait miſe en ligne de compte. Notre Auteur nous fait comprendre que Hannon bornoit-là ſon ſçavoir faire : *c'étoit ſon talent*, dit-il ; *à la tête d'une armée ce n'étoit rien.* Combien voit-on de ces ſortes de riens dans les armées ? Tirez-les de leur détail, les

voilà déconcertez ſans ſçavoir où ils en ſont. On eſt tout ſurpris de les voir tomber à chaque pas qu'ils font, & d'une maniére pitoiable ; nous en avons vû, & nous en voions encore qui ne ſçavent que cela. Tel eſt propre à dreſſer & à diſcipliner des troupes, qui n'entendra pas un mot dans l'art de les ranger & de les faire combattre : l'une dépendant du coup d'œil & de la tactique qu'il n'aura pas, & l'autre du ſang froid & du courage dont il manquera. Tel donnera hardiment une bataille, qui ne ſçaura comment s'y prendre pour une retraite. Il faudra le conduire comme un enfant, & celui qui ſe chargera de cette affaire, & qui s'en tirera avec honneur, échouera dans une bataille, où l'autre fera des merveilles. Tel ménera très-bien & très-ſagement un corps de troupes, & fera tout ce qu'on peut attendre d'un habile homme, qui ne ſçaura plus où il en eſt à la tête d'une armée. Tel Général entendra parfaitement la cavalerie, qui ſera très-ignorant dans l'infanterie ; il vaincra avec l'une, & ſe fera battre à la tête de l'autre. On ne le remarque que trop dans les batailles, & tant qu'on s'en tiendra à la pernicieuſe coutume de placer les Généraux ſelon leur ancienneté de commiſſion, il arrivera, comme cela ſe remarque tous les jours, que tel Général qui aura ſervi toute ſa vie dans la cavaletie, ſe trouvera commander une aîle d'infanterie, & celui qui aura paſſé toute ſa vie dans l'infanterie ſe verra tranſporté dans la cavalerie. On peut juger ſi ces deux hommes ſont bien en leur place. M. de Turenne n'en uſoit pas ainſi, il plaçoit les Généraux ſelon leur mérite & ſelon leurs talens, aiant banni de ſon armée toutes les diſputes de rang & d'ancienneté.

Il y en a qui échouent honteuſement dans l'éxécution des entrepriſes les plus aiſées, & qui réüſſiſſent dans celles qui paroiſſent les plus difficiles. Semblables à cet Avocat, qui s'appercevant qu'il perdoit toutes les bonnes cauſes, ſe réſolut de n'en plus prendre que d'injuſtes & de mauvaiſes ; il s'en trouva ſi bien, qu'il eut toujours l'avantage. Cette queſtion eſt aiſée à réſoudre, c'eſt que nous nous négligeons dans les choſes aiſées, nous ne les faiſons & ne les méditons qu'à demi. On prend des meſures peu juſtes, on ne ſe donne pas la peine de penſer aux obſtacles que l'ennemi peut oppoſer, ou l'on ſe preſſe trop dans l'éxécution. Nous faiſons tout le contraire dans celles qui ſont en effet très-difficiles, nous y mettons tous nos ſoins & toute notre attention : outre que dans les choſes de cette nature l'ennemi ne peut pas s'imaginer qu'on oſe les entreprendre ſans une très-grande témérité, & même ſans folie ; ce qui fait qu'il eſt beaucoup moins ſur ſes gardes, & dès-là ſujet à être ſurpris : ce qui ſuffit pour le perdre. On ſe trouve ſouvent emporté par ce que l'on croioit le plus fort & le plus impraticable : on ne l'eût jamais été par le plus aiſé & le plus foible, où il eſt ordinaire de porter toutes ſes forces & tous les ſecours de l'eſprit, de l'art & de la prévoiance. Voilà comme on échoue au foible que l'on attaque, & où l'on eſt préparé, & comme l'on peut réüſſir à l'impraticable où l'on n'eſt pas attendu. Cette méthode d'attaquer par le plus fort eſt toujours heureuſe contre les Généraux du commun, ſans expérience, & fort étourdis.

Tel Général entendra parfaitement les marches, les grands mouvemens des armées, le détail, & tout ce qui regarde la conduite des grandes entrepriſes, qui ne réüſſira

pas dans l'éxécution. D'où vient que l'on voit tant de Généraux qui excellent dans certaines parties de la guerre, & qui ne connoiſſent rien dans les autres? Eſt-ce qu'on ne ſçauroit les réünir toutes enſemble dans une même perſonne? Gardons-nous bien de le croire; mais croions qu'on peut exceller dans toutes par l'étude & par l'application: c'eſt par cela ſeul, & non par l'expérience, qui ne fait que perfectionner, que l'on parvient ſûrement à toutes ces connoiſſances.

OBSERVATIONS

Sur la défaite de Hannon devant Utique.

CE paſſage de mon Auteur, où il dit que Hannon crut avoir pleine victoire, & que les ennemis ne s'en releveroient jamais, contient une matiére qui mérite quelque attention. J'en ai déja touché quelque choſe dans mes Obſervations ſur la guerre d'Eryce; mais cela ne ſuffit pas, la matiére eſt inépuiſable. On y peut toujours ajoûter, ſoit que les cas ou les circonſtances ſoient différentes, ſoit qu'on ait oublié certaines choſes qu'on auroit pû dire. Je dis donc qu'on n'eſt jamais en ſi grand danger qu'après une victoire, lorſqu'on ſe trouve avoir en tête un homme déterminé, habile, & qui ne peut digérer le ſouvenir d'une défaite, s'il n'en a pas tout auſſitôt raiſon; au riſque de tout perdre. Cette maxime eſt une des plus grandes véritez de la guerre: rien de plus commun dans l'Hiſtoire, que des gens qui après avoir remporté une victoire complette & ſans équivoque, ſe ſont vûs ſubitement attaquez & mis en fuite par celui même qu'ils venoient de vaincre, & qu'il s'imaginoient hors d'état de s'en relever jamais. C'eſt par là qu'il arrive quelquefois aux grands hommes déja victorieux par le nombre & par la valeur même, de ſuccomber ſous le vaincu affoibli par la perte d'une bataille. On le voit reparoître tout d'un coup, lorſqu'on y penſe le moins, & reprendre un nouveau courage & de nouvelles eſpérances; tant la honte d'une défaite a de force & de pouvoir ſur le vrai courage. Car cet homme de guerre qui a vû des victoires & des défaites, peut avoir remarqué que pour perdre une bataille, on ne perd pas pour cela le tout: à peine perd-on le quart dans les plus grandes diſgraces de la guerre.

On ne perd même rien, ſi l'on peut rallier les débris de ſon armée, & faire ſentir à ſes ſoldats la néceſſité de réparer le deshonneur & la honte de leur défaite; que lui qui leur parle comme eux qui l'écoutent, ſeront indignes de porter l'épée, s'ils ne courent à la vangeance de la mort de leurs camarades, qui ont mieux aimé mourir ſur le champ de bataille, que de l'abandonner, & vivre dans l'infamie; qu'il les conjure de remarcher à l'ennemi, & de le ſuivre; qu'il eſt réſolu de le ſurprendre, & de recommencer un nouveau combat, aſſûré de le vaincre ou de mourir avec gloire; qu'il eſt d'autant plus aſſûré d'en avoir raiſon, qu'il ne ſe doute de rien, & ne s'attend à rien moins qu'à ce qu'il lui prépare;

pare ; que les plus grands courages ſont ſans force & ſans vigueur dans les ſurpriſes : à plus forte raiſon des gens qui ne ſont pas animez par la honte de réparer leur honneur perdu. C'eſt là à peu près le diſcours qu'on doit faire à des ſoldats dont on connoît la valeur, & qui ont de la confiance en leur Général. Encore une fois, celui qui a vû & bien remarqué l'état & la ſituation du vainqueur après la défaite de ſon ennemi, ne doit jamais déſeſpérer d'avoir tout auſſitôt ſa revanche, s'il prend une réſolution généreuſe après avoir rallié & ramené ſous ſes drapeaux tout ce qui a pû échaper de la déroute. Il ſuffit que le victorieux ne ſe défie de rien, cela eſt preſque d'une certitude mathématique. Je me ſuis trouvé en tant d'actions heureuſes & malheureuſes, que peu s'en faut que je n'efface le *preſque* de cette certitude.

Eumenès, très-grand Capitaine, & un des ſucceſſeurs d'Aléxandre, nous a fait voir à la vérité qu'on peut quelquefois ne pas réuſſir dans ces ſortes de deſſeins ; mais c'eſt parce que ce Capitaine, après avoir défait & abîmé l'armée de Néoptoléme, s'attendoit qu'il auroit encore les forces de Cratére à combattre, & qu'il lui viendroit infailliblement au-devant.

En effet Cratére marcha avec Néoptoléme contre Eumenès, dit Plutarque, *dans l'eſpérance qu'il le ſurprendroit, & qu'il tomberoit ſur lui pendant que ſes troupes ſeroient en déſordre, & qu'elles ne ſongeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire ſignalée qu'elles venoient de remporter.* Mais ils ne le ſurprit pas : car comme il s'étoit attendu à cette viſite, il s'étoit préparé à les bien recevoir : il leur alla même au-devant, & les battit totalement. Néoptoléme prit encore une fois la fuite, & Cratére y laiſſa la vie.

On peut voir par cet éxemple que le cas eſt différent, puiſqu'Eumenès n'eut pas affaire à la même armée qu'il venoit de vaincre, mais à des troupes qui n'avoient pas combattu : de ſorte que ces ſortes d'entrepriſes de revenir ſur l'ennemi victorieux, après une défaite, ſont infaillibles ; puiſque nous ne trouvons aucun éxemple qui faſſe voir qu'elles ſont téméraires & imprudentes. Nous ſommes donc perſuadez que le victorieux dormira & ſe repoſera doucement entre les bras de la victoire, & paſſera ſon tems joieuſement dans la plus grande ſécurité du monde ; tout comme fit Hannon, qui la vit pourtant diſparoître ſans avoir penſé ni même prévû qu'il pût en être abandonné, comme ſi la victoire n'étoit pas une femme.

Or tout Général victorieux vivant dans cette étrange ſécurité, après le ſuccès d'une bataille, court grand riſque d'être pris au dépourvû. Le vaincu qui cherche à réparer ſa honte, doit être en repos ſur un article ſi important. Il y en a un autre qui ne peut être ſûr & infaillible ſans beaucoup de ſageſſe, de prévoiance & de conduite. Celui-ci regarde la marche à l'ennemi : il faut un grand ſecret, & des précautions infinies que nous avons expliquées dans nos Obſervations précédentes. Je ne recommanderai ici que la diligence, qui n'eſt pas difficile. Un Général, qui aura été bien battu, a cet avantage, qu'il marche au victorieux ſans canon & ſans bagage ; & quand il n'auroit perdu ni l'un ni l'autre, il faudroit qu'il s'en paſſât : car le propre des ſurpriſes d'armées eſt de ſe délivrer de tout embarras incommode, parce qu'elles giſent toutes en impétuoſité. Si l'on force une marche, & qu'elle ſoit ſecrette & bien concertée, je

le répéte encore, on peut compter ſur une victoire aſſûrée : quand notre Auteur ne nous fourniroit pas un éxemple éclatant de cette vérité, il faudroit pourtant la croire. *Hannon* dit-il, *crut avoir pleine victoire, & que les ennemis ne s'en releveroient jamais.* Sur cette penſée il ne ſongea plus ni à ſes ſoldats, ni à la défenſe de ſon camp ; il entra dans la ville, & ne penſa qu'à ſe bien traiter, à ſe réjoüir, & à paſſer ſon tems ſans rien faire.

On ſe ſouviendra des Bavarois de Rhinfelt, on n'oubliera pas non plus ce* que peuvent des ſoldats dreſſez, diſciplinez, & *formez aux entrepriſes hardies, qui avoient appris dans la guerre de Sicile tantôt à reculer, tantôt faiſant volte face, à revenir à la charge & à faire ces ſortes de manœuvres pluſieurs fois dans un même jour.* Contre de telles gens on doit moins penſer à s'ériger d'orgueilleux trophées, qu'à ſe précautionner contre la hardieſſe & l'audace d'un ennemi, qui ne ſe croit jamais vaincu, & qui eſt perſuadé que rien ne manque où il y a des armes pour battre, & du courage pour attaquer. C'eſt donc avec grande raiſon que Xénophon dit, qu'après une victoire un Général doit faire en ſorte qu'on ſoit perpétuellement ſur ſes gardes, & charger les Officiers Généraux de battre eux-mêmes l'eſtrade, de faire la ronde d'heure en heure, chacun à ſon tour, & d'envoier des partis à la guerre, ſur la trace des vaincus ; précautions rares, & que nous n'avons preſque jamais vû pratiquer.

Par les victoires où nous nous ſommes trouvez, nous avons aiſément connu, que ſi nous avions eu affaire à des Généraux tels que les Weimars & les Rohans, & à des hommes auſſi réſolus & déterminez que les *rebelles etrangers réfugiez ſur la colline* après leur défaite, nous aurions été ſurpris & battus ſans aucune reſſource : tant nous négligions les précautions dont on doit uſer après une victoire. Nos ennemis n'ont pas été plus circonſpects lorſqu'ils ont eu le deſſus. Qu'on ne nous diſe pas que les cas & les circonſtances ne ſont pas toujours les mêmes, elles le ſont toujours pour de tels coups, lorſqu'il n'y a ni défilez ni rivières à traverſer pour revenir ſur ſes pas.

Après la bataille d'Hochſtett, ce qui reſtoit des débris de notre armée, (ſi on peut appeller de ce nom toute une gauche qui ſe retire en entier,) eût pû tenter une telle avanture ; nous ſçavons dans quel état les ennemis ſe trouvérent la nuit & le lendemain. Nous ſçavions de quoi pouvoient être capables les troupes qui furent abandonnées dans le village de Bleinheim, ſi elles avoient été commandées par des Chefs expérimentez, & d'une plus grande réſolution que ceux qui ſe trouvérent enfermez dans ce maudit village : les Officiers n'étoient pas ſeulement d'avis de ſortir & de ſe retirer par une retraite honorable, mais les ſoldats eux-mêmes le demandoient. Sans la peur qui leur troubloit le jugement, ils euſſent vû que vingt-huit bataillons & douze eſcadrons de dragons étoient capables de renverſer & de percer tout ce qui eût oſé s'oppoſer à leur paſſage, & de faire changer peut-être la face des affaires : tant les ennemis ſe doutoient peu d'une action ſi hardie, & qui ne dépendoit que de la volonté des Chefs.

N'étions-nous pas dans une ſituation plus avantageuſe après la diſgrace de Malplaquet ? On ne vit jamais de ſoldats plus diſpoſez à prendre un parti ſi généreux. Jamais les ennemis ne furent plus voiſins de

leur perte & de leur ruïne. Nous avions envoié le projet à la Cour, elle l'avoit accepté, comme nous l'avons dit ce me ſemble ailleurs. On nous le pardonnera peut-être, ſi nous aſſûrons que les ennemis s'étoient ſi peu précautionnez contre nos attaques, que c'eſt une choſe à peine concevable. En ſerons-nous crûs? Faut-il des témoins irréprochables? Il y en a encore deux qui vivent, & peut-être vingt. Je ne nommerai que le Marquis de Goeſbriand & M. de Puyſegur, & je produirois, s'il étoit néceſſaire, les lettres & le projet même.

Le Maréchal de Boufflers & celui de Monteſquiou, ne pûrent gueres ſoutenir les inſtances de la Cour; ils ouvrirent le projet, & pendant ces longueurs Mons ſe rendit. Le Miniſtre crut, ou affecta de croire que le peu de réſiſtance de la place en étoit la cauſe; ce n'étoit point cela, mais les diſpoſitions du Maréchal de Monteſquiou, qui n'étoit pas de cet avis. La Cour avoit envoié mon projet au Maréchal de Boufflers, qui l'auroit infailliblement éxécuté, ſans les obſtacles que le Maréchal de Monteſquiou formoit tous les jours. Lorſque la ville eut capitulé, je ne pus m'empêcher d'écrire au Miniſtre, que nous méritions bien d'éprouver les diſgraces & les pertes les plus chagrinantes, puiſque nous négligions l'éxécution des entrepriſes les plus capables de nous tirer d'embarras, avec des troupes & des Officiers de la meilleure volonté du monde, dont on ne vouloit faire aucun uſage dans les plus grandes extrémitez. J'eus bientôt réponſe. *Monſieur*, me mandoit-il, *je vois par votre lettre du 26. de ce mois, le contretems arrivé pendant que M. le Maréchal de Boufflers éxaminoit vos mémoires; vous me ferez toujours plaiſir de me communiquer vos projets & vos vûes; mais cela ne doit pas vous empêcher d'en donner part en même tems à M. le Maréchal de Boufflers, & aux autres Généraux qui commandent les armées où vous ſervirez.*

On me demandera peut-être de quelles raiſons on ſe ſervit pour combattre ce projet. Je déclare qu'on ne m'en allégua aucune. On ſentoit trop bien la force de la vérité, auſſi étoit-elle appuiée & fondée ſur une très-grande connoiſſance du païs, ſur la ſituation où ſe trouvoient les ennemis, & ſur des faits inconteſtables, contre leſquels il n'y avoit pas le mot à dire. Comme je ne leur expliquois pas ces faits, me contentant de la raiſon toute nue, on m'objecta la nouveauté; ce fut l'unique & ſeule difficulté que le Maréchal de Monteſquiou m'oppoſa. Il fallut venir aux éxemples, nous donnâmes celui de Rhinfelt; on y répondit par le proverbe qu'*une hirondelle ne fait pas le printems*; que cet éxemple, qu'ils croioient ſur ma parole, étoit unique dans ſon eſpéce, & qu'il y avoit plus de témérité que de raiſon dans ce fait. Je pris la liberté de leur dire, que le parti qu'avoit pris le Duc de Weimar étoit conforme à la néceſſité préſente, & que celui que je propoſois ne l'étoit pas moins; qu'il valoit mieux hazarder une bataille ſur la fin d'une campagne qu'au commencement, après en avoir perdu une, & que je répondois ſur ma tête de l'événement de celle que je propoſois; & qu'à l'égard de la rareté du fait, il n'y avoit rien de moins rare, & que je leur fournirois autant d'éxemples qu'il leur plairoit ſur de ſemblables entrepriſes. Comme le Maréchal de Boufflers avoit reçu mon projet de la Cour, & ordre de m'écouter & de l'éxécuter, il eut cette bonté non ſeulement de m'entendre

dans mes raiſonnemens, mais encore de me permettre de lui faire voir que je ne lui propoſois rien qui ne fût appuié de faits inconteſtables. Je me contenterai d'en rapporter deux dans ces remarques.

L'Empereur Conſtance nous fournira le premier dans la fameuſe bataille de Singare. Quoique ſon armée fût inférieure à celle de ſon ennemi, en attendant que toutes ſes forces fuſſent aſſemblées, il en envoia une partie par la Méſopotamie droit aux ennemis, pendant qu'il ſuivoit avec le reſte à grandes journées : ce premier corps s'étant un peu trop approché des Perſes avant la jonction de l'autre, & craignant d'en être envelopé, n'eut garde de ſe porter ſur le Tigre pour défendre le paſſage de ce fleuve ; il rebrouſſa même, tant l'épouvante étoit grande dans l'armée Romaine. Les Perſes aiant jetté trois ponts ſur cette riviere, la paſſent ſans aucun obſtacle, & ſe campent en deçà en un lieu nommé Ellie, près de Singare ; ils s'y fortifiérent par un grand retranchement & une paliſſade. Outre l'avantage du poſte, ils avoient celui de l'eau, dans un païs où elle eſt toujours rare pendant les ardeurs de la Canicule.

Conſtance aiant joint ſon armée, prit la réſolution de marcher à l'ennemi, & de le combattre ; ſur ces nouvelles Sapor imagine une ruſe : au lieu de marcher aux Romains, il range ſur une ligne toute ſa cavalerie peſamment armée, aiant le retranchement de ſon camp à dos, qu'il borda de tout ce qu'il avoit de gens de traits, qui étoient en très-grand nombre ; le reſte de ſa cavalerie s'avança vers l'armée Romaine, qui étoit à cinq lieues de celle des Perſes, avec ordre d'attendre que les Romains les attaquaſſent, de céder peu à peu, & de ſe retirer enſuite juſqu'à leur camp par une fuite ſimulée. Conſtance ſe doutant de quelque piége, ne branla pas de ſon camp. Sapor impatient, & ne ſçachant que penſer de cette inaction des Romains, ſe fait élever ſur des boucliers pour voir l'armée ennemie ; la peur le ſaiſit à cet aſpect, & il perd tout auſſitôt l'envie de combattre ; il repaſſe le Tigre, s'enfuit, & laiſſe à ſon fils le commandement de l'armée. L'exemple étoit trop admirable pour n'avoir pas des imitateurs. Toute cette cavalerie légére qui s'étoit avancé juſqu'au camp des Romains, prend l'épouvante, & lâche le pied ſans aucune feinte ; les Romains qui s'en apperçoivent, ſe mettent à ſes trouſſes, & la pourſuivent ſans aucun relâche juſqu'à ſon camp, où ils trouvent cette ligne de cavalerie armée de toutes piéces. L'on peut juger quelle dût être la fatigue de ces ſoldats, par une courſe de cinq lieues pendant la plus grande chaleur du jour, & par un païs aride & ſans eau. Leur ſoif étoit extrême, ils connurent qu'ils s'étoient trop avancez, & qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre pour ſatisfaire leur ſoif, que d'attaquer le camp ennemi. Ils ne délibérent pas un inſtant, ils fondent deſſus & en font un carnage horrible. Cette affaire expédiée, il s'en préſente une autre encore plus difficile : il falloit forcer le camp, & paſſer ſur le ventre aux archers qui le bordoient de toutes parts. Ils l'attaquent d'inſulte, & en viennent à bout. Le camp étant forcé, tout s'enfuit, & ce qui put paſſer le Tigre échappe à la fureur du victorieux.

Les archers ſe trouvant les derniers, comme les plus braves, n'eurent pas le tems de traverſer le fleuve ; ils gagnérent une hauteur qui étoit

hors du camp, & qu'il n'étoit pas aiſé d'attaquer. D'ailleurs la nuit qui s'avançoit, ne permettoit pas de forcer des gens réſolus dans un poſte ſi avantageux. Ajoûtez les fatigues d'une marche forcée, & d'un combat qui fut fort obſtiné. Les Romains, en attendant le jour pour terminer cette affaire, paſſérent la nuit en vrais victorieux : les uns à boire & à ſe réjoüir, ſans aucun ſouci, & les autres à dormir très-profondément. Mais au plus fort de leur ſommeil & de leur brindes, les archers deſcendent du haut de la montagne, & fondent dans le camp, où l'on ne faiſoit aucune garde, ſurprennent les Romains dans cet état, les accablent d'une tempête de fléches, & leur arrachant des mains la victoire, ſans qu'ils puſſent ſe défendre, à cauſe de l'obſcurité d'une nuit ſans Lune, & de la ſurpriſe, plus dangereuſe encore que les ténébres les plus épaiſſes. Ces archers avoient trois grands avantages, un Général ne ſçauroit jamais en deſirer de plus grands : la nuit, la ſurpriſe, & une ruſe d'autant plus efficace, qu'elle eſt peu commune, & par conſéquent toujours heureuſe. Tant cette maxime eſt vraie & ſolide ; que les armées qui viennent de vaincre, ſont ſouvent auſſi débandées, & dans un auſſi grand déſordre, que celles qui viennent d'etre vaincues ; & tant il eſt certain auſſi, que le vaincu eſt toujours le maître, s'il ſe rallie & revient ſur le victorieux.

Dans la bataille qu'Aben Suleiman donna contre le Roi de Fez, ce dernier aiant remporté un grand avantage ſur l'autre, l'obligea de re-
» culer juſqu'à ſix milles du champ
» de bataille, pour ſe rallier. Il
» comptoit de remettre la ſeconde
» bataille à ſix jours de là, & de
» profiter de ce délai pour remettre
» ſes troupes de la fatigue de la pre-
» miére journée. Mais Abdalaſis étoit
» trop habile pour lui laiſſer le tems.
» Il fit marcher ſon armée la nuit,
» & attaqua le Roi de Fez avant le
» jour, à la faveur d'un beau clair
» de Lune ; il pouſſa les ennemis ſi
» vivement, qu'il remporta la vic-
» toire avant le lever du Soleil. L'ar-
» mée d'Aben Suleiman fut entiére-
» ment défaite, & lui contraint de
» prendre la fuite, monté ſur un
» cheval extrémement vîte, & de ſe
» retirer à Maroc, auprès d'Aben-
» ragel.

OBSERVATIONS

Sur le choix que les Carthaginois font d'Amilcar pour commander leurs armées contre les Rebelles.

LEs fautes de Hannon obligent enfin les Carthaginois à lui ôter le commandement de l'armée, pour le donner à Barcas. Ce ſeroit un bel exemple à ſuivre : mais on ne remarque pas que les Princes ou leurs Miniſtres en profitent beaucoup. Rarement s'adreſſent-ils aux plus habiles pour les mettre à la tête des armées, ni même aux plus médiocres ; je ne ſçai quelle fatalité eſt attachée aux hommes de mérite, mais le choix des Princes tombe preſque toujours ſur ceux qui ſont les plus incapables de commander. Quelle peut être la raiſon d'une conduite ſi injuſte & ſi contraire à leurs intérêts? Il n'y en a pas pour une : d'en venir à l'énumération, cela nous méneroit où nous ne voulons pas aller, pour ce coup-ci : nous nous contenterons de dire, que leur prévention à l'égard des Courtiſans aſſidus & flatteurs, ne leur permet pas de connoître les bons ſujets, & d'eſtimer qui que ce ſoit que ceux qui les obſédent.

Pour couper court, diſons que l'intrigue & la faveur, plus que toute autre choſe, donnent le branle à tout dans les Cours des Princes, comme dans les Républiques. Il faut beaucoup plus d'art dans celle-ci, & même beaucoup plus d'eſprit que de malice, pour remuer tant d'humeurs & d'inclinations différentes ; mais dans le fond les reſſorts ne diffèrent en rien que par le grand nombre, & leurs operations ſont les mêmes. Dans les Monarchies, il ſuffit de plaire & de s'emparer de l'eſprit de deux ou trois têtes : mais dans les Cours des Princes, comme dans les Républiques, ce ſont par tout les mêmes défauts ; par tout on fait plus de cas des paroles que des actions. On juge du mérite des perſonnes plutôt ſur des fanfaronades, que par la vérité.

» Par quel art, dit Baltazar Gra» tien, tant de Monarques ont-ils » gouverné avec ſuccès? Par la ſcience » du choix. Ils ont été des Héros, » parce qu'ils ont ſçu ſe choiſir de » grands hommes pour le cabinet & » pour la guerre, & parce qu'entre » les avis de leur Conſeil ils ont ſçû » s'arrêter à celui qui leur importoit » davantage. Car en matière de gou» vernement, une ſeule fauſſe dé» marche peut avoir les plus fâcheuſes » ſuites : comme au contraire, un » ſeul deſſein bien pris & bien con» duit, peut relever à jamais la gloire » d'un Etat. Celle-ci dépend du bon » choix, & ſa décadence du mauvais.

Rome n'a pas été exemte du reproche d'avoir mal choiſi. Auſſi apprit-elle à ſes dépens & à ſa honte, que lorſqu'il s'agit du choix des Généraux dans une guerre importante, difficile, & contre des ennemis puiſſans en troupes & en guerriers habiles, il faut leur oppoſer des hommes capables de leur tenir tête, & ne pas mettre en leur place des poltrons & des flatteurs ſans aucune expérience, ou des gens dont la réputation ſe trouve flétrie par leur mauvaiſe conduite & la perte de pluſieurs

combats ; ou enfin par leur peu de hardieſſe à entreprendre & à profiter des occaſions.

Le Cardinal de Richelieu, qui étoit ſans doute un très-grand Miniſtre, ne recommande rien tant que le bon choix dans les Miniſtres d'Etat, comme dans celui des Généraux d'armées. » En effet le bonheur ou » le malheur des Princes, dit-il, dé» pend de l'élection qui en ſera faite; » ce qui oblige étroitement les Sou» verains, ou à prendre eux-mêmes » le ſoin dont le poids de leur Cou» ronne les charge, ou à ſi bien » choiſir celui ſur lequel ils vou» droient s'en décharger, que leur » opinion ſoit approuvée du ciel & » de la terre.

» Si la faveur n'a point de lieu » aux élections, dit-il ailleurs, & » que le mérite en ſoit le ſeul fon» dement, outre que l'Etat ſe trou» vera bien ſervi, les Princes évite» ront beaucoup d'ingratitudes qui » ſe trouvent ſouvent en beaucoup » d'eſprits, qui ſont d'autant moins » reconnoiſſans des bienfaits qu'ils re» çoivent, qu'ils le méritent le moins : » étant certain que les mêmes qua» litez qui rendent les hommes di» gnes des bienfaits, ſont celles qui » les rendent capables & deſireux de » les reconnoître.

Toutes ces maximes, qui ſont les plus grandes véritez, font rarement impreſſion ſur l'eſprit des Princes, ou de leurs Miniſtres. Il faut toute autre choſe que des maximes & des préceptes, que l'éxemple même de ceux qui ſe ſont perdus, pour s'être livrez à des Généraux ſans conduite & ſans expérience ; tout cela ne ſert de rien pour les corriger, ſi eux-mêmes ne ſervent de leçon aux autres par les infortunes les plus accablantes. Il fallut que les Romains perdiſſent deux ou trois batailles, pour revenir dans leur bon ſens à l'égard du choix de leurs Généraux. Ils eurent recours à Fabius, c'étoit un très-grand homme, ſa conduite fut admirée. Ils s'en laſſérent, & retombérent dans les mêmes défauts dans un tems de criſe, & où la ſituation de leurs affaires demandoit l'expérience la plus conſommée : j'entens parler ici de la bataille de Cannes.

Ces Romains tant vantez, préférent un fanfaron, la lie de Rome, le plus vile & le plus indigne de tous ceux du Sénat ; ils le préférent, dis-je, à un Fabius, à un Emilius, & à tout autre plus digne de commander. Ils jettent les yeux ſur le fils d'un boucher, qui avoit lui-même éxercé le métier de ſon pére ; ils le croient capable de réüſſir, & de triompher d'une armée compoſée de ſoldats intrépides, & commandée par le grand Annibal. Fabius prévit ce qui devoit arriver de cette conduite du peuple & du Sénat. Emilius, qui étoit un homme ſage, prudent, & capable de conduire une défenſive, diſoit avec Fabius, qu'il falloit attendre du tems, & ne rien mettre au hazard contre une armée qui alloit ſe ruiner & à qui il ne reſtoit d'autre reſſource pour ſe ſauver, que celle de ſon déſeſpoir. L'on ſçait ce que peuvent en cette occaſion des troupes animées par des avantages précédens contre le grand nombre qui manque de Chef. Mais Varron, qu'on lui donna pour Collégue, fut d'un avis tout contraire. Il fut lui ſeul écouté & applaudi de la multitude, parce qu'il la flatta d'une pleine victoire. Car les Varrons ſe croient capables de tout, parce qu'ils n'ont l'expérience de rien ; ils promettent hardiment la victoire, & à deux pas de là la tête leur tourne. La perte de celle de Cannes a rendu ce boucher fameux dans l'Hiſtoire. Cette diſ-

OBSERVATIONS.

Sur la bataille d'Amilcar contre Mathos & Spendius.

§. I.

Eloge d'Amilcar Barcas, pére d'Annibal.

CEtte bataille d'Amilcar Barcas, contre les troupes rebelles de Carthage, mérite par ſon importance que je raméne tout pour l'éclaircir & la développer. La ſcience paroît ici dans toute ſon étendue. C'eſt un grand homme, un excellent Chef de guerre qui agit & qui manœuvre ; en un mot c'eſt le maître & le pére du grand Annibal, & celui qui tint les Romains ſi fort en cervelle vers la fin de la premiére guerre Punique, qui fait dans celle-ci tout ce qu'on peut attendre du plus profond & du plus ruſé de tous les hommes. On diroit par toute la conduite de ce guerrier habile, qu'il étoit le maître des événemens, qu'il en diſpoſoit, qu'il les faiſoit naître, & toujours par les moiens les moins prévûs.

L'on peut voir par ce qu'il fit dans cette guerre, qui eſt digne de toute l'attention des gens du métier, que ce n'eſt pas le nombre que les grands hommes mettent en conſidération, ni la valeur méme des troupes qu'ils ont à combattre, puiſque celui-ci avoit en oppoſition des ſoldats dreſſez de même & formez de ſa main, & qui donnérent tant de peine aux Romains ; mais la bonne conduite, l'ordre & la direction. Il ne doit rien au hazard ni à la fortune, mais tout à lui même ; les Therſites devenoient des Achilles entre ſes mains. Une armée, preſque toute compoſée de Citoiens de Carthage, toujours foible & toujours inférieure à l'ennemi aguerri & diſcipliné de longue main, oſe affronter de tels ſoldats, & en avoir raiſon, tant qu'elle a un tel homme à ſa tête. De quoi l'éducation n'eſt-elle pas capable ? Et quelle eſt la force d'une armée qui s'abandonne & qui met toute ſa confiance en ſon Général ? Je ne ſçai ſi un juſte eſtimateur de la gloire militaire ne jugera pas en faveur du pére contre le fils. Les victoires du premier n'avoient pas le brillant de celles du ſecond, quoique tous les deux fuſſent également ſolides & profonds dans leurs manœuvres, dans la juſteſſe de leurs meſures, dans les deſſeins de leurs entrepriſes, & dans l'art de vaincre.

Le fils ſuivoit conſtamment les principes & la méthode du pére, qui l'avoit inſtruit dans ce grand art. Tous les deux également fins & ruſez dans leurs ordres de bataille. Il n'y eut jamais deux hommes plus capables de dreſſer & de former de bonnes armées, de les diſcipliner, & de les contenir dans l'obſervation éxacte des loix militaires. Les châtimens, loin de leur attirer l'averſion de leurs ſoldats, étoient reſpectez, parce qu'ils étoient toujours juſtes & conformes aux délits, comme les récompenſes aux belles actions.

Leur adreſſe à gagner le cœur & la confiance de leurs troupes, & à

ſe les conſerver fidéles & inviolables, ſans qu'on ait ouï parler de trahiſon, ni de révolte, ni de transfuges, venoit bien moins d'induſtrie & de fineſſe, que de l'opinion où elles étoient du mérite de leur Général. Le pére & le fils avoient ces vertus militaires communes enſemble, dans le plus haut point où elles pouvoient aller; mais celui-ci en avoit plus beſoin que le premier, qui ne manqua jamais de ſecours, de troupes & d'argent. La guerre d'Amilcar étoit celle de la République; on auroit dit que celle d'Annibal étoit la ſienne propre, & que ſa patrie n'y prenoit aucun intérêt, quoique ſon élévation ou ſa décadence dépendît du bon ou du mauvais ſuccès de ce Chef célébre. Malgré tout ce que je viens de dire à l'avantage de ces deux grands hommes, le fils n'eſt pas au-deſſus du pére par rapport à leurs guerres.

La défenſive fut toujours le partage de celui-ci. Il n'eut jamais que de petites armées à commander, & ſi diſproportionnées aux forces de ſes ennemis en Sicile & en Afrique, qu'on eſt ſurpris & ſaiſi d'admiration de voir qu'il s'en ſoit démêlé avec tant de gloire, d'adreſſe & de prudence. Un ſi grand homme pourtant, dont le mérite ne pouvoit être inconnu à ſes Citoiens, fut tellement négligé, qu'il l'eût été toujours, ſi l'extrémité de leurs affaires ne les eût obligez d'y avoir recours; ne ſeroit-ce pas l'envie & la cabale, plutôt que l'ignorance de ſes vertus militaires, qui le laiſſerent inutile pour la gloire de ſon païs, & ne l'emploiérent que lorſqu'il fallut combattre pour le ſalut? C'eſt dans ces cas d'extrémité que les envieux cédent & ſe démaſquent. Ils ſe réüniſſent tous, ils recourent aux hommes de bien. On verra qu'il fut *l'ancora ſacra* de ſa patrie, cette ancre, que chez les Anciens l'on n'emploioit que dans les cas d'une extrême néceſſité. Lorſqu'on jette cette ancre, ce n'eſt pas pour faire route, pour courir au large & affronter les flots, mais pour tenir ferme & leur réſiſter. Barcas fut donc cette ancre ſacrée, qui réſiſta ſi longtems avec des forces ſi médiocres contre la puiſſance des Romains, pendant les trois derniéres années de la premiére guerre Punique; il ne ſervit pas moins dans celle d'Afrique, où ſa grande capacité dans la défenſive le conduiſit enſuite à combattre à viſage découvert, & à agir offenſivement avec des forces que tout autre Capitaine n'eût jamais oſé mener en campagne.

Ce qui fait le grand & le beau d'une guerre, dans l'opinion des Sçavans militaires, eſt ſans difficulté la défenſive; il faut infiniment plus d'adreſſe, plus d'eſprit, d'intelligence & de courage que dans l'autre; cependant on y attache moins de gloire, on s'en forme une idée moins grande & moins brillante que de celle où nos forces nous mettent en état de porter des coups, de donner des batailles, & de faire des conquêtes. La guerre d'Annibal étoit de cette nature, il ſçavoit vaincre; mais profita-t-il jamais de tels avantages? Ce fut le défaut capital de ce grand Capitaine, & le défaut qui le met au-deſſous de ſon pére. C'eſt ce que nous ferons voir dans le cours de ces Obſervations. Arrêtons-nous maintenant ſur les actions de celui-ci. On va voir qu'il n'y eut jamais une guerre plus difficile, plus embaraſſante, plus féroce, plus cruelle, d'une conduite plus ſçavante & plus profonde, où il ſoit arrivé des choſes plus memorables, & d'où l'on puiſſe tirer de plus belles inſtructions pour la conduite des armées.

Digitized by Google

Il y a trois choſes à obſerver dans cette bataille d'Amilcar ; le paſſage du fleuve, la marche aux ennemis, & l'action qui fut la ſuite & le ſujet de cette marche : trois faits célébres ſur leſquels nous ferons des remarques & des obſervations méthodiques, ſans négliger tout ce qui peut dépendre de nous pour plaire à nos Lecteurs.

§. II.

Paſſage du Macar.

L'Etat preſque déſeſpéré où les affaires des Carthaginois ſe trouvoient, demandoit des remédes extrêmes. Amilcar ne vit que trop qu'il falloit les mettre en œuvre, chercher ou faire naître les occaſions plutôt que de les attendre du tems. Il ſe voioit très-inférieur à ſes ennemis, quoiqu'il ne le fût pas dans la nature des armes ; mais la confiance qu'il avoit en ſes troupes, dont il étoit aimé, autant qu'en ſon intelligence, qu'il ſentoit bien, étoit un puiſſant motif pour l'engager à entreprendre : ſa cavalerie étoit bonne, l'ennemi n'en avoit point, ou très-peu ; il n'en paroît point ici. Il s'étoit pourtant embarqué dans la plaine, dans la vûe de s'oppoſer au paſſage du fleuve, & de défendre le pont qui étoit deſſus. C'étoient deux objets importans ; il s'en tint à celui-ci, & négligea l'autre. Les Carthaginois réſolus de tout riſquer, puiſqu'ils n'avoient plus que cela à faire, ſongent à traverſer le fleuve. Après cela nulle eſpérance de retraite, ni de ſalut à attendre que dans la victoire. Barcas ne l'ignoroit point. Rien ne l'inquiétoit moins que cela, c'étoit déja un pas pour la victoire : dans certains cas il eſt toujours bon de mettre les ſoldats dans la néceſſité de vaincre. Quelles plus fortes armes que cette néceſſité ! On diſpute le terrain, on le vend à petite meſure & bien chérement, lorſque notre vie & notre ſalut en dépendent.

La difficulté de l'entrepriſe & l'eſpérance de réüſſir étoient toutes dans le paſſage du fleuve. Cet obſtacle levé, tout devenoit aiſé au Général Carthaginois ; il s'y porte juſtement dans l'endroit qui paroiſſoit le plus difficile & les plus impraticable en apparence, & celui qui pouvoit le moins faire ſoupçonner qu'on ſongeât à le traverſer ; c'étoit à ſon embouchure dans la mer. Ce paſſage inquiétoit uniquement Barcas, tout le reſte lui paroiſſoit applani. Il étoit déja inſtruit de la nature du païs. C'eſt la premiére choſe dont les Généraux doivent prendre connoiſſance par rapport à l'ennemi. Dans cet état de doute & d'inquiétude, il ſe ſouvient que lorſque certains vents ſouffient, la mer & les flots comblent & aſſablent le Macar à ſon embouchure, le rendent guéable & facile à traverſer. Il reſte dans ſon camp entre la mer & les montagnes, & attend l'opportunité du vent. Dès que le tems fut venu, il décampe diligemment, marche droit au fleuve, le traverſe ſans peine, & marche à l'ennemi avant qu'il en ait la moindre nouvelle : tant il ſe croioit aſſûré à couvert de cette barriére.

Je m'aſſûre que les gens du métier & les Sçavans qui n'en ſont pas, ſeront bien aiſes que je donne la marche conjecturée de ce grand Capitaine : je dis la marche conjecturée ; car on ne la devineroit jamais ſur les paroles Grecques de l'Auteur, ni ſur la verſion Françoiſe. Il faut avoir recours au premier ordre de bataille, aux mouvemens de cette armée en préſence de l'ennemi, à leur promptitude & à leur ſimplicité, toutes choſes qui indiquent une marche

méthodique, formée & réglée ſelon l'ordre ſur lequel Barcas ſe réſolut d'abord de combattre; & c'eſt plus particuliérement dans les plaines qu'on doit emploier cette méthode pour aller à l'ennemi. L'on ne doit même jamais s'en écarter, à moins qu'on ne fût aſſûré de rencontrer l'ennemi ſur ſa marche; alors on change de méthode dans la diſtribution de chaque arme, ſelon les variations du païs où l'on ſe trouve.

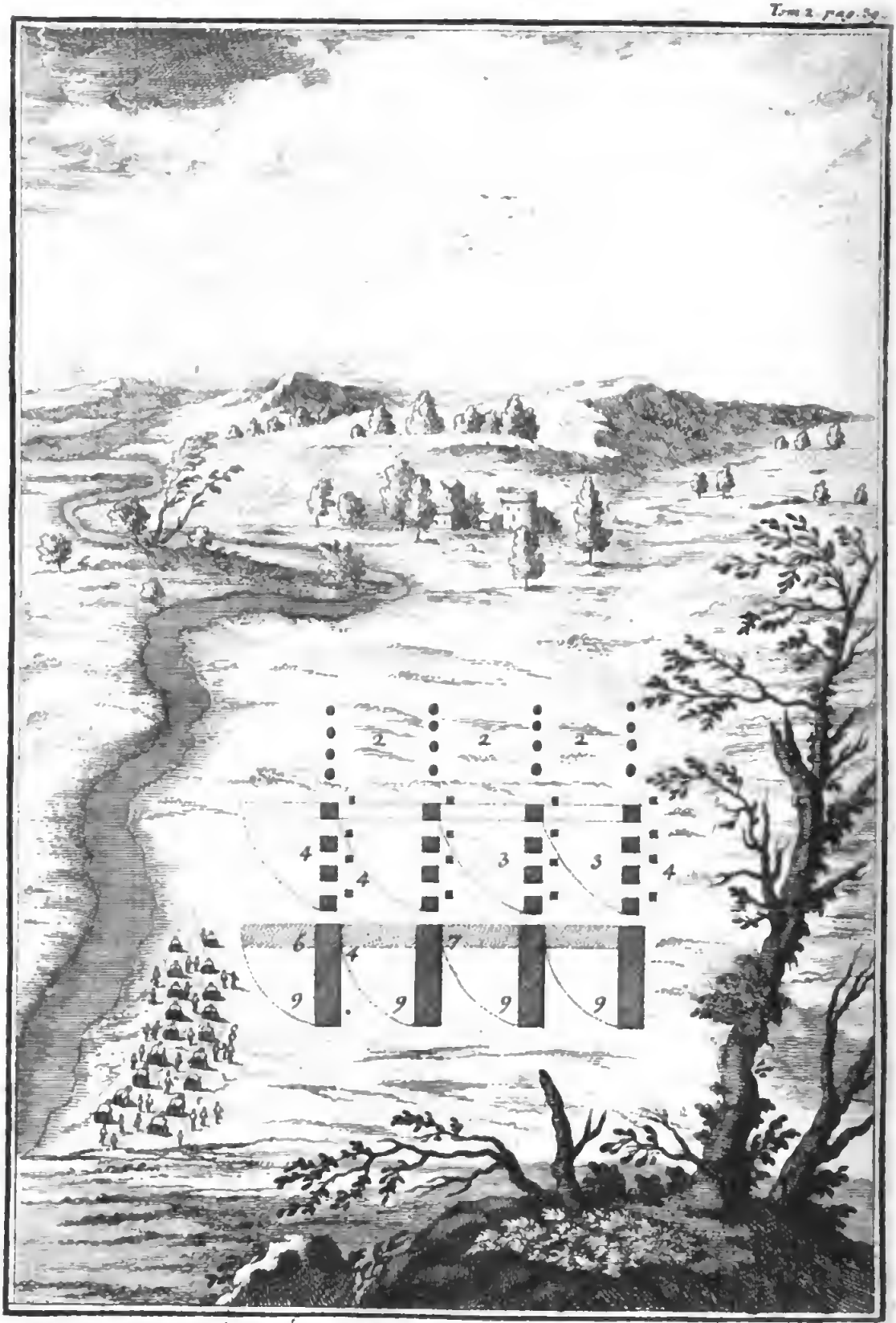
§. III.

Marche d'Amilcar.

LA ſcience des marches fait l'eſſentiel & le capital de celle des grandes manœuvres. Il eſt certain qu'elles forment le jugement & le coup d'œil, ou du moins elles le perfectionnent, & nous accoutument à juger des avantages comme des déſavantages d'un païs, tant par rapport à nous que par rapport à l'ennemi; c'eſt à proprement parler la dialectique militaire. Rien ne rafine davantage la raiſon, & ne conduit plus loin dans les grandes évolutions, dans la connoiſſance des campemens & de la tactique. On va à tout cela par dégré, & ſans qu'on s'en apperçoive. C'eſt pour cette raiſon que j'écrirai de cette ſçavante partie de la guerre, & que je ne négligerai aucune occaſion d'en traiter & de l'approfondir par principes & par méthode, autant que j'en ſuis capable.

Amilcar avoit de grandes précautions à prendre dans ſa marche, & bien des choſes à conſidérer; le lieu, le tems, le ſoupçon & le deſſein de l'ennemi. Les plaines lui étoient très-favorables. Le fleuve ne lui étoit pas moins avantageux pour couvrir ſes bagages, & s'empêcher d'être débordé & envelopé à ſa gauche. Auſſi le longea-t-il toujours en le remontant. Voilà les meſures de cet habile guerrier, quant aux lieux ſur leſquels il régla ſa marche. Quant au tems, il s'apperçut bien qu'il preſſoit, & qu'il n'en avoit pas de reſte pour faire ſon coup. Il eſpéroit par ſa diligence d'attaquer Spendius, avant la venue de l'armée qui campoit près d'Utique, & qui accourut en hâte au ſecours de l'autre. Il ſe trompa à cet égard, mais non pas dans les meſures qu'il prit de finir promptement & déciſivement cette affaire. Il dût beaucoup à ſa marche; elle étoit ſi bien ordonnée & ſi nette pour les mouvemens qu'il avoit à faire, qu'il pouvoit ſe trouver en bataille dans preſque un inſtant, & par des mouvemens très-ſimples à ſes colonnes.

Comme il ne s'imaginoit pas que le corps, qui étoit ſous Utique, pût être à tems pour ſe joindre à Spendius, il crut que n'aiant d'abord à combattre que contre celui-ci, il le battroit infailliblement, en lui oppoſant une ligne d'éléphans, & ſa cavalerie en ſeconde ligne, dont le Général rebelle manquoit abſolument, & les eſcadrons entrelaſſez de ſon infanterie légére, ſoutenus de ſes troupes peſamment armées, en troiſiéme ligne. Celle-ci, qui étoit tout ce qu'il avoit de meilleur, il la poſta de la ſorte, n'étant peut-être pas aſſûré de n'avoir en tête que l'armée qui campoit ſous la ville. Il mit ſa phalange à dos de ſa cavalerie à tout hazard, pour la tourner contre ceux qui viendroient du côté d'Utique, ne pouvant s'imaginer qu'ils ſe joigniſſent à Spendius, parce que le bon ſens & les régles de la guerre éxigeoient qu'ils le priſſent en flanc & ſur ſes derriéres, pendant que ceux de la ville l'attaqueroient de front. De cette maniére il faiſoit front des deux côtez. Cet ordre étoit admirable & très-ſenſé; ſa premiere.



MARCHE DE L'ARMÉE D'AMILCAR BARCAS POUR ALLER À L'ENNEMI.

Digitized by Google

ligne d'éléphans, dont Spendius étoit auſſi dénué que de cavalerie, devoit rompre les troupes de ce rebelle, & ſa cavalerie ſurvenant là-deſſus, aidée de l'armure légére, le tirer bientôt d'embarras, pour n'avoir enſuite à faire qu'à ſe délivrer du corps qui le prendroit à dos.

Sur ces ſages conſidérations, il marche à la ville droit aux ennemis, ſur quatre colonnes, qu'il dût partager également en infanterie & en cavalerie. Les éléphans (2), à la tête de tout ſur pluſieurs files. Les colonnes marchoient à certaine diſtance l'une de l'autre, & égale au terrain qu'elles devoient occuper pour ſe ranger en bataille tout d'un tems, & d'un même mouvement. A la colonne de la droite, la cavalerie (3) en faiſoit la droite. Les eſcadrons à la queue les uns des autres, à une diſtance égale à leur front, diſtance qu'on ne ſçauroit trop conſerver lorſqu'on va à l'ennemi, ou qu'on craint qu'il ne tombe ſur la marche. C'eſt un *penſez-y bien* à ceux qui ſe mêlent des marches. Les armez à la légére (4) dûrent ſuivre à côté & ſur les flancs des eſcadrons, ou derriére les éléphans. L'infanterie (5) formoit une colonne ſur une même ligne droite à la queue de la cavalerie.

La colonne de la gauche (6) rangeoit le fleuve dans le même ordre que celle du centre (7). Il y a apparence que les équipages (8) prirent à gauche le long du Macar. Cela eſt dans les régles. Les points (9) marquent les mouvemens ou les converſions des colonnes pour ſe mettre en bataille, & marcher à l'ennemi.

L'armée de Spendius étoit campée ſous les murs de la ville, comme je l'ai dit plus haut, peu éloignée du pont, qui n'étoit pas le principal ſujet de la marche de Barcas, quoique ce paſſage fût de grande importance; parce qu'il ne doutoit point que la jalouſie du pont n'obligeât Spendius de décamper & de venir à ſa rencontre, & que quittant par là l'avantage de ſon poſte, il ne lui donnât celui de le combattre dans la plaine favorable à ſa cavalerie. S'il ne prenoit ce parti, Barcas attaquoit le pont & s'en rendoit le maître, & par la priſe de ce paſſage les rebelles ſe voioient privez du ſeul endroit par où ils pouvoient tirer les ſecours qui leur venoient d'Utique & du païs en delà & en deçà du Macar. Spendius, pénétrant ce deſſein, s'avance de ce côté-là, & marche droit aux Carthaginois. Sur ces entrefaites le ſecours arrive, Amilcar n'en parut pas déconcerté, un habile Général ne l'eſt jamais. La plaine favoriſoit les mouvemens qu'il avoit à faire pour agir ſelon l'événement. Par tout ce que je viens de dire, on peut juger que le Carthaginois, qui avoit pourvû à tout, ne ſe trouva point embaraſſé.

Il craignoit, comme je l'ai déja dit, que les quinze mille hommes qui venoient d'Utique ne vinſſent tomber ſur ſes derriéres; mais s'étant apperçu, contre ſon opinion, que bien loin de prendre ce parti, & de profiter d'un ſi grand avantage, ils s'étoient joints aux dix mille de Spendius, & qu'ils formoient une ſeconde ligne derriére, il ſe trouva extrêmement ſoulagé de ſes craintes par cette bévûe; il ſe régla ſur cette diſpoſition. Il fallut donc changer ſon ordre, & oppoſer un bon front d'infanterie à celle de l'ennemi; & les éléphans à la tête de tout, ſelon la coutume ordinaire. La victoire en dépendoit, car il lui ſuffiſoit que la premiére des rebelles fût rompue pour avoir raiſon de l'autre: la défaite de la premiére devant amener infailliblement celle de la ſeconde. Cela-

réſolu, il ne perd pas un moment: car c'eſt dans ces ſortes d'occaſions que le tems eſt précieux. *Il change la diſpoſition de ſon armée, fait aller ceux de la tête à la queue; & aiant fait venir des deux côtez ceux qui étoient à la troiſiéme ligne, il les oppoſe aux ennemis.*

§. IV.

Ordre de bataille.

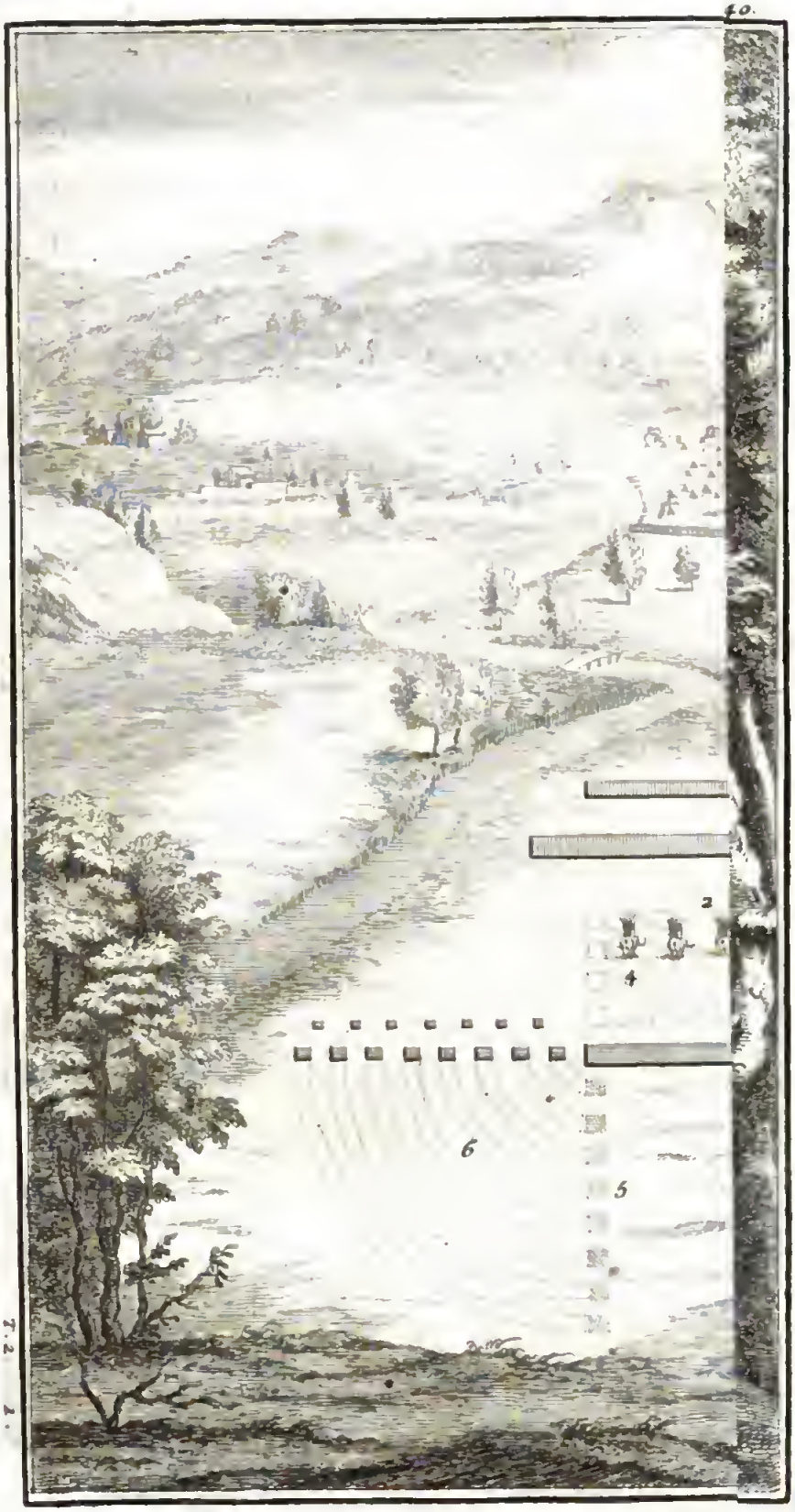
IL nous importe d'expliquer comment tous ces mouvement ſe firent, ce n'eſt pas la coutume des Hiſtoriens de l'antiquité, non plus que celle de modernes, d'entrer dans ces ſortes de détails, quoiqu'ils dûſſent le faire, lorſqu'ils rapportoient de grands événemens. Ce ne ſeront ici que des conjectures; mais elles ſont plus que probables, puiſqu'elles ſont fondées ſur des régles que je tire des Anciens mêmes.

La cavalerie, qui formoit d'abord la premiere ligne, après les éléphans (2), ſe remit en colonnes dans le même ordre qu'elle avoit marché: les deux de la droite firent un quart de converſion à gauche par les lignes ponctuées (3). Les deux du côté du fleuve firent le même mouvement par leur droite, & coururent les lignes ponctuées (4). En même tems la phalange ſe met en bataille par les converſions (9) de la figure précédente, & marche de front pour occuper le terrain de la cavalerie, & s'approcher des éléphans. Cette cavalerie dut marcher par ſon flanc, celle de la droite à droit, celle de la gauche à gauche, paſſant par les aîles des peſamment armez, ſuivie de l'armure légére, où elle ſe poſta en colonne (5). Les eſcadrons à la queue les uns des autres, ſans qu'il fût poſſible aux ennemis de connoître le véritable ſujet de ce mouvement.

Amilcar fit ce remûment d'armes avec tant d'ordre & de rapidité, que je ne vois rien de plus ſimple & de plus admirable. Qu'on ne me diſe pas que je donne ici mes imaginations, il ne pouvoit ſe mouvoir & changer ſon ordre par d'autres manœuvres que celles que je viens d'expliquer.

Les rebelles, trompez par tant de ſoupleſſes, & ne ſçachant que penſer de cette ligne de cavalerie qui diſparoiſſoit tout à coup, s'imaginérent que l'ennemi étonné de leur nombre ſongeoit à ſe retirer. Flattez de cette chimére, ils s'ébranlent à demi formez; ils traverſent les éléphans, où il paroît, par le ſilence de l'Auteur ſur ces animaux, qu'ils ne firent pas grand mal, & fondent impétueuſement & étourdiment ſur les Carthaginois, lorſque la cavalerie caché derriére les aîles de l'infanterie aux points (5), paroît tout à coup aux flancs de cette infanterie, & alignée avec elle par une converſion à droit & l'autre à gauche aux points (6). Voici le paſſage de Polybe, qui diſpenſera certains Lecteurs de me croire viſionnaire. *Mais dès que la cavalerie, la converſion faite, ſe fût jointe aux peſamment armez, & eût couvert tout le reſte des troupes; alors les Afriquains qui combattoient épars & ſans ordre, effraiez de ce mouvement extraordinaire, quittent priſe d'abord, & prennent la fuite.* C'eſt que cette cavalerie & les armez à la légére débordant au-delà des aîles des deux phalanges (9) des rebelles, les doublérent & les envelopérent; ce qui fut la principale cauſe de leur défaite. Paſſons maintenant aux fautes des deux partis, ſi tant eſt qu'on puiſſe trouver un ſujet de gloſe & de répréhenſion ſur la conduite du victorieux.

Digitized by Google



BATAILLE DU MA(

Digitized by Google

§. V.

Fautes des deux partis.

TOut ce diſcours, diront quelques-uns, n'eſt qu'un perpétuel éloge du Général Carthaginois dans cette bataille. On y remarque le génie Afriquain fin & ruſé, une grande profondeur de raiſonnemens, & beaucoup d'intelligence dans les grandes évolutions; on avoue tout cela: cependant ſi on éxamine en rigueur cette entrepriſe, on comprendra aiſément qu'elle eſt téméraire & imprudente, ou du moins qu'elle approche fort de l'un & de l'autre défaut. Le paſſage du fleuve, qu'on ne diſputoit point à Barcas, n'a rien de fort extraordinaire; mais de s'être engagé entre deux armées & les places ennemies ſans aucune eſpérance de retraite, s'il avoit du pire, & encore moins du côté de ſes vivres, ſi la victoire ne lui en ouvroit les routes; on doit avouer, continueront-ils, qu'il y a de l'imprudence & de la témérité dans cette conduite, & que mes éloges ne ſont fondez que ſur l'événement.

Ce raiſonnement eſt éblouïſſant & peu ſolide. Perſonne ne blâme plus haut que moi ceux qui font la ſottiſe de juger d'une action par l'événement. On ſçait que l'événement eſt le docteur des fous, il n'y a rien de plus vrai que cette maxime. Le monde eſt tout rempli de gens qui n'ont pas d'autre docteurs, au lieu qu'on n'en trouve que par-ci par-là qui ſçachent diſtinguer un fait de conduite d'avec un fait de hazard; notre modeſtie n'en ſouffrira pas quand nous nous mettrons de ce petit nombre.

La conduite de Barcas dans cette grande entrepriſe, eſt éxemte de tout reproche. Le paſſage du Macar étoit une choſe néceſſaire & inévitable. Il n'y a rien à reprendre contre la néceſſité; ſur tout lorſque cette néceſſité, qui nous oblige à tout oſer, eſt ſuivie de tout ce que l'adreſſe & l'intelligence ont de plus profond & de plus achevé dans le métier. On conviendra que l'extrémité où ſe trouvoient alors les Carthaginois, les engageoit aux derniers efforts, à tout hazarder, & à mettre tout en riſque. Ils ne voioient pas d'autre parti à prendre. La prudence, en cette occaſion, eût dégénéré en imprudence. Ils étoient comme aſſiégez dans leur Capitale, leurs places aux environs entre les mains de leurs ennemis, nulle communication avec les autres. Un Etat qui touche aux derniers périls, mais dont le courage ſubſiſte encore, trouve toujours les moiens de ſe relever, dès qu'il ceſſe de recourir à la défenſive pour agir offenſivement, quoiqu'avec des forces très-médiocres. Mais peut-on appeller ces forces médiocres, lorſqu'elles ſont commandées par le plus grand Capitaine que ce ſiécle ait porté? Ces ſortes de gens s'engagent-ils témérairement & imprudemment contre un ennemi, qui bien que ſupérieur en nombre & même par la valeur de ſes troupes, leur eſt inférieur en habileté?

Les Carthaginois ſe voioient dans l'état du monde le plus déplorable, & dans une telle néceſſité de toutes choſes, qu'il leur étoit également impoſſible de faire la paix & de ſoutenir plus longtems la guerre. Il n'y avoit pour eux aucune eſpérance de ſalut, que dans l'audace & la témérité d'une entrepriſe où il s'agit du tout. Car enfin lorſqu'on eſt réduit à hazarder toutes les forces d'un Etat, tout ce qu'il a de reſſource, ſans aucune eſpérance d'en revenir jamais ſi l'on eſt vaincu, je ne vois rien de plus triſte & de plus malheureux. Tel

étoit cependant alors l'état de Carthage.

Je veux que cette retraite fût impoſſible après le paſſage du Macar, comme en effet elle l'étoit ; Barcas ne s'étoit pas embarqué dans cette entrepriſe pour ſe retirer. A la vérité ſes troupes n'étoient pas à beaucoup près ſi braves, ſi aguerries, ni ſi nombreuſes que celles de ſes ennemis. Mais celles-ci n'avoient pas, ce qu'avoient celles-là, un guerrier à leur tête le plus habile & le plus renommé qui fût alors dans le monde, un guerrier capable de les tirer des plus grands dangers & des embarras les plus incommodes ; un guerrier enfin qui trouvoit des ouvertures & des reſſources où tout autre n'auroit ſçû que faire ni que tenter.

Un Général moins habile & moins entreprenant que lui, fût reſté dans une honteuſe défenſive contre des forces ſi ſupérieures. Le fleuve lui eût paru tout auſſi redoutable qu'une vaſte mer, il ne l'eut jamais traverſé ; & s'il l'eût paſſé, il ſe ſeroit crû perdu. Il eût laiſſé prendre les places les unes après les autres, & cédé peu à peu juſques ſous les murs de Carthage. Ces ſortes d'éxemples ſont aſſez communs, nous en avons un tout récent & de nos jours, ſans remonter ſi haut que la guerre d'Afrique. Il n'appartient qu'aux grands hommes de ſoutenir une défenſive, & de rendre inutiles tous les efforts de l'ennemi, en la tournant en offenſive, d'être hardis ſans être téméraires, & de ne pas prendre pour conſeils de la prudence les vûes timides d'une circonſpection outrée. Combien y a-t-il de Généraux qui commettent des fautes énormes dans la défenſive, avec une pleine perſuaſion qu'ils agiſſent ſelon les régles de la prudence ? Ils continuent toujours de reculer tant qu'il leur reſte du terrain ; ils font gloire de ces mouvemens retrogrades. Si l'ennemi n'a pris que quatre bonnes places, lorſqu'il en pouvoit prendre ſix, c'eſt leur ſageſſe qui l'a reſſerré dans ces bornes. Ils n'ont jamais penſé à ſauver les deux autres, & à les entendre, c'eſt à l'excellence de leur conduite que l'on eſt redevable de leur conſervation.

Barcas étoit en grande eſtime parmi les rebelles. Ils avoient tous ſervi dans ſon armée en Sicile. Puiſqu'ils connoiſſoient ſa façon de faire la guerre, ils devoient s'en défier, & ſe précautionner plus qu'ils ne firent. Ils ſçavoient qu'il ne pouvoit traverſer le Macar qu'à ſon embouchure : pourquoi n'y pas envoier un corps de troupes pour obſerver les mouvemens de l'ennemi, & s'oppoſer à ſon paſſage ? Ils n'avoient rien à craindre de leur pont, tant qu'ils l'auroient à leurs derriéres, à cauſe des montagnes qui ne permettoient pas d'en approcher du côté où Barcas s'étoit campé. Il falloit néceſſairement qu'il traverſât la riviére, pour s'en rendre le maître, par la plaine où étoient les ennemis. C'étoit la ſeule reſſource qui lui reſtoit, puiſque les paſſages des montagnes étoient encore plus difficiles à ſurmonter, & plus favorables aux rebelles, dont toutes les forces conſiſtoient dans leur infanterie. Barcas ne pouvant pas prendre raiſonnablement ce dernier parti, ils devoient bien voir qu'il falloit néceſſairement qu'il embraſſât l'autre : rien ne leur étoit plus aiſé que de réduire le Général Carthaginois à ne ſçavoir où ſe prendre pour ſauver ſa patrie.

Cette premiére faute des rebelles pouvoit avoir des ſuites moins fâcheuſes, & tourner ſur Barcas même, s'ils euſſent été plus habiles & moins étourdis. Dès que Spendius apprit qu'il étoit en deçà de la riviére,

viere, & qu'il marchoit droit à lui, ce n'étoit pas assez que de joindre à ses forces celles qui étoient sous Utique, il falloit en faire usage. Amilcar n'avoit en tout que dix mille hommes, & Spendius autant. Ce qu'il y avoit de plus à craindre étoient les éléphans, & il paroît que ces éléphans ne firent rien de remarquable : puisque Polybe les laisse là, & n'en dit rien dans le détail du combat. La cavalerie de Barcas étoit moins à craindre que les éléphans ; que pouvoit-elle espérer contre une phalange composée de troupes aguerries, accoutumées aux occasions, & capables de tout entreprendre ? Mais je suppose que ce ne fût pas assez contre un homme comme Barcas, Mathos n'arrivoit-il pas avec quinze mille ? J'ai dit qu'il pouvoit tomber sur les derriéres des Carthaginois. Cette faute est inexcusable ; en voici une autre qui est pire mille fois. Mathos se joint à Spendius, & forme une seconde ligne qui ne sert de rien à la queue de l'autre ; ils eussent dû donner plus d'étendue à leur ordre, ajoûter un peu à la profondeur, laisser des issues aux éléphans, comme il est probable qu'ils firent, & avec ce qui débordoit à leur aile droite replier sur les flancs de Barcas, & envelopper toute sa droite. Qui peut douter qu'ils n'eussent réüssi ? Au lieu que la premiére ligne de Spendius étant renversée, elle devoit nécessairement jetter la confusion & le désordre dans la seconde ; ce qui ne manqua pas d'arriver. C'est par de telles fautes que les petites armées battent les grandes. Elles ne sont pas pardonnables. Aussi sont-elles bien rares. On a vû pourtant un grand Capitaine y tomber très-lourdement ; c'est Annibal à Zama ; qui le croiroit ?

§. V.

Ordre de bataille sur lequel on doit combattre en allant à l'ennemi. Marche dans un païs de plaine, formée & disposée dans l'esprit de cet ordre.

IL y a plusieurs observations à faire à l'égard des marches d'armées, pour aller à l'ennemi par un païs de plaine, & pour le combattre dans ces sortes de terrains avec le désavantage du moindre nombre, & celui encore de se trouver entre deux armées. C'est le cas où nous avons vû qu'étoit Amilcar.

Il y a de deux sortes de marches, au moins pour ce que j'ai à dire ici. Les unes sont franches & ouvertes, les autres sourdes & dérobées : mais le grand secret est de les concerter sur de tels principes, qu'elles soient propres à tout événement, & qu'on ne se trouve pas plus embarassé dans celles-ci, si l'ennemi en est averti, que dans les autres, où l'on va à la franche guerre, ouvertement, & comme on dit, tambour battant. Mais les unes comme les autres doivent être également précautionnées & méthodiques, c'est-à dire que les colonnes doivent être tellement disposées, qu'on puisse changer & varier l'ordre de la marche selon la nature du païs où l'on passe : car les plaines, quoique rases, ne sont pas toujours les mêmes. Mais ces changemens dans les colonnes d'infanterie & de cavalerie, que la nature du païs nous oblige de faire par rapport à un ennemi vigilant, & que l'on peut avoir fut les bras lorsqu'on y pense le moins, demandent beaucoup de méthode, de prévoiance & de circonspection.

La promptitude des manœuvres des colonnes, pour se ranger & se

mettre en bataille tout d'un tems & d'un même mouvement, n'eſt pas difficile dans les plaines. Le Livre de Voltier nous fournit pluſieurs éxemples qui méritent d'être lûs; mais l'on ne voit pas, & nous ne penſons pas avoir vû ni ouï dire qu'on ait jamais changé l'ordre de la marche ſelon les variations conſidérables du païs, parce que l'ordinaire a toujours été & l'eſt encore, de ſe régler dans la marche ſelon la commune façon de ſe ranger; & ſi le champ de bataille nous oblige à des changemens ſelon l'avantage de chaque arme, on les fait ſur les lieux aprés être arrivé; ce qui eſt très-délicat & très-dangereux en préſence de l'ennemi, & fait perdre beaucoup de tems. C'eſt bien pis, ſi l'ennemi nous épargne la peine d'aller à lui, & nous vient au devant, pour nous attaquer & tomber ſur la téte de notre marche; il faut alors renverſer tout l'ordre de nos colonnes, afin que chaque arme ſe trouve en ſa place; ce qui fait qu'elles ſe coupent & ſe confondent: & ſi l'ennemi, qui a ſo projet bien digéré dans la téte, donne ſur ces entrefaites, on doit juger ce qu'il en peut arriver.

Il y a des régles générales à obſerver quand on marche à l'ennemi comme des régles particulieres qu'on applique au tems, aux lieux, aux occaſions, au doute où l'on eſt de ſes deſſeins, ou de ſes craintes. On doit être dans une perpétuelle défiance dans la marche, de peur de tomber dans le même piége que l'on a deſtiné contre l'ennemi. Outre la diſtribution des colonnes de cavalerie & d'infanterie, que l'on doit diſpoſer de telle maniére quelles puiſſent entrer les unes dans les autres, & paſſer dans les terrains qui peuvent être propres à chacune: il faut conſerver les diſtances de l'une à l'autre, ſelon le terrain qu'elles occupent en hauteur, pour faciliter les converſions, pour ſe ranger & ſe former en ligne: ce qui mérite d'être bien remarqué. On ne doit pas avoir moins d'attention aux eſpaces des eſcadrons & des bataillons dans leur marche; mais comme on ne ſçauroit les conſerver dans toute l'éxactitude des régles, quoiqu'ils ſoient importans & néceſſaires, on remédie ſans peine à ce défaut, en commençant à ſe ranger par le centre des lignes, en arrivant ſur le champ de bataille. Cette méthode, que nous devons à M. de Puyſegur, eſt excellente, & capable de réparer tout le défaut de la marche.

J'ai dit qu'il alloit régler la marche ſelon nos deſſeins & ſelon nos craintes, ou ſelon les deſſeins & les craintes de l'ennemi. Notre objet principal eſt de le combattre avant l'arrivée du ſecours. On doit conſidérer par où ce ſecours peut venir, & ſi nous ne l'avons pas ſur nos flancs & ſur nos derriéres; je dis ſur nos derriéres, car il eſt rare qu'une armée, que nous avons ſur nos flancs, & qui vient par un païs de plaines, ne puiſſe également tomber ſur nos derriéres, pendant que nous ſerons expoſez à une attaque de front. Amilcar ne ſe trouva-t-il pas dans ce cas? Et s'il ne fut pas pris à dos par ceux d'Utique, plus forts d'un tiers, ne pouvoit-il pas l'être en même tems que Spendius l'auroit attaqué de front? Auſſi ce grand Capitaine s'étoit-il précautionné. La maniére dont nous nous rangeons aujourd'hui, ne nous permet gueres de faire front des deux côtez; ce qui fait que nous ne nous hazardons guéres à des entrepriſes auſſi hardies & auſſi délicates que celle d'Amilcar.

Ces ſortes d'entrepriſes peuvent être miſes au nombre de celles que l'extréme néceſſité des affaires

force de prendre, à moins que l'occaſion ne ſoit ſi favorable, & les meſures ſi bien priſes & ſi bien concertées, qu'on ne ſoit comme aſſûré de réüſſir, & que l'armée qui ſe trouve au voiſinage de celui auquel l'on marche, ne puiſſe pas arriver aſſez à tems pour le ſecourir avant ou pendant le combat. C'eſt là le moment le plus dangereux pour celui qui attaque; car lorſque le ſecours ſurvient avant que l'affaire ſoit terminée, on court riſque d'être battu, ou pour mieux dire, on doit s'attendre de l'être. Qu'on ne me diſe pas que l'ennemi n'aiant aucune cavalerie à oppoſer à l'autre, quoique plus fort de la moitié en nombre de troupes, ne ſçauroit jamais réſiſter contre cette arme dans un païs de plaine, c'eſt une très-grande erreur. La cavalerie eſt très-peu redoutable contre de l'infanterie bien menée & bien conduite, & rangée par colonnes ou par gros bataillons ſur dix ou douze de hauteur, & en grand nombre. Je ne penſe pas qu'on s'aviſe de me chicaner là-deſſus. Il n'y a ni raiſons ni exemples pour me prouver, ou que la cavalerie puiſſe rien attenter contre une infanterie rangée de la ſorte, ou qu'aiant oſé le faire, elle ne s'en ſoit pas repentie.

Un Général d'armée, déterminé à entreprendre ces ſortes de deſſeins, a beſoin de toutes les forces de ſon eſprit & de ſon courage pour ne pas manquer ſon coup. Son ordre de bataille doit être concerté de façon qu'il ſoit propre à tout événement. Le tems pour ſa marche, il le doit ſi bien compaſſer qu'en partant dès l'entrée de la nuit, (car je le ſuppoſe à un bonne marche de l'ennemi,) il puiſſe arriver ſur lui & le combattre une heure avant le jour; ces heures ont toujours été & ſeront toujours, tant qu'il y aura du bon ſens dans le monde, les heures du berger pour la victoire, lorſqu'il s'agira de ſurpriſes d'armées. De plus, comme je ſuppoſe que l'ennemi a une armée encore plus forte à deux pas de lui, qui peut venir à ſon ſecours, il faut ſe réſoudre à attaquer & à charger de ſi bonne grace, que l'affaire puiſſe être terminée avant que l'armée de ſecours arrive, & qu'on puiſſe lui aller au-devant après l'affaire finie, ſi elle n'eſt qu'à une demie marche. Il faut outre ce que j'ai dit, forcer une marche; mais comme les marches forcées ſont ſujettes à ſe rompre, & à déſunir les colonnes, il faut marcher ſur le plus grand nombre qu'il eſt poſſible, & cela n'eſt pas fort difficile dans les plaines. Ecoutons un de nos Maîtres en matiére de marches, comme dans le reſte.

» La marche eſt bien ordonnée, dit-il, » lorſqu'elle eſt réglée ſur » l'ordre de bataille ſur lequel l'on » veut combattre, ſur le chemin que » l'on a à faire, ſur le tems qu'on a » pour le faire; que les troupes ſont » bien diſtinguées par bataillons, par » eſcadrons, artillerie & bagages, & » qu'on a exactement calculé, com- » bien d'hommes, de chevaux, de » chariots peuvent paſſer de front. » Un cavalier occupe cinq pieds de » front, & huit de hauteur, un fan- » taſſin trois de front, & cinq de » hauteur. On étend le front de la » marche plus ou moins, par co- » lonnes, par brigades, ou par eſca- » drons, conformément à la lon- » gueur & à la largeur des che- » mins.

Avant que d'entrer dans le détail de la marche, il nous importe de préſenter d'abord l'ordre de bataille ſur lequel nous prétendrions combattre, ſi nous nous rencontrions dans une ſituation ſemblable à celle

du grand Amilcar. Il n'y a pas de meilleur moien pour bien juger de l'une, que d'être bien au fait de l'autre. Je voudrois pouvoir mettre dans un plan plus étendu le nombre des bataillons & des eſcadrons de chaque brigade : mais il ſuffira de s'imaginer que celles de la cavalerie ſont de douze eſcadrons, & celles de l'infanterie de huit : c'eſt le moins, ſelon moi, que l'on puiſſe donner à celles-ci ; car ſi elles étoient de dix, ce ſeroit encore mieux.

J'ai donné dans mes obſervations ſur la bataille d'Adis, dans l'article des ſurpriſes d'armées, les précautions que l'on doit prendre pour couvrir une marche à l'ennemi : elles ſont ici les mêmes, & n'aiant rien de plus à dire, il ſeroit inutile de les répéter. Le Lecteur peut y recourir, s'il n'en a pas une idée bien nette.

Je ſuppoſe ici que l'ennemi n'a pas moins négligé ſon avantage, que les Généraux rebelles contre Barcas, & que les deux armées ſe ſont jointes pour combattre enſemble & ne former qu'un ſeul ordre de bataille. Je mets de la cavalerie dans cette armée, pour m'accommoder au tems où nous vivons, qui ne permet pas d'avoir des armées qui en ſoient tout-à-fait dénuées. On trouveroit cela fort étrange, & avec raiſon, à moins que la guerre ne ſe fît dans des montagnes, comme les Alpes & les Pirenées, où la cavalerie m'a paru toujours d'une très grande inutilité.

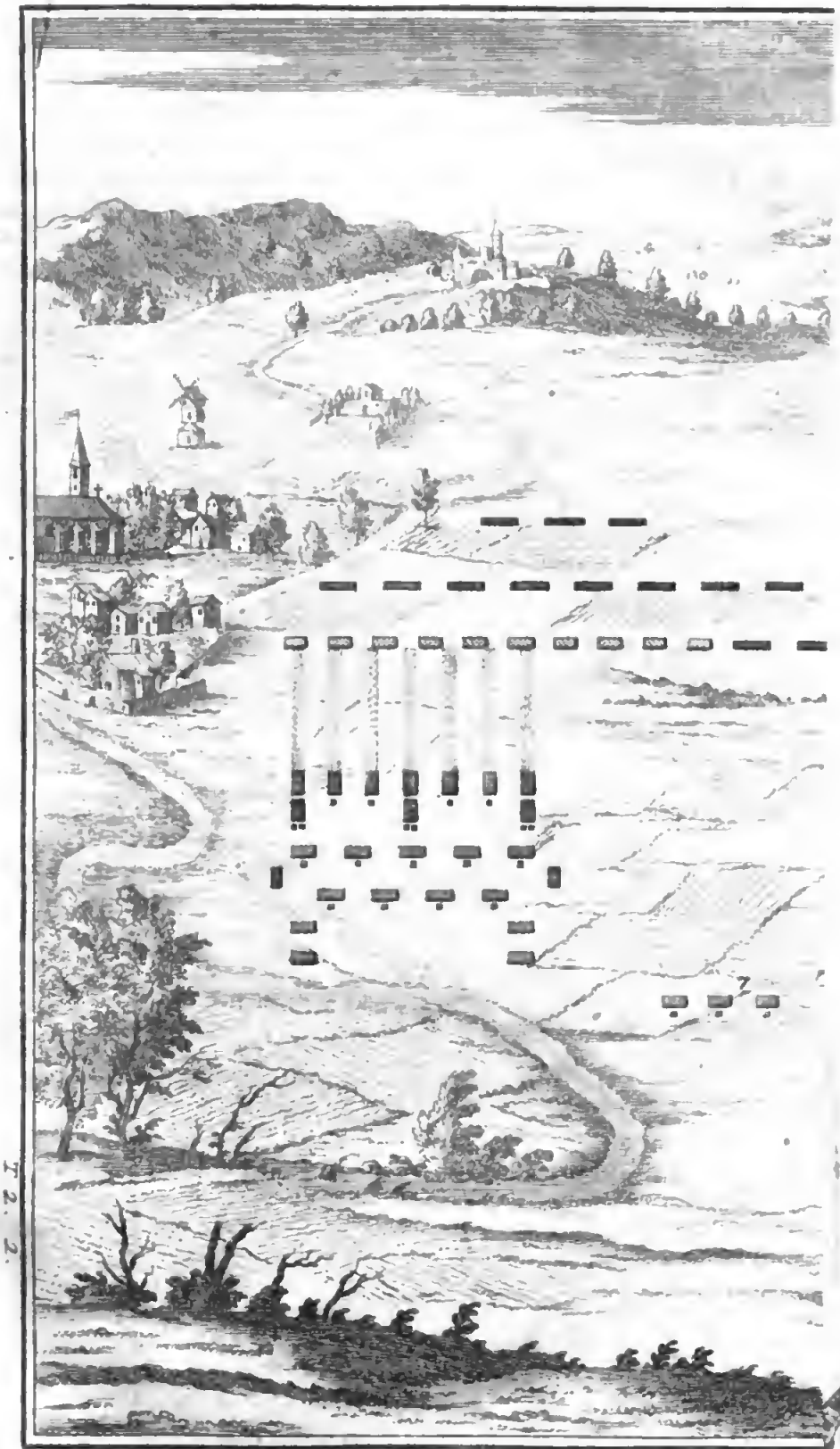
Nous diviſons notre armée en trois corps. L'infanterie de celui du centre (2) eſt rangée par colonnes d'un bataillon chacune ſur vingt-quatre files. Ces petites colonnes ſont flanquées des deux groſſes (3). Cette premiére ligne eſt ſoutenue d'une ſeconde de cavalerie (4). Je place entre les diſtances des eſcadrons, des pelotons de fuſiliers choiſis & des plus ingambes. Le corps de la droite (5) eſt compoſé d'une partie de la cavalerie rangée ſur deux lignes, couvert des deux colonnes (6) à ſes flancs, à ſon centre les eſcadrons entremélez de pelotons de dragons à pied. Le corps de la gauche près de la riviére, eſt rangé dans le même ordre.

Comme l'ennemi s'étend ſur un grand front par le grand nombre de ſes troupes, que par conſéquent il reſte un intervalle conſidérable entr'eux, & que cette diſtance de l'un à l'autre les empêcheroit de diſcerner ce qui ſe paſſe aux attaques, j'établis deux petites réſerves (7), chacune de trois eſcadrons avec leurs pelotons entre leurs diſtances, tirez des troupes de l'artillerie.

Les compagnies de grenadiers des colonnes ne feront point corps avec elles, nous les plaçons à la queue, pouvant être d'un très-grand uſage, ſoit pour les lâcher après les fuiards, ſoit pour les jetter dans les eſpaces des bataillons ou des eſcadrons ennemis pour les prendre en flanc, ou pour toute autre manœuvre. Ces pelotons, particuliérement à la cavalerie, doivent être regardez comme ſon principal ſupport.

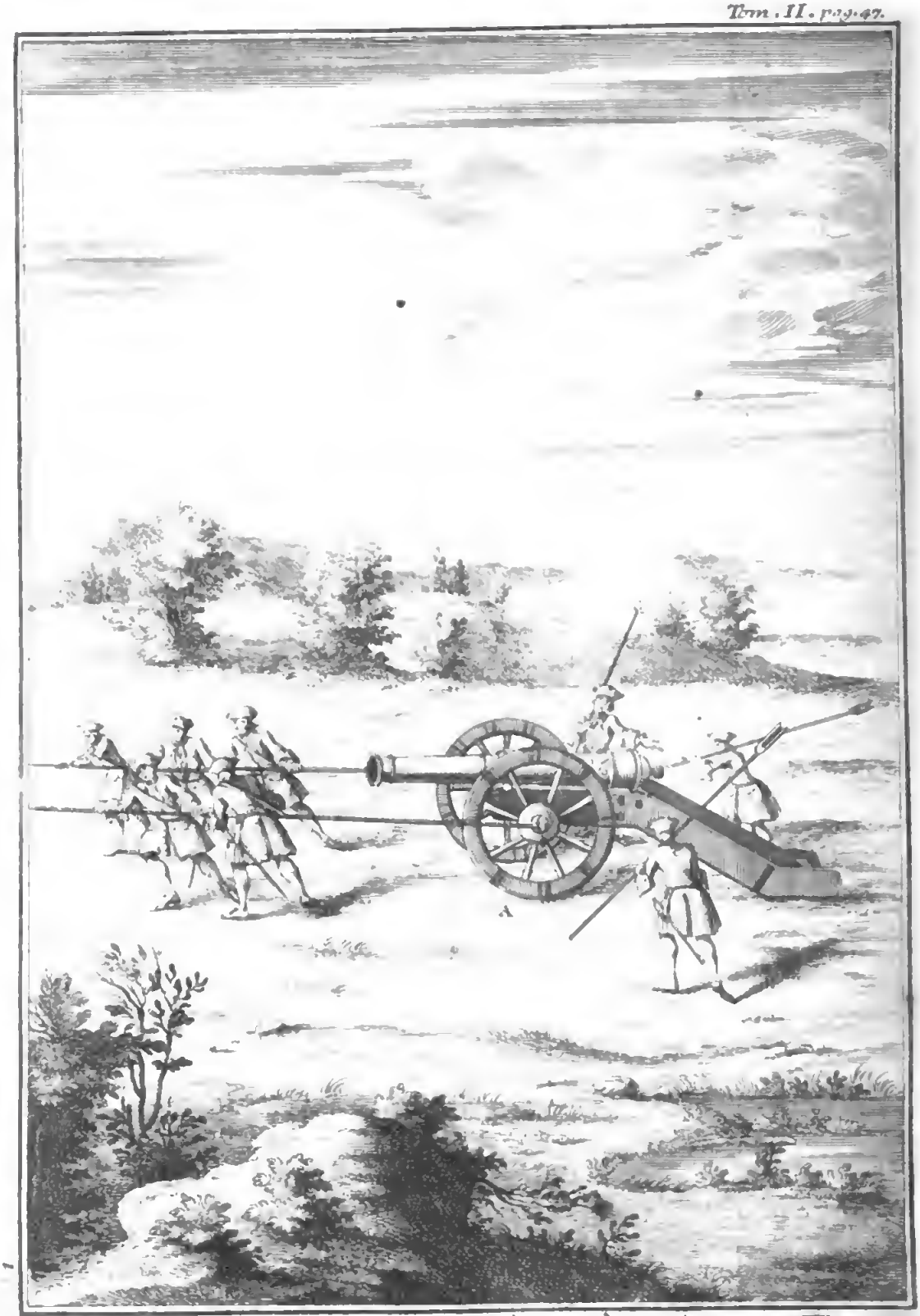
Le Général, comme je l'ai dit plus haut, aiant mis ſon armée en bataille dans l'ordre ſur lequel il veut combattre, après l'avoir expliqué aux Officiers Généraux, & fixé à chacun ſon poſte, harangue ſes ſoldats pour les animer à bien faire, & ordonne aux Officiers d'empêcher qu'aucun ſoldat ne ſorte de ſon rang, ni n'abandonne ſon drapeau pendant la marche ; aiant, dis-je, donné ſes ordres, l'armée ſe rompra, & ſe mettra ſur onze colonnes.

Le corps de la cavalerie de la droite (5) marchera ſur deux colonnes (11), chaque aîle formera la



ORDRE DE BATAIL

Digitized by Google



CANON QUI TIRE EN MARÇHANT À LA TÊTE D'UNE [illegible]
SELON LA MÉTHODE SUEDOISE.

3.

ſienne : la ſeconde ligne ſuivra à la queue des deux de la premiére. Le corps du centre (2) ſe mettra ſur quatre colonnes, l'infanterie ſera la tête, la cavalerie qui la ſoutient marchera derriére celles de l'infanterie. Le corps de la gauche (8) ſera les deux colonnes de la gauche, ſerrant les bords de la riviére ſelon que le terrain le permettra : une brigade d'artillerie (13) derriére la colonne de la gauche. Les deux réſerves (9) formeront deux colonnes, & marcheront entre les intervalles des deux corps de la droite & de la gauche & celui du centre : l'artillerie (14) ſera partagée à la queue des deux réſerves. Les gros bagages (15) marcheront ſur pluſieurs files derriére les colonnes, les menus équipages ſuivront entre la riviére & les colonnes de la gauche.

On commandera cent cinquante hommes avec des outils à la tête de chaque colonne, diviſez par détachemens (16) de vingt ou trente hommes placez de diſtance en diſtance ſur les chemins de la marche, pour ouvrir des routes par les travers après les avoir fait reconnoître pour travailler, & travailler en pluſieurs endroits à la fois pour ne perdre aucun tems.

Comme les marches de nuit ſont ſujettes à mille accidens qu'on peut aiſément prévoir, on doit avoir attention que les colonnes ſe ſoutiennent à diſtance égale & parallèle les unes aux autres, avec leurs guides à la tête ; & comme on pourroit s'égarer dans une marche d'une nuit ſans Lune, il vaut toujours mieux attendre un tems propre pour marcher à la clarté de ce flambeau.

Lorſqu'on ſera arrivé à l'ennemi, l'armée ſe remettra en bataille dans l'ordre (17) ce qui eſt une affaire d'un inſtant. Toutes choſes étant diſpoſées de cette maniére, on donnera le ſignal du combat par un coup de canon tiré du corps de la droite auquel celui de la gauche répondra par un autre pour marcher à l'ennemi, & donner bruſquement deſſus la baionette au bout du fuſil, ſans tirer un ſeul coup qu'à bout portant ; car un feu trop éloigné fait perdre l'ardeur du ſoldat, & donne viſée du côté où l'attaque n'eſt pas engagée, & où l'on ſouffre d'autant plus que les décharges ſont obliques : au lieu qu'en conſervant ſon coup, & ne s'en ſervant qu'après avoir enfoncé un premier rang, l'ennemi ne ſçait où il tire ; outre que ces attaques ſourdes donnent de la terreur & le tiennent dans une perpétuelle incertitude.

Pendant ce tems-là, le canon (18) poſté entre les vuides des trois corps, tirera ſans ceſſe en s'avançant toujours à l'aide de deux cordages attachez aux deux extrémitez de l'anneau de l'aiſſieu des roues, où l'on pratiquera deux crochets à la maniére Suédoiſe : on améne ces piéces où l'on veut, par le moien des ſoldats qui les tirent, comme on fait les bateaux ſur les riviéres. La figure (A) ſuffit pour le faire comprendre, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre explication.

Le corps du centre (2) chargera peu après l'attaque des autres corps, ſans s'embaraſſer, non plus que ceux-ci ; de ce qui outrepaſſe à ſes flancs ; pourvû qu'il puiſſe percer tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, cela lui ſuffit pour la victoire. Une attaque ſi inopinément & ſi bruſquement engagée, eſt d'autant plus dangereuſe & plus aſſurée du ſuccès, que l'ennemi ne voit ni ne connoît rien dans la diſpoſition de cette attaque, & que pendant que l'aggreſſeur a ſon projet bien digéré dans la tête, il n'en a aucun pour ſa défenſe. On prend ſon parti de la choſe même, dit-on, je l'avoue ;

mais qui eſt le Général qui puiſſe prendre ſa réſolution ſur ce qu'il ne voit pas ? Sçait-on ce que l'ennemi penſe dans les affaires de cette nature ? On ne peut s'imaginer qu'il eût oſé entreprendre une action ſi hardie, s'il n'étoit plus fort, & s'il n'avoit des reſſources qui nous ſont inconnues ; ſur cette opinion, on ne fait aucune réſiſtance, ou fort peu, le Général de l'armée très-embaraſſé n'oſe ſe dégarnir nulle part. Ceux, qui ne ſont pas attaquez, ſe trouvent alors tout auſſi intriguez que ceux qui le ſont effectivement ; ils s'imaginent qu'ils auront bientôt leur tour. Outre le canon qui tire à tout moment, & ſans ceſſe du côté où l'affaire n'eſt pas engagée, on craint également par tout, & l'on ne ſe porte nulle part.

Il n'eſt pas d'ailleurs poſſible qu'une armée, qui attaque dans l'ordre que je propoſe, puiſſe être jamais rompue par des bataillons minces, qui ſont la foibleſſe même, lorſqu'ils ſont oppoſez à des corps dont on ne voit point le fond. Ces bataillons ne pouvant réſiſter, une armée ſe voit tout d'un coup ſéparée à ſon centre, percée à ſes aîles, priſe en flanc de tous les côtez, & envelopée à ſa gauche par le corps de la droite. Ce qui n'a pas combattu, ſe trouve hors d'état de ſecourir ce qui eſt attaqué. Trouve-t-on aiſément un Général, quelque ferme & quelque fécond qu'il ſoit en reſſources, capable de ſe tirer de tels embarras ? Et que feroit-il ? Il mettra ſon armée en bataille, il en aura même tout le tems, voilà qui eſt le plus beau du monde ; mais s'il ne voit rien dans le deſſein de ſon ennemi, dans l'ordre & la diſtribution de ſes troupes, au milieu d'une nuit obſcure, qui lui en dérobe la connoiſſance, il ne tient rien. Il faut donner ſes ordres, & les éxécuter ſur le champ ; où eſt le tems pour cela ? Courra-t-il à une aîle déja percée ? Mais l'autre n'eſt pas en meilleur état, & le centre eſt encore pire. Si l'on y veut courir, quels détours ne ſera-t-on pas obligé de prendre ? puiſqu'il y a trois parts de ſon armée qui ſont ſéparées du reſte, & que toute communication eſt ôtée de ce qui peut reſter en entier ; outre que les corps qui ont pénétré par ces endroits, n'auront garde de négliger leurs avantages, ils tourneront ſubitement ſur les flancs, les uns à droit les autres à gauche, ſans s'amuſer à la pourſuite de ceux qui ſont déja rompus.

Cet ordre de bataille, diront quelques-uns, qui hors la routine ne reconnoiſſent rien de vrai ni de ſolide, eſt plus digne de déſeſpérez que de gens raiſonnables. Un Général ne feroit-il pas mieux de tenir la défenſive en ſe retranchant dans la plaine, & de conſerver le paſſage de la riviére, que de hazarder un combat contre des forces ſi ſupérieures ? Voilà l'ordinaire raiſonnement des eſprits timides, & des courages communs, qui regardent les choſes nouvelles comme une hérélie militaire, parce qu'ils ne les ont ni vûes ni pratiquées. Ils ne peuvent ſouffrir aucune innovation dans la tactique, ni rien qui s'éloigne tant ſoit peu de la commune opinion. Mais ſçavent-ils bien ce que c'eſt qu'innovation dans les arts & dans les ſciences ? Ce qu'ils appellent nouveauté eſt-il autre choſe qu'un retour des principes que la déſaccoutumance ou l'ignorance & la corruption des tems ont mis hors d'uſage, & fait oublier, quoiqu'ils ſoient dans le fond les premiéres véritez ? Mais la coutume ne reconnoît pas ces véritez, elle récuſe juſqu'aux choſes de fait. Si je n'appuiois cet ordre de bataille que ſur la raiſon la plus ſaine

je ne gagnerois rien contre de telles gens : il faut donc les prendre par les faits, contre leſquels tout homme ſage ne diſpute point. Cela ſuffira, je penſe, ſinon pour les guérir, du moins pour affermir les autres dans mon ſyſtéme de tactique.

Premierement, ce n'eſt pas une choſe fort nouvelle qu'une petite armée en attaque une grande & la batte : d'ailleurs la diſproportion de forces n'eſt pas toujours dans le nombre, c'eſt bien ſouvent l'ignorance de l'un oppoſée à la capacité & à l'audace de l'autre. Dix mille hommes finement rangez, & auſquels on ne s'attend pas, peuvent fort bien terraſſer & mettre en fuite une armée de cinquante mille hommes d'une égale valeur. L'Hiſtoire nous en fournit de bons éxemples. Dans ces ſortes d'attaques nocturnes, il ſuffit d'enfoncer un ſeul endroit par un choc imprévû, au centre ou aux aîles, pour être maître du tout & remporter la victoire. La nuit & l'intelligence profonde du métier, ſont la reſſource des foibles. Sans recourir aux exemples des ſiécles reculez, nous en avons un très-mémorable en 1462.

Uladus, un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle, & comparable à Sertorius, entreprit une action qui orneroit parfaitement un roman, quoiqu'elle ſoit vraie. Il avoit affaire à Mahomet II. Celui-ci mépriſoit fort la Vaivode, qui n'avoit qu'une poignée de gens, pendant que lui ſe voioit à la tête d'une armée formidable : ce qui l'enfloit d'autant plus, qu'il ajoûtoit à ſes forces la réputation d'un excellent Chef d'armée. Uladus n'avoit pour toute reſſource contre une puiſſance ſi terrible, que neuf mille chevaux, & cependant ces neuf mille chevaux oſérent bien attaquer deux cens cinquante mille hommes, qu'on peut bien réduire à la moitié, ſans que l'Hiſtorien de Mahomet s'en plaigne. Le Vaivode donc, profitant de la faveur des ténébres, & du mépris de ſon ennemi, ſe met en tête d'entreprendre ſur lui ; » car » aiant fait faire pluſieurs mouve- » mens à ſa cavalerie, en homme » qui ſçavoit parfaitement le païs, » il embaraſſa les Turcs, qui ne pou- » voient plus ſe démêler dans ces diffé- » rens changemens de poſte. Enſuite » ne ſe voulant plus réduire à la chi- » cane des petits combats & des lé- » géres eſcarmouches, il vint fondre » avec toutes ſes troupes ſur le camp » de Mahomet pendant l'obſcurité de » la nuit. D'abord il y jetta la terreur, » & fit conjecturer à l'ennemi que » les Hongrois étoient venus, & fai- » ſoient cet effort. Les Valaques aiant » donc couvert de morts & de bleſ- » ſez toute la tête du camp, pouſſérent » juſqu'aux places d'armes, & pillé- » rent le Baziſtan, qui eſt le marché » où l'on vend aux ſoldats les ſabres, » les fléches, & tout l'appareil de » guerre. Ils cherchérent la tente du » Sultan à la clarté des flambeaux, » & voiant la magnificence de celle » du Vizir Machmut & d'Iſouph-Pa- » cha, ils crurent avoir trouvé le pa- » villon Imperial, & firent main » baſſe ſur tout ce qu'ils rencontré- » rent. Leur fureur s'étendit juſ- » qu'aux chameux, & aux bétes de » voiture, qu'ils taillérent en piéces. » L'obſcurité de la nuit redoubloit » le déſordre, qui auroit été plus » grand, ſi les Officiers Généraux » de l'armée Ottomane n'euſſent cou- » ru de quartier en quartier, & de » rang en rang, pour tenir les ſol- » dats dans leurs poſtes. Les troupes » de l'Aſie, qui voulurent engager » un combat, furent chargées, & » pliérent. Mais les Janiſſaires de la » garde du Sultan arrêtérent l'enne- » mi, qui n'étoit pas capable de ſou-

Digitized by Google

„ tenir un combat réglé, & qui ne ſe „ ſignaloit que par des inſultes. A „ la fin Uladus, voiant le point du „ jour, fit ſa retraite, & fut pour- „ ſuivi par Ali-Beg, & par quantité „ d'Officiers Généraux, qui lui tué- „ rent beaucoup de ſoldats, & ra- „ menérent environ mille priſon- „ niers, dont le ſupplice ſervit de „ conſolation aux Turcs.

Je juge par le détail de l'Auteur, que le Valaque donna ſur le centre de l'armée Turque. Cet éxemple très-remarquable, & tel que je ne vois rien de mieux conduit & de plus hardi, nous démontre ce que peut le petit nombre contre le grand; car ſi Uladus eût pû oppoſer trois corps d'égale force à celui qu'il avoit, & qu'il eût donné par trois endroits en même tems, vingt-huit mille hommes de troupes de cette trempe étoient capables de diſſiper & de détruire cette prodigieuſe armée, & de couvrir de honte le grand Mahomet. Finiſſons cette affaire-ci par un autre éxemple qui fait beaucoup à notre diſpoſition; nous le tirerons de Frontin, qui n'eſt pas trop conforme à Polybe. Ne laiſſons pas que de le rapporter.

» Livius Salinator & Claudius „ Néron, en la ſeconde guerre Pu- „ nique, voiant qu'Aſdrubal pour „ éviter le combat, s'étoit rangé en „ bataille ſur une éminence aſſez » inégale & raboteuſe, ils retirérent » toutes leurs troupes ſur les aîles, „ & laiſſant le milieu dégarni, at- „ taquérent l'ennemi des deux cô- „ tez, & le taillérent en pieces.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVII.

Parti que prennent Mathos & Spendius. Naravaſe quitte les révoltez pour ſe joindre à Amilcar. Bataille gagnée par ce Général, & ſon indulgence envers les priſonniers. Les Carthaginois perdent la Sardaigne. Fraude & cruauté des Chefs des rebelles. Réfléxions ſur cet événement.

POur Mathos, il continuoit toujours le ſiége d'Hippone, conſeillant à Autarite Chef des Gaulois, & à Spendius, de ſerrer toujours les ennemis, d'éviter les plaines à cauſe du nombre de leurs chevaux & de leurs éléphans, de côtoier le pied des montagnes, & de les attaquer toutes les fois qu'ils les verroient dans quelque embarras. Dans cette vûe il envoia chez les Numides & chez les Africains, pour les engager à ſecourir ces deux Chefs, & à ne pas manquer l'occaſion de ſecouer le joug que les Carthaginois leur impoſoient. Spendius de ſon côté à la tête de ſix mille hommes tirez des différentes nations qui étoient à Tunis, & de deux mille Gaulois commandez par Autarite, les ſeuls qui étoient reſtez à ce Chef après la déſertion de ceux qui s'étoient rangez ſous les enſeignes des Romains au camp d'Eryce: Spendius, dis-je, ſelon le conſeil de Mathos, côtoioit toujours de près les Carthaginois en ſuivant le pied des montagnes. Un jour qu'Amilcar étoit campé dans une plaine environnée de montagnes, le ſecours qu'envoioient les Numides & les Afriquains vint joindre l'armée de Spendius; le Général de Carthage ſe trouva fort embaraſſé, aiant en tête les Afriquains, les Numides en queue, & en flanc l'armée de Spendius; car comment ſe tirer de ce mauvais pas?

Il y avoit alors dans l'armée de Spendius un certain Numide nommé Naravaſe, homme des plus illuſtres de ſa nation, & plein d'ardeur militaire, qui avoit hérité de ſon pére beaucoup d'inclination pour les Carthaginois; mais qui leur étoit encore beaucoup plus attaché, depuis qu'il avoit connu le mérite d'Amilcar. Croiant que l'occaſion étoit belle de ſe gagner l'amitié de ce peuple, il vient au camp, aiant avec lui environ cent Numides. Il approche des retranchemens, & reſte là ſans crainte, faiſant ſigne de la main. Amilcar ſurpris lui envoie un cavalier. Il dit qu'il demandoit une conférence avec ce Général.

Naravaſe ſe joint à Amilcar.

Comme celui-ci héſitoit & avoit peine à ſe fier à cet aventurier, Naravaſe donne ſon cheval & ſes armes à ceux qui l'accompagnoient, & entre dans le camp tête levée & avec un air d'aſſûrance à étonner tous ceux qui le regardoient. On le reçut néanmoins, & on le conduiſit à Amilcar : il lui dit qu'il vouloit du bien à tous les Carthaginois en général, mais qu'il ſouhaitoit ſur tout d'être ami d'Amilcar ; qu'il n'étoit venu que pour lier amitié avec lui, diſpoſé de ſon côté à entrer dans toutes ſes vûes, & à partager tous ſes travaux. Ce diſcours, joint à la confiance & à l'ingénuité avec laquelle ce jeune homme parloit, donna tant de joie à Amilcar, que non ſeulement il voulut bien l'aſſocier à ſes actions, mais qu'il lui fit ſerment de lui donner ſa fille en mariage, pourvû qu'il demeurât fidéle aux Carthaginois.

Bataille gagnée par ce Général.

L'alliance faite, Naravaſe vint, amenant avec lui environ deux mille Numides qu'il commandoit. Avec ce ſecours Amilcar met ſon armée en bataille : Spendius s'étoit auſſi joint aux Afriquains pour combattre, & étoit deſcendu dans la plaine : on en vient aux mains, le combat fut opiniâtré, mais Amilcar eut le deſſus. Les éléphans ſe ſignalérent dans cette occaſion, mais Naravaſe s'y diſtingua plus que perſonne. Autarite & Spendius prirent la fuite. Dix mille des ennemis reſtérent ſur le champ de bataille, & on fit quatre mille priſonniers. Après cette action ceux des priſonniers qui voulurent prendre parti dans l'armée des Carthaginois, y furent bien reçûs, & on les revêtit des armes qu'on avoit pris ſur les ennemis. Pour ceux qui ne le voulurent pas, Amilcar les aiant aſſemblez, leur dit, qu'il leur pardonnoit toutes les fautes paſſées, & que chacun d'eux pouvoit ſe retirer où bon lui ſembleroit ; mais que ſi dans la ſuite on en prenoit quelqu'un portant armes offenſives contre les Carthaginois, il n'y auroit aucune grace à eſpérer pour lui.

Les Carthaginois perdent la Sardaigne.

Vers ce même tems, les étrangers qui gardoient l'Iſle de Sardaigne, imitant Mathos & Spendius, ſe revoltérent contre les Carthaginois qui y étoient, & aiant enfermé dans la citadelle Boſtar Chef des troupes auxiliaires, ils le tuérent lui & tout ce qu'il avoit de ſes Concitoiens. Les Carthaginois jettérent encore les yeux ſur Hamon, & l'envoiérent là avec une armée, mais ſes propres troupes l'abandonnérent pour ſe tourner du côté des rebelles, qui ſe ſaiſirent enſuite de ſa perſonne, & l'attachérent à une croix. On inventa auſſi de nouveaux

ſupplices contre tous les Carthaginois qui étoient dans l'Iſle, il n'y en eut pas un d'épargné. Après cela on prit les villes, on envahit toute l'Iſle, juſqu'à ce qu'une ſédition s'étant élevée, les naturels du païs chaſſérent tous ces étrangers, & les obligérent de ſe retirer en Italie. (*a*) C'eſt ainſi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, Iſle, de l'aveu de tout le monde, très-conſidérable par ſa grandeur, par la quantité d'hommes dont elle eſt peuplée & par ſa fertilité. Nous n'en dirons rien davantage, nous ne ferions que répéter ce que d'autres ont dit avant nous (*b*).

(*a*) *Les naturels du païs chaſſérent tous ces étrangers, & les obligérent de ſe retirer en Italie.*] Nous ne ſçaurions nous empêcher de remarquer une contradiction de notre Auteur, qui eſt à peine concevable. Comment l'accorder avec lui-même dans ce paſſage? Dans le chapitre ſuivant ce n'eſt plus cela, c'eſt viſiblement le contraire. Les Hiſtoriens tombent ſouvent dans des oublis aſſez étranges, mais celui de notre Auteur eſt énorme. De grace qu'on paſſe, pour s'en convaincre, au Chapitre indiqué, & l'on va voir l'endroit contradictoire où il dit formellement que *vers ce tems-là les étrangers de la Sardaigne étoient venus d'eux-mêmes offrir cette Iſle aux Romains, que ceux-ci prirent le deſſein d'y paſſer*, après l'avoir refuſée au commencement. C'eſt-à-dire qu'ils prirent cette réſolution lorſqu'ils s'apperçûrent que les Carthaginois armoient une flotte pour la reprendre ſur les rebelles étrangers, qui s'en étoient rendus les maîtres pendant qu'ils étoient engagez contre ceux de l'Afrique, qu'ils venoient d'exterminer: ceux de Sardaigne n'en avoient donc pas été chaſſez *par les naturels du païs*. Ils y étoient donc actuellement. Encore une fois, je ne comprens rien à tout ceci. S'il eſt vrai qu'ils en euſſent été expulſez, il falloit que cet événement fût très-remarquable, puiſqu'il dit trois ou quatre lignes plus bas, qu'il n'en dira rien davantage, qu'il ne feroit que répéter ce que tant d'autres en ont dit. Eh! que peut-il dire de plus pour nous convaincre d'une contradiction épouvantable? Et s'il vous plaît ces deux faits oppoſez ſe touchent preſque l'un l'autre, & le dernier paré de toutes les circonſtances qu'on ſçauroit déſirer pour détruire l'autre, qu'il appuie pourtant du témoignage de pluſieurs Hiſtoriens qui en ont parlé. Je n'aurai aucun égard à celui-ci, puiſque le dernier eſt le prétexte de la guerre des Romains contre Carthage.

En fait d'hiſtoire les contradictions ne ſe pardonnent jamais, & ceux qui y ſont ſujets n'ont qu'à paſſer condamnation, & avouer tout doucement qu'ils ſe ſont trompez. Il faut les laiſſer en propre, & comme un privilege attaché aux poëtes, aux Orateurs, aux Avocats, & aux Théologiens controverſiſtes; c'eſt là leur terrain, ils peuvent l'enjoliver, ou s'y retrancher ſelon le beſoin. Homére, comme poëte, ſe ſervant de ce droit dans le ſecond Livre de l'Odyſſée, & dans le douziéme de l'Iliade, a dit des choſes touchant les Augures qui ſont tout-à-fait contraires à celles qu'il a dites ailleurs. Ciceron, comme Orateur, ne fait nulle façon de ſe contredire, quand il lui plaît; & Bellarmin, comme Controverſiſte, & ſes Antagoniſtes, tout comme lui, excellent dans ce grand art. A l'égard des Avocats, c'eſt un droit qui leur eſt acquis depuis que le mien & le tien ont été en vogue; ils peuvent ſe contredire autant que bon leur ſemble, & ſe réfuter eux-mêmes quand ils ont en tête deux ſortes d'ennemis. Qui le croiroit! Ciceron a fait leur apologie ſur ce ſujet. Les Juriſconſultes ſont grands Maîtres en matiére de contradiction. On peut dire que Balde eſt le Prince, & comme le Chef de toute la bande. Les excuſes dont tous ces gens-là colorent leurs contradictions, ſont très-ſubtiles: quand elles ſeroient les plus ſolides du monde, elles ne vaudroient rien, & ne ſerviroient de rien aux Hiſtoriens; ce ſeroit un ridicule azile s'ils y recouroient: ils n'ont pas autre choſe à faire, ſinon d'avouer tout franchement & de bonne foi que la mémoire leur a failli. Il n'y a pas d'autre remède; mais cet aveu ne guérit point le mal, la poſtérité en ſouffre trop.

(*b*) *Nous n'en dirons rien davantage; nous ne ferions que répéter ce que d'autres ont dit avant nous.*] Cette révolution de la Sardaigne devoit être conſidérable, puiſ

Fraude & cruauté de Mathos & de Spendius.

Mathos, Spendius & Autarite voiant l'humanité dont Amilcar uſoit envers les priſonniers, craignirent que les Afriquains & les étrangers gagnez par cet attrait, ne couruſſent chercher l'impunité qui leur étoit offerte; ils tinrent conſeil pour chercher enſemble par quel nouvel attentat ils pourroient mettre le comble à la rébellion : le réſultat fut qu'on les convoqueroit tous, & que l'on feroit entrer dans l'aſſemblée un Meſſager comme apportant de Sardaigne une Lettre de la part des gens de la même faction qui étoient dans cette Iſle. La choſe fut éxécutée, & la lettre portoit, qu'ils obſervaſſent de près Geſcon & tous ceux qu'il commandoit, & contre qui ils s'étoient révoltez à Tunis; qu'il y avoit dans l'armée des pratiques ſecretes en faveur des Carthaginois. Sur cette nouvelle prétendue, Spendius recommande à ces nations de ne ſe laiſſer pas éblouïr à la douceur qu'Amilcar avoit eue pour les priſonniers : qu'en les renvoiant ſon but n'étoit pas de les ſauver, mais de ſe rendre par-là maître de ceux qui reſtoient, & de les envelopper tous dans la même punition, dès qu'il les auroit en ſa puiſſance, qu'ils ſe gardaſſent bien de renvoier Geſcon; que ce ſeroit une honte pour eux de lâcher un homme de cette importance & de ce mérite; qu'en le laiſſant aller ils ſe feroient un très-grand tort, puiſqu'il ne manqueroit pas de ſe tourner contre eux, & de devenir leur plus grand ennemi. Il parloit

que tant d'Auteurs ſe ſont mêlez d'en écrire. Je ne ſçai ſi Polybe n'auroit pas mieux fait de nous en apprendre quelque choſe. Il ne pouvoit écarter cet événement ſans manquer directement au ſujet qu'il traite, & aux loix même de l'Hiſtoire : cette négligence n'eſt pas pardonnable, nous la lui avons déja reprochée dans nos Obſervations; c'eſt un grand défaut dans un Hiſtorien qui traite des guerres de ſon tems, dans tous les Etats du monde connu. J'ai encore un petit reproche à lui faire : je voudrois bien ſçavoir quel eſt cet Hannon que les ſoldats rebelles de la Sardaigne firent mourir ſi cruellement? S'il avoit un ſurnom, comme il eſt hors de doute que les ſurnoms étoient en uſage chez les Carthaginois, comme chez les Romains, & chez tous les peuples du monde, n'eût-il pas mieux fait de l'ajoûter à l'autre, pour le diſtinguer de celui qui débuta ſi mal contre les troupes révoltées d'Afrique?

Je n'apperçois encore de quelque choſe qui a tout l'air d'une contradiction. Dès le commencement de cette guerre, il nous dit que la rebellion des ſoldats étrangers des Carthaginois fut générale, qu'il n'en reſta qu'un très-petit nombre qui demeurétent fidéles; & ſi peu, dit notre Auteur, qu'Amilcar fut obligé de former une armée de la jeuneſſe de Carthage, qu'il aguerrit & diſciplina à ſa maniére. Voilà pourtant une armée d'étrangers que les Carthaginois envoient en Sardaigne contre ces nouveaux rebelles, qui s'en ſont rendus les maîtres; & cette armée eſt à peine arrivée, qu'elle ſe ſouléve & ſe joint aux autres, & leur livre ſon Général. Ces troupes n'étoient donc pas compoſées de ſoldats ſujets de Carthage? Cela n'eſt pas vrai-ſemblable. S'ils étoient étrangers, d'où les a-t-on pû tirer? Que penſer de tout ceci? Je ſuppoſe que la République eût encore aſſez de ces ſortes de gens pour former un corps d'armée : pouvoit-elle ſans une extrême imprudence, les envoier pour réduire leurs camarades? Devoit-on douter un ſeul moment qu'ils ne ſe ſoulevaſſent à l'éxemple des autres?

Digitized by Google

encore lorſqu'un autre Meſſager, comme arrivant de Tunis, apporta une lettre ſemblable à la premiére. Sur quoi Autarite prenant la parole, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moien de rétablir les affaires que de ne jamais plus rien eſpérer des Carthaginois : que quiconque attendroit quelque choſe de leur amitié ne pouvoit avoir qu'une alliance feinte avec les étrangers ; qu'ainſi il les prioit de n'avoir d'oreilles, d'attention ni de confiance que pour ceux qui les porteroient aux derniéres violences contre les Carthaginois, & de regarder comme traîtres & comme ennemis tous ceux qui leur inſpireroient des ſentimens contraires : que ſon avis étoit que l'on fît mourir dans les plus honteux ſupplices Geſcon, tous ceux qui avoient été pris, & tous ceux que l'on prendroit dans la ſuite ſur les Carthaginois. Cet Autarite avoit dans les conſeils un très-grand avantage, parce qu'aiant appris par un long commerce avec les ſoldats à parler Phénicien, la plûpart de ces étrangers entendoient ſes diſcours. Car la longueur de cette guerre avoit rendu le Phénicien ſi commun, que les ſoldats pour l'ordinaire, en ſe ſaluant, ne ſe ſervoient pas d'autre langue. Il fut donc loué tout d'une voix, & il ſe retira comblé d'éloges. Vinrent enſuite des particuliers de chaque nation, leſquels par reconnoiſſance pour les bienfaits qu'ils avoient reçûs de Geſcon demandoient qu'on lui fît grace au moins des ſupplices ; comme ils parloient tous enſemble & chacun en ſa langue, on n'entendit rien de ce qu'ils diſoient : mais dès qu'on commença à entrevoir qu'ils prioient qu'on épargnât les ſupplices à Geſcon, & que quelqu'un de l'aſſemblée eût crié, *Tue, tue* : ces malheureux furent aſſommez à coups de pierres, & emportez par leurs proches comme des gens qui auroient été égorgez par des bêtes féroces. Les ſoldats de Spendius ſe jettent enſuite ſur ceux de Geſcon, qui étoient au nombre d'environ ſept cens. On les méne hors des retranchemens, on les conduit à la tête du camp, ou d'abord on leur coupe les mains en commençant par Geſcon, cet homme qu'ils mettoient peu de tems auparavant au-deſſus de tous les Carthaginois qu'ils reconnoiſſoient avoir été leur protecteur, qu'ils avoient pris pour arbitre de leurs différends ; & après leur avoir coupé les oreilles, rompu & briſé les jambes, on les jetta tout vifs dans une foſſe. Cette nouvelle pénétra de douleur les Carthaginois : ils envoiérent ordre à Amilcar & à Hannon, de courir au ſecours & à la vengeance de ceux qui avoient été ſi cruellement maſſacrez. Ils dépêchérent encore des Hérault d'armes, pour

demander à ces impies les corps morts. Mais loin de livrer ces corps, ils menacérent que les premiers Députez ou Hérauts-d'armes qu'on leur envoieroit, feroient traitez comme l'avoit été Geſcon. En effet cette réſolution paſſa enſuite en loi, qui portoit que tout Carthaginois, que l'on prendroit, perdroit la vie dans les ſupplices, & que tout allié des Carthaginois leur ſeroit renvoié les mains coupées, & cette loi fut toujours obſervée à la rigueur.

Réflexions ſur cet événement.

Après cela n'eſt-il pas vrai de dire que ſi le corps humain eſt ſujet à certains maux qui s'irritent quelquefois juſqu'à devenir incurables, l'ame en eſt encore beaucoup plus ſuſceptible? Comme dans le corps il ſe forme des ulcéres que les remédes enveniment, & dont ils ne font que hâter les progrès, & qui d'un autre côté laiſſez à eux-mêmes ne ceſſent de ronger les parties voiſines, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus rien à dévorer: de même dans l'ame il s'éleve certaines vapeurs malignes, il s'y gliſſe certaine corruption qui porte les hommes à des excès dont on ne voit pas d'exemples parmi les animaux les plus féroces. Leur faites-vous quelque grace, les traitez-vous avec douceur? C'eſt piége & artifice, c'eſt ruſe pour les tromper, ils ſe défient de vous & vous haïſſent d'autant plus, que vous faites plus d'efforts pour les gagner. Si l'on ſe roidit contre eux, & que l'on oppoſe violence à violence, il n'eſt point de crimes, point d'attentats, dont ils ne ſoient capables de ſe ſouiller: ils font gloire de leur audace, & la fureur les tranſporte juſqu'à leur faire perdre tout ſentiment d'humanité. Les mœurs déréglées & la mauvaiſe éducation ont ſans doute grande part à ces horribles déſordres; mais bien des choſes contribuent encore à produire dans l'homme cette diſpoſition. Ce qui ſemble y contribuer davantage, ce ſont les mauvais traitemens & l'avarice des Chefs. Nous en avons un triſte éxemple dans ce qui s'eſt paſſé pendant tout le cours de la guerre des étrangers, & dans la conduite des Carthaginois à leur égard.

OBSERVATIONS

Sur la bataille gagnée par Amilcar ſur les rebelles.

Y A-t'il affectation de briéveté, pour exceſſive qu'elle puiſſe être, qui permette à un auſſi grand Hiſtorien que le nôtre, de négliger de nous apprendre un événement auſſi remarquable que celui de cette bataille ? Tout au moins eût-il dû nous donner quelques circonſtances les plus eſſentielles. Mais il ſe reſtraint d'une maniére, & coupe tellement le fil de ſa narration, qu'à moins de forcer les conjectures il n'y a pas moien d'en rien tirer pour notre inſtruction. Comment ſe peut-il qu'un auſſi grand homme qu'Amilcar, ait pû s'engager dans ces défilez de montagnes ſans s'aſſûrer des paſſages par où il étoit entré ? Cette conduite donne une furieuſe atteinte à cette prudence & à cette prévoiance qu'on remarque par tout ailleurs où il a fait la guerre ; car il eſt viſible qu'il manqua de l'une & de l'autre pour prévoir & prévenir le malheur qui lui arriva. Véritablement ce malheur ſe tourna en bonheur ; mais la portion de la fortune fut la plus groſſe. Après cela les Capitaines qui n'approchent pas du mérite de ce Carthaginois célébre, quoique fort habiles dans leur eſpéce d'habileté, peuvent-ils trouver étrange que nous remarquions des taches & des ſujets de gloſe dans leur conduite, puiſqu'un Capitaine de la volée de celui-ci n'en eſt pas éxemt ? Quelle ſera donc cette nouvelle race de Dieux, qui oſera s'élever contre ceux qui trouveront à redire dans quelques-unes de leurs actions, puiſqu'un homme, pour revenir encore à la charge ; comparable aux plus grands de l'antiquité, & que d'autres qui ſont venus au monde longtems devant & longtems après, & juſqu'au tems où nous vivons, nous ont laiſſé plus ou moins de marques de la foibleſſe humaine !

Nous ne pouvons rien établir d'aſſûré dans ces obſervations, rien qui ne ſoit problématique & conjecturé. La défection de Naravaſe du parti des rebelles, & les deux mille Numides qu'il lui amena ſauvérent la réputation de ce Capitaine, qui ne courut jamais plus de riſque : c'eſt Polybe qui nous le fait fort bien entendre. Avec tout le reſpect dû à ſes grandes lumiéres, nous ne ſerons pas de ſon ſentiment ; nous convenons que ce ſecours lui ſervit d'un bon appui, & qu'il n'aida pas peu à le tirer des fâcheux embarras où il dut ſe trouver dans un pas ſi dangereux ; mais cela n'étoit pas capable de le ſauver. Franchement il dut ſon ſalut & ſa gloire à l'ignorance & à la ſottiſe des Généraux rebelles ; ils s'étoient rendus maîtres de toutes les iſſues, & des hauteurs des montagnes ; ils n'avoient qu'à s'y maintenir, qu'à s'y bien fortifier, qu'à établir des communications d'un poſte à l'autre. Peut-être redoutérent-ils quelque coup imprévû de la part de cet eſprit audacieux, ruſé & plein de reſſources : ils avoient lieu de s'en défier, ſur tout manquant de lumiéres & de capacité dans une maniére de guerre, qu'on peut appeller occulte,

où leur ennemi excelloit pardeſſus tous. Peut-être encore que les poſtes qu'ils occupoient étant trop éloignez les uns des autres, ils craignoient qu'ils ne pûſſent s'y porter & s'entre-ſecourir aſſez tôt, & que la perte de l'un ne lui fût une occaſion de tomber ſur tous, les uns après les autres, pendant que tous ſeroient en mouvement pour s'entredonner les mains; au lieu qu'en reſtant unis & en forces, ils ſeroient en état d'accabler Barcas de leur nombre? ſorte de guerre franche & ouverte qui étoit plus à portée de leur eſprit; c'eſt l'ordinaire des Généraux malhabiles, qui n'oſeroient ſe dégarnir nulle part, qui ne ſe croient jamais en ſûreté où ils ſont en petit nombre, & qui craignent toujours où ils ne ſont pas; ce qui fait qu'ils abandonnent les plus belles entrepriſes par l'opinion de leur foibleſſe & par leur ignorance, qui ne leur permet pas d'agir où leur attention ſe trouve diviſée comme leurs forces.

De toutes les guerres, il n'y en a point de plus difficiles & de plus ruſées, & en même tems de plus dangereuſes, que celles des hautes montagnes qui forment des pas & des vallées profondes, où il y a des chemins difficiles, des ravins & des précipices affreux, & mille autres obſtacles, qui fourniſſent une infinité de ruſes & de reſſources. C'eſt dans ces ſortes de ſituations qu'un grand Capitaine peut mettre en uſage tout ce que la ſcience de la guerre a de plus grand & de plus digne de ſon adreſſe & de ſon ſçavoir. C'eſt dans ces ſortes de païs que ſe font les bons coups. Mais pour cela il faut être alerte à ſaiſir l'occaſion.

Les rebelles en avoient trouvé une bonne, ils en profitérent d'abord: leur ignorance les fit changer, & la leur fit perdre. Ils levérent tous leurs poſtes, lorſque le Général Carthaginois s'avança dans la plaine, & leur préſenta la bataille; cette réſolution venoit de l'extrémité où il ſe trouvoit: comment ſe peut-il que les rebelles ne s'en apperçûſſent pas? L'ennemi ne les avertiſſoit-il pas par cette manœuvre, qu'il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource & d'autre parti à prendre que celui de combattre; qu'en ne le faiſant pas ſa perte étoit aſſûrée, qu'en le faiſant ſon ſalut étoit infaillible?

J'ai ouï dire mille fois en ma vie, qu'il falloit agir au contraire de ce que veut l'ennemi. Cette maxime eſt née avec la guerre. Il ſuffiſoit que Barcas ſouhaitât la bataille pour ne la vouloir pas. Ils connoiſſoient l'eſprit & le caractére du Général qu'ils avoient en tête, il ne falloit pas s'expoſer à une action générale, où il n'y avoit rien à gagner pour eux; au lieu qu'ils pouvoient tout eſpérer en conſervant tous leurs poſtes. Ils les abandonnent cependant, pour le combattre avec toutes leurs forces réünies, & en raſe campagne. N'eſt-ce pas abandonner le certain pour l'incertain? Car la ſupériorité du nombre ne fait rien contre un ennemi plus foible à la vérité, mais qui oppoſe un plus grand art & une tactique plus profonde. Je l'ai déja dit mille fois. Mais peut-on trop le redire?

Ces gens-là ne connoiſſoient que ce qu'ils avoient appris d'une aſſez longue expérience, & que ce qu'ils avoient vû & pratiqué ſous les ordres de ce grand Capitaine; ils n'avoient pas tout vû. La pratique ne nous apprend pas les différentes méthodes. Les païs n'étant pas tous les mêmes, ils euſſent dû ſçavoir qu'on ſe régle ſelon le tems & les lieux, & que dans un terrain ſemblable un habile Général varie ſes ordres,

ordre, & la diſtribution de ſes armes. La routine eſt toujours la même dans les eſprits communs, mais la ſcience change tout.

Le parti que Mathos & Spendius avoient d'abord pris, étoit le ſeul auquel ils euſſent dû ſe tenir, & le plus à portée de leur eſprit & de leur expérience. Dans ces ſortes de conjonctures favorables, on doit reſter dans les poſtes occupez, comme nous l'avons dit plus haut, s'y fortifier par de bons abattis d'arbres, qui ſont de tous les obſtacles les plus difficiles à vaincre, ou pour mieux dire les plus inſurmontables.

Les Généraux doivent être nuit & jour à cheval, viſiter ſans ceſſe les poſtes, rompre les chemins, garder les hauteurs qui nous paroiſſent même les moins pratiquables, & les garnir d'un abattis; car quand même les arbres ne ſe trouveroient pas ſur les lieux, rien n'empêche d'en tirer d'ailleurs, & de les tranſporter où l'on veut. Poſter des gardes par tout pour s'entr'avertir de l'une à l'autre avec des ſignaux concertez, du feu, des fuſées, des boëtes la nuit, & le jour de la fumée, &c. C'eſt dans ces occaſions heureuſes où l'on doit ne rien hazarder, tout craindre de l'audace déſeſpérée d'une ennemi qui ſe voit envelopé de toutes parts, & ſe garder ſur toutes choſes de prendre trop peu de meſures; il faut les pouſſer juſqu'au ſcrupule: on n'en ſçauroit jamais trop prendre dans ces ſortes de cas.

J'ai mille fois obſervé dans les campagnes que j'ai faites dans les Alpes & les Pirenées, & particuliérement dans les premiéres, que je connois parfaitement, que nous n'avons jamais connu ni ſçû profiter de nos avantages; nos ennemis n'y ont pas vû plus clair. Cet aveuglement ne doit pas nous ſurprendre; il [illegible] dépend d'une étude profonde des lieux, non en conſultant ceux du païs, quoique ce ſoit un bon moien & un grand ſoulagement à notre pareſſe, mais en les parcourant & en les examinant ſoi-même. Sans cette connoiſſance accompagnée de beaucoup de méditation, il n'eſt pas poſſible, même aux plus grands génies, de pouſſer au grand de la guerre, & de rien faire au-delà du médiocre. On me croira, ſi l'on veut, j'ai vû par l'étude du païs, & avec une extrême ſurpriſe, qu'on pouvoit enfermer l'ennemi dans ces vallées, & renouveller l'événement des fourches Caudines, ou celui de la Hache, où Amilcar enferma les troupes rebelles. Ces piéges ſubſiſtent encore, & ces ſortes de deſſeins peuvent encore arriver, ſoit que nous allions à l'ennmi dans ces vallées, ou qu'il lui prenne envie de venir à nous. Il ſuffit de part & d'autre que l'on connoiſſe les camps & les hauteurs qu'il faut occuper, & qu'avec cette connoiſſance on ſoit prompt à ſaiſir les occaſions. Mais, ſoit dit ſans offenſer perſonne, aucun des deux partis n'a connu ces avantages, qui dépendent, comme je l'ai dit plus haut, non des yeux & du travail d'autrui, mais des yeux & du travail de celui qui commande.

Peut être que ces Généraux les ont connu ces avantages, mais qu'ils n'ont oſé prendre ſur eux une entrepriſe ſi difficile, ſi rare & ſi nouvelle, ſûre pourtant, parce que l'ennemi n'eût jamais pû ſe douter d'une choſe ſi hardie. Elle eſt hardie en effet par la néceſſité où l'on ſe trouve de diviſer ſes forces. D'ailleurs, dira-t-on, il faut s'éloigner de ſes vivres. Nullement, la ligne de communication ſubſiſte toujours; on la conſerve en ſe fortifiant puiſſamment dans ſon camp, pour s'y défendre avec peu forces pendant qu'on ſe ſaiſit de tous les paſ-

ſages & des iſſues par où l'ennemi peut ſe retirer. Je remarquai, pendant que j'étois dans le païs, qu'on pouvoit aiſément communiquer à ces poſtes par les revers des montagnes, quoiqu'affreuſes & impratiquables en apparence, car toutes en ont. Ces ſortes de coupe-gorges ſe trouvent par tout dans les païs de montagnes, & plus particuliérement dans les Alpes & les Pirenées, dans celles de Provence & ailleurs. Ce qu'il y a de plus avantageux dans cette ſorte de guerre, c'eſt qu'on ne ſçauroit ignorer les endroits des campemens, des marches, & tous les mouvemens que l'ennemi peut faire, dès l'inſtant qu'il s'engage dans le païs; il n'eſt pas beſoin d'expérience pour ſçavoir cela, un homme du païs le devinera tout auſſi-bien que le Général de l'armée. Notre deſſein étoit de donner un plan de ces montagnes & de ces vallées pour expliquer le principe & la méthode avec plus de clarté. Nous avons eu nos raiſons pour ne pas le faire, qu'on peut aiſément comprendre, au moins à l'égard de ce plan. D'ailleurs ce n'eſt pas ici le lieu de traiter cette matiére à fond; car bien que nous en aions déja touché quelque choſe, comme on l'a pû voir, nous avouerons qu'il s'en faut encore de beaucoup que nous aions approché de l'éxactitude méthodique: une partie ſi importante de la guerre, qui renferme tant de cas particuliers, ne ſe traite pas dans ſept ou huit pages.

OBSERVATIONS

Sur les ruſes dont les Chefs des Rebelles ſe ſervirent pour que la révolte fût ſans retour.

LA politique ordinaire de ceux, qui ſe ſont mis à la tête d'un parti rebelle, eſt de fomenter le mécontentement, & de faire ſentir aux ſoldats qu'une révolte ne ſe pardonne guéres, & qu'il eſt de leur ſûreté d'emploier tout ce qu'ils ont de force & de courage pour la victoire; que leur ſalut en dépend, & qu'en cédant de leurs prétentions ils ſeront tôt ou tard châtiez, & les victimes du reſſentiment du Prince. Il y en a qui vont plus loin, & qui pouſſent les choſes à une telle extrémité, qu'aucun de ceux qui ont pris les armes ne peut rien eſpérer de la clémence du Souverain. Spendius & Mathos ſe mettent ſur ce pied, par les plus grands forfaits & les cruautez les plus inouïes, contre toutes les loix de la bonne guerre, & par tout ce qu'on peut imaginer de plus inhumain & de plus barbare, & engagent par là leurs troupes à courir la méme fortune, & à demeurer fidéles dans leur parti, par l'appréhenſion du châtiment.

Le diſcours que Spendius tint à ſes ſoldats, eſt remarquable, & d'un homme très-ruſé & très-ſubtil. Il leur fit entendre qu'il *ne falloit pas qu'ils ſe laiſſaſſent ebloüir à la douceur qu'Amilcar avoit eue pour les priſonniers: qu'en les renvoiant, ſon but n'étoit pas de les ſauver, mais de ſe rendre par-là maître de ceux qui reſtoient, & de les enveloper tous dans la méme punition, dès qu'il les auroit en ſa puiſſance.*

Je ſuis perſuadé qu'il penſoit & qu'il diſoit vrai; chacun peut voir s'il y avoit beaucoup à compter ſur leur

Digitized by Google

foi, ſur leurs promeſſes & ſur leur reconnoiſſance. Lorſqu'on ſe trouve engagé dans une guerre contre de tels ennemis, il eſt plus avantageux de jetter le fourreau, ſi l'épée eſt une fois tirée, que de la remettre dedans par un accommodement. Je le répéte encore, la foi Carthaginoiſe étoit trop bien connue, pour qu'il fût beſoin d'emploier tant de détours de Rhétorique pour en perſuader les Afriquains & les étrangers; mais comme le mérite & la probité d'Amilcar étoient en très-grande eſtime parmi ces mutins, qu'il les avoit dreſſez lui-même à la guerre, leurs Chefs virent bien qu'il falloit emploier des moiens plus efficaces pour empêcher que les remords de leurs crimes, & le peu d'apparence de réſiſter contre un ſi grand Capitaine, ne les portât à rentrer dans leur devoir, & à profiter de l'amniſtie qu'il leur offroit, après l'avoir ſi noblement & ſi généreuſement accordée à leurs priſonniers, quoiqu'ils euſſent été pris les armes à la main.

Les Généraux rebelles imaginérent les deux lettres, qu'ils feignirent venir des nouveaux révoltez de la Sardaigne; ce qui produiſit tout l'effet qu'ils en avoient attendu. Ils ſe prévalurent de l'indignation des ſoldats, qui prenant tout ce que ces lettres contenoient pour des véritez, & ne ſe défiant pas de leurs Chefs, qui plus méchans qu'eux, les pouſſoient aux plus grandes extrémitez, ils ſe précipitérent dans le dernier & le plus énorme des attentats. Des gens apoſtez, & les plus mutins de l'aſſemblée, s'écrient qu'il faut venger la trahiſon, & font périr par les ſupplices les plus cruels & les plus atroces, tous les priſonniers Carthaginois; & pour mettre le comble à leurs crimes, ils font mourir très-cruellement le brave & fameux Geſcon, qui jamais n'avoit cherché qu'à leur faire plaiſir. La harangue d'Autarite valoit bien celle de Spendius, & au-delà: l'on voit bien par les précautions qu'il prend pour rendre cette guerre irréconciliable, que c'étoit un homme d'eſprit, & d'un fin diſcernement, & avec cela un très-grand ſcélérat. Son diſcours & ſon édit en ſont une bonne preuve.

Après une action ſi horrible, & une telle infraction des loix de la guerre, les troupes rebelles ſe trouverent au point juſte où Spendius & Mathos les ſouhaitoient; car par un tel coup ils ſe fermoient toutes les voies d'accommodement, & n'avoient plus à attendre qu'une cruelle repréſaille de la part des Carthaginois. Par ces cruautez, leurs Généraux ſe virent délivrez de la crainte qu'ils avoient que leurs troupes ne les abandonnaſſent par l'eſpérance du pardon, & qu'ils ne portaſſent eux ſeuls la peine du crime des autres.

La ruſe dont ſe ſervit Litanique, pour engager ceux d'Autun dans la révolte générale des Gaules, eſt fort approchante de celle de Mathos & de Spendius. Céſar s'étend beaucoup ſur cet événement dans ſes Commentaires. Cette action de Litanique eſt d'une conduite ſi ſubtile & ſi fine, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer, quoiqu'elle renferme une perfidie très-déteſtable, & l'action d'un très-méchant homme. Ce jeune Seigneur & ſes freres, qui étoient des premiers d'Autun par leur naiſſance, ſe laiſſérent entraîner à la révolte par les diſcours & les remontrances de Convictolitan, ſouverain Magiſtrat de la République, déja corrompu par l'argent des Auvergnats, qui avoient fait ſoulever toutes les Gaules contre Céſar, & auſquels il vouloit ſe joindre avec toutes

les forces de ſon païs. Ce Magiſtrat s'étant aſſûré de ces Seigneurs, donna à l'un d'eux la conduite des troupes qu'on devoit mener au camp de Céſar, avec un grand convoi pour l'armée qui étoit devant Clermont : mais avant que de partir, on convint que ſes freres iroient ſe rendre au camp des Romains, pour éxécuter ce qu'ils avoient comploté enſemble à l'égard des troupes d'Autun qui ſervoient dans ce ſiége, qu'ils tâcheroient de corrompre, & de les faire paſſer dans l'armée de Vercingentorix. A peine Litanique eſt à ſept ou huit lieues de Clermont, » qu'il aſſemble tumultuairement les » ſoldats, dit Céſar, & leur dit en » pleurant : Où allons-nous compa- » gnons? Toute notre nobleſſe, toute » notre cavalerie eſt défaite ; Epére- » dorix & Viridomare, les plus il- » luſtres de la jeuneſſe, ont été maſ- » ſacrez ſous prétexte de rébellion, » ſans avoir ſeulement été ouïs dans » leur défenſe. Je ne vous dirai point » comme la choſe s'eſt paſſée, ap- » prenez-le de ceux qui étoient pré- » ſens ; car la douleur m'ôte la pa- » role, après le meurtre de mes pa- » rens & de mes freres. Là-deſſus il » fait avancer des gens apoſtez qui » confirment ce qu'il avoit dit, que » ſur une fauſſe accuſation d'avoir eu » intelligence avec les ennemis, les » Romains avoient taillé en piéces » toute la cavalerie d'Autun, & que » pour eux ils s'étoient ſauvez parmi » la foule. Les ſoldats s'écrient que » Litanique pourvoie à leur ſalut. » Comme ſi, dit-il, la choſe avoit » beſoin de délibération, & qu'il ne » fallût pas ſe joindre en diligence » à ceux de Clermont avant que les » Romains viennent nous attaquer. » S'il nous reſte donc quelque cou- » rage, vengeons le meurtre de nos » gens ſur ceux-ci ; en diſant cela, » il leur montre les Citoiens Ro- » mains, qui amenoient un grand » convoi au camp ſous leur eſcorte ; » ſi bien qu'ils furent maſſacrez, & » le convoi pillé. Puiſque nous ſom- mes embarquez dans cette affaire, il faut la finir dans ce qu'elle a de plus eſſentiel, car elle eſt curieuſe.

Après une action ſi infâme, » Li- » tanique dépêche des courriers par » tout, pour exciter le païs ſous le » même prétexte à prendre la même » vengeance, continue Céſar, qui fut tout auſſitôt averti de cette perfidie, ou pour dire pis, de cette ingratitude de ceux d'Autun, auſquels il avoit procuré la liberté, bien loin d'avoir deſſein de la leur ravir. Il détache un grand corps de ſon armée, & part lui-même à la tête ; il force une marche, pour ne leur pas donner le tems de joindre l'armée de Vercingentorix. Il les atteint, & les fait inveſtir tout ſur le champ par ſa cavalerie. » Enſuite il commande » à Epéredorix & à Viridomare, » dont on avoit fauſſement publié la » mort, de ſe montrer aux premiers » rangs, & d'appeller ceux de leur » connoiſſance. La fourbe étant dé- » couverte, tous les ſoldats com- » mencent à tendre les mains, & » à jetter leurs armes, & cepen- » dant Litanique ſe ſauve. Il dépendoit de Céſar de les faire tous périr & tailler en piéces ; il n'en fit rien, & fit un trait de tres-grande prudence. Il ſe contenta de dépêcher à ceux d'Autun, pour les informer de ce qui s'étoit paſſé ; mais il étoit trop tard, les dépeches de Litanique avoient prévenu celles de Céſar, & produit un tel effet, que ſans délibérer » ils maſſacrérent tous les Ci- » toiens Romains, & les traînérent » en captivité, après avoir ſaccagé » leurs biens : le tout à la perſuaſion » de Convictolitan, qui étoit bien

» aiſe d'engager le peuple dans un » crime dont il ne ſe pût repentir.

Il y a des ſcélérats, dit Bayle quelque part, qu'on eſt forcé d'admirer, à cauſe qu'ils ſont voir je ne ſçai quelle grandeur d'ame dans leurs crimes, mais dans cette action de Litanique & de Convictolitan, que voit-on qui ne ſoit au deſſus de ce qu'on peut imaginer de plus bas & de plus infame? Peut-on porter plus loin la perfidie & l'ingratitude? Quitter un parti pour en prendre un autre, quelque peu de raiſons que l'on ait de le faire, on vous paſſe cela: mais de faire un maſſacre général de perſonnes innocentes, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit concevoir ſans horreur, & ſans une très-grande indignation.

Il ne falloit rien moins qu'une grande victoire pour remettre les Gaules dans l'obéïſſance, & particuliérement ceux d'Autun, qui étoient les plus puiſſans, & dont la rébellion touchoit extrémement Céſar; il réüſſit à tout, il bat les rebelles dans un grand combat, les pourſuit juſqu'à Aléxia, les bloque par cette fameuſe circonvallation, bat l'armée du ſecours & la taille en piéces, prend la ville & Vercingentorix, qu'il réſerve pour ſon triomphe. Il n'en alla pas ainſi des ſoldats révoltez d'Afrique, il fallut donner une infinité de combats & de batailles; & bien que Barcas fût toujours victorieux, & qu'il eût fait périr cinquante mille hommes dans les détroits des montagnes de la Hache, victoire la plus complette dont on ait jamais ouï parler, puiſqu'il n'y en eut aucun qui pût en porter la nouvelle; il en reſta encore aſſez de ceux qui ne s'étoient pas trouvez à la défaite, pour oſer tenir tête au victorieux. Ils donnérent encore une bataille, qui décida enfin de cette guerre.

Je ne ſçai ſi Amilcar ne fit pas ſonder Mathos & Spendius, & les autres Généraux des rebelles, par l'eſpérance du pardon, & par des avantages capables de tenter leur cupidité. Car quels pouvoient être leurs deſſeins, à moins qu'ils ne ſe fuſſent mis en tête de ſoumettre Carthage? ce qui étoit impoſſible; car quand cela ſeroit arrivé, il étoit de l'intérêt de toutes les Puiſſances voiſines de conjurer contr'eux, & de les exterminer. Quoiqu'il en ſoit, il eſt hors de doute que les Carthaginois mirent tout ce qu'ils avoient d'induſtrie en œuvre pour les gagner, & qu'ils ne réüſſirent point: tant on ſe défioit d'eux & de leur foi.

CHAPITRE XVIII.

Nouvel embarras des Carthaginois. Siége de Carthage par les Etrangers. Secours que Hiéron fournit à cette ville. Fidélité des Romains à ſon égard. Famine horrible dans le camp des Etrangers, qui demandent la paix. Trompez, ils reprennent les armes, & ſont défaits & taillez en piéces. Siége de Tunis, où Annibal eſt pris & pendu. Bataille déciſive. La Sardaigne cédée aux Romains.

AMilcar ne ſçachant plus comment réprimer l'audace effrénée de ſes ennemis, ſe perſuada qu'il n'en viendroit à bout, qu'en joignant enſemble les deux armées que les Carthaginois avoient en campagne, & qu'en exterminant entierement ces rebelles. C'eſt pourquoi aiant fait venir Hannon, tout ce qu'il en put combattre, fut paſſé au fil de l'épée, & il fit jetter aux bêtes tous ceux qu'on lui amenoit priſonniers. Les affaires des Carthaginois commençoient à prendre un meilleur train, lorſque par un revers de fortune étonnant, elles retomberent dans le premier état. Les Généraux furent à peine joints, qu'ils ſe brouillerent enſemble;*(a)*

(a) *Les Généraux furent à peine joints, qu'ils ſe brouillerent enſemble.*] Il n'y a pas lieu d'en être étonné, & ce ſeroit une très-grande rareté ſi cela n'arrivoit pas. Les Carthaginois ne croioient pas que ç'en fût une, eux qui avoient accoutumé de n'avoir qu'un ſeul Général à la tête de leurs armées. Aujourd'hui ils en mettent deux, un bon & l'autre mauvais; afin que celui-ci, comme plus opiniâtre, rompe toutes les meſures de ſon Collegue, habile & éclairé. Cela arrive toujours, ſoit par envie, ſoit par ignorance, ſoit par manque de hardieſſe, ou par lâcheté: encore une fois, il eſt très-rare que deux Généraux, dont le pouvoir eſt partagé ou alternatif, puiſſent être bien d'accord. Une tête ſeule, avec une prudence & une intelligence médiocre, fera mille fois plus d'effet, & viendra plus aiſément à bout de ſes entrepriſes, que deux braves Généraux habiles & entendus, qui ont de la jalouſie l'un contre l'autre.

Un homme qui voudroit mettre en queſtion, ſi un Roi doit commettre à un ſeul le commandement abſolu de ſes forces, ou s'il eſt à propos de le partager entre pluſieurs, comme cela ſe pratiquoit autrefois en France; un homme, dis-je, qui mettroit cela en queſtion, ſe feroit moquer de lui. Le Cardinal Mazarin tenoit, dit-on, pour le partage du commandement; mais l'autorité du Cardinal Mazarin à cet égard vaut moins que rien.

Les Athéniens & les Lacédémoniens ſe trouvérent-ils bien d'avoir partagé le commandement de leurs armées entre pluſieurs Chefs? Ils eurent lieu de s'en repentir une infinité de fois. Ils ne devinrent pas pour cela plus ſages, & cette folie continua longtems. A la fin ils ſe corrigerent, après la perte de pluſieurs batailles. Les Lacédémoniens ſe raviſérent plutôt; car s'ils avoient moins d'eſprit que les autres, ils avoient du moins plus de ſens. Ils firent donc une loi ſur la diſſention qui ſurvint entre Démarate & Cléomenes, par laquelle l'un de leurs deux Rois demeureroit dans la ville de Sparte, pendant que l'autre commanderoit l'armée de la République. Et ces Romains tant vantez, ne partageoient-ils pas le com-

Digitized by Google

& cela alla ſi loin, que non ſeulement ils perdirent des occaſions favorables de battre l'ennemi, mais qu'ils lui donnerent ſouvent priſe ſur eux. Sur la nouvelle de cette diviſion, les Magiſtrats en éloignerent un, & ne laiſſerent que celui que l'armée auroit choiſi. Outre cela les convois qui venoient des endroits qu'ils appellent les Emporées, & ſur qui ils faiſoient beaucoup de fond, tant pour les vivres que pour les autres munitions, furent tous ſubmergez dans la mer par une tempête: outre qu'alors l'Iſle de Sardaigne, dont ils tiroient de grands ſecours, s'étoit ſouſtraite à leur domination. Et ce qui fut de plus fâcheux, c'eſt que les habitans d'Hippone-Zaryte & d'Utique, qui ſeuls des peuples d'Afrique avoient ſoutenu cette guerre avec vigueur, avoient tenu ferme du tems d'Agathocles & de l'irruption des Romains, (a) & n'avoient jamais pris de réſolution contraire aux intérêts des Carthaginois, non ſeulement les abandonnerent alors & ſe jetterent dans le parti des Afriquains, mais encore conçûrent pour ceux-ci autant d'amitié & de confiance, que de haine & d'averſion pour les autres. Ils tuerent & précipiterent du haut de leurs murailles environ cinq cent hommes qu'on avoit envoiez à leur ſecours, ils firent le même traitement au Chef, livrerent leur ville aux Afriquains, & ne voulurent jamais permettre aux Carthaginois, quelque inſtance qu'ils leur en fiſſent, d'enterrer leurs morts.

Mathos & Spendius, après ces événemens, portérent leur ambition juſqu'à vouloir mettre le ſiége devant Carthage même. Amilcar alors s'aſſocia dans le commandement Annibal, que le Sénat avoit envoié à l'armée, après que Hannon en eût

Siége de Carthage par les étrangers.

mandement de leurs armées? Ils furent longtems & conſtamment dans cette erreur favorite, & preſque toujours battus toutes les fois que les deux Généraux ſe trouvoient d'humeur diſcordante; ce qui arrivoit très-ſouvent. L'infortune de Cannes, qui les humilia ſi fort, vint-elle d'une autre cauſe que de la jalouſie de Varron, qui combattit contre l'avis de ſon Collegue? nous ne pouſſerons pas plus loin cette matiere, parce que notre deſſein eſt de l'épuiſer autre part.

(a) *Seuls des peuples d'Afrique, avoient tenu ferme du tems d'Agathocles, & de l'irruption des Romains.*] Je le crois bien, mais il ne faut pas que cet acte de fidélité nous en impoſe. Ces trois villes ne ſouhaitoient pas avec moins d'ardeur de ſecouer le joug tyrannique de Carthage, que toutes les autres de l'Afrique. Tout ce que l'on peut dire à leur gloire, c'eſt que ſans être plus fidéles elles furent plus ſages. Se ſeroient-elles déclarées en faveur des Romains lors de la diverſion de Regulus? Ç'eût été une très-grande imprudence, elles demeurerent aux écoutes avant que de prendre parti, mais lorſqu'elles s'appercûrent qu'après la priſe d'Aſpis, les Romains ne laiſſoient que quinze mille hommes en Afrique, elles virent bien que le Général Romain n'étoit pas en état de rien faire, & qu'il ſuccomberoit à la fin: & en effet la choſe arriva. A l'égard d'Agathocles, n'y eût-il pas eu de la folie de ſe tourner de ſon côté? N'étoit-ce pas ſe précipiter d'un mal dans un plus grand? Ce tyran n'étoit-il pas le plus inſupportable de tous?

été éloigné par les ſoldats, à cauſe de la méſintelligence qu'il y avoit entre les Généraux. Il prit encore avec ſoi Naravaſe, & accompagné de ces deux Capitaines, il bat la campagne pour couper les vivres à Mathos & à Spendius. Dans cette expédition, comme dans bien d'autres, Naravaſe lui fut d'une extrême utilité. Tel étoit l'état des affaires par rapport aux armées de dehors.

Secours que Hiéron donne à cette Ville.

Les Carthaginois ſerrez de tous les côtez, furent obligez d'avoir recours aux villes alliées. Hiéron, qui avoit toujours l'œil au guet pendant cette guerre, leur accordoit tout ce qu'ils demandoient de lui. Mais il redoubla ſes ſoins dans cette occaſion, voiant bien que pour ſe maintenir en Sicile & ſe conſerver l'amitié des Romains, il étoit de ſon intérêt que les Carthaginois euſſent le deſſus, de peur que les étrangers prévalant ne trouvaſſent plus d'obſtacles à ſuivre leurs projets. En quoi l'on doit remarquer ſa ſageſſe & ſa prudence : car c'eſt une maxime qui n'eſt pas à négliger, de ne pas laiſſer croître une Puiſſance juſqu'au point, qu'on ne lui puiſſe conteſter les choſes mêmes qui nous appartiennent de droit.

Fidélité des Romains à ſon égard.

Pour les Romains, exacts obſervateurs du traité qu'ils avoient fait avec les Carthaginois, ils leur donnerent tous les ſecours qu'ils pouvoient ſouhaiter : quoique d'abord ces deux Etats euſſent eu quelques démêlez enſemble, ſur ce que les Carthaginois avoient traité comme ennemis ceux qui paſſant d'Italie en Afrique portoient des vivres à leurs ennemis, & en avoient mis environ cinq cens en priſon. Ces hoſtilitez avoient fort déplû aux Romains. Cependant comme les Carthaginois rendirent de bonne grace ces priſonniers aux Députez qu'on leur avoit envoiez, ils gagnerent tellement l'amitié des Romains, que ceux-ci par reconnoiſſance leur remirent tous les priſonniers qu'ils avoient faits ſur eux dans la guerre de Sicile, & qui leur étoient reſtez. Depuis ce tems-là les Romains ſe porterent d'eux-mêmes à leur accorder tout ce qu'ils demandoient. Ils permirent à leurs marchands de leur porter les proviſions néceſſaires, & défendirent d'en porter à leurs ennemis. Quoique les étrangers révoltez en Sardaigne les appellaſſent dans cette Iſle, ils n'en voulurent rien faire ; & ils demeurerent fidéles au traité, juſqu'à refuſer ceux d'Utique pour ſujets, quoiqu'ils vinſſent d'eux-mêmes ſe ſoumettre à leur domination. Tous ces ſecours mirent les Carthaginois en état de défendre leur ville contre les efforts de Mathos & de Spendius, qui d'ailleurs étoient là auſſi

auſſi aſſiégez pour le moins qu'aſſiégeans. Car Amilcar les réduiſoit à une ſi grande diſette de vivres, qu'ils furent obligez de lever le ſiége.

Famine horrible dans le camp des étrangers qui demandent la paix.

Peu de tems après ces deux Chefs des rebelles aiant aſſemblé l'élite des étrangers & des Afriquains, entre leſquels étoit Zarxas & le corps qu'il commandoit : ce qui faiſoit en tout cinquante mille hommes, ils réſolurent de ſe remettre en campagne, de ſerrer l'ennemi par tout où il iroit, & de l'obſerver. Ils évitoient les plaines, de peur des éléphans & de la cavalerie de Naravaſe, mais ils tâchoient de gagner des premiers les lieux montueux & les défilez. Ils ne cédoient aux Carthaginois ni en projets ni en hardieſſe, quoique faute de ſçavoir la guerre ils en fuſſent ſouvent vaincus. On vit alors d'une maniére bien ſenſible combien une expérience fondée ſur la ſcience de commander, l'emporte ſur une aveugle & brutale pratique de la guerre. Amilcar tantôt attiroit une partie de leur armée à l'écart, & comme un habile joueur d'échecs l'enfermant de tous côtez, la mettoit en piéces : tantôt faiſant ſemblant d'en vouloir à toute l'armée, il conduiſoit les uns dans des embuſcades qu'ils ne prévoioient point, & tomboit ſur les autres de jour ou de nuit lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & jettoit aux bêtes tout ce qu'il faiſoit ſur eux de priſonniers. Un jour enfin que l'on ne penſoit point à lui, s'étant venu camper proche des étrangers dans un lieu fort commode pour lui, & fort déſavantageux pour eux, il les ſerra de ſi près que n'oſant combattre, & ne pouvant le fuïr à cauſe d'un foſſé & d'un retranchement dont il les avoit enfermez de tout côté, ils furent contraints, tant la famine étoit grande dans leur camp, de ſe manger les uns les autres : Dieu puniſſant par un ſupplice égal l'impie & barbare traitement qu'ils avoient fait à leurs ſemblables. Quoiqu'ils n'oſaſſent ni donner bataille, parce qu'ils voioient leur défaite aſſûrée, & la punition dont elle ne manqueroit pas d'être ſuivie ; ni parler de compoſition, à cauſe des crimes qu'ils avoient à ſe reprocher : ils ſoutinrent cependant encore quelque tems la diſette affreuſe où ils étoient, dans l'eſpérance qu'ils recevroient de Tunis les ſecours que leurs Chefs leur promettoient. Mais enfin n'aiant plus ni priſonniers ni eſclaves à manger, rien n'arrivant de Tunis, & la multitude commençant à menacer les Chefs ; Autarite, Zarxas & Spendius prirent le parti d'aller ſe rendre aux ennemis, & de traiter de paix avec Amilçar. Ils dépêchérent un Héraut pour avoir un ſaufconduit, & étant

tombez dans les mêmes embarras, qui n'empêchérent cependant pas qu'ils ne travaillaſſent à s'en tirer. Pour faire un dernier effort, ils envoiérent à Amilcar trente Sénateurs, le Général Hannon qui avoit déja commandé dans cette guerre, (a) & tout ce qu'il leur reſtoit d'hommes en âge de porter les armes, recommandant aux Sénateurs d'eſſaier tous les moiens de réconcilier enſemble les deux Généraux, de les obliger à agir de concert, & de n'avoir devant les yeux que la ſituation où ſe trouvoit la République. Après bien des conférences, enfin ils vinrent à bout de réünir ces deux Capitaines, qui dans la ſuite n'agiſſant que dans un même eſprit firent tout réüſſir à ſouhait. Ils engagérent Mathos dans quantité de petits combats, tantôt

(a) *Ils envoiérent à Amilcar Hannon, qui avoit déja commandé dans cette guerre.*] Cette conduite du Sénat de Carthage me ſurprend un peu, il faut que je l'avoue. Hannon étoit un très-mauvais Général, Polybe nous l'apprend & nous le repreſente comme tel. Qu'avoit-on beſoin d'un tel homme? Etoit-on bien aſſûré que deux hommes ſi différens d'humeur, d'inclination, de courage & d'habileté ſacrifieroient tout, & s'uniroient de ſentimens à l'avantage de la patrie? Encore une fois, cette conduite de Carthage m'étonne; car il y avoit mille contre un à parier que Hannon contrecarreroit Amilcar dans tous ſes deſſeins, & les feroit échouer ſoit par jalouſie, ou par lâcheté. Les Carthaginois riſquoient beaucoup. Ils ne riſquérent pourtant rien, ces deux hommes ſi contradictoires à l'égard des qualitez militaires, ſe conduiſirent, dit notre Auteur, avec toute l'union & la ſageſſe poſſible. Cela n'empêche pas que je ne ſois très-perſuadé de cette maxime, que tout homme qui a donné pluſieurs fois des preuves de malhabileté, ou de défaut de courage, ne fera pas mieux une autre fois; & que s'il ne fait pas pis, c'eſt une eſpéce de miracle.

Combien d'exemples anciens & modernes ne pourrois-je pas citer qui démontrent cette vérité? La plûpart des Princes tombent dans ces ſortes d'imprudences. Ils confient ſouvent des places importantes à des gens qui en ont rendu d'autres très-lâchement. Un exemple va terminer cette remarque.

En 1674. M. de Turenne aiant obligé les Confédérez contre la France de repaſſer le Rhin, ceux-ci laiſſérent dans Dochſtein mille ou douze cens hommes de pied, pour conſerver ce poſte, capable de troubler nos quartiers durant l'hiver, & de leur ſervir lorſqu'ils voudroient repaſſer ce fleuve. M. de Turenne le fit inveſtir, & laiſſa la conduite du ſiége à M. de Vaubrun, qui l'attaqua avec toute la vigueur poſſible. Cette place étoit fortifiée à l'antique; mais bonne & capable de tenir longtems, avec un château beaucoup plus fort que la ville, qui fut emportée d'aſſaut après trois jours de tranchée ouverte. Juſqu'ici il n'y a aucun reproche à faire au Gouverneur, mais le château le couvre de confuſion. Il étoit très-fort, & il fut ſi mal défendu, que ſans aſſaut & ſans réſiſter qu'autant de tems qu'il en falloit pour écrire les conditions de la capitulation, qui fut bientôt conclue, cet homme ſe rendit lâchement, & laiſſa ſes ſoldats priſonniers de guerre; les Officiers eurent la liberté de ſe retirer.

Le Duc de Lorraine & le Prince Herman de Bade, qui étoient à Straſbourg, dit l'excellent Hiſtorien des dernières campagnes de M. de Turenne, *s'étant attendus à une plus longue défenſe, avoient publié qu'ils faiſoient paſſer un corps de cavalerie & de dragons pour venir charger les aſſiégeans; mais ce deſſein s'évanouit, lorſqu'ils virent arriver les Officiers de la garniſon de Dochſtein. Celui qui rendit la place, étoit Vénitien, nommé Contarini. Il avoit autrefois rendu au Turc de la même manière la ville de Ténedos, dont il étoit Gouverneur; de ſorte que n'oſant retourner à Veniſe, ou ſa tête avoit été miſe à prix, il s'étoit jetté dans le ſervice de l'Empereur, où il étoit devenu premier Capitaine du régiment de Knie. Lorſqu'il arriva à Straſbourg, le Duc de Lorraine & le Prince de Bade le menacérent de le faire punir; mais s'étant retiré à ſon logis, il ſe tua lui-même.*

en lui dreſſant des embuſcades, tantôt en le pourſuivant, ſoit autour de Lepta, ſoit autour d'autres villes. Ce Chef ſe voiant ainſi harcelé, prit enfin la réſolution d'en venir à un combat général. Les Carthaginois de leur côté ne ſouhaitant rien avec plus d'ardeur, les deux partis appellérent à cette bataille tous leurs alliez, & raſſemblérent des places toutes leurs garniſons, comme devant riſquer le tout pour le tout. Quand on ſe fut diſpoſé, l'on convint du jour & de l'heure, & l'on en vint aux mains. La victoire ſe tourna du côté des Carthaginois. Il reſta ſur le champ de bataille grand nombre d'Afriquains, une partie ſe ſauva dans je ne ſçai quelle ville, qui ſe rendit peu de tems après, Mathos fut fait priſonnier, les autres parties de l'Afrique ſe ſoumirent auſſitôt. Il n'y eut qu'Hippone-Zaryte & Utique, qui dès le commencement de la guerre s'étant rendues indignes de pardon, refuſerent alors de ſe ſoumettre. Tant il eſt avantageux, même dans de pareilles fautes, de ne point paſſer certaines bornes, & de ne ſe porter pas à des excès impardonnables. (a)

(a) *Tant il eſt avantageux, même dans de pareilles fautes, de ne point paſſer certaines bornes, & de ne ſe porter pas à des excès impardonnables.*] Une guerre entrepriſe par des ſujets rebelles à leur Souverain, ou par une armée qui ſecoue le joug de l'obéiſſance, & qui tourne ſes propres armes contre le Prince ou la République qui l'avoit priſe à ſa ſolde, comme les ſoldats étrangers de Carthage; cette ſorte de guerre éxige que ceux qui l'ont fomentée, & qui lui donnent le branle, ſuivent une maxime toute oppoſée à celle de notre Auteur, car ſans cela ils courroient un très-grand riſque d'échouer dans leur entrepriſe. Quelque juſte que ſoit une guerre, elle devient injuſte ſi elle n'eſt point dans les régles de l'honnêteté & de la modération. Or cette honnêteté, cette modération, l'équité, la juſtice & la bonne foi ſe rencontrent toujours, & cela doit être ainſi dans celles qu'on appelle pleines & ſolemnelles qui ſe font de Souverain à Souverain: mais dans celles dont il eſt queſtion ici, ce ſeroit une très-mauvaiſe politique dans ceux qui en ſont chargez, que de la commencer ſelon les regles de l'honnêteté. Je ne le leur conſeillerois pas, ils ſe verroient bientôt déſertez & dans l'impuiſſance de la faire & de la continuer; la moindre entrepriſe manquée, le moindre échec les réduiroit bientôt à la triſte & honteuſe néceſſité de recourir à la clémence & à la miſéricorde du Souverain irrité, ou de s'exiler. Quel parti doit-on prendre dans une telle guerre, dira quelqu'un? Ne nous ſommes-nous pas déja très-clairement expliquez? Peut-être aſſez pour nous, & non pas pour beaucoup d'autres, il faut donc les ſatisfaire. Voici donc mon ſentiment, appuié de mille éxemples dont l'Hiſtoire ancienne & moderne eſt toute remplie. Si la conduite de Spendius & de Mathos nous manquoit, nous aurions recours à d'autres peut-être beaucoup plus célébres & plus éclatans: je dis qu'il faut prendre la maxime de Polybe tout au rebours, qu'il ne faut garder aucune modération dans la maniére de la faire, que la bonne foi en ſoit bannie, que l'équitable & l'honnête, & tout ce qu'on appelle bonne guerre, ſoit regardé comme une chimére dans votre armée, tâchez de réduire les choſes en tel état que les maux & les injures que vous ferez éprouver d'abord à vos ennemis, ſoient irréparables & le pardon impoſſible, qu'il n'y ait pas un ſeul innocent dans vos troupes, que tous les maux de la guerre ſoient leurs richeſſes, & que tous généralement ſoient coupables comme leurs Chefs. En faiſant la guerre ſur de tels principes, on peut eſpérer de former une excellente armée très-brave, très-aguerrie & très-fidéle; car lorſqu'on s'eſt fermé toute voie à la clémence du Prince pour une infinité de cruautez & de mauvaiſes actions, il n'y a plus de milieu entre perdre la vie les armes

Mais Hannon ne ſe fut pas plutôt préſenté devant l'une, & Amilcar devant l'autre, qu'elles furent contraintes d'en paſſer par tout ce qu'ils voulurent. Ainſi finit cette guerre, qui avoit fait tant de peine aux Carthaginois, & dont il ſe tirérent ſi glorieuſement, que non ſeulement ils ſe remirent en poſſeſſion de l'Afrique, mais châtiérent encore comme ils méritoient les auteurs de la révolte. Car cette guerre ne ſe termina que par les honteux ſupplices que la jeuneſſe de la ville fit ſouffrir à Mathos & à ſes troupes le jour du triomphe.

La Sardaigne cédée aux Romains.

Telle fut la guerre des étrangers contre les Carthaginois, laquelle dura trois ans & quatre mois ou environ; il n'y en a point, au moins que je ſçache, où l'on ait porté plus loin la barbarie & l'impiété. Comme vers ce tems-là les étrangers de Sardaigne étoient venus d'eux-mêmes offrir cette Iſle aux Romains, ceux-ci prirent le deſſein d'y paſſer. Les Carthaginois le trouvant fort mauvais, parce que la Sardaigne leur appartenoit à plus juſte titre, & ſe diſpoſant à punir ceux qui avoient livré cette Iſle à une autre Puiſſance; ç'en fut aſſez pour déterminer les Romains à déclarer la guerre aux Carthaginois, prétextant que ce n'étoit pas contre les peuples de Sardaigne que ceux-ci faiſoient des préparatifs, mais contre eux. Les Carthaginois qui étoient ſortis comme par miracle de la derniére guerre, & qui n'étoient

à la main, ou ſe ſauver par les mêmes armes: c'eſt à quoi un habile Chef rebelle a réduit ſes ſoldats. *La paura que Hanno i ribelli*, dit Fraquetta, *ligueli Hanno fatto attioni ſcelerate contro il principe, li rende oſtinati à difenderſi.* Il a été des premiers ſoulévemens des armées Romaines ſous Tibére, ſous Galba, & ſous la plûpart des Empereurs Romains, comme de toutes les autres révolutions; les mutins font d'abord ſans réfléxion une ou deux démarches éclatantes, & ceux qui en ſont les auteurs profitant de l'occaſion qu'ils ont fait naître, ſçavent les engager enſuite dans pluſieurs autres, afin de ſoutenir l'entrepriſe, & d'éviter la punition dont le Souverain irrité menace.

La rebellion des Ecoſſois contre Charles II. en 1638. commença comme toutes les autres. Dans ces ſortes de rebellions imprévûes, ou que l'on a négligées dans leur commencement, on s'en tire comme l'on peut, & toujours à la perte de la réputation & de l'autorité du Prince, & au grand avantage des Auteurs de la rebellion. Jamais guerres civiles n'ont été plus aiſées à prévenir & à terminer que les nôtres. Le Cardinal de Richelieu prit de bonnes leçons ſur nos fautes, & s'en trouva bien. Rien ne diſſipe plus les cabales qui ſe forment enſuite des autres qui ont réuſſi impunément, diſoit cet habile Miniſtre, que la terreur & la crainte; il ne faut pas attendre des preuves mathématiques d'une conſpiration & d'une cabale, on ne les connoît ainſi que par l'événement: alors il n'y a plus de remède, il les faut toujours prévoir par de fortes conjectures, & les prévenir par de prompts remédes. Il s'en forme une aujourd'hui qui gagne peu à peu, & par des moiens ſi ſubtils, que j'ai regret de n'être pas venu au monde trente ans plus tard pour en voir le dénouement. Il faut avouer que certaine politique eſt admirable, & les lunettes des Puiſſances de l'Europe très mauvaiſes. Les preuves ſont mathématiques s'il en fut jamais.

point du tout en état de ſe mettre mal avec les Romains, cédérent au tems, & aimérent mieux leur abandonner la Sardaigne, & ajoûter douze cens talens à la ſomme qu'ils leur paioient que de s'engager à ſoutenir une guerre dans les circonſtances où ils étoient. Cette affaire n'eut pas d'autre ſuite.

OBSERVATIONS

Sur les cruautez qui ſe commirent de part & d'autre dans la guerre des Rebelles.

IL faut faire bonne guerre ſi l'on veut éviter la repréſaille. Les feux & les incendies en produiſent d'autres, les barbaries & les cruautez les plus atroces ſont paiées par de plus grandes; ce ſont les loix de la guerre, elles ſont juſtes & équitables contre celui qui uſe le premier de cette façon d'agir. Le meilleur moien de le faire ceſſer, & d'obliger l'ennemi aux régles de la bonne guerre, c'eſt d'enchérir toujours ſur lui. Feu M. de Louvois écrivoit au Maréchal de Boufflers, *ſi les ennemis brûlent un village de votre Gouvernement, brûlez-en dix.* On parlemente bientôt lorſqu'on pouſſe les choſes juſqu'à ce point: mais cela n'arrive pas ordinairement dans un armée rebelle, où les ſoldats ſont ſoudoiez de vengeance, comme diſoit d'Aubigné de ceux des Religionnaires. Les ſupplices & les cruautez qu'exerça Barcas contre les révoltez d'Afrique, ne pûrent arrêter leur fureur & leurs barbaries. Ils continuérent toujours cette mauvaiſe guerre. Ils avoient commencé les premiers à donner l'exemple, & c'étoit l'intérêt de leurs Chefs qu'ils continuaſſent toujours & ſans relâche ſur le meme ton, & juſqu'à la fin.

Il faut que la paſſion des armes remue furieuſement les humeurs, & ſoit bien forte, pour nous exciter à ſervir dans l'une ou l'autre des armées qui ſont la guerre de la ſorte. Devenir l'eſclave de l'ennemi, ſi l'on tombe entre ſes mains, c'eſt un mal très-grand; mais de n'eſpérer aucun quartier, & de périr par les ſupplices les plus cruels, & par des maſſacres de ſang froid éxercez par repréſaille ſur les priſonniers que l'on prend, & que malgré toutes ces horreurs il ſe trouve des gens qui s'engagent & ſe livrent à cette façon de guerre, cela eſt à peine concevable. Les rebelles trouvent des ſoldats autant qu'ils en veulent, les Carthaginois n'en trouvent pas moins qui veuillent s'expoſer à la mort la plus affreuſe pour leur ſervice. Il faut que de tels hommes ſoient d'un courage tout-à-fait féroce, ou d'une ſtupidité qui n'eſt pas humaine. Encore une fois, j'en ſuis tout-à-fait ſurpris; je ne le ſerois point dans une guerre de Religion, où l'on promet le Paradis & la couronne du martire à chacun des ſoldats des deux partis; ils courent tous en foule à cette couronne. C'eſt là la plus efficace & la plus forte machine dont on puiſſe ſe ſervir pour avoir des ſoldats. Les guerres de Religion démontrent cette vérité: dans

Digitized by Google

les autres, où il n'y a ni couronne ni bonheur éternel à eſpérer, on doit tout attribuer à une paſſion déſordonnée & furieuſe du métier que l'on a embraſſé.

Quoique les guerres de Religion ſoient celles où il en paroît le moins, par les barbaries & les cruautez les plus affreuſes dont elles ſont parſemées, & que ceux qui en ſont les premiers moteurs ſoient mille fois plus déteſtables & plus criminels que ceux qu'on voit tous les jours ſur la roue, l'on peut croire pieuſement qu'un zéle furieux & fanatique pour la cauſe de Dieu, plutôt que la paſſion de la guerre, les porte à un très-grand mépris de la mort & des plus grands ſupplices: mais dans celle des étrangers la Religion n'en fut pas le motif. Chacun ſçait que les guerres de Religion étoient tout-à-fait inconnues aux Paiens, à la honte des Chrétiens. L'injuſtice & l'ingratitude des Carthaginois ſoulevérent cette armée d'étrangers : ceux qui les animérent après à continuer dans leur révolte, connoiſſoient trop bien les Carthaginois pour eſpérer quelque pardon; ils s'érigérent alors en Chefs de parti, & les précipitérent dans les plus grands crimes pour les rendre également coupables. Ils s'attendoient bien à la repréſaille, & chacun retorquant par d'autres plus fortes, on peut bien juger que les crimes & les cruautez monteroient à leur comble, & que la fin de cette guerre ſe termineroit par la deſtruction de l'un des partis.

Un coup de mauvaiſe guerre, qu'on laiſſe impuni, & qu'on ne déſavoue pas, change tout l'état de la guerre, & produit tout ce qu'on peut imaginer de plus inhumain & de plus étrange. Un Général inconſidéré & ſans jugement, qui croit aller plus vîte à ſon but par la terreur que par la douceur & par la clémence, ſe trouve ſouvent expoſé à de cruelles repréſailles. Peut-on lire ſans horreur les faits & geſtes du Baron des Adrets? On n'a qu'à conſulter Varillas, pour être convaincu que Spendius, Mathos & Autarite étoient de très-honnêtes gens, très-doux & très-humains en comparaiſon. Ceux-ci commencérent les premiers contre Barcas. Fabrice Serbellon, Général des troupes du Pape dans le Comtat Venaiſſin, beaucoup plus féroce que le Baron, commença le premier à la priſe d'Orange une façon de guerre très-mauvaiſe, & dont je ne penſe pas qu'il ſe ſoit jamais vû d'exemple; les barbaries qu'il éxerça dans cette ville ſont énormes: apparemment qu'il s'imagina que tout ce qu'il y avoit de Calviniſtes en France, étoit renfermé dans cette place, & que le droit de repréſaille étoit une choſe tout-à-fait inconnue dans les armées. Le farouche Italien éxerça dans la ville tout ce qu'une ame barbare peut imaginer de ſupplices. L'exemple mérite d'avoir place ici, pour faire voir que les Mathos & les Spendius, & tous ces ſcélerats révoltez contre Carthage n'étoient que des novices en comparaiſon des Serbellons & des des Adrets.

Serbellon aient inveſti Orange dans le tems que preſque toute la garniſon en étoit ſortie, la fit battre ſi furieuſement, qu'aiant fait une bréche très-conſidérable, il fit donner un aſſaut très-vigoureux. Pendant qu'on diſputoit la bréche, » les Catholiques reſ-
» tez dans Orange, dit Varillas, lui
» en ouvrirent une porte. Il entra
» par-là, & ſes gens ſe contentérent
» d'abord de tuer tout ce qui ſe trou-
» va ſous les armes, mais ils renou-
» vellérent enſuite les éxemples d'u-
» ne inhumanité la plus rafinée que
» les Tirans avoient autrefois inven-

» tée. Ils emploiérent leur induſtrie » à faire que ceux, qui avoient été » aſſez malheureux pour éviter leur » premiére furie, ſe ſentiſſent mourir, & ne les tuérent qu'à petits » coups. Ils en précipitérent ſur des » pieux, ſur des hallebardes & ſur » des piquets; ils en pendirent à la » cheminée, & les brûlérent à petit » feu. Ils prirent plaiſir à couper les » parties ſecrétes, & leur rage ne » pardonna ni aux enfans, ni aux » vieillards, ni aux malades, ni aux » moiſſonneurs, quoiqu'ils ne leur » euſſent point trouvé d'autres armes » que leur faucilles. Les femmes & » les filles n'en furent pas quittes » pour la perte de leur honneur, & » pour être enſuite abandonnées aux » goujats, car on les mit en butte » aux arquebuzades, & on les pendit aux fenêtres. Les garçons furent » réſervez pour ſervir au comble de » l'abomination. Et pour ajoûter la » moquerie à l'injure, les Dames qui » avoient mieux aimé mourir que » d'aſſouvrir l'impudicité des vainqueurs, furent expoſées nues à la » riſée publique, avec des cornes » enfoncées dans les parties que la » pudeur défend de nommer, & il » y en eut de l'un & de l'autre ſexe » lardez avec des tirets de papier » coupez des Bibles de Genéve. On » ne pardonna pas même aux Catholiques qui avoient ouvert la » porte; & après qu'on leur eut marqué une place, & promis qu'ils y » ſeroient en ſûreté avec leurs femmes & leurs enfans, on les tailla » en piéces. Il ne ſe trouva que cent » neuf ſoldats dans le château, qui » ne ſuffiſant pas pour le défendre, » demanderent à capituler: on leur » accorda tout ce qu'ils propoſérent; » mais ils ne furent pas plutôt ſortis » qu'on les enveloppa: & ceux qui » ne furent pas jugez dignes de mourir par la main des ſoldats, furent » précipitez du haut du rocher. Après » que le pillage eût été mis en ſûreté, les vainqueurs travaillérent à la » démolition des murailles d'Orange; & Serbellon perſuadé qu'il y » auroit de la folie à laiſſer ſi proche » du Comtat d'Avignon une ville ſi » conſidérable, dont le Souverain » étoient Calviniſte, il y fit mettre le » feu, qui réduiſit incontinent en » cendres le palais de l'Evéque, & » trois cens maiſons, avec ceux qui » y étoient cachez: l'embraſement » eût continué ſans une pluie extraordinaire qui l'éteignit en un moment, & rendit inutile le ſoin de » ceux qui attiſoient le feu. Qu'on ne m'oppoſe pas les ravages d'Alaric & de Totila, & tout ce qu'en général les peuples les plus barbares ont fait dans Rome, & tous les excès que l'armée de Charles-Quint y commit, on verra que rien n'approche de ceux dont je viens de parler.

Une éxécution ſi barbare & ſi diabolique ne demeura pas ſans repartie. Le Baron des Adrets, le plus cruel de tous les hommes, s'il n'y eût pas eu un Serbellon au monde, retorqua peu de tems après par les ſauts de Marnas & de Montbriſſon, qui en hauteur valoient bien celui d'Orange, par les éxécutions enragées de Vaureas, de Boucére, de Pierrelate, & en une infinité d'autres endroits, où il éxerça toutes les cruautez du monde les plus furieuſes, n'aiant pas plus d'égard à la foi jurée & publique, que Fabrice n'en avoit eu pour celle du château d'Orange, rendant toujours le centuple de ce qu'on lui donnoit; tâchant, diſoit-il, autant qu'il pouvoit d'enchérir ſur ce qui s'étoit fait à Orange.

Bayle, dans ſon Dictionnaire, s'étend beaucoup ſur l'article de ces deux Chefs célébres par leurs barbaries.

baries. Il cite une réfléxion de Caſtelnau, que voici ; » A la vérité, dit-il, » il ſembloit que par un ju» gement de Dieu les *cruautez* fuſſent » réciproques tant d'un côté que » d'autre, & Orange fût eſtimée le » fondement de celles qui ſe faiſoient » en Dauphiné de ſang froid par les » Huguenots.

Puiſque je ſuis en train, & que tout ceci tient à mon ſujet, je vais citer la réponſe que fit le Baron à ſes Officiers, plus humains que leur Général. Ils lui repréſentérent que ces éxécutions, & celle qu'il méditoit pour la vengeance d'une ſeule, alloit attirer une infinité de maux à leur parti, & le rendre odieux devant Dieu & devant les hommes. » Il re» partit avec un viſage dont la lai» deur naturelle étoit beaucoup aug» mentée par la fureur, & qui par » conſéquent tenoit plus de la furie » que de l'homme ; que le châtiment » dont il alloit uſer, étoit néceſſaire » pour arrêter la cruauté des Catho» liques, & que pour les réduire aux » loix de la bonne guerre, qu'ils » avoient les premiers violées à la » priſe d'Orange, il leur falloit au» paravant monter que les Calvi» niſtes ſçavoient faire la mauvaiſe » guerre auſſi-bien qu'eux. Mais ne ſuffiſoit-il pas de l'avoir fait connoître une fois, pour faire ſentir aux Catholiques qu'il étoit en ſon pouvoir d'en faire davantage, s'ils étoient d'humeur à continuer ? Sans doute qu'ils ſe ſeroient corrigez, & par-là les ſauteries de Maſcou ne fuſſent pas arrivées ; mais ils continuérent toujours, comme ſi Dieu leur en eût dû tenir compte. C'eſt certes dans ces cas que ce vers de Lucréce peut être juſtement appliqué. *Tantum religio potuit ſuadere malorum* ! Serbellon cependant ne peut pas ſe vanter d'avoir été le premier inventeur de ces ſortes de ſauteries. Amaſias, Roi de Juda, avoit fait ſauter en bas d'un rocher dix mille Iduméens qu'il avoit pris.

Si l'on demande comment des Adrets juſtifioit ſes cruautez, d'Aubigné nous l'apprendra. Il dit qu'il lui demanda trois choſes, particuliérement celle-ci : *Pourquoi il avoit uſé de cruautez mal convenables à ſa grande valeur* ! Il répondit » que nul » ne fait cruauté en la rendant ; que » les premiéres s'appellent cruautez, » les ſecondes, juſtice. Là-deſſus aiant » fait un diſcours horrible de plus » de quatre mille meurtres de ſang » froid, & d'inventions de ſupplices » inouïs, & ſur tout des ſauteries de » Maſcou, où le Gouverneur dépen» doit en feſtins pour donner ſes » ébatemens au fruit, pour apprendre » juſqu'aux enfans & aux filles à voir » mourir les Huguenots ſans pitié, » il dit qu'il leur avoit rendu quel» que pareille en beaucoup moindre » quantité, aiant égard au paſſé & à » l'avenir ; au paſſé, ne pouvant en» durer ſans une grande poltronne» rie le déchirement de ſes fidéles » compagnons ; mais pour l'avenir, » il y a deux raiſons qu'aucun Capi» taine ne peut réfuter : l'une, que » le ſeul moien de faire ceſſer les » barbaries des ennemis, eſt de leur » rendre les revanches ; ſur quoi il » compta de trois cens cavaliers ren» voiez il y avoit quelque tems en » l'armée des ennemis ſur des cha» riots aiant chacun un pied & un » poing coupez, pour faire, comme » cela fit, changer une guerre ſans » merci en courtoiſie.

Je doute qu'on puiſſe trouver de pareilles barbaries chez les peuples les plus féroces. Les ſeuls Chrétiens ont le malheur de nous fournir ces ſortes d'exemples d'inhumanité dans leurs guerres. L'Amiral

de Coligni s'eſt ſignalé en ce genre, pour corriger les Anglois, qui ſe laiſſent aller quelquefois comme les autres à ces ſortes de mauvaiſes guerres. On peut dire que les rebelles d'Afrique allérent un peu au-delà à cet égard ; ils ne ſe contentérent pas de ces ſortes de mutilations, ils faiſoient enſuite mourir leurs priſonniers après ces ſupplices.

OBSERVATIONS

Sur la vie & ſur les actions d'Agathocles, Roi de Syracuſe.

NOtre Auteur ne dit autre choſe d'Agathocles, ſinon que *les habitans d'Hippone-Zaryte & d'Utique, qui ſeuls des peuples d'Afrique avoient ſoutenu cette guerre avec vigueur, avoient tenu ferme du tems d'Agathocles.* Il ſuppoſe que l'événement qu'il nous fait entrevoir, devoit être connu de ſes lecteurs, ou du moins à la plus grande partie, & cela lui ſuffit pour n'aller pas plus loin : outre qu'il regarde cet événement comme étranger à ſon ſujet, ſauf à ceux, qui ſeront curieux de l'apprendre, de recourir aux Auteurs qui en ont écrit. Je dois ſuppoſer auſſi, que mes Lecteurs ſeront très-aiſes que je leur épargne cette fatigue.

Agathocles étoit Roi de Syracuſe : s'il ne mérite pas d'être mis au rang des Capitaines du premier ordre il fut du moins très-brave, très-hardi & très-heureux. Il ſurpaſſa en mauvaiſes qualitez, en impiété, en cruautez & en injuſtices, tous les Tyrans qui gouvernérent Syracuſe. De la plus vile & de la plus craſſe de toutes les conditions, avec beaucoup d'eſprit & de courage, ſans nulle vertu, il s'éleva juſqu'au ſouverain pouvoir : toutes les vertus morales & militaires jointes à une naiſſance diſtinguée, n'euſſent jamais porté un homme ſi haut, que les fourberies, les ruſes & tous les vices enſemble ont porté celui-ci. Cela ne fait guéres d'honneur à l'humanité.

Quel contraſte entre cette élévation d'Agathocles, & la chûte de Denis le Tyran ? La tyrannie de celui-ci aiant paſſé toutes ſortes de bornes, une révolution le fit deſcendre ſi bas, qu'il changea ſon ſceptre de Roi, ou de Tyran de la même ville, en celui d'un pédant. Chacun ſçait que le ſceptre d'un pédant, c'eſt ſa férule ; c'eſt-à-dire qu'il devint Maître d'Ecole à Corinthe. L'autre, de la plus vile extraction, comme nous venons de le dire, s'éléve ſur le méme Trône avec des vices plus inſupportables, & s'y maintient juſqu'au bout, malgré les traverſes qu'on lui ſuſcita. Continuons.

Il étoit de Rhége en Sicile, fils d'un potier de terre nommé Carcinus, qui lui montra le métier, dont il ſe dégoûta bientôt. Auſſi laiſſa-t-il là ſon pére travailler à ſes pots & à ſes écuelles ; & ſans autre lettre de recommandation que ſon courage & ſa beauté, qui n'eſt pas de petite conſidération pour ſe produire d'abord, il paſſa en Sicile, où le beau ſéxe lui fit accueil. Diodore de Sicile & Juſtin d'accord avec Timée, prétendent qu'il ne fut pas moins la femme des maris, que le mari des femmes.

Juſtin charge encore plus le portrait; mais n'auroit-il pas pris tout cela de Timée, Hiſtorien très-décrié, qui pour ſe venger d'Agathocles, qui l'avoit éxilé, répandit ſur lui un ſi prodigieux torrent de bile, de médiſances & de calomnies hyperboliques, ſupprimant univerſellement tout ce qui pouvoit être loué; que quand on n'en croiroit que la moitié, ce Tyran ne ſeroit bon qu'à jetter aux chiens? Quoiqu'il en ſoit, il trouva le ſecret de ſe faire aimer de la femme de Damaſcon, un des premiers de Syracuſe, & enſuite de ſon mari, qui le pouſſa ſi loin, que de ſimple ſoldat qu'il étoit d'abord, il le fit paſſer à la charge de Tribun d'une cohorte de mille hommes, à la tête de laquelle il donna de grandes marques de bravoure & d'habileté. Damaſcon étant mort, la veuve fit de ſon galant ſon mari, & lui apporta de ſi grandes richeſſes, qu'il ſe crut en état de s'emparer un jour du Trône de Syracuſe. Mais avant que d'y parvenir, il fallut courre mille fâcheuſes avantures. Il s'élevoit, puis retomboit avec tant de hâte & de rapidité, que ſes diſgraces & ſes proſpéritez touchoient preſque les unes aux autres; mais ces alternatives ne l'ébranloient pas. Sûr de ne pouvoir deſcendre plus bas qu'il n'avoit été, il ne ſongeoit qu'à mettre à profit les momens heureux que la fortune lui préſentoit pour ſatisfaire ſon ambition.

Peu de tems après ſon mariage, les Crotoniates, aſſiégez par leurs voiſins, recoururent à l'aſſiſtance de Syracuſe; elle y envoia une armée commandée par Hyraclite & Soſiſtrate, deux Généraux lâches & pillards. Agathocles y fit des actions ſi ſurprenantes de valeur, qu'il ſe fit admirer de toute l'armée. Ses Généraux, ſelon la coutume des ames baſſes & envieuſes des actions d'autrui, gardérent ſur lui un profond ſilence. Rien ne touche davantage un homme de cœur, que ces ſortes d'injuſtices. Agathocles, outré d'une action ſi baſſe & ſi criante, ſe rend leur dénonciateur, & les accuſe d'attenter à la liberté de la République. Le peuple n'y ajoûta aucune foi, mais l'on connut bientôt qu'il avoit dit vrai; Soſiſtrate s'empara de la Souveraineté: Agathocles fut obligé de s'enfuïr en Italie. A peine y a-t il mis le pied, qu'il penſe à une entrepriſe ſur Crotone, qu'il croioit emporter d'inſulte; mais aiant manqué ſon coup, il ſe trouve abandonné, & réduit à un tel point de miſére, que de la charge de Colonel, où il étoit monté par ſon courage, il deſcendit au plus bas de la roue. Cette diſgrace ne le rebute pas, il part pour Tarente, où il s'enrôle en qualité de ſoldat à la ſimple paie: encore le chaſſa-t-on bientôt, lorſqu'on s'apperçut qu'il étoit capable de bien des choſes par ſon eſprit hardi, remuant & factieux.

Ne ſçachant où donner de la tête, il s'aviſe de ramaſſer les éxilez de Syracuſe, qui étoient errans dans le païs; il en forme une bonne troupe, repaſſe en Sicile, va au ſecours de Rhége, qui étoit en guerre contre Heraclite & Soſiſtrate, ſes deux ennemis, que leur tyrannie fit bientôt chaſſer de Syracuſe. Voilà Agathocles qui y rentre, & qui ſe remet comme auparavant à la tête de ſa cohorte. Sur ces entrefaites, ſix cens des amis des deux Tyrans, appuiez d'un corps de Carthaginois, tentent de rentrer dans la ville; Agathocles leur tombe deſſus, & les met en fuite. Les applaudiſſemens qu'il reçut pendant le cours de cette guerre contre les proſcrits, lui enflérent tellement le cœur, qu'il penſa à

quelque choſe de plus ſolide que des éloges ; il ſonge à ſe faire Roi de Syracuſe. Aceitoride, Préteur de la ville, le fait obſerver, & découvre enfin le complot. Le voilà chaſſé comme un miſérable : c'eſt Diodore qui nous apprend tout ceci. Juſtin dit qu'il ſe fit Corſaire. Nous allons ſuivre cet Auteur, car Diodore eſt trop étendu : encore faut-il que je me reſtraigne.

Après cette affaire, il eut encore mille autres traverſes à eſſuier. Il entreprit deux fois d'uſurper le Souverain Gouvernement de Syracuſe, & manqua deux fois ſon coup. Exilé chez les Murgantins, il obtint la dignité de Préteur, & peu après ils le firent Généraliſſime de leur armée. Nouvelle eſpérance de ſe rendre maître de Syracuſe : il l'attaqua ; mais comme les Carthaginois vinrent au ſecours de la place, Agathocles qui vit qu'il alloit échouer dans ſon entrepriſe, rechercha l'amitié du Général Carthaginois, qui s'entremit de la paix entre Syracuſe & lui ; elle fut conclue à l'avantage d'Agathocles, qui fit autant de ſermens qu'on en voulut, bien réſolu de n'en tenir aucun : tant la religion du ſerment l'incommodoit peu. Cela me fait ſouvenir d'un paſſage de Polyen, qui fait voir l'impiété de ce Prince dans toute ſon étendue. Il dit » qu'après » avoir fait ſerment aux ennemis avec » leſquels il traitoit, & à ceux qui » s'étoient rendus ſur ſa parole, il » tourna la choſe en raillerie avec ſes » amis, & dit : *Nous avons ſoupé, vomiſſons les ſermens que nous avons avalez.* Il ne manqua pas d'en faire autant de ceux qu'il avoit faits aux Syracuſains, après avoir été reçu dans la ville : car à peine fut-il le maître, qu'il ſe ſervit de cinq mille hommes qu'Amilcar, Général des Carthaginois, lui avoit laiſſez, pour ſe défaire des plus puiſſans de Syracuſe, qu'il fit impitoiablement maſſacrer. Tout autre ſe fût contenté d'un meurtre ſi affreux : ce ne fut pas aſſez, il ordonna qu'on fît main-baſſe ſur tout le Sénat, & commit tant d'autres crimes pour ſe maintenir ſur le trône qu'on en eſt tout épouvanté.

Ceux qui conjurent contre la liberté d'une République, & qui cherchent à ſe la ſoumettre, n'ont pas moins beſoin de grands vices que de grandes vertus, pour réüſſir dans une entrepriſe ſi délicate & ſi dangereuſe. Un génie médiocre, & médiocrement ſcélérat, échoueroit infailliblement. Agathocles allioit tout cela enſemble au ſouverain dégré ; car après s'être défait de tous ceux qui pouvoient lui donner quelque ombrage, Diodore de Sicile dit que n'aiant plus rien à craindre après un tel coup de précaution, il changea de méthode, & gouverna avec toute ſorte de douceur, de juſtice, de ſageſſe & d'humanité ; qu'il ne prit ni Couronne, ni Diadême ; qu'il ne vouloit ni Gardes, ni Officiers, ni rien qui marquât la moindre défiance contre ſes ſujets : qu'au contraire, il ne travailla & ne s'appliqua qu'au bonheur de ſes peuples, comme s'il en avoit été le pére, & à leur faire perdre le ſouvenir de tant de meurtres & de cruautez éxercées ſur les plus grands de la ville, & ſur les principaux ſoutiens de la liberté. Du moins le Tyran ne perdit-il pas celui de ſa premiére baſſeſſe, c'eſt Plutarque qui nous l'aſſûre : car il dit que devenu Roi, il ſe faſoit ſervir à table, non en argenterie, mais en vaiſſelle de terre, afin de donner à connoître qu'il étoit fils de potier ; mépriſant d'ailleurs les faſtueux dehors des grandeurs humaines, qui ſouvent font tout le mérite de ceux que la nature en a revêtus, & ſe bornant à la gloire d'y être par-

Digitized by Google

venu, malgré les obſtacles que la naiſſance & la fortune lui avoient oppoſez.

On voit dans Polyen de quelle ruſe il ſe ſervit pour ſe défaire des principaux Syracuſains qui ne lui étoient pas favorables.

» Agathocles, dit cet Auteur, in» formé que les principaux de Syra» cuſe panchoient à la révolte, prit » occaſion d'une victoire remportée » ſur les Carthaginois pour faire un » ſacrifice & un feſtin, où il convia » cinq cens hommes du nombre de » ceux qui lui étoient ſuſpects. L'ap» pareil du banquet étoit magni» fique ; & quand le vin eut mis » tout le monde dans la joie, Aga» thocles parut au milieu de l'aſſem» blée, vêtu d'une robe légére à la » Tarentine, joua de la flutte & de » la lyre, & danſa. Le plaiſir avoit » tout mis en mouvement, & l'aſ» ſemblée étoit tumultueuſe. Il fei» gnit que la laſſitude l'obligeoit de » ſe retirer, & dans le moment des » gens armez en grand nombre envi» ronnérent le lieu de l'aſſemblée. » Ils étoient mille. Deux ſe mirent » contre chacun des conviez, & les » tuérent tous.

Après s'être bien affermi ſur le Trône par tant de meurtres, il trouva ſa puiſſance un peu trop bornée pour mériter le titre de Roi : c'étoit en effet ſe moquer, que d'être Souverain d'une ſeule ville, ou d'un Etat d'une très-petite étendue, & de ne rien être au dehors ; il cherche à ſe mettre un peu plus au large. Il attaque donc toutes les villes qu'il trouve à ſa bienſéance, s'entendant avec Amilcar, qui cherchoit à ſe faire un Etat des places que Carthage poſſédoit en Sicile. Le Sénat averti que ce Général viſoit à la tyrannie, & à ſe rendre indépendant dans les places où il commandoit, envoie à ſa place un autre Amilcar fils de Geſcon ; mais l'autre étant mort ſur ces entrefaites, Agathocles ne douta point qu'on ne s'en ſervît contre lui, & qu'il n'eût bientôt ſur les bras toutes les forces Carthaginoiſes : il n'eut garde de les attendre, il les prévint & marche droit aux Carthaginois ; il s'en trouva mal. Le nouveau Général marche à ſa rencontre, le bat & le met en déroute. De retour à Syracuſe, il léve encore de plus grandes forces, retourne aux Carthaginois, leur donne une grande bataille près de la riviére d'Himére, la troiſiéme année de la 117. Olympiade. Il la perd. Après cette journée, le victorieux court promptement à Syracuſe, & y met le ſiége ; Agathocles ne ſe décourage point, il met ordre dans la ville pour une vigoureuſe défenſe ; mais comme il vit bien qu'il faudroit à la fin ſuccomber, il penſe à un deſſein également grand & hardi. Deſſein qui fait voir que les hommes d'un vrai courage, quoique réduits aux derniers périls, trouvent ſouvent des reſſources dans l'extrémité même de leurs affaires, & lorſqu'il ne paroît plus rien qui ne concoure à leur ruine. On voit bien que je veux parler de cette diverſion tant vantée, ſi mémorable, & dont les Hiſtoriens de l'antiquité ont fait tant de bruit : je n'en ſçache effectivement aucune qu'on puiſſe mettre en regard avec celle-ci.

Craignant d'être abandonné de ſes alliez, irritez de ſa tyrannie, & des guerres qu'il leur avoit faites, ou ſuſcitées à tous, il chercha les moiens de ſe tirer d'affaire ; & voici ce qui lui vint dans l'eſprit.

» Il prit, dit Juſtin, la réſolution » de tranſporter la guerre en Afri» que. Hardieſſe étonnante ! Il eſt » hors d'état de réſiſter aux Cartha» ginois ſur ſon propre terrain, &

» il penſe à mettre le ſiége devant » leur Capitale : il ne peut défendre » ſon Etat, & il veut attaquer un » Etat étranger ; vaincu il prétend » inſulter aux vainqueurs. Qui ne ſera frappé d'admiration de la hardieſſe de cette entrepriſe ! Qui le croiroit ! Trop foible pour entreprendre ſur un ennemi puiſſant & victorieux, qui l'aſſiége dans ſa Capitale ; tout vaincu qu'il eſt, il ſe croit aſſez fort pour attenter ſur Carthage même, auſſi mépriſable dans ſon propre païs, que redoutable dans celui des autres. On ne ſçait ſi un deſſein ſi grand & ſi hardi, eſt plus digne d'éloges, que les meſures priſes pour le cacher à ſon ennemi ; car ſans s'ouvrir à ceux de la ville de ce qu'il s'étoit réſolu de faire, il ne leur dit autre choſe, ſinon qu'un peu de patience & de courage, & une réſiſtance de peu de jours leur ſuffiſoit ; puiſqu'il oſoit leur déclarer, que la route qu'il alloit prendre pour la victoire, étoit ſi ſûre & ſi abrégée, qu'ils pouvoient tout eſpérer de ſa conduite & de leur ſalut ; qu'il permettoit, au reſte, à ceux qui ſe trouvoient hors d'état de reſter dans la ville, de ſe retirer où il leur plairoit.

Après avoir donné ſes ordres pour la défenſe de la place, plein d'eſpérance & de réſolution, il ſe diſpoſe à partir pour une ſi grande expédition, ſans autres forces que ſes deux fils, ſeize cens hommes de troupes réglées, & cinquante talens : comptant plus ſur ſon courage & ſur les richeſſes de ſes ennemis, dont il avoit le pillage en vûe, que ſur les ſecours de ſes alliez, qu'il avoit trop peu ménagez pour en rien attendre. Mais avant que de mettre à la voile, il donna la liberté à tous les eſclaves capables de porter les armes, & il en fit un corps aſſez conſidérable ; perſuadé qu'en les ſéparant de ſes vieux ſoldats d'élite, & en les rendant égaux par la liberté, l'émulation en ſeroit plus grande.

Polyen dans ſon cinquiéme Livre des ruſes de guerre, dont la verſion Françoiſe, qui eſt du ſçavant Dom Lobineau, Religieux Bénédictin, m'eſt tombée entre les mains encore manuſcrite ; Polyen, dis-je nous apprend, » que ce Prince étant prêt » de mettre à la voile, fit dans le » deſſein d'éprouver ceux qui ſe- » roient en diſpoſition de le ſuivre » courageuſement, courir une décla- » ration, par laquelle il permettoit » à ceux qui voudroient penſer à leur » conſervation, de ſortir des vaiſ- » ſeaux, & d'emporter ce qui étoit » à eux. Il y eut aſſez de gens, dit » l'Auteur, qui prirent ce parti. Aga- » thocles les fit tous mourir comme » lâches & ſans foi ; & aiant loué » comme courageux & fidéles ceux » qui étoient demeurez, il fit le tra- » jet avec ſoixante vaiſſeaux.

Il n'y a guéres d'événemens un peu conſidérables, que les Hiſtoriens de l'antiquité n'accompagnent de quelque prodige, ou de quelque choſe un peu extraordinaire. Les éclipſes de Lune & de Soleil paſſoient ſur ce pied-là chez les Anciens, qui en ignoroient la cauſe. L'année de cette fameuſe diverſion, & la ſeptiéme du régne d'Agathocles, eſt marquée par une éclipſe de Soleil ; c'eſt Diodore & Juſtin qui nous l'aſſûrent. On l'apperçut à Syracuſe le 15. d'Août, ſelon Petau, l'an 4414. de la Période Julienne. Frontin prétend que cette éclipſe arriva ſur le point qu'Agathocles alloit donner une bataille. Il en donna la raiſon à ſes ſoldats, pour leur en ôter l'étonnement, *de peur qu'ils ne priſſent un effet naturel pour un obſtacle à leur deſſein.*

Ce Prince aiant mis à la voile, ſans que qui que ce fût des gens de

ſa flotte ſçût où il alloit, il arriva en Afrique, où il mit pied à terre avec toutes ſes troupes, auſquelles il fit une harangue, qui me paroît un peu trop longue pour être rapportée. Elle rouloit ſur ce qui touche le plus le ſoldat, c'eſt-à-dire ſur le pillage des villes, & la néceſſité de vaincre ou de périr, puiſque la retraite étoit impoſſible. L'un & l'autre encouragent beaucoup; mais comme une flotte qu'on ſçait dans un port, fait qu'on regarde quelquefois derriére ſoi, Agathocles y fit mettre le feu, & la réduiſit en cendres.

Cette action eſt ſans doute digne d'admiration. Pour moi je crois que notre homme oublia dès-lors Syracuſe, qu'il trouvoit trop petite pour ſon grand cœur: ſe ſouciant peu qu'on la prît, pourvû qu'il commandât dans Carthage. Il me ſemble qu'il y comptoit fort; il s'avance dans le païs, & débute par tous les maux de la guerre. Il n'alla pas fort loin ſans rencontrer une armée Carthaginoiſe qui lui vint au-devant. Elle fut bientôt rompue & miſe en déroute. Cette bataille eſt des plus célébres de l'antiquité, & très-détaillée dans Diodore: elle ſe donna près de Mégalopolis. Agathocles y perdit deux mille hommes, & les vaincus trois mille, avêc Hannon leur Général. Après cette victoire, Agathocles maître de la campagne, ſe déborde dans le païs comme un torrent qui emporte tout, & ſe préſente à cinq milles de Carthage, où il aſſit ſon camp; afin qu'on vît des murs de Carthage ce qu'on voioit de ceux de Syracuſe, & que chacun avoit ſon tour.

Le bruit de cette victoire fit un ſi grand effet ſur l'eſprit des peuples, qui gémiſſoient ſous le joug d'un gouvernement tyrannique, que toute l'Afrique ſe ſouleva contre Carthage, & ſe tourna vers le victorieux, qui commença à reconnoître cette grande maxime, qu'un habile Général fournit à la guerre par la guerre même. Une révolution ſi déſagréable fut ſuivie d'une autre infortune. On apprit bientôt que l'armée qui étoit occupée au ſiége de Syracuſe, avoit été taillée en piéces dans une ſortie générale, & qu'Antandre frere d'Agathocles, avoit fait le coup. A cet autre mal il s'en mêle un autre, qui réduit les Carthaginois à perdre patience: les Princes qui leur étoient alliez, comme les autres qui leur paioient tribut, ſe tournent contre eux.

Aphellas Roi des Cyréniens, envoie des Ambaſſadeurs à Agathocles pour ſe liguer avec lui, & lui propoſe ridiculement de l'aider de ſes forces pour la conquête de l'Afrique, & qu'il l'aideroit à ſon tour pour celle de la Sicile. Le ruſé Syracuſain accepte le parti, ce Prince le joint avec de grandes forces. On auroit dit qu'ils n'étoient pas moins unis d'intérêt qu'ils paroiſſoient l'être d'inclination, & cependant Agathocles le trompoit, & penſoit à la plus noire & à la plus énorme de toutes les perfidies; car après lui avoir fait adopter ſon fils, il le fait aſſaſſiner, & ſe rend enſuite maître de ſes troupes, qu'il joignit aux ſiennes, & gagne enſuite une bataille ſignalée contre Carthage, qui avoit levé de nouvelles forces. Ce malheur les réduiſit à l'extrémité. Ils firent pendre leur Général ſous prétexte de trahiſon: il s'appelloit Bomilcar. Il fit paroître tant de courage dans cet excès de cruauté de ſes Citoiens, qu'étant au haut de la potence, comme ſur la tribune aux harangues, il les accabla de reproches les plus ſanglans, leur fit voir leurs crimes, leurs injuſtices, leur mauvaiſe foi, leurs perfidies, leur ingratitude; enfin tous les vices imaginables, & débita tout cela com-

me s'il eût parlé à des étrangers, à qui toutes ces choſes fuſſent inconnues.

Agathocles preſque maître de l'Afrique par tant de victoires ſur Carthage, laiſſe là ſon armée ſous les ordres d'un de ſes fils, & repaſſe en Sicile. Syracuſe ſe trouvant encore aſſiégée par une nouvelle armée que les Carthaginois y avoient envoiée, il en fait non ſeulement lever le ſiége, mais il les chaſſe encore de toute la Sicile, dont il ſe rendit le maître. Il revient enſuite en Afrique, après avoir fait maſſacrer cruellement cinq cens Syracuſains, apparemment ſur quelque ſoupçon de conjuration. En arrivant il trouve ſon armée révoltée faute de paie, il appaiſe la ſédition par ſon éloquence. De là il les méne contre l'ennemi retranché dans ſon camp, il l'attaque & ſe fait bien battre; ce mauvais ſuccès aidé d'un reſte de mauvaiſe humeur dans ſon armée, qui lui fit appercevoir quelque conjuration ſur ſa perſonne, le détermina à l'abandonner, & à s'enfuïr en Sicile; il prend le chemin de ſes vaiſſeaux avec ſon fils Archagathe, qui s'égare: ſon pére le laiſſe là, & met à la voile. Qui auroit jamais crû qu'un guerrier ſi brave & ſi déterminé, eût été capable d'une telle action? Beau ſujet de réfléxion, ſi c'étoit ici le lieu.

Après cette infamie d'Agathocles, car quel autre nom pourrions-nous lui donner? Les ſoldats déſeſpérez déchargérent leur rage ſur les propres enfans de leur Général, & les égorgérent ſans miſéricorde. Juſtin dit là-deſſus, que dans le tems qu'Archéſilaüs étoit prêt de tuer Archagathe, ce malheureux Prince lui demanda s'il penſoit bien à ce qu'il alloit faire, puiſque ſon pére étoit en état de venger la mort de ſes enfans ſur les ſiens propres, qu'il avoit en ſa puiſſance; & qu'il lui répondit auſſitôt qu'il ne s'en mettoit guéres en peine, qu'il lui ſuffiſoit d'être aſſûré qu'ils ſurvivroient à ceux d'Agathocles. Cependant cet Archéſilaüs étoit ami du même Agathocles, dont il égorgeoit les enfans; mais les Princes ont-ils jamais eu des amis? Après une action ſi lâche, cette armée de mutins ſe rangea du parti des Carthaginois.

Carthage délivrée d'une guerre ſi malheureuſe, ne ſongea qu'à recouvrer ce qu'elle avoit perdu en Sicile. Elle y fit paſſer de ſi grandes forces, qu'Agathocles ſe vit obligé de faire la paix ſous des conditions également avantageuſes aux deux partis.

Il eſt décidé & conclu que les Princes ambitieux & guerriers ne ſeront jamais en repos. Agathocles n'eſt-il pas bien de ce nombre? Après s'être enfui de l'Afrique, & avoir laiſſé là ſon armée & ſes deux fils, qu'on lui égorge, il fait la paix avec Carthage avec un égal avantage, quoique la fin de ſa guerre eût été très-honteuſe. Le voici qu'il entre dans un autre, qu'il prend quelques villes de la Sicile qui avoient quitté ſon parti pendant le ſiége de Syracuſe, qu'il rançonne d'une maniére inouie & barbare.

Ce qu'il fit aux Ageſtains eſt à peine concevable. La vengeance qu'il prit de la mort de ſes deux enfans, ne ſe concevroit pas non plus, ſi les Tibéres, les Caligulas, les Nérons, & une infinité de Tirans Romains, ne nous fourniſſoient des exemples de cruauté bien autrement barbares que ceux d'Agathocles, qui n'eſt qu'un enfant en comparaiſon de ces monſtres abominables. Je n'en ſuis donc pas étonné, mais je le ſuis beaucoup de voir que cet homme, qui n'a plus qu'un ſouffle de vie, penſe encore à la guerre, & à s'agrandir du côté de l'Italie.

Après

Après avoir ſi mal réüſſi en Afrique, puiſqu'il ſe trouve trop reſſerré dans les bornes étroites de la Sicile, dont les Carthaginois tenoient la meilleure partie, que n'attaquoit-il donc les Carthaginois? Car la bonne politique éxige de commencer par chaſſer les ennemis du dedans, avant que de porter ſes vûes ſur ceux du dehors; bien que les Carthaginois fuſſent des plus puiſſans en Sicile, & qu'ils y euſſent envoié un Général habile, expérimenté, & qui ſelon Plutarque ſembloit redoutable à Agathocles même, il étoit toujours moins à craindre que les Brutiens & les Léontins. Il paſſa pourtant. *Ceux-ci aiant été vaincus*, dit Polyen, *Agathocles leur envoia Dinocrate, l'un de ſes Généraux, pour leur dire qu'il vouloit imiter à leur égard l'humanité dont avoit uſé Denis pour ſauver les Italiens, qui avoient été vaincus auprès de l'Elépore. Les Léontins le crurent, & s'eſtimérent fort heureux. Agathocle, étant entré dans la ville, ordonna qu'ils ſe rendiſſent tous à l'aſſemblée ſans armes. Le Général dit,* » que celui-là léve la main qui eſt de » même ſentiment qu'Agathocles : *Agathocles dit auſſitôt :* » mon ſen- » timent eſt qu'ils ſoient tous mis à » mort. *Ils étoient dix mille, & les ſoldats d'Agathocles les maſſacrérent ſur le lieu même.* Après une action ſi inhumaine & ſi infame, il marcha contre les Brutiens : ceux-ci ſurpris de voir le Tyran, lui envoiérent des Ambaſſadeurs pour traiter d'une alliance. Mais ils furent bientôt délivrez de cette crainte par la maladie d'Agathocles, qui l'obligea de ſe rembarquer & de s'en retourner en Sicile, où il eut le chagrin avant que de mourir, de voir ſon fils & ſon petit-fils en armes pour s'emparer du Roiaume, tant ils s'ennuioient de vivre en ſimples particuliers; le dernier eut le deſſus après avoir tué l'autre. Agathocles jugea que les affaires de ſa famille n'auroient pas une bonne iſſue. Il ſongea à faire embarquer ſur ſes navires ſa femme Texéne, ſes deux enfans, & tous ſes tréſors, & les fit paſſer en Egypte : prévoiant que celui qui régneroit, auſſi injuſte & auſſi cruel que lui, auroit moins de conduite & moins de courage pour ſe conſerver ſur le Trône. Agathocles mourut le premier homme de ſa race, comme le dernier, après un régne de vingt huit ans, rempli de mille événemens bizarres & tout extraordinaires. Diodore prétend qu'Archagatus, ſon petit-fils, l'avoit fait empoiſonner.

OBSERVATIONS

Sur l'art de harceler & d'inquiéter une armée engagée dans un ſiége.

CEtte entrepriſe des deux Généraux rebelles, eſt belle & remarquable, il faut en convenir. Notre Auteur n'en convient-il pas auſſi? Porter *ſon ambition juſqu'à vouloir mettre le ſiége devant Carthage même*, eſt une choſe hardie, très-digne de nos éloges & de leur grand cœur. Ce furent pourtant deux ſoldats, qui roulérent dans leur tête un deſſein de cette nature, ſi grand, ſi hardi, & ſi relevé. Mais qu'eſt-ce que cela fait, ſi les courages les plus extraordinaires, & les qualitez les plus ſublimes du cœur & de l'eſprit ſont de tous les païs & de toutes les conditions? Il n'eſt pas rare de voir des Empereurs, des Rois, des Princes penſer & agir comme de ſimples ſoldats, & de ſimples ſoldats penſer & agir comme ces premiéres têtes devroient faire. La naiſſance & les grandes dignitez donnent le pouvoir, mais elles ne donnent ni l'eſprit ni le courage. L'Hiſtoire nous fournit un aſſez grand nombre de Mathos & de Spendius, qui ont été de très-grands hommes, & qui ont ſçu beaucoup mieux que les autres profiter des occaſions & de leurs victoires.

Nos deux Capitaines révoltez, après quelques avantages, ne crurent pas avoir aſſez fait, pouvant faire encore plus. Bien différens de ces Généraux, qui ſe ſouciant peu du bien public, s'endorment tranquillement, & ſe repoſent ſur leurs premiers ſuccès, ſans penſer ni aux moiens ni aux occaſions d'aller plus loin, & de finir la guerre par quelque action éclatante & déciſive; ils vont bravement, après quelques ſuccès, & la priſe de quelques poſtes qui leur ouvrent le chemin de Carthage, droit à cette Capitale, & en font hardiment le ſiége: bien aſſûrez que s'ils peuvent s'en rendre les maîtres, toute la puiſſance Carthaginoiſe tombera par terre: ſans eſpérance, après des guerres qui avoient épuiſé cette République & d'hommes & d'argent, de pouvoir jamais ſe relever. Quel ambitieux, mais quel beau deſſein! Cela fût ſans doute arrivé, s'ils n'euſſent eu en tête un auſſi grand homme que Barcas, qui rabattit beaucoup de leurs eſpérances & de leur ambition. En un mot, il fit évanouïr toutes ces idées magnifiques; car dès qu'il les vit engagez dans une entrepriſe ſi hardie & ſi ſcabreuſe, il choiſit Annibal *& prit encore avec lui Naravaſe; & accompagné de ces deux Capitaines*, dit notre Auteur, *il bat la campagne pour couper les vivres à Mathos & à Spendius.* Voilà tout ce qu'on peut faire de mieux dans ces ſortes de conjonctures; mais la maniére dont il faut agir lorſque l'on ſe trouve trop foible contre un ennemi trop fort, pour faire lever un ſiége, ou du moins pour pouſſer à bout la patience des aſſiégeans, n'eſt pas une choſe aiſée à pratiquer. Cette ſorte de guerre eſt très-difficile à manier, elle mériteroit d'être traitée avec méthode.

Perſonne juſqu'ici, ancien ni moderne, n'a penſé, je ne dis pas à en écrire, mais à nous inſinuer même que c'eſt une partie de la ſcience des armes la plus curieuſe & la plus intéreſſante qu'on puiſſe traiter. Nous ne la laiſſerons pas dans l'oubli & dans les ténébres. On peut compter, ſinon ſur mon intelligence, au moins ſur ma bonne volonté. Contentons-nous en attendant de quelque petite eſcarmouche ſur ce ſujet; c'eſt-à-dire d'une aſſez bonne idée de cette ſorte de guerre, & rien davantage: notre deſſein étant d'en traiter dans un Ouvrage régulier; & d'une aſſez juſte étendue.

Celui de tous les Capitaines de l'antiquité qui a le plus excellé en l'art d'inquiéter un ſiége, de le rendre difficile, incommode, long, fâcheux, rebutant, & qui enfin par ſa façon de faire la guerre, a réduit les aſſiégeans aux plus triſtes extrémitez; celui-là, dis-je, eſt un Romain, ſans contredit le plus fameux guerrier que Rome ait jamais produit. C'eſt Sertorius, quoique ni nos Ecrivains, zélez admirateurs des Anciens, & qui ont pris pour ſujet de leurs éloges, les actions des grands hommes des ſiécles les plus reculez, ni nos Guerriers de la premiére volée, beaucoup plus connoiſſeurs que les autres, n'en aient preſque rien dit dans leurs écrits, & n'en diſent rien dans les entretiens qu'ils ont quelquefois enſemble. En vérité cela n'eſt pas concevable.

Sertorius à l'égard de cette partie de la guerre, dont je n'ai qu'un mot à dire, eſt ſans doute le plus célébre & le plus habile de tous. Nul n'a fait voir de ſi grands talens dans cet art admirable. Quelle prévoiance! quelle vigilance! quelle activité! quelle hardieſſe! quelle conduite mêlée par tout dans cette foule d'entrepriſes ſubites, & comme enchaînées les unes aux autres!

Un Général, qui s'engage dans un ſiége conſidérable, tout rempli, tout enflé de l'opinion de ſes forces, comme de celle de ſon courage & de ſon habileté, ſe trouve bientôt hors de meſure, & réduit à ne ſçavoir où ſe prendre, contre un Antagoniſte, qui ſemble d'abord mépriſable par ſa foibleſſe, qui fuit devant nous, & qui hors d'état de paroître en campagne, ſe jette dans les places fortes.

Que fait alors une armée, aux entrepriſes de laquelle rien ne ſemble s'oppoſer, & qui ſe voit maîtreſſe de la campagne? Je ne penſe pas qu'elle ait autre choſe de plus important à faire, que d'entreprendre ſur les places de ſon ennemi, & d'attaquer celle qu'elle jugera le plus à ſa bienſéance. Métellus ne fit rien autre choſe contre Sertorius. Celui-ci trop foible pour oſer lui tenir tête & ſe préſenter de front contre des forces ſi diſproportionnées aux ſiennes, ne cherchoit qu'à lui échaper, & à changer de poſte à meſure que l'ennemi s'avançoit pour l'en déloger & pour le combattre.

Métellus, ennuié de tant de mouvemens inutiles, perdit à la fin patience, & le laiſſa là; il crut trouver mieux ſon compte de tomber ſur ſes places, & d'en faire le ſiége. C'étoit juſtement ce que Sertorius ſouhaitoit le plus; & lorſqu'il le ſentoit engagé dans ces ſortes d'entrepriſes, il abandonnoit alors ſes montagnes, ſes vallées, ſes forêts & ſes aziles impénétrables, pour ſe jetter dans les plaines, où il ſe campoit en corps d'armée & la tête levée: car alors le fort qui ſe trouve engagé dans ſon ſiége, ſe voit réduit au ſeul parti de la défenſive, & enfermé dans ſes lignes; & au lieu d'un ennemi contre lequel il avoit affaire, il en trouve deux, l'un au dehors, & l'autre au

dedans, & le plus formidable eſt ſans doute celui du dehors, s'il ſçait la véritable méthode d'inquiéter & de harceler un ſiége.

Cette façon de guerre eſt rude, incommode & fatiguante : car elle git en des manœuvres ſubtiles, ruſées & profondes, vives, changeantes & ruïneuſes à l'ennemi occupé dans ſon ſiége. Il le croit faire tranquillement, à ſon aiſe, & à couvert dans ſes lignes, lorſqu'il ſe voit tourné & inveſti de toutes parts par une armée plus foible, qui ſe forme, qui ſe rompt & ſe partage en pluſieurs corps, qui voltigent deçà delà autour de ſon camp, & qui le tiennent ſans ceſſe en cervelle & en de perpétuelles inquiétudes, tantôt de jour, & le plus ſouvent la nuit, qui eſt l'heure la plus commode.

Par cette façon de guerre, on jette bientôt la famine dans un camp ; les fourrages deviennent très-difficiles & très-dangereux : ſi l'on y va, ce n'eſt plus qu'en corps d'armée, l'ennemi diſparoît alors, ſe réünit aux lieux où vous fourragez, pour tomber, avec tout ce qu'il a de troupes ſur vos eſcortes, ou pour vous combattre en partie, ou ſéparé en pluſieurs corps, pour percer votre chaîne, ou pour couper la file de vos fourrageurs ; & lors même qu'il vous occupe dans ces endroits éloignez de votre ſiége, où il vous ſçait foible & dégarni, il détachera promptement, ou embuſquera des troupes qui s'approcheront de vos lignes, & ſe gliſſeront par les endroits les moins fortifiez & les moins gardez, & ſouvent par le plus fort, qui ſe trouvera d'autant plus foible qu'on s'y ſera dégarni, ſur l'opinion ordinaire qu'on n'oſeroit tenter de ce côté-là ſans témérité & ſans imprudence.

Ce que je viens de dire ici, n'eſt pas le moindre des dangers auſquels on eſt expoſé dans une maniére de guerre ſi fine & ſi ruſée. L'ennemi n'eſt jamais court en piéges & en artifices ; comme les manœuvres des petites armées ſont toujours promptes & accélérées, qu'elles ſe remuent aiſément, l'exécution des entrepriſes prévient les devants que l'ennemi peut prendre pour s'y oppoſer, & le ſecret en eſt mieux gardé ; tout eſt ſimple dans une petite armée, au lieu que tout eſt compoſé, lent & embaraſſé dans une grande. Une ſeule tête ne ſuffit pas, parce qu'un Général ne ſçauroit porter ſi loin ſa vûe ſans avoir beſoin de celle des autres ; ce qui fait perdre beaucoup de tems, & ce tems perdu eſt au profit de l'ennemi ; d'ailleurs le Général ſe trouve ſouvent dans la néceſſité de s'abandonner à la conduite de ſes Lieutenans, qui ne rempliſſent pas toujours leurs devoirs, ſoit par lâcheté ou par ignorance.

Un Sertorius dans une occaſion comme celle du ſiége de Lille, en 1708. n'auroit-il pas ruïné & anéanti la puiſſance des Alliez* devant cette place ? Cette armée formidable n'eût-elle pas péri de faim & de miſére ? Qui doute que ce ne fût la choſe du monde la plus aiſée ? On venoit de lui couper les vivres. Voilà un convoi le plus grand dont on ait jamais ouï parler, qu'on tâche d'y faire paſſer. On avoit pris de très-bonnes meſures pour l'enlever, & les ennemis de très-mauvaiſes pour le ſauver. La choſe ſembloit infaillible, & l'étoit en effet entre les mains de tout autre que de M. d'Albergotti : Quel choix ! l'homme le moins propre à cela & le moins entreprenant. Il le laiſſa paſſer tranquillement & ſans rien faire, & ne paſſa pas moins pour un excellent Officier dans l'opinion de la populace : car les armées ont auſſi leur populace. Ce coup manqué

fut l'occaſion de tous les malheurs de cette campagne, je le déclare à regret. Feu M. de Vendôme choiſiſſoit rarement les hommes les plus capables de l'éxécution des grandes entrepriſes, il prenoit aſſez ſouvent la lie d'une armée ; il en uſoit de même dans le choix de ſes amis, dont il fut toujours la dupe, & toujours trahi. Revenons à Sertorius, ou à ſa façon de faire la guerre : car il eſt aiſé au lecteur tant ſoit peu éclairé, de tirer le précepte des faits qu'on rapporte, lorſque l'on s'y prend d'une certaine maniére.

Ce grand Capitaine, toujours en mouvement, toujours attentif à ce que l'ennemi devoit ou pouvoit faire, lui rompoit toutes ſes meſures ; un convoi étoit-il en campagne, il lui alloit au-devant avec une incroiable diligence, il devançoit la penſée pour ainſi dire. Il ſe campoit ſur le chemin dans le poſte le plus avantageux. Marchoit-on à lui pour l'en déloger, s'il jugeoit qu'il pouvoit en être chaſſé, il l'abandonnoit par des retraites fauſſes, ou véritables : perſuadé qu'il n'étoit pas honteux de ſe retirer devant des gens plus forts que ſoi, mais qu'il l'étoit beaucoup de ſe faire battre.

S'opiniâtroit-on à le ſuivre, il s'enfonçoit & ſe nichoit dans des lieux impraticables, ou tout parſemez de piéges & de chicanes. Qui eſt le Général aſſez hardi pour s'engager dans ces ſortes de coupe-gorges, s'il n'eſt très-habile, & très-inſtruit du païs où il va ſe fourrer, où l'on ne trouve le plus ſouvent aucune iſſue lorſqu'on y eſt une fois entré ? S'il eſt ſûr d'en ſortir en ſuivant ſon ennemi, celui-ci ne l'eſt pas moins d'échaper à toutes ſes ruſes. S'il ſe voit preſſé, il le laiſſe là, & par une marche diligente & forcée il ſe déborde alors dans ſon païs, qu'il va ravager : l'ennemi revient ſur lui pour l'en chaſſer, il le laiſſe venir ; & lui échapant encore une fois, il le prévient ſur ſon ſiége, attaque ſes lignes dégarnies, & jette un ſecours dans la place. Peut-on beaucoup eſpérer d'un ſiége, quand on a un tel Antagoniſte en tête ? Métellus en eut un tel, & peu de tems après le grand Pompée, qui vint pour le relever.

Celui-ci aiant joint Métellus avec de plus grandes forces, plein de l'opinion de ſon mérite, crut avoir bon marché de Sertorius, s'il s'opiniâtroit à le ſuivre, perſuadé qu'à la fin il l'obligeroit à combattre. Celui-ci le délivra de ce ſoin ; car au lieu de l'attendre de pied ferme, comme Pompée & Métellus le deſiroient, il fit la moitié du chemin pour les rencontrer : & bien qu'inférieur en nombre, il ne laiſſa pas que d'en avoir raiſon, & de les bien battre.

A quelle extrémité ce dernier ne ſe trouva-t-il pas réduit, pour avoir tenté un ſiége contre un ennemi ſi incommode & ſi difficile à réduire, & qui ſemoit des piéges à chaque pas qu'il faiſoit ? Plutarque nous apprend un très-grand nombre de faits très-remarquables, & très-dignes d'avoir place ici. Mais le moien de les mettre tous ? Un ou deux nous ſuffiſent. Je me ſers de la verſion de M. Dacier.

» Si Métellus mettoit le ſiége de-
» vant une place, *Sertorius* arrivoit
» auſſitôt, & l'aſſiégeoit lui-même
» par la diſette où il le réduiſoit, à
» tel point que ſes ſoldats n'en pou-
» voient plus..... Un jour Mé-
» tellus s'étant apperçu que les Lac-
» cobrites donnoient beaucoup de ſe-
» cours à Sertorius, & qu'on pou-
» voit facilement les prendre par la
» ſoif ; car ils n'avoient dans la ville
» qu'un puit, & les ruiſſeaux & les

» fontaines qui ſe trouvoient dans » les fauxbourgs ou aux environs » de la ville, étoient au pouvoir » de celui qui l'aſſiégeroit, il réſolut » d'en faire le ſiége, dans l'eſpérance » qu'il en ſeroit maître dans deux » jours, parce qu'ils manqueroient » d'eau. Il ordonna donc à ſes trou- » pes de prendre des vivres pour cinq » jours, & ſe mit en marche. Mais » Sertorius imagina promptement les » moiens de la ſecourir; il ordonna » qu'on remplît deux mille outres, » & promit pour chaque outre une » certaine ſomme d'argent. Quan- » tité d'Eſpagnols & des Mauruſiens » ſe préſentérent pour éxécuter l'en- » trepriſe. Sertorius choiſit les plus » robuſtes & les plus légers & les » envoia par la montagne, avec or- » dre que quand ils auroient livré » leurs outres aux habitans, ils fiſſent » ſortir de la place toutes les bouches » inutiles, afin que cette eau pût » fournir plus longtems à ceux qui » la défendroient.

» Métellus, averti du ſuccès de ce » ſtratagême, en fut très-fâché: car » les vivres qu'il avoit fait prendre » à ſes troupes, étoient déja conſom- » mez. Il envoia ſur l'heure Aquinus » avec ſix mille hommes, pour lui » amener un convoi. Sertorius en » fut bientôt averti. Dès qu'Aquinus » fut paſſé, il lui dreſſa un embuſ- „ cade ſur le chemin; & quand il „ revint avec ſon convoi, il fit lever „ trois mille hommes du ravin cou- „ vert où il les avoit cachez, pour „ les charger en queue; & lui-même „ en perſonne l'attaquant de front, „ il le mit en fuite, lui tua une „ grande partie de ſes gens, & fit „ priſonniers les autres. Aquinus per- „ dit ſes armes & ſon cheval dans ce „ combat, & ſe ſauva de viteſſe „ dans le camp de Métellus, qui „ par cet échec fut obligé de lever „ honteuſement le ſiége, & eut la „ douleur de ſe voir moqué & ſifflé „ par les Eſpagnols.

Barcelonne a eu cet avantage, parmi les villes qui ſe ſont rendus célébres par les ſiéges qu'elles ont ſoutenus en différens tems, qu'elle ne s'eſt jamais démentie dans tout ce qui peut illuſtrer une défenſe: au lieu que l'on remarque dans les autres du plus ou du moins, quoiqu'infiniment plus fortes que celle dont nous parlons. Je pourrois citer quelques éxemples qui ſe ſont paſſez de nos jours, pour prouver cette vérité, s'il étoit permis de faire tant de honte aux vices & aux foibleſſes des hommes, qu'il n'y eût plus que de la vertu dans le monde, comme diſoit la Reine Eliſabeth à un Auteur tout plein de zéle & d'amour pour la vérité. Revenons à Barcelonne.

Le dernier ſiége de cette place eſt quelque choſe de ſi grand & de ſi glorieux à ſes habitans, qu'on peut le comparer ſans hyperbole aux plus fameux de l'antiquité, puiſque l'on trouve dans le Général qui l'attaqua, comme dans celui qui la défendit, toute l'habileté, le courage & la conduite qui rendent un ſiége recommandable, & l'on peut dire que le Maréchal de Berwick n'y acquit pas moins de gloire que feu M. de Vendôme dans le premier en 1697. car à l'égard de l'autre de 1706. il faudroit y paſſer l'éponge, s'il étoit poſſible de faire que ce qui a été fait ne fût pas, ou d'en effacer la mémoire. Contentons-nous ſeulement de dire, que dans tous ces trois ſiéges il y parut quelque choſe des principes de Sertorius, car les aſſiégeans n'étoient pas moins inquiétez ni moins inveſtis que les aſſiégez.

M. de Vendôme eut de plus grands obſtacles à ſurmonter que n'en eurent les autres. Son grand courage, ſa har-

dieſſe & ſon expérience l'en délivrérent. Il avoit à ſe défendre contre une puiſſante garniſon, très-brave & très-aguerrie, & contre l'audace réglée d'un Gouverneur très-entreprenant. Ce Prince environné de tant de périls, de craintes & d'inquiétudes, ſe doute d'une ſortie générale; il apprend même qu'elle eſt déja réſolue, & que ceux du dehors comme ceux du dedans devoient tomber, les uns ſur ſon camp, & les autres ſur la tranchée, il les délivra de cette fatigue; il marche ſecrétement à la faveur d'une nuit ſans Lune droit aux deux camps du Vice-Roi, qu'il ſurprend ſi heureuſement, qu'il n'y trouve aucune réſiſtance: tout s'enfuit & tout s'en va dans une confuſion & un déſordre épouvantable, les ſoldats ſe gorgent de butin; & après avoir fait mettre le feu dans les deux camps, il ſe retire à ſon ſiége, & fait avorter, par une entrepriſe ſi hardie, tous les deſſeins de ſes ennemis. On peut voir, par cet éxemple du Vice-Roi Eſpagnol, combien les Sertorius ſont rares, & que le Général François étoit plus habile en ce cas-là que Pompée & que Métellus.

Feu M. de la Feuillade, depuis Maréchal de France, moins habile que M. de Vendôme, ne fut pas ſi heureux que lui dans ſon ſiége de Turin: peut-etre l'eût-il été, ſi lui-même en perſonne, plutôt que ceux qu'il emploia, eût marché contre M. de Savoie, aujourd'hui Roi de Sardaigne; je dis peut-être, parce qu'il avoit un Sertorius très-alerte & très-redoutable en tête, & non pas un Vice-Roi malhabile, ſans précautions & ſans expérience. Il fut traité comme Métellus par ce grand Capitaine, qui l'inquiéta & qui le harcella tellement dans ſon ſiége, qu'il n'en vit le bout que par une cataſtrophe très-chagrinante pour lui, & très-fâcheuſe pour la France.

Les Généraux qui ont imité Sertorius, autant qu'il eſt poſſible d'approcher un ſi grand homme dans ſa façon de faire la guerre, ont été toujours fort rares; ils ne ſe préſentent guéres que de loin à loin. Quel eſpace entre Amilcar Barcas & Sertorius! Quel plus grand entre celui-ci & le Roi de Sardaigne! Cependant ce dernier, quoique grand Capitaine, n'a pas égalé le Romain, parce que l'on ne s'eſt pas encore mis ſur la bonne voie dans cette maniére de guerre, qui n'a pas moins beſoin de théorie que de pratique, & où même celle-ci dépend abſolument de l'autre.

Lorſque Pompée fut chargé de cette guerre contre Sertorius, & qu'il fut arrivé avec une bonne armée au ſecours de Métellus, qui n'en pouvoit plus, & dont on n'étoit pas trop content à Rome, quoiqu'il fût très-habile; lorſque Pompée, dis-je, fut arrivé, tout bouffi d'orgueil & de préſomption, donna-t-il de plus grandes marques de ſon courage & de ſon intelligence dans les armes, qu'il n'en parut dans Métellus? Tout au contraire, celui-ci valoit infiniment plus que lui, car il avoit tenu tête tant bien que mal à ſon ennemi, quoique ſon armée fût moindre de la moitié avant la venue de Pompée: car après cette jonction, ils entrérent en campagne à la tête d'une armée *de ſix vingt mille hommes de pied, ſix mille chevaux, & deux mille frondeurs & gens de trait*. C'eſt Plutarque qui nous apprend céci, & cependant Sertorius n'oppoſe à des forces ſi prodigieuſes que *deux mille ſix cens hommes, qu'il appelloit Romains, quoiqu'il y eût ſept cens Afriquains parmi, qui l'avoient ſuivi d'Afrique, quatre mille rondachers & ſept cens chevaux*.

Ce Pompée pourtant, qu'on regardoit à Rome ſur le pied du plus grand Capitaine du monde, ne paſſa pas pour tel dans ſon armée, car il ſe fit toujours battre. Sertorius en fit ſi peu de cas, qu'il dit à ſon arrivée en Eſpagne, qu'*il n'emploiroit que des verges & la férule contre cet enfant, s'il ne craignoit cette vielle.* Il vouloit dire Métellus, qui venoit toujours à ſon aide; mais il ne l'empêcha pas d'être pris pour dupe à Lauron, où il fut battu & bien étrillé, & s'il vous plaît à la tête d'une armée de près de cent mille hommes contre ſept mille trois cens hommes. Jamais Pompée ne fut plus mépriſé de ſon ennemi, (car Céſar n'en fait jamais aucun cas,) qu'il le fut de Sertorius. L'affaire de Sucron lui fit-elle plus d'honneur que celle de Lauron? Le lendemain de cette grande action de Sertorius, il fut bravement lui préſenter la bataille; mais il ſe retira, ſur l'avis que Métellus s'avançoit au ſecours de Pompée. Il fit ſonner la retraite, ſelon Plutarque, en diſant: *Si cette vielle ne fût venue, j'allois renvoier ce petit garçon à Rome, après lui avoir fait à coups de verges une petite correction.*

OBSERVATIONS

Sur la conduite que tint Amilcar avec les Etrangers rebelles, après le Traité qu'il avoit fait avec eux.

TOut ce qui me déplaît, dans ce que j'ai à traiter ici, eſt de trouver un ſujet de blâme & de reproche dans la conduite du guerrier de l'antiquité le plus digne de nos éloges, & celui peut-être de tous qui fait le plus d'honneur à la nature: peu s'en faut que je ne le mette au-deſſus de tous. Au moins tant de belles qualitez, tant de vertus; des cônnoiſſances ſi profondes dans la ſcience des armes, méritent une grande diſtinction. Y prenez-vous bien garde, dira quelqu'un? C'eſt un Carthaginois: vraiment, eſt-ce qu'il n'y avoit pas de vertus à Carthage? En étoit-elle ſi fort dépourvûe, qu'il n'y en eût pas une ſeule dans ſon enceinte? Il y en avoit, & même de plus pures que dans les Etats les moins corrompus; il eſt aſſez ordinaire que dans ceux, d'où les vices les ont délogées, on trouve des hommes qui leur ont donné retraite, & qui les ont priſes ſous leur ſauve-garde.

Amilcar étoit un de ces hommes divins qui s'étoient conſervez purs au milieu de la corruption; mais il faut l'avouer, il ſe ſentoit un peu du terroir où il étoit né, & nous nous en ſentons tous: les uns plus, les autres moins, ſoit en bien, ſoit en mal. Celui d'Afrique, plus qu'aucun autre, laiſſoit toujours aux plus gens de bien certaine pente à la fourbe. On ne peut guéres réſiſter contre l'intempérie de l'air du païs; je ne ſçai pourtant s'il faut porter les ſoupçons contre ce grand homme auſſi loin qu'il ſemble qu'on le pourroit. Je vois dans ſa conduite à l'égard des rebelles, une eſpéce d'équité: au moins ſouhaité-je qu'elle ſoit irréprochable. Mais éxaminons la choſe ſans prévention.

Grotius eſt formellement oppoſé au

au ſentiment de Ciceron, qui décide nettement qu'*un Pirate n'eſt point au nombre des ennemis publics, & qu'on ne doit lui garder ni foi, ni ſerment.* En effet il ſeroit difficile de donner une bonne couleur & quelque marque de vraiſemblance à cette maxime, quand même ceux, qui ſeroient parvenus au comble de la méchanceté, & qui ne ſeroient partie d'aucun Etat, pourroient être punis par qui que ce ſoit ſelon le droit naturel. Car cela même ne ſeroit vrai qu'autant que l'on n'auroit pas traité avec eux. Lorſqu'il y a des conventions faites, & que la rémiſſion des peines y eſt ſpécifiée, ce ſeroit un acte d'injuſtice & de mauvaiſe foi très-infame & très-criminel que de n'y avoir pas d'égard.

» Pompée termina par des traitez » la plus grande partie de la guerre » des Pirates de Cilicie, dit Grotius; car aiant mis en mer une puiſſante flotte, & l'aiant partagée en pluſieurs eſcadres, qu'il répandit en différens endroits de la Méditerranée, il les défit tous en un ſeule campagne; il en prit un grand nombre ſans les faire mourir, & traitant avec les autres, il les relégua dans les endroits éloignez de la mer: par-là il leur donna le moien de vivre ſans piraterie, il rendit la mer libre, & la nettoia de ces brigans.

» Céſar écrit auſſi, dit le même, » qu'en la troiſiéme guerre civile » l'accord fut fait par les Généraux » Romains, avec les bandits & les » fuiards qui s'étoient retirez dans » les Pirenées.

» Qui oſera donc dire, ajoûte-t-il encore, » que ſi l'on avoit ſtipulé » quelque choſe dans ces traitez, cela » n'étoit d'aucune obligation? A la » vérité ces ſortes de gens n'ont pas » cette communauté de droit propre » à des ennemis publics, laquelle le » droit des gens a introduite dans » une guerre ſolemnelle & pleine; » mais cela n'empéche pas, que par- » ce qu'ils ſont hommes, ils ne par- » ticipent au droit naturel avec les au- » tres hommes, comme dit très-bien » Porphyre, & que de là il ne naiſſe » l'obligation d'accomplir ce qu'on » leur promet.

» Ainſi Diodore rapporte, que » Luculle garda la foi qu'il avoit don- » née à Apollonius, Chef des trans- » fuges; & Dion remarque qu'Au- » guſte pour ne pas manquer à ſa » parole, paia au voleur Grocota le » prix auquel ſa tête avoit été miſe, » étant venu ſe préſenter lui-même à » cet Empereur.

La foi n'eſt pas moins inviolable à l'égard des guerres des ſujets contre les Rois, » quand même il arrive- » roit, dit le même, que l'injuſtice » de la cauſe ou de l'opiniâtreté de » la réſiſtance des ſujets contre leur » Souverain, auroient été telle qu'el- » les mériteroient un rigoureux châ- » timent; en ce cas-là même le Sou- » verain n'a pas droit, s'il a traité » avec eux comme avec des déſer- » teurs & des rebelles, d'oppoſer la » peine à la promeſſe; c'eſt-à-dire » de l'annuller, en punition de ce » qu'ils ont mérité, ſuivant ce que » nous venons de dire: car même la » probité des Anciens a eſtimé qu'on » devoit garder la foi à des eſclaves, » & l'on a cru que les Lacédémo- » niens ne s'étoient attirez la colére » divine, que pour avoir tué les eſ- » claves de Tenare contre la foi du » traité.

Qui oſera donc dire que Barcas ne devoit garder ni foi ni ſerment à des rebelles, tout couverts de crimes énormes, qui avoient même violé le droit des gens en la perſonne des Hérauts qu'on leur avoit envoiez, & égorgé même ceux qui avoient été pour traiter avec eux? Cependant il

s'eſt trouvé des gens qui ont ſoutenu pis que tout cela. Car ils prétendent qu'on n'eſt point obligé de garder la foi aux Hérétiques, non plus qu'aux Infidéles. Il y a longtems même que cette maxime a fait fortune. Jean Hus & Jerôme de Prague, en furent les victimes au Concile de Conſtance. Quelque tems après, Uladiſlas Roi de Hongrie, croiant ſur la foi d'Eugéne IV. qu'il n'étoit pas méme permis d'en douter, & s'étant en conſéquence laiſſé perſuader par le Cardinal Julien, qu'il feroit une bonne œuvre de violer la tréve de dix ans qu'il avoit conclue avec Amurath II. il la rompit, quoi que púſſent lui dire & le Deſpote de Servie, & d'autres en grand nombre. Mais ſon infidélité lui coûta cher, il perdit la bataille de Varne & la vie. Le Cardinal Julien, Légat du Saint Pére, qui avoit fait de ſon mieux pour engager le Polonois dans cette guerre, ne put éviter une pareille fortune: encore fut elle pire, comme cela étoit très-juſte; il fut pris par des voleurs, qui le maſſacrérent, & le laiſſérent là comme à la voirie.

Barcas ſçavoit parfaitement que toutes ſortes de capitulations doivent étre religieuſement obſervées, que le droit naturel nous impoſe une obligation indiſpenſable de tenir ce dont nous ſommes volontairement convenus avec l'ennemi pendant une ſuſpenſion d'armes; qu'il n'eſt pas permis par éxemple, de rompre un traité bien conclu, & d'arréter, ſans en avoir aucune raiſon, des Députez, tels qu'ils puiſſent être, après avoir accordé & agréé que les Chefs, capables de tous les maux & de toutes les horreurs d'une guerre injuſte & perfide, vinſſent pour traiter des conditions de la capitulation; mais ſoit qu'il eût des ordres ſecrets de la République de tromper ces ſcélérats, & de les exterminer tous, ſans aucun égard au droit des gens, qu'ils avoient violé en tant de façons, & d'une maniére qui n'a preſque aucun éxemple; ſoit qu'il crût qu'il étoit juſte & raiſonnable que chacun ſouffrît autant de mal qu'il en avoit fait, & que le droit de repréſaille n'étoit pas moins permis à l'égard de la foi donnée, que dans les autres cas de la guerre, comme il eſt vrai à certains égards, ſoit qu'il crût enfin que ce fût une action louable, permiſe, & ſelon les régles de la bonne politique, de manquer à ſa parole, & d'uſer de ſupercherie à l'égard d'une armée de ſcélérats, dont on ne pouvoit pardonner les crimes ſans des conſéquences très-dangereuſes, puiſque ç'auroit été enhardir les autres à ſe révolter à la premiére occaſion, par l'eſpérance d'être traitez de même; ſoit que toutes ces raiſons enſemble lui paſſaſſent par la tête, pour ſe ſoulager dans ſes ſcrupules, il prit un milieu pour ſauver quelque choſe de ſa réputation; il eut recours à la doctrine des équivoques, des ambiguitez, des réſervations mentales, & de ce que les Rhétoriciens appellent le dire & le penſer: car cette doctrine eſt très-ancienne; elle n'étoit pas moins en vogue chez les Carthaginois, que chez les Grecs & chez les Romains. Voici le fait, pour épargner la peine à mes Lecteurs de revenir ſur leurs pas, & de feuilleter pluſieurs pages pour le chercher dans le texte.

Notre Auteur dit qu'Amilcar aiant attiré les rebelles dans des pas de montagnes très-dangereux, il leur coupa les vivres, & les enferma de toutes parts par des retranchemens qu'il tira dans les gorges de ces montagnes par où ils pouvoient s'échaper. » Ils furent contraints, dit notre Au» teur, tant la famine étoit grande » dans leur camp, de ſe manger les uns

„ les autres : Dieu puniſſant par un „ ſupplice égal l'impie & barbare „ traitement qu'ils avoient fait à „ leurs ſemblables : quoiqu'ils n'o„ ſaſſent ni donner bataille, parce „ qu'ils voioient leur défaite aſſurée, „ & la punition dont elle ne man„ queroit pas d'être ſuivie, ni parler „ de compoſition, à cauſe des crimes „ qu'ils avoient à ſe reprocher, ils „ ſouffrirent cependant encore quel„ que tems la diſette affreuſe où ils „ étoient, dans l'eſpérance qu'ils re„ cevroient de Tunis les ſecours que „ leurs Chefs leur promettoient. Mais „ enfin n'aiant plus ni priſonniers, ni „ eſclaves à manger, rien n'arrivant „ de Tunis, & la multitude commen„ çant à menacer les Chefs, Auta„ rite, Zarxas & Spendius prirent „ le parti d'aller ſe rendre aux enne„ mis, & traiter de paix avec Amil„ car. Ils dépêchérent un Héraut „ pour avoir un ſaufconduit, & étant „ venus trouver les Carthaginois, „ Amilcar fit avec eux ce traité : *Que les Carthaginois choiſiroient d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeroient à propos au nombre de dix, & renvoieroient les autres chacun avec ſon habit.* „ Enſuite il dit qu'en vertu du „ traité il choiſiſſoit tous ceux qui „ étoient préſens, & mit ainſi en la „ puiſſance des Carthaginois Auta„ rite, Spendius, & les autres Chefs „ les plus diſtinguez.

Il ſemble d'abord que le Général Carthaginois ne fit rien d'injuſte & de contraire au droit des gens ; puiſqu'il ſtipule dans le traité *que les Carthaginois* choiſiroient *d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeroient à propos au nombre de dix.* Les Députez n'y conſentent-ils pas ? Et ce conſentement ne laiſſe-t-il pas Amilcar dans le plein droit de commencer par eux, & d'en faire ce qu'il lui plaît ? Il le ſemble ainſi, & cependant c'eſt un manque de foi, une ſupercherie manifeſte : car pour faire que cette action devînt juſte, d'injuſte qu'elle étoit, il falloit renvoier les Députez, & s'en ſaiſir enſuite après l'exécution de la capitulation, parce qu'ils ne jouïſſent plus du droit d'Ambaſſade, qui ceſſe du moment qu'ils ſont arrivez dans leur camp ; les Carthaginois craignoient-ils qu'ils ne leur échapaſſent ? Je ne vois pas que cela fût poſſible, parce que toute l'armée répondoit de ces dix perſonnes, & qu'il étoit aiſé de s'en aſſûrer, en faiſant avertir ceux du camp qu'on éxécuteroit les conditions du traité dans toute ſon étendue & dans la bonne foi, en s'aſſûrant de dix perſonnes qui en étoient exceptées ; ils pouvoient alors les nommer.

Je ne ſçai comment Grotius, qui cite par tout Polybe, qu'il ſçavoit ſi bien, a pû oublier ce cas de paix & de guerre qui ſemble aſſez différent de tous les autres qu'il allégue. A l'égard des paroles, auſquelles chacun donne des ſens différens ou forcez dans un traité de paix, ou dans une capitulation, il n'eût, ce me ſemble, jamais pû décider en faveur du Général Carthaginois, par la raiſon alléguée plus haut. Car l'ancienne formule des alliances, qu'on trouve dans Tite-Live, n'eſt pas moins une loi invariable dans les nôtres, qu'on en uſera *ſans dol ni malice, & ſelon le vrai ſens qu'on donne aujourd'hui à ces paroles.*

» La régle de la vraie interpréta» tion, dit Grotius, s'établit donc » ſur la préſomption de la volonté, » tirée d'indices les plus probables » qu'il eſt poſſible. Ces indices ſont » de deux genres, les paroles & les » autres conjectures ; on conſidére » ces conjectures, ou ſéparément d'a» vec les paroles, ou conjointement » avec elles.

„ S'il n'y a aucune conjecture qui „ détourne ailleurs les paroles, il faut „ les entendre dans le ſens qui leur „ eſt propre : non ſelon la Gram- „ maire, en s'attachant à leur éty- „ mologie, mais ſelon l'uſage popu- „ laire.

Grotius s'étend beaucoup ſur cette matiére, qui me paroît d'une très-grande inſtruction pour les hommes d'Etat & pour les gens de guerre, & ſur tout pour les Gouverneurs de places, pour ſe garantir des ſurpriſes dans une capitulation, où les aſſiégez ne tombent que trop ſouvent. Ce grand Juriſconſulte militaire rappelle dans le paragrafe 28. tout ce qu'il a dit ſur cette matiére, que nous ne ſçaurions rapporter ici; il conclut ſeulement, *que la nature des pactes, confirmez dans un ſerment, eſt celle, qu'ils doivent être entendus ſelon la ſignification la plus reçue par l'uſage, rejettant abſolument toutes les réſerves tacites, qui, ſelon la nature de la choſe, ne ſeroient pas abſolument néceſſaires.*

Il s'en faut bien que cette action d'Amilcar ſoit auſſi baſſe, auſſi infame & auſſi criminelle que celle de Maynard, Général de l'armée Catholique, contre les Huſſites; cela me ſemble affreux : cependant à voir l'utilité qui en revenoit à la Bohéme, je ne ſçai ſi elle eſt auſſi condamnable, que les circonſtances en ſont horribles. L'éxemple mérite d'avoir place ici, & d'etre rapporté dans toute ſon étendue, par rapport aux inſtructions que les Miniſtres & les Généraux d'armées y trouveront à l'égard de certains rebelles : car bien qu'il ne ſoit pas permis de violer la foi donnée, il eſt pourtant expédient de ſçavoir quelles raiſons peuvent nous porter à juſtifier les plus méchantes actions, & nous obliger d'exterminer des gens qui ſe ſont rendus dans la bonne foi, & qu'on fait périr non pas dans les premiers mouvemens de l'action, mais de ſang froid, à tête repoſée, & par trahiſon.

Maynard, Général de l'armée Catholique, aiant ſurpris les Huſſites dans leur camp en 1434. „ au lieu de „ s'amuſer à pourſuivre les fuiards, „ fit une action de grand Capitaine, dit Varillas, „ il acheva de ſe rendre „ maître du camp ennemi, *les aiant tous envelopez comme par un coup de filet.* L'armée victorieuſe s'aſſembla, (*après les avoir déſarmez & donné quartier*,) „ pour délibérer ſur ce „ qu'elle en feroit, & les Gentils- „ hommes Catholiques étoient preſ- „ que d'avis de ſauver la vie à tant „ de milliers d'hommes, lorſque May- „ nard leur remontre que la clémence „ étoit hors de ſaiſon, & qu'ils ſem- „ bloient ne pas aſſez connoître l'im- „ portance de leur victoire. Que la „ plûpart des vaincus étant nez dans „ l'armée, ne connoiſſoient point „ d'autre patrie que le camp, & ne „ ſçavoient point d'autre métier que „ la guerre; & que le reſte, après y „ avoir demeuré vingt ans continuels; „ n'étoit plus capable d'une autre „ profeſſion; qu'il s'enſuivoit bien „ de ces principes, que cette infan- „ terie étoit la meilleure qu'il y eût „ au monde depuis celle des Ro- „ mains, mais qu'il s'enſuivoit auſſi „ qu'il s'en falloit abſolument défaire, „ puiſqu'après tout il n'y avoit rien „ de ſi dangereux pour la Monar- „ chie de Bohéme, que de laiſſer vi- „ vre tant de ſoldats aguerris; que „ cet Etat par ſes maximes fonda- „ mentales, étoit d'autant plus éloi- „ gné de la violence, qu'il ſe trou- „ voit heureuſement tempéré d'Ariſ- „ tocratie, & même de Démocratie, „ & que par conſéquent il ne ſeroit „ jamais en ſûreté tant qu'il donne- „ roit retraite à plus de vingt mille

Digitized by Google

„ hommes, accoutumez à tuer, à voler & à piller en toutes occaſions ; „ que ſi on les laiſſoit vivre enſemble, ils éliroient un Chef, & renouvelleroient la guerre ; ſi on les „ diſtribuoit dans les villes & dans „ les villages, ils corromproient la „ bourgeoiſie & les païſans ; qu'encore que l'on trouvât moien d'éviter ces deux inconvéniens, il y en „ auroit un troiſiéme inſurmontable, „ qui conſiſtoit, en ce que le premier „ eſprit remuant qui voudroit exciter la guerre civile en Bohéme, attireroit ſous ſes enſeignes tous les ſoldats, qui faiſoient maintenant pitié, & uſurperoient la tirannie par „ leur moien, pour peu d'aiſance & „ de conduite qu'il eût.

„ Ces conſidérations, & principalement la derniére, changérent l'inclination des Catholiques, & les portérent à réſoudre que l'infanterie Huſſite ſeroit exterminée, & en laiſſérent le ſoin à Maynard, qui „ ſe chargea de cette ſorte d'une ſi „ ſévére commiſſion.

„ Comme il avoit ſcrupule de confondre, avec les coupables, un aſſez grand nombre d'innocens, qui „ ne s'étoient engagez à ſuivre l'armée des Huſſites que par d'autres „ motifs que celui de porter les armes, il inventa cette ruſe pour les „ ſéparer, ſans que les uns ni les autres pénétraſſent dans ſon deſſein. „ Il fit publier par un Héraut, dans „ les quartiers du camp où l'on tenoit enfermez les fantaſſins Huſſites, que la guerre n'étoit pas finie, „ & que Coapehon s'étoit ſauvé dans „ Colnits avec preſque toute la cavalerie, dont il étoit Général, & „ qu'il prétendoit rétablir l'armée „ Huſſite ; que ſa réputation attireroit bientôt auprès de lui un grand „ nombre de gens de guerre, parce „ que c'étoit un excellent Capitaine, „ qui s'étoit autrefois ouvert l'épée „ à la main un chemin depuis la Bohéme juſqu'à la mer Baltique ; qu'il „ avoit ravagé toute la Pruſſe. . . . . „ Que l'unique moien de prévenir „ les deſſeins de Coapehon, étoit de „ l'inveſtir inceſſamment dans Colnits, de l'y forcer en toute maniére, & qu'enſuite il falloit ſe „ venger de tant de nations Allemandes, qui étoient ſi ſouvent venues „ ravager la patrie ; que la Bohéme „ ne pouvoit entreprendre, ni éxécuter ces grands projets, que par „ l'aſſiſtance de tant de braves ſoldats, qui s'étoient rendus ſi expérimentez ſous la diſcipline de Ziſca ; que les Etats du Roiaume, pour „ donner une marque honorable de „ l'eſtime qu'ils en faiſoient, vouloient aſſigner une penſion à chacun d'eux ſur les deniers publics, „ à proportion de ſon mérite ; & pour „ empécher qu'il ne ſe gliſſât parmi eux des paſſe-volans, on prioit „ les vrais ſoldats de paſſet tous dans „ les granges voiſines, & ceux qui „ ne l'étoient pas de retourner dans „ leurs maiſons.

„ Les ſoldats Huſſites ne furent „ pas aſſez crédules pour ajoûter foi „ à tout ce qu'on leur diſoit, mais ils „ le furent aſſez pour s'en perſuader „ une partie ; ils ne s'imaginérent „ pas à la vérité, que l'Etat fût aſſez bien intentionné à leur égard „ pour leur donner penſion, ou pour „ les emploier dans une longue guerre „ contre l'Allemagne : mais ils crurent qu'on prétendoit ſe ſervir „ d'eux pour ruïner Coapehon, c'eſt-„ à-dire pour achever d'exterminer „ les Huſſites par les Huſſites mêmes. „ Sur cette ſuppoſition, ils inventérent une contre-ruſe, & ſe ſépa-„ rant, comme ils firent, des vivandiers & des autres bouches inutiles, „ & en ſe retirant dans les granges

„ qu'on leur avoit montrées, leur deſ-
„ ſein n'étoit pas d'obéïr aux vain-
„ queurs, mais de les endormir, en
„ leur témoignant que l'infanterie
„ Huſſite conſentoit à marcher con-
„ tre Coapehon ; & en ſe laiſſant
„ ainſi mener à Colnits, ils trou-
„ vérent dans les granges une grande
„ abondance de viandes & du vin
„ qu'on leur avoit préparé, & s'en
„ remplirent de ſorte qu'ils étoient
„ accablez d'un profond ſommeil à
„ minuit; quand l'armée Catholique,
„ après avoir environné les granges,
„ de peur que quelqu'un n'échapât,
„ y mit le feu, qui prit incontinent,
„ parce que les murailles n'étoient
„ preſque que de bois, & les cou-
„ vertures que de chaume. Ainſi pé-
„ rit l'armée que Ziſca avoit formée
„ & aguerrie, & qui avoit ravagé
„ durant vingt ans les plus riches pro-
„ vinces du Septentrion.

Faiſons quelques obſervations ſur ce narré de Varillas : j'aurois peut-être mieux fait de recourir à Æneas Sylvius, que de m'arrêter à l'autre, un peu ſoupçonné de romaniſer les faits qu'il rapporte. Mais je ne me défie pas de lui dans ce cas-ci. Je trouve les raiſons du Général Maynard ſi fortes & ſi preſſantes, qu'il ſeroit très-difficile de ne pas reconnoître, que la bonne politique & le ſalut des Etats dans certaines guerres, nous obligent néceſſairement à des deſſeins qui paroiſſent contre les régles de l'honnêteté & de la bonne guerre, & qu'on peut quelquefois uſer du droit du talion dans les conventions faites avec des rebelles, noircis de mille crimes, & de mille actes de trahiſon & de mauvaiſe foi ; alors les raiſons qui ne ſont d'abord que probables, deviennent juſtificatives à tout égard. Celles de Maynard me ſemblent ſans replique : on peut pareillement juſtifier celles des Carthaginois à l'égard de leurs ſoldats révoltez, au hazard de tomber en contradiction ; car bien qu'il le ſemble, je ne laiſſe pas de convenir que Maynard & Barcas ont fauſſé la foi du ſerment : mais en ce cas c'eſt tomber dans un mal, pour s'empêcher de tomber dans un très-grand, qui ſeroit la ruïne totale de la patrie.

Un des plus ſçavans hommes de notre ſiécle, & dont je fais une eſtime toute particuliére, (M. le Clerc,) dit dans l'extrait d'un Livre Anglois, qui traite d'une matiére aſſez approchante de la nôtre, qu'*à la vérité il y a de grandes difficultez ſur cette matiére, à cauſe des malheurs des guerres civiles, que l'on doit tâcher d'éviter autant qu'il eſt poſſible. Mais il ſemble que tout le droit que l'on peut établir dans cette occaſion, étant fondé ſur le bien public, qui eſt la ſouveraine loi, il faut voir ſi ce qu'on entreprend fera probablement plus de mal que de bien à la ſociété. Si cela eſt, ce qu'on fait devient injuſte ; mais ſi le bien qui en revient, eſt beaucoup plus grand que le mal, l'entrepriſe*, ou la ſupercherie *pourra être nommée juſte.*

Les mêmes raiſons que Maynard allégue pour exterminer toute cette infanterie, ſont les mêmes que celles que les Carthaginois pouvoient alléguer contre les révoltez ; la ſituation & le cas où ils ſe trouvoient, étoient les mêmes à tous égards. En effet les Bohémiens comme les Carthaginois, couroient les mêmes dangers, ſi pour ne pas manquer aux conditions du traité, ils laiſſoient aller des gens ſi redoutables & ſi dangereux ; il étoit donc de la bonne politique, & pour éviter un plus grand mal, de les détruire & de les exterminer. Toute cette infanterie n'étoit pas coupable, Maynard, par une adreſſe qu'on ne ſçauroit trop admirer, ſçut diſtinguer les uns des autres, & ſauver les

innocens ; & c'eſt ce qui juſtifie pleinement ce Capitaine d'une action qui eût été très-infame & très-barbare, ſi ceux-ci euſſent été confondus avec les coupables.

Amilcar ne manquoit d'aucune raiſon juſtificative à l'égard de l'armée rebelle ; c'eſt ce qu'on ne voit pas dans Maynard : bien que le premier eût manqué de foi aux Députez qui étoient venus pour traiter, on ne pouvoit l'accuſer d'en avoir manqué à l'égard des autres, puiſqu'ils furent les premiers à rompre la tréve ; car aiant appris que leurs Chefs avoient été arrêtez, ils prirent les armes fort imprudemment, & ſans attendre qu'on pût les informer des raiſons que les Carthaginois avoient eues d'arrêter leurs Généraux. Ils euſſent dû envoier un Héraut à la prémiere nouvelle, & c'eſt à quoi ils manquérent : l'ennemi, qui le ſouhaitoit ſans doute, ſe vit par-là dégagé de ſa parole ; & trouvant l'occaſion favorable de les tailler en piéces, il n'eut garde de n'en pas profiter.

Grotius dit que les Hiſtoriens ont accoutumé d'apporter pour cauſe du carnage que l'on éxerce contre des „ ennemis que l'on fait priſonniers „ de guerre, ou qui ſe ſont rendus, „ la loi du talion, ou l'opiniâtreté „ qu'ils auroient fait paroître à réſiſ„ ter ; mais ces raiſons, pourſuit-il, „ ſont plutôt perſuaſives que juſtifi„ catives. Le talion, pour être véri„ tablement un talion appuié ſur la „ juſtice, doit s'éxercer ſur la même „ perſonne qui eſt coupable : là où „ il arrive au contraire ſouvent dans „ la guerre, que ce qu'on appelle ta„ lion, ſe tourne contre ceux qui „ ſont tout-à-fait innocens du crime „ dont on ſe plaint. Il s'enſuivroit donc de tout ceci, que j'aurois eu très-grand tort, & que je ſerois obligé à réparation à l'égard de Barcas & du Général Maynard, & qu'ils n'auroient rien fait contre les loix de la religion du ſerment, ou des promeſſes faites dans un traité ſolemnel. Le Carthaginois ſeroit même moins coupable que le Général Bohémien, à l'égard du ſupplice éxercé ſur les rebelles : car ceux-ci avoient formellement rompu la tréve, & violé le traité conclu entre leurs Généraux & les Carthaginois, comme je l'ai dit plus haut ; que ſeroit-ce ſi l'on ſuivoit la morale, qui décide *que ceux qui ont accoutumé de dire qu'ils jurent par tout ce qu'ils peuvent jurer, ne veulent dire autre choſe, ſinon qu'ils ne jurent en effet par aucune choſe, puiſqu'il ne leur eſt pas permis de jurer pour quoi que ce ſoit ſans néceſſité.* La morale militaire ne le permet pas même dans une ſimple promeſſe, il iroit de la réputation & de l'honneur de ceux qui embraſſeroient une telle opinion.

Les Argyraſpides étoient-ils plus gens de bien que les troupes révoltées des Carthaginois, & que celles de Ziſca ? Je crois au contraire qu'ils étoient mille fois plus infames, & plus à déteſter que les autres ; en un mot les plus traîtres & les plus méchans de tous les hommes : trouve-t-on beaucoup d'éxemples dans l'Hiſtoire qu'une armée vaincue, plus par lâcheté que par infortune, livre ſon Général à l'ennemi victorieux ? Cette armée étoit pourtant compoſée des plus braves ſoldats d'Alexandre : ces Argyraſpides tant renommez, pour ravoir leurs bagages, vendirent Eumenes à Antigonus ; cet infortuné Prince, un des plus grands Capitaines des ſucceſſeurs d'Alexandre, s'écria lorſqu'il fut devant ſon ennemi : „ O les plus méchans de „ tous les Macédoniens qui aient „ vécu, lui fait dire Plutarque, ja„ mais Antigonus auroit-il oſé ſe fla-

„ ter d'élever un ſi grand trophée à „ ſa gloire, que celui que vous éle- „ vez vous-mêmes à votre honte, en „ livrant votre Général après l'avoir „ chargé de chaînes! N'étoit-ce pas „ déja une action aſſez lâche, après „ avoir remporté la victoire, de ſe „ confeſſer vaincus pour retirer des „ bagages, comme ſi la victoire con- „ ſiſtoit dans les biens, & non dans „ la ſeule valeur, & dans les ſeules „ armes? Falloit-il encore, quel com- „ ble d'infamie! Falloit-il donner „ pour rançon de ces malheureux ba- „ gages, votre propre Général? Tout le reſte de ce diſcours d'Eumenes, que Plutarque a cru devoir nous donner d'un bout à l'autre, nous remplit le cœur d'indignation contre ces miſérables ſoldats, qu'Antigonus ſurprit après la bataille qu'il perdit contre lui. Antigonus aiant très-bien jugé qu'il trouveroit ſes ennemis dans le relâchement que les grandes victoires produiſent ordinairement dans les troupes, il les ſurprit dans leur camp, pilla leurs bagages, & les diſſipa entiérement: l'action qu'ils firent enſuite de leur défaite, parut ſi atroce & ſi indigne à Antigonus, qu'après avoir fait mourir Eumenes, il réſolut d'exterminer cette armée de mutins, & en vint à bout. Voici ce que Plutarque rapporte de cet événement en fort peu de mots.

„ Eumenes étant mort de cette ma- „ niére, les Dieux irritez ne com- „ mirent la punition des Officiers & „ des ſoldats, qui avoient éxécuté un „ ſi abominable crime, qu'à Antigo- „ nus lui-même, qui pourſuivant à „ outrance ces Argyraſpides comme „ des ſcélérats des félons & des im- „ pies, les livra à Ibyrtius, Gouver- „ neur de l'Arachoſie, & lui ordon- „ na de les faire tous périr, & de les „ exterminer juſqu'au dernier; afin „ qu'il n'y eût pas un ſeul qui re- „ tournât en Macédoine, & qui „ vît ſeulement la mer de la Gréce. Il ne ſe contenta pas de punir tous ces ſcélérats, malgré le traité qu'il avoit fait avec eux; il fit mourir encore leurs Chefs, plus coupables qu'eux. Antigéne fut enfermé dans une baſſe foſſe, & il le fit brûler enſuite tout vif. „ Il fit „ mourir auſſi Eudemus, Celba us, „ & quelques autres. Ainſi la juſ- „ tice divine, dit Dacier dans ſes notes, „ voulut que ces ſcélérats, „ qui avoient commis un ſi horrible „ crime, fuſſent punis devant les „ troupes mêmes qui l'avoient vû „ commettre à leurs yeux.

Selon ce principe de politique, que Maynard étale dans Æneas Sylvius, d'où Varillas l'a tirée, il s'enſuivroit que le Maréchal de Villars, qui finit la guerre des Fanatiques en 1704. par une négociation telle que l'on eût pû faire avec un Souverain, auroit pû fort bien, ſans qu'il y fût allé de ſon honneur, manquer aux conditions du traité, & faire punir du dernier ſupplice Cavalier, le Spendius de ces miſérables, & tous ceux qui ſe ſoumirent. Que ne méritoient pas des gens dont la vie étoit noircie de mille méchantes actions, de mille actes d'infamie, d'inhumanitez, & de ſupplices les plus affreux éxercez ſur des innocens? Cette guerre ne fut rien moins qu'une affaire de Religion, & ce n'étoit nullement le deſſein de ceux qui la fomentoient, & qui l'entretenoient, qu'ils la fiſſent de la ſorte: car s'ils l'euſſent faite en gens d'honneur, je ne ſçai ce qu'il en ſeroit arrivé. Ce fut un bonheur pour la France, que de ſi braves gens n'aient été conduits que par des Chefs plus dignes de commander une troupe de brigands & de voleurs de grands chemins, que des hommes valeureux & intrépides, dont

dont le nombre eût augmenté infiniment, s'ils euſſent eu d'honnêtes gens à leur tête.

Je ne ſçai ſi la réception de Cavalier en Hollande & en Angleterre, eſt telle qu'on l'a publiée. S'il fut reçû comme un Héros, je m'en étonne, il n'étoit rien moins que cela : ſi on le regarda comme un inſigne ſcélérat, on avoit raiſon. Larrey nous l'apprend ſans aucun détour. Il dit » qu'on le fit venir à la Cour, où il » fut admis à parler à Sa Majeſté ; » mais ſoit qu'il fût mécontent de la » maniére dont Chamillart en uſa à » ſon égard, ſoit qu'il appréhendât » que dans une autre occaſion on ne » lui fît ſentir les effets d'une ven» geance tardive, il trouva le moien » de s'enfuïr, lorſqu'on le menoit à » Briſac, & de gagner la Suiſſe ; » d'où paſſant en Hollande & en An» gleterre, il tomba peu à peu dans » un mépris général : deſtinée ordi» naire de ces faux braves, ajoûte » l'Auteur, dont le mérite n'eſt fon» dé que dans l'imagination de leurs » partiſans.

Roland ſon Lieutenant, qui ſe fit tuer dans une avanture amoureuſe & nocturne, tout de même que les autres, valoient infiniment plus que ce ridicule Chef de bandits. On ne doit guéres attendre des gens d'une naiſſance vile & abjecte, & qui ne ſçavent ce que c'eſt qu'honneur & bonne guerre, que des ſentimens dignes d'eux.

OBSERVATIONS

Sur la défaite des Rebelles d'Afrique dans les Détroits de la Hache.

NOtre Auteur paſſe un peu trop légérement ſur une ſi prodigieuſe défaite, comme ſi c'étoit une bagatelle, & cependant c'eſt une affaire ſi complette & ſi déciſive, que je ne penſe pas qu'on en ait vû de ſemblable. Rien ne me met plus de mauvaiſe humeur qu'une telle négligence. N'ai-je pas raiſon de m'en plaindre ? Cette action célébre d'Amilcar qui fut le chef-d'œuvre & la couronne de ſa prudence & de ſon ſçavoir dans l'art militaire, & le ſalut d'une République très-puiſſante, tombée dans les extrémitez les plus triſtes; cette action, dis-je, ſe trouve dépouillée d'une infinité de circonſtances très-importantes pour l'intelligence d'un événement ſi mémorable. Si l'Auteur manquoit de mémoires, au moins auroit-il dû nous apprendre qu'il en manquoit, mais auroit-il été bien cru puiſqu'il pouvoit s'inſtruire de ceux-mêmes qui s'y étoient trouvez ?

Autant que j'en puis juger, cette campagne de Barcas eſt tout ce qu'on voit de plus fin & de plus profond dans la ſcience des armes, & dans cette partie qui demande le plus de génie & de talens extraordinaires : on entend bien que je veux parler ici de la guerre des montagnes, qui eſt de toutes la plus ſcabreuſe & la plus hériſſée de difficultez. L'Hiſtoire ancienne & moderne ne nous offre rien de comparable à la conduite de cet excellent Capitaine. Polybe dit plus qu'il ne penſe, en comparant Amilcar à un habile joueur d'échecs. Il

nous fait comprendre par-là, que la deſtruction des rebelles prit ſa ſource dans cette multitude de mouvemens & de campemens, qui ſeuls conduiſirent le ruſé Carthaginois au ſuccès entier de cette campagne. Je le trouve moins grand dans ſa victoire, que dans les meſures priſes pour y parvenir. Qui peut nier que la profondeur & la ſageſſe de ces meſures viennent de l'habileté, du coup d'œil & de l'experience? On prévoit que tels & tels mouvemens pourront produire de tels & tels effets, & alors les mêmes effets ſont le fruit de la prudence & de la prévoiance.

Amilcar avoit en tête des troupes aguerries & en plus grand nombre que les ſiennes. Leur révolte étoit tout ce qu'il y avoit de moins blâmable en elles, elle n'étoit pas ſans fondement; mais elle devint criminelle, irréconciliable, & ſans eſpoir de pardon, par les crimes & les inhumanitez les plus affreuſes. Les ſoldats des deux partis ſe virent dans la dure néceſſité, ou de périr les armes à la main, ou de mourir dans les ſupplices les plus cruels & les plus atroces. Deux points donnez qui nous portent aiſément au choix du premier pour nous garantir du ſecond. Les premieres cruautez s'éxercent par elles-mêmes, elles ſe tournent en néceſſité dans la crainte d'une juſte repréſaille, elles vont par dégrez, c'eſt un enchaînement de cruautez qui deviennent toujours plus terribles & plus feroces, elles enchériſſent les unes ſur les autres. Il faut que cela arrive, les loix & la politique militaire l'éxigent. Un incendie doit en produire dix autres, pour réprimer & intimider l'ennemi, l'arrêter dans ſes violences, par la crainte d'une ſeconde repréſaille plus forte & plus éclatante. Il en doit être ainſi des barbaries réciproques, il faut qu'elles aillent par gradation des plus petites aux plus grandes.

Cette ſorte de guerre furieuſe & violente touchoit extrémement Amilcar; mais celle qu'il lui fallut faire dans les montagnes, l'embaraſſoit encore plus. Ses principales forces conſiſtoient en cavalerie, ſur laquelle il comptoit beaucoup: elle lui devint inutile. Il fallut mettre toute ſon eſpérance dans ſon infanterie, qu'il avoit formée, endurcie & diſciplinée, & que les combats précédens avoient aguerrie; mais ſi fort inférieure à celle de l'ennemi, que pouvoit-elle ſans le ſecours de ſa cavalerie? Il fallut pourtant ſe réſoudre à n'emploier que cette ſeule arme, & changer tout l'état de la guerre; cela eſt fâcheux pour un Général, lorſque la néceſſité d'une offenſive l'y contraint.

Il n'en eſt pas de la guerre dans les païs de montagnes, rudes, eſcarpées, remplies de profondes vallées, & parſemées de défilez, comme de celle que l'on fait dans les plaines, où le nombre donne de grands avantages. Dans le premiére, tout dépend de la ſuperiorité du génie, & de la connoiſſance des lieux; dans l'autre, un eſprit médiocre dans un païs qui n'offre aucune varieté de ſituation & de terrain, peut eſpérer de réuſſir, pourvû que plus foible du côté du nombre, il ſoit égal en courage & ſupérieur en habileté. Dans les plaines raſes & découvertes, c'eſt être hébété que de ſe laiſſer battre par de moindres forces; mais à l'égard d'une guerre de montagnes, il faut raiſonner autrement.

J'ai déja dit que de toutes les parties qui compoſent la ſcience militaire, celle qui regarde la guerre des hautes montagnes, comme les Alpes & les Pirénées, étoit la plus difficile, & celle qui prêtoit le plus

à la ruſe & à l'artifice. On la diviſe en offenſive & en défenſive ; celle-ci demande des talens tout particuliers, l'acquis & le naturel, ou pour mieux dire, elle les demande tous. Où trouver de tels hommes ? Voir par les yeux d'autrui, dans des païs tout différens de ceux des montagnes, quelque variez & parſemez de chicanes qu'ils puiſſent être, ſi ces yeux empruntez ſont bons, c'eſt aſſez pour le Général qui ne peut faire autrement que de les prendre pour guides. Mais les ſituations, dont il eſt ici queſtion, éxigent les yeux & l'étude du Général. Un païſan, un berger, un chaſſeur, connoiſſent parfaitement ces montagnes : je les conſulterai, dira le Général chargé de cette guerre. Fort bien ; mais les yeux de ce païſan, de ce berger, de ce chaſſeur, ne ſont pas des yeux militaires. D'ailleurs il ne ſuffit pas de voir, il faut outre la préſence des objets, de l'étude, des réfléxions, des conſultations, des raiſonnemens.

Une guerre offenſive dans ces ſortes de païs, eſt plus favorable au foible qu'au plus fort en nombre : cela eſt inconteſtable. Un Prince qui fait la guerre par ſes Lieutenans, qui leur ordonne de ne rien riſquer, de ne rien entreprendre, & de ſe tenir ſur la défenſive, de garder tous les paſſages, les détroits, les vallées, &c. raiſonne en aveugle, & leur demande ce qui ne leur eſt pas toujours poſſible de pratiquer ; il court ſouvent à ſa perte & à ſa honte. Il veut qu'ils tiennent bon au poſte où ils ſont. Mais peuvent-ils répondre de ceux où ils ne ſont pas ? Peuvent-ils ſe multiplier ? Il n'y a point de montagnes, quelque difficiles, quelque terribles, quelque impraticables qu'elles nous paroiſſent, qui n'aient des revers ; & pourvû qu'un homme y paſſe, mille paſſeront auſſi. Saiſiſſez-vous de tous les paſſages, leur dit-on, ſans ſçavoir qu'il peut y en avoir mille ſur tout un front de montagnes, que celui qui ſe défend ignore & par où celui qui attaque feroit tout ce qu'il voudroit s'il les connoiſſoit tous : je ne l'ai que trop ſouvent remarqué.

Il faut donc réduire tout en poſtes, & par conſéquent faire d'un tout un rien, & ſe faire battre en détail, lorſqu'on pourroit vaincre avec le tout réüni & en maſſe. En ſe gouvernant de la ſorte, & ſelon des ordres ſi peu raiſonnnables, celui qui agit offenſivement, quelque inférieur qu'il puiſſe être, avec une capacité très-médiocre, aura le deſſus : au lieu que l'autre a beſoin d'une prévoiance ſans bornes, d'un ſens exquis ; enfin de toutes les qualitez acquiſes & naturelles d'un Général du premier rang. La Cour en donnant ſes ordres au Général, ne le met pas en état de les éxécuter ſelon ſon bon plaiſir, & ne ſait pas qu'un homme ſoit plus habile, pour être plus avancé dans les honneurs de la guerre. Le Prince n'a qu'à faire un bon choix, & laiſſer agir le Général ſelon le tems, les lieux & les occaſions ; car à moins qu'il n'y ait qu'un paſſage pour pénétrer dans un païs, il eſt très-difficile qu'un Général puiſſe échaper aux marches & aux manœuvres ruſées d'un ennemi vigilant, qui le tient diviſé & ſans ceſſe en échec ſur tous ſes poſtes.

La campagne de 1707. en eſt une preuve très-marquée. M. de Savoie s'étant avancé dans la vallée de Projelas avec toutes ſes forces, nous nous vîmes obligez aſſez mal à propos de dégarnir le poſte de Suze. Les ennemis n'eurent garde de ne pas profiter de cette faute, ils détachérent un grand corps par leurs derriéres, qui fit une telle diligence, qu'il chaſſa

ce que nous avions des troupes au Pas de l'Ane, & inveſtit Suze, dont ils firent le ſiége & qu'ils prirent en fort peu de jours, le château s'étant très-mal défendu.

L'offenſive eſt plutôt le fait d'un Général médiocre, que la défenſive, qui demande non pas un homme, mais un demi Dieu. Comme homme je ſuivrois la méthode de Barcas, & cette méthode n'eſt autre qu'une défenſive qu'on tourne en offenſive ſelon le tems, les lieux & les conjonctures.

Un Général vif, impétueux, qui par la haute opinion qu'il a de ſes forces & de ſon courage, ſe laiſſe tranſporter à tout entreprendre, qui ne cherche qu'à combattre, quoique l'occaſion ne ſoit pas mûre, en trouve bientôt une de ruïne & de honte, ſi ſon Antagoniſte plus foible, mais plus ruſé & plus patient, lui chicane le païs, & lui échape ſouvent par des mouvemens adroits & inſidieux. Par là il ſe rend maître des occaſions, & le fort ſe voit alors obligé de ſe régler ſur ſes mouvemens, s'il veut le joindre & le combattre. Il faut que celui-ci aille ouvertement & à la franche guerre dans ſes deſſeins, pendant que l'autre plus fin & plus profond dans les ſiens, qui ne ſont connus que de lui, les lui couvre & les envelope par des retraites ſimulées & craintives en apparence; & par cette conduite profonde & trompeuſe, le rend moins attentif & moins précautionné. Les poſtes avantageux qu'on nous abandonne, ſont des amorces qui nous conduiſent à notre perte. Il n'y a pas de ſtratagême plus fin & plus impénétrable, que celui qui eſt fondé ſur des dehors foibles & craintifs, on ne les interprète jamais en faveur du plus foible qu'après l'événement. Les conduites, les entrepriſes où l'on n'avance qu'à meſure qu'on retrograde, qu'on ſçait ſe couvrir, ſe déguiſer, cacher ſa marche, & prendre des circuits, ſont toujours lentes, mais elles ſont ſûres.

Barcas ſe trouva embarqué dans cette ſorte de guerre, ou pour mieux dire, il y fut conduit par la crainte que les rebelles avoient de ſa cavalerie, dont ils manquoient eux-mêmes, & qui ne ſervoit de rien dans ces païs âpres & difficiles. Il vit bien qu'il avoit plus beſoin de la tête que des bras pour s'en bien déméler; foible comme il étoit, ç'eût été une imprudence d'aller de droit front à un ennemi ſi extraordinairement ſupérieur; il avoit l'eſprit trop ſolide pour donner tout au hazard, il vouloit dévoir le ſuccès de cette campagne à la ſcience & à la ruſe; il ſongeoit bien moins à remporter la gloire particuliére d'un combat qu'à finir la guerre, ſans trop hazarder la vie de ſes ſoldats. Il avoit diſpoſé ſecrétement les choſes à l'éxécution d'un deſſein, qui, comme j'ai dit, n'étoit connu que de lui, & qu'il ne pouvoit trop cacher, juſqu'à ce qu'il eût attiré l'ennemi dans les défilez des montagnes, où il s'étoit réſolu de les enfermer, & de leur couper les vivres. Il faut une connoiſſance bien profonde de la guerre & des lieux pour former un tel plan de conduite. Cela n'appartient pas à tout le monde. Traîner la guerre en longueur: attendre du tems, étoit une choſe impoſſible. Les affaires de ſa patrie étoient réduites à l'extrémité, ſans vivres, ſans argent, & preſque ſans troupes. Extrémité triſte & fâcheuſe, qui, comme il me ſemble l'avoir dit, nous porte à nous en délivrer par une autre, c'eſt-à-dire à riſquer le tout pour le tout. Point de milieu entre la liberté & l'eſclavage.

Cet habile Général voioit tout ce-

la. Il n'eut garde de rien faire à la volée, & par un coup de déſeſpéré. Son eſprit fertile en expédiens, lui fait imaginer une maniére de guerre toute nouvelle, ou du moins très-peu commune. Il ouvre la campagne en homme qui craint & qui redoute ſes ennemis; il affecte une contenance mal aſſûrée, eſpérant par des mouvemens faux & très-difficiles à bien déméler, de profiter des avantages qui en pourroient naître.

Il avoit en tête des Généraux braves & entreprenans, mais bien au deſſous de lui en ſcience, en expérience, en mérite. Il crut qu'en les balottant & les roulant par des marches & des contre-marches faites à propos, il trouveroit l'occaſion de les attirer dans les piéges qu'il leur préparoit.

Amilcar a été le premier des Anciens qui ait réduit en art & en méthode la ſcience des mouvemens & des remûmens d'armées, par camps & par poſtes dans les païs de montagnes. On ne peut pas la pouſſer plus loin. Il eſpéra par une conduite ſi profonde & ſi admirable d'enfermer les ennemis, & de vaincre preſque ſans perdre un ſeul homme. Sa préviſion fut juſte par la netteté & la juſteſſe des principes qu'il s'étoit formez, & qu'il avoit appliquez au païs, dont il avoit une très-grande connoiſſance, & par celle des Généraux rebelles, dont il avoit étudié le génie, les mœurs & le caractére: qualité qu'il laiſſa en propre à Annibal, avec ſes autres talens pour la guerre. C'étoit un grand pas pour la victoire, que de régler & fonder ſes démarches ſur toutes ces connoiſſances, & de mettre tout à profit, ne conſidérant pas tant le nombre que les Chefs qui le commandoient, allant par dégrez, & faiſant ſon plan à meſure que les changemens des poſtes & les événemens lui en donnoient occaſion; il engageoit de tems en tems de petit combats, qui ne décidoient rien, pour venir à ſon but, ſans qu'on pût ſoupçonner qu'il en eût d'autre que celui de traîner les affaires en longueur. Il trouva enfin le ſecret de remporter la victoire. Ces ſortes d'événemens n'arrivent pas par hazard, ce fut l'effet d'un concours de cauſes qui naiſſent de la ſcience & de la connoiſſance des lieux. Il faut pour ſuivre un deſſein ſi grand & ſi profond, une tenſion d'eſprit & des vûes ſurprenantes, une prévoiance, une vigilance incroiable pour juger que telle marche, tel mouvement, tel paſſage abandonné, quoiqu'important en apparence, & tel autre occupé qui ne le ſemble pas, produiront tels effets, & la cataſtrophe ſurprenante d'une armée prodigieuſe vaincue & atterrée par une autre ſi inférieure. Je ne vois que Sertorius en Eſpagne, & Céſar contre Afranius, qui aient fait de tels coups, & qui puiſſent entrer en paralléle avec Barcas. Ces grands Capitaines ſont peut-être les trois qui aient le plus excellé dans la ſcience des poſtes & des grandes manœuvres dans les païs de montagnes.

Amilcar, à force de remuer & de rouler les Généraux rebelles de camp en camp, & de poſte en poſte, trouva le ſecret de faire naître mille occaſions, & de les engager dans des combats, où ils furent toujours battus. *On vit alors*, dit l'Auteur, *d'une maniére bien ſenſible, combien une expérience éclairée & la ſcience de commander l'emportent ſur un aveugle & barbare pratique de la guerre.* Quoique ces combats ne décidaſſent rien, ils ne laiſſoient pas d'aguerrir ſes troupes, & de les préparer par de petits ſuccès à l'aſſûrance d'en rem-

porter de plus grands.

Les rebelles, croiant que Barcas n'évitoit un engagement général, que dans la crainte de leurs forces, en deviennent plus audacieux & plus mépriſans. Ils s'enfoncent ſi avant dans ces pas de montagnes, & ſe tiennent ſi peu ſur leurs gardes, qu'ils oublient de ſe précautionner & de garder ceux qu'ils laiſſoient derriére eux. Barcas attentif à toutes leurs démarches, ſe poſte dans un lieu très-avantageux, & ſe ſaiſiſſant de tous les paſſages (2), (3), leur coupe les vivres & la retraite, leur ferme les iſſues par où ils pouvoient s'échaper, s'y fortifie pour ſe défendre autant contre les attaques de ceux du dedans, que contre les ſecours qu'ils pouvoient attendre de ceux du dehors. Tout cela fut éxécuté avec tant de conduite & de bonheur, que les rebelles ſe virent envelopez & enfermez de toutes parts, & réduits à telle extremité, qu'*ils furent obligez, tant la famine étoit grande dans leur camp, de ſe manger les uns les autres.* Je doute qu'on puiſſe trouver un événement ſemblable dans aucun Hiſtorien à l'égard d'une armée en pleine campagne : cela s'eſt vû dans quelques ſiéges, mais non pas par une délibération publique, & par le conſentement des Chefs.

On ſe ſouviendra de Vercingentorix, bloqué par Céſar à Aléxia. Il ſe vit réduit à l'extrémité faute de vivres. Se voiant dans cet état, dit Céſar, il aſſembla les principaux Officiers de la place *pour déliberer ſur ce qu'ils avoient à faire. Après divers avis, dont les uns alloient à ſe rendre, les autres à faire une ſortie généreuſe, tandis qu'il reſtoit encore quelque vigueur, la harangue de Critegnat, Seigneur Auverguac de grande naiſſance & de grand credit, me ſemble digne d'être rapportée*, dit Céſar, & le mériteroit ſi elle n'étoit trop longue ; il s'éleve avec indignation & avec mépris contre ceux qui parloient de ſe rendre, qu'il ne tient pas pour véritables Citoiens ; il s'adreſſe aux braves & aux gens d'honneur, & les exhorte de périr tous les armes à la main, plutôt que de rien faire d'indigne de la nation. Tout cela eſt rempli d'une éloquence militaire, qui fait beaucoup plus d'effet ſur le cœur qu'elle ne plaît aux eſprits Académiciens. Il dit enſuite, » quel eſt donc » mon avis en cette rencontre ? D'i» miter le courage de nos ancêtres, » qui en la guerre des Teutons & » des Cimbres, laquelle étoit beau» coup moins dangeureuſe que celle» ci ; ſe voiant enfermez dans leurs » villes, & réduits à une extréme » néceſſité, ſoutinrent leur vie par » la mort de ceux qui n'étoient pas » en âge de combattre, plutôt que » de ſe rendre honteuſement. Quand » nous n'aurions pas un ſi grand » éxemple, nous le devrions laiſſer » à la poſtérité, pour montrer ce » qu'on doit faire pour s'affranchir » de la tyrannie.

Cette propoſition ne fut pas ſeulement écoutée, dit Céſar, tant elle fit horreur, mais les rebelles en vinrent aux effets. Il y a plus de férocité dans cette action que de courage. Je m'étonne qu'étant ſi braves, ſi déterminez, & dans un état à n'eſpérer aucun quartier, ni pour eux, ni pour leurs Généraux encore plus coupables, ils n'aient pas pris la réſolution de forcer les paſſages, & de mourir les armes à la main, puiſqu'ils n'avoient que ce parti à prendre.

L'Hiſtoire nous a conſervé le nom de l'endroit où ſe paſſa une action ſi célébre & ſi mémorable. *C'étoit un lieu qui s'appelle la Hache, parce que ſa figure reſſemble aſſez à cet inſtrument.* Rien n'exprime & ne donne

Digitized by Google

A . . . Camp de l'Armée

B . . . Retranchement.

C . . . Infanterie Cartaginoise en bataille.

Digitized by Google

plus une idée de l'âpreté de ces montagnes, que le nom dont ce lieu étoit appellé.

Les rebelles (2) s'étoient ſans doute campez & retranchez dans la vallée dont Amilcar avoit ſaiſi toutes les iſſues. Il n'avoit garde de les attaquer dans cet état de déſeſpoir, ç'eût été une imprudence. On n'uſe pas ſes forces ſur une armée dont on voit la perte aſſûrée, leur conſervation eſt le principal tréſor de l'Etat, & ce tréſor une fois perdu ne peut plus ſe remplacer. Ils ſe mangeoient eux-mêmes, comme je l'ai dit plus haut; cette boucherie de chair humaine ne pouvoit durer longtems. Ils eurent le loiſir de manger tous leurs eſclaves & leurs priſonniers, ſans qu'il leur vînt de ſecours. Dans une ſi affligeante & ſi affreuſe extrémité, les Généraux ſongent enfin à implorer la miſéricorde de leurs ennemis, & à ſe ſoumettre à toutes ſortes de conditions. Ils furent ſi imprudens, & ſi dépourvûs de jugement, qu'ils abandonnérent leur armée, & allérent traiter eux-mêmes des conventions de la paix. Le Carthaginois ne laiſſa pas échaper l'occaſion de s'aſſûrer des auteurs d'une guerre ſi enragée & ſi barbare. Bien des gens conviénnent qu'il manqua au droit des gens, en ne reſpectant pas une députation ſolemnelle, dont les perſonnes qui la compoſent, telles qu'elles puiſſent être, doivent être ſacrées & inviolables. C'eſt, ce me ſemble, une queſtion dans un cas auſſi nouveau que celui-ci, qui a échapé à Grotius; il eût pû facilement la réſoudre, s'il eût fait un peu plus d'attention à ce paſſage de Polybe.

Je ne ſçai ſi dans le monde on rend aſſez de juſtice aux actions d'Amilcar, elles font moins de bruit dans l'Hiſtoire que celles de mille grands hommes de l'antiquité, qui ne le ſont pas à beaucoup près tant que lui. Avouons-le à la gloire de ce célébre Général, qu'aucun ancien ni moderne ne l'a ſurpaſſé dans la ſcience des poſtes, & dans une nature de guerre auſſi difficile & auſſi profonde que celle-ci. Si je voulois faire une maſſe générale des vertus & des belles actions de cet habile Guerrier, que ne dirois-je pas qui ne pût ſurpaſſer celles des plus grands Capitaines?

Réflexions ſur les fautes des Généraux rebelles.

SI les Généraux rebelles euſſent bien ſçû, comme je l'ai dit ſi ſouvent, qu'il n'y a point de montagnes, ou très-peu, quelqu'affreuſes qu'elles ſoient, qui n'aient des revers où des hommes peuvent paſſer, ils n'euſſent eu garde de s'enfoncer ſi avant dans ces vallées: car dans toutes les guerres de cette nature, le bon ſens veut qu'on commence par s'aſſûrer ſes derriéres, & que l'on ne s'éloigne pas des paſſages par où l'on tire ſes convois: lorſqu'on eſt obligé de s'en éloigner, le plus ſûr & le plus prudent eſt de s'y fortifier; c'eſt ce que les régles de la guerre nous apprennent. Mais les Généraux rebelles penſérent ſi peu à ces ſortes de précautions, & s'en embaraſſérent ſi peu, tant ils avoient bonne opinion de leur nombre & de leur courage, qu'ils ſongeoient bien moins à ſe défendre, qu'à joindre Barcas qui leur échapoit, & dont le but étoit de les engager de plus en plus dans ces défilez par des retraites ruſées, & de leur couper la retraite & les vivres, lorſqu'il ſe trouveroit en lieu de pouvoir le faire; c'eſt à quoi il ne manqua pas.

Quand on eſt réduit à l'extrémité, les réſolutions les plus hardies & les téméritez les plus folles ſont toujours les plus ſages & les plus ſûres. Quand

les rebelles ſe virent ainſi enfermez, le plus court & le meilleur étoit de ne perdre pas un inſtant, de forcer les paſſages avec tout ce qu'ils avoient de troupes d'élite, avant que l'ennemi s'y fut établi, de tenter en même tems tous les endroits qui pouvoient être praticables, & de former une infinité de fauſſes attaques pour diviſer l'attention & les forces de Barcas. Ces ſortes d'entrepriſes ne s'éxécutent jamais le jour, la nuit eſt plus favorable pour dérober à l'ennemi la diſtribution & l'ordre des attaques. Les révoltez ne firent rien de tout ce qu'ils auroient dû faire pour ſe tirer d'un ſi mauvais pas. Flatez de l'eſpérance d'un ſecours qu'ils attendirent vainement, ils donnérent le tems à Barcas de ſe fortifier & de prendre toutes les meſures néceſſaires pour les forcer dans ces différens poſtes.

Ces deux fautes furent ſuivies de deux autres qui ne ſont pas moins groſſiéres. Ils ne devoient pas douter que Barcas ne ſe précautionnât non ſeulement contre eux-mêmes, mais encore contre le ſecours qu'ils pouvoient eſpérer de Tunis. Dans cette attente ils conſument tous leurs vivres. Ne devoient-ils pas plutôt tenter tout ce qu'il étoit poſſible de faire à la témérité la plus audacieuſe, ſans attendre la plus affreuſe extrémité où jamais armée ſe ſoit trouvée? S'ils euſſent vû des obſtacles tout-à-fait inſurmontables, une entiére impoſſibilité de ſe tirer d'un danger ſi preſſant, ils euſſent dû ſans perdre un moment négocier leur pardon. Rien de tout cela, ils attendirent que la faim & la miſére les euſſent reduits à n'avoir pas la force de ſe ſoutenir & de défendre leur camp, qui fut emporté ſans peine. Des ſcélérats ne ſçauroient ſuivre la maxime des Lacédémoniens: que bien vivre & bien mourir c'eſt vivre & mourir vertueuſement. Delà cette épitaphe dans Plutarque: *ceux-ci ſont morts, perſuadez que le bonheur ne conſiſte ni à vivre ni à mourir; mais à faire l'un & l'autre avec gloire.*

Si ces Généraux euſſent choiſi d'autres Députez qu'eux-mêmes pour traiter avec l'ennemi, qui doute qu'ils n'euſſent pû obtenir des conditions plus favorables pour eux & pour leurs troupes? Amilcar voioit bien que pour finir cette guerre, il y avoit plus que cette armée à détruire, qu'il y en avoit encore une autre à combattre; & qu'il avoit beaucoup à craindre du déſeſpoir de celle-ci, qui ſe ſentoit des Chefs capables de lui inſpirer cette audace & cette hardieſſe déſeſpérée qui naît de la néceſſité. Barcas eût-il été inéxorable? Il falloit alors attaquer, & faire ſuccéder les attaques coup ſur coup juſqu'à la derniére, puiſqu'il leur reſtoit encore aſſez de forces pour combattre, & pour tenter de forcer les paſſages. Mais comme il n'y a rien de plus mépriſable qu'une armée ſans Chefs, le Carthaginois qui étoit le maître de ceux des rebelles, s'imagina bien qu'après la nouvelle de ce qui venoit d'arriver à leurs Généraux, ils ne manqueroient pas de s'engager dans quelque fauſſe demarche, qu'ils romproient la tréve, & qu'alors il ſeroit en droit d'en uſer comme il jugeroit à propos. Le ſalut de Carthage dépendoit de la deſtruction de cette armée, qui menoit plus ſûrement à celle de l'autre. Mais le droit des gens permettoit-il qu'il rompît le premier la tréve, & qu'il manquât à la foi promiſe? Ce n'eſt pas ici le lieu de traiter d'une matiére auſſi curieuſe que celle-ci, elle mérite un article à part.

Je ne conſeillerois pas à un Général

néral d'armée, qui ſeroit tombé dans le piége où ceux des rebelles tombérent, de les imiter dans leur conduite : particuliérement lorſqu'une guerre ſe fait ſans quartier contre un ennemi irrité par les perfidies & les barbaries dont on a uſé à ſon égard. Un pilote ne doit jamais ſe déſaiſir du gouvernail, ni s'en éloigner pour courir à des manœuvres qui dépendent du matelot, & ſur tout dans un tems orageux, où il ne peut quitter ſon poſte, ſans un péril évident & certain. Un Gouverneur de place ne ſeroit-il pas bien prudent, d'en ſortir pour traiter de capitulation à la tête de tous les Chefs principaux de ſa garniſon ? Ne ſeroit-ce pas la livrer & ſe mettre à la diſcrétion de ſon ennemi ? On a beau alléguer le droit des gens, & la foi violée d'un ſaufconduit, on ſe moque : car quand l'ennemi n'auroit que de mauvaiſes raiſons à donner, cela ne juſtifie pas la ſottiſe du Gouverneur. On a recours à mille ſubterfuges ; ce qui s'eſt fait ailleurs contre la bonne foi, nous porte à la repréſaille contre ceux qui l'ont enfrainte, comme cela arriva à Namur au Maréchal de Boufflers en 1695, car après avoir fait une capitulation honorable, le Prince d'Orange la viola, & le fit arrêter par une repréſaille mal entendue. Encore une fois, quand on n'auroit que de mauvaiſes raiſons, on les accommode aux conjonctures.

Barcas pouvoit dire aux Députez, vous avez les premiers manqué aux loix de la nature & des gens dès le commencement & pendant cette guerre : je les enfrains aujourd hui, encore ne ſommes nous pas en mêmes termes : je manque à la bonne foi, lorſque vous manquez en tout. On n'a garde d'alléguer les véritables raiſons, on les cache, on craint un ſecours, on ſe voit hors d'état de ſuivre plus longtems un ſiége, on redoute un changement qui peut renverſer tous les projets d'une campagne, & nous faire manquer notre coup : dans ces cas extrêmes on a peu d'égard à la bonne foi & à la parole donnée, lorſque violer l'une & l'autre nous peut être une occaſion de ſalut. Dans l'état où ſe trouvoit Amilcar, on n'y regarde pas de ſi près, & on le doit moins à l'égard d'une armée de ſcélérats & de bandits, commandée par des Généraux plus coupables & plus bandits qu'eux. Paſſons maintenant à la conduite qu'il nous paroît qu'on doit obſerver dans une guerre telle que celle que décrit notre Auteur. C'eſt une matiére très-belle, très-ſçavante, très-curieuſe, & très-digne d'être traitée avec toute la profondeur poſſible. Je m'en tirerai le moins mal que je pourrai.

La défenſive eſt la partie de la guerre la plus importante & la plus fine, je ne ſçache pas qu'aucun de nos Auteurs dogmatiques en ait parlé. Montécuculi prétend que Frontin l'a traitée dans un Ouvrage particulier. Il nous en donne le titre, *De conſtituendo ſtatu belli*, de l'art d'établir l'état de la guerre. Cet Ouvrage ne ſe trouve point. J'ai conſulté tous les Sçavans, j'ai fouillé dans toutes les Bibliothéques ſans en apprendre la moindre nouvelle. Seroit-il manuſcrit dans la Bibliothéque de l'Empereur ? Je l'ignore : quoiqu'il en ſoit, il ne paroît pas que ce grand Capitaine ait puiſé dans cet Auteur ce qu'il nous en apprend ; il ne fait qu'effleurer la matiére, quoiqu'il fût très-capable de la traiter dignement, & de l'approfondir. J'en ai regret, nous la traiterons en ſon lieu, & plus amplement que nous ne le faiſons ici.

Un Général d'armée qui établit

l'état de la guerre ſur la connoiſſance qu'il a des forces de ſon ennemi, ſur celle qu'il peut avoir du païs où il doit faire la guerre, & ſur les inſtructions qu'il peut tirer des gens des lieux mêmes; un Général, dis-je, qui régle ſon projet de campagne ſur toutes ces connoiſſances, eſt un grand homme. Je ne connois parmi les grands Capitaines de l'antiquité qu'Amilcar, Annibal, Scipion, Fabius Maximus, Sertorius & Céſar; & chez les Modernes, Henri IV. Guſtave-Adolphe, M. de Turenne & Montécuculi, qu'on puiſſe dire avoir excellé dans cette ſçavante partie de l'art.

Le plus grand nombre, pour ne pas dire preſque tous, s'en tient à certaines régles générales, très-ſuperficielles. La Cour régle, avec celui qui doit commander, le nombre des troupes qu'on a réſolu de mettre en campagne, les vivres, l'artillerie, les munitions de guerre, les places de dépôt le long de la ligne qu'on a à défendre, & où l'on ſoupçonne que l'ennemi portera l'effort de ſes armes; dans le reſte on attend que l'ennemi ſe dévelope dans ſes deſſeins, pour ſe régler là-deſſus. C'eſt là tout le ſérieux, tout le profond d'un projet de campagne défenſive. Celui d'offenſive eſt bâti à peu près ſur les mêmes principes. On ne porte pas plus loin ſes vûës, c'eſt ce que nous appellons aujourd'hui *régler l'état de la guerre.* On ſe trompe. C'eſt bien là une partie de la diſpoſition univerſelle qui regarde le Miniſtre de la Guerre, mais ce n'eſt point le fait du Général; il conſiſte uniquement à régler, à établir, à concerter par avance & dans le cabinet les meſures & les moiens d'agir en campagne par rapport à l'ennemi, au païs, à la nature de ſes forces, & à la victoire, qui dépend de la connoiſſance des trois autres choſes. Oſerai-je dire qu'il ne paroît pas que l'on faſſe ordinairement beaucoup d'attention à cette maxime? On vit au jour la journée, on attend à former ſes deſſeins que les objets ſoient préſens, on ne les forme que ſur les démarches de l'ennemi, qu'on n'a pas prévûes, & que l'on peut prévoir très-facilement, en méditant ſur ce qui lui eſt le plus avantageux par rapport aux places & au païs où il veut, & où il peut porter la guerre. Faut-il s'étonner, après cela, ſi le hazard a tant d'influence ſur les affaires de la guerre, & s'il eſt par tout le maître?

Conſidérons Barcas (car les réflexions ſur la conduite de ce grand Capitaine portent leurs leçons avec elles,) il forme ſon plan de campagne, il l'établit pluſieurs mois avant l'éxécution. Il ſçait que les ennemis ne peuvent tenir les plaines par le défaut de cavalerie; qu'il faut d'ailleurs ſe rendre maître des pas des montagnes dont les rebelles ſe ſont ſaiſis, & qu'on ne peut forcer que par de longs circuits, & par des marches très-difficiles & très-ſcabreuſes, dans des païs preſque impraticables, c'eſt-à-dire prendre les revers de toutes ces montagnes pour ſauver ſa patrie, & lui ouvrir le païs & les communications des villes que les rebelles gardoient encore. Il faut qu'il pénétre dans ces montagnes rudes, eſcarpées & remplies de vallées profondes où l'on ne peut entrer ſi l'on n'en a une connoiſſance parfaite; ce païs ne pouvoit lui être inconnu; mais l'étoit-il moins aux rebelles, qui commencérent la guerre par ſe ſaiſir de tous les paſſages? Et par là Carthage ſe vit tout d'un coup bloquée: combien de combats ne fallut-il pas donner pour ſe délivrer d'un mal ſi incommode? Encore ne réuſſit-on pas.

La victoire remportée proche le

Macar, & la priſe d'une place, ne put encore les délivrer de la famine qu'ils ſouffroient depuis ſi longtems, mais elle leur ouvrit le païs pour entrer dans ces montagnes, dont Barcas connoiſſoit toutes les entrées & les iſſues; il regle l'état de la guerre ſur ces connoiſſances. Voilà pour le païs. Il meſure enſuite ſes forces, il les compare avec celles de l'ennemi. Celles-ci l'emportoient de beaucoup en nombre ſur les ſiennes; mais la nature du païs, qui étoit très-étroit & très-reſſerré, ne permettant pas de s'étendre ſur un grand front, ſuppléoit au petit nombre de ſon infanterie. Il ne doute pas de la valeur des rebelles, & de leur audace à attaquer; mais l'ignorance de leurs Généraux les lui rend moins redoutables; il voit bien qu'il ne peut emploier la force pour réüſſir dans ſes deſſeins, & que tout conſiſte dans l'adreſſe & la ſoupleſſe de ſes mouvemens, auſquels les lieux, qu'il connoît parfaitement, lui ſemblent très-favorables. Il étend ſes vûes plus loin. Il étudie le génie & le caractére des Généraux ennemis ſur les campagnes précédentes. C'eſt ſur cette ſorte d'étude réfléchie & méditée, qu'il régle l'état de la guerre: les lieux, le païs, les poſtes rempliſſent tout ſon eſprit, & l'éclairent dans les deſſeins qu'il s'eſt réſolu de ſuivre. Les expéditions & les reſſources naiſſent de ces méditations. Il pouſſe ſes raiſonnemens juſqu'à la certitude, & la préſence des objets ne peut apporter qu'un léger changement dans le plan de conduite qu'il s'eſt formé.

Un Général de tête perce loin dans l'avenir, il prévoit & peut prophétiſer les événemens futurs. Si j'occupe ce poſte, l'ennemi fera cela; ſi je l'abandonne enſuite, il arrivera telle choſe; tel mouvement ſera pris pour un piége, on s'en défiera; il ſera ſuivi de tel autre qui en ſera véritablement un, & où l'on tombera. Mais un trépié plus ſûr que celui de Delphes, c'eſt la connoiſſance des lieux où l'on doit porter la guerre, & où l'on craint qu'elle ne ſoit portée. A l'aide de cette connoiſſance, on ne prononce que des oracles infaillibles. Avec elle un Général prévoit & prédit auſſi ſûrement ce qui arrivera, qu'un Aſtronome prévoit & prédit les éclipſes. Mais ſans elle on marche en aveugle dans la guerre des montagnes. On ne fait rien, ou l'on ſe fait battre. Le hazard diſpoſe de tout à ſon gré. Le foible n'oſe paroître, & le fort entreprend tout ce qu'il lui plaît.

Si les deux Chefs n'en ſçavent pas plus l'un que l'autre, celui qui agit offenſivement dans cette guerre, la fait ſans contredit & plus heureuſement & avec plus de facilité. Les événemens ſont pour ainſi dire en ſa diſpoſition. Plus foible que ſon Antagoniſte, tant qu'il vous plaira, pourvû qu'il ſoit plus hardi, il le ménera tambour battant. Le nombre fait peu dans ces détroits de montagnes, où l'ennemi ne ſcauroit oppoſer qu'un front égal & de petite étendue; s'il s'engage dans une telle vallée, diſoit Barcas, j'occupe un tel poſte: je ferai mine de m'y défendre, & je l'abandonnerai tout d'un coup pour le réduire à un ſeul endroit. Il me ſuit, je l'arrête à un autre. Pour l'engager de plus en plus, je veux lui abandonner un grand païs, l'éloigner de ſes vivres, & lui faire paroître de la crainte par de fauſſes retraites & des mouvemens irréguliers, plus dangereux que ceux que je devrois faire ſelon les régles de la guerre, & contraires au deſſein que j'ai, pour l'éloigner des ſoupçons qu'il pourroit prendre ſi j'allois par des voies plus directes,

L'ennemi qui s'apperçoit de toutes ces rétrogradations, attribue à foibleſſe ce qui n'eſt que l'effet d'un deſſein très-profond. Il s'enfonce de plus en plus dans ces défilez, il ſe tient moins ſur ſes gardes. Ces fauſſes retraites le rendent moins circonſpect dans ſes démarches, il néglige davantage les paſſages qu'il laiſſe ſur ſes derriéres; il les fait garder, je le veux, mais il ne peut s'imaginer que l'ennemi ait ſeulement la penſée d'entreprendre deſſus; & s'il ignore qu'on peut y aller par des routes détournées, il ne les garde point, ou fort négligeamment. Que peut-on craindre de ſes derriéres, à couvert de toute une armée, & où l'on croit qu'on ne ſçauroit ſe porter? Peut-on s'imaginer que l'ennemi veuille tourner une défenſive craintive en une offenſive, lorſqu'à peine il oſe paroître? Et c'eſt ſur cette crainte apparente & d'amorce que les rebelles négligérent, où ils avoient le plus de ſujet d'appréhender; ajoûtez le mépris qu'ils faiſoient de la foibleſſe de leurs ennemis. Foibleſſe qui tire ſes forces de ce même mépris. Cette ſorte de guerre eſt tout ce qu'on peut voir de plus grand & de plus ſçavant. Quelle conduite que celle de Barcas, en comparaiſon de celle que l'on ſuit communément!

On ſe voit tout à coup ſurpris & bloqué de toutes parts, de front & par ſes derriéres. Un moment ſuffit à l'ennemi pour s'y fortifier, & de telle ſorte qu'on ne ſçauroit non ſeulement l'en déloger, mais qu'on n'en a pas même la penſée, comme cela arriva aux rebelles. Bien des armées ſont tombées dans de pareils malheurs; mais preſque toujours par un effet de la négligence des Généraux, qui s'engageoient dans de mauvais pas ſans aucune connoiſſance du païs, plutôt que par deſſein prémédité de la part de l'ennemi, qui profite de l'occaſion que la fortune lui offre. Telle fut l'affaire des fourches Caudines, qui fit tant de honte au nom Romain. Les Modernes ont leurs fourches Caudines comme les Anciens. L'exemple mérite d'être rapporté, & d'être mis en regard avec les deux autres.

Ziſca n'aiant point de cavalerie pour tenir tête aux Impériaux, n'oſa les attendre en raſe campagne, parce que ſe trouvant abſolument dénué de cette arme, il ne pouvoit éviter d'être défait. Il ſe retira dans un pas des montagnes de Bohéme, où il attendit l'ennemi dans un terrain ſi étroit, & ſi peu favorable à la cavalerie, qu'il jugea bien qu'il n'y auroit rien à gagner pour elle, ſi elle faiſoit tant que de s'engager dans ce coupe-gorge. Les Catholiques, qui étoient aux trouſſes des Huſſites, s'imaginérent folement que Ziſca ne les attendroit point dans ce poſte, dont ils n'avoient pourtant aucune connoiſſance. Ils marchoient dans un grand ordre, à cauſe d'un corps de païſans qui les ſuivoit, & qui leur parut aſſez redoutable pour uſer de précautions. Ils s'entêterent ſi fort de cette opinion, qu'au lieu de s'étonner de voir l'ennemi qui faiſoit halte dans ce défilé, ils s'en réjouïrent. Ils s'y engagérent. Ziſca ravi de les avoir attirez dans le piége qu'il leur tendoit, inventa cette ruſe pour finir tout d'un coup avec eux. Il envoia les plus déterminées de ſes troupes occuper l'entrée du détroit, & leur aiant coupé retraite, il commanda aux femmes, qui ſuivoient l'armée, de jetter ſur le champ de bataille les chemiſes, les habits & les autres affiquets de toille pliſſée, dont elles étoient revétues à la mode du païs. Les Catholiques ne craignoient rien tant que Ziſca ne forçât de mar-

Digitized by Google

che, & qu'il ne leur échapât ; ils le trouvérent au contraire, & contre leur attente, en bonne poſture : mais comme ils s'étoient engagez dans un païs où leurs chevaux leur étoient tout à-fait inutiles, ils mettent pied à terre, & laiſſent là leurs chevaux, la ſituation des lieux ne leur permettant pas de combattre d'une autre maniére. Mais ils ne penſérent pas qu'ils avoient de gros & longs éperons, ſelon la mode de ce tems-là, & couſus aux bottes. Comme le champ de bataille étoit tout couvert de ces habits, de ces linges & de tous ces colifichets pliſſez des femmes de l'armée, ces Cavaliers ne furent pas plutôt dévenus fantaſſins, que ces linges ſe prirent à leurs éperons, & s'y embaraſſérent de ſorte qu'ils ne pûrent s'en dépétrer, & ſe trouvérent hors d'état d'attaquer & de ſe défendre. Plus ils faiſoient d'efforts pour ſe dégager de ces ſortes d'entraves, & moins ils avançoient, la plûpart tomboient, & ne ſe relevoient qu'avec peine. Dans cet état d'immobilité, les Huſſites les abordent, les chargent, les raillent, & leur crient qu'ils ſe laiſſoient tuer ſans donner aucune marque de courage. Toute la cavalerie Catholique fut ainſi défaite. Varillas fait ici mention d'infanterie, qu'il avoit apparemment oubliée. Il dit qu'elle s'enfuit ſans attendre le choc, apparemment qu'elle ſuivoit en queue la cavalerie : les plus vîtes arrivérent les premiers à l'entrée du défilé ; mais les Huſſites, qui s'en étoient rendus les maîtres, les taillérent en piéces ; de ſorte qu'il n'en échapa aucun, à ce que dit l'Auteur où j'ai lû cet éxemple.

Les païs de montagnes ſont très-favorables pour ces ſortes de ſtratagêmes, l'Hiſtoire en eſt toute parſemée. S'ils ſont rares aujourd'hui, ce n'eſt pas un ſigne que nous ſoions plus habiles, mais une marque évidente qu'il ſe trouve peu de Capitaines comme les Barcas, les Céſars & les Ziſcas.

Ceux qui, comme le premier, ſe forment un projet ſemblable, n'ont qu'à imiter ce grand homme, céder, abandonner un terrain lorſqu'on connoît éxactement & en Capitaine celui qu'on a ſur ſes derriéres, & où l'on a réſolu de faire ferme : que l'on connoît encore les chemins de traverſe, les revers des montagnes qui peuvent être favorables à notre deſſein, & les vallées qui aboutiſſent dans celle où les armées ſont entrées. Lorſqu'on ſe trouve dans des cas ſi avantageux, comme il eſt très-rare qu'il ne s'en trouve pas, pourvû que l'on conſulte les gens du païs, & que l'on ſoit aſſez heureux pour les rencontrer, on fait marcher ſecretement & nuitamment un corps de ſoldats choiſis & réſolus avec des outils, des vivres & des munitions de guerre pour pluſieurs jours, qui ſe ſaiſiſſent des hauteurs, des paſſages & des défilez ſur les derriéres des ennemis, & s'y retranchent des deux côtez avec toute la diligence poſſible.

L'éloignement où eſt une armée du poſte qu'on veut occuper n'eſt d'aucune conſéquence, lorſqu'on peut le ſoutenir & communiquer par d'autres ſur les hauteurs de l'un à l'autre juſqu'à l'armée. L'établiſſement d'un poſte auſſi important, que celui où l'on eſt en état de couper les vivres & la retraite à l'ennemi, & de lui fermer toutes les iſſues, eſt très-aiſé à faire : la meilleure barriére, & les obſtacles les plus difficiles à vaincre, ſont ceux que l'on fait avec des arbres coupez en abattis ; on les étend tout de leur long le pied en dedans, qu'on attache ferme les uns contre les autres, & ſi près à près, que les

branches de l'un ſe prennent & s'embaraſſent dans celles de l'autre. On ne ſe précautionne pas moins contre les attaques de ceux du dedans, que contre celles de ceux du dehors. Tout ce que l'ennemi peut faire, dans un événement ſi imprévû & ſi extraordinaire, eſt de ne perdre aucun tems. On doit marcher à ces paſſages, comme je l'ai déja dit plus haut, & concerter, s'il ſe peut, avec ceux qui viennent à notre ſecours, attaquer en même tems des deux côtez ſans aucun intervalle d'une attaque à l'autre, ſans ſe rebuter, quoiqu'on ſoit repouſſé, & faire ſuccéder de nouveaux corps à ceux qui ont combattu, qui ſe rallient derriére pour retourner au combat, ſi les autres ſont repouſſez à leur tour : obſervant de remplir tout le front de l'attaque, ſur une ou deux colonnes.

La nuit eſt l'heure la plus commode pour ces ſortes d'entrepriſes. On ne doit pas ſeulement s'attacher au poſte qui nous ferme le chemin de notre retraite ; mais à toute l'armée ennemie, quelque avantageuſement poſtée & retranchée qu'elle puiſſe être. Voici l'ordre de bataille ſur lequel je voudrois combattre.

Je ſuppoſe l'ennemi (2) ſur un front de petite étendue, retranché dans la vallée : celui qui attaque doit le faire ſur une ligne de colonnes (3) de deux bataillons chacune. Les compagnies des grenadiers (4) entre les diſtances des colonnes, chaque ſoldat aïant une faſcine qu'on ſe donnera de main en main, pendant que les grenadiers feront un feu continuel ; mais je crois que le mieux eſt de tâcher de franchir le foſſé. Je n'entre point dans le détail de ces ſortes d'affaires, parce que ce n'eſt pas ici le lieu.

L'Auteur ne nous apprend pas ſi les rebelles tentérent quelque choſe ſur Barcas, il vaut mieux croire qu'ils ne firent rien, non plus que ceux qui venoient du côté d'Utique. Peut-être trouvérent-ils la choſe impoſſible. Les Romains faillirent à éprouver la même avanture dans la guerre contre les Eques ; mais ils furent plus heureux, & le ſecours ſauva l'armée de Minutius engagée dans des détroits, où il n'y avoit qu'une iſſue ; ce qui eſt encore pire, & dont les Eques ſe rendirent les maîtres. L'éxemple mérite d'être rapporté. Nous le tirerons de Tite-Live & de Denis d'Halicarnaſſe. Il vaut mieux puiſer dans ces deux Hiſtoriens, que dans l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire Romaine : un ſtile ſi étudié, ſi contraint & ſi précieux, ſe feroit trop remarquer dans un Ouvrage auſſi ſimple, auſſi uni & auſſi naturel que l'eſt celui-ci.

Gracchus, Général des Eques, informé que les Romains étoient en campagne, décampa tout auſſitôt. Le Conſul qui ne doutoit point qu'il ne vînt à ſa rencontre, apprend avec beaucoup de ſurpriſe qu'il prenoit une route toute contraire, & qu'il ſe retiroit en hâte comme s'il avoit grand peur. Le ſujet de cette marche étoit un piége que Gracchus vouloit lui tendre dans un détroit, bordé de toutes parts de hautes montagnes & de rochers inacceſſibles. L'imprudent Général ne voiant d'autre raiſon de cette retraite que la terreur de ſes armes, ſe met étourdiment ſur ſes traces. Les Eques s'enfoncent dans ces défilez ; les Romains s'y engagent ſans aucune défiance. Gracchus les voiant dans le piége, fait mine de camper dans un endroit qu'il connoiſſoit parfaitement, comme ſi la nuit étoit un obſtacle à ſa marche : le Conſul campa où il ſe trouva, réſolu d'attendre le jour, & de le combattre dans ces

défilez. Le Général des Eques, qui connoiſſoit le païs, & les revers de ces montagnes que le Romain ignoroit, profite de l'obſcurité, gagne ſecrétement les hauteurs par des routes détournées, s'empare de l'entrée de la vallée, s'y campe avec toutes ſes troupes, & s'y fortifie.

Le Conſul apprend bientôt qu'il s'eſt engagé dans un défilé, ſans aucune autre iſſue que celle par où il étoit entré le jour précédent, & que les hauteurs par où les Eques s'étoient échapez étoient gardées, ſans qu'il fût poſſible de tenter de ce côté-là. Les Romains ſont effraiez, nul paſſage que l'on puſſe forcer, nulle ſubſiſtance ni pour eux, ni pour leurs chevaux. Les choſes leur parurent ſi déſeſpérées, qu'ils ne trouvérent pas de meilleur parti, que celui que leur offroit la néceſſité; & bien qu'elle ſoit la plus forte & la plus redoutable de toutes les armes, la ſituation où ils voioient les ennemis l'étoit encore plus. On ne perd rien à tout tenter dans le tems d'une extrémité néceſſaire, & lorſqu'il y a plus d'inconvénient à attendre qu'à hazarder le combat, quelque périlleux qu'il puiſſe être. Les Romains s'avancent en bataille, & fondent ſur les Eques l'épée à la main; mais Gracchus, qui s'y étoit attendu, s'étoit ſi bien précautionné contre leurs attaques, qu'ils furent repouſſez, après avoir laiſſé un grand nombre de morts ſur la place.

Cet avantage enfle le cœur de Gracchus; mais l'ardeur avec laquelle il avoit été attaqué lui faiſant craindre une ſeconde tentative encore plus vive & plus vigoureuſe, il redouble ſes précautions. Il ajoûte un foſſé & une paliſſade aux ouvrages déja conſtruits, & s'étant délivré par-là de toute inquiétude d'être emporté d'inſulte, il ſe flate de réduire les Romains au parti de mourir de faim, ou de rendre les armes.

Cette nouvelle aiant été portée à Rome par quelques cavaliers, qui traverſérent l'armée ennemie à la faveur de la nuit, jetta la conſternation dans toute la ville; elle fut ſi grande, qu'on eut recours au reméde qu'on emploioit dans les grandes extrémitez. On nomme un Dictateur, & le choix tomba ſur Lucius Cincinnatus, le plus honnête homme de ſon païs, & le plus en butte à l'envie & à la jalouſie de ſes Citoiens. On l'alla prendre à la charrue: car dans les grandes infortunes, où l'Etat menace ruïne, on a recours à la vertu. Tous ſe réüniſſent à l'élever & à s'y ſoumettre, pour l'opprimer & le perdre après la tempête.

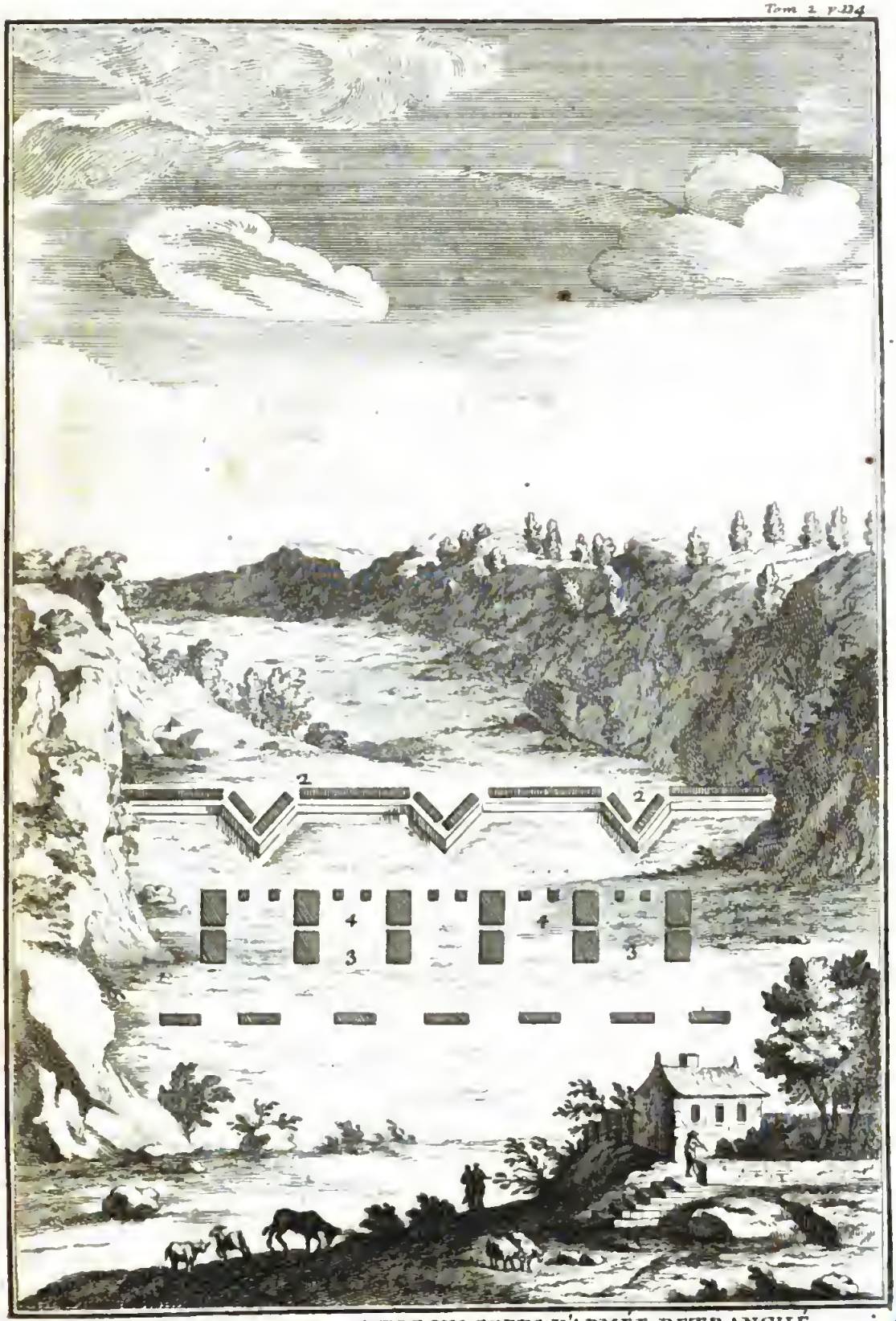
Ce grand homme part avec ce qu'il avoit de troupes, & les joint à celles du Queſteur Quintius. Après cette jonction, ils ſe hâtent de marcher aux ennemis. Ils y arrivent de nuit, c'étoit l'heure la plus favorable pour l'éxécution de leur entrepriſe. On aborde à l'entrée du défilé où les Eques s'étoient retranchez, & où l'armée ſe met en bataille. Cincinnatus, ſans perdre aucun tems, va reconnoître l'entrée du détroit & la ſituation du camp ennemi autant que la nuit le pouvoit permettre, pour voir de plus près ce qu'il falloit faire. Il fait enſuite avancer ſon armée dans les détroits de ces montagnes, pour en boucher l'entrée par un bon retranchement & une fraiſe de longs pieux qu'il avoit fait apporter de Rome, dont il garnit tout le front, malgré les attaques des Eques, qui tâchoient d'en empêcher le travail; de ſorte que les ennemis ſe trouvent enfermez entre deux armées. Gracchus tâche de dégager ſon armée, & de ſe tirer d'un ſi mauvais pas, mais en vain: ſoit que la ſur-

priſe & la nuit le rendiſſent moins hardi à entreprendre avec toutes ſes forces, ſoit que ſes ſoldats fuſſent rebutez, abattus & conſternez d'une avanture ſi ſurprenante, & à laquelle ils ne s'étoient pas attendus.

Ces attaques, & le bruit des armes aiant fait comprendre à Minutius que le ſecours étoit arrivé, il s'avance en bataille, & attaque de ſon côté; mais il trouve tant de réſiſtance, à cauſe de l'avantage du lieu, & de la force des retranchemens, qu'il fut repouſſé vigoureuſement, & avec beaucoup de perte de ſes gens. Il n'en étoit pas de même du côté du Dictateur, où les Eques ſe trouvérent très-inſultables, parce qu'ils ne s'étoient pas précautionnez à leurs derriéres, ne pouvant s'imaginer qu'ils auroient ſitôt les Romains ſur les bras, & qu'il fût même poſſible qu'ils pûſſent lever de ſi grandes forces en ſi peu de tems. Il falloit donc qu'ils y ſuppléaſſent par un plus grand nombre de troupes, ce qui faiſoit une très-grande diverſion de leurs forces & les attaques dans le plein jour ſe trouvant égalément vigoureuſes des deux côtez, Grachus vit bien que cette affaire ne conſerveroit pas longtems l'équilibre, qu'il ſeroit enfin forcé & emporté des deux côtez, pris à dos & de front tout enſemble. Dans un état ſi preſſant, il a recours à la négociation. C'étoit le ſeul parti qui lui reſtoit à prendre dans une conjoncture ſi affligeante. Il envoie des Députez au Conſul, ils le conjurent d'épargner le ſang d'une nation, dont la perte ne ſçauroit apporter aucune gloire lorſqu'elle s'avoue vaincue, & qu'elle ſe livre à la diſcretion du vainqueur; qu'il ſouffre qu'ils ſe retirent nus & déſarmez.

Minutius les renvoie avec cette réponſe: que c'eſt au Dictateur à décider de leur ſort. Ils ſe préſentent à Lucius, qui ajoûte l'ignominie & le mépris à leur infortune. Vous me demandez la vie, leur dit-il fiérement, je vous l'accorde: ne vous eſtimant pas aſſez pour vous redouter tandis que vous vivrez, & pour tirer aucun profit de votre perte, l'une & l'autre étant une choſe très-indifférente à la République; mais il ne me l'eſt pas à moi, après la grace que je vous accorde, de voir votre Général chargé de chaînes, & les principaux de vos Chefs. Je veux, que pour un plus grand témoignage de votre défaite & de votre honte, vous paſſiez tous ſous le joug nûs & déſarmez; ce ſera la porte par où vous retournerez à votre païs. Les Eques ſe ſoumettent à ces conditions. On fiche deux javelines en terre & une troiſiéme eſt attachée de travers ſur l'extrémité des deux autres. Tous les Eques défilent par cette porte pour ſe rendre dans leur païs, ſans habits & ſans armes, où ils portent cette note d'infamie, qui n'eſt pas moins honteuſe à ceux qui en ſont chargez, qu'à la nation même. Gracchus & les Officiers Généraux, plus coupables que leurs ſoldats, qui ont été plutôt trompez que vaincus, ſont livrez aux vainqueurs, pour ſervir de jouet au triomphe du Dictateur.

L'Hiſtoire eſt remplie d'une infinité d'exemples de ſemblables événemens. Celui-ci n'eſt-il pas bien conforme à celui des rebelles d'Afrique? Les Romains, eux-mêmes, ont-ils été éxemts de pareille infamie? Celle des fourches Caudines leur faiſoit-elle beaucoup de plaiſir? Le compliment que le Dictateur fit au Conſul, devroit ſervir de modéle aux Princes, dont les Généraux riſquent leur armée par leur ignorance & leur peu de prévoiance. *Allez*, leur doit-on dire, *vous ne commanderez jamais mes armées juſqu'à ce que vous aiez fait*



ORDRE DE BATAILLE CONTRE UN CORPS D'ARMÉE RETRANCHÉ
DANS UN DÉTROIT DE MONTAGNE.

Digitized by Google

Fait paroître plus de courage & de capacité.

Finiſſons ces Obſervations par un éxemple paralléle à celui de Barcas, ſoit qu'on le conſidére dans la conduite ou dans les circonſtances. Je le tire de la guerre de Jugurtha contre les Romains.

Ce Capitaine, après avoir bien étudié le génie & le caractére des Grands de Rome, dont les vices, les mœurs & la baſſeſſe de ſentimens étoient tout ce que l'on pouvoit imaginer de plus mépriſable, crut qu'il n'avoit pas de meilleur expédient pour ſe garantir d'une guerre, & ſe maintenir dans ſes uſurpations, que d'employer l'intrigue, la négociation, les préſens. On n'envoioit pas un Général contre lui qu'il ne corrompît par ſes largeſſes, & qui ne retournât à Rome deshonoré. Cette proſtitution paſſa même dans le Sénat, tant l'or avoit d'attraits pour ces ames baſſes & vénales. Ce commerce honteux fut remarqué. Les gens de bien ſe ſoulévent contre cet infame trafic. On cherche un homme incorruptible & capable de ſuivre cette guerre; choſe rare en ce tems là. On l'oppoſe au Numide, qui met en jeu les machines ordinaires; elles tombent & ſe démontent. Il n'eut plus d'autres reſſources qu'en ſon courage & en ſon adreſſe. Le Conſul le méne haut à la main par ſon habileté & ſon expérience; mais aiant été obligé de quitter l'armée, il laiſſe Aulus pour commander en ſa place; ſujet mépriſable & indigne, qui n'avoit pour tout mérite qu'une grande préſomption, compagne ordinaire de la lâcheté & de l'ignorance. Son avarice ſordide, & ſon avidité pour les richeſſes, l'engagérent, dans la ſaiſon la plus fâcheuſe de l'hiver, au ſiége d'une place très-forte, où il y avoit un château ſur la croupe d'une montagne, au milieu d'un profond marais tout-à-fait impraticable. Il ſçavoit que Jugurtha y tenoit une partie de ſes tréſors. Je laiſſe à juger quelles agréables chimére il ſe forgea ſur cette prétendue conquête.

Jugurtha n'eut garde d'y apporter le moindre obſtacle. Il feint même d'en être troublé par des apparences de crainte & de découragement. Lorſqu'il vit l'affaire embarquée, il fait mine de venir au ſecours de la place. Il s'en approche, & campe à la vûe de l'armée Romaine. Ses mouvemens embaraſſez, & ſa retraite ruſée, qui en eſt l'objet, font ſoupçonner ſon courage, & le peu de réſolution de ſes troupes; l'avare & malhabile Général laiſſe là ſon ſiége, avec la moindre partie de ſon armée, pour ſuivre & courir après le plus ruſé & le plus fin de tous les hommes, qui le joue par des mouvemens faux & des fuites apparentes. Aulus le ſuit ſans relâche par des païs qui lui ſont inconnus; il ne craint rien, ſinon qu'il ne lui échape. Il ne s'agit pas ici de la priſe de la place qui renferme tant de tréſors, il eſt auſſi aſſûré de cette proſe que s'il la tenoit dans ſes coffres; il veut joindre, à tant de richeſſes imaginaires, un triomphe qui ne l'eſt pas moins.

Le ruſé Numide, qui ne connoît pas moins ſon homme que le païs où il l'attire, uſe de tant d'art & de tant de ſoupleſſes, qu'il le conduit enfin dans des défilez & des pas de montagnes, dont l'entrée n'eſt pas moins dangereuſe que la ſortie. Il fait promptement boucher les gorges & les iſſues par une partie de ſes troupes, & les environne avec l'autre.

Les accidens imprévûs étonnent les plus grands hommes, à plus forte raiſon les mauvais Généraux qui n'ont jamais l'eſprit & le courage d'y re-

médier, & de tirer parti de la choſe même. Aulus en eſt tellement ſurpris & effraié, que les armes lui tombent des mains. Il ne voit aucune reſſource dans ſon infortune. Une réſolution prompte & hardie le tiroit de ce mauvais pas ; il n'en prit aucune. L'ennemi qui le tient enfermé de toutes parts, n'attend pas, comme Gracchus, que la faim détruiſe cette armée ; il achéte le tems plutôt que de l'attendre. Il ne ſçait pas ce qui peut arriver. Il paroît tout à coup ſur les hauteurs, & fond de tous côtez ſur cette armée conſternée. Il n'a pourtant garde d'en venir aux mains, il ſe contente d'en approcher à la portée du trait. Les Romains s'en voient accablez, nul moien de s'en garantir : nulle eſpérance de ſe ſauver, & de forcer les obſtacles qu'on leur oppoſe. La plûpart ſont tuez & percez de coups, ſans pouvoir ſe défendre. L'imprudent Général trouve le moien de s'échaper, avec un nombre d'Officiers principaux de ſon armée : il gagne le ſommet d'une montagne à la faveur de la nuit, & ne laiſſe à ces troupes ſans Chef, que l'unique reſſource d'entrer en compoſition. Jugurtha pouvoit anéantir cette armée, & la tailler toute en piéces, ſans qu'il en reſtât la moindre trace : il ne le fait point. Il lui accorde la vie & la liberté ; mais il attache à cette grace la honte & l'infamie. Il la fait paſſer ſous le joug. *Cérémonie ignominieuſe*, dit un Ecrivain poli, *par laquelle les vainqueurs ſemblent attacher une honte éternelle à la diſgrace des vaincus.* Diſgrace que les Romains ont plus ſouvent éprouvée qu'aucun de leurs ennemis.

Ces deux éxemples, que je viens de rapporter, nous font voir l'inſtabilité des choſes de la guerre : ceux, qui aujourd'hui ſe glorifient ſi fort de leurs victoires, & qui nous regardent de haut en bas, ſeront demain très-humiliez, & traitez de même qu'ils auront traité les autres. Conſidération qui a toujours retenu les hommes ſages & les grands Capitaines dans la modeſtie, & qui les a empêchez de devenir inſolens dans la victoire, & d'ordonner rien de cruel ou de deshonorant contre les vaincus.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur l'enlévement du quartier d'Annibal.

IL ne ſera pas inutile de relever ici une faute d'Amilcar, qui n'eſt que trop ordinaire aux Généraux du commun : ce qui ne ſurprend pas dans ceux-ci, parce qu'on les voit clocher ſi ſouvent, & en tant de diverſes occaſions, qu'à la fin on s'y accoutume ; mais dans un Chef d'armée comme Amilcar, on en eſt tout interdit. Il ſe ſent ici de la foibleſſe humaine, & fait voir qu'il eſt homme comme nous. Il a bien fait d'en fournir une bonne preuve ; juſqu'ici je l'aurois pris pour tout autre, Dieu ſoit loué ; ſans cela je n'euſſe pas manqué de le déïfier dans mon Livre. Le voilà donc homme ; mais un grand homme, dont les fautes telles qu'elles ſoient, ſont plus d'impreſſion ſur l'eſprit que celles des autres, & inſtruiſent davantage ; parce qu'il eſt rare qu'ils ne les réparent pas ſur le champ, ou dans la ſuite. On me pardonnera ce petit préambule un peu licentieux, en faveur d'une note que l'on ne trouvera pas mal remplie de réflexions utiles pour l'inſtruction des Généraux.

Amilcar entreprend un ſiége très-difficile, ſans ſonger à aucune des précautions qu'on prend ordinairement dans l'inveſtiture d'une place, où une armée, compoſée de ſoldats expérimentez, & déterminez à tout oſer & à tout faire, ſe trouve enfermée. Il auroit dû prévoir que les aſſiégez n'étoient pas gens à s'amuſer à des deſſeins de petite importance, qu'ils ſortiroient en grand nombre, & ſur tout contre une armée partagée en différens quartiers, & fort éloignez les uns des autres, à cauſe de la grandeur de la circonvallation, qui ne permettoit pas de les établir à une diſtance raiſonnable. Je n'ai garde pourtant de mettre ce défaut en ligne de compte, parce qu'on ne pouvoit faire autrement, quoique les Anciens y remédiaſſent par des forts, qu'ils élevoient le long de la ligne entre les diſtances des quartiers : mais il eſt apparent que les aſſiégeans n'eurent pas le tems d'y travailler.

Auſſi ce n'étoit pas là le plus preſſé, il falloit ſonger d'abord à établir des communications entre les quartiers d'Amilcar & ceux d'Annibal, en ouvrant pluſieurs routes pour aller de l'un à l'autre : c'eſt à quoi les deux Généraux ne penſérent pas. Comment le premier a-t-il pû faillir ſi groſſiérement ? Cela n'eſt pas concevable dans un ſi grand homme : & comment Polybe ſi attentif & ſi alerte ſur les fautes des Généraux, a-t-il pû paſſer celle-ci ſans la relever ? Comment a-t-il paſſé ſi légérement ſur un événement ſi intéreſſant, & qui produit la levée d'un ſiége ? N'eût-il pas dû nous en apprendre les circonſtances les plus capitales ?

Il paroît que les aſſiégeans tirérent une ligne environnante contre ceux de la ville. Je doute fort qu'elle fût achevée ou perfectionnée, car elle fut d'abord emportée. Quoiqu'il en ſoit, les deux Généraux en y faiſant travailler d'abord, commencérent juſtement par où ils devoient finir.

car dans les ſiéges des places où les garniſons ſont fortes & vigoureuſes, on ne doit point partager les quartiers, & ſéparer ſes forces, que les communications des uns aux autres ne ſoient achevées. Ces ſortes de négligences ſont aſſez ordinaires dans les camps; mais il ſemble qu'elles devroient l'être beaucoup moins dans l'inveſtiture d'une place aſſiégée. Car il n'eſt pas d'une ligne de circonvallation où l'on eſt obligé d'embraſſer un grand terrain, comme d'un camp retranché, où toute une armée ſe trouve unie & raſſemblée, ſans aucune diſtraction de ſes forces. Dans une circonvallation, où les troupes ſont diviſées par quartiers, avec de grands vuides de l'un à l'autre, il eſt beſoin non ſeulement de ſe fortifier par de bonnes lignes de contrevallation, ſi la garniſon eſt nombreuſe, ou de circonvallation, ſi l'on craint les ennemis du dehors; mais il eſt encore plus néceſſaire d'établir de bonnes communications tirées d'un quartier à l'autre, où les troupes puiſſent marcher ſur un grand front, & ſans aucun détour, pour ſe porter plus promptement où il eſt beſoin.

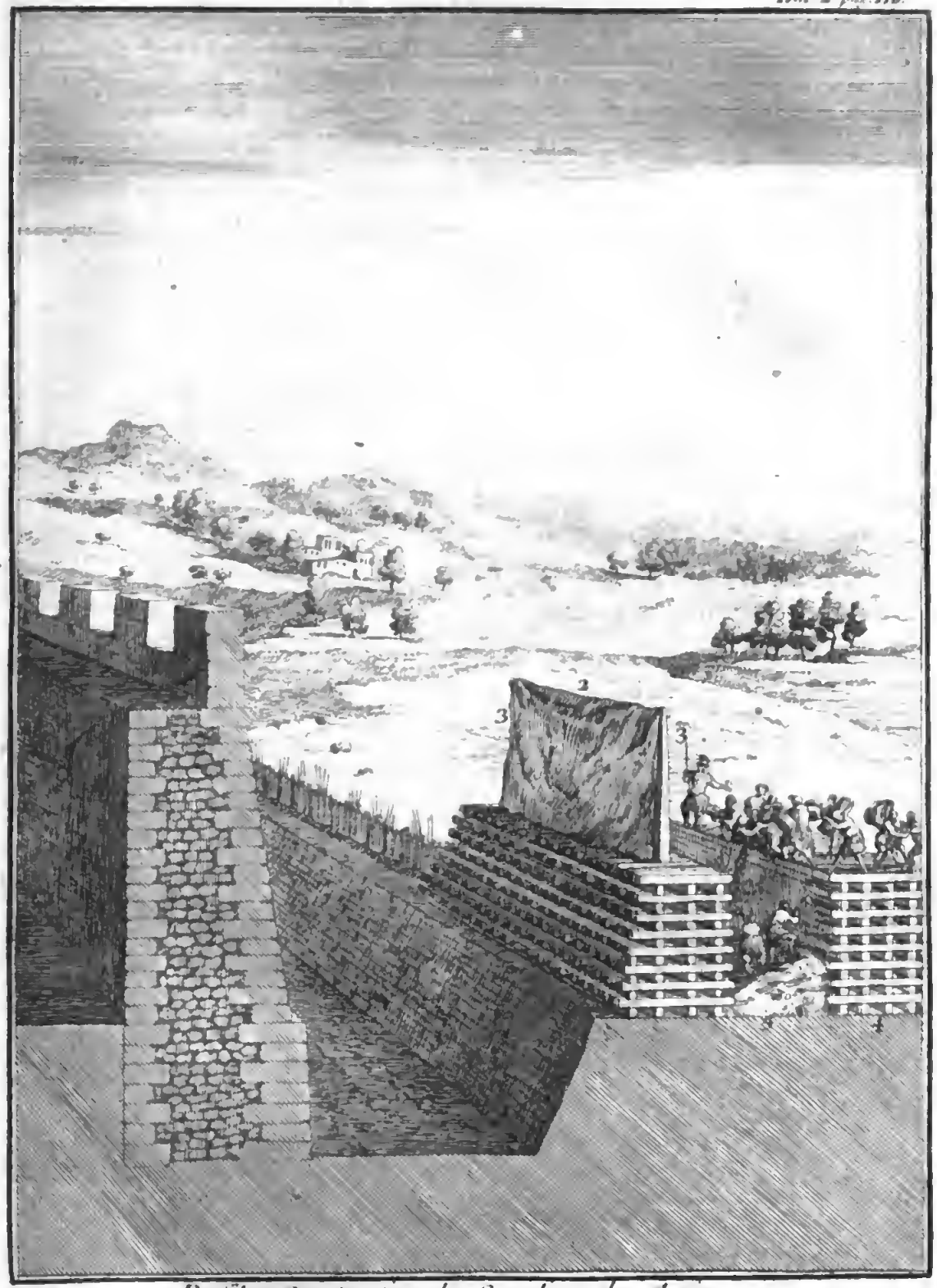
Or comme il ſe rencontre preſque toujours, dans un ſi grand eſpace de terrain, des endroits coupez de défilez, de ravins, de ruiſſeaux, de champs clos, de foſſez, de marais, &c. on doit d'abord commencer par ouvrir les uns, combler les autres, s'il ſe peut, ſinon les mettre en rampe, ou par eſcaliers de faſcinages, à cauſe de l'humidité & des pluies, qui les rendent gliſſans, & par-là impraticables; s'il y a des ruiſſeaux, dont le fond ſoit de mauvaiſe tenue, ou trop profonds, on doit y dreſſer des ponts faits de pieds d'arbres traverſez de perches & de faſcinages par deſſus, qu'on couvre de terre; obſervant de le faire de telle largeur, qu'on y puiſſe tout au moins défiler par manches, & pour n'être pas obligez de ſe ſéparer & de paſſer, en divers lieux; ce qui rompt & retarde la marche: car il n'en coûte pas plus de tems & de travail de faire un paſſage, ou un pont de cent à ſix vingt pieds de largeur, que pluſieurs de douze ou de quinze. Je ſçai bien que ce n'eſt pas l'uſage, & c'eſt pour cette raiſon que je propoſe cette méthode. On doit en uſer de même à l'égard des marais, ſur leſquels on doit tirer de larges chauſſées, afin qu'on puiſſe communiquer & aller au ſecours des quartiers attaquez, ſinon en bataille, du moins ſur un bon front d'hommes, pour être en état de charger tout en arrivant.

Amilcar eût dû prendre ces ſortes de précautions; s'il l'eût fait, il avoit du tems de reſte pour ſecourir Annibal, & par-là Spendius eût figuré ſur la croix pendant tout le cours du ſiége, & le malheureux vaincu n'eût pas pris ſa place, pour ſatisfaire à la vengeance du victorieux, & lui ſervir de jouet.

Si Amilcar n'eût commandé lui ſeul les forces de Carthage, & qu'il eût eu un Hannon pour Collégue, comme auparavant, j'étois tout prêt à le ſoupçonner de l'avoir laiſſé battre par belle malice, & de ne s'être pas trop preſſé de courir à ſon aide, pour lui apprendre à ſe mieux connoître. Mais ici c'eſt toute autre choſe. Il n'y a nulle raiſon, nulle apparence d'arrêter le ſervice de la patrie, pour ſe venger d'un ignorant préſomptueux, & rongé d'envie contre un homme qui l'obſcurcit par tant de rares qualitez qui lui manquoient.

Annibal étoit purement à ſes ordres, ſans aucun partage de commandement, ſans aucune jalouſie à

Digitized by Google



Profil et Construction des Cavaliers des Anciens.

Digitized by Google

l'égard de ſon Général, & chacun dans une eſtime réciproque, & dans un deſir ardent de ſervir la patrie, & cependant tous les deux tombent dans une faute irréparable, & tout-à-fait groſſiére. Amilcar, pour avoir manqué aux précautions alléguées plus haut; l'autre pour s'être tenu dans ſon camp, comme ſi l'ennemi en étoit à cent lieues, dans la plus grande ſécurité du monde, ſans rien craindre, ſans rien ſoupçonner d'une armée, dont les reſtes échappez de la derniére défaite, & renfermez dans la ville, étoient mille fois plus redoutables qu'ils ne l'étoient avant leur infortune, parce qu'ils ne voioient aucune reſſource pour ſe ſauver, que celle qu'on tire des deſſeins les plus téméraires. Ceux-ci pouvoient les ſauver ou les perdre, & ſans eux il ne falloit pas moins périr.

Annibal pouvoit-il ignorer à quels hommes il avoit à faire? Il les mépriſe pourtant, par l'opinion où il eſt de ſes forces, & de la victoire précédente: toutes choſes qui nous jettent dans le relâchement de la diſcipline militaire. Le ſupplice de Spendius, à la vûe des aſſiegez, & donné en ſpectacle aux victorieux, fit croire à ceux-ci que les rebelles, ſe trouvant ſans Chef capable de les conduire, n'oſeroient rien tenter de grand & de généreux; qu'abattus & conſternez de leur défaite, & de la mort honteuſe de leur Général, ils ſongeroient bien moins à attaquer qu'à ſe défendre, ſans s'appercevoir que les fautes de leurs Généraux fourniſſoient aux aſſiégez l'occaſion du monde la plus heureuſe, & la plus favorable de tenter l'un ſans négliger l'autre.

Ceux-ci n'avoient-ils pas encore Mathos à leur téte? N'étoit-il pas bien digne de les commander? Combien de preuves n'avoit-il pas donné de ſa fermeté, de ſon expérience, & de ſon courage? Le cédoit-il à Spendius en quoi que ce ſoit? Non ſans doute: n'avoit-il pas aſſez de ſoldats pour un coup hardi & réſolu? Puiſque ces ſoldats, d'ailleurs braves & déterminez, & capables de tout, s'étoient eux-mêmes choiſis des Chefs, auparavant leurs camarades, pour les commander & pour les conduire; s'étoient-ils trompez dans leur choix? Etoient-ils moins capables d'en élire un autre, & pluſieurs autres même, ſi celui-ci leur eût manqué? Quand même ils ſe ſeroient trouvez ſans Chefs, à des hommes ſi intrépides & ſi expérimentez, la fureur & le déſeſpoir euſſent ſervi de guide & de conducteur. Des gens de cette trempe, qui voient du haut de leurs murailles des gibets plantez de toutes parts, où l'on attache leur Général, & tous les priſonniers qui avoient été pris à la journée de la Hache, loin d'être intimidez par ce ſpectacle honteux, pouſſent au contraire plus loin leur audace, croiant indigne d'eux de recourir à la clémence de leurs ennemis: ils ne déſirent & ne ſouhaitent que la vengeance, qui leur ſemble plus douce & plus glorieuſe que le pardon de leurs crimes. Des ſoldats qui penſent de la ſorte, ſont-ils gens à s'en tenir à une ſimple défenſive? Il faut bien ſe garder de le croire, & Annibal ſe l'imagine très-ſottement.

Quand même ils auroient tenté le deſſein du monde le plus téméraire, le plus étrange, & le plus fou qui puiſſe entrer dans l'eſprit des hommes les plus enragez, nous euſſions dû le regarder comme très-ſage & très-ſenſé: car la folie ſe tourne en ſageſſe lorſque notre ſalut en dépend, & qu'il n'y a pas à choiſir. Ici il n'y a rien d'inſenſé & de téméraire.

Mathos étoit informé qu'Annibal

n'étoit pas ſur ſes gardes, & que les troupes d'Amilcar, qui étoient à l'oppoſite, ſe trouvoient trop éloignées pour venir au ſecours de celles ſur leſquelles il avoit deſſein d'entreprendre, outre les obſtacles & la difficulté des lieux qui ne pouvoient que retarder la marche; il fit donc réſolution d'attaquer le quartier d'Annibal, & de l'enlever avant que l'autre pût arriver à tems pour le ſecourir; il ſortit avec toutes ſes forces, ſurprend ce Général, le bat, le prend priſonnier, & par une juſte repréſaille détache Spendius de la croix à laquelle il avoit été attaché, & ordonne qu'on mette en ſa place l'infortuné Annibal; mais comme il ne crut pas ſa vengeance aſſez ſatisfaite, il fait immoler aux mânes du premier trente des plus conſidérables d'entre les priſonniers Carthaginois, qu'il fit égorger autour de ſon corps. Ces ſortes de repréſailles ne ſont pas rares, les Hiſtoriens nous en offrent de plus rudes encore, & de telles que celle-ci me paroît très-modérée en comparaiſon des autres que j'ai lû, non dans les Anciens, mais dans les Modernes: non parmi les Turcs, & les autres nations mille fois plus barbares, mais parmi des Chrétiens: telles ſont celles du Baron des Adrets. En voici une qui a quelque rapport à celle de Mathos.

Le Duc de Bourgogne, aſſiégeant le Duc René de Lorraine dans Nanci, prit un Gentilhomme Provençal nommé Chifron, qui vouloit ſe jetter dans la place; il le fit pendre tout ſur le champ, & ſans miſéricorde. Il ne fut pas longtems ſans s'en repentir: car les Lorrains, ou leurs alliez s'étant rendus maîtres de quelques petites places, retorquérent au Bourguignon par une penderie de ſix ou ſept de ſes principaux Officiers: la repréſaille étoit un peu forte, mais elle ne laiſſe pas que d'être juſte. Là-deſſus M. Amelot de la Houſſaie, dans ſes Mémoires politiques & hiſtoriques, dit que » les loix de la mi-» lice doivent être égales à tous: rien » n'eſt permis à celui qui eſt ſur l'of-» fenſive, qu'il ne le ſoit auſſi à ce-» lui qui eſt ſur la défenſive. On » peut faire pendre un eſpion, un » homme qui n'a point l'épée au cô-» té, ou qui n'eſt pas homme de » guerre; mais il me ſemble qu'on » ne doit point traiter ainſi un Of-» ficier qui ſe jette dans une place » par ordre de ſon Prince. Une épée, » comme on dit, retient l'autre dans » le fourreau. Rien n'abat le cou-» rage des troupes, que ces ſortes de » cruautez, parce qu'on craint la re-» préſaille ſi l'on eſt pris; ce qui fut » en partie cauſe du malheur du Duc » de Bourgogne. Je ſuis fort du ſen-timent de M. de Louvois, qui mandoit au Maréchal de Boufflers: *pour un village qu'on brûlera dans votre Gouvernement, brûlez-en dix.* Cette différence du nombre, à l'égard de la repréſaille du Duc René, ſurprend; mais elle eſt néceſſaire pour arrêter la cruauté de certains Généraux, & leur apprendre à faire bonne guerre. Revenons à l'entrepriſe de Mathos.

On ne ſçait pas ſi elle s'exécuta de jour ou de nuit, on ne ſçait point même ſi Annibal fut ſurpris ſans rendre aucun combat. Il faut, dit-on, beaucoup de bon goût, & une grande intelligence pour être eſtimé un excellent Abréviateur. On diroit que le nôtre manque dans tous les deux, & en effet il réüſſit fort mal lorſqu'il ſe mêle d'accourcir un fait; c'étoit le défaut ordinaire des Anciens: les Modernes s'en tirent beaucoup mieux ſur certaines matiéres; mais à l'égard des faits militaires, ils ſont tous comme les autres, lorſque l'expérience leur manque. Reprenons notre ſu-

ſet dont cet écart ne nous éloigne guéres.

Ces ſortes d'entrepriſes ſur les quartiers d'une circonvallation, ſe préſentent tous les jours, mais plus rarement dans le cas dont je viens de parler, que dans les attaques d'une ligne environnante : ce n'eſt pas que les aſſiégeans n'établiſſent des communications d'un quartier à l'autre ; mais elles ſont ſi étranglées, pour ainſi dire, & ſi peu commodes, qu'on eſt obligé de défiler ſur un très-petit front : tant on eſt négligent, ou ignorant ſur ce point-là. Je l'ai ſi ſouvent remarqué, & l'on tombe ſi ſouvent dans ce défaut, pour ne pas dire toujours, que cela n'eſt pas concevable : car les plus habiles des Généraux n'en ſont pas exemts. Les Hiſtoriens de notre tems ſont tous parſemez de ces ſortes d'événemens. J'en pourrois citer un bon nombre, mais je me borne à deux : l'un eſt de M. de Feuquiéres, auſſi grand Négociateur que grand Capitaine. Je le tire des Mémoires de Sirot ; Buſſi-Rabutin me fournit l'autre.

„ On ne peut pas blâmer les trou-
„ pes de n'avoir pas fait leur devoir,
„ rapporte le premier, elles ſe bat-
„ tirent juſqu'à la derniére extrémi-
„ té. Auſſi furent-elles toutes taillées
„ en piéces. On ne peut pas non plus
„ accuſer la cavalerie de lâcheté. Elle
„ ne put jamais joindre l'infanterie
„ pour la ſoutenir. Le pont jetté ſur
„ la riviére étoit trop près de la ville,
„ & le canon battoit ſi rudement
„ deſſus, qu'on n'y oſoit paſſer. Le
„ Marquis de Praſlin en avoit averti
„ M. de Feuquiéres. Mais la venue
„ de Picolomini l'embaraſſoit telle-
„ ment, qu'il perdit ſes meſures. Son
„ infanterie fut taillée en piéces, par-
„ ce que les régimens trop ſéparez les
„ uns des autres, ne ſe pûrent join-
„ dre. La cavalerie voiant qu'elle
„ ne pouvoit arriver au pont pour
„ aller ſoutenir l'infanterie, & que
„ le canon tuoit autant de ſoldats
„ qu'il en paſſoit, ſe retira enfin
„ après beaucoup de perte dans ce
„ déſordre. Le Marquis de Feuquié-
„ res fut pris, & fait priſonnier. Il
„ mourut de ſes bleſſures un an après
„ dans Thionville. Mauvaiſes rai-
ſons, & peu dignes d'un homme de guerre, que celles de Sirot pour juſtifier les troupes & les Généraux qui ſervoient ſous Feuquiéres. Eſt-il probable qu'on établiſſe un pont de communication au quartier de l'infanterie, ſous le feu de la place ? Feu M. de Gadagne, qui m'a raconté cette affaire, ne dit pas cela ; mais tout le contraire. Cette Réthorique de Sirot ne ſert de rien ; car lorſqu'il s'agit du ſalut des troupes & d'un ſiége, on n'allégue jamais le danger qu'il y a d'aller au ſecours. N'eût-il pas mieux fait de dire, que n'y aiant qu'un ſeul pont, il étoit impoſſible que la cavalerie eût pû paſſer aſſez tôt pour ſecourir l'infanterie ? D'ailleurs nous n'ignorons pas que la cavalerie fit très-mal, & que les Généraux ne firent pas mieux, & qu'ils ſe juſtifiérent aux dépens de Feuquiéres qui valoit mieux qu'eux pour le courage & pour l'habileté, mais c'eſt toujours le vaincu qui a le plus grand tort. Paſſons à l'affaire de Valenciennes, que Buſſi-Rabutin a très-bien décrite : nous n'en prendrons que ce qui fait à notre ſujet, & nous laiſſerons le reſte.

M. de Turenne aiant aſſiégé Valenciennes en 1656, M. le Prince de Condé, qui commandoit les forces d'Eſpagne contre nous, fit réſolution de la ſecourir. „ Sans attendre l'ex-
„ trémité, il vint ſe camper, dit
„ Buſſi, ſur une éminence à la vûe
„ de nos lignes, près de l'Eſcaut,
„ du côté du Quelnoy, & fit deux

„ ponts ſur la riviére, pour être en „ état de paſſer promptement quand „ il voudroit, & pour nous donner „ jalouſie de tous côtez.

„ Le 11, le 13 & le 14 de Juil„ let nous eûmes pendant la nuit de „ continuelles allarmes, tantôt par „ des gens qui venoient tirer le coup „ de piſtolet aux petits corps-de-gar„ de de cavalerie que nous avions hors „ des lignes, tantôt par de grands „ bruits que les ennemis faiſoient „ dans leur camp.

„ Enfin la nuit du 15 au 16, ils „ attaquérent & forcérent preſque „ en même tems les lignes du Ma„ réchal de la Ferté : nous ne pûmes „ faire paſſer des troupes ſur notre di„ gue pour l'aller ſecourir ; parce que „ les ennemis, qui avoient lâché leurs „ écluſes à Bouchain, avoient noié „ cette digue, & le Maréchal de Tu„ renne y voulut inutilement faire „ paſſer les régimens de Rambures & „ de la Feuillade : ils ne pûrent gué„ res aller plus loin que la moitié. „ Le Maréchal de la Ferté, après „ avoir fait ce qu'humainement un „ Général d'armée peut faire, fut „ pris à la tête de ſes Gendarmes.

„ Gadagne, l'un de ſes Lieute„ nans Généraux, qui avoit le poſte „ du côté de Condé à garder, le „ défendit ſi bien contre Marchin, „ qui l'attaquoit, qu'il ne put être „ pris que par derriére, par ceux „ qui avoient forcé les lignes dans „ les autres quartiers. Ce ſont ces ac„ tions-là pour leſquelles il n'y a „ point de trop grandes récompen„ ſes : & un juſte eſtimateur de la „ gloire en donnera plus à un hom„ me battu, comme le fut Gadagne, „ qu'à celui qui le battit.

„ Cet accident eut pluſieurs cauſes : „ premiérement, l'épargne qu'on fit „ à la digue, l'armée de la Ferté, „ qui n'étoit pas aſſez forte pour gar„ nir ſuffiſamment la ligne, & plus „ que tout cela le coup, que je tiens „ quaſi ſûr, d'attaquer des lignes de „ nüit.

Ces réfléxions de Buſſi ſont bonnes ; mais il auroit pû dire que cette épargne, qu'il appelle la digue, fut l'unique & la principale cauſe de ce malheur : car à l'égard de la foibleſſe du Maréchal de la Ferté, je ſçai de M. de Gadagne lui-même, que M. de Turenne voulut lui envoier des troupes de renfort le jour avant l'attaque des lignes, qu'il refuſa plutôt par vanité, que par manque de beſoin. M. de Buſſi auroit bien pû rapporter cela ; mais il n'aimoit pas M. de Turenne, qui ne lui rendoit pas moins la pareille.

Ces deux éxemples modernes ſembleront d'abord étrangers à mon ſujet, puiſqu'il ne s'agit que d'une attaque de quartier par les ennemis de dehors, & ſur une circonvallation ; ce qui eſt bien différent, dira-t-on, d'une ſortie générale ſur une partie de la circonvallation des Carthaginois : mais l'on verra, ſi l'on y prend bien garde, que je n'enviſage dans ce fait que ce qui a rapport à mon ſujet ; s'agit-il d'autre choſe que de la faute des deux Généraux François, à l'égard de la communication des deux quartiers qui ſe trouva coupée en deux par une digue & un canal, ſans s'appercevoir que cette digue pouvoit être inondée ? Le pis eſt qu'ils ne jettérent qu'un ſeul pont ſur ce canal, au lieu d'en dreſſer pluſieurs, pour y défiler en grand nombre en cas d'accident. Ils étoient déja avertis du deſſein des ennemis, ils ne pouvoient non plus ignorer que le Gouverneur de Bouchain lâcheroit ſes eaux vers Valenciennes, comme cela arriva : car les eaux du canal montérent ſi haut, qu'elles couvrirent la digue, ou pour mieux dire,

dire, la chauſſée qu'on avoit tirée des deux côtez pour aller au pont ; au lieu qu'en l'élevant davantage, la communication eût été toujours libre. Voilà certes une grande faute. Qu'arriva-t-il ? Il eſt aiſé de le concevoir. M. de Turenne ne put aller au ſecours du Maréchal de la Ferté, & la retraite de ceux qui échapérent de la défaite fut ſi difficile, qu'il s'en noia une infinité dans le canal : l'obſcurité de la nuit les empêchant de diſtinguer l'endroit où étoit le pont, où ils ne pouvoient aller qu'à travers l'inondation. Revenons aux Carthaginois.

La conduite de Mathos, dans cette entrepriſe ſur le quartier d'Annibal, eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux concerté, il eſt certain que la ſageſſe préſida au conſeil. Il n'eut garde d'attaquer Amilcar, il le croioit trop habile & trop éclairé pour ſe laiſſer ſurprendre. Il n'en eſt pas de même d'un Général médiocre ; car quelque bien poſté, & quelque ſupérieur qu'il ſoit à ſon ennemi, il eſt toujours plus foible, & plus facile à vaincre qu'un autre qui n'auroit aucun de ces avantages. Dans celui-ci le courage & l'intelligence font tout : ſans ces deux qualitez on ne fait rien à la guerre. M. le Prince de Condé penſa comme Mathos, il n'eut garde non plus d'attaquer le quartier de M. de Turenne, il y eût uſé ſes troupes très-inutilement ; il crut avoir meilleur marché de l'autre, qu'il eſtimoit peu à l'égard de l'habileté. L'action du dernier eſt d'autant plus belle & plus remarquable, que le ſouvenir du maſſacre effroiable des forces de ſon parti dans les détroits des monts de la Hache, étoit encore tout récent, ſans qu'un ſi grand malheur, où les rebelles avoient perdu toute la fleur de leurs troupes, leur abattît le cœur & les eſpérances. Quand même l'entrepriſe de Mathos auroit été imprudente & téméraire, la ſituation où il ſe trouvoit, conſacroit, pour ainſi dire, les réſolutions les plus déſeſpérées : car c'eſt dans ces cas ſeuls, & lorſqu'on n'a plus rien à perdre, qu'un Général ſeroit blâmable de ne pas hazarder le reſte ; ceux qui en uſent ainſi, ont cet avantage, qui ne ſe rencontre que dans les entrepriſes de cette nature, de ne rien perdre par la défaite ; puiſqu'il faut néceſſairement périr ſans aucune eſpérance de ſalut en ne faiſant rien, lorſqu'on peut ſe ſauver par la victoire : du moins meurt-on généreuſement les armes à la main dans l'ardeur du combat ; au lieu qu'en ſe rendant, les rebelles ne pouvoient éviter une mort cruelle & infame.

Examinons encore un peu cette conduite de Mathos, & ajoûtons-y quelques remarques : car on ne ſçauroit peu profiter dans les choſes qui ſont peu communes à la guerre, & les fautes qui produiſent les grands événemens fourniſſent auſſi les plus belles leçons

Le Général rebelle ne crut jamais qu'il dût avoir ſi bon marché d'Annibal ; il s'attendoit à une grande réſiſtance, qu'il ne trouve pas dans l'éxécution de ſon deſſein. Toute ſon eſpérance rouloit non ſur l'éloignement du quartier d'Amilcar, mais ſur les obſtacles des chemins pour venir au ſecours ; & comme il vit qu'Annibal avoit négligé de remédier à ce défaut, il crut qu'il auroit le tems de terminer cette affaire, avant qu'on pût y remédier comme en effet cela arriva. Là-deſſus j'établirai cette maxime, que la proximité d'un ſecours ne doit pas nous empêcher d'entreprendre ſur un quartier ou ſur un poſte qui s'en trouve ſéparé, lorſque la ſituation & les obſtacles

du païs qu'il y a à traverſer pour arriver à tems, nous donnent le loiſir de nous ſaiſir des défilez, & de les diſputer avec peu de troupes, pendant que le gros attaque aux autres endroits.

OBSERVATIONS

Sur l'invaſion de la Sardaigne par les Romains.

§. I.

Injuſtice de cette entrepriſe.

L'Idée que nous nous faiſons de l'ancienne Rome, & les raiſons pour leſquelles ſes admirateurs la mettent au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de grand & de beau, & même de merveilleux; cette idée, dis-je, pourroit être fauſſe à certains égards, & tous les raiſonnemens que l'on fait pour l'entretenir pleine & entiére dans notre imagination, ſeroient très-aiſez à réfuter, ſi c'étoit ici le lieu.

Je ne cherche point à rabaiſſer la gloire des Anciens, & particuliérement celle des Romains, que j'ai uniquement en vûe dans ces Obſervations: je laiſſe ce ſoin aux eſprits ſuperficiels, ou entêtez de leurs préjugez: c'eſt un champ vaſte que celui-là, où ils peuvent ranger en bataille & de plein front tout ce que leur imagination leur peut fournir de vague & de ridicule, pour tourner en mépris & décrier ce que tout le monde admire: j'entens ici le monde intelligent, les eſprits juſtes & bien faits, qui dépoſent en faveur de cette République.

Je remarque mille endroits admirables dans les Romains, mais j'en remarque auſſi qui ne le ſont pas. Je ne déciderai point s'ils ont eu plus d'eſprit que nous, il faut en avoir beaucoup pour en bien juger, & ce beaucoup me manque: mais à l'égard de la guerre & de la politique, je ſuis prêt à leur ſervir de caution, & à déclarer que je ne vois rien de plus grand, de plus profond, & de plus digne d'être admiré. Pour ce qui regarde la guerre, la queſtion eſt aiſée à réſoudre: leurs victoires preſque perpétuelles, & l'étendue de leur Empire, qui n'eut pour bornes que le monde inconnu, eſt une preuve toute manifeſte de l'excellence de leur diſcipline militaire, & de l'habileté de leurs Généraux, qui ſe forment par elle: car les Etats s'élevent ou s'abaiſſent ſelon que cette diſcipline eſt plus ou moins en recommandation, ou plus ou moins parfaite; & l'on peut dire de celle des Romains, ce que dit Végéce de leurs légions, qu'elle eſt bien plus l'effet d'une inſpiration divine qu'une invention de l'eſprit humain. *Non tantum humano conſilio, ſed etiam divinitatis inſtinctu.*

Quant à leur politique, Machiavel l'a très-bien connue dans le bon & dans le mauvais; mais l'oſerois-je avancer ſans m'attirer des affaires? Il y avoit plus de celui-ci que de l'autre. Nous allons démontrer bientôt que cette politique tant vantée, étoit injuſte & tyranique à bien des égards, mais très-favorable & très-propre à

leurs intérêts. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt qu'elle fut toujours parée & ornée des atours de l'équité & de la juſtice ; les plus fins y furent trompez. Jamais Conquérans n'en établirent une plus ruſée : ce que j'ai admiré plus haut, & ce que je blâme plus bas, eſt encore un ſujet d'éloge. Tout cela joint enſemble, a produit la ſecte des immodérez admirateurs des Anciens. Avouons-le franchement, les Romains ont pouſſé trop loin au-delà des bornes raiſonnables; ils l'ont fait avec tout l'excès poſſible, lors même que leur vertu étoit dans ſa fleur, à plus forte raiſon lorſque le pillage & les richeſſes de tant de peuples ſoumis à leur puiſſance, & tranſportées dans Rome, eurent inondé cette capitale de tous les vices des vaincus, infiniment moindres & plus ſupportables que ceux de leurs propres vainqueurs, dont la pauvreté, vertueuſe en apparence, les mettoit auparavant dans l'impuiſſance de les découvrir, & de les faire paroître tels qu'ils étoient. Mais dès qu'ils eurent étendu leurs mains au-delà des bornes de l'Italie & qu'ils les eurent appeſanties ſur la Sicile, de cette pauvreté tant vantée on vit ſourdre en foule tous les vices & tous les crimes qui accompagnent les richeſſes, & tous les deſirs les plus injuſtes & les plus iniques de les augmenter par de nouvelles conquêtes.

Ceux qui examinent les guerres dans leurs principes, & qui cherchent avec ſoin les cauſes & les raiſons qui les juſtifient, ou qui nous y portent par un mouvement d'intérêt plutôt que de juſtice, n'auront pas de peine à reconnoître que la plûpart de celles où les Romains s'engagérent après la premiére Punique, ſont toutes pleines d'injuſtice, de mauvaiſe foi, & dépourvues de toute équité & de toute raiſon. Pour en bien juger, comme je l'ai déja dit, il faut remonter à leur ſource, & obſerver éxactement les cauſes & les prétextes toujours ou preſque toujours ſpécieux & blâmables, dont les Romains ſe ſont ſervis. Un peuple, dont tous les deſſeins ne viſent qu'à la propagation de ſa puiſſance, par l'abaiſſement & par la ruïne même de celle des autres, ne ſçauroit rien entreprendre ſur ſes voiſins, ni leur faire la guerre que ſur des fondemens peu équitables. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à bien étudier l'eſprit & les maximes du peuple Romain dans ſes guerres & dans ſon gouvernement politique & militaire. On reconnoîtra avec étonnement, qu'il s'en faut bien que cette foi, cette droiture, cette juſtice & cette magnanimité, dont on fait tant de bruit à nos oreilles, fuſſent ſi épurées qu'on le prétend. Il en a donné à la vérité de grands éxemples, on ne les lui conteſte pas; mais on ne nous conteſtera pas non plus qu'il n'en ait fourni, & en plus grand nombre, d'une très-grande corruption, par des guerres injuſtes & des traitez perfidement violez.

Les Carthaginois pouvoient avec beaucoup de raiſon & de juſtice, rétorquer ſur les Romains la perfidie qu'on leur reprochoit. La premiére guerre Punique a été miſe en queſtion, j'en ai prouvé la juſtice dans mes Obſervations ſur les deux combats de Meſſine; mais les autres étoient-elles bien fondées ſur cette juſtice ? Celle qui fait le ſujet de ces remarques, étoit-elle bâtie ſur un bon fondement ? N'étoit-ce pas plutôt une perfidie criante ? Le Roi des Indes, qui accuſoit Semiramis *d'entreprendre une guerre, ſans qu'on lui eût fait aucune injure, avoit raiſon.* Les Carhaginois en avoient-ils moins de ſe plaindre de l'entrepriſe injuſte des

Romains ſur la Sardaigne ? Quels droits avoient-ils ſur cette Iſle ? Aucun : n'avoit-elle pas été enlevée aux Carthaginois par leurs ſoldats étrangers, qui s'étoient mutinez à l'imitation de ceux d'Afrique ? Ces uſurpateurs avoient formé comme un Etat dans la Sardaigne ; mais comme ils ſentirent qu'ils s'étoient embarquez dans une affaire dont ils ne ſe tireroient pas ſi facilement à leur honneur, que celles des révoltez d'Afrique n'alloient pas le train dont ils s'étoient flatez, que cette guerre tiroit ſur ſa fin, & que l'orage alloit bientôt fondre ſur leurs têtes, ils reconnurent alors l'énormité de leur crime, & leur impuiſſance à ſe maintenir dans leur Iſle contre les forces de Carthage : & pour éviter le danger qui les menaçoit, ils eurent recours aux Romains, & les invitérent à la conquête de cette Iſle, qu'ils s'offrirent de leur livrer. *Ceux-ci n'en voulurent rien faire*, dit notre Auteur, *& ils demeurérent fidèles au traité, juſqu'à refuſer ceux d'Utique pour ſujets, quoiqu'ils vinſſent d'eux-mêmes ſe ſoumettre à leur domination.* Ils n'avoient garde d'accepter de ſi grands avantages, & l'on va voir que c'étoit bien moins par vertu, que parce que l'injuſtice & un tel acte de mauvaiſe foi eût été trop indigne & trop criant.

Les Romains avoient-ils plus de droit ſur la Sardaigne que ceux qui l'avoient uſurpé ſur les Carthaginois ? Ils ſentirent aſſez qu'ils n'étoient pas mieux fondez : car bien que cette Iſle fût tout-à-fait à leur bienſéance, & que cette conquête les tentât beaucoup, ils n'oſérent jamais l'entreprendre, quoique les rebelles la leur offriſſent : ç'eût été, ſans doute, une très-grande flétriſſure à leur réputation, que de la prendre des mains de ces uſurpateurs, une infraction du traité de paix la plus énorme & la plus infame, un vrai brigandage plutôt qu'une guerre. Ils attendirent que le tems leur fournît une occaſion de guerre, qu'ils púſſent appuier de quelque apparence de raiſon ; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver. En effet les Carthaginois armérent contre ces brigans pour recouvrer leur Iſle, & s'en remettre en poſſeſſion. Les Romains, qui apprirent qu'ils préparoient une flotte pour cette expédition, feignirent que ces préparatifs les regardoient. *Comme vers ce tems-là*, dit notre Auteur, *les étrangers de Sardaigne étoient venus d'eux-mêmes offrir cette Iſle aux Romains, ceux-ci prirent le deſſein d'y paſſer. Les Carthaginois le trouvérent fort étrange, parce que la Sardaigne leur appartenoit à plus juſte droit :* mais les Romains ne ſe mirent pas fort en peine de leurs plaintes ; ils leur donneront bientôt de plus grands ſujets de crier & de ſe plaindre, tant leur politique étoit injuſte & tyrannique.

Ils refuſent d'abord de recevoir la Sardaigne des mains de ces uſurpateurs, pour éblouïr le monde d'une apparente modération : mais ils attendent que les Carthaginois ſoient prêts d'y paſſer avec toutes leurs forces navales ; pour les y prévenir ſous le vain & injuſte prétexte que cet armement les regardoit, & là-deſſus ils leur déclarent la guerre, & ſe ſaiſiſſent de cette Iſle importante, que les étrangers leur avoient ſi ſouvent offert.

Cette action des Romains fait d'autant mieux connoître leurs mauvaiſe foi & leur infamie, que les Carthaginois *ſortis comme par miracle de la dernière guerre*, dit notre Auteur, *& n'étant point du tout alors en état de ſe mettre mal avec les Romains, avoient cédé au tems, & avoient mieux aimé aban-*

donner la Sardaigne. Des gens réduits à cette extrémité avoient-ils deſſein d'attaquer les Romains? Et ceux-ci ne ſont-ils pas de vrais brigands, & d'indignes uſurpateurs? Grotius a pourtant prétendu que cette guerre des Romains étoit juſte & honnête; il s'abuſe furieuſement. *Saint Auguſtin*, dit ce Sçavant célébre, *nous apprend qu'il faut garder la foi, même à des traîtres, & ſans contredit cela doit s'étendre à des ennemis publics, qui ont manqué de parole, tels qu'étoient les Carthaginois, à qui les Romains gardérent pourtant toujours religieuſement la foi*; » ne regardant pas ceux à qui » ils la gardoient, *dit Valére-Maxime ſur ce ſujet, & que Saluſte exprime ainſi*: » Quoique dans toutes » les guerres d'Afrique les Carthaginois fiſſent quantité d'actions de » mauvaiſe foi, pendant la paix & » pendant la tréve, les Romains » toutefois ne prirent jamais occaſion de faire le ſemblable.

Il n'y a rien de plus faux que cela: il eſt vrai que les Carthaginois commirent quelques actes d'hoſtilité; mais ces actes d'hoſtilité n'étoient-ils pas juſtes & légitimes? Ils étoient fondez non ſeulement ſur le droit des gens, mais encore ſur le droit naturel: car *il faut diſtinguer*, dit le même Grotius, *l'état de la guerre: ſi je ne puis prendre mes ſûretez qu'en retenant les choſes qu'on veut porter à mes ennemis, la néceſſité m'en donne droit; mais à la charge de les reſtituer ſi autre prétention n'intervient.* En effet qui y a-t-il qui ne reconnoiſſe que les ſecours donnez aux ennemis d'une Puiſſance qui eſt en paix avec nous, ne ſoit une infraction au traité de paix ou de tréve? Les Romains font-ils autre choſe, puiſqu'ils ſouffrent que ceux, qui paſſent d'Italie en Afrique, aſſiſtent de vivres, de troupes & de ſujets rebelles, ceux contre leſquels les Carthaginois ſont en guerre? ce qui les obligea de courre ſus aux marchands Romains, de leur enlever leurs vaiſſeaux, & enfin de les traiter en ennemis. Cela étoit-il déraiſonnable, & contraire au droit des gens? Ceux-là, dit Amalaſunthe à Juſtinien, *ſont dans le parti des ennemis, qui fourniſſent les choſes qui ſont néceſſaires pour faire la guerre.* Cependant les Carthaginois en uſérent très-noblement avec les Romains: car ceux-ci aiant reclamé leurs priſonniers, on les leur renvoia de très-bonne grace. Demétrius en uſa avec moins de douceur; car étant maître de la campagne dans l'Attique, & s'étant emparé des villes d'Eleuſine & de Rhamnus, il ſe propoſa d'affamer Athénes. Comme un navire ſe mit en état d'y porter du bled, il fit pendre le marchand & le pilote, de ſorte, dit Plutarque, que tous les marchands & les pilotes, épouvantez, ne ſe hazardérent plus à y en porter; ce qui cauſa une ſi grande famine dans la ville, qu'elle fut obligée de ſe rendre.

On peut voir par tout ce que nous venons de dire, que les Romains ne ſe portérent à une entrepriſe ſi injuſte & ſi contraire au droit des gens, que par un violent deſir d'étendre leur domination. Il n'étoit pas difficile à notre Auteur, lui qui éxamine ſi ſévérement les motifs & les raiſons bonnes ou mauvaiſes des guerres qu'il rapporte, de découvrir l'injuſtice de celle-ci. Nous n'avons garde d'attribuer ſon ſilence à un défaut de pénétration, nous ſçavons qu'il n'en manquoit pas. Nous ſçavons auſſi ce que l'on doit penſer des endroits où il leur diſtribue ſes louanges ſans poids & ſans meſure, où ils en méritent à peine les plus médiocres, & où même il n'y a rien que de mauvais & de blâmable. Il conte rapi-

dement, & saute même pardessus des choses qu'il ne devoit pas oublier, tant il a peur de nous les représenter tels qu'ils se trouvoient en effet. Il nous les fait voir presque toujours par les beaux endroits, & dans ceux-ci il n'y a point de superlatifs qu'il n'escalade, qu'on me permette ce terme, pour les bien louer; mais lorsqu'il les rencontre en défaut & dans des défilez désavantageux, il narre le fait tout uniment, il dissimule, ou n'exprime que foiblement ce qui ne leur est pas favorable. Dans cette entreprise sur la Sardaigne, comme dans bien d'autres, nous les regardons comme des usurpateurs, & des prévaricateurs insignes de toute équité & de toute justice dans le fait comme dans le droit. Les Romains sont d'autant plus injustes dans ce cas-ci, que les Carthaginois armoient pour recouvrer cette Isle, bien loin qu'ils pensassent à les attaquer. Dès que les premiers eurent reconnu que les Carthaginois n'avoient nul dessein de leur faire la guerre, ne devoient-ils pas leur restituer & leur remettre une conquête qui ne leur appartenoit point? Le droit des gens ne permet point de changer le droit de la propriété.

Entre les choses qui sont compriſes dans le droit poſtliminaire, dit Grotius, *les terres sont les premières.* Il » est constant, *dit Pomponius dans le même Auteur*, » qu'aiant chassé les » ennemis de dessus les terres qu'ils » avoient occupées, la propriété en » revient à leurs premiers maîtres: » or les ennemis sont sensez être chas- » sez d'un lieu, dès qu'il est visible » qu'ils ne peuvent plus y retourner.

Les Lacedémoniens rendirent l'Isle d'Egine aux anciens propriétaires après l'avoir conquise sur les Athéniens. Justin & les autres Empereurs, rendirent aux héritiers des anciens propriétaires, les terres qu'ils avoient recouvrées des mains des Goths & des Vandales, sans avoir égard aux prescriptions par lesquelles on pouvoit exclure les propriétaires, suivant les loix Romaines.

Les Romains ne pouvoient alléguer la prescription à l'égard de ces soldats étrangers & rebelles, qui s'étoient emparez de la Sardaigne, puisqu'il y avoit à peine deux ans entre l'usurpation de ceux-ci & celle des Romains. Il semble, dit-on, que les Anciens sont des astres lumineux qui éclairent sur nos têtes & dont rien ne peut obscurcir l'éclat; j'y consens de tout mon cœur, parce que je les connois parfaitement par bien des endroits admirables; mais à l'égard de la justice de leurs guerres, c'est des Romains dont je veux parler, je ne vois rien que de très-inique & de très-malhonnete. S'ils avoient été aussi justes & d'aussi bonne foi qu'on nous les représente, ils n'eussent pas différé un instant de restituer une conquête si mal acquise, puisque la propriété en revenoit à ses premiers maîtres par le droit de postliminie.

Les Athéniens, dit encore Grotius, *se fondant sur cette maxime, se défendoient de recevoir l'Isle d'Haloniſe, que des pirates leur avoient prise, & que Philippe avoit reprise sur ces pirates; ils refusoient de la recevoir des mains de ce Prince comme un présent qu'il leur fit: mais ils vouloient bien la recevoir comme une chose qu'il leur rendoit.*

Ainsi donc on peut revendiquer & répéter les choses qui ont été prises par ces sortes de gens en quelques lieux qu'elles se trouvent, si ce n'est qu'il est du droit naturel de rendre à celui qui a acquis la possession à ses dépens, autant que le propriétaire eût lui-même volontiers employé pour les recouvrer.

Digitized by Google

Philippe, qui n'étoit pas autrement fort contraint en matiére d'uſurpation, ſe fait ici conſcience de garder une Iſle qu'il vient de prendre ſur des uſurpateurs; il offre de la rendre aux Athéniens, les Romains font tout le contraire. Et ce qu'il y a de plus étrange & de plus perfide, ils rançonnent encore les Carthaginois, leur font paier même au-delà des frais avec toute la dureté des plus infames Tirans. Encore une fois, cette action paſſe tellement les bornes de l'équité, que cela me les rend très-odieux. Les Carthaginois ſe ſoumirent à tout ce qu'il plut à leurs ennemis de leur impoſer. Que pouvoient ils faire de plus dans l'état où ils ſe trouvoient? Jamais accommodement ne fut conclu plus promptement que celui-là, & jamais injure ne fut plus grande & plus capable d'allumer une juſte & violente guerre contre les Romains. Cependant *cette affaire n'eut pas de ſuite*, dit notre Auteur: quand même il ne nous en eût pas dit les raiſons, il étoit aiſé de les deviner ſans recourir aux étoiles. Les Romains avoient la force qui manquoit aux autres: ceux-ci en avoient de reſte pour punir quelques miſérables ſoldats révoltez, qui ſe trouvoient trop foibles pour tenir la campagne; mais non pas pour tirer raiſon de ces nouveaux maîtres, dont la mauvaiſe foi & la perfidie étoit mille fois plus à déteſter, que celle de cette troupe de mutins.

Les Romains ſe ſervoient d'une certaine formule dans la déclaration de leurs guerres; ils envoioient des Hérauts à ceux auſquels ils la déclaroient, comme nous le pratiquions autrefois. *Je vous prens à témoins*, leur diſoient-ils, *que ce peuple eſt injuſte, qu'il ne ſatisfait point à ce qu'il doit.* Je laiſſe à penſer ſi les Hérauts, qui furent envoiez à Carthage, pûrent s'empêcher de rire en la débitant.

§. II.

Cauſes injuſtes de la guerre.

Rien ne prouve davantage la mauvaiſe foi, la dureté & l'avarice inſatiable des Romains, que les douze cens talens ajoûtez à la ſomme que les Carthaginois leur devoient; j'y reviens toujours, tant l'injuſtice eſt criante. On ne trouvera rien dans aucune des guerres qu'ils entreprirent depuis la premiére Punique, qui les mît en état de penſer à de plus grandes entrepriſes, & d'oublier leur ancienne vertu, qui ſubſiſta encore quelque tems après la conquête de la Sicile; mais malheureuſement pour leur réputation, elle vient échouer en Sardaigne très-honteuſement.

C'étoit aſſez la coutume chez les Anciens, comme parmi nous, d'excuſer & de juſtifier les guerres les plus injuſtes. (a) Polybe s'en acquite merveilleuſement bien en faveur des

(a) *De juſtifier les guerres les plus injuſtes.*] Il y a des gens qui croient que toute guerre *injuſte doit être appellée offenſive; ce qui n'eſt pas vrai*, dit M. Bernard dans les nouvelles de la République des Lettres; *car s'il y a des guerres offenſives qui ſoient juſtes, comme on n'en peut pas douter, il y a donc des guerres défenſives qui ſont injuſtes, comme lorſque nous nous défendons contre un Prince, qui a raiſon de nous attaquer. Il ne faut pas croire non plus, que celui qui le premier fait tort à un autre, commence par-là une guerre offenſive; & que l'autre qui veut qu'on lui faſſe juſtice pour le tort qu'il a reçu, ſoit toujours ſur la défenſive. Il y a beaucoup d'injuſtices qui peuvent allumer une guerre, & qui ne ſont pourtant pas la guerre: comme lorſqu'on a maltraité les Ambaſſadeurs d'un Prince, qu'on a pillé ſes ſujets, &c. Si donc on prend les armes pour venger une telle injuſtice, on commence une guerre offenſive; mais une guerre*

Romains. Ils avoient un très-grand beſoin du ſecours de ſa rhétorique, mais elle lui a manqué. Il voioit bien que ce n'étoit pas là un poſte ſoutenable pour chicaner le terrain. Auſſi en rapportant ſimplement le fait ſans aucune raiſon juſtificative ſur cette guerre, il verſe un tel deshonneur ſur ces grands hommes, qu'on voit bien ſon impuiſſance à les tirer de cet embarras.

Un Hiſtorien, un peu moins épris du mérite des Romains, n'eût pas manqué de leur appliquer le compliment que leur fait dans Tacite certain perſonnage, qui les appelloit les Pirates de toutes les mers, & les brigands de toutes les terres Celui des Scythes à Aléxandre le Grand, ne lui eût pas non plus échapé; ils le traitérent de brigand & de voleur; les Indiens de ſcélérat : On eſt pourtant forcé d'admirer celui-ci, qui étoit un grand Conquérant, comme nous faiſons les autres qui ſe ſont mis ſur le même pied. *Il y a des crimes qui deviennent glorieux par leur éclat*, dit la Rochefoucaut : *de là vient que, prendre des provinces injuſtement, s'appelle faire des conquêtes.* Tous ont donné dans cet excès, l'ambition nous y porte lorſque la bonne fortune eſt d'accord avec elle. Grotius rapporte ſur la foi de Juſtin, que *Philippe*, pére d'Aléxandre, *avoit chaſſé deux Rois de Thrace de leurs Etats, uſant envers eux de mauvaiſe foi & de violence, comme auroit fait un voleur.* Les Romains en font-ils moins à l'égard des Carthaginois ?

Suppoſons que ces ambitieux Républicains cruſſent bonnement que tous ces préparatifs de guerre & ces remûmens d'armes des Carthaginois les regardaſſent eux-mêmes plutôt que la Sardaigne, car c'eſt là le prétexte qu'ils prirent pour leur déclarer la guerre; ou ſuppoſons qu'ils craigniſſent de bonne foi, qu'après avoir recouvré cette Iſle, l'envie leur eût pris de paſſer en Sicile, ou en Italie, quoiqu'ils fuſſent auſſi peu en état d'entreprendre ſur l'une que ſur l'autre; la crainte d'un événement incertain ne les mettoit pas en droit de les prévenir. Ce ſeroit une choſe éloignée de toute équité; les Romains pouvoient avoir des raiſons un peu plus ſupportables que celles que je viens d'alléguer : car il y en a une infinité qui peuvent colorer une guerre injuſte, dont les Princes, ou leurs Miniſtres, ſe ſervent comme on feroit d'une ſelle à tous chevaux. Ceci m'engage, pour l'inſtruction tant des gens de guerre, que des autres qui cherchent à ſe rendre utiles à leur patrie, d'inſérer dans ces obſervations un précis

juſte, & le Prince qui a fait tort, & qui ne veut pas le réparer, fait une guerre défenſive, mais injuſte. La guerre offenſive n'eſt donc injuſte, que lorſqu'elle eſt entrepriſe ſans une cauſe légitime; & alors la guerre défenſive, qui dans d'autres occaſions pourroit être injuſte, devient juſte. En général donc le premier qui prend les armes, ſoit qu'il le faſſe juſtement ou injuſtement, commence une guerre offenſive; & celui qui s'oppoſe à cette guerre, ſoit qu'il ait, ou qu'il n'ait pas raiſon de le faire, commence une guerre défenſive. Ceux qui regardent le mot de guerre offenſive *comme un terme* odieux, *& qui renferme toujours quelque choſe d'injuſte, & qui conſidérent au contraire* la guerre défenſive, *comme inſéparable de l'équité, brouillent toutes les idées, & embaraſſent une matiére, qui paroît d'elle-même aſſez claire. Il en eſt des Princes comme des Particuliers; le Demandeur qui commence un procès, a quelquefois tort; mais il a auſſi quelquefois raiſon : il en eſt de même du Défendeur. On croit à tort de ne devoir pas payer une ſomme qui eſt juſtement dûe, comme on a raiſon de ſe défendre de payer ce qu'on ne doit point.*

des

des cauſes injuſtes des guerres, que je tire de Puffendorf dans ſon Traité du *Droit de la nature & des gens*, dont Barbeyrac nous a donné une excellente verſion.

» Grotius fait une éxacte énumé-» ration des *cauſes injuſtes* de la » guerre, dont les unes ſont telles » inconteſtablement; au lieu que les » autres ont quelque apparence de » raiſon, quoiqu'aſſez légére: les » premiéres peuvent être rapportées » à deux principales; ſçavoir, l'ava-» rice, ou le deſir d'acquérir des » choſes ſuperflues; & l'ambition, » ou le deſir d'étendre ſa domina-» tion, & d'acquérir de la gloire par » des conquêtes. On cache ordinai-» rement avec beaucoup de ſoin l'a-» varice, qui eſt regardée comme » la marque d'une ame baſſe: mais » pluſieurs tirent vanité de leur am-» bition, & veulent faire paſſer leur » humeur guerriére pour la marque » d'une ame grande, & d'un coura-» ge héroïque.

» Les autres cauſes injuſtes, mais » qui paroiſſent avoir quelque fon-» dement, ſont, par éxemple, la » crainte que l'on a de la puiſſance » d'un voiſin, l'utilité ſeule qui peut » venir de la guerre, ſans aucun » droit de l'entreprendre, l'envie » de s'établir dans un endroit plus » commode; le refus de ce que l'on » nous doit purement & ſimplement, » en conſéquence de l'obligation » qu'impoſent les vertus diſtinctes » de la juſtice proprement ainſi nom-» mée, le deſir d'ôter une choſe à » quelqu'un, qui nous paroît indigne » de la poſſéder; l'envie de ſe déli-» vrer de l'incommodité qu'on re-» çoit d'un droit d'autrui légitime-» ment acquis, & autres ſemblables » prétextes.

Grotius s'étend beaucoup ſur cette matiére; & ce beaucoup ne me permet pas de le tranſporter dans ces Obſervations. Barbeyrac en donne un extrait dans ſes notes, que nous allons rapporter en nous ſervant de ſes termes mêmes: ceci eſt d'une grande inſtruction pour les gens de guerre. » Grotius, dit le Traduc-» teur, les diſtingue en raiſons juſ-» tificatives, & motifs de la guerre, (*Cauſæ juſtificæ & cauſæ ſuaſoriæ.*) » Les premiéres ſont celles qui ren-» dent, ou qui paroiſſent rendre la » guerre juſte par rapport à l'enne-» mi; en ſorte qu'on croit ne lui » faire aucun tort en prenant les ar-» mes contre lui. Les *motifs*, ce ſont » les vûes d'intérêt qui obligent à » déclarer la guerre. Dans une guerre » innocente à tous égards, il faut non » ſeulement que la *raiſon juſtificative* » ſoit véritablement légitime avec les » *motifs*; c'eſt-à-dire, que l'on n'en-» treprenne la guerre que par la né-» ceſſité où l'on ſe voit réduit de ſe » défendre contre les inſultes d'au-» trui, de ſe faire rendre ce qui » nous eſt inconteſtablement dû, & » d'obtenir réparation d'une injure » manifeſte. Ainſi une guerre peut » être vicieuſe ou injuſte à l'égard de » ſes cauſes en quatre maniéres.

» 1. Lorſqu'on l'entreprend ſans » aucune *raiſon juſtificative*, ni au-» cun *motif* d'utilité tant ſoit peu ap-» parente; mais ſeulement par une » fureur inſenſée & brutale, qui fait » aimer le ſang & le carnage pour » lui même. Mais il y a lieu de dou-» ter, ſi on peut trouver aucun » éxemple d'une guerre ſi barbare.

» 2. Lorſqu'on attaque les autres » uniquement pour ſon propre inté-» rêt, ſans qu'ils nous aient fait au-» cun tort; & ces ſortes de guerres » ſont, par rapport à l'agreſſeur, de » véritables brigandages.

» 3. Lorſque l'on a des *motifs* » fondez ſur des *raiſons juſtificatives*,

» mais qui n'ont qu'une équité ap-
» parente, & qui étant bien éxami-
» nées, ſe trouvent au fond illégi-
» times. Telles ſont celles dont no-
» tre Auteur parle dans le §. ſuivant
» après Grotius.

» 4. Enfin lorſqu'aiant de bonnes
» *raiſons juſtificatives*, on entreprend
» la guerre par d'autres *motifs*, qui
» n'ont aucun rapport avec le tort
» que l'on a reçu : comme, pour
» acquérir une vaine gloire, pour
» étendre ſa domination, pour s'en-
» richir, pour ſatisfaire ſon reſſenti-
» ment, & par quelque autre vûe
» d'intérêt, ou public, ou particu-
» lier, mais détaché de la *raiſon*
» *juſtificative* de la guerre où l'on
» s'engage.

» De ces quatre ſortes de guerres,
» dont l'entrepriſe renferme quelque
» choſe d'injuſte ou d'illicite, la troi-
» ſiéme & la derniére ſont très-com-
» munes, n'y aiant guéres de peuple
» aſſez féroce & aſſez barbare pour
» prendre les armes ſans alléguer du
» moins quelque eſpéce de *raiſon ju-*
» *ſtificative*.

» La troiſiéme eſt auſſi fort ordi-
» naire : mais il n'eſt pas difficile
« d'en découvrir l'injuſtice. Pour la
» quatriéme, quoique peut-être la
» plus commune de toutes, elle n'eſt
» pas tant injuſte en elle-même, que
» par rapport aux diſpoſitions & aux
» vûes de celui qui la fait. Il eſt
» d'ailleurs bien difficile de l'en con-
» vaincre : les motifs étant d'ordi-
» naire impénétrables, ou du moins
» la plûpart des gens prenant beau-
» coup de ſoin pour les cacher. Ain-
» ſi l'on n'eſt pas tenu de reſtituer
» ce que l'on a pris ſur l'ennemi
» dans une telle guerre, juſqu'à la
» concurrence du dommage ou du
» tort qu'il nous avoit fait.

Il ſe préſente encore une autre queſtion à réſoudre. On demande ſi on a un ſujet ſuffiſant de faire la guerre à un peuple, qui immoleroit des victimes humaines à ſes Dieux, ou à ceux qui ſouffrent les doctrines les plus abominables dans leurs Etats, ou les injuſtices & la tyrannie la plus horrible & la plus contraire à la ſociété humaine. Il eſt certain qu'une guerre fondée ſur de tels motifs, ſeroit juſte & honnête : *ainſi que fit Hercule*, dit Grotius, *qui contraignit les anciens Gaulois de quitter cette abominable coutume de ſacrifier des hommes à leurs Dieux*. Céſar auroit pû ſe ſervir de ce prétexte de leur faire la guerre, puiſque ces ſacrifices ſubſiſtoient encore dans les Gaules lorſqu'il y entra : *Aſſ on peut dire avec raiſon de ces ſortes de gens barbares*, dit le même, *& qui ſont plutôt des bêtes ſauvages que des hommes, ce qu'Ariſtote a dit des Perſes*, que la guerre contre eux eſt naturelle.

Les Carthaginois immoloient auſſi à leurs Dieux des hommes innocens. Darius Roi de Perſe, & Gélon Roi de Syracuſe, ont mérité tous les deux de grandes louanges, d'avoir forcé les Carthaginois d'abolir une coutume ſi déteſtable. Plutarque raconte pareillement à ce ſujet, que les Romains voulurent punir certains barbares qui ſacrifioient des victimes humaines à leurs Dieux ; mais que les barbares s'étant excuſez ſur l'ancienneté de cette coutume, on ne leur fit aucun mal ; on ſe contenta de leur défendre de rien commettre de ſemblable à l'avenir.

Grotius trouve qu'il n'y a aucune injuſtice à faire la guerre à de telles gens, il a ſans doute raiſon. Saint Auguſtin, dans le même Auteur, n'en a pas moins de dire, que » s'il ſe trou-
» voit un Etat dans le monde, qui com-
» mandât de faire quelques grands
» crimes, le genre humain en ordon-
» neroit la deſtruction & la ruine.

Digitized by Google

Puffendorf prétend qu'on peut légitimement prendre les armes contre un Etat qui ſeroit tout compoſé d'Athées, ou contre ceux qui outragent inſolemment la Divinité même qu'ils adorent. Je ſuis perſuadé qu'une guerre entrepriſe contre cette ſorte de gens, ſuppoſé qu'il y en eût au monde, ſeroit très-juſte : mais je ne ſçai ſi M. Barbeyrac y a bien pris garde dans ſes notes ſur Puffendorf, lorſqu'il ne fait aucune différence entre un païs où l'Inquiſition eſt établie & dominante, & un autre qui ſeroit tout compoſé d'Athées ou d'impies. Il ne fait aucun doute que les Princes Proteſtans ne pûſſent en bonne conſcience ſe liguer, pour obliger les Puiſſances qui ſouffrent ce Tribunal inique dans leurs Etats pour détruire » cette grande cabale, ſous » laquelle le Chriſtianiſme gémit » depuis ſi long-tems, & qui ſous un » faux prétexte de zéle éxerce la » tyrannie la plus horrible & la plus » contraire à la ſociété humaine. » Ceux qui aiment, continue-t-il, » à acquérir la gloire des armes, ne » ſçauroient trouver une occaſion » plus belle ni plus légitime de ſigna- » ler leur courage, ſuppoſé qu'ils » euſſent d'ailleurs aſſez de forces » pour s'engager dans une telle en- » trepriſe : & jamais Héros n'auroit » dompté de monſtres plus furieux » & plus funeſtes au genre humain, » que celui qui viendroit à bout de » purger la terre de ces ames ſcélé- » rates, qui abuſent ſi impudemment » du beau prétexte de la Religion, » pour avoir dequoi vivre dans une » molle oiſiveté, & pour tenir dans » leur dépendance les Souverains, » auſſi-bien que les ſujets.

Barbeyrac a très-bien fait de prêcher ſa Croiſade chimérique de loin & en ſûreté contre le Tribunal de l'Inquiſition, car ſans cela je le trouvois très-brûlable. S'il eût lû le Livre du Pere François Macedo, intitulé, *Schema ſacræ Congregationis S. Officii Romani*, il ſe fût un peu moins échauffé dans ſon harnois, & peut être eût-il tenu un tout autre langage, tant l'Auteur eſt grave ; pour le coup le Profeſſeur Proteſtant a oublié ſon Ecriture ſainte. Dequoi s'aviſe-t-il de maltraiter ſi fort les Inquiſiteurs & leur Tribunal, que *Macedo* trouve clairement dans l'Ecriture ? Il met ſa premiére inſtitution dans le Paradis terreſtre, & prétend que Dieu y fit la premiére fonction d'Inquiſiteur, & qu'il la continua hors du Paradis contre Caïn, & contre ceux qui bâtirent la Tour de Babel, & que S. Pierre agit en la même qualité contre Ananias & Saphira, & qu'il la tranſmit aux Papes, qui en inveſtirent Saint Dominique & ſes ſucceſſeurs ; de ſorte que voilà ce Saint dépoſſédé de l'inſpiration & de l'établiſſement de l'Inquiſition. Après cela propoſez des Croiſades contre. Au reſte je crois que le Pere Macédo n'a jamais eu en vûe la *grande Cabale*, mais ſeulement le Saint Office Romain, éxercé à Rome & dans tous les païs de la dépendance du Pape, où l'Inquiſition n'eſt pas à beaucoup près ſi perſécutrice, ni ſi cruelle. Je ſuis bien perſuadé, mais non pas d'une conviction mathématique, qu'il ne croioit pas que celle d'Eſpagne & de Portugal fût jamais ſortie du Paradis terreſtre, ni des maximes de l'Evangile.

» A l'égard de la crainte ou de » l'ombrage que donne la puiſſance, » ou l'agrandiſſement d'un voiſin, » cette raiſon toute ſeule ne fournit » un juſte ſujet de guerre, que quand » on a une certitude morale des mau- » vais deſſeins qu'il forme contre » nous. Un ſimple ſoupçon peut bien » nous obliger à prendre nos précau-

» tions, & à nous mettre de bonne » heure en état de défenſe : mais il » ne nous donne aucun droit d'at- » taquer, pas même pour demander » ſimplement à celui qui nous eſt ſuſ- » pect quelque ſûreté réelle, comme » on parle, à la faveur de laquelle on » ſe croit déſormais à couvert de ſes » inſultes ; en effet tant qu'on n'a » point été actuellement offenſé par » quelqu'un, & qu'on ne le ſurprend » pas dans une machination manife- » ſte, (car on peut quelquefois tirer » raiſon par les armes d'une injure » ſeulement commencée, auſſi bien » que ſi elle étoit achevée) en ce cas- » là on doit préſumer qu'il continue- » ra à s'acquitter de ſon devoir, ſur- » tout lorſqu'il nous en fait mille pro- » teſtations amiables, & qui paroiſ- » ſent fort ſinceres : ainſi il ſeroit in- » juſte d'éxiger par force d'un tel » homme quelque ſûreté réelle, pen- » dant que lui eſt obligé de ſe fier » uniquement à notre bonne foi. » Mais, poſé qu'il y ait d'ailleurs un » juſte ſujet de prendre les armes con- » tre un voiſin, qui devient trop puiſ- » ſant ; cette raiſon doit entrer en » grande conſidération, lorſque l'on » délibére ſi on lui déclarera la guer- » re : l'expérience faiſant voir que la » plûpart des gens deviennent plus » ambitieux & plus entreprenans à » meſure qu'ils acquiérent des forces.

» Pour ce qui eſt de l'utilité toute » ſeule, il faudroit être bien impru- » dent pour prétendre qu'elle donne » ſur le bien d'autrui le même droit » que la néceſſité ; d'autant mieux » qu'il ſeroit au fond très-inutile au » genre humain de permettre à cha- » cun d'enlever à autrui tout ce qui » l'accommoderoit, & qu'il trouve- » roit à ſa bienſéance, puiſque les au- » tres à leur tour s'attribueroient la » même liberté à ſon égard. Il faut » dire la même choſe des autres » prétextes, dont parle Grotius.

§. III.

Nouvelles raiſons contre l'uſurpation de la Sardaigne par les Romains.

SI l'on écoute les admirateurs outrez & injuſtes des Romains, à l'égard de leur politique militaire, ils nous diront gravement que ces grands hommes ne cherchoient la gloire des armes que dans l'unique vûe de porter par tout la paix, & de faire le bonheur des peuples contre leſquels ils entroient en guerre ; au lieu qu'ils ne penſérent jamais qu'à pouſſer leurs conquêtes au loin & au large, pour contenter un luxe déméſuré, & une ambition ſans bornes.

C'eſt cette ambition, jointe à un violent deſir de s'enrichir, & de s'élever ſur les ruïnes & les débris de tant de nations vaincues, qui les porta à des entrepriſes extraordinaires, toujours heureuſes par l'habileté de leurs Généraux, & plus encore par l'excellence de leur diſcipline militaire, qui fait tout, qui rend tout aiſé aux Généraux mêmes les plus médiocres. C'eſt donc ce luxe & ce deſir furieux & immodéré de dominer qui vengérent l'univers vaincu, dit un bel eſprit, en corrompant les vainqueurs. Parlons comme les Anciens & les plus ſages d'entre nos Modernes, qui diſent ſans aucun détour, qu'ils étoient venus au monde pour être le plus grand fléau du genre humain.

Ecoutons Sénéque dans Grotius : » Nous arrêtons, diſons-nous, les » homicides & les meurtres ; & » pourquoi n'arrêtons-nous pas auſſi » la guerre, dont nous faiſons tant de » gloire, en détruiſant des nations » entiéres ? L'avarice, la cruauté ne » peuvent s'aſſouvir. On commet des » crimes en vertu des Arrêts du Sé-

» nat & des réſultats du peuple, on » ordonne en public ce qu'on défend » en particulier.

Ne pouvons-nous pas appliquer ceci aux Romains à l'égard de la Sardaigne? » Il eſt vrai, dit encore le même, que les guerres entrepriſes par » l'autorité publique ont quelques effets de droit, auſſi-bien que les Sentences juridiques ; cependant elles » ne ſont pas moins criminelles.

Les Anciens n'entreprenoient jamais une guerre, qu'ils ne l'euſſent auparavant dénoncée dans toutes les formes : j'entens celles qui étoient juſtes & ſolemnelles ; » afin que chacun ſçût, dit Grotius, que la guerre » n'étoit pas un attentat de quelques » particuliers : mais bien une entrepriſe formée du conſentement de » l'un ou de l'autre Etat, ou des Chefs » de ces Etats. Et cela ſe pratiquoit avec beaucoup de cérémonie, & même avec certaine pompe. Ils la faiſoient déclarer par des Hérauts d'armes, qui étoient, comme autrefois les nôtres, en très-grande conſidération, & que les Romains appelloient *Féciaux*. Je ne ſçai s'ils ſe contentoient de cette ſeule voie. Selon le droit des gens, la dénonciation étoit néceſſaire ; mais comme cette démarche ne faiſoit pas preuve à l'égard de la juſtice de la guerre, je ne doute pas que les effets ne fuſſent précédez de certains écrits publics à peu près comme les nôtres, que nous donnons ſous le titre de *Manifeſtes*, & qui contiennent les raiſons juſtificatives pour la réparation des torts que nous prétendons avoir reçûs, ou les prétentions bien ou mal fondées de l'un ou de l'autre parti.

Il ne faut pas douter que ces ſortes de piéces d'éloquence ne fuſſent en uſage chez les Anciens, comme elles le ſont aujourd'hui parmi nous, où celui qui n'avoit que les cauſes perſuaſives, ſans les juſtificatives, étaloit toutes les adreſſes, tous les artifices de ſa Réthorique, & tout ce qu'elle a de ſubterfuges & d'échapatoires, pour faire voir la juſtice de ſa cauſe. Je ne trouve aucun de ces écrits publics dans les Hiſtoriens de l'antiquité. Pour moi, je crois qu'ils ſe ſervoient d'une autre méthode peu différente de la nôtre, & qu'ils publioient les harangues de leurs Envoiez, ou de leurs Ambaſſadeurs, qui précédoient la dénonciation faite par les Héraus d'armes. Nous trouvons ces harangues dans preſque tous leurs Hiſtoriens. Polybe nous en donne quelques-unes : Tite-Live plus grand harangueur & plus éloquent, en eſt tout plein, & Thucydide, infiniment au-deſſus de tous les Hiſtoriens de l'antiquité, nous en fournit en grand nombre : qu'elles ſoient de leur crû ou non, il eſt très-probable, pour ne pas dire certain, que le fond en eſt vrai, & que les raiſons juſtificatives, ou ſeulement perſuaſives, ont été publiées ou alléguées des deux côtez. Ces ſortes de piéces ſont d'un grand ornement dans une Hiſtoire, & d'une grande utilité à nos faiſeurs de manifeſtes modernes. Sans doute que les Romains emploioient toutes leurs forces de plume pour juſtifier leurs guerres du mieux qu'il leur étoit poſſible. Jamais peuple n'eut plus beſoin des adreſſes & des ſupercheries de l'éloquence, que celui-là. Je ne crois pas que dans cette guerre de la Sardaigne, ils puſſent rien produire de fort perſuaſif, ni ſe plaindre d'aucune injure reçûe de la part des Carthaginois, qui ne leur avoient fait aucun tort. La guerre des étrangers les avoit trop abaiſſez & trop humiliez ; pour penſer à troubler le repos de voiſins, auſſi ambitieux & auſſi redoutables qu'étoient les Romains, qui ſe crurent permis d'uſer

de perfidie & de mauvaiſe foi à l'égard d'un peuple ſans foi, qui en avoit ſi ſouvent manqué aux autres, comme s'il étoit du droit des gens de punir le crime qu'ont fait des gens qui nous ſont indifférens, & auſquels nous ne prenons aucun intérêt, par un autre tout ſemblable, pour notre profit, ſans en apporter aucun aux autres.

Si ces Romains, dont on vante tant la juſtice, la droiture & le déſintéreſſement, ſelon le droit commun à tous les hommes dans l'état de nature, avoient voulu venger l'injuſtice & le dommage fait aux autres, & en éxiger la réparation par la force de leurs armes, il n'y auroit rien de plus juſte que cela. » Car il eſt d'au-» tant plus honnête, dit Grotius, de » venger plutôt les injures faites aux » autres qu'à nous-mêmes, qu'il eſt » plus à craindre dans celles qui » nous touchent, que le reſſenti-» ment que nous en avons nous faſſe » paſſer les bornes d'une juſte ven-» geance, ou du moins nous cor-» rompe l'eſprit. Comme Servius Galba les outrepaſſa à l'égard des Portugais qui avoient violé l'alliance, & qu'il fit mourir après les avoir trompez à ſon tour par un nouveau traité; *il a*, dit Appien, *imité les barbares mêmes, aiant contre la dignité & l'honneur du peuple Romain vengé cette perfidie par une autre perfidie.*

Les Romains trouvérent cette action très-barbare & très-injuſte. Il fut accuſé par Libon, Tribun du peuple, Valére-Maxime dit, & Caton auſſi dans Ciceron, que ſans ſes enfans & ſes larmes il auroit été puni. Le Sénat pourtant n'agit pas moins injuſtement contre les Carthaginois dans leur entrepriſe ſur la Sardaigne; car s'ils ne l'avoient faite que dans le deſſein de rendre cette Iſle à ceux à qui les Carthaginois l'avoient enlevée, pour n'avoir pas ceux-ci pour voiſins, & qu'ils en euſſent uſé de même à l'égard de la Sicile, je ne trouverois rien de plus admirable, de plus glorieux & de plus équitable que des guerres entrepriſes pour la liberté & le bonheur des peuples opprimez, & ſoumis à une Puiſſance injuſte & ſans foi; mais de ſe mettre en la place des uſurpateurs étrangers, c'eſt marque qu'on n'a pas d'autre ſujet de guerre que la guerre même, qui eſt la plus injuſte de toutes les guerres. Je doute que les Romains aient jamais produit aucune raiſon juſtificative, ni même perſuaſive de cette guerre; elle étoit d'une nature à ne pouvoir être juſtifiée que par la deviſe de Brennus, qui diſoit que tout appartenoit au plus fort.

Les Romains n'euſſent-ils pas mieux fait d'imiter le Préteur des Latins, qui, ſe trouvant dénué de toute cauſe de guerre pour engager le peuple Latin à déclarer la guerre aux Romains; après bien des conteſtations, qui tendoient toutes à chercher de bonnes couleurs pour orner un manifeſte, leur dit tout franchement: *Ad ſummam rerum noſtrarum pertinere arbitror, ut cogitetis magis, quid agendum nobis, quam quid loquendum ſit: facile erit explicatis conſiliis accommodare rebus verba.* Il me ſemble, leur dit-il, & je ſuis de ſon avis, qu'il nous eſt plus avantageux pour le bien de nos affaires, que vous éxaminiez plutôt la maniére dont il faut agir, que celle dont il faut parler; car lorſqu'on ſe ſera déclaré par des faits, il ne ſera pas mal aiſé d'y accommoder des paroles. » Rien n'eſt » plus vrai que cette penſée, dit » Machiavel, & elle doit être dans » l'eſprit de tous les Princes & de » toutes les Républiques: car tant » qu'on eſt incertain de ce qu'on » veut faire, l'on ne peut pas y ajuſ-

» ter des paroles; mais dès que la ré-
» ſolution eſt formée, & qu'on eſt
» fermement déterminé, alors les
» paroles ſe trouvent aiſément.

Je crois que les Romains en uſérent de même, qu'ils armérent ſans dire mot : auſſi embaraſſez que le Préteur des Latins, ils attendirent qu'ils ſe fuſſent déclarez par des faits : après cela il leur fut aiſé d'y ajuſter des paroles, & cela paroît viſiblement par la narration de Polybe. Il falloit, pour donner quelque couleur à la violation du traité, que les Carthaginois armaſſent pour reprendre la Sardaigne; les Romains trouvoient alors une abondance de prétextes abſurdes pour s'en ſaiſir eux-mêmes.

Je veux que cette Iſle fut très-avantageuſe aux Carthaginois pour paſſer en Italie, & un ſujet de crainte & d'inquiétude aux Romains : cela ne donnoit pas droit à ceux-ci de s'en rendre les maîtres. Si les Carthaginois n'y avoient pas plus de droit que les Romains, pour l'avoir uſurpée aux autres avant la perfidie des rebelles, il étoit de l'équité de la rendre à ſes premiers maîtres, comme je l'ai déja dit; par cette action de juſtice & de droiture, ils ſe délivroient du ſoupçon, que ſi Carthage devenoit trop puiſſante, il ne lui prît envie, par l'avantage de cette Iſle, de tenter la conquête de l'Italie. Les Romains penſoient tout le contraire, ils avoient bien plutôt en vûe celle de l'Afrique, & l'oppreſſion de leurs voiſins, que de ſe precautionner contre une puiſſance ſi ſouvent vaincue & ruïnée par les guerres précédentes, outre que la crainte que l'on prendroit d'une Puiſſance voiſine ne ſuffit pas pour juſtifier une guerre.

Un Auteur politique, dont je fais une eſtime très-particuliere, & dont je donne ici un article que je tire de l'extrait que Bayle en a fait dans ſa *République des Lettres*, s'eſt propoſé cette queſtion, *s'il eſt permis d'empêcher un Prince de s'emparer d'un pays, dont la priſe le rendroit notre voiſin, & lui donneroit le moien de nous faire beaucoup de mal.* Il répond qu'à la vérité c'eſt ce qui excite fortement à prendre les armes, mais qu'elle n'en donne pas un droit ſuffiſant; *car il importe au genre humain de ne ſe hâter pas d'entrer en guerre, le centre de tous les maux, pendant qu'on ne trouble point notre repos, & que nous ne faiſons que conjeturer le mal à venir : il faut excepter les cas*, ajoute-t-il, *où nous avons une certitude morale, qu'on en veut à nos voiſins, principalement afin de nous pouvoir opprimer.* „ M. Naudé, dans ſes coups d'Etat, „ fait une réfléxion, dit Bayle, ſur „ la coutume qu'ont les peuples de „ ſe liguer contre un voiſin puiſſant, „ & en conclut que la prudence po- „ litique eſt le renverſement de tou- „ tes les vertus morales, puiſqu'elle „ veut bien ſouvent que nous dé- „ clarions la guerre à ceux qui nous „ ont rendu mille ſervices; c'eſt-à- „ dire, que nous rendions le mal „ pour le bien.

De toutes les guerres que les Romains ont entrepriſes contre leurs voiſins, j'en vois fort peu qui ne ſoient illicites par quelque bout, ſi on remonte juſqu'à leur ſource, & même dans ce qui ſemble n'en pas découler. C'eſt par ces ſortes de moiens qu'on découvre les véritables motifs des Princes ou des Républiques qui les ont entrepriſes, & qu'on pénétre tous les ſecrets, les ruſes & les adreſſes les plus cachées du Cabinet.

Polybe, qui cherche toujours à farder & à couvrir autant qu'il peut l'injuſtice des Romains, apporte ſouvent des excuſes, qui ont quelque apparence de juſtice; mais qui étant

peſées au poids de la droite raiſon, ſe trouvent de très-mauvais aloi, & très-injuſtes, dit quelque part Grotius; & alors, comme parle Tite-Live, on ne conteſte plus ſur le droit, mais qui ſera le plus fort. Plutarque a raiſon de dire, » que la guerre & » la paix, ces noms ſi reſpectables, » ſont pour les Princes deux ſortes » de monnoies qui ont cours, dont » ils ſe ſervent toujours pour leurs » intérêts, & jamais pour la juſtice.

Les Romains, par une adreſſe d'eſprit qu'on ne ſçauroit trop admirer, quoiqu'elle ſoit contraire à l'honnête, ont toujours couvert l'injuſtice ſous le maſque de l'équité, quoiqu'ils fuſſent les auteurs & les boute-feux de preſque toutes les guerres qui naiſſoient entre les Puiſſances voiſines de leur Empire; car pour les mettre aux mains enſemble, ils ménageoient ſi bien les choſes, ils uſoient de tant d'artifices, de ſoupleſſes, de fourberies & de malice, qu'il étoit très-difficile de ſoupçonner qu'ils euſſent la moindre part à toutes ces querelles.

La politique des Puiſſances ambitieuſes, eſt de ſe faire des alliez autant qu'elles peuvent. Les Romains n'en manquoient pas de ce côté-là, ils en avoient un très-grand nombre; mais d'où vient qu'ils cherchoient plutôt l'alliance des foibles que des puiſſans? Cette queſtion n'eſt pas, ce me ſemble, fort difficile à réſoudre, quoique qui que ce ſoit ne ſe ſoit peut-être encore aviſé de la faire; c'eſt que les premiers étant plus expoſez aux injures & aux attentats des derniers, & ne pouvant ſe faire raiſon par eux-mêmes, ils imploroient l'aſſiſtance des Romains, qui ne leur étoit pas refuſée: & cette alliance leur enflant le cœur, ils oſoient bien attaquer un ennemi beaucoup plus puiſſant; ce qui produiſoit des guerres dont les Romains ſçavoient très-bien profiter. Ils pouſſoient ſouvent leurs alliez à ſe la faire injuſtement les uns & les autres, pour tomber enſuite ſur le plus fort, qu'ils opprimoient, en attendant l'occaſion de ſubjuguer l'autre. Cet artifice leur étoit d'un très-grand uſage, & ne manquoit jamais d'avoir ſon effet; car les Républiques, ſemblables aux Sociétez Religieuſes, ne meurent jamais; le même eſprit & la même politique ne ſont point ſujets à changer qu'autant qu'il leur plaît; tout au contraire des Etats Monarchiques qui n'ont pas le don d'immortalité; tout y change par la mort du Prince regnant; celui qui lui ſuccéde gâtera & corrompra tout, s'il vaut moins que ſon prédéceſſeur, ou raccommodera tout, s'il vaut plus.

Pour revenir aux Romains, je regarde leur politique comme très-fine, puiſqu'elle faiſoit paſſer pour une vertu ce qui n'étoit dans le fond qu'un violent deſir de s'agrandir, & de ruïner les uns par les autres: car ſe joignant enſuite au plus foible lorſqu'il touchoit aux derniers périls, ils accabloient le victorieux de leur puiſſance & de leurs forces, & le ſubjuguoient par le droit de la guerre: de la faire pour autrui, & s'en retourner les mains vuides, ç'eût été une honte pour les Romains.

Cette politique, diront quelques-uns, eſt très-mauvaiſe, très-perfide & très-criminelle. Elle ſera pis, ſi l'on veut, je ne m'y oppoſe pas: mais il faut que l'on convienne, malgré tout cela, que ce n'eſt pas l'ouvrage de gens dépourvûs des plus grands talens de l'eſprit le plus ſubtil, le plus rafiné, le plus pénétrant, & qui voit de loin. Cette politique, après tout, n'a rien, ce me ſemble, de fort blâmable pour des Conquerans.

Grotius

Grotius n'a pas, ce me ſemble, penſé à ce point de juriſprudence militaire à l'égard de l'adroite politique des Romains, d'opprimer les uns pour venger les injures des autres, & de ſuſciter de nouvelles affaires à ceux-ci après les avoir tirez de l'oppreſſion, pour les ſubjuguer à leur tour. Je demanderois volontiers aux Juriſconſultes de paix & de guerre, ſi ſur ce pied-là ils trouvent que les guerres des Romains ſoient bien légitimes & du droit des gens, je ne ſçai comment ils s'y prendroient pour réſoudre cette queſtion; mais il me paroît que de la maniére dont ces déliez Républiquains s'y prenoient pour avancer leurs affaires, on ne pouvoit les accuſer de manquer dans tout ce qui rend les guerres juſtes & ſolemnelles, du moins à l'égard des hommes: car pour ce qui eſt de Dieu, la plûpart des Princes ne le conſultent guéres.

On peut voir par tout ce que je viens de dire, que ces Romains tant vantez, & ſi fort encenſez des Modernes, n'étoient guéres de meilleure foi que les autres que l'on blâme tant. Ils n'avoient que l'avantage de couvrir plus ſubtilement leurs injuſtices; mais dans le fond ils ne valoient guéres mieux que les Carthaginois du côté de leur politique militaire. Celle de nos Modernes n'eſt guéres moins Carthaginoiſe, à bien des égards. Je crois que nous ne ferons pas mal de faire voir l'application de ce que nous venons de dire dans ces obſervations, à quelques exemples remarquables: je dis quelques; car ſi je voulois mettre mon tems à l'éxamen des guerres des Romains, particuliérement contre Carthage, pour en faire voir les mauvais endroits, j'aurois trop affaire. J'ai regret de n'avoir pas le Livre de Budéus, intitulé: *Juriſprudentia hiſtorica ſpecimen*, où il éxamine la juſtice des guerres des Romains: peut-être y aurois-je trouvé beaucoup de juſtice & peu de mauvaiſe foi, & un Panégyriſte au lieu d'un Juge intégre & ſevére de ces grands hommes.

§. IV.

Bonheur des armes, ſource de la corruption des bonnes mœurs dans la République Romaine. Mauvais effets de la proſpérité dans toutes ſortes d'états.

LEs hommes les plus éclairez, & les plus généralement eſtimez de tout le monde par l'étendue de leurs connoiſſances, par leur ſageſſe & par leur eſprit, enfin par toutes les belles qualitez qui établiſſent une grande réputation, ſans qu'on y trouve à redire, ſont ſujets quelquefois à réviſion & à correction dans ce qu'ils font & dans ce qu'ils diſent. Je dis ceci à propos du paſſage de Juvenal, que *la débauche efféminа les Romains, & vengea l'univers vaincu en corrompant les vainqueurs*. J'avoue que cette penſée, que j'avois adopté d'abord dans le paragrafe précédent, m'avoit ébloui; je la tiens fauſſe, ou peu s'en faut dans celui-ci Je penſe donc que c'eſt bien moins ce luxe qui vengea l'univers vaincu, que les vices qui naiſſent du bonheur des armes; car la proſpérité en produit un très-grand nombre, où la débauche n'a aucune part, (comme celle des ſoldats de Céſar qui ne les efféminа en aucune ſorte,) ou du moins elle n'eſt qu'acceſſoire à l'orgueil, qui naît uniquement des grandes conquêtes. L'infidélité marche après l'orgueil, n'étant que trop ordinaire aux Puiſſances, à qui la fortune eſt trop favorable, de concevoir un ſi grand mépris pour tous ceux qui les environnent, qu'ils ne les croient pas dignes qu'on garde avec eux aucune borne de juſtice &

de bonne foi. Voilà la véritable cauſe de tant d'actes de mauvaiſe foi, de perfidies & d'uſurpations, dont les Romains trop heureux ſont coupables, ſans conſidérer cette maxime établie avant eux, que *la perfidie eſt tôt ou tard pernicieuſe à ceux qui en uſent, & que tout tombe en décadence & en confuſion dès que ce lieu commun des affaires humaines eſt rompu.*

Annibal apprit bientôt aux Romains la vérité de cette maxime, car il eſt rare que les violateurs de la foi ne ſoient pas punis par leur propre crime : les éxemples ſont infinis ſur cette matiére ; mais comme il faudroit battre trop de païs pour y appliquer les faits, nous nous bornerons à quelques-uns, qui nous feront voir qu'une Monarchie ou une République qui ſe gouvernera ſur les mêmes principes de politique, que celle des Romains, peut aller très-loin, ſans que pour cela ſon entiére décadence en ſoit moins certaine & moins aſſurée. Car quelque atterrez, quelque humiliez, quelque miſérables, & quelqu'eſclaves que ſoient les peuples ſoumis injuſtement à notre domination, & quelque tremblans que ſoient nos voiſins, qui ont éprouvé les effets de notre puiſſance, ne doutons pas un ſeul moment qu'il ne s'éléve un jour quelque homme de bien, de grand eſprit & de grand cœur, qui vengera l'univers vaincu des injuſtices & des attentats des vainqueurs.

Les Romains trouvérent de ces ſortes de gens en leur chemin, & Dieu ſe ſert ſouvent des hommes les plus miſérables & les plus mépriſables en apparence pour faire des coups de cet éclat. Deux ſoldats, dont l'un avoit été eſclave des Romains, on comprend bien que je veux parler de Spendius & de Mathos, ſe mettent en tête de faire la guerre aux Carthaginois par le ſoulévement de leurs ſoldats étrangers, ils n'en viennent pas ſeulement à bout ; mais le feu de la rebellion s'étend encore ſur les peuples ſoumis à leur Empire, leur perfidie & leur tyrannie étoient en horreur ; l'on a pû voir par tout ce que nous en avons dit, & par ce que l'Auteur rapporte, qu'ils ne s'en tirérent que par une eſpéce de miracle, comme dit Polybe ; ces ſortes de miracles qui nous délivrent des plus grandes infortunes, & ſur le point que nos affaires croulent & s'en vont en décadence, n'arrivent pas toujours. L'on remarque pourtant dans l'hiſtoire des plus grandes Monarchies, des Roiaumes & des Républiques, que les uns comme les autres ont trouvé, dans les périls les plus éminens & les chûtes les plus prochaines, des reſſources ineſpérées. On a vû arriver des cas ſubits & extraordinaires auſquels ils ne ſe fuſſent jamais attendus, & paſſer en un moment, comme par miracle, d'une revers épouvantable à une grande fortune, & de la honte à la gloire. Une bataille gagnée, une faute de l'ennemi ſuffit pour cela, lorſqu'on ſaiſit l'occaſion & que l'on en profite très-promptement. L'événement de Dénain, ſi ſouvent cité, en eſt une preuve tout auſſi fraiche qu'on puiſſe la deſirer ; & ſi l'on remonte aux tems les plus reculez, l'infortune de Cannes, qui fit tant de honte au nom Romain, retomba ſur le victorieux, qui négligea d'en tirer parti. La chûte de Rome dépendoit de deux ou de trois marches, Annibal n'avoit qu'à s'y préſenter : & pour ne l'avoir pas fait, ſa négligence fut cauſe de la grandeur Romaine, & de la ruïne de Carthage.

Les Romains revenant de leur épouvante, reprirent le deſſus du vent, regagnérent ce qu'ils avoient perdu, & pouſſérent plus loin leurs

conquêtes après l'éxpulſion d'Annibal hors de l'Italie ; car ce ne fut qu'après la ſeconde guerre Punique, que l'on remarqua que les grandes proſpéritez, enſuite des plus grands revers, ſont le préſage le plus certain de la décadence des Monarchies les plus ambitieuſes. Il eſt rare que celles qui ſe ſont élevées par des guerres illégitimes, ne continuent & n'augmentent même tous les jours leurs injuſtices & leurs uſurpations. Les Romains continuérent toujours de la ſorte contre les Carthaginois, n'agiſſant dans leurs guerres, & n'y étant pouſſez que par un mouvement d'intérêt.

On attribue cette maxime à Lycurgue, que les enfans jouoient aux noix, & les vieillards aux ſermens ; c'eſt-à-dire que les hommes ne cherchent qu'à tromper par leurs ſermens, auſquels ils ne ſe croient engagez qu'autant qu'ils s'accordent avec leurs intérêts. Ne pourrions-nous pas ſçavoir pourquoi Lycurgue introduit ici les vieillards qui jouent à ce jeu ? Ne ſont-ce pas plutôt les Princes, ou leurs Miniſtres ? Car la Religion des Souverains eſt toute autre que celle des particuliers. La maxime de Lyſandre me paroît incomparablement plus éxacte que celle du Légiſlateur de Lacédémone, Polyen me la fournit. *Les enfans*, dit cet Auteur des ruſes de guerre, auſſi-bien que de la politique, *il faut les tromper avec des oſſelets, & les ennemis avec des ſermens.* Après tout, peu nous importe de ſçavoir le *pourquoi* de la ſentence de Lycurgue, puiſque tous les hommes jouent généralement à ce jeu, chacun ſelon ſon opulence. Je ne ſçai ſi Carthage perdit autant de ſa réputation à ce jeu contre ſes voiſins, que Rome contre les ſiens. Je ne trouve que cette différence de l'une à l'autre, que la derniére couvroit mieux le ſien.

Appien nous fait une longue énumération des vices les plus odieux des Carthaginois. Il nous les repréſente mille fois plus noirs que des diables, politique cruelle & perfide, oppreſſion des foibles, fourberies, manque de foi, & tous les autres talens d'un peuple brigand, fourbe & corſaire. A la vérité les Romains, tout auſſi brigands qu'eux, ne ſont pas oubliez. Enfin il nous les dépeint comme de francs ſcélérats, toujours prêts à mal faire. Diſons la vérité, ce portrait qu'il copie d'après les faits, ne laiſſe pas que de me paroître un peu trop chargé : nous n'avons pour preuve de tout ceci que les Hiſtoriens du parti oppoſé aux Carthaginois, nous n'écoutons qu'une partie : ſi nous avions en main les Hiſtoriens Carthaginois, peut-être ne les trouverions-nous pas ſi noirs. Paſſons condamnation, pour nous épargner le reproche d'eſprit vain & ſingulier, qui heurte les opinions les plus généralement reçûes, & les véritez les plus reconnues. Mais les Romains à bien des égards ſont-ils plus honnêtes gens ? Les faits ne trompent point : reconnoiſſoient-ils d'autre juſtice que celle qui faiſoit le plus à leurs intérêts, & à tout ce qui pouvoit ſervir à les agrandir à droit & à gauche ? N'eſt-ce pas là la meſure & la régle du droit & de l'honnête ? Semblables aux Lacédémoniens, il leur ſuffiſoit qu'une choſe fût utile pour paſſer pour très-juſte, & très-légitime. Parlons ſincérement, tous les Princes du monde, anciens & modernes, ceux d'aujourd'hui comme ceux qui viendront après, & juſqu'à la diſſolution de notre planette, n'auront pas d'autres principes que ceux des Lacédémoniens, de Rome, de Carthage, d'Athénes ; car tous qui plus qui

moins ont embraſſé cette méchante morale que tout le monde déteſte, & que tous ſuivent chacun dans ſa ſphére, & ceux-mêmes qui par leur état devroient nous en éloigner, ſont les premiers à nous en donner l'exemple.

Les grands de Carthage n'étoient-ils pas plus gens de bien que ne le furent jamais ceux de Rome? Qui pourroit nous le conteſter? L'Hiſtoire nous fait aſſez connoître qu'ils furent infiniment moins corrompus, moins méchans & moins cruels. Carthage fut pure & nette de tout reproche dans ſon commencement; Rome eut le même avantage. Elles ſe corrompirent peu à peu, & devinrent à la fin très-vicieuſes & très-ſcélérates; qui le croira! La premiére ne pouſſa jamais ſi loin au-delà des bornes de la cruauté & de la tyrannie. C'eſt l'ordinaire des choſes du monde de ſe corrompre en vieilliſſant. *Il n'en eſt pas du genre humain*, dit très-judicieuſement l'Auteur de l'abrégé de la Religion Mahométane, *comme du jeu des échecs; ici les pions deviennent meilleurs à meſure qu'ils avancent, au lieu qu'à l'égard des hommes c'eſt tout le contraire.* Il en eſt de même à l'égard des grands Empires, des Roiaumes & des Républiques. Horace avoit dit cela avant l'Auteur Arabe, que Roland a traduit.

Damnoſa quid non imminuit dies?
Ætas parentum pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

Qu'eſt-ce que le tems ne corrompt pas? On étoit bien moins méchant au ſiécle de nos ancêtres que du tems de nos péres; & nous, qui valons encore moins qu'eux, nous laiſſerons des enfans plus vicieux que nous.

Il ne faut pas être fort ſçavant dans la ſcience, de l'avenir pour prédire des ſemblables choſes. Qui eſt-ce qui n'en eſt pas capable? De l'air dont les Romains s'y prenoient, & ſur le pied où ſe trouvoient alors leurs affaires, on voioit bien qu'ils iroient peu à peu le même branle de bien en mal, & de mal en pis; car les grandes proſpéritez nous ménent néceſſairement à la corruption, & à des vices qui s'entent les uns ſur les autres, & qui forment des branches à l'infini. La politique, qui n'eſt d'abord que groſſiére, (j'appelle ici *politique groſſiére* celle qui eſt fondée ſur la franchiſe & la bonne foi, & ſur les loix les plus rigides de l'équité,) s'affine à meſure que notre puiſſance s'augmente par la terreur de nos armes. Qu'eſt-ce que la *fine politique* dans ſon ſens propre? Eſt-ce autre choſe que l'art de tromper finement & frauduleuſement ſes voiſins? C'eſt ainſi qu'on la définit, nous oſons l'appliquer aux Romains à très-juſte titre; car bien qu'ils aient fourni de grands éxemples de vertu, on ne doit pas conclure de là qu'ils n'en aient pas donné de tout contraires en bien des occaſions.

Il eſt des Etats politiques auſſi-bien que des militaires, comme de toutes les Religions, de toutes les Sectes, de tous les Ordres Eccléſiaſtiques & Religieux. Tous ſans exception ſe corrompent à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource; les richeſſes, le bien être qu'elles procurent, & l'ambition qui éclot de toutes les deux, ont porté le coup dans ceux-ci; & dans les autres, les grandes conquêtes, & une conſtante proſpérité, qui engendre l'orgueil, celui-ci l'infidélité, la perfidie, le manque de foi & une multitude de vices auparavant inconnus, & de toute eſpéce.

Le célébre Bayle m'a fait naître

toutes ces réfléxions, dont j'aurois pû fort bien me paſſer, ſi j'étois homme à brider un peu plus mes fantaiſies. Elles me ſont venues dans l'eſprit à propos d'une ſentence de ſa façon, qui me paroît très-vraie; que *les Sectes & les Communautez Religieuſes reſſemblent à l'homme qui n'eſt innocent qu'au berceau, & un peu après.* Cela convient parfaitement aux Romains, qui ſe ſont conſervez purs & nets de toute action inique & injuſte, ou peu s'en faut, juſqu'à la premiére guerre Punique, & un peu après; c'eſt-à-dire juſqu'à l'uſurpation de la Sardaigne, où toutes leurs vertus s'évanouïrent, & ſe briſérent comme contre un roc. Semblables à ceux qui périſſent au milieu d'une mer immenſe, dont on ignore le naufrage, & qu'on attend tous les jours au port comme s'ils vivoient encore; ils ſoutinrent aſſez longtems leur vieille réputation dans l'opinion des Puiſſances voiſines; aucune ne ſoupçonna le naufrage, tant ils ſçûrent le couvrir & le maſquer adroitement. Ils ſe repoſoient doucement, tranquillement, & ſans appréhenſion aucune, ſous le canon de leur antique renommée, quoique les Carthaginois opprimez s'apperçûſſent fort bien que le canon ne tiroit plus pour les cauſes juſtes & honnêtes, mais ſeulement pour favoriſer l'injuſtice: d'abord contre les foibles, pour le pointer enſuite contre les puiſſans.

Mais on étoit ſi prévenu contre Carthage, & ſi entété en faveur de Rome, plus adroite & plus artificieuſe à couvrir & à colorer ſes injuſtices, qu'on ne pouvoit rien croire à ſon déſavantage; & comme l'on ſe perſuade qu'une nation, dont il étoit établi qu'il ne falloit pas trop s'y fier, en matiére de bonne foi, n'eſt jamais attaquée ſans cauſe, & contre tout droit d'équité & de juſtice, la réputation des Romains ne ſouffrit aucune altération: on en ignoroit le naufrage, les Romains l'avoient trop bien couvert. Outre qu'ils furent les premiers à ſe plaindre ſans aucun ſujet légitime, ils prétextérent certaines injures reçûes, certains actes d'hoſtilité, qui ne pouvoient fournir aucune occaſion de guerre, & débitérent tout cela avec autant de hardieſſe, que ſi leur priſe d'armes étoit la plus juſte & la plus claire du monde.

Les Carthaginois ſe voiant attaquez, criérent aux infracteurs de la paix. Perſonne ne ſe remua en leur faveur, on n'en crut rien: car les fourbes ne ſont pas écoutez, lors même qu'ils ont raiſon. Leurs plaintes, diſoit-on, ſont celles du Ciclope; ils ſont les premiers infracteurs, ils ſe plaignent; les raiſons des Romains furent mieux écoutées, elle paſſérent pour très-ſolides & très-équitables, & firent leur chemin tranquillement.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiére. Paſſons à une autre plus agréable & plus amuſante, qui ſera la clôture de ces Obſervations. Rien ne fait plus de plaiſir que les éxemples; ceux que je vais citer regardent l'injuſtice des guerres des Romains; ils ſeront en petit nombre, encore ne ferons-nous que gliſſer deſſus, ſans nous trop aſſervir à l'ordre des tems; mais avant que de les étaler à mon Lecteur, je dois m'imaginer qu'il ne ſera pas fâché d'apprendre une choſe, dont les chercheurs de cauſes paroiſſent aſſez étonnez. Ils demandent comment les Romains, dont l'ambition déméſurée devoit être apperçûe des moins clairvoians, ont pû attaquer & heurter toutes les Puiſſances de la terre, & ſe les ſoumettre toutes les unes après les autres, ſans qu'une conduite ſi il-

légitime ait produit une ligue générale de toutes ces Puiſſances. Etoient-elles ſotes, endormies, ou brutes ? Nous allons faire voir qu'elles étoient tout cela. Nous pouſſerons un peu loin cette matiére ; mais pour la faire bien comprendre, nous ne ſçaurions éviter de retoucher ce que nous avons déja dit de leur politique à l'égard de leurs alliez.

§. V.

Pourquoi il ne ſe forma point de ligues contre les Romains. Moien dont ils ſe ſervirent pour empêcher que l'on ne vît où tendoit leur politique.

LA bonne & la fine politique d'une Puiſſance ambitieuſe, eſt d'éviter ſur toutes choſes de s'attirer pluſieurs guerres tout à la fois ; car l'on n'avance pas lorſqu'on eſt réduit à ſe défendre contre des armées qui bloquent, & qui environnent nos frontiéres de toutes parts par mer & par terre. Où trouver dans l'Hiſtoire des événemens ſi ſurprenans, & d'un tel éclat ; ſurtout lorſqu'on réſiſte à tous, & qu'on remporte par tout la victoire ? Sera-ce chez les peuples de l'Aſie, chez les Grecs, ou chez les Romains ? Non certainement ; l'antiquité ne nous en fournit aucune de cette eſpece. A peine croiroit-on qu'il s'en ſoit jamais vû, ſi le régne de Louis XIV. choſe aſſez ſurprenante ! ne nous en fourniſſoit trois pendant le cours de trois guerres différentes, où l'on a vû contre lui toutes les Puiſſances de l'Europe liguées enſemble, & l'attaquer en même tems ſur toutes les frontiéres de ſon Roiaume par mer & par terre.

La guerre de 1672. eſt ſans doute très-remarquable ; mais les deux de 1688 & de 1701, dont nous avons été les témoins, frapent davantage l'imagination, parce que les ennemis étoient en plus grand nombre, leurs efforts beaucoup plus puiſſans, & la guerre d'autant plus difficile, que perſonne n'ignore, du moins à l'égard de la derniére, que nous manquions de ce qui nous étoit le plus néceſſaire pour la faire avantageuſement. Les deux premiéres furent toujours heureuſes & glorieuſes à la nation : la derniére faillit à nous accabler par des infortunes preſque continuelles ; mais la fin fut plus honteuſe à nos ennemis, que nos pertes & que nos malheurs ne nous l'avoient été.

Je ne ſçai ſi ces trois événemens du régne de Louis XIV. ont été bien remarquez, & autant qu'ils méritent de l'être, dans les éloges qui ont été faits de ce grand Roi, dont la plûpart ne ſont dignes que d'un pédant de Collége, ou d'un Régent de Rhétorique flateur, qui s'attache bien moins aux faits, qui louent, qu'à de grands mots qui ne diſent rien, & à des penſées ſurrannées qui ne ſignifient guéres plus.

Il eſt certain que ce qui fait le plus bel endroit du régne de ce Prince, eſt le ſeul qui manque à la gloire des Romains, ſi ce n'étoit pas une plus grande gloire d'avoir ſçû échaper à ces ſortes des guerres par une politique qui me paroît inſpirée, & au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de ſage, de prévoiant & de profond.

La premiére choſe à quoi ils s'appliquérent le plus, fût de ſe comporter avec toute ſorte de modération & de douceur envers leurs voiſins & leurs alliez, affectant dans toutes leurs démarches & dans leur conduite de ne reconnoître d'autre juſtice que celle qui tendoit au repos de tous, d'empecher que les plus puiſſans n'attentaſſent ſur les biens & la liberté des plus foibles, & de couvrir leur ambition par tous les moiens

Digitized by Google

qui pouvoient la cacher aux eſprits les plus pénétrans. Leur zéle pour la Religion, & leur reſpect pour les Dieux, étoient extrêmes : & l'on peut avancer ſans rien craindre de l'Inquiſition, qu'ils étoient plus honnêtes gens que leurs Dieux. Jamais peuple ne fut plus dévotement ſuperſtitieux que celui-là ; le Sénat n'étoit pas moins peuple à cet égard que les moindres artiſans, & cela ſervoit merveilleuſement au bien & à la proſpérité de leurs affaires.

Je ſerois curieux de ſçavoir s'il étoit établi en ce tems-là comme en celui-ci, du moins parmi les particuliers un peu éclairez, qu'on ſe défiât des dévots ? Je penſe que non : on va voir qu'on l'auroit dû, & que la dévotion des Romains contribua très-fort à l'agrandiſſement de leur République. Ne ſeroit-il pas mieux de dire, qu'elle fut le principal fondement ſur lequel ils éleverent ſi haut leur puiſſance ? Après cela qu'on diſe qu'un peuple religieux & d'un zéle ardent pour ſes Dieux, & pour les ſuperſtitions les plus ridicules & les plus folles, n'eſt pas propre pour acquérir des Roiaumes, & former un Empire très-vaſte, très-redoutable & très-abſolu. Rome telle que je l'ai repréſenté, en vint à bout ; & s'il vous plaît dans l'eſpace de cinquante-trois ans, c'eſt Polybe qui nous apprend cette merveille, ſi nous n'en connoiſſions une autre beaucoup plus grande & plus admirable dans la Rome nouvelle, qui n'a eu beſoin pour s'élever au point où nous la voions, que d'une politique purement ſpirituelle, ſans aucun ſecours des armes temporelles ; au lieu que l'ancienne alloit à rien, ſi celles-ci n'euſſent été jointes à l'autre, & accompagnées d'une politique encore plus efficace.

La bonne foi, l'équité, la juſtice & la ſainteté du ſerment, étoient en telle recommandation dans le corps du Sénat, que ceux qui le compoſoient ne reconnoiſſoient rien de plus ſacré & de plus inviolable. Ils regardoient au contraire comme infames & ſacriléges les parjures & les infracteurs des alliances les plus ſolemnelles. Les Ambaſſadeurs & les Députez des Puiſſances voiſines, n'étoient imbus que de ces ſortes de diſcours lorſqu'ils entroient dans le Sénat ; c'étoit encore plus au dehors & parmi le peuple que l'on étoit de bonne foi. Un ſi beau langage, & certaines actions de juſtice & d'équité, qui ne le démentoient pas, leur acquit une ſi belle réputation dans le monde, qu'on ſe croioit trop heureux d'entrer dans l'alliance d'un peuple ſi vertueux, ſi juſte & ſi équitable. Elle étoit telle cette réputation, que les Rois & les Républiques les plus éloignez de leur Empire, ne recherchoient rien tant que d'en être honoré : ce qui augmenta leur pouvoir, ſans qu'il parut que cette politique étoit le plus puiſſant moien pour ſe ſervir des armes, & pour ruïner les autres. Voilà le véritable eſprit des Romains, & la théorie de leur gouvernement.

La pratique en étoit encore plus belle, quoiqu'elle ne répondit pas à tous ces beaux diſcours que l'on entendoit dans le Sénat, & au culte religieux & dévot que le peuple rendoit à ſes Dieux. Je dis que la pratique étoit encore plus belle, parce qu'ils ſçûrent couvrir leurs injuſtices avec tant d'adreſſe, que les guerres qu'ils entreprenoient contre leurs voiſins paroiſſoient toujours fondées ſur des raiſons très-juſtes. Leurs alliez & leurs ennemis memes ne pouvoient en diſconvenir, parce qu'ils ne pénétrérent jamais dans le fond d'une politique ſi ruſée & ſi profonde,

Cette ignorance fut l'unique cauſe pour laquelle on ne vit jamais de ligues générales d'offenſive & de défenſive pour les détruire. Toujours attentifs à ſuivre le plan de leur politique, ils évitérent autant qu'il leur fut poſſible de rien faire qui pût choquer ou offenſer leurs alliez, & les Puiſſances contre leſquelles ils ne vouloient pas entrer en guerre, lorſqu'ils en vouloient à une ſeule.

Ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt que je ne vois nulle part dans l'Hiſtoire, que dans ce nombre de guerres qu'ils ont entrepriſes depuis la premiére Punique, ſi l'on en excepte l'uſurpation de la Sardaigne, il s'en trouve aucune qui les regarde perſonnellement. C'étoit toujours, au moins en apparence, pour ſoutenir la cauſe de quelqu'un de leurs alliez, ou d'entre leurs alliez qui entroient en guerre les uns contre les autres. Qu'on note bien ceci, on auroit dit à leurs allûres qu'ils cherchoient bien moins à opprimer leurs voiſins & à s'agrandir, qu'à empêcher que les autres ne les opprimaſſent & ne leur raviſſent leur liberté. Qui auroit jamais pû ſoupçonner qu'il y eût là un piége propre à ſurprendre les politiques les plus rafinez & les plus pénétrans? N'étoit-ce pas là un excellent moien pour empêcher que leurs alliez n'ouvriſſent les yeux & qu'ils ne s'uniſſent tous enſemble pour leur faire la guerre, & pour les détruire? Non, perſonne ne remarqua, ni ne ſoupçonna même que ſous ce maſque apparent du bien public & du repos de tout le monde, il y avoit une trahiſon très-dangereuſe.

Il n'y eut, je penſe que les Rhodiens qui s'apperçûrent que cette conduite des Romains n'étoit pas tout-à-fait impénétrable. Il paroît qu'ils s'en défiérent, & longtems, puiſqu'ils ne recherchérent leur alliance que lorſqu'ils ſentirent que leur puiſſance s'étoit étendue & affermie bien loin au-delà d'eux, craignant avec raiſon qu'ils ne leur ſuſcitaſſent quelque guerre par le moien de leurs alliez, & qu'ils ne ſe joigniſſent enſemble pour les accabler.

Tout ce que je viens de dire de la conduite des Romains dans leur politique militaire, n'eſt pas le plus fin & le plus approfondi: on va voir quelque choſe de plus admirable.

J'ai dit que leur plus grande attention fut toujours de ſe faire un grand nombre d'alliez; ils la redoublérent, lorſqu'ils s'apperçûrent que l'excellence de leur diſcipline militaire, qui ſeule fut la cauſe de leurs perpétuelles victoires, les méneroit auſſi loin qu'ils voudroient aller. De là naquit l'idée de la Monarchie univerſelle. Lorſqu'elle eſt appuiée ſur un tel fondement, on peut très-raiſonnablement s'aſſûrer d'y parvenir: il ſuffit de prendre ſes meſûres de loin, & de bien arranger ſes piéces, pour les mouvoir à propos. Ils n'y manquérent pas: non ſeulement ils travaillérent à s'attirer un très-grand nombre d'alliez parmi les plus puiſſans, & plus encore parmi les plus foibles, qui fourniſſent le plus des occaſions de guerres; parce que ceux-ci n'attentent guéres ſur les plus forts, & qu'on eſt toujours obligé de les défendre: mais ils portérent encore leur vûe bien loin au-delà des bornes de leur Empire, bien aſſûrez qu'avec des troupes auſſi braves & auſſi bien diſciplinées que les leurs, ils étoient en état de conquérir toute la terre.

Une Puiſſance qui ſe mettroit aujourd'hui de ſemblables idées en tête, ſur l'opinion de ſes forces & de ſes moiens pourroit-elle eſpérer de les remplir en entier comme les Romains?

mains? Je ne le crois pas : ce deſſein paſſeroit dans le monde pour une chimére toute pure; mais en ſeroit-ce une, ſi cette Puiſſance bien fournie de lumiéres, & bien inſtruite de l'antiquité, s'aviſſoit, avant toutes choſes, d'introduire dans ſes troupes & dans ſes armées tout ce qu'on pourroit découvrir des loix militaires des Romains? Je penſe que non : car il faut rapporter à ces loix tout ce que les Romains ont produit de merveilles : ce ſont elles qui ont formé les grands Capitaines. Bien entendu qu'on accommoderoit ces loix à la maniére de nos armes, & aux tems où nous vivons. Je dirois, aux mœurs de la nation qui rouleroit de ſi grandes penſées, ſi je n'étois bien perſuadé que les mœurs dépendent des loix, des bonnes loix naiſſent les bonnes mœurs. Nous n'avons que faire de recourir aux éxemples anciens; les Moſcovites, ſi miſérables autrefois, & ſi redoutables aujourd'hui, ſont une preuve bien démonſtrative de ce que j'avance ici. Il n'y a point de nation, quelque corrompue qu'elle ſoit, je dis plus, quelque lâche qu'on nous la repréſente, qui ne puiſſe devenir la plus brave & la plus redoutable du monde.

§. VI.

Motifs des différens Traitez d'alliance que firent les Romains.

ON peut voir par tout ce que nous avons avancé dans ce paragrafe, comme dans les précédens, ſur la politique des loix militaires des Romains, que l'idée de la Monarchie univerſelle n'étoit pas une illuſion, une viſion creuſe & platonique; mais une choſe très-réelle & très-évidente. Ils ne pouvoient ſe tromper dans leurs eſpérances. Ils ne ſe trompérent point non plus, ils ſe virent les maîtres du monde en très-peu de tems, c'eſt-à-dire dès qu'ils penſérent à ſe rendre puiſſans ſur mer : car ſans cela toute leur politique ne leur eût ſervi de rien; ils n'euſſent rien fait, ni pû rien entreprendre de grand ni de fort extraordinaire. Je ne ſçai même s'ils euſſent pû ſe maintenir ſur terre; & à l'égard des Puiſſances éloignées, je ne vois pas qu'aucune ſe fût fort empreſſée de rechercher leur alliance : que ceci nous ſerve d'un penſez-y-bien.

Longtems avant qu'ils paſſaſſent en Eſpagne, ceux de Marſeille, comme gens qui voioient de loin, traitérent d'alliance & d'amitié avec les Romains, qui étoient déja tout établis dans la Ligurie. Ce voiſinage les inquiétoit, ils craignoient qu'il ne leur prît envie d'attenter ſur la Provence, dont ils étoient en partie les maîtres. Que ſçavoient-ils ſi ſous le prétexte apparent de défendre quelque nouvel allié, ils ne leur feroient pas la guerre, & ne s'empareroient pas des places qui ſeroient le plus à leur bienſéance, & qui leur ouvriroient une route pour paſſer en Eſpagne, où les Carthaginois étoient entrez, & où ils avoient fait de grandes conquêtes? D'ailleurs les Marſeillois avoient un très grand beſoin de s'appuier de leur puiſſance contre les Gaulois, peuple remuant & inquiet, qui les tenoit dans une crainte perpétuelle; ce qui produiſit cette union fraternelle entre ces deux Républiques.

Les Sagontins imitérent les Marſeillois. Comme ils étoient beaucoup plus éloignez de Rome que ceux-ci, ils s'étoient forme une idée infiniment plus grande de la vertu & de l'équité de ſes Citoiens, qu'elle ne l'étoit en effet. Ils firent voir peu de tems après, à la honte des Romains, qu'ils étoient plus gens de bien qu'eux, plus grands dans leurs

ſentimens, & plus fidéles dans leur alliance. Ils ſe virent abandonnez dans leurs plus grandes infortunes, & contre la foi du traité. Annibal fit le ſiége de leur ville ; ils la défendirent avec tant de courage & d'obſtination pendant neuf mois qu'il fut devant, qu'on peut regarder ce ſiége comme un des plus mémorables de l'antiquité ; & lorſque ces généreux habitans ſe virent réduits dans l'état du monde le plus déplorable, ſans aucune eſpérance de ſecours, & au moment qu'ils touchoient à leur ruïne, ils prirent la plus étrange de toutes les réſolutions, qui fut de ſe brûler tous avec leur ville, plutôt que de ſe rendre & de ſe ranger du parti de leur vainqueur. Un événement ſi terrible, quoiqu'il ne ſoit pas ſans éxemple dans l'Hiſtoire, & particuliérement dans notre Auteur, frapa tout le monde, & le remplit d'indignation & de mépris contre les Romains, qui s'amuſérent à de vaines négociations, & à des menaces contre Carthage, au lieu de marcher au ſecours de leurs alliez. La deſtruction de cette ville fut le principe de la ſeconde guerre Punique, que Polybe appelle la guerre d'Annibal.

Cette guerre m'a toujours ſemblé juſte & honnête de la part des Carthaginois : car il ne s'agit pas ici de juſtifier celle qui ſe fit contre Sagonte, mais ſeulement la ſeconde Punique, qui fit tant de honte au nom Romain, s'il n'y en a pas davantage dans l'abandon de leurs alliez.

Il faut que je hazarde une penſée qui m'eſt venue mille fois à l'eſprit, au péril de paſſer pour un eſprit paradoxe & ſingulier dans mes ſentimens. Je panche fort à croire, que toutes les guerres ſont également injuſtes, de quelque côté qu'on les enviſage. On ne doit pas être plus ſurpris de mon opinion que de celle de Carnéades, qui ſoutenoit, ſans qu'il fût poſſible de lui réſiſter, qu'il n'y avoit point de juſtice. Les plus grandes véritez ne ſe réfutent point. Sans avoir la moindre ombre de ſon éloquence, je prouverois tout auſſi-bien mon opinion, que toutes les guerres ſont également injuſtes, qu'il prouvoit la ſienne : car ſi on les éxamine avec ſoin, & ſi l'on eſt aſſez muni de patience pour les ſuivre à la trace, l'on en trouvera la ſource dans l'ambition, plutôt que dans le droit & dans l'équité : j'excepte pourtant celles qui nous déterminent à une défenſive néceſſaire contre les Conquérans les plus ambitieux, en prenant ce mot dans ſon ſens propre & naturel, & non ſelon l'idée qu'y attache la flaterie. Sur ce pied là un Conquérant n'eſt autre choſe qu'un illuſtre ſcélérat, un brigand inſigne ; tels les Cyrus, les Alexandres, les Attillas, les Cingis-Can, les Timur-Bec, & les Romains eux-mêmes, ſans leur rien refuſer des éloges qu'ils ont méritez à très-juſte titre par leurs vertus militaires, dont la plûpart ſe ſont trouvez autant bien fournis qu'ils l'étoient de grands vices ; on eſt forcé de les admirer par ces deux endroits, & je les admire. Mais qu'eſt-ce que cela conclut ?

On entend dire qu'une compagnie de voleurs de grands chemins ne s'eſt pas ſeulement défendue contre une troupe d'archers plus forte qu'elle, mais que ceux qui la compoſent ont été encore les chercher, qu'ils les ont battus & exterminez, & qu'ils ont tellement intimidé les autres, qu'ils n'oſent plus paroître ni tenir la campagne. Voilà de hardis pendarts, diront quelques-uns, je le veux : mais ils ne pourront s'empêcher de louer leur courage & leur hardieſſe. Si après cela on met des troupes à leur quête, & qu'elles ne

Digitized by Google

ſoient pas mieux traitées que les archers; qu'on en envoie enſuite de cette défaite un plus grand nombre d'autres, & qu'elles éprouvent le même ſort, on ſera tout étonné. On s'informera curieuſement quel eſt le Chef de ces brigands, on admirera ſon eſprit, ſon adreſſe & ſa conduite : s'il continue ſur le même ton, que rien ne lui réſiſte, qu'il ſe ſoit enfin établi dans quelque bon poſte, où il ſe ſera très-bien fortifié, qu'il ait pris enſuite quelques villes, qui feront enſemble un petit Etat; la choſe devenant ſérieuſe, il faudra y marcher en forces, & l'on ſe trouvera battu dans toutes les régles du métier : alors ce nom odieux de chef de bandits & de voleurs ſera biffé de ſes titres. On s'en formera une idée plus noble, il ne ſera plus regardé que ſur le pied d'un Capitaine très-brave, très-hardi & très-entendu : ſa vertu lui attirera des partiſans, ou du moins des admirateurs. S'eſt-il emparé de toute une Province, s'eſt-il formé une frontiére pour couvrir ſa conquête ? On trouve cette conduite fort ſage & fort prudente, on voit bien qu'il a deſſein ſur les autres Provinces. En effet il n'en demeure pas là, il gagne une ſeconde bataille; le voilà bientôt aux portes d'une Capitale; ce chef de voleurs eſt regardé véritablement ſur le pied d'un uſurpateur; mais il a cela de commun avec les plus grands Conquérans; les Royaumes & les Empires ſe ſont-ils formez autrement, & ſur un meilleur droit ? Que ce chef ſorti du néant aille toujours le même train, & qu'il vienne enfin à détrôner ſon maître, alors ſes actions paſſeront en titre d'exploits. Sur ce principe le trône appartiendroit au plus fort & au plus habile. Si la fortune peut conſacrer les crimes de cette nature, ſur ce pied-là ils deviendront des vertus, s'ils ſont couronnez par des ſuccès.

Jettez les yeux ſur quelques Empereurs Romains, une bataille perdue & déciſive les mettoit ſur le pied d'uſurpateurs de l'Empire, quoique le droit fût de leur côté : leurs concurrens, qui n'en avoient aucun, étoient alors regardez comme Souverains légitimes par Arrêt du Sénat.

On dira tout ce qu'on voudra, il n'y a qu'une très-petite diſtance entre ce chef de voleurs de grands chemins, & un Conquérant. Je dis plus, il n'en trouve aucune, ſinon que celui-ci eſt à la tête d'une armée de ſcélérats très-déterminez, comme leur chef, qui leur donne l'éxemple, & que l'autre ne commande qu'un très-petit nombre de gens tout ſemblables. Que l'on ſe rappelle ici le compliment de certain Corſaire à Aléxandre le Grand, beaucoup plus Corſaire que lui.

Je ne connois aucun Conquérant qui ait fait la guerre ſur la moindre appârence de raiſon juſtificative. Tous ceux qui ſe ſont mélez de ce métier-là, n'auroient-ils pas mieux fait, ſans recourir aux ſubterfuges de leur rhétorique, d'avouer tout franchement qu'ils n'avoient autre régle de juſtice que le déſir du bien d'autrui, que leur ambition, & que la gloire qui eſt attachée à la conquête des Roiaumes & des Empires, & à la ruïne du genre humain ? Ils euſſent dû en uſer de meilleure foi, & n'avoir pour toute deviſe ſur leurs étendarts & ſur leurs drapeaux, que *Domini eſt terra, qui poteſt capere capiat.* Elle eſt connue de tout le monde, & cependant jamais Conquérant ne s'en eſt ſervi; car qui eſt-ce qui demeure court en raiſons ou en prétextes bons ou mauvais de faire la guerre ? Cela ne s'eſt jamais vû.

Les Romains n'eurent garde de parer leurs drapeaux de cette deviſe, ç'eût été renverſer tout le fondement de leur politique, qu'ils eurent grand ſoin de couvrir du voile de l'équité & de la juſtice : car ſans cela ils n'euſſent rien fait. Je demanderois volontiers s'ils avoient plus de droit ſur l'Eſpagne que les Carthaginois ? En avoient-ils plus ſur la Gaule Narbonnoiſe ? D'où leur ſeroit-il venu ? Seroit-ce de la façon toute ſinguliére, peu s'en faut que je ne diſe autrement, dont le Roiaume de Cypre paſſa aux Vénitiens comme de droit inconteſtable ? Seroit-ce par quelque Princeſſe Volce ou Arecomique, qui en qualité de fille de Romulus, eût épouſé le Sénat ou la République en la perſonne de quelqu'un des Conſuls ? Car c'eſt par un mariage de cette eſpéce qu'une Princeſſe de Cypre fit paſſer, comme je l'ai dit, ce Roiaume aux Vénitiens, ſous le nom imaginaire qu'ils lui donnérent de fille de Saint Marc, & de femme poſtiche ou métaphyſique du Doge Cornaro, chacun le ſçait ; ſans l'avoir épouſé au ſens litteral ou ſelon la chair, mais ſeulement au ſens myſtique. Un mariage ſi ſingulier ſurprend ſans doute moins que les épouſailles annuelles du Doge avec la mer Adriatique. Revenons aux Romains.

Suite du Paragrafe précédent.

JE ne vois nulle part dans l'Hiſtoire comment & par quels moiens les Romains paſſérent dans la ſeconde Narbonnoiſe, & dans le païs des Volces & des Arecomiques ; c'eſt-à-dire depuis le Rhône juſqu'en Rouſſillon, où ils fondérent des villes, des colonies & des chemins militaires juſqu'en Eſpagne. Ce païs renfermoit un peuple très-belliqueux : je crois qu'ils s'en firent des alliez & ſe les ſoumirent peu à peu par la douceur de leur joug, qui ne fut rude que lorſqu'ils n'en eurent plus rien à craindre.

Il eſt certain que cette conquête, depuis la Ligurie ou la Gaule chévelue juſqu'aux Pirenées, ſe fit ſans guerre & ſans bruit. Il faut que cela ſoit ainſi, puiſque les Hiſtoriens n'en parlent point. Suivons les dans leurs démarches ; les voilà maîtres d'une très-grande étendue de païs, où ils n'avoient aucun droit. Leur puiſſance, ou la douceur de leur gouvernement, ou leur politique très-ſage, qui permettoit aux peuples qui ſe ſoumettoient volontairement de ſe gouverner ſelon leurs loix ; tout cela joint enſemble ſe trouva du goût de ces peuples, qui ne craignant rien des attentats de leurs voiſins, vivoient en repos ſous l'alliance & la protection des Romains.

Cette politique & cette attention conſtante & continuelle de ſe faire des alliez par tout où ils pouvoient porter leur vûe, eſt ſi admirable, ſi prévoiante, ſi ſage & ſi prudente, que je ne puis m'empêcher d'y revenir ſans ceſſe & perpétuellement. En effet il n'eſt pas difficile de comprendre quelle fut la ſource & le grand mobile de leur agrandiſſement. Qu'on ne me diſe pas qu'ils parurent dans un tems favorable, & entre certaines circonſtances, où cette politique occulte pouvoit être d'un grand effet, & qu'elle eût miſérablement échoué dans un ſiécle auſſi rafiné que le nôtre, où les arbres ſont plus gros & les fruits plus beaux & de meilleur goût qu'ils ne l'étoient dans ces tems antiques. Ce ſeroit, je penſe, mal raiſonner ; le tems change & s'enfuit, & avec lui les conjonctures ou les occaſions, & ce qui peut être alors bon, ſage, prudent & ſalutaire, eſt très-imprudent, très-mauvais & très-ruïneux après, lorſque

le tout s'eſt évanoui. Je lui donnerai telle durée que l'on voudra, dix ans: ajoutons-en encore vingt, cent ſi l'on veut, & c'eſt beaucoup pour une choſe ſi paſſagére; mais que tout cela ſubſiſte pluſieurs centaines d'années, car il n'en faut pas moins compter que cinq cens, d'une conduite toujours uniforme & conſtamment ſuivie, ſans qu'il paroiſſe que ces grands hommes s'en ſoient jamais éloignez ni écartez le moins du monde, pendant que la République étoit dans ſa fleur; encore une fois, on ne ſçauroit attribuer au tems où l'on vit, à certaines circonſtances, ou aux occaſions, la cauſe de leur agrandiſſement, mais à la profondeur de leur politique qui les a fait naître, & qui produira toujours les mêmes & ſemblables effets en la ſuivant dans tous ſes principes.

De toutes les alliances que les Romains contractérent avec leurs voiſins, ou avec les Puiſſances les plus éloignées qui demandoient d'y entrer, je n'en vois aucune qui n'ait été cimentée d'une union & d'une amitié intimes & fraternelles, ſaintes & inviolables. La précaution étoit bonne; car ſi la religion du ſerment n'y étoit pas entrée, le fondement de leur alliance eût été peu ſolide. Sur ce pied-là les amis & les ennemis des Romains, comme ceux de leurs alliez, étoient les amis & les ennemis de tous. Qui a quoi l'un pouvoit s'aſſûrer de les avoir tous ſur les bras, parce qu'ils prenoient enſemble les mêmes engagemens.

Nous avons déja expliqué la ruſe & l'artifice, & les moiens indirects & occultes dont les Romains ſe ſervoient pour les mettre aux mains les uns contre les autres, pour opprimer peu à peu les uns par les autres. Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que la ruine de l'ennemi de l'un ſatisfaiſoit agréablement la vengeance de celui qui avoit eu d'abord du deſſous, parce qu'il ne ſe retiroit jamais ſur ſes pertes; car les Romains, qui attendoient le moment qu'il alloit ſuccomber, ſe déclaroient pour lui contre le plus puiſſant, qu'ils accabloient de leurs forces, & s'emparoient de ſes Etats, ou d'une bonne partie, comme acquis injuſtement. Tout cela réüſſiſſoit merveilleuſement, ſans qu'on pût y trouver à dire; parce que la guerre ſembloit juſte, & qu'on ne s'apperçut jamais que cette conduite cachoit une trahiſon manifeſte

La politique d'Artaxerxès étoit aſſez dans l'eſprit de celle de Rome. *Il prenoit ſoin*, dit Polyen, *de fomenter la guerre parmi les Grecs, mais il ſe déclaroit pour le parti le plus foible. Il affectoit d'égaler le vaincu au vainqueur: mais ſon véritable but étoit de ruïner les forces de ceux qui avoient l'avantage.* Cette politique étoit très-ruſée, mais j'en connois uné qui l'eſt encore plus: c'eſt celle de Philippe, pére d'Alexandre le Grand. Le même Auteur nous l'apprend toute entiére, ce ſeroit dommage de la laiſſer là. Nous n'aurons garde. *Philippe voulant ſe rendre maître de la Theſſalie*, dit-il, *ne fit point la guerre ouvertement aux Theſſaliens; mais il profita des diviſions qui étoient entre ceux de Pelinne & de Pharſale, & entre ceux de Phére & de Larriſſe, qui ſe faiſoient la guerre, & tout le païs partagé en factions, prenoit parti pour les uns ou pour les autres. Philippe donnoit ſecours à ceux qui lui en demandoient, & lorſqu'il avoit vaincu, il ne détruiſoit point ceux qui avoient eu du déſavantage; il ne les déſarmoit point, il ne raſoit point leurs murailles; en un mot il nourriſſoit plutôt les diviſions qu'il ne les appaiſoit, il protégeoit les plus foibles, & détruiſoit les plus puiſ-*

ſans ; il étoit aimé des peuples, & favoriſoit les Orateurs, vrais artiſans des diviſions, & les boute-feux des Républiques : *ce fut par ces artifices, & non par les armes, que Philippe ſe rendit maître de la Theſſalie.*

Les Romains rafinérent ſur Philippe, & allérent infiniment plus loin : car ils ruïnérent & ſoumirent les Grecs par les Grecs mêmes, ſans qu'il parût qu'ils euſſent jamais donné la moindre atteinte à la foi des traitez ; & ce qui paroît ſans doute bien ſingulier, c'eſt que dans toutes les guerres qu'ils ont entrepriſes, les troupes de leurs alliez compoſoient les deux tiers de leurs forces, & quelquefois mêmes les trois quarts, tant en cavalerie qu'en infanterie, ſans que ces troupes fuſſent à charge à la République, chacun les paiant & les entretenant de ſes propres deniers. C'étoit la clauſe ordinaire des traitez conclus entre leurs alliez ; on les trouve par tout dans mon Auteur & dans Tite-Live, & dans preſque tous les Hiſtoriens qui ont écrit des guerres des Romains. Les Grecs eux-mêmes ont mis en jeu cette machine de politique. Qu'on liſe Thucydide, on verra qu'ils n'y étoient pas moins grands maîtres que les premiers. Qui doute que ceux-ci n'aient tout emprunté d'eux ?

Qui n'admirera cette conduite des Romains ! Quel Etat aujourd'hui qui ſe gouverne par une politique ſi ruſée & ſi profonde, & qui faſſe la guerte aux dépens de ſes voiſins, qu'il ſoumette les uns par les autres ſans qu'il y mette du ſien, ou qu'il n'y mette que fort peu de choſe ? Peut-on être étonné, après cela, qu'ils aient pû s'agrandir & s'élever ſi prodigieuſement en un eſpace ſi court que celui de cinquante-trois ans ? Pour moi je ne vois pas qu'il y ait là un ſi grand ſujet de ſurpriſe & d'étonnement.

Ces habiles Politiques voiant que leurs affaires prenoient le train auquel ils devoient raiſonnablement s'attendre, Carthage ſoumiſe, ou du moins très-humiliée & très-abaiſſée, penſérent à la conquête de l'Aſie en vrais Conquérans ; on ſçait ce que cela veut dire. L'entrepriſe n'étoit pas aiſée, s'ils ne commençoient par les Grecs. La Gréce étoit un compoſé de pluſieurs petits Etats ou villes libres, qui vivoient chacune ſelon ſes loix : mais ſi mal d'accord enſemble, ſi diviſées, ſi hargneuſes & ſi ennemies les unes des autres, chacune cherchant à s'agrandir & à empiéter ſur ſon voiſin, que toute l'Hiſtoire Gréque n'eſt qu'un tiſſu de guerres inteſtines, de déſunion, de brouilleries les uns envers les autres. Mais comme ce peuple étoit très-brave & très-aguerri, & que leurs loix militaires & leurs tactique étoit admirable, il étoit difficile qu'il ne ſe trouvât pas parmi des Officiers expérimentez & des Capitaines habiles & capables de les bien conduire : car il eſt certain que Rome n'en a jamais formé de ſi grands dans les armes. Les Romains virent bien qu'ils n'en viendroient jamais à bout, s'ils ne cherchoient l'occaſion de les entretenir dans leurs diviſions, & d'attaquer les uns, tandis que ceux-ci ſeroient aux mains avec les autres, & de ſe ranger du côté des plus foibles en s'alliant avec eux : cela arriva en effet. Leurs querelles perpétuelles firent que les Etoliens appellérent les Romains à leur ſecours. Les voilà dans la Gréce après l'abaiſſement & l'humiliation de Carthage. Philippe, fils d'Antigonus, fut la ſource de tous les malheurs des Grecs comme du ſien propre, & de la ruïne du Roiaume de Macédoine. Les Grecs euſſent dû oublier tous les maux qu'il

Digitized by Google

leur avoit fait ſouffrir, & ne point l'abandonner dans ſa guerre contre les Romains, puiſque la perte de leur liberté dépendoit de la ruïne de Philippe. Ils devoient donc ſe liguer avec lui, ou du moins avec Perſée, après avoir vû ſuccomber ſon pére. Quelle lourderie pour des gens ſi fins !

Ce fut ſous le régne de Philippe, pére d'Aléxandre, que les Macédoniens, qui avoient fait une très-petite figure dans le monde, commencérent à s'élever & à devenir formidables à tous leurs voiſins : ce dernier Philippe jetta les fondemens de la ruïne de cette Monarchie ; ce Prince le plus ambitieux & le plus dangereux artiſan de ligues & de guerres que la Gréce ait jamais produit, ſe vit accablé de la puiſſance Romaine jointe à celle des Grecs, dont la plûpart s'étoient unis aux Romains contre lui : il fut défait dans une grande bataille.

Après cela Rome n'eut plus qu'un pas à faire pour entrer dans l'Aſie : car par cette victoire les Grecs ſe trouvoient comme vaincus, & ſoumis aux Romains ſous le nom d'alliez. Ils s'imaginérent bien qu'il s'en trouveroit quelques uns qui appelleroient Antiochus à leur ſecours, dont les forces étoient très-redoutables ; mais comme ces adroits politiques voioient de loin, ils uſérent de tous les artifices imaginables pour lui ſuſciter des affaires, & faire diverſion de ſes forces par les alliances qu'ils s'étoient formées en Aſie ; ils s'étoient fait déclarer tuteurs du jeune Ptolomée Roi d'Egipte, ils s'étoient encore unis avec quelques autres Puiſſances très-capables d'embaraſſer Antiochus. On voit un traité conclu entre les Romains & les Juifs, qui avoient recherché leur alliance contre Démétrius. On va voir par ce traité combien leurs vûes & leurs précautions étoient étendues. Je le trouve dans le premier Livre des Maccabées. On ne ſera pas fâché de voir en entier ce traité d'alliance : car tout ce Chapitre qui méritéroit d'être tranſcrit, nous fournit une idée magnifique & preſque complette de la République Romaine avant la troiſiéme guerre Punique, qui eſt le tems où elle ſe trouvoit dans toute ſa fleur ſans aucune flétriſſure, au moins en apparence.

Judas Maccabée & le peuple Juif accablez de la puiſſance de Démétrius, envoiérent des Ambaſſadeurs aux Romains, » pour faire alliance » avec vous, *dit l'Ecriture* ; cette pro» poſition leur plut. Et voici le récit » qu'ils firent graver ſur des tables » d'airain, & qu'ils envoiérent à Jé» ruſalem, afin qu'il y demeurât com» me un monument de la paix, & » de l'alliance qu'ils avoient fait a» vec les Juifs.

» Que les Romains & le peuple Juif » ſoient comblez de biens à jamais ſur » mer & ſur terre, & que l'épée & » l'ennemi s'écartent loin d'eux.

» S'il ſurvient une guerre aux Ro» mains, ou à leurs alliez dans toute » l'étendue de leur domination,

» Les Juifs les aſſiſteront avec une » pleine volonté, ſelon que le tems » le leur permettra.

» Sans que les Romains donnent » & fourniſſent aux gens de guerre » ni bled, ni armes, ni argent, ni » vaiſſeaux : car c'eſt ainſi qu'il a » plû aux Romains ; & *ces ſoldats* » *Juifs* leur obéiront ſans rien re» cevoir d'eux.

» Et de même s'il ſurvient une » guerre au peuple Juif, les Ro» mains les aſſiſteront de bonne foi, » ſelon que le tems le leur permet» tra.

» Et les Juifs ne fourniront point

» à ceux que l'on envoira à leur ſe-
» cours, ni bled, ni armes, ni ar-
» gent, ni vaiſſeaux; car c'eſt ainſi
» qu'il a plû aux Romains, & ils
» leur obéiront ſincérement.

» C'eſt là l'accord que les Romains
» font avec les Juifs.

» Que ſi à l'avenir les uns & les
» autres veulent ôter ou ajoûter quel-
» que choſe à ce qui eſt écrit ici, ils
» le pourront faire de concert; &
» tout ce qui en ſera ôté, ou ajoû-
» té, demeurera ferme & ſtable.

» Et pour ce qui eſt des maux
» que le Roi Démétrius a faits au
» peuple Juif, nous lui en avons
» écrit en ces termes : pourquoi
» avez-vous accablé d'un joug ſi pe-
» ſant les Juifs, qui ſont nos amis
» & nos alliez ?

» *Sçachez donc que s'ils* reviennent
» ſe plaindre à nous de nouveau,
» nous leur ferons toute ſorte de juſ-
» tice, & nous vous attaquerons par
» mer & par terre.

De la maniére dont ce traité eſt conçu, comme tous les autres qu'ils faiſoient avec leurs alliez, ils ſe déclaroient ennemis de leurs ennemis, & amis de leurs amis; de ſorte que leurs guerres paroiſſoient toujours juſtes & honnêtes. La lettre qu'ils écrivirent à Antiochus Soter, marque des gens qui ont une très-grande envie de lui déclarer la guerre; ce qui produiſit cette alliance entre les Juifs & les Romains : car c'étoit à peu près dans le tems qu'ils projettérent de paſſer en Aſie.

Il auroit été à ſouhaiter pour les hommes d'Etat, que Grotius eût un peu plus approfondi la politique militaire des Romains. Je ſuis perſuadé qu'il eût reconnu l'injuſtice de preſque toutes leurs guerres, quoiqu'elles paruſſent très-juſtes en apparence, comme je l'ai déja dit pluſieurs fois. Cet Auteur célébre eût pû hardiment décider cette queſtion. J'oſe preſque aſſûrer qu'il eût été de mon opinion. Sans vouloir agir en maître, & ſans ſortir des bornes étroites où je me trouve ſur certaines matiéres, il me ſemble que je puis me hazader de décider ſur une vérité ſi palpable que celle-ci, & que perſonne n'a ce me ſemble remarquée : ſi on me demandoit des éxemples de l'injuſtice des guerres des Romains, nous ne finirions pas ſitôt. Nous nous bornerons à quelques-uns qui n'ont pas échapé aux Auteurs qui en ont écrit

La guerre contre les Illyriens avoit-elle une cauſe bien légitime ? On m'alléguera peut-être l'injûre faite à leurs Ambaſſadeurs. Mais on m'avouera qu'elle ne l'étoit pas avant l'aſſaſſinat de l'un d'eux. Celle contre Philippe de Macédoine étoit-elle mieux fondée ? Zonaras nous apprendra qu'elle étoit contre toute ſorte de droit, d'équité & de juſtice; l'oppreſſion des Grecs alliez des Romains, étoit le prétexte, mais le véritable motif fut la conquête de la Macédoine. Il falloit affoiblir ce Prince, & l'obliger bon gré malgré de recevoir la paix ſous des conditions très-déſavantageuſes, qui l'obligeaſſent à céder ce qu'il avoit de places fortes, & dont la perte laiſſoit ſon Roiaume tout à découvert. Car ce ne fut qu'enſuite de cette paix, & après la défaite de Perſée, qu'ils ſe rendirent maîtres de la Macédoine, & peu à peu de la Gréce, qui ne ſe conſerva pas longtems libre.

Le même Zonaras prétend que la guerre des Romains contre Lilimaque, n'étoit pas mieux fondée que celle contre Philippe. Celle contre Antiochus, ſi on remonte juſqu'à ſa ſource, eut la méme cauſe que l'autre contre Philippe; & comme une guerre améne l'autre, de celle-ci naquit

quit la guerre contre les Etoliens, qui ne fut pas moins injuſte. Selon le droit des gens la dénonciation étoit néceſſaire ; ils les attaquérent pourtant, & répondirent à ceux qui y trouvoient à redire, que *les Etoliens s'étoient eux-mêmes déclaré la guerre*, parce qu'ils s'étoient joints ouvertement à Antiochus. Je veux que cette guerre des Romains fût fondée ſur des raiſons juſtificatives à l'égard des Etoliens, qui étoient de tous les peuples de la Gréce les plus méchans & les plus injuſtes : mais il me ſemble qu'il y a peu de juſtice dans cette rogation contre Antiochus, *qu'ils vouloient & ordonnoient que l'on fît la guerre au Roi Antiochus, & à ceux qui avoient ſuivi ſon parti.* Ce qui fut même obſervé dans le décret contre le Roi Perſée. En rigueur ce décret, au moins il me le ſemble ainſi, ne prouve pas la juſtice de la guerre contre les alliez de Perſée & d'Antiochus, puiſqu'ils étoient obligez en vertu de l'alliance de fournir chacun leur contingent. Il n'y avoit rien là qui dût porter les Romains à leur déclarer la guerre. Si celle d'Antiochus eût été la leur propre, & non pas celle de leurs alliez, & qu'ils euſſent déclaré que tous ceux qui l'aſſiſteroient de leurs forces, ſeroient traitez en ennemis, il y auroit eû du moins quelqu'apparence de droit, ou de raiſon juſtificative ; mais on ne voit rien de tout cela dans la déclaration de leurs guerres.

La France ne regarda jamais comme ennemis, ou du moins n'uſa-t-elle jamais d'aucun acte d'hoſtilité contre les Puiſſances dont les troupes ſervoient dans les armées des Anglois & des Hollandois, qui les avoient priſes à leur ſolde. Si nous avions eu le deſſus, & que la fortune nous eût été favorable en tout, n'eût-on pas trouvé fort étrange que nous fuſſions tombez ſur les Danois, ſur le Roi de Pologne, comme Duc de Saxe, ſur quelques Princes d'Allemagne, & ſur les Suiſſes mêmes, dont les drapeaux, comme ceux des autres, brilloient dans les armées des Princes alliez contre nous ? Encore une fois, on eût trouvé cela fort étrange. Les Gallo-Grecs, ou les Galates, étoient dans l'armée d'Antiochus comme les Danois, les Saxons & les Suiſſes dans celles des Anglois, des Hollandois, & de l'Empereur lui-même. Pour moi je panche fort à croire, que les Romains n'avoient aucune raiſon légitime d'enveloper dans la même ruïne Antiochus & ſes alliez.

Caton fut d'avis de livrer Céſar aux Allemans, parce qu'il leur avoit fait la guerre ſans aucune forme de juſtice ; mais chacun ſçait qu'il aimoit beaucoup moins Céſar que les Gaulois & les Allemans. Ce Caton, ſi ſévére dans ſa morale, ſe relâchoit très-fort quelquefois ; il ne reſſembloit pas mal à l'autre qui conſeilla la troiſiéme guerre Punique, qui fut de toutes les guerres des Romains la plus inique, & la plus criante, un vrai brigandage. Cette guerre de Céſar, contre laquelle Caton & le Séna ſe recriérent ſi fort, juſqu'à propoſer, comme je viens de le dire, de le livrer aux Allemans, étoit-elle plus mal fondée que toutes les autres des Romains ? N'étoit-ce pas à l'occaſion de ceux d'Autun & des autres alliez de la République qu'il entreprit cette guerre pour les délivrer de l'oppreſſion d'Arioviſte ? Voions ſi cette guerre étoit ſi injuſte que Caton le prétend, Céſar nous l'apprendra.

Dans l'entretien qu'eut avec lui Divitiac, qui portoit la parole pour tous les autres alliez des Romains, il lui repréſenta qu'*il y avoit deux factions parmi les Celtes, dont les Au-*

vergnats étoient chefs de l'une, & de l'autre ceux d'Autun. Qu'après avoir disputé longtems la Principauté avec les armes, à la fin les premiers, aidez de ceux de la Franche Comté, avoient imploré le secours des Allemans. Qu'ils avoient donc passé le Rhin au nombre de quinze mille; mais qu'aiant reconnu la bonté du païs, ils y étoient accourus en foule, & qu'ils étoient bien maintenant six vingt mille. Que ceux d'Autun & leurs alliez avoient perdu en deux batailles toute leur cavalerie, leur noblesse & leur Sénat; de sorte qu'ils avoient été contraints de donner en ôtage ceux de la Franche-Comté, avec serment de ne les redemander jamais, & de n'implorer jamais le secours du peuple Romain, pour se soustraire à leur domination.

Caton & le Sénat avoient-ils bonne grace d'accabler Céſar de tant de reproches, ſans prendre garde qu'ils en étoient eux-mêmes très-dignes? N'avoient-ils pas envoié Céſar dans les Gaules? Etoit-ce pour autre deſſein que pour en faire la conquête, ſous le prétexte de ſecourir leurs alliez, puiſque ceux d'Autun avoient pluſieurs fois envoié à Rome pour ſe plaindre de l'invaſion des Allemans dans les Gaules, qui avoient paſſé le Rhin en ſi grand nombre, & qui s'y établiſſoient peu à peu, qu'ils avoient déja ſoumis une partie du païs en deçà de ce fleuve, chaſſé les anciens habitans de leurs villes & de leurs héritages, & pris des ôtages des peuples voiſins, après les avoir vaincus & ſoumis à leur puiſſance, de libres qu'ils étoient auparavant? Les Romains prirent ce prétexte pour entrer dans les Gaules. Céſar ne pouvoit rien faire s'il ne renvoioit de tels ennemis d'où ils étoient venus. Les ordres du Sénat n'étoient-ils pas de ſecourir les alliez de la République contre les attentats de leurs voiſins? Céſar fait-il autre choſe que d'éxécuter ce qui lui eſt ordonné? Ce qu'il y a de bien etrange, c'eſt de voir tout le monde ſoulevé contre l'auteur de la guerre contre Arioviſte, qu'on traite d'injuſte, pendant qu'on ne trouve rien à redire dans celle qu'il entreprend contre les autres peuples des Gaules, ſur les Etats deſquels les Romains n'avoient aucun droit, & dont ils n'avoient reçu aucune injure, non plus que leurs alliez. C'eſt cette guerre, & non celle contre Arioviſte, ſur laquelle Caton, le plus hargneux de tous les Romains, eût dû crier de toutes ſes forces, & demander qu'il fût livré aux Gaulois plutôt qu'aux Allemans, qui s'étoient injuſtement emparez des Provinces voiſines du Rhin; car dans le tems que Céſar les attaqua, ils ſe préparoient à paſſer plus avant dans les Gaules, & à y pénétrer par la Franche-Comté. De toutes les guerres des Romains, je n'en vois point de plus juſte & de plus honnête, quoique Grotius ſoit d'un tout autre ſentiment, comme tous les autres qui ont écrit de la juſtice des guerres des Romains: car il y en a bien peu qu'ils traitent d'injuſtes, tant ils ſont aveugles & prévenus en leur faveur.

Si nous nous engagions à prouver par des éxemples l'injuſtice des guerres des Romains, nous aurions trop à faire; outre que ce n'eſt pas ici le lieu, du moins à l'égard de la ſeconde & de la troiſiéme Punique, & de toutes les autres que notre Auteur rapporte, qui n'ont eu d'autres principes & d'autres prétextes que celles de leurs alliez, qu'ils faiſoient naître eux-mêmes. Cette politique admirable, qui n'étoit dans le fond qu'une trahiſon manifeſte, eſt très-digne de nos éloges, & d'être imitée des Princes ambitieux & guerriers qui ſe trouvent fournis d'une milice bien

Digitized by Google

entretenue & bien diſciplinée, on va loin avec cela. Les Romains en ſont un bel éxemple. Je les admire en tout : car enfin le crime dont on les accuſe, de s'être fraié le chemin à la Monarchie univerſelle par tant de guerres injuſtes, par tant de ſang répandu, dont ils inondérent preſque toutes les parties de la terre, ſans mettre aucune borne à leur ambition, & au déſir d'étendre leurs conquêtes, & de s'élever ſur les ruïnes & les débris de tant de peuples vaincus ; ce crime, dis-je, peut fournir une très-ample matiére au juſte éloge d'un Prince qui entreprendra un ſemblable deſſein avec les moiens & les meſures néceſſaires pour y parvenir, c'eſt-à-dire les mêmes que les Romains ont ptiſes pour aller à leur but.

Les Puiſſances de l'antiquité, particuliérement celles de la Gréce, furent toujours entêtées de ce vaſte & chimérique projet d'agrandiſſement & de conquêtes. Philippe, Roi de Macédoine, fut le premier qui ſe mit en tête le projet de la Monarchie univerſelle. Il en jetta les premiers fondemens, & Aléxandre le Grand, qui lui ſuccéda, éleva furieuſement deſſus par la conquête du plus grand Empire du monde. On ne ſçait s'il eût été auſſi heureux en Europe & en Afrique, qu'il le fut en Aſie. Ses conquêtes, qu'on fait ſonner ſi haut, ne ſont pas ſi grandes que la renommée le publie, puiſqu'il y a des Conquérans dans les dix & onziéme ſiécles, & même après, qui ont pouſſé beaucoup plus loin que ce Guerrier célébre, contre des ennemis plus braves & plus aguerris que les anciens Perſes, & qui ont remporté un plus grand nombre de victoires, & fait des ſiéges, où ils ont trouvé infiniment plus d'obſtacles, de réſiſtance & de capacité dans la défenſe, qu'Aléxandre n'en rencontra jamais dans les plus mémorables des ſiens, qui ne ſont pas en fort grand nombre. Pour revenir aux Grecs, moins profonds politiques que les Romains, ſans être moins braves, moins aguerris & bien moins diſciplinez, ils ſe crurent tous en état d'imiter Aléxandre : je pardonne aux Athéniens cet entêtement chimérique, mais on ne peut s'empêcher de rire en voiant toutes ces petites Républiques piquées par-ci par-là dans le Péloponéſe, toutes attaquées de la maladie épidémique de conquêtes & d'agrandiſſement.

Les Modernes n'ont pas été exemts de cette maladie. La Maiſon d'Autriche jetta les fondemens de la Monarchie univerſelle ſous Ferdinand, Charles-Quint s'en coeffa très-bien. Philippe II. qui vint après, ſans être guerrier, ſe la mit très-fortement dans l'eſprit, & s'imagina que ce que ſon pére n'avoit pû faire avec le tranchant de l'épée, il en viendroit à bout avec des paroles, c'eſt-à-dire par le moien de l'intrigue & des maximes de Machiavel ſans ſortir de ſon cabinet, ſinon pour aller de Madrid à l'Eſcurial, & de l'Eſcurial à Madrid ; quelle viſion ! Auſſi reconnut-il qu'il en étoit une très-réelle. On l'admire pourtant, je n'en vois pas le ſujet. Un Hiſtorien qui a ſi bien imité Tacite, & bien répandu d'affreuſes véritez dans ſon Hiſtoire, dit *que Philippe déplorois l'épuiſement de ſa Monarchie. Il voioit avec regret que la conquête du Portugal étoit le ſeul fruit qu'il eût recueilli de ce nombre ſurprenant de millions dépenſez, & de ces torrens de ſang répandu, dont il inonda preſque toute l'Europe* : quel avantage ſes ſucceſſeurs tirérent-ils encore de la conquête du Roiaume de Portugal ?

On accuſe Louis XIV. d'avoir aſ-

piré comme les autres à la Monarchie univerſelle, & moi je l'en loue. Celui-là eût réüſſi infailliblement, s'il eût toujours eu à la tête de ſes armées de ces hommes, qui ſemblent nez pour être tout enſemble la terreur & l'admiration de la terre. Avec ce ſecours, qu'un Louvois lui eût pû toujours fournir, il eût ſans difficulté fait la conquête de toute l'Europe. Il me ſeroit très-aiſé de le prouver; mais comme cette matiére n'eſt pas de notre ſujet, & qu'elle nous méneroit où nous ne voulons pas aller, nous nous en abſtiendrons pour cette fois.

Il n'y a point de deſſein, quelque grand & quelque vaſte qu'il puiſſe être, auquel un grand Capitaine ne puiſſe aſpirer. Charles XII. Roi de Suéde, n'en eut jamais de petits & peu dignes de ſon courage. La bataille de Pultowa les fit évanouïr très-promptement, tout dépendoit de la ruïne du Czar: car s'il eût pû le détrôner & ſe mettre en ſa place, où ne ſeroit-il pas allé? Il avoit la conquête de l'Aſie en vûe, mais il falloit auparavant chaſſer le Turc de l'Europe. Cette entrepriſe étoit-elle bien difficile, avec une armée auſſi brave & auſſi bien diſciplinée que l'étoit la ſienne? Je ne ſçai à quel deſſein il s'étudioit à la former: mais je connois pluſieurs Officiers Suédois qu'il avoit envoié voiager en pluſieurs endroits de l'Aſie, juſqu'en Egipte, pour reconnoître le païs. C'eſt tout ce que j'en ſçai, & ceux de qui je l'ai appris ne me démentiroient pas ſi je les nommois.

La vertu d'un particulier, dit-on, eſt de conſerver ſon bien, & celle d'un Prince de conquérir celui d'autrui. Cette morale paroîtra ſans doute très-relâchée, j'en connois de pire. Il n'y a point d'Empire, point de Roiaume, point de République, dont le païs qu'elle poſſéde n'ait été uſurpé ſur les autres. Ceux qui en ont été dépoſſédez, n'y avoient pas plus de droit que leur vainqueur. La preſcription ne fait rien, quelque longue qu'elle puiſſe être. On eſt toujours en droit de reclamer contre une poſſeſſion mal acquiſe, tout eſt uſurpation. Sur ce pied-là toute guerre ſeroit juſte: le païs n'eſt pas plus à vous qu'à moi, il eſt donc au plus fort & au plus brave. Diogéne diſoit que tout appartient aux ſages & aux hommes de grande vertu & de grand courage, parce que tout appartient aux Dieux, & qu'entre amis tout eſt commun. Vous criez à l'injuſtice, ceux ſur qui vous l'avez uſurpé ont crié de même, & les autres avant eux: on n'a qu'à remonter plus haut pour trouver par tout les mêmes injuſtices & les mêmes plaintes.

C'eſt une idée Platonique qu'une guerre conduite ſelon les loix étroites de la juſtice & de la bonne foi. Je ne connois de juſtes guerres que dans les Livres ſacrez, j'entens parler ici de celles que Dieu a commandées, parce que la terre appartient à ſon Créateur, il la donne à qui bon lui ſemble: hors de là tous poſſédent injuſtement, puiſque la preſcription, ſelon Dieu, ne conſacre pas le bien uſurpé ſur les autres. Voilà une morale bien favorable pour les Conquérans, c'eſt en effet celle de tous. On la déteſte dans le grand comme dans le petit, & tous la ſuivent.

Digitized by Google

TRAITÉ
DE L'ATTAQUE
ET
DE LA DÉFENSE DES PLACES
DES ANCIENS.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

LE ſiége de Lilybée, qui eſt un des plus beaux & des plus ſçavans que les Romains aient jamais entrepris, nous fournit l'occaſion de traiter dans cet Ouvrage de l'Attaque & de la Défenſe des Plâces des Anciens. Ce ſujet de littérature militaire eſt de tous le plus capable d'exercer la patience de l'Ecrivain le plus réſolu. Car il faut avouer qu'il s'y trouve des obſtacles à lever & des recherches à faire ; c'eſt un bâtiment enſeveli ſous ſes propres ruïnes, qu'il faut relever, & dont les matériaux, qu'il faut raſſembler pour en faire un tout, ſont diſperſez par-ci par-là dans une foule d'Auteurs de l'antiquité Gréque & Latine, de toute eſpéce ; c'eſt un Palais qu'on ne ſçauroit rebâtir ſans le ſecours d'une lecture preſque immenſe, & ſans recourir à la voie des conjectures qu'un homme ſage ne hazarde jamais, ſi elles ne ſont heureuſes, plus que probables, & qui ne laiſſent même aucun vuide entre la preuve & la conviction.

Il n'y a guéres de ſçavans qui ne ſoient effraiez, & qui ne quittent partie à l'aſpect de cette diſperſion & de cette confuſion de ruïnes & de débris, qu'il faut raſſembler & remettre dans leur premier état ; ſans parler d'une infinité de choſes de pratique, dont les Auteurs ne diſent qu'un mot en paſſant, parce qu'ils écrivoient pour ceux de leur ſiécle : après cela doit-on s'étonner ſi la penſée de traiter un ſujet ſi difficile & ſi ſcabreux, n'eſt pas montée à la tête de nos Ecrivains antiquaires, ou s'ils ont déſeſpéré de réüſſir, en cas que ce deſſein leur ſoit venu dans l'eſprit, quelque munis qu'ils fuſſent de ſçavoir & d'intelligence ? car l'un & l'autre ne ſuffiſent pas, ſi l'on n'y ajoûte une grande expérience de la guerre, qui leur manque. Je me ſuis imaginé que cette derniére raiſon a été la plus forte, & ce n'eſt pas une petite ſageſſe de n'avoir pas paſſé outre. N'aurois-je pas fait une folie ? Puiſqu'aiant ce dernier avantage que les autres n'ont pas, je n'ai peut-être pas celui qu'ils ont. Ils euſſent pû réüſſir s'ils n'euſſent manqué de hardieſſe, & peut-être échouerai-je par trop de témérité.

Notre deſſein eſt de renfermer dans cet Ouvrage, non ſeulement les différentes méthodes dont les Anciens ſe ſervoient dans l'attaque & la défenſe des Places, toutes conformes à nos pratiques, & que nous tenons d'eux ; mais encore leurs machines, que l'ignorance & la barbarie des tems nous avoit fait perdre, & que l'on nous ſçaura peut-être gré d'avoir tenté de découvrir.

Digitized by Google

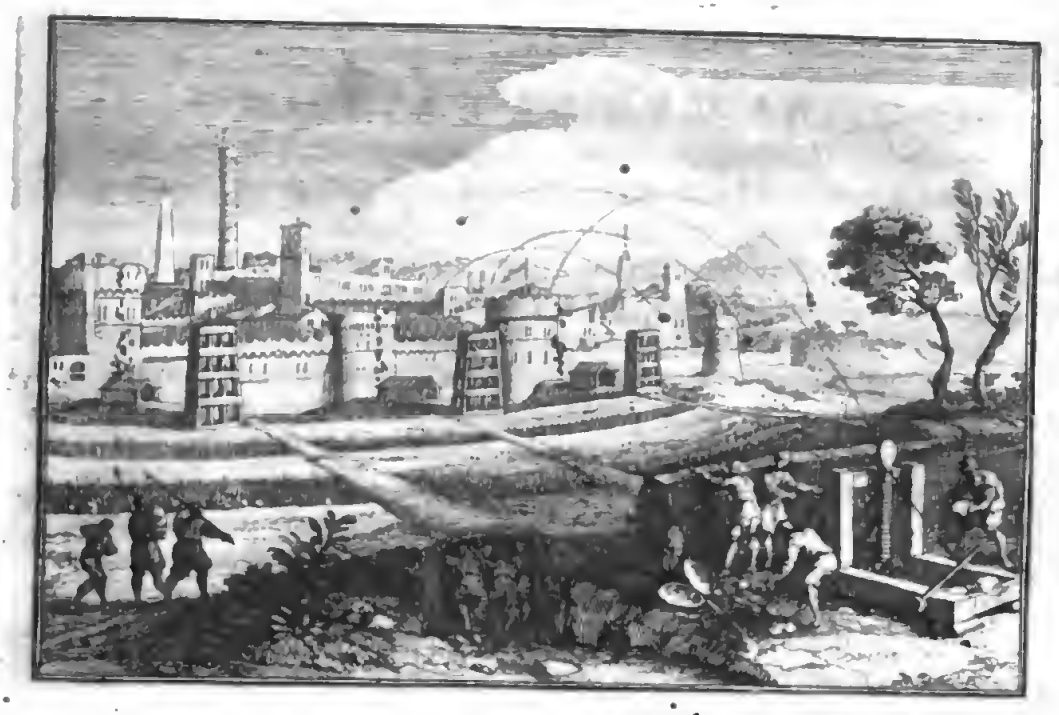
Nous ne produirons rien que nous n'appuïons de la démonſtration & de l'expérience, deux choſes que l'on ne trouve pas dans Philander, dans Lypſe, dans Stévéchius, dans le Choul, dans Perrault, ni tant d'autres, dont les derniers ont copié les premiers, ou qui nous ont donné leurs imaginations & leurs ſonges pour des réalitez.

Nous donnerons les Plans, les Figures & le principe du mouvement de toutes ces Machines, que nous accompagnerons d'un grand nombre d'Eſtampes des ſiéges les plus mémorables des Anciens, l'inveſtiture des places, leurs lignes de circonvallation & de contrevallation, leurs places d'armes, leurs approches blindées, ou par tranchées du camp au corps de la place, leurs batteries de jet & de beliers, leurs galleries ſouterraines, leur méthode dans les ſappes, la décente ou le comblement, & le paſſage du foſſé, leurs logemens dans le foſſé & ſur les bréches; enfin les différens principes de pratique dans l'art d'attaquer & de ſe défendre dans les ſiéges réglez & de vive force comme dans les autres.

Cette matiére eſt ſans doute digne de l'attention des habiles gens, nous y avons mis toute la nôtre : car il faut convenir qu'elle n'eſt pas ſans difficulté. Auſſi laiſſons-nous au Lecteur à juger combien cette entrepriſe nous a coûté de peines, de ſoins, de recherches & de dépenſe, ſi l'on peut mettre au rang des choſes qui coûtent, ce qui plaît, ce qui nous attache, & que la gloire ſuit, ſi l'on a rencontré juſte.

Un Ecrivain, qui s'attend avec quelque apparence à cette gloire & à cette couronne, qui l'enviſage & qui la voit comme ſuſpendue au-deſſus de ſa téte, & prête à lui étre accordée à la fin de la carriére, travaille avec plus de ſoin & d'ardeur; cette ardeur, loin de s'éteindre à la vûe des difficultez, a toujours augmenté en nous, parce que nous avons, à ce qu'il nous ſemble, plus de raiſon d'eſpérer qu'un autre qui entreprendra d'écrire ſur le méme ſujet. Au moins nous avons tâché de conduire nos Lecteurs à travers de nouvelles terres & de païſages tout nouveaux. On a parſemé cet Ouvrage d'un grand nombre de Figures. Sans ce ſecours on auroit beaucoup de peine à bien comprendre, par une ſimple narration, ou méme par une éxacte deſcription, une infinité de choſes qui ont beſoin d'étre accompagnées de Plans & de Figures; nous ne nous contentons pas de cela, nous tâchons encore d'éclaircir les ſujets qui nous paroiſſent les plus importans par des raiſons & par des faits, & que nous étaions encore de l'autorité des Auteurs les plus reſpectables, ce qui nous a ſemblé infiniment plus utile que les meilleurs raiſonnemens.

TRAITE'



TRAITÉ
DE L'ATTAQUE
ET
DE LA DÉFENSE DES PLACES
DES ANCIENS.

PREMIERE PARTIE.
DE L'ATTAQUE.

ARTICLE PREMIER.

Il y a moins d'art & de ſcience dans l'Attaque que dans la Défenſe des Places.

LE ſiége de Lilybée eſt le chef-d'œuvre de l'intelligence, de la conduite, du courage, & de la patience des deux Nations qui ſe diſputérent ſi longtems & ſi opiniâtrément l'Empire. C'eſt dans ce ſiége célébre où l'on vit pratiquer dans les deux partis ce que l'attaque & la défenſe ont de plus fin, de plus ruſé, de plus hardi & de plus

tout le mérite ſi elle eſt priſe ; ou la honte, ſi l'aſſiégeant ſe voit contraint de quitter partie.

On voit tous les jours des faiſeurs de ſiéges, & des preneurs de villes avec les talens acquis pour n'en prendre aucune ; ils emploient trois ou quatre mois ou un habile homme n'en emploie qu'un, & celui qui ſe défend, qui pourroit réſiſter ſix mois contre une attaque ſans art, ne ſe ſoutient qu'un mois ou ſix ſemaines. S'il paſſe au-delà c'eſt un Imilcon, c'eſt un Héros dans l'opinion de la populace ; & cependant les aſſiégeans, comme les aſſiégez, ſoit qu'ils réüſſiſſent, ou qu'ils échouent, ne paſſent pas pour cela pour fort habiles, & ne le ſont pas en effet.

Démétrius qu'on appelloit le preneur de villes, n'en aſſiégea jamais qu'il ne s'en rendît le maître. Il fut longtems ſans trouver un homme capable de lui tenir tête. Le ſiége de Rhodes, comparable à celui de Lilybée, dans preſque toutes ſes circonſtances, lui fit trouver cet homme, qui plus habile & plus éclairé que lui, mit à bout ce grand Maître de l'art, qui n'oublia pourtant rien de tout ce que ſon eſprit, vif & fécond en expédiens & en reſſources, put lui ſuggérer pour réüſſir dans une entrepriſe ſi célébre. Ruſes, travaux, machines nouvelles & extraordinaires d'un eſprit inventif & profond, tout céda à une intelligence plus grande & plus étendue. Ce grand Capitaine fut enfin forcé de lever honteuſement le ſiége : je dis honteuſement, car on ne ſauve jamais ſa réputation par un traité, lorſqu'une néceſſité amenée par la ruïne prochaine d'un projet nous y force.

Ce n'eſt pas tant l'attaque que je conſidére que la défenſe ; parce que celle-ci eſt plus profonde & plus ſçavante, quoique d'ailleurs nous ſçachions fort bien qu'une défenſe n'eſt belle & glorieuſe qu'autant qu'elle répond au merveilleux de l'attaque. Il eſt de cela comme des batailles rangées, dont la célébrité dépend de l'intelligence des deux Chefs & de l'excellence de leurs ordres.

J'eſtime les Romains dans leur hardieſſe, dans leur conduite ; dans la grandeur de leurs travaux, & dans tout ce qui reléve une entrepriſe auſſi grande que celle de Lilybée ; mais nous ne ſçaurions nous empêcher d'admirer le courage, la patience, la prévoiance, l'habileté & la ſageſſe d'Imilcon, qui défendit cette place, & qui fit échouer tout ce que l'art a de plus redoutable par l'oppoſition d'un plus grand, & par cette réſolution déterminée de périr ou de vaincre. Il y a toujours de la honte à cé-

der un dépôt à tout autre qu'à celui qui nous l'a confié, ſans avoir auparavant tenté tous les efforts, & éprouvé tous les maux & tous les périls qui naiſſent des grandes extrémitez, & épuiſé toutes les reſſources du courage & de l'intelligence. Imilcon en vit le bout, il ne déſeſpéra pourtant de rien.

Les Romains avoient pouſſé leurs travaux juſques dans la ville, où les aſſiégez s'étoient retranchez; il jugea bien que les chicanes d'un bout de terrain qui lui reſtoit, ne ſerviroient qu'à prolonger le ſiége de quelques jours. Dans les périls preſſans on a recours aux remédes extrêmes plutôt qu'aux palliatifs; il n'en vit point d'autre que de faire une ſortie générale, & de tomber ſur les travaux des Romains; il fit des efforts ſurprenans ſans aucun ſuccès. Le voilà réduit aux abois, diſoit-on peut-être, c'eſt le dernier ſoupir de la place, elle n'a plus qu'un bout de vie, mais une criſe la tira d'affaire.

Imilcon ſe vit aux derniers périls, lorſqu'un ſecours, auquel il ne s'attendoit plus, eſt pouſſé dans le port par un vent frais & favorable, comme s'il eût été lancé par une machine; il conçoit de nouvelles eſpérances, & ſes troupes reprennent une nouvelle ardeur; il en profite à l'inſtant, & revenant ſur nouveaux frais, avec de plus grandes forces, les aſſiégeans ſont attaquez de toutes parts, avec tant de vigueur & de conduite, qu'après un combat, qui dura une partie de la nuit, ils furent obligez de céder & d'abandonner leur ſiége par l'incendie de leurs machines, qu'ils virent brûler à leurs yeux. Tout autres que des Romains euſſent laiſſé là Lilybée, & cent autres places où il y auroit eu de tels Gouverneurs; ils ne ſe trouvérent pas de cette humeur, ils rentrérent humiliez dans leur camp, & tournérent leur ſiége en blocus. Jamais les Carthaginois n'acquirent tant de gloire que dans celui-ci, ſi fécond en événemens extraordinaires. On vit plier cette patience tant vantée des Romains, mais elle ne rompit pas. Les grands hommes, qui ſentent leur mérite, ne ſe retirent pas aiſément ſur leurs pertes; ils ne déſeſpérent & ne ſe rebutent jamais, parce que les mêmes choſes qui nous portent à la patience & à attendre du tems, nous rendent opiniâtres à ſupporter tout ce que la mauvaiſe fortune a de plus fâcheux; l'attente vient du fond du courage & de notre intelligence: de là naiſſent les reſſources dans les affaires les plus délabrées. On peut comparer les Romains aux reſſorts qui prêtent & cédent à la puiſſance qui les preſſe pour revenir bientôt dans leur état naturel

C'étoit le caractére, ou pour mieux dire la politique de ces grands hommes d'attendre le tems & l'occaſion, ſans abandonner leurs entrepriſes; c'eſt ce qu'on appelle pâtience militaire, ſouvent plus puiſſante que la force.

ARTICLE II.

Différentes méthodes des Anciens dans l'art de prendre les places.

UN ſiége auſſi important que celui de Lilybée, demandoit non ſeulement des préparatifs conformes à la grandeur de cette entrepriſe, mais encore des meſures & des précautions très-ſérieuſes pour s'empêcher d'être inquiétez & troublez. Les Romains n'en oubliérent aucune. Les Carthaginois avoient une armée ſous Drépane: ſoit qu'ils fuſſent étonnez des infortunes précédentes, ou que leur foibleſſe les mît hors d'état de paroître en campagne contre les forces réünies des Romains, ils attendirent l'occaſion de les attaquer lorſqu'ils les verroient engagez dans leur ſiége, & diviſez en différens quartiers autour de la place. Ç'eût été un bon coup à faire, ſi les aſſiégeans ne ſe fuſſent pas précautionnez par de bonnes lignes de circonvallation & de contrevallation, qui les miſſent en état de ne rien craindre & de faire leur ſiége en repos. Ces lignes environnantes, dont nous devons l'invention aux Anciens, & dont nous ignorons l'origine, méritent d'être traitées avec ſoin; mais avant que de nous y engager, il nous importe de donner une petite idée de leurs différentes méthodes d'attaquer & de prendre les places, & ces méthodes ſont les mêmes dont nous nous ſervons aujourd'hui, ſans qu'il nous ait paru que nous aions enchéri ſur aucun des peuples qui les ont pratiquées. On peut les réduire à ſix.

La premiere regarde les attaques par ſurpriſe, qu'on peut appeller ſourdes, ou cachées; ce qui ſe fait par le moien des intelligences qu'on a dans la ville qu'on veut ſurprendre, ſoit avec les habitans, ſoit avec ceux de la garniſon, ſoit par le peu d'expérience, ou la négligence du Gouverneur, ſoit enfin en faiſant entrer des ſoldats déguiſez qu'on introduit ſécretement dans la place.

La ſeconde eſt celle qui ſe fait d'emblée ou d'inſulte, & haut-à-la-main, par une eſcalade environnante, ou en pluſieurs endroits, en donnant en même tems de fauſſes alarmes. Celle-ci

doit tenir un peu de la ſurpriſe, elle dépend du ſecret des préparatifs & de celui de la marche.

La troiſiéme peut être miſe au rang de celles de la ſeconde eſpéce. La différence ne conſiſte, qu'en ce que l'eſcalade étoit général, & que la cavalerie y entroit pour quelque choſe. Dès que l'armée étoit arrivée auprès de la ville, elle ſe rangeoit ſur trois lignes. La premiere compoſée de troupes armées à la légére, c'eſt-à-dire des Archers & des Frondeurs. La ſeconde marquée par la trace des troupes péſamment armées, & la troiſiéme de toute la cavalerie, qui formoit une ligne environnante autour de la place, partagée par eſcadrons, les eſpaces de l'un à l'autre plus ou moins grands ſelon le nombre, & l'étendue du terrain qu'elle embraſſoit. Lipſe & ſes Copiſtes, n'ont pas penſé en la rangeant comme ils ſont, que les Anciens avoient très-peu de cavalerie, à peine un dixiéme. Lipſe & ſes Echos ſont paroître un tiers plus de cavalerie qu'il n'y a d'infanterie.

Ces trois lignes formoient chacune un cercle autour de la ville, & à meſure qu'elles s'en approchoient le cercle devenoit plus petit; de ſorte qu'il ne reſtoit aucun intervalle, ou fort peu entre les corps. Dès qu'on étoit arrivé ſur le bord du foſſé, car il falloit qu'il fût ſec pour ces ſortes d'attaques bruſques & d'inſulte, les Frondeurs, & les Archers & autres gens de traits faiſoient pleuvoir une grêle de fléches & de pierres contre ceux qui paroiſſoient aux défenſes: alors les péſamment armez décendoient en hâte dans le foſſé, s'avançoient au pied des murailles, où ils appliquoient des échelles. Les autres formoient la tortue, pour ſapper les murs. Les Romains appelloient cette ſorte d'attaque, *corona capere*. Les eſcalades ſont plus rares aujourd'hui qu'elles ne l'étoient anciennement; peu de gens en ont vû, je me ſuis trouvé à une à Modéne ſur la fin de la campagne de 1706. Montécuculi ſemble approuver l'attaque en couronne, & la propoſe. *Pendant l'eſcalade*, dit-il, *qu'il y ait des fuſeliers commandez pour tirer continuellement aux flancs & aux défenſes.*

La quatriéme eſt celle qui ſe fait pendant un aſſaut, pour faire diverſion des forces des aſſiégez, pendant qu'on donne ſur toutes les bréches. Le Marquis de Goeſbriand, qui défendit Aire avec tant de bravoure, d'intelligence & d'obſtination, faillit à éprouver une pareille avanture. Les Généraux ennemis s'y étoient déterminez, voyant qu'il tenoit bon nonobſtant

trois ordres du Roi, qui lui ordonnoit de rendre la place.

La cinquiéme ſorte d'attaque eſt lente, c'eſt celle qui ſe fait par blocus. On ſe ſert de cette méthode contre les places qui ne peuvent être aſſiégées à cauſe de leur force extraordinaire, ou contre les grandes villes puiſſamment fortifiées, & défendues par de groſſes garniſons.

La ſixiéme & la derniere, c'eſt ce que nous appellons ſiége dans les formes, réglé & de pied-à-pied. Voilà les différentes maniéres d'attaquer & de prendre les places dont les Anciens ſe ſervoient, & qui nous ſont communes avec eux. A l'égard des ſiéges réguliers & de vive force dont nous uſons aujourd'hui, nos pratiques ſont peu différentes : diſons plutôt, elles ne different en rien des anciennes. C'eſt ce que nous prouverons par des faits inconteſtables. Nous commencerons par les lignes de circonvallation & de contrevallation.

ARTICLE III.

L'inveſtiture des Anciens, leurs lignes de circonvallation & de contrevallation.

IL y a une infinité de choſes de pratique à la guerre, dans l'attaque comme dans la défenſe des places, dont on ne ſçauroit découvrir l'origine ; peu s'en faut que je ne diſe dans tout ce qu'il y a de grand & d'eſſentiel. Mais, diront quelques-uns, les Hiſtoriens nous apprennent le nom des Inventeurs. Gardons-nous bien de les croire, & d'en croire aucun. Les Grecs pleins de l'opinion de leur mérite, s'attribuent les plus belles découvertes militaires. Ils nomment leurs gens & le païs de leur naiſſance, vanité impertinente ; pas un mot de vrai : ils cédent aux Carthaginois l'invention du belier, la principale piéce de l'art de prendre les places. Les Romains ne veulent pas non plus ſe dépouiller de la gloire d'une infinité d'uſages & de découvertes dont ils ſe diſent les créateurs & les inventeurs, viſions que cela ; nous les en dépoſſédons ſans aucun ſcrupule. Les Modernes ſe mêlent auſſi d'en avoir, leurs tranchées, leurs paralléles, leurs ſappes, leurs galeries ſouterraines, leurs batteries ; tout cela, diſent-ils, eſt tiré de leur cerveau : ils s'abuſent très-groſſiérement ; ils apprendront ici tout doucement à ſe mieux connoître.

Herodote nous apprend qu'Harpage, aiant été fait Général de l'armée de Cyrus, *paſſa en même tems dans l'Ionie, où il prenoit aiſément les villes*, dit l'Auteur, *par le moien d'une circonvallation, dont il les environnoit, après avoir contraint les habitans de ſe retirer entre leurs murailles, & la premiere des Ioniens, dont il ſe rendit le maître par cette invention, fut la ville de Phocée.* L'Auteur Grec eût pû remonter plus haut que le tems de Cyrus pour trouver les lignes de circonvallation & de contrevallation, qu'il attribue fauſſement à Harpage. Il s'en faut bien qu'il en ſoit l'inventeur, elles étoient en uſage pluſieurs ſiécles avant que les Perſes fuſſent au monde, & qu'ils y fiſſent figure. Je m'étonne que Lipſe, qui avoit une ſcience ſi vaſte, s'en ſoit tenu ſeulement aux Grecs & aux Romains, ſans porter plus loin ſa vûe dans ce qu'il nous apprend des lignes environnantes dans les ſiéges. S'il eût pris garde au paſſage d'Herodote, les peuples d'Occident ſe fuſſent vûs dépoſſédez de cette invention. Mais pourquoi recourir à Herodote ? Qui l'empêchoit de chercher dans les Hiſtoriens ſacrez ? S'il n'y eût pas trouvé la ſource de ces ſortes de pratiques, du moins en eût-il fort approché. On ignore qui des Egyptiens, des Juifs, des Aſſyriens, ou des Médes, s'en eſt ſervi le premier. Je pancherois plutôt pour les premiers que pour les autres, parce que je les crois plus anciens. Moïſe ſe retrancha toujours dans ſes campemens. L'Ecriture ne dit pas qu'il ait été le premier qui ſe ſoit ſervi de ces ſortes de précautions; & lorſqu'elle parle de l'inveſtiture des villes, on ne voit rien qui puiſſe marquer ou faire conjecturer que c'eſt pour la premiere fois; nous ne ſommes donc aſſûrez de rien. Nous ne pouvons pas non plus nous en tenir au témoignage des Auteurs Grecs, plus anciens que les Latins, puiſqu'ils laiſſent un intervalle infini d'années entr'eux & les Livres ſacrez, qui les démentent dans une infinité d'uſages, de pratiques & d'inventions militaires, que les nations d'Occident ont priſes de celles de l'Aſie. Il ſe peut auſſi que les unes & les autres aient eu les mêmes penſées & les mêmes vûes; mais il ſera toujours vrai que les plus anciennes dans une infinité d'inventions, dont on ne voit point l'origine, doivent être attribuées à celles-ci plutôt qu'aux autres qui ſont plus récentes, & qui ſont ſorties de ces premieres. Les lignes de circonvallation & de contrevallation, & tout ce qui ſert à nous couvrir contre les attaques des ennemis, ou pour les enfermer lorſqu'on eſt en état de le faire, viennent naturellement à l'eſprit; je conclus de-là qu'elles

Herod. l. 1.

ſont

ſont auſſi anciennes que le tems, où l'on commença d'enfermer les villes de murailles, dès qu'on s'aviſa de les attaquer & de les prendre. Ces ſortes de lignes environnantes étoient en uſage longtems avant Moïſe. Les premiéres, dont l'Ecriture faſſe mention, n'ont rien qui ſente l'ignorance des premiers tems : on les voit toutes parfaites, ſans qu'il paroiſſe que ceux qui ſont venus mille ans après, & de là au ſiécle où nous vivons, aient enchéri ſur les premiers, & fait aucun changement du moins dans l'eſſentiel, les Généraux augmentant ou diminuant ſelon les forces de l'ennemi, ſelon leurs craintes ou leurs idées.

Lipſe s'eſt fort étendu ſur cette matiére. Le Pére Daniel n'a pas crû qu'on pût percer plus loin que cette habile Ecrivain ; il l'a preſque tout copié, il s'eſt donc trompé. S'il avoit conſulté l'Ecriture, puiſque l'autre ne l'a point fait, il nous eût appris de fort bonnes choſes ; & nous euſſions vû que la méthode d'environner les villes par un foſſé & un retranchement contre les aſſiégez, & un autre en dehors du côté de la campagne, & le camp entre ces deux lignes, étoit en uſage parmi les nations Aſiatiques longtems avant les Grecs & les Romains, & peut-être pluſieurs ſiécles avant Moïſe. *Lorſque vous mettrez le ſiége devant une ville*, dit ce grand Légiſlateur, *& que vous l'aurez environnée de fortifications pour la détruire. Vous ne couperez point les arbres fruitiers, & vous ne ravagerez point la campagne des environs en coupant les arbres ; car ce n'eſt que du bois, & non pas des hommes capables de vous faire la guerre. Que ſi ce ſont des arbres ſauvages & qui ne produiſent point du fruit, vous les pouvez couper pour en faire des fortifications.*

Lip. Poliorc. Dial. 1. 2.

Hiſt. de la Milice Franç. t. 1. l. 7. c. 2.

Deut. c. 20. 19.

On emploioit ces ſortes de moiens & de précautions lorſque les villes étoient extrêmement fortes & peuplées, on les bloquoit par une ligne ou par une contreligne avec ſon foſſé paliſſadé en dedans, & quelquefois ſur le berme avec un parapet, dont on ſoutenoit les terres par un faſſinage. » Ce ſont proprement les foſſez, les murs, les paliſſades, les terraſſes, » dont on environnoit la ville, qui ſont appellez *Matzur*, dit un des plus célébres Commentateurs * de notre ſiécle, » tout » cela ne pouvoit ſe faire ſans emploier les arbres de la campagne. Ce qu'il y a de bien admirable dans ces ſortes d'ouvrages, c'eſt qu'ils ſont tous ſemblables à ceux des Grecs & des Romains dans leur conſtruction, ſi l'on en excepte les tours, qui donnoient des flancs à ces ſortes d'ouvrages ; je ne

* Dom Calmet, Comm. litt. ſur le Deut. ch. 20.

me ſouviens pas d'en avoir remarqué dans les camps des Hébreux, non plus que dans ceux des peuples contre leſquels ils étoient en guerre, avant le ſiége de Jéruſalem par Nabuchodonoſor.

Il y a un ſi grand nombre de paſſages dans les Auteurs ſacrez, qui démontrent pleinement les lignes de circonvallation & de contrevallation, qu'il ſeroit ſuperflu de les rapporter, & même de les indiquer aux Lecteurs, nous nous bornons à un petit nombre, & je crois que cela ſuffit. Le Prophéte Iſaïe parle de ces ſortes d'ouvrages comme d'une choſe qui n'étoit pas nouvelle de ſon tems; car il promet au Roi Ezéchias que Sennacherib n'aſſiégera point Jéruſalem, qu'il n'entreprendra rien ſur elle, & qu'*elle ne ſera point environnée de retranchemens ni de terraſſes.* Ces retranchemens ſignifient que le Roi des Aſſyriens n'en feroit point l'inveſtiture, & qu'il ne l'environneroit pas d'une ligne de circonvallation.

Le Prophéte va encore plus loin, il diſtingue la ligne environnante des terraſſes, qu'il ne confond pas avec l'autre; car ces terraſſes, ſi je ne me trompe, ne marquent pas toujours de hautes élevations de terre, qui dominoient les murs, ou qui les égaloient preſque en hauteur, ſur leſquelles on élevoit des tours, ou des machines de jet, & où l'on plaçoit des archers, des frondeurs, & autres gens de traits; ce ſeroit tout cela dans le ſens de Dom Calmet, je crois qu'il ſe trompe; c'étoit ſeulement un épaulement environnant ſur le bord du foſſé, tout ſemblable à nos tranchées, où les archers & les frondeurs tiroient à couvert & ſans ceſſe contre les défenſes de la ville, pendant qu'on l'inſultoit de toutes parts. On voit même en pluſieurs endroits de l'Ecriture, que ces ſortes d'ouvrages ne ſervoient pas ſeulement à cet uſage; mais encore de contrevallation pour brider & reſſerrer de plus près ceux de la place. Je m'en apperçois dans un paſſage du ſecond Livre des Rois dans la guerre contre Saba ſous le régne de David. *Joab & ſes gens*, dit l'Auteur ſacré, *vinrent donc l'aſſiéger à Abela & à Beth-Maacha; ils élevérent des terraſſes autour de la ville, & ils l'envelopérent, & tous les gens de Joab travaillérent à ſapper la muraille.*

Les Commentateurs ne ſont pas d'accord à l'égard de ce paſſage. Grotiûs prétend qu'ils comblérent le foſſé de la ville pour pouvoir attacher plus aiſément l'eſcalade. La conjecture du Commentateur Bénédictin me paroît plus juſte à certain

égard ; mais non pas en tout, *j'aime mieux dire que ſuivant l'ancienne maniére d'aſſiéger les places*, dit-il, *ils élevérent des terraſſes contre les murailles pour y placer des archers qui tiroient ſur ceux qui défendoient les murs, & donnoient par là le loiſir aux aſſiégeans d'aller à la ſappe.* Je conviens de cela, mais non pas tout-à-fait dans le ſens de Dom Calmet. Le verſet ſuivant eſt contre Grotius. D'où vient donc que les Commentateurs n'y ont pas pris garde ? Citons le paſſage, je m'aſſûre que bien des gens m'en ſçauront gré. *Alors une femme de la ville, qui étoit fort ſage, écoutez, écoutez, écoutez : dites à Joab qu'il s'approche, & que je veux lui parler.* S'il s'agiſſoit d'une contrevallation, comme Grotius le prétend, la voix de cette femme n'eût pû être entendue ; car le terme de contrevallation ſignifie un retranchement qu'on fait autour du camp de la ville aſſiégée. L'Auteur ſacré ſe ſert de deux termes. *Ils élevérent*, dit-il, *des terraſſes :* ſelon mon ſens il entend qu'ils tirérent un retranchement autour de la ville ; il ajoûte enſuite, & ils *l'envelopérent, & tous les gens de Joab travaillérent à ſapper le mur.* Cela veut dire qu'ils s'avancérent ſur le bord de la contreſcarpe, où ils tirérent un foſſé, ou un épaulement tout autour ſemblable à nos tranchées, comme je l'ai déja dit plus haut, qu'on garnit de toutes ſortes d'armes de jet.

Dom Calmet a cru que Joab avoit fait élever une terraſſe, un cavalier, ou pour mieux dire, un amas prodigieux de terre autour de la ville. Cela ne me paroît pas vraiſemblable ; l'Hiſtoire ne nous fournit aucun éxemple d'un travail ſi immenſe, outre que Joab ne ſe morfondit pas longtems devant la place ; il vaut mieux croire qu'on environna la place, outre la circonvallation & la contrevallation, d'une tranchée environnante ſur le bord du foſſé, & peut-être y communiquoit-on du camp par une communication oblique. Cet uſage étoit, je crois, longtems avant David, & même avant Moïſe. Je ſuis fort du ſentiment du Bénédictin, qui croit que Joab emploia dans ce ſiége tout ce que la guerre fournit de meſures & de précautions. Il vouloit prendre le Chef des rebelles ; mais comme ceux-ci n'étoient pas tous enfermez dans la place, il ſe précautionna contre leurs attaques par une circonvallation & par une autre oppoſée.

On voit dans le dernier ſiége de Jéruſalem par Nabuchodonoſor, Roi de Babilone, que ce Prince ſuivit la même méthode contre Abéla. Il ne faut pas douter qu'il n'eût couvert ſon

ſiége d'une circonvallation contre les entrepriſes du Roi d'Egypte, qui marchoit au ſecours de Sédécias, & une autre de contrevallation oppoſée à ceux de la ville, quoique l'Ecriture n'en parle pas ; elle dit ſeulement que *la ville étoit enfermée par une circonvallation qu'il avoit faite juſqu'à l'onziéme année du Roi Sédécias.*

Rois, ch. 24. v. 2.

On peut voir par ce que nous venons de dire, que ce n'eſt pas dans les Hiſtoriens Grecs & Latins qu'il faut aller chercher les monumens militaires & les uſages les plus anciens, mais dans les Livres ſacrez des Hébreux. *C'eſt la ſource*, dit l'éclairé Bénédictin que je viens de citer, *où tous les peuples doivent venir puiſer, s'il veulent vérifier & rectifier ce que les plus anciens de leurs Ecrivains racontent touchant leurs Hiſtoires*, & les différens uſages comme les diverſes méthodes dans certains arts & certaines ſciences dont ils ſe diſent les auteurs & les inventeurs.

D. Calmet, Diſſert. ſur la milice des Hébr.

Ceux qui prétendent qu'Homére, le plus ancien Ecrivain Grec, avoit emprunté toutes ſes connoiſſances dans les Livres ſaints, ſe font des illuſions. M. & Madame Dacier ne ſont pas les ſeuls qui y ſoient tombez ; ſur quoi fondez ? Sur certaines phraſes qui ſont conformes à l'Ecriture : cela ne prouve rien. Ce grand Poëte ne connut jamais les Hébreux ni leurs Livres ; car s'il y eût puiſé, il ne faut pas douter qu'il n'eût mis en jeu les lignes de circonvallation & de contrevallation dans ſon ſiége de Troie, dont l'exiſtence eſt imaginaire, & auquel on ne ſçait quel nom donner : car il n'eſt ni ſiége, ni blocus. Il place l'armée Gréque fort loin de la ville & ſur le bord de la mer, où il imagine un camp, qu'il fortifie de part & d'autre d'un mur & d'un foſſé, dans le fond duquel il plante une paliſſade, & le tout flanqué de tours d'eſpace en eſpace. S'il eût connu l'inveſtiture Aſiatique, & ſes deux lignes environnantes, croiez qu'il n'eût pas manqué d'en faire un ornement de ſon Poéme. Il eſt certain qu'il ne connoiſſoit pas même les Livres des autres nations de cette partie du monde. Il lui ſuffiſoit de voiager pour ſe mettre au fait de bien des choſes, à l'égard de la guerre : car leurs machines de jet, comme les baliſtes & les catapultes, & le belier même, éxiſtoient longtems avant qu'il y eût des Homéres au monde. Il ignoroit donc tout cela. Cette ignorance a produit un profond ſilence ſur les choſes ſi dignes d'être inſérées dans un Poéme : il eſt hors de doute qu'il en eût mieux valu, & que tout ce qu'il eût débité là-deſſus eût été nouveau à ceux de ſon païs, & lui eût fourni une infinité d'idées.

Digitized by Google

& de penſées poétiques, infiniment plus relevées que celles qu'on admire tant dans ſon Poéme, & qu'on met au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de grand & de ſublime.

ARTICLE IV.

Les Grecs & les Romains n'ont pas beaucoup enchéri ſur les nations de l'Aſie à l'égard des lignes de circonvallation & de contrevallation.

LA méthode des Grecs, comme celle des Romains, & des autres peuples Occidentaux, dans leur maniére de ſe retrancher dans leur camp & dans leurs ſiéges, ne différoit preſque en rien de celle des Hébreux & des peuples voiſins de cette nation. Leurs lignes de circonvallation & de contrevallation étoient compoſées d'un foſſé & d'un parapet, quelquefois paliſſadé ſur berme, ou dans le fond du foſſé comme celui d'Homére. Je ne vois pas que les Hébreux ajoûtaſſent des tours à leurs retranchemens pour avoir des flancs, au lieu que les Grecs & les Romains les emploioient par tout; mais il faut bien ſe garder de croire que ces tours fuſſent de charpente, à l'égard des lignes environnantes, elles ne coûtent rien à faire aux Hiſtoriens ſans expérience, ils ont toujours quelque bois voiſin de réſerve qui les tire d'affaire: deux mots leur ſuffiſent pour trouver tout ce qu'il leur faut dans une circonvallation & une contrevallation de deux ou trois lieues, où à peine une forêt ſuffiroit aux aſſiégeans pour leur conſtruction, ſans compter le tems qu'il faudroit pour les conſtruire; outre que ces tours ne pouvoient être placées que dans l'intérieur des retranchemens, & non en dehors, comme cela ſe voit dans Céſar; elles ne donnoient donc aucun flanc. Ceux qui traduiſent les Hiſtoriens Grecs & Latins, & particuliérement ces derniers, doivent être perpétuellement ſur leurs gardes là-deſſus: car toutes les fois qu'ils trouvent dans leur Auteur que les aſſiégeans dreſſérent des tours à une certaine diſtance les unes des autres pour avoir des flancs, on doit être aſſûré que ces tours étoient compoſées d'un foſſé, & d'un parapet de terre plus élevé que le retranchement. Les Hiſtoriens militaires ne ſe trompent guéres là-deſſus; mais les autres, qui n'ont jamais fait la guerre, ne pouvant s'imaginer, qu'on en peut élever d'autres que de *bois*, y

ajoûtent le mot de leur pure autorité ; de ſorte que le Lecteur ne ſçait plus où il en eſt, & ſe demande en lui-même, où l'on a pû trouver tant de bois & tant d'ouvriers ; il regarde cela comme une merveille : ces altérations ſont infinies dans les Hiſtoriens de l'antiquité. Cette digreſſion m'a paru tout-à-fait importante.

Soit que les Grecs aient pris des peuples de l'Aſie leurs lignes de circonvallation & de contrevallation, & les Romains des Grecs, ou que la conformité des vûes leur ait fait faire cette heureuſe découverte, ou plutôt les ſeules idées du ſens commun qui les conduiſoit naturellement & ſans aucun effort d'imagination à ces ſortes d'uſages de précautions ; enfin ſoit que toutes ces raiſons aient concouru à cette découverte dans l'art de prendre les places, il eſt certain que les peuples d'Occident ne les ont pratiquées que fort longtems après les Orientaux.

Nous ne pouvons pas aſſûrer ſi ceux-ci ont pouſſé plus loin cette partie de la guerre, parce que leurs Annales & leurs Hiſtoires, qui renfermoient leurs actions & les événemens mémorables de leur païs, ne ſont pas venues juſqu'à nous, quoiqu'elles ſubſiſtaſſent encore du tems de Joſeph, qui les cite. Nous ne laiſſons pourtant pas, malgré les ténébres d'une antiquité de tant de ſiécles, de rencontrer la lumiére dans une infinité de paſſages de l'Ecriture ſur ce qui regarde la guerre, & de voir pleinement cette lumiére comme en plein midi. Nous ne voions rien chez les Grecs & chez les Romains, que les Hébreux & les autres peuples de l'Aſie n'euſſent auparavant pratiqué. Si les Auteurs ſacrez fuſſent entrez dans un plus grand détail des ſiéges qu'ils n'ont fait, ou que les Annales, ou les Hiſtoires des autres peuples n'euſſent pas été perduës, je ne ſçai ſi les Grecs & les Romains ne ſeroient pas au-deſſous des Orientaux, à l'égard d'une infinité d'inventions que les premiers s'attribuent.

Je ſuis perſuadé que les premiéres fortifications de campagne & les premiéres lignes environnantes, dans les blocus & les ſiéges des places des Anciens, ont été faites d'arbres coupez, étendus tout de leur long avec toutes leurs branches, que nous appellons abattis. Si cette maniére de fortification n'eſt pas la primitive, j'oſe aſſûrer, (quoiqu'on diſe que les premiéres inventions ſont imparfaites & informes dans leur commencement,) qu'elle étoit la meilleure & la plus forte, comme elle l'eſt encore aujourd'hui. Tous les peuples du monde l'ont connue & l'ont pratiquée : on la trouve par tout dans les Hiſtoriens

de l'antiquité. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Denis d'Halicarnaſſe, Plutarque, & une infinité d'Auteurs Grecs & Latins, tous généralement font mention de ces ſortes de fortifications; il n'eſt pas juſqu'aux Modernes qui ne s'en ſoient ſervis: mais ceux-ci en connoiſſent bien moins la force & le mérite que les Anciens. Cette méthode regardoit plutôt les camps que l'inveſtiture des villes, où il en eût fallu un trop grand nombre.

On voit dans Plutarque que l'armée Romaine s'étant trouvée aſſiégée par les Volſques, Camillus marcha au ſecours, *& faiſant un grand circuit autour du mont Marcius, ſans être apperçû des ennemis, il alla camper derriere eux, & par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les aſſiégez de ſon arrivée. A cette vûe ils reprirent courage, & réſolurent de ſortir pour combattre: mais les Latins & les Volſques ſe renfermérent dans leur camp, qu'ils retranchérent & fortifiérent par de bonnes paliſſades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers.* Plut. Cam. On trouve encore dans Tacite que Germanicus s'étant ouvert un paſſage à travers la forêt de Cécia, ſe fortifia dans ſon camp par des arbres coupez. Tacit Ann. l. 1.

La circonvallation de Platée, par les Lacédémoniens & les Thébains, me paroît très-remarquable. Cet Auteur dit qu'Archidamus, Roi de Lacédémone, renferma la ville d'une circonvallation d'arbres étendus tout de leur long & près-à-près, avec toutes leurs branches entrelaſſées les unes dans les autres, & tournées du côté de la ville, pour empêcher que rien n'entrât ni ne ſortît de la place; il ne manqua pas d'oppoſer les mêmes obſtacles contre les ſecours qui pouvoient venir du dehors. Après cela l'on commença le ſiége, qui eſt un des plus célébres de l'antiquité par la grandeur des travaux de part & d'autre, & plus encore par la réſiſtance & l'intelligence de ceux de la ville, qui réduiſirent les aſſiégeans à abandonner le ſiége, & à le tourner en blocus. C'eſt dans ce blocus où l'on voit changer ces deux lignes environnantes d'arbres coupez, en une autre toute différente & d'un travail immenſe, après tant d'autres ouvrages qui ne l'étoient pas moins. La deſcription que Thucydide nous en donne, doit avoir ici ſa place. Nous nous ſervirons de la traduction d'Ablancourt, parce qu'il ramaſſe & tranſporte ce qu'il trouve de trop écarté dans ſon Auteur, pour faire voir tout l'état des deux lignes dans un même lieu, ce qui rend la deſcription plus nette & plus facile à comprendre, quoi-

qu'elle ne ſoit pas ſans quelque beſoin de Commentaire, malgré les ſoins du Traducteur. Il nous importe d'autant plus d'éclaircir cette affaire-ci, que Lipſe, & tous ceux qui l'ont copié, n'y ont vû que ténébres. La figure qu'il en donne eſt honnêtement fauſſe; ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'Ablancourt, plus éclairé, s'il n'étoit plus ſçavant, n'y a guéres davantage compris.

Lipſ. Poliorcet. con dialog. 1.

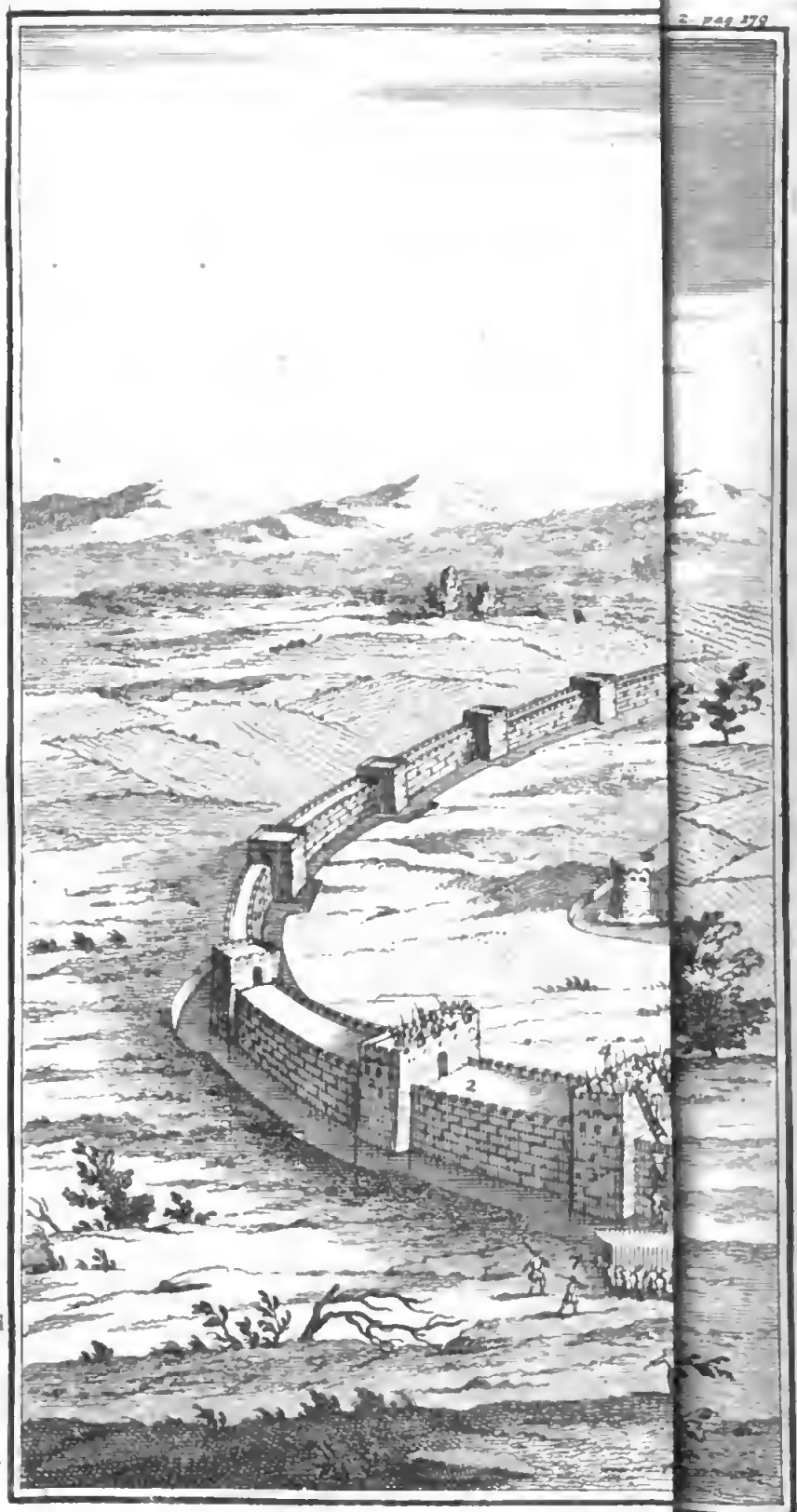
La circonvallation, dit l'Auteur Grec, *étoit compoſée de deux murailles à ſeize pieds de diſtance, & les ſoldats logeoient dans cet intervalle, qui étoit diſtingué par chambres: de ſorte qu'on eût dit que ce n'étoit qu'un ſeul mur avec de hautes tours d'eſpace en eſpace, qui occupoient tout cet entre-deux, pour pouvoir ſe défendre en même tems contre ceux du dedans & contre ceux du dehors. On ne pouvoit faire le tour des chambres qu'en paſſant à travers les tours, & le haut de la muraille étoit bordé d'un parapet de bois d'oſier, où l'on faiſoit la garde ordinairement: mais durant la pluie les ſoldats ſe mettoient à couvert dans les tours qui ſervoient comme de corps-de-garde. Voilà l'état de la circonvallation, qui avoit un foſſé de part & d'autre, dont la terre avoit ſervi pour faire la brique du mur.*

La circonvallation n'eſt autre choſe que la ligne du côté de la campagne. Il y en a une autre contre la ville. J'aimerois mieux traduire, *les deux lignes environnantes.*

Thucyd. l. 3.

Ces deux murs environnants n'étoient pas d'une grande circonférence; car outre que la ville étoit petite, ils les avoient élevez le plus près qu'ils avoient pû, & peut-être à la portée des machines, pour diminuer de la grandeur de l'ouvrage, n'en aiant rien à craindre à l'abri d'un mur: d'ailleurs l'eſpace d'entre les deux murs étoit en maniére de plate-forme, ou de terraſſe (2), ſous laquelle les ſoldats logeoient. C'eſt ce que Lipſe n'a pas remarqué, quoique cela fût très-aiſé à comprendre, car cette deſcription n'eſt pas ſi obſcure qu'on n'en puiſſe bien tirer des lumiéres, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir aux conjectures. Lipſe laiſſe un vuide entre les deux murs, au bas deſquels il bâtit les barraques des ſoldats, ſans faire attention qu'il n'y a qu'un eſpace de ſeize pieds, & qu'on entre par les tours d'une chambre à l'autre, étant viſible que l'entre-deux des murs n'eſt qu'un ſeul bâtiment & un corps de cazernes. Afin de donner à mes Lecteurs un éxemple qui les convainque, combien il faut regarder de près aux choſes, ſi l'on veut bien développer un fait qui ne peut être éclairci que par l'éxamen des circonſtances, l'entrepriſe d'une garniſon de la ville, qui ſe ſauva par deſſus la circonvallation, prouve manifeſtement la vérité de la plate-forme, quand même l'Hiſtorien Grec ne le diroit pas.

Ceux



T. 3 4

BLOCUS I

LILLE

Ceux qui ſe ſauvérent emploiérent des échelles, qu'ils appliquérent contre le mur intérieur (3); après l'avoir franchi ils arrivérent ſur la plate-forme (2), & ſe ſaiſirent des deux tours (4), (5); ils retirérent enſuite les échelles, & les tranſportérent de l'autre côté du mur extérieur (6), par où ils décendirent, & ſe mettant en bataille à meſure qu'ils arrivoient en bas, ils prirent enſuite le chemin d'Athénes à la faveur d'une nuit ſans Lune.

Si Lipſe avoit éxaminé avec un peu plus d'attention les circonſtances de cette entrepriſe, il auroit vû que l'eſpace entre les deux murs étoit couvert d'un plancher plat en forme de terraſſe, comme les toits des bâtimens des païs brûlans. Thucydide ne dit-il pas que l'intervalle des deux murs *étoit diſtingué par chambres, de ſorte qu'on eût dit que ce n'étoit qu'un ſeul mur?* Quoi de plus clair! Certains Critiques diront que ce paſſage ne ſuffit pas, qu'il peut être entendu d'un tout autre ſens; mais on va voir que ce ne peut être que dans un ſens forcé & de pure chicane: c'eſt ce que nous allons prouver d'une maniére inconteſtable.

Il eſt évident, par le récit de l'Hiſtorien Grec, que cette partie de la garniſon de Platée qui ſe ſauva par deſſus les deux murailles, n'appliqua les échelles qu'en deux endroits, d'abord au mur intérieur, & qu'après avoir gagné le haut les ſoldats décendirent par le mur du côté de la campagne. Si les deux murs n'avoient pas été joints par un plancher ou une plate-forme, au-deſſous de laquelle étoient les cazernes, ou les chambres environnantes, il eût fallu que les deux cens vingt hommes de la garniſon, qui s'échapérent, euſſent appliqué deux fois les échelles à chacune des deux murailles. Il falloit d'abord monter la muraille intérieure, la décendre enſuite, après avoir tiré les échelles de l'autre côté, revenir après cela au mur extérieur, & faire de même pour gagner la campagne; ce qu'on ne voit pas dans le texte. Il dit ſeulement qu'à meſure *qu'ils montoient* le mur du côté de la ville, *ils redécendoient de l'autre côté, & ſe rangeoient ſur le bord du foſſé* (7), *qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui ſe préſentoient.* Car ſi le logement des ſoldats de l'entre-deux des deux murailles, avoit été tel que Lipſe le repréſente dans la figure qu'il en donne, où il n'y a même aucun foſſé, qui doute que les Platéens n'euſſent été attaquez par les troupes ennemies, logées en bas dans l'entre-deux des deux tours, & que ceux des autres quartiers ne fuſſent venus

au ſecours des deux côtez, puiſqu'on ne communiquoit pas moins d'une tour à l'autre par le bas que par le haut? Mais ce qui prouve encore plus que tout cet entre-deux étoit couvert & en terraſſe, c'eſt qu'après qu'il y en eut eu un certain nombre de montez, ils paſſérent *des échelles du haut de la muraille contre les tours* pour gagner le haut; le Grec dit pluſieurs échelles. Or il n'étoit pas poſſible qu'on pût poſer pluſieurs échelles de front, l'épaiſſeur du mur ne le permettant pas; au lieu que la circonvallation étant couverte en terraſſe, il étoit aiſé d'en appliquer pluſieurs pour gagner le haut des tours.

J'ai bien crû que d'Ablancourt ſe trouveroit embaraſſé de ces échelles appliquées contre les tours au moment que les Platéens s'en rendirent les maîtres, & qu'il ne manqueroit pas d'y ajoûter une remarque, je ne me ſuis pas trompé; mais cette remarque n'éclaircit point le paſſage, il eût donc pû ſe diſpenſer de la faire. *Cela eſt fort extraordinaire*, dit-il, *car apparemment les tours devoient être percées vis-à-vis du parapet pour paſſer les rondes; outre que les ſoldats s'y retiroient quand il pleuvoit, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils envoiaſſent pour cela querir des échelles pour y monter.* Il le ſemble ainſi au premier coup d'œil; mais ſi l'on fait attention à ce qui précéde comme à ce qui ſuit de la narration de Thucydide, on ne verra rien de fort extraordinaire dans cette manœuvre d'échelles appliquées ſur le haut de la terraſſe contre les tours. *Les premiers*, dit-il, *qui étoient montez s'étant ſaiſis des deux tours qui flanquoient l'intervalle, où étoient plantées les échelles, & aiant tué ceux qui les gardoient, les autres qui les avoient ſuivis défendirent le paſſage.* Mettons ceci dans tout ſon jour. Il en monta d'abord douze, qui ſe partagérent en deux, ſix d'un côté & autant de l'autre. Ils entrérent dans les deux tours (4) (5), & égorgérent ceux qui étoient retirez dedans & ſe rendirent maîtres des deux portes par où l'on communiquoit ſur la terraſſe. Après le coup fait, ils montérent ſur le haut de chaque tour, ſans doute par l'échelle dont les autres étoient décendus, pour ſe garantir de la pluie, & la retirérent après eux de peur que l'ennemi n'en profitât, s'il revenoit en force pour les attaquer & ſe rendre maître du haut après avoir regagné le corps de garde. Cependant les ſoldats qui ſuivoient en queue ceux qui étoient les premiers montez ſur la terraſſe, défendirent les deux portes en-deçà, plutôt que les deux autres en-delà, qui communiquoient aux autres tours, dont les ennemis étoient les maîtres, pour être plus à portée

Digitized by Google

des échelles du mur extérieur. Une autre raiſon encore plus forte qui les diſpenſoit de garder le corps de garde & de défendre les deux paſſages, c'eſt qu'il y avoit ſans doute un eſcalier à chaque tour, par où ceux des chambres d'en bas communiquoient dans le corps de garde où il y avoit une échelle pour monter ſur le plus haut de la tour, comme nous le pratiquons encore dans nos redoutes de maçonnerie à deux étages.

Si les Platéens avoient voulu garder le corps de garde de chaque tour, il eût fallu qu'outre les deux paſſages ils euſſent mis encore du monde à l'eſcalier par où l'on décendoit aux cazernes, au lieu qu'ils n'avoient à défendre que les deux parties d'en deçà.

Ceux qui étoient montez au plus haut des deux tours aiant tiré l'échelle par les raiſons alléguées plus haut, on en appliqua en dehors, par où l'on fit monter quelques ſoldats pour renforcer ceux qui étoient montez les premiers, & qu'on laiſſa pour favoriſer en même tems leur retraite, pendant que le reſte des troupes montoit le premier mur pour redécendre par l'autre. Lorſqu'ils furent tous de l'autre côté, ceux qui étoient ſur le haut des tours décendirent ſur la plate-forme par des échelles, & de là au bas du mur; les autres qui gardoient les deux paſſages, les ſuivirent promptement, & ſe joignant au gros ils ſe retirérent à Athénes.

Je me ſuis un peu étendu ſur ce paſſage de Thucydide, que j'ai cru trop important pour le laiſſer paſſer ſans de bons éclairciſſemens: car juſqu'ici aucun Commentateur ne s'étoit aviſé de tenter l'avanture. Lipſe ne l'avoit pas mieux compris que d'Ablancourt, ç'eût été dommage de laiſſer un fait ſi curieux dans les ténébres: car c'eſt un des plus beaux endroits de l'hiſtoire de la guerre du Péloponéſe, qui n'eſt pas de ſi petite conſidération que d'Ablancourt le prétend; comme ſi le mérite d'une guerre dépendoit de la puiſſance des peuples qui ſe la font, & du nombre des armées qu'ils mettent en campagne. Celle du Péloponéſe n'eut jamais beſoin de l'éloquence d'un grand Hiſtorien pour la rendre illuſtre; elle l'eſt par elle-même, non ſeulement par la grandeur des événemens, mais encore par le mérite des Généraux: car je n'en vois guéres de plus belles & de plus inſtructives dans l'antiquité, & nous oſons avancer ſans craindre de nous tromper, qu'elle ſurpaſſe, ou du moins qu'elle égale la premiére guerre Punique entre les Romains & les Carthaginois.

ARTICLE V.

Lignes environnantes de Lilybée, de Numance, & de Perouſe. Réfléxions critiques ſur ces travaux.

LE ſiége de Lilybée, un des plus mémorables événemens de la premiére guerre Punique, étoit de nature à éxiger tout ce que la ſcience des armes peut imaginer de ruſes & de ſtratagêmes, pour empêcher les ſecours qui pouvoient venir par mer. L'armée navale des Romains les mit en état de ne rien craindre de ce côté-là; ils n'avoient pas moins à ſe précautionner du côté de la terre. Les Carthaginois aſſembloient une armée pour marcher au ſecours de la ville. Voilà un ſujet de crainte & d'attention pour les Romains, ils n'avoient pas moins à redouter la puiſſance & l'audace des aſſiégez; les aſſiégeans ſe réglérent là-deſſus, & tirérent une ligne de circonvallation & une autre de contrevallation qui aboutiſſoient à la mer. Notre Auteur n'en dit qu'un mot en paſſant. Il n'y a pas là grand mal, mais le mal eſt en ce qu'il eſt un peu obſcur. Il rapporte que les Romains *aiant fortifié l'eſpace, qui étoit entre les deux camps, d'un foſſé, d'un retranchement & d'un mur.* Bien des gens s'imagineront qu'ils avoient tiré un double retranchement du côté de la campagne, & ce n'eſt ſûrement pas cela: l'Auteur veut dire qu'ils tirérent un retranchement avec ſon foſſé du côté de la campagne, & qu'ils élevérent le mur du côté de la ville, ce qui étoit dans les régles contre une place où il y avoit plus de vingt mille hommes de défenſe commandez par Imilcon, l'homme du monde le plus capable de tout oſer & de tout entreprendre.

Il y a une choſe à remarquer, à l'égard des retranchemens des camps & des lignes environnantes des Anciens; c'eſt que la plûpart, qui ne ſont pas du métier, ſe ſervent ſouvent du terme de muraille fort mal-à-propos, pour ſignifier un ouvrage conſidérable & fort élevé, ne pouvant s'imaginer qu'on pût les porter à une ſi grande hauteur ſans recourir à la mâçonnerie; c'eſt qu'ils ne ſçavent pas que l'on ſoutenoit les terres par le moien d'un faſſinage ou d'un gazonnage, comme nous l'emploions aujourd'hui. Pour diſtinguer ces ſortes de travaux, qui étoient moindres, ils ajoûtent de leur pure auto-

rité le terme de mur, quoique ce fût toute autre choſe. J'ai remarqué cette bévûe en une infinité d'Auteurs qui parlent de murailles, lorſqu'on s'apperçoit par les attaques de ces lignes & de ces camps, qu'ils ſont de mâçonnerie, qu'ils étoient faits de terre.

Les deux lignes environnantes de Platée ſont viſiblement compoſées de deux murs de brique à chaux & à ſable. Le camp de l'armée Romaine devant Numance eſt célébre dans l'Hiſtoire, parce qu'il étoit d'un travail immenſe, outre qu'il embraſſoit une plus grande étendue de terrain. Il eſt bon de mettre aux yeux des Lecteurs un fait ſi digne d'être connu. Lipſe ne l'a pas oublié; il ne rapporte pas ſeulement le paſſage qu'il tire d'Appien, mais il donne encore la figure de l'inveſtiture & des deux lignes de circonvallation & de contrevallation, ſans penſer que le récit qu'Appien en fait eſt viſiblement mutilé, très-approchant du galimatias en quelques endroits, & tel que les donnent les Hiſtoriens peu ex[illegible] & ſans expérience du métier. Nous ſupplérons à tout cela par de bonnes conjectures, ſans aucun égard au texte & à l'éxactitude ſcrupuleuſe d'une traduction de mot à mot: car ſans cela le Lecteur n'y verroit que ténébres, & ce n'eſt pas notre deſſein qu'il marche ſans ſçavoir où il eſt, ni où il va.

Numance avoit vingt-quatre ſtades de circuit. Scipion l'aiant inveſtie, fit tirer une circonvallation (2), qui devoit embraſſer plus de deux fois autant de terrain que l'enceinte de la ville. Pour finir plutôt cet ouvrage, & qu'on y pût travailler par tout en même tems, il partagea le terrain à ſes troupes, avec des gens qui avoient inſpection ſur le travail, chacun à ſon poſte; & comme il n'étoit pas ſans appréhenſion à l'égard des ennemis qui pouvoient ſortir ſur les travailleurs & interrompre l'ouvrage, il y avoit des ſignaux concertez, le jour par une robe de pourpre qu'on élevoit ſur une perche, & la nuit par des flambeaux allumez; afin que lui, ou ſon frére Fabius, pûſſent marcher au ſecours. Lorſque l'ouvrage fut fait, on ouvrit une autre ligne (3) à une diſtance raiſonnable de la premiére, compoſée d'un rempart (4) de huit pieds d'épaiſſeur ſur dix de hauteur, qu'on garnit d'une paliſſade (4) en maniére de fraize *, le tout flanqué de tours (6) à cent pieds l'une de l'autre.

Appian. in Iberic.

* Vallos in ea defixit.

Il y avoit une flaque d'eau qui rompoit la communication des deux lignes, au milieu de laquelle on fit une jettée, où l'on

éleva un parapet (7) au-deſſus, d'une hauteur égale au rempart. La riviére de Duére couloit non loin des murs de la ville, ce qui étoit d'une reſſource infinie aux aſſiégez pour tirer des ſecours par le moien des barques qui pouvoient paſſer à la faveur du courant ou d'un vent favorable, ou à force de rames, & favoriſer le paſſage des plongeurs qui pouvoient leur donner des nouvelles.

La largeur de ce fleuve & ſa rapidité ne permettant pas d'y jetter des ponts, Scipion ſe détermina à leur enlever cette reſſource par le moien de quatre forts (8), qu'il fit élever ſur l'une & l'autre rive aux endroits du fleuve où la circonvallation aboutiſſoit, où l'on fit une eſtacade, ou comme une chaîne de poutres flotantes liées bout-à-bout ou accrochées les unes aux autres; elles étoient percées & traverſés de longs pieux (9), armez de pointes de fer. La partie des pieux qui entroit dans l'eau, ſe trouvant pouſſée par la violence du courant, tenoit la machine dans un branle perpétuel. Par cet expédient le Général Romain ferma le paſſage non ſeulement aux ſecours qui pouvoient venir de dehors; mais encore aux plongeurs, à cauſe de ces pieux qui entroient dans l'eau, contre leſquels ils craignoient de heurter & de s'y enferrer. Par cette ruſe Scipion ſe délivra de la crainte des plongeurs, afin que ceux de la place n'euſſent aucun avis de ce qui ſe paſſoit autour d'eux.

Elles étoient ſemblables à ce que nous appellons Chevaux de frize.

L'ouvrage fini, on dreſſa des batteries de baliſtes & de catapultes ſur les tours & dans les forts, où l'on fit porter toutes les munitions néceſſaires pour le ſervice de ces machines. Les archers & les frondeurs occupérent les forts, & l'on établit des poſtes de diſtance en diſtance tout autour des deux lignes, qui communiquoient de l'un à l'autre par des ſentinelles, qui faiſoient garde jour & nuit. Ceux qui étoient dans les tours avoient ordre de faire les ſignaux concertez, au cas qu'ils fuſſent attaquez, & ceux des autres quartiers d'en lever de tout ſemblables après les premiers donnez, & par cette méthode on s'appercevoit d'abord des endroits où les ennemis paroiſſoient.

L'armée Romaine, les auxiliaires compris, étoit de ſoixante mille hommes, dont la moitié reſtoit à la garde des deux lignes. Vingt mille furent réſervez pour l'attaque de la place, ſi l'on jugeoit à propos d'emploier cette voie, les dix qui reſtoient ſervoient comme de réſerve. Ils avoient leur poſte fixe, ſans qu'il leur fût permis de s'en éloigner que par l'ordre exprès du Général, ſi ce n'eſt dans un cas preſſant qui les obligeât de

Digitized by Google

VIRONANTES.

LYON

courir aux endroits où l'on leveroit les ſignaux. Bien que les travaux de la circonvallation renfermaſſent un eſpace de cinquante ſtades, Scipion ne laiſſoit pas que de les parcourir une fois le jour & autant la nuit.

Nous nous ferions conſcience de laiſſer cet événement de Numance ſans quelques remarques de notre façon, car je ne ſçache pas qu'aucun de nos Critiques ſe ſoit encore aviſé de les faire. Nous avouerons donc que nous entrons dans un très-grand ſoupçon de la vérité de ce que les Auteurs qui en ont écrit nous en diſent. Ce n'eſt pas la circonvallation que nous avons en vûe, il n'y a rien là de fort merveilleux, & qui ne ſoit très au-deſſous de mille autres dont l'Hiſtoire eſt toute parſemée. Encore une fois, nous n'entrons dans aucune défiance là-deſſus : nous ne nous défions pas non plus d'Appien dans ce qu'il nous apprend des circonſtances, & des travaux des Romains devant cette place. Ils y paroiſſent avec toute leur gloire ; mais ſi l'on jette les yeux ſur ce que les autres Auteurs en écrivent, entr'autres Florus, on ne pourra s'empêcher d'en rire. Le récit qu'il fait de ce ſiége va devenir ridicule dans ces remarques, & rendra ridicules les Romains & leur Général mille fois plus que l'Auteur Latin, s'il y a des gens aſſez ſots & aſſez ſimples pour ajoûter foi à une fable auſſi impertinente que celle-ci. De grace qui ne riroit de voir une armée de quarante ou de ſoixante mille hommes aiant le Vainqueur de Carthage à ſa tête, inveſtir & enfermer, par des travaux ſurprenans, une petite ville toute ouverte, c'eſt-à-dire un beau village, ſans murailles & ſans tours, aſſiſe ſur une petite éminence près le fleuve Douéro, & défendu par quatre mille Celtibériens ? Il ſembleroit même par les paroles de l'Auteur, que Numance ſeule avoit ſoutenu un ſiége de quatorze ans ; mais l'on ſent bien qu'il faut joindre à ce ſiége la guerre que Rome eut avec Viriatus. Je demande s'il y a beaucoup de Lecteurs qui le ſentent ? Non ſans doute : le plus grand nombre s'imaginera que cet événement eſt encore plus mémorable que celui du ſiége de Troie ; mais je doute qu'il s'en trouve un ſeul, quelque dénué de ſens commun qu'il puiſſe être, qui ne ſe moque d'un Auteur qui nous fait voir une puiſſante armée campée autour d'une ville ſans murailles & ſans aucun avantage naturel ; & cependant ces Romains, dont le nom fait tant de bruit à nos oreilles, n'oſent l'attaquer à force ouverte, quoiqu'il n'y ait que quatre mille hommes pour la défendre.

Pet. Hiſt. univ. L. 4.

Florus agréra, s'il lui plaît, que nous regardions sa description de Numance comme une fable très-sotte; ne vaut-il pas mieux s'en tenir à ce qu'Appien nous en dit? Est-il bien difficile de comprendre, dans la description qu'il donne de cette ville, qu'elle étoit très-bien fortifiée? Ne dit-il pas que la Duére couloit tout auprès de ses remparts, & que Scipion s'étoit d'abord déterminé à l'assiéger dans les formes? Assiége-t-on une ville ouverte, sans murailles & sans tours? Mariana, à l'exemple de l'Ecrivain Romain, s'égare très-fort quelquefois en matiére de jugement. On nous pardonnera cette petite secousse; car bien que nous devions des égards aux grands hommes à cause de leur mérite, cela ne veut pas dire que nous devions respecter leurs fautes, du moins celles qui heurtent le bon sens tout de droit fil. Cet Historien célébre nous donne une description de Numance, je suis tenté de la mettre ici. Nous la tirons de la traduction manuscrite de l'Abbé de Vairac, infiniment meilleure que celle qui vient de paroître.

Numance, la terreur du peuple Romain, la gloire & l'ornement de l'Espagne, étoit à l'extrémité de la Celtibérie dans les Arevacs. On voit à Puente-Guaray plus de quatre milles au-dessus de Soira, non loin de la source du Duéro, les ruïnes de cette ville: elle devoit moins sa force à l'art qu'à la nature: située sur le penchant d'une douce colline, elle ne laissoit pas que d'être d'un accès difficile, étant environnée de montagnes de tous côtez, & n'aiant qu'un endroit qui aboutissoit à une plaine fertile, qui s'étend jusqu'à douze milles le long du Tèr. Elle étoit bâtie à la Lacédémonienne, sans murailles & sans tours. Qu'y a-t-il à reprendre dans ce passage? dira quelqu'un: rien que deux fautes de jugement, lui répondra-t-on. L'une est purement de la façon de l'Auteur Espagnol; & l'autre qu'il adopte, appartient de droit à Florus. Mariana convient que Numance étoit bâtie à la Lacédémonienne, sans murailles & sans tours; nous lui passons ceci, mais nous n'aurons garde de lui passer l'autre; *elle devoit moins sa force*, dit-il, *à l'art qu'à la nature:* voilà qui est le mieux du monde. *Elle est située*, poursuit-il, *sur le penchant d'une douce colline; elle ne laissoit pas que d'être d'un accès difficile.* On croiroit d'abord que c'est de la ville qu'il entend parler, point du tout: c'est qu'elle est *environnée de montagnes de tous côtez.* Cela est absurde: on juge de la force d'une place par sa situation ou par les ouvrages de l'art; mais on ne s'est jamais avisé d'en juger par ses environs: car les montagnes qui l'environnent ne sont pas un rempart, puisqu'elles

L'Abbé de Vairac dans Mari. puer. de Num. ch. 6.

qu'elles laiſſent une plaine entr'elles & la ville ; car ſi ces montagnes étoient capables d'empêcher l'ennemi d'entrer dans la plaine pour en faire le ſiége, elle ſeroit forte non par elle-même, mais par les montagnes qui empêcheroient l'entrée du païs ; mais cela n'étant pas, Mariana eſt très-digne du reproche d'avoir très-mal raiſonné. Je ne puis m'empêcher, avant que de paſſer aux deux lignes environnantes d'Alexia, de dire un mot de celles de Pérouſe ; c'eſt un fait très-remarquable, & par conſéquent il faut qu'il faſſe la clôture de cet Article.

Pendant le guerre civile, Antoine dont les affaires ne prenoient pas un fort bon train, s'étant jetté dans Pérouſe, Auguſte ſe mit à ſes trouſſes, & ne voulant pas qu'il échapât pour finir au plutôt la guerre, & ſe délivrer d'un Concurrent qui lui paroiſſoit incommode pour le deſſein qu'il avoit, quoiqu'il fût bien jeune, il l'inveſtit de toutes parts par deux lignes environnantes de cinquante-ſix ſtades, car il ne craignoit pas moins les ennemis du dehors que ceux du dedans ; ces deux lignes aboutiſſoient des deux côtez au Tibre qui les coupoit en deux, & ſur lequel il jetta des ponts pour la communication des deux camps. Antoine ne s'endormit pas, il fortifia le bas de la colline par un bon retranchement. Auguſte qui s'étoit bien attendu qu'Aſinius & Ventidius viendroient au ſecours de ſon ennemi, & que ſa circonvallation ſeroit attaquée, ſe précautionna autant qu'il lui fut poſſible : il y ajoûta encore pour ſuppléer à ſa foibleſſe. Il donna trente pieds de largeur à ſon foſſé, & fit élever ſes retranchemens juſqu'à la hauteur de trente pieds, qu'il borda d'une paliſſade, avec des tours de bois à la diſtance de ſoixante pieds l'une de l'autre, au nombre de mille cinquante à la ligne tournée du côté de la campagne, & autant à l'autre qu'il avoit tirée contre ceux de la ville.

ARTICLE VI.

Blocus d'Alexia. Les Commentateurs de Céſar n'ont preſque rien connu dans la deſcription de ce ſiége.

POurroit-on s'imaginer que dans l'art d'enfermer les places, on pût aller au-delà des meſures & des précautions qu'on a pû remarquer dans les éxemples déja citez ? Il eſt pourtant certain que Céſar a enchéri ſur tous les autres au ſa-

meux ſiége d'Alexia, comme il plaît à tous les Auteurs de le donner ſous ce titre, quoique ce ne ſoit qu'un blocus. C'eſt ici le chef-d'œuvre du plus grand Capitaine dont l'Hiſtoire ancienne & moderne faſſe mention. Un Général d'armée, qui n'auroit autre titre à produire qu'un fait tout ſemblable à celui d'Alexia, auroit dequoi s'immortaliſer.

Je ne citerai pas les Auteurs qui ont écrit, raiſonné & conjecturé ſur les deux lignes, cela ſeroit fort inutile; mais je ſerois très-curieux de connoître celui qui le premier les a miſes en réputation par des Plans & des Figures, des raiſonnemens & des éclairciſſemens en queue: celui-là eſt le centre, tous les autres ont tourné autour ſans s'en éloigner, ſans y rien ajoûter; pas un ſeul d'excentrique, nation moutonniére qui va non pas où il faut aller, mais où l'on va.

Lipſe eſt ce me ſemble le premier qui s'eſt le plus étendu ſur les lignes de circonvallation & de contrevallation des Anciens; il nous fournit un aſſez bon nombre d'éxemples très-remarquables, & une foule de remarques grammaticales dont nous n'avons que faire. Le blocus d'Alexia ne lui eſt pas échapé; il nous en donne la figure, où il n'y a de vrai que ce qui ſaute aux yeux de tout le monde, & nous laiſſe-là à l'égard du reſte. Vigénére en a fait tout de même, & ne nous en apprend guéres davantage. Celui-ci eſt un grand Auteur; il valoit bien Lipſe en Grec & en Latin, quoiqu'il fût homme de guerre; mais comme il avoit ſervi dans la cavalerie, & que Céſar eſt un Fantaſſin, cette matiére n'étoit pas aſſez claire pour qu'il la comprît bien. Nous allons voir ſi nous ſerons plus heureux que ces deux-ci & que les autres.

Vercingentorix s'étant enfermé dans Alexia après la défaite de ſa cavalerie, c'eſt-à-dire ſotement & ſans beaucoup de ſujet, & s'il vous plaît avec quatre-vingt mille hommes d'élite; Céſar qui vouloit couper court à la révolte, l'inveſtit. Cette place étoit ſituée ſur le ſommet d'une montagne de difficile accès. L'entrepriſe étoit tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus embaraſſant, de plus grand & de plus hardi, & au milieu d'une nation toute ennemie. Il avoit à ſe défendre contre une ville, où les aſſiégez étoient en plus grand nombre que les aſſiégeans; & ce qu'il y avoit encore de plus redoutable à ſurmonter, c'eſt qu'il alloit avoir ſur les bras toute la puiſſance des Gaules ſoulevées & conjurées contre les Romains, & toutes prêtes à fondre ſur lui. Il falloit ſe précautionner contre cette multitude

d'ennemis. Céſar n'eut garde de s'endormir ; *il fait tirer un foſſé perdu & à fond de cuve de vingt pieds de large à quatre cens pas de la circonvallation*, dit ce grand Capitaine dans d'Ablancourt, qui le fait parler auſſi dignement François que le Romain écrivoit en Latin, *afin qu'on ne pût venir à lui en bataille, ni l'attaquer de nuit & à l'impourvû, ou de jour interrompre ce travail. Enſuite il commença la circonvallation, qui conſiſtoit en deux foſſez de quinze pieds de largeur & autant de profondeur, avec un rempart derriére de la hauteur de douze pieds, garni d'un parapet avec ſes trenaux, & d'une eſpéce de fraize à l'endroit qui joignoit le parapet, pour empêcher l'ennemi de monter : le tout flanqué de tours à quatre-vingt pieds l'une de l'autre, & le dernier foſſé rempli de l'eau de la riviére aux endroits les plus bas, ou dans la plaine.* Le texte eſt ſi clair dans cet endroit, que je m'étonne que Lipſe n'ait pas compris que Céſar tira une circonvallation intérieure avec ſon foſſé perdu, & une autre extérieure qu'il environna d'un foſſé égal à l'autre. C'étoient donc deux foſſez perdus, l'un du côté de la campagne, & l'autre de celui de la ville, ſans doute fort près du pied de la montagne. Lipſe n'a pas erré à l'égard de ces deux foſſez, ils ſont tels que Céſar les décrit dans ſes Commentaires ; mais il n'eſt pas vrai qu'il y eût deux foſſez perdus à la circonvallation & autant à la contrevallation, c'eſt-à-dire un foſſé & un avant-foſſé ; c'eſt ce qu'on ne voit pas dans le texte. Vous verrez que Lipſe aura pris les *duas foſſas* pour autant de foſſez à chaque ligne, au lieu que Céſar entend parler de celui de toutes les deux.

Comm. Guer. des Gaules, l. 7.

Vigénére qui a donné la figure du blocus d'Aléxia, eſt plus éxact ; il n'a eu garde de tomber dans la faute de Lipſe, il n'a placé qu'un ſeul foſſé dans les retranchemens des deux lignes : à cela près il n'eſt pas éxemt des défauts des autres, & n'a pas mieux compris ſon texte dans le reſte de la deſcription de Céſar. Il prétend que les terres des deux lignes environnantes, qui étoient de douze pieds de hauteur ſur berme, ce qui eſt un très-grand travail, étoient ſoutenues d'un gazonnage ; c'eſt une conjecture qui ne me paroît pas vraiſemblable, je croirois plutôt que le rempart étoit revêtu de faſcines comme nous en uſons aujourd'hui, méthode que nous tenons des Anciens. Pourquoi plutôt l'un que l'autre, dira-t-on ? en voici la raiſon ; c'eſt qu'un retranchement, ſoutenu d'un gazonnage, n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, & d'un Général qui n'avoit aucun tems à perdre ; au lieu que les ouvrages où l'on emploie les faſcines, ſont faits

en fort peu d'eſpace. Je mets donc un faſcinage (2) au lieu d'un gazon, avec ſon parapet (3) & ſa fraize (4), faite de gros pieux, avec leurs branches taillées en pointe, & brûlées par le bout, ſemblables au bois d'un cerf; ce qui repréſentoit comme des aîles au-deſſous du parapet, ou comme les rames d'une galére inclinées ou à demi baiſſées comme nos fraizes, bien plus mal imaginées, qui ſont faites de paliſſades toutes unies, un peu baiſſées pour empêcher l'eſcalade, que nous fichons tout de même au bas du parapet, & qui forment comme un cordon très-agréable à l'œil : car le terme de *cervis* peut s'appliquer à la paliſſade branchue, comme à celle qui ne l'eſt pas. A l'égard des crénaux dont Céſar parle, nos Commentateurs les repréſentent mal dans la figure qu'ils en donnent; ils étoient ſemblables à nos embrazures de canons, comme on voit en (5), où l'on plaçoit les archers; il y en avoit de plus grands pratiquez ſur le parapet des tours (6), où l'on plaçoit les baliſtes de campagne pour tirer en flanc. J'ai déja dit que ces tours n'étoient pas toujours de bois, mais de terre garnies d'un faſcinage ou de gazons, beaucoup plus élevées que le reſte du retranchement, & ſur leſquelles on dreſſoit quelquefois des tours de charpente pour battre les endroits qui dominoient ſur le camp.

Crandibus cervis.

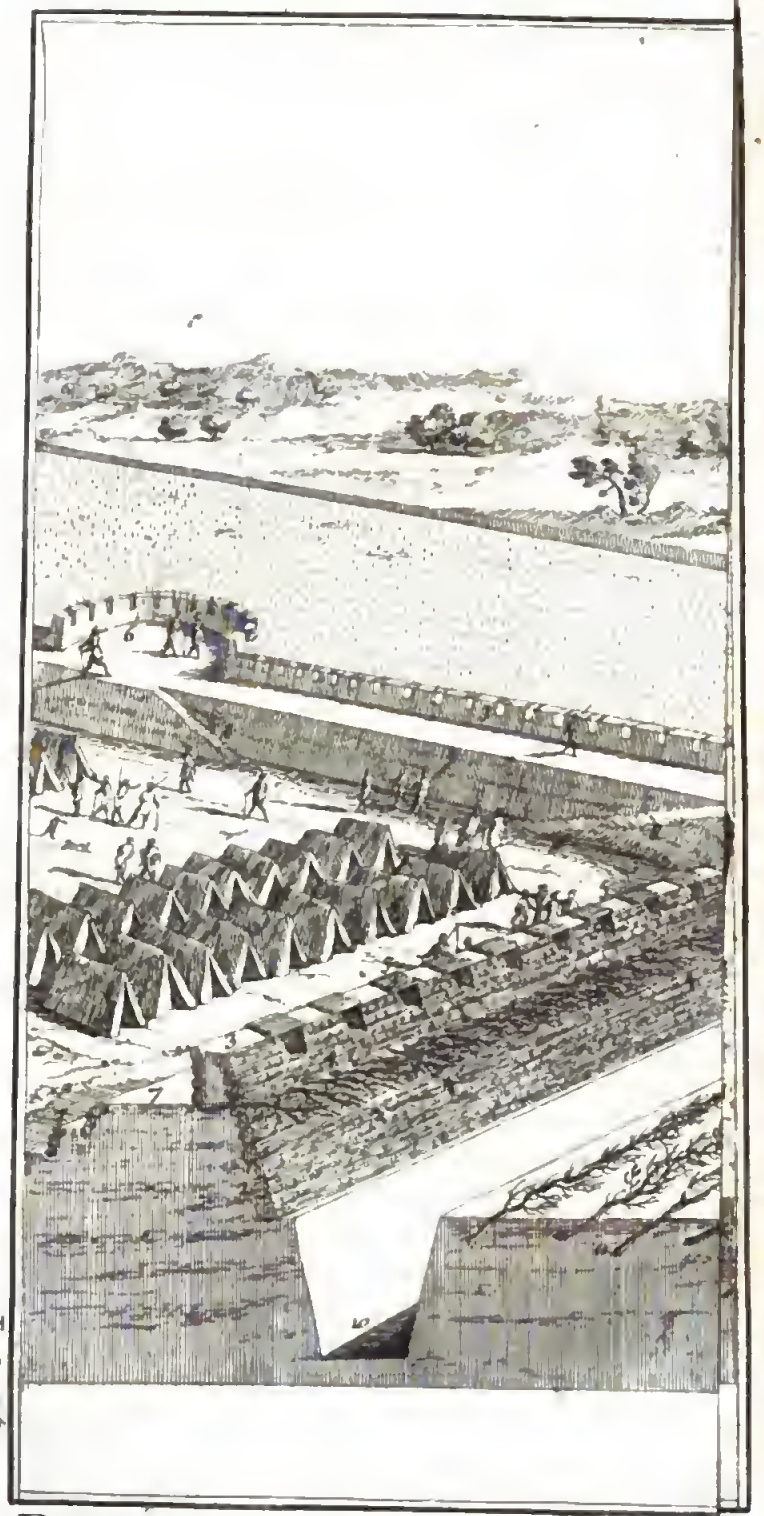
Lipſe & les autres Commentateurs ſe trompent à l'égard de l'intérieur des retranchemens & des forts de campagne des Anciens. L'on croiroit qu'ils ſont faits tout comme un mur de maçonnerie, à plomb & perpendiculaire, cela paroît ridicule, & l'eſt en effet. Il y avoit un terre-plein, avec ſon talud, ou pluſieurs banquettes (7), ou dégrez de faſcinages pour monter deſſus, & ſouvent des rampes de diſtance en diſtance (8); ce qui ſe faiſoit ſelon le plus ou le moins de largeur & de profondeur que l'on donnoit au foſſé, qui fourniſſoit plus ou moins de terres : & comme les lignes de Céſar étoient fort élevées, & qu'il falloit leur donner beaucoup de talud pour empêcher l'éboulement des terres, il avoit ſans doute pratiqué les eſcaliers ou banquettes dont j'ai parlé, pour monter ſur les remparts de divers côtez, outre les rampes pratiquées à chaque tour. Voilà quant aux deux lignes, paſſons aux ouvrages du dehors; c'eſt-à-dire, au terrain enfermé entre le foſſé perdu (9) & l'autre (10) des deux lignes environnantes. C'eſt ici l'endroit le plus curieux de ce blocus célébre, & qui mérite d'être un peu mieux éclairci qu'il ne l'a été juſqu'aujourd'hui.

Comme les ſoldats étoient occupez en même tems à aller querir du bois & des vivres aſſez loin, dit Céſar, *& à travailler aux fortifications, & que l'ennemi faiſoit ſouvent des ſorties par pluſieurs portes pour interrompre l'ouvrage, Céſar trouva à propos d'ajoûter quelque choſe au travail des lignes, afin qu'il fallût moins de gens pour les garder. Il prit donc des arbres de médiocre hauteur, ou des branches fortes qu'il fit aiguiſer, & tirant un foſſé de cinq pieds de profondeur devant les lignes, il les y fit enfoncer & attacher enſemble par le pied, afin qu'on ne pût les arracher. On recouvroit le foſſé de terre, en ſorte qu'il ne paroiſſoit que la tête du tronc, dont les pointes entroient dans les jambes de ceux qui penſoient les traverſer : c'eſt pourquoi les ſoldats les appelloient des ceps ; & comme il y en avoit cinq rangs de ſuite, qui étoient entrelaſſez on ne les pouvoit éviter. Au devant il fit des foſſes de trois pieds de profondeur, un peu étroites par le haut, & diſpoſées de travers en quinconce. Là dedans on fichoit des pieux ronds de la groſſeur de la cuiſſe, brûlez & aiguiſez par le bout, qui ſortoient quatre doigts ſeulement hors de terre ; le reſte étoit enfoncé trois pieds plus bas que la profondeur de la foſſe, pour tenir plus ferme, & la foſſe couverte de broſſailles, pour ſervir comme de piége. Il y en avoit huit rangs de ſuite, chacun à trois pieds de diſtance l'un de l'autre, & les ſoldats les nommoient des Lys, à cauſe de leur reſſemblance. Devant tout cela il fit jetter une eſpéce de chauſſe-trape, qui étoient de pointes de fer attachées à des bâtons, de la longueur du pied, qui ſe fichoit en terre ; tellement qu'il ne ſortoit que ces pointes, que les ſoldats appelloient des aiguillons, & toute la terre en étoit couverte. Voilà*, continue ce grand Capitaine, *quelle étoit la circonvallation intérieure de la place, outre laquelle Céſar pour empêcher les ſecours de dehors, en fit tirer une ſeconde toute pareille à la premiére ; afin que ſi par hazard on venoit attaquer ſes lignes en ſon abſence, on ne pût les inveſtir en même tems de tous côtez avec une grande multitude.*

Il n'y a point d'Auteur qui ait écrit avec cette noble ſimplicité & cette clarté ſi ordinaire aux gens de guerre, ſçavans & expérimentez dans leur art. Cette deſcription des travaux d'Alexia, dont Céſar lui ſeul eſt l'auteur & l'inventeur, à l'égard des dehors de ces deux lignes, eſt admirable : cependant cette deſcription, très-claire pour ceux de ſon tems, ſe trouve un peu embaraſſante en bien des endroits dans les choſes de la guerre, à cauſe de la ſingularité de certains travaux. Céſar a donc beſoin de Commentaire dans ce qui regarde la guerre,

non ſeulement ici, mais preſque partout, & particuliérement dans ſa Tactique, qui fait le grand & le ſublime de ce Capitaine. Ceux qui ſe ſont mêlez de l'expliquer à leur mode, n'y ont pas réuſſi; ils s'arrêtent aux choſes qui ſont de leur portée, & qu'on découvre au premier coup d'œil, & laiſſent là ce qui mérite le plus d'être éclairci, parce qu'ils ſont hors d'état de le faire, non faute de ſçavoir & d'eſprit, dont nous reconnoiſſons avoir moins qu'eux, mais faute d'expérience dans le métier. Il n'y en a point qui ait bien rencontré dans l'explication des ouvrages pratiquez entre les deux foſſez, ni qui ait compris l'artifice de ces arbres entiers plantez en terre, attachez & enfoncez enſemble par le pied, dont cinq rangs étoient autour des deux lignes, ſi près-à-près à chaque enceinte, que les branches formoient comme une haie hériſſée de pointes du côté de l'ennemi.

Les Commentateurs ſe ſont imaginez que ces arbres étoient plantez droits & perpendiculaires, & leurs troncs hors de terre, comme Lipſe & Vigénére les repréſentent dans la figure qu'ils en ont donné, & cependant les paroles du texte ſont formellement contraires à cette opinion. Il y a plus que ceci, nous croions Céſar trop habile pour avoir placé ces arbres, dont le pied étoit tout entier dans terre, droits & perpendiculaires; ces arbres devoient être inclinez comme en abattis (11), les branches préſentant leurs pointes à l'ennemi; car ſi ces branches euſſent porté leurs pointes en haut, le corps & les jambes de ceux qui auroient voulu les aborder, n'en euſſent rien eu à craindre, & ceux qui auroient voulu pouſſer juſques-là, après avoir ſurmonté tous les autres obſtacles qu'il y avoit en deçà, ſe fuſſent trouvez à couvert derriére, ſans être vûs du rempart, & ſans rien craindre des fléches, des traits, & des pierres lancées par les machines: car les branches de ces arbres préſentant leurs pointes en haut, comme il le ſemble d'abord par le terme de *cacuminibus*, dont Céſar ſe ſert, elles euſſent rompu la force des coups; ce qui ne pouvoit arriver étant inclinez, outre qu'il étoit très-difficile que ces branches pûſſent être coupées, étant diſpoſées de la maniére que nous l'entendons, & que tout homme, qui a quelque expérience de la guerre, doit l'entendre; outre qu'il eût été très-difficile de couper les branches qui préſentoient la pointe devant l'eſtomac de quelque côté qu'on les abordât, au lieu qu'étant droits il étoit aiſé de les couper ſans danger juſqu'au dernier rang.



Tt 3

PROFIL D'UNE PARTIE DE LA

On ſçait quelle eſt la force de la paliſſade inclinée, qu'on ne peut couper ni aborder. Les arbres, diſpoſez comme nous l'entendons, & comme Céſar l'entendoit auſſi, ſont inabordables, & leurs branches qui préſentent des pointes aigues de toutes parts, ne ſçauroient être coupées. De tous les arbres, les Saules ſont les plus propres pour ces ſortes d'ouvrages, & ceux qui donnent moins de priſe à la hache & à la ſerpe : non ſeulement les branches de cet arbre ne cédent pas aux coups ; mais il eſt encore impoſſible de ſe couler entre elles ou de les écarter, ſe trouvant trop près les unes des autres. Voilà, ſelon mon opinion, comment ces arbres étoient diſpoſez & rangez ſur cinq rangs & par files obliques, s'il m'eſt permis de hazarder ce terme.

Les foſſes (12), où Céſar fit enfoncer des pieux aiguiſez par le bout, n'étoient pas un obſtacle ſi difficile à ſurmonter que les arbres inclinez, qui étoient autant de hériſſons, & un abattis très-redoutable. Pour les ceps (13), je crois qu'ils étoient plus dangereux que nos chauſſe-trapes, qui ſont des clous à quatre pointes de fer diſpoſées en triangle, de telle ſorte qu'il y en a toujours trois qui portent à terre, & une reſte debout. Il eſt certain que les aiguillons de Céſar à Alexia étoient plus dangereux que nos chauſſe-trapes, dont nous nous ſervons rarement, je ne ſçai pourquoi : car lorſque les bréches en ſont parſemées, il eſt difficile & preſque impoſſible de les éviter. Les Anciens connoiſſoient ces ſortes de machines. Procope fait mention d'une chauſſe-trape aſſez ſinguliére, je ne vois pas à quel uſage on la pouvoit mettre. En voici la deſcription, que je tire du Préſident Couſin, qui a traduit cet Auteur.

Une chauſſe-trape eſt une machine faite avec quatre pieux d'une longueur égale, & dont les extrémitez ſont jointes enſemble ; de telle ſorte que de quelque côté que ce ſoit, les raions forment toujours un triangle. Quand on jette la machine à terre, il y a trois pieux qui ſont couchez, & un qui eſt debout, & qui arrête les hommes & les chevaux ; toutes les fois que l'on la tourne, le pieu qui étoit droit tombe à terre, & un autre ſe reléve.

Procop. Hiſt. de la Guerre des Gots.

ARTICLE VII.

Des approches des Anciens du camp au corps de la place. Tranchées connues, & pratiquées dans leurs siéges.

CEux qui prétendent que les Anciens n'alloient pas par tranchées, ou par travaux équivalens au corps de la place, donneront pour preuve de leur sentiment, qu'ils ne font aucune mention de ces sortes de travaux. Je demande à ces gens-là, si nos Historiens, qui nous donnent la description des siéges les plus célébres entrent ordinairement dans le détail & le progrez des travaux des assiégeans jusqu'au comblement du fossé. Ils n'ont garde de le faire, le récit en seroit trop sec & trop ennuieux. Témoin, l'Histoire militaire de Louis XIV. Qui est le Lecteur si phlegmatique qui lise sans impatience la description que l'on y fait des siéges? Dans un Traité de l'Attaque des Places, de tels détails pourroient servir d'exemple, c'est-là leur place; mais l'Histoire ne souffre point cet amas énorme de petites circonstances qui n'apprennent rien, & où la plûpart des Lecteurs n'entendent goute.

On ne doit pas non plus s'étonner si notre Auteur n'entre pas ordinairement dans la description des approches jusqu'aux batteries des machines de jet & de celles des beliers qui battoient en bréche. On voit peu d'Historiens qui s'embarquent dans la description des approches, & beaucoup moins les Anciens que les Modernes, qui y entrent quelquefois; & lorsqu'ils le font, ils ne traitent pas cette matiére aussi clairement qu'il seroit à souhaiter: je l'ai déja dit dans mon Livre des Nou-
Chap. 3. velles Découvertes sur la Guerre. La raison de' cela est, qu'ils écrivoient dans un tems où personne n'ignoroit ces sortes de choses: comme nous faisons aujourd'hui, lorsque nous disons qu'on ouvrit un tel jour la tranchée, nous sçavons d'abord ce que cela veut dire.

Ce qui excuse notre Auteur dans une description aussi succinte des travaux de Lilybée, c'est que le premier Livre comme le suivant, n'est qu'une introduction à son Histoire; il l'assûre lui-même, quoiqu'il fasse en bien des endroits un tout autre personnage que celui d'Abréviateur: car il entre souvent dans

dans le détail de certaines actions où il ne laisse rien à désirer, & passe légérement sur les autres qui ne paroissent pas si importantes, ou qui ne le touchent pas.

A l'égard des approches & des travaux des Anciens dans leurs siéges, la recherche est plus curieuse qu'elle n'est importante. Nous sommes assez avancez dans cette partie de la guerre des Anciens, pour en parler & pour en écrire. Nous aurions pourtant souhaité que notre Auteur se fût un peu plus ouvert dans ce qu'il nous apprend des travaux de Lilybée. Avec tout cela ce qu'il en dit n'est pas si concis, que nous ne puissions raisonner dessus, & découvrir ce qui manque par ce que nous trouvons ailleurs. *Ils commencérent*, dit-il, *par la tour qui étoit la plus proche de la mer, & qui regardoit la mer d'Afrique : de nouveaux ouvrages succédant toujours aux premiers, & s'avançant de plus en plus, ils renversérent six tours.* Par ces ouvrages qui se succédent, l'Auteur nous conduit sans doute du camp aux batteries-beliéres, c'est-à-dire, tout-à-fait au corps de la place : car on ne battoit avec ces machines qu'après le comblement du fossé, ou lorsqu'il étoit à demi comblé, alors on les poussoit à une certaine distance du mur que l'on vouloit battre.

Pour revenir à notre sujet, je dis que quand notre Auteur ne nous apprendroit pas ailleurs que les Anciens alloient par tranchées ou par des lignes blindées jusqu'à leurs batteries, je ne le croirois pas moins. Peut-il entrer dans l'esprit d'un homme raisonnable, qu'on approchât d'une place & qu'on en fît le siége tout à découvert & comme à une insulte, sans être exposé aux machines des assiégez, dont les remparts étoient tout bordez, & dont les coups étoient bien plus certains & plus assûrez que ceux de nos fusils & de nos canons ? Prétend-on que les Anciens fussent absolument dépossédez de sens & d'esprit ? Peut-on les dégrader & les abaisser jusqu'à ce point, que de leur refuser les précautions les plus simples, & qui viennent si naturellement à l'esprit ? On leur ôte pourtant tout comme on feroit aux hommes les plus stupides & les plus insensez, pendant qu'on les éléve & qu'on les loue avec tant de profusion dans tout le reste. Non seulement ils alloient par lignes obliques, ou par lignes creusées dans terre, & couvertes d'un blindage de fascines ou de claies, mais nous trouvons encore que nos sappes couvertes & nos paralléles en places d'armes ne sont pas une invention moderne, & que les autres les ont pra-

tiquées avant nous ; d'abord les peuples de l'Aſie, comme nous le prouverons par l'Ecriture : après eux les Grecs, qui s'attribuent tout, & après ceux-ci les Romains.

Les Auteurs modernes, qui ont écrit ſi affirmativement que les Anciens ne ſe ſervoient pas de tranchées ou d'ouvrages équivalens dans les ſiéges des places, ont décidé bien légérement. Le Fragment du IX. Livre de Polybe eſt bien mortifiant pour eux. C'eſt dans le ſiége d'Egine où l'on voit formellement qu'ils alloient non ſeulement par tranchées, mais encore par paralléles tirées ſur tout le front de l'attaque, & des boiaux de communication d'une attaque à l'autre. Quand même ce reſte précieux d'Hiſtoire nous manqueroit, & que nous ſerions même dénuez d'un nombre d'autoritez & de preuves authentiques, que nous trouvons dans les Auteurs Grecs & Latins, & dans les Livres ſacrez, nous ne demeurerions pas moins fermes dans notre opinion, & nous ſommes même convaincus qu'on les mit en uſage avant l'invention des machines de jet : à plus forte raiſon lorſque l'on commença à s'en ſervir, car alors on approcha de moins près les places qu'on vouloit attaquer, & les précautions furent plus grandes.

ARTICLE VIII.

Preuves que les Anciens alloient par tranchées du camp au corps de la place.

JE ne ſçai ſi Philippe fut le premier qui alla par tranchées ou par paralléles avec des communications couvertes & blindées par deſſus, j'ai lieu d'en douter : car s'il en eût été l'inventeur, Polybe n'eût pas manqué de nous l'apprendre ; c'eſt ce qui me perſuade que ces ſortes d'approches n'étoient pas nouvelles. Bien que les autres Hiſtoriens qui ont écrit avant, ou après cet Auteur, ſi l'on en excepte Diodore de Sicile, ne nous en apprennent rien dans la deſcription des ſiéges les plus mémorables qu'ils rapportent, ce n'eſt pas une preuve de la nouveauté de cette méthode, ni que l'on ne la pratiquât pas avant & quelques ſiécles après Polybe, c'eſt-à-dire, pendant que Rome ſe conſerva dans l'ancienne diſcipline & dans la gloire des armes : car depuis la décadence de cette Capitale de l'univers, on n'en voit aucune trace, quoique ce ſoit le

Digitized by Google

ſeul & unique moien d'approcher une place. J'aurois de la peine à me le perſuader, ſi nous ne voyions par une infinité d'éxemples anciens, & de nos jours même, que ceux-là ſe trompent qui croient que les meilleures loix, & ce qu'il y a de plus excellent dans les Arts, ne ſe perd pas pour faire place à tout ce qu'on peut imaginer de mauvais, de faux & de plus oppoſé au bon ſens ; car quoique nous aions eu les éxemples des Anciens à l'égard de certaines pratiques, nous les avons oubliez ſans raiſon, & ſans aucune apparence de raiſon pour les reprendre dans la ſuite, & même pluſieurs ſiécles après, comme cela eſt arrivé à l'égard de nos lignes de circonvallation & de contrevallation.

Pour revenir aux approches des Anciens, je ne vois pas que leurs tranchées fuſſent tout-à-fait ſemblables aux nôtres, & qu'ils ſe terriſſent ſi profondément que nous faiſons aujourd'hui, pour nous couvrir contre le feu de la place, dont la violence eſt tout autrement redoutable que celle de leurs baliſtes & de leurs catapultes, qui ne laiſſoient pourtant pas de produire des effets ſurprenans, comme nous eſpérons de le démontrer dans le cours de cet Ouvrage.

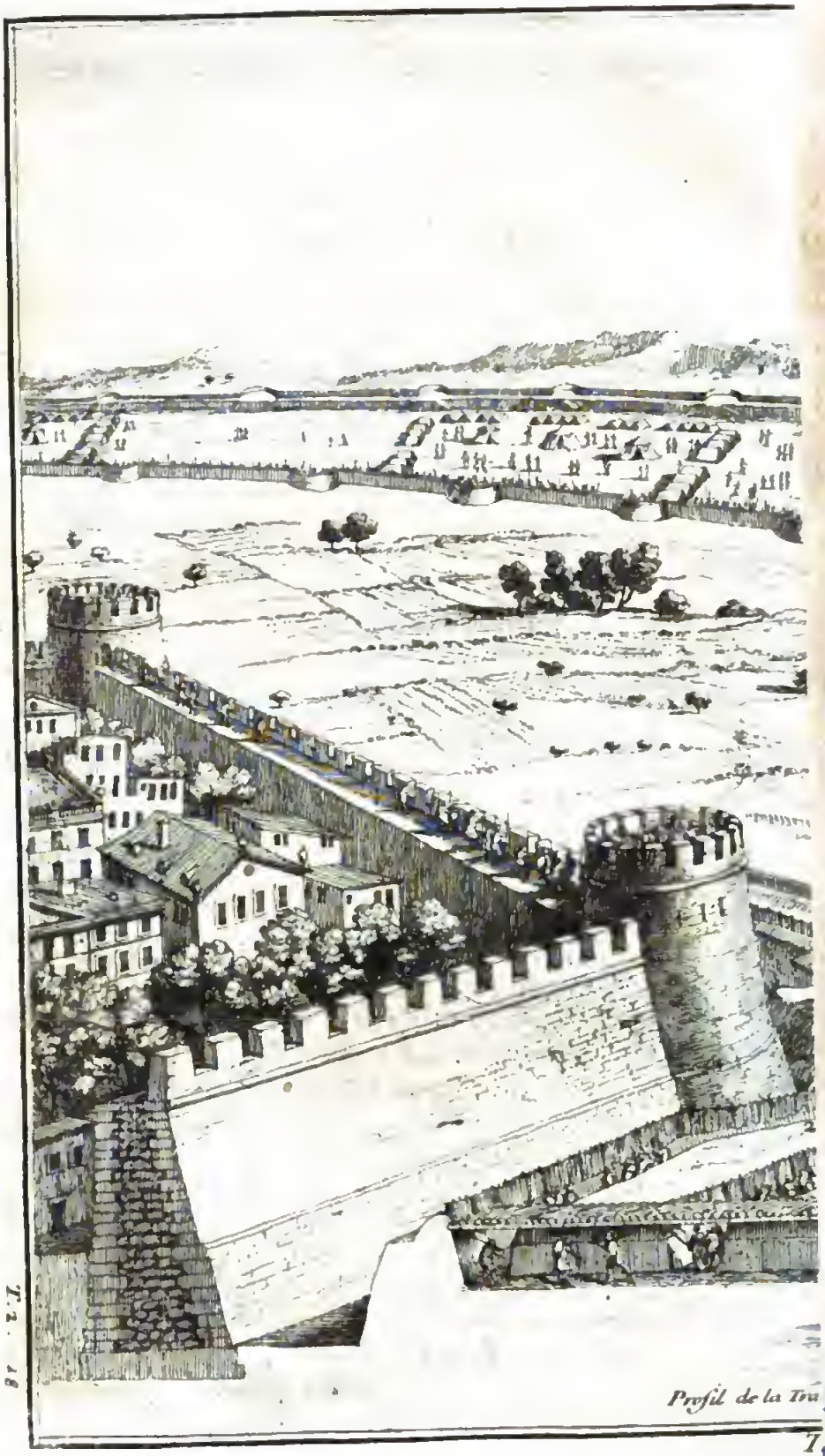
Ce qu'on peut avancer avec certitude, c'eſt qu'ils alloient à couvert du camp à leurs batteries ; ils ſe précautionnoient plus ou moins ſelon la puiſſance & la valeur des aſſiégez, & le nombre de leurs machines : car celles-ci régloient la forme des approches ou des tranchées. Il y en avoit de deux ſortes. Les premiéres étoient compoſées d'un blindage de faſcines, ou de claies dreſſées & miſes à côté l'une de l'autre, ſans aucun intervalle entr'elles, de ſorte qu'elles formoient comme une muraille de cinq à ſix pieds de haut avec des crénaux pratiquez dans les claies, ou entre les faſcines. Pour ſoutenir ce blindage, on plantoit (car faute d'autoritez il faut ſur ce point hazarder nos conjectures,) des fourches en terre, ſur leſquelles on mettoit des longues perches en travers, où les faſcinages étoient appuiez.

Les paveſades, dont parle l'Auteur de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe, étoient en uſage longtems avant Philippe-Auguſte, & Froiſſart ne les donne pas comme une choſe nouvellement inventée. Le Pére Daniel nous les repréſente ſous la figure d'un bouclier, je ne ſçai où il a pris cela ; c'étoient des mantelets de claies, qu'on rangeoit ſans doute par lignes paralléles ou par lignes obliques du camp aux travaux les plus proches du corps

de la place, derriére leſquelles les ſoldats à couvert ouvroient un petit foſſé aſſez profond pour les maintenir droites & fermes. On les rangeoit dans ce foſſé, qu'on couvroit enſuite de terre, ce qui ſe pratiquoit dans les ſiéges réguliers : mais dans les attaques d'inſulte on y alloit avec moins de cérémonies, & les claies étoient plus petites pour être tranſportées plus aiſément ; c'eſt-là le *retranchement portatif*, comme l'appelle le Pére Daniel, en uſage pluſieurs ſiécles avant celui de Philippe-Auguſte. On les appelloit des paveſades ou *tallenas*, parce qu'elles ſervoient à couvrir ; mais cela ne veut pas dire que ce fuſſent de vrais pavois. Procope & Anne Comméne font mention de ces ſortes d'ouvrages dans leur Hiſtoire. Salignac dans ſa relation du ſiége de Metz par Charles-Quint, dit que M. de Guiſe fit *mettre des paveſades du côté des bréches*. C'étoit donc derriére ces *tallenas* les plus près de la ville qu'on logeoit les archers, qui tiroient continuellement contre ceux qui paroiſſoient ſur les défenſes. Ces ſortes de tranchées blindées (2) étoient plus ou moins ſolides & les blindes plus élevées, à meſure qu'on approchoit des murailles de la ville & à la portée des machines.

Il y avoit une autre maniére d'approcher moins cavaliére, & fort différente de la premiére ; c'étoient pluſieurs foſſez de communication couverts par deſſus (3), tirez en ligne droite du camp (4) aux travaux, ou aux paralléles blindées (2), aſſez ſemblables aux nôtres. Ces galeries de communication, dont nous donnons le profil (5), étoient creuſées dans terre de dix à douze pieds de largeur. Les travailleurs jettoient les terres des deux côtez, qu'ils ſoutenoient d'un faſcinage, qu'on couvroit par deſſus de claies & de terres, ſoutenues par des perches ou des ſoliveaux. Tout le long de ces galeries pratiquées entre deux terres on perçoit des crénaux des deux côtez dans l'épaiſſeur de l'épaulement & des iſſues (6), d'eſpace en eſpace pour pouvoir ſortir. Ces tranchées couvertes, ou communications, aboutiſſoient aux paralléles ou places d'armes, qui s'étendoient ſur tout le front de l'attaque. Elles étoient larges, ſpacieuſes, & capables de contenir un grand corps de troupes en bataille : car c'étoit-là qu'elles ſe tenoient pour ſoutenir leurs tours, leurs tortues & leurs batteries de beliers & de jet, contre les ſorties des aſſiégez.

La premiére paralléle (2), la plus proche du corps de la place, étoit tirée ſur le bord du foſſé, & ſervoit de communication aux tours & aux tortues beliéres (7) des aſſiégeans. Ces



Profil de la Tra

T

ſortes de communications aux tours ambulatoires, étoient quelquefois couvertes par deſſus d'un blindange de claies ou de faſcines ; parce qu'étant tirées ſur le bord de la contreſcarpe, elles ſe trouvoient expoſées aux coups plongeans des tours & des remparts des aſſiégez, à cauſe de leur hauteur ; ce qui obligeoit les aſſiégeans de couvrir ces ſortes d'ouvrages par deſſus, à couvert deſquels les archers tiroient ſans ceſſe des crénaux pratiquez dans l'épaiſſeur des terres. Ces paralléles blindées, & quelquefois couvertes par deſſus, ſervoient encore au comblement du foſſé, où l'on ouvroit des paſſages pour communiquer aux tortues baliéres (7), qu'on faiſoit avancer ſur le comblement (8) pour battre en bréche. Voilà la deſcripton de la paralléle couverte & tirée ſur la contreſcarpe, & telle que Polybe la repréſente dans ſon Fragment du ſiége d'Egine. On les couvroit par deſſus pour n'être pas plongé des coups d'en haut ; mais lorſque les murs de la ville étoient bas, on ſe contentoit d'un parapet tiré des terres du foſſé, comme nous le pratiquons dans nos tranchées.

A quelque diſtance de cette paralléle, on en creuſoit une autre derriére, toute ſemblable à nos places d'armes, comme nous les appellons ; c'étoit dans celle-ci que l'on élevoit les batteries de baliſtes & de catapultes, & dont la conſtruction ne différoit en rien des nôtres. Il y en avoit quelquefois une troiſiéme ſur une même ligne paralléle ; ces places d'armes contenoient toutes les troupes deſtinées à la garde des travaux, on communiquoit d'une paralléle à l'autre par pluſieurs galeries ou foſſez blindez par deſſus (9). Ces ſortes de travaux ne ſe pratiquoient qu'aux ſiéges des villes conſidérables, & où les machines étoient en grand nombre. Car dans les ſiéges moins importans, les ouvrages & les précautions étoient beaucoup moindres ; on emploioit les blindes & les faſcinages, qu'on élevoit plus ou moins haut, à meſure qu'on approchoit le corps de la place, de peur d'être vûs & plongez des coups des aſſiégez ; mais je ſuis perſuadé, quand même nous manquerions de preuves, qu'on ſe terriſſoit parallélement lorſqu'on étoit arrivé ſur le bord du foſſé, & que les terres qu'on en tiroit ſervoient d'appui aux blindes paralléles. Poly. l. 21

Je pourrois encore fortifier mon ſentiment ſur les tranchées par deux paſſages de Tacite. Cet Auteur, parlant de l'attaque de Crémone, dit que les ſoldats vouloient obliger Antoninus leur Général de les mener contre la ville, où ils ſe faiſoient fort

de l'emporter d'inſulte à la faveur des ténébres d'une nuit ſans Lune. Ce Capitaine n'eut garde de ſe rendre à leurs raiſons, il leur repréſenta qu'*il n'y avoit point d'apparence d'attaquer la nuit, une ville pleine d'ennemis, ſans l'avoir été reconnoître, & qu'il ne voudroit pas l'entreprendre, quand on lui ouvriroit les portes, ni commencer l'attaque, ſans ſçavoir le foible ou le fort de la place, la* Tac. l. 3. *hauteur du mur, & la profondeur du foſſé, s'il falloit faire ſes approches à couvert des mantelets, ou donner l'aſſaut, à la faveur des machines & des gens de traits.*

Les paralléles de Lilybée devoient être conſtruites de la maniére dont nous venons de l'expliquer plus haut, & par conſéquent elles devoient être ſemblables aux nôtres. Nous les voions ſous cette forme dans le Fragment qui nous reſte du ſiége d'Egine; car avant le Maréchal de Vauban, qui a perfectionné l'art d'attaquer les places, on alloit par lignes obliques des unes aux autres, & ces lignes étoient d'une fort petite étendue; au lieu que les Anciens communiquoient à leurs grandes paralléles par une ou deux lignes droites & couvertes par deſſus. Encore une fois, il ſeroit tout-à-fait abſurde de s'imaginer que les troupes, qui montoient & décendoient la tranchée, y allaſſent tout à découvert, expoſez à un orage de traits & de pierres & aux machines des aſſiégez. Le péril étoit d'autant plus grand, que les coups lancez & tirez de ces différentes ſortes d'armes de jet étoient infiniment plus juſtes, plus aſſûrez & plus continus que ceux de nos armes à feu: car un ſeul archer, un ſeul frondeur, une ſeule machine tiroit plus de coups dans une minute que nos fuſils, nos canons & nos mortiers perriers dans un quart d'heure, & ne faiſoient pas moins de déſordre ni moins d'effet, & les catapultes infiniment plus.

Qui pourroit s'imaginer que les troupes qui étoient à la garde des ouvrages, comme les travailleurs, reſtaſſent tout à découvert & ſerviſſent comme de but aux armes des aſſiégez? Car cette garde devoit être très-conſidérable. Comment peut-on avancer, comme Lipſe & le Pére Daniel l'aſſûrent, qu'ils n'avoient d'autres moiens de ſe couvrir contre les armes de jet des aſſiégez, dont les effets étoient ſi terribles, que leurs tortues & les autres mantelets mobiles & d'approches? Le bois de toute une forêt eût à peine ſuffi, pour mettre à couvert une ſi grande multitude de ſoldats & de travailleurs; car ſi l'on conſidére la force, la vigueur & l'audace furieuſe de la garniſon

de Lilybée, il falloit au moins dix mille hommes pour s'oppoſer aux nombreuſes & perpétuelles ſorties des aſſiégez; il falloit pour cela que les paralléles ou places d'armes des aſſiégeans fuſſent capables de contenir un grand nombre de monde pour ſoutenir leurs tours ambulatoires, leurs tortues, leurs beliers & leurs machines de jet.

Pour déſarmer, s'il eſt poſſible, les zélez pour la ſecte formée contre les Anciens, & pour ôter toute créance aux Commentateurs, & particuliérement au Pére Daniel, qui a ſoutenu que les Anciens ne connoiſſoient point nos approches, nous trouvons à propos de mettre les choſes dans un tel train d'évidence aux deux Articles ſuivans, qu'ils n'auront pas le mot à dire: il le faut pour que cette erreur ne faſſe pas davantage figure dans le monde ſçavant, c'eſt autant de pris ſur l'ennemi, c'eſt-à-dire, ſur les admirateurs des Modernes, & l'on conviendra ici, comme dans tout le cours de ce Traité, qu'à tous égards nous ſommes fort inférieurs aux Anciens ſur toutes les parties de la guerre.

ARTICLE IX.

On achéve de démontrer les approches que faiſoient les Anciens du camp à leurs batteries. Paralléles découvertes.

J'Ai dit quelque choſe des attaques d'approches des Anciens dans mes Nouvelles Découvertes ſur la Guerre, où je prouve par quelques paſſages des Auteurs de l'antiquité que les tranchées, les paralléles répétées & les ſappes couvertes, dont les Modernes s'attribuent l'invention, ſont uniquement dûes aux Anciens, & que Mahomet II. qui le premier les remit en uſage, & qui fut le plus univerſel génie de ſon tems, auroit bien pû puiſer ces connoiſſances dans Polybe, cet Ecrivain ne pouvant lui être inconnu; *Je conviens*, dis-je, *que les Auteurs, ſi j'en excepte Polybe, Céſar & Diodore de Sicile, ne s'expliquent pas d'une maniére aſſez préciſe & aſſez claire pour ne laiſſer aucun doute dans l'opinion que je ſoutiens. Il faut avoir droit & demi, lorſqu'on veut combattre un ſentiment univerſellement reçu de tous les Sçavans. Il n'y a pas ce me ſemble de meilleur moien que de laiſſer les raiſonnemens, quelque ſenſez qu'ils puiſſent être, & les preuves équivoques, pour venir à la démonſtration.* Il m'importe

Nouv. Découv. ſur la Guer. p. 108.

de le faire, & d'épuiſer cette matiére autant que nous en ſerons capables, & de tranſporter même le Fragment du ſiége d'Egine de notre Auteur pour n'en pas faire à deux fois, & pour traiter tout de ſuite & par ordre deux importantes parties de la guerre, c'eſt-à-dire, l'attaque & la défenſe des places des Anciens. Il ſe pourroit bien que cet Ouvrage ne fût lû que par morceaux, & qu'on y cherchât ce qu'on ſouhaite ſelon le beſoin. Ne vaut-il pas mieux que le Lecteur avide des nouveautez de littérature, trouve la matiére en entier plutôt que par détachemens, par parties & ſans ordre, dans un Ouvrage d'une ſi vaſte étendue que celui-ci? Ne pourroit-il par arriver qu'une bonne partie demeureroit inconnue à la plûpart? J'aurois peur qu'on ne me reprochât cette digreſſion ſi je l'allongeois davantage. Revenons donc à notre ſujet.

N'eſt-ce pas une choſe bien étrange, que nous aions ignoré juſqu'aujourd'hui que les Anciens ſe ſervoient de tranchées dans leurs ſiéges, pour communiquer ſans péril du camp à leurs batteries de jet qu'ils dreſſoient dans les paralléles, & de là à leurs beliers? J'avois longtems crû avec le reſte du monde, que ces travaux leur étoient inconnus. Tous nos Auteurs, qui ont écrit ſur la milice des Anciens, dont Juſte-Lipſe après Philander peut être regardé comme le chef, ſont unanimes ſur ce point: tous en attribuent la gloire aux Modernes. Le parti de Perrault triomphe, & ſon triomphe eſt certainement imaginaire.

L'Auteur de la Milice Françoiſe décide nettement en pluſieurs endroits, comme dans l'Hiſtoire de France, que *les approches des Anciens ne ſe faiſoient pas par tranchées.* Je ne conſeillerois à perſonne de ſe paier de cette déciſion, je voudrois de bonnes cautions pour ce ſentiment. Où les prendre? Sera-ce dans les Auteurs modernes? Mais les Modernes ne font pas preuve. Il faudroit, avant toutes choſes, qu'ils nous fiſſent voir clairement par le témoignage de toute l'antiquité, que les approches par tranchées, ou par tout autre moien équivalent, ne ſe trouvent nulle part. Nous voions pourtant le contraire dans les Hiſtoriens les plus graves, militaires & dogmatiques. Le Pére Daniel s'eſt donc abuſé, & nous apprend par là qu'on doit être un peu plus en garde qu'il ne l'a été lorſqu'il s'agit de décider, & qu'on ne le doit que dans ce qui eſt conſtamment vrai. Cette négative eſt donc mal hazardée. En effet nous voions, par un très-grand nombre de paſſages Grecs & Latins,

Hiſt. de la Milic. Franç. t. xiij. p. 613.

Latins, que les approches par tranchées, ou par blindes paralléles, étoient en uſage chez les Anciens. La difficulté, ou même l'impoſſibilité de comprendre des faits de pratique militaire, ne doit pas être une raiſon de les nier: car ce qui eſt difficile à un Auteur qui n'a jamais fait, ni vû de guerre, & qui ne connoît rien dans cette ſcience, eſt aiſé à celui qui l'a faite & étudiée toute ſa vie, & qui joint à l'expérience une étude méditée & conſtante des Hiſtoriens de l'antiquité; c'eſt à quoi nous nous ſommes attachez avec une très-grande attention. Ce n'étoit donc pas l'affaire de ce ſçavant Jéſuite; la guerre n'étant pas ſon métier, il s'appliquoit à des études plus convenables à ſa profeſſion: études qui lui ont acquis plus de gloire que nous n'en acquerrons jamais par les nôtres.

Pour détruire un ſentiment généralement reçu, il faut être retranché juſqu'aux dents. Il faut outre la voie du raiſonnement, des faits & des témoignages inconteſtables, & en très-grand nombre, avec cet appui, qui eſt celui des plus grandes véritez, les préjugez les plus enracinez s'évanouiſſent bien vîte. Citons d'abord un paſſage du texte de Céſar dans ſes Commentaires, afin que nos Lecteurs aient l'eſprit en repos, & ſans aucun ſoupçon de ſupercherie. Voici l'endroit, c'eſt du ſiége de Bourges dont ce Capitaine parle: *Legiones*, dit-il, *intra vineas in occulto expeditas cohortatus: ut aliquando pro tantis laboribus fructum victoriæ perciperent: iis qui primi murum aſcendiſſent, præmia propoſuit.* D'Ablancourt, quoiqu'on en diſe, s'eſt très-bien ſervi du terme de tranchée pour rendre *intra vineas*. Voici comme il traduit: » Céſar aiant fait entrer les légions » à couvert dans la tranchée, les encouragea à cueillir le fruit » de leurs travaux, & propoſa un prix à ceux qui monteroient » les premiers ſur la muraille. Cef. Comm. l. 7.

N'écartons pas un endroit du texte, qui prouve formellement dans le même ſiége que les Anciens commençoient leurs approches du camp au corps de la place; *Cæſar quæ intermiſſa à flumine & palude aditum, ut ſupra diximus, anguſtum habebat, aggerem apparare, vineas agere, turres duas conſtituere cæpit.* » Céſar s'étant campé à l'endroit que j'ai dit, qui n'étoit fermé, ni du marais ni du fleuve, commença à faire ſes approches à la faveur des mantelets, & éleva une terraſſe ou » batterie, avec deux tours deſſus: car l'aſſiette de la place ne » ſouffroit point de circonvallation.

Certainement le *Vinea* étoit ici toute autre choſe que ce que

Lipſe & tous les Commentateurs s'imaginent. Ce terme ſouffre différentes interprétations, il ſignifioit tantôt une galerie creuſée dans terre & couverte de blindes, tantôt un foſſé tout ouvert ſemblable à nos paralléles, dont le revers ou les terres étoient ſoutenues par un faſcinage, ou par des claies : car le *Vinea* ne dénote pas moins des claies & des faſcines qu'un ouvrage de charpente. Les approches par *vineas* ne ſont pas moins formelles dans le ſiége dont il eſt ici queſtion, que dans celui de Namur, dont Céſar fait la deſcription dans ſon ſecond Livre. Il faut entendre auſſi par *vinea* une tortue, ou galerie, *Porticus*, compoſée d'une charpente légére qu'on avançoit ſur le bord du foſſé dans l'attaque des places, où les machines n'étoient pas en grand nombre ; mais dans les ſiéges importans, comme celui de Bourges, où il y avoit deux légions, c'eſt-à-dire, dix mille hommes aux travaux, ſans compter cette multitude de travailleurs, il ſeroit abſurde de croire qu'on pût conſtruire un nombre ſi prodigieux de ces ſortes de tortues ; le front de l'attaque auroit pû à peine contenir trente ou quarante, ou ſi l'on veut, ſix fois autant de ces hutes ambulantes, & ce nombre eût à peine ſuffi à une cohorte. Concluons que le terme de *vinea* doit s'entendre ſelon les cas & ſelon les différentes ſignifications dont j'ai parlé plus haut ; mais il faut une grande expérience de la guerre & une grande intelligence de la milice des Anciens, pour entendre le *vinea* ſelon le ſens qu'il convient lui donner. Cela eſt fâcheux qu'on ne puiſſe bien entendre un Auteur ſans les avantages que je dis ici : car l'on n'ignore pas, comme il me ſemble l'avoir dit ailleurs, combien la langue Gréque, & plus encore la Latine, étoient ſtériles & miſérables en termes militaires, & l'on ne doit pas s'étonner ſi nos Traducteurs tombent ſi ſouvent dans des fautes énormes. Voici un paſſage encore plus fort, car nous allons par dégrez.

Le *Porticus* étoit auſſi un foſſé creuſé dans terre, & couvert par deſſus.

Céſar parlant du ſiége de Marſeille, dit que les aſſiégez étoient ſi bien fournis de machines, & particuliérement de baliſtes, qu'*elles lançoient d'en-haut des ſoliveaux de douze pieds de long, armez par le bout d'une pointe de fer qui perçoit quatre rangs de claies, & s'enfonçoit encore dans terre.* Ces claies étoient donc ſur pluſieurs rangs, par intervalles & par paralléles ? Quel nom donnerons-nous à ces ſortes de blindages par lignes redoublées ? Je ne vois pas qu'un Traducteur puiſſe ſe ſervir d'un autre terme équivalent que de celui de tranchées, ou d'*approches blindées*, & ce terme eſt le plus conforme à l'idée qu'on ſe for-

Cæſ. Comm. de Bel. civ. l. 2.

moit en ce tems-là, & que nous devons nous former aujourd'hui de ces ſortes d'ouvrages. Ce qui démontre plus préciſément que les claies, ou les faſcinages étoient par paralléles, derriére leſquelles les ſoldats étoient à couvert, eſt un paſſage de Joſéphe, où l'on voit que les aſſiégeans laiſſoient des paſſages entre les paralléles pour communiquer des uns aux autres : le voici. *Les Juifs ne laiſſoient pas*, dit-il, *de faire des ſorties, où après avoir arraché ce qui couvroit les travailleurs, & les avoir contraints de quitter la place, ils ruïnoient les ouvrages & mettoient le feu aux claies & aux autres choſes dont ils ſe couvroient. Veſpaſien aiant reconnu, que ce qui reſtoit de vuide, entre les ouvertures de ces ouvrages, donnoit le moien aux aſſiégez de les traverſer, ils les fit fermer de telle ſorte qu'il n'y reſtoit aucun intervalle.* On voit dans le même Joſéphe, que les Romains n'emploioient pas ſeulement les claies & les faſcinages pour ſe couvrir, mais qu'ils ſe ſervoient encore de gabions : *Les Romains*, dit-il, *de leur côté* couvroient leurs travailleurs *des claies & des gabions.* On ne pouvoit pas ſe diſpenſer de remplir ces gabions de terre, ce qu'on ne pouvoit faire qu'en creuſant des foſſez & en ſe terriſſant ; & très-certainement ces claies & ces faſcines, que le terme *crates* ſignifie également, ſoutenoient les terres qu'on avoit tirées du foſſé qui ſervoient de parapet.

Joſep. l. 3. ch. 13. dans le ſiége de Jotapat.

Qu'on liſe la ſuite du paſſage du texte de Céſar cité plus haut, où il parle du ſiége de Marſeille, ce paſſage eſt remarquable : car ce grand Capitaine ne nous donne pas ſeulement les divers ſens du *Vinea*, mais encore ceux de l'*Agger*, dont nous traiterons dans l'Article ſuivant. Si je m'engageois à citer tous les paſſages des Auteurs qui favoriſent mon opinion, cela iroit à l'infini. Je ne ſuis pourtant pas encore ſatisfait, on pourroit me chicaner, & je ne veux point qu'on me chicane ; il n'y a pas de meilleur moien que de tirer des Auteurs les plus reſpectables, les faits où les termes ne ſouffrent aucun ſens équivoque. En voici un, qui ſera bientôt ſuivi d'un autre, qui deſarmera la chicane la plus déterminée. Je le tire du Fragment du neuviéme Livre de Polybe, où il parle du ſiége d'Egine ; je le tranſporte ici, il ne ſçauroit être mieux.

Le deſſein pris de faire l'attaque de la ville par les deux tours, Philippe fit mettre devant chacune une tortue & un belier. D'un belier à l'autre, vis-à-vis l'entre-deux des tours, on conduiſit une galerie paralléle à la muraille. A voir cet ouvrage, on l'eût pris pour une muraille : car les claies, qu'on avoit élevées ſur les tor-

*tues, formoient, par la maniére dont elles étoient placées, un édifice tout ſemblable à une tour; & ſur la galerie, qui joignoit les deux tours, il y avoit d'autres claies, où l'on avoit pratiqué des crénaux. Au pied des tours étoient des travailleurs, qui avec des terres applaniſſoient les inégalitez du chemin, pour faciliter l'approche de ceux qui ſervoient le belier. Au ſecond étage, outre les catapultes, on avoit porté de grands vaiſſeaux & les autres munitions néceſſaires contre tout embraſement: enfin dans le troiſiéme, qui étoit d'égale hauteur avec les tours, étoient nombre de ſoldats pour tenir téte à ceux qui auroient voulu s'oppoſer à l'effort du belier. Depuis la galerie, qui étoit entre les deux tours juſqu'au mur qui joignoit celle de la ville, on creuſa deux tranchées, où l'on dreſſa trois batteries de baliſtes, dont une jettoit des pierres du poids de trente mines. * Et pour mettre à l'abri des traits des aſſiégez tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux à l'armée, on conduiſit des tranchées blindées depuis le camp juſqu'aux tortues:* c'eſt-à-dire, une galerie entre deux terres.

* La mine faiſoit environ huit de nos livres de douze onces chacune. Ces pierres devoient donc peſer 254. livres.

Voilà les tranchées & les paralléles tout à découvert & ſans équivoque; notre Auteur entend parler ici de deux tranchées, parce qu'il y avoit deux attaques, & que l'on alloit par chacune du camp par deux lignes droites aux travaux. Ces deux lignes étoient creuſées dans terre, c'eſt-à-dire, deux foſſez; c'étoit là la méthode des Anciens, comme je l'ai dit ailleurs, qui n'étoit pas ſi mauvaiſe qu'on diroit bien. Par ce moien l'on communiquoit droit à la premiére paralléle, & de celle-ci aux autres par des communications obliques; mais comme ceux qui relevoient la tranchée & les autres qui la décendoient, ou qui alloient & venoient des travaux auroient été vûs, enfilez & expoſez aux traits & aux machines des aſſiégez, on avoit blindé ces deux lignes par en haut en maniére de ſappe couverte, ou de galerie, où l'on pratiquoit des iſſues ou pluſieurs paſſages pour ſortir à la campagne, & des crénaux dans l'épaiſſeur des terres, ce qui ſervoit encore à donner du jour dans la galerie. Il n'étoit pas même néceſſaire d'aller par lignes obliques de l'une à l'autre; parce que les paralléles, où ils avoient leurs batteries de jet, & les plus proches de la contreſcarpe, où étoient leurs tours & leurs tortues beliéres, étoient toujours bien garnies de monde contre les ſorties des aſſiégez, & par cette méthode ils abrégeoient le chemin du camp aux batteries. Je demande ſi l'on peut deſirer quelque choſe de plus clair & de

plus précis, il n'y a point de ſubterfuge qui puiſſe tenir contre une vérité ſi palpable. Nous avons cru devoir rapporter tout le paſſage du Fragment de Polybe, parce qu'on y voit comme un abrégé de tout ce qui ſe pratiquoit dans les ſiéges; outre que ce paſſage nous ſert dans ce qui nous reſte à dire de l'attaque des Places des Anciens.

Si Philippe avoit été l'auteur & l'inventeur de ces ſortes d'approches, Polybe, ſi éxact, n'eût eu garde de le taire : mais je crois que c'étoit la méthode ordinaire des Anciens dans leurs ſiéges pour aller à découvert du camp aux batteries; car ce qui confond & embrouille tant dans l'Hiſtoire, c'eſt que les Anciens ſe trouvant très à l'étroit dans leurs termes militaires, il y en avoit peu par conſéquent qui ne fuſſent génériques. Il eſt certain que la *vinea* étoit chez les Latins dans certains cas, ce que Polybe nous explique dans le ſiége d'Egine ſous le titre de tranchée couverte & de communication aux paralléles, toutes ſemblables aux nôtres, dans leſquelles nous plaçons nos batteries de canons & de mortiers, & cette *vinea* ſignifioit auſſi les paralléles des Latins, & c'eſt dans ce ſens que nous entendons les *vineas* de Céſar aux ſiéges de Namur, de Bourges, de Marſeille & des autres ſiéges de ce grand Capitaine, comme dans ceux de tous les autres Chefs d'armées des Romains, particuliérement celui de Veies, qui devint un ſiége régulier après un blocus très-long.

Les tranchées ſont viſibles dans Tite-Live. Voici ce me ſemble comment il faudroit traduire le paſſage du texte de cet Hiſtorien Latin. » Car après avoir tiré une ligne, ou une » tranchée de communication du camp juſqu'aux travaux les » plus proches de la ville, & n'étant plus queſtion que de pouſ» ſer les ouvrages juſqu'auprès des murailles à couvert des » mantelets & des galeries. *Nam cum agger promotus ad urbem*, dit le texte, *vineæque tantum non jam injunctæ manibus eſſent, dum opere interdiu fiunt intentius, quam nocte cuſtodiuntur.* On verra dans l'Article ſuivant que l'*agger* eſt un terme générique comme celui de *vinea*, & qui ſignifie non ſeulement une grande élévation de terre, un cavalier, mais encore une tranchée, toute ſemblable aux nôtres : car ſi cet *agger* étoit un cavalier dans ce paſſage, on ne l'eût pas commencé ſi loin de la ville; l'on voit clairement qu'après l'*agger*, qui ſignifie la communication & les paralléles, venoient enſuite les travaux les plus proches du corps de la place, comme les tortues

beliéres, celles du comblement, les ouvrages de claies, de faſcines & de gabions ſous le nom de *vineas*, qui déſigne ceci comme le reſte. Il en eſt de même dans nos ſiéges : car après les derniéres paralléles les plus proches du chemin couvert, le travail eſt tout différent ; on va par la voie des ſappes ou couvertes, ou par traverſes tournantes.

Il y a certaines approches qu'on peut appeller par galeries hors de terre. Je les trouve dans Grégoire de Tours ; elles me ſemblent fort ſinguliéres, & je ne penſe pas qu'aucun autre Auteur en ait fait mention. Il dit donc qu'au ſiége de Comminges Landegéſile, Général de l'armée de Gontran Roi de Bourgogne, aiant inveſti cette place & préparé toutes choſes pour l'attaquer, ſe trouva fort embaraſſé pour approcher de la place, & la battre avec le belier. Il ne trouva pas de meilleur expédient pour le mener à couvert, que de ranger deux files de chariots joints bout-à-bout. On couvrit l'entre-deux des ais en travers avec des claies par deſſus ; ce qui formoit une galerie, à la faveur de laquelle on pouvoit marcher ſans danger juſqu'auprès de la ville, & dont Landegéſile ſe ſervit pour conduire le belier & les choſes néceſſaires pour faire le ſiége.

J'ai dit plus haut que les tranchées d'Egine n'étoient pas ſi nouvelles, qu'on n'en trouvât de toutes ſemblables dans les Hiſtoriens de l'antiquité. Diodore de Sicile nous fournit un fait paralléle dans ſa deſcription du ſiége de Rhodes par Démétrius *Poliorcétes*. Il dit que ce Guerrier célébre *fit encore conſtruire des tortues & des galeries creuſées dans terre, ou des ſappes couvertes pour communiquer aux batteries de beliers, & ordonna une tranchée blindée par deſſus pour aller en ſûreté & à couvert du camp aux tours & aux tortues, & revenir de même. Les gens de mer furent chargez de cet ouvrage, qui avoit quatre ſtades de longueur.* Voilà les tranchées, & longtems avant celle de Philippe au ſiége d'Egine, ſans en découvrir pourtant l'origine, pas ſeulement dans l'Ecriture, où elles ſont aſſez clairement marquées, comme nous eſpérons de le prouver. Or que ces faits ſoient véritables, c'eſt ce que perſonne ne ſçauroit conteſter ; nous n'en demeurerons pourtant pas là, nous voulons pouſſer plus loin nos recherches. Encore un coup,, ces autoritez ne nous ſatisferoient pas, ſi les monumens de marbre & de pierre ne venoient à notre ſecours. Nous trouvons les approches par paralléles creuſées dans terre, & par les blindes en pluſieurs endroits de la Colonne Trajane & dans l'Arc de Sévére.

ATTAC

C'eſt une découverte que nous avons faite, & qui avoit échapé à nos Antiquaires ; qui l'auroit crû ? Le célébre Auteur de l'Antiquité expliquée l'a preſque deviné. Il dit dans l'explication qu'il donne d'un combat entre les Romains & les Daces, repréſenté dans cette Colonne, que ce combat *ſe donne dans des retranchemens.* Il a raiſon ; mais je ſuis perſuadé que c'eſt une ſortie, & par conſéquent un ſiége ou un camp attaqué dans les formes. On ne peut bien débrouiller les aſſiégeans des aſſiégez, peut-être par l'ignorance des Sculpteurs ; mais peu nous importe. Il nous ſuffit de faire voir que ces ouvrages ne peuvent être ceux d'un camp, où il n'y avoit qu'une ſeule enceinte ; ici c'eſt toute autre choſe, il y en a trois (2), & ce qui ſuit du reſte de la Colonne en forme d'autres. Il ſembleroit que les Romains ont aſſiégé les Daces, que ceux-ci ont forcé leurs lignes par une ſortie, & que les Romains les regagnent par le ſecours (3) qui leur arrive du camp, & l'on voit qu'il leur vient par une communication creuſée dans terre, car il ne paroît que la tête des ſoldats ; ce qui le démontre encore plus, c'eſt que les Romains (4) & les Daces (5) ſont mêlez dans l'entre-deux des paralléles, & qu'après avoir repris leurs travaux ils repouſſent ceux (6) qui y veulent rentrer.

Voici encore un monument plus authentique, & où les tranchées, les blindes d'approches & la communication couverte par deſſus, ſe trouvent très-bien repréſentées. Nous tirons ceci de l'Arc de Sévére. La vérité ſaute aux yeux, c'eſt un ſiége dans les formes, & ce ſera celui qu'il plaira aux Sçavans d'imaginer. J'ai pourtant lieu d'être ſurpris que nos Antiquaires n'aient pû débrouiller cette Figure ; je ne parle pas du belier qui y eſt repréſenté, nous l'expliquerons en ſon lieu, mais des autres ouvrages qui regardent notre ſujet. Je ne crois pas qu'on puiſſe révoquer en doute que le Sculpteur n'ait voulu repréſenter, dans cet endroit de l'Arc de Sévére, tous les travaux d'un ſiége : on voit les ſoldats (7) dans une paralléle (8) tirée ſur le bord du foſſé de la ville, & une partie de la même paralléle couverte de terre par deſſus à l'endroit (9) ; que ſignifient les poteaux debout (10), avec leurs liens (11), ſi ce n'eſt pour ſoutenir le poids des terres, & les claies ou faſcinages au deſſous ? On voit les ſoldats (7) comme colez & appuiez contre le parapet, pour ſe garantir des coups plongeans des aſſiégez. A côté du belier (12) on voit un ſoldat derriére le mantelet (13), enfoncé dans terre, & appuié contre les terres (14), pour être

plus à couvert des machines : la malhabileté des Sculpteurs fait qu'on ne peut pas diſtinguer ſi ce mantelet eſt de claies, ou de madriers.

Derriére le belier (12) on apperçoit viſiblement la ligne de communication (15) du camp aux travaux ; tout ce qui paroît au-deſſus de cette communication ſont les troupes commandées pour donner l'aſſaut dans le moment que ceux de la ville (16) demandent à capituler. C'eſt-là l'explication de ces deux Figures, l'une tirée de la Colonne Trajane, & l'autre de l'Arc de Sévére, toutes les deux très-aiſées à expliquer, quoique les Antiquaires ne l'aient pas fait. Paſſons à l'*agger*, car nous ne ſommes pas ſitôt prêts de finir. Si l'Auteur de la Milice Françoiſe avoit lû Polybe avec la même attention que Rigord & Guillaume le Breton, contemporains de Philippe-Auguſte, il eût trouvé les approches par galeries blindées par deſſus depuis le camp juſqu'aux batteries dans le premier comme dans les deux autres Hiſtoriens qu'il cite ſur ces ſortes d'ouvrages. En effet au ſiége de Château-Gaillard Philippe-Auguſte ſe ſervit de galeries couvertes *pour que les ſoldats pûſſent conduire en ſûreté ce qui étoit néceſſaire pour les travaux.*

ARTICLE X.

Que les Commentateurs ont crû fauſſement que l'Agger *ne ſignifioit qu'une terraſſe, ou un cavalier. Obſervations ſur ces ſortes d'ouvrages.*

LE terme d'*Agger* eſt générique comme celui de *Vinea*, & une infinité d'autres dont les Latins ne ſont que trop fournis pour les péchez des Sçavans & des Traducteurs, qui ſe trompent ſouvent, en donnant à ces mots un ſens différent de celui du texte, & qui renverſe ſouvent tout un raiſonnement, & quelquefois un fait en entier. Je m'en ſuis apperçû en bien des endroits de nos traductions à l'égard de l'*agger :* car outre une grande élevation de terre, ou un cavalier qu'il ſignifie, on voit que les Latins s'en ſervoient encore pour en exprimer les tranchées, ou les claies paralléles, *aggeres*, & le comblement du foſſé. Il eſt de tous les termes le plus incommode, & produit mille ténébres dans bon nombre de nos traductions, & ſouvent du galimatias le plus fin. Le mot mal rendu peut faire le coup.

L'Auteur

DÉCOUVERTE DES TRANCHE
BELI

L'Auteur de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe comme Lipſe, qu'il a ſuivi religieuſement, ſont tombez dans bien des erreurs dans l'explication de l'*agger*. Il nous importe de les relever ſans craindre que qui que ce ſoit nous en blâme, parce que ce terme eſt répandu par tout dans les Hiſtoriens Latins. Pour le connoître ſous ſes diverſes figures, il faut l'éxaminer dans les circonſtances & les ſuites d'un fait; on ſent alors ſi l'Hiſtorien entend par *agger* un cavalier, c'eſt-à-dire, une grande élevation de terre tranſportée en forme de quarré, ou de quarré long, qui égaloit & ſurpaſſoit quelquefois la hauteur des murs de la place aſſiégée, ou ſi cet Hiſtorien entend parler d'une ou de pluſieurs paralléles de blindes, ou creuſées dans terre, & c'eſt de ces ſortes d'ouvrages dont nous avons deſſein de traiter dans cet Article.

Nous allons citer un paſſer de Tacite, qui vient ici tout à propos. Cet Hiſtorien, parlant du ſiége de Jéruſalem, s'exprime ainſi: *Nam adverſus urbem gentemque Cæſar Titus, quando impetus & ſubita belli locus abnueret, aggeribus, vineiſque certare ſtatuit.* Voici comme je voudrois traduire. » Tite s'étant cam- » pé devant la place avec ſes légions, comme il vit qu'il ne pou- » voit l'emporter d'inſulte, ſe réſolut d'en faire le ſiége, & de » le pouſſer pied-à-pied. Il commença ſes approches à couvert » des mantelets & des lignes creuſées dans terre. Tac. Ann. l. 5.

Le *vineis* ne peut être pris ici pour des tortues ou des galeries de charpente dont on n'uſoit qu'aux ouvrages les plus près du corps de la place; mais ſeulement pour des claies, ou des faſcinages. Le terme d'*aggeribus* ne doit pas non plus être entendu pour des cavaliers ou de grandes élévations de terre qu'on n'élevoit que ſur le bord de la contreſcarpe, puiſque Tacite dit plus bas que Tite commença ces premiers travaux pendant qu'on préparoit les machines pour battre la place, auſquelles il faiſoit travailler en diligence. L'*aggeribus* ſignifie donc ici un épaulement, un parapet de terre tirée du foſſé de chaque paralléle, qui ſervoit pour ſe couvrir des coups de machines & des autres armes des aſſiégez; c'eſt ce que nous appellons aujourd'hui le revers de la tranchée, ou peut-être l'Auteur entend par *aggeribus* pluſieurs communications creuſées en terre, & couvertes pardeſſus comme celles d'Egine & de Rhodes. C'eſt dans ce cas que l'*agger* doit ſe prendre pour l'*élevation de terre d'une grande étendue*, dont parle le Pére Daniel, & non pas pour pluſieurs cavaliers comme il l'a crû. Je reviens à ce que j'ai déja dit, que ce terme ſouffre pluſieurs interpré-

tations : la ſeule expérience nous fait conclure à cette derniére. Si Tacite avoit parlé des tours & des beliers, qui ſont les ouvrages les plus près du corps de la place, & qu'il eût ajoûté l'*agger* parmi tout cela, je ne doute point que le cavalier n'eût alors prévalu ſur toute autre interprétation.

L'*agger* étant donc un terme générique, il eſt beſoin de l'expérience du métier pour juger ſainement de ſes divers ſens, ce qui n'eſt pas difficile pour peu d'attention qu'on y apporte. Quand nos Hiſtoriens écrivent qu'on éleva la tranchée en certains endroits, cela ne veut pas dire qu'on ait fait un cavalier, mais ſeulement qu'on hauſſa le parapet par les terres que l'on tira de la tranchée, ſoit en l'approfondiſſant ou en l'élargiſſant, pour ſe garantir des coups plongez d'un baſtion ou d'un cavalier élevé deſſus : car lorſque Céſar, ou tout autre Hiſtorien Latin emploie tout ſimplement le terme d'*aggeres* au pluriel dans la deſcription d'un ſiége, ſans entrer dans un plus grand détail, je comprens aiſément qu'il entend parler des ouvrages en général qui ſervent à couvrir depuis le camp juſqu'aux batteries, c'eſt-à-dire, des foſſez paralléles ou des blindes au front de l'attaque, ou des communications creuſées dans terre & couvertes par deſſus, ou ouvertes & tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilez. Mais dès que l'Auteur entre dans un détail plus étendu, qu'il explique l'*agger* comme une élévation au haut de laquelle on a placé des machines, & que le tout commande, ou du moins ſe trouve à niveau des murailles de la ville, c'eſt d'une plate-forme, d'un cavalier dont il veut parler. Céſar emploie en pluſieurs endroits de ſes Commentaires le terme d'*aggeres*. Or ce terme au plurier ne ſçauroit ſignifier pluſieurs terraſſes, cela ſeroit tout-à-fait abſurde ſi l'on conſidére la grandeur de ces ſortes de travaux. Il ſera aiſé de le comprendre par l'explication & la conſtruction de l'*agger*, conſidéré comme une terraſſe ou un cavalier.

Thucydide nous en fournit un dans le fameux ſiége de Platée, qu'Archidamus fit élever contre la place. Il dit que le Roi de Lacédémone *fit couper des arbres ſur la montagne de Citheron,* Thucyd. l. 2. *& les entrelaſſa de faſcines pour ſoutenir la terraſſe de part & d'autre : puis il fit jetter dedans du bois, de la terre & des pierres, en un mot tout ce qui pouvoit ſervir à la remplir.* Le Pére Daniel, qui veut que l'*agger* ne ſoit autre choſe qu'une terraſſe très-haute & très-étendue, & que les tranchées n'aient point été connues des Anciens, dit que les *Romains faiſoient leurs ap-*

*proches, non par tranchées comme aujourd'hui, mais par des élevations de terre, liées avec des faſcines, ſoutenues par les côtez de claies, de trones d'arbres, & quelquefois de mâçonnerie par intervalles. Ils donnoient à ce travail le nom d'*agger, *à cauſe qu'il étoit fait de terres aſſemblées & battues. Il étoit en façon de plate-forme d'une grande étendue : ils le pouſſoient juſques ſur le bord du foſſé le plus près de la muraille qu'il étoit poſſible.* Cet Hiſtorien confond ici les approches avec les autres ouvrages les plus près du corps de la place ; car ſi les Anciens n'alloient pas par tranchées, pourquoi dire qu'ils faiſoient leurs approches par des élevations de terre ? Cette maniére de s'expliquer me ſemble bien peu éxacte pour un Ecrivain de ſa force, & implique même contradiction, & confond toutes les idées qu'on ſe forme du terme d'*approches.*

Il n'eſt pas vrai qu'il pouſſaſſent toujours cette maſſe de terre le plus près de la muraille qu'il étoit poſſible, puiſqu'il falloit tout l'eſpace du foſſé pour battre avec le belier. Céſar n'approche ſon cavalier des murailles de Bourges, que parce que le belier n'étoit d'aucun effet contre les murs de cette place, & il ne dit pas qu'elle fut battue avec cette machine, mais inſultée ſur tout le front de l'attaque, c'eſt-à-dire, eſcaladée, ſans qu'il faſſe la moindre mention des bréches, car il n'en fut jamais.

Pour revenir à l'*agger*, conſidéré comme un cavalier, il ne faut pas croire que cette maſſe prodigieuſe de terres s'étendît ſur tout le front de l'attaque. L'Auteur de la Milice Françoiſe eſt ſeul de cette opinion : car je défie qu'on trouve un ſeul éxemple dans l'Hiſtoire, je dis plus, dans nos Romans les moins raiſonnables, d'un ouvrage auſſi prodigieux que ſeroit celui-là.

Thucydide ne nous apprend rien de la hauteur & de la longueur de la terraſſe de Platée ; mais ſi ces terraſſes avoient été d'*une grande étendue*, les aſſiégez n'euſſent jamais penſé à miner par deſſous, & à en enlever les terres, après les avoir ſoutenues par des étançonnages pour y mettre le feu, comme ils firent. Ce travail étoit ſans doute très-grand par rapport à la garniſon & au nombre des habitans, qui ne faiſoient en tout que quatre cens habitans & quatre-vingt Athéniens ; car outre ce travail, ils élevérent encore *un mur de bois ſur la muraille de la ville, vis-à-vis la plate-forme :* l'Auteur dit de plus, qu'*ils remplirent les intervalles de briques priſes des démolitions de la* Thucyd. l. 2.

ville. Or je demande ſi une place, auſſi petite que celle de Platée, & où il y avoit ſi peu de monde pour ſa défenſe, eût pû fournir tant de matériaux & de travailleurs pour la conſtruction non ſeulement de cet ouvrage ; mais encore pour ſapper la terraſſe des aſſiégeans, pour en enlever les terres par deſſous, comme pour la ſoutenir en l'air par des bois debout, & pour y mettre enſuite le feu. Encore un coup, ſi ces terraſſes euſſent été d'une grande étendue, vingt mille hommes n'en fuſſent jamais venus à bout : je crois qu'elle étoit extraordinairement élevée, car Thucydide dit *que toute l'armée travailla jour & nuit ſans interruption l'eſpace de ſoixante & dix jours, la moitié ſe repoſant tandis que l'autre travailloit.* Mais il ne faut pas croire que cette armée fût fort conſidérable ; à peine étoit-elle de quinze mille hommes, & il n'y en avoit guéres plus d'un tiers qui travaillât, ſi l'on en ôte les gardes ordinaires.

On en a ſans doute dreſſé de plus hautes que celle de Platée, comme je le ferai voir dans l'Article ſuivant ; mais je ne me ſouviens pas d'avoir lû qu'on en ait conſtruit une plus conſidérable que celle de Céſar au ſiége de Bourges, par rapport au peu de tems qu'on emploia pour la faire. Céſar dit qu'elle fut faite en vingt-cinq jours, & qu'elle touchoit preſque aux rempart de la ville : *Qui muros hoſtium penè contingeret.* C'eſt une hiperbole, qui, réduite à ſa juſte valeur, veut dire que le talus de la terraſſe portoit ſur le bord du foſſé fort près des galeries, ou tortues béliéres ; c'eſt de la ſorte qu'on doit l'entendre : car ſi cette terraſſe avoit porté en partie ſur le comblement du foſſé, les batteries de jet qu'on avoit dreſſées ſur la plate-forme & ſur les tours de charpente, qui étoient deſſus, pour dominer le haut des remparts de la ville ; ces batteries de jet, dis-je, euſſent été ſans effet à cauſe de leur proximité, ſi l'on en excepte les catapultes. Quoiqu'il en ſoit, cet ouvrage ſi ſurprenant, comme celui d'Archidamus à Platée, ne contribuerent en rien à la priſe de ces deux fortereſſes ; car dans ces deux ſiéges, les aſſiégeans élevérent des cavaliers contre leſquels les aſſiégez en dreſſérent d'autres ſur leurs remparts, & percérent encore des galeries ſouterraines juſqu'au deſſous de la terraſſe des aſſiégeans, *pour travailler à couvert*, dit Thucydide ; *de quoi les aſſiégeans furent longtems ſans s'en appercevoir, tant qu'ils virent que leur ouvrage n'avançoit pas, & que la terre s'affaiſſoit, à meſure qu'on en mettoit de nouvelle* ; ce qui obligea les aſſiégeans de mettre *des paniers de joncs remplis de mortiers en la place*

de la terre que l'on avoit *enlevée*, *parce qu'on ne les pouvoit pas emporter ſi aiſément*, ce qui rebuta les aſſiégez. Ceux de Bourges en uſérent autrement; ils mirent le feu au cavalier, après en avoir enlevé les terres du deſſous, & l'avoir ſoutenu avec des madriers & des étais de poutres, comme ceux de Platée, qui firent tout ce qu'on pouvoit attendre de leur valeur & de leurs forces. Ceux de Bourges allérent plus loin, parce qu'ils étoient en plus grand nombre: car après avoir mis le feu à la plateforme, ils ſortirent par la droite & par la gauche, & tombérent ſur les travaux des Romains avec une fureur digne de la nation, & de l'importance d'une place d'où dépendoit le ſalut & la liberté des Gaules.

Je trouve que les aſſiégeans communiquoient des deux côtez de la terraſſe par deux paralléles, qui faiſoient la tête de leurs travaux. On en conviendra peut-être par ces deux ſorties, l'une à la droite du cavalier & l'autre à la gauche: car il eſt aiſé de comprendre qu'il n'étoit pas inſultable par ſa hauteur extraordinaire. » De ſorte, *dit Céſar*, qu'on ne ſçavoit où cou-» rir ni où porter du ſecours: *Vix ratio iniri poteſt.* Cependant, continue-t-il, » comme il y avoit toujours deux légions en garde » dans les retranchemens,* tandis que deux autres travail-» loient; les uns font tête à ceux qui étoient ſortis, les autres » reculent les tours & entr'ouvrent les terraſſes, tandis que la » multitude du camp accouroit pour éteindre l'embraſement.

* Dans la tranchée.

Il eſt évident que ceux qui ſortirent n'inſultérent pas la terraſſe, ni, comme d'Ablancourt traduit, les retranchemens, mais les deux paralléles: car on ne peut pas dire que les deux légions fuſſent à la garde du camp, puiſqu'il n'y avoit point de circonvallation, la ſituation du terrain ne le permettant pas. *Nam circumvallare loci natura prohibebat.* Céſar diſtingue l'*agger*, il explique l'un par une terraſſe très-élevée, & l'autre par une véritable tranchée, ou par des paralléles blindées, *aggerem apparare*, c'eſt le cavalier; *vineas aggere*, voilà les paralléles creuſées en terre. Il ne faut pas douter qu'il n'y en eût pluſieurs autres derriére compoſées de blindes ou ſemblables aux deux premiéres; il eſt hors de doute que celle qu'on avoit tirée ſur le bord du foſſé, devoit être ſemblable aux nôtres. J'ai fait voir dans l'Article III. de ce Traité, que les peuples de l'Aſie, & particuliérement les Juifs, ſe ſervoient de ces ſortes d'ouvrages dans leurs ſiéges. J'y renvoie le Lecteur, pour ne me voir pas dans l'importune néceſſité de répéter à tout moment les mêmes paſſages.

Si Polybe, comme Céſar & la foule des Hiſtoriens Grecs & Latins, n'explique que rarement les approches, & ſeulement par certains termes génériques, c'eſt qu'il ſuppoſe que perſonne n'ignore ces ſortes de choſes, comme nos Ecrivains le ſuppoſent auſſi dans les ſiéges qu'ils rapportent. Je ſerois curieux d'apprendre des Auteurs, qui décident ſi hardiment que les tranchées, ou les paralléles équivalentes, ſont une invention moderne, où ils ont trouvé tout cela. Eſt-ce parce que Végéce n'en parle pas, non plus que les autres Auteurs dogmatiques Grecs & Latins? Mauvaiſe conſéquence: ce ſont des Abréviateurs qui ne font que gliſſer ſur tout; d'ailleurs ces gens-là n'ont écrit que dans les tems d'ignorance & de barbarie, où l'on ne voioit preſque aucune trace des anciens uſages. L'*agger* n'a pas été bien connu de ces Ecrivains militaires, encore moins des nôtres; les croirons-nous plutôt qu'une foule d'Hiſtoriens de l'antiquité la plus reculée, qui n'ont rien dit ni rien écrit qu'ils n'euſſent vû & pratiqué eux-mêmes, & dont le plus grand nombre s'étoit trouvé à la tête des armées, ou du moins avoit éxercé de grands emplois dans la milice? Je doute que Végéce eût lû Polybe. A l'égard de Céſar, je ne penſe pas qu'il l'ait jamais lû; tout ſon ſçavoir conſiſtoit dans la diſcipline militaire & dans quelque teinture de la Tactique: c'étoit beaucoup dans un ſiécle où la plûpart des Généraux ne ſçavoient que leur routine, & les autres rien.

ARTICLE XI.

Quelle étoit la méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs cavaliers. Exemples remarquables de ces ſortes d'ouvrages.

J'Aurois ſouhaité que l'Auteur de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe nous eût donné une explication un peu plus étendue & moins vague de l'*agger*, conſidéré comme un cavalier, puiſqu'il ne l'entend que ſur ce pied-là. Cet ouvrage eſt ſi conſidérable, qu'il méritoit ce me ſemble que cet Hiſtorien s'y arrêtât un peu plus qu'il n'a fait. Les éxemples ne lui manquoient point pour nous en inſtruire; car bien que ces ſortes de travaux ne ſe pratiquent plus dans nos ſiéges, & que les Turcs aient été les derniers qui les aient abandonnez, nous ne laiſſons pas d'en admirer la conſtruction, & je ne ſçai ſi nos

Digitized by Google

machines d'aujourd'hui n'auroient pas dû nous en faire conſerver l'uſage, quoique ces ſortes d'ouvrages ſoient des greniers à mines & à fourneaux. Ceci feroit la matiére d'une longue Diſſertation, ſi nous ne nous étions renfermez dans certaines bornes; je n'en dirai rien pour le coup: l'envie m'en prendra peut-être ſi l'occaſion ſe préſente en tout autre endroit que dans celui-ci, dont la matiére n'eſt que trop abondante.

Le Pére Daniel donne la deſcription du cavalier d'une maniére aſſez embaraſſée, & qui me fait beaucoup ſoupçonner qu'il ne l'a pas bien compriſe. *Ces élevations de terre*, dit-il, *ſe commençoient par les côtez, que l'on ſoutenoit avec des poutres bien liées, & quelquefois avec de la mâçonnerie. Le milieu d'abord étoit vuide; mais on le rempliſſoit peu à peu en avançant toujours vers la ville; cependant les tours s'élevoient, & on les pouſſoit en avant à meſure que le terrain du milieu ſe rempliſſoit.* Peu de Lecteurs verront clair dans ce paſſage. Il faut l'éclaircir, le beſoin ne ſçauroit être plus grand. Hiſt. de la Milic. Franç. l. 7. p. 554.

On commençoit la terraſſe ſur le bord du foſſé, & non loin en deçà; quoiqu'on en diſe, elle formoit un quarré long. On y travailloit à la faveur des mantelets (2), qu'on élevoit fort haut, derriére leſquels les ſoldats travailloient à couvert des machines des aſſiégez. Ces ſortes des mantelets n'étoient pas toujours de claiés ou de faſcinages; mais de peaux crues, de matelats, ou d'un rideau fait de gros cables, le tout ſuſpendu entre des mâts (3) fort hauts & plantez en terre, ce qui rompoit la force des coups qui s'amortiſſoient contre. Céſar ſe ſervit d'un mantelet de cable au ſiége de Marſeille pour travailler à une tour de brique; *parce qu'on avoit remarqué*, dit ce grand homme, *qu'il n'y avoit que cela à l'épreuve des machines:* on continuoit ce travail juſqu'à la hauteur de ces rideaux ſuſpendus, qu'on guindoit plus haut à meſure que l'ouvrage s'élevoit. On rempliſſoit en même tems l'eſpace vuide de la terraſſe avec des pierres, des terres & toute autre matiére, pendant que d'autres régaloient & battoient les terres pour rendre le terrain ferme & capable de ſoutenir le poids des tours & des machines qu'on dreſſoit ſur la plate-forme. Cef. Com. de bel. Civ. l. 2.

Je trouve toujours Joſéphe en mon chemin dans ces ſortes d'ouvrages. Cet Auteur parlant du ſiége de Jotapat, dit que les Romains élevérent une terraſſe d'une hauteur extraordinaire, qui commandoit à la muraille; il vit bien qu'il ne pouvoit ſe

ſauver qu'en leur en oppoſant un autre. *Il crut qu'il lui ſeroit honteux de n'entreprendre pas d'auſſi grands travaux pour défendre la place, que ceux que les Romains faiſoient pour l'attaquer. Ainſi il réſolut de faire un mur beaucoup plus haut que n'étoit leur terraſſe : & ſur l'impoſſibilité d'y travailler qu'alléguoient les ouvriers, à cauſe de la quantité de traits que lançoient continuellement les Romains, il trouva un moien pour rémédier à cette difficulté. Il fit planter debout dans la terre de groſſes poutres, auſquelles on attacha des peaux de bœufs fraîchement tuez, dont les divers plis ne rendoient pas ſeulement inutiles les coups de fléches & de traits ; mais rompoient encore la force des pierres lancées par les machines, & amortiſſoient celle du feu par leur humidité.*

On peut juger, par ce que je viens de dire, de la grandeur de ces travaux, quelle force il falloit pour ſoutenir cette maſſe prodigieuſe de terres, & pour en empêcher l'éboulement : mais ſi l'on conſidére la hauteur & le poids énorme des terres des grandes terraſſes, on peut bien s'imaginer qu'il falloit bien d'autres forces pour les ſoutenir & réſiſter contre l'effort & la peſanteur, non ſeulement de ces terres, mais encore des tours & des machines qu'on élevoit deſſus.

Lipſe & le Pére Daniel s'abuſent, lorſqu'ils nous diſent qu'on élevoit des murs de mâçonnerie, cela ne peut venir à l'eſprit. Le terme de *murus* ne ſignifie pas toujours une muraille de mâçonnerie, & il ne le dénote pas dans des fortifications de campagne, outre qu'une muraille de mâçonnerie à chaux & à ſable n'eſt pas meilleure qu'une autre de pierres ſéches, car ce qui eſt fraîchement bâti n'a aucune force. On les conſtruiſoit de poutres couchées en long, & d'autres traverſantes, comme je le dirai en ſon lieu. Lorſque le cavalier étoit d'une très-grande hauteur, on en tiroit un ſecond en dedans (4) à une certaine diſtance, & quelquefois un troiſiéme. On rempliſſoit les eſpaces ou les vuides que laiſſoient les murs de l'un à l'autre de terre battue & mêlée avec des faſcinages, & ſouvent on y jettoit des arbres entiers (5) avec toutes leurs branches : par ce moien la terre ſéparée en pluſieurs parties par ces murs intérieurs & traverſans, n'avoit pas tant de force pour pouſſer en dehors les murs de devant & des côtez, outre qu'on donnoit beaucoup de talus à ces ſortes d'ouvrages. La Figure explique aſſez clairement cette ſtructure, ſans qu'il ſoit beſoin d'entrer dans un plus grand détail.

Le même Auteur de la Milice Françoiſe s'eſt mépris avec Lipſe,

Lipſe, lorſqu'il aſſûre qu'on *élevoit les tours, & qu'on les pouſſoit en avant à meſure que le terrain du milieu ſe rempliſſoit.* Ce que cet Hiſtorien avance ici eſt impoſſible : pour faire ce qu'il dit, il eût fallu hauſſer les tours pour mettre les terres par deſſous à meſure que la terraſſe s'élevoit. Il ne pouvoit ignorer que ces tours étoient d'un poids ſi prodigieux & ſi exceſſif, que les moindres peſoient au moins quatre mille milliers. Cette opinion ne fera pas ſûrement fortune. Je ſuis ſurpris qu'il ait pû ne pas ſçavoir qu'on portoit les tours démontées ſur la plate-forme de la terraſſe, & que là-deſſus on en faiſoit l'aſſemblage à la faveur de la nuit, ou des mantelets en plein jour.

Dans les ſiéges des grandes villes où il y avoit de puiſſantes garniſons, & où les machines étoient en grand nombre, on y alloit avec beaucoup de précautions. On commençoit ces ſortes d'ouvrages d'un peu loin, en pouſſant & en avançant toujours les terres vers la ville, comme les flots de la mer qui ſuivent à la queue les uns des autres, & lorſqu'on en étoit proche, on commençoit le mur de poutres ou de faſcinages des deux côtez, & qu'on prolongeoit juſques ſur le bord du foſſé : lorſqu'on avoit pouſſé juſques-là, l'on tiroit alors le mur qui faiſoit face aux murailles de la ville, & à meſure que l'ouvrage s'élevoit, on rempliſſoit & on égaloit les terres avec le mur juſqu'à la hauteur qu'on vouloit donner au cavalier. Alors on perfectionnoit & on applaniſſoit le plateau de la plate-forme, ſur laquelle on dreſſoit des tours, & des batteries de baliſtes & de catapultes, d'où il partoit une grêle de pierres, de fléches & de gros dards ſur les remparts & les défenſes des aſſiégez. On pouvoit faire plus que tout cela, mais je n'en trouve aucun exemple dans les Hiſtoriens de l'antiquité. Quoiqu'il en ſoit, ce que je vais dire vient purement de nous.

D'où vient que les Anciens, après avoir porté la terraſſe juſques ſur le bord du foſſé, & l'avoir perfectionnée de tout point, ne penſérent jamais à pouſſer & à prolonger la terraſſe du côté de la ville, c'eſt-à-dire en jettant les terres entre le cavalier & les murailles de la place ? Cet eſpace auroit été, ce me ſemble, d'autant plus aiſé à remplir par les terres mêmes de la plate-forme, qu'il ſe ſeroit trouvé beaucoup plus petit que toute la largeur du cavalier. Il ſe pourroit bien que j'aie lû cela quelque part ; s'il eſt vrai que je l'aie lû, & que cette penſée ne ſoit pa de moi, j'ai regret d'avoir oublié le nom de l'Auteur. Ce s'eſt ſûrement pas Thucydide, quoiqu'il y ait quel-

que choſe d'aſſez approchant : c'eſt au ſiége de Platée. Citons le paſſage. *Les aſſiégeans*, dit l'Auteur Grec, *voiant que l'attaque ne leur réüſſiſſoit pas, & que le nouveau mur rendoit* la plate-forme *inutile, déſeſpérerent de forcer la place, & ſe réſolurent à la bloquer ; mais ils eſſaiérent auparavant d'y mettre le feu, croiant la pouvoir brûler aiſément à cauſe de ſa petiteſſe, en prenant l'occaſion de quelque grand vent : car ils recherchoient toutes les inventions imaginables pour s'en rendre maîtres promtement & ſans dépenſe. Ils jettérent donc des faſcines entre la plateforme & le mur, & remplirent en moins de rien cet eſpace, à cauſe de la multitude de leurs gens ; puis ils y mirent le feu avec de la poix & du ſouffre, ce qui cauſa tout à coup un ſi grand embraſement, qu'il ne s'en eſt jamais vû de ſemblable. Cette invention faillit à perdre la ville, qui avoit réſiſté à toutes les autres ; & ſi le tems eût été favorable, comme l'eſpéroient les ennemis, c'étoit fait de la place : mais il ſurvint en un inſtant, à ce qu'on dit, une pluie qui éteignit le feu.* On voit par cet exemple qu'il étoit donc poſſible de remplir l'eſpace qui reſtoit entre le cavalier & le mur. Je crois que Vitruve & Végéce avoient ſoupçonné que cela ſe pouvoit faire ; car ces deux Auteurs parlant des murs de leur tems, diſent qu'il faut les terraſſer, & y pratiquer un large terre-plein pour pouvoir élever des cavaliers & des tours deſſus. Je donne ceci comme une conjecture, que le Lecteur prendra, s'il lui plaît, ſur ce pied.

C'eſt que les aſſiégez avoient élevé un Cavalier ſur leurs murailles, qu'ils oppoſérent à celui des aſſiégeans.

Vitr. lib. 1. cap. 5.

J'eſtime plus Aléxandre le Grand dans ſes ſiéges que dans ſes autres actions, dont la plûpart ſont moins l'effet de ſon intelligence que de la lâcheté & de l'ignorance de ſes ennemis. Il en a fait trois ou quatre très-remarquables par la grandeur des ouvrages qu'il fallut faire pour réüſſir dans ſes ſortes d'entrepriſes. La terraſſe du roc de Coriénez eſt quelque choſe de ſurprenant. L'exemple eſt un peu long ; mais qui eſt-ce qui ne ſera pas ravi de le voir cité dans cette page ? » Les affaires de » la Sogdiane étant terminées, *dit Arrien*, il marcha contre » les Paritaques, ſur la nouvelle qu'il y avoit auſſi en ce païs-là » une fortereſſe qu'on eſtimoit imprenable, nommé le Roc de » Coriénez, ou les plus Grands du païs s'étoient retirez, avec » un grand nombre de Barbares. Ce lieu avoit deux mille cinq » cent pas de hauteur, & ſept à huit mille de tour, & étoit eſ» carpé de tous côtez, n'ayant qu'un ſentier taillé dans le roc, » où un homme à peine pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint » d'un profond abîme qui lui ſervoit de foſſé, qu'il falloit rem-

Arrian. l. 4.

» plir ſi l'on avoit envie d'en aborder. Cela ne fut pas capable » d'en détourner Aléxandre, qui ne trouvoit rien d'impoſſible » à ſon courage, ni à ſa fortune. Il commença donc à faire » couper de hauts ſapins qui environnoient le lieu en grand » nombre, pour s'en ſervir comme d'échelle, pour décendre » dans le foſſé. Ses ſoldats travailloient nuit & jour à cet ou- » vrage, Aléxandre étant préſent de jour avec la moitié de » ſes troupes, & de nuit en laiſſant la conduite à Perdicas, » Léonat & Ptolémée, qui ſe relevoient tour à tour, avec le » reſte de l'armée partagée en trois. Comme on fut décendu » à l'endroit le plus étroit, quoiqu'on ne fît pas plus de trente » pieds par jour & un peu moins la nuit, tant l'ouvrage étoit » difficile, on enfonça des pieux dans le roc, à une diſtance » raiſonnable, *avec des poutres en travers*, pour pouvoir ſoute- » nir la charge qu'on vouloit mettre deſſus; & après avoir fait » comme un pont de claies & de faſcines, on le remplit de » terre juſqu'à la hauteur du bord du foſſé, pour pouvoir ap- » procher de plein pied au bas du roc. Les Barbares, qui s'é- » toient moquez de l'entrepriſe, la croioient impoſſible: com- » me ils ſe virent incommodez des fléches des ennemis, qui » travailloient à couvert derriere des mantelets, ils commen- » cérent à perdre cœur, & Coriénez aiant demandé à parler » à Ozyarte, l'autre lui fit ſonner ſi haut la valeur des Macé- » doniens, & la foi du Prince qu'il avoit éprouvée, qu'il lui » perſuada de ſe rendre. Il vint donc trouver Aléxandre, qui » après quelques careſſes le retint, & renvoia quelques-uns de » ceux qu'il avoit amenez pour faire rendre la place. Aléxan- dre alloit toujours au grand, & ſouvent au-delà de l'extraor- dinaire; & comme l'un & l'autre ſe trouvoient dans ſon eſprit & dans ſon courage, il ne faut pas être ſurpris s'il manquoit rarement dans ſes entrepriſes, quoiqu'elles n'aient jamais ſur- paſſé celles de Céſar, moins impétueux, mais plus ſolide dans ſes deſſeins, & beaucoup plus ſçavant dans l'art militaire: car il falloit être au-deſſus du Grec pour réüſſir contre des ennemis plus braves & plus éclairez que des Perſes efféminez.

Un exemple du même Aléxandre ſe préſente encore à ma mémoire; c'eſt un ouvrage qui ne tient pas moins du gi- ganteſque que celui que je viens de citer, & par la même raiſon le Lecteur ne ſera pas moins aiſe de voir encore ces ſortes d'ou- vrages extraordinaires. Ceci ſe paſſa après la priſe de Tyr. Ce grand Capitaine qui vouloit entrer en Egypte, entreprit le

ſiége de Gaze, qui étoit une ville puiſſamment fortifiée, autant par ſa ſituation ſur une éminence que par la force de ſes murailles. » Il ſe campa d'abord, *dit Arrien*, du côté qui étoit le plus » facile à battre, & commanda qu'on préparât les machines. » Mais ceux qui en avoient l'intendance, dirent qu'il étoit im- » poſſible qu'elles fiſſent aucun effet, à cauſe de la hauteur du » lieu ſur lequel le mur étoit bâti. La difficulté ne ſervit qu'à » accroître l'envie du Prince, d'autant plus que cela porteroit » un grand coup dans l'eſprit des peuples, d'avoir pris une ville » que tout le monde jugeoit imprenable. D'ailleurs il ne faiſoit » pas ſûr à la laiſſer derriere, & c'étoit une mauvaiſe nouvelle » à porter en Gréce & en Babylone. Il réſolut d'élever une » batterie de ce côté-là auſſi haute que ſon rempart, afin de » pouvoir rouler les machines de plein pied contre le mur, & » fit commencer l'ouvrage du côté du Midi, où l'attaque étoit » plus facile. Comme il fut planté aſſez haut il fit élever ſes » machines deſſus pour battre la place.... Mais comme les » ennemis eurent fait une grande ſortie pour y mettre le feu, » & qu'il vit les Macédoniens percez d'en haut à coups de » traits, & renverſez en bas de la terraſſe.... Il ſe mit à la » tête de ſon régiment des gardes, & courant à l'endroit où » l'on avoit le plus de beſoin, arrêta la fuite de ſes gens, & ré- » tablit le déſordre. Mais dans cette conjoncture, il fut bleſſé » d'un dard lancé par une machine, qui lui perça ſon harnois » & ſon écu, & le navra durement à l'épaule.... Tandis que » ſa plaie ſe guériſſoit, les machines dont il s'étoit ſervi à la » priſe de Tyr étant arrivées, & la batterie élevée tout autour » à la hauteur de deux cent cinquante pieds, & autant de pas » de largeur, il les fit dreſſer deſſus, & rouler contre le mur, » aiant fait miner auparavant le rempart ſur lequel il étoit bâ- » ti, & emporter ſecrétement la terre: de ſorte qu'il fondoit en » divers lieux. Cependant les Macédoniens à coups de traits » repouſſoient les Barbares, qui combattoient du haut de leurs » tours. Ils ne laiſſérent pas pourtant de ſoutenir trois aſſauts, » mais au quatriéme la ville fut emportée.

La terraſſe de Maſſada eſt remarquable, Joſephe nous en donne la deſcription, c'eſt un des chef-d'œuvres de la patience des Romains, comme de l'habileté & du courage des Juifs dans la défenſe de cette place.

Sylva aiant aſſiégé Maſſada du côté du château, où il y avoit un roc plus grand que celui ſur lequel étoit bâti le château de

la ville, mais plus bas de trois cent coudées ; après s'en être rendu maître, il fit élever deſſus *une maſſe de terre de cent coudées*, dit Joſephe ; *mais parce que ce terre-plein ne paroiſſoit pas aſſez ferme & aſſez ſolide pour ſoutenir les machines, Sylva fit conſtruire deſſus, avec de grandes pierres, une eſpéee de cavalier qui avoit cinquante coudées de haut & autant de large. Outre les machines ordinaires, il y en avoit d'autres que Veſpaſien & Tite avoient inventées, & on éleva encore ſur ce cavalier une tour de ſoixante coudées, toute couverte de fer, d'où les Romains lançoient ſur les aſſiégez avec leurs machines tant de traits, * & tant de fléches & tant de pierres, qu'ils n'oſoient plus paroître ſur leurs murailles.* Ce paſſage m'engage dans une digreſſion que je ne ſçaurois éviter, j'y apperçois je ne ſçai quoi qui a tout l'air d'une abſurdité : car il dit que le *terre-plein*, puiſque le Traducteur l'appelle ainſi très-improprement, *ne paroiſſoit pas aſſez ferme & aſſez ſolide pour ſoutenir les machines.* Si les terres ne peuvent ſoutenir un ſi grand poids, elles ſoutiendront encore moins un cavalier de groſſes pierres, & pardeſſus une tour de ſoixante coudées. Il faut que le texte ſoit corrompu, ce qui ne ſeroit pas un miracle, & ç'en ſeroit preſque un que Joſephe eût ſi mal raiſonné. Pour rétablir ce paſſage, ou du moins pour le donner à entendre, je voudrois dire que Sylva revêtît la terraſſe (2), & la fît ſoutenir d'un mur (3) de grandes pierres, pour élever deſſus un autre cavalier (4) de cinquante coudées, ſur le haut duquel il planta une tour de ſoixante coudées de hauteur (5) : avec un tel ſecours le Lecteur ſe trouve en repos & dans le plein jour. Voilà l'affaire inſtruite, revenons à notre ſujet. C'étoit à la faveur de ces terraſſes, & ſous la protection des machines de jet de toute eſpéce, qu'on faiſoit avancer le belier pour battre en bréche.

* Guerr. des Juifs contre les Rom. liv. 7. ch. 32.

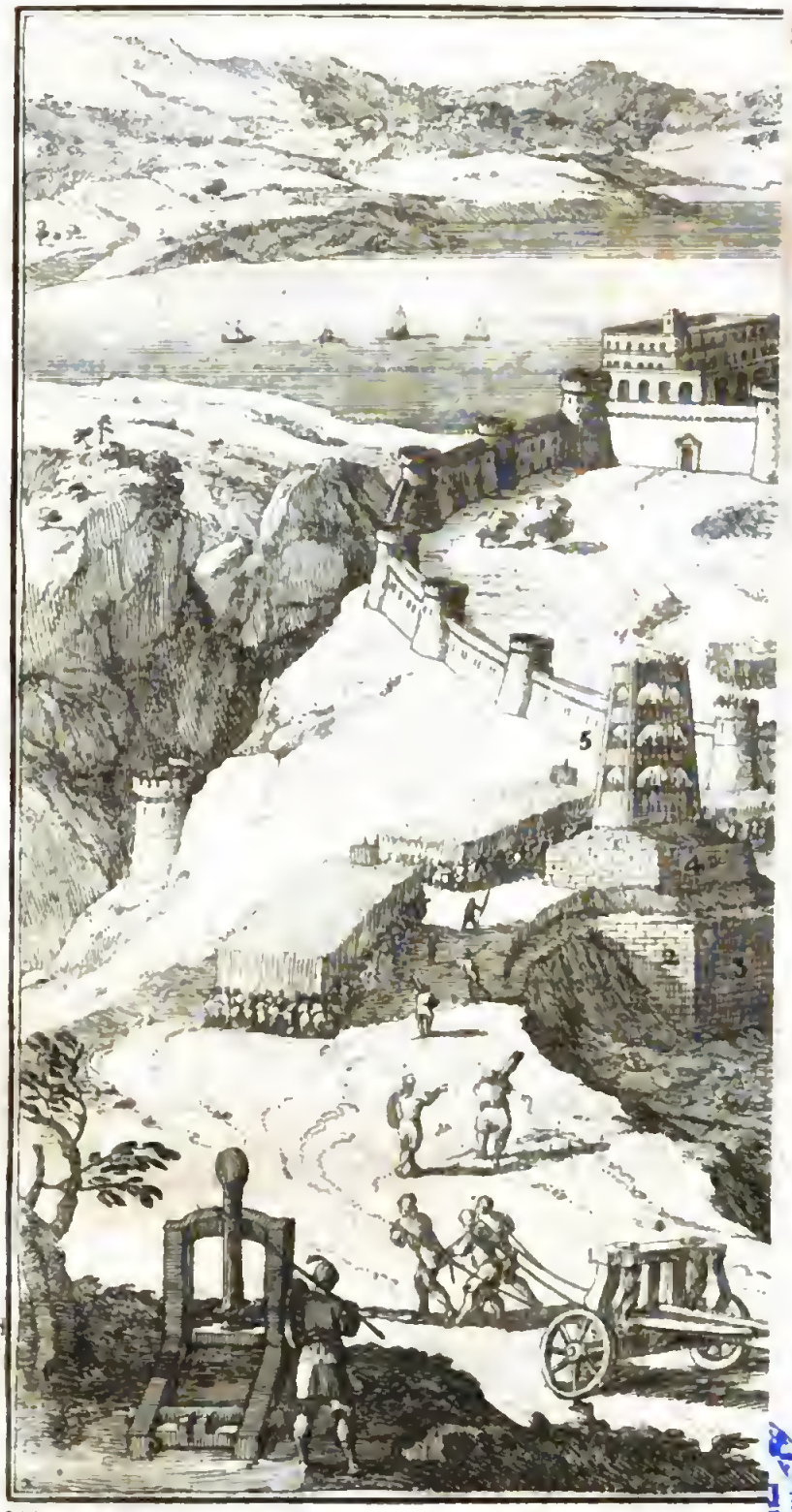
* Il faut bien prendre garde que le texte diſtingue ici les traits des fléches. Les traits étoient lancez par les baliſtes. Il y en avoit de ſi gros, que les moindres étoient de quatre pouces de diametre, & longs de ſix à ſept pieds.

Puiſque nous ſommes en train ſur une matiere auſſi curieuſe que celle-ci, un petit moment, & nous allons citer le paſſage de Joſephe tout en entier. Nous ſommes perſuadez que les Lecteurs prendront grand plaiſir à voir éclaircir les plus beaux endroits de l'Hiſtoire d'un Auteur ſi célébre : car outre que ces ſortes d'éclairciſſemens & de découvertes plaiſent par leur nouveauté, nous y trouvons encore notre propre inſtruction, pour l'intelligence des Auteurs de l'antiquité dans les choſes de la guerre à l'égard de l'attaque & de la défenſe des places des Anciens ; puiſqu'on ne ſçauroit révoquer en doute que leurs travaux ne fuſſent infiniment plus conſidérables, plus difficiles,

& même plus ſçavans que les nôtres ne le ſont aujourd'hui dans ces deux grandes parties de la guerre. Tous ceux qui ont écrit des ouvrages des Anciens dans leurs ſiéges, n'ont preſque rien connu dans leur conſtruction ; à peine nous en ont-ils donné une idée, non faute d'eſprit & de ſçavoir, nous nous rendons juſtice, & nous croions fort au-deſſous d'eux à bien des égards ; mais en ce qu'ils manquoient du ſeul avantage ſans lequel on ne voit que ténébres dans les choſes de la guerre, je veux dire l'expérience & de longs ſervices ; avec cela, & une petite portion de génie inventif, un homme d'une intelligence auſſi médiocre que la nôtre ira mille fois plus loin que ces Sçavans du premier ordre qui ont écrit de la milice des anciens Grecs & Romains, qu'ils ont cru les ſeuls dignes de leurs travaux, quoique les Hébreux le fuſſent bien tout autant. Cela ſoit dit en paſſant pour juſtifier ma hardieſſe dans une entrepriſe comme celle-ci. Revenons maintenant à notre ſujet.

J'ai dit plus haut que c'étoit à la faveur de ces hautes élévations de terre que les Anciens approchoient leurs tortues beliéres pour battre en bréche. Dans ce ſiége de Maſſada, Sylva ne pouvoit ruïner la muraille, parce qu'elle étoit aſſiſe ſur un roc, & qu'on ne pouvoit la battre qu'en s'élevant extraordinairement ; il dreſſa donc cette terraſſe prodigieuſe de cent coudées pour pouvoir battre le mur à la juſte portée d'un belier d'une grande longueur ; mais comme cette terraſſe n'étoit qu'à la juſte hauteur du roc (7), & ſeulement pour que le belier (8) pût battre le bas du mur (9), Sylva qui vouloit ſoutenir cette attaque fit élever encore un ſecond cavalier, comme je l'ai déja dit. Rapportons le paſſage.

Sylva fit enſuite fabriquer un grand belier, dont il battit ſans ceſſe le mur : mais à peine put-il faire quelque bréche ; & les aſſiégez firent avec une incroiable diligence, un mur qui ne craignoit point l'effort des machines ; parce que n'étant pas d'une matiere qui réſiſtât, il amortiſſoit leurs coups, en cédant à leur violence. Ce mur étoit conſtruit en cette maniere. Ils mirent deux rangs de groſſes poutres emboitées les unes dans les autres, qui avec l'eſpace qui étoit entre-deux, avoient autant de largeur que le mur. Ils remplirent cet eſpace de terre ; & afin qu'elle ne pût s'ébouler, la ſoutinrent avec d'autres poutres. Ainſi l'on auroit pris cet ouvrage pour quelque grand bâtiment, & les coups de machines ne s'amortiſſoient pas ſeulement, mais preſſoient & rendoient encore plus ferme cette terre qui étoit argileuſe. Sylva après avoir conſidéré ce travail,



TERRASSE SURPRENANTE DES ROMAINS AU SI
LA FORTERESSE. LA PETITE ÉLEU

crut ne le pouvoir ruïner que par le feu, & fit jetter par ſes ſoldats une ſi grande quantité de bois tout enflammé, que comme ce mur n'étoit preſque compoſé que de la même matiere, & qu'il y avoit beaucoup de jour entre-deux, le feu s'y prit, gagna juſqu'au gazon, & une grande flamme commença à paroître.

Joſephe eſt fort embaraſſé dans la deſcription de l'avant-mur de Maſſada, nous n'en ſommes pas étonnez : c'eſt le vice radical de preſque tous les Ecrivains de l'antiquité de tomber dans les ténébres les plus épaiſſes, en décrivant des ouvrages d'une conſtruction peu commune. Les termes de l'art leur manquent, & voilà la ſource du galimatias dont la plûpart nous paient, & ce galimatias étant répandu dans ce qu'ils nous apprennent de la ſtructure de leurs machines de guerre, elles ſont devenues incompréhenſibles dans preſque tous les Auteurs. Les Anciens qui étoient ſi appliquez à leur métier, négligeoient tout comme nous l'étude des arts qu'on appelle ſerviles ; comme ſi cette connoiſſance n'étoit pas néceſſaire à l'homme de guerre ; du moins faut-il qu'il en ait quelque teinture, particulierement de la groſſe charpente. Cette connoiſſance n'eſt pas ſeulement néceſſaire aux Généraux, elle l'eſt encore à ceux qui veulent écrire l'Hiſtoire. On voit combien Céſar excelloit dans cette ſorte de méchaniſme. Je ſuis bien aſſûré que ce ſecond mur (10) de Maſſada étoit d'une ſtructure toute ſemblable aux murailles de Bourges, dont Céſar nous donne la deſcription dans ſes Commentaires, cela ſe comprend aſſez par ce qui ſuit des paroles de l'Auteur Juif : car il dit que ce mur *n'étoit preſque compoſé que de cette matiere*, c'eſt-à-dire de poutres. Pluſieurs ſe ſont imaginez que c'étoit une eſpéce de coffre de poutres rempli de terre argileuſe. Si cela eût été, l'incendie n'eût pas été ſi grand que l'Auteur le dit ; ce retranchement devoit être compoſé de poutres étendues par terre tout de leur long, rangées à une certaine diſtance les unes des autres, & d'autres traverſantes comme en échiquier, & les vuides remplis de terre argileuſe. Voilà la maniere dont je crois que ce mur étoit conſtruit.

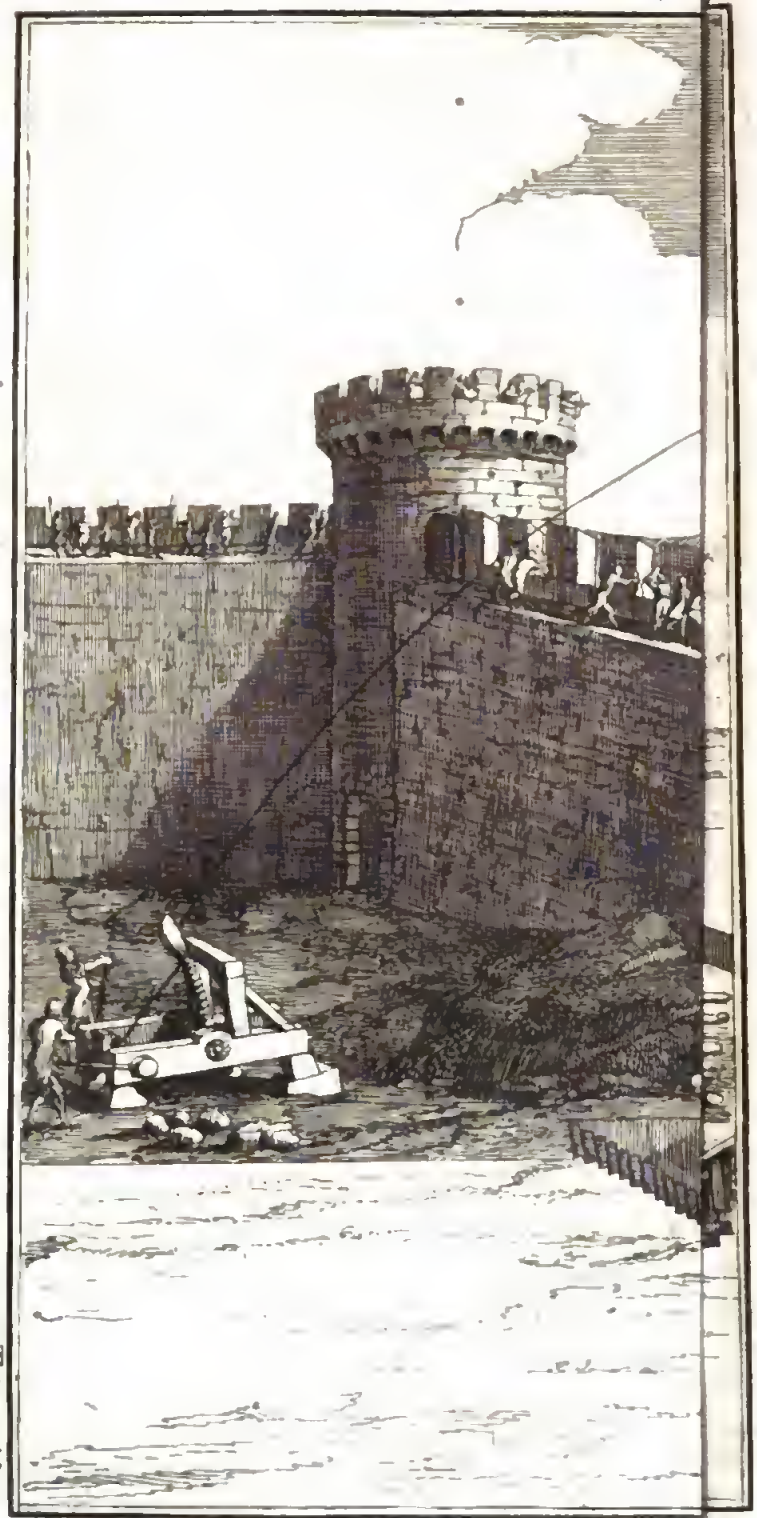
Quant à la forme, ou à la figure qu'il repréſentoit, il paroît qu'il n'étoit pas paralléle à la muraille de mâçonnerie qu'on battoit en bréche, mais qu'il repréſentoit un rentrant : car l'Hiſtorien dit plus bas, que *Sylva après avoir conſidéré ce travail*, voiant une très-grande difficulté de le ruïner, ſe détermina d'y mettre le feu, & qu'il fit jetter par ſes ſoldats une

ſi grande quantité de bois tout enflammé, que le feu prit au retranchement, parce *qu'il y avoit beaucoup de jour entre-deux*, c'eſt-à-dire entre la bréche faite à la muraille & le nouveau mur de poutres, car il ſeroit abſurbe de rapporter cet endroit *qu'il y avoit beaucoup de jour* aux intervalles des poutres qui compoſoient le mur, puiſque Joſephe dit plus haut que tout étoit rempli de terre argileuſe. Ce rentrant n'eſt pas une choſe fort nouvelle chez les Anciens, ils les faiſoient pour avoir des flancs. Nous traiterons cette matiere en ſon lieu. On demandera peut-être s'il étoit bien aiſé de jetter ce bois enflammé entre la bréche & le retranchement intérieur; cela n'étoit pas difficile, puiſqu'il y a de l'apparence que les aſſiégeans s'étoient logez ſur la bréche, & qu'on ſe donnoit de main en main ces buches enflammées pour les jetter dans le rentrant. Ce fait méritoit d'être éclairci, car c'eſt un des plus beaux endroits de l'Hiſtoire de cette guerre des Juifs contre les Romains.

Si Joſephe, que Scaliger appelle, *Omnium ſcriptorum veraciſſimum & religioſiſſimum*, n'avoit été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte, & qu'il n'eût écrit ſon Hiſtoire que ſur les mémoires qui lui auroient été fournis, & ſur des ouïs-dire d'ouïdire, il trouveroit ſes Lecteurs un peu durs à croire tant de choſes extraordinaires, & de travaux qui ſemblent au-deſſus des forces & de la patience humaine, par rapport au peu d'eſpace de tems qu'on mit à leur conſtruction. Tel eſt ce cavalier ſi prodigieuſement élevé dont nous venons de parler, & celui que l'Auteur lui-même fit dreſſer au ſiége de Jotapat. J'avois deſſein de terminer cet Article & de n'aller pas plus loin; mais je trouve la matiere ſi abondante & ſi curieuſe, que je ne ſçaurois m'y réſoudre, dût-on y trouver à reprendre. J'aime mieux faillir par trop de prolixité, & me ſatisfaire dans certaines choſes qui me font plaiſir, que de m'en diſpenſer.

Procope me fournit un exemple de ces ſortes de travaux giganteſques. Voici le paſſage; le Préſident Couſin, qui a traduit cet Auteur, me le fournit. Coſroez aiant aſſiégé Edeſſe, *s'aviſa*, dit l'Auteur Grec, *d'élever à force d'hommes une plateforme pour battre les murailles, & de faire ce travail hors de la portée du trait. Il fit pour cela couper une grande quantité d'arbres qu'il mit en quarré, & qu'il fit couvrir de terre & de pierres. Comme il ſouhaitoit d'avancer promtement l'ouvrage, il ne faiſoit point tailler les pierres, mais il les emploioit telles qu'elles ſortoient de la carriere; il méloit du bois avec les pierres, afin que l'édifice fût mieux*

lié



TERRASSE DE COSROEZ AU SE-

A Etançons qui soutiennent la

NAPOLI

Digitized by Google

lié & plus ſolide. Lorſque l'ouvrage fut ſi avancé que ceux qui y travailloient ſe trouvérent à la portée du trait, les aſſiégez les accablérent d'une telle quantité de fléches & de pierres, que pour s'en garantir ils furent obligez de tendre au devant de l'ouvrage des toits faits de poil de bouc, leſquels on appelle des cilices, qui étoient d'une juſte hauteur & épaiſſeur; par ce moien ceux qui remuoient la terre furent à couvert. Voilà encore un ſujet de critique, on me le pardonnera; le moyen de s'en empêcher. En effet voici Procope qui débite une abſurdité toute des plus grandes, je n'ai garde de la laiſſer en repos: car ſans cela on me rétorqueroit ce paſſage en faveur du Pére Daniel & de Lipſe même, qui prétendent qu'on élevoit quelquefois les terraſſes de fort loin pour les approcher enſuite de la place; ne diroit-on pas qu'une maſſe auſſi étonnante de terre ſe dût tranſporter tout auſſi aiſément qu'un gabion farci? L'Auteur dit que cette plate-forme fut conſtruite pour battre les murailles; il ſe contredit aſſez lourdement, puiſque la ſuite fait voir tout le contraire. Ces élevations de terre ne ſe faiſoient que pour dominer ſur les défenſes de la place; comment cela ſe peut-il hors la portée du trait? Et ſi elle eſt hors de cette portée, d'où vient que les travailleurs s'en trouvent accablez? Remarque-t-on bien cela? Le reſte de la narration prouve manifeſtement que cet ouvrage fut élevé à la diſtance ordinaire; mais comme tout ce qui ſuit du récit de ce fait eſt ſouvent interrompu par pluſieurs pour-parlers entre les Perſes & les Romains, nous ne prendrons que ce qui a rapport à notre ſujet.

Les aſſiégez redoutant un ouvrage qui ſurpaſſoit déja la hauteur de leurs murailles, entreprirent d'en élever un autre vis-à-vis; mais la grandeur de cet ouvrage, & le tems qu'il falloit pour cela, les aïant épouvantez, ils prirent le plus court moien. Ils s'aviſent de miner ſous la plate-forme des aſſiégez, & d'y mettre le feu. Ils ouvrirent pour cela une galerie ſouterraine, & pouſſérent juſqu'au milieu du cavalier, ſous lequel ils fouillérent, en enlevérent les terres, & étaiérent le reſte avec des bois debout, en s'élargiſſant dedans de plus en plus. Les aſſiégeans ſentent qu'ils ont les aſſiégez ſous eux: dans un danger ſi preſſant ils ne voient point d'autre reméde que d'éventer la mine, & d'ouvrir des contregaleries par les deux côtez de la plate-forme. Les mineurs s'appercevant qu'on venoit à eux, remettent des terres aux endroits où les aſſiégeans fouilloient pour les amuſer, & rempliſſent promtement une chambre de bois ſec,

enduit & trempé d'une compoſition de bitume, d'huile & de ſouffre, & après y avoir mis le feu ils ſe retirent. Soit que les mineurs Perſes euſſent manqué la chambre où le feu étoit déja, ou qu'ils ſe fuſſent négligez dans leur travail, ils ne s'apperçûrent pas que le feu étoit dans la terraſſe; mais comme il ne faiſoit pas tout le progrez que les aſſiégez ſouhaitoient, outre que le tems preſſoit, la terraſſe ſe trouvant finie & commandant ſur leurs murailles, ils portérent une ſi grande quantité de matiéres combuſtibles & de bois dans le fourneau, qu'enfin la flâme commença à gagner tout l'intérieur du cavalier, & la fumée commençant à ſortir par différens endroits, ils craignirent que les aſſiégeans ne rendiſſent ce feu ſans effet s'ils recouroient promptement au reméde; & pour leur faire accroire que le feu étoit au-deſſus de l'ouvrage plutôt qu'au deſſous, ils eurent l'adreſſe de jetter une ſi grande quantité de dards & de traits enflamez, & d'autres matiéres combuſtibles ſur la plate-forme, que ces feux, qui pleuvoient de toutes parts, leur dérobérent la connoiſſance d'un plus grand qu'ils avoient ſous leurs pieds, ils s'attachérent à éteindre l'un ſans penſer à l'autre. Coſroez ſe tranſporta lui-même ſur la terraſſe; il s'apperçut bientôt que ce n'étoit pas là le plus grand danger, & que le mal étoit ſous la terraſſe. Il la fit ouvrir promtement en pluſieurs endroits, pour éteindre l'incendie du dedans par des terres & de l'eau, qui augmentoient la violence du feu, bien loin de la réprimer. Ils emploiérent toute la journée à cet ouvrage, dont les aſſiégez ſe mocquoient: parce-qu'on donnoit de l'air à la flâme, qui s'ouvrant un paſſage par ces ouvertures, s'éleva tout d'un coup à une ſi grande hauteur & avec tant de violence, que l'embraſement *fut apperçû*, dit Procope, *par les Carrédiens & d'autres peuples encore plus éloignez:* & comme les avantages, qui naiſſent des grandes extrémitez, relévent les courages preſque abattus par les malheurs précédens, les aſſiégez voiant la plate-forme prête à fondre, & à diſparoître, ſortirent de toutes parts ſur les Perſes, conſternez d'un événement ſi extraordinaire, & les chaſſérent des ouvrages qu'ils conſervoient encore. Cet éxemple n'étoit-il pas digne d'avoir place ici? Je vais finir par deux autres. Arrien me fournit le premier: je tire l'autre d'un Hiſtorien Arabe qui a tout l'air de la nouveauté.

La priſe du rocher d'Aorne eſt célébre dans les Hiſtoriens qui ont écrit des guerres d'Aléxandre le grand, je les ſoup-

çonne un peu de donner dans le merveilleux. Ce Prince s'étant réſolu de l'aſſiéger ou de le bloquer, s'il ne pouvoit l'emporter d'emblée, y marcha en diligence, & s'étant approché, il jugea bientôt que l'entrepriſe n'étoit pas la choſe du monde la plus aiſée. Il voulut pourtant la tenter ſur l'avis de quelques gens du païs, qui lui promirent de le mener dans des endroits où l'attaque ſeroit plus facile. Il détacha un grand corps de troupes, commandé par Ptolomée, pour s'en rendre le maître, parce qu'il falloit y aller par des défilez; on s'en ſaiſit, & l'on s'y logea. Aléxandre ne laiſſa pas que de donner de ſon côté, où il fut repouſſé, à cauſe de la difficulté des lieux. Ce ſuccès aiant enhardi les Barbares, ils tournérent toutes leurs forces contre Ptolomée, qui les repouſſa à ſon tour, & l'attaque n'alla à rien. Aléxandre ne pouvoit aller à lui ſans forcer les paſſages dont les ennemis étoient les maîtres. Il s'y réſolut, il en voioit trop bien la néceſſité. *Le combat fut grand juſqu'à midi*, dit Arrien, *les uns tâchant de monter, les autres les repouſſant vigoureuſement: enfin ſur le ſoir les Macédoniens ſe raffraîchiſſant l'un l'autre gagnérent le paſſage, & ſe joignirent à Ptolomée. Toute l'armée étant réunie, donna enſemble dès le lendemain; mais on ne put rien faire ce jour-là. Celui d'après, le Prince aiant commandé dès le point du jour à ſes ſoldats de couper chacun une centaine de pieux, fit dreſſer une terraſſe depuis le haut de la colline ſur laquelle il étoit campé juſqu'au roc, afin de mettre deſſus des tireurs de fronde, & les machines pour écarter les Barbares. Pas un de ſes ſoldats ne fut éxemt du travail, de ſorte qu'ils firent une leuée de terre de cent vingt-cinq pas de long en un jour. Aléxandre étoit préſent à tout, & châtioit les pareſſeux comme il louoit les autres. On mit deſſus dès le lendemain les tireurs de fronde, avec les machines pour empêcher les ſorties & aſſûrer les travailleurs, de ſorte qu'en trois jours l'ouvrage fut achevé. Le quatriéme, quelques Macédoniens ſe ſaiſirent d'une éminence égale en hauteur au rocher qu'on aſſiégeoit, & le Prince ſans ſe repoſer fit continuer le travail juſques-là. Les Barbares, étonnez de la promtitude de l'un & de la hardieſſe des autres, ceſſérent leur défenſe, & envoiérent un hérault pour être reçûs à compoſition.*

Ce ſurprenant ouvrage, dont Arrien oublie de nous donner la hauteur, eſt à peine concevable. Il paroît aſſez par le récit de l'Auteur, qu'il devoit être prodigieuſement élevé. Timur-Bec, qui n'a pas moins conquis de païs qu'Aléxandre, & qui n'eſt pas moins merveilleux en grandes actions, nous four-

nit pluſieurs éxemples de ces ſortes d'ouvrages. En voici un qui ne le céde pas au roc d'Aorne.

L'Hiſtorien de Timur-Bec nous donne la deſcription d'une terraſſe que ce Conquérant fit élever au ſiége d'Avenit : quoique l'Auteur ait négligé de nous informer de l'étendue & de la hauteur de cet ouvrage, il eſt aiſé de juger qu'il devoit être immenſe & prodigieuſement élevé. La ſituation de la place, qui étoit bâtie ſur un rocher d'un abord très-difficile & fort haut, nous fait aſſez comprendre la grandeur d'un tel travail. *On abattit d'abord*, dit l'Hiſtorien, *tous les arbres d'autour de la place pour la conſtruction d'un* MEL-JOUR, c'eſt le nom qu'on donnoit à ces ſortes de travaux ; *à meſure que les bois étoient rangez les uns ſur les autres, l'on rempliſſoit le milieu de pierres & de boües que l'on paîtriſſoit enſemble, & ainſi le mel-jour fut achevé en peu de tems, & ſe trouva plus haut que la forteresſe, de ſorte qu'il en commandoit tout l'intérieur. Un régiment monta deſſus, & aiant tendu les machines à pierres, on en tira une ſi grande quantité qu'il ſembloit que la montagne ſe bouleversât ſur eux.* Nous allons paſſer à une autre matiére, qui ne paroîtra pas moins curieuſe & moins neuve que celle dont nous venons de parler.

ARTICLE XII.

Les Anciens avoient différentes méthodes pour le paſſage, ou l'abord du foſſé des places aſſiégées.

ON éleve juſqu'aux nues les Hiſtoriens de l'antiquité Grecs & Romains, on a raiſon à bien des égards, mais non pas en tout : ils ont beſoin de beaucoup d'indulgence pour être ſoufferts en bien des choſes dans ce qu'ils nous apprennent de leurs ſiéges les plus dignes de paſſer à la poſtérité. Il y a une infinité de choſes importantes qu'ils ont négligé de nous apprendre, ou du moins qu'ils n'ont dites qu'en courant, de ſorte qu'on eſt réduit à deviner avec beaucoup de peine & de tems. Mais enfin l'on devine ; qui peut lire l'Hiſtoire à ce prix, s'il n'a autre choſe en tête que de s'amuſer ? N'eſt-ce pas un travail très-grand & très-pénible, que de méditer & de réfléchir ſans ceſſe & à tout moment ſur ce qu'on lit pour trouver le véritable ſens des termes ? Nous ne blâmons point les Hiſtoriens, qui écrivent

certaines Hiſtoires particuliéres, de s'être négligez dans le détail de certains uſages & de certaines pratiques de leur tems, & dont l'origine vient de loin; mais ceux qui comme Tite-Live écrivent une Hiſtoire générale, ſont impardonnables: car les endroits de ſon Hiſtoire où il auroit dû parler, par éxemple des attaques de places par approches, ſont encore en entier; au lieu que Polybe eſt éxemt de ce reproche. Cette partie de ſon Hiſtoire où il en eſt parlé, n'a pû échaper à l'ignorance des tems. La décente ou l'abord du foſſé, eſt-ce une choſe qu'on doive ſupprimer? Je ne dis pas qu'il le ſoit de telle ſorte que nous n'y connoiſſions rien; mais ce que les Hiſtoriens nous en diſent eſt ſi abrégé que rien de plus.

Tout homme qui ſe mêle d'écrire l'Hiſtoire, écrit-il uniquement pour le ſiécle où il vit? N'eſt-ce pas pour la poſtérité? Et qui eſt-ce qui n'écrit pas pour elle? Les plus mauvais comme les plus célébres viſent à ce but. Je ne me laſſe point de faire ces réfléxions; parce qu'à l'égard des Anciens, je ſupporte à tout moment le travail & la peine de cette négligence. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que les anciens Dogmatiques militaires qui nous reſtent, entr'autres Enée, Onozander, Végéce, & tous preſque, ne ſont pas moins dignes de réprimande, & plus même que les Hiſtoriens, car c'eſt dans ce paſſage du foſſé où les difficultez & les chicanes ſont plus grandes. D'où vient qu'ils ne nous en apprennent rien? Il eſt très-déſagréable de courir & d'aller ſans ceſſe à la quête des conjectures. Polybe, d'ailleurs ſi éxact, donne dans cette négligence: peut-être le blâmons-nous ſans raiſons, & que tout ce qui regardoit ces ſortes d'uſages s'eſt perdu. Céſar notre Maître, eſt-il moins digne de repréhenſion dans ſon ſiége de Bourges & dans les autres? Les travaux de ce ſiége juſqu'à l'abord du foſſé étoient très-conſidérables. Cette place fut emportée d'inſulte. Si le foſſé étoit plein d'eau, comme il y a de l'apparence, il ne pouvoit aborder les murs de la place qu'en le comblant; & s'il étoit ſec, il eût dû nous expliquer, ou du moins nous apprendre la décente, ou le débouchement dans le foſſé. C'eſt ce que ce grand Ecrivain a négligé de faire, quoique ces ſortes de travaux ne ſoient pas moins recommandables que les autres.

Le ſiége de Marſeille eſt le plus bel endroit de ſes Commentaires. Il mit en œuvre tout ce que l'eſprit d'un grand Capitaine peut imaginer de ruſes & d'artifices. Fait-il la moindre mention de la décente ou du comblement du foſſé? Je ne vois

ni ombre, ni trace de tout cela. Polybe tombe dans le même défaut à l'égard du ſiége de Lilybée; il dit bien qu'on ouvrit des galeries ou des routes ſouterraines juſqu'au pied des tours, qu'on en ſappa par deſſous les fondemens, & qu'on les renverſa par ce moien; mais il ne dit pas ſi ces galeries traverſoient ſous le foſſé, quoiqu'on ſoit très-perſuadé qu'il y en avoit un.

On voit ailleurs que les aſſiégez allérent aux mineurs par des contregaleries, & leur coupérent route; tous ces combats, toutes ces chicanes ſe paſſérent ſous le foſſé: ce qui obligea les Romains de s'attacher au-deſſus, après avoir perdu le deſſous, & de mettre le belier en œuvre. Pour approcher cette machine, il étoit néceſſaire de combler le foſſé: cependant Polybe ne dit pas un mot de ce foſſé. Cette négligence des Hiſtoriens a fait croire à bien des Sçavans, que la plûpart des places fortes des Anciens n'avoient point de foſſé, & qu'ils ſe contentoient de leurs murailles & de leurs tours; ce qui eſt viſiblement faux: car les foſſez ſont auſſi anciens que les murailles. Ils alléguent pour preuve de cette belle imagination, que les Auteurs ne font aucune mention du foſſé, ni de ſa décente dans la plûpart des ſiéges qu'ils rapportent, & même dans ceux de la premiére volée. Voilà ſur quoi ils ſe fondent, & c'eſt pour cela que Lipſe a négligé d'en mettre dans les figures qu'il donne des ſiéges, hors dans ceux où il eſt parlé de foſſé.

Il eſt certain qu'on ne combloit pas toujours le foſſé, on y décendoit quelquefois par des galeries ſouterraines, comme nous le pratiquons aujourd'hui. On ouvroit enſuite la contreſcarpe pour décendre dans le foſſé, où l'on dreſſoit une galerie compoſée d'une forte charpente pour aller à couvert juſqu'à la muraille, qu'on ſappoit, qu'on étançonnoit avec des bois debout, auſquels on mettoit le feu pour la faire crouler & renverſer dans le foſſé. Il eſt fâcheux de recourir à certains Hiſtoriens pour expliquer les autres, ce qui nous arrive ſouvent, particuliérement dans ce qui regarde les approches & la décente ou le paſſage du foſſé: les conjectures ſont notre unique reſſource, lorſque les Hiſtoriens & les Auteurs dogmatiques nous manquent; ce qui arrive preſque toujours, tant ils ſont abrégez dans l'eſſentiel, & prolixes dans le reſte: il faut pourtant leur rendre juſtice à l'égard de l'entrée dans le foſſé, ou du paſſage deſſus après le comblement: car ils diſtinguent fort bien l'un de l'autre, pour nous faire comprendre lorſqu'il

eſt ſec ou plein d'eau, par les circonſtances qui naiſſent des faits, ſoit dans le commencement ou dans les ſuites ; de ſorte qu'on ne ſçauroit ſe tromper, & les termes dont ils ſe ſont ſervis, ſe trouvent dans leur ſens propre. Mais lorſque ces circonſtances nous manquent, nous recourons aux conjectures, comme je l'ai dit, & nous les embraſſons hardiment, parce qu'elles ſont ſûres. Le Lecteur les prendra ſur ce pied-là, puiſque nous ne ſçaurions autrement nous tirer d'affaire pour débrouiller les termes des Anciens, lorſque nous n'avons qu'eux pour toute reſſource dans les endroits où les Auteurs ne font que courir pour dépêcher beſogne, ou par ignorance des choſes de la guerre ; ce qui n'eſt pas rare dans ce qui regarde l'abord du foſſé. Je ne parle pas du paſſage de ceux des camps retranchez, où il s'agit d'une attaque d'inſulte, & que l'on combloit tout à découvert, parce qu'il ne falloit pas beaucoup de tems. Mais dans les ſiéges réguliers on y alloit avec de grandes précautions, parce qu'ils étoient très-larges & très-profonds.

Je ne dis pas qu'ils ne comblaſſent quelquefois les foſſez ſecs, lorſqu'ils n'y pouvoient aller par des galeries ſouterraines, auſſi-bien que ceux qui étoient ſous l'eau, qu'ils ſaignoient ſouvent, comme il y en a mille éxemples dans les Hiſtoriens. On ne voit pas que Céſar ait battu les murailles au ſiége de Bourges, ni fait la moindre bréche, ni qu'il ſe ſoit ſervi du belier, ni de ſappe, ni de galerie, ſoit deſſous, ſoit deſſus, pour aller à couvert juſqu'au mur, qui ne pouvoit être battu, ni ſappé ; il inſulte la place ſur tout le front de l'attaque. Si le foſſé eût été plein d'eau, il n'eût pû attaquer que par l'endroit où le foſſé avoit été comblé. Si l'on me dit que le comblement auroit pû s'étendre ſur tout le front attaqué, je répondrai que cela ne peut venir à l'eſprit : car ſi cela étoit vrai, Céſar n'eût pas manqué de parler d'un ouvrage ſi prodigieux, puiſqu'il eût été plus grand que celui de la terraſſe qu'il fit élever, pour dominer & plonger ſur les murs & les tours des aſſiégez, où il emploia toute ſon armée : il n'eût pû d'ailleurs ſe diſpenſer de parler des tortues dont on ſe ſervoit ordinairement au comblement du foſſé, & qu'on pouſſoit deſſus, à meſure que l'ouvrage avançoit, & ſous leſquelles on travailloit à couvert.

Les Traducteurs comme les Commentateurs ſe trompent ſouvent ſur le comblement du foſſé des places aſſiégées ; ils le confondent avec les cavaliers ou terraſſes élevées ſur le bord pour dominer les murailles, & voir ce qui ſe paſſoit ſur le para-

pet. Le fameux Arnaud d'Andilly a pris dans ſon Auteur le comblement du foſſé pour un cavalier, ou une élevation de terre à hauteur des murs ; ce n'eſt point cela, où je me trompe fort, quoique Joſephe ſe ſerve de ce terme. Il dit que les Romains dreſſérent quatre terraſſes, qu'ils emploiérent dix-ſept jours à cet ouvrage, & que ce travail fut reparti à un certain nombre de légions ; qui ne croiroit au premier coup d'œil que ces terraſſes ne fuſſent des cavaliers fort élevez & dominant les murs de la ville ? On va voir que c'étoit le paſſage du foſſé, & qu'on l'avoit comblé en quatre endroits. *Jean*, dit Joſephe, *fit miner juſqu'à la terraſſe qui regardoit la forteresſe Antonia, & ſoutenir la terre par de longs pieux, apporter une grande quantité de bois enduit de poiraiſine & de bithume, & y mit le feu. Ces étais aiant bientôt été conſumez, la terre fondit.*

Joſeph. l. 6. ch. 10 Siége de Jéruſalem.

Ibid.

Le terme de terraſſe, conſidéré comme un cavalier élevé prodigieuſement haut, ne convient pas ici. Joſephe a entendu ſans doute le comblement du foſſé ; la preuve de ce comblement eſt évidente dans le Chapitre ſecond du ſixiéme Livre : car il dit que *l'endroit du mur ſous lequel Jean avoit fait cette mine, par le moien de laquelle il avoit ruiné les premiéres terraſſes des Romains, ſe trouvant affoibli des coups que les beliers y avoient donnez, tomba tout ſoudain.* Il y a dans le paſſage qu'on plaça des beliers ſur les terraſſes. Quel effet en eût-on tiré ? Plaçoit-on les beliers ſur les terraſſes, puiſqu'elles ſe trouvoient ſouvent plus hautes que les murs de la ville, à moins que ce ne fût pour battre l'air ? Si l'on me dit qu'on avoit placé ces machines pour raſer les défenſes, & empêcher que perſonne des aſſiégez ne parût deſſus, nous répondrons que les Anciens n'ont jamais connu ces ſortes de précautions, avant que de battre en bréche, parce que les beliers ne ſe dirigent pas comme nos canons : ils ne pouvoient battre qu'une fort petite étendue de muraille, outre que les cavaliers étoient toujours élevez ſur le bord du foſſé, & jamais ſur le comblement ; de ſorte que les vibrations de cette machine n'euſſent jamais pû atteindre le mur, quand même il eût été plus long d'un tiers que celui d'Antonie. Quelque autre dira que la terraſſe avançoit peut-être ſur le comblement. Nous ne voions aucun de ces éxemples dans l'Hiſtoire ; en ce cas le belier eût été abſolument inutile, puiſqu'il n'eût fallu qu'un travail très-médiocre pour remplir de terre ou de faſcines l'eſpace d'entre la muraille de la place & la terraſſe, qui donnoit aux aſſiégeans un paſſage libre & de plein pied

pied ſur les murs, & de-là dans la ville. On ne battoit que le bas du mur; & lorſque le foſſé étoit comblé, on faiſoit avancer les tortues bélieres ſur le comblement.

On n'appelle pas terraſſe les terres, les bois, ou les faſcines dont on ſe ſert pour remplir le foſſé, mais le comblement, & Joſephe l'entend ſur ce pied : car après que Jean fût venu par deſſous le foſſé mettre le feu aux bois & aux faſcines dont on s'étoit ſervi pour le combler, & qu'il y eût mis le feu, l'Hiſtorien dit, *qu'un ſi grand accident arrivé lorſque les Romains ſe croioient prêts d'emporter la place, les étonna & réfroidit leur courage.* Si ç'eût été un cavalier, ce malheur ne pouvoit guéres empêcher la place d'être priſe, puiſqu'il n'y avoit que des machines de jet deſſus; au lieu que le comblement étant détruit, on ne pouvoit plus aller à la bréche. Mais voici quelque choſe de plus fort, & nous en avons un très-grand beſoin, pour repouſſer les ſorties des contradicteurs de telle ſorte, qu'ils perdent toute démangeaiſon d'y revenir.

Joſephe pourſuit & dit, que *deux jours après Simon avec les ſiens attaqua les autres terraſſes, ſur leſquelles les aſſiégeans avoient planté leurs beliers, & commençoient à battre le mur*, lorſqu'*un nommé* Téphehée, *qui étoit de Garſi en Galilée*, Mégaſore, *qui avoit été nourri Page de la Reine Mariamne, & un* Adiabénien *fils de Nabathie ſurnommé le Boiteux, coururent avec des flambeaux à la main vers les machines. Ils ſe jettérent à travers les ennemis, comme s'ils n'euſſent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne ſe retirérent qu'après avoir mis le feu à ces machines.* Je demande ſi Joſephe donne le moindre ſoupçon que ces braves, qui mirent le feu aux machines, aient monté une terraſſe ſi élevée; & comment l'auroient-ils pû? Cela étoit impoſſible, ſi véritablement ces machines euſſent été deſſus une telle maſſe de terre revêtue de poutres comme un mur? L'Auteur dit encore quelques lignes plus bas, que *cet embraſement des beliers & des tortues paſſa de-là aux terraſſes, ſans que les Romains puſſent y remédier.* Voilà des terraſſes en feu qui prennent à d'autres terraſſes; comment débrouiller tout ceci? Le Traducteur nous eût épargné la peine de le faire, s'il eût appellé l'endroit, où étoient les beliers, comblement; alors nous aurions compris que le feu paſſa aux terraſſes ou cavaliers que les Romains avoient élevez ſur le bord du foſſé pour ſoutenir leurs batteries de beliers contre les ſorties des aſſiégez, & pour empêcher qu'ils ne montraſſent le nez ſur les défenſes.

Mais je ne prens pas garde que ceci m'a mené un peu loin, quoique la choſe le mérite aſſez, puiſque c'eſt autant d'éclairci pour l'Hiſtoire, & pour une infinité de paſſages d'Auteurs qui en ont grand beſoin. Du reſte je ne vois rien de plus aiſé, après ces remarques, que de diſtinguer les terraſſes conſidérées comme comblement, & les autres comme cavaliers : car lorſqu'on s'apperçoit qu'il y a des beliers ſur la terraſſe, il ne faut point douter que l'Auteur ne veuille parler du comblement du foſſé ; que s'il paroît que ces beliers ſoient véritablement ſur un cavalier, il faut décider net & ſans façon que l'Hiſtorien eſt un franc ignorant qui ne ſçait ce que c'eſt que la guerre, & le corriger dans la traduction. Si le terme eſt équivoque dans l'original, il faut s'en prendre au Traducteur, & non au texte.

Le comblement du foſſé paroît évident dans le Fragment de notre Auteur du ſiége d'Egine dont nous avons parlé. Il n'eſt pas moins vrai que les Romains comblérent celui de Lilybée aux endroits où ils s'étoient ſervi du belier, & qu'ils avoient avancé des tours mouvantes pour ſoutenir leurs tortues bélieres, & leurs batteries de jet pratiquées dans leurs paralléles. On voit bien que Polybe ne s'attache qu'au gros des choſes à l'égard des approches, & qu'il fait ſon capital du détail des ſorties des aſſiégez ſur les batteries & ſur les tours, paſſant légérement ſur ce qu'il nous importoit le plus de ſçavoir. Il dit ſeulement que les Romains ouvrirent des galeries ſouterraines, qu'ils pouſſérent ſous le foſſé juſqu'aux fondemens des tours, qu'ils ſappérent, & que les aſſiégez s'en étant apperçûs, coupérent chemin aux mineurs, comme je crois l'avoir dit ; c'eſt tout ce qu'il nous en apprend. Cette méthode me ſemble un peu trop abrégée pour les gens de guerre, & ſurtout dans un ſiége auſſi mémorable que celui-là : car nous en voions peu dans l'antiquité, où l'intelligence, l'opiniâtreté, la valeur & les chicanes du terrain aient été portées ſi loin. Nous paſſons le détail des approches ſans douleur & ſans chagrin, parce qu'il n'y a rien de remarquable & de fort intéreſſant après les avoir vûes ailleurs ; mais à l'égard des travaux les plus proches de la place, du remûment des tours, des tortues, de l'attaque & de la défenſe des bréches, & des ouvrages pratiquez derriere, il eût bien pû ſe donner un peu carriere dans des choſes ſi peu communes en faveur de la poſtérité. Il faut ſuppléer à cette négligence par ce que nous avons pû découvrir dans les différens textes des Auteurs : un terme eſt ſouvent ca-

pable de nous fournir des idées & des raions de lumiéres qui nous portent ſouvent à des conjectures heureuſes, lorſqu'un homme du métier s'applique à ces ſortes de recherches.

Lorſque les aſſiégeans avoient pouſſé leurs travaux à la juſte portée des catapultes & des baliſtes, ils tiroient une paralléle ſur tout le front de l'attaque, où ils dreſſoient leurs batteries de jet, dont la conſtruction ne différoit en rien des nôtres de mortiers & de canons, comme nous le démontrerons dans le cours de ce Traité. Sous les différens tirs de ces machines, & à couvert des blindes paralléles, & ſouvent des tranchées dans les formes, on portoit les piéces démontées des tours & des tortues mouvantes aux endroits les plus commodes & les moins expoſez aux ſorties des aſſiégez, & l'on en faiſoit l'aſſemblage à couvert des mantelets & des rideaux de peaux crues, ou faits de pluſieurs cables, ce qui amortiſſoit & rompoit la force des gros traits & des pierres lancées par les machines.

Pendant qu'on travailloit à l'aſſemblage des piéces de charpenterie, qui compoſoient ces lourdes maſſes mobiles & ambulantes, on préparoit les différentes routes pour les pouſſer ſur la contreſcarpe, qu'on couvroit de forts madriers, de peur que les roues ou les rouleaux ſur leſquels elles étoient appuiées, n'enfonçaſſent dans les terres & ne demeuraſſent par les chemins: car bien que les Auteurs ne faſſent aucune mention de ces précautions, on ſent bien que cela ne pourroit être autrement. La nuit étoit principalement emploiée à ces ſortes d'ouvrages, qu'on perfectionnoit le jour.

Vitruve nous a donné la deſcription & la ſtructure de la tortue qui ſervoit à combler le foſſé, qui devoit avoir d'autres uſages que celui qu'il prétend: on la pouſſoit ſur le comblement à meſure que l'ouvrage avançoit, juſqu'au pied du rempart ou des tours, qu'on ſappoit à couvert de cette machine. Elle étoit compoſée d'une groſſe charpente très-ſolide & très-forte. C'étoit un aſſemblage de groſſes poutres; les ſabliéres, les poteaux, & tout ce qui la compoſoit devoit être à l'épreuve des machines & de toutes ſortes d'efforts; mais ſa plus grande force devoit être portée au comble & dans les poutres qui la ſoutenoient, pour n'être pas écraſée des corps jettez d'en haut. On l'appelloit tortue, parce qu'elle ſervoit de couverture & de défenſe très-forte & très-puiſſante contre les corps énormes qu'on jettoit deſſus, & ceux qui étoient deſſous s'y trouvoient en ſûreté, de même que la tortue l'eſt dans ſon écaille; elle

ſervoit donc également pour le comblement du foſſé & pour la ſappe.

La hauteur de cette machine (2) juſqu'aux ſabliéres d'en haut, ſur leſquelles étoit appuié le comble, étoit de douze pieds; la baſe en étoit quarrée, & chaque face de vingt-cinq pieds. Les flancs ou les côtez, qui faiſoient face à la ville, étoient couverts d'un tiſſu d'ozier ou de groſſes planches, & recouverts d'une eſpéce de matelas piqué, & compoſé de peaux crues, entre leſquelles on mettoit de l'herbe marine, ou de la paille trempée dans du vinaigre, ce qui la mettoit à l'épreuve des artifices lancez par les machines. Voilà une maniére de mantelet que je ne me ſouviens point d'avoir vû dans aucun Auteur; mais que devient le toit (3)? Vitruve le laiſſe là: n'étoit-il pas le plus expoſé aux coups des aſſiégez, lorſqu'il étoit à portée des coups d'en haut? Il devoit ſans doute être chargé d'une plus groſſe fourrure que les côtez; c'eſt ce que les Anciens nous apprennent, & ce que Vitruve auroit fait s'il ne l'eût oublié.

Cette lourde machine étoit ſoutenue ſur quatre roues, dit notre Auteur; je crois plutôt ſur huit qui tournoient ſur leur pivot pour donner la facilité de la faire mouvoir de tous les ſens. Je crains fort que les pivots ne ſoient imaginaires & de la façon de Vitruve: car outre que nous ne trouvons aucun Auteur qui parle de ces ſortes de roues à pivot ſous de ſi lourdes maſſes, c'eſt qu'on ne ſçauroit bien concevoir comment des cilindres de bois fendus au gros bout d'en bas, par une mortaiſe où il y avoit une roue avec ſon aiſſieu, pouvoient ſoutenir un poids ſi prodigieux ſans ſe rompre, en faiſant tourner la machine par les côtez.

A l'égard des poutres de ſaillie, qui traverſoient de ſix à ſept pieds les quatre coins de la baſe, je crois (avec tout le reſpect dû au jugement de M. Perrault,) que c'étoit bien moins pour couvrir les roues contre les coups de machines, que pour donner plus d'empatement à la tortue, afin que non ſeulement elle ne ſe renverſât point en penchant plus d'un côté que de l'autre dans quelque mauvais pas, mais encore pour avoir plus de facilité de la relever à force de leviers: car il eſt viſible que ces poutres en ſaillie ne couvroient nullement les roues, puiſqu'elles étoient couvertes indépendamment de ces poutres. Il me ſemble pourtant que cette ſaillie de ſix à ſept pieds eſt éxorbitante; je crains que Vitruve ne confonde ici la tortue de ce comblement

& de ſappe avec celle qu'on appelle beliére, qui n'auroit pas eu trop de ſix pieds de ſaillie, à cauſe de ſa hauteur & du poids de la poutre de vibration. Je crains fort qu'il n'y ait faute au texte ici comme en bien d'autres endroits, peut-être me trompé-je; car il ne paroît pas que notre homme fût fort expérimenté & fort ſçavant dans les machines de guerre de ſon tems; du reſte je le crois un très-habile Architecte, & Ingénieur très-médiocre & très-ténébreux. J'oubliois, à l'égard de cette ſaillie, un éxemple que M. Perrault rapporte. Il dit qu'*au ſiége d'Oſtende un Ingénieur fit conſtruire une machine à l'imitation de la tortue des Anciens*, qui faute *de telle précaution fut d'abord rendue inutile par un coup de canon qui rompit une roue.* Le Traducteur ne prend pas garde que les poutres diſpoſées à la façon de Vitruve, n'euſſent jamais pû garantir les roues, puiſqu'elles n'étoient point à pivot, outre qu'une poutre au-devant de la roue ne la garantira jamais d'un coup de canon de douze.

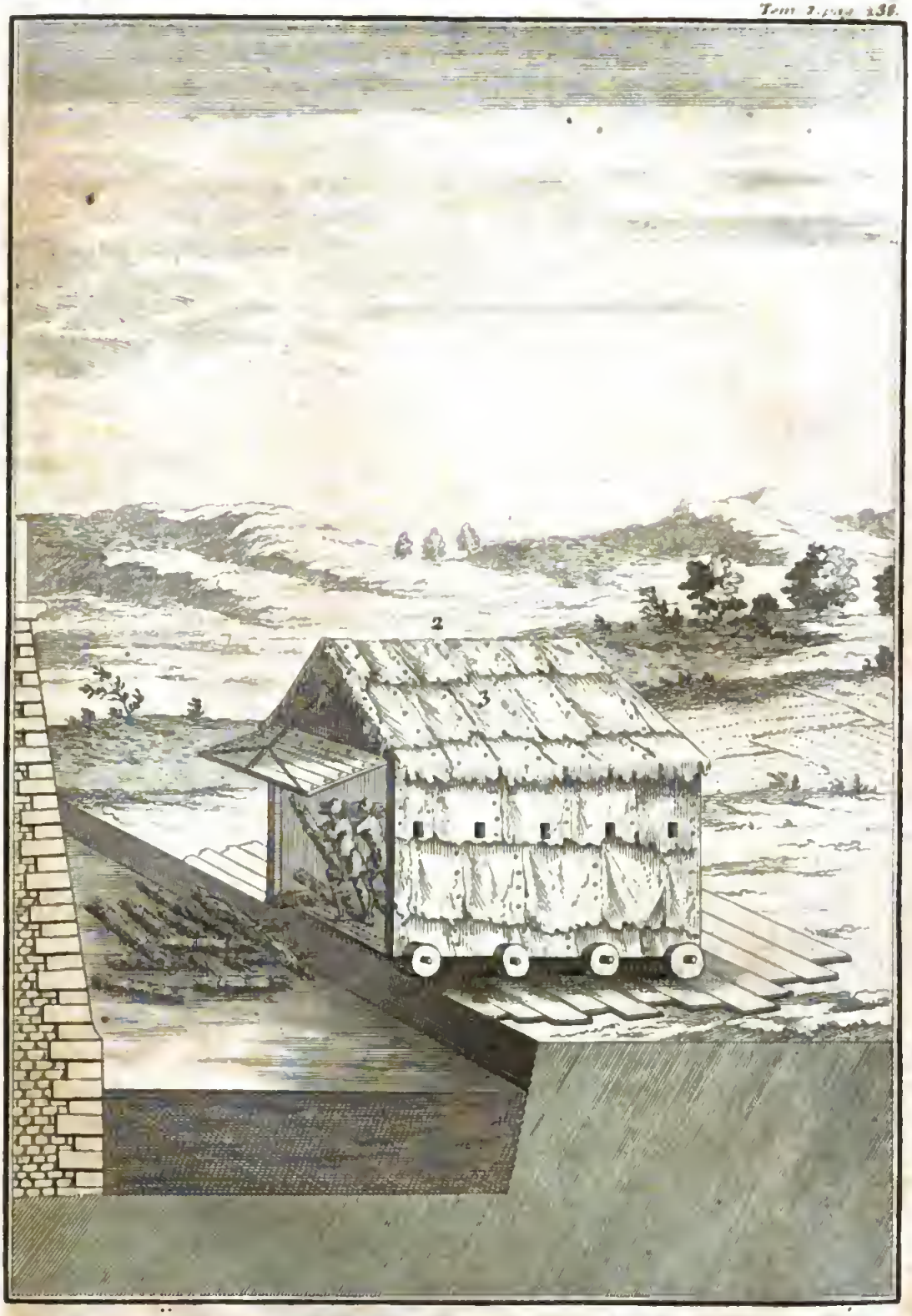
Pour revenir à nos tortues de comblement, il falloit qu'on en joignît pluſieurs enſemble à côté & fort près les unes des autres, & ſur une même ligne. Je penſois que cela devoit être ainſi, lorſqu'en liſant le dix-ſeptiéme Livre de Diodore de Sicile, je fus ſurpris d'y trouver que c'étoit en effet la méthode des Anciens: car cet Auteur, parlant du ſiége d'Halicarnaſſe par Aléxandre le Grand, dit que ce Conquérant fit d'abord *approcher trois tortues pour combler le foſſé de la Ville, & qu'il fit alors avancer ſes beliers ſur le comblement pour battre en bréche.* Il étoit néceſſaire qu'il y eût pluſieurs tortues de front, & que le paſſage ſur le foſſé ou le comblement fût d'une très-grande largeur, pour que les troupes commandées pour l'aſſaut défilaſſent à couvert & en grand nombre à travers & ſous ces tortues, & qu'elles pûſſent attaquer ſur un front égal à la bréche; méthode excellente & tout-à-fait inconnue aux Modernes, qui s'en font ſi fort accroire dans l'attaque des places. Que peut-on imaginer de moins ſenſé & de plus contraire aux régles de la guerre, que le paſſage de nos foſſez à nos bréches? A peine notre comblement peut contenir ſix hommes de front à la face d'une bréche tout au moins de quinze toiſes: outre que nos logemens ſur la bréche, lorſqu'il nous arrive d'en faire, (car il eſt rare que nos Gouverneurs attendent cette extrémité apparente, ce n'eſt plus la mode,) forment un très-grand obſtacle pour attaquer ſur un front tant ſoit peu ſupportable; de ſorte que ſi un défenſeur de place connoiſſoit ſa force & ſes

avantages dans ce cas-là, on attaqueroit avec plus de méthode & de précaution.

Le comblement du foſſé de Lilybée devoit être auſſi large que le front de l'attaque, puiſque les Romains ne firent preſque qu'une ſeule bréche de tout ce front : car ils renfermérent juſqu'à ſix tours du côté de la mer, & pluſieurs autres ſur la gauche de l'attaque, ne ſe contentant pas ſeulement du deſſous, où ils pouſſérent pluſieurs galeries ſouterraines juſqu'aux fondemens des remparts, qu'ils ſappérent en pluſieurs endroits, comme je l'ai déja dit ; mais ils emploiérent encore les beliers & tout ce que l'art a de plus ſubtil pour réüſſir dans une entrepriſe d'où la conquête de la Sicile dépendoit abſolument. La grandeur de ces bréches & un foſſé comblé dans preſque toute l'étendue de l'attaque, facilita les ſorties générales des aſſiégez, qui débouchoient en bataille de toutes ces ouvertures.

J'ai obſervé une choſe que je pourrois oublier, & qui me ſemble très-importante pour l'intelligence des Auteurs anciens à l'égard de l'attaque des places ; j'ai obſervé, dis-je, qu'on ne pouſſoit pas toujours le comblement juſqu'au pied du mur, lorſqu'on emploioit les beliers : pour ouvrir une place autrement qu'avec cette machine, on ne rempliſſoit le foſſé qu'à la diſtance néceſſaire pour y planter ces machines. Si les décombres de la muraille n'étoient pas ſuffiſants pour remplir l'intervalle qu'on laiſſoit entre le mur & les tortues beliéres, on préparoit un pont de charpente qu'on jettoit promtement deſſus, dont une des extrémitez appuioit ſur les débris de la bréche, & l'autre ſur le comblement : car il ne faut pas s'imaginer qu'on fît un pont de charpente égal à toute la largeur du foſſé, qui ne pouvoit être ſoutenu que par des bois debout dans le fond d'un foſſé ſec, puiſqu'il eſt toujours libre aux aſſiégez d'y entrer quand il leur plaît, & par conſéquent il eſt toujours en leur pouvoir de le ruïner par deſſous & à couvert, & d'y mettre le feu. Nous ne voions rien de cela dans les Auteurs. Joſéphe parle de ponts en quelques endroits de ſon Hiſtoire de la guerre des Juifs contre les Romains. J'ai remarqué dans les aſſauts de Jotapat, dont l'Auteur fait un ſi beau détail, que le foſſé de cette place étoit ſec, & quand même il ne le diroit pas, la diſette d'eau où les aſſiégez ſe trouvérent le prouveroit aſſez, outre que la ville étoit bâtie ſur la montagne. Citons le paſſage.

Quoique les machines, dit l'Auteur Juif, *ne ceſſaſſent point*



TORTUË QUI SERVOIT AU COMBLEMENT DU FOSSÉ D'UNE PLACE ASSIÉGÉE.

Digitized by Google

de battre durant toute la nuit, le mur ne fut pas achevé de ruïner qu'au point du jour, & avant que les Romains pûſſent dreſſer un pont pour aller à l'aſſaut, les aſſiégez réparérent la bréche avec un travail infatigable. Il étoit impoſſible que les beliers pûſſent battre à la diſtance de toute la largeur du foſſé, c'eſt-à-dire, ſur le bord, à cauſe de ſa largeur, quand même cette largeur n'eût été que de trente à quarante pieds; il falloit donc que ces machines fuſſent poſées ſur le comblement. Cela eſt ſans replique: ce qui reſtoit à remplir, entre la bréche & le comblement, ſe trouvant peu large, on y jettoit un pont pour ne perdre aucun tems. Voici encore un exemple qui confirme ces ſortes de ponts, dans un autre aſſaut beaucoup plus opiniâtré que les précédens, que les Romains donnérent, & qui ne fut pas plus heureux. *Les Juifs pour retarder leurs efforts, emploiérent encore un autre moien. Ils ſemérent ſur leurs ponts du ſénegré cuit; ce qui les rendit ſi gliſſants, que les Romains ne pouvoient plus ſe tenir debout: les uns tomboient à la renverſe ſur les ponts, où ils étoient foulez aux pieds, & d'autres tomboient en bas, où les Juifs qui n'avoient point d'ennemis ſur les bras, les tuoient à coups de traits.* L'Auteur parle ici de pluſieurs ponts jettez ſur la bréche, ce qui marque évidemment qu'ils étoient petits & faciles à tranſporter. On les poſoit près-à-près & à côté les uns des autres, pour n'en faire qu'un en pluſieurs piéces; parce qu'il eût été impoſſible d'en faire un d'une ſeule piéce, & égal à la largeur de la bréche.

Joſep. l. 3. ch. 17.

Ibid. ch. 23.

ARTICLE XIII.

Machines d'approches, de ſappe & de comblement. Galerie de Céſar au ſiége de Marſeille.

PAr tout ce que nous venons de rapporter & d'éclaircir dans l'Article précédent, on peut bien juger que les ſiéges des Anciens n'étoient pas un pur méchaniſme, où l'on ne regardoit que la pratique ſans aucune réfléxion ſur la théorie; c'étoit une ſcience capable d'occuper les génies les plus élevez, & qui en embraſſoit beaucoup d'autres: car il n'appartient pas à tout le monde de faire des ſiéges réguliers, il faut une intelligence peu commune; il en faut encore plus dans la défenſe. Si l'on me demande pourquoi nous voions tous les jours les

génies les plus médiocres, les plus bornez & ſans aucune expérience du métier, ſe mettre dans le train, les uns d'attaquer & de prendre de bonnes places, & les autres de même volée de les défendre & de les rendre; & ſi ce n'eſt pas là un ſigne que l'art des ſiéges eſt purement méchanique, puiſque les manœuvres ptennent de bonnes places comme les maîtres, je répondrois à cela que ce raiſonnement eſt abſurde, & qu'il ne conclut pas que l'attaque & ſa défenſe ne ſoient pas une ſcience. La Tactique en eſt une très-profonde & très-étendue, que bien des gens ignorent, & que nous ignorons peut-être tous, parce que les principes en ſont perdus: cela n'empêche pas qu'on ne donne tous les jours des batailles, & que la plus grande partie de ceux qui ſe mêlent de ce métier n'y aillent bravement & hazardeuſement, ſans y rien entendre que ce qu'ils tirent de certaine routine que nous nous renvoions les uns aux autres. La hardieſſe, jointe à celle-ci, fait le coup, & la fortune en décide; c'eſt un aveugle qui va contre un autre aveugle; & lorſqu'il ſe rencontre un borgne, il eſt toujours victorieux. La Tactique n'eſt pas moins une ſcience pour cela, fondée ſur des principes certains & aſſûrez. Nous ſçavons que toutes les parties de la guerre chez les Anciens étoient établies ſur les mêmes fondemens, & que l'attaque & la défenſe des places avoient été pouſſées au dernier point de perfection où elles pouvoient aller.

Depuis la mort du Maréchal de Vauban, le plus grand homme de ſon ſiécle, l'art d'attaquer les places a beaucoup déchû, il faut en convenir; ce ſçavant Général l'avoit porté bien loin, & fort près de ſa perfection, où les Anciens étoient arrivez: car ils ſont les premiers qui ont trouvez & établis les principes & les régles de cette ſcience. L'invention de la poudre ſembleroit avoir dû diminuer de ces régles & de ces principes, qui paroiſſent par ci par là comme des éclairs dans les ténébres des anciens tems; je l'ai longtems cru, mais l'étude de l'antiquité m'a tiré de cette erreur: car après avoir longtems réfléchi ſur nos belles défenſes depuis deux ſiécles, ou ſi l'on veut depuis l'uſage des mines & de l'artillerie, je me ſuis apperçû que la cauſe de notre peu de progrès dans la ſcience des ſiéges, vient uniquement de notre peu d'application, & de notre incapacité dans celle de la défenſe, qui découvriroit bientôt les défauts de l'attaque, ſi l'autre n'en étoit toute couverte, au lieu que les Anciens excelloient dans toutes les deux. Je ne doute point qu'il n'y ait des Officiers, dans les armées des Princes

ces de l'Europe, appliquez, ſçavans & à grands talens, qui iroient auſſi loin que les Anciens, & même au-delà, s'ils étoient connus & mis en œuvre : mais comment les découvrir & les diſtinguer au milieu de cette foule d'ignorans & d'envieux, qui les dérobent aux yeux les plus pénétrans ? où les trouver ? ce ne ſera pas parmi ceux dont je viens de parler, ni parmi les heureux, ce ſeroit un miracle ; & lorſque cela eſt arrivé, l'on a vû tout ce que la ſcience & l'expérience ont de plus grand & de plus fini dans ces deux parties de la guerre. Celui qui a le mieux & le plus ſcavamment écrit de l'une & de l'autre, & particuliérement de la défenſe, c'eſt M. Goulon Ingénieur & Général de l'Empereur, dans ſes *Mémoires pour l'attaque & la défenſe d'une place*, où il paroît par nos défenſes dans la guerre de 1701. que nos Ingénieurs n'avoient guéres puiſé. Il me ſemble qu'à bien des égards, il falloit de plus grandes connoiſſances dans l'attaque des places des Anciens, qu'il ne nous en faut aujourd'hui dans nos ſiéges, à cauſe de la violence de nos machines, qui abrégent furieuſement la beſogne. Je n'oſerois pourtant l'affirmer, ce ſeroit même une témérité, lorſqu'on a lû le ſçavant Traité de M. Goulon : car il y a là une profondeur de ſcience qui ſemble au-deſſus des Anciens ; ce qui prouveroit que nous ne manquons point de principes, ni de méthode dans ces deux parties de la guerre, mais d'étude & d'application dans l'une & dans l'autre, & que l'ignorance des réſiſtances fait la moitié du mérite de nos attaques ; car la perfection de celle-ci dépend de l'autre. Mais je ne prens pas garde que ce préambule pourroit être trouvé trop long, & peut-être auroit-il été mieux placé à l'Article précédent : je ſerois aſſez de cette opinion, mais ma pareſſe naturelle m'empêche de le tirer d'ici pour le tranſplanter où il devroit être. Paſſons à nos machines d'approche.

J'ai donné la deſcription & la figure de la tortue, dont les Anciens ſe ſervoient pour combler les foſſez des places aſſiégées ; je la donne ſur la foi de Vitruve, ſans trop hazarder, hors ſes quatre roues à pivot qui me paroiſſent fort ſuſpectes & peu dignes d'un méchanicien de ſa force : je conſeille à mes Lecteurs de ne pas trop s'y fier. Il ne faut pas douter que ces ſortes de tortues ne fuſſent élevées ſur une conſtruction très-ſolide & très-forte, comme je crois l'avoir dit. Le *Muſculus* étoit auſſi une tortue : celui de Céſar au ſiége de Marſeille paſſera ſur ce pied, & ç'en eſt une en effet, mais fort baſſe, d'une très-

grande longueur, (2) & en comble aigu ; nous l'appellerions aujourd'hui une galerie de charpente, & ces ſortes d'ouvrages ont été longtems en uſage parmi nous pour le paſſage du foſſé. Je crois que ſa longueur étoit égale à la largeur du foſſé, Céſar la fit pouſſer ſur le comblement (3) juſqu'au pied des murailles pour les ruïner par la ſappe ; je ne m'étois pas apperçu dans le détail de ce ſiége, qu'il eût mis les beliers en jeu pour battre en brêche, quoiqu'il ſoit fait mention d'une brêche, on communiquoit de ſa tour de brique (4) aux paralléles (5), & à la galerie ou tortue.

Le *Muſculus* de Végéce étoit bien différent de celui de Céſar. Qui croire ? Eſt-ce plutôt l'un que l'autre ? C'eſt ſans doute ce dernier. Or le *Muſculus* du premier eſt le *Vinea* du ſecond. Cet embarras n'eſt pas petit, il s'en faudra tirer le mieux qu'on pourra : mais nous croions que nous pourrons beaucoup. Très-aſſûrément Végéce s'eſt trompé ; ce qui le prouveroit, c'eſt qu'il prétend que cette machine ſervoit non ſeulement à régaler les terres, mais encore au comblement du foſſé. Je ſoupçonne fort que ce mot eſt générique, & un ſurcroit de preuve de la ſtérilité de la Langue Latine en termes militaires : car j'en trouve une bonne quantité dont les Auteurs ne faiſoient pas conſcience d'uſer, comme l'on feroit d'une ſelle à tous chevaux, & qu'ils appliquoient tantôt à un uſage, & tantôt à un autre ; de ſorte qu'il faut que nos Traducteurs devinent, & rarement devinent-ils ; ce qui produit très-ſouvent un aſſez honnête galimatias, que nous tâchons d'éviter autant qu'il nous eſt poſſible.

Lipſe, Stéwéchius, & je ne ſçai combien de Commentateurs, d'Antiquaires & d'Auteurs *Variorum*, comme on les appelle, raiſonnent beaucoup ſur le *Muſculus*, & tous d'une maniére très-diſcordante. Les deux premiers nous en ont donné un, qu'ils ont appuié du témoignage de Choul, qui me paroît aſſez burleſque ; ils n'ont pas négligé de nous régaler de la figure, j'en ignore le pére. Le premier pour appuier ce muſcule, cite un paſſage d'Iſidore, qui ne prouve rien à l'égard de ſon uſage ; les autres s'arment de la même autorité. Ils ont cru que c'étoit une machine propre à ouvrir & percer les murailles, dont ils produiſent la figure (A), que je copie d'après eux, & qu'ils tirent de leur cerveau. Stéwéchius l'orne d'une barbe de crin (B) en guiſe de mouſtaches, ce qui fait rire ; au lieu qu'Iſidore prétend que le muſcule étoit une galerie par le moien de la-

IEGE DE MARSEILLE.

NAPOLI

quelle on alloit au pied du mur pour le ſapper. *Muſculus cuniculo ſimilis, quo murus perfoditur, ex quo & appellatur quaſi muru culus.* Ces trois Auteurs, car je ne les cite pas tous, ne ſçavent pourtant pas ce que cela veut dire, & concluent enfin que c'eſt une machine propre à rompre la muraille, & l'habillent en rat autant qu'il leur eſt poſſible. Si j'oſois hazarder une plaiſanterie, je dirois qu'il faut en avoir en quantité pour une telle imagination; ils y ont mis une manivelle (C), car ſans cela leur rat ſe ſeroit trouvé ſans queue. Pour la vis (D), je ne la comprens pas, je la laiſſe à deviner à de plus habiles que moi. Quoiqu'il en ſoit, ces Sçavans s'abuſent ſur cette machine; c'étoit viſiblement une galerie de charpente pour aller à la muraille & la renverſer par ſappe, comme celle de Céſar dont je viens de parler plus haut; & comme elle eſt célébre, je ne veux pas qu'elle m'échape. Peut-on écarter la moindre choſe de ce grand homme?

On fit, dit-il, *une galerie* * *de ſoixante pieds de long, pour aller à couvert de la tour juſqu'à la muraille de la ville. On étendit pour cela par terre deux poutres de même longueur, vis-à-vis & à quatre pieds de diſtance l'une de l'autre. L'on mit deſſus des poteaux debout de cinq pieds de hauteur qui étoient aſſemblez en haut par deux ſablières qui ſoutenoient le comble de la galerie, avec des poutres en travers qui alloient d'un poteau à l'autre; à chacune & au milieu deſquelles étoit un poinçon auquel étoient attachées les contreſiches qui ſoutenoient le toit, qui étoit compoſé de chevrons couverts de madriers de quatre doigts d'épaiſſeur; ces madriers étoient recouverts de mortier & de brique contre le danger du feu & du cuir par deſſus, de peur qu'en verſant de l'eau par en haut on ne détrempât le mortier; & pour la garantir contre les pierres & le feu, on les couvroit de feutres & de matelas; on fit tout cela à couvert des mantelets* *, *puis tout à coup on pouſſa le muſcule ſur des rouleaux juſqu'au mur.* Cette galerie (2) me ſemble bien peu large pour l'uſage qu'on en vouloit faire. Car ſi le pied Romain eſt moindre que le nôtre, comme on le prétend, il étoit impoſſible que deux hommes pûſſent travailler deſſous pour la ſappe ſans s'embaraſſer.

* Muſculum.

Quadratas regulas.

Cæſ. Com. de Bel. civ. l. 2.

* Vineis.

Lipſe raiſonne, ce me ſemble, peu éxactement ſur cette galerie de Céſar à l'égard de la charpente; j'ai lieu d'en être ſurpris. Les ſoixante pieds de longueur l'étonnent, comme ſi on ignoroit l'aſſemblage de deux poutres bout-à-bout; il n'y a point de charpentier qui ne ſe moquât de ſa ſurpriſe; car ce ſçavant Commentateur cite lui-même des tortues preſque auſſi

longues que la galerie de Céſar. S'il falloit s'en rapporter à la figure du *muſculus* de ce grand Capitaine, dont Lipſe nous régale, nous ſerions bien embaraſſez. Je ne penſe pas qu'on puiſſe rien imagiter de plus ridicule, de moins ſenſé & de plus éloigné de ſon texte, que cette machine toute de ſa façon. L'on n'y voit autre choſe, ſinon quatre poutres couchées de plat & quarrément en terre, & quatre autres façonnées en colonnes, aiant pris *columellæ* au ſens littéral & pour de véritables colonnes, une ſur chaque angle, leſquelles portoient un toit à comble aigu; c'eſt tout ce qu'il y a de vrai dans la figure de ſon muſcule, qu'il repréſente comme un dais portatif, & par conſéquent les quatre côtez de ſa machine ſont à découvert. Nous laiſſons à penſer ſi les ſoldats ſe ſuſſent trouvez bien à leur aiſe, & fort à l'abri ſous cette machine.

Pour revenir au *muſculus* de Céſar, Lipſe s'eſt donc trompé dans la figure qu'il en donne, & ne l'a point compriſe. Les deux uſages que le Pére Daniel attribue à cette machine, ne la changent pas dans ſa figure. Il eſt certain qu'elle ne différoit de la tortue, qu'en ce qu'elle étoit plus baſſe & moins large; car la longueur ne fait rien. Céſar l'a donc priſe dans le terme propre qui ſignifie une galerie de charpenterie de peu de largeur, couverte par deſſus. Il y avoit un autre muſcule qui ſervoit à applanir & battre les terres, & les couvrir de madriers, pour préparer les voies aux tortues & aux tours ambulantes, afin qu'elles ne trouvaſſent point d'obſtacles, & on les avançoit ſur le bord du foſſé; elles étoient plus longues que larges, & égales à la largeur du chemin.

Appollodore fait mention d'un muſcule de ſappe ou de galerie, qui approche fort de celui de Céſar, & que Dom Bernard de Montfaucon a inſéré dans ſon Livre de l'Antiquité expliquée. Il en donne la figure, ſi mal deſſinée que rien plus; elle forme un toit en comble aigu, compoſé d'une charpente très-forte, très-ſolide & très-capable de réſiſter au choc des maſſes les plus lourdes, & aux forces les plus redoutables des machines des aſſiégez. On couvroit cette galerie de terre graſſe pour la garantir du feu. Je n'ai garde de donner la figure de cette machine telle qu'elle eſt repréſentée dans le manuſcrit Grec, je reſpecte l'Auteur; mais je mépriſe fort ceux qui ſe ſont mêlez de deſſiner ſi pitoiablement ces machines: celle-ci ſe devine aſſez dans le texte, mais la plus grande partie des autres ſont incompréhenſibles ſans la révélation.

Céſar diſtingue ſouvent la tortue du muſcule ; *teſtudinibus & muſculis*, dit-il, quoique ſouvent ces deux machines ne différaſſent entr'elles, comme je l'ai dit, que dans leur groſſeur : car on emploioit quelquefois de petites tortues, mais ſolides & fortes de comble, pour régaler les terres du comblement du foſſé. Cela ſe remarque dans preſque tous les bons Auteurs ; mais on voit ſouvent le *muſculus* ſur le pied du *pluteus*, autre preuve de la ſtérilité de la Langue Latine. Cette machine, tout comme le muſcule, paroiſſoit dans les ſiéges ſous diverſes parures de mantelets, & ſouvent ſur le pied d'une tortue fort légére & fort petite. Le Pére Daniel en fait mention dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe, où il tombe dans une contradiction manifeſte. Il prétend que cette machine étoit couverte par deſſus & en comble rond. Il cite un paſſage du Poéme du ſiége de Paris du Moine Abbon, dont le ſens eſt *que les Normans emploiérent à ce ſiége une infinité de ces machines que les Latins appellent* Plutei, *dont chacune pouvoit mettre à couvert ſept ou huit ſoldats, & que ces machines étoient couvertes de cuir de bœuf*, & cependant il en donne une figure qui les repréſente découvertes.

L'Auteur leur donne, dit notre Hiſtorien, le nom de *Tentoria*, parce qu'elles n'étoient pas plates par deſſus, mais comme arrondies. Ne diroit-on pas à ces derniéres paroles, qu'il eſt perſuadé que le *Pluteus* étoit couvert par deſſus ? On va voir que non ; c'eſt ainſi en effet, continue-t-il, que Végéce le décrit. Il cite le paſſage, il eſt néceſſaire que nous le citions auſſi : *Cette machine qu'on appelle* Pluteus, *eſt compoſée d'une charpente en maniére de ceintre couverte d'un tiſſu d'ozier, & recouverte de cuir ou de peaux crues ; elle eſt appuiée ſur trois petites roues, une au milieu, & les autres aux deux extrémitez, par le moien deſquelles on la conduit du côté où l'on veut.* Ce paſſage eſt clair, cependant le Pére Daniel le renverſe & ne couvre point ſon *Pluteus*, pour ne pas s'éloigner des imaginations de Lipſe, qu'il ſuit un peu trop ſcrupuleuſement, & de qui il a la figure (E), qu'il a adoptée ſans trop de réfléxion, ou par l'eſtime qu'il en fait qui me ſemble un peu outrée. Avant que de paſſer à quelques remarques ſur ce paſſage de Végéce, un petit trait de critique nous amuſera. Veget. l. 4.

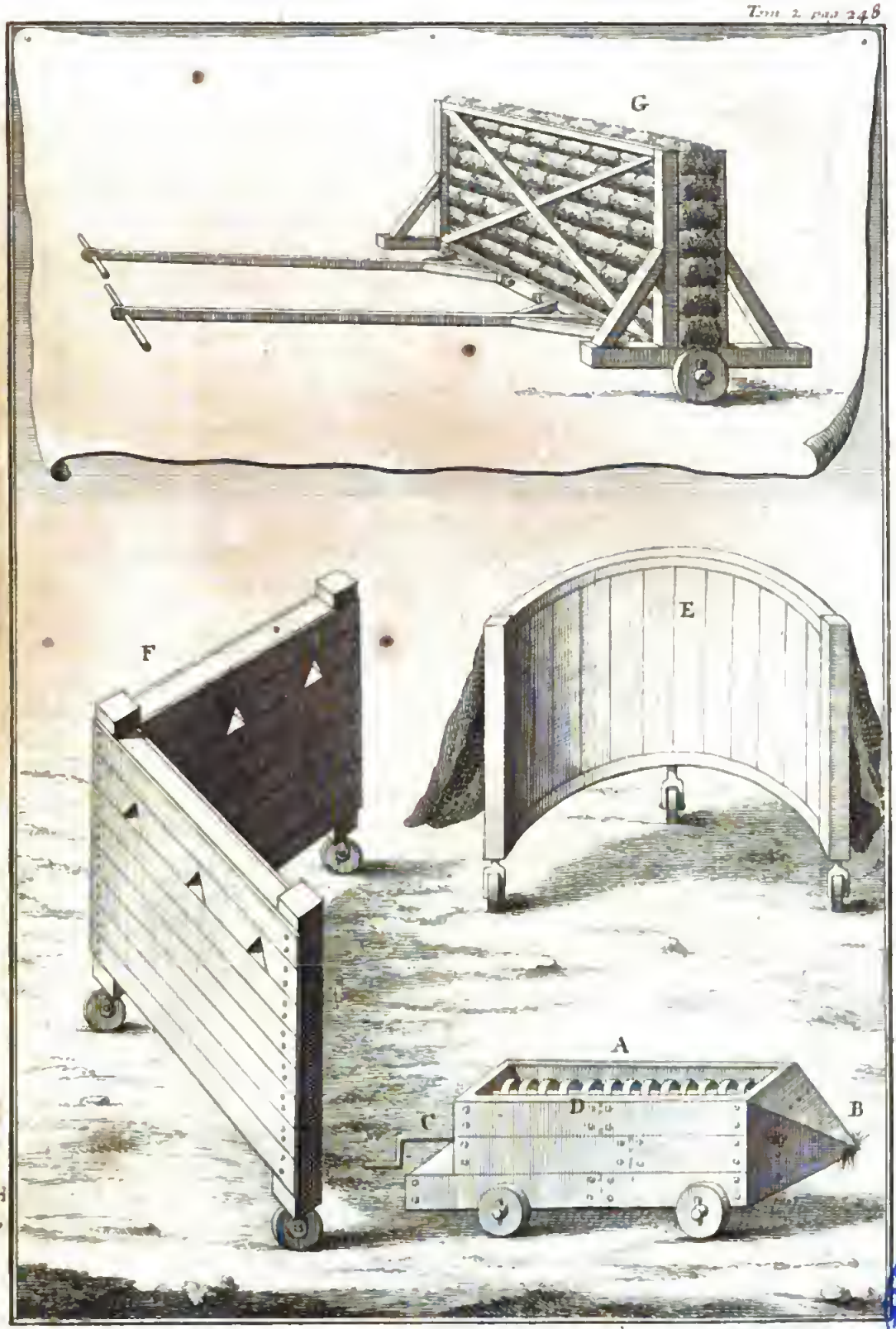
Le Pére Daniel n'a pas fait aſſez d'attention en traduiſant ce paſſage, où je me trompe fort. Voici comme il s'y prend : cette machine *a trois petites roues, une derriére dans le milieu, & deux au-devant.* Cela s'appelle tourner le flaſque d'une piéce de bat-

terie du côté de l'ennemi : car la roue du milieu eſt ſur le devant de la machine, & les autres derriére. *Terniſque rotulis quarum una in medio, duæ in capitibus apponuntur.* Je doute fort que la machine fût d'une figure courbe, & en ceintre renverſé : ce n'eſt ſûrement pas la penſée de Végéce, mais que la couverture ou le comble étoit fait en ceintre ; ce qui convient au terme de *abſidis*, qui ſignifie une courbe, c'eſt-à-dire que les deux côtez de la couverture ceintrée poſoient ſur les trois piéces de bois qui la ſoutenoient, & qui formoient une figure triangulaire, & les trois roues devoient tourner ſur leurs pivots. Ce qui prouve que le *Pluteus* devoit être couvert pardeſſus, c'eſt qu'on approchoit cette machine ſur le comblement & au-devant des tortues : car ſans cela ceux qui ſe ſeroient trouvez derriére n'euſſent pû ſe garantir des coups d'en haut. Je m'étonne que Lipſe & le Pere Daniel n'aient pas fait cette remarque, & que ce dernier n'ait pas non plus pris garde à ce qu'il dit des *paveſades*, qui étoient de grandes claies portatives, derriére leſquelles les archers tiroient ; il les poſe contre le mur, ce n'eſt pas trop bien imaginer. Je demande ſi les archers qui étoient derriére, ſe trouvoient bien à couvert des coups plongeans. Ces fautes ſont inexcuſables, & nous en rencontrons par tout dans ces deux Auteurs, d'ailleurs très-recommandables.

Les Modernes ont leurs *Plutei* comme les Anciens, ſous le titre de mantelets. J'en ai vû un à Philippeville il y a environ trente-quatre ans ; il étoit triangulaire (F) avec du liége entre deux planches, ſoutenu ſur trois petites roues tournantes chacune ſur ſon pivot. Celui qui me vient dans la penſée me ſemble plus ſimple & d'une moindre dépenſe. La figure (G) mettra mon Lecteur au fait ſans autre explication ; les faſcines doivent être d'oſier de cinq à ſix pouces de diamétre, la hauteur doit être de quatre à cinq pieds ſur ſix de longueur, les ſoldats les conduiſent aiſément devant eux, & travaillent à couvert derriére. Ce qui ne ſeroit pas ce me ſemble mauvais pour ouvrir des paralléles les plus proches du corps de la place, les roues ne ſont pas fort ſilentieuſes ; mais qu'importe, puiſqu'on ſe trouve à couvert du feu de la place.

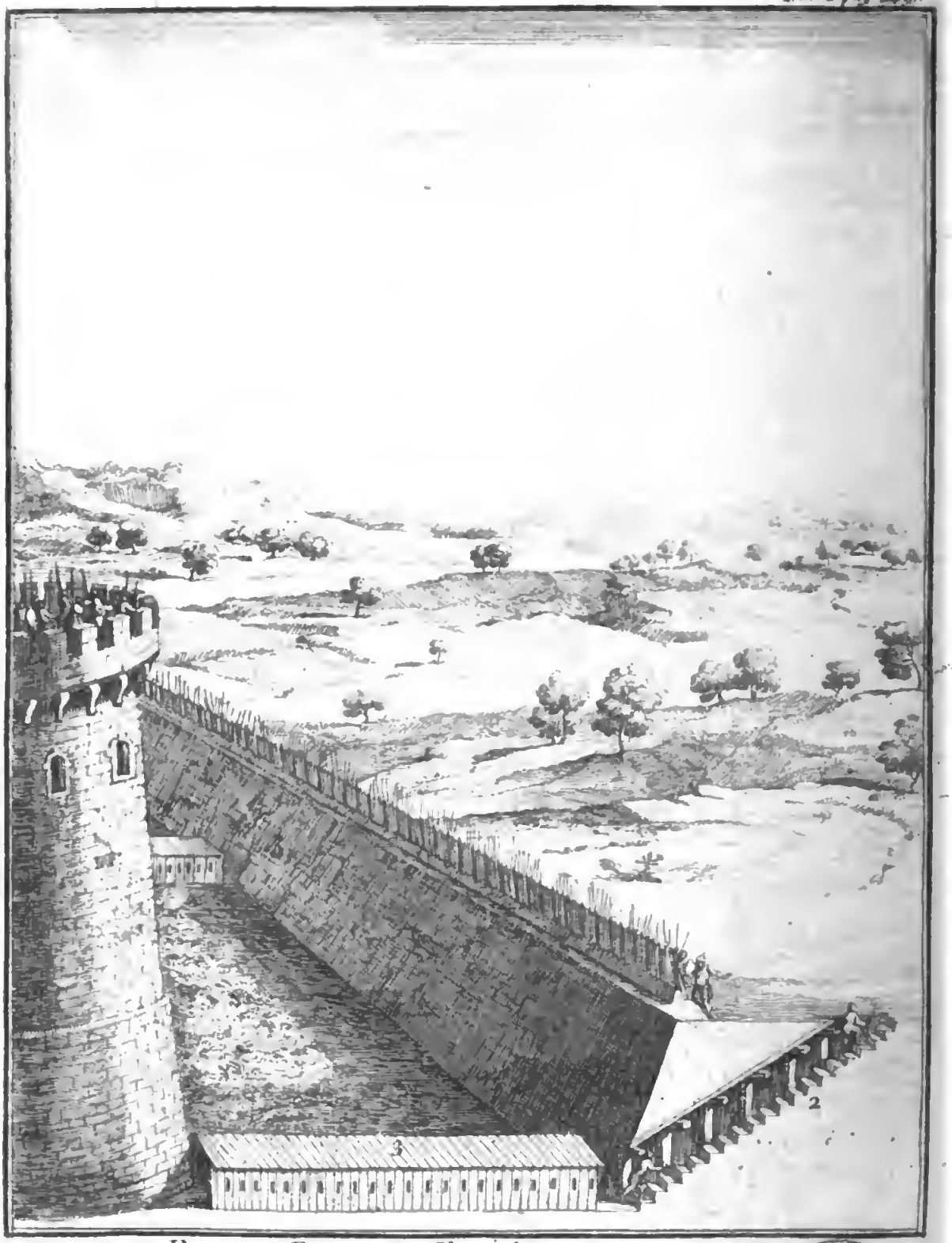
Les Anciens ménageoient un peu mieux la vie des hommes dans les ſiéges comme dans les batailles, que ne ſont les Modernes : les machines dont ils ſe ſervoient pour couvrir les travailleurs, ſont infinies, & celles qui regardent la décente & le paſſage du foſſé, & les précautions qu'ils prenoient pour tra-

Digitized by Google



LE MUSCULUS ET LE PLUTEUS DES ANCIENS

Digitized by Google



T 2 22.

Dente. et Passage du Fosse des Anaens

Digitized by Google

vailler à couvert des armes de jet ſont admirables : auſſi tenons-nous d'eux ce que nous avons de meilleur dans l'attaque des places ; car à l'égard de la défenſe nous ſommes encore dans l'enfance, ce qui eſt plutôt un effet de notre pareſſe & de notre peu d'application que d'indigence d'eſprit & de génie : car après ce que M. Goulon nous a donné de ces deux parties de la guerre, nous devrions, ce me ſemble, être plus habiles ; nous ne nous ſommes pas apperçûs dans la guerre de 1701. que qui que ce ſoit l'ait beaucoup lû.

La maniére dont les Anciens combloient les foſſez des places aſſiégées, étoit peu différente de la nôtre : car hors les tortues & les muſcules, que l'invention de l'artillerie nous a fait abandonner, nous n'avons rien que les Anciens n'aient pratiqué avant nous. Ce qu'ils appelloient tortues de terre, n'étoit autre choſe qu'un foſſé creuſé dans terre, & blindé pardeſſus en forme de galerie, tiré de la derniére paralléle de claies juſques ſur le bord du foſſé. Il paroît dans les Auteurs qu'ils ſe ſervoient d'une autre méthode dans les foſſez ſecs ; ils ouvroient une galerie ſouterraine (2) juſques dans le foſſé ; ils y entroient par une ouverture à la contreſcarpe, où ils élevoient une galerie de charpente (3) juſqu'au mur, qu'ils ſappoient à couvert de cette machine. Je ne vois pas que nos décentes dans le foſſé ſoient différentes de celles des Anciens ; ils ne ſe ſervoient de cette méthode que dans les cas où les beliers étoient inutiles, mais la commune façon étoit le comblement du foſſé.

C'étoit ſous ces tortues de terre, ou conduits de mines ſous les muſcules, & ſous les tortues pouſſées ſur le bord de la contreſcarpe, que les ſoldats à couvert travailloient au comblement ; ils ſe ſervoient de pierres, de troncs d'arbres & de faſcinages, le tout mêlé avec de la terre. Il falloit que ces ſortes d'ouvrages fuſſent d'une très-grande ſolidité, à cauſe du poids prodigieux des machines qui portoient deſſus, qui euſſent enfoncé, ſi cette eſpéce de chauſſée avoit été compoſée d'un ſeul faſcinage.

Il étoit difficile aux aſſiégez d'empêcher le comblement du foſſé, lorſque les aſſiégeans étoient une fois logez ſur la contreſcarpe ; toute leur reſſource étoit dans leurs machines de jet & dans les artifices lancez par leurs baliſtes & par leurs gens de traits pour tâcher de bruler les tours & les tortues. Leurs ſorties, qui étoient toujours groſſes au contraire des nôtres, étoient les plus efficaces pour réuſſir dans ces ſortes d'entrepriſes. Celles d'Imilcon à Lilybée, dont Polybe fait mntion, ſont célébres dans

cet Auteur, & c'eſt à ces grandes ſorties que l'habile Carthaginois dut ſa gloire & le ſalut de ſa place. Il en fit pluſieurs d'une partie de ſa garniſon, qui ébranlérent ſurieuſement les Romains; mais la derniére, qui fut générale, obligea enfin les aſſiégeans de quitter partie par l'incendie de leurs machines. Je ne vois preſque aucun exemple de chicanes dans les foſſez ſecs des Anciens; cela me ſemble aſſez ſurprenant, eux qui étoient ſi habiles & ſi éclairez. Nous n'en voions guéres plus dans les Modernes, quoique nous ne ſoions pas moins grands remueurs de terre que les Anciens. Ces ſortes de chicanes ne ſont pas communes; car outre qu'elles demandent un courage intrépide, il faut y ajouter encore une très-grande intelligence & l'eſprit inventif, qualitez très-rares. Goulon ne laiſſe pas que de nous apprendre cette méthode; & puiſque nous nous ſommes trouvez en état de la pratiquer dans la guerre de 1701. ſi féconde en ſiéges, j'ai lieu de m'étonner qu'on ne l'ait pas fait. En effet il y a mille moiens très-ſimples de chicaner le foſſé, & longtems : nous ne voions aucun exemple de cela, ce qui eſt à peine concevable.

Les chicanes les plus ordinaires des Anciens dans leurs foſſez, étoient d'aller par galeries de la ville ſous le comblement dont ils tiroient les terres, & pratiquoient deſſous une ou pluſieurs chambres, & l'on étaioit les terres par des bois debout; & après les avoir remplies de bois ſec & de matiéres combuſtibles, on y mettoit le feu, & les terres s'affaiſſoient tout d'un coup; les machines qui étoient deſſus s'enfonçoient avec les terres, & ſe renverſoient dans le foſſé avec un fracas épouvantable, & ce feu ſouterrain s'échappant par les ouvertures, ſe prenoit aux machines; ce qui étoit toujours ſuivi d'une grêle de traits & de fléches enflammées, & d'une ſortie tout en même tems. On choiſiſſoit la nuit pour ces ſortes d'entrepriſes, qui eſt l'heure la plus commode & la plus favorable. Imilcon, au ſiégé de Lilybée, ne ſortoit jamais qu'à la faveur des ténébres: car les traits enflammez & les feux qui voloient de toutes parts s'attachant aux tours, aux tortues beliéres, & aux autres ouvrages des aſſiégeans, donnoient viſée aux aſſiégez contre ceux qui les défendoient, comme contre les autres qui travailloient à éteindre le feu; la ſortie ſurvenant là-deſſus, il étoit rare qu'on pût remédier à tant d'embarras.

Nous avons deux exemples à rapporter, que nous ſommes perſuadez que les Lecteurs ne ſeront pas fâchez de voir ici par leur

leur ſingularité. L'un eſt de la moienne antiquité, & l'autre paſſera ſur le pied moderne. Lipſe nous fournit le premier, qu'il tire de Nicetas, qu'il a traduit du Grec en Latin, & que nous rendons du Latin en François, ſelon notre façon de traduire, qui eſt de rendre le texte non tel qu'il eſt, mais ſelon qu'il eût dû être : car nous cherchons bien plus l'inſtruction que l'éxact ude ſcrupuleuſe, s'en accommodera qui voudra ; mais c'eſt notre méthode dans tout ce qui n'eſt pas eſſentiel. Cette liberté eſt permiſe à un homme de notre profeſſion.

Nicetas repporte que Jean, qui étoit un Roi ou un Tyran de la Mœſie, aiant aſſiégé Varne, ville de la Bulgarie, fit dreſſer une tour quarrée d'une hauteur égale à la largeur du foſſé, & d'une largeur égale depuis la baſe juſqu'en haut, & dont les quatre côtez étoient égaux à la hauteur des murs de la ville, & l'aiant fait avancer ſur des rouleaux juſques ſur le bord du foſſé, il la fit renverſer dedans ; elle tomba de maniére que les deux extrémitez aboutiſſant juſte ſur un bord, & ſur l'autre oppoſé, le foſſé ſe trouva tout à coup comblé ; mais de telle ſorte que le haut de cette eſpéce de chauſſée égaloit la hauteur des murs : les aſſiégeans paſſérent alors deſſus, & de là ſur les murailles de la ville, comme ſur un pont, & s'en rendirent les maîtres. Ne me tromperois-je pas ? Non : je crois cet éxemple unique dans l'antiquité. Celui que je vais rapporter eſt bien différent du premier. Celui-ci part d'un génie inventif & original, au lieu que l'autre eſt tout ce que l'on peut imaginer de plus méchant, de plus barbare & de plus inhumain.

Le Continuateur de Chalcondylle rapporte qu'Amurat IV. aiant aſſiégé Bagdet en 1638, ce Prince témoigna une paſſion ſi ardente de recouvrer cette place, que cela alla juſqu'à la fureur & à la rage. Les matériaux neceſſaires lui manquant pour achever le comblement du foſſé, qui étoit très-profond, il ordonna qu'on prendroit trois hommes par chambrée ou par tente, & qu'on les jetteroit dedans pour le remplir. Je ne ſçaurois croire une réſolution ſi barbare & ſi furieuſe. Le Continuateur de Chalcondylle veut dire peut-être, que le Grand Seigneur fit prendre trois azapes par chambrée, qui ſont de vieilles bandes Muſulmanes plus anciennes que les Janiſſaires, mais fort mépriſées. Ils ſervent de pionniers, quelquefois même, ſi l'on en croit quelques Hiſtoriens, de pont à la cavalerie dans les marais, & de faſcines pour combler les foſſez des places que l'on aſſiége. Mais ceci a tout l'air d'une fable. Je ſçai bien

que cette ſorte d'infanterie Turque eſt très-mépriſable, mais il eſt incroiable qu'on l'ait miſe à cet uſage.

ARTICLE XIV.

Des tours mobiles, leur ſtructure & leur hauteur.

Bien des Sçavans s'imaginent que c'eſt chez les Grecs qu'on doit chercher les machines de guerre, & les Grecs eux-mêmes, qui n'admiroient que leurs ouvrages & leurs propres actions, & devant leſquels tout peuple, qui n'étoit pas eux, leur ſembloit barbare & ſans eſprit; ces Grecs, dis-je, s'attribuent l'invention de ces machines. Plutarque cite Ephorus; il dit qu'au ſiége de Samos *Périclès ſe ſervit pour la premiere fois de machines de guerre, & qu'il eut pour cet effet l'Ingénieur Artemon, qui étoit boiteux, & qui ſe faiſoit porter en chaiſe à ſes batteries quand les affaires preſſoient: c'eſt pourquoi*, dit-il, *on l'appelloit ordinairement Periphorète.* Mais par ce que nous apprend le même Plutarque cet Artemon n'eſt pas l'inventeur des machines; il dit qu'Héraclite de Pont réfute Ephorus, & donne pour garant le Poëte Anacréon, qui le fait paſſer non pour guerrier, mais pour le plus lâche & le plus voluptueux homme de ſon tems, ſans pourtant lui refuſer le nom de guerre qu'Ephorus lui attribue. Je croirois plutôt Anacréon, tout Poëte qu'il eſt, que l'autre, puiſque Thucydide dans ce qu'il écrit de ce ſiége de Samos par Périclés, ne fait non plus de mention de cet Artemon que s'il n'eût jamais éxiſté.

Il n'eſt donc pas vrai que les Grecs ſoient les premiers qui ſe ſoient ſervis de machines dans leurs ſiéges, quand même il y auroit deux machiniſtes de ce nom. D'où vient que nos Sçavans de toute robe, qui ont traité de la milice des Anciens, n'ont pas pouſſé plus loin leurs recherches dans les Ecrivains d'une antiquité plus reculée que le tems de Periclés? Lipſe, Stéwéchius, & tant d'autres, que leur état obligeoit à l'étude des Livres ſacrez, auroient trouvé dans ces Livres que les peuples de l'Aſie, entr'autres les Hébreux, s'étoient ſervis de machines de guerre, non ſeulement longtems avant le ſiécle de Periclés, mais même près de trois cens ans avant celui d'Alexandre le Grand. Les Auteurs Grecs ni ceux des Romains ne ſçavoient peut-être pas ces nouvelles, car ces derniers auroient

fort bien prêté ſerment que les Grecs en étoient les inventeurs ; ainſi Diades, qui vivoit du tems d'Aléxandre le Grand, & qui avoit ſervi dans ſes armées, ſe vante fauſſement d'être l'auteur & l'inventeur des tours roulantes. Il dit qu'il les faiſoit porter démontées quand l'armée marchoit. Mais d'où viendroit le ſilence des Auteurs qui ont écrit des guerres d'Aléxandre le Grand ? En eſt-il un ſeul qui nous ait appris qu'il y eût un Diades au monde ? S'il eût été l'auteur d'une ſi belle découverte militaire, les Hiſtoriens n'euſſent eu garde d'oublier les inventions d'un homme ſi rare. S'il n'avoit pas été en Judée avec ce Conquérant, je croirois qu'il auroit penſé comme les Aſiatiques, ou comme les Juifs : car tous les hommes ne penſent pas différemment, & l'on peut accorder la gloire de l'invention à ceux qui ont rencontré après les autres ſans l'avoir ſçû ; mais lorſqu'un homme habile a voiagé dans les païs où certaines choſes étoient connues & en uſage, on a lieu de le ſoupçonner de s'attribuer les inventions des autres, & de les avoir butinées. Il y a dans le monde une foule de ces ſortes de marodeurs dans les arts comme dans les ſciences ; on voit peu de gens qui ſe faſſent conſcience de rendre à chacun ce qui lui appartient ; tout eſt plein de ces ſortes d'impudens, & particuliérement dans les Cours des Princes. Vitruv. l. 10.

Nous avons vû un meûnier ſorti des crevaſſes de je ne ſçai quelles montagnes de Lorraine, homme groſſier, ignorant, ſans eſprit, ſans nuls ſervices à la guerre, & ſans honte, s'attribuer fauſſement des découvertes imprimées connues de tout le monde, & dont la plûpart ſe ſont trouvées fauſſes & abſurdes, & les autres dans les cabinets des Curieux ; on a vû pourtant cet homme faire une eſpéce de fortune ſous le gouvernement du Prince du monde le plus éclairé. Encore paſſe pour Diades, qui étoit un homme de ſervice, qui avoit même écrit des machines de guerre. Je doute qu'il en ſoit l'inventeur, puiſqu'il avoit ſervi dans les armées d'Aléxandre : car toutes les machines étoient en uſage longtems avant Aléxandre chez les Hébreux. Je les trouve dans Ezéchiel.

Ce Prophéte parlant du ſiége futur de Jéruſalem aux Iſraélites, parle ainſi : *Prenez de l'argile*, dit le Seigneur, *& repréſentez en petit le plan de Jeruſalem. Vous en formerez comme le ſiége. Vous éleverez des tours contre elle, vous ferez des terraſſes, & vous dreſſerez un camp, & vous mettrez autour d'elle des beliers.* Voilà bien des découvertes dans un ſeul paſſage, les tours, les

terraſſes & les beliers ; mais il n'y en a pas pour un. Voici encore le même Prophéte qui répéte preſque la même choſe parlant du ſiége de Tyr, que devoit former Nabuchodonoſor. Dom Calmet l'a fort bien remarqué dans ſa Diſſertation ſur la milice des Juifs ; le Prophéte s'exprime d'une maniére très-digne d'atttention. *Le Roi de Babilone dreſſera contre vous des tours. Il amaſſera des terraſſes autour de vous, il élevera le bouclier contre vous, & il placera ſes machines de cordes. Il les placera contre vos murs, & il détruira vos tours par ſes armées.* Peut-on rien voir de plus précis ? Car voici les baliſtes & les catapultes, dont nous parlerons en ſon lieu. Ezéchiel étoit plus de deux cens ans avant Aléxandre le Grand, & par conſéquent longtems avant Diades. Que ce ſoient les Juifs ou les autres peuples de l'Aſie, qui ſe ſoient ſervis des tours ambulantes & des autres machines de guerre, peu nous importe. Il nous ſuffit de démontrer par ces éxemples, que les Grecs n'en ont jamais été les inventeurs. Il y a dans l'Ecriture un autre endroit que je voudrois que l'on conciliât avec celui que je viens de citer. Puiſque toutes ces machines étoient connues du tems d'Ezéchiel & ſous le régne de Sédécias, Ozias n'en étoit donc pas l'inventeur, puiſqu'il régna longtems après. Cependant l'Ecriture dit qu'Ozias *fit de* plus dans Jéruſalem des *machines d'une invention particuliére pour être ſur les tours & ſur les coins des tours, pour lancer des dards & de groſſes pierres.* Ces machines ne pouvoient être que des baliſtes & des catapultes, & ce ſont celles qu'Ezéchiel appelle des *machines de cordes* : quelles pouvoient être ces machines qu'Ozias avoit inventées, ſinon celles dont Nabuchodonoſor s'étoit ſervi, dont parle Ezéchiel, & qui étoient connues longtems avant Ozias ?

Voilà tout le chemin que nous avons pû faire pour découvrir l'origine des tours mobiles, nous ne penſons pas qu'aucun Auteur ait remonté auſſi haut que nous avons fait ſans trouver. Il eſt viſible que les Grecs ignoroient ces ſortes de machines avant les nations de l'Aſie, comme toutes les autres avant le ſiége de Troie. Il n'eſt pas moins vrai qu'elles étoient inconnues du tems d'Hérodote ; car bien que cet Auteur rapporte un grand nombre de ſiéges, on ne voit aucun veſtige de tours ambulatoires, de tortues, pas même du belier, qui vient plus naturellement à l'eſprit que l'arc & la fléche, & cependant toutes ces choſes étoient connues des Hébreux & des Tyriens, ſi voiſins des Grecs. Si l'on excepte les baliſtes & les ca-

tapultes, les tours ambulantes ſont ce qui nous ſemble de plus merveilleux dans l'attaque des places des Anciens. A conſidérer leur ſtructure, c'eſt fort peu de choſe ; elle ne différe en rien de celle d'un bâtiment, & par conſéquent il n'y a rien d'extraordinaire & de ſi ſurprenant, que nos Antiquaires le prétendent.

Vitruve nous explique la conſtruction des tours mobiles après Athenée ; Héron plus habile en traite d'une maniére aſſez vague ; Onozander ne fait qu'indiquer ; Végéce n'en dit pas davantage, & tous généralement s'amuſent & s'étendent ſur ce qu'il nous importe le moins de ſçavoir, & tout ce qu'ils débitent de leur conſtruction nous ſemble peu important, en comparaiſon des forces mouvantes de ces machines dont les Auteurs ne font aucune mention : car je ne vois pas comment on auroit pû les faire aller par le moien des leviers, & le plus ſouvent ſur quatre roues ; ce qui n'eſt pas concevable : car leur poids eſt tel qu'il n'eſt pas poſſible que quatre roues pûſſent ſuffire. Mais avant que de traiter ce principe du mouvement de ces tours, il nous importe d'en expliquer la ſtructure, après avoir tâché d'éclaircir ce qui nous a ſemblé obſcur & embaraſſé dans les différens textes des Auteurs qui ont écrit des machines de guerre des Anciens. Il eſt certain que la plûpart qui en ont traité ſont tombez dans des erreurs très-groſſiéres à l'égard des proportions de leurs tours. Je ne ſçaurois me perſuader qu'Athenée ait pû manquer de ce côté-là, & qu'il n'y ait faute au texte. En tout cas l'erreur n'eſt pas de quelques jours. On ne ſçauroit même en accuſer les Copiſtes modernes, puiſque Vitruve tombe dans les mêmes défauts après Athenée. Qui ſçait ſi les Copiſtes n'ont pas corrigé celui-ci ſur ce qu'ils ont trouvé dans l'autre, qu'ils ont peut-être crû plus habile & plus expérimenté, quoiqu'il ne fût rien moins que cela à l'égard des machines des guerre, où il paroît mille ténébres & très-peu de jugement ?

La ſtructure des tours mobiles ne différoit preſque en rien de celle d'une maiſon de charpente de pluſieurs étages, ſinon qu'elle étoit moins ſolidement conſtruite que ces tours, qui font tant de bruit parmi les Sçavans. Elles étoient compoſées d'un aſſemblage de poutres & de groſſes ſolives, capables de réſiſter contre l'effort des maſſes lancées par les baliſtes & les catapultes des aſſiégez. Cet aſſemblage de montans & de traverſans, étoit couvert de forts madriers mis en travers. Diades, que Vitruve

cite, dit *que la plus petite tour qui ſe faſſe ne doit pas avoir moins de ſoixante coudées de hauteur ſur dix-ſept de largeur, & qu'il faut qu'elle aille en étréciſſant, de ſorte que le haut n'eſt que la cinquiéme partie de l'empatement.* Il donne dix étages à ce qu'il appelle petite tour, *qui ont tous des fenêtres*, & fait la plus grande de cent vingt coudées de haut & de vingt-trois & demi de large. *Le rétréciſſement du haut eſt auſſi la cinquiéme partie. Il faiſoit à cette grande tour vingt étages, qui avoient chacun leurs parapets de trois coudées, & il la couvroit de peaux nouvellement écorchées pour la défendre de toutes ſortes de coups.* C'eſt ainſi que Vitruve s'exprime dans le François de M. Perrault. L'erreur eſt dans l'empatement de cette tour, trop petit de deux cinquiémes pour une hauteur ſi éxorbitante, & c'eſt ce que le ſçavant Traducteur a très-bien remarqué dans ſes Notes. Mais n'auroit-il pas mieux fait de corriger le texte dans la figure qu'il donne de cette tour? Car bien que cette largeur de la baſe ſoit la même dans tous les Manuſcrits, ce n'eſt pas une raiſon de faire graver la tour conformément aux proportions de Vitruve, puiſqu'il n'y en a aucune dans vingt-trois coudées d'empatement, qui ne ſont pas ſix toiſes ſur une hauteur de cent vingt coudées & demi; ce qui marque que le texte d'Athenée eſt corrrompu, ſans que Vitruve & les autres Auteurs, qui l'ont copié après lui, y aient pris garde par leur peu d'expérience, puiſqu'on voit qu'Athenée donne à proportion un beaucoup plus grand empatement à la petite tour.

Les raiſons que M. Perrault nous donne dans ſon Commentaire, ne me ſemblent pas bien fondées; & puiſqu'il convient qu'il y a faute au texte, il devoit le corriger, ſans avoir égard aux deux textes d'Athenée & de Vitruve. La petite tour ſe trouvant conforme aux régles de l'art dans ſa largeur comme dans ſa hauteur, il eût dû donner la figure de ſa grande tour ſelon les proportions de la petite: car comme le Traducteur étoit un Ecrivain grave en matiére d'architecture, il eût pû donner la tour ſans s'aſſervir au texte, ſans rien craindre de la mauvaiſe humeur des Critiques; au lieu que ſa tour gravée magnifiquement donne priſe ſur lui, par cela ſeul qu'il avoue qu'elle eſt contraire aux régles de l'art: car le bas eſt auſſi large que le haut; de ſorte que ceux qui la voient, craignent fort qu'un ſouffle ne la renverſe.

Comme les fautes des grands Auteurs ſont plus ſujettes à imitation & à propagation que les bonnes choſes des médiocres,

le Pére Daniel a fourré cette tour dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe, qui jointe aux fantaiſies de Lipſe, qu'il a fait graver auſſi, n'ornent pas beaucoup un Ouvrage qui ſe ſeroit fort bien paſſé de ces ſortes de parures, & toutes ces belles choſes ont été fourrées dans la nouvelle Hiſtoire Romaine, & une infinité d'autres Figures qui ne l'embelliſſent guéres. Je ſuis d'autant plus perſuadé que le haut de la tour d'Athenée, ou de Vitruve, fait le tiers de cet empatement, & cet empatement celui de la hauteur, que ces proportions ſe trouvent dans Diodore de Sicile, qui donne une deſcription fort éxacte & fort détaillée du fameux hélépole de Démétrius au ſiége de Rhodes. Si M. Perrault eût conſulté cet Auteur, il n'eût eu garde de délibérer un inſtant à corriger ſon texte.

Plutarque s'eſt grandement trompé dans la deſcription de cette machine; il aſſûre que Démétrius approcha des murailles de la ville *la plus grande de ſes machines, dont la baſe étoit quarrée: chacun de ſes côtez avoit*, dit-il, *quarante-huit coudées de largeur & ſoixante-ſix de hauteur.* C'eſt une choſe ſurprenante que tous les Auteurs qui ont écrit de cette machine, conviennent ſi peu entr'eux: Diodore de Sicile eſt ce me ſemble le ſeul raiſonnable dans ce qu'il nous apprend. Plutarque la fait rouler ſur quatre roues. Quelle imagination! La grande tour d'Athenée, comme celle de Vitruve, n'en ſont pas mieux fournies. Diodore la fait rouler ſur huit roues, cela me ſemble un peu plus ſupportable.

M. Dacier cite cet Auteur dans ſes Notes ſur Plutarque, & lui fait dire bien des choſes touchant l'hélépole, que je ne vois nulle part dans cet Hiſtorien. Ses côtez n'avoient pas quarante-cinq coudées de largeur, mais cinquante. Sa hauteur n'étoit pas de ſoixante-dix, mais de cent coudées; elle n'étoit pas ſoutenue ſur quatre roues, mais ſur huit. Diodore ne dit pas qu'il y eût des beliers dans cette machine, il ne dit pas non plus qu'il y eût des machines qui lançaſſent des pierres de quatre cens livres. Je ne trouve point ces deux cens hommes qui les ſervoient, ni que cette tour ſervît également à battre comme à ſapper, puiſqu'elle n'approcha jamais des murs de la ville. Pour faire voir que M. Dacier s'eſt trompé, je vais citer tout ce paſſage de Diodore qui mérite d'avoir place ici, pour fixer une bonne fois les proportions de cette célébre machine. J'en donnerai auſſi la figure & les forces mouvantes, qui juſqu'ici ne nous ont pas été connues.

Démétrius aiant préparé quantité de matériaux de toute eſpéce, fit faire une machine qu'on appelle hélépole, *qui ſurpaſſoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. La baſe en étoit quarrée. Chaque face avoit cinquante coudées. Sa conſtruction étoit un aſſemblage de poutres équarries liées avec du fer, des poutres diſtantes les unes des autres* (a) *d'environ une coudée traverſoient cette baſe par le milieu, pour donner de l'aiſance à ceux qui devoient pouſſer la machine. Toute cette maſſe étoit miſe en mouvement par le moien de huit roues proportionnées au poids de la machine, dont les jantes étoient de deux coudées d'épaiſſeur, & armées de fortes bandes de fer.*

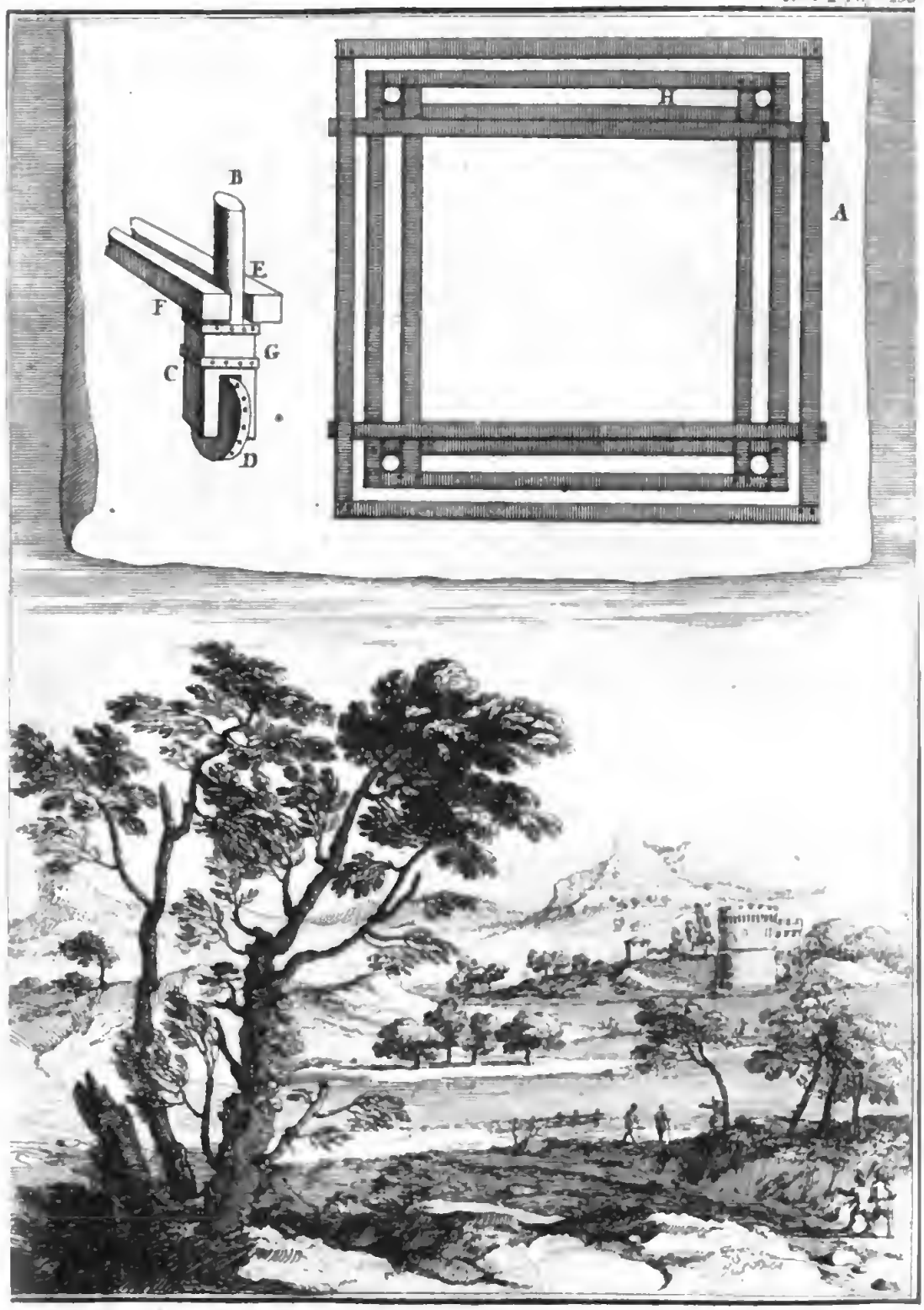
Diod. Sic. l. 20.

Pour les mouvemens obliques, on avoit fait des antiſtreptes (b), *par le moien deſquels la machine tournoit de tous les ſens. Aux encognures il y avoit des poteaux d'égale longueur, & hauts à peu près de cent coudées, tellement panchez les uns vers les autres, que la machine étant à neuf étages, le premier avoit quarante-trois lits* (c), *& le dernier n'en avoit que neuf. Trois des côtez de la machine étoient couverts de lames de fer, afin que les feux lancez de la ville ne pûſſent l'endommager. Chaque étage avoit des fenêtres ſur le devant d'une grandeur & d'une figure proportionnée à la groſſeur des traits de la machine. Au-deſſus de chaque fenêtre étoit élevé*

(a) *Des poutres diſtantes les unes des autres.*] Il falloit que ces poutres traverſantes (A) ſailliſſent de trois ou quatre pieds hors du chaſſis, ou de la baſe de la tour, non ſeulement pour faciliter le mouvement de la machine lorſqu'elle étoit arrivée près du foſſé de la ville, & que les cordages ne pouvoient agir; mais cette ſaillie ſervoit encore à couvrir les roues contre les coups de machines, & pour l'empêcher de verſer au cas que les roues s'enfonçaſſent dans quelque mauvais pas, ce qui arrivoit quelquefois.

(b) *On avoit fait des* Aotiſtreptes.] Je ne ſçai ce que c'eſt qne ces *Antiſtreptes*, ſi ce n'eſt des roues avec leur axe qui tournoient ſur un pivot, que Vitruve appelle du mot Grec, *Amaxapodes*; ces *Amaxapodes* étoient, ſelon l'explication du Commentateur, des piéces de bois cilindriques (B) (C) d'une groſſeur conforme au poids qu'elles ſupportoient, & capables d'embraſſer fermement la roue (D), qui tournoit autour de ſon axe, dans la mortaiſe pratiquée dans l'épaiſſeur de la piéce cilindrique, dont la partie d'en haut (E) étoit moins groſſe pour former un pivot qui traverſoit les deux côtez de la baſe. Le rebord (F) devoit être fort large pour ſoutenir le poids énorme de la tour; & comme les jantes avoient deux coudées de largeur, il falloit néceſſairement que ces cilindres fuſſent compoſez de trois piéces de bois aſſemblées & jointes avec beaucoup d'art, & aſſûrées avec pluſieurs bandes & cercles de fer (G). Il falloit pour cela que le chaſſis de la baſe fût compoſé de huit groſſes poutres aux quatre côtez (H) pour recevoir les *amaxapodes*. Je ne vois pas comment ces ſortes de roues à pivot, & en ſi petit nombre, pouvoient tourner en tous ſens ſans briſer leur chape, j'ai de la peine à me le perſuader. J'aime mieux croire que ces ſortes de roues étoient une imagination de Vitruve.

(c) *Le premier étage avoit quarante-trois lits.*] Je ne comprens pas trop ce que Vitruve entend par ces quarante-trois lits. Ne ſeroient-ce point les ſolives qui ſoutenoient le plancher du premier étage? Et comme l'édifice alloit toujours en étréciſſant, il en falloit moins au ſecond, & ainſi des autres juſqu'au dernier, qui n'en avoit que neuf; ce ne peut être que cela.



PLAN DE LA BASE DE L'HELEPOLE DE DEMETRIUS.

Soutenuë sur des roues avec leur axe tournant sur un pivot.

un auvent, ou maniére de rideau fait de cuir garni & rembourré de laine, lequel s'abaiſſoit par une machine, & contre lequel les coups lancez par ceux de la place perdoient toute leur force. Chacun des étages avoit deux larges échelles, l'une deſquelles ſervoit à porter aux ſoldats les munitions néceſſaires, & l'autre pour le retour. Pour éviter l'embarras & la confuſion, trois mille quatre cens hommes (a) *pouſſoient cette machine, les uns par dedans & les autres par dehors. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force & pour la vigueur; mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite, facilitoit beaucoup le mouvement. Démétrius emploia les équipages des vaiſſeaux pour applanir le chemin par où les machines devoient paſſer. Ce chemin étoit long de quatre ſtades: de ſorte que l'étendue des travaux étoit de ſix entre-deux de tours* (b) *& de ſept tours, & le nombre tant des ouvriers que des travailleurs montoit à trente mille.*

Dans les ſiéges des places conſidérables, défendues par de nombreuſes garniſons, commandées par des Chefs habiles & entreprenans, pourvûes de toutes ſortes de machines, & où les ſorties étoient groſſes & fréquentes; on y alloit avec de très-grandes précautions & un plus grand attirail de machines de la premiére grandeur; telles étoient celles de Démétrius au ſiége de Rhodes, & celles des Romains à celui de Lilybée. Car bien que Polybe ne ſoit pas entré dans un détail fort circonſtancié des approches de ce ſiége, il eſt aiſé d'en juger par la grandeur

(a) *Trois mille quatre cens hommes pouſſoient cette machine.*] Je compreos bien comment ceux du dehors pouſſoieot cette machine dans l'occaſion, mais je oe vois pas commeot ceux du dedans s'y prenoient: car il falloit que les hommes commaodez pour cette manœuvre fuſſent ſur terre plutôt que ſur ces poutres traverſantes, pour faire agir les leviers. Diodore igoorant les forces mouvantes de la machine, ou écrivant pour ceux de ſoo tems, qui les connoiſſoieot, ſans peoſer à la poſtérité, en eſt demeuré là. Nous y ſupplérons dans l'Article ſuivant.

(b) *De ſorte que l'étendue des travaux étoit de ſix entre-deux de tours.*] Voici uoe oouvelle maniére de connoître l'eſpace de tout un froot d'attaque. Je o'en avois jamais oui parler, & je ne peoſe pas qu'aucun Auteur ancien ſe ſoit jamais aviſé d'une échelle ſi ſinguliére. Qui voudroit réduire cet eſpace à la juſte valeur, ne ſeroit pas peu embaraſſé; je me diſpenſerai de cet embarras, ce ſeroit perdre ſon tems: car nous ſçavons que l'eſpace d'une tour à l'autre dépendoit des circooſtaoces: je ſuis très-perſuadé qu'il n'y avoit poinc de régles. On éloigooit ou l'oo approchoit plus ou mo·ns les tours les uoes des autres, ſelon la réſiſtance & les chicanes des aſſiégez en un endroit plus qu'en l'autre; les tours même étoient plus larges & plus étroites ſelon leur hauteur, qui régloit celle de leur baſe. Ceci me feroit croire que Diodore de Sicile ſe connoiſſoit peu en ſiéges, quoiqu'il en raiſonne aſſez juſte. On voit bieo que Démétrius avoit avaocé ſepc tours contre la place, & ſur toute l'étendue du front de l'attaque: là-deſſus l'Auteor s'imagine que ces tours étoient à une diſtance égale les unes des autres, & qu'elles étoient toutes d'égale largeur, ſans prendre garde que l'hélépole étoit iofiniment plus gros que les autres. Ce paſſage eſt très-obſcur, & l'étoit certainement du tems de l'Auteur.

des travaux, par le nombre des aſſiégez, par leur obſtination à la défenſe, par tant de tours, de tortues & de beliers, par les galeries ſouterraines, par les combats du deſſus comme par ceux du deſſous, & par une infinité de travaux & de chicanes juſques dans l'intérieur de la place; il eſt aiſé de juger, dis-je, que les machines devoient être en grand nombre, & conformes à la grandeur de cette entrepriſe: car quand même l'Hiſtorien ne nous l'apprendroit pas, cela ſe voit aſſez par les circonſtances des combats qu'il rapporte, & de la grandeur de l'incendie des machines auſquelles Imilcon mit le feu dans une grande ſortie. Il paroît qu'il y eut pluſieurs beliers mis en batterie, & par conſéquent un nombre de tours mobiles & de tortues pour les ſoutenir.

Dans les grands ſiéges on approchoit les tours fort près les unes des autres, ou des tortues qui ſervoient comme de redoutes pour les flanquer & les ſoutenir contre les ſorties de ceux de la ville. Il paroît par Diodore que l'hélépole avoit deux autres tours, qui lui ſervoient comme de ſatellites. Tous les Auteurs ſont unanimes à l'égard des machines que Démétrius dreſſa ſur l'hélépole. Comme il étoit plus gros que les tours ordinaires & les étages plus élevez, il en mit un plus grand nombre & des plus grandes. Ce fut Epimachus Architecte Athénien qui bâtit cette tour ſurprenante avec une dépenſe, dit Vitruve, & un travail extraordinaire. Il la fait plus grande que celle de Diodore, tant les Hiſtoriens conviennent peu enſemble; elle avoit, dit-il, cent vingt-cinq pieds de hauteur ſur ſoixante de large, & couverte d'un tiſſu d'étoffe de poil, & par deſſus de cuirs nouvellement écorchez; de ſorte, dit Vitruve, qu'elle étoit à l'épreuve de tout.

Je ne puis encore revenir de ma ſurpriſe à l'égard des Auteurs qui ont écrit de cette machine. Aucun ne s'accorde ni ſur ſa hauteur, ni ſur ſa largeur, ni ſur le nombre des étages, pas même ſur ce qui la couvroit contre les feux & les coups lancez des machines des aſſiégez: car dans les uns c'eſt un tiſſu de crin & de peaux crues, dans les autres des mantelets faits de gros cables ou de plaques de fer: rarement s'en contentoit-on, parce qu'elles n'étoient pas à l'épreuve des gros traits lancez par les baliſtes, contre leſquels rien ne réſiſtoit lorſqu'on les garniſſoit d'artifices. Auſſi outre ces lames de fer dont on couvroit les tours, on ſe ſervoit des couvertures dont j'ai parlé plus haut; on n'avoit garde de les appliquer contre les tours, mais on les

Procop. Hiſt. de la guerre cont. les Perſes, ch. 26.

ſuſpendoit en maniére de rideau à certaine diſtance : car bien qu'il paroiſſe dans la plûpart des Hiſtoriens qu'elles étoient attachées & comme jointes à la charpente, on doit bien ſe garder de le croire ; ne voit-on pas que ces rideaux ainſi diſpoſez n'auroient jamais pû réſiſter aux traits & aux pierres lancées par les machines ? Au lieu qu'étant ſuſpendus à deux pieds de la charpente, ils rompoient & amortiſſoient la force & la violence des coups.

Appollodore dit formellement que les rideaux, dont on couvroit les tours & les tortues, étoient ſuſpendus ; c'eſt Dom Bernard de Montfaucon qui cite cet Auteur, & m'apprend en même tems une choſe que j'ignorois. Ce ſçavant Bénédictin dit donc que *pour empêcher que ceux qui ſont ſous la machine*, (il entend ici les tours comme les tortues,) *ne ſoient brûlez par les ſables ardents, la poix chaude, & l'huile bouillante que les aſſiégez jettent ſur eux, il faut pendre à la machine des peaux avec leur poil, ficher dans la charpente qui la couvre de gros clous qui n'entrent pas tout-à-fait, mais qui s'élévent un peu ſur la ſurface pour ſoutenir la terre molle qu'on y doit mettre, & qui ſera retenue par ces clous, qui doivent être mis fort dru & avoir la tête large : cette terre empêchera que les aſſiégez ne brûlent la machine.* Je ne pouvois auparavant comprendre comment cette terre graſſe pouvoit tenir contre la charpente, Appollodore nous l'apprend ici. Antiquité expliq. tom. 4. liv. 5. ch. 7.

Les termes dont les Ecrivains ſe ſervent en parlant de ces ſortes de rideaux, marquent préciſément qu'ils étoient ſuſpendus. Joſephe ne manque pas de nous l'apprendre, il ſeroit ſuperflu de citer des exemples ſur les couvertures des tours ; toute l'Hiſtoire en eſt parſemée depuis le commencement qu'on les mit en uſage dans les ſiéges juſqu'à l'invention de la poudre, qui les fit évanouir au moins cinquante ans après ou environ : car Mahomet II. fut, je penſe, le dernier qui s'en ſervit au ſiége de Conſtantinople ; mais ce n'étoit plus le tems, car il s'apperçut bientôt que ces ſortes de machines avoient perdu toute leur vertu.

Le ſiége de Tyr, par Alexandre le Grand, eſt je penſe le premier, où les Grecs aient emploié ces machines, qui leur étoient peu connues avant ce tems-là ; il eſt parlé des mantelets dont on les couvroit, c'eſt Arrien qui nous l'apprend. *On s'aviſa de faire*, dit cet Hiſtorien, *deux tours de bois à la tête du travail, pour aſſûrer les travailleurs, & l'on planta deſſus des*

machines, à la faveur deſquelles on continua l'ouvrage, après avoir tendu des peaux tout autour pour couvrir les ouvriers, & n'être point endommagé du feu. Ces tentures ou mantelets nous ont un peu écarté de ce qui nous reſte à dire des proportions de l'hélépole; ce qui me paroît d'autant plus important, que c'eſt une affaire de critique, que M. Perrault eſſuiera toute.

Je ſuis perſuadé que cet habile homme ſe trompe à l'égard de l'hélépole de Démétrius; celui d'Athenée, que Vitruve copie, lui ſemble mal proportionné; il a raiſon. Je reviens encore à ce que j'ai déja dit: ſi la petite tour de cet Auteur eſt dans ſa juſte proportion, comme le Commentateur l'a fort bien remarqué, pourquoi ne pas donner la figure de la grande ſur le modéle de la petite? Il a encore mal fait de corriger dans les notes le texte de Vitruve, à l'égard de la largeur par en bas ou de la baſe de cet hélépole. Le *latitudo pedum ſexaginta* eſt à peu près le tiers de ſa hauteur; il valoit mieux lui laiſſer les ſoixante pieds d'empatement ſur cent vingt-cinq de hauteur, que d'en ôter vingt.

Démétrius, qui étoit un grand homme dans l'art de prendre les places, le plus grand génie & le plus inventif qui fût jamais en fait de machines de guerre, avoit de bonnes raiſons en bâtiſſant ſon hélépole ſur ces proportions. Il n'ignoroit pas qu'il avoit affaire à de très-braves gens & à des Chefs très-entendus & très-habiles dans ce qu'il poſſédoit ſi bien lui-même; il ſçavoit auſſi que les aſſiégez avoient plus de huit cens machines de guerre preſqu'auſſi redoutables que les ſiennes. Il falloit, pour réduire une place ſi bien munie & ſi puiſſamment défendue, une puiſſance plus grande & des machines capables de ruiner celles des aſſiégez, & augmenter tous les jours le nombre de ſes attaques & de ſes travaux. Il fit donc conſtruire cet hélépole monſtrueux, où il mit un corps conſidérable des troupes, afin d'oppoſer une plus grande induſtrie & de plus grandes forces à de moindres. Il étoit d'ailleurs néceſſaire que ſa tour eût plus de largeur que les tours ordinaires, pour déboucher ſur un plus grand front & en plus grand nombre contre les bréches, & empêcher que perſonne ne parût deſſus, ni ſur les défenſes par la multitude de ſes machines de jet, & par une grêle continuelle de dards, de fléches & de pierres, qui partoient des différens étages de ſon hélépole. Voilà les raiſons qui obligérent Démétrius à donner plus d'empatement à ſa machine; elle n'étoit pas trop baſſe, puiſqu'elle avoit cent pieds de hauteur, ſe-

lon Diodore de Sicile, & cent vingt-cinq ſelon Athenée ; elle n'avoit pas non plus trop d'empatement par les raiſons que j'ai alléguées.

Parmi les Auteurs qui ont écrit de cette machine, il y en a pluſieurs qui prétendent qu'il y avoit un belier au premier étage, & ces tours beliéres devoient avoir plus d'empatement que les autres tours, à cauſe de l'ébranlement & de l'agitation du belier ; ſouvent même on en plaçoit à côté l'un de l'autre, cela ſe remarque dans la tour d'Appollodore. Tous ces beliers introduits dans les tours n'étoient pas ſuſpendus, & ne pouvoient l'être, comme nous le prouverons dans le cours de cet Ouvrage. Après tout nous ne voions rien de fort ſurprenant dans l'hélépole de Démétrius devant Rhodes, ni dans ſa largeur non plus que dans ſa hauteur, comme nous l'avons déja remarqué ; ce n'eſt pas ce que nous admirons le plus dans ce ſiége, ce ſont ſes tours flotantes pour attaquer le port, qui ne réuſſirent pas mieux que celles que Jean fils du Duc de Normandie fit dreſſer au ſiége d'Aiguillon, à quatre lieues d'Agen ; *il fit élever*, dit le Pére Daniel, *des tours ou châteaux de bois ſur des barques ; mais elles ne réuſſirent point, & furent fracaſſées par les machines du château.* Encore une fois, je ne vois rien qui doive nous ſurprendre dans cet hélépole de Démétrius, puiſqu'il fut rendu inutile & ſans effet par un moien très-ſimple & très-mortifiant pour l'auteur de la machine.

Hiſt. de la Milice Franç. l. 7. c. 3.

ARTICLE XIV.

Tours à ponts & à beliers, leur deſcription & leur uſage.

LEs tours mobiles ſervoient à différens uſages. Il y en avoit auſſi de différentes ſortes ; elles tenoient quelquefois lieu de tortues beliéres, lorſqu'on introduiſoit un belier non ſuſpendu à l'étage d'en bas, & quelquefois une eſpéce de pont-levis ou à couliſſe, pratiqué à l'étage d'en haut, ou ſur celui du milieu qu'on abattoit ſur la muraille, ou ſur la bréche, lorſqu'elle paroiſſoit trop difficile. La deſcription de ces tours ſe trouve dans pluſieurs Auteurs, & quelques Commentateurs en ont donné les figures ſelon leurs idées, qui ne ſont pas toujours fort nettes. Végéce, ſuccint & laconique à ſon ordinaire, nous donne un chapitre entier des tours mobiles, qui ſelon le Pére

Daniel comprend tout ce que l'on peut dire ſur ces ſortes de choſes. J'en laiſſe le jugement au Lecteur.

Veget. de re milit. lib. 4. cap. 17.

Les tours ambulatoires, dit cet Auteur, *ſont faites d'un aſſemblage de poutres & de forts madriers aſſez conformes à une maiſon, pour les garantir contre le danger des feux lancez par ceux de la ville. On les couvre de peaux crues ou de piéces d'étoffe faites de poil, leur hauteur ſe proportionne à celle de leur baſe. Elles ont quelquefois trente pieds en quarré, & quelquefois quarante ou cinquante pieds. Elles ſont ſi hautes qu'elles ſurpaſſent les murailles, & même les tours de pierres. Elles ſont appuiées ſur pluſieurs roues ſelon les régles de la méchanique, par le moien deſquelles on fait mouvoir facilement la machine, quelque grande qu'elle puiſſe être. La ville eſt en extrême danger, ſi l'on peut approcher la tour juſqu'à la muraille: car elle a pluſieurs eſcaliers pour monter d'un étage a l'autre, & fournit différentes façons d'attaques, car il y a un belier pour battre en bréche, & ſur l'étage du milieu un pont-levis compoſé de deux poutres, avec ſes gardes-fous garnis d'un tiſſu d'oſier qui s'abat promtement ſur le mur de la ville, lorſqu'on en eſt à portée, ſur lequel les aſſiégeans paſſent par-deſſus, & s'en rendent les maîtres. Sur les étages plus hauts il y a des ſoldats armez de pertuiſannes, & des gens de traits qui tirent d'en haut continuellement & ſans ceſſe ſur les aſſiégez: quand les choſes en ſont-là, la ville ne tient pas longtems: car que peut-on eſpérer, lorſque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs remparts, en voient tout à coup paroître un autre qui les domine?* Cette deſcription des tours ambulantes n'étale pas tout ce qu'on peut dire de ces ſortes de machines; il s'en faut bien, & l'on s'apperçoit aſſez que Végéce ne s'eſt pas trop appliqué à ce ſujet.

Les beliers introduits dans les tours ambulantes n'étoient pas fort ordinaires; & lorſqu'on s'aviſoit d'en mettre, il ne faut pas croire qu'ils fuſſent ſuſpendus comme la plûpart de ceux des tortues beliéres, & le pont que Végéce applique à l'étage du milieu ne ſe rabattoit pas moins ſur les bréches que ſur les murs. Ces ſortes de ponts-levis devoient être fort longs, pour poſer ſur le parapet des murailles, ou ſur la bréche; on les abattoit par le moien de deux cordages, ou de deux chaînes attachées aux extrémitez, où il y avoit des griffes de fer pour accrocher le mur. Ce pont étoit armé de ſes gardes-fous, comme je l'ai déja dit, pour que les ſoldats paſſaſſent ſûrement. Ils ſervoient non ſeulement pour ſe couvrir contre les coups tirez des flancs des tours oppoſées, mais encore pour que ceux qui

Digitized by Google

paſſoient deſſus pour ſe jetter dans la place marchaſſent ſur un plus grand front ſerrez & en foule ; de ſorte qu'il étoit difficile d'en empêcher le débouchement, ceux de la queue pouſſant les autres qui les précédoient, ſans que ceux-ci pûſſent reculer en arriére. Les Auteurs n'expliquent pas la largeur de ces ſortes de ponts ; ils devoient être fort larges, & capables de contenir huit hommes de front, c'étoit le moins qu'on pût leur donner.

Les tours du premier rang avoient quelquefois deux ponts à côté l'un de l'autre, comme cela ſe voit dans la tour d'Appollodore. Lorſqu'on tentoit ces ſortes d'attaques par les ponts des tours, on eſcaladoit en même tems la ville ſur tout le front, & ſouvent par une inſulte générale pour une plus grande diverſion des forces des aſſiégez ; mais le capital de l'entrepriſe rouloit ſur le paſſage des tours ſur les murailles, ou ſur les bréches ; parce que ceux qui attaquoient étoient ſoutenus par les machines plantées ſur tous les étages des tours, & par les archers & autres gens de traits qui fourmilloient deſſus ; & ceux qui étoient ſur le plus haut, comme les autres, avoient cet avantage, dit Joſephe, de ne pouvoir être vûs des aſſiégez : au lieu qu'il leur étoit facile de les voir, de tirer ſur eux, & de ſoutenir leurs gens qui paſſoient ſur les ponts d'en haut, comme par ceux d'en bas, qui portoient ſur la bréche.

Appollodore parle encore, & nous fait la deſcription des ponts au plus haut des tours, pour porter ſur le parapet des murs comme ſur la bréche. Dom Bernard de Montfaucon donne la figure d'une tour roulante, que fit Poſſidonius Macédonien pour Aléxandre le Grand, dont Bitton fournit l'explication. Il en marque toutes les parties par des lettres numérales, qui ne ſe trouvent plus ſur la machine faite à l'ordinaire par des Deſſinateurs malhabiles & ignorans, de ſorte qu'on a bien de la peine à les débrouiller ; le pont ſe trouve rabattu ſur la plate-forme d'une tour. Le ſçavant Bénédictin n'a pas négligé de nous donner ces ſortes de monumens, où il y a toujours du profit à faire pour ceux qui veulent écrire de la milice des Anciens.

Antiq. expl. t. 4. l. 3.

Le Pére Daniel dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe, cite Guillaume de Tyr, Auteur conremporain, dans ſon Hiſtoire de la guerre ſainte. Cet Auteur, parlant du ſiége de Jéruſalem, dit qu'il y avoit trois machines ou tours *quarrées ; le devant qui étoit oppoſé à la muraille étoit double, c'eſt-à-dire à deux rangs de*

Hiſt. de la Milice Franç. liv. 7.

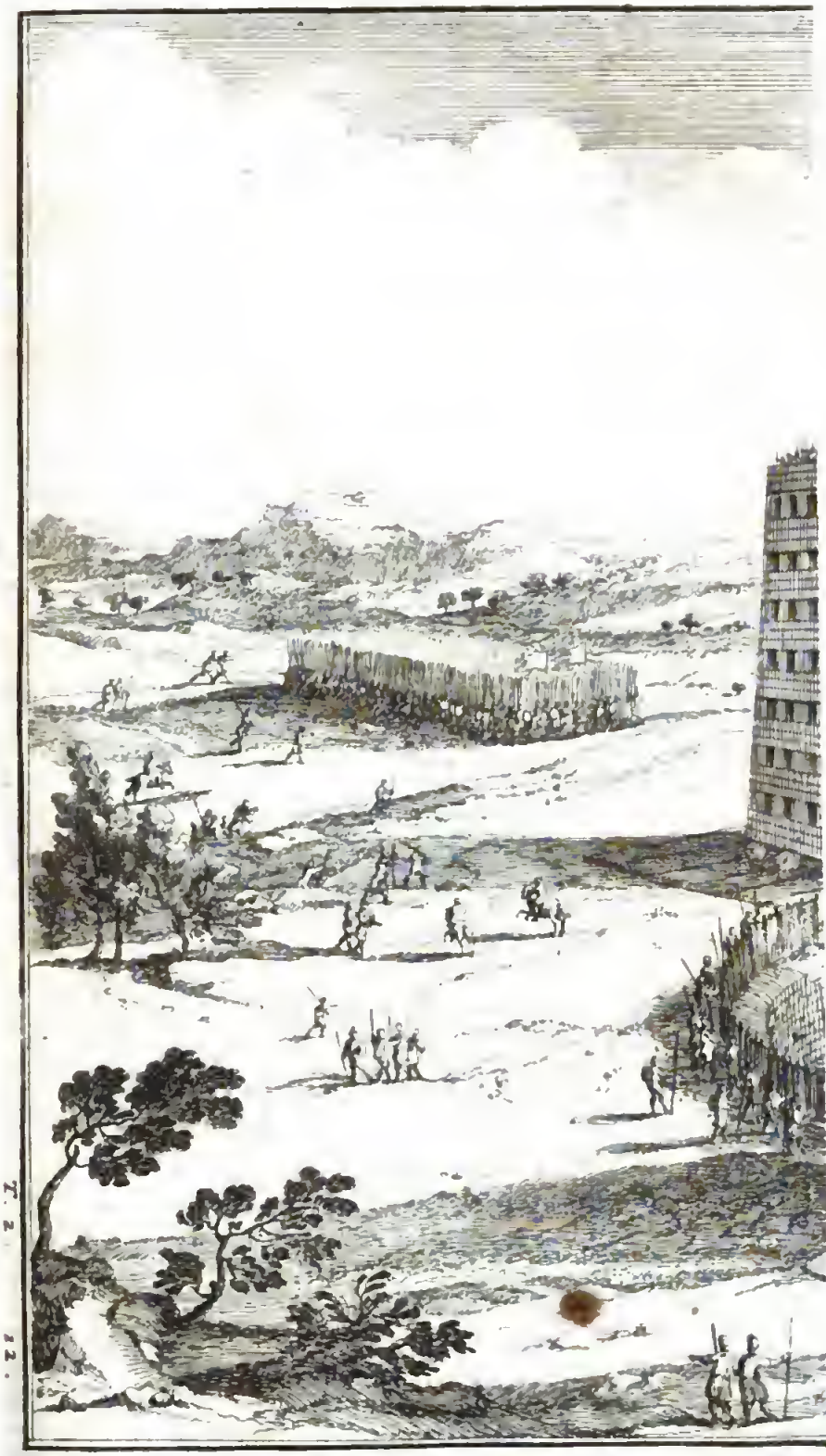
planches & de poutres ; le premier pouvoit s'abattre, afin de ſervir de pont pour entrer ſur la muraille dès que la machine en ſeroit approchée. Il eſt difficile de bien comprendre cette conſtruction. Car il n'y a perſonne qui ne s'imagine que cette tour étoit compoſée, ſur le côté oppoſé à la muraille de la ville, d'un doublage de poutres & de madriers pour réſiſter aux efforts des machines des aſſiégez ; on cherche enſuite comment ces poutres & ces madriers, qui couvrent le côté de la tour, peuvent ſe détacher comme une écorce, & s'abattre comme un pont-levis pour paſſer ſur la muraille, & on ne voit que ténébres. Il faut ſuppléer à ceci, & donner l'explication de cette machine, qui me ſemble le mériter, & y ajouter encore une figure pour plus grand éclairciſſement.

Guillaume de Tyr veut dire qu'il y avoit trois tours, où l'on avoit pratiqué ſur le devant de chacune (2) un pont compoſé de pluſieurs longues poutres couvertes de planches, que la largeur de ce pont étoit égale à celle de la tour pour déboucher en plus grand nombre, & que ce pont, qui étoit levé, & comme appliqué contre la tour, comme on voit en (3), commençoit au premier étage : car il me ſemble que cela devoit être ainſi & ne pouvoit être autrement, puiſqu'il étoit fait pour monter ſur les murs & non ſur les bréches ; qu'étant abattu deſſus, par le moien de deux ou trois cables (4) paſſé dans des poulies, il ſervoit pour paſſer dès que la machine ſe trouveroit à la portée de cet énorme pont-levis. *Ce fut en effet par le moien de ces trois machines que la ville de Jéruſalem fut priſe.* Je n'en ſuis pas ſurpris. Le même Pére Daniel & Lipſe dans ſon Poliorceticon, citent le ſiége que l'Empereur Frideric I. mit devant Créme en Lombardie, où il fit faire des tours, dont quelques-unes avoient cent pieds de hauteur, & des ponts pour jetter ſur les murailles.

Lipſ. Poliorc. dial. 4. lib. 2.

La tour de Boémont, Général de l'armée des Croiſez, eſt ſurprenante. Ce Général aiant tourné ſes armes contre Aléxis, Empereur de Conſtantinophe, & aſſiégé la ville de Duras, que les Grecs défendoient avec tout le courage & l'intelligence poſſible, eut le chagrin de voir brûler toutes ſes machines, comme les Romains devant Lilybée, ſans pouvoir faire bréche. Il ne lui reſtoit plus qu'*une tour de bois, & à la conſtruction de laquelle il emploia un an entier. Les autres machines n'étoient que d'eſſai*, dit Anne Comnéne, *dont celle-ci étoit le chef-d'œuvre. Elle étoit quarrée & d'une ſi prodigieuſe hauteur, qu'elle ſurpaſſoit de*

Tull. Hiſt. de l'Emp. Aléxis, liv. 13. chap. 1.



TOURS A PO

de cinq ou ſix coudées les tours de la ville. Le deſſein étoit d'en décendre ſur les murailles par des ponts, & de fondre ſur ceux qui les défendoient, avec une impétuoſité d'autant moins ſoutenable, que ce ſeroit de haut en bas. Si cette tour étoit terrible à voir de loin, elle l'étoit encore plus lorſqu'à force de leviers elle ſe remuoit ſur ſes roues, & qu'elle s'avançoit comme un géant ſans que l'on vît ce qui lui imprimoit ce mouvement. Elle étoit percée en pluſieurs endroits par où l'on tiroit ſans ceſſe. Le plus haut étage étoit plein d'hommes qui avoient l'épée à la main, & qui ne reſpiroient que le carnage.

Ces maſſes énormes & ces ponts ſi hauts & ſi ſolidement conſtruits, dont je viens de parler, me ſemblent, ſi je ne me trompe, fort au-deſſus de l'hélépole du Roi Démétrius, qui demeura par les chemins, au lieu que celles de Frideric s'avancérent juſqu'au pied de la muraille. Nous donnerons les forces agiſſantes de cette tour célébre de Démétrius comme de toutes les autres, quoique les Auteurs n'en aient point parlé. Perſonne ne ſçait comment cela ſe faiſoit, nous hazarderons là-deſſus nos conjectures, & le Lecteur les prendra s'il lui plaît ſur ce pied-là. Tout ce que les Anciens nous apprennent du mouvement de ces tours, c'eſt qu'elles alloient ſur des roues, & l'hélépole n'alla pas autrement, s'il en faut croire tous les Ecrivains qui en ont écrit, auſquels nous n'ajoutons guéres de foi. S'il faut s'en rapporter à Plutarque, l'hélépole marchoit ſi gravement & avec tant de lenteur, qu'elle étoit un mois à faire une ſtade, c'eſt-à-dire près de deux ans à faire une lieue. Si ce que cet Auteur nous débite ici étoit vrai, Diodore de Sicile s'abuſeroit furieuſement dans le voiage de ſon hélépole, puiſqu'il lui fait faire quatre ſtades en fort peu de tems: car il aſſûre qu'il n'y en avoit pas moins du camp à la tête des travaux. Je ne vois rien que de fort commun dans les forces mouvantes de cette machine, & même fort approchant de l'abſurde. Il falloit, dit Plutarque, trois mille hommes pour la remuer; cela n'eſt-il pas bien merveilleux à ceux qui n'éxaminent point les choſes? Il s'en faut bien que nous penſions de même. Diſons la vérité, le bon Plutarque ne voioit goute dans ces ſortes d'affaires. Il écrit ſans faire réfléxion ſur le tems que Démétrius emploia au ſiége de Rhodes, & ſur l'eſpace du camp aux batteries. Il ne conſidére pas qu'il falloit plus de quatre mois pour pouſſer ſon hélépole où il la vouloit conduire, puiſque Diodore aſſûre qu'il y avoit quatre ſtades de chemin à faire, & cependant elle arrive fort près des murs de la ville en fort peu d'eſpace; ce qui ne

me ſemble pas poſſible, ſi cette machine alloit ſur quatre ou ſur huit roues. Il étoit d'ailleurs impoſſible qu'elle pût trouler ſur la plate-terre. Il falloit qu'il y eût encore un plus grand nombre de roues ; il y avoit très-aſſûrément d'autres forces qui nous ſont aujourd'hui inconnues par la négligence des Hiſtoriens, & une plus grande des Auteurs dogmatiques. Que veulent dire ces trois mille hommes pour la pouſſer ? De grace que quelqu'un les place pour remuer cette tour, & la faire aller. Il ſe trouveroit bien empêché : car quand chacun prendroit un levier, trouveroit-on aſſez d'eſpace pour placer un ſi grand nombre derriére, à côté & au-dedans ? Cela ne vient pas à l'eſprit d'un homme raiſonnable.

Il eſt étonnant que des gens, qui écrivoient pour la poſtérité, comme pour ceux de leur ſiécle, ſe ſoient ſi peu mis en peine de s'inſtruire d'une choſe qu'il leur étoit ſi facile d'apprendre des moindres ouvriers des armées ; mais voiez je vous prie ce que c'eſt que les préjugez à l'égard de certains grands hommes, nos éloges, notre admiration, ou l'idée que nous nous formons de leur mérite, de leurs actions, & de leurs ouvrages, augmentent, s'élévent, embelliſſent ou diminuent, ſelon que nous les voions plus ou moins éloignez de nous. Démétrius dreſſe une tour plus haute qu'aucun autre Capitaine qui ait paru de ſon tems, voilà qui eſt le mieux du monde ; elle ſera tout auſſi énorme qu'il nous plaira, y a-t-il là un ſi grand ſujet de ſe récrier ? Etoit-elle différente des autres à l'égard de la conſtruction ? Y avoit-il quelque choſe de nouveau ? Rien : ſinon qu'elle étoit plus groſſe que les tours ordinaires, & qu'elle ſe mouvoit par les mêmes principes de mouvement. Quels éloges cette hélépole n'a-t-elle pas eu parmi les Anciens ? Quinze ſiécles après Boémont en fait une beaucoup plus groſſe que celle de Rhodes, & l'on n'en parle pas : quel fracas, quel bruit en faveur de la premiére ! Quelle immobilité, quel ſilence pour celle qui ne vient qu'après un ſi grand eſpace de ſiécles, ſans ſe ſouvenir qu'il s'en trouve d'autres entre Boémont & Démétrius ! Plutarque, comme les autres Ecrivains avant lui, ne ceſſent d'admirer cette hélépole ; les Modernes, plus outrez, parce qu'ils ſont plus bas de pluſieurs dégrez, regardent la machine comme une invention au-deſſus de l'eſprit humain, & cependant ces Modernes ont remué de plus lourds fardeaux. Plutarque s'étant entiérement épuiſé en faveur de Démétrius, laiſſe-là la tour de Mithridate au ſiége de Cyzique, ou n'en

parle que très-ſobrement, parce qu'il eſt trop proche de ſon tems, & cependant cette tour eſt de beaucoup plus haute que celle du Roi de Macédoine : car celle du premier avoit cent coudées de hauteur, prenez la coudée comme il vous plaira, elle ſera tout au moins plus haute de vingt-cinq pieds. Ecoutons Plutarque là-deſſus.

Après bien des accidens arrivez à Mithridate, que l'Auteur rapporte, où il n'y a rien moins que le Ciel qui s'en mêle, *le vent du Midi ſurvint de recrue*, dit-il, *& ſouffla avec tant d'impétuoſité & de violence, qu'il froiſſa & briſa toutes ces machines, & qu'en moins d'une heure il eût renverſé la tour de bois qui avoit cent coudées de hauteur, & qui égaloit celle des murailles.* Cette tour avoit ſon pont pour paſſer ſur le mur, comme l'Auteur le fait aſſez entendre. Plut. Lucull.

Radevic, que j'ai déja cité, parle de je ne ſçai quel ſiége par l'Empereur Frideric, où il y avoit des tours à ponts d'une groſſeur ſurprenante, qui avoient cent pieds de haut, & capables de contenir un grand nombre de combattans : *Turres ipſæ nimiâ proceritate mirabiles, multorum hominum per ſingula diverſoria capaces.* Radev. de geſt. Frid. l. 2. cap. 19.

Il paroît dans preſque tous les Hiſtoriens de l'antiquité, dans le détail des ſiéges, & particuliérement dans Arrien, que les tours beliéres, & même celles que l'on avançoit ſur le comblement du foſſé, avoient des pont-levis pour s'en ſervir ſelon les occurrences. J'en ai remarqué une dans l'Antiquité expliquée, où il y a un pont aſſez ſingulier, & qui ne s'abat pas comme les autres. Il eſt compoſé d'un chaſſis à couliſſe ; Athenée en donne la deſcription, la devinera qui pourra, mais je la ſoupçonne fort imaginaire. Ce pont eſt au plus haut de ſon hélépole, où il y a comme une porte ; le pont eſt couché de plat au-dedans de la tour ; & lorſqu'on étoit à une certaine diſtance de la muraille, on le pouſſoit en avant. Encore une fois, je n'ai pas trop bonne opinion de ce pont, & encore moins de cette tour, qui me ſemble folle, & peu digne d'un Commentaire ; j'emploierai mieux mon tems à la recherche des véritables forces mouvantes de ces lourdes machines dans l'Article ſuivant : car tout ce que les Auteurs en diſent me ſemble ſi peu ſenſé & ſi peu praticable, qu'on peut bien s'imaginer que j'aurai recours à la voie des conjectures & d'une méchanique ſimple, où je puiſſe faire voir comment & par quels moiens on pouvoit les faire mouvoir & aller avec la vîteſſe dont Céſar parle.

Dans les siéges des places considérables, munies de toutes les choses nécessaires pour une vigoureuse défense, on approchoit les tours mobiles fort près les unes des autres, ou des tortues, qui servoient comme de redoutes pour les épauler contre les sorties des assiégez. Ils ne se servoient pas toujours de ces sortes de machines pour soutenir les tours dont ils bordoient la contrescarpe, ils pratiquoient aussi des redoutes, que Diodore appelle *tortues de terre*. Or ces tortues, dans les sens de cet Auteur, à l'endroit où il en parle, ne sont pas celles dont on se servoit pour la décente du fossé, en maniére de galerie, ou de communication couverte, comme je l'ai dit dans l'Article des tranchées; ces sortes de tortues, pratiquées dans l'épaisseur des terres, ou élevées dessus par des terres transportées, ou par des gabions qui en étoient remplis, ne pouvoient servir à couvrir & à défendre les tours. Il est vrai qu'on pouvoit y percer des créneaux, comme dans celles dont Polybe fait mention dans son Fragment du siége d'Egine. Pour moi je suis tenté de croire que c'étoit de véritables redoutes élevées à la tête des travaux, sur lesquelles on élevoit un toît pour se couvrir des coups d'en haut; ces ouvrages servoient contre les sorties, & couvroient les places d'armes. A l'égard des tortues de charpente, leur usage principal étoit pour la sappe & le comblement du fossé, & pour communiquer aux tortues beliéres. Celles-ci étoient d'une hauteur tout-à-fait extraordinaire, très-fortes & très-solidement construites, & d'un poids excessif. Nous allons expliquer ce que nous pensons & ce que nous nous imaginons du principe & du mouvement de ces masses extraordinaires.

ARTICLE XV.

Quelles pouvoient être les forces mouvantes des tours & des tortues beliéres des Anciens.

LEs Historiens de l'antiquité ont omis beaucoup de choses comme connues, qui avoient pourtant besoin d'être expliquées, non seulement aux gens de guerre, qui ne sont pas toujours attention à certaines pratiques peu communes qui se passent sous leurs yeux, qu'ils oublient facilement, ou qu'ils ne comprennent pas d'abord; mais encore à ceux qui ne sont pas du métier, ou qui sont destinez pour les armes, & à qui il

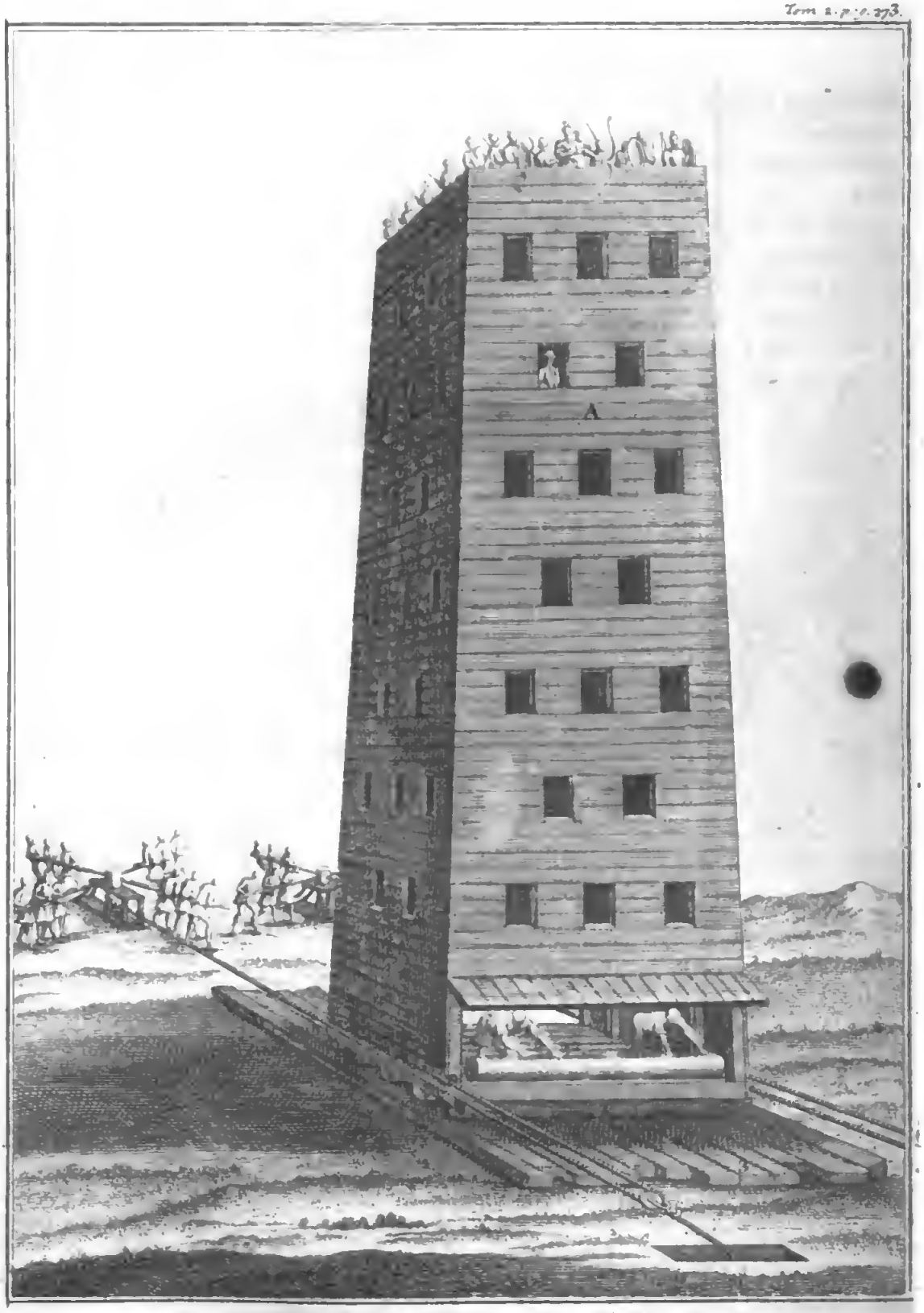
importe d'en être instruits : & cependant les Historiens négligent de le faire, soit par paresse, soit par ignorance, ou parce que ces choses sont connues de tout le monde. C'étoit le défaut ordinaire des anciens Ecrivains & Historiens militaires ; on le leur reproche avec raison, & ce reproche ne tombe pas moins sur nos Modernes. J'ai vû plusieurs de nos Historiens admirer certaines machines dont on s'est quelquefois servi pour transporter du gros canon sur des rochers impratiquables, ou pour les faire passer au travers des Alpes, sans dire un seul mot des moiens dont on se servoit pour cela ; si je n'avois vû encore des marques sur les lieux mêmes qui m'ont fait comprendre comme cela se fit, je me fusse trouvé très-embaraſſé à la recherche des forces qu'on emploia pour les conduire, & leur faire traverser des endroits si difficiles, & pour les guinder en d'autres. Heureusement les marques y paroissent encore ; mais outre que l'on est obligé de se transporter sur les lieux, il faut deviner après qu'on y est arrivé, & bien des Curieux qui y vont ne devinent point.

Ceux qui écrivent les guerres qui se sont faites de leur tems, doivent avoir une extrême attention à nous faire part des ces sortes de choses, qui sont un des principaux ornemens de l'Histoire, & bien moins considérer le tems, où ils vivent, que la postérité, qui deviendra peut-être moins éclairée que nous ne le sommes aujourd'hui. Si elle nous surpasse dans certains arts & certaines sciences, lorsque l'on n'ignore pas les choses qui ont été découvertes & pratiquées dans les siécles passez, c'est autant d'avancé & de gagné pour pousser plus loin ces arts ou ces sciences. Si nous sçavions ce qui s'est perdu par la négligence ou l'ignorance des Ecrivains, nous aurions porté plus loin nos connoissances, & perfectionné ce que les Anciens ont pratiqué & découvert avant nous ; au lieu qu'il faut commencer par la recherche de ces choses & les trouver, avant que d'enchérir sur leurs inventions.

Les découvertes que l'on fait tous les jours à la guerre, se perdent par la faute des Auteurs qui écrivent des choses de leur tems. Un espace de vingt années suffit pour cela. Les Officiers particuliers n'écrivent pas, ou très-rarement, & les Généraux encore moins. C'étoit tout le contraire chez les Anciens, aussi voit-on que la plûpart de leurs Historiens, & sur tout les meilleurs, étoient gens de guerre ; il n'y avoit que le mérite qui pût avancer. Cependant ils ne sont pas moins dignes de blâme

dans les choſes qu'il nous importoit le plus de ſçavoir, & qu'ils ont négligé de nous apprendre. Ils admirent eux-mêmes l'hélépole de Démétrius. Ils s'étendent beaucoup ſur la conſtruction dont nous n'avons que faire; mais en voit-on un ſeul qui ait pouſſé juſqu'à la puiſſance qui la mettoit en jeu? S'ils l'ignoroient, ils euſſent mieux fait de nous le dire; mais comme cet aveu eſt trop modeſte pour des Sçavans, ils ont eu recours à leur imagination, & ont cru que ces tours ſe mouvoient par le moien des leviers; ce qui ne vient pas à l'eſprit, puiſque ces tours faiſoient beaucoup de chemin en très-peu d'eſpace.

Anne Comnéne, dans la deſcription de la tour de Boémont, dont j'ai parlé dans l'Article précédent, dit que *ſi cette tour étoit terrible à voir de loin, elle l'étoit encore plus lorſqu'à force de leviers elle ſe remuoit ſur ſes roues, & qu'elle s'avançoit comme un géant ſans que l'on vît qui lui imprimoit ce mouvement.* Si cette Princeſſe Hiſtorienne étoit la ſeule qui nous eût parlé de leviers à l'aide deſquels on pouſſoit ces tours, nous n'en ferions pas grand compte; mais il y a pluſieurs Auteurs qui les mettent en jeu. J'ai pourtant démontré que ces forces n'étoient pas capables de les faire aller. Il eſt étonnant que ce miſtére nous ait été caché juſqu'aujourd'hui, on ne voit aucune trace de la puiſſance qui les faiſoit agir; lorſque l'on conſidére la hauteur & le poids de ces machines prodigieuſes, on ne ſçait où l'on en eſt, quoiqu'on ne révoque nullement en doute qu'elles ne ſe mûſſent avec une très-grande facilité, & très-vîte. Encore une fois, ces leviers ſont imaginaires: je paſſe pourtant les roues aux petites tours, je les rejette de ma pure autorité dans celles du premier rang, ne concevant pas, au moins ſans peine, comment ces roues pouvoient tourner autour de leur axe, leur frottement eût été tel, qu'il ne me paroît guéres poſſible qu'elles eûſſent pû rouler avec cette facilité qu'il plaît aux Anciens de nous le dire. Il falloit qu'elles fuſſent en plus grand nombre pour partager le poids ſurprenant du fardeau, en ce cas je paſſe cet expédient, mais non pas ſans quelque ſcrupule. S'il m'eſt permis de hazarder mes conjectures, je croirois plutôt que ces lourdes maſſes portoient & couloient ſur des rouleaux ou ſur des cilindres faits de groſſes poutres de toute la longueur de la machine. Athenée, Héron & Apollodore en font mention, auſſi bien que des roues; & quand il n'y auroit que Céſar, cette autorité ne ſuffiroit-elle pas? Car l'évidence des faits anciens doit être bien moins dans le nombre des témoignages des Au-



TOUR MOUVANTE DE CESAR
au siege de Namur et ses forces mouvantes.

cette figure regarde aussi la page 655.

Digitized by Google

teurs même contemporains, que d'un ou de deux qui ſeront reconnus pour habiles, & auſquels nous devons ajouter incomparablement plus de foi qu'au ſentiment & à l'autorité des autres.

La galerie mobile de Céſar, ou ſon muſcule au ſiége de Marſeille, fut pouſſée ſur des rouleaux juſques ſur le comblement du foſſé. Que ſçavons-nous ſi les Ecrivains n'ont pas pris des cilindres pour des roues? Quoiqu'il en ſoit, ces machines énormes, à l'égard de leur marche, ſont dignes de notre admiration: mais je ne voudrois pas dire, comme les zélateurs de l'antiquité, que ce ſoit un miracle & un prodige au-deſſus de la croiance, parce que nous ne pouvons comprendre comment cela ſe faiſoit. Ne diroit-on pas que tout ce qui eſt au-deſſus de notre intelligence & de la portée de notre eſprit, ne peut être compris d'aucun autre? Je crois au contraire que tout cela ſe faiſoit par de moiens très-ſimples. J'ai ouï dire à un vieux Officier qui s'étoit trouvé dans les guerres de Louis XIII. qu'il avoit vû tranſporter un moulin à vent de brique d'un lieu à un autre par le moien de certaines forces auſquelles, dit-il, il ne comprit jamais rien: là-deſſus quelqu'un ſe prit à lever les épaules, diſant que cela étoit impoſſible; on lui demanda pourquoi: c'eſt, répondit-il, que je ne ſçaurois comprendre que des hommes puiſſent remuer de telles maſſes. Cela n'eſt-il pas bien concluant?

Je ne ſuis nullement ſurpris que ceux de Namur, aſſiégez par Céſar, demandaſſent à capituler, lorſqu'ils s'apperçurent que cette tour prodigieuſe (A), dont ils s'étoient auparavant moquez, & qu'ils voioient conſtruire loin de leurs murs, s'ébranloit & s'avançoit droit à eux & fort vîte, ils regardérent cela comme un prodige, s'étonnant, dit Céſar, que des gens ſi petits, tels que nous leur paroiſſions, vouluſſent tranſporter contre leurs murailles une ſi lourde machine.

Turrim conſtitui procul viderunt, primum irridere ex muro, atque increpitare vocibus, quo tanta machinatio ab tanto ſpatio inſtitueretur? Quibuſnam manibus, aut quibus viribus, præſertim homines tantulæ ſtaturæ (nam pleriſque hominibus Gallis, pro magnitudine corporum ſuorum, brevitas noſtra contemtui eſt,) tanti oneris turrim in muros ſe ſe collocare conſiderent? Il n'y a pas lieu de s'étonner de leur ſurpriſe, ils n'en avoient jamais vû ni ouï parler, outre que ces tours ſembloient marcher comme par enchantement, & ſe remuer d'elles-mêmes & par des forces inviſibles à ceux de la place. Les Députez, que les aſſiégez en- Cæſ. Com. de Bel. Gal. l. 2.

voiérent à Céſar, dirent qu'ils ne croioient pas que les Romains, ſans le ſecours d'une divinité, pûſſent conduire & gouverner une machine qui ſurpaſſoit la hauteur de leurs murailles avec tant de facilité & de promtitude : *Non ſe exiſtimare, Romanos ſine ope deorum tellum gerere ; qui tantæ altitudinis machinationes, tanta celeritate promovere, & ex propinquitate pugnare poſſent.*

J'ai déja dit, & je crois important de le répéter encore, qu'il ſeroit abſurde de croire que ces groſſes tours ſe remuaſſent à l'aide des leviers : cela ne peut venir à l'eſprit du méchanicien le plus médiocre. Nous ne voulons pas nous en tenir à l'hélépole d'Athenée, qui n'avoit que vingt-trois coudées d'empatement ſur cent vingt de hauteur, ce qui ſeroit contre les régles de la méchanique ; le texte eſt corrompu en cet endroit, il faut mettre quarante coudées de baſe ſur cent vingt d'élevation. Sur ces proportions nous pourrions nous en accommoder pour les leviers ; mais il vaut mieux s'en tenir à celle de Plutarque, qui lui donne quarante-huit coudées par le bas ſur ſoixante-ſix de hauteur, cet empatement me paroiſſant dans les régles pour le deſſein de Démétrius. Malgré cette grande largeur à la baſe, il étoit impoſſible que quarante-huit leviers, ſuppoſé qu'on pût en mettre autant ſur l'arriére de la tour, car c'eſt un homme par coudée, & autant aux côtez, ce qui ne ſeroit jamais que cent trente-quatre leviers ; il étoit impoſſible, dis-je, qu'une telle force pût ébranler & faire mouvoir une machine ſi prodigieuſe. Comme la quantité de puiſſance s'eſtime ſelon la quantité de peſanteur d'un corps qu'on veut faire aller, ou élever, il n'eſt pas croiable que cent trente-quatre leviers pûſſent faire aller un fardeau de plus de dix mille milliers, car c'eſt le moins que cette hélépole pût peſer. Selon cette proportion de méchanique, il y auroit de la folie de s'imaginer qu'un poids ſi prodigieuſement lourd, eût pû jamais ſe remuer de ſa place : ſi d'ailleurs l'on a égard au frottement des roues, il eſt aiſé de comprendre que ce frottement apportoit un très-grand obſtacle au mouvement. Je conclus de-là que les leviers ſont imaginaires, & les roues en ſi petit nombre ne le ſont pas moins dans les tours du premier rang ; à l'égard des petites, je panchérois fort à le croire, ſans en être bien perſuadé.

Quoiqu'il en ſoit, mon ſentiment eſt que ces grandes tours portoient & ſe mouvoient ſur pluſieurs longues poutres cilindriques, & j'oſe même l'aſſûrer ſur la foi d'un grand nombre d'Auteurs,

d'Auteurs, entr'autres de Héron, d'Athenée, d'Apollodore, & de Céſar lui-même.

On élevoit ces machines ſur ces cilindres (2), mis de travers ſur une plate-forme (3), compoſée de poutres couvertes de madriers, ſur laquelle on conſtruiſoit la machine; & lorſqu'elle étoit prête à marcher, on creuſoit pluſieurs petits foſſez (4), diſpoſez en quinconce de trois à quatre pieds de longueur ſur autant de largeur, & paralléles à la tour; dans chacun deſquels on étendoit une groſſe piéce de bois de chêne (5), appuiée à quatre pieux (6), enfoncez obliquement & bien avant dans terre; ce qui empêchoit que le bout de bois en travers n'entrât dans terre, lorſqu'il étoit tiré par les cables (7), qui y étoient attachez & liez fortement: j'imagine ce bois en travers enfoncé dans terre & appuié contre quatre pieux, ou deux ſelon la bonté & la légéreté des terres, ne croiant pas qu'un pieu, quelque enfoncé qu'il ſoit dans terre, puiſſe réſiſter à la puiſſance des cordages, qui l'euſſent infailliblement arraché, outre que ce que nous propoſons eſt beaucoup plus ſimple & plus capable d'un grand effort. Mais comme les cables doivent tirer chacun à niveau du bout de bois (5), on devoit creuſer une rigole (8) de même profondeur & de même largeur que le foſſé; ce qui formoit comme une potence, ou la lettre T: car ſans cette précaution chaque cable tirant du haut du bord du foſſé (4), eût amené & fait ſortir le bout de bois hors de ſa place.

Voiez les Figures XIV. & XV.

J'ai dit qu'on attachoit de fortes amarres au milieu du bois de travers, où l'on accrochoit des mouffles à pluſieurs rangs de rouets (9), garnies de cables, il y en avoit encore d'autres oppoſées (10): ces mouffles devoient avoir des crochets à leur écharpe, afin qu'elles pûſſent s'ôter & ſe remettre; ces crochets tenoient aux poutres de ſaillie, ou du bas de la tour, & à la charpente de la tour.

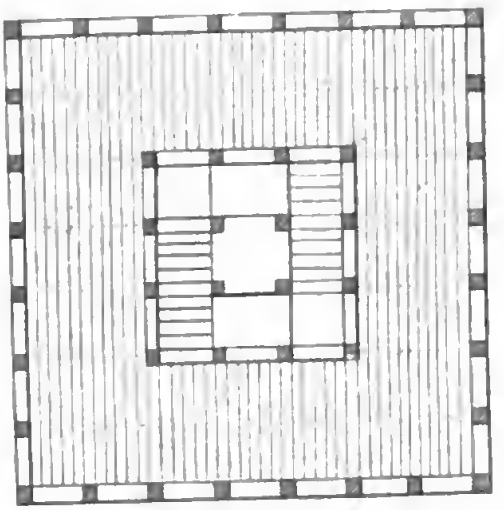
Après avoir attaché ces mouffles aux amarres des gros bouts de bois de travers, & contre la tour avec leurs cables autour des rouets, on les laiſſoit lâches & ſans être tendus juſqu'à ce que les cables (7) paſſaſſent chacun par autant de vindas ou cabeſtans (11), & par un plus grand nombre, ſelon la grandeur de la machine, où il y avoit pluſieurs hommes qui viroient à chaque barre; mais il falloit qu'ils s'accordaſſent de telle ſorte, qu'en virant on ne fît pas davantage de tours à un vindas qu'à l'autre, afin que les cables fiſſent leur effet tout d'un tems & d'un même mouvement: car ſans cet accord dans les

forces, la machine eût tourné tantôt d'un côté & tantôt de l'autre.

Elle étoit pouſſée ſur pluſieurs cilindres à meſure qu'elle avançoit. Il y avoit des hommes en dedans (12), & d'autres en dehors qui enlevoient le rouleau que la tour laiſſoit derriére elle en avançant; il y en avoit d'autres qui le pouſſoient ſur le devant de la tour, de ſorte qu'elle rouloit toujours ſur le même nombre de cilindres. Lorſque la tour étoit arrivée juſqu'aux bois de travers, on décrochoit les mouffles de leurs amarres; on lâchoit & on filoit les cables juſqu'aux autres rigoles pratiquées à la même diſtance des premiéres, où l'on accrochoit les mouffles, comme on avoit fait aux autres, après avoir rapproché les vindas, & l'on faiſoit la même manœuvre juſqu'à ce que la tour fût arrivée juſques ſur le bord du foſſé de la ville, ſans aucun danger pour les travailleurs, & ſans que ceux de la place s'apperçuſſent des forces qui faiſoient aller la machine, les vindas ſe trouvant derriére: car lorſqu'ils approchoient des murailles, ceux qui viroient travailloient à couvert & derriére les claies d'approches.

Voilà ce que nous avons penſé & conjecturé du principe du mouvement des grandes tours: il me paroît non ſeulement très-ſimple, mais l'on peut encore s'appercevoir du *tanta celeritate* de Céſar. Il ſe trouvera peut-être des gens qui me feront quelque difficulté à l'égard des poutres cilindriques; l'on me fera remarquer ſans doute que ceux qui les poſent ſur le devant de la tour à meſure qu'elle avance, ne ſont pas à couvert des traits & des machines des aſſiégez: à cela je répons que les hommes qui ſont à ce travail, ſe trouvent à couvert de l'auvent (13), qu'on hauſſe & qu'on baiſſe autant qu'on veut, & que je n'éléve que pour faire voir la manœuvre de ceux qui ſont dedans.

On devoit, ce me ſemble, emploier les mêmes forces mouvantes pour les petites tours que pour les plus grandes: mais il ſe peut que celles-ci étoient ſur des roues (16), avec cette différence qu'il falloit une plus grande puiſſance pour les faire aller, & par conſéquent les cables devoient paſſer ſous la machine, comme on voit l'hélépole à roues. Je donne cette derniére en grand, puiſque Diodore prétend qu'elle marchoit par le moien de huit roues; j'en mets ſeize, parce qu'il ne me paroît pas qu'elle pût aller ſur huit; j'introduis les deux cabeſtans (17) dans l'intérieur de la tour avec ſes deux ponts (18) à l'étage du



Plan de la Tour.

SES PONTS BAISSANS.

NIMES

Digitized by Google

milieu. Ammien Marcellin parle de cordages par le moien deſquels on avançoit les tours ſur le bord du foſſé, & laiſſe deviner le reſte. Cela eſt trop abrégé pour un Hiſtorien qui avoit ſervi, & qui n'écrit pas moins pour la poſtérité que pour ceux de ſon tems. Puiſqu'il nous donne la deſcription de la catapulte, moins obſcure & moins embaraſſée qu'aucun autre Auteur de l'antiquité, il me ſemble qu'il auroit dû nous dire quelque choſe de plus que des cordes tout ſimplement. Amm. Marc. l. 25.

Revenons encore aux leviers. Quand cette force auroit ſuffi, il eſt aiſé de comprendre qu'elle n'eût pû avancer d'une toiſe dans toute une journée. Ce qui ne me laiſſe aucun doute, c'eſt un éxemple que Procope rapporte de l'ignorance des Goths au ſiége de Rome, que Béliſaire, le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, défendit avec tant de gloire: car ce ſiége eſt un des plus ſçavans de la baſſe antiquité. Cet Auteur dit que ce grand homme ſe moqua, avec raiſon, des tours mobiles de Vitigis, Roi des Goths, au ſiége de Rome, qui les faiſoit traîner avec des bœufs. On les laiſſa approcher à la portée des traits des machines: alors Béliſaire donna le ſignal de tirer aux bœufs, qu'on perça d'une grêle de traits, tellement que ces machines reſtoient par les chemins, *parce que les Goths en ignoroient*, dit-il, *les forces mouvantes*, que l'on ne voit pourtant nulle part dans ſon Hiſtoire, non plus que dans les autres Auteurs de l'antiquité, & dans ceux mêmes qui ſe ſont mêlez de traiter des machines de guerre de leur tems; ce qui eſt à peine concevable. Procop. Hiſt. de la guerre contre les Goths.

Si les Anciens ont emploié le principe agiſſant, que nous ne donnons que ſur des conjectures très-probables, pour tranſporter d'un lieu à un autre leurs tours & leurs groſſes tortues, il n'y a ſans doute pas lieu de s'étonner du *tanta celeritate*: ce n'eſt pas-là un ſi grand miracle de méchaniſme, quoique le merveilleux d'une machine ſoit dans la ſimplicité de ſes moudemens. On voit la même choſe en Hollande, où l'on eſt ſans ceſſe obligé de faire paſſer les vaiſſeaux nouvellement conſtruits ſur une digue pour les conduire à l'eau. Il eſt certain qu'il n'y a point de fardeau, quelque grand & prodigieux qu'il puiſſe être, qu'on ne remue & qu'on ne tranſporte facilement d'un lieu à un autre, en augmentant la puiſſance à proportion de la peſanteur du corps qu'on veut tranſporter, & cette puiſſance produira infailliblement ſon effet.

ARTICLE XVI.

Polyſpaſte *de Vitruve. Erreur de cet Auteur touchant des tours à corridors. Tour de pierre tranſportée d'un lieu à un autre. Quelles pouvoient être les forces agiſſantes de cette tour.*

LE *Polyſpaſte* d'Archiméde, dont Plutarque fait mention, n'eſt ſûrement pas celui dont Vitruve nous donne la deſcription. Le premier prétend que ce grand Géomêtre, par le moien de cette machine, traîna lui ſeul & ſans peine un grand navire chargé, & le mit à flot. Elles ne pouvoit jamais produire un effet ſi ſurprenant, s'il eſt vrai que Vitruve ait jamais connu le *Polyſpaſte*. Je ſoupçonne fort ce célébre Architecte d'avoir imaginé cette machine, ce ſeroit peut-être la ſeule de ſa façon : encore ne vaut-elle rien pour produire l'effet qu'il prétend. Cependant M. Perrault, dans ſon Commentaire, aſſûre que le *Polyſpaſte* de ſon Auteur eſt celui d'Archiméde. Je ſuis très-perſuadé qu'il ſe trompe, car le véritable devoit être compoſé d'un grand nombre de pignons & de roues à dents, par le moien deſquelles on pût augmenter la force & la puiſſance autant que l'on auroit voulu : car il n'y a qu'à multiplier les roues & les pignons. En les multipliant on augmente véritablement la force & la puiſſance ; mais on a le chagrin de perdre un très-long eſpace de tems & de lieu à mouvoir le fardeau, de ſorte que ſi l'on gagne d'un côté on perd infiniment de l'autre : cela ne laiſſe pas d'être fort admirable ; mais celui de Vitruve ne l'eſt pas, puiſqu'il eſt tout différent.

Vitruv. l. 10.

La machine qui ſe trouve dans le Livre de Ramelli pour traîner les plus lourds fardeaux, que quelqu'un a donné depuis peu comme de ſon invention, quoique cette machine ſoit connue de tout le monde, eſt ſûrement le *Polyſpaſte* d'Archiméde : car tous les Auteurs qui ont écrit des inventions de ce grand homme, diſent que cette machine étoit fort petite & compoſée d'un grand nombre de roues dentées. Celle de Ramelli, que j'ai vûe en Hollande, n'a guéres plus de deux pieds & demi en quarré. Je n'aurois pas conſeillé aux Anciens d'amener leurs tours mouvantes par le moien de ce *Polyſpaſte*, ſix mois n'euſſent pû ſuffire pour cette beſogne. Car je poſe en fait qu'une hélépole peſoit beaucoup plus qu'un vaiſſeau tout prêt à

mettre à la voile ; & s'il eſt vrai que la plûpart de ces grandes machines fuſſent en corridors environnans à chaque étage, leur poids devoit être d'une grandeur au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer. Quelle puiſſance ne falloit-il pas pour les faire aller ? Elles alloient pourtant *cum tanta celeritate*. Je ne doute nullement de ces ſortes de tours, les Auteurs & les marbres même les démontrent.

La tour à corridors (A) que Vitruve & Athenée expliquent aſſez ténébreuſement, pour être trop abrégez, & dont Stéwéchius nous donne la figure dans ſon Commentaire ſur Végéce, n'eſt pas une imagination de cet Auteur, comme Perrault le prétend; tous ſes raiſonnemens contre cette opinion ſont ſans fondement, ou pour mieux dire tout-à-fait abſurdes, & rebouchent contre lui-même. Athenée parle d'une tour ſemblable à celle du Commentateur de Végéce, mais un peu mieux digérée. Le *Circuitio* de Vitruve eſt le *Peridrome* d'Athenée. Les corridors étoient très-avantageux & contenoient un très-grand nombre d'Archers. Perrault fait bouclier de l'autorité de Philander, qui eſtime » que le *Circuitio* n'eſt rien autre choſe » que ce que les Anciens appelloient *Peribolon*, & *Lorica*, & » eſt interprété *Parapet* par d'Ablancourt. Cela ne prouve rien en faveur du Commentateur de Vitruve, puiſque le corridor eſt réellement un parapet élevé ſur les poutres qui ſaillent hors de la tour. Je ne vois pas comment un homme auſſi habile que celui-là, oſe raiſonner ainſi : » Ces corridors de Stéwéchius, qui » ſont en maniére de machicoulis, dit-il, me ſemblent inutiles, » ces machicoulis n'étant bons qu'à empêcher que l'on approche » du pied du mur, qui eſt une choſe dont il ne s'agit point ici ; » joint que le mot *Peridrome*, dont Athenée s'eſt ſervi, ne ſignifie pas particuliérement un corridor hors d'œuvre ; mais ſeulement quelque choſe qui tourne tout à l'entour qui fait une » enceinte, ainſi que l'explique Pollux, qui dit que *Peridrome* » eſt l'appui des plates-formes qui ſont ſur le haut des maiſons.

Vitruv. dans Perr. l. 10.

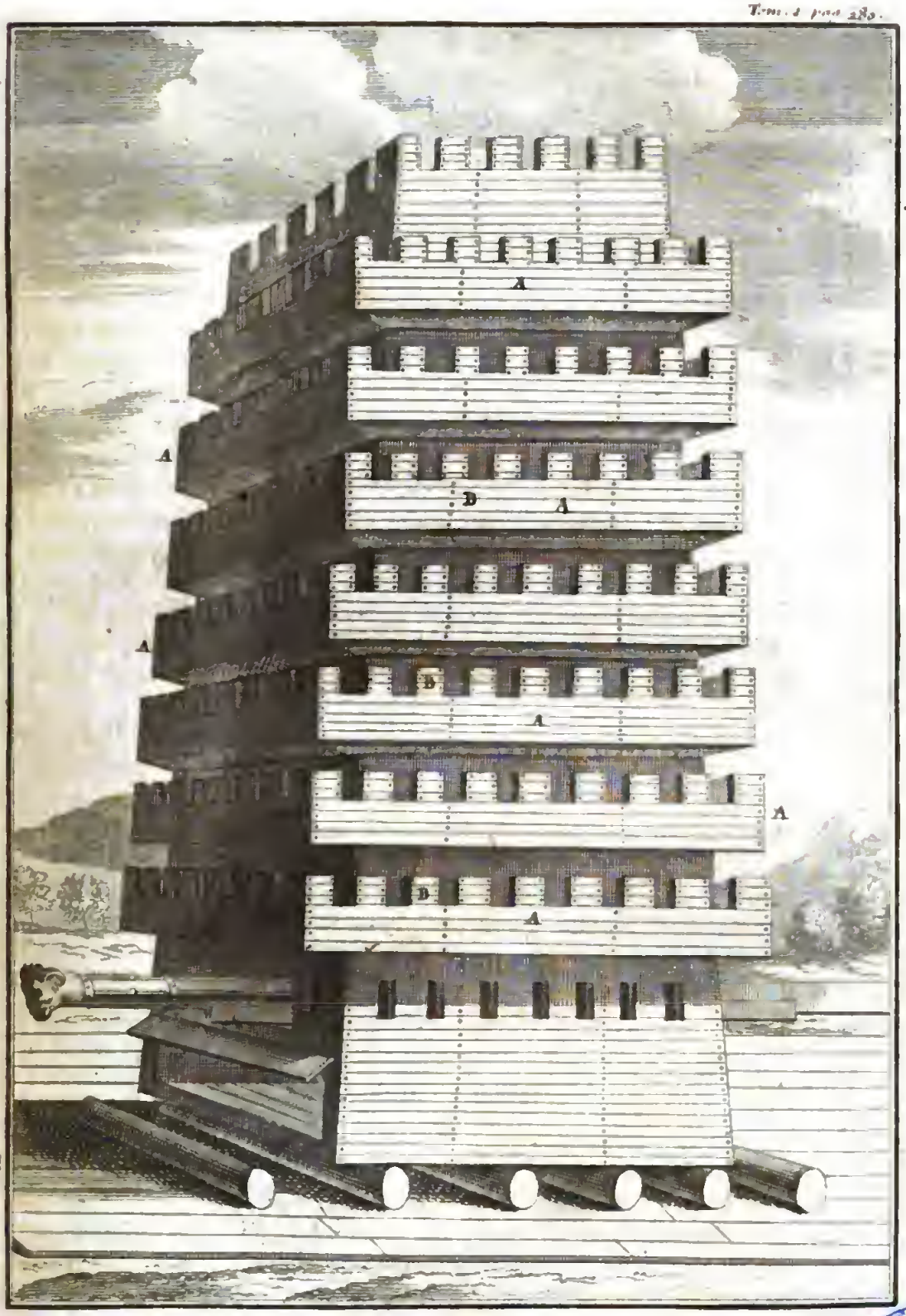
Ibid. l. 10.

Il eſt tout-à-fait ſurprenant que M. Perrault défende ſon ſentiment par toutes les preuves que je voudrois emploier contre lui. Nous convenons avec le Traducteur qu'il ne s'agit point de machicoulis, qu'il eſt même abſurde de le penſer, puiſque ces ſortes de fortifications ne ſont propres qu'aux ouvrages de maçonnerie, outre qu'une tour de bois étoit biens moins dreſſée pour ſe défendre que pour attaquer. S'il a crû que c'étoit réellement des machicoulis, il s'abuſe on ne peut pas davantage ;

tout ce que Pollux & Athenée diſent, ne marque autre choſe que l'appui du corridor, ou le parapet élevé ſur le hors d'œuvre. Athénée dit fort clairement, que le *Peridrome devoit avoir trois coudées* de ſaillie, c'eſt-à-dire, cinq ou ſix pieds de large, comme un balcon, pour empêcher le feu. En effet rien n'étoit plus capable de l'empêcher & d'y couper court dans un inſtant, parce que les corridors environnans (A) à chaque étage, ſe trouvant remplis & bordez de gens de traits, qui tiroient à travers les créneaux de ces eſpéces de parapet, ou de bordages (B), ils arrachoient les traits enflammez, & éteignoient les artifices lancez contre la tour; de ſorte que tout ce qu'il y avoit de ſoldats ſe trouvoient comme hors de la tour, & par ce moien il étoit impoſſible que le feu y pût faire le moindre progrez, tant le reméde étoit promt. Rien n'eſt plus aiſé à comprendre que cela, & cependant cette réfléxion ne vient pas à l'eſprit du Commentateur, & il décide que ces *trois coudées ne ſont point la ſaillie des corridors, laquelle n'auroit rien fait*, dit-il, *contre les incendies, & auroit rendu l'aſſiette & l'empatement de la tour moindre du quart que le corps même de la tour, qui par le moien de ces ſaillies auroit été de ſix coudées plus large que l'empatement.*

M. Perrault ne pouvoit ignorer ſans doute, que le texte de Vitruve eſt corrompu & falſifié preſque par tout par l'ignorance des Copiſtes à l'égard des proportions des machines; il s'en plaint lui-même, quoiqu'il lui fût très-aiſé de le corriger, par les Auteurs qui ont traité de ces machines. La baſe des tours avoit ordinairement le tiers de leur hauteur, & quelquefois davantage, & c'eſt dans celles à corridors qu'on l'augmentoit. Je pancherois fort à croire que l'hélépole de Démétrius étoit à corridors, mais je ne croirai jamais que M. Perrault ait bien raiſonné dans ſon X. Livre. Rien de plus mal imaginé que tout ce qu'il nous débite & tout ce qu'il penſe des machines des Anciens. A l'égard de ces tours à corridors, Stéwéchius a très-bien rencontré. M. Perrault n'auroit pas dû ignorer que ces ſortes de tours mobiles étoient très-communes. On en trouve pluſieurs dans la Colonne Trajanne, à la vérité il n'y a qu'un ſeul corridor à l'étage d'en-haut; mais il faut conſidérer que ce ſont des tours de charpente que les Romains élevoient dans leur camp, qui n'étoient qu'à deux ou trois étages. Paſſons à la tour de pierre.

Je ne ſuis pas ſi fort prévenu en faveur de l'antiquité, que je



TOUR À CORRIDOR À BÉLIER NON SUSPENDU.

Digitized by Google

croie les Modernes au-deſſous des Anciens en bien des choſes. Il y a mille éxemples qui nous ſont aſſez connoître que nous les ſurpaſſons même à l'égard de certains arts & de certaines ſciences, mais non pas autant que M. Perrault nous le fait entendre. Je croirois aſſez qu'ils étoient plus profonds dans les méchaniques que nous ne le ſommes aujourd'hui, la marque la plus évidente ſe trouve dans leurs tours, & plus encore dans leurs machines de jet. A l'égard de celles-ci, le nombre de ceux qui ſe ſont deſſéchez l'eſprit à la recherche du principe du mouvement de ces admirables machines, ſans rien rencontrer, eſt preſque infini. Cependant un Architecte célébre a fait plus que de remuer des tours & des tortues. Bayle nous apprend cette nouvelle dans ſon Dictionnaire. Il nous donne le nom & le païs de cet homme, qui vivoit dans le quinziéme ſiécle; il s'appelloit Ariſtote, il étoit de Boulogne, non pas de celle qu'on appelle la graſſe, mais de la maigre. Il étoit, dit-il, de la famille des Alberts.

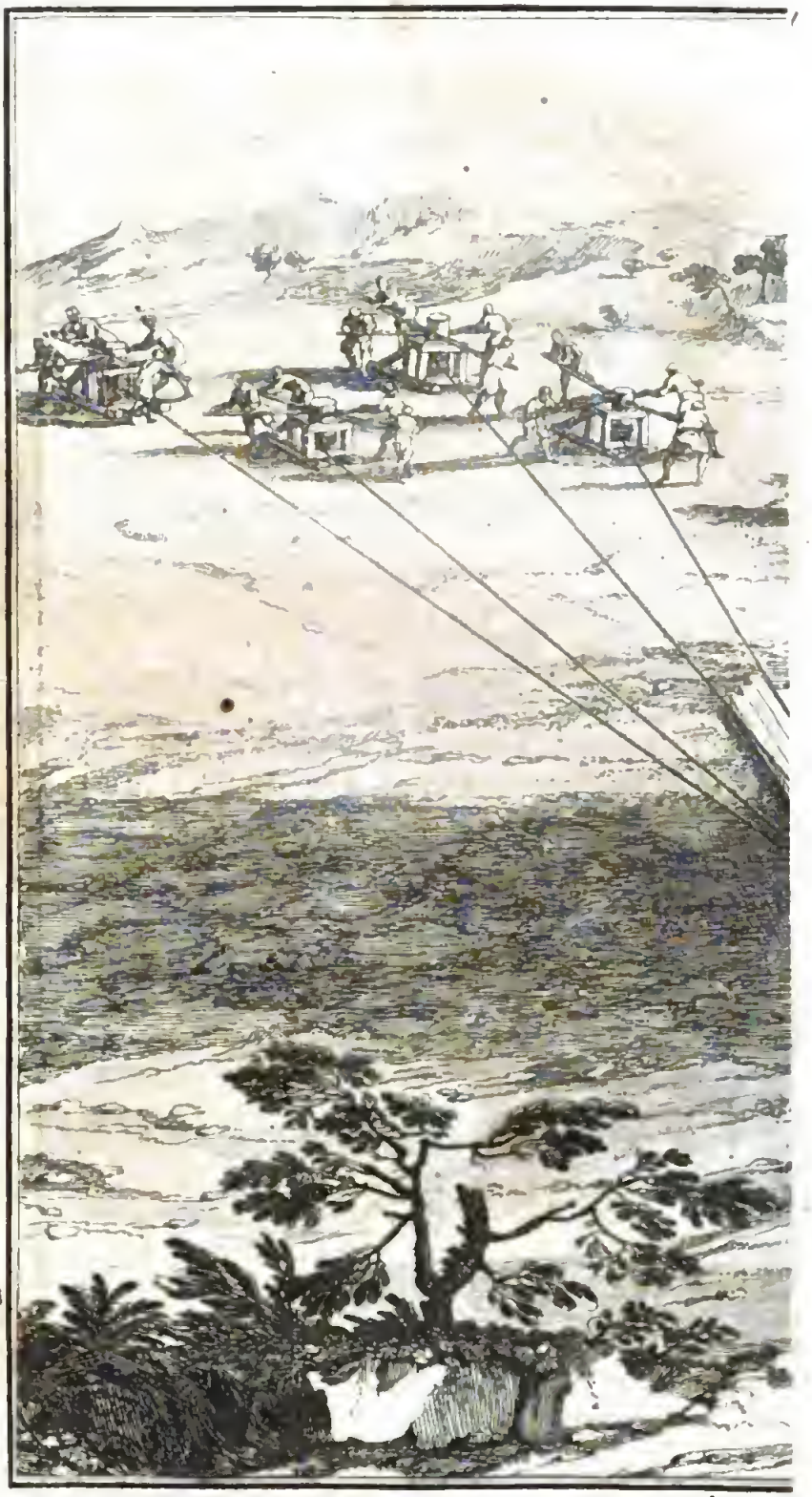
On prétend qu'il tranſporta une tour de pierre toute entiére d'un lieu à un autre: c'eſt ici toute autre choſe que le moulin à vent de brique dont j'ai parlé dans l'Article précédent, qui peſoit beaucoup moins que l'hélépole de Démétrius. La tour de pierre devoit être d'un poids infiniment plus grand, & cependant elle alla ſon train comme les autres. Bayle cite Jonſius, & celui-ci deux Auteurs, qui parlent de cette merveille, Béroalde & Mathieu Palmérius. Rapportons ces deux paſſages. *Non diu eſt quod Ariſtoteles civis noſter mechanicus longe omnium præſtantiſſimus turrim ex ſede ſua movit, motamque arte mechanica in alium, aut longe diſſitum locum tranſportavit, non eſt mendacio locus cum adhuc ſuperſint qui videre.* Ecoutons le ſecond: *Ariſtoteles Bononienſis Architectura inſignis habetur, qui lapideas turres integras illæſas ſubjectis fundamento lapidibus ad alium traduxit locum.*

Ce que je trouve de bien étrange, c'eſt que ces deux Auteurs ne nous aient rien dit des moiens dont on ſe ſervit pour tranſporter cette maſſe affreuſe. N'auroit-on pas emploié la même puiſſance dont j'ai parlé, les rouleaux, les palans à pluſieurs rangs de rouets, & les vindas en grand nombre? Je ne penſe pas qu'il y ait d'autres forces que celles-là pour remuer de ſi lourds fardeaux en fort peu de tems. Je crois que je m'y prendrois de la ſorte, ſi je faiſois tant que de me charger d'une telle entrepriſe. Je commencerois par percer la tour (2)

Digitized by Google

en pluſieurs endroits tout autour du rez de chauſſée, les trous répondant les uns aux autres, aſſez larges pour y faire paſſer pluſieurs groſſes poutres équarries & préparées pour former un double chaſſis, & ſervir de baſe à la tour; ces poutres ainſi aſſemblées, & couchées de plat des deux côtez de la tour, & débordant de ſix pieds de la baſe de la tour; j'en ferois paſſer d'autres traverſantes par les trous (3) du devant & du derriére pour former un grillage, ou une baſe quarrée (5), comme on peut voir dans la figure V. aſſemblées à leurs extrémitez ou par leurs bouts par quatre autres poutres (6), retenues à tenons & à mortaiſes comme toutes les autres, qui entrent ferme par des entailles affermies par des tenons. Ce double chaſſis, ſur lequel la tour doit porter, & qui lui ſert de baſe, doit avoir au moins cinq ou ſix pieds de ſaillie en dehors. Lorſqu'il ſera aſſûré on le hauſſera par le moien des leviers aux quatre côtez, & l'on introduira deſſous de longues poutres cilindriques (7), toutes égales dans leur diamêtre. Cela fait, & après avoir préparé la voie par une plate-forme (8), compoſée de poutres & de forts madriers, on ſappera le plus ras-de-terre qu'il ſera poſſible les endroits du mur (9) qui ſoutiennent encore la tour ſur ſes fondemens, & qui ſont entre les petits eſpaces des poutres qui forment le chaſſis; ces endroits étant ſappez par tout en même tems, la tour appuiant ſur le chaſſis, & le chaſſis ſur les cilindres (7), on l'aſſûrera alors par pluſieurs arc-boutans, retenus à tenons & à mortaiſes aux poutres de la baſe & contre la tour, il ne reſtera plus qu'à la mettre en mouvement en emploiant les mêmes forces mouvantes dont j'ai parlé pour les hélépoles, en augmentant les mouffles & les vindas pour pouſſer la tour & la faire couler ſur un plus grand nombre de rouleaux qu'il y en avoit au commencement. Ceci eſt démontré d'une maniére ſi claire & ſi ſolide, qu'il faudroit avoir l'eſprit bien bouché & la conception bien dure pour ne le comprendre pas, & pour n'en être pas convaincu par l'explication & la figure que j'en donne.

ARTICLE XVII.



T. 2. 47.

TOUR DE PIERRE TRANSPORTÉE D'

ARTICLE XVII.

Du belier ſuſpendu. On en ignore l'origine.

DE toutes les machines de guerre des Anciens, la plus ſimple, la plus ancienne & la plus uſitée dans les ſiéges des places, étoit le belier ſuſpendu. Les Grecs & les Romains, comme tous les autres peuples du monde, s'en ſont ſervis les uns plutôt & les autres plus tard, mais on ne ſçauroit en trouver l'origine. La plûpart des Ecrivains de l'antiquité en attribuent l'invention aux Carthaginois, ce qui me fait connoître qu'ils n'ont pas pouſſé trop loin leurs recherches. Pline révoit, je penſe, lorſqu'il dit que ce fut Epeus qui s'en ſervit le premier au ſiége de Troie. Je voudrois ſçavoir le païs natal de cette opinion. Homére ne dit pas un mot de cette machine, outre que Troie ne fut jamais aſſiégée, ni battue, ni inveſtie, pas une ombre de ſiége. Vitruve, Tertullien & beaucoup d'autres Auteurs en font honneur aux Carthaginois. Le premier ne l'aſſûre pas tout-à-fait, il ſe ſert d'un *on dit*, & tous généralement auroient dû s'exprimer d'une maniére moins douteuſe. *On dit que lorſque les Carthaginois mirent le ſiége devant Cadis*, dit Vitruve, *ils jugérent à propos de raſer un château dont ils s'étoient rendus maîtres; mais manquant d'outils propres pour cet ouvrage, il leur vint en penſée de ſe ſervir d'une poutre que pluſieurs hommes ſoutenoient de leurs mains, & du bout, frappant le haut des murs à coups redoublez, ils faiſoient tomber des pierres qui étoient aux rangs d'en haut: ainſi allant d'aſſiſe en aſſiſe, ils abattirent toutes les fortifications.*

Aries.

Plin. lib. 7. cap. 56.

Vitruv. l. 10.

L'Auteur me permettra de douter un peu de ce qu'il nous débite ici, & je crois que les gens tant ſoit peu ſenſez n'y ajouteront pas plus de foi, à moins que les murailles de ce château ne fuſſent ſi mauvaiſes & bâties ſi peu ſolidement, ſi foibles & ſi décrépites, qu'il ne fallut pas d'autre force pour les ruïner & les jetter par terre. Après cet éxemple, Vitruve nous en fournit un autre bien plus raiſonnable: car il dit que ſur l'idée de ce belier porté ſur les bras de pluſieurs hommes, *un charpentier de la ville de Tyr, nommé Pépheſmenas, inſtruit par cette premiere expérience, planta un mât, auquel il en ſuſpendit un autre comme en balance, avec lequel par la force des grands coups que*

Vitruv. dans Perr. l. 10.

ce mât donnoit en allant & venant, il fit bréche à la muraille.

Le belier de Cétras, pour battre les murs, eſt digne d'un homme qui fait peu d'uſage de ſa raiſon. C'étoit une poutre, comme celle du château de Cadis, portée ſur les bras de pluſieurs hommes. Le Pére Daniel croit que cette poutre étoit fort vigoureuſe, il en parle dans la recherche qu'il fait de l'origine de cette machine chez les François, qui la connoiſſoient du tems même de Céſar; il décrit la maniére dont on abattit les murs de Saint Amant, & où l'on mit en œuvre cette méthode de nos premiers péres. Je voudrois demander à nos Antiquaires ſi ce belier à bras eſt bien vrai dans la Colonne Trajane: car il y en a pluſieurs de cette eſpéce. Ils me répondront que ce belier eſt très-certain, & qu'il étoit en uſage du tems de cet Empereur chez les Romains comme chez les Daces. Ne voient-ils pas que c'eſt une imagination?

Diodore de Sicile attribue à Périclés l'invention du belier & des tortues pour l'attaque des places. Il ſe ſervit, dit-il, pour la conſtruction de ces machines d'un Architecte de Clazoméne nommé Artemon; il attaqua la ville de Samos par le moien de ces machines, & s'en rendit le maître. Je ſerois curieux d'apprendre où Diodore a trouvé cela. Thucydide ne dit pas un mot de ces machines. Plutarque n'eſt pas plus croiable ſur cet article que Diodore: car hors qu'il n'accorde pas l'invention des machines à Périclés, mais à Artemon, il ſemble aſſez convenir que ces machines parurent pour la premiére fois au ſiége de Samos. Pure viſion que cela. Je m'étonne que cet Ecrivain ait donné dans un tel travers; n'avoit-il pas lû Thucydide? Et s'il étoit vrai que des machines n'euſſent été inventées qu'en ce tems-là, ce grand Hiſtorien eût-il pû nous cacher un fait de cette nature? Cet Artemon, dont Diodore ne dit mot, n'a garde d'être oublié dans Plutarque; le portrait qu'il nous fait de cet homme eſt tout-à-fait burleſque. Il cite Ephorus, pour preuve de ce qu'il avance à l'égard de l'invention des machines, qui écrit *qu'à cette derniére expédition* (de Samos), *Périclés ſe ſervit pour la premiére fois de machines de guerre, dont il trouva l'invention merveilleuſe, & qu'il eut pour cet effet avec lui l'Ingénieur Artemon, qui étoit boiteux, & qui ſe faiſoit porter en chaiſe à ſes batteries. C'eſt pourquoi on l'appelloit ordinairement* Periphoréte. Plutarque cite *Heraclide de Pont, qui réfute ſur ce point Ephorus par les vers même d'Anacréon, où ce même Artemon Periphoréte eſt nommé pluſieurs ſiécles avant la guerre de Samos & ce blocus de-*

Périclées. Il faut donc le laiſſer en repos.

On a vû cette machine longtems avant tous ces éxemples que nous venons de citer. Dom Calmet lui donne une furieuſe ſecouſſe vers ſon origine dans ſa ſçavante Diſſertation ſur la milice des Hébreux ſans la trouver. Il nous apprend par l'Ecriture & dans ſon Commentaire, que le belier étoit connu des peuples de l'Aſie longtems avant que les Occidentaux en euſſent la moindre nouvelle. Il cite Ezéchiel lorſqu'il repréſente le ſiége de Jéruſalem que devoit former le Roi de Chaldée, il s'exprime ainſi dans le paſſage qu nous avons cité ailleurs, & qu'il faut répéter ici en faveur du belier. *Prenez de l'argile*, lui dit le Seigneur, *& repréſentez en petit le plan de Jéruſalem; vous en formerez comme le ſiége, vous éleverez des tours contre elle, vous ferez des terraſſes; vous dreſſerez un camp, & vous mettrez autour d'elle des beliers.* Ce paſſage eſt ſans replique. » Il en parle encore, *dit le même Commentateur*, » dans un autre endroit où il dé- » crit Nabuchodonoſor, qui délibére & qui remue des ba- » guettes devinatoires pour voir s'il doit aſſiéger Jéruſalem, & » placer ſes beliers pour enfoncer les portes de cette place. Le » terme Hébreu, dont le Prophéte ſe ſert, de même que ceux » dont ſe ſervent les Grecs, les Latins & les François, ſignifie » un vrai belier, & le mot Hébreu, *continue-t-il*, eſt *car*, d'où » vient *carcamuſe*, qui ſignifioit autrefois un belier en Fran- » çois: *carcamuſas arietes vulgo reſonatos.* Ce qui me feroit croire que les Hébreux ou les Nations de l'Aſie ſont les premiéres qui ont connu cette machine, puiſque le mot dont ils ſe ſervoient pour exprimer cette machine prend ſon origine chez les Hébreux. Ezech. xxvij. 8. 9.

J'ai déja dit plus haut qu'Homére ne dit pas un ſeul mot du belier, ni d'aucune autre machine de guerre. Il falloit que tout cela fût inconnu de ſon tems; c'eſt dommage, car elles lui euſſent fourni de merveilleuſes idées. Il y a plus, elles n'étoient pas mieux connues dans celui d'Hérodote. Cependant ce grand Hiſtorien n'a écrit que 550 ans après Homére. Si le belier & les machines propres à prendre ou à défendre les places, avoient été connues de ſon ſiécle, il nous l'eût ſans doute appris; eût-il pû s'en diſpenſer dans les ſiéges qu'il rapporte qui ne ſont pas en petit nombre? Cet Hiſtorien étoit poſtérieur au Roi de Chaldée, il faut que ces machines aient paſſé bien tard dans la Gréce. Pour moi je crois, contre le ſentiment de Dom Calmet, que le belier étoit connu du tems de David, quoiqu'il aſſûre

que l'uſage de cette machine étoit plus récent que ce tems-là. Cependant Saint Jerôme croit que Joab faiſoit battre Abéla à coups de beliers, *& dux exercitus Joab*, dit il, *muros ariete quateret* : le paſſage de l'Ecriture eſt celui-ci, *Omnis autem turba moliebatur deſtruere muros.*

Jerom. epiſ.

Dans la guerre des enfans d'Iſraël contre la Tribu de Benjamin, les premiers marchérent contre la ville de Gabaa au nombre de quatre cens mille, qu'ils aſſiégerent. Voici le paſſage. *Auſſitôt les enfans d'Iſraël, marchant dès la pointe du jour, vinrent ſe camper près de Gabaa, & s'avançant de là pour combattre les enfans de Binjamin, ils commencérent à battre la ville.* Cette expreſſion de *battre la ville* peut-elle ſignifier autre choſe, ſinon qu'ils la battirent pour faire bréche? Avec quoi, je vous prie, ſinon avec le belier ? car lorſqu'il s'agit de ſappe l'Ecriture ne manque pas d'emploier ce terme. C'étoit donc avec le belier qu'ils cherchoient à faire bréche ; ce qui obligea les aſſiégez de faire une ſortie générale, qui fut ſi bruſque & ſi heureuſe, qu'ils firent lever le ſiége. Ce qui ne me laiſſe aucun doute que le belier n'éxiſtât du tems de David, & par conſéquent longtems avant Nabuchodonoſor, c'eſt-à-dire, l'an du monde 2981, au lieu que ce Roi de Chaldée n'aſſiégea Jéruſalem qu'en 3416. Il ſe peut que le belier, que le Tyrien ſuſpendit, s'étoit trouvé au ſiége de Tyr, que le même Roi de Chaldée aſſiégea en 3419. car dans ce ſiége, comme dans celui de Jéruſalem, il ſe ſervit du belier & de toutes les autres machines dont les Grecs uſérent pluſieurs ſiécles après, & dont ils s'attribuérent fauſſement l'invention. Cela étoit ordinaire à cette nation, qui ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût de l'eſprit & de la raiſon hors les limites de la Gréce. Si c'étoit ici le lieu, il ne nous ſeroit pas difficile de prouver que cette phalange Macédonienne tant vantée, étoit connue & portée à ſa perfection avant qu'il y eût de Philippe au monde : peut-être prouverions-nous, ſi nous ne craignions prolixité, que le belier étoit longtems avant David. Il eſt hors de doute que les tours, les approches, les camps retranchez & les machines de toute eſpéce, & particuliérement le belier, ont éxiſté dans l'Aſſyrie avant qu'elles fuſſent connues dans l'Occident. Or quand une choſe eſt ſi ancienne qu'on ne ſçauroit en marquer l'origine, on ne doit point ſe faire un ſcrupule d'aſſûrer qu'elle étoit connue avant le ſiécle de David. Qu'on ne me cite pas Oſias comme inventeur de ces machines, on les voit longtems avant lui dans l'Ecriture. Il ſe peut

Liv des Jug. ch. 20.

qu'il en ait trouvé ou perfectionnné quelques-unes comme a fait Tite. Le belier peut être auſſi ancien que la guerre, car cette machine vient bien plus aiſément à l'eſprit que l'arc & la fléche. Sur ce pied-là le belier & toutes les autres machines auroient éxiſté dans l'Aſſyrie & chez les Hébreux avant qu'on en eût la moindre connoiſſance dans la Gréce. Encore une fois, puiſque le belier étoit connu du tems de David & d'Ezéchiel, il ſe peut qu'il l'ait été très-longtems avant, comme il eſt manifeſte. Le paſſage de ce Prophéte prouve que les machines éxiſtoient de ſon tems; & dès qu'on n'en voit point l'origine dans des ſiécles ſi reculez, on doit les croire de toute antiquité.

Je ne penſe pas que les Grecs aient rien ajouté au belier ſuſpendu. A l'égard du non ſuſpendu, il ne paroît pas qu'aucun autre peuple s'en ſoit ſervi avant eux : ne les dépoſſédons pas de cette invention, on doit leur en faire honneur; elle eſt belle & très-ingénieuſe. Nous parlerons de ce belier dans l'Article ſuivant, après avoir épuiſé tout ce qu'il nous ſera poſſible d'apprendre du premier, qui nous eſt plus connu.

Le belier ſuſpendu étoit compoſé d'une poutre d'un ſeul brin de bois de chêne (2), aſſez ſemblable à un mât de navire d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſe, dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu (3) proportionnée au reſte, & de la figure de celle d'un belier; ce qui lui fit donner ce nom, à cauſe qu'elle heurte les murailles comme le belier fait de ſa tête tout ce qu'il rencontre. Tous ceux que l'on voit ſur les monumens Grecs & Romains paroiſſent ſous cette forme. Le belier d'Agetor dont Vitruve fait la deſcription, eſt le plus éxact. Il le *fait gros d'un pied & d'un palme, & épais d'un pied par le bas. Il alloit*, dit-il, *en étréciſſant depuis la tête juſqu'à un pied de ſa largeur, & juſqu'à un demi pied un neuviéme de ſon épaiſſeur.*

(2) Hiſt. de la guerre des Juifs contre les Rom. liv. 7.

(3) Veget. de re milit. lib. 5. cap. 5.

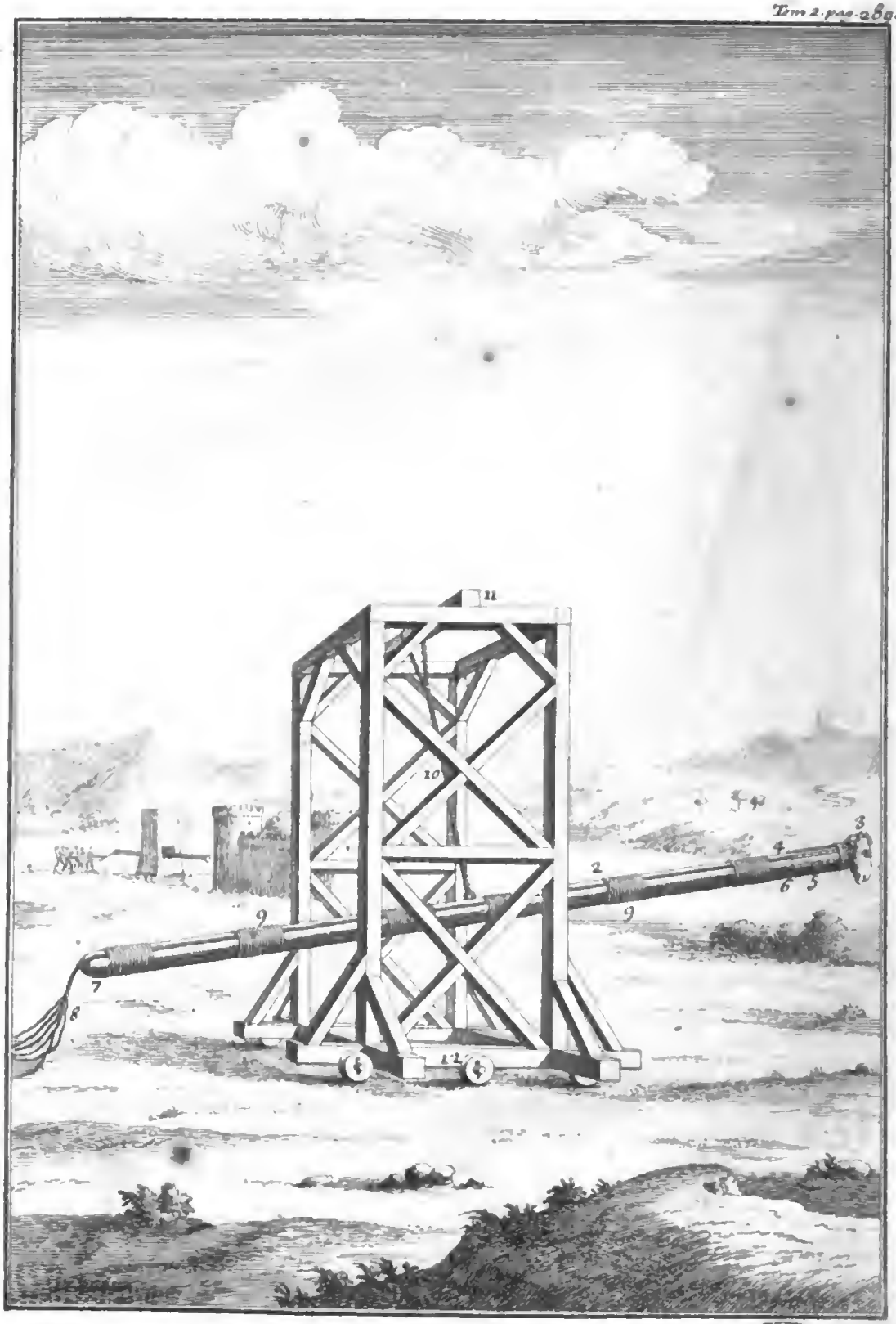
Ceci me paroît obſcur, & je ne ſçai ſi M. Perrault l'a entendu. Un petit raion de ſes lumiéres eût été très-néceſſaire pour éclaircir cet endroit. Il nous laiſſe cette fuſée à démêler comme beaucoup d'autres : car ſon but étant d'éclaircir Vitruve, il ne laiſſe pas de ſauter par deſſus bien des difficultez du texte de ſon Auteur, difficultez cependant qui ne ſont pas en petit nombre dans le dixiéme Livre; & dans celles qu'il tâche d'éclaircir, il n'a pas trop bien imaginé : de ſorte que nous voilà chargez du débrouillement de la fuſée, peut-être en viendrons-nous à bout ſans nous croire plus habiles.

Je crois que Vitruve ne veut pas ſeulement dire que ſon belier alloit en diminuant inſenſiblement vers ſa tête, comme le bois d'une fléche d'arbalette, qui eſt d'une figure très-propre pour accélérer le mouvement; mais qu'il étoit encore coupé en éliſpe pour empêcher qu'il ne pliât par la ſuſpenſion à cauſe de ſon extrême longueur, comme on voit dans la figure.

J'ai déja dit que le bout du belier étoit armé d'une tête de fer, & *cette tête*, dit le même Vitruve, *portoit quatre bandes de fer*, longues environ *de quatre pieds*, *par leſquelles elle étoit attachée au bois*. A l'extrémité de chacune de ces bandes (4), il y avoit une chaîne (5) de même métal, dont un des bouts étoit attaché au crochet (6), & à l'autre extrémité des quatre chaînes il y avoit un cable, dont un des bouts de chacun étoit fortement amarré au dernier chaînon; ces cables étoient alongez le long de la poutre beliére juſqu'à l'arriére (7) le long de la poutre, liez ſerrément tous les quatre enſemble par une petite corde qui les contenoit fermes & bandez autant qu'il étoit poſſible, ainſi qu'on le pratique ordinairement ſous les brancards d'une chaiſe de poſte pour leur donner plus de force.

A l'extrémité de ces cables il devoit y en avoir un autre & un trelingage (8) au bout, c'eſt-à-dire, un cordage qui finit par pluſieurs branches, à chacune deſquelles il y avoit pluſieurs hommes pour balancer la machine; & pour fortifier davantage le belier, on faiſoit une lieure de pluſieurs tours de cordes (9), à la diſtance d'environ deux pieds d'une lieure à l'autre, les tours de chaque cordage liez auſſi ſerrément & près-à-près qu'il étoit poſſible & ſans déborder. C'eſt ce que M. Perrault n'a point entendu, quoique ſon Auteur ſoit très-intelligible dans ce paſſage. Il s'eſt imaginé que c'étoit les haubans d'un vaiſſeau, & là-deſſus il accuſe ſon Auteur de s'être mal expli-
Vitruv. l. 10. qué. Quoi de plus clair que ce qu'il dit que *ces cordes miſes en travers comme des ceintures diſtantes l'une de l'autre d'un pied & d'un palme?*

Ce belier ou poutre beliére devoit être d'une groſſeur conforme à ſa longueur. Vitruve lui donne quatre mille talens de peſanteur, c'eſt-à-dire, quatre cens quatre-vingt mille livres, ce qui n'eſt pas éxorbitant. Cette terrible machine, comme Joſéphe l'appelle, étoit ſuſpendue & balancée en équilibre comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou de gros cables (10), qui la tenoient ſuſpendue. Cette chaîne ou ces cables doubles étoient amarrez au milieu d'une puiſſante poutre de



BELIER SUSPENDU.

T. 2.

NAPOLI
Digitized by Google

travers (11), pour tenir ſupendu & comme en l'air une maſſe ſi prodigieuſe. On faiſoit pour ſoutenir la poutre traverſante une baſe (12), non pas telle que Joſéphe & Vitruve la repréſentent, mais en quarré long de trente à quarante pieds, & quelquefois davantage, ſur plus ou moins de largeur ſelon la longueur de la poutre. Les Auteurs varient ſur ces proportions comme dans tout le reſte, car il ne faut point chercher l'uniformité dans ceux qui ont écrit des machines de guerre; on ne manque jamais de trouver le blanc & le noir ſur les mêmes choſes, parce que la plûpart ont écrit ſans aucune expérience, & d'autres après les changemens qui ont été faits dans ces machines.

Sur les deux côtez de cette baſe on élevoit dix gros poteaux de vingt-cinq à trente pieds de haut ſans les tenons, dont quatre faiſoient les encognures; ces poteaux étoient joints en haut par quatre ſabliéres pour recevoir les bouts des poteaux de même qu'ils l'étoient par en bas, avec les poutres qui faiſoient le premier chaſſis, ou la baſe: ſur cet aſſemblage de montans & de traverſans, & les ſabliéres qui alloient de chacun des poteaux à l'autre oppoſé, on paſſoit la poutre de travers dont j'ai déja parlé, poſée entre deux coins de bois de chaque côté, traverſez de fortes chevilles de fer & de puiſſantes équierres, qui ſervoient à reſſerrer & tenir ferme les deux bouts de la poutre traverſante qui ſoutenoit la beliére.

Toute cette charpente, qui prenoit quelquefois le nom de tortue beliére à comble plat, & le plus ſouvent à comble aigu, étoit couverte de maniére différente ſelon les forces des aſſiégez. On l'envelopoit quelquefois d'un tiſſu d'oſier vert enduit de terre graſſe, & recouvert d'un rideau de peaux fraîchement écorchées, que l'on doubloit d'autres peaux, où l'on mettoit entre-deux de l'herbe marine piquée comme nos matelas, ou de la mouſſe; le tout trempé dans du vinaigre, afin que cette couverture fût à l'épreuve des dards & des pierres dont les aſſiégez n'étoient pas chiches: car ces rideaux matelaſſez étant ſuſpendus à un pied de la charpente, rompoient la force des coups de machines; & lorſque la place en étoit abondamment fournie, on garniſſoit les côtez de charpente de forts madriers indépendamment des mantelets.

Comme le comble ſouffroit le plus, par les maſſes affreuſes chaſſées par les groſſes catapultes, qui faiſoient autant de déſordre que nos mortiers, on le couvroit de madriers revêtus de

claies enduites de mortier ou d'argile paîtrie avec du crin & de la bourre.

On avançoit cette machine ſur le comblement du foſſé à une certaine diſtance du mur, par le moien de rouleaux ou de pluſieurs roues. Après cela on faiſoit avancer le belier, que l'on ſuſpendoit à la poutre traverſante, après avoir couvert de peaux crues la partie de la poutre qui ſortoit hors de la tortue. On trempoit de tems en tems ces peaux de vinaigre. J'ai long-tems ignoré la raiſon de ce vinaigre, & la vertu de cette liqueur ; je trouvai par hazard l'un & l'autre dans le Traité d'Enée *de toleranda obſidione*, qui eſt un Auteur de la premiére antiquité. C'eſt tout ce que nous avons remarqué de rare dans cet Ouvrage, cela veut dire qu'il n'y a rien que de fort commun, & que la lecture des Hiſtoriens inſtruit infiniment davantage que tous ces Auteurs dogmatiques qui ont échapé aux malheurs des tems. Il a rempli ce Traité d'un grand nombre d'éxemples auſſi peu rares que ſes inſtructions. Quoiqu'il en ſoit, cet Auteur nous apprend qu'on avoit ſoin d'arroſer & de frotter de vinaigre la charpente & les mantelets des tours & des tortues contre les artifices chaſſez & lancez par les machines, & que ceux mêmes qui étoient deſtinez pour l'éteindre s'oignoient les habits, les mains & le viſage de cette liqueur, qui a la propriété, dit Enée, de réſiſter au feu, & de l'éteindre beaucoup plus promtement que l'eau. Je ne ſçai ſi on ne ſe ſervoit pas de vinaigre contre le feu grégeois, je m'imagine l'avoir lû quelque part.

Pour reprendre l'article des couvertures de tortues beliéres, il ne nous ſeroit pas difficile de prouver, par le témoignage d'Hiſtoriens, que les Anciens ne s'en tenoient pas à cela pour ſe garantir, non ſeulement des feux lancez, mais encore contre les ſorties des aſſiégez, qui pouvoient les aborder & les brûler plus aiſément. Ils pratiquoient pour cet effet des parapets de terre tout autour des beliers ; c'étoit un puiſſant obſtacle contre les aſſiégez, qui étoit d'autant plus à craindre & à redouter, que les ſoldats en ſortoient l'épée d'une main & le flambeau de l'autre, & en très-grand nombre ſelon la méthode de ces tems éloignez, beaucoup meilleure que n'eſt celle de nos défenſes en ce cas-là comme preſque en tout.

Comme le belier étoit la principale piéce d'un ſiége, les aſſiégez emploioient une infinité de ruſes & tous les artifices imaginables pour détruire & rendre inutile cette formidable machine,

chine, comme nous le dirons en ſon lieu. Cette poutre ſuſpendue & balancée en l'air, étant hauſſée & baiſſée, frapoit de ſa tête contre le mur avec tant de force & de violence, que rien n'étoit capable de réſiſter aux coups vifs & redoublez de cette maſſe étonnante.

On ne ſe précautionnoit pas moins aux beliers non ſuſpendus, quoiqu'ils fuſſent renfermez dans une tortue comme dans une redoute : car outre qu'elle étoit garnie de créneaux, on ne laiſſoit pas que d'y pratiquer autour un bon parapet qui lui ſervoit comme d'enceinte.

J'ai déja dit que les quatre cables alongez & bandez d'une extrémité du belier à l'autre, & joints enſemble à ſon arriére, avoient un trelingage au bout, & des hommes pour faire aller la machine. Il faut bien ſe garder de croire que ces gens-là fuſſent ſur le comblement, ils étoient poſtez en-deçà & ſur le bord du foſſé. Il ne faut pas douter qu'ils ne travaillaſſent à couvert des traits & des machines des aſſiégez, & derriére les paralléles de blindes, pour approcher du corps de la place. Ils étoient encore protégez des tours & des batteries de jet qu'on dreſſoit dans les places d'armes tirées ſur la contreſcarpe, & des autres qu'on mettoit ſur les tours mobiles & ſur les cavaliers.

Lorſque les aſſiégeans avoient affaire à de puiſſantes garniſons, non ſeulement on battoit les murs de la ville par le bas, mais on les ruinoit encore par le haut, pour raſer les défenſes par le moien de certaines tours, où il y avoit deux beliers, l'un en haut & l'autre en bas. Il y en avoit quelquefois deux enſemble à l'étage d'en haut. Ces ſortes de machines ſont expliquées ſi obſcurément dans Héron, dans Athenée & dans Apollodore, qu'il eſt très-difficile de les débrouiller. Les Romains ne s'en ſervoient pas, il n'y a que les Mathématiciens Grecs qui en parlent, & quelques-uns de leurs Hiſtoriens ; mais d'une maniére ſi obſcure, qu'il eſt très-difficile de ſe tirer d'embarras. J'ai eu recours aux conjectures dans cette tour à beliers doubles, qui ne ſont pas mal fondées.

Le belier double d'Appollodore, que l'Auteur de l'Antiquité expliquée nous a donné, ne me ſemble pas hors d'état d'être débrouillé ; bien que les figures, qui ſe trouvent dans les manuſcrits Grecs ſoient très-mal deſſinées, & plus difficiles à deviner que le texte même. Les beliers doubles ou ſimples, qu'on élevoit ſur le haut, ou ſur le milieu des tours, n'étoient pas ſuſpendus ; cela me ſembleroit impoſſible, mais non ſuſpendus,

comme ceux de toutes les tours beliéres. Lorſque les Antiquaires ont recours aux monumens antiques des machines de guerre ſans les éxaminer, & ſans faire aucun uſage de leur eſprit, ils s'égarent très-ſouvent, parce qu'elles ſont faites par des Sculpteurs & des Deſſinateurs ignorans qui n'en avoient jamais vû; & lorſqu'on ne voit pas plus clair dans les différens textes des Auteurs que dans ces monumens, l'on ne ſçait où l'on en eſt. Les Sçavans ſe moquent de nous, & les ignorans nous admirent par cela ſeul qu'ils ne comprennent ni nos machines, ni nos raiſonnemens; c'eſt le reproche que nous faiſons à juſte titre aux Auteurs modernes qui ont écrit des machines des Anciens, dont Philander ſe trouve le chef. Ceux qui ont traité de la milice des Grecs & des Romains ne ſont pas éxemts de ce reproche, & leurs erreurs ne ſont pas moindres. Ils ont été plus fins que les autres, car ils ont écarté de leur milice tout ce qu'il y a de plus eſſentiel & de plus digne de la curioſité des Lecteurs.

ARTICLE XVIII.

Exemples de certains beliers d'une groſſeur extraordinaire. Sentiment de l'Auteur ſur ces maſſes ſurprenantes.

Plut. Vie d'Antoine.

LE plus long belier & le plus hyperbolique dont l'Hiſtoire faſſe mention, eſt celui d'Antoine dans ſa guerre contre les Parthes. Il avoit quatre-vingt pieds de longueur, tous les Auteurs ſont unanimes ſur ce point. Appien, quoique fort grave, ne me le ſemble pas trop dans ce qu'il raconte des deux beliers qui ſervirent à prendre Carthage. Il dit qu'ils étoient ſi puiſſamment gros, qu'il ne falloit pas moins de ſix mille hommes pour l'exécution du premier, & une multitude de matelots pour le ſervice de l'autre. *Oppugnandæ Carthagini duos vaſtos aretes admovet, quorum alter à ſex mille peditibus impelleretur: alter à ſociorum navalium multitudine.* C'eſt ce me ſemble aller un peu bien vîte dans le merveilleux; cependant à voir comme il nous le débite froidement, & avec quel ſérieux il nous apprend toutes ces choſes, peu s'en faut qu'on ne s'imagine qu'il l'a crû tout bonnement. C'eſt une fable. Car je ſuis perſuadé que s'il étoit poſſible de ſuſpendre une montagne à un cable ou à pluſieurs aſſez forts pour la ſoutenir,

Appian. de Bell. Parth.

& qu'on les attachât à un même point fixe, les forces unies de ſix mille hommes ſeroient capables de la mouvoir & de la balancer comme un belier, & très-aiſément. Il ſe peut qu'Appien ait voulu dire, (car ce paſſage eſt aſſez embaraſſé,) qu'il fallût une multitude d'hommes pour tranſporter la machine d'un lieu à un autre, & pour la mettre en batterie : encore trouveroit-on des incrédules, & ceux-là ne ſeroient pas les plus ſots, puiſque les mêmes forces qui faiſoient mouvoir leurs tours, qui peſoient beaucoup plus, auroient pû ſervir à tranſporter la machine.

Quoique je rende une eſpéce de culte aux Anciens en bien des choſes, & que je ſois très-perſuadé du merveilleux de leurs machines de guerre dans le récit qu'ils en font, & de toutes les autres merveilles de méchanique où jamais les Modernes n'ont pû atteindre, je leur refuſe toute créance dans ce qui paſſe les bornes de ce merveilleux. Ils ont emploié le prodige & l'incroiable avec un tel excès en bien des choſes, qu'il faudroit être bien ſimple pour les croire. Pour revenir à nos beliers énormes, Lipſe nous en fournit un auquel nous ajoûtons un peu plus de foi, & même une foi entiére, en diminuant cependant quelque choſe de ſa longueur, & en le réduiſant à la hauteur des arbres les plus grands & les plus élevez, & qui lévent leur tête au-deſſus des plus grands de leur eſpéce. Je ne ſçai dans quel endroit de Héron Lipſe a pris le belier de Bizance. Je me fie à lui à l'égard de la traduction Latine, étant perſuadé que le texte n'eſt pas moins incompréhenſible que le Latin. C'eſt en vérité du galimatias le plus fin, & pour y porter la lumiére & diſſiper toutes ces ténébres nous n'aurions pas peu à faire, ſi les conjectures heureuſes & le belier de Vitruve ne venoient à notre ſecours.

Lipſe qui a bien ſenti les ténébres où il ſe trouvoit, nous renvoie à Vitruve, où certainement ces deux beliers ſe trouveroient dans les ténébres les plus épaiſſes, ſi nous ne les avions examinez de plus près & avec un peu plus d'attention que M. Perrault & lui n'ont fait. Celui de Héron me ſemble inintelligible, nous l'avons cherché inutilement dans le *Veterum Mathematicorum collectio* ; nous nous en tiendrons à Vitruve, qui me paroît moins ténébreux. *Il me ſemble*, dit cet Auteur dans la traduction de M. Perrault, *qu'il ne ſera pas hors de propos de parler des proportions de la tortue, qui fut faite par Agetor Biſantin. Sa baſe avoit ſoixante pieds de long, & dix-huit de large.*

Les quatre montans qui étoient poſez ſur l'aſſemblage, étoient faits chacun de deux poutres de trente-ſix pieds de hauteur, ſur un pied & un palme d'épaiſſeur & un pied & demi de largeur. Cette baſe rouloit ſur huit roues de cinq pieds & trois quarts, & épaiſſes de trois pieds, qui étoient faites de trois piéces de bois jointes enſemble par des tenons à queue d'Aronde, & bandées de fer battu à froid. Elles étoient auſſi enchaſſées dans ces pivots appellez amaxapodes, ſur leſquels elle tournoit. Il y avoit encore ſur l'aſſemblage des poutres qui étoient ſur la baſe des montans élevez qui avoient dix-huit pieds & un quart de longueur, trois quarts de pied de largeur, & un douziéme avec un huitiéme d'épaiſſeur, & qui étoient diſtants d'un pied & demi & d'un neuviéme : ſur ces montans il y avoit d'autres poutres qui leur étoient jointes, & qui affermiſſoient tout cet aſſemblage ; elles étoient larges d'un pied, d'un neuviéme, & d'un demi pied & d'un neuviéme. Au-deſſus de cela s'élevoient les contrefiches de la hauteur de douze pieds, & elles avoient au-deſſus une piéce de bois avec laquelle elles étoient jointes. Il y avoit auſſi des chevrons en travers qui étoient chevillez, & par deſſus un plancher tout à l'entour qui couvroit le bas. Il y avoit encore au milieu un autre plancher poſé ſur des ſoliveaux, ſur lequel étoient des ſcorpions & des catapultes.

Vitruv. l. 10. ch. 21.

Outre tout cela on élevoit deux forts montans longs de trente-cinq pieds, & épais d'un pied & demi, larges de deux pieds, liez en haut par une piéce traverſante qui avoit des tenons, & par une autre piéce qui lioit encore les montans enſemble par le moien des tenons, & par une autre piéce qui lioit encore les montans & le traverſant. Il y avoit deçà & delà des doſſes attachées fermement avec des équerres, & percées de deux rangs de trous alternativement pour ſervir d'amarres. Dans ces doſſes il y avoit deux chevilles faites au tour, auſquelles s'attachoient les cordes qui tenoient le belier ſuſpendu.

Il y avoit au-deſſus de ceux qui travailloient au belier, une guérite en forme de tourrelle, où deux ſoldats étoient logez à couvert, pour découvrir & faire ſçavoir tout ce que les ennemis entreprenoient.

Nous ne donnerons pas la deſcription du belier introduit dans cette tortue extraordinaire, parce que nous l'avons déja fait ailleurs : auſſi bien ne s'agit-il pas de cela, mais uniquement de cette tortue, dont la ſingularité auroit dû la diſtinguer des autres par un terme qui convînt à ſa ſtructure. On voit bien que Vitruve ne nous le donne que d'après Héron : à quelque

choſe près, il n'eſt guéres moins ténébreux que le Grec en bien des choſes, mais il eſt plus clair en d'autres qui ſont eſſentielles. Le Grec dit bien qu'elle rouloit ſur huit roues, mais non pas qu'elles fuſſent enchâſſées dans ces pivots appellez *amaxapodes*; ce qui nous ſemble abſurde, puiſqu'elles avoient cinq pieds & trois quarts de diamétre, & trois pieds dans leur épaiſſeur. La hauteur du premier plancher prouve la ſuſpenſion du belier, qui ſans cela ſeroit fort douteuſe. Je ne ſçai pourquoi Vitruve & Héron appellent cette machine une tortue, car c'eſt une tour à deux étages extraordinairement élevez, en comprenant celui d'en bas où étoit le belier; d'où vient que Lipſe le met au ſecond? Car Héron ne le dit pas non plus que Vitruve. C'eſt dans celui-ci où l'on plaça les ſcorpions ou baliſtes, & les catapultes, & pardeſſus les contrefiches, ou le comble ſur lequel on éleva la tourrelle, où il y avoit deux ſoldats qui voioient ſans doute dans l'intérieur de la place; ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſque cette tour-tortue avoit plus de cent pieds de hauteur, compris le comble & la tourrelle élevée deſſus.

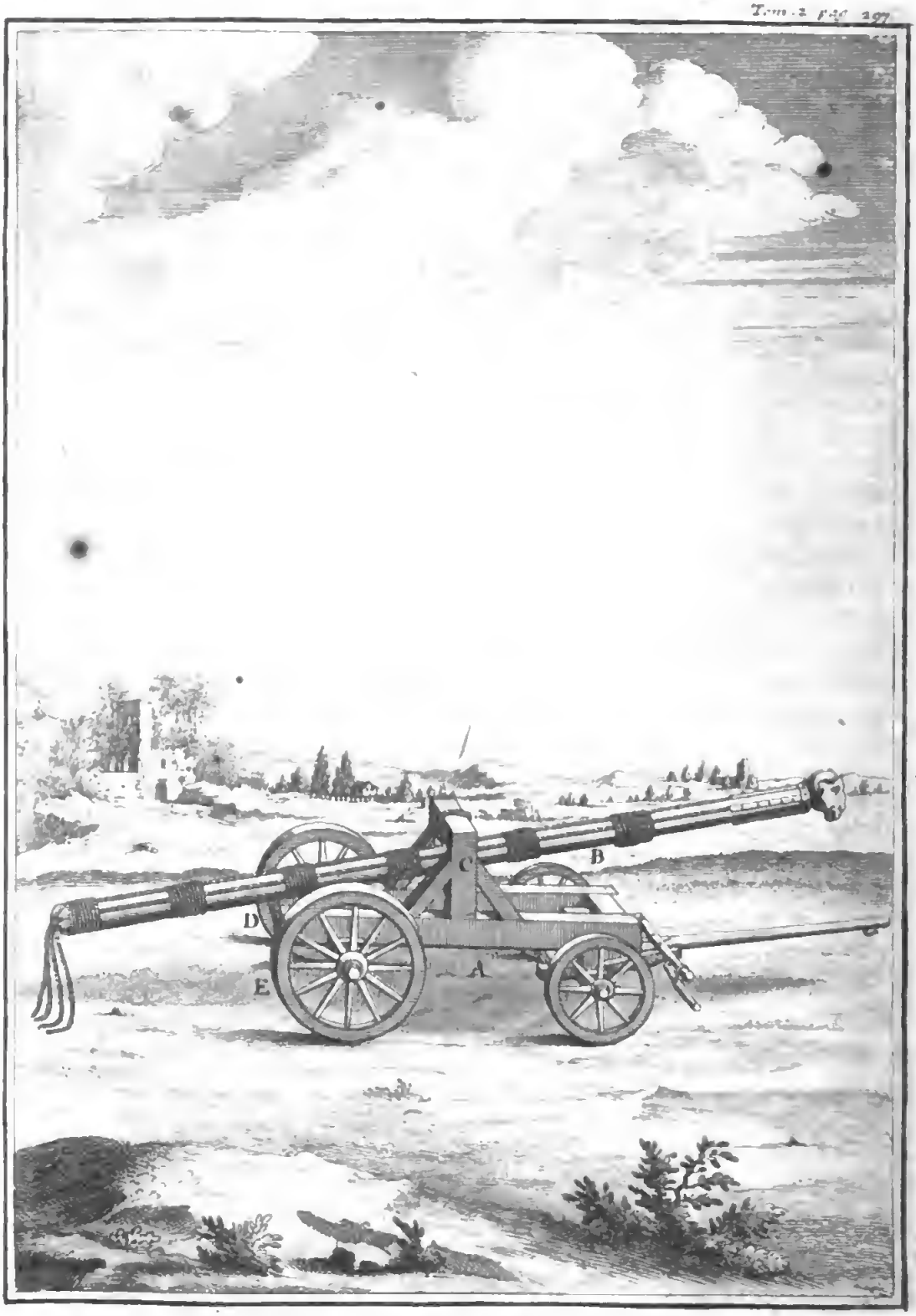
Je ſuis du ſentiment de M. Perrault à l'égard de la capacité & du peu d'expérience de Vitruve, on a véritablement lieu de le ſoupçonner de *n'avoir pas bien compris les choſes qu'il décrivoit, lorſqu'elles ne lui étoient connues que par les Livres, telles qu'étoient la plûpart de celles qu'il décrit.* Héron, Athenée, Apollodore avoient-ils plus de capacité ſur ces ſortes de matiéres? Sont-ils plus clairs dans la deſcription des machines de leur tems? Non ſans doute: tout eſt plein de ténébres, mais ces ténébres ne doivent pas nous rebuter; il ſuffit de trouver les forces mouvantes d'une pour voir un peu plus clair dans les autres, car une vérité nous conduit néceſſairement à un grand nombre d'autres.

L'Auteur de l'Hiſtoire des Succeſſeurs d'Aléxandre, qui eſt aſſez mal écrite, parlant du ſiége de Rhodes par Démétrius Poliorcétes, dit que ce grand Capitaine *fit conduire des beliers faits d'une piéce de cent vingt pieds de longueur.* Voilà encore un exemple d'un belier extraordinaire. Cet Auteur, qui tire tout de Diodore, eſt je penſe le ſeul qui alonge ſi fort les poutres beliéres. Vitruve n'a pas tout-à-fait tant augmenté la doſe dans le ſien, il lui donne cent ſix pieds de longueur. J'ai de la peine à le croire. Où trouver, je vous prie, des pieds de chêne d'un ſeul brin, ſi longs & ſi gros à proportion? Car ce bois étoit le ſeul qui pût-être emploié à ces ſortes de machines. Ce ſeroit

ſans doute une rareté qu'une poutre de cette longueur. Si cela étoit, elle feroit évanouir le belier d'Antoine, qui n'avoit que quatre-vingt pieds de longueur, qu'on tenoit pourtant pour une merveille. Je ne nierai pas que les forêts du Nord ne produiſent des mâts de ſapin d'un ſeul brin de près de cent pieds; mais pour des chênes, je ne penſe pas qu'il s'en trouve de tels, & encore moins de frêne, comme le prétend Ammien Marcellin, qui ſelon toutes les apparences ne ſe connoiſſoit guéres en bois pour ces ſortes de machines, qu'il fait auſſi de bois de ſapin, le bois du monde le moins propre à réſiſter à la violence du choc de pointe.

Apollodore eſt de tous les Auteurs machiniſtes militaires le plus fécond en beliers. Il dit qu'il y en avoit qui étoient compoſez de pluſieurs piéces, apparemment faits de deux ou trois poutres de chêne de même longueur, jointes & aſſemblées enſemble avec beaucoup d'art & de ſoin, comme cela ſe pratique pour les mâts des vaiſſeaux de guerre du premier & du ſecond rang. Ces ſortes de beliers ont tout l'air d'un ouvrage qu'il tire de ſon imagination : ſuppoſant que ces ſortes de beliers aient jamais exiſté, je ne ſçai s'ils étoient de longue durée, quand même ils euſſent été aſſûrez d'un très-grand nombre de cercles de fer & de cordes tout autour d'une extrémité de la poutre à l'autre; ſi l'on fait bien attention à la violence & aux efforts d'une poutre qui agit par une puiſſance extraordinaire, & qui heurte ſans ceſſe & perpétuellement contre une maſſe de pierre, je ne vois rien de plus violent que cela : on peut juger ſi cet aſſemblage auroit longtems réſiſté contre de tels efforts.

Une choſe me met de mauvaiſe humeur contre la négligence des Ecrivains de l'antiquité : comment ſe peut-il qu'aucun ne nous ait parlé des moiens dont ils ſe ſervoient pour le tranſport de leurs beliers qu'ils traînoient à la ſuite de leurs armées ? Car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une ſi immenſe groſſeur & d'une longueur ſi extraordinaire par tout où l'on en avoit beſoin, ces ſortes de poutres étoient plus difficiles à trouver qu'à tranſporter. Il eſt certain que les armées ne marchoient jamais ſans ces ſortes de machines. Plutarque nous apprend le voiage de celui d'Antoine, qui paſſoit pour le plus grand qu'on eût encore vû. Je m'étonne que nos ſçavans Antiquaires, qui ont écrit des machines de guerre des Anciens, & qui ſe ſont morfondus en recherches, en conjectures & en raiſonnemens bons ou mauvais pour trouver la conſ-



CHARIOT POUR LE TRANSPORT DES BELIERS.

NAPOLI

Digitized by Google

truction & les forces mouvantes de ces machines, nous aient longtems entretenus du belier, ſans ſonger que les armées ne marchoient jamais ſans en avoir un certain nombre à leur ſuite. S'ils euſſent penſé à cela, ils n'euſſent eu garde de nous laiſſer dans une ignorance craſſe des moiens qu'on emploioit pour les tranſporter ſans appeſantir & ſans retarder leur marche. Quand on penſe à la longueur de ces poutres énormes, on s'apperçoit bien que cette longueur rendoit leur marche mille fois plus incommode que leur peſanteur, qui eſt à peine concevable. Je m'imagine bien qu'elles alloient à leur aiſe dans les païs ras & ouverts; mais dans des défilez étroits, ſinueux, tortueux & profonds, comment pouvoir tourner dans ces replis courts & reſſerrez? Cela doit ſembler bien difficile. Il faut lever cette difficulté, hazarder nos conjectures, & les donner telles que le Lecteur ne puiſſe dire que cela ſe pouvoit faire autrement.

Je m'imagine qu'on tranſportoit la poutre ſur un chariot à quatre roues d'une conſtruction particuliére (A), compoſé d'une charpente très-forte, & la poutre beliére (B) ſuſpendue court ſur un très-fort montant (C), puiſſamment ſoutenu de toutes les piéces de charpente capables de réſiſter aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer. J'ai dit que la poutre devoit être ſuſpendue court pour pouvoir la tourner à droit & à gauche, la baiſſer du côté (D) pour l'élever en (E), au gré des détours du chemin. Voilà la figure de ce chariot, de ſon montant & du belier. Je ne crois pas qu'il faille d'autre explication pour comprendre qu'on ne pouvoit tranſporter autrement ces maſſes énormes. J'en laiſſe le jugement au Lecteur.

ARTICLE XIX.

Du Belier non ſuſpendu, ſa deſcription & ſes forces mouvantes.

JE ne ſçai que trop par ma propre expérience, que les Auteurs de l'antiquité qui ont écrit des machines de guerre de leur tems, l'ont fait à la maniére des Oracles, où l'on ne comprend rien que la choſe ne ſoit arrivée, ou que quelque habile homme ne les déchiffre. Bien des gens ont douté de l'effet ſurprenant de quelques-unes de ces machines, & s'en ſont

même moquez par les figures qu'un grand nombre d'Auteurs, d'ailleurs célébres, nous en ont données, & qui ne font que trop rabattre du mérite de ces Anciens tant révérez. Il ſeroit ſuperflu d'avertir les gens de bon ſens d'une vérité ſi frapante, & c'eſt ce qui a produit l'incrédulité où l'on eſt ſur leurs plus belles découvertes de méchanique. Il y a peu de Sçavans qui n'aient traité de chimére le belier non ſuſpendu. Les Méchaniciens l'ont regardé comme une choſe impoſſible, parce qu'ils ne l'ont pû comprendre, & ſe ſont tranquilliſez doucement ſur cette opinion ſans autre recherche, & ſans examiner ſi véritablement la choſe étoit telle qu'ils ſe l'étoient enchâſſée dans la tête. J'ai reſté longtems dans une eſpece d'incrédulité, ou pour mieux dire de pirrhoniſme méchanique, ne pouvant comprendre qu'une maſſe auſſi prodigieuſement peſante pût être remuée par une petite puiſſance ſans être ſuſpendue.

La lecture des Auteurs de l'antiquité, qui parlent de ce belier, la nature de quelques-unes de leurs machines où ils plaçoient leurs beliers, me l'a rendu ſeulement incertain & douteux : car l'incertitude d'une choſe que nous avons d'abord crû impoſſible, vient de la vérité dont nous avons ſujet de douter. J'ai longtems éxaminé cette affaire ; comment ſe peut-il, ai-je dit, que des Ecrivains reſpectables, eſtimez, & d'ailleurs contemporains, aient pû écrire qu'il y avoit des beliers non ſuſpendus ? Sur ce raiſonnement j'ai crû que véritablement il y avoit un belier de cette eſpéce, & que ce prodige de méchanique étoit beaucoup moins prodige que celui du principe de mouvement de la baliſte & de la catapulte, & qu'il étoit bon de douter quelquefois de l'apparente impoſſibilité d'une choſe, & je me ſuis bientôt apperçû par la lecture méditée de Héron, d'Athenée & de Vitruve, quoique très-obſcurs, que cette découverte n'étoit pas impoſſible ; quelques mots lâchez des deux premiers qui ſemblent ne rien dire, les conjectures peu heureuſes du Commentateur *, m'ont encore plus aidé à la recherche de la vérité que le texte même, ce qui m'a fait connoître que tout ce qui tient du prodige & de l'incroiable ne l'eſt pas.

* M. Perrault.

Pour peu que l'on éxamine avec attention le belier à tortue qu'on voit dans les marbres & dans les monumens antiques qui nous reſtent, on aura de la peine à ſe perſuader que cette machine fût ſuſpendue. Il y a un grand nombre d'Auteurs Grecs & Latins, Hiſtoriens & dogmatiques qui parlent de la tortue,

au

au dedans de laquelle il y avoit un belier ; ils ne s'étendent pas moins, ſur la ſtructure de certaines tours beliéres d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaire, entr'autres Polybe, Héron, Athenée, Apollodore & Procope. Ils s'attachent principalement à la deſcription de la tortue, & nous en donnent la conſtruction, & paſſent légérement ſur le belier ; de ſorte qu'ils nous laiſſent dans une profonde ignorance des forces mouvantes de cette machine, qui méritoit infiniment plus d'attention que le reſte, qui ſent plus ſon Charpentier que le Géomêtre. On diroit qu'ils ſe ſont tous donnez le mot pour nous en cacher le miſtére, & nous faire enrager. Nous ignorerions encore aujourd'hui ſi ce belier étoit ſuſpendu ou non dans les tortues à comble aigu, ſi nous ne nous étions fait une affaire ſérieuſe de percer à travers tant de ténébres, & de découvrir la clarté.

Végéce prétend que la tortue a pris ſon nom du belier, dont la tête ſort de cette machine & y rentre enſuite, comme la tête de la tortue ſort de ſon écaille, & s'y renferme après. Cela peut être, mais je croirois plutôt que ce nom convient mieux à la tortue à belier non ſuſpendu, qu'à celui à vibrations. A vrai dire ce terme de tortue ſignifie plutôt tout ce qui ſert à couvrir indépendamment du belier ; ce qui ſe voit preſque par tout dans les Hiſtoriens, & plus encore dans Céſar au ſiége de Marſeille, & dans une infinité d'autres ſiéges qui n'étoient pas moins mémorables, & qui l'étoient même beaucoup plus pour la grandeur des travaux. Il paroît pourtant que le même Végéce diſtingue la tortue, qu'il appelle à faux, de celle où l'on mettoit un belier en batterie. Dans la premiére il y avoit une poutre ſuſpendue qu'on balançoit en avant, au bout de laquelle étoit une maniére de faux, ou de fer courbé en grapin, ou en façon de pates ſemblables aux fers de nos galéres, avec lequel on tâchoit d'arracher & tirer à bas les pierres de la muraille que le belier avoit ébranlées : c'eſt le corbeau à griffes dont j'ai donné la figure dans ma diſſertation ſur les corbeaux des Anciens.

Du tems que les tours & les tortues beliéres étoient dans leur plus grande vogue, perſonne n'ignoroit ce que c'étoit ; mais il n'y avoit que les gens du métier qui connuſſent parfaitement leurs divers uſages comme la différence de leurs conſtructions, & qui ne les confondiſſent pas avec les autres : car la ſtructure des tortues à belier ſuſpendu étoit toute autre que celle du non ſuſpendu dans la longueur comme dans le comble. Il étoit plat

dans celles-ci, qui étoient encore très-longues, & en façon de galerie à comble aigu. Les Auteurs diſent bien qu'il y avoit un belier, où les ſoldats qui ſervoient étoient à couvert des traits des machines des aſſiégez. Cela ſe conçoit aſſez, à l'égard du belier ſuſpendu, où les hommes qui le balançoient agiſſoient au-delà de la tortue à l'abri des paralléles les plus proches du bord du foſſé, cette tortue devant être toute ouverte par le devant pour avoir l'eſpace néceſſaire au cable ſur lequel la poutre étoit ſuſpendue. Mais à l'égard des tortues à comble aigu & à contreſiches, je ne puis croire qu'il fût ſuſpendu : car pour le ſuſpendre il eût fallu élever le comble de la tortue à une hauteur prodigieuſe, ce qui ne peut s'accorder avec les proportions que les Anciens donnent à ces tortues, qui ſont trop baſſes pour que le belier pût être balancé de maniére à produire quelque effet. Il s'enſuit de-là que ces ſortes de tortues, outre qu'elles étoient fermées par devant, à la réſerve de l'ouverture où paſſoit la tête du belier, ne ſervoient que pour les poutres non ſuſpendues.

Il étoit encore plus difficile de les ſuſpendre dans les tours ſans diminuer de leur force & les étages d'en bas, outre qu'il eût fallu laiſſer tout ouvert devant & derriére depuis le point de ſuſpenſion ou d'appui de la poutre beliére, où le cable étoit attaché, juſqu'à ſon centre de gravité. Suppoſons que le belier d'en bas fût ſuſpendu, il eſt manifeſte que celui du dernier étage n'eût pû l'être, puiſqu'on le plaçoit quelquefois au dernier pour raſer les défenſes, ou pour battre le haut des murailles, pendant que celui d'en bas les ruïnoit vers le pied.

Ce qui démontre plus particuliérement que les beliers des tours & des tortues n'étoient pas ſuſpendus, c'eſt que ces tours & ces tortues étoient fermées par devant, & cela ne pouvoit être autrement. Ce que j'avance ici n'eſt pas abſolument appuié du témoignage des Ecrivains de l'antiquité, mais on le remarque encore dans les monumens de pierre, où l'on ne voit qu'une ouverture ou une maniére de fenêtre en long avec un auvent par deſſus pour le jeu du belier ; au lieu qu'il eût fallu laiſſer le devant tout ouvert de bas en haut comme par derriére, ſi la poutre avoit été ſuſpendue en équilibre pour laiſſer de l'eſpace & ſes vibrations libres.

On ne pouvoit approcher & battre le mur qu'à une certaine diſtance, pour que le belier eût plus de coup & de force dans ſon balancement, & il falloit non ſeulement que l'eſpace ſe prît

ſelon la longueur de cette redoutable machine, qui devoit être au moins de quarante à cinquante pieds de long, & d'une groſſeur proportionnée à ſa longueur & à ſes efforts, mais encore que le cable au bout duquel elle étoit attachée, & ſupendue comme la branche d'une balance, fût d'une certaine longueur : car la force & la violence du choc étoient plus ou moins grandes ſelon la longueur de ce cable & l'étendue de ces vibrations ; ce qui obligeoit à élever extraordinairement les poteaux aſſemblez ſur la baſe, & tout cet aſſemblage de montans & de traverſans formoient une eſpéce de tortue à comble plat, & toutes les tortues beliéres à ſuſpenſion étoient conſtruites de la même ſorte. Telles étoient celles de Philippe au ſiége d'Egine, dont Polybe donne la deſcription dans un fragment du neuviéme Livre.

Rien ne prouve plus cette vérité, quand même nous ſerions dénuez de témoignages, que la tour beliére de l'Arc de Sévére. Elle me paroît ſinguliére dans ſa ſtructure. Il y a deux étages ; on montoit à celui d'en haut par un eſcalier, ou par une rampe de charpente pratiquée en dehors (13), couverte par deſſus en maniére de toit. Ceia n'a beſoin d'aucun autre éclairciſſement que la figure même que nous avons donnée dans l'Article IX, mais dans le reſte il faut recourir aux conjectures, qui paroîtront d'autant plus vraies & plus aſſûrées, qu'elles naiſſent de la figure même malgré l'ignorance des Sculpteurs. La rampe que l'on voit pour monter au premier étage, eſt égale à la largeur de la tour, ce qui paroît n'avoir été fait que pour monter ſur un plus grand front à l'étage d'en-haut. Je juge de-là que cette tour devoit avoir un pont-levis de même largeur que la rampe, qu'on ne peut voir parce qu'il n'eſt pas abattu, & ſur lequel les ſoldats devoit paſſer pour inſulter la bréche ; mais comme les Daces craignoient d'être emportez, on voit qu'ils demandent à capituler. A quoi bon un eſcalier de cette largeur pour monter ſur une machine dont l'étage d'en-haut pouvoit à peine tenir quarante hommes ?

Voiez la Figure VI.

Voilà ma conjecture à l'égard de cette tour beliére à un ſeul étage ; ce n'eſt pourtant pas dequoi il s'agit particuliérement, c'eſt du belier (12) qui eſt au bas. Or ſi ce belier avoit été ſuſpendu, je demande ſi cette rampe (13) élevée derriére n'auroit pas été un obſtacle pour faire agir la machine : Mais il y a plus que cela, puiſque le devant de la tour n'a qu'une ouverture ou fenêtre pour faire paſſer la tête du belier ; ce qui démontre que cette machine étoit non ſuſpendue,

Juſte-Lipſe, qui a écrit du belier ſur les divers textes des Auteurs, ne me ſatisfait pas à l'égard du belier : mais puiſqu'il s'eſt hazardé de nous donner ſes imaginations ſur les machines de guerre des Anciens, rien ne l'empêchoit de faire de même ſur la poutre non ſuſpenduë ; peut-être qu'il eût été plus heureux que dans le reſte.

Poliorc. l. 2. dial. 3.

Vitruve parle d'une tortue dans laquelle on plaçoit, dit-il ; *la machine à belier qui eſt appellée en Grec* Criodoché, *dans laquelle on mettoit un rouleau arrondi parfaitement au tour, ſur lequel le belier étant poſé, il alloit & venoit étant tiré par des cables, & faiſoit un très-grand effet.* Pure imagination : il nous donne dans ce paſſage grand ſujet de ſoupçonner ſon fait dans les méchaniques, ou le texte eſt griévement mutilé en cet endroit ; je le veux croire pour ſon honneur. Ce qui ſuit pourtant n'eſt pas un trop bon ſigne, car il paſſe au belier à *tarriére*, qu'il nous décrit avec aſſez d'éxactitude, & qui nous paroît très-beau & très-ingénieux ; mais il faut remuer les baguettes devinatoires comme faiſoit Nabuchodonoſor, pour trouver ce qu'on cherche. Il nous eût épargné bien de la fatigue, s'il nous avoit appris un peu plus particuliérement comment ces rouleaux ou cilindres étoient diſpoſez dans ſon auge, ou dans ſa couliſſe. Il faut que ce paſſage paroiſſe ici, c'eſt une néceſſité. *Il y avoit dans le milieu de la machine, ſur des montans, un canal pareil à celui des catapultes, & des baliſtes*, dit-il, *qui avoit cinquante coudées de long & une coudée de large : au travers de ce canal on mettoit un moulinet : en devant à droit & à gauche, il y avoit des poulies, par le moien deſquelles on faiſoit couler une poutre ferrée par le bout, laquelle étoit paſſée dans le canal, & ſous cette poutre il y avoit des rouleaux qui ſervoient à faire en ſorte qu'elle fût pouſſée avec beaucoup de force & de promtitude. Au-deſſus de la poutre on faiſoit comme une voûte qui la couvroit, & qui ſoutenoit les peaux fraîchement tuées dont la machine étoit couverte.*

Vitruv. l. 10.

Tarreta.

Vitruve n'eût-il pas mieux fait de nous dire, que ce belier poſé ſur des cilindres agiſſoit dans une tortue ou dans un tour ? Voilà pourtant une idée légére des forces mouvantes du belier non ſuſpendu, dont on doutoit depuis ſi longtems, & nous tout comme les autres. Vitruve n'eſt pourtant pas le ſeul qui en faſſe mention, car Héron dit formellement qu'il y avoit des beliers qui étoient poſez & mûs ſur des cilindres. Un petit moment, & nous allons porter le plein midi ſur les forces mouvantes de cette machine, depuis ſi longtems dans les ténébres.

Le Pére Daniel fait mention du *Terebra* dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe, que Vitruve appelle *Orthoſtata*; mais il ne nous en apprend pas davantage que Lipſe. Ce ſçavant Jéſuite a pris le *Terebra* dans le Vitruve de Perrault. Il aſſûre qu'on le trouve dans un Capitulaire de Charlemagne ſous le nom de *Taretrus*. Voilà encore une autorité. *Cette machine*, dit-il dans la deſcription qu'il en fait, *étoit une groſſe poutre que l'on pouſſoit en avant, non pas ſuſpendue comme le belier, mais en la faiſant couler dans une eſpéce de canal garni de rouleaux, & que l'on tiroit par le moien d'un moulinet.*

Cet Hiſtorien ne nous en dit pas davantage, ſinon qu'il nous donne la figure de cette machine, qu'il tire de Perrault, qui l'a ſi bien accommodée qu'on ne voit pas ce qu'il y a dans l'auge, ſinon le moulinet qui gâte tout. Je ne ſçai à quoi penſoit le Commentateur de Vitruve de placer ſi mal le moulinet, parce que le texte eſt un peu embaraſſé dans cet endroit; il pouvoit bien voir, pour peu d'attention qu'il y eût mis, que ce n'étoit pas ſon poſte. L'Auteur de la Milice Françoiſe, non plus que Lipſe qu'il a ſuivi, ne ſont pas du nombre de ceux qui pouvoient éclaicir & remettre ſur pied cette admirable machine par des conjectures heureuſes : car l'on voit bien qu'ils ne ſe piquent pas de ces ſortes de recherches méchaniques; mais Perrault plus éclairé à cet égard n'eſt pas excuſable.

Vitruve ne dit pas comment ces cilindres étoient diſpoſez & retenus, pour rouler tous également & ſans s'écarter ſur une même paralléle.

Si ces rouleaux ou ces cilindres, dont il parle, ont aſſez de force & de violence pour faire agir ſa poutre, la pouſſer en avant, & la faire retourner en arriére par le moien des hommes qu'il met au-deſſous de l'auge, il me ſemble, & il eſt évident qu'il n'a pas beſoin de moulinet pour la faire rentrer dans ſon canal en tournant le moulinet ou le treuil; & s'il en faut un pour la faire rentrer, il en eût fallu néceſſairement un autre à l'extrémité du même canal pour la faire avancer : s'il falloit tant de puiſſance & des hommes encore pour aider au moulinet, il faut qu'on m'avoue que le mouvement de la poutre devoit être auſſi lent & auſſi peſant que le remuement d'une hélépole, & par conſéquent elle n'avoit aucune force, bien loin de produire l'effet qu'il prétend : que conclure de-là, ſinon qu'il ignoroit abſolument la diſpoſition de ſes rouleaux? Voilà ſa tarriére en très-mauvaiſe poſture. La fauſſeté ſaute aux yeux, & aux vûes les plus courtes.

Les cilindres pouvoient ce me ſemble fournir à M. Perrault de bonnes idées pour la découverte de cette machine, car l'uſage du trueil ſe préſente aſſez à l'eſprit pour trouver ſa place ailleurs qu'où il l'a mis : un peu de méditation le mettoit au fait de tout, & il nous eût appris comment on diſpoſoit les cilindres dans la couliſſe pour faire agir, couler & actionner ſa poutre en avant & en arriére avec une très-grande force. Faut-il s'étonner, après cela, s'il ſe trouve tant d'incertitude & tant d'incrédulité à l'égard des plus belles machines des Anciens ; & ſi depuis plus de ſix cens ans, & peut-être mille, les Modernes quant au belier non ſuſpendu, ont fait ſi peu de chemin pour le trouver ? Voilà ce belier auſſi peu connu dans les Auteurs qui en ont écrit, que s'il n'y en avoit jamais eu au monde ; les uns l'ont révoqué en doute, paſſe pour ceux-là ; & les autres qui ſont pourtant Géomêtres, ont prétendu que ſon éxiſtance ſe trouvoit dans les eſpaces imaginaires.

Le faux bien reconnu produit la recherche, & la recherche l'invention. L'on doit ſouvent la découverte d'une choſe à la fauſſeté reconnue d'une autre : c'eſt ce que j'ai pluſieurs fois expérimenté dans la recherche des machines de guerre. Je dois la découverte des forces mouvantes du belier non ſuſpendu à la tarriére de M. Perrault. J'ai déja dit qu'il ne faiſoit nulle mention de la diſpoſition & de l'arrangement des cilindres ſur leſquels la poutre étoit poſée, puiſque tout cela lui étoit inconnu : car pour faire aller la machine, il falloit que ces cilindres ſe continſſent toujours paralléles ; ce qui eſt impoſſible, s'ils ne ſont attachez par leurs centres près-à-près les uns des autres, & ſans ſe toucher pour éviter le frottement.

Le même Commentateur de Vitruve parle de rouleaux multipliez & perpétuels ; cela n'étoit-il pas capable de le conduire droit à la découverte de la poutre non ſuſpendue, puiſque les cilindres perpétuels ſont attachez paralléles par leurs centres ? Il étoit profond Méchanicien, il connoiſſoit la puiſſance des cilindres multipliez ; il pouvoit bien voir, n'ignorant rien de cette puiſſance, que ces cilindres ne pouvoient ſe contenir toujours paralléles ſous la poutre, à moins qu'on ne les contînt mobiles autour d'un petit axe, qui les traverſoit par leurs centres, arrêté par un chape à un pouce ou ſix lignes l'un de l'autre. Je m'étonne que cette penſée ait échapé à un ſi habile homme. Encore une fois, ce petit aiſſieu compoſé d'un petite verge de fer traverſante, comme j'ai dit, chaque cilindre, & les deux ex-

trémité de chaque axe tenant à une bande de fer des deux côtez en maniére de chaîne, n'en altéroit en aucune ſorte le mouvement; parce que cette eſpéce de chapelet de rouleaux poſoit & rouloit ſur une ſurface plane, & par conſéquent il n'y avoit aucun frottement dans la puiſſance qui faiſoit agir la poutre; ces cilindres devoient être de ſix pouces de diamétre, & moins large que la poutre béliére, qui devoit poſer en couliſſe deſſus, aiant un rebord des deux côtez pour recevoir des cilindres.

J'ai vû en Hollande comme une chaîne de plus de cent cilindres qui ſoutenoient un moulin à vent, d'environ un pied de long, & ſur un diamétre de ſix pouces, à deux pouces l'un de l'autre, arrêtez par des boulons entre deux poutres circulaires, qui leur ſervoient de chape; mais comme ces rouleaux n'appuioient point ſur une ſurface plane, le fardeau peſant ſur les cilindres, & ceux-ci ſur leurs axes, faiſoient un frottement qu'on ne pouvoit éviter, à cauſe que ces rouleaux étoient poſez autour d'un cercle: tout cela ne ſe trouvant point dans mon belier non ſuſpendu, comme il eſt aiſé de le remarquer dans la figure & dans la coupe que j'en donne, le mouvement doit être plus vif & plus accéléré que celui du belier ſuſpendu, dont les coups ſont obliques, parce que la ligne ou le cable perpendiculaire qui joint ſon centre de gravité avec ſon point de ſuſpenſion, décrit un angle avec ſa ligne de direction, & tombe le long d'un arc dont le point d'appui eſt le centre; au lieu que la poutre non ſuſpendue coule ſur une ligne droite, & par conſéquent ſes coups ſont droits & directs: on doit conclure de-là que l'effet de ces ſortes de machines étoit infiniment plus grand, & les coups plus violents & plus ſouvent redoublez.

M. d'Hermand Meſtre de camp d'Infanterie, qui a un cabinet fort curieux, a crû êtte le premier inventeur de ces ſortes de cilindres retenus paralléles par leurs axes. Il n'y a rien de moins nouveau que cette machine, il peut avoir imaginé cette puiſſance ſans l'avoir vûe, & ſans en avoir ouï parler. Il a aſſez de génie inventif pour cela ſans rien prendre des autres; mais comme les hommes ne penſent pas différemment, & que preſque toutes les machines que nous appellons nouvelles ſont anciennes, on peut lui en donner l'invention ſans croire qu'il en eſt le premier auteur. Tel a été ſon pont de caiſſes poiſſées qu'il crut avoir inventé, M. Deſtouches le reclama comme ſien, ni l'un ni l'autre n'en ſont les inventeurs. La figure de ce pont ſe trouve dans un Végéce imprimé il y a près de deux ſiécles. Il ſe

trouve encore dans le Végéce de Stéwéchius, & en mille endroits, auſſi bien que les ponts & les radeaux de peaux de boucs; il y a deux mille ans qu'ils avoient vogue. Xénophon, Arrien, Céſar dans ſes Commentaires, & une infinité d'Hiſtoriens Grecs & Latins, nous apprennent un ſecret ſi rare.

Je me ſuis ſervi de ces cilindres que les Anciens connoiſſoient avant nous, & qu'ils ne pouvoient diſpoſer autrement que je fais ici, & que M. d'Hermand a fait lui-même avant moi, pour toute autre choſe que pour un belier non ſuſpendu, qui lui étoit inconnu comme aux Antiquaires, qui n'en ont jamais fait mention, & peut-être que cette idée de ranger ainſi mes cilindres ne me fût pas venue, ſi je n'avois vû les roulettes de cet Officier de mérite & fort appliqué, quoique cela ſoit fort ſimple : car il ne peut venir à l'eſprit que le belier non ſuſpendu coulât & actionnât autrement que par des cilindres retenus paralléles par des aiſſieux traverſans. Je les place fort près-à-près & à la diſtance d'un pouce, la figure ſuffit pour juger de la beauté de cette machine ſans entrer dans une plus grande explication. Le célébre Dom Bernard de Montfaucon la jugea digne d'être inſérée dans ſon Supplément de l'Antiquité expliquée. J'ai remarqué, à propos de cette découverte, ſans en être ſurpris, la vérité de cette maxime dans les découvertes les plus rares & les plus ſouhaitées des Sçavans, que telle eſt la nature des choſes qu'elles ne touchent plus après qu'on les a vûes, & qu'on s'y eſt accoutumé, ou lorſqu'un homme, qui ne s'eſt pas acquis une grande réputation fauſſe ou vraie dans les ſciences, n'en eſt pas l'auteur & l'inventeur. Ce qu'il y a de bien plaiſant, c'eſt qu'on fait ſouvent plus de bruit & un plus grand dégât de ſuperlatifs pour une bagatelle, que pour une découverte importante, qui dévelope & met au jour un ſecret enſeveli & perdu depuis plus de mille ans, & qui nous met en état de pouſſer à d'autres découvertes méchaniques, & de nous délivrer de nos doutes & de notre incrédulité à l'égard d'une infinité de machines des tems reculez. Je ſuis perſuadé que ſi le principe du mouvement de la poutre non ſuſpendue, avoit été chargé d'un grand nombre de reſſorts, on en eût peut-être été plus content; mais lorſqu'on voit que ce merveilleux de méchanique n'eſt fondé que ſur des mouvemens très-ſimples, on les mépriſe, & l'on fait encore moins de cas de celui qui a coupé ce nœud gordien.

Il n'y a guéres de découvertes qui ne puiſſent être controverſées,

verſées, mais je ne vois pas comment l'on pourroit s'y prendre dans celle-ci pour la rendre problématique : car outre que la figure que j'en donne porte avec elle ſa démonſtration, appuiée de l'expérience que nous en avons faite, on ne ſçauroit nous diſputer que c'eſt-là le belier non ſuſpendu, puiſque la puiſſance qui la fait agir eſt la même dont Héron & Vitruve parlent, & le changement que nous y avons fait n'eſt que dans les cilindres que nous retenons par leurs axes ; on ne voit pas même qu'on puiſſe trouver une autre méthode pour les contenir paralléles les uns aux autres : cela vient aſſez naturellement à l'eſprit, ſans que nous prétendions pour cela tirer vanité de la découverte de ce belier fameux, & la donner comme une preuve de la ſublimité de notre génie.

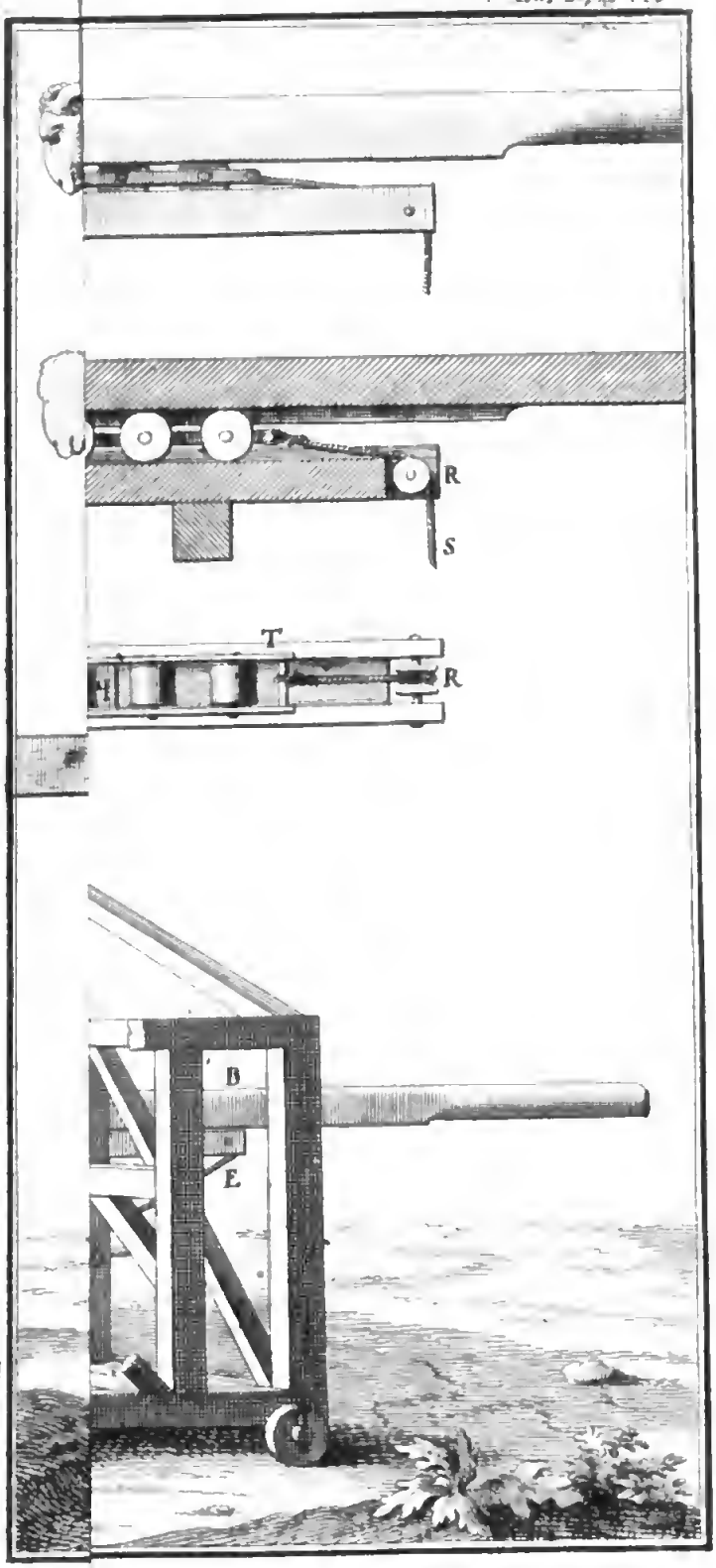
Nous revenons encore à ce belier, que je ne ſçaurois m'empêcher d'admirer, parce qu'avec une puiſſance très-ſimple il agit avec plus de force & de violence que le ſuſpendu, dont les coups ſont obliques, comme il nous ſemble l'avoir dit ; au lieu que ceux de l'autre ſont directs & plus ſouvent redoublez : il faut même une force moindre pour le pouſſer en avant & en arriére que dans la poutre ſuſpendue. Nous en laiſſons le jugement aux Méchaniciens équitables & plus habiles que nous ne le ſommes. Ce qui paroîtra ſans doute admirable dans cette machine, c'eſt que la peſanteur de la poutre ſur des cilindres augmente ſa force & ſon mouvement ; c'eſt ce que nous avons remarqué dans l'expérience que nous avons faite : au lieu que la force de l'autre n'eſt que dans ſon balancement & dans ſon propre poids, qui fait plus ou moins d'effet ſelon l'étendue de ſes vibrations, ce qui rend les coups plus obliques. Ceux qui la font jouer ne la pouſſent point dans ſon choc, & n'emploient leurs forces que dans ſon mouvement de retraite ; au lieu que la poutre non ſuſpendue ajoûte à ce poids la force des hommes, outre qu'il en faut beaucoup moins pour la ramener. Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que ceux qui la pouſſent en avant & en arriére par le moien de deux & de quatre cordages, & d'autant de poulies, ne tirent pas la poutre, mais la chaîne des cilindres, où les cordes ſont attachées aux deux extrémitez.

Explication du Belier non ſuſpendu.

A. Tortue à Belier ſelon les Anciens.
B. Belier ſortant des deux côtez de la tortue, qui coule poſé ſur une chaîne de roulettes.
C. Canal ou auge pratiquée dans la poutre.
D. Soldats qui ſervent le belier & le font jouer dans la tortue par le moien des deux cordages E.
F. Cordage attaché au belier & à la poutre de travers G pour arrêter le belier, & l'empêcher de ſortir de ſon canal, en le pouſſant en avant ou en arriére.
H. Moulinet avec ſon cordage & la poulie en haut pour élever le belier & le poſer ſur ſon auge.

Explication des forces mouvantes du Belier.

I. Belier ſur ſa couliſſe, & porté ſur ſa chaîne de roulettes K.
L. Anneau dans lequel eſt lié le cordage qui retient le belier à une certaine diſtance.
M. Coupe en long du belier & de ſa couliſſe N.
O. Coupe des cilindres qui roulent, & ſont arrêtez autour de leur axe par deux bandes de fer qui leur ſervent de chape, d'une ſeule piéce P. avec des travers Q. qui retiennent les deux bandes paralléles comme les cilindres.
R. Poulies pour faciliter le mouvement des deux cordages S, attachez aux deux travers des extrémitez T. des roulettes qui font agir le belier.
V. Pivot, ou boulon de fer qui paſſe dans le travers du milieu d'une des poutres qui ſoutiennent le belier pour le tourner, & battre en différens endroits.
X. Coupe de travers.
Y. Plan des roulettes ou cilindres.



T. 2. 49.

ARTICLE XX.

La catapulte & la baliſte. Antiquité de ces deux machines. Ce qu'on penſe de leur origine. En uſage chez les Hébreux longtems avant les Grecs.

LEs tours, les tortues des Anciens, & les forces agiſſantes de ces lourdes maſſes, n'ont certainement rien de fort grand & de fort merveilleux; mais ſi l'on conſidére leurs machines de jet, on ſera ſans doute étonné de leurs effets prodigieux. Ceux de nos canons & de nos mortiers ne nous ſurprennent pas à beaucoup près tant, parce que nous connoiſſons la force & la violence du feu ſans en connoître la nature ni les reſſorts. Les tremblemens de terre ſont des phénoménes bien plus ſurprenans, & ces phénoménes n'étoient point inconnus aux Anciens non plus que la foudre de Jupiter. Nous avons trouvé le ſecret d'enfermer dans un très-petit eſpace une matiére capable, non ſeulement de s'enflammer dans un tems infiniment petit, mais de produire encore un nombre prodigieux de reſſorts ignées. Or dès que ces matiéres inflammables s'ouvrent, ſe ſéparent & ſe dévelopent, & éclatent dans le tems infiniment petit que la flamme emploie pour les embraſer; ce nombre infini de reſſorts qu'on ne ſçauroit concevoir par la penſée, & dont le gonflement eſt extraordinaire, ſe trouvant reſſerrez dans un eſpace trop petit pour les contenir, & trouvant de la réſiſtance de toutes parts, leur exploſion augmentant toujours par l'acrétion des reſſorts, il faut que tout céde à leur violence, ou qu'ils s'échapent par l'endroit qui leur réſiſte le moins: ce qui fait que le boulet d'une piéce de canon eſt chaſſé avec une force ſurprenante. Tout cela doit ſembler moins digne de notre admiration, que la puiſſance qui faiſoit agir les machines de jet des Anciens: car nous comprenons bien qu'en renfermant le fluide de la flamme, qui eſt un compoſé de reſſorts, nous en tirerons les effets que nous voions; mais à l'égard du fluide de l'air, perſonne ne s'étoit aviſé de le renfermer plus ingénieuſement que les Anciens ont fait pour leurs baliſtes & leurs catapultes: car que nos bouches à feu ſoient très-ſimples, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit conteſter: on ne conteſtera pas non plus que les baliſtes & les catapultes, où la flamme ne fut jamais de la partie, ne le fuſſent

pour le moins autant. Elles étoient même plus ſçavantes.

Celui qui le premier trouva la poudre, ne la cherchoit point. Il étoit aiſé après cette découvertes d'imaginer nos bouches à feu, nos bombes, nos mortiers & nos mines. Quel tems n'a-t-il pas fallu pour porter tout cela à ſa perfection ? encore n'y eſt-on pas arrivé, particuliérement dans ce qui regarde nos canons : car les plus habiles conviennent qu'on en eſt beaucoup éloigné, non pas ſeulement dans leur proportion, mais encore dans le reſte ; & je crois qu'on ſera auſſi longtems à cette recherche, qu'à celle de la connoiſſance des parties qui compoſent le fluide de la flamme.

Il n'en a pas été ainſi des machines de jet des Anciens, c'eſt la ſcience & l'intelligence qui les ont produites. La matiére ſubtile étoit la puiſſance qui les faiſoit agir, c'eſt-à-dire les parties infiniment petites renfermées dans ce nombre infini de capillemens ou de tuiaux, preſſées par le tortillement & par le bandage extraordinaire d'un très-grand nombre de cordes faites de cheveux de femmes ou à boiaux, tordues, tortillées & entrelaſſées les unes ſur les autres, & ces cordages étoient la puiſſance & le principe du mouvement de ces machines.

Il nous a paru, après la découverte que nous en avons faite, & l'expérience qui l'a ſuivie de près, que les proportions de ces machines ne ſont pas moins difficiles à trouver que celles des nôtres. Cependant on ne voit nulle part dans les Hiſtoriens de l'antiquité, les changemens qui s'y ſont faits pour les porter à leur perfection : car rien ne ſort parfait de ſon auteur. Nos canons ne ſont parvenus au point où ils ſont aujourd'hui, que par de foibles accroiſſemens, & nous ne ſçaurions l'ignorer par les Auteurs qui en on écrit. Nous ne voions rien de cela dans les machines des Anciens, particuliérement dans celles de jet ; nous les trouvons toutes parfaites dans les Hiſtoriens, ce qui eſt la marque la plus évidente de leur antiquité, leur origine nous étant tout-à-fait inconnue.

Les Grecs s'en attribuent la découverte à faux & très-ridiculement ; & comme la baliſte & la catapulte ſont de toutes les plus belles & les plus ingénieuſes, ils n'ont garde de les accorder à d'autres qu'à ceux de leur nation, quoique les Hébreux & les autres peuples de l'Aſie en euſſent connu l'uſage avant eux. Si les Auteurs modernes, qui ont écrit des machines de guerre des Anciens, avoient pris la peine de conſulter les Livres ſacrez, ils n'euſſent eu garde de l'attribuer aux Grecs

& aux Romains. *Dans tous les siéges dont nous parle l'Histoire sacrée*, dit un fameux Interprête de l'Ecriture, *depuis Josué jusqu'au régne d'Osias Roi de Juda, il n'en paroit aucun vestige.* Il prétend que ce Prince, qui régna l'an du monde 3194. jusqu'en 3257. fut l'auteur & l'inventeur de la baliste & de la catapulte, parce qu'il avoit dans ses arsénaux un amas prodigieux d'armes offensives & défensives. *Il fit de plus dans Jérusalem*, dit l'Ecriture, *des machines d'une invention particuliére pour être mises sur les tours & sur les coins des murs, pour lancer des dards & de grosses pierres, & son nom devint célebre dans les païs éloignez.* Je le crois bien; mais ce ne fut pas sûrement pour avoir découvert ces machines. Il ne fut grand & célébre que par sa sagesse & sa prévoiance, en se mettant en état de soutenir la guerre s'il étoit attaqué, & de se maintenir en paix par la crainte de ses armes & par la grandeur de ses préparatifs. *Toutes ces expressions*, dit Dom Calmet sur ce passage, *n'insinuent-elles pas que ce Prince fut inventeur de toutes ces machines, & qu'avant lui on n'avoit rien vû de pareil? Mais soixante-dix ans après*, continue-t-il, *l'usage des machines est bien exprimé dans l'Ecriture, & emploié par les Rois de Chaldée. Nabuchodonosor assiégea Jérusalem en 3416. & la ville de Tyr trois ans après, en 3419. & dans tous ces deux siéges il se servit de beliers & de balistes*, & de catapultes aussi.

D. Calmet. Dissert. sur la Milice des Hebreux.

Paral. 2. xxvj. 14.

Ezéchiel parlant du siége futur de Jérusalem, après avoir parlé des tours, des terrasses & des tortues d'hommes, il dit que Nabuchodonosor *placera ses machines de cordes, il les placera contre vos murs.* Sur ces machines de cordes dont il est parlé dans ce passage, Dom Calmet dit que la plûpart des Interprétes l'entendent des balistes & des catapultes: je crois qu'ils ont raison de l'interpréter ainsi, & les autres n'en ont aucune de vouloir que ce soient des beliers; ils auroient dû prendre garde que le Prophéte distingue fort bien les beliers de ces machines de cordes dans un autre passage qui regarde le même siége par Nabuchodonosor. On ne peut pas dire que le belier soit une machine composée de cordes, bien que la poutre soit suspendue par un cable. Le Prophéte entend les balistes & les catapultes, dont les forces mouvantes consistent dans un écheveau d'un grand nombre de cordes bandées & tortillées ensemble les unes sur les autres.

Ezech. xxvj. 8. 9.

Ezech. iv. 1. 2.

Plutarque & Diodore de Sicile attribuent à un certain Arte-

mon la gloire de l'invention des machines de guerre, ce qui eſt ſans fondement. On prétend que cet homme ne fut pas moins célébre par ſes inventions que par ſa timidité & ſa poltronnerie. C'étoit un homme de néant & très-voluptueux. Athenée cite
Ath. l. 12. quelques vers d'Anacréon, dont M. Dacier donne la traduction dans ſes notes ſur Plutarque, qui ne font pas beaucoup d'honneur à ce Machiniſte, & tous les Auteurs qui en ont parlé conviennent des mêmes véritez que le Poëte lui décoche, & Plutarque n'en eſt guéres chiche dans ſa proſe ; de ſorte que ce pauvre homme ſe trouve roulé & balotté ſans miſéricorde, ſans avoir eu aucune part à toutes les découvertes. Il eſt rare qu'on n'alonge pas le nom de ces ſortes de perſonnages de quelque épithéte, lorſqu'il ſe trouve ſaiſi de quelque ridicule. On ajouta le terme de *Periphoréte* à ſon nom. Plutarque a pris le ſoin de nous expliquer ce que cela vouloit dire. Voilà un homme bien récompenſé de ſes inventions que Périclés admiroit, dit-on, ſi fort. Cependant nous ignorons quelles pouvoient être ces machines, & quel étoit leur uſage. Plutarque ne les ſpécifie pas non plus que Thucydide. Ce que nous ſçavons, c'eſt que Périclés ſe ſervit de cet homme au ſiége de Samos ſur le pied de conducteur des machines, mais non pas d'inventeur. Vous verrez que cet Artemon n'eſt pas celui d'Anacréon, qui vivoit longtems avant le ſiége de Samos.

Ce ſiége fut très-célébre, & le premier où les Grecs, ou pour mieux dire les Athéniens, firent paroître tout ce que l'art & l'induſtrie ont de plus fin & de plus achevé dans l'attaque des places. Je ſuis perſuadé que ces machines, que Périclés trouva ſi admirables, ſont la baliſte & la catapulte, auparavant inconnues aux Grecs ; elles leur dûrent paroître nouvelles, au lieu qu'elles étoient anciennes chez les Hébreux, où Artemon les avoit ſans doute vûes. Il n'eut garde de dire qu'il les tenoit de ces gens-là ou des Perſes, peut-être étoit-il Juif ou Syrien : car Anacréon, qui l'appelle *ce coquin d'Artemon*, nous aſſûre qu'il avoit été eſclave. Ce reproche ne le deshonoreroit point, s'il n'étoit accompagné d'un nombre d'autres qui nous donnent un fort grand ſoupçon qu'il avoit tiré ces machines d'autre part que de ſa tête : car il eſt rare qu'un miſérable ſans étude, ſans éducation, voluptueux, très-vicieux, & qui ne fréquente que de la canaille, puiſſe inventer des choſes ſi ſurprenantes.

Comme Périclés étoit magnifique, & qu'il aimoit à récom-

penſer les gens de mérite, il ne faut pas être ſurpris s'il trouva d'autres Ingénieurs à ce ſiége, qui ne le cédoient pas à Artemon, ſi celui-ci n'étoit pas celui d'Anacréon. Il inventa pluſieurs machines qui éxiſtoient longtems avant lui, auſſi bien que le corbeau : car on prétend, pour le dire en paſſant, que ce corbeau tant vanté & ſi célébre dans l'Hiſtoire, qu'on attribue à Archiméde, n'eſt pas de lui, & que cette machine ſi admirable fut inventée & exécutée par Chariſtron pendant le ſiége de Samos, qui fut ſi glorieux & qui fit tant d'honneur à Périclés : or celui de Syracuſe par Marcellus fut fait plus de deux cens cinquante ans après celui de Samos.

ARTICLE XXI.

Raiſons qui peuvent avoir cauſé les variations des Auteurs anciens ſur la baliſte & la catapulte, qu'ils confondent enſemble. Que tous les Auteurs ſont unanimes à l'égard des forces mouvantes de ces deux machines.

LEs Ecrivains de l'antiquité, au moins le plus grand nombre, ſont oppoſez les uns aux autres à l'égard de la baliſte & de la catapulte, qui différent beaucoup entr'elles, dans leur ſtructure comme dans leur uſage ; ils ne laiſſent pas de les confondre l'une avec l'autre. Nous avons remarqué pourtant que ce ne ſont pas ceux de la premiére antiquité qui tombent dans cette erreur, mais ceux de la baſſe. Le moien d'accorder tout cela, & de ſe tirer d'un tel embarras ? Ne vaut-il pas mieux s'en tenir au petit nombre de ceux qui avoient ſervi, & ceux-ci ne les confondent pas. Quoique Végéce, entr'autres (car Végéce eſt une aurorité très-grave,) ne diſe pas que l'onagre eût les mêmes avantages que la baliſte, qui n'étoit que pour lancer de gros dards ; nous voions pourtant par une infinité de témoignages authentiques, que la catapulte avoit cet avantage qu'elle jettoit, non ſeulement des pierres, mais encore de gros dards & un faiſſeau tout entier de fléches, & ſouvent les fléches & les pierres tout en même tems ; & lorſqu'on s'en ſervoit à cet uſage, en y ajoutant un canal pour les dards ou pour les fléches, elle changeoit peut-être de nom, & s'appelloit baliſte. Il falloit qu'elle lançât un très-grand nombre de fléches plus ou moins ſelon ſa grandeur, ce qui devoit faire un écart terrible ;

& lorſque ces fléches étoient accompagnées d'une grêle de cailloux, ou de gros quartiers de rocher, je laiſſe à penſer ſi une telle machine ne faiſoit pas mille fois plus de déſordre dans les rangs qu'un coup de nos canons chargez à cartouche. Nous ne prouvons pas ſeulement ce que nous diſons ici par l'expérience que nous avons faite de notre catapulte, qui produit les mêmes effets à proportion de ſa grandeur; mais encore par les Auteurs de l'antiquité, Polybe, Tite-Live, Athenée, Appien, Diodore de Sicile, Sénéque, Iſidore, Procope, & une infinité d'autres Grecs, Latins, & qui plus eſt Arabes. J'aurois trop à faire ſi je voulois les paſſer tous à la montre. *Petraria machina*, Ath. l. 5. dit Athenée, *jaciens lapides trium talentorum & haſtam duodecim cubitorum.* Il falloit que cette machine fût bien redoutable, auſſi Végéce nous apprend qu'elle étoit très-dangereuſe & très-meurtriére.

Les différens uſages de cette machine pourroient l'avoir fait confondre avec la baliſte, & de-là eſt venue peut-être cette confuſion & cette variation de nom. Cela nous paroît d'autant plus vraiſemblable, qu'Athenée lui-même confond l'une avec l'autre, & fait jetter des pierres & des dards à la baliſte comme à la catapulte: nous ne doutons nullement qu'elle n'en jettât. Voilà, ce me ſemble, l'origine de cette diverſité d'opinions qu'on remarque dans les Auteurs ſur ces deux machines. Nous croions que la catapulte changea de nom lorſqu'on trouva le ſecret de s'en ſervir pour lancer des fléches; & comme elle en décochoit pluſieurs à la fois, on l'appella baliſte, parce que celle-ci ne jettoit qu'un ſeul dard à la fois. Il paroît pourtant par le témoignage des Hiſtoriens qu'elle jettoit des pierres; mais ne confondroient-ils pas? Voici un paſſage d'Iſidore qui me paroît remarquable: car il marque formellement le principe du mouvement de cette machine, comme font preſque tous les Auteurs de l'antiquité, quoiqu'aſſez ténébreuſement. *Baliſtam verbere nervorum torqueri magna vi jacere aut haſtas aut ſaxa.* Je croirois qu'il confond l'une avec l'autre, ſi Diodore de Sicile & tant d'autres, qui parlent de ces machines, n'attribuoient les mêmes effets à la baliſte, qui devoit également lancer des pierres & des dards. Cela ſe remarque dans certaines arbalêttes, où l'on met une eſpéce de rets, comme celui d'une fronde. C'eſt auſſi cette eſpéce de fronde qui a, je penſe, trompé Lipſe & tant d'autres Auteurs qui ont écrit des machines des Anciens, & qui ont imaginé ridiculement une fronde attachée

au

au bout d'un bras, ce qui eſt abſurde. Cette fronde devoit faire la corde des deux bras de la baliſte, qui formoit un arc briſé, comme nous l'expliquerons en ſon lieu. Cependant on ne ſçauroit excuſer les Auteurs qui ont confondu ces deux machines, l'une étant très-différente de l'autre, quoiqu'elles agiſſent toutes les deux par les mêmes forces mouvantes: car le propre de la catapulte étoit de jetter de gros quartiers de pierres, & la baliſte jettoit des dards d'une groſſeur qui eſt à peine concevable. Nous remarquons qu'on ſe ſervoit plus communément de catapultes dans les ſiéges & dans les batailles, que des autres qui faiſoient un bien moindre effet, outre que la charpente de celles-ci étoit plus compoſée, & qu'il falloit beaucoup plus de bois & plus de monde pour leur ſervice que pour celui de l'autre.

Polybe, & preſque tous les Hiſtoriens militaires, ne tombent pas dans le défaut des autres, qui n'avoient aucune expérience du métier. Ils diſtinguent ces deux machines, & nous font voir en même tems que la catapulte étoit plus d'uſage & plus utile que la baliſte. Cet Auteur parlant du ſiége de Thébes par Philippe, dit qu'il avoit cent cinquante catapultes, & vingt-cinq baliſtes. Tite au ſiége de Jéruſalem avoit un équipage de machines, tel qu'on n'en voit guéres de pareil dans l'Hiſtoire: car Joſéphe rapporte qu'il avoit trois cens catapultes & quarante baliſtes. Pour le dire en paſſant, le Pére Daniel dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe, dit une choſe qui mérite correction ce me ſemble; *le terme de baliſte*, dit-il, *vient auſſi du mot Grec* qui ſignifie jetter. Cela n'eſt pas une preuve que la baliſte jettoit principalement des pierres. *Petraria*, ou catapulte, comme Polybe l'entend, n'eſt pas la baliſte; cependant ce ſçavant Jéſuite fait une différence du mot *lancer* à celui de *jetter*. Il n'a pas pris garde que ces deux termes conviennent également à la baliſte & à la catapulte. Polybe dit formellement par tout où il parle de ces deux machines, que la baliſte jettoit des dards, & la catapulte des pierres.

Hiſt. de la Milic. Franç. t. 1. c. 2.

La catapulte, comme la baliſte, avoit différens noms. Les Grecs l'ont appellée d'une façon & les Romains d'une autre, chaque nation comme il lui a plû. Céſar l'appelle tantôt catapulte, tantôt *onager*, onagre. Les Grecs de la moienne antiquité l'appellent tantôt l'un tantôt l'autre, jamais machine n'a ſouffert tant de différens noms. J'en pourrois compter une douzaine tout au moins qui ont couru toutes les nations. Je conſens qu'on les adopte tous, mais du moins doit-on ſe faire

entendre dans la deſcription de la machine : car le nom n'y fait rien, & ne change rien à la choſe, dès que nous en concevons la ſtructure & le principe du mouvement. C'eſt à quoi l'on ne ſçauroit parvenir ſi l'on ne devine, tant les anciens Machiniſtes ſont peu éxacts. Je ne ſçai, mais je ſoupçonne fort leur capacité & leur expérience en fait de machines de guerre : car outre les ténébres dont leurs écrits ſont remplis, ils ſont preſque tous appointez contraires dans les proportions des machines qu'ils nous donnent, ce qui me feroit plus que ſoupçonner qu'ils n'en ont parlé que par ouï-dire ſans les avoir vûes. Les Hiſtoriens ſont diſpenſez d'entrer dans ces ſortes de détails, mais les Ecrivains dogmatiques ne ſont nullement excuſables.

Procop. c. 22. Procope, dans ſa deſcription du ſiége de Rome par les Gots, dit que *les aſſiégez mirent des inſtrumens propres à jetter des pierres, leſquels on appelle* onagres ; *parce que cette machine*, continue-t-il, *lance des pierres comme l'âne ſauvage, qui preſſé par les chiens les fait rejaillir, les pouſſant au loin de ſon pied de derriére.*

Amm. Marc. l. 22. Ammien Marcellin exprime la catapulte par le terme de *tormentum*, & quelquefois d'onagre. Froiſſart ſe ſert de celui d'*engin* ; celui-ci eſt trop général, car on peut entendre par ce terme la baliſte & la catapulte, & tout ce qu'il vous plaira. L'Hiſtorien de Charles VII. s'explique plus clairement à l'égard de celle-ci, qu'il appelle *engin à verge*. Le Pére Daniel avoue qu'il ne ſçait ce que c'eſt que cette machine. Elle n'eſt autre choſe que la catapulte, qui n'avoit qu'un ſtile ou un ſeul bras, au lieu que la baliſte en avoit deux.

Le *Scorpion* ne fut jamais la catapulte, comme une infinité de Commentateurs l'ont crû ; ce n'étoit que la baliſte : car quel rapport peut avoir la catapulte avec cet animal ? A moins qu'on ne conſidére ſa queue comme l'arbre ou le bras de cette machine, au lieu que l'autre le repréſente dans ſes deux bras, & ſon aiguillon qui eſt entre deux la fléche ou le dard.

Végéce dit qu'on nommoit autrefois ſcorpion, ce que de ſon tems on appelloit *manubaliſte* ; c'eſt l'arbalette dont on commença à ſe ſervir du tems de nos péres, & que nous avons abandonnée depuis l'invention de nos fuſils, ou de nos mouſquets, quoique cette arme, toute prévention à part, fût infiniment plus meurtriére & plus avantageuſe que ne le ſont nos fuſils, ſes coups plus certains & plus aſſûrez, & ſa force au moins égale. Si nous n'euſſions introduit la baionette au bout du fuſil, qui fait preſque tout l'avantage de cette arme, l'arbalette l'eût

emportée de beaucoup ; quoique je ne vouluſſe pas rejetter le fuſil, qui eſt d'un grand uſage dans les combats où l'on ne peut ſe joindre en campagne dans les aſſauts & les attaques d'inſulte. Pour revenir au paſſage de Végéce, il prouve aſſez que le ſcorpion étoit la baliſte des Anciens. Cela ſe voit dans Céſar en pluſieurs endroits de ſes Commentaires, car il emploïe indifféremment ces deux termes pour ſignifier la même machine ; mais il diſtingue toujours celle-ci de la catapulte : *Cæſar in caſtris*, dit Hirtius, *ſcorpionum, catapultorum magnam vim habebat.* Auſſi ce grand Capitaine, qui en connoiſſoit l'avantage, ne marchoit jamais ſans un puiſſant équipage de machines de jet, & principalement de catapultes, qui faiſoient un plus grand effet.

Ceux d'entre les Auteurs de l'antiquité qui ont écrit des machines, & particuliérement de la catapulte, ſont en aſſez grand nombre. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que les Hiſtoriens, qui n'en parlent preſque qu'en paſſant, ſont plus ſupportables dans ce qu'ils nous en apprennent que les Machiniſtes. Je ne ſçai ſi les reproches qu'on leur fait d'être ténébreux & embaraſſez, ne tombent pas plutôt ſur leurs accuſateurs que ſur eux : & ſi nous, qui les en accuſons comme les autres, ne ſommes pas un peu ſujets à correction ſur cet article. Nous demandons aux Traducteurs & aux Commentateurs des ouvrages de ces gens-là, s'ils ſont bien aſſûrez que l'obſcurité, dont ils ſe plaignent, eſt plutôt dans le texte de leurs Auteurs que dans eux-mêmes. Déja la plûpart des lettres numérales ont ſauté, & les figures elles-mêmes ſont perdues. Un Traducteur ne ſçait plus où il en eſt, lorſque ce ſecours lui manque ; ce n'eſt pas le faute de l'Auteur qu'on traduit ſi nous ſommes dénuez de ce ſecours ; ce n'eſt pas non plus ſa faute ſi les termes de l'art qu'il emploie nous ſont ſouvent inconnus. Un ſeul ſuffit pour troubler toute la deſcription d'une machine, & pour la pouſſer même dans les ténébres les plus épaiſſes. Il eſt très-difficile de débrouiller une machine, où l'on ne voit ni figures, ni lettres numérales, & où l'on emploie certains termes de charpenterie, qu'on ne ſçauroit comprendre ſans être un peu verſé dans la charpente & dans les méchaniques. Je crois qu'avec de telles connoiſſances, ſoutenues d'un génie un peu tourné à l'invention, nous trouverions la ſtructure & les forces mouvantes d'une machine, comme le reſte, dont il eſt aiſé de s'appercevoir après la découverte de la puiſſance agiſſante.

Si l'on écoute tous les Commentateurs des Ecrivains machiniſtes de l'antiquité, ils nous diront qu'ils ſont inintelligibles, peu éxacts, ſans aucune connoiſſance de l'art dont ils traitent. Philander, Lipſe, Choul, Fabretti, Perrault, le Pére Daniel, tiennent tous un ſemblable langage, & cependant ces Auteurs dont ils ſe plaignent, ne ſont pas ſi obſcurs qu'on diroit bien, & ne le ſeroient pas ſi la langue Gréque ou Latine nous étoient auſſi connues que la nôtre propre: & cependant nous-mêmes, qui nous donnons des deſcriptions de nos machines de guerre, nous ne laiſſons pas que de nous trouver ſouvent très-embaraſſez & peu intelligibles, & ſans les figures dont nous les accompagnons, je doute fort que nous fuſſions bien entendus.

Vitruve eſt obſcur, nous en demeurons d'accord; mais avec un peu de ſoin & de méditation on découvre ce que l'on cherche. La catapulte d'Ammien Marcellin, & ſes forces mouvantes, ſont très-aiſées à comprendre; & s'il y a quelque choſe qui approche de l'inintelligible, c'eſt la ſtructure. Après cela qui ne ſeroit ſurpris de la propoſition de MM. Perrault & Blondel, qui prétendent que la découverte de ces machines eſt impoſſible?

Nous avons lieu de nous étonner que ces deux habiles Méchaniciens, & tant d'autres qui ne ſont pas moins célébres, & qui ont couru après cette découverte, ſoient demeurez par les chemins. Tant il eſt véritable ce qu'on dit que la providence ſe plaît quelquefois à humilier ces grands génies, pendant qu'elle ouvre les yeux de l'eſprit à ceux qui leur ſont ſi inférieurs, ou pour mieux dire aux ſimples: car c'eſt à ceux-ci que nous devons la plûpart de nos plus belles découvertes. Tel eſt le Microſcope que nous devons à un païſan de Hollande.

S'il nous eſt permis de dire librement ce que nous penſons, ceux qui nous ont donné les figures de la catapulte, entr'autres Lipſe, Choul, Fabretti, Perrault, n'ont rien produit que d'imaginaire; mais ce n'eſt pas là ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que cette machine & les autres de jet aient pû trouver des admirateurs Géomêtres & Méchaniciens, là où le ſimple bon ſens ſuffiſoit pour en reconnoître l'abſurde, & cependant ces choſes ſont conſacrées à la poſtérité dans les Livres de ces Auteurs, & dans les cabinets des Curieux où elles ſont en modéles, où l'on diroit qu'elles n'ont été miſes que pour donner aux Sçavans un ſujet d'admirer celles qui ſont dignes de leur curioſité & de leur attention, & de rire des autres. En-

core un coup, un grand nombre de cabinets en France, en Allemagne, en Angleterre, à Rome, & par tout, nous fourniſſent également le ſérieux & l'impertinent, le ſçavoir & l'ignorance : de ſorte qu'on ne ſçauroit s'empêcher de ſoupçonner la capacité & le bon ſens de la plûpart de ceux qui en ſont les maîtres. Il y en a qui les gardent, non parce qu'elles ſont vraies, mais ſeulement parce qu'ils les trouvent ingénieuſes.

Le Pére Daniel prétend que la difficulté de découvrir les machines de jet, *vient de ce qu'elles étoient ſi compoſées, que même en ce tems-là il auroit été très-difficile de les comprendre ſur la ſeule deſcription ſans les avoir vûes.* Au contraire il n'y avoit rien de plus ſimple dans leur ſtructure comme dans leurs forces agiſſantes, & c'eſt ce qui doit faire le ſujet de notre admiration. Mais comment peut-on avancer qu'elles ſont trop compoſées ? Le Pére Daniel ne l'aſſûre qu'après Lipſe & M. Perrault ; mais comment ces deux-ci peuvent-ils hazarder ce ſentiment ? Puiſque le premier cite le paſſage d'Ammien Marcellin dans ſon Poliorceticon, & l'autre en parle comme l'aiant bien lû & bien médité, & cependant la catapulte ou l'onagre y eſt très-clairement expliquée, comme nous le ferons voir bientôt. Tous les Auteurs conviennent du principe du mouvement de la catapulte & de la baliſte. Végece ne dit preſque rien de la baliſte ; & bien qu'il ne faſſe que couler ſur l'autre, comme une choſe connue de ſon tems, il nous en dit aſſez pour ſe faire entendre aux eſprits un peu attentifs. Je veux citer le paſſage pour faire voir qu'on ſe plaint un peu trop des ténébres que les Ecrivains ont répandues ſur la deſcription de cette machine. » L'onagre, » dit-il, eſt une machine propre à jetter des pierres ; & ſelon » qu'elle eſt grande & forte, & que ſes cordages qui ſont faits » de nerfs ſont gros & épais, elle pouſſe & chaſſe des corps plus » lourds & plus peſants : mais avec tant de force & de violence, » que ſes coups partant de la machine ſont comparables à ceux » de la foudre. *Onager autem dirigit lapides, ſed pro nervorum craſſitudine & magnitudine, ſaxorum pondera jaculatur, nam quanto amplior fuerit, tanto majora ſaxa fulminis more contorquet.*

Hiſt. de la Milic. Franç.

Veget. l. 4. cap. 22.

Héron & Vitruve entrent dans un plus grand détail. Ils ne nous donnent pas ſeulement l'explication du principe du mouvement, mais encore la conſtruction de la machine, les piéces qui compoſoient la charpente, & les uſtenciles néceſſaires pour la ſervir. A la conſtruction près de cette machine qui conſiſte dans les piéces de charpenterie qui la compoſent, la découverte

n'eſt pas ſi difficile à débrouiller, que Perrault, Lipſe & tant d'autres le prétendent.

S'il étoit beſoin de donner des preuves dans une choſe ſi claire, nous en fournirions une infinité contre leſquelles il n'y auroit aucune replique. Nous laiſſerons Héron comme trop clair, & nous citerons Vitruve, puiſqu'on le qualifie d'Auteur incompréhenſible. M. Perrault, qui s'en plaint ſi fort à l'égard des machines, n'eſt pas toujours équitable en ſon endroit. Le paſſage que nous allons produire, qu'il a très-bien rendu, & très-clairement, ſans le ſçavoir & ſans le comprendre, eſt une preuve manifeſte que le Traducteur n'y a pas beaucoup réfléchi.

Pour ce qui eſt des baliſtes (catapultes,) dit-il, *elles ſe font de diverſes maniéres qui ne ſont toutefois que pour un même effet. Il y en a que l'on bande avec un moulinet & des leviers, d'autres avec des mouffles, d'autres avec des vindas, & d'autres avec des roues à dents. Mais la grandeur de toutes doit être porportionnée à la peſanteur de la pierre qu'elles jettent, & il n'eſt pas aiſé de concevoir quelles doivent être ces proportions, ſi l'on n'eſt bien exercé dans l'arithmétique, & principalement dans la multiplication. On fait aux chapiteaux de la baliſte* [catapulte] *des trous par où l'on paſſe des cables faits de cheveux de femmes ou de boiaux. Ces cables doivent être gros à proportion de la peſanteur de la pierre que la baliſte* [catapulte] *jette, de même que dans les catapultes* [baliſtes] *les proportions ſe prennent de la grandeur du javelot.*

Vitruv. l. 10. ch. 16.

Je demande au Commentateur de Vitruve, ſi ce paſſage eſt bien obſcur pour ſe récrier ſi fort contre ſon texte? Il eſt très-clair en mettant *capitula* au pluriel, & non pas *capitulum*, qui n'eſt pas dans le texte, qu'il a plû au Traducteur de corrompre pour l'accommoder à ſes idées. La baliſte de Vitruve, qui eſt la catapulte, avoit deux chapiteaux, & la baliſte qu'il appelle catapulte en avoit quatre: l'on voit bien qu'il ne ſçait ce que c'eſt que ces chapiteaux. Voilà ce qui a troublé le ſens & toute l'économie de ce paſſage: car on n'y eſt plus dès qu'on introduit *capitulum* pour *capitula*, & des cables pour des cordes. Il n'eſt tombé dans cette erreur, que parce qu'il s'eſt imaginé que ſa baliſte ou catapulte étoit celle des Anciens; & comme il n'y a pû introduire qu'un ſeul chapiteau faute d'en avoir compris la conſtruction & le principe du mouvement, pas même ce qu'il appelle chapiteau, comme je l'ai déja dit, il a mutilé le texte en faveur de ſa machine. Ajoutez encore qu'il n'a pas compris

la maniére dont les cordages multipliez étoient filez à travers les chapiteaux, ni leur entortillement. Tout cela a produit un embarras dans ſon eſprit. Il s'eſt imaginé pluſieurs cables d'une groſſeur ſurprenante ; il n'y en a pourtant qu'un ſeul, ſi je puis emploier cē terme de cable ; c'eſt-à-dire une corde de boiau très-longue, tournée & retournée en pluſieurs doubles en façon d'écheveau, qui embraſſe un bras ou un levier, au bout duquel il y a un cuilleron, où l'on met le corps qu'on veut jetter ; alors ces cordes redoublées en écheveau forment un cable énorme par leur entortillement. C'eſt-là ce cable d'un pied, de trois, de quatre pieds de diamétre, dont Vitruve veut parler.

Héron & Ammien Marcellin en ſont mention auſſi. Plutarque appelle ce cordage multiplié & tortillé pour le bandage, les *réſeaux* de la machine : c'eſt dans la Vie d'Aléxandre le Grand, & au ſiége de Gaza par ce Conquérant. Il dit qu'offrant un ſacrifice, un oiſeau volant ſur ſa tête laiſſa tomber ſur ſon épaule une motte de terre qui ſe briſa & s'épandit devant lui, & que l'oiſeau alla ſe percher ſur une de ſes batteries, où il fut empêtré dans les réſeaux des nerfs, c'eſt-à-dire qu'il ſe poſa ſur les cordes dans le tems qu'on les entortilloit pour bander & faire jouer la machine. Arrien dit la même choſe dans la Vie d'Aléxandre. Quand nous n'aurions que ce paſſage de Plutarque pour tout ſoutiēn, ne ſuffiroit-il pas pour reconnoître le principe du mouvement de la catapulte ? Cependant le Traducteur de Vitruve dit qu'on *ne ſçait rien autre choſe de cette machine*, non plus que de l'autre, *ſinon que des cables d'une groſſeur prodigieuſe paſſoient par des trous taillez ſuivant un trait très-particulier ; mais il n'eſt point dit*, continue-t-il, *que ces cables tiroient, ni quelle étoit la partie qui pouſſoit la pierre.*

Le Commentateur n'a pas ſans doute pris garde au bras ou arbre dont le bout d'en bas eſt poſé perpendiculairement au milieu de l'écheveau de cordes, & dans celui d'en haut il y avoit un cuilleron ou une main de fer, où l'on poſoit le corps qu'on vouloit chaſſer, & ce bras étant baiſſé par un moulinet ou par des roues dentées & les cordes tortillées au bout d'en bas, ce bras étant laché par une détente chaſſoit le quartier de pierre très-loin, & avec une violence qu'il eſt difficile de concevoir. Vitruve ne fait-il pas mention de ce bras ? Ne dit-il pas poſitivement qu'il y en avoit un ?

Ce qu'il y a de bien étrange, c'eſt que tous les Auteurs qui ont écrit de cette machine ſont autant de Perraults à cet égard.

Digitized by Google

là. Cela doit d'autant plus ſurprendre, qu'il ſe trouve un grand nombre de ſçavans & profonds Géomêtres qui ſe ſont morfondus après cette découverte ſans en venir à bout. On ne ſçait que penſer de cela, car on ne voit pas qu'ils faſſent de fort grands progrès en fait de découvertes méchaniques. *On parle a la vé-*

* M. le Clerc. *rité*, dit un des plus ſçavans & des plus honnêtes hommes * du ſiécle, *de quantité de machines ; mais on en voit peu dont l'uſage ſoit introduit communément, & dont l'on tire beaucoup d'utilité : cela me fait craindre que ces grandes abſtractions des mathématiques ne ſoient plutôt des amuſemens de l'eſprit qui cherche & qui trouve des rapports entre des nombres, des figures & des lignes, qu'il nous eſt auſſi peu avantageux de connoître, que de ſçavoir, pour la culture des arbres, les rapports qu'il y a entre les figures de leurs feuilles, de leurs fleurs & de leurs fruits.*

Cependant ce grand homme, qui raiſonne ainſi, eſt lui-même excellent Géomêtre, & un des plus univerſels génies qui aient éclairé l'empire des Lettres depuis longtems. M. Perrault eſt un Auteur très-eſtimable, il étoit Géomêtre & Méchanicien, & cependant il ne voit rien dans les forces agiſſantes de cette machine ; comment ſe peut-il qu'après avoir lû tous les Auteurs qui ont traité de ces machines, qu'il cite par tout, il ſoit encore étonné de la groſſeur d'un cable de deux ou trois pieds de diamétre, & qu'il prenne ce cable prodigieux pour la corde d'une arbalette ? Après cela il va nous donner une catapulte de ſa façon tout-à-fait imaginaire, qu'il prétend conforme à celle des Anciens, qu'il conſacre dans le cabinet du Roi & dans l'Obſervatoire, comme s'il avoit eu deſſein de rabaiſſer ou de jetter les Anciens dans le dernier mépris, en leur attribuant des machines ſi fauſſes & ſi ridicules.

Si Lipſe, Fabretti, Choul, Perrault, & tant d'autres qui nous ont régalé de tant de machines imaginaires & puériles, avoient bien éxaminé les Auteurs de l'antiquité qui en ont écrit, & ſi ce dernier n'eût point falſifié & corrigé de ſon autorité pléniére le texte de Vitruve, qui eſt clair dans ſa catapulte qu'il appelle baliſte, ou du moins qu'il eût lû avec plus d'attention, je ne dis pas Héron, qui eſt tout lumineux à l'égard de cette machine, mais Ammien Marcellin, il n'eût jamais penſé à nous donner ſes fantaiſies. Il eût débrouillé le tout & ſans peine, & le Lecteur eût très-volontiers ſouffert qu'à l'égard de la ſtructure il abuſât de la licence de ceux qui cherchent à deviner & à démontrer que certaines choſes ne pouvoient être autrement.

Il

Il eſt certain que cet Auteur, comme les autres, n'eût trouvé aucune peine à expliquer un miſtére ſi longtems caché dans les ténébres des ſiécles.

Avant que d'entrer dans l'explication de notre catapulte, ou pour mieux dire de celle des Anciens, je crois que le Lecteur ne ſera pas fâché de voir ici celle d'Ammien Marcellin Liv. 23. en éclairciſſant ce qui nous paroît obſcur & embaraſſé dans le texte de cet Hiſtorien. Cette hardiſſe nous doit être permiſe, lorſqu'elle ne va pas au-delà des bornes raiſonnables.

La catapulte eſt compoſée de deux poutres courbes, dit cet Hiſtorien, qui ſe joignent à leurs extrémitez par deux traverſans. Aux deux côtez & vers le milieu de leur courbure, on pratique deux trous arrondis oppoſez l'un à l'autre, & larges à proportion du poids qu'on veut jetter ; c'eſt dans ces deux trous que l'on fait paſſer un cordage replié en pluſieurs tours qui paſſent deſſus & deſſous deux chevilles de fer qui partagent cette eſpéce d'écheveau de cordes. Au milieu de ce cordage filé & partagé par deux chevilles de fer, on introduit à leur centre le bout d'une piéce de bois ou bras fait en en maniére d'axe de charette. Lorſqu'il eſt queſtion de s'en ſervir, l'on entortille & l'on bande les cordes également des deux côtez ; & de peur que la force du bandage & des cordes entortillées ne lâche, on tient fixes les deux chevilles par un arrêt : alors on baiſſe le bras par le bout d'en haut par le moien d'un moulinet, & ce bout eſt retenu par une détente ; on met alors la pierre à l'extrémité de ce bras, qui forme un cuilleron. Un homme lâche alors la détente d'un coup de maillet, & fait partir le bras qui pouſſe la pierre d'une force extraordinaire, parce qu'il va donner & choquer dans le plus fort de ſon mouvement contre un montant, au milieu duquel il y a un couſſinet rempli de paille hachée.

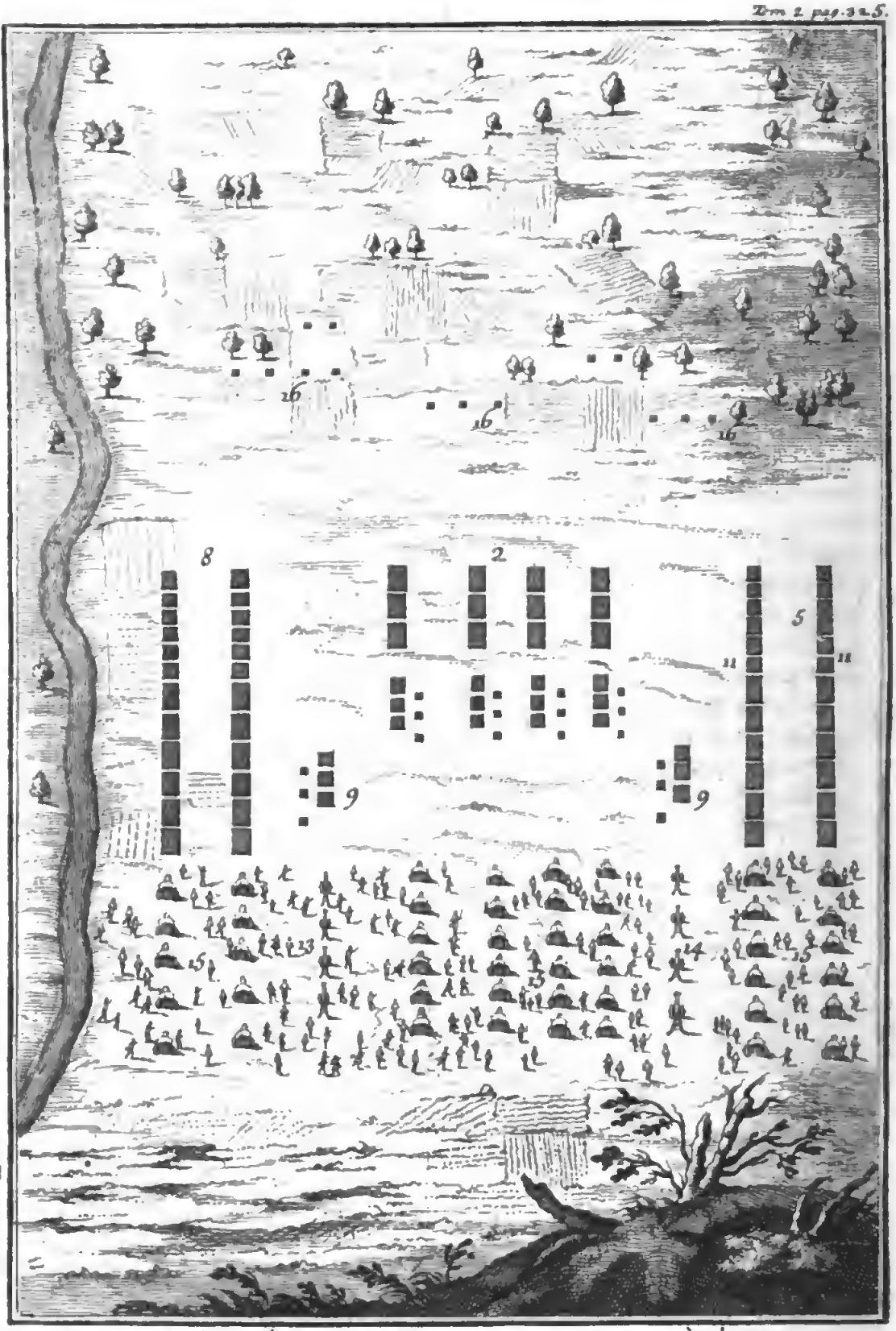
C'eſt, à mon ſens, ce que l'Auteur a prétendu dire, car nous ne changeons preſque rien au texte. Il ne fait aucune mention des chapiteaux, ni de la maniére dont on bandoit la machine ; mais c'eſt aſſez pour un Hiſtorien qui n'eſt pas obligé d'entrer dans ces ſortes de détails, outre qu'il ſe fait aſſez entendre dans la ſtructure des trous & des deux poutres des côtez qui reçoivent le cordage multiplié : car pour le principe du mouvement & le bras qui pouſſoit le corps qu'on vouloit jetter, il n'eſt guéres beſoin de commentaire.

ARTICLE XXII.

De la catapulte ; ſa ſtructure & ſes proportions. Les forces agiſſantes de cette machine, & la maniére de la bander.

L'Uſage des machines de jet des Anciens, nous entendons ici les baliſtes & les catapultes, ne s'étend pas ſeulement à l'attaque & à la défenſe des places, mais encore aux combats & aux batailles. Il y en avoit de pluſieurs ſortes ; elles ne différoient pourtant entr'elles que dans leur groſſeur, comme nos piéces de batterie de celles de campagne, qu'on ne diſtingue que par la différence de leurs calibres & de leur longueur. On met au rang des piéces de campagne celles qui tirent depuis quatre livres de bale juſqu'à huit, les autres plus groſſes ne ſont pas plus de mal pour faire plus de bruit. L'on peut dire même qu'elles en ſont moins dans les affaires générales, & que les petites piéces ſont une plus grande éxécution, parce qu'elles ſont plus légéres & plus faciles à manœuvrer & à charger, & par conſéquent elles tirent au moins deux ou trois coups contre un des autres, quoique nous aions vû en Suéde une piéce de ſeize tirer dix coups dans une minute en marchant.

Le ſervice des groſſes machines de jet des Anciens étoit tout auſſi promt que celui de nos piéces de vingt-quatre, car tout conſiſtoit à baiſſer le bras ; les cordages une fois bandez, elles faiſoient beaucoup plus d'effet de loin que de près. La catapulte étoit plus aiſée à ſervir que la baliſte ; ces machines, j'entens celles de campagne, étoient portées ſur des roues comme nos canons, & tiroient même en marchant. Les catapultes de ſiége jettoient des maſſes d'un poids prodigieux ; les moindres chaſſoient un corps de cent peſant, *catapulta centenaria.* Celles-ci ſervoient également en campagne comme dans les ſiéges. Nous allons donner la deſcription & les proportions comme la figure d'une centenaire. Je ſerai moins embaraſſé de trouver tout cela que de découvrir les anciens poids, de les comparer entr'eux, & de les réduire au poids d'aujourd'hui. Nous laiſſons cette découverte à de plus habiles que nous. Tout ce que je puis dire, c'eſt que je me fie à Dom Bernard de Montfaucon, qui croit que la livre Romaine étoit de douze de nos onces, & peut-être



T. 2. 21

MARCHE D'ARMÉE DANS UNE PLAINE ALLANT À L'ENNEMI.

LYON

plus. Fabretti le croit auſſi. Je le crois avec eux pour être de bonne compagnie, & nous le croirons juſqu'à la fin de cet Ouvrage; ainſi quand il nous arrivera de parler de livres, le Lecteur les prendra, s'il lui plaît, ſur ce pied-là.

On fait une baſe, ou un chaſſis compoſé de deux groſſes poutres (2) (3). Leur longueur eſt de quinze diamétres des trous des chapiteaux; nous expliquerons bientôt ce que c'eſt que cette meſure. Leur largeur de deux diamétres & quatre pouces, & leur épaiſſeur tout au moins d'un diamétre & quatre pouces; le plus ne fait rien. On pratiquera, vers les deux extrémitez de chaque poutre, de doubles mortaiſes pour recevoir les huit tenons des deux traverſans (4) (5), chacun de quatre diamétres de longueur, ſans les tenons, obſervant d'en marquer éxactement le centre par une ligne creuſe (6). Le traverſant (5) doit être courbe ou moins épais que l'autre, où l'on pratiquera au milieu une entaille arrondie, pour donner une plus grande courbure à l'arbre ou bras dont nous parlerons bientôt.

On prendra le centre des deux poutres (2) (3), au ſixiéme diamétre de leur longueur, où l'on pratiquera au milieu de chacune à ſon épaiſſeur un trou (8) parfaitement rond de ſeize pouces de diamétre, oppoſez juſte & vis-à-vis l'un de l'autre. Ils s'élargiront vers l'intérieur du chaſſis, percez en forme de pavillon de trompette; c'eſt-à-dire, que les deux trous oppoſez, qui ont chacun ſeize pouces de diamétre du côté des chapiteaux, en auront dix-ſept & demi à l'ouverture intérieure. Il faut en adoucir l'entrée, que Vitruve appelle *peritretos*, & en abattre la carne tout autour. Paſſons maintenant à la deſcription des chapiteaux, qui ſont comme la glande pinéale de la machine, & qui ſervent à tortiller & bander les cordages qui en ſont le principe du mouvement.

Les chapiteaux (9) ſont de fonte ou de fer, compoſez chacun d'une roue dentée (10) de deux pouces & demi d'épaiſſeur. Le trou doit être de onze pouces trois lignes de diamétre, parfaitement rond, & les carnes abattues. Le rebord intérieur (11) eſt de quatre pouces de hauteur, ſon épaiſſeur d'un pouce; mais comme il ſe trouve plus large d'un pouce par cette épaiſſeur que le trou pratiqué dans l'extérieur des deux poutres, on fera une entaille arrondie (12) de quatre pouces de profondeur pour l'introduire juſte dans l'entaille. Comme il y auroit un trop grand frottement, ſi les chapiteaux appuioient de plat

contre les poutres par l'extrême tenſion des cordages qui les ſerrent contre, on peut remédier facilement à cet inconvénient par le moien de huit roulettes (13) d'un pouce de diamétre ſur quatorze lignes de longueur, poſées circulairement, & tournant ſur leurs axes contre la poutre, comme on voit en (A), & la roulette ſéparée (B)

Ces roulettes, ou petits cilindres de cuivre fondu, doivent être tournez au tour & égaux à leurs diamétres, pour que les chapiteaux portent par tout également.

Sur cet aſſemblage de cilindres, on appliquera les chapiteaux (9) de telle ſorte, que les cilindres ne débordent pas vers les dents de la roue, qui doivent recevoir un fort pignon (14), par le moien duquel on fait tourner la roue pour le bandage, & où l'on applique la clef (15), où l'on pratiquera un crochet d'arrêt (16); & pour plus grande ſûreté on en mettra un autre, pour empêcher que rien ne lâche par l'extrême & violent effort du bandage des cordes entortillées. J'uſe de ces précautions à cauſe des roulettes, qui ôtant tout le frottement des chapiteaux, & facilitant le bandage, font que les chapiteaux ſont plus faciles à lâcher par l'extraordinaire tenſion des cordes, qui eſt à peine concevable; elle doit l'être encore moins dans une catapulte qui chaſſe un corps de quatre cens peſant, & au-delà. On doit alors employer les roues multipliées, & pour plus grande précaution l'on mettra un fort crochet d'arrêt à chaque roue.

On fait, pour les petites catapultes, depuis dix livres juſqu'à vingt ou trente, un cercle de fer en maniére de rebord qui s'éléve au-deſſus du bois de trois ou quatre lignes. Ce cercle doit être appliqué ſur le bois retenu par le moien de huit fortes pointes, le chapiteau appuiant deſſus, comme ſur pluſieurs points, aura beaucoup moins de frottement pour le bandage que s'il portoit tout entier ſur le bois, obſervant d'abattre les carnes du rebord qui doit aller en arrondiſſant. Paſſons maintenant à la piéce capitale, qui ſoutient tout l'effort & toute la puiſſance du bandage.

Cette piéce eſt un boulon, ou un travers plat (17) de fer battu à froid, qui partage en deux également le trou des chapiteaux à leur diamétre, & qui s'enchâſſe dans une entaille quarrée d'environ un pouce de profondeur dans l'épaiſſeur des chapiteaux: ce travers doit être de deux pouces quatre lignes dans ſa plus grande épaiſſeur d'en-haut (18), qui doit être ar-

rondie & polie autant qu'il ſera poſſible, pour que les cordes qui paſſent & repaſſent deſſus ne ſoient pas endommagées, & coupées par les inégalitez du fer. La hauteur de cette piéce doit être de huit pouces, allant en diminuant depuis le milieu juſqu'en bas (19), qui ne doit avoir qu'un pouce. Cette piéce doit entrer juſte dans les trous des chapiteaux, cette hauteur donne plus de force & empêche qu'elle ne plie par l'effort du bandage. Pour moi je crois qu'il ſeroit plus ſûr de fondre les chapiteaux avec le travers, ou le faire de même métail; je voudrois m'en tenir là.

Après avoir appliqué les deux chapiteaux contre les trous des deux poutres, tous les deux dans une égale ſituation, & poſé les deux piéces traverſantes & diamétrales ſur leſquelles paſſe le cordage, on paſſe un des bouts de ce cordage à travers de l'un des trous d'un chapiteau & de la poutre; on amarre ce bout à un clou planté dans l'intérieur de la poutre de telle ſorte qu'il ne lâche point. On prend enſuite l'autre bout de la corde, qu'on paſſe à travers du trou de la poutre & du chapiteau oppoſé, & on file ainſi ce cordage paſſant & repaſſant ſur les deux travers de fer qui partagent les trous des chapiteaux, la corde formant un gros écheveau (20) qui doit remplir entiérement toute la capacité des deux trous. Alors on lie le dernier bout de la corde avec le premier dont j'ai parlé. La tenſion doit être égale, c'eſt-à-dire, que les différens tours de la corde paſſez & repaſſez doivent être tendus à force égale & ſi près-à-près l'un de l'autre, qu'il n'y ait aucun intervalle entre chaque tour de corde. Dès que le premier tour ou lit de corde aura rempli tout l'eſpace de la piéce de fer diamétrale, on paſſera un autre lit par deſſus le premier, & ainſi les uns ſur les autres, & toujours également tendus juſqu'à ce qu'il ne puiſſe rien entrer dans les deux trous, & que l'écheveau les rempliſſe totalement, obſervant de frotter de tems en tems le cordage avec du ſavon. On peut encore paſſer & repaſſer la corde par les deux bouts en prenant le centre.

A trois ou quatre pouces, derriére l'écheveau de cordes, s'éléve un ſort montant (21), compoſé de deux poteaux équarris de bois de chêne de quatorze pouces de groſſeur, & des trois traverſans à tenons & à mortaiſes. Comme ce montant ſe trouve à deux ou trois pouces derriére le gros écheveau de cordes, il eſt néceſſaire qu'il ſoit poſé un peu obliquement vers l'écheveau de telle ſorte, que le bras (22) enfermé par ſon bout d'en

bas, au milieu & au centre d'entre les cordes de l'échveeau, dont une moitié l'embraſſe d'un côté & de l'autre; il eſt néceſſaire, dis-je, qu'il ſoit baiſſé de telle ſorte, que le bras appuie un peu obliquement ſur le couſſinet (23), qui doit être mis au centre du traverſant (24). La hauteur du montant (21) eſt de ſept diamétres & demi & trois pouces, appuié derriére par trois forts liens ou contrefiches (25), aſſemblées par le bas dans l'extrémité des deux poutres (2) (3), & celle du milieu (26) au traverſant (24) avec tenons & mortaiſes. Les poteaux & les traverſans doivent être embraſſez par de doubles équerres de fer larges de quatre pouces & épaiſſes de trois lignes, aſſûrées par des boulons arrêtez par une goupille pour les tenir fermes. On obſervera de mettre le couſſinet (23) au centre, comme je l'ai dit, & qu'il ſoit couvert de cuir de bœuf paſſé & garni de bourre, car c'eſt contre ce couſſinet que le bras va fraper avec une très-grande force.

Lorſqu'on vouloit mettre la catapulte en batterie & en état de jetter des pierres, on mettoit le bout d'en bas de l'arbre ou du bras dans l'entre-deux & au centre de l'écheveau de cordes. Ceci eſt d'autant plus important, que s'il ne ſe rencontroit pas dans ce juſte milieu, la tenſion ſe trouveroit inégale, & ce qu'il y a de cordages plus d'un côté du bras que de l'autre ſe caſſeroit infailliblement dans la tenſion, ce qui mérite d'être obſervé. Pour n'être pas trompé dans une choſe ſi importante, on peut mettre un morceau de bois en formant l'écheveau de la groſſeur du bout d'en bas du bras. Ce morceau de bois ſervira pour marquer le centre des cordes, en les paſſant & repaſſant dans les trous des chapiteaux.

Le bras ou ſtyle, comme Ammien Marcellin l'appelle, doit être d'excellent bois de frêne, & le plus ſain qu'il ſera poſſible de trouver. Sa longueur eſt de quinze à ſeize diamétres du trou des chapiteaux. Le bout d'en bas engagé dans le milieu de l'écheveau, eſt de dix pouces d'épaiſſeur, & large de quatorze; c'eſt-à-dire, qu'il doit être plus étroit dans la premiére dimenſion que dans la ſeconde, pour lui donner plus de force & empêcher qu'il ne plie: car ſi l'on s'appercevoit que le bras pliât, il faudroit lui donner plus de largeur.

On doit laiſſer ces dimenſions au bout d'en bas que les cordes embraſſent, en rabattre les carnes: car ſans cette précaution, elles couperoient ou écorcheroient les cordes qui ſont de boiau; le reſte du bras doit être taillé en élipſe moins épais d'un pouce

que le bout enchâſſé dans l'écheveau, & de la même largeur juſqu'à l'endroit où il vient fraper le couſſinet, qui doit être plus épais, mais plat, de peur que la violence du coup ne le coupât en deux; c'eſt en cet endroit où le bras doit être un peu courbe.

Pour fortifier davantage le bras ou l'arbre, dont l'effort eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, on doit le garnir tout autour d'une toile trempée dans de la cole forte, comme les arçons d'une ſelle, & rouler autour une corde godronnée de deux lignes de diamétre, ſi ſerrément & ſi près-à-près, qu'il n'y ait aucun intervalle entre les tours: on doit commencer cette lieure hors du gros bout d'en bas. La figure ſuffit de reſte pour le faire comprendre.

L'effort de ce bras eſt tout-à-fait ſurprenant lorſqu'on lâche la détente. L'expérience que nous en avons faite dans notre catapulte & dans notre baliſte, en eſt une preuve démonſtrative, quoique la premiére ne chaſſe qu'un poids de demie livre; on peut juger combien le bras travailloit dans les grandes machines. Les Anciens, qui l'éprouvoient tous les jours, ne trouvérent point de meilleur expédient, pour empêcher que les arbres de ces ſortes de machines ne ſe rompiſſent, que de les faire de deux piéces en longueur appliquées & jointes avec beaucoup d'art & de ſoin l'une contre l'autre, & affûrées par une puiſſante lieure de cordes.

M. Perrault, dans ſon Commentaire ſur Vitruve, s'imaginant qu'il y avoit faute au texte, s'eſt trompé dans l'endroit le plus clair de ſon Auteur. *In radice, & in ſummo*, ne s'entend pas de deux bras, mais d'un ſeul en deux piéces. Il prétend que la catapulte & la baliſte avoient deux arbres ou bras, quoiqu'il ſoit certain que la premiére n'en avoit qu'un. *In ſummo & in radice* veulent dire ſeulement que le bras ou ſtyle étoit compoſé de deux piéces de même longueur; & *c'eſt ſur cet endroit*, dit-il, *que je fonde la conjecture que j'ai faite que les arbres ou bras de la catapulte & de la baliſte étoient joints l'un contre l'autre, & dreſſez debout afin d'aller fraper enſemble le bout du javelot: parce que ces mots de* in radice & in ſummo *ne ſçauroient ſignifier autre choſe, & ne peuvent convenir à des bras tendus, ainſi que tous les Interprétes l'ont entendu.* Auſſi a-t-on mis ces deux bras joints enſemble dans la machine qu'il a tirée de ſon cerveau. L'erreur de cet Auteur eſt digne d'être bien remarquée: *joint*, continue-t-il, *que la longueur de douze pieds, que Vitruve lui*

Perr. dans Vitr. liv. 10. c. 13. p. 333.

donne, n'oblige point à faire l'arbre de deux piéces, puiſqu'il eſt plus facile de recouvrer un arbre de vingt-quatre pieds dont cet arc auroit été fait, que de faire que des arbres tendus, avec la force que ceux-ci doivent avoir, ne rompiſſent point la corde de l'arc par le grand effort qu'ils doivent faire en leur détente.

Le Commentateur de Vitruve, qu'il couvre d'un voile, comme on fait un trompette qui entre dans une place ennemie, a perdu ſon tems & ſes peines dans tout ce qu'il nous débite ici pour éclaircir ſon texte. Il tombe dans un galimatias inexprimable. J'avoue que Vitruve n'eſt pas clair par tout dans l'explication de la catapulte; mais il l'eſt aſſez dans ſes forces mouvantes, dans ſon bras & dans le bandage. Il ne l'eſt pas moins dans la baliſte, les bras ne font point l'arc: car ces bras ne plient point, c'eſt tout le contraire. La catapulte jettoit des pierres, & n'avoit qu'un ſeul bras pour la rendre plus forte & plus en état de réſiſter au bandage & à la détente. Sa force venoit de la tenſion des cordes qui faiſoit agir ce bras, & non pas du bras indépendamment des cordes. M. Perrault n'aiant pas connu le principe du mouvement de cette machine, a crû que le bras plioit comme un arc. Fabretti ſe l'eſt auſſi mis en tête. La baliſte, conſidérée comme nous l'entendons, formoit un arc briſé, dont le bout de chaque bras étoit engagé dans des cordes, comme celui de la catapulte. La ſituation du bras de la baliſte étoit bien différente de celui de la catapulte, qui étoit poſé droit au centre des cordes: ainſi le *brachiis erectis* d'Athenée à légard de la catapulte, ou ſi l'on veut de la baliſte, eſt imaginaire. Il fonde, dit-il, ſa conjecture ſur cet Auteur, qui appelle cette machine *Euthytonos*; c'eſt-à-dire, à mon avis, continue-t-il, *quæ erecta tenditur*, ou *brachiis erectis*, & non pas *brachiis rectis*; parce que cela n'auroit point de ſens, les bras d'un arc n'étant jamais droits, mais toujours courbez. Belle & heureuſe conjecture! Les deux bras de la baliſte, conſidérée comme une machine qui chaſſe de gros traits, étoient droits, comme nous le prouverons dans l'Article ſuivant. La catapulte n'en avoit qu'un ſeul, qui ne faiſoit point l'arc, *brachium rectum*, poſé droit & à plomb ſur ſon centre de mouvement.

Vraiment M. Perrault eſt fort heureux dans la correction du texte de ſon Auteur, qui eſt ſain, bien loin d'avoir éprouvé la corruption. Cette digreſſion critique m'a un peu écarté de ma marche; j'aurois été droit mon chemin, ſi je n'avois crû qu'elle étoit

étoit néceſſaire pour ceux qui liſent Vitruve, ou qui ont quelque deſſein ſur cet Auteur. Paſſons maintenant à la maniére de bander & d'éxécuter cette ſorte de machine, & dans ce qui nous reſte à dire de ſa conſtruction. Nous nous étendons beaucoup ſur cette machine, comme nous ferons dans l'autre, parce que nous ſommes dans l'opinion qu'elle aura un jour ſon uſage.

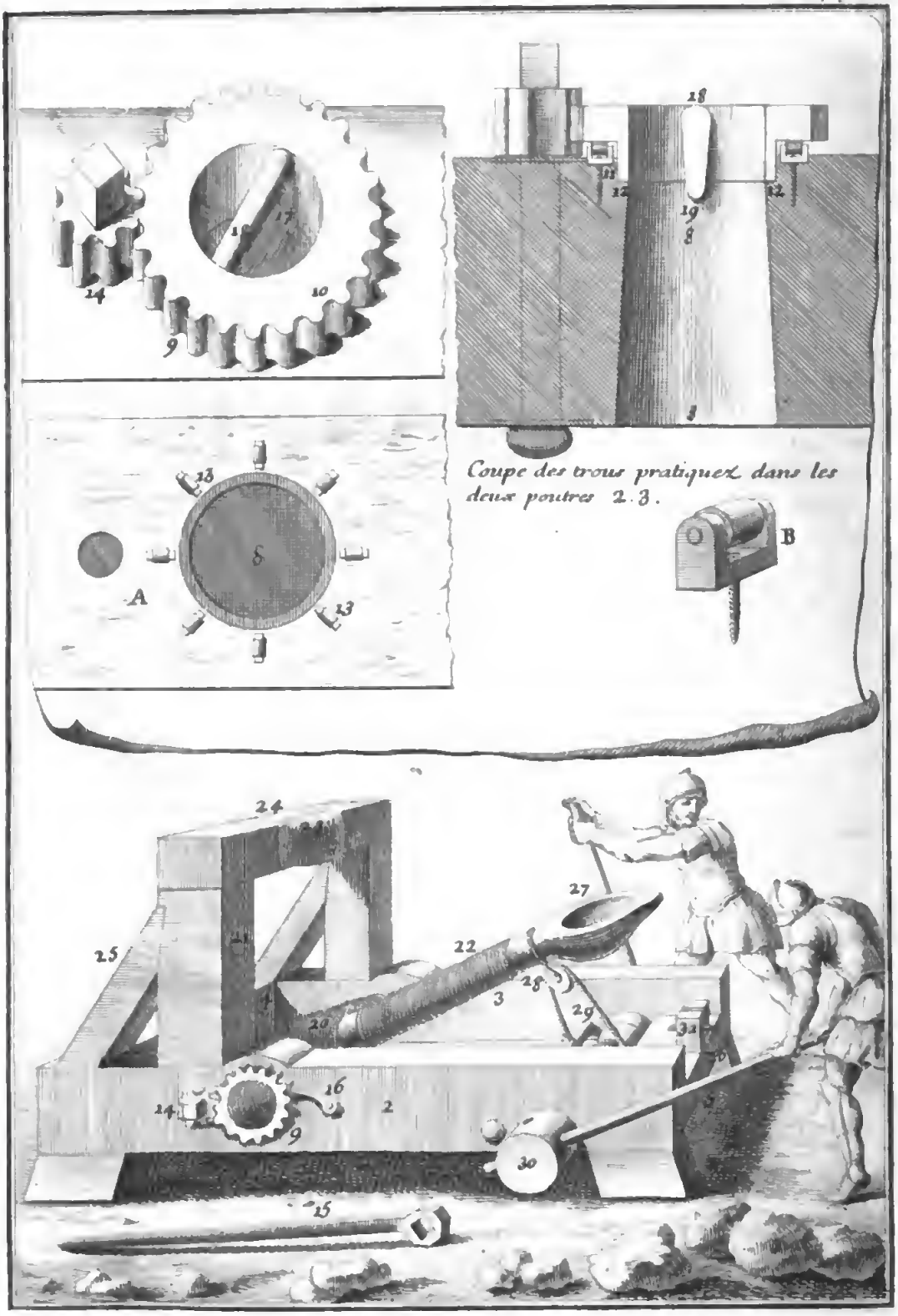
Il ne falloit pas un fort grand miſtére pour bander les catapultes de campagne. Il n'en falloit pas davantage dans les grandes, dans celles-ci comme dans les autres on doit obſerver de bander également des deux côtez ; ce qui n'eſt pas difficile, chaque dent du chapiteau étant numerotée, de ſorte qu'on ne ſçauroit ſe tromper. On tourne les chapiteaux pour tortiller l'écheveau de cordes des deux côtez en même tems, juſqu'à vingt degrez de bandage, pour ne pas forcer d'abord les cordes. L'on abaiſſe alors le bras, où lon met le corps qu'on veut tirer aux degrez d'élevation qu'on juge à propos, & l'on augmente le bandage peu à peu ſans trop forcer les cordes. C'eſt cette tenſion égale que Vitruve appelle *Anatona* ou *Catatona*, qui ſignifie, dit ſon Commentateur, le ton haut ou bas que les cordes plus ou moins tendues rendent ; il n'eſt pas au fait de cette muſique, je le vois bien. Les cordes tortillées du côté & de l'autre du bras qui ſe trouvoit juſte au centre de ces cordes, ſe connoiſſoit aiſément lorſque le bandage n'étoit pas égal, en frapant deſſus à droit & à gauche ; cette différence de ton venoit encore lorſque le bras ne ſe trouvoit pas au centre, auſſi faut-il qu'il ſoit diviſé par une ligne qui le partage également. Lorſqu'il étoit bien au centre & le bandage égal, les cordes rendoient un même ton.

M. Perrault s'étant formé une idée très-fauſſe de cette machine, s'eſt imaginé, comme les autres Commentateurs qu'il cite, qui n'y ont pas davantage compris, que ce cable énorme formoit la corde de l'arc, & c'eſt ce mot pris pour la corde de cet arc qui leur a fait illuſion. Il dit ailleurs, en ſe moquant de ce gros cable, où il ne comprend rien, qu'*il y auroit eu des baliſtes* (catapultes) *dont les cables auroient eu plus de trois pieds de diamétre : car il y en avoit*, continue-t-il, *qui jettoient des pierres encore bien plus peſantes, qui ſont celles que jettoient les baliſtes* (catapultes), *qui ne vont qu'à deux cens cinquante livres, celle dont il eſt fait mention allant juſqu'à trois cens ſoixante. Or il n'eſt pas concevable, qu'un cable de trois pieds de diamétre puiſſe ſervir à une baliſte, parce que ce cable doit être en-*

Vitruv. dans Perr. liv. 10. ch. 17.

tortillé autour d'un moulinet. Ce cable, dans le ſens qu'il dit, eſt manifeſtement ridicule. Sur cette chimére il a prétendu que Vitruve s'étoit trompé très-groſſiérement, & cependant ce cable eſt reél, dans le ſens que nous l'avons entendu, & le téxte très-clair. J'avoue qu'il n'y a qu'embarras dans la conſtruction de ces machines à l'égard de la charpente; mais cet embarras ne ſçauroit être attribué à Vitruve, non plus qu'à Héron, à Athenée, &. à une infinité d'autres Auteurs Grecs & Latins. Les termes de charpenterie, dont ils ſe ſont ſervis, étoient très-clairs & très-ſignificatifs, & entendus de ceux de leur tems, qui parloient une même langue, outre qu'il y en avoit de conſtruction à l'égard des machines de guerre, qui étoient propres & conſacrez à ſes machines, comme cela ſe remarque dans les nôtres, & l'on ne ſçauroit guéres trouver étrange qu'ils nous ſoient inconnus aujourd'hui, & dans un tems où ces langues ſont mortes; mais ces termes ne ſont pas ſi déſeſpérez qu'on ne puiſſe bien trouver leur véritable ſens par la voie des conjectures heureuſes lorſqu'on eſt au fait du principe du mouvement. Paſſons à la maniére dont on bandoit les catapultes. Il y avoit différens moiens que nous avons expliqué dans l'Article XXI. où nous avons dit qu'on emploioit différentes forces pour amener le bras. Nous nous bornons ici à une catapulte qui chaſſe un corps de cent peſant, comme je l'ai dit; ce qui ſuffira pour les autres plus grandes, dont on peut aiſément augmenter la puiſſance.

On embraſſe le haut du bras au cou du cuilleron, ou de la main de fer (27), où l'on attache un bout de corde, où il y a deux boucles à chaque bout, dont l'une entre dans l'autre en lac courant, où l'on les joint toutes les deux enſemble, dans leſquelles l'on accroche le mouffle (28), qui doit être de cuivre à doubles rouets. On en accroche un autre, s'il eſt beſoin, au bas & au centre du traverſant de la détente. On paſſe enſuite une corde (29) qui paſſe & repaſſe dans les rouets des deux mouffles oppoſez. Le bout de la corde viendra enſuite ſe joindre au treuil (30), autour duquel ſe dévide la corde. Le treuil doit être placé de ſorte que le bout du bras d'en haut, où le mouffle eſt accroché, arrive preſque ſur le treuil dès que le bras ou le cuilleron aſt arrivé en bas. On approche la détente (31), qui ſert d'arrêt, dont un crochet ſaiſit l'extrémité du cuilleron, ou d'une main compoſée de trois branches de fer un peu courbes, où l'on place le corps que l'on veut



CATAPULTE DE BATTERIE.

Digitized by Google

chaſſer. Si l'on veut jetter des cailloux, on les met dans un panier d'oſier qui entre juſte dans le cuilleron : alors on décroche le mouffle du bout du bras ; & lorſqu'on veut lâcher la détente, on donne un coup deſſus d'une verge de fer d'un pouce de diamétre, qui fait relever le bras, qui part & chaſſe le corps avec une telle force qu'elle égale preſque celle de nos mortiers. Il faut obſerver que le bras de la détente ſoit mobile & retenu à ſon extrémité d'en bas par une forte charniére, ou par une vis avec ſon écrou, pour le hauſſer ou pour le baiſſer ; obſervant encore que l'arbre ou le bras décrive un angle de quatre-vingt-dix dégrez depuis le couſſinet juſqu'à la détente, & qu'il baiſſe davantage vers ſa détente ; c'eſt-à-dire qu'il doit commencer l'angle à la détente, & le finir au couſſinet, comme on voit aux points (32).

Ma petite catapulte n'a que dix pouces de longueur ſur treize de largeur. Elle a chaſſé une bale de plomb d'une livre à deux cens trente-trois toiſes. Ces ſortes de machines portent plus ou moins ſelon le point d'élevation qu'on leur donne, & ſelon les différens dégrez de bandage, que nous avons pouſſé juſqu'à trente-ſix. Nous croions qu'une catapulte ſur les proportions de celle que nous donnons ici à quarante-cinq dégrez d'élevation, doit porter au moins quatre cens toiſes. C'eſt ce que nous n'oſons pourtant aſſûrer, ne nous étant pas trouvez en état de faire une telle expérience.

Il paroît une catapulte de campagne avec ſes roues dans la Colonne Trajane, qui eſt aſſez conforme à la nôtre A ; car on y avoit un chaſſis & une baſe portée ſur deux roues ; nous ſommes perſuadez qu'on menoit des catapultes de cent en campagne. Dans celle que nous venons de donner, les forces pour baiſſer le bras paroîtront un peu fortes. Je le fais pour faire comprendre comment on bandoit celles des deux ou trois cens peſant : car pour aller au deſſous, le treuil ſuffiſoit, & le crochet qui ſaiſiſſoit l'amarre qui embraſſoit le cou du cuilleron. Nous n'expliquons pas la maniére de pointer la catapulte, il eſt aiſé de le comprendre par la figure que nous en donnons. A l'égard de celles de ſiége, qui jettoient depuis deux cens juſqu'à douze cens, & même plus, elles ne différoient de celles de campagne, qu'en ce que celles-ci étoient plus petites, & qu'elles marchoient ſur des roues B ; ce qu'on ne pouvoit faire avec les autres, à cauſe de leur extraordinaire groſſeur. On les conſtruiſoit ſur les lieux. On les tranſportoit quelquefois démon-

tées lorſqu'on n'étoit pas ſûr de trouver du bois pour leur conſtruction, autrement on ſe contentoit de faire porter les ferrures, les chapiteaux, les bras, les cordes & les uſtenciles néceſſaires pour les ſervir ; c'eſt ce que les Hiſtoriens nous apprennent.

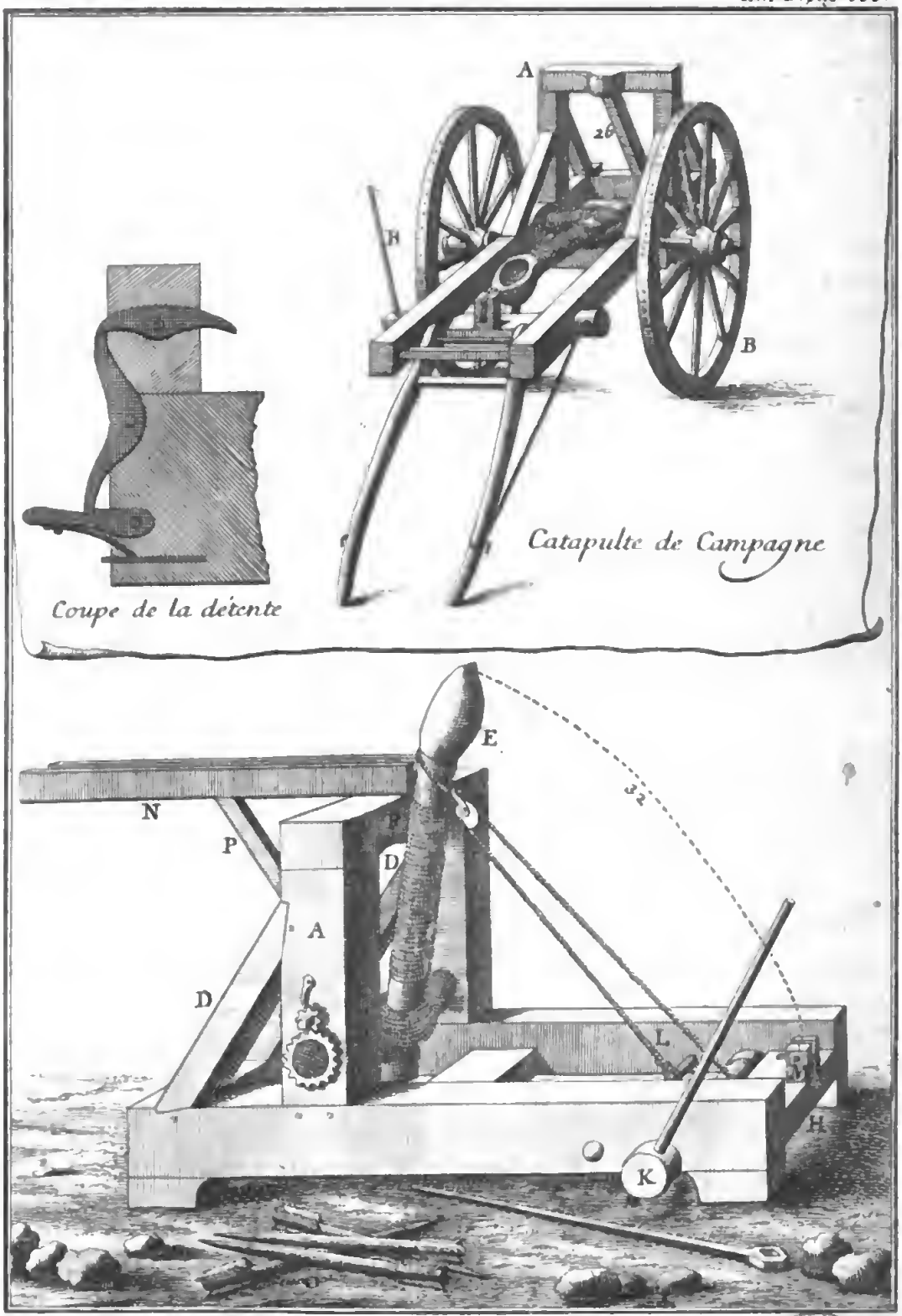
Quelqu'un nous demandera peut-être, s'il étoit bien poſſible de trouver des pieds d'arbres, où l'on pût pratiquer des trous de trois ou quatre pieds de diamétre, & même plus ? Cette objection n'eſt pas difficile à réſoudre. Nous répondrons que pour les groſſes machines on faiſoit un chaſſis double, c'eſt-à-dire qu'on poſoit les poutres les unes ſur les autres, qu'on joignoit avec beaucoup d'art & de ſoin, aſſûrées encore par de forts boulons de fer. L'on pratiquoit les trous des chapiteaux entre les poutres des côtez. Par cette méthode il n'étoit pas difficile de conſtruire des catapultes capables de jetter un corps de mille peſant & au-delà, & d'ouvrir des trous de quatre à cinq pieds de diamétre : car on voit des pieds d'arbres équarris qui ont juſqu'à cinq pieds d'épaiſſeur. On peut juger ſi deux ſemblables poutres l'une ſur l'autre de chaque côté, ne ſeroient pas capables de recevoir une ouverture de quatre pieds & demi tout au moins, ſans s'affoiblir par l'effort du bandage, outre que leur longueur ne ſçauroit aller au-delà de douze diamétres des trous.

Comme on voit peu clair dans la ſtructure des catapultes, à l'égard de la charpente, & qu'il faut recourir aux conjectures preſque par tout, nous allons hazarder une autre maniére de conſtruction que nous trouvons très-commode & très-ſimple pour les plus grandes catapultes, parce que celle-ci éxige moins de longueur dans les poutres des chapiteaux qu'on peut joindre bout-à-bout pour avoir la hauteur néceſſaire pour le traverſant, où le bras doit fraper.

A. ſont les deux poutres doubles des chapiteaux, poſées debout en maniére de montant ſur le chaſſis, ou la baſe C, retenues à tenons & à mortaiſes par les contrefiches D, qui ſervent de forces contre l'effort du bras E, qui frape contre le traverſant F, qui doit être avec ſon couſſinet G.

Lorſqu'on veut baiſſer le bras E, on l'améne ſur le montant incliné, ou le traverſant H, par le moien du treuil K, autour duquel ſe devide le cable L. L'on approche alors l'arbre de détente M, qui doit être un peu courbe. Cette catapulte n'eſt guéres moins ſimple, & c'eſt celle que je voudrois ſuivre, où le chaſſis eſt couché de plat : je ſuis perſuadé qu'on

Digitized by Google



T. 2.

AUTRE CATAPULTE DE BATTERIE
avec ses Chapiteaux attachez au montant, et sou-canal pour lancer des gros traits, ou plusieurs à la fois.

s'en ſervoit dans les places aſſiégées, qu'on plaçoit au bas & derriére les murs de la ville.

Nous avons déja expliqué dans l'Article précédent les raiſons qui peuvent avoir obligé les Anciens de confondre quelquefois la catapulte avec la baliſte. Le propre de celle-ci étoit de lancer des traits d'une groſſeur extraordinaire, & quelquefois pluſieurs enſemble engagez dans une gargouſſe; l'autre lançoit des pierres & des traits tout enſemble, & en très-grand nombre. Nous avons été en doute ſi véritablement la catapulte avoit cet avantage, mais nous n'avons pas été longtems ſans découvrir le miſtére. Ceci nous ſemble curieux & intéreſſant, nous croions devoir l'expliquer.

On fait un canal arrondi de bois de chêne en forme de goutiére N. Sa longueur eſt de ſix diamétres, ſa largeur conforme au gros trait ou au faiſſeau de fléch es O, qu'on veut lancer. Ces fléches ſont plus ou moins groſſes & longues, & en plus grand nombre, ſelon la grandeur de la machine.

Lorſqu'on vouloit ſe ſervir de fléches à cartouches, on faiſoit entrer le bout de la goutiére dans une entaille de deux pouces de profondeur, pratiquée au centre du traverſant F, dans laquelle le bout de la goutiére entroit juſte juſqu'à deux pouces du couſſinet, ſoutenue par l'arc-boutant P, pour empêcher qu'elle ne baiſſât ou pliât. Le haut du bras devoit être plat à l'endroit qui frapoit le gros trait ou la gargouſſe, & armé d'une plaque d'acier de deux ou trois lignes d'épaiſſeur.

Pour tirer un faiſſeau de groſſes fléches, on ſe ſervoit ſans doute d'une boëte, ou fouleau de bois blanc dans laquelle on mettoit le faiſſeau de fléches, qu'on lioit au milieu avec une petite fiſcelle pour tenir les fléches droites & paralléles les unes aux autres. On mettoit cette boëte dans le canal, qui débordoit de ſix à ſept pouces en deçà du couſſinet. Cette boëte ou gargouſſe devoit être mince & légére, & le deſſous où le bras frapoit d'un pouce d'épais. Sa longueur ſe prenoit ſur celle des fléches, c'eſt-à-dire qu'elle devoit faire la moitié de cette longueur, qui devoit être de deux diamétres & demi. Alors on lâchoit la détente, & le bras frapant du plat contre la boëte, la chaſſoit avec les fléches à une très-grande diſtance; ces fléches s'écartant & s'éparpillant, faiſoient une éxécution terrible dans les rangs. Ma petite catapulte en a lancé juſqu'à dix à près de cent pas à huit dégrez d'élevation. On ſe ſervoit ſans doute du

quart de cercle, comme nous faiſons dans nos mortiers pour les fléches, comme pour les pierres. Ceci nous a mené un peu loin, nous ſerons un peu plus courts dans la deſcription de la baliſte.

ARTICLE XXIII.

De la baliſte, ſa deſcription & le principe de ſon mouvement. Du poids des pierres de la catapulte, de la groſſeur & de la longueur des traits de la baliſte ſelon la grandeur du diamétre des chapiteaux de ces deux machines.

LE propre de la baliſte étoit de lancer des traits d'une longueur & d'un poids ſurprenant, & ſouvent pluſieurs petits enſemble. Elle chaſſoit quelquefois des bales ou boulets de plomb égaux au poids des gros traits qu'elle lançoit. L'expérience que nous en avons faite eſt une preuve de cette vérité, mais nous ſommes perſuadez qu'on l'emploioit rarement à cet uſage. Elle formoit comme un arc briſé ; elle avoit deux bras, mais droits & non pas courbes comme l'arc d'une arbalette, dont les forces agiſſantes ſont dans les reſſorts de l'arc même, dans ſa courbure. Celles de la baliſte ſont dans les cordes comme celles de la catapulte. Cela nous diſpenſera d'entrer dans une deſcription trop détaillée de ſes différentes parties. La Figure en fera infiniment mieux comprendre la ſtructure & la puiſſance qui la fait agir, que l'explication ne pourroit faire. Nous allons donner d'abord la conſtruction de celle de ſiége ou de batterie, pour finir par celle de campagne.

Voici la ſtructure d'une baliſte qui lance un trait de ſoixante livres, long de trois pieds neuf pouces & neuf lignes. Cela veut dire, s'il faut s'en fier à Vitruve, que les trous des chapiteaux étoient de huit pouces neuf lignes de diamétre, c'eſt-à-dire le cinquiéme de la longueur du trait. Elle eſt compoſée d'une baſe (2), des deux montans (3) (4) de quinze diamétres & dix lignes de hauteur ſans les tenons, des deux traverſans (5) (6). Leur longueur eſt de dix-ſept diamétres dix lignes. (7) ſont les deux chapiteaux du traverſant (5). (8) les chapiteaux de celui d'en bas (6). Ces deux traverſans ſont ſoutenus & fortifiez des deux poteaux équarris (9) de cinq diamétres de hauteur ſans les tenons, & de deux pieds de groſſeur comme les

montans. L'intervalle d'entre les deux poteaux (9) & les deux montans (3) (4), où ſont placez les chapiteaux, eſt de ſept diamétres ou environ. (10) ſont les deux écheveaux de cordes de droite & de gauche. (11) les deux bras engagezdans ce centre des écheveaux. Leur longueur eſt de dix diamétres, compris les deux crochets qui ſont à l'extrémité de chaque bras, où la corde, ou pour mieux dire le gros cable eſt attaché comme la corde d'une arbalette. Ce cable doit être compoſé de pluſieurs cordes de boiau extrêmement tendu, il faut qu'il ſoit d'abord un peu court, parce qu'il s'alonge & ſe lâche dans le bandage : on l'accourcit en le tordant.

Les bouts des bras n'ont point de cuilleron comme celui de la catupulte. A cela près ils doivent être ſemblables, parfaitement égaux dans leur groſſeur, dans leur longueur, dans leur poids, & qu'ils ne plient point dans le plus violent effort de leur tenſion. Les traits (15) ne doivent pas moins être égaux en tous ſens que les bras, qui ſeront placez ſur une même ligne paralléle, à même hauteur par conſéquent, & au centre des deux écheveaux dans leſquels ils ſont engagez.

Les deux montans (3) (4) doivent être courbes à l'endroit (14), ou ils frapent dans la détente. Dans cette courbure ou y pratiquera les couſſinets (15). Cet enſoncement fait que les bras ſe trouvent paralléles à l'écheveau, & qu'ils décrivent chacun un angle droit dans leur bandage, c'eſt-à-dire dans leur plus grande courbure. Il importe peu à l'égard des baliſtes que les deux bras frapent de leur bout ou de leur milieu contre les deux couſſinets ; ainſi l'on peut, autant qu'on le juge à propos, diminuer de la largeur des deux chaſſis, où ſont placez les deux écheveaux des cordes ſans retrancher de leur hauteur. Cela eſt encore plus néceſſaire dans les baliſtes de campagne.

L'intervalle d'entre les deux poteaux (9), qui doit être au milieu des deux traverſans, où l'on introduit l'arbrier (16), doit être un peu plus étroit que l'arbrier, afin de pratiquer une entaille dans l'intérieur des poteaux (9) de deux ou trois pouces des deux côtez afin de le tenir ferme. C'eſt ſur cet arbrier où l'on place le gros trait, & où l'on pratique un canal parfaitement droit. Sa longueur ſe prend ſur la courbure des deux bras avec la corde (12) ; ainſi on connoît la longueur qu'il faut donner au canal, & juſqu'à l'endroit où la noix (17) de la détente ſe trouve placée pour recevoir la corde de l'arc à ſon

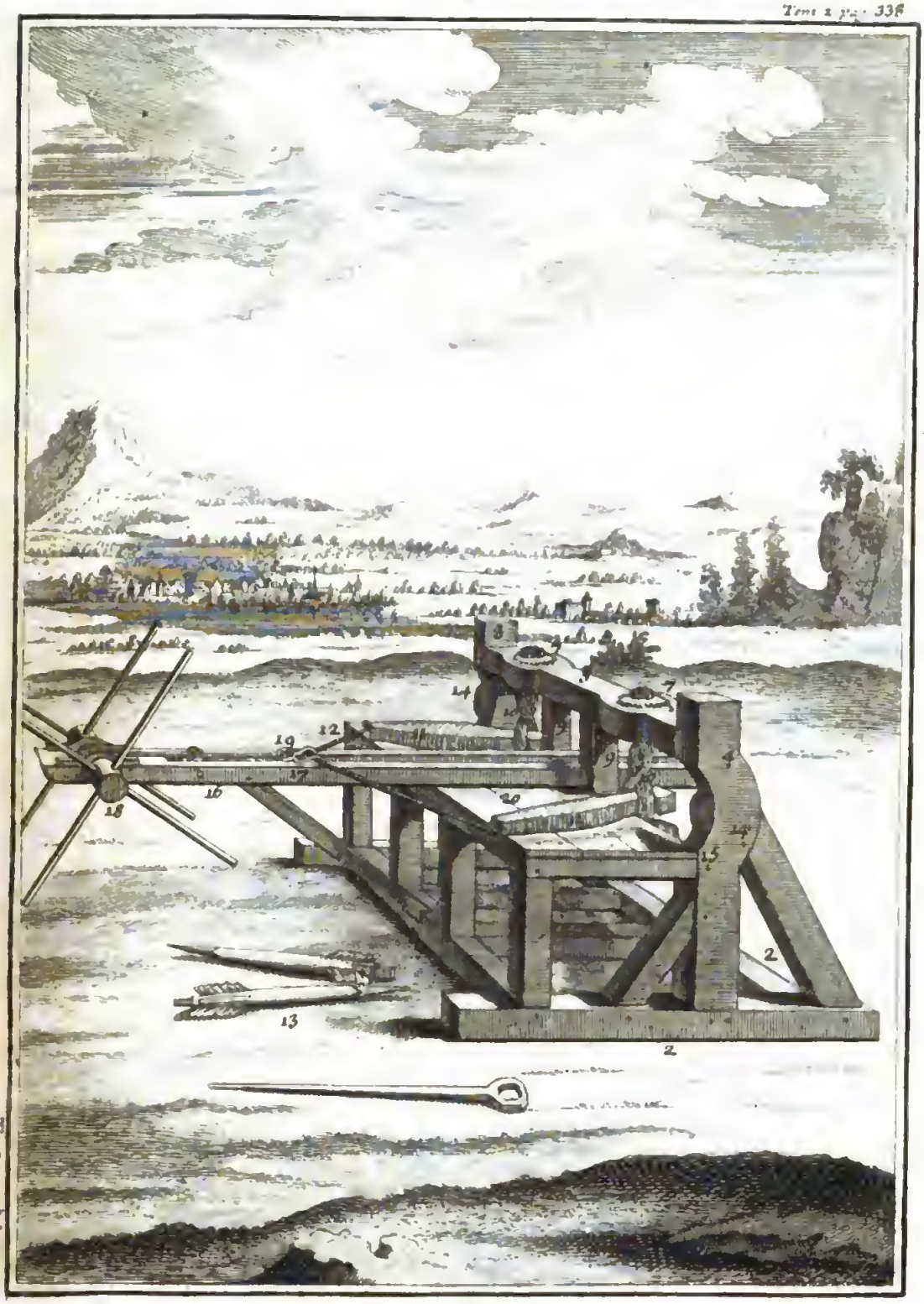
Digitized by Google

centre. Cette noix ſert d'arrêt, & la détente eſt ſemblable à celle des arbalettes. Il y a une choſe à obſerver à l'égard de l'arbrier, il faut qu'il ſoit placé juſte à la hauteur de la corde qui doit friſer au deſſus : car ſi elle étoit plus haute, elle ne prendroit pas le trait, & ſi elle appuioit trop fortement deſſus, il y auroit du frotement ſur le canal, où le trait eſt étendu, ce qui diminueroit de la puiſſance qui le chaſſe.

A deux pieds en deçà de la détente eſt le treuil (18), autour duquel ſe dévide la corde ; & lorſqu'on veut bander la machine, on accroche la corde de l'arc à ſon centre par le moien d'une main de fer (19). Cette main a deux crochets qui ſaiſiſſent la corde en deux endroits pour l'amener. La diſtance d'un crochet à l'autre doit être plus grande que la largeur de la noix, qui doit avoir une ouverture au milieu comme celle des arbalettes, dans laquelle on introduit le talon du trait contre la corde qui prend à la noix.

J'ai dit que les deux montans (3) (4) étoient appuiez ſur leur baſe à tenons & à mortaiſes, ils doivent être appuiez & retenus encore par de puiſſantes contrefiches. Héron & Vitruve lui-même mettent une eſpéce de table ou d'échafaudage (20), ſur lequel l'arbrier eſt en partie ſoutenu, dont la hauteur jointe à l'épaiſſeur de l'arbrier devoit arriver juſte à la hauteur de la corde (12). Je crois que cette table n'étoit faite que pour aider à ſoutenir l'arbrier, qui devoit être compoſé d'une groſſe poutre de ſeize diamétres & de deux pieds de longueur, d'une largeur & d'une épaiſſeur conforme au trait qu'elle lançoit. Ajoûtez la force extraordinaire du bandage capable de faire plier la plus forte poutre, ſi ſon épaiſſeur ne ſurpaſſe ſa largeur. J'imagine toutes ces raiſons pour prouver cette table, parce que je n'en vois aucune autre : car à parler franchement, cette charpente me ſemble un peu ſuperflue ; mais comme il faut reſpecter l'antiquité & l'expérience de ces ſortes de machines que nous n'avons point, nous hazardons cette ſtructure dans ce qui nous a paru inutile qui ne l'eſt peut-être pas. Venons aux forces & à la puiſſance néceſſaire pour bander cette machine.

Il eſt certain qu'à l'égard de celles qui lançoient des poutres d'une groſſeur extraordinaire, il falloit outre pluſieurs roues dentées pour le bandage des cordes entortillées, mettre en œuvre le treuil (18) accompagné de mouffles oppoſez, & à pluſieurs rangs de rouets, & peut-être le vindas, pour amener les deux bras & la corde (12) à ſon arrêt de détente : après cela on



LA BALISTE DE SIEGE.

Digitized by Google

on mettoit le gros trait ſur le canal pratiqué le long de l'arbrier. Ce trait étoit ſemblable à ceux de nos arbalettes ; & comme les moindres étoient de la groſſeur de nos ſoliveaux, il n'étoit pas poſſible d'y mettre des aîlerons de plumes. Les Anciens en mettoient trois faits de petits bouts de planche de ſix lignes d'épaiſſeur, ce qui faiſoit le même effet. C'eſt de Procope que je tire ceci. Il m'importe de citer le paſſage, car bien des Critiques s'imagineroient que je tire ces aîlerons de ma tête ; je veux bien les déſabuſer.

Béliſaire prépareit de ſon côté des machines, dit l'Auteur, *que l'on nomme baliſtes. Elles ſont de la même figure qu'un arc, au deſſous duquel eſt une corne creuſe ſuſpendue avec une chaîne de fer, & appuiée ſur une barre. Quand on veut s'en ſervir, on approche les deux extrémitez de l'arc par le moien d'un nœud que l'on y fait, & l'on met dans le creux de la corne une fleche qui eſt plus courte que les ordinaires, mais qui eſt quatre fois plus groſſe, & qui au lieu de plumes a de petits morceaux de bois qui ont preſque la même forme. Enfin après que l'on y a mis une pointe de fer proportionnée à la groſſeur du bois, pluſieurs hommes bandent des deux côtez des cordes avec des machines qui font partir la corne & la fleche qui eſt dedans, avec une telle impétuoſité qu'elle ſurpaſſe du double l'effet des fléches ordinaires, & qu'il n'y a point d'arbre ni de pierre qu'elle ne mette en piéces. On lui a donné le nom de baliſte, a cauſe qu'elle a la force de lancer des fléches à une diſtance fort éloignée.*

Pro-op. Hiſt. de la guerre contre les Goths, c. 21.

Procope étoit dans Rome pendant le ſiége, qui eſt un des plus célébres de la moienne antiquité, comme le Général qui la défendit valoit bien les grands hommes qui ont illuſtré les ſiécles les plus reculez ; car nous ne ſçavons pas ſi ceux-ci qui ont ſçu remporter tant de victoires & pris tant de villes, les auroient ſi bravement & ſi ſçavamment défendues que Béliſaire, auſſi célébre par ſes actions que par ſes malheurs & la rage de ſes envieux. Je ſoupçonne fort le fait de Procope dans l'intelligence des machines, il eſt peu éxact dans la deſcription qu'il en fait, & plus dans ſa baliſte que dans les autres ; il mériteroit une bonne réprimande, ſi l'inéxactitude, la négligence & l'obſcurité n'étoient pas aſſez ordinaires aux Auteurs de l'antiquité : ceux qui les traduiſent y ajoutent le défaut de patience, & le plus ſouvent une connoiſſance très-médiocre dans le Grec.

Nous ſommes bien perſuadez que le Préſident Couſin ne court pas cette carriére, mais du moins il auroit dû ſe ſervir

de termes équivalents à ceux du texte. J'ignore le Grec ; mais je ſuis perſuadé que le mot de *barre* ſur laquelle on mettoit la corne n'eſt autre choſe que l'arbrier ou le canal ſur lequel on mettoit la fléche, & cette corne n'étoit autre choſe qu'une boëte longue & ronde qui appuioit contre la corde ou le cable de l'arc briſé, dans laquelle le talon du trait entroit ; ce qui faiſoit que la corde prenoit le fond de cette boëte dans toute la capacité de ſon diamétre, & celui-ci imprimoit la même force au talon du trait. On ne laiſſe pas malgré tout cela de comprendre ce que Procope veut dire, auſſi bien que le Traducteur. Le Grec parle ici des baliſtes du ſecond rang, qui jettoient de gros ſoliveaux. *L'on met dans le creux de la corne*, dit-il, *une fléche qui eſt plus courte que les ordinaires, mais qui eſt quatre fois plus groſſe.* Si cette fléche n'eût été que quatre fois plus groſſe que les fléches ordinaires, il n'eût pas dit plus bas qu'il falloit pluſieurs hommes pour bander des deux côtez des cordes, c'eſt-à-dire qu'il y avoit un treuil & des hommes de chaque côté. Si le trait avoit été ſi petit, il n'eût pas fallu tant de puiſſance pour amener les bras & la corde à ſon arrêt, car un trait quatre fois plus gros qu'une fléche ordinaire ne l'étoit pas beaucoup. Paſſons aux différens poids des pierres des catapultes & des traits de la baliſte, qui ſe réglent ſur le plus ou le moins de diamétre des trous des chapiteaux. Je tire tout ceci de Vitruve, qui nous donne les proportions des pierres de la catapulte ſous le nom de baliſte que nous allons inſerer ici, laiſſant à de plus habiles l'éxamen de ces proportions.

La catapulte, qui jette une pierre de deux livres, doit avoir les trous de ſes chapiteaux de la largeur de cinq doigts. Si la pierre eſt de quatre livres, ils doivent être de ſix à ſept doigts : ſi elle eſt de dix livres, il ſera de huit doigts : ſi elle eſt de vingt livres, il ſera de dix doigts : ſi elle eſt de quarante livres, il ſera de douze doigts & trois quarts : ſi elle eſt de ſoixante livres, il ſera de treize doigts, & d'une huitiéme partie : ſi elle eſt de quatre-vingt livres, il ſera de quinze doigts : ſi elle eſt de ſix vingt livres, il ſera d'un pied & demi & d'un demi doigt : ſi elle eſt de cent ſoizante livres, il ſera de deux pieds & cinq doigts : ſi elle eſt de deux cens livres, il ſera de deux pieds & ſix doigts : ſix elle eſt de deux cens dix livres, il ſera de deux pieds & ſept doigts : ſi elle eſt de deux cens cinquante livres, il ſera de deux pieds & onze doigts & demi.

Vitruv. l. 18. lib. 17.

ARTICLE XXIV.

Méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs batteries de baliſtes & de catapultes. Qu'elles n'étoient point différentes des nôtres de canons & de mortiers. Preuves tirées de la Colonne Trajane.

C'Eſt une choſe ſurprenante que parmi cette foule d'Ecrivains Grecs & Latins de l'antiquité, Hiſtoriens & militaires, il ne s'en trouve aucun qui ſe ſoit aviſé de nous donner la conſtruction des batteries de baliſtes & de catapultes; ils s'en tiennent au terme général de batterie, & ne vont pas plus loin. Ils nous laiſſent à deviner, ce qui n'eſt pas une petite affaire. Les Modernes, qui ont traité de leur milice pour ſe diſpenſer de cette fatigue, laiſſent là leurs Lecteurs : c'eſt ce que nous n'aurons garde de faire, puiſqu'il eſt en notre pouvoir de trouver ce qu'ils ont cherché inutilement. Ceux qui liſent pour leur propre inſtruction comme pour celle des autres, ſe tirent aiſément d'affaire par les circonſtances des faits qu'ils éxaminent, ſur leſquels ils méditent avec ſoin. L'expérience de la guerre aide beaucoup, on lit avec attention les commencemens comme les ſuites d'un ſiége, & le plus ſouvent les ſorties ſur les travaux des aſſiégeans nous mettent ſur la voie de la vérité.

Polybe nous a beaucoup ſervi, parce qu'il eſt homme du métier, & par conſéquent plus éxact que les autres dans la deſcription des ſiéges qu'il rapporte. Nous ne devons pas moins à Thucydide, à Xénophon, à Céſar, à Joſéphe, & même aux Auteurs Grecs de la moienne antiquité; ce n'eſt pas qu'ils nous expliquent la maniére dont ils mettoient ces ſortes de machines en batterie, aucun n'en parle; on en juge ſeulement par les circonſtances des ſorties des aſſiégez, & par certains termes, certaines phraſes qu'ils lâchent ſouvent ſans deſſein, & en parlant de toute autre choſe. Polybe eſt celui de tous dont nous tirons le plus de lumiéres, & l'on conjecture aiſément par ce qu'il rapporte que les batteries de baliſtes & de catapultes ne différoient en rien de celles de nos canons & de nos mortiers, quand même les monumens de pierre ne nous mettroient pas en droit de décider ſur cette matiére. Nous ne ſommes donc

pas les premiers qui aient penſé comme les Anciens ſur ces ſortes de choſes : car tout ce qui tend à notre conſervation, tout ce qui ſert à nous couvrir eſt naturel à l'homme comme aux bêtes. Ces ſortes de précautions devoient être les mêmes chez les Anciens que chez les Modernes. L'inſtinct même ſuffit pour cela ſans l'aide de la raiſon, & cet inſtinct nous eſt aſſez commun avec les bêtes, s'il eſt faux qu'elles manquent abſolument de l'autre : car l'on voit dans une infinité d'animaux les ruſes & les ſtratagêmes les plus ſurprenants, chacun dans ſon eſpéce ; les uns ſe terriſſent pour n'être pas pris, les autres en cherchent d'autres pour n'être pas tuez, comme nous nous couvrons & nous terriſſons dans nos approches & dans nos batteries, pour empêcher que les aſſiégez ne les démontent, qu'ils ne les voient, ou qu'ils ne nous voient nous-mêmes. Tout ceci n'eſt que pour faire voir qu'il y a des pratiques & des méthodes que la ſeule néceſſité fait aiſément imaginer, & que les premiers qui s'en ſervirent n'eurent pas plus de raiſon de s'en glorifier & de s'en faire fête, qu'un homme qui voudroit tirer vanité & faire preuve de ſon eſprit pour avoir pris ſon manteau dans le mauvais tems, ou de s'être mis ſous quelque abri de peur de la pluie ou de la grêle.

Nous ſommes perſuadez que la premiére fois qu'on ſe ſervit du canon dans les ſiéges, on éleva des batteries toutes ſemblables à celles d'aujourd'hui. Cela ſe voit dans les Auteurs qui ont écrit le ſiége de Conſtantinople par Mahomet II. & celui de Rhodes par le même Conquerant. Il y avoit cependant fort peu de tems que l'artillerie étoit inventée. Voudroit-on que les Anciens qui ſont nos maîtres, euſſent été ſi dépourvûs de ſens & d'eſprit, que de n'avoir pas penſé à l'égard de leurs machines de jet & de leurs approches ce que nous avons imaginé à l'égard des nôtres ? On ſe tromperoit fort : nous n'aſſûrerons rien de notre chef ſur cette matiére, nous irons plus loin, nous démontrerons par de puiſſans témoignages. Polybe ne laiſſe aucune ſorte de doute là-deſſus, c'eſt dans un paſſage de ſon neuviéme Livre. Le voici.

Depuis la galerie, ou paralléle, *qui étoit entre les deux tours, on creuſa deux paralléles où l'on dreſſa trois batteries de baliſtes, dont une jettoit des pierres* (a) *du poids d'un talent, & les deux au-*

(a) *Dont une jettoit des pierres.*] Notre Auteur confond ici la baliſte avec la catapulte, car ailleurs il appelle baliſtes les machines qui lançoient de gros traits. Le talent faiſoit environ ſoixante de nos livres : la mine en peſoit huit ; ainſi les groſſes baliſtes ou catapultes jettoient un poids de deux cens cinquante-quatre livres.

tres des pierres de trente livres. Ces machines étoient donc placées dans la paralléle ou place d'armes, ſur une même ligne, & dans un eſpace aſſez large pour les exécuter. Les terres tirées du foſſé & jettées du côté de l'ennemi, devoient être aſſez élevées pour couvrir les machines contre les coups de celles des aſſiégez. Ces terres devoient être ſoutenues par un faſcinage piqueté : car des claies, quelque induſtrieuſement qu'elles fuſſent accommodeés, n'euſſent jamais pû ſoutenir le poids des terres, & les empêcher de s'ébouler. Nos batteries ſont-elles conſtruites autrement ? Celles-ci, dont parle mon Auteur, étoient enterrées comme nous les appellons, c'eſt-à-dire que la plate-forme eſt au deſſous du rès de chauſſée, ou du niveau de la campagne qu'on a creuſé exprès, où l'on pratique des ouvertures ou des embrazures pour tirer à couvert. Les Anciens, dans certains cas, élevoient leurs batteries & les dreſſoient ſur le rès de chauſſée par des terres tranſportées, qui formoient le parapet, qu'on élevoit ſelon la hauteur des machines, & à proportion de celles des murailles & des tours des aſſiégez, pour n'en être pas vûs & incommodez dans leurs batteries des coups plongeans de leurs fléches & de leurs baliſtes.

La conſtruction des batteries de baliſtes eſt claire dans les Anciens, & à l'abri de toute chicane, comme nous le démontrerons dans un moment ; mais il n'eſt pas aiſé d'arriver à la certitude à l'égard de celles des catapultes. Il n'y a rien de fort aſſûré, ni rien où un Auteur puiſſe ſignaler ſon érudition par ſes recherches & par les témoignages des Ecrivains tant de l'antiquité la plus reculée, que de ceux de la plus baſſe, ſans recourir à la voie des conjectures qui naiſſent du bon ſens, & où la raiſon puiſſe mettre par tout le pied, en montrant qu'on ne pouvoit faire autrement que nous le penſons, & ce que nous penſons eſt qu'elles ne pouvoient être conſtruites que ſur le pied des nôtres par la ſtructure & la nature de ces ſortes de machines, dont les différens tirs & le ſervice étoient les mêmes que ceux de nos mortiers. Il falloit donc qu'ils élevaſſent un épaulement A, tout ſemblable à celui que nous dreſſons dans nos batteries de mortiers, mais beaucoup plus haut, à cauſe de la hauteur du montant des catapultes B. C'eſt un jeu d'imagination heureux, dira quelqu'un, mais tout-à-fait incertain, puiſque vous n'avez aucune preuve de ces ſortes de batteries. Nous répondrons à cela qu'il n'y en a point de plus forte & de meilleure que celle que l'on tire de la nature de ces machines,

& que leurs tirs & leurs différens pointemens étant les mêmes que ceux de nos mortiers, on ne ſçauroit conſtruire & élever d'une autre façon ces batteries qu'en ſuivant la méthode que nous pratiquons aujourd'hui dans nos ſiéges. Nous ſommes même perſuadez qu'on ne ſçauroit trouver une méthode différente de celle dont nous uſons, & tout eſprit raiſonnable ne ſçauroit en diſconvenir.

A l'égard des batteries de baliſtes, nous avons dit plus haut qu'elles étoient claires & manifeſtes; mais nous avouerons en même tems que nous n'avons rien trouvé dans les Auteurs anciens qui puiſſe nous fournir de preuves certaines de la conſtruction de ces batteries. Les peines que nous nous ſommes données pour cette découverte, ont éxercé notre patience au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Nous avons conſulté plus de cent Auteurs ſans en apprendre la moindre nouvelle. Que faire, diſois-je, ſinon de traiter cette matiére comme nous avons fait les batteries de catapultes. Je diſois qu'elles ne pouvoient être conſtruites autrement que les nôtres, & que les Anciens ne pouvoient imaginer autre choſe que d'ouvrir des embrazures dans l'épaiſſeur de l'épaulement comme celles de nos canons, pour y faire paſſer le canal ſur lequel on poſoit le gros trait: indépendamment même de ce canal il falloit que ces ſortes de machines tiraſſent à travers d'une embrazure à cauſe de leurs tirs, qui étoient directs comme ceux de nos canons. Voilà ce que j'avois penſé & conjecturé d'abord ſur ces ſortes de machines. Mais quel fut mon étonnement, lorſqu'en feuilletant par hazard la Colonne Trajane, je trouvai une batterie de baliſtes toute conforme aux nôtres de canons? Cette découverte, à laquelle je ne me ſerois jamais attendu, me ſurprit d'autant plus agréablement, que je ne la cherchois point dans les monumens antiques, & que je déſeſpérois de la faire. Malgré ma hardieſſe à hazarder mes conjectures dans l'épaiſſeur d'une nuit de tant de ſiécles, je ne laiſſois pas que d'avoir ſur cette matiére aſſez de défiance de moi-même, pour voir qu'il ne feroit pas bon pour moi de m'engager dans un tel poſte, où je prévois que je ne pourrois ſoutenir contre les attaques des Critiques. Je m'y étois pourtant réſolu, lorſque le hazard m'en a tiré pleinement.

Nous ne donnerons pas l'explication de cette Figure ſelon les idées des Antiquaires, nous croions que c'eſt un ſiége où les Romains ſont engagez. Il paroît qu'ils ſont attaquez dans leurs lignes par les Daces, qui viennent pour la ſecourir, & qu'ils

Digitized by Google

NE TRAJANE.

Digitized by Google

ſont repouſſez par une ſortie des aſſiégeans. On voit une batterie A, où l'on apperçoit une baliſte B, où paroiſſent les deux montans C, le traverſant D, & le canal E, où l'on mettoit les gros traits. Il y a deux hommes qui la ſervent entre les deux merlons F, tout cela ſur la même méthode que nous obſervons dans nos batteries de canons. Elle eſt compoſée de poutres comme les murailles de Bourges, aſſez bien imaginée pour des Sculpteurs mal-habiles, très-ignorans dans la perſpective, & qui ajoutoient à cela une idée aſſez confuſe de ces ſortes d'ouvrages, & de la baliſte même, qui a quelque conformité avec la nôtre. Voilà donc un fait conſtant. On voit une autre baliſte G. ſur les murs de la ville toute ſemblable à la premiére A. Tout cela indique un ſiége, & les aſſiégeans attaquez dans leurs lignes: ce qui, ce me ſemble, n'avoit pas été remarqué par ceux qui ont écrit ſur la Colonne Trajane.

Cette heureuſe découverte nous met en poſſeſſion de donner la batterie de baliſtes (2) avec ſes embrazures (3): car nous ne voions pas qu'on pût les conſtruire autrement que les nôtres; mais nous ſommes perſuadez que l'épaulement, ou les merlons (4), étoient beaucoup plus élevez que ceux des nôtres, parce que la charpente des baliſtes de ſiége étoit fort haute. On donnoit moins d'épaiſſeur aux terres que nous ne faiſons, & l'on s'élevoit davantage, proportionnant ſeulement l'épaiſſeur à la hauteur. Nous ne doutons pas même que les Anciens ne les fiſſent quelquefois d'un aſſemblage de poutres couchées les unes ſur les autres en long & de travers, & rangées à diſtances égales entr'elles, & que les vuides qu'elles laiſſoient ne fuſſent remplis de terre ou de gazons.

Nous n'avons pas été ſi heureux dans les batteries de catapultes (5), nous n'avons rien trouvé de leur conſtruction. Ce n'eſt pas un petit embarras pour un Auteur qui cherche, dira quelqu'un, je l'avoue; mais il n'eſt pas grand non plus: car ſi le Lecteur éclairé conſidére attentivement la nature des tirs de la catapulte comme ſa conſtruction, il ne peut diſconvenir que ces ſortes de machines obligeoient néceſſairement les Anciens de les placer derriére un épaulement, tout ſemblable à nos batteries de mortiers, ſans y rien ajoûter, ſinon dans la hauteur de cet épaulement, comme dans celle des merlons de la baliſte. Cela eſt évident à tout eſprit raiſonnable, & tout eſprit raiſonnable ne ſçauroit inventer une méthode différente pour empêcher ces machines d'être vûes des aſſiégez dans des cas

ſemblables. Le montant des catapultes étoit fort élevé, il falloit donc qu'on élevât l'épaulement (6) à proportion de la hauteur du montant. Cela ne pouvoit être autrement, nous n'avons aucune autre preuve à donner que ce qui ſe préſente naturellement à l'eſprit. Nous tenons bon dans ce poſte, puiſque nous n'en avons pas de meilleur à prendre, ni de plus aſſûré.

Nous aurions ſouhaité que l'Auteur de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe, l'eût pris pour lui comme nous le prenons pour nous; il décide un peu hazardeuſement & ſans preuves ſur l'autorité des Auteurs modernes qui ont écrit des machines des Anciens. Il eût mieux fait de ſe tenir dans le doute & dans un eſprit de ſuſpenſion & de pyrrhoniſme, & ne rien aſſûrer dans les choſes où les faits nous manquent, & ſur la foi de ces Ecrivains. C'eſt hazarder beaucoup que de dire comme lui, dans la comparaiſon qu'il fait de ces machines avec nos canons, *qu'avec les baliſtes & les catapultes on ne pourroit tenir contre le canon par deux ou trois raiſons. La premiére, parce qu'elles ne pourroient pas en être à couvert, comme le ſont aujourd'hui les canons ſur les murailles d'une ville aſſiégée par le moien des embrazures, qui ne laiſſent voir que la bouche de la piéce; au lieu que ces machines anciennes étoient pour la plûpart hautes & élevées, & par conſéquent découvertes aux aſſiégeans.*

Hiſt. de la Milice franç. p. [illegible].

L'eſtime que je fais des productions de ce ſçavant Jéſuite, eſt très-compatible avec la liberté que je vais prendre. Si je ne me trompe, je ne vois pas qu'il ait trop bien raiſonné. Je remarque qu'il ne penſe pas toujours juſte, lorſqu'il s'écarte de la route qu'il s'eſt preſcrite de parler en Hiſtorien. Il ne faut pas s'en étonner, & c'eſt beaucoup même qu'un Auteur qui fournit mille choſes qui ſont hors de ſon métier, car la guerre n'eſt pas le ſien, tombe ſi peu ſouvent dans certaines fautes peu ſupportables, & je l'admire en bien des endroits. Dans cet article il me permettra de lui dire qu'il ſe trompe à l'égard des batteries de jet des Anciens. S'il faut l'en croire, ces batteries étoient nues & découvertes, & expoſées à tout l'orage des fléches & des machines des aſſiégez. Cela ne ſe voit pas dans les Hiſtoriens de l'antiquité, dans aucun même. Il appuie trop ſur cette opinion, qui ne ſçauroit tenir la campagne un ſeul inſtant contre l'autorité de Polybe, de Tite-Live, & de tant d'autres, qui diſent formellement qu'on n'alloit pas ſeulement à couvert du camp aux travaux, mais encore que ces travaux étoient à l'épreuve de toutes ſortes d'armes de jet, comme ſont les nôtres, que

T. 2. 20.

BATTERIE

que nous proportionnons à la force & à la violence de nos machines, comme ils faiſoient à celles des leurs.

Les Anciens étoient donc en effet des bêtes de négliger de couvrir leurs batteries par de bons épaulemens. Ne ſe couvroient-ils pas à leurs batteries de beliers, à leurs tours & par tout par des blindes de toute eſpéce? Tout eſt rempli de ces ſortes de travaux. Il les fait raiſonnables en ces endroits, & inſenſez, ou pour mieux dire, bêtes dans leurs approches & leurs batteries. S'il avoit éxaminé un peu plus patiemment qu'il n'a fait les Auteurs, (car dans cet éxamen le bon ſens ſuffit,) il auroit vû qu'ils ſe terriſſoient à leurs batteries de jet pour cacher leurs machines, qui étoient le but principal des aſſiégez, & ils y travailloient avec une attention extraordinaire. Ils outroient même les précautions, tant ils ménageoient la vie de leurs ſoldats. Je voudrois bien ſçavoir où cet Hiſtorien a trouvé toutes ces raretez, & où il a appris que les Anciens ignoroient l'uſage des embrazures. N'en pratiquoient-ils pas par tout dans la conſtruction de leurs murailles & dans les fortifications de leur camp? Les embrazures ne ſont-elles pas évidentes dans la Colonne Trajane? Pouvoient-ils éviter d'en faire? La néceſſité d'en ouvrir n'étoit-elle pas viſible, puiſque la nature de ces machines l'éxigeoit? Pouvoient-ils les conſtruire autrement que les nôtres? Falloit-il un Archiméde pour imaginer une choſe ſi ſimple, & ne pas imiter les Architectes dans la conſtruction de leurs murailles? Croit-on de bonne foi, que ce grand Géomêtre fut le premier qui eût ouvert des embrazures dans l'épaiſſeur du bas des murailles de Syracuſe, pour y mettre ſes baliſtes en batterie, & qu'il eût poſé ſes catapultes au bas & derriére les murs de la ville pour n'être pas vûes des aſſiégeans? Cette méthode étoit auſſi ancienne que les machines, elle ſortit des machines mêmes. Plutarque dit que ce grand homme avoit fait des ouvertures dans l'épaiſſeur des murailles, où il avoit placé des ſcorpions *, qui n'aiant pas beaucoup de portée, bleſſoient ceux qui en approchoient, & n'en étoient pas apperçûs. Ces ouvertures ſont-ce autre choſe que des embrazures pratiquées dans le mur?

* Baliſtes.

Je ſerois encore curieux d'apprendre où le Pére Daniel a lû que ces ſortes de machines de jet fuſſent ſi fort compoſées & ſi fort élevées, qu'on ne pût les mettre à couvert des coups des aſſiégez. Seroit-ce dans Lipſe, ou dans les autres Auteurs antiquaires guerriers qui n'y ont rien compris? Le tir des cata-

pultes étoit toujours paraboliques, rarement direct, quoiqu'on tirât quelquefois de la ſorte; alors on ouvroit des embrazures. Il leur ſuffiſoit, au premier égard, de voir l'endroit où l'on vouloit chaſſer les corps, & leur donner le point ou le dégré d'élévation néceſſaire ſelon que les machines étoient proches ou éloignées. Selon cet Auteur la nature de ces machines ne permettoit point de les couvrir & de les garantir des coups des aſſiégez, c'eſt de quoi toute perſonne raiſonnable ne conviendra pas. La catapulte même devenoit ſouvent baliſte, lorſqu'on y ajoutoit le canal ou la goutiére pour recevoir & lancer les gros traits, ou pluſieurs fléches à la fois comme à cartouches; & lorſqu'on trouvoit à propos de ſe ſervir de ce moien, on démaſquoit les embrazures.

Le Pére Daniel fonde ſon raiſonnement ſur les machines creuſes & imaginaires de Lipſe, de Choul, de Stéwéchius, de Perrault & de grand nombre d'autres. Il eût mieux fait de ſe moquer de toutes ces viſions que de les croire vraies: car il eſt viſible que ces machines ſont fauſſes & abſurdes, & très-propres à tromper les ſimples, & non un Auteur auſſi éclairé que cet Hiſtorien, d'ailleurs ſi eſtimable. Car c'eſt les croire vraies, dès qu'il prétend que la hauteur de la charpente n'auroit pû permettre qu'on les mît à couvert contre les coups des aſſiégez, comme nous faiſons dans nos batteries de canons & de mortiers.

ARTICLE XXV.

Que les Anciens ne nous ont point impoſé à l'égard de leurs machines de guerre, qu'elles ſont vraies & inconteſtables. Quelques obſervations ſur la baliſte. Effets ſurprenans de cette machine.

IL n'eſt pas vraiſemblable que les Anciens aient voulu mentir & impoſer à la poſtérité, comme à ceux de leur tems, ſur leurs machines de jet. Quand même ils ſe ſeroient donnez le mot de main en main & de ſiécle en ſiécle, ils ne fuſſent jamais venus à bout de tromper la crédulité la plus groſſiére. Ils n'euſſent pû échaper à la critique des Ecrivains de leur tems, & aux plaiſanteries des gens de guerre. Il ſe trouve pourtant des gens d'eſprit qui ne croient rien ou fort peu de

choſes de ces machines. Ils prétendent que ces prodiges de méchanique, que les Auteurs anciens débitent en abondance, ne ſont que des réveries ou des traditions très-incertaines dont il faut beaucoup rabattre. Ils ne peuvent s'imaginer que leurs baliſtes & leurs catapultes pûſſent chaſſer & lancer des maſſes ſi prodigieuſes, des roches entiéres à une ſi grande diſtance. Ces véritez étoient trop expoſées au grand jour pour que ceux qui n'en étoient pas les témoins oſaſſent les conteſter; & ſi quelqu'un de leur tems ſe fût aviſé de le faire, on l'eût trouvé tout auſſi étrange qu'un homme qui douteroit aujourd'hui de l'effet de nos canons, de nos mortiers & de nos mines, qui tiennent bien plus du prodige & de l'incroiable à l'égard de ceux qui ne les ont pas vûes, que les machines des Anciens; & cependant elles ſont véritables.

Quand on leur dit que tous les Hiſtoriens & les Auteurs militaires de l'antiquité ſont unanimes ſur ce point, qu'il y en a un très-grand nombre qui en ont écrit & donné la deſcription, & qu'on ne ſçauroit ſans opiniâtreté les révoquer en doute, ils répondent que cela eſt faux, & que ſi ces machines étoient véritables & qu'elles ſe trouvaſſent décrites dans ces Auteurs, il y en a de telles dont on ne manqueroit pas de faire un bon uſage, & que toutes ces deſcriptions ſont de pures imaginations, puiſque les Modernes les ont cherchées inutilement, & que ceux qui en ont donné les figures ſont auſſi fous que ceux qui les croient véritables. Encore une fois, quand on leur parle de cela, on diroit à leur contenance, à leurs diſcours & à leur mine, qu'on leur conte un roman. Semblables au Pére Théophile Rainaud, qui ſoutenoit vigoureuſement & opiniâtrément que la Rochelle n'étoit pas priſe, quoiqu'il y eût trois ans que nous en fuſſions les maîtres.

Il n'y a rien de plus vrai que les effets de la baliſte & de la catapulte étoient tels, qu'ils approchoient preſque de la portée de nos bouches à feu, ou du moins leurs tirs & leurs coups étoient plus certains & plus juſtes que ceux de nos fuſils & de nos canons. Nous devons d'autant moins douter des effets ſurprenans de ces deux machines, que le principe du mouvement, qui nous avoit été ſi longtems caché, nous eſt aujourd'hui connu par la découverte que nous en avons faite dans les Auteurs mêmes. L'on pourroit faire voir encore, indépendamment de cette découverte, que ces machines que les opiniâtres regardent comme chimériques à l'égard de leurs effets, ont été connues & exé-

cutées du tems de nos péres, non ſeulement du régne de Philippe Auguſte, qui en rendit l'uſage un peu plus commun; mais encore au quinziéme ſiécle, près d'un ſiécle après l'invention de la poudre, & dans le tems même que les canons étoient en uſage. Une infinité d'Auteurs contemporains ſeront mes garants. De ſi grandes autoritez rendent un fait d'autant plus certain, que les Auteurs qui en ont été les témoins ſont en très-grand nombre. Voilà des preuves contre leſquelles il eſt impoſſible que l'opiniâtreté la plus outrée puiſſe jamais tenir la campagne, quand nous ne décendrions pas auſſi bas dans les ſiécles que nous faiſons. Il eſt des machines de jet des Anciens comme des nôtres : ſi elles venoient à ſe perdre, un homme ſeroit-il bien raiſonnable s'il nioit leur éxiſtance malgré les écrits qui nous reſteroient encore ?

La découverte de ces deux machines, & l'expérience que nous en avons faite, ſont de ces véritez ſur leſquelles on ne diſpute jamais. On peut chicaner ſur les dogmes, mais les faits n'ont qu'une face. On dira même, & on l'a déja dit, que ce que nous avons exécuté en petit, & dont ceux qui l'ont vû ont été ſurpris, ne ſçauroit réuſſir en grand. Le célébre M. de Varignon, qui ne s'étoit pas trouvé à l'expérience de ces deux machines, & qui ne les avoit pas vûes, nous tint ce langage ; mais il changea, & il revint bientôt dès qu'il en eut conſidéré la ſtructure & les forces agiſſantes. Il s'étoit imaginé des frottemens ; mais dès qu'il s'apperçut qu'il n'y en avoit aucun, il dit qu'il jetteroit trois milliers & au-delà avec ces ſortes de machines, s'il pouvoit trouver d'aſſez groſſes poutres pour y percer des trous propres à y introduire les forces.

Ce ne ſont pas les ignorans & les petits eſprits qui ſont incrédules à l'égard de ces machines, dont on raconte tant de choſes merveilleuſes ; mais bon nombre de Sçavans, de Phyſiciens, de Géomêtres, de Méchaniciens très-habiles & très-éclairez, qui ne croient pas poſſible ce qui n'eſt pas à la portée de leur vûe, fondez peut-être ſur cette opinion des Métaphyſiciens, que rien n'eſt poſſible que ce que l'on peut concevoir Or eſt-il, diront ces ſortes de gens, que nous ne concevons pas par quelle puiſſance, par quels reſſorts ces machines pouvoient enlever & pouſſer au loin de ſi lourds fardeaux, elles ſont donc fabuleuſes ; cet argument n'eſt-il pas bien concluant ? Nous ne le laiſſerons pourtant pas ſans replique ; mais nous nous y prendrons d'une maniére qui ne ſente pas le pédant, par une rétorſion en forme,

mais ſeulement par une ſuppoſition qui faſſe connoître que les hommes croient ſouvent impoſſible ce qui eſt très-ſimple, & très-ſouvent à la portée des ignorans ſenſez.

Suppoſons qu'au ſiége de Marſeille par Céſar, un inconnu ſe fût préſenté à ce grand Capitaine, & qu'il lui eût dit : Je vois bien, Céſar, que la priſe de cette place te tient au cœur, tu multiplies, tu éléves en vain tes travaux pour réuſſir dans ton entrepriſe. Tu n'en viendras jamais à bout, ou ce ne ſera qu'après une perte infinie de tes ſoldats & de tes Officiers, qui te ſont ſi chers. Si tu daignes m'écouter & ſuivre mon avis, je te livre la place en fort peu de jours ſans la perte d'un ſeul homme. Regarde cette graine noire que j'ai dans ma main. J'en ai ici ſuffiſamment pour l'uſage que j'en veux faire, ſi tu me le permets, & ſans que tu te donnes tant de peine & ſans t'amuſer à de nouveaux ouvrages. Je veux par le moien de cette graine renverſer & faire ſauter ces tours hors de leurs fondemens, & les enlever auſſi haut que ta vûe peut s'étendre. Je les ferai ſauter & pirouetter en l'air comme une bale de tripot, avec un fracas de ruïnes & un bruit ſemblable à celui de la foudre. Jupiter n'en a jamais tant fait dans ſa plus mauvaiſe humeur. On te prendra pour Jupiter lui-même, après quoi il te ſera libre d'entrer dans la place, que tu trouveras toute ouverte. N'eſt-il pas vrai que cet inconnu auroit paſſé pour un fou & un inſenſé dans l'eſprit de Céſar, & dans celui de tous ceux qui l'auroient écouté ? N'auroit-on pas dit qu'une double doze d'elébore auroit ſuffi à peine pour le guérir d'une ſi étrange folie ? N'auroit-il pas fait le ſujet des plaiſanteries de l'armée Romaine ? Combien ſe fût-il trouvé de beaux eſprits qui s'en fuſſent divertis ? Et cependant cet inſenſé n'eût rien avancé, ni rien aſſûré que de véritable, & n'eût paſſé pour tel que dans l'imagination de ceux de ſon tems, qui eſtimoient impoſſible & incroiable tout ce qu'ils ne pouvoient concevoir des reſſorts du feu, quoique très-convaincus de la force de ceux de l'air par l'effet de leurs baliſtes & de leurs catapultes. Le ſecret de cet homme ne conſiſtoit que dans l'art d'enfermer les parties ignées dans une ſeule chambre, & de les faires partir toutes enſemble dans un tems infiniment petit : au lieu que le ſecret des Anciens étoit d'enfermer celles de l'air dans ce nombre infini de cellules qui compoſent les fibres ou les tuiaux dont les cordes, qui ſe débandent par le moien de la détente, & qui agiſſent tous enſemble dans le même inſtant, ſont compoſées.

Nous ne doutons pas même que Céſar ne ſe fût moqué d'Archiméde lui-même, s'il eût été de ſon tems, & qu'il lui eût propoſé un expédient ſemblable, il l'eût pris pour un vieux rêveur, tout Céſar qu'il étoit, c'eſt-à-dire, le plus grand Capitaine & le plus univerſel génie de ſon ſiécle. Encore un coup, il s'en fût moqué, parce que ne pouvant concevoir ce miſtére, il n'auroit pû s'imaginer qu'il fût poſſible.

Si le même homme ne ſe fût point rebuté & qu'il fût revenu encore à la charge, & qu'il lui eût dit : Permets, Céſar, que je faſſe fondre dix gros tubes de fonte ou de fer de dix pieds de longueur, je prétens y mettre ſeize livres de ma graine noire, & un globe de fer fondu du poids de vingt-quatre livres que j'y introduirai, je mettrai le feu à cette graine par un petit trou pratiqué dans l'épaiſſeur du tube ou du cilindre percé par le milieu, & dans peu de tems je m'engage de ruïner, de renverſer & d'ouvrir ces murs qui te paroiſſent ſi redoutables, de faire taire ces machines énormes des aſſiégez, de les démonter & de les mettre en piéces dans un moment. Auroit-on ajoûté plus de foi à cet inconnu ? Ne l'eût-on pas renvoié comme un inſenſé ? Qui en doute ; & cependant il n'eût rien promis, ni rien propoſé que de véritable, & qu'il n'eût fait voir par l'expérience de ces cilindres percez.

S'il fût revenu encore à la charge, car la vérité ne ſe rebute jamais pour s'inſinuer dans ceux mêmes qui la rebutent le plus, lorſqu'il ne s'agit que de l'expérience pour la prouver ; s'il fût revenu, dis-je, & qu'il eût dit : J'ai trois globes ou ſphéres creuſes de fer fondu du poids de cent cinquante livres, je les remplirai de ma graine, permettez qu'une de vos catapultes en chaſſe une dans la ville, je prétens qu'elle écraſera, brûlera la maiſon ſur laquelle elle tombera, & qu'elle s'ouvrira un paſſage juſques dans la cave ; & lorſque le feu aura pris à la graine par le moien de ſa fuſée, ce globle crévera, les éclats s'étendront de toutes parts, tueront, eſtropieront, & enleveront tous ceux qui ſe trouveront à portée, ou ſur la voûte de la cave. N'eſt-il pas vrai qu'il n'eût rien propoſé de tout ce que je viens de dire qu'il ne l'eût fait voir par les effets ? Nous ſuppoſons enfin qu'on l'eût écouté, & qu'il eût fait voir toutes les vertus de ſa graine ; qui méritoit le mieux de lui ou de ſes moqueurs la double doze d'élébore ?

Ceci peut être appliqué à plus juſte titre à mes gens qu'à Céſar, qui ne connoiſſoient point cette graine comme nous, ni par

conſéquent qu'on peut enfermer les parties du feu comme celles de l'air. Si nous n'avions pour tout abri & pour tout appui que le témoignage de quelques Auteurs anciens peu connus ou peu eſtimez, & qu'il s'en trouvât un nombre d'autres, & même un ſeul qui eût écrit que ces machines de jet étoient de pures imaginations, on auroit quelque ſujet de douter de leur éxiſtance. S'en eſt-il trouvé un, parmi une ſi grande multitude, je ne dis pas qui ait douté de cette exiſtance, mais qui ait marqué le moindre doute? Il n'eſt pas juſqu'aux Poëtes, juſqu'aux Orateurs qui n'en aient parlé, & ſérieuſement ſans mentir & ſans hiperbole. Nous n'aurons garde d'emploier ces ſortes d'autoritez, ce ſeroit de l'érudition perdue. Un homme de notre métier n'a garde de ſe ſignaler par ces ſortes de citations. Les Hiſtoriens & les Ecrivans dogmatiques ſeront nos garants. Nos Commentateurs nous fourniſſent une foule d'éxemples, entr'autres Juſte-Lipſe dans ſon *Poliorceticon*; & s'il étoit auſſi juſte dans ſes raiſonnemens, qu'il eſt abondant en éxemples & en citations, quoiqu'il n'ait pas tout dit, nous nous ſerions diſpenſez de tant de lectures, d'éxamen & de recherches, pour recourir aux ſources.

L'Hiſtorien de la Milice Françoiſe a mieux trouvé ſon compte dans le peu qu'il avoit à dire des machines des anciens Grecs & Romains, comme de celles des François, qui les tenoient d'eux. Mais cet Hiſtorien aiant ſuivi Lipſe dans ſes raiſonnemens, comme dans ſes conjectures, & quelques autres Ecrivains qui ont traité de cette ſorte de littérature, nous les laiſſerons-là: nous n'en avons que faire, puiſqu'ils *avouent eux-mêmes qu'ils ne font que deviner ſur le texte des anciens Auteurs plutôt que de nous donner de véritables idées des Auteurs qu'ils commentent.* Ce ſeroit ſans doute beaucoup, s'ils ne faiſoient que deviner. Nous leur paſſons l'incompréhenſibilité de la ſtructure, & nous ne ſçaurions être ſurpris qu'ils en aient été effraiez, puiſqu'ils ont commencé leurs recherches par où il falloit finir. Ils euſſent mieux fait d'aller droit au principe du mouvement, qui les conduiſoit infailliblement à la conſtruction; & comme ils ont erré ſur le premier point, ils ne pouvoient manquer de s'écarter dans le ſecond. Tout cela & les figures de leurs machines imaginaires ont ſauté de Commentaire en Commentaire, ſans que l'on y ait rien changé, non plus qu'on feroit d'une choſe conſacrée où il n'eſt pas permis de toucher. J'admire que le Pére Daniel ait pû ſe réſoudre à les adopter, car il paroît aſſez qu'il n'y

Hiſt. de la Milic. Franç. t. 1.

ajoûte foi que par proviſion. J'aurois ſouhaité encore qu'il n'eût rien dit de ce qu'il nous apprend de la portée des baliſtes, peut-être n'y a-t-il pas pris garde. Je ne ſçai dans quelle ſource il a puiſé cette portée. Il dit que *les plus grandes baliſtes*, ſous le nom de catapultes, *lançoient des dards de trois coudées de long, & dont le corps étoit gros & ferme. Leur portée étoit d'un ſtade, c'eſt-à-dire, de cent vingt-cinq pas ; il n'y avoit point de cuiraſſe qui fût à l'épreuve de ces traits, & pluſieurs hommes de file en étoient percez.*

Ibid. l. 3. ch. 2.

Le ſtade Grec étoit de 130.

Il y a ici deux fautes, qui ne ſçauroient être imputées à ce ſçavant Hiſtorien, mais à l'Auteur qu'il peut avoir conſulté. Premiérement, les plus groſſes baliſtes chaſſoient des traits beaucoup plus longs & d'une groſſeur conforme à leur longueur, & même plus gros, comme nous le dirons bientôt. Celles dont il parle n'étoient propres que pour figurer ſur les tours mobiles, & dans les affaires de campagne, parce qu'elles étoient faciles à tranſporter. En ſecond lieu, cet Hiſtorien ſe trompe de dire que leur portée n'étoit que d'un ſtade ; il n'y a point d'arbalette, quelque petite qu'elle puiſſe être, qui ne chaſſe beaucoup au-delà de cent vingt-cinq pas. Or une machine qui ne chaſſeroit un corps qu'à une ſi petite diſtance, ne ſeroit pas capable de traverſer, je ne dis pas une cuiraſſe & pluſieurs hommes de file ; mais à peine en perceroit-elle un, à peine une planche de ſapin de quatre lignes. L'on n'ignore pourtant pas ce que c'étoit que ces arbalettes, & ce qu'elles ſont encore aujourd'hui. Elles ſont beaucoup plus anciennes que le tems de l'Empereur Alexis & de Végéce même. Anne Comnéne, dans la Vie de cet Empereur, prétend qu'elles étoient inconnues aux Grecs : elle en attribue l'invention aux François. *C'eſt un are*, dit-elle, *d'une fabrique inconnue aux Grecs & à l'uſage des Barbares. Ce n'eſt pas en tirant la corde avec la main droite & en repouſſant l'are avec la gauche que l'on ſe ſert de ce terrible inſtrument : celui qui s'en ſert ſe couche à la renverſe, & appuiant les deux pieds ſur le demi cercle, il tire la corde avec les deux mains. Au milieu de la corde il y a un tuiau en forme de demi cilindre de la groſſeur d'un trait ; on met dedans des traits fort courts & garnis de fer. Lorſque l'on lâche la corde, le trait part du tuiau avec une impétuoſité contre laquelle il n'y a rien qui ſoit à l'épreuve. Il ne perce pas ſeulement un bouclier, mais il traverſe encore la cuiraſſe & un homme de part en part. On dit même qu'il rompt les ſtatues de bronze, & que quand les murailles des villes & des forteresſes ſont fort épaiſſes, il enfonce dedans*

Hiſt. de l'Emp. Alexis, liv. 10.

dedans ſi avant qu'on ne le voit plus. C'eſt une femme qui nous apprend cela ; mais ce qu'elle nous débite ici eſt vérifié par les effets de ces arbalettes, qui ſubſiſtent encore. Le Pére Daniel s'eſt donc trompé dans tout ce qu'il nous dit de la baliſte. On n'a qu'à conſulter les Ecrivains qui parlent des effets de cette machine, pour en être convaincu : car nous ne faiſons aucune différence de la baliſte comme lançant des traits, & de la catapulte comme lançant des pierres, les reſſorts étant les mêmes.

Végéce dit formellement que la baliſte pouſſoit des traits avec tant de rapidité & de violence, qu'elle perçoit les plus fortes cuiraſſes & briſoit tout ce qu'elle rencontroit ; que les pierres mêmes n'étoient pas à l'épreuve de ſes coups. Eh ! comment le ſeroient-elles, puiſque ma petite baliſte, qui n'a qu'un pied en tous ſens, entre dans la pierre de taille la plus dure, & s'enfonce juſqu'à la moitié ? Veget. de re milit. lib. 4.

Dom Bernard de Montfaucon en a une de cinq pouces qui eſt le premier modéle, & dont les chapiteaux ſont de carton, qui a porté quatre-vingt pas, & a percé encore le but. Végéce ne dit rien de leur portée, il eſt aiſé d'en juger par la mienne, qui paſſe les deux ſtades, ce qui eſt bien éloigné du compte du Pére Daniel. Procope parle en divers endroits de ſon Hiſtoire de la force étonnante de ces machines, & de la juſteſſe des tirs dans ſa deſcription du ſiége de Rome par les Goths. Feu Monſeigneur le Duc d'Orléans, qui ne pouvoit s'imaginer qu'elle pût chaſſer ſi loin une fléche, en fut tout-à-fait ſurpris. Procop. Hiſt. de la guerre des Goths, liv. 2. ch. 23

On voit dans le même Auteur qu'un fort brave homme étant *debout proche d'un arbre*, armé de pied en cape & d'une cuiraſſe, d'où il tiroit inceſſamment contre les aſſiégez, fut par hazard atteint d'un trait pouſſé par une machine, & percé de part en part avec ſa cuiraſſe, & attaché à l'arbre. Quoi de plus fort que ce que nous apprend Athenée de la baliſte d'Agéſiſtrate, qui en *fit une de trois palmes, c'eſt-à-dire d'un peu plus de deux pieds*, dit le célébre Auteur de l'Antiquité expliquée, *qui jettoit des traits juſqu'à l'eſpace de trois ſtades & demi, qui ſont près de demi mille ; & une autre de quatre palmes qui portoit quatre ſtades, qui ſont le demi mille entier & plus.* Cette diſtance me ſemble aſſez raiſonnable pour faire comprendre quelle étoit la portée des grandes baliſtes. Il y a un paſſage dans Céſar, que nous avons cité dans l'Article des tranchées, ſur des baliſtes de ceux de Antiquité expliq. om. 4. 1. p. liv. 5. ch. 4.

Cæſ. Com de Bel. civ. 2. Marſeille. Il dit que *les aſſiégez lançoient d'en haut des poutrillons de douze pieds de long, armez par le bout d'une pointe de fer qui perçoit quatre rangs de claies, & s'enfonçoit encore dans terre.* Diſons plutôt que ces baliſtes chaſſoient des poutres, ou des bouts de poutre à proportion de cette longueur, qui devoit être de ſix à ſept pouces de diamétre. Les fléches des arcs ordinaires ſont fort minces & fort longues; mais celles des arbalettes doivent être plus courtes & beaucoup plus groſſes, non ſeulement parce que l'arc eſt plus petit, & par conſéquent le bandage plus court, mais parce qu'il faut beaucoup plus de force pour le bander. J'ai déja cité Procope à l'égard des baliſtes & des manubaliſtes, qui dit que les traits de ces machines doivent être quatre fois plus gros que les traits ordinaires, ce qui ne dit rien: apparemment qu'il entend parler des manubaliſtes, qui ſont nos groſſes arbalettes, car à l'égard des autres on les proportionnoit à la groſſeur de la machine.

Il falloit que les trous des chapiteaux de celles des Marſeillois fuſſent au moins de dix-huit de nos pouces de diamétre; ces trous donnoient un écheveau de corde de chaque côté, & chaque écheveau bandé & tortillé devoit être d'environ ſeize pouces de diamétre. Quelle puiſſance! En effet les deux cables de la baliſte étant joints enſemble, en auroient formé un de trente-deux pouces de diamétre dans une catapulte. Il eſt évident qu'une baliſte dont chaque écheveau eſt de la groſſeur dont je viens de parler, lançoit une poutre armée par le bout de près de quatre cens peſant, & cette même quantité de cordes dans une catapulte, qui n'a qu'un bras & deux chapiteaux, jettera des corps de plus de quatre cens avec une force égale; parce que les deux écheveaux de cordes de la baliſte, & les deux bras engagez dedans agiſſent également & d'une force égale à pouſſer le trait par le moien de la corde de l'arc qui eſt attachée aux deux bras comme celle d'une arbalette: cela ne ſe peut conteſter. On peut aiſément juger de la portée de ces groſſes baliſtes, & de leurs effets prodigieux par la comparaiſon des petites. Que peut-on imaginer de plus violent que l'éxemple que Céſar rapporte? Il dit que pour conſtruire la tour on ne put trouver d'autre reméde contre l'effort de ces furieuſes machines, que de ſuſpendre *des rideaux faits de gros cables aux trois côtez de la tour, qui étoient en butte aux aſſiégez, pour pouvoir continuer la muraille à couvert, parce qu'ils avoient remarqué dans les autres ſiéges qu'il n'y avoit que cela à l'épreuve des machines.*

Ces ſortes de mantelets n'étoient donc pas nouveaux ; mais il étoit nouveau pour moi d'apprendre qu'il n'y avoit que cela capable de réſiſter à l'effort de telles machines : car je poſe en fait qu'un boulet de nos piéces de ſix de bale ne ſera d'aucun effet contre un rideau de gros cables tendu à deux ou trois pieds de diſtance. On oppoſoit quelquefois des balots de laine ou des matelas ſuſpendus pour amortir la force des coups.

Diodore de Sicile, dans ſa deſcription du ſiége de Tyr par Aléxandre le Grand, dit que les Tyriens, pour ſe couvrir contre la violence de ces machines, ſe ſervirent de gros quartiers de marbre, qu'ils dreſſérent au-devant de leurs créneaux, qu'ils avancérent à quelque diſtance de là. Les gros traits venant à donner contre, ſe briſoient ou gauchiſſoient, & tomboient ſans effet. Ils uſérent encore, rapporte l'Auteur, de ſacs à balots faits de cuir double qu'ils remplirent de laine, pour ſervir de but aux traits & aux pierres, tant ces ſortes de machines étoient dangereuſes & redoutables, puiſqu'on emploioit pour ſe défendre les mêmes moiens dont nous nous ſervons aujourd'hui contre nos canons. Ce qui paroîtra ſingulier, c'eſt que ces ſortes de machines n'étoient d'aucun effet de près. Cela ſe voit dans Polybe, dans Plutarque, & dans une infinité d'autres Ecrivains de l'antiquité. Diod. Sic. l. 17.

Céſar nous apprend que ceux de Marſeille *eurent recours aux conditions qu'ils avoient violées, puiſqu'auſſi bien leurs machines leur étoient inutiles pour être trop proches.* Archiméde le ſçavoit bien au ſiége de Syracuſe, & les Romains ne ſçavoient pas que ce grand homme trouveroit le ſecret de tirer de près comme de loin. Ils crurent qu'en pouſſant leurs approches au plus près du rempart qu'il leur ſeroit poſſible, les baliſtes des aſſiégez *deviendroient inutiles*, dit Plutarque, *parce que le peu d'eſpace ne laiſſeroit pas aſſez de force au coup ; mais Archiméde avoit préparé à cet effet de longue main des machines qui portoient à toute ſorte de diſtance, quantité de traits proportionnez & de bouts de poutres qui étoient fort courts, & qui demandoient moins de tems pour ajuſter, & on tiroit plus ſouvent.* Cæſ. Com. de Bel. civ. l. 2. Plut. Marcel.

Ce paſſage de Plutarque me fournit une remarque ; le Lecteur trouvera bon, s'il lui plaît, qu'elle ait place ici. Il nous ſemble qu'il ne falloit pas beaucoup de cérémonie pour ſe ſervir des mêmes machines pour lancer des traits à tel eſpace qu'on ſouhaitoit, puiſque cela dépendoit des différens degrez de tenſion & d'entortillement que l'on vouloit donner à ces ſortes de

machines pour chaſſer les corps plus ou moins loin, comme nous en uſons dans nos batteries de ricochet, qui ſont un vrai meurtre, & très-incommodes dans un ſiége. Vous verrez qu'Archiméde connoiſſoit le ricochet, qui va trouver ſon homme dans les endroits où il ſe croit le plus à couvert, & où il ne craint rien à moins que le ciel ne tombe. M. de Valiére n'emploia que cette méthode au ſiége d'Aire contre les aſſiégeans, & les alloit prendre dans la tranchée même; rien ne les inquiéta & ne les déſeſpéra davantage que cette méthode. Cependant les armées ſont pleines de gens qui la déſapprouvent.

Polybe eſt aſſez conforme à Plutarque : écoutons-le, car il y a plaiſir d'entendre un homme de guerre raiſonner de ce qu'il ſçait, & ſûrement il ſçavoit un peu mieux ſon ſiége de Syracuſe que le précepteur de Trajan, puiſqu'il étoit contemporain. Archiméde *avoit diſpoſé des machines pour lancer des traits à quelque diſtance que ce fût*, dit-il, *les aſſiégeans étoient encore loin qu'avec des baliſtes & des catapultes plus grandes & plus bandées, il les perçoit de tant de traits qu'ils ne ſçavoient comment s'en garantir. Quand ces traits paſſoient au-delà, il en avoit de plus petits & proportionnez à la diſtance : ce qui cauſoit une ſi grande confuſion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.*

Notre Auteur parle plus bas des poutres jettées par les baliſtes ſur une plus grande élevation, ſi je ne me trompe, c'eſt-à-dire ſur un tir parabolique. *Les Romains ſe couvrant de leurs boucliers*, continue-t-il, *avançoient avec violence, ils étoient aſſommez de pierres & de poutres qu'on leur faiſoit tomber ſur la tête.* Comme les petites baliſtes étoient plus aiſées à ſervir que les grandes, Archiméde *fit percer des créneaux dans la muraille à hauteur d'homme & de la largeur de la main : par-là on tiroit des fléches & de petits ſcorpions, qui mettoient hors du combat les ſoldats Romains : de cette maniére ſoit que les ennemis fuſſent éloignez, ou qu'ils fuſſent proches, non ſeulement ils rendoient tous leurs deſſeins inutiles, mais encore ils en faiſoient périr un très-grand nombre.* On peut juger par ces deux paſſages de Polybe, que nous venons de citer, quelle devoit être la force & les dangereux effets de la baliſte; tout ce que les Auteurs en diſent eſt à peine concevable

Nous croions qu'on peut en croire Tacite ſans aucun ſcrupule. Voici ce qu'il nous apprend de cette machine dans le récit qu'il fait de l'attaque du camp des Romains par Civilis, fameux Chef Hollandois, qui ébranla la puiſſance Romaine dans les Gaules, & qui entraîna avec lui toute la Hollande dans ſa

révolte. *Les Hollandois avoient roulé*, dit-il, *une tour à deux étages vers la principale porte du camp ; mais elle fut renverſée à coups de beliers & de poutres lancées par des machines, avec grand meurtre de ceux qui étoient deſſus.* Voilà encore des poutres chaſſées par ces machines ; nous n'en ſommes nullement ſurpris, dès que nous connoiſſons le principe de leur mouvement. Il eſt aiſé de juger quelle pouvoit être la longueur & la groſſeur de ces poutres ; & par conſéquent le poids, ou à peu près de ces lourdes maſſes. Vitruve dit qu'on prenoit le cinquiéme du diamétre des trous des chapiteaux. Or dans une baliſte qui devoit jetter une poutre du poids de quatre de nos quintaux ou environ, les trous des chapiteaux devoient être de deux de nos pieds & de deux ou trois pouces de diamétre dans ſa plus grande groſſeur, & de dix pieds & demi de longueur. Cela eſt tout-à-fait ſurprenant.

ARTICLE XXVI.

Le principe du mouvement d'une machine étant connu & démontré, on juge de ſes effets par la puiſſance connue de ceux de la catapulte. Qu'ils n'ont rien de fort merveilleux par rapport à cette puiſſance.

DE's que l'on connoît la force & la puiſſance de certains reſſorts, & que cette puiſſance agiſſante eſt multipliée autant qu'il dépend de nous de l'accommoder à l'uſage qu'il nous plaît d'en faire, & qu'elle eſt capable d'agir dans un eſpace infiniment petit tout d'un tems & d'une exploſion égale dans tous ces reſſorts ; dès que l'on connoît, dis-je, cette puiſſance, l'on doit néceſſairement s'attendre d'en tirer toute la force qu'il eſt poſſible d'imaginer, & de chaſſer des maſſes auſſi groſſes qu'il nous plaira. Les parties, qui compoſent le fluide de l'air, ont cette vertu élaſtique. Rien n'eſt au-deſſus de la force & de la violence de ſes efforts, car le feu n'eſt qu'un compoſé de parties infiniment petites des petites de l'air, plus agitées, plus remuées, plus ſubtiles, & par conſéquent plus promtes & plus ſubites dans leur exploſion.

Les Anciens, avant les Modernes, ont connu cette vérité ; ceux-ci ne laiſſent pas que de s'attribuer cette découverte, com-

me ils ont fait d'un grand nombre d'autres, ſelon leur louable coutume, non ſeulement dans les ſciences, mais encore dans les arts que la guerre embraſſe. Comment ſe peut-il, je vous prie, que les Anciens aient ignoré la force élaſtique de la matiére ſubtile, puiſque toutes leurs machines de jet ſont fondées ſur cette vérité connue depuis près de trois mille ans ? Ces ſortes de faits ſont trop expoſez au grand jour pour les nier. Rien n'eſt plus ingénieux & plus profond que cette découverte. Quoi de plus heureux & de plus beau que d'avoir trouvé le ſecret ; après avoir connu la nature des parties de l'air, de les ramaſſer, d'en faire magaſin, de les enfermer dans un nombre innombrable de petites cellules, de les entaſſer, de les preſſer, de les comprimer, & de leur ouvrir toutes les voies de la dilatation en levant les obſtacles qui les retiennent preſſées ! Il faut qu'on m'avoue que ces Anciens n'étoient point des enfans, comme il plaît à quelques-uns de le dire, & qu'ils pouvoient, après cette découverte, faire tel uſage qu'il leur plairoit du fluide de l'air : auſſi n'y manquérent-ils pas. Ils crurent qu'en violentant les parties qui le compoſent par une preſſion & une tenſion violente, elles feroient un effort & une exploſion égale à leur nombre & à leur preſſion. Il n'étoit pas beſoin de beaucoup de philoſophie, après cette découverte, pour reconnoître qu'elle les méneroit loin. Un Ancien penſa cela, il fit une catapulte ou une baliſte, car je ne ſçai à laquelle de ces deux machines on doit accorder le droit d'aîneſſe ; elles ſont trop enfoncées dans la nuit des tems pour le ſçavoir. Quoiqu'il en ſoit, il en tira la force à laquelle il devoit s'attendre, comme nous l'avons fait voir dans la baliſte. Il eſt juſte que la catapulte ait ſon tour auſſi ; mais ce ne ſera qu'après quelques petites réfléxions phyſiques dont nous ne ſçaurions nous diſpenſer.

L'apparition de ce phénoméne phyſique & méchanique, dut ſans doute ſurprendre ceux qui furent les premiers témoins de l'éxécution & de la force prodigieuſe de ces machines. On s'y accoûtuma peu à peu, comme nous nous ſommes habituez à voir le merveilleux de nos bouches à feu, de nos mines & de nos fourneaux. En ſommes-nous frapez ? Notre admiration en eſt-elle trop étourdie ? Nous récrions-nous ? Marquons-nous la moindre ſurpriſe à voir le ciel & les étoiles, & l'immenſe grandeur de ces globes qui roulent ſur nos têtes, & qui nagent dans les eſpaces infinis d'un fluide qu'on ne voit point, qu'on ne comprend point, & qu'on ne comprendra jamais ? C'eſt un

prodige, un miracle perpétuel dont on n'eſt pourtant point touché, par l'habitude où l'on eſt de le voir toujours & ſans ceſſe préſent à nos yeux. Les Philoſophes ne laiſſent pas de nous expliquer très-ſérieuſement & très-affirmativement la nature & les propriétez de ce fluide par des raiſonnemens & des hypothéſes ingénieuſes qu'on écoute avec plaiſir, & qui ne nous perſuadent que trop cette vérité, que le meilleur uſage que l'on puiſſe faire de l'étude de la philoſophie ou de cette phyſique charmante, eſt de reconnoître qu'elle eſt une voie d'égarement, de doutes & d'incertitudes, où la raiſon ne ſçait où mettre le pied dans les moindres petites choſes comme dans ce qu'il y a de plus grand dans la nature. Que nous ſommes petits ! Nous jugeons des effets par leur cauſe, & nous raiſonnons ſur cette cauſe ſans y rien connoître, nous ſommes des aveugles. Nous obſervons un corps qui ſe meut & qui s'élance dans les airs avec une rapidité & une force prodigieuſe, & comme par enchantement, ſans rien connoître, & ſans rien appercevoir de la puiſſance qui le pouſſe. C'eſt la matiére ſubtile, dit-on, engagée dans ces cordes qui produit ces effets ſuprenans, & cette matiére n'eſt autre qu'un compoſé d'un nombre infini de petits corps très-agitez, diſent nos Phyſiciens : vraiment nous voilà bien au fait ; qui doute que ce ne ſoit cela ? Si vous leur demandez quelle eſt la nature, la figure & la cauſe de leur élaſticité, ce ſeroit furieuſement les embaraſſer, ou vous les réduiriez à l'argument *ad ignorantiam*, & ils ſe fâcheroient bien fort, ou ils auroient recours à la divinité. Les ſimples en diſent tout autant. Nous ſommes tous des ſimples ; mais ce n'eſt pas être Philoſophe, dit Malebranche, que de recourir à Dieu pour expliquer les merveilles de la nature. Il n'y a donc rien d'incompréhenſible ! Tirez-nous donc d'embarras. Rien de plus aiſé que de vous ſatisfaire, répondront-ils ; eſt-ce que vous doutez de notre profond ſçavoir ? Rien, encore une fois, de plus aiſé. Ecoutons-les donc.

L'air eſt un amas d'une infinité de parties du troiſiéme élément qui ſont branchues, dont les figures ſont fort irréguliéres & très-agitées, & par conſéquent toutes ces branches ſont autant de reſſorts. L'air eſt donc capable d'une dilatation promte & ſubite, ſelon qu'il eſt plus ou moins preſſé, *d'autant que ſes parties qui n'avoient pû ſe mouvoir qu'étant repliées, tendent toutes enſemble à ſe redreſſer & à s'étendre autant qu'il leur eſt poſſible, d'une viteſſe conforme à celle des parties du ſecond élément qui les agite.* Rohault, Traité de Phyſ. 3. part. ch. 2.

Mais combien d'objections à faire contre cette définition ! Cher-

chons en une autre, qui très-assûrément ne nous en donnera pas une idée plus distincte. *L'air est un composé d'une infinité de petites lames à ressort, soit spirales soit de telle figure qu'on voudra.* Phyſ. gener. Qu'est-ce que tout cela nous apprend ? Ce sont là pourtant les opinions de nos Modernes. Cela nous suffit, car nous n'avons garde de citer Aristote, c'étoit un grand homme ; mais sur ce point comme dans bien d'autres il s'égare quelquefois pitoiablement, s'il faut s'en rapporter au Pére Malebranche, qui ne l'attaque pas moins à l'égard des parties de l'air. Ce n'est sûrement pas dans son école où l'auteur des balistes & des catapultes apprit la nature & les propriétez du liquide de cet élément ; mais Malebranche lui-même, qui tombe si fort sur ce Philosophe, a-t-il mieux raisonné ?

Celui qui le premier trouva la poudre, n'auroit-il pas pensé à l'égard du fluide de la flamme ce que l'ancien avoit imaginé de celui de l'air ? Car dans ce tems-là on se servoit encore des machines de jet des Anciens. Il raisonna, il réfléchit sans doute sur cet air enfermé dans ce nombre infini de cellules que les cordes à boiau renferment ; il chercha l'expédient d'enfermer les parties du feu, il composa donc une poudre composée de plusieurs drogues faciles à s'enflammer, & à produire un nombre infini de ressorts ignées. Il enferma cette poudre dans un tuiau, il y introduisit le feu, jugeant fort bien qu'il tireroit une plus grande force & un mouvement plus promt & plus subit de ces ressorts que de ceux de l'air : de là naquit le pistolet, le pistolet produisit le fusil ; on agrandit le calibre à mesure que les expériences augmentoient, & toujours en avançant on poussa jusqu'au canon, & l'on s'en sert en attendant qu'on le perfectionne.

Comme cette découverte regardoit la guerre, un homme du métier * réfléchit sur cette poudre. Il tenta de l'enfermer sous les fondemens du château de l'Oeuf (*a*), qui donnoit trop de peine à prendre par la vigueur de la garnison, & contre lequel le canon ne faisoit pas grand effet ; il crut qu'en mettant une certaine quantité de poudre, il enleveroit le côté des murailles & des tours où l'on vouloit faire bréche. Il fit une mine qui produisit un tel effet, qu'il fit sauter & pirouetter ces tours en l'air & une partie de la garnison, & l'ensévelit sous les ruines & les débris du château. L'époque de la mine nous est connue comme l'auteur, & les François sont les premiers qui en ont éprouvé les effets comme les dangers.

* Pierre de Navarre.

(*a*) Un des châteaux de Naples.

Toutes

Toutes ces obſervations phyſiques nous ont conduit un peu plus loin que nous ne voulions aller, bien des Lecteurs en pourront gronder, & diront peut-être que toute cette phyſique pourroit bien ſignifier une imagination un peu volage qui s'égare de ſon ſujet: car comment ſe peut-il faire, diront-ils, que la phyſique puiſſe ſe mettre de la partie? Qu'il nous ſoit permis de demander à notre tour s'il ſe peut faire qu'elle n'en ſoit pas, & qu'on puiſſe parler des effets d'une machine toute ſurprenante ſans y faire entrer quelque choſe de cette ſcience. Cet Article ne doit-il pas rouler ſur ce que les Anciens nous apprennent des prodigieux effets de la catapulte, après avoir traité de ceux de la baliſte? Ne nous ſera-t-il pas permis de faire quelques obſervations ſur la cauſe des effets de ces deux machines pour exercer davantage la curioſité de mes Lecteurs, & leur donner envie de lire & d'éxaminer mon ſyſtême régulier ſur les parties de l'air & du feu, que nous inſérons dans ce grand ouvrage, & où nous tâchons d'expliquer par diverſes expériences quelle peut être la figure, la nature & la cauſe élaſtique des parties de l'air & du feu? Car la cauſe de ces deux phénoménes étant connue, elle nous méne à la notion des effets de nos machines comme de celles des Anciens. Nous n'avons travaillé que dans cette vûe, afin d'eſſaier ſi nous pourrions donner quelques ouvertures à ceux qui ont plus de génie & de phyſique que nous n'en avons. Il faut donc que l'on convienne que nous ne diſons rien qui ſoit étranger à ce que nous nous ſommes propoſez de traiter, n'aiant d'autre intention que de faire voir qu'il n'y a rien dans ce que les Anciens nous apprennent de merveilleux & de ſurprenant de la catapulte & de la baliſte, qui ne ſoit fort au deſſous de l'idée que les Phyſiciens & les Méchaniciens habiles s'en doivent former aujourd'hui par la découverte des forces de cette machine, & de toute machine qui agira par le fluide qui lui imprime ces forces; ſi l'on conſidére en même tems que la puiſſance qui les fait agir eſt tirée de ce qu'il y a de plus violent & de plus remué dans la nature, ſi l'on en excepte les parties de la flamme, qui eſt un compoſé des infiniment petits des petits de l'air, c'eſt-à-dire, d'un air plus ſubtiliſé & moins groſſier, & par conſéquent plus agité & en plus grand mouvement; & c'eſt ce qui met de la différence entre les machines de guerre des Anciens & les nôtres d'aujourd'hui, dont les effets doivent être beaucoup plus violents & plus ſubits, & pouſſer des corps plus ou moins gros & à une plus

grande diſtance, ſelon le nombre des reſſorts ignées qui les chaſſent.

Archiméde, comme nous l'avons déja dit, ne fut jamais l'auteur des machines de jet, ni d'aucune autre machine qui regardât la guerre : nous avons déja démontré que ceux qui les lui attribuent s'abuſent extrêmement. Mais on ne lui refuſe pas d'avoir perfectionné ces machines, & d'en avoir même tiré tout ce qu'on pouvoit raiſonnablement en attendre ; il eſt certain qu'il les a pouſſées au dernier dégré de leur force en les renforçant davantage. Que peut-on imaginer de plus ſurprenant que ce que Plutarque nous apprend de la force des catapultes de ce grand Géomêtre ? Citons le paſſage. *Quant à la machine, que Marcellus faiſoit avancer ſur huit galéres amarrées près-à-près l'une de l'autre, qu'on appelloit ſambuque, à cauſe de la reſſemblance qu'elle avoit avec l'inſtrument de muſique qui portoit ce nom, elle n'eut pas une meilleure deſtinée*, dit l'Auteur : *comme elle étoit encore aſſez loin des murailles, Archiméde lâcha contre elle un gros rocher* (a) *de dix quintaux : après celui-là un ſecond, & un moment après un troiſiéme, qui tous la heurtant avec un ſifflement & un tonnerre épouvantable, renverſérent & briſérent ſes appuis, & donnérent une telle ſecouſſe aux galéres qui la ſoutenoient, qu'elles ſe lâchérent & ſe ſéparérent.*

Je ne ſçai ſi la catapulte dont parle Tacite dans la deſcription qu'il fait de la bataille de Bédriac entre les armées de Vitellius & de Veſpaſien ; je ne ſçai, dis-je, ſi elle ne lançoit pas des maſſes d'un plus grand poids que celles d'Archiméde. J'ai déja cité ce paſſage ; mais comme c'eſt pour toute autre fin, on trouvera bon que je le répéte encore.

Les Vitelliens, dit-il, *avoient diſpoſé leurs machines ſur la chauſſée du grand chemin pour battre par tout à découvert, au lieu qu'elles étoient diſperſées çà & là du commencement, & tiroient à travers le bois ; ce qui rompoit la force du coup. Il y en avoit une*

(a) *Un rocher de dix quintaux;*] Les Grecs avoient différentes ſortes de quintaux, le moindre étoit de cent vingt-cinq de nos livres. Il en avoit de cent ſoixante-cinq, de quatre cens, de mille & de douze cens cinquante livres, au rapport de M. Dacier dans ſes Notes ſur Plutarque, & ſon Auteur ne me ſemble point trop éxact ; il eût dû nous apprendre de quel quintal il entendoit parler. Le merveilleux de la choſe le méritoit aſſez. Prenons que ces maſſes peſaſſent le petit quintal, n'eſt-il pas bien ſurprenant que ces machines chaſſaſſent un corps de douze cens cinquante livres ? A-t-on vû encore des mortiers à bombes, en a-t-on jamais fondu qui chaſſaſſent des maſſes auſſi ſurprenantes que les catapultes ? Polybe, parlant du même ſiége, dit que ces machines *jettoient des pierres qui ne peſoient pas moins que dix talens, & d'autres des maſſes de plomb d'une égale peſanteur.* Il entend le talent attique, qui peſoit quatre vingt livres.

entre les autres d'une grandeur demeſurée qui jettoit de gros quartiers de pierre, dont elle renverſoit les bataillons. Ce paſſage nous engage à quelques obſervations ſur les différens tirs de la catapulte : je dis les différens tirs, car j'étois encore en doute, malgré l'expérience de ma petite catapulte, que ces ſortes de machines pûſſent chaſſer des corps autrement que ne font nos mortiers ; mais cet endroit de Tacite prouve manifeſtement qu'on s'en ſervoit quelquefois comme nous faiſons de nos canons dans les ſiéges & dans les batailles. *Les machines*, dit-il, *tiroient à travers le bois, ce qui rompoit la force des coups.* Si les coups n'euſſent pas été directs, Tacite ſe fût-il ſervi de ces expreſſions ? Si ces fardeaux, qu'elles lançoient, & qui *renverſoient les bataillons*, euſſent été tirez comme nos bombes, il eût dit que leur chûte écraſoit les bataillons en tombant d'en haut ſur leur tête.

Si je n'avois que Tacite pour garant de cette opinion, je raiſonnerois un peu plus douteuſement ſur cette matiére, & je ne m'en tiendrois pas même à l'expérience de ma petite catapulte, dont les coups de but en blanc partent avec une force & une violence extraordinaire ; mais j'ai des témoignages beaucoup plus graves, & en très-grand nombre. Liſez Céſar au ſiége d'Atégne. *Il y eut*, dit-il, *un grand combat ; une machine renverſa le même jour une tour, d'où cinq des aſſiégez tombérent avec un petit garçon qui étoit en ſentinelle, pour avertir quand la machine tireroit.* Cæſ. Comm. de Bel. Hiſp.

Tacite parlant du ſiége de Crémone, dit que les aſſiégeans aiant formé la tortue pour ſapper le mur, les aſſiégeans voiant *que tout ce qu'on jettoit du rempart rouloit ſur les boucliers ſans effet, ils renverſerent ſur eux une machine qui étoit deſſus, qui tombant avec un grand fracas, écraſa tout ce qu'elle rencontra ; mais elle entraîna auſſi le haut du rempart avec ſoi : de ſorte que la tour, qui y étoit jointe, aiant été abattue à coups de pierres, la ſeptiéme légion monta ſerrée par cette bréche.* Tac. Hiſt. l. 3.

Bien que nous ſoions très-convaincus que les catapultes de batterie & du premier rang étoient capables de produire les effets dont cet Auteur parle, comme tant d'autres Hiſtoriens, nous avons pourtant de la peine à comprendre qu'une tour pût être renverſée à coups de pierres en ſi peu d'eſpace ; puiſque l'inſulte de Crémone fut une affaire d'une journée, il n'y avoit pas fort longtems que cette action s'étoit paſſée lorſque Tacite écrivoit ; il pouvoit même avoir vû des

gens qui s'y étoient trouvez. Nous n'avons garde de révoquer en doute un Hiſtorien qui aſſûrément ne paſſe pas pour nous en impoſer. Ce qui nous empêche de douter d'un fait de cette nature, c'eſt que Tacire a déja parlé de la grandeur de ces machines dans la bataille qui précéda la priſe de cette place, où il paroît qu'il y en avoit un très-grand nombre, & qu'elles chaſſoient des corps d'une peſanteur effroiable, & capables d'ébranler autant par leur propre poids que par la violence du choc de ces pierres les murs de la ville, & l'on peut même avancer que les coups étoient directs & de but en blanc. Nous nous ſervons de ces termes de but en blanc, quoique nous ſoions très-perſuadez qu'il n'y en a point, & que tous les corps jettez, quelque violemment qu'ils le ſoient, décrivent tous des lignes paraboliques.

Joſéphe, dans la deſcription qu'il fait du ſiége de Jotapat, qu'il défendit lui-même, avec toute la valeur & l'intelligence d'une habile guerrier, dit que les machines des Romains pouſſoient des pierres avec tant de force & de violence, qu'elles *abattoient les créneaux, & faiſoient des ouvertures aux angles des tours & dans les endroits mêmes où les aſſiégez étoient les plus preſſez : elles tuoient ceux qui étoient derriére les autres, ſans que ceux qui étoient devant eux les pûſſent garantir de leurs coups.* Tout cela ne démontre-t-il pas que ces machines ne tiroient pas toujours comme nos mortiers?

Joſep. Hiſt. de la Guerre des Juifs contre les Rom. liv. 2. ch. 16.

C'eſt une choſe qui tient preſque du prodige que l'effet de ces machines, ſi l'on conſidére la cauſe qui les fait agir. On peut bien s'imaginer que les Poëtes ne les ont pas laiſſées ſans emploi dans leurs Poëſies, & j'aurois été fort ſurpris ſi Lucréce n'en eût point parlé. Il dit que leur force étoit ſi grande, que le boulet chaſſé par une machine bien montée le faiſoit aller avec une telle vîteſſe, qu'il s'enflammoit & ſe fondoit même au milieu de ſa courſe par la violence de ſon mouvement.

Lib. 6.

Plumbea vero
Glans etiam longo curſu volvenda ligueſcit.

Lucain & Ovide diſent à peu près la même choſe. Laiſſons les Poëtes, qui ne ſont pas toujours raiſonnables. Ecoutons Sénéque le Philoſophe : *Aëra motus extenuat, & extenuatio accendit. Sic ligueſcit excuſſa glans fundâ, & attritu aëris velut igne diſtillat.*

Nat. quæſt.

Le mouvement force & comprime l'air, ainſi le boulet chaſſé par la machine ou ſe réduit en pouſſiére par le choc de l'air, ou il tombe en goutes de feu. Au *ligueſcit* près, tout le reſte eſt

d'un Phyſicien éclairé. Cela veut dire que lorſqu'on bandoit une baliſte ou une catapulte au dernier degré de bandage juſqu'à la forcer, elle étoit capable d'augmenter tellement les vîteſſes qu'on ne retrouvoit aucun veſtige des corps lancez par machines, leſquels ne pouvant réſiſter au choc & à la réſiſtance de l'air, ſe briſoient & s'anéantiſſoient pour ainſi dire ; ce qui arrive ſouvent aux boulets qui ſe briſent à une certaine diſtance de la piéce, comme le ſçavant Valiére le prouve dans ſes réfléxions phifico-mathématiques ſur le canon.

On peut voir par ce que je viens de dire, que l'effet de ces machines approchoit fort de celui de nos canons, & que les pierres dont on ſe ſervoit étoient capables de faire bréche contre des murailles qui n'étoient pas terraſſées comme ſont les nôtres.

Les boulets de pierre, ou pour mieux dire d'un marbre très-dur, ſont très-capables de faire bréche. Mahomet II. ne ſe ſervit que de ces ſortes de boulets pour battre les murs de Conſtantinople, qu'il tiroit de certaines carriéres de la mer Noire : car je ne penſe pas que ſes canons, qui étoient de calibre de quatre cens peſant de marbre, euſſent pû réſiſter chargez d'un boulet de fer fondu de même calibre, qui eût dû peſer au moins ſept à huit cens livres, puiſque ſes piéces crevoient preſque toutes, quoique chargées d'un boulet de pierre.

Je ne crois pas que les Anciens ſe ſerviſſent toujours de pierres lorſqu'ils vouloient battre en bréche, mais de boulets de fer fondu, & leur effet étoit d'autant plus grand, qu'on ne s'aviſa que fort tard de terraſſer les murs des places, comme il paroît dans Vitruve & dans Végéce. Or des boulets de trois ou de quatre cens livres étoient très-capables de les ruïner ; car pourquoi fondre des boulets lorſqu'on trouve des pierres par tout, ſi ce n'étoit pour battre en bréche ? A moins qu'on ne voulût s'en ſervir pour mettre le feu, comme nous faiſons aujourd'hui lorſqu'on veut tirer à boulets rouges. Nicetas parle de maſſes rougies & tout allumées que ceux d'Anabarza, aſſiégez par les Romains, lançoient avec leurs machines. Il dit au même endroit, que ceux-ci *approchérent leurs machines des murailles, & lancérent de groſſes pierres contre les tours.* Diodore, Zonare, & une infinité d'autres Hiſtoriens de la premiére & de la moienne antiquité, ſont remplis de ſemblables éxemples.

Nicet. Hiſt. de Jean Comnene, ch. 7.

Abbo dans ſon Poëme du ſiége de Paris par les Normans, dit que ceux de la ville ſe ſervoient de boulets de plomb qu'ils tiroient avec leurs machines. Je croirois plutôt que c'étoit des boulets de fer qu'ils faiſoient rougir pour brûler les machines & les tortues des aſſiégez. Il ſeroit ridicule de jetter des maſſes de plomb plutôt que des pierres, au lieu que les boulets de fer enflammez étoient capables de mettre le feu par tout. Cette conjecture n'eſt pas ſans fondement; & ce qui nous fortifie dans cette opinion, c'eſt un paſſage de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe. L'Auteur nous apprend qu'en bâtiſſant la maiſon de M. Foucault, Conſeiller d'Etat, on trouva en creuſant des fondemens un grand nombre de boulets de différentes groſſeurs, les uns de grais & les autres de fer fondu, dont il y en avoit trois de ceux-ci de douze pouces & trois tiers de diamétre, qui peſoient deux cens quatre-vingt-douze livres. Je doute qu'il y eût des canons en France d'un tel calibre, quoique Mahomet II. en eût fait fondre au ſiége de Conſtantinople de douze cens livres de bale: cela ſemblera incroiable, quoique rien ne ſoit plus vrai. Ces piéces crevoient la plûpart, & faiſoient beaucoup plus de bruit que de mal: car à peine tiroient-elles quatre coups en un jour; au lieu que le ſervice des catapultes étoit très-promt, qu'elles tiroient infiniment plus juſte, & que les plus groſſes tiroient plus ſouvent que nos piéces ordinaires.

Dan. Hiſt de la Mil. Franç. l. 6. p. 448.

Guillet. Hiſt. de Mah. II. 3

Louis XI. au rapport du même Auteur, avoit fait fondre un canon de cinq cens livres de calibre. Pour moi je panche à croire que ces boulets de grais & de fer fondu trouvez chez M. Foucault, étoient là avant l'Invention de la poudre, & peut-être du tems du ſiége de Paris par les Normans: car le voiſinage de l'Arſenal ne prouve point que ces boulets ne ſoient pas anciens, comme le prétend le Pére Daniel; je croirois plutôt que les Normans avoient leur camp de ce côté-là, car cet endroit ſe trouve juſte hors la portée des machines pour n'en être pas incommodez. *Paris n'avoit point encore alors une plus grande étendue que celle de la partie d'aujourd'hui qu'on appelle la Cité, c'eſt-à-dire, qu'elle étoit renfermée entre les deux bras de la riviére.*

Dan Hiſt de la Mil. Franç. liv. 2. ch. 2.

Il eſt évident que le ſeul poids de ces maſſes étonnantes lancées par les catapultes, étoit capable d'ébranler & enſuite de renverſer tout ce qui leur réſiſtoit le plus. Des machines comme celles d'Archiméde au ſiége de Syracuſe, qui chaſſoient

douze cens cinquante pesant, devoient faire un fracas terrible, non seulement en tombant d'en-haut comme nos bombes, mais encore de but en blanc, ou à fort peu d'élevation. On ne peut pas nier qu'Archiméde ne tirât de la sorte contre la sambuque de Marcellus, qui fut brisée, fracassée & mise en pieces, quoiqu'elle dût être construite d'une charpente très-solide. Une masse de ce poids tirée de la sorte, fait voir quelle devoit être la force & la violence de ces sortes de machines.

Si Joséphe ne parle point de ces grosses catapultes dans sa description du siége de Jérusalem, c'est que les murs de cette place étoient à l'épreuve de tout, tant elles étoient fortés & solides, & les beliers les ébranloient plutôt qu'ils ne faisoient bréche; ce qui aidoit pour la sappe. Cet Auteur ne dit-il pas que les Romains ne pûrent faire bréche au Temple, *quoique les beliers l'eussent battu pendant six jours?* Je ne sçai si une batterie de six beliers de bonne taille ne feroit pas tout autant d'effet qu'une batterie de six de nos piéces de vingt-quatre, j'oserois presque assûrer que les beliers feront plutôt bréche. La raison me semble forte, c'est que les coups de ceux-ci, quoique moins violents, sont plus souvent redoublez, & qu'un belier heurtera au moins dix coups avant que le canon en ait tiré un.

Josephe, Guerre des Juifs contre les Rom. chap. 22 liv. 8.

Joséphe parle de l'effet des catapultes de Tite au siége de Jérusalem. Il dit qu'il y en avoit de fort grosses, & que les moindres jettoient le poids d'un talent. Je vais citer le passage sur la version de M. Arnaud d'Andilly. *Les machines de la seconde légion*, dit-il, *étoient les plus redoutables: les pierres qu'elles poussoient étoient plus grosses que celles des autres, & alloient si loin qu'elles ne renversoient pas seulement ceux qui faisoient les sorties; mais alloient tuer, jusques sur les murs & les remparts, ceux qui étoient ordonnez pour les défendre. Les plus petites de ces pierres pesoient au moins un talent. Leur portée étoit au moins de deux stades & davantage, & leur force si grande, qu'après avoir renversé ceux qui se rencontroient dans les premiers rangs, elles en tuoient encore d'autres derriére eux. Mais souvent les Juifs les évitoient, tant parce que leur bruit & leur blancheur donnoient moien de s'y preparer, qu'à cause qu'ils avoient disposé des gens sur les tours, qui aussitôt que l'on commençoit à faire jouer les machines les avertissoient en leur criant en Hebreu:* le Fils vient, & il prend un tel chemin. *A ce signe ils se jettoient par terre, & les pierres passoient.*

Ceci nous engage à quelques remarques qui paroissent

importantes. Ce que Joſéphe dit de la portée de ces machines, m'a tout l'air d'un paſſage mutilé. Leur force ſeroit bien petite ſi elles n'euſſent porté que deux ſtades; elles n'auroient pû produire les effets dont il parle lui-même, & qui ſont tels qu'ils ſemblent tenir du prodige, à moins que l'Auteur ne veuille dire que cette diſtance de deux ſtades étoit celle qu'on donnoit à ces machines pour tirer dans un ſiége. Pour bien concevoir la juſte portée des catapultes à toute volée, ſi l'on veut à quarante-cinq degrez, on n'a qu'à éxaminer à quel eſpace d'une ville aſſiégée les Anciens ſe campoient, ou tiroient leur circonvallation ou contrevallation, pour n'être pas incommodez des machines des aſſiégez. Polybe fait camper les Romains à huit ſtades au ſiége d'Agrigente. Je conclus de-là qu'elles portoient tout autant. Une preuve bien ſenſible que le texte de Joſéphe eſt corrompu en cet endroit, c'eſt un paſſage du même Auteur: car parlant de la force ſurprenante de ces machines, il dit que *l'une de ces pierres emporta à trois ſtades de-là la tête de l'un de ceux qui combattoient de deſſus le mur auprès de Joſéphe: & une aiant traverſé le corps d'une femme, emporta à demi ſtade de-là l'enfant dont elle étoit groſſe.*

Ibid. liv. 3. ch. 17.

Ne ſeroit-ce pas une contradiction bien avérée, ſi Joſéphe aiant dit dans ſon cinquiéme Livre que ces machines portoient deux ſtades, il ne ſe fût pas ſouvenu de ce qu'il avoit avancé dans ſon troiſiéme Livre qu'une pierre, lancée par une catapulte, emporta la tête d'un homme à trois ſtades? Les batteries de ces machines devoient tirer tout au moins à un demi ſtade du corps de la place. Voilà déja quatre ſtades. Or ces machines étant en ce tems-là dans leur plus grande perfection, & jettant d'ailleurs des poids de plus de cent livres, leur portée devoit être de plus d'un mille italique.

Ce qui prouve viſiblement les coups directs de ces ſortes de machines contre le ſentiment du Pére Daniel & de M. Perrault, c'eſt ce que dit l'Auteur Juif que *leur force étoit ſi grande, qu'après avoir renverſé ceux qui ſe trouvoient dans les premiers rangs, elles en tuoient encore d'autres derriére eux.* Tous ces paſſages, que je viens de rapporter, ne le démontrent-ils pas aſſez? Parlerions-nous autrement de nos canons? Encore une fois, ces exemples en foule ont-ils beſoin de Commentaire? Tout ce que les Hiſtoriens rapportent des effets de la catapulte, nous méne à ce jugement, & à ne nous pas rendre aux déciſions de M. Perrault, de l'Auteur de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe,

Françoiſe, & de Lipſe même, qui ne décide pas moins que les deux premiers.

J'ai lieu de m'étonner, pour le dire en paſſant, qu'aucun de nos Interprétes & de nos Théologiens ne ſe ſoit aviſé de remarquer cet endroit de Joſéphe, où il dit que les Juifs, pour eſquiver & ſe garantir des coups des pierres lancées par les machines, avertiſſoient ceux à qui elles s'adreſſoient en criant *le Fils vient, il prend un tel chemin.* Cela me ſemble remarquable. Quel rapport a le terme de *Fils* avec une pierre? N'auroient-ils pas dû plutôt crier *gare la pierre*, comme nous diſons *gare la bombe?* Le Fils de Dieu avoit prédit la déſolation & la ruine de cette malheureuſe nation, ou peut-être ce n'eſt qu'un hébraïſme pour ſignifier une pierre, comme la fléche eſt le fils du carquois. Je laiſſe à de plus habiles à raiſonner là-deſſus.

J'aurois pû en demeurer là dans cet Article, ſans pouſſer plus loin les preuves des effets de la catapulte. Cela ne me ſatisfait pourtant pas. Il faut faire voir qu'elles n'étoient pas ſeulement connues vers le douziéme ſiécle en Europe, comme en Aſie; mais encore dans le quinziéme ſiécle, & même plus bas.

ARTICLE XXVII.

Qu'il n'y a guéres plus de deux ſiécles que les catapultes étoient en uſage dans l'attaque & la défenſe des places. Exemples des prodigieux effets de cette machine.

LEs catapultes, dont on ſe ſervoit dans le douziéme & treiziéme ſiécle en France, comme dans les autres Etats de l'Europe & en Aſie, où elles étoient encore plus communes, & peut-être plus parfaites, ne le cédoient ni en groſſeur ni en force à celles des Anciens. Le Pére Daniel s'étend beaucoup ſur cette matiére dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe. Il remonte juſqu'à Clovis, où il fait commencer la premiére race de nos Rois; il nous fait voir, ou tout au moins il conjecture, que les machines de guerre des Romains ne pouvoient être inconnues à ce grand guerrier: & quand il n'auroit pas eu cet uſage, dit-il, il l'eût bientôt appris des Gaulois après la conquête de leur païs. Ses enfans & ſes ſucceſſeurs, continue-t-il, conquirent des Roiaumes entiers, & firent beaucoup de ſiéges,

la principale partie de cet art conſiſtant dans ces machines miſes en œuvre par les Romains. Je ſuis de ſon avis.

Lorſqu'on vient à Charlemagne il n'eſt pas beſoin de conjectures à cet égard, ces machines lui devoient être très-connues & très-familiéres : car on ſçait qu'il faiſoit obſerver la diſcipline militaire des Romains, & c'eſt ce qui le mena ſi loin & ſi heureuſement dans ſes conquêtes. Si on décend plus bas que ce Conquérant, il paroît beaucoup d'ignorance & un oubli ſurprenant des conſtitutions de ce grand Capitaine à l'égard de la diſcipline militaire & de la tactique, malgré cela les machines de guerre ſe maintinrent, & peut-être augmentérent en perfection. C'eſt tout ce que nous avons pû obſerver dans les Auteurs qui ont écrit des actions de cet Empereur.

En 886. Le ſiége de Paris par les Normans, vient enſuite ſur les rangs. Abbo, Moine de Saint Germain des Prez, en a donné une deſcription fort détaillée ; il nous fait voir combien les François étoient excellens ouvriers dans l'art des machines. Les aſſiégez en avoient une ſi grande quantité, qu'il ne s'eſt rien vû de ſemblable, puiſqu'il y en avoit juſqu'à cent en batterie ſur les murailles, & c'eſt je penſe ce qui les ſauva. Je ne doute pas qu'il n'y en eût de très-groſſes parmi un ſi grand nombre. Il paroît par ce que nous apprend le Pére Daniel dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe, que *toute l'application des Ingénieurs François pour venir à bout des places, ſe réduiſit principalement à deux points : le premier à renforcer les baliſtes* [catapultes], *& autres ſemblables machines pour lancer des pierres de la plus énorme groſſeur, avec quoi ils crevoient tous les toits des maiſons*, ET FRACASSOIENT LES MURAILLES.

Liv. 7. ch. 3.

Sous Philippe-Auguſte.

Les Ingénieurs avoient ſi bien réuſſi pour le premier, continue-t-il, *qu'ils jettoient avec leurs machines des pierres capables par leur peſanteur d'enfoncer les voutes & les planchers des maiſons les plus ſolidement bâties.*

Le même Auteur cite un paſſage de Froiſſart, qui fait voir la force ſurprenante de ces machines. Il auroit mieux fait de le citer en ſon vieux langage, qui a ſes graces, comme ſans doute le nôtre les aura, lorſqu'il ſera auſſi décrépit que celui du ſiécle de cet Ecrivain. Il nous apprend donc qu'au ſiége de Thyn-l'Evêque aux Païs Bas, *le Duc Jean de Normandie fit charrier grand foiſon d'engins de Cambrai & de Douai, & entr'autres ſix fort grands, qu'il fit lever devant la forteresſe, leſquels jettoient nuit & jour groſſes pierres & mangonneaux, qui abattoient les*

Froiſſard, vol. 1. ch. 50.

combles & haults des tours, des chambres & des ſales : tellement que les compagnons qui gardoient la place, n'oſoient demeurer que dans les caves & les celliers. Ceux de l'Oſt leur jettoient encore plus par leurs engins des chevaux morts & autres charoignes infectes, pour les empuantir là dedans, dont ils étoient en grand deſtreſſe : & de ce furent plus contraints que de nulle autre choſe, parce que même qu'il faiſoit chauld, comme en plein eſté, &c.

Il falloit que ces catapultes fuſſent d'une grandeur démeſurée pour chaſſer de tels fardeaux, car il n'y a point de cheval qui ne péſe au moins ſept à huit quintaux : or il eſt évident qu'on en jettoit qui peſoient beaucoup davantage. Tout cela paroîtroit ſurprenant, ſi la découverte des forces mouvantes de ces machines, & l'expérience qui ne trompe point, ne nous faiſoient voir que de telles forces peuvent produire de tels & ſemblables effets : car on peut augmenter ces forces beaucoup au-delà de ce que les Auteurs nous en apprennent, comme c'eſt une néceſſité que des machines qui ne ſont ſujettes à aucun frottement, puiſſent être augmentées autant que la charpente peut fournir pour ſoutenir ces forces & une plus grande multiplication de cordages.

C'étoit ſans doute une très-grande incommodité que ces chevaux lancez dans une place aſſiégée, rien n'étoit plus capable d'y mettre la peſte, ou du moins d'occuper une partie de la garniſon pour les enterrer, & ſe délivrer de l'infection de ces cadavres. Coribut, Général de Vitole, que les rebelles de Bohéme avoient choiſi pour leur Roi, fit pis que tout cela au ſiége de Carlotin en 1422. La défenſe de cette place eſt une des plus célébres dont on ait ouï parler depuis les Anciens ; c'eſt dommage qu'on ignore encore le nom de celui qui la défendit, & auquel l'Empereur Sigiſmond fut entiérement redevable du recouvrement de la Bohéme. Ce vaillant inconnu la défendit avec une vigueur & une obſtination extraordinaire. *La ſeule choſe capable de troubler les plus vaillans hommes lorſqu'ils ſont aſſiégez, qui eſt le déſeſpoir d'être ſecourus, ne diminua rien de ſon courage ni de ſa prévoiance*, dit Varillas, *il repouſſa tous les aſſauts qui lui furent livrez, & Coribut ne le pouvant ſurmonter par la force, fit jetter dans la place, par le moien des machines, tous les corps des ſoldats que les aſſiégez lui tuoient, & près de deux mille tombereaux d'ordures. L'exceſſive puanteur y fit tomber les dents à la plûpart des défenſeurs, & ébranla tellement celles des autres, qu'elles ne ſe conſervérent que par l'adreſſe d'un riche Apoticaire de Bo-*

Varil. Hiſt. des héréſies, liv. 1. p. 191.

héme, qui fit couler à force d'argent dans Carlotin des remédes & des préſervatifs contre le mal qu'on y ſouffroit.

L'Hiſtoire de Genghiſcan & de Timur-Bec, nous fournit une infinité d'exemples de la force & de la puiſſance de ces ſortes de machines : car les ſiéges que ces hommes extraordinaires ont faits, ne ſont pas moins mémorables & moins inſtructifs, ſoit dans l'attaque ou dans la défenſe, que les plus célébres de l'antiquité, ſoit encore par l'appareil & la grandeur des machines. On y voit tout ce que l'art a de plus profond & de plus achevé dans ces deux parties de la guerre.

Les catapultes, dont ils ſe ſervoient, étoient ſi énormes qu'elles chaſſoient des meules de moulin & des maſſes affreuſes, qu'elles renverſoient tout ce qu'elles rencontroient avec un fracas épouvantable ; elles jettoient quelquefois des cailloux & des pierres en ſi grande quantité, qu'elles manquérent au ſiége
1219. de Cogende par Genghiſcan. La défenſe & l'attaque d'Atrar, qui fut aſſiégé dans la même année, ſont dignes de l'admiration des gens du métier. La défenſe de Carizme en 1221. eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de grand & de profond. Je n'en vois point qui puiſſe lui être comparée. La valeur, l'opiniâtreté & l'intelligence s'y trouvent par tout.

Au ſiége de Bamiau, dit l'Hiſtorien de Genghiſcan, *les machines de la ville ne laiſſérent pas de renverſer un grand nombre de*
Hiſt. de Genghiſc. p. 392. *celles des Mogols ; & comme la réſiſtance des habitans fut opiniâtre, à cauſe que les murs de la place étoient fort bons, les aſſiégeans manquérent enfin de pierres & de feux : de maniére qu'ils ceſſérent pour quelque tems de preſſer la ville, parce qu'ils furent obligez d'envoier au loin chercher des cailloux & des meules, & d'autres choſes propres à battre les murailles, & à être lancées par des machines.*

Les catapultes, dont ces grands Conquérans ſe ſervirent dans leurs ſiéges, n'ont rien de fort ſurprenant ni de fort extraordinaire ; ce n'eſt pas là un ſujet d'éloge, ni une marque de leur puiſſance. Cent ou deux cens machines, qui jetteroient des maſſes plus lourdes & plus peſantes que celles d'Archiméde, ne formeroient pas un préjugé de cette puiſſance ; elle ſe trouve bien plutôt dans une nombreuſe artillerie, qui coûte infiniment plus, je dis infiniment plus : car je poſe en fait que dix piéces de nos canons de vingt-quatre éxécutées dans un ſiége, ſont d'une dépenſe bien plus grande & plus conſidérable qu'une batterie de cent catapultes. Il n'eſt pas beſoin d'un ſort grand

calcul pour le concevoir. Ce qui coûtoit le moins dans les ſiéges des Anciens, étoient ſans doute les machines de jet. La grande dépenſe conſiſtoit dans leurs tours mouvantes & dans leurs tortues. Ces ſortes de machines ſubſiſtérent longtems, tant qu'on ne s'aviſa pas de renforcer celles de jet; mais dès qu'on s'apperçut qu'elles pouvoient jetter de plus grands fardeaux, ces tours & ces tortues devinrent plus rares, & diſparurent à la fin. Mahomet II. ſe ſervit de tours mouvantes au ſiége de Conſtantinople, qui furent tout auſſitôt brûlées & renverſées, & ne s'en ſervit plus depuis.

Philippe-Auguſte s'appliqua uniquement à perfectionner, ou pour mieux dire à augmenter les forces des machines de jet. Je ne vois pourtant pas que les catapultes, dont parle Froiſſart, & tant d'autres Hiſtoriens après lui, aient chaſſé de plus grands corps que celles de Genghiſcan & de Timur-Bec; mais ce n'eſt pas là où je veux aller, puiſqu'on n'entre pas dans le temple de la gloire pour avoir plus de machines & plus de canons dans un ſiége; ſi leur renommée n'étoit appuiée que ſur de ſemblables choſes, nous n'aurions jamais ſçû s'il y avoit eu de tels hommes au monde.

L'invention de la poudre vint enſuite, qui ne changea preſque rien dans l'art d'aſſiéger les places, ſinon que la force de l'artillerie augmenta les précautions dans les approches, & fit évanouir toutes les machines qui n'étoient pas capables de réſiſter contre ſes efforts. Mahomet II. fut le premier qui donna le plus de vogue aux canons; il ne les perfectionna pas ſeulement, mais il inventa encore les mortiers-pierriers. Nous ne ſçaurions lui en refuſer la gloire, & je ne crois pas qu'on s'aviſe de la lui enlever non plus que celle des tranchées. Il y avoit longtems qu'on ne parloit plus de catapultes. Sous le régne de ce Conquérant l'invention en étoit perdue, on les vit reparoître au ſiége de Rhodes en 1480. Ce phénoméne militaire fut regardé comme un prodige de l'eſprit humain, quoiqu'il n'y eût guéres plus de cent cinquante ans qu'on s'en ſervoit encore. Le paſſage où j'ai trouvé cette nouvelle, mérite d'être cité. Nous le tirerons de Guillet, qui a écrit la vie de Mahomet II.

Les Turcs avoient élevé une batterie de ſeize gros baſilics, ou doubles canons, dit l'Auteur, *dont le calibre énorme n'excédoit point celui des piéces emploiées au ſiége de Scutari. Les Chrétiens y oppoſérent avec grand ſuccès une contrebatterie* D'UNE INVENTION NOUVELLE. *Un de leurs Ingénieurs, aidé des avis de quelques gens*

Guil. Hiſt. de Mahomet II, l. 7. p. 350.

de marine & des plus habiles charpentiers de la ville, fit une machine propre à jetter des quartiers de pierres d'une groſſeur effroiable. Son éxécution empêcha l'ennemi de pouſſer le travail de ſes approches, renverſa ſes épaulemens, ouvrit les ſappes, tua la plûpart de ſes travailleurs, & remplit de carnage les troupes qui ſe trouvoient ſous ſa portée. Les aſſiégez, continue-t-il, *la nommérent par raillerie le tribut, pour faire alluſion au tribut que Mahomet avoit demandé, & l'avertir qu'ils lui en faiſoient le paiement à leur maniére.*

Ils n'emploioient pas ſeulement ces machines à jetter ces maſſes entiéres ; *ils envoioient*, dit encore l'Auteur, *une gréle effroiable de cailloux de leur tribut ſur les Turcs qui ſoutenoient le travail des approches, & l'effet en étoit ſi grand, que la peſanteur des pierres ouvroit les terres dont le deſſous étoit creuſé par les mineurs, & alloient chercher ceux qui creuſoient & qui préparoient des fourneaux ſous les dehors de la place.*

On ne peut pas révoquer en doute ce que nous venons de citer ici, tous les Auteurs qui ont écrit de ce ſiége fameux ſont unanimes ſur ce point ; mais qu'aucun ne nous ait appris le nom du reſtaurateur de la catapulte, voilà ce qui doit ſurprendre. Ces ſortes de négligences ne ſe pardonnent pas aux Auteurs contemporains qui ont écrit de ce ſiége. Il leur eût été très-facile de s'informer de ceux qui s'y étoient trouvez, qui leur auroient peut-être appris le nom de cet Ingénieur.

Je ne ſçaurois paſſer à autre choſe ſans faire une réfléxion ſur cet éxemple, ou ſi l'on veut une digreſſion. C'eſt un péril qu'il faut que je coure, & dont il faut que je me tire le plus diligemment & le plus promtement qu'il ſera poſſible. Je dis donc que peu de gens ſont capables d'inventer eux-mêmes ce qu'il faut faire dans les grandes extrémitez, mais preſque tous peuvent être inſtruits par les éxemples. Celui-ci peut ſervir de bonne leçon, non ſeulement aux Généraux d'armées, mais plus encore aux Gouverneurs des places aſſiégées ; ceux-ci, comme les autres, apprendront par cet éxemple que le diſcernement du vrai & du faux, de l'impoſſible & du poſſible, étant une choſe très-difficile, on doit tout écouter avec un air de confiance & d'eſtime, & ne rien rejetter des choſes que certaines perſonnes nous propoſent, quelque extraordinaires & quelque peu praticables qu'elles nous paroiſſent lorſque l'éxécution ne ſçauroit produire aucun mal, & qu'elles peuvent faire un très-grand bien, lorſqu'elles réuſſiſſent & qu'elles ne

dépendent que de l'expérience qu'on en fera avant que de s'en ſervir contre l'ennemi.

Ces ſortes de génies inventifs ſont très-rares & très-dignes d'être écoutez, & n'échouent pas toujours, comme certain viſionnaire qui fut envoié à Douai en 1710, & qui promit à la Cour de démonter toutes les batteries des ennemis, & de les accabler de tant de feux qu'il leur feroit lever le ſiége. Lorſqu'il vint à l'éxécution, on trouva qu'il tiroit moins juſte que le plus miſérable canonnier; il produiſit tant d'imaginations folles & burleſques, qu'il fit rire toute la garniſon, hors feu M. d'Albergoty, qui défendit la place, & qui ne rioit jamais. Il entreprit ce viſionnaire très-ſérieuſement, quoiqu'il fournît tout ce qui lui étoit néceſſaire pour n'avoir rien à ſe reprocher, ce qui n'eſt pas une petite ſageſſe.

Le Grand Maître d'Aubuſſon fut plus heureux, & ne fut pas moins ſage pour avoir écouté un homme qui lui propoſa une machine qui ſembloit au-deſſus de l'eſprit humain, & beaucoup plus redoutable que les canons énormes des aſſiégeans, & il tint parole: tant il eſt véritable qu'il faut tout écouter & ne rien négliger à la guerre des moindres petites choſes, & ne mépriſer qui que ce ſoit de ſa garniſon, quelque en butte qu'il ſoit aux morſures des petits maîtres. Quoiqu'il en ſoit, il eſt rare que ces ſortes de gens ſoient reçûs des Généraux ſans quelque ſecrete riſée, & ſans qu'ils s'en moquent; parce qu'ils ne peuvent s'imaginer que l'on puiſſe éxécuter certaines choſes par cela ſeul qu'ils ne les comprennent pas: comme ſi tout le génie du monde étoit renfermé dans leur tête, que rien n'éxiſtât au-delà de leur tourbillon, ou qu'il n'y en eût pas de plus grand au-delà du leur; ce qui n'eſt pas ſupportable, & marque une très-grande préſomption, beaucoup d'ignorance, petiteſſe d'eſprit & de génie, rien de bon.

Mahomet II. venoit à bout de Rhodes & la prenoit infailliblement, s'il ne ſe fût trouvé un Grand-Maître capable d'écouter les hommes de mérite, & de les croire très-capables de réuſſir dans certaines choſes qu'il ne pouvoit imaginer ni comprendre lui-même, & fit voir par-là qu'il étoit un homme d'eſprit & de grand ſens. On n'eût pas rencontré un tel homme dans certaine place où je me ſuis trouvé, & dont on craignoit fort le ſiége, auquel les Turcs ne penſérent jamais: car celui qu'on y envoia pour la défenſe tomba heureuſement dans le roiaume des aveugles, où les borgnes ſont les Rois; il fut donc ſeul écouté,

& ceux qui avoient de bons yeux furent traitez comme des aveugles. Je reviens au ſujet d'où cette digreſſion m'a tiré.

On peut voir par ce que nous venons de dire plus haut, que la catapulte de Rhodes eſt très-proche de notre tems. Il m'en vient une autre beaucoup plus récente dans la mémoire, véritablement l'Auteur qui me fournit l'éxemple n'eſt pas reconnu pour fort grave. On l'a pris ſur le fait en bien des choſes qu'on reconnoît pour très-fauſſes & même pour très-imaginaires: avec cela il ſe trouve chargé de tant d'ignorances & d'un ſi grand fond de crédulité, qu'on le prendroit pour un imbécille. Voilà une miſérable autorité, dira-t-on, pas tant que l'on s'imagine. L'Auteur dont je veux parler eſt Vincent le Blanc dans ſon voiage d'Abiſſinie. Je tire même de ſon ignorance une preuve démonſtrative qu'il dit vrai dans ce qu'il rapporte des catapultes des Abiſſins: car il les repréſente telles, ou peu s'en faut, que nous les avons données; ce qui ne ſçauroit entrer dans l'imagination d'un homme qui ne connut jamais les Anciens, ni leurs machines, & cependant il nous parle de catapultes ſans les nommer. Il rapporte qu'en 1576. le grand Négus aiant aſſiégé Tamar *ville forte, entourée de fortes murailles, & où les aſſiégez avoient des machines & des batteries compoſées de groſſes piéces de bois, bandées de cordages & des rones à vis, qui ſe débandoient de telle force qu'elles euſſent renverſé & briſé un navire: ce qui fut cauſe*, continue-t-il, *que le Négus ne voulut pas faire donner l'aſſaut auſſitôt qu'on eut comblé le foſſé. Sans l'aide d'un Génois, qui ſe trouva là, il n'en fût jamais venu à bout ſans une grande perte; ce Génois par une mine fit ſauter une tour qui fit une merveilleuſe bréche.*

Voiage de Vincent le Blanc, c. 23. page 72.

Caſimir Siémemowiski, Lieutenant Général de l'artillerie de Pologne, qui eſt l'Auteur d'un Livre qu'il intitule, *Artis magnæ artilleriæ*, qui ne répond en rien à ſon titre, dit qu'au ſiége de Thorn en Pruſſe, les Polonois ſe ſervirent contre les Suédois d'une méthode extraordinaire de jetter des pierres ſans mortier qui peſoient plus de huit cens livres. Quand un Officier d'artillerie ſe mêle de nous débiter ces ſortes d'éxemples, il doit parler d'une maniére un peu moins vague. Je ſuis perſuadé que cet Officier faiſoit parfaitement bien les fuſées, & cent autres bagatelles de cette nature, dont les enfans ſe mêlent quelquefois; mais pour ſes autres artifices, qui peuvent ſervir à la guerre, on ne peut pas douter que ce ne ſoient de très-grandes chimères. J'ai regret d'en avoir été la dupe. Il nous avoit promis

mis au ſecond Tome de ce grand art, avec la deſcription des machines de ſon invention pour jetter des pierres & des roches entiéres pour le moins auſſi groſſes que celles d'Archiméde ; mais je crois que ce ſecond Tome eſt encore en quartier dans les eſpaces imaginaires, comme ſes ſecrets. Tout le monde eſt rempli de ces ſortes de charlatans. Il s'en faut bien qu'ils nous divertiſſent autant qu'a fait un homme venu de je ne ſçai où, qui nous a fait voir, non ſans nous faire rire, que les gens qui ont le plus d'eſprit ſont quelquefois les dupes des plus gros lourdauts, & que ceux-ci ſont quelquefois moins aiſez à être dupez que les plus habiles.

ARTICLE XXVIII.

Que les catapultes ſont d'une plus grande utilité pour le jet des bombes & des pierres, que nos mortiers de toute eſpéce.

NOus ne connoiſſons M. Blondel que par ſon Livre du jet des bombes. Quand il n'auroit donné que ce ſeul Ouvrage, il mériteroit d'être mis au rang des Auteurs célébres de notre tems. Il s'attacha ſi fortement & ſi ardemment à rafiner ſur cette curieuſe partie de la guerre, que je ne ſçache encore perſonne qui ait hazardé d'enchérir ſur lui. Juſqu'ici il eſt demeuré maître du terrain, ce qui eſt une rareté : car il y a bien peu d'Ecrivains qui demeurent tranquilles ſur le leur, & qui y ſoient en repos. Nous n'avons garde de l'en chaſſer, cela paſſe notre compétence. Mais nous ne ſçaurions nous empêcher de trouver à dire qu'il ait pouſſé ſa complaiſance, juſqu'à mettre dans un Ouvrage ſi plein de véritez, les figures gravées de quelques machines de guerre propres à jetter des bombes & des pierres, en titre de catapultes, ou de baliſtes, toutes fauſſes & imaginaires ; rien ne m'a plus ſurpris que cela. Il n'étoit pas difficile de juger de leur fauſſeté. Un peu de bon ſens, & pas autre choſe, nous conduit à cette vérité. Ces ſortes de fadaiſes méchaniques ſont très-peu dignes d'un tel Livre. Il étoit ſi fort convaincu que cela ne valoit rien, qu'il dit lui-même qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il ſe trouvât quelqu'un aſſez muni de génie inventif, de patience & de moiens, pour s'attacher à la recherche de la catapulte des Anciens, que nos péres ne connoiſſoient pas moins qu'eux, puiſqu'on s'en eſt encore ſervi vers

la fin du quinziéme ſiécle. Je ſuis convaincu que ſi l'on peut ſe délivrer des préjugez de la coutume & de tout eſprit d'interêt & de jalouſie, on réduira bientôt au ſilence nos mortiers & nos pierriers : car qui peut douter, j'entens ceux qui ſont quelque uſage de leur raiſon, que les catapultes ne fuſſent d'une plus grande utilité pour le jet des pierres & des bombes ? Combien n'épargneroit-on point dans les ſiéges ? Quel attirail, quel appareil de matériaux, d'équipages, de chevaux, d'hommes & d'ouvriers pour le ſervice & le tranſport des mortiers, & particuliérement dans la guerre des montagnes ? Ajoutez encore le tems qu'on perd dans les entrepriſes qui demandent du ſecret & de la diligence.

On reconnoît aſſez, par la deſcription que nous avons donnée de ces machines, qu'il ſuffit d'une douzaine de mulets pour le tranſport des cordages, des chapiteaux, des bras, des couſſinets, & des uſtenciles néceſſaires pour douze groſſes catapultes. Tout ce qui regarde la conſtruction, c'eſt-à-dire les poutres & les montans, ſe trouvent par tout où il y a des pieds d'arbres d'une certaine groſſeur, de quelle nature de bois que ce ſoit. Il n'eſt beſoin d'aucune ferrure. Ces cordages de boiaux ſont tout le ſujet de la dépenſe ; on peut les faire ſur les lieux, & je ne ſçai ſi un ſeul écheveau ou cordage à chaque machine ne ſuffit pas pour tout un ſiége. Ceux mêmes qui ont ſervi étant expoſez dans un lieu un peu humide, après les avoir frottez deux ou trois fois avec du ſavon, reprennent leur état naturel, ſe renflent, les fibres ou les parties de ces cordes compoſées d'un nombre infini de tuiaux ſe rouvrent, & ſe rempliſſent des infiniment petits de la matiére ſubtile.

Toutes les pierres ſont propres pour ces ſortes de machines, au lieu qu'il faut des cailloux pour les pierriers-mortiers, qu'on ne trouve pas par tout : car toutes les autres moins dures ſe réduiſent en petits morceaux, ou ſe pulvériſent par le choc de la flamme ; outre que ces ſortes de mortiers du plus grand diamétre ne chaſſent guéres plus que le poids de ſoixante livres, au lieu que les moindres catapultes peuvent jetter deux cens peſant de cailloux dont on remplit des paniers ou des ſacs, comme les Anciens le pratiquoient, & celles au-deſſus jetteroient au moins un demi tombereau, à une diſtance plus grande que ne ſont nos mortiers. Quelle éxécution cela ne fait-il pas dans un logement, dans une batterie ou dans une tranchée ?

Ce que l'on doit le plus conſidérer dans la catapulte, eſt

la certitude de ſon effet & la juſteſſe de ſes tirs différens. On eſt aſſûré de jetter les pierres ou les bombes au point où l'on veut, car il n'y a point de raiſon qui puiſſe faire qu'elle chaſſe plus ou moins loin, ou plus ou moins juſte en un tems qu'en un autre ſur les même degrez d'élevation & de bandage. Il n'en eſt pas ainſi de nos mortiers, à cauſe des différens effets ou des différentes qualitez de la poudre : car quoiqu'elle ſoit de même nature en apparence, elle ne l'eſt pas en effet. Un baril n'eſt jamais ſemblable à un autre baril. La poudre n'eſt jamais égale en qualité & en force. Il eſt preſque impoſſible ; & quand même toute cette poudre ſeroit d'un même moulin, l'une ſe trouve plus ſéche & l'autre moins, dix grains de plus ou de moins dans la chambre du maître produiſent des effets différens. Ce ſont des faits de vérité contre leſquels on ne s'inſcrit point en faux.

La catapulte a encore des avantages infinis ſur les mortiers, outre ceux qui leur ſont particuliers. On peut de même par les différentes inclinaiſons la pointer & jetter les bombes juſtement où l'on veut, ce qu'on n'eſt pas aſſûré de faire avec nos mortiers, comme je l'ai déja dit. Il eſt vrai qu'elle ne chaſſe pas à beaucoup près ſi loin que les mortiers. Qu'on demande aux intelligens de l'artillerie, ils vous répondront qu'il ſuffit qu'elle puiſſe porter ſur les ouvrages attaquez, & que quatre-vingt toiſes ſuffiſent & au-delà, & cependant une catapulte de cent peſant, que les Anciens appelloient centenaire, portoit au-delà de trois à quatre cens toiſes.

La portée la plus grande des pierriers-mortiers de quinze pouces de diamétre à leur bouche, ne va guéres au-delà de cent cinquante toiſes. Les cailloux chaſſez par une catapulte parcourront un plus grand eſpace, & écarteront beaucoup moins. Cet avantage eſt beaucoup plus grand qu'on ne penſe ; car lorſqu'il en peut tomber une plus grande quantité dans un logement, dans une batterie, dans les ſappes, dans un ouvrage & dans un chemin couvert, quel déſordre ! Quelle éxécution ces ſortes de machines ne feront-elles pas ? En jettant ſi juſte ſoit des pierres ou des bombes, il n'y a point de batterie qui ne puiſſe être démontée, ni de logement qu'une grêle de cailloux ne faſſe abandonner. Elles ont encore cet avantage, qu'on peut les pointer horiſontalement, ou pour mieux dire, à très-peu d'élevation, ce qu'on ne ſçauroit faire avec nos mortiers.

Ce qu'il y a encore de fort avantageux, c'eſt qu'elles ne ſont

aucun bruit. Le jour on eſt averti par le bruit des mortiers, & l'on juge à peu près à qui le pierrier-mortier en veut ; mais la nuit comme le jour on ignore ſi la machine a tiré, ou ſi elle n'a pas tiré.

Ces ſortes de machines ſont encore plus avantageuſes dans une place aſſiégée. Il n'eſt pas néceſſaire qu'elles ſoient poſées ſur les remparts ou ſur le terre-plein, on les place & on les tranſporte où l'on veut, & il eſt rare qu'elles puiſſent être en priſe aux bombes qu'on peut tirer deſſus, lorſque l'aſſiégeant peut s'appercevoir où elles ſont. D'ailleurs les aſſiégez ſont en état d'en avoir de plus groſſes que les aſſiégeans, & de jetter des poids d'une énorme groſſeur pour enfoncer les galeries, écraſer tout ce qui eſt deſſous, & retarder extrêmement le comblement du foſſé par un orage & de pierres qui ne finit point ; ce qui oblige les aſſiégeans à des précautions infines, & à mettre toute une tranchée en blindes. Paſſons à une autre matiére, où l'on va voir que les Anciens à l'égard de l'art des ſiéges ſe trouvent par tout ſur notre chemin, & qu'ils l'ont battu longtems avant les Modernes, qui ne marchent que ſur leurs traces ſans s'en être trop écartez.

ARTICLE XXIX.

Des galeries ſouterraines ou conduits de mines des Anciens juſques ſous les tours de la place aſſiégée. Quelle étoit leur méthode pour les ruiner & les renverſer par la ſappe. Des contregaleries des aſſiégez, & de leurs ſappes ſous les ouvrages de aſſiégeans.

LA queſtion de la préférence, entre les Anciens & les Modernes, ne ſouffre aucun paralléle : cependant il s'eſt élevé une ſecte de beaux eſprits contre les Anciens, qui décide ſans façon en faveur des Modernes dans tous les arts & dans toutes les ſciences. Il eſt étonnant que cette ſecte ait pû tenir ſi longtems la campagne, & qu'elle ait eu ſes partiſans, ſes prédicans & ſes écrivains en très-grand nombre, ſi paſſionnez que rien plus. Que penſer de tout cela, ſinon qu'il n'y a point de ſecte, quelque extraordinaire qu'elle ſoit dans ſes ſentimens, qui ne puiſſe faire des objections & ſe défendre bien & vigoureuſement, même en dépit de la raiſon, contre une autre qui l'aura de ſon côté ? Les beaux eſprits qui n'ont que de l'eſprit

ſans aucun goût, ſont très-capables de donner dans les opinions les plus abſurdes. Il eſt pourtant vrai que nous rencontrons par tout les Modernes dans preſque tous les arts & toutes les ſciences ſur le chemin des Anciens. Il ne nous appartient pas de nous engager dans un tel conflict de diſputes; mais du moins nous ſera-t-il permis de dire, que dans les arts & les ſciences qui ont rapport à la guerre, on ne ſçauroit nier ſans abſurdité, que les Anciens ne ſoient nos maîtres, & qu'ils n'aient porté les choſes juſqu'au degré éminent de perfection où elles pouvoient être pouſſées. Nous marchons dans la route qu'ils ont tenue, puiſque nous avons eu le bonheur de la trouver, & nous ſommes contraints d'avouer que ce que nous avons de bon & d'excellent dans nos pratiques, nous le tenons de ces grands génies, & ce que nous avons de mauvais ne vient ſûrement pas d'eux.

Nous connoiſſons qu'il y a beaucoup de ce mauvais dans les grandes parties de la guerre, principalement dans notre Tactique, où l'on ne voit ni ombre ni trace de principes & de ſyſtême. C'eſt une routine toute pure, nous pouvons nous en faire honneur ſans que les Anciens la reclament; mais à l'égard de l'attaque des places, nous leur devons tout. Il n'y a de nouveau que nos bouches à feu, nos mines & nos fourneaux. Nous en avons fourni d'aſſez fortes preuves dans les Articles précédens, & nous ne ſommes pas ſitôt prêts à finir. Nous leur devons nos lignes de circonvallation & de contrevallation, nos approches ou tranchées du camp aux batteries, & la conſtruction de ces batteries, nos paralléles ou nos places d'armes, la décente & le comblement du foſſé, nos ſappes ouvertes, nos galeries à ciel ouvert; enfin tous les ouvrages & toutes les chicannes dans l'art de ſe couvrir & de ſe terrir, qui marquent le plus profond ſçavoir dans l'attaque des places comme dans la défenſe, où nous ne ſommes pas ſi habiles. Voilà donc des faits inconteſtables, & des preuves que nous n'avons rien inventé que les Anciens n'euſſent pratiqué trois mille ans avant nous. Nous voilà dépoſſédez de bien des inventions, nous allons maintenant paſſer aux galeries ſouterraines ou conduits de mines, aux ſappes ſous le pied des tours & des murs de la ville aſſiégée, où l'on doit s'attendre de rencontrer toutes nos pratiques, ce qui n'eſt pas peu ſurprenant.

L'origine des galeries ſouterraines ou conduits de mines nous eſt tout-à-fait inconnue, ce qui prouve leur antiquité. Végéce

nous donne un Chapitre entier de cette ſorte d'attaque. On peut bien juger qu'il n'entre pas dans un fort grand détail, les gens de guerre de ſon tems comme ceux du nôtre n'en avoient pas beſoin. Ils ſçavoient aſſez ce qu'on pouvoit dire ſur ces ſortes de choſes. Ce Chapitre n'étant pas long, nous avons cru devoir le traduire & l'inſerer dans cet Article. Les Officiers qui ont lû cet Auteur, qui ne ſont pas en fort grand nombre, ne s'en ſoucieront peut-être pas, & le paſſeront: les autres, qui ne l'entendent pas dans l'original, le liront avec plaiſir; c'eſt une idée de ce que nous traiterons plus particuliérement.

Cuniculis appugnare.

Veget. de re milit. lib. 4. cap. 25.

Il y a une autre méthode d'attaquer les places, dit cet Auteur, *mais ſourde, cachée & difficile à découvrir, parce qu'elle ſe faiſoit par des routes & des conduits ſouterrains, qu'on appelle* cuniculos, *par rapport aux lapins qui ſe terriſſent ou creuſent des terriers pour ſe cacher. C'eſt donc à l'imitation de ces animaux, ou de ceux qui travaillent & qui ouvrent des routes ſouterraines pour découvrir les veines d'or & d'argent ou d'autres métaux dans les entrailles de la terre, que les aſſiégeans perçoient des galeries ſous terre juſques dans la place pour s'en rendre les maîtres, ruſe d'où naiſſent en même tems deux piéges très-dangereux: car ils y pénétrent par ces ouvertures ſecretes à la faveur des ténébres d'une nuit obſcure, & lorſque tout eſt tranquille & dans un profond ſommeil, & s'écoulant alors par ces conduits cachez, ils marchent aux portes de la ville, qu'ils ouvrent, par où leurs gens entrent dans la ville, & ſurprennent les habitans, qui dorment tranquillement dans leurs maiſons & ſans défiance; ils les taillent en piéces.*

Si cet expédient ne leur convient pas, lorſqu'ils ont pouſſé la galerie juſqu'aux fondemens des murailles, il creuſent deſſous, ou ils en ſappent une grande partie pour en détruire le pied, qu'ils ſoutiennent par des bois debout, & rempliſſant les vuides qu'ils laiſſent entr'eux des bois ſecs & d'autres matiéres combuſtibles faciles à s'enflammer, ils y mettent le feu, & ſe retirent enſuite: la flamme prenant aux étais, le mur croule & tombe tout d'un coup faute d'apuis, & laiſſe une bréche par où les aſſiégeans entrent dans la ville.

La méthode des Anciens dans leurs conduits de mines étoit la même dont nous nous ſervons aujourd'hui, & quand nous ne la trouverions pas dans les Ecrivains de l'antiquité, nous ne ſçaurions les faire autrement. Nous avons donné la coupe de la contregalerie de ceux d'Edeſſe aſſiégez par Coſroez Roi de Perſe dans l'Article XI. mais nous n'avons rien dit de ſa conſ-

truction, & les Auteurs qui parlent de ces ſortes d'ouvrages ne nous apprennent pas autre choſe, ſinon qu'à meſure qu'on avançoit dans les terres on les ſoutenoit par des poutres ou des ſoliveaux; mais cela ne ſuffit-il pas pour nous faire comprendre que c'étoient des montans (2) de ſix pieds de haut comme les nôtres? Sans doute que ces montans ainſi poſez appuioient chacun ſur ſa ſemèle, c'eſt-à-dire, ſur un morceau de bois couché à plat, de peur que la peſanteur des terres ne les fît enfoncer. Ces poteaux ſoutenoient le trâverſant ou chapeau (3), comme les mineurs l'appellent, de quatre à cinq pieds de long. A meſure qu'on avançoit dans les terres, on mettoit d'autres poteaux & d'autres chapeaux, qu'on plaçoit d'eſpace en eſpace plus ou moins proche ſelon la nature des terres ſous leſquelles les aſſiégeans travailloient. Cette charpente étoit couverte de madriers, quelquefois de claies ou de branchages qui la couvroient par deſſus; on en mettoit encore aux côtez pour ſoutenir les terres, & empêcher qu'elles ne s'éboulaſſent en haut & en bas entre les diſtances des chapeaux & des montans. Toute cette conſtruction s'appelle aujourd'hui le *chaſſis* de la galerie.

Il eſt des mines comme de la Tactique, entre deux Généraux très-habiles, celui des deux qui excelle le plus dans cet art doit néceſſairement ſurmonter l'autre. Il en eſt de même de l'attaque & de la défenſe des places par les galeries & les contregaleries ſouterraines: l'on peut dire même que la méthode de ſe défendre par ces ſortes de moiens eſt plus certaine & plus aſſûrée, parce qu'elle n'eſt pas ſujette aux caprices de la fortune & aux accidens inopinez. Je dis qu'elle n'y eſt point ſujette, parce que l'intelligence ſuffit ſeule dans cette ſcience contre une autre moindre, c'eſt une roue qui emporte tout. La valeur ni la multitude des aſſiégeans ne peuvent rien, la place ſe défend indépendamment de cette valeur. La pelle & la pioche, ce ſont là les armes & le bouclier des aſſiégez, je n'en connois pas de plus fortes.

Les Modernes ont un plus grand avantage dans cette maniére d'attaquer & de ſe défendre que les Anciens, qui ne pouvoient que miner ou ſapper les ouvrages d'une certaine nature, comme ſous les terraſſes ou cavaliers, ſous les tours & les tortues beliéres, où il falloit faire une chambre ſouterraine fort ſpacieuſe & fort élevée, & enlever les terres, & ſoutenir le reſte par de puiſſans étais, & remplir ces chambres de bois ſec & de matiéres combuſtibles, & y mettre le feu pour les faire

fondre faute d'appuis avec les tours, les tortues & les machines plantées deſſus; ce qui ne réuſſiſſoit pas toujours, parce qu'on avoit le tems par la grandeur du travail d'aller à la rencontre des mineurs, de leur couper chemin, ou d'entrer dans les chambres, avant qu'on eût le loiſir de les perfectionner, de les remplir & d'y mettre enſuite le feu, à cauſe de la longueur & de la difficulté de l'ouvrage; leurs galeries étoient plus larges ſans être plus élevées, au lieu que les nôtres n'éxigent pas un ſi grand travail, nos chambres des mines étant très-petites, outre qu'on peut y aller par des rameaux. Une ou deux petites chambres ſuffiſent pour faire ſauter toute la face d'un baſtion, au lieu que les Anciens ne renverſoient par la ſappe que la longueur du mur qu'ils vouloient faire tomber. Cet ouvrage étoit fort long; car après être arrivé au pied de la muraille, il falloit pouſſer une galerie le long du mur égale à ce qu'on vouloit détruire, & travailler enſuite ſur tout ce front: ce qui donnoit le tems aux aſſiégez d'ouvrir des routes ſouterraines, & de découvrir celles des aſſiégeans, & rarement ſe trouvoient-ils en défaut. Les mineurs de Lilybée rencontrérent toujours ceux des Romains.

L'invention de la poudre nous a mis en état de porter plus loin nos connoiſſances dans l'art des mines, & de rendre un ſiége pour ainſi dire éternel: car ſi dans nos défenſes nous mettions toute notre attention à nous rendre maîtres du deſſous, les aſſiégeans ne le ſeroient jamais du deſſus. S'il ſe fût trouvé un Valiére au ſiége de Tournai, deux ans de vivres n'euſſent pas ſuffi aux aſſiégez, & jamais les aſſiégeans n'euſſent ſçû où mettre le pied ni avancer un pas. Si ce ſçavant Officier eût été cru à Landau, les ennemis ſe fuſſent vûs obligez de lever le ſiége, & ainſi de certains ſiéges où l'on eût pû emploier cette voie. Nos Ingénieurs ignorent tout-à-fait cette ſçavante partie de la guerre, rarement les Officiers mineurs ſont écoutez, & les Gouverneurs n'en ſçachant pas davantage à cet égard que les Ingénieurs, on ſe réduit au deſſus & on laiſſe le deſſous. C'eſt là le champ de bataille de l'aſſiégeant & de l'aſſiégé, & les Ingénieurs des deux partis, qui n'ont que leur routine pour guide, ſe trouvant également ignorans dans les mines, ne vont pas plus loin que la commune façon d'attaquer & de ſe défendre. C'eſt là toute la marque de leur profond ſçavoir, quoique nous convenions que dans les parties de l'art où ils ſe ſont bornez, ils y excellent parfaitement.

Il n'y a guéres plus de deux ſiécles que les mines dont nous nous ſervons ſont inventées. Il n'y a qui que ce ſoit qui en ignore l'époque & le nom même de l'inventeur. La premiére parut au ſiége du château de l'Oeuf. *Gonſalve fit ſommer Chavagnac Gentilhomme d'Auvergne, qui y commandoit*, dit le Pére Daniel, *il répondit à ſa ſommation, que lui & ſa garniſon étoient réſolus à s'enſévelir ſous les ruines de la place : la choſe arriva plutôt qu'il n'avoit cru. Pierre de Navarre, chargé de l'attaque du château, avoit fait miner la muraille du côté de Pizzifalconé, ſans que les François s'en fuſſent apperçûs. La mine joua, & en fit ſauter en l'air un aſſez grand nombre. La place fut emportée, & l'on fit main-baſſe d'abord ſur tout ce qui ſe trouva d'Officiers & de ſoldats.* Il eſt certain que Pierre de Navarre n'eſt pas l'inventeur des mines, il ne les a que perfectionnées. Elles furent trouvées vers 1487. c'eſt Guichardin qui nous apprend cette nouvelle dans ſon ſeiziéme Livre, le même Pére Daniel le cite. Je me ſouviens de l'avoir vû autre part que dans cet Hiſtorien ; & comme j'ai oublié le nom de l'Auteur, & que le fait eſt tout différent, il faut s'en tenir à l'Ecrivain de l'Hiſtoire de France. Voici le fait fondé ſur un *on dit*. » On dit ſeulement que vers l'an » 1487. les Génois aſſiégeant Séréſavella ſur les Florentins, un » Ingénieur avoit fait l'eſſai de ce ſecret ſous la muraille du châ- » teau : mais que n'aiant pas fort bien réuſſi, on n'en avoit plus » uſé depuis. Que Pierre de Navarre ſervoit alors dans l'infan- » terie Génoiſe ; qu'il avoit beaucoup réfléchi ſur cette inven- » tion, qu'après l'avoir perfectionnée il l'avoit heureuſement » emploiée contre les châteaux de Naples, & mis par ce moien » les Eſpagnols en poſſeſſion de cette importante conquête.

Hiſt. de France. Louis XII.

Ceux qui défendirent Candie étoient très-habiles dans la ſcience des mines, & la longueur de ce ſiége eſt une bonne preuve de ce que j'avance ici. Les Turcs ſe trouvérent réduits à l'abſurde, la crainte d'être perpétuellement enlevez, eux, leurs batteries & leurs logemens, les obligea à fouiller, à creuſer, & à gagner le deſſous. Ils apprirent cette ſcience à leurs dépens ; mais enfin ils l'apprirent bien chérement, car l'ignorant ne parvient qu'à grand prix & à la longue à un ſçavoir médiocre ; c'eſt le ſort de ceux qui n'ont que l'expérience pour maître : encore faut-il bien de l'eſprit, du bon ſens & de la valeur. Les Turcs, que nous mépriſons ſi fort, ne manquent pas de ces qualitez. Ils perdirent bien du monde, ils eſſuiérent bien des camouflets, ils en donnérent enfin à leur tour. Il fallut dix ans pour réduire

cette place. Mais que dirons-nous du ſiége de Ceuta, qu'il y a près de quarante ans qui dure, ſinon que les Mores ſont des bêtes ? Ils ſont encore devant auſſi brutes que le premier jour, ils n'ont ſçû imiter les Turcs. Prendra-t-on ce que nous venons de dire ſur le pied d'une digreſſion ? Je le veux : mais elle eſt trop néceſſaire, trop inſtructive & trop bien liée à notre ſujet pour en faire excuſe, & pour ne pas continuer. Car quand je penſe qu'il ſe trouve à peine trois ou quatre Officiers dans toute la France, & peut-être dans toute l'Europe, qui s'appliquent à la ſcience des mines, ſi curieuſe, ſi agréable & ſi utile, je ne ſçaurois m'empêcher d'en être ſurpris. Je le ſuis moins à l'égard de la tactique, parce que les principes en ſont perdus ; mais les mines nous ſont connues, & depuis l'invention de la poudre juſqu'aujourd'hui, elles ont atteint à leur perfection ; cependant l'Officier Général qui a pouſſé juſqu'au dernier terme, & que nous avons cité plus haut, mourra ſans nous apprendre le grand & le vrai de ſa méthode, & ſans former aucun écolier & aucun homme qui le remplace. Nous ne ſçaurons que quelques régles & quelques principes de ſon ſyſtême dans les ſiéges où il s'eſt trouvé, & où il ne lui a pas été libre de pouſſer plus loin ; mais ces principes détachez ſont-ce le tout d'une ſcience ? Le mépris, qu'on ſemble faire d'une partie de la guerre ſi importante & ſi néceſſaire pour la défenſe des places, qui nous inſtruit en même tems pour l'attaque, le peu d'eſpérance qu'il y a de s'avancer par cette ſorte d'étude comme dans les autres, réduit ceux qui s'y appliquent à prendre un autre parti, ou à ne rien faire, ou à cacher les découvertes qu'ils ont faites dans cette ſcience. Revenons à notre ſujet.

Les mines ſont également avantageuſes aux aſſiégeans & aux aſſiégez. On peut les comparer à la lance d'Achille, qui bleſſa & guérit Théléphe : celles des aſſiégeans comme celle des aſſiégez qui vont aux mineurs pour leur couper route, ſont une preuve de cette vérité. L'Hiſtoire nous fournit des éxemples en foule de cette maniére d'attaquer & de ſe défendre. Sans une extrême ignorance dans les aſſiégez, il étoit difficile aux aſſiégeans de réuſſir dans cette façon d'attaquer, lorſqu'on prenoit le parti de leur rétorquer par une ſemblable méthode. L'Ecriture parle des attaques par la ſappe en une infinité d'endroits, mais elle ne nous apprend pas comment cela ſe faiſoit. Abordoit-on le pied des murailles qu'on vouloit renverſer, tout à découvert ? Cette penſée ne vient pas à l'eſprit de tout homme

qui fait quelque uſage de ſa raiſon. Il eſt hors de doute, & cela ne pouvoit être autrement, que la méthode des Aſiatiques dans cette maniére de prendre les places, étoit la même que celle de tous les autres peuples du monde.

Celui qui s'aviſa le premier de ſapper les murs d'une ville aſſiégée, trouva en même tems le moien d'en approcher à couvert, les tortues ou les galeries de charpente lui vinrent auſſitôt à l'eſprit. Il penſa de même qu'on ne pouvoit paſſer le foſſé s'il étoit plein d'eau, ſi on ne le combloit auparavant pour approcher la muraille. Les Auteurs ſacrez ne parlent nulle part de la décente du foſſé, parce que cela étoit connu de leur tems, c'eſt un défaut d'éxactitude; la plûpart des Auteurs profanes y ſont-ils moins ſujets? Il ne faut pas douter qu'ils ne fiſſent la décente des foſſez ſecs de la même façon que nous la pratiquons aujourd'hui, & les Grecs & les Romains avant nous. Ils y décendoient par un chemin ſouterrain juſqu'à la contreſcarpe qu'ils perçoient pour entrer dans le foſſé, où ils dreſſoient une galerie de charpente pour aller à couvert juſqu'au pied des murailles, & pour ſe couvrir des fardeaux qu'on jettoit d'en haut pour en écraſer le comble. La néceſſité ſeule fait imaginer ces ſortes de choſes, ſans qu'il ſoit beſoin de la ſublimité du génie inventif pour les trouver; le ſens commun ſuffit & au-delà, & nous croions qu'il n'en a pas fallu davantage pour inventer les routes ſouterraines.

Il faut aborder une place pour la prendre. Sera-ce tout à découvert comme des ſots & des hébétez? Ce ſeroit s'expoſer à un péril inévitable, ce ſeroit une très-grande folie. Comment y aller ſûrement & ſans rien riſquer? Un homme qui penſe à cela, & qui a grande envie de prendre une ville ſans perdre ſon tems par un blocus reglé, comme c'étoit l'uſage dans les premiers ſiécles d'ignorance; un homme, dis-je, qui penſe à cela, n'eſt pas longtems ſans trouver des expédiens pour ſe délivrer de tous ces embarras incommodes: les routes ſouterraines ſe préſenterent d'abord & naturellement à ſon eſprit, & on les mit en pratique; mais comme dans l'enfance de la guerre on avoit l'uſage des baliſtes, des catapultes & des autres machines à grande portée, & qu'on n'avoit à redouter que l'arc, la fléche & les frondes, on ouvrit ces routes ſouterraines, hors la portée de cet arc & de cette fronde.

Il paroît aſſez par Hérodote, que les Grecs n'ont rien inventé qu'ils ne l'aient tiré des peuples de l'Aſie, plus habiles

qu'eux à cet égard, mais non pas ſi vains : car l'Auteur Grec parle des mines & des ſappes dans ſon ſixiéme Livre. Voici le paſſage. *Cependant les Perſes, qui avoient vaincu les Ioniens dans la bataille navale, aſſiégérent Milet par mer & par terre ; & après avoir miné les murs & s'être ſervis de toutes ſortes de machines de guerre, ils la prirent du côté de la citadelle.*

Les Romains commencérent de ſe ſervir de cette méthode au ſiége de Fidennes, il y a plus de deux mille ans ; c'eſt Tite-Live qui nous fournit cet éxemple, ſans qu'il paroiſſe que cette maniére de prendre les villes fût une nouveauté ; ce qu'il n'eût pas manqué de nous apprendre pour illuſtrer ſon païs d'une ſi belle découverte militaire. Tite-Live dit donc que le Dictateur, aiant perdu l'eſpérance de prendre cette place, ſe réſolut d'ouvrir un conduit ſouterrain depuis ſon camp juſques ſous la fortereſſe, voulant amuſer les aſſiégez & faire diverſion de leurs forces, pour donner le tems à ceux qui devoient entrer dans la citadelle de ſortir par l'ouverture du ſouterrain, où l'on communiquoit par la galerie, & de s'en rendre les maîtres, pendant que les aſſiégez ſeroient occupez ailleurs ; ce qui lui réuſſit : car pendant que ceux de la ville ſe fortifioient
Liv. lib. 4. du côté de la fauſſe attaque, & qu'ils s'affoibliſſoient du côté de la citadelle, comme s'il n'y eût eu rien à craindre, les Romains ſortant par le ſouterrain pratiqué ſous le temple, & l'aiant rempli de leurs troupes, en ſortirent tout à coup, & s'étant rendus maîtres de la fortereſſe, ils le furent bientôt de la ville.

La priſe de cette place auroit dû ſervir de leçon à ceux de Veies, aſſiégez & pris par Camille, après avoir ſoutenu un ſiége de dix ans. Ce ſiége, que je crois un peu poëtique, a été chanté en Grec & en Latin. Il eſt très-célébre dans l'Hiſtoire par les travaux des aſſiégeans, par leurs approches du camp au corps de la place, & par leurs lignes de circonvallation & de contrevallation ; *mais le plus grand & le plus laborieux de tous leurs ouvrages*, dit Tite-Live, *fut une mine* que Camille *entreprit ſous le*
Liv. lib. 5. *château ; & afin qu'on ne diſcontinuât point cet ouvrage, & que le travail continuel qu'il falloit faire ſous terre ne rebutât point les mineurs qu'il avoit deſtinez ſeuls pour cet ouvrage, il les diviſa en ſix brigades, qui ſe relevoient toutes les ſix heures & tour à tour ; de ſorte que cet ouvrage ne diſcontinuant ni le jour ni la nuit, on pouſſa enfin juſques ſous le château. Comme les Véiens ne ſoupçonnérent jamais qu'ils touchaſſent à leur perte, & qu'il ne leur vint jamais à l'eſprit que les Romains euſſent pénétré & percé les murs de la ci-*

tadelle, & qu'elle fût pleine d'ennemis au-deſſous, ils furent tout étonnez lorſqu'ils virent les aſſiégeans, après avoir été ſi longtems dans l'inaction & ſans rien entreprendre, s'approcher ſubitement de leurs murailles comme des gens déterminez à tout riſquer pour ſe rendre maîtres de la ville; enfin la mine, qui étoit remplie de l'élite des ſoldats Romains, leur donnant paſſage dans le Temple de Junon, qui étoit dans la citadelle, une partie alla inopinément charger à dos les Véiens, qui étoient à la défenſe de leurs murailles, pendant qu'une troupe courut aux portes qu'elle enfonça pour donner entrée a leurs gens; le reſte, voyant que les femmes & les eſclaves les accabloient de pierres & de fléches du haut des maiſons, y mit le feu.

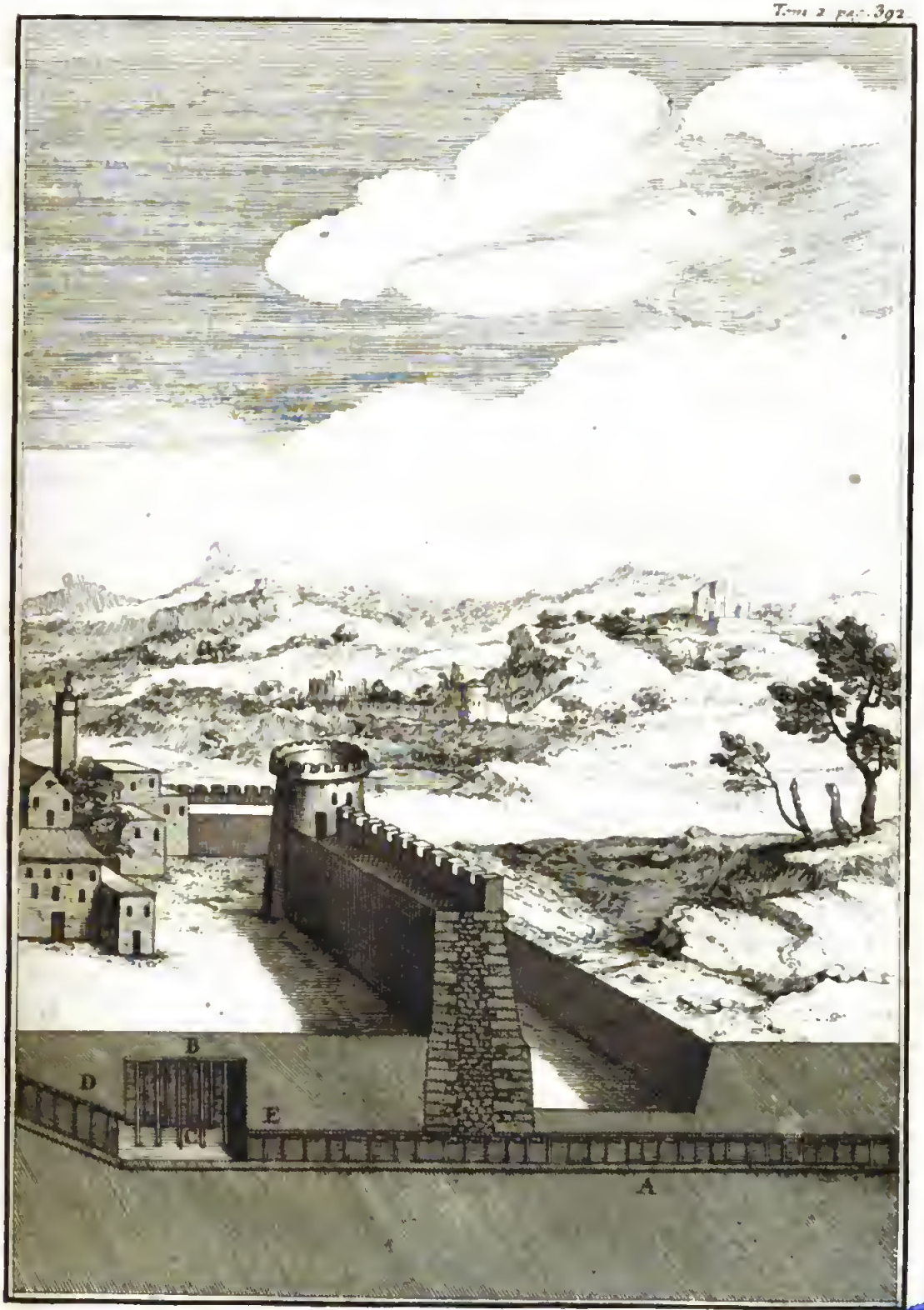
Le conduit ſouterrain de Darius, au ſiége de Calcédoine, vaut bien celui de Veies, c'eſt Polyen qui nous l'apprend. Cet éxemple eſt curieux, & digne d'être inſeré dans cet ouvrage. *Darius aſſiégeant Calcédoine, les murs étoient ſi forts & la ville ſi garnie de vivres, que les habitans ne ſe mettoient pas en peine du ſiége. Darius ne fit point approcher ſes troupes des murailles, & même il ne fit point le dégât dans le païs; il ſe tint en repos, comme s'il eût attendu un renfort conſidérable. Mais pendant que ceux de Calcédoine gardoient leurs remparts, il ouvrit au tertre d'Aphaſe, éloigné de la ville de quinze ſtades, une mine ſouterraine, qui fut conduite par les Perſes juſques ſous la place du marché. Ils jugérent qu'ils étoient directement ſous ce lieu, par les racines qu'ils trouvérent des oliviers qu'ils ſçavoient être dans cette place. Alors ils donnérent jour à leur mine, & montant par cet endroit, ils prirent la ville, pendant que les aſſiégez étoient encore occupez à la garde de leurs murailles.* Pol. MS. T. liv. 7. ch. 51.

Ces ſortes de galeries, pouſſées dans les terres du camp juſques bien avant dans la ville, ont ſubſiſté longtems; mais on ne les voit que de loin à loin, car on court des eſpaces aſſez éloignez pour trouver des éxemples paralléles à ceux de Fidennes & des Veies. En voici un du douziéme ſiécle qui mérite d'avoir place ici. C'eſt l'Auteur de l'Hiſtoire de Genghiſcan qui me le fournit. Il dit donc que les Mogols aiant pouſſé leurs conquêtes juſqu'aux frontiéres de la Chine, tentérent de forcer la grande muraille qui la ſépare de la Tartarie. Ils en vinrent à bout, & ne trouvant plus rien qui pût s'oppoſer à leur paſſage, ils s'y débordérent dans le païs comme un torrent qui emporte tout. Ils pouſſérent juſqu'à Peckin, contre lequel ils donnérent comme contre un roc. Ils en font le ſiége, Hiſt. de Genghiſcan.

j'en vois peu dans l'Hiſtoire qui puiſſent lui être comparez. Quand les aſſiégeans comme les aſſiégez ſe ſont comme donnez le mot de pouſſer juſqu'aux derniéres extrémitez, on ſe pique au jeu, & cela va juſqu'à la fureur; c'eſt ce qui produit la longueur des ſiéges, & cette longueur la famine. Celle de Peckin fut ſi grande & ſi prodigieuſe, que cela fait horreur, & ceux qui le défendirent aimérent mieux ſe manger les uns les autres que de ſe rendre, tant la réſolution a de pouvoir. Carpin, qui en fait une ample relation, dit que ce fut les aſſiégeans qui ſouffrirent cette affreuſe famine, & que l'on fut obligé de décimer les hommes, & que le dixiéme ſervoit de régal aux autres. Quoiqu'il en ſoit, les aſſiégez ſe défendirent avec tant de fureur, & en même tems avec tant de conduite, que les Mogols faillirent de perdre patience. Les machines de ceux de la place ne jouant plus faute de pierres, ils firent fondre leur or & leur argent, qui étoit en abondance dans la ville, & s'en ſervirent contre les Mogols. Ceux-ci ne ſouffroient pas moins dans leur camp, où la famine n'étoit pas moins grande. Un convoi les en délivra, ils continuérent leur ſiége avec encore plus d'ardeur; mais voiant qu'ils n'étoient pas plus avancez que le premier jour, ils ſe mirent en tête de miner la place & d'y entrer par une galerie ſouterraine, & de la pouſſer juſqu'au milieu de la ville; ils ne diſcontinuérent point ce travail qu'ils n'y ſuſſent arrivez. Les aſſiégez, comme ceux de Veies, n'en eurent aucune connoiſſance, & pendant les ténébres d'une nuit ſans lune les aſſiégeans ſortirent tout d'un coup des ouvertures qu'ils s'étoient faites ſous terre, ſe rendirent maîtres de la ville, & firent voir tout ce que la barbarie a de plus affreux dans une ville priſe d'aſſaut.

Ces ſortes de mines ont été, je penſe, longtems en vogue avant l'invention de la ſappe, & ne conſiſtoient alors qu'à pouſſer la galerie A. depuis le camp juſques ſous les fondemens de la muraille, & de là juſques bien avant dans la ville & ſous quelque Temple ou quelque grand bâtiment peu fréquenté la nuit. Lorſqu'on étoit parvenu deſſous, on pratiquoit un large ſouterrain B, & dont on ſoutenoit les terres par de forts étançons C: alors on faiſoit une iſſue de ſortie ou une fente D, égale à ſa largeur pour ſortir tout à coup & en plus grand nombre, pendant qu'on défiloit par la galerie E. dans le ſouterrain avec toute la diligence poſſible.

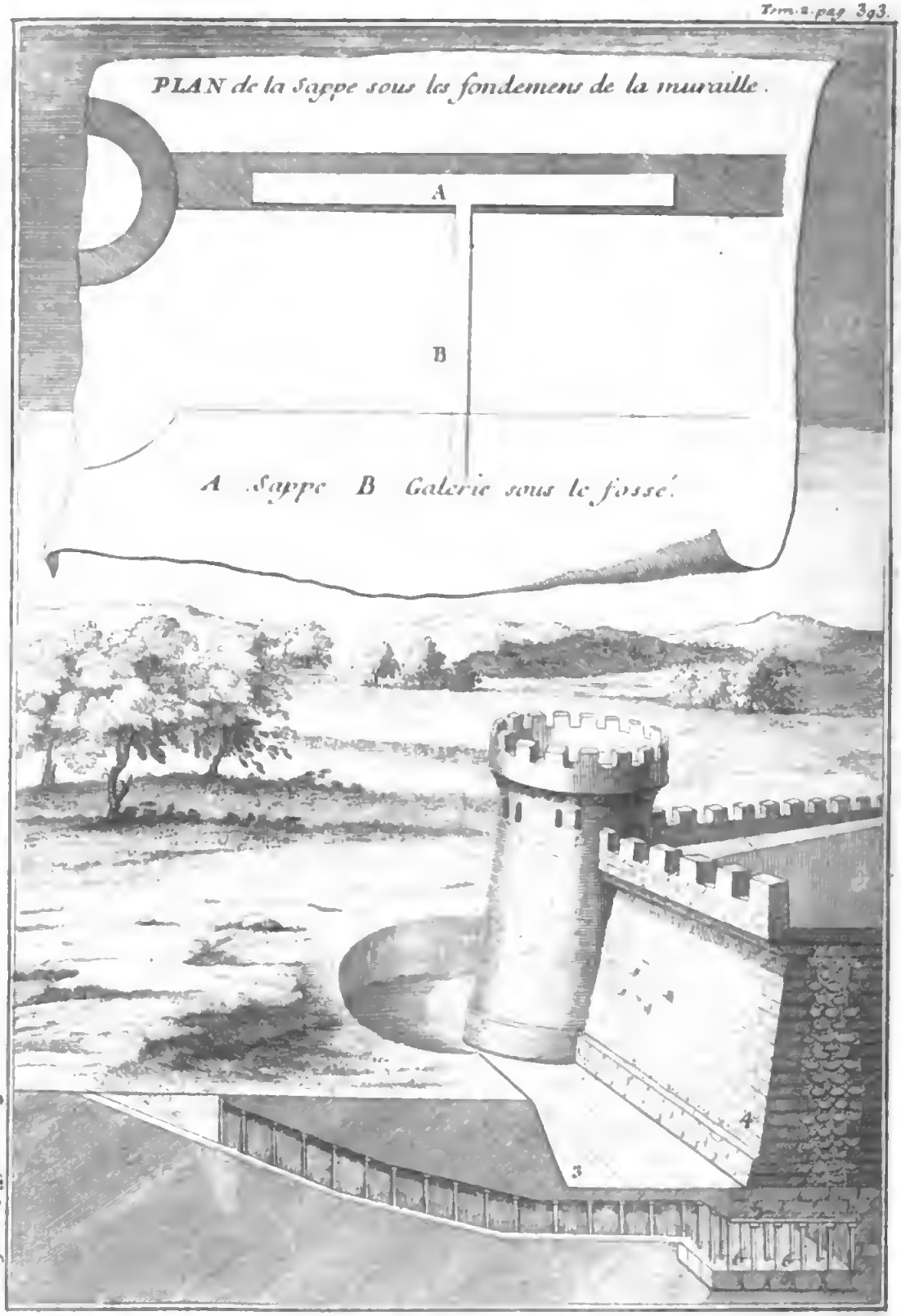
L'Hiſtoire eſt toute remplie de ces ſortes d'exemples, mais



GALERIE SOUTERRAINE

Poussée du Camp jusque dans l'intérieur de la Ville.

Digitized by Google



T. 2 15.

GALERIE DE SAPPE

NAPOLI

la méthode la plus uſitée étoit la ſappe. On ouvroit la galerie (2) fort proche du camp pour en dérober la connoiſſance, on la pouſſoit ſous le foſſé (3) juſqu'au pied de la muraille (4); alors on ouvroit une mine (5) à droite & à gauche des fondemens. Celle-ci devoit être fort large à cauſe du nombre des travailleurs, & longue ſelon l'étendue du mur qu'on vouloit renverſer. On commençoit alors à ſapper deſſous, & à meſure qu'on en arrachoit les pierres & qu'on avançoit dans ſon épaiſſeur, on ſoutenoit la maçonnerie par des bouts de poutres (6) de quatre pieds de hauteur, qui portoient ſur leurs ſeméles. Dès que l'ouvrage étoit achevé, on mettoit des ſagots entrelaſſez dans les étançons, ou des faſcines godronnées, & d'autres matiéres faciles à s'enflammer, & après y avoir mis le feu, on abandonnoit la galerie juſqu'en-deçà du foſſé pour n'être pas étouffé par la ſumée, outre qu'il y avoit à craindre que la chute de la muraille dans le foſſé n'enfonçât la galerie, & n'enſévelît ſous ſes ruines ceux qui ſe ſeroient trouvez deſſous.

Il ne faut point aller chercher les mines & les ſappes chez les Grecs & chez les Romains, elles étoient connues & pratiquées de toutes les nations du monde, même les plus barbares. Céſar trouva que les Gaulois étoient très-rompus & très-experts dans cet art, il nous l'apprend en trois ou quatre endroits de ſes Commentaires. Dans la guerre que Craſſus entreprit contre ceux de la Gaule Aquitanique, ce Capitaine aiant remporté une grande victoire ſur ceux de cette nation, marcha du même pas & ſans perdre aucun tems pour *attaquer leur ville; & comme ils ſe défendoient courageuſement, il commença de faire ſes approches à la faveur des tours & des mantelets. Les aſſiégez, tantôt par des ſorties, tantôt par des conduits ſouterrains, à quoi ils ſont forts experts*, dit-il, *à cauſe qu'il y a beaucoup de mines d'airain en leur païs, tâchoient à interrompre & à ruiner notre travail; & lorſqu'ils virent que tout cela ne ſervoit de rien contre l'adreſſe & la vigilance des Romains, ils dépêchérent vers Craſſus pour ſe rendre à lui.* Cæſ. Comm. lib. 3.

Comme Céſar ne parle qu'en paſſant de ce ſiége, il ne faut pas douter que Craſſus n'eût emploié des contregaleries pour rencontrer celles des aſſiégez, & les rendre inutiles & ſans effet: car lorſqu'on ne rétorque pas par de ſemblables travaux, tous les ouvrages du deſſus ſont réduits à rien. Cette adreſſe & cette vigilance des aſſiégeans marque que le Général Romain gagna le deſſous.

Ces mines d'airain, qu'on diroit que d'Ablancourt n'a pas trouvées dans le texte, me ſurprennent un peu. Je n'ai jamais ouï dire, & j'en ſuis même aſſuré, qu'il n'y a aucune mine de ce métail en Gaſcogne. Il ſe pourroit bien que *æs* fût pris également pour du fer & pour de l'airain chez les Anciens. Je ne ſuis pas étonné que Céſar ait pris l'un pour l'autre, car de ſon tems la Gaſcogne étoit un païs tout-à-fait inconnu aux Romains. Ils n'avoient pas pouſſé juſques-là leurs conquêtes, quoiqu'ils fuſſent maîtres de Narbonne & de Toulouſe. Ne diroit-on pas en liſant cette guerre de Craſſus, qu'il y avoit autant de difficulté à pénétrer dans ce païs-là, qu'il y en a aujourd'hui à traverſer l'Afrique ? Pour revenir à ces mines d'airain, Céſar lui-même parlant du ſiége de Bourges, dit que les aſſiégez *ruinoient la batterie en venant par deſſous enlever la terre & les faſcines dont elle étoit compoſée, le tout avec d'autant plus d'adreſſe & d'induſtrie qu'il y a beaucoup de mines de fer en leur païs, & qu'ils ſont fort experts dans cet art.*

Cæſ. Comm. lib. 7.

Les réſiſtances qui ſe font par les mines ſont de toutes les plus belles, les plus longues & les plus ſçavantes ; c'eſt l'art de rendre un ſiége éternel, & de conſerver une garniſon. Un homme comme l'éclairé Valiére, aſſiégé & commandant dans un poſte tel que la citadelle de Tournai, tel que Condé, que Landau, & telle autre place du Roiaume favorable pour ces ſortes de défenſes, feroit morfondre les plus nombreuſes armées, & périr une infinité de monde. Les deux tiers de la poudre d'une place, aſſiégée & défendue ſelon la vénérable routine de ce tems, ſe conſument inutilement : car ce n'eſt nullement le grand nombre d'artillerie qui rend les défenſes redoutables, meurtriéres & opiniâtres ; c'eſt la pelle & la pioche & les coups de mains, on n'y uſe guéres aujourd'hui de ces ſortes d'inſtrumens, tant nous ſommes peu verſez dans cette partie de la guerre. Le canon eſt le capital & la ſeule arme des aſſiégeans ; c'eſt le tout que le canon comme chez les Anciens les béliers, les mines & la ſappe, qui ne réuſſiſſoient guéres quand on avoit en tête un Gouverneur entendu & vigilant, qui alloit à la rencontre des mineurs par des contregaleries.

Le ſiége d'Embracie eſt fameux dans l'Hiſtoire Romaine, autant par l'opiniâtreté que par le courage & l'habileté mêlée par tout dans ceux qui la défendirent. Il eſt fâcheux à de braves gens, qui mettent en œuvre tout ce que l'art a de plus profond, de plus fin & de plus grand dans la défenſe, d'être obligez de céder

céder à des qualitez égales, ou à peu près égales dans les aſſiégeans, & que la force, les reſſources & les commoditez d'avoir tout ce dont on a beſoin, font uniquement ſuccomber une plus grande vertu. Nous citerons quelques paſſages de ce ſiége où Tite-Live ſe ſurpaſſe, dans la deſcription qu'il nous en a donnée, & où il paroît qu'il n'a fait autre choſe que d'orner ce que Polybe lui a fourni. Je renvoie une bonne partie de mes Lecteurs qui entendent le Latin, à celui de ce grand Hiſtorien; les autres ſe contenteront du françois de du Ryer : car tous les Traducteurs ne peuvent écrire comme a fait d'Ablancourt. On l'accuſe d'inéxactitude; malgré ce défaut, j'avouerai que je l'aime en faveur de ſon ſtile & de ſon éloquence égale à ſes originaux : car une traduction un peu trop éxacte, & pour ainſi dire de mot à mot, eſt une vraie ſervitude & moins un travail d'eſprit qu'un travail de corps, où l'on n'expoſe que le ſens tout ſec de l'Auteur qu'on traduit, au lieu que d'Ablancourt y fait paroître tout ſon eſprit, & y ajoute du ſien pour remplacer ce qu'il ne peut rendre; & bien loin de diminuer & d'affoiblir ſon Auteur dans les graces & l'éloquence de ſon ſtile, il l'égale & le ſurpaſſe ſouvent dans tous les deux. Venons au paſſage de Tite-Live.

» Le Conſul, voiant qu'il ne pouvoit rien avancer à force
» ouverte, réſolut de faire une mine; mais il couvrit auparavant avec des gabions & des mantelets l'endroit où il devoit faire l'ouverture. De ſorte qu'encore qu'on travaillât nuit & jour à cet ouvrage, les aſſiégez ne s'apperçûrent point, non ſeulement qu'on creuſoit la terre, mais même qu'on la tranſportoit, juſqu'à ce qu'enfin un monceau qu'ils découvrirent inopinément leur fit juger qu'ils travailloient à cet ouvrage. Ainſi appréhendant que les ennemis ne ſe fuſſent déja fait un chemin dans la ville par deſſous les murailles renverſées, les aſſiégez firent derriére un grand foſſé vis-à-vis du lieu où l'on travailloit; & lorſqu'on l'eut creuſé auſſi avant que pouvoit aller la mine, ils mirent l'oreille en pluſieurs endroits contre terre, entendirent le bruit de ceux qui minoient, & ouvrirent auſſitôt un paſſage qui alloit droit à la mine. Au reſte ce travail ne leur donna pas beaucoup de peine, car en un moment ils arrivérent juſqu'au vuide, où ils trouvérent les fondemens de la muraille que les ennemis avoient ſuſpendus ſur de groſſes piéces de bois. Ainſi s'étant rencontrez, & le paſſage étant fait de leur foſſé dans la mine, ils com- Liv. lib. 8.

» battirent d'abord avec les outils dont ils s'étoient ſervis pour » creuſer, & auſſi les ſoldats y étant accourus avec des armes, » on donna ſous terre un combat ſanglant & furieux. Mais » bientôt après il ſe relâcha, parce qu'on travailloit à bou- » cher la mine où l'on jugeoit le plus à propos, tantôt avec » des ſacs remplis de terre, & tantôt avec des portes qu'on » jettoit à la hâte au-devant de l'ouverture.

Quoique l'invention de la poudre nous ait mis en état de multiplier les chicanes par les travaux ſouterrains ſous les logemens & les batteries des aſſiégeans avec beaucoup plus d'eſpérance de ſuccès que les mines de ceux-ci contre les ouvrages des aſſiégez, on a lieu d'être ſurpris que ces derniers négligent ſi fort le deſſous; cela s'eſt vû dans une infinité de ſiéges, où le terrain étoit très-favorable à être miné. Cela eſt d'autant moins pardonnable, que ces ſortes d'ouvrages ſont beaucoup moins difficiles que ceux des Anciens: car outre que leurs galeries étoient beaucoup plus grandes, les ſouterrains qu'ils creuſoient ſous les cavaliers, ſous les tours &. ſous les tortues, devoient être très-ſpacieux &. très-élevez, pour que les terres fondant faute d'appuis après y avoir mis le feu, ce qui étoit deſſus renverſât dans cet abîme; au lieu que nos chambres de mines ſont très-petites & un ouvrage de fort peu de tems, outre qu'on peut y aller par des rameaux. La poudre a beaucoup plus d'avantage, & fait un effet tout contraire, enlevant & faiſant pirouetter en l'air tout ce qui lui réſiſte au-deſſus de la chambre pratiquée dans l'épaiſſeur des terres; outre que nous avons cet avantage de faire ſauter neuf fois le même terrain autour du premier fourneau, qui ſert comme de centre aux autres qu'on pratique autour du terrain déja enlevé, il eſt certain que ſur une profondeur de terre de cinquante pieds, on fera ſauter plus de trois cens fois le même terrain.

Digitized by Google

ARTICLE XXX.

Des mines & des contremines des aſſiégez, de celles des aſſiégeans. Divers artifices des premiers pour chaſſer les ſeconds de leurs mines. Rencontre des mineurs, combats ſouterrains. Mines fauſſes & ſimulées des aſſiégeans.

CE n'eſt qu'en paſſant que nous avons parlé des mines des aſſiégez ſous les terraſſes ou cavaliers des Anciens, nous nous étendrons maintenant un peu davantage : car la matiére eſt ſi abondante & ſi curieuſe en éxemples fameux, qu'on ne ſçait ſouvent lequel prendre. Nous rapporterons les principaux, car les faits qui ſont accompagnez de leurs circonſtances nous attachent beaucoup plus, & ſont infiniment plus inſtructifs que tous les raiſonnemens du monde.

Si nous liſons Végéce avec toute l'attention qu'il mérite, nous trouverons que ſon ouvrage ſur la milice Romaine eſt tout pris de Tite-Live, qu'il a réduit en principes & en méthode, autant que le plan qu'il s'étoit formé le pouvoit permettre, ce qui n'eſt pas un petit travail. Il s'eſt tellement reſſerré dans ſon quatriéme Livre, quoiqu'il le ſoit trop dans les autres, qu'il écarte une infinité de choſes à l'égard de l'attaque & de la défenſe des places, dont il donne à peine une idée, comme s'il n'avoit écrit que pour ceux de ſon tems, & que ſon ouvrage ne dût pas pouſſer au loin dans la poſtérité ; cependant cette poſtérité, qui s'en fait tant accroire, n'a rien de meilleur à lire, ni de mieux à faire que de le ſuivre dans ſes préceptes. Je ne vois rien de plus inſtructif, cela va juſqu'au merveilleux dans ſes trois premiers Livres. Le quatriéme eſt fort peu de choſe. Toute l'affaire des mines ſe réduit preſque à ce que j'en ai cité dans l'Article précédent. Il en parle encore dans le Chapitre XX. du même Livre ; mais ce n'eſt qu'un éxemple qu'il rapporte du ſiége de Rhodes par Démétrius Poliorcétes, encore eſt-il bien différent de celui de Vitruve, qui le détaille tout autrement. Qui croire des deux ? Ce ſera ſans doute le premier. Il dit donc, qu'au ſiége de cette ville, où tout ce qu'il y avoit de gens de mérite & de ſervice s'étoit jetté, autant pour l'honneur qu'il y a de ſervir une République très-reconnoiſſante & très-célébre par le courage de ſes citoiens, que pour faire

montre de leur courage & de leur habileté dans la défenſe des places contre un des plus grands Capitaines & des plus ſçavans dans l'art des ſiéges que l'antiquité ait jamais produit ; c'étoit le Vauban de ſon ſiécle, & peut-être quelque choſe de plus : *Les aſſiégeans aiant dreſſé une tour mobile*, (c'eſt cette fameuſe hélépole qui fait tant de bruit dans l'Hiſtoire,) *beaucoup plus élévée que les tours & les murailles de la ville ; un Ingénieur imagina un moien de la rendre tout-à-fait inutile. Il ouvrit une galerie ſouterraine qui paſſoit par deſſous les murs de la ville, qu'il pouſſa ſous le chemin par où la tour devoit paſſer le lendemain pour approcher des murailles. Les aſſiégeans ne ſoupçonnant rien du piége qu'on venoit de leur tendre, conduiſirent la tour juſqu'à l'endroit ſous lequel on avoit miné ; ce ſouterrain ne pouvant ſupporter le poids de cette maſſe effroiable, fondit tout à coup ſous la machine, qui s'enfonça ſi avant dans terre, qu'il ne fut plus poſſible de la retirer d'un ſi mauvais pas, où elle reſta, & par là la ville ſe vit délivrée d'un très-grand danger.*

Veget. de re milit. cap. 4.

A entendre Vitruve, c'eſt toute autre choſe que ce que nous apprend Végéce : car il dit qu'un célébre Ingénieur nommé *Diognetus*, aiant percé le mur de la ville, vis-à-vis du lieu où la machine s'avançoit, & y aiant introduit des auges qui alloient juſqu'à l'endroit où l'hélépole devoit être poſtée, y fit couler une ſi grande quantité d'eau, que la terre s'en trouva toute détrempée, outre qu'on remplit tout cet endroit de boue & de fumier. Le lendemain la machine aiant été avancée juſques-là, elle y demeura embourbée : de ſorte qu'elle ne put en ſortir. Démétrius perdit patience & toute eſpérance de prendre la place, & leva le ſiége.

Celui d'Athénes par Sylla peut être mis au rang des plus célébres, & de ceux où les aſſiégeans ſouffrent tout autant de mal que les aſſiégez, ſi on en excepte la famine, qui eſt la compagne inſéparable des réſiſtances opiniâtres, vigoureuſes & ſçavantes. Appien nous en donne une ample deſcription. C'eſt dans ce ſiége mémorable que les Romains épuiſérent tout ce qu'ils avoient de patience & d'induſtrie dans l'attaque. Les travaux y ſont infinis comme les chicanes. Ces grandes élevations de terres, ces montagnes artificielles, que nous appellons cavaliers, & les tours par deſſus, n'y furent pas épargnées, à cauſe de la hauteur des murs de la ville. Archelaus, brave & expérimenté Capitaine, défendoit la place avec tant de courage, d'opiniâtreté & d'intelligence, que la guerre n'offre rien de plus

grand, de plus profond & de plus achevé. Ce Capitaine ſe trouvant très-embaraſſé de ce cavalier prodigieux, qui s'élevoit comme par deſſus leur tête avec des tours & des machines par deſſus, cherche tous les moiens poſſibles de s'en délivrer. Il fait ouvrir des conduits ſous terre, & pouſſe juſqu'au deſſous, où il pratique un grand ſouterrain, avec de prodigieux étais qui en ſoutiennent les terres, & y met le feu, de ſorte que la terraſſe fondit tout à coup faute d'appuis; mais les aſſiégeans s'étant apperçûs qu'on travailloit ſous eux aſſez à tems pour retirer promtement leurs tours & leurs machines, mais non pas aſſez tôt pour éventer la mine par des contre-conduits pour ſe rendre maîtres du ſouterrain, cet accident retarda l'attaque de ce côté-là, le cavalier fut bientôt remis ſur pied: Sylla jugeant par ce qui venoit d'arriver que les travaux du deſſus ſeroient inutiles & ſans effet s'il ne gagnoit le deſſous, dont les aſſiégez étoient les maîtres, alla à leurs galeries par des contregaleries, & en ordonna pluſieurs autres contre les murailles, où les aſſiégez n'avoient pas encore ſouillé; alors le plus fort de la défenſe ſe tourna ſous terre. On peut bien juger que les mineurs ne furent pas longtems à ſe rencontrer, & ſans ſe battre vigoureuſement dans ces lieux ſouterrains, où les combats ſont toujours furieux, parce que les armes de longueur ſont inutiles, & que les mineurs s'y colettent & s'égorgent les uns les autres: car dans ces endroits le terrain eſt toujours précieux, & la perte d'une galerie eſt un grand mal. Appian. de bel. Mithrid.

Les aſſiégeans avoient plus d'avantages & de commoditez, ils percérent une infinité de conduits contre leſquels les aſſiégez ne pouvoient ſuffire, car ils n'étoient pas moins occupez deſſus que deſſous. Les Romains aiant pénétré juſques dans le fond de la fondation d'une grande partie de la muraille en un autre endroit, la ſappérent & la mirent comme en l'air ſur des bouts de poutres, auſquels & ſans perdre aucun tems ils mirent le feu. La muraille tomba ſubitement dans le foſſé avec un fracas & des ruines effroiables, & tous ceux qui étoient deſſus y périrent. Ce malheur, auquel ceux de la ville ne s'attendoient pas, parce qu'ils croioient avoir aſſez bien pourvû au deſſous pour ne rien craindre, les remplit ſi fort d'épouvante, & brida tellement l'imagination des ſoldats qui bordoient nuit & jour les murailles de la ville par la crainte d'être eſcaladez, qu'ils ne s'y crurent plus en ſûreté, craignant bien moins une attaque haut à la main & à forces ouvertes, que les pratiques du deſ-

ſous ; ce qui ralentit leur ardeur & leur courage, qui ne ſert de rien quand la terre nous manque, ou lorſqu'on eſt tout plein de cette opinion.

Le pyrrhoniſme hiſtorique n'eſt pas ſi mal fondé qu'on diroit bien à l'égard des Auteurs de l'antiquité, qui ont écrit des affaires des Romains juſqu'à la décadence de leur Empire. La vérité a beaucoup ſouffert de déguiſemens, car le menſonge & la flatterie triomphoient alors, & prenoient la place du vrai ; tout cela pêle-mêle nous donne un très-grand ſoupçon contre certains Hiſtoriens gagez, flateurs ou épouvantez par les infortunes ou le ſupplice des autres. Céſar n'avoit rien à craindre des Inquiſiteurs des Livres, ni d'aucun Auteur de ſon tems ; & bien qu'il fût le maître de la République, il n'en fut jamais le tyran, & la vérité occupoit encore ſon poſte. Ce grand homme fait la deſcription du ſiége de Marſeille dans ſes Commentaires juſqu'à la priſe de cette fameuſe ville ; je ne vois pas que les aſſiégeans non plus que les aſſiégez euſſent emploié les mines ou dans l'attaque ou dans la défenſe. Vitruve en produit pourtant ; il dit donc que *les habitans, avertis qu'il y avoit plus de trente conduits que les ennemis fouilloient, réſolurent de creuſer tout autour de la place, ſi avant que toutes ces mines fuſſent ouvertes dans leur foſſé, & au droit des lieux qu'ils ne pûrent creuſer* (a), *ils firent en dedans un grand foſſé en maniére de vivier, qu'ils remplirent des eaux qu'ils tirérent des puits & du port ; de ſorte que cette eau venant à entrer tout d'un coup dans les mines, en abatit les étais, & étouffa tous ceux qui s'y rencontrérent, tant par la quantité d'eau que par la chûte des terres.*

Ces chicanes ſouterraines ſont incommodes & toujours avantageuſes aux aſſiégez : car c'eſt dans cette ſorte de guerre que celui qui ſe défend a toujours le deſſus ſur l'aſſaillant. Toute l'affaire de celui-ci eſt de pouſſer chemin & d'éviter l'ennemi ; au lieu que l'autre ne cherche qu'à lui aller au-devant pour lui couper route par mille moiens, outre qu'il a moins de chemin à faire pour aller à la rencontre des mineurs ſans rendre aucun

(a) *Et au droit des lieux qu'ils ne pûrent creuſer.*] Qu'on prenne bien garde à ce paſſage, & l'on trouvera qu'il n'y a aucun ſens. Il faut que M. Perrault n'y ait pas pris garde, le texte eſt viſiblement corrompu en cet endroit. *Quibus autem locis foſſa non poterant fieri intra murum, barathrum amplißima longitudine & amplitudine, uti piſcina facerent contra eum locum, qua ſpecus agebantur eamque è puteis & è porta implevérunt.* Il eſt évident qu'il faut creuſer pour faire un vivier, & en effet le texte dit qu'ils en creuſérent un, la contradiction eſt manifeſte. Vitruve veut dire dans ce paſſage, que dans l'endroit où ils fouillérent, ils creuſérent un réſervoir d'eau pour inonder les galeries des aſſiegeans.

combat : car en tirant une galerie paralléle ſur tout le front de l'attaque & au deſſous du foſſé, ou pluſieurs les unes ſur les autres ſelon la profondeur des terres, on ne ſçauroit manquer de rencontrer les mineurs ennemis. Vitruve rapporte que *la ville d'Apollonie étant aſſiégée, & les ennemis aiant creuſé une mine à deſſein d'entrer dans la ville, ſans qu'on s'en apperçût ; les aſſiégez qui furent avertis de ce deſſein, furent fort épouvantez, ne ſçachant ni en quel tems, ni par quel endroit les ennemis devoient entrer dans la ville. Cette incertitude leur faiſoit perdre courage, lorſque Tryphon Architecte d'Alexandrie, qui étoit avec eux, s'aviſa de faire pluſieurs contremines, qui paſſoient par deſſous les remparts environ la longueur d'un trait d'arc, & de pendre des vaſes d'airain dans tous ces endroits ſouterrains. Il arriva que dans le conduit qui étoit le plus proche de ce lieu où les ennemis travailloient, les vaſes fremiſſoient à chaque coup de pic que l'on donnoit, & par là on connut quel étoit l'endroit vers lequel les pionniers s'avançoient pour percer juſqu'au dedans de la ville : ce qui aiant été préciſément marqué, Tryphon fit appréter de grandes chaudiéres pleines d'eau bouillante & de poix, avec du ſable rougi au feu, au-deſſus de l'endroit où les ennemis travailloient ; & aiant fait la nuit pluſieurs ouvertures dans la mine, il y fit jetter tout d'un coup toutes ces choſes, dont ceux qui travailloient furent tous tuez.*

Voici bien une autre nouvelle à l'égard des mines. Qui l'auroit cru ! Ce ſera moi plutôt que nos Mineurs ou nos Ingénieurs qui contreminent nos places d'avance par des galeries ſouterraines pouſſées bien au loin ſur toutes les capitales, & par des communications des unes aux autres pour être en état d'aller au-devant des ennemis lorſqu'ils tenteront de gagner le deſſous pour s'aſſûrer le deſſus, & s'empêcher de ſauter par tout où il plaira aux aſſiégez de le faire. Je croirois que les Anciens n'ouvroient des galeries que lorſque les aſſiégeans tentoient cette voie. Je me ſuis trompé, ces ſortes de précautions étoient connues des Hébreux. C'eſt Joſéphe qui me l'apprend, il nous donne la ſituation & la force de la ville de Gamalá aſſiégée par Veſpaſien. *Il ſembloit*, dit-il, *que la nature eût pris plaiſir à rendre cette place imprenable : & Joſéphe n'avoit pas laiſſé d'y faire faire de grands foſſez, & pluſieurs* MINES. L'Auteur ne dit pas qu'il eût été le premier qui eût pris ces ſortes de précautions. Cette méthode de contreminer les places comme nous le pratiquons aujourd'hui, n'étoit donc pas nouvelle. Elle étoit donc de plus vieille date que le tems de Joſéphe ; mais combien ver-

Hiſt. de la guerre des Juifs contre les Rom. ch. 4. liv. 2.

rons-nous de choſes dans cet ouvrage, que nous croions modernes, qui ſont des tems les plus reculez, & particuliérement la plus grande partie des matiéres que j'y traite, qui ſont preſque toutes éclairées des lumiéres des Livres ſacrez, comme on l'a pû voir dans les Articles précédens ?

J'ai déja dit quelque part qu'Enée, qui eſt un Auteur de la premiere antiquité, & longtems avant Polybe, avoit fait un Traité de l'attaque & de la défenſe des places. Parmi tant d'autres Ouvrages de cet Ecrivain célébre, qui ſont perdus, celui-ci s'eſt tiré ſain & ſauve du naufrage des tems ; je ne ſçai qui lui a prêté la main, mais à mon ſens il n'en valoit pas trop la peine. L'Auteur qui l'a traduit du Grec en Latin, nous l'a donné ſous le titre, *De Toleranda obſidione.* S'il n'avoit rien de mieux à faire, je le plains. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt peu de choſe. Voici le meilleur, on jugera du reſte. Je le traduis à ma façon pour me délivrer de toute ſervitude, & pour reſpecter la vieilleſſe juſques dans ſes riens. *Voici le moien*, dit cet Auteur Grec, *pour empêcher les aſſiégeans de pouſſer des mines contre la ville. Si l'on s'apperçoit qu'ils y travaillent effectivement, on creuſera un large & profond foſſé au-devant & hors des murailles, qui ſera revêtu des deux côtez d'un mur de maçonnerie. On le remplira de toutes ſortes de bois ſec. Dès que les mineurs auront avancé leur galerie juſqu'à ce foſſé & percé le mur, alors on mettra le feu au bois dont le foſſe ſe trouve rempli, que l'on couvrira tout auſſitôt par deſſus pour repouſſer la fumée dans la galerie, & par là on les obligera de l'abandonner, de peur d'en être étouffez. Il s'en eſt trouvé qui ont lâché un eſſaim d'abeilles, ce qui n'eſt pas une petite incommodité, pour les obliger à quitter partie. Les autres ouvrent des contregaleries pour chercher celles des aſſiégeans, & les charger dans ces routes ſouterraines, ou brûler leurs travaux. Ceci me fournit l'occaſion*, continue l'Auteur, *de citer un vieux exemple ſur ce ſujet.*

Damaſil, aiant aſſiégé la ville de Barcée, ouvrit un conduit ſouterrain, ceux de la place en étant avertis, ſe trouvérent très-embaraſſez, ils crurent l'ennemi dans la ville, mais ils ignoroient où l'on creuſoit. Dans cette extrémité un chaudronnier imagina cet expédient. Il ſe ſervit d'un bouclier d'airain, & faiſant le tour de la ville le poſoit à terre à chaque pas qu'il faiſoit, & prêtant l'oreille deſſus, là où il n'entendoit aucun bruit il jugeoit que les mineurs n'étoient pas ſous cet endroit : étant enfin arrivé où l'on travailloit, & aiant entendu du bruit, les habitans ouvrirent tout auſſitôt

auſſitôt une galerie en cet endroit. On ne fut pas longtems ſans ſe rencontrer ; & ceux de la ville aiant eu le deſſus, ils tuérent & chaſſérent les autres. L'on doit conclure de cet exemple, que c'eſt aux Anciens que nous devons la méthode de découvrir les endroits ſous leſquels les mineurs travaillent. Enée en donne la gloire à un chaudronnier de Barcée, ce qui illuſtre fort ces ſortes de gens qui font tant de bruit à nos oreilles. Cette découverte eſt utile & fort ingénieuſe. Nous en connoiſſons une autre qui eſt dûe à la chaudronnerie, laquelle n'eſt pas moins ſalutaire au genre humain : on entend bien que je veux parler de la verole, & du ſecret de la guérir radicalement. C'eſt un chaudronnier qui trouva cet admirable ſecret. A force de ſe familiariſer avec le mercure, il ſe guérit tout le premier. La chirurgie lui doit un temple, elle s'empara de ſon ſecret, qui eſt pour elle une ſource de biens au grand détriment de la médecine, qui voudroit bien la détourner ſur ſes terres.

Ou je me trompe, ou Enée étoit très-mal informé de cette affaire du chaudronnier de Barcée. Il falloit qu'il eût mis une bale ſur le bouclier d'airain pour découvrir la mine, & qu'il eût jugé que le travail des mineurs cauſeroit une impulſion deſſus qui indiqueroit le lieu de la mine : car ſans cette bale il n'eût jamais pû ſentir cette impulſion en prêtant l'oreille ſur le bouclier qu'il poſoit à terre, qui étoit bien plutôt un obſtacle pour entendre, il eût bien mieux entendu en appuiant l'oreille contre terre. Concluons qu'Enée s'eſt trompé. Ceux de Croye aſſiégez par Mahomet II. en 1450, ſe ſervirent d'un moien à peu près ſemblable pour découvrir les mineurs. Ils appliquérent ſur le terrain qui leur parut ſuſpect une peau tendue ſur un vaiſſeau d'airain comme nos timbales, avec une bale deſſus, le remûement de la bale cauſé par celui du travail qu'on faiſoit deſſous, fit bientôt découvrir la mine, que l'on éventa par des contregaleries.

Nous ne voions rien de plus fin, de plus ruſé, & où il y ait plus d'art & d'eſprit que cette ſorte de guerre. Il n'y a qu'à tenir bon deſſous pour être aſſûré du deſſus. Si l'aſſiégé, ſoit par ignorance ou par pareſſe, abandonne l'un pour prendre l'autre, c'eſt une néceſſité qu'étant le plus foible, il céde à la fin contre le plus fort. La défenſe des dehors auſquels on doit au moins ſoutenir un aſſaut ſelon les loix de la guerre, comme le dernier au corps de la place, les ſorties auſquelles la néceſſité nous oblige ſouvent de recourir, & mille autres chi-

canes où l'on perd toujours une infinité de braves gens ; tout cela diminue extrêmement une garniſon, & nous oblige ſouvent à nous rendre ; au lieu que les mines aſſûrant le deſſus, font perdre un tems infini aux aſſiégeans, & ſur tout lorſque les places ſont contreminées. Lorſque les aſſiégez ne perdent que fort peu de monde, s'ils prennent le parti de ſe faire taupes ou lapins, il faut que leur ennemi perde trente hommes contre un de ceux de la ville.

Les Anciens étoient très-experts dans cette façon de faire la guerre ; mais nos Modernes, grace à l'invention de la poudre, ont fait voir en une infinité de ſiéges qu'ils étoient plus habiles qu'eux, lorſqu'ils ont ſçû profiter d'un terrain avantageux & favorable à ces ſortes de défenſes. C'eſt l'unique moien de ne voir jamais la fin d'un ſiége. Un homme tel que le célébre Valiére, qui trouvera ſoixante pieds de terre ſous lui juſqu'à l'eau, ne ſera jamais pris. Les aſſiégez au dernier ſiége de Turin, avoient pratiqué de longue main des conduits à ſoixante pieds de profondeur en pluſieurs endroits. Les avantages des aſſiégez ſont infinis, ils ſçavent par tout où mettre le pied lorſqu'ils y ont pourvû d'avance, les aſſiégeans nulle part. Il eſt aiſé d'en juger par les exemples déja citez, il n'y en a pas pour un. J'ai promis de donner les plus remarquables & les plus célébres de l'antiquité, j'écarte les modernes qui ne ſont pas moins curieux, mais que je ne ſçaurois rapporter ſans ſortir de mon ſujet, je m'en tiens aux anciens.

Polybe me fournit un grand nombre d'exemples de réſiſtances ſouterraines, je n'ai garde de les inſérer ici, le Lecteur les trouvera bien. Il s'agit de ceux dont il ne fait aucune mention, & que nous tirons de ceux qui ont écrit longtems avant ou après lui, & qui ſont inconnus aux perſonnes qui n'ont pas une grande lecture. Je travaille plus pour ceux-là que pour les autres, qui ſûrement ne ſont pas foule. Tite-Live en eſt aſſez bien fourni. J'en ai promis un que j'ai coupé du ſiége d'Embracie, qui eſt le Metz des Anciens, & qui renferme de grandes inſtructions. Tout ce qu'on ſçauroit deſirer ſur la matiére que nous traitons, le voici. *On trouva même une choſe nouvelle*, continue Tite-Live, *qui ne fut pas mal-aiſée à exécuter contre ceux qui étoient dans la mine : car les aſſiégez firent faire un grand tonneau de fer percé de pluſieurs petits trous, qui avoit à l'un des fonds un tuiau auſſi de fer aſſez long, & aſſez retenu, & à l'autre fond quantité de longues javelines qui s'avançoient vers les enne-*

mis pour les empêcher d'approcher. Ce tonneau étoit rempli de petites plumes ou de duvet dans lequel on mit du feu, que l'on allumoit avec un ſoufflet de forge, qui étoit attaché au tuiau de fer, dont nous avons déja parlé; de ſorte qu'il en ſortit non-ſeulement une forte fumée, mais une ſi grande puanteur de la plume qui brûloit, que perſonne ne put demeurer dans la mine.

Il y a pluſieurs villes dans l'Hiſtoire qui ſe ſont rendues célébres par les ſiéges qu'elles ont ſoutenus. Celle de Duras a brillé ſous l'Empire de l'Empereur Aléxis, Boémont l'aiant aſſiégée y trouva une obſtination & des chicanes ſans nombre. Il mit en œuvre tout ce que l'art pouvoit fournir en cé tems-là pour s'en rendre le maître. Les aſſiégez n'en firent pas moins paroître, les conduits ſouterrains ne furent pas épargnez. Les aſſiégez s'étant apperçûs qu'on minoit ſous leurs murs, firent une contremine, d'où aiant entendu ſapper les fondemens de la muraille, » ils regarderent par des fentes, dit Anne Comnéne, & » virent une multitude innombrable de François, & leur jettérent au viſage d'un feu dont la matiére eſt compoſée de ce » que je vais dire. Les pins & d'autres arbres, qui ſont toujours » verts, produiſent une gomme que l'on pile juſqu'à ce qu'elle » ſoit en poudre; on mêle cette poudre avec du ſouffre, & on » verſe l'une & l'autre dans des cannes au bout deſquelles on » met le feu. Les aſſiégez ſoufflant dans ces cannes, jettérent » cette matiére enflammée dans les yeux & dans le viſage des » François, qui furent contraints de s'enfuir comme des abeilles » qui ſont étouffées par la fumée.

Compoſition fauſſe du feu Grégeois.

Il n'y a pas ce me ſemble de meilleur moien pour chaſſer les mineurs d'une galerie, que celle dont Tite-Live parle. Nos Modernes n'en ont pas été chiches dans leurs ſiéges. Les Turcs ont, je penſe, été les premiers qui aient enchéri ſur les Anciens, mais contre les loix de la bonne guerre, qui ne permettent pas de peſtiférer une mine de vapeurs & de fumées empoiſonnées, comme ils s'en ſervirent au ſiége de Candie. On ne fait pas tant de cérémonie aujourd'hui, il ſuffit de jetter une bombe dans la galerie pour expulſer tous ceux qui y ſont, s'ils n'aiment mieux y être étouffez par la fumée: car comme on reſpire à peine dans ces endroits ſouterrains parce qu'on y manque d'air, on a divers moiens pour le faire circuler par le moien d'un fauciſſon qui va juſques dans le fond de la galerie, juſqu'où les mineurs travaillent, encore y reſpirent-ils avec peine; ce qui fait que la fumée y reſte un très-long tems ſans

ſortir & ſe diſſiper, & ſouvent trois ou quatre jours. De toutes les pratiques & les uſages bons & mauvais à la guerre, l'on peut dire que les mines n'ont ſouffert aucune éclipſe ; elles ont toujours continué & toujours ſubſiſté depuis leur origine, qui nous eſt inconnue, ce qui prouve leur antiquité.

La guerre eſt l'art de ruſer & de tromper finement par principes & par méthode, celui qui excelle le plus dans cet art eſt ſans doute le plus habile. Toutes les parties qu'il renferme ſont fondées ſur ce terrain, les unes plus les autres moins, & chacun ruſe ſelon la portée de ſon eſprit & de ſes connoiſſances. Deux Généraux médiocres ſe tromperont réciproquement, tous les deux comme des enfans, deux habiles comme des hommes faits, ils mettront en œuvre tout ce que la guerre a de plus ſubtil, de plus grand & de plus merveilleux.

Les Auteurs ſtratagématiques anciens & modernes, nous étalent des ruſes de toutes les façons dans les différentes parties de la guerre. L'attaque & la défenſe ont leurs fineſſes & leurs tromperies comme les autres ; celle-ci comme plus difficile & plus ſçavante en eſt mieux fournie, lorſqu'on la puiſe dans ſes principes. Le ſiége de Metz par M. de Guiſe, peut être comparé aux plus fameux de l'antiquité. Depuis celui-là juſqu'aujourd'hui, nous n'avons rien vû qui en approche ; nous ne voions rien que de fort commun, beaucoup de moiens uſez & ſurannez que perſonne n'ignore pour peu d'expérience qu'il ait, & qui viennent tout naturellement à l'eſprit de l'aſſiégé comme de l'aſſiégeant, & cependant nous y ſommes toujours nouveaux, cela nous ſurprend.

Parmi un certain nombre de piéges dans l'attaque des places, il s'en trouve de très-puériles & de très-groſſiers chez les Anciens, & même parmi nous, où les ſots ſe prennent le plus ſouvent. Les fauſſes mines peuvent être miſes au nombre de ces ſortes de piéges, & cependant il s'en eſt trouvé & il s'en trouve tous les jours qui donnent dedans pour avoir vû ſeulement un tas de terres tranſportées d'ailleurs que de la mine. Frontin rapporte que le Roi Philippe de Macédoine, aſſiégeant Trineſſe, fit tranſporter pendant pluſieurs nuits un grand monceau de terre fort près des murs de la fortereſſe, comme ſi elle eût été tirée par la ſappe, ce qui obligea les aſſiégez à ſe rendre ſur cette opinion. Nous coulons là-deſſus pour éviter prolixité, parce que ces ſortes de choſes ne ſont pas de grande inſtruction. Un ſot, un lourdaut qui donne dans un piége tout-à-fait

groſſier, n'eſt pas une choſe qui divertiſſe, qui ſurprenne & mérite beaucoup d'être ſçûe ; mais lorſqu'un habile homme & un homme d'eſprit s'y trouve pris, c'eſt toute autre choſe, & l'on eſt bien aiſe de le ſçavoir.

ARTICLE XXXI.

Méthode des Anciens dans leurs ſorties. Qu'elles étoient toujours groſſes, vigoureuſes, & faites à propos.

LA défenſe des places eſt tellement liée avec l'attaque, qu'on ſe trouve ſouvent embaraſſé, lorſque l'on veut traiter l'une ou l'autre ſéparément. J'ai regret de n'avoir pas travaillé ſur un plan de diſtribution & d'ordre dans cet ouvrage, différent de celui de la plûpart des Auteurs qui ont écrit de l'attaque & de la défenſe, en diſtinguant chaque matiére en particulier, comme a fait Enée, qui a traité cette derniére aſſez mal & très-ſuperficiellement pour un homme de ſa volée. Tous les autres Auteurs de l'antiquité, entr'autres Onozander & Végéce, qui ont écrit de toutes les deux, n'en ont preſque rien dit : trois ou quatre chapitres leur ont ſuffi pour ces deux parties de la guerre ſi importantes & ſi étendues. Je devois travailler ſur un plan plus méthodique, en mêlant l'une avec l'autre, comme a fait Goulon dans ſes Mémoires pour l'attaque & pour la défenſe d'une place, qui eſt un très-bel ouvrage. Cette penſée ne m'eſt venue qu'après coup, & je me vois trop avancé pour changer toute la diſpoſition de ma marche : car ce n'eſt guéres ma coutume d'aller par où l'on va plutôt que par où il faut aller ; l'on ne peut ſe diſpenſer d'enchaîner & de joindre ſouvent l'attaque & la défenſe, & de les mêler enſemble, le Lecteur l'aura pû remarquer dans les Articles précédens. Celui-ci, qui regarde les ſorties, m'engage néceſſairement d'oppoſer l'une à l'autre. Nous traiterons cette matiére avec tout le ſoin & toute l'attention dont nous ſommes capables, en y ajoutant quelques remarques qui auront rapport aux pratiques d'aujourd'hui, lorſque l'occaſion s'en préſentera. Nous ne voions rien qui ſoit plus digne de la curioſité des Lecteurs, & plus inſtructif que la méthode des Anciens dans ces deux parties de la ſcience des armes, & en même tems de plus néceſſaire pour l'intelligence des Hiſtoriens Grecs & Latins, & même pour

celle des Auteurs ſacrez à l'égard des ſiéges qu'ils décrivent. Car il faut avouer que les Anciens nous ont ſurpaſſé, & nous ont laiſſé bien loin derriére dans la défenſe des places, & particuliérement dans ce qui regarde les ſorties & les aſſauts, au lieu que nous aurions dû enchérir ſur eux par des réfléxions ſur les faits. Il n'y a rien de plus aiſé que de les réduire en préceptes, comme fit M. de Guiſe au ſiége de Metz. Tout eſt admirable dans ces grands hommes, & très-digne d'être imité des Modernes : auſſi les avons-nous ſuivis en bien des choſes, comme on l'a pû voir ; mais l'on verra que ce n'eſt pas en tout, & preſqu'en rien à l'égard des ſorties, que nous faiſons rarement groſſes, pour ne pas dire preſque jamais : rien de plus redouble qu'une groſſe & puiſſante ſortie, il eſt inoui juſqu'à préſent à l'égard de nos défenſes, qu'une tête de tranchée ſe ſoit ſoutenu contre ; & quand cela eſt arrivé, dans celles qu'on peut appeller fortes ſans être groſſes, c'eſt-à-dire le dixiéme ou le huitiéme d'une garniſon, c'eſt bien moins par la bonne conduite des aſſiégeans & par leur valeur, que par l'ignorance des aſſiégez dans la diſpoſition & la diſtribution de leurs troupes. Dans toutes celles où je me ſuis trouvé, & que j'ai vûes, je n'y ai remarqué ni art, ni conduite ; & comme les aſſiégeans n'y oppoſent rien de meilleur, ni dans la diſpoſition, ni dans les armes, les aſſiégez ont toujours l'avantage, parce que ces ſortes d'affaires ſont promptes, ſubites, impétueuſes, toujours inattendues, & manquent rarement dans le ſuccès. Quand on lit dans les Hiſtoriens ou dans les gazettes que les aſſiégez ont été repouſſez, cela veut dire qu'ils ſe ſont retirez après avoir fait le coup : car où veut-on qu'ils aillent, ſi ce n'eſt dans la place, avant les ſecours qui peuvent venir du camp ?

Il n'y a point de milieu entre les groſſes & les petites ſorties, au moins il n'y en devroit point avoir. Il les faut faire ou très-petites, comme de dix, vingt ou trente hommes tout au plus pendant la nuit pour interrompre le travail, ou du tiers pour le moins de la garniſon, non en plein jour, mais une heure ou deux avant. C'eſt ce que nous ne pratiquons jamais, ou preſque jamais, ni dans le nombre, ni dans le tems, à l'égard des grandes. Les Anciens n'en faiſoient pas de petites, ils ſortoient toujours forts & à propos, rarement dans le plein jour, & preſque toujours à la faveur des ténébres, qui eſt l'heure la plus commode & la plus heureuſe.

Le ſiége de Lilybée eſt, ſelon moi, un des plus beaux & des

plus ſçavans de l'antiquité, auſſi me fournit-il le ſujet de cet ouvrage. La réſiſtance des aſſiégez ſurpaſſe ſans doute l'attaque, & celle-ci rend l'autre plus célébre : l'on peut dire que les Romains ſe virent au bout de cette patience tant vantée, & qu'ils épuiſérent tout ce qu'ils avoient d'intelligence, de ſcience & de ruſe dans l'art des ſiéges ; ils n'en ont jamais tant fait paroître que dans celui de Lilybée, mais la méthode d'Imilcon dans ſes ſorties étoit trop redoutable aux aſſiégeans pour y réſiſter longtems ſans quelque rude mortification : car une garniſon où le courage & l'ardeur augmentent à meſure qu'elle échoue dans ſes entrepriſes pour courir à d'autres plus vigoureuſes ſans ſe rebuter, & avec de nouvelles eſpérances là où les autres les perdent ; une garniſon, dis-je, qui ſe défend de la ſorte, ne tarde pas de ſe faire à elle-même ſa deſtinée, il eſt rare que la vertu & la bonne conduite ne la changent pas lors même qu'elle a réſolu notre perte. Cette opiniâtreté de Lilybée, comme de tant d'autres ſiéges anciens & modernes, où les Gouverneurs ont éprouvé les derniéres extrémitez par leur valeur & par leur conſtance, me perſuadent que les aſſiégez ſont moins ſujets à ſe rebuter que les aſſiégeans, ſi leur Gouverneur ne les y diſpoſe par ſa lâcheté ou par ſon ignorance, car l'une ne nous méne pas moins que l'autre à notre perte & à notre honte.

La ſcience préſide en tout à la guérre, & particuliérement dans la défenſe des plâces, ou pour mieux dire c'eſt tout que la ſcience ; mais lorſqu'on l'a pouſſée auſſi loin qu'elle peut aller, & qu'on rencontre un ennemi qui n'en eſt pas moins fourni, on doit alors mettre en œuvre tout ce que le courage, l'audace & la hardieſſe ont de plus fort & de plus redoutable. C'eſt dans cet état d'extrémité où l'on doit pouſſer juſqu'aux réſolutions téméraires, qui d'ordinaire ſont heureuſes & toujours prudentes lorſqu'on ne voit plus d'autres reſſources. Ce ſeroit une très-grande imprudence, une vraie témérité dans le commencement d'un ſiége ; mais elle ſe tourne en ſageſſe ſur la fin, lorſque les aſſiégez ſentent qu'ils n'ont plus de terrain à perdre que le dernier qui leur reſte ; & lorſqu'il n'y a plus rien derriére nous, & en deçà de nos bréches, on doit ſonger à reprendre ce que l'on a perdu en delà. Il eſt rare qu'on ne réuſſiſſe. C'eſt un avantage très-grand dans les aſſiégez, en ne gagnant rien ils ne perdent rien de ce qui leur reſte encore, & l'ennemi ſonge bien moins à entreprendre, qu'à conſerver ce qu'il a pris, &

Digitized by Google

cependant les assiégez gagnent du tems ; & s'ils diminuent de leurs forces par la perte de quelques soldats, l'ennemi en perd toujours au triple, & risque le tout dans une sortie forte & heureuse par l'incendie de ses machines, ou parmi nous par l'enclouement des batteries & le comblement des places d'armes.

Les défenses les plus belles & les plus sçavantes, sont celles où l'on tue beaucoup de monde, & où l'on en perd peu ; c'est un grand art, & cet art s'enseigne & s'apprend pour l'attaque & pour la défense : dans celle-ci c'est de ne point prodiguer la vie de sa garnison au commencement, & de la hazarder à la fin, mais non pas sans de puissantes raisons, sans nécessité, sans l'extrémité la plus puissante : car c'est souvent des grandes extrémitez que notre salut dépend, & le plus ordinairement, si les Commandans des places avoient le courage assez grand pour les attendre, & assez de capacité pour en profiter, car l'on ne trouve sa délivrance que par des efforts & des résolutions conformes à ces extrémitez.

Imilcon n'espérant presque plus d'être secouru, & se voiant à bout de ses ruses, & l'ennemi logé jusques dans l'intérieur de la ville, ne vit plus d'autre ressource que celle de son courage & de celui de sa garnison, encore assez forte & assez vigoureuse pour reprendre ce qu'il avoit perdu. Il fit voir par sa conduite la vérité de cette maxime, que ce sont bien moins les fortifications qui assûrent les villes que la valeur & l'intrépidité de ceux qui les défendent. Lilybée en est une bonne preuve, puisque la place étoit ouverte de toutes parts, & les murailles un monceau de ruines, au-delà desquelles les assiégez s'étoient retranchez jusques dans la ville, où les assiégeans avoient poussé leurs travaux.

Imilcon ne pouvoit se sauver que par de puissans efforts & une grande résolution ; & comme sa garnison étoit forte & vigoureuse, il ne crut pas devoir la ménager davantage, & celle-ci ne le trouva pas étrange. *Chaque jour il voltigeoit de côté & d'autre, il guétoit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines ; & pour le pouvoir, livroit jour & nuit des combats plus sanglans quelquefois & plus meurtriers, que ne sont ordinairement les batailles rangées.*

Tous ces combats, & mille chicanes qu'Imilcon opposoit aux Romains, retardoient la prise de la place ; c'est ce que ce grand homme desiroit le plus, parce qu'il s'attendoit à un secours qu'on

qu'on préparoit à Carthage, & qu'il ne doutoit point qu'il ne fut en mer. Il ne voit donc point de meilleur expédient que celui des ſorties, où l'on gagnoit toujours quelque choſe, ou du moins les aſſiégeans n'avançoient pas ; & c'eſt gagner beaucoup que de gagner du tems à l'attente d'un ſecours qu'on ſçait proche, & de s'en ſervir promptement & tout à la chaude pour ne rien diminuer de l'ardeur des nouveaux venus, non plus que de celle des autres : car dans ces ſortes d'occaſions tous ſont également animez & pleins d'eſpérance & du déſir de bien faire.

Imilcon, qui reçoit un ſecours de troupes, & qui ſe voit dans l'abondance de toutes choſes, après avoir éprouvé les derniéres extrémitez, fit tout le contraire de ce que les Modernes pratiquent ordinairement, lorſque ces ſortes de bonheurs leur arrivent. Ceux-ci ne font rien que de médiocre, & qui ne ſoit même au deſſous : car l'on remarque que cela produit un mal plutôt qu'un bien, & rapproche la priſe de la place bien loin de la reculer, comme il ſemble qu'on devroit s'y attendre. La raiſon, c'eſt qu'il eſt rare qu'un ſecours de troupes qui n'eſt ſuivi d'aucun autre, c'eſt-à-dire, de vivres & de munitions de guerre, dont les aſſiégez manquent plus ordinairement que de ſoldats pour ſe défendre, tire d'embarras une ville attaquée. Les places maritimes ont cet avantage, que les autres n'ont pas, de recevoir l'un & l'autre. Celles-ci ne peuvent les avoir, ſi ces ſortes de ſecours ne ſont ſoutenus & conduits par toute une armée, ce qu'on ne ſçauroit pourtant faire qu'en forçant une circonvallation ; & lorſque cela arrive, le ſiége eſt levé. Si le Gouverneur ne reçoit qu'un ſecours d'hommes, & non de vivres, ou d'autres choſes dont il manque, il ſe rend plutôt, parce qu'il eſt obligé à une plus grande conſommation, ſans profiter des forces qui lui arrivent ; au lieu qu'il pourroit s'en ſervir utilement & tenter quelque coup d'éclat capable de le ſauver & de le délivrer de l'extrémité où il ſe trouve. C'eſt ce que fit Imilcon fort ſagement & en habile homme, car il n'entreprit rien qu'avec prudence, & mit en œuvre tout ce que l'art a de chicanes, de plus fin & de plus achevé, ménageant le ſang de ſes ſoldats autant qu'il lui étoit poſſible, bien réſolu de ne hazarder toutes ſes forces que lorſque la néceſſité & l'extrémité de ſes affaires l'y contraindroit, ſe contentant de petites ſorties, mais ſouvent réïtérées, pour retarder les travaux & les progrès des aſſiégeans. Avant cette extrémité, ç'eût été

une très-grande imprudence & une très-grande folie d'engager une ſortie générale, & de mettre tout en riſque dans le commencement d'un ſiége : car une telle tentative ne peut paſſer pour ſage, ni d'un homme qui ſçait ſon métier, qu'elle ne ſoit l'effet d'un grand deſſein. Or elle ne peut jamais l'être lorſqu'on a encore beaucoup à perdre. Mais lorſque le terrain nous manque, & que nous touchons aux derniers périls, il n'y a point à délibérer.

Imilcon attendit ce moment, & le ſecours étant arrivé ſur ces entrefaites, il ſe vit en état de faire un puiſſant effort à la tête de toute ſa garniſon, c'eſt-à-dire qu'il voulut tenter une ſortie générale dans le deſſein de mettre le feu aux machines : par là il faiſoit deux coups importans, & qui le tiroient d'affaire, il regagnoit ce qu'il avoit perdu ; & mettant le feu aux machines des Romains, il réduiſoit les aſſiégeans à lever le ſiége, ſans qu'il leur fût poſſible d'en refaire de nouvelles & de recommencer ſur nouveaux frais. Voilà ce qui s'appelle un grand objet, & digne d'un grand Capitaine. Ces ſortes d'entrepriſes ſont rares, mais il eſt encore plus rare qu'elles échouent : car, comme je l'ai déja dit, il eſt inoui depuis les Anciens juſqu'aujourd'hui, qu'une tête de tranchée ou d'attaque ait jamais tenu contre une groſſe & vigoureuſe ſortie. Il étoit encore plus difficile, & même impoſſible, qu'on pût jamais réſiſter contre l'effort de toute une garniſon bien menée, bien conduite, pleine de confiance & de réſolution, & dont la moitié ſe trouvoit compoſée de troupes fraîches qui n'*avoient encore rien ſouffert*. Ces coups extraordinaires, aidez de la néceſſité, qui eſt la plus forte de toutes les armes, ne ſe font pas témérairement & à l'étourdie. Il faut un grand ordre & des précautions infinies, il faut y préparer les ſoldats pour les animer à bien faire. Il ne ſuffit pas de leur mettre les armes aux mains, & d'y ajouter l'intelligence & la conduite, la rhétorique y entre auſſi. Imilcon ne manqua pas d'étaler toute la ſienne, d'autant plus forte & plus preſſante, que l'opinion où l'on étoit de ſon mérite & de ſa valeur valoit elle ſeule plus que toutes les harangues du monde. Mais comme les nouveaux venus n'étoient pas à beaucoup près ſi aguerris, ni ſi remplis de cette opinion que les autres, il étoit beſoin d'une harangue pour les exciter à bien faire, en ne leur cachant rien de l'extrémité où ils ſe trouvoient, & des moiens qu'on vouloit emploier pour s'en délivrer. Il leur dit que tout dépendant d'un effort extraordinaire

& d'un courage intrépide, comme de la bonne conduite de leur Chef, ils devoient tout eſpérer de l'un ; qu'à l'égard de l'autre il y avoit ſi bien pourvû, qu'en obſervant tous les deux il y avoit tout à eſpérer de leur ſalut comme de leur gloire, & que l'un étant lié à l'autre dans l'état où ils ſe trouvoient, il falloit tous périr juſqu'au dernier plutôt que de vivre deshonorez & dans un honteux eſclavage, qu'on ne ſçauroit éviter ſi les armes que l'on a en main ne nous en délivrent.

Les ſorties générales étant auſſi ordinaires chez les Anciens qu'elles ſont rares parmi nous, car je ne penſe pas qu'on puiſſe en trouver aucune depuis plus de trois cens ans ; les Romains, qui jugeoient parfaitement du deſſein des ennemis par le ſecours qui venoit de leur arriver, ſe doutérent bien qu'ils les auroient bientôt ſur les bras. Ils prirent toutes les précautions néceſſaires pour s'oppoſer à leurs deſſeins, & les rendre inutiles par le nombre de leurs troupes & par leur conduite, ſçachant bien à quel homme ils avoient affaire. Le ſalut de celui-ci dépendoit uniquement de la perte & de l'incendie des aſſiégeans, & l'honneur de ceux-ci de les conſerver : car ils ne voioient point d'apparence de prendre la place, ſi les aſſiégez s'en rendoient une fois les maîtres & les détruiſoient.

Les Romains ne furent nullement trompez dans ce qu'ils s'étoient imaginez devoir arriver. Imilcon ſortit à la tête de toute ſa garniſon, & tomba de toutes parts ſur les travaux des aſſiégeans, où il s'attacha un combat fort vigoureux & fort opiniâtré de part & d'autre auprès des murailles : *car il étoit ſorti de la ville*, dit Polybe, *juſqu'à vingt-deux mille hommes, & ceux de dehors les ſurpaſſoient beaucoup en nombre. Le combat fut furieux & obſtiné, on combattoit homme à homme comme en un combat ſingulier, le plus grand effort ſe faiſoit auprès des machines :* car ceux qui attaquoient par cet endroit, & ceux qui les défendoient, s'échaufférent & s'opiniâtrérent ſi fort à leur défenſe par l'émulation & le déſir de la gloire, qu'ils ſe firent preſque tous tuer dans le poſte même où ils combattoient.

Notre Auteur ne nous apprend rien de l'ordre & de la diſtribution des troupes des deux partis dans cette furieuſe ſortie, ſinon que le combat ſe paſſa ſous les murailles, comme nous l'avons dit plus haut ; ce qui ne pouvoit être autrement, & ſur le comblement du foſſé même : car tout le front de l'attaque n'étant preſque qu'une bréche, il eſt à préſumer que les Romains s'étoient logez juſques dans le foſſé, & qu'ils en étoient

les maîtres, puiſqu'ils s'étoient retranchez en-delà des bréches & juſques dans la ville.

Il paroît aſſez que les aſſiégeans ſortirent en bataille de leurs tranchées, & allérent au-devant des aſſiégez, pour leur ôter l'avantage d'approcher de trop près de leurs tortues, de leurs tours & de leurs machines de jet. Les Carthaginois firent des efforts extraordinaires pour les brûler, ſans pouvoir réuſſir: car dans un combat où la valeur & la conduite des Chefs ſont égales des deux côtez, le grand nombre l'emporte ſur le petit. Nous avons dit plus haut que l'Auteur ne nous apprend rien de la diſpoſition des forces des deux partis; mais s'il nous eſt permis de hazarder nos conjectures, il y a beaucoup d'apparence qu'on combattit ſur un front égal à celui des travaux des aſſiégeans, & par conſéquent les corps devoient être rangez ſur une très-grande profondeur ſans aucun intervalle entr'eux, où le terrain le permettoit; les Romains dûrent ſuivre la même méthode, pour ne laiſſer aucun paſſage aux aſſiégez par où ils pûſſent pénétrer & pouſſer juſqu'aux machines.

Je ne vois nulle part dans les Hiſtoriens de l'antiquité, qui ont parlé des ſorties générales & des ſiéges des Romains, que ceux-ci aient combattu ſelon leur maniére ordinaire de ſe ranger, mais en un ſeul corps, ſi le terrain le permettoit, ou ſur pluſieurs ſerrez & unis ſur le plus de hauteur que de front: car tout git dans le poids & l'impétuoſité du choc dans les groſſes ſorties. Nous ne hazardons rien ici que nous ne prouvions par les exemples que les Hiſtoriens rapportent: bien qu'ils ne diſent rien de la diſpoſition ſelon leur coutume, c'eſt celle de nos Hiſtoriens, il eſt aiſé d'en juger par le commencement, par le cours & par les ſuites de ces ſortes d'actions, où il paroît qu'on combattoit ſerré & en maſſe, les frondeurs & les archers à la queue de tout: car ce qui peut être bon & avantageux dans une bataille rangée & en belle plaine, eſt très-mauvais & très-pernicieux dans une ſortie générale. Quand les Romains ſe ſont aviſez de combattre autrement que leurs ennemis, ils ont été le plus ſouvent repouſſez: ce qui eſt une grande preuve du défaut de leur tactique, & de l'excellence de celle des Grecs, qui n'ont jamais été battus par le défaut de leur ordonnance ou de leur phalange, mais ſeulement par l'uniformité de leurs armes, ne combattant qu'avec la pique, qui étoit d'ailleurs trop longue, ſans en mêler de courtes pour joindre de plus près l'ennemi à la faveur des longues; au lieu que dans les

ſorties ils mêloient de différentes ſortes d'armes, parce qu'ils ne pouvoient ſortir en bataille, ni ſe ranger ſur une phalange, à cauſe des embarras des travaux des aſſiégeans; de ſorte qu'ils étoient obligez de ſe régler ſelon que la nature des lieux & le terrain le permettoient, c'eſt-à-dire par corps ſur plus de hauteur que de front en maniére de colonne, pour faire un plus grand effort.

Les ſorties les plus dangereuſes & les plus redoutables chez les Anciens, étoient celles que l'extrémité faiſoit naître, & lorſque la place étoit ouverte de toutes parts & le foſſé entiérement comblé, c'eſt-à-dire lorſqu'on étoit au moment d'un aſſaut. Alors le même chemin, qui ſervoit aux aſſiégeans pour attaquer les bréches, n'étoit pas moins favorable aux aſſiégez, & l'on peut dire qu'il leur étoit infiniment plus; parce qu'en ces ſortes de cas l'ennemi ne penſe qu'à attaquer, & non à ſe défendre. Il eſt préparé pour l'un, & ne l'étant pas pour l'autre, on le met bien en peine, lorſqu'on tombe bruſquement ſur lui & de toutes parts, & qu'il ſe trouve lui-même attaqué. Comme ces ſortes d'entrepriſes ſont peu communes, il eſt rare qu'on ne ſe trouve ſurpris. Ceci mérite d'être remarqué, & de ſervir de leçon aux Modernes, qui ne profitent jamais des avantages que l'extrémité fournit, qui ſont très-grands & toujours heureux: car dans preſque tous les ſiéges, il échape des occaſions, où l'on pourroit faire de grandes choſes, ſoit faute de hardieſſe & de réſolution, ſoit qu'on manque de gens qui les connoiſſent, ou qui ſçachent faire uſage de leurs forces lorſque la néceſſité les y contraint. Lorſqu'on n'a plus rien à perdre, il faut ſe réſoudre à périr ou à tout gagner, & il y a à parier pour celui-ci plutôt que pour l'autre. Car pourquoi céder à l'ennemi l'avantage de nous attaquer dans notre derniére retraite, lorſque nous pouvons lui en faire paſſer l'envie, en l'attaquant lui-même tout le premier dans le tems qu'il s'y attend le moins? C'eſt auſſi ce qu'Imilcon fit pendant que les Romains demeuroient ſotement aux écoutes, au lieu de le prévenir dès l'inſtant que le ſecours fut entré dans la place. Puiſqu'il faut livrer un combat derriére une bréche, ou à couvert d'un dernier retranchement, en coûte-t-il plus de prévenir l'aſſiégé, dont on connoît l'audace & la hardieſſe, que d'attendre qu'il fonde ſur nous dans une ſortie générale, où il y a tout à perdre & rien à gagner? Il eſt ordinaire dans les grandes ſorties de regagner d'abord les logemens les plus proches de nous, & toutes les

bréches ; & lorſqu'on eſt repouſſé, on ſe trouve trop heureux d'avoir ſauvé ſes batteries, comme il arriva aux Romains à Lilybée, où ils ſe trouvérent réduits dans une ſi grande extrémité & dans un ſi grand danger de tout perdre, que ce fut un bonheur qu'ils pûſſent réſiſter contre une attaque ſi violente & ſi vigoureuſe : car il n'eſt pas dit qu'ils furent repouſſez, mais qu'Imilcon fit ſonner la retraite, lorſqu'il s'apperçut que les Romains reprenoient de nouvelles forces, & qu'ils groſſiſſoient toujours par les ſecours qui venoient de leur camp, pendant que les ſiens ſe trouvoient comme cloüez dans le poſte où ils étoient, ſans qu'il leur fût poſſible de pouſſer plus loin leur premier avantage, & qu'ils rebouchoient plutôt qu'ils n'avançoient contre la valeur & le nombre de leurs ennemis. Il ſongea à faire une retraite honorable, parce que rien n'abat d'avantage le courage & les eſpérances du ſoldat pour ce qu'on en attend encore, que de s'opiniâtrer à un combat qui peut tourner à une déroute entiére ; il ſe contenta d'avoir chaſſé les ennemis de la ville où ils avoient pouſſé leurs logemens, & de s'être emparé des bréches. La garniſon rentra dans la ville, après avoir regagné une partie du terrain perdu, ſans avoir rien rabattu de ſes eſpérances : tant il eſt avantageux d'être le premier à attaquer à la guerre, quelque foible que l'on ſoit, & tant on eſt miſérable & abattu, lorſqu'on réduit les troupes à ſe défendre. Celui qui ſe défend penſe toujous à l'avantage de l'aſſaillant, qu'il croit toujours plus fort & plus brave, & ſur cette opinion il fait peu de réſiſtance, au lieu qu'il penſe tout autrement lorſqu'il eſt le premier à attaquer.

On ſe ſouviendra de ce que nous avons déja dit, & que nous ne ſçaurions répéter trop ſouvent, qu'il eſt inoui depuis les Anciens juſqu'au tems où nous vivons, qu'une tête de tranchée ſe ſoit ſoutenue contre une groſſe ſortie, à plus forte raiſon contre une ſortie générale & de toute une garniſon. Les Anciens & nos peres mêmes connoiſſoient cette grande vérité, & nous n'en ſommes pas moins convaincus, ſans que qui que ce ſoit de ceux qui la reconnoiſſent, en aient jamais ſçû ou voulu profiter dans l'extrémité des affaires, & lorſqu'il n'y avoit que ce ſeul parti à prendre pour ſauver le précieux dépôt que le Prince lui avoit confié ; on aime mieux le livrer ce dépôt aux dépens de ſon honneur & de ſa réputation, quoique l'on ait aſſez de troupes pour faire le coup, & donner à la fortune, qui favoriſe toujours ces ſortes de deſſeins.

Le Marquis de Goesbriand, au dernier siége d'Aire, qu'il défendit avec tant de valeur & de conduite, s'étoit résolu de soutenir un assaut général au corps de sa place, & de finir par une sortie générale à la tête de toute sa garnison; mais se voiant arrêté par trois ordres de la Cour, qui lui commandoit de se rendre, il fut obligé d'obéir, & ce dernier ordre lui fut apporté dans un tems où les ennemis étoient prêts de hazarder un assaut, du succès duquel ils avoient très-grande raison de douter, pendant que les assiégez se trouvoient dans une certitude morale, ou plutôt une assûrance formelle de ruiner les ennemis, & de leur faire lever le siége, comme ils en convinrent eux-mêmes par les devants que le Marquis de Goesbriand avoit pris. Ce brave & habile Guerrier pouvoit dire avec autant de raison que Corbulon lorsqu'on lui apporta le commandement de Claudius d'abandonner l'Allemagne, & de repasser le Rhin, *Quam beatos quondam ducès Romanos!* Que les anciens Capitaines étoient heureux! Le moderne fut plus ferme, il attendit le troisiéme ordre & se rendit, avec autant de regret que les ennemis eurent de joie de s'être tirez d'un défilé si embarassant & si dangereux, d'où ils ne pouvoient sortir que par la perte de leur réputation, qui ne tenoit à rien. Je passe légérement sur ce fait, me réservant d'en parler un peu plus au long dans ma seconde Partie.

La guerre n'est pas aujourd'hui si généralement épuisée d'hommes sages & de grande précaution à l'égard de la défense des places les plus fortes & les mieux munies pour une résistance de quelques mois, qu'il ne se trouve toujours quelqu'un qui se distingue par quelque nouvelle maxime de son invention, qui lui serve d'excuse & le dispense de tenir aussi longtems que son devoir, son honneur & ses forces l'y obligent. On n'auroit jamais crû que celle-ci eût pû faire fortune & faire forme de loi, je ne sçai qui en est l'auteur. Ils prétendent donc qu'une défense de quelques jours de plus, est bien plutôt une marque de témérité & d'imprudence dans un Gouverneur, que d'un véritable courage; non seulement, disent-ils gravement & sentencieusement, il expose par son opiniâtreté une ville à être emportée d'assaut, ce qui est un très-grand mal, parce qu'on peut avec le tems la recouvrer par la paix ou par la guerre; mais outre ce malheur, dont on peut se consoler, on se précipite dans un autre irréparable par la perte d'une garnison & de tant de braves gens dont l'Etat se trouve privé pour jamais. Voilà

certes une belle maxime, & un bon modéle d'excuſe. Feu M. le Duc diſoit à ce propos, que celui qui l'avoit miſe en vogue & les autres qui l'avoient ſuivie par raiſon de commodité, ne méritoient aucun blâme ni aucune louange, juſqu'à ce qu'on eût décidé ſi les remparts d'une ville, élevez à ſi grands frais, étoient faits pour conſerver & défendre une garniſon, ou celle-ci pour les remparts; qu'il falloit donc attendre qu'on décidât, & qu'en attendant on pouvoit ſe rendre en ſûreté de conſcience, lorſque les défenſes ſeroient ruinées & les dehors emportez.

Les Anciens ne penſoient pas ainſi, car ils prétendoient que les hommes devoient faire rempart de leur corps & de leur courage, lorſqu'ils n'avoient plus que cela à faire pour défendre une ville. Ce n'eſt plus la mode, dit-on, de pouſſer les choſes aux derniéres extrémitez, & de jouer à quitte ou à double, lorſque les ſoldats nous reſtent au défaut de nos remparts & des ouvrages perdus : je demande à ceux qui font de leur mieux, s'il en coûte moins de périr accablez de pierres & de feux, & d'expoſer la vie d'une garniſon preſque inutilement, que de ſe ſauver par une ſortie générale, d'accabler une tranchée de nos forces & de tout ruiner avant que l'ennemi ait pû faire venir du ſecours contre des gens ſupérieurs à la tranchée ? Si cette penſée fût venue à l'eſprit à bien des gens qui ſe ſont défendus juſqu'à l'extremité, ou qu'ils n'euſſent pas craint de déplaire à la Cour en riſquant le tout pour le tout, il ne faut nullement douter, braves & intrépides comme ils étoient, qu'ils n'euſſent pris un parti ſi honorable & ſi ſûr, car il s'en eſt trouvé qui avoient aſſez de monde pour faire un tel coup ; mais comme on penſe aujourd'hui différemment, que ces partis extrêmes ne ſont pas goûtez, & qu'apparemment les Anciens & nos péres après eux étoient des écervelez ou des imbéciles, il étoit de la prudence de ſe rendre après avoir bien fait, lorſqu'on manquoit l'occaſion de faire beaucoup davantage, & de réduire les aſſiégeans à recommencer. Car qui eſt-ce qui oſe prendre ſur lui ce qui eſt conſidéré comme téméraire, quoique ſage & prudent en effet ? Qui eſt-ce qui oſe braver l'opinion & la coutume ? Qui n'aime mieux faire d'énormes ſotiſes qui intéreſſent ſon honneur & la gloire du Prince, & ſouvent le ſalut de l'Etat, que de ne pas ſuivre & de ne pas imiter les autres dans leur conduite ? Dans la défenſe des places, il faut manger du cheval, ſi le bœuf & le mouton manquent, les rendre plutôt par laſſitude que par foibleſſe, & au plus tard lorſque l'ennemi

l'ennemi eſt prêt de donner l'aſſaut au corps de la place, pour ne pas mettre une garniſon en riſque, & la conſerver pour une meilleure occaſion.

La conſervation d'une place, qui couvre toute une frontiére, eſt mille fois plus précieuſe que celle des troupes qui la défendent, & qui peuvent la ſauver par un coup de vigueur. Si on ne réuſſit pas, on a du moins la gloire & la conſolation d'avoir tout tenté pour cela : car c'eſt imprudence que de s'amuſer à de petites ſorties qui ne décident rien, lorſqu'on peut réuſſir par les groſſes ou par le tout, qui eſt le parti le plus ſûr. Si les Juifs euſſent connu leurs forces au ſiége de Jéruſalem, Tite l'eût levé infailliblement, & avec honte. Qui les empêchoit de faire des ſorties générales, ou du moins de trente mille hommes; puiſque les deux partis, qui ſe faiſoient la guerre dans la ville même, s'étoient réunis pour le ſalut commun; ce qui obligea les Romains de ſe fortifier dans leurs travaux, & d'en augmenter la garde. Les aſſiégez ne voioient-ils pas cela? Il falloit du moins que la ſortie qu'ils firent égalât la garde des approches; mais ils étoient ſi ignorans qu'ils attaquérent toujours foibles en comparaiſon de leurs forces & de celles des aſſiégeans. Ecoutons Joſéphe.

Jean fit une ſortie le premier jour de Juillet, avec des flambeaux à la main, pour mettre le feu dans les travaux des Romains; mais il fut contraint de revenir ſans avoir pû en approcher, parce que les entrepriſes que les aſſiégez faiſoient alors n'étoient pas bien concertées. Au lieu de donner tous enſemble & en même tems, avec cette audace & cette réſolution qui ſont naturelles aux Juifs, ils ne ſortoient que par petites troupes & avec crainte. Ainſi ils n'attaquérent pas les Romains avec la même vigueur qu'ils avoient accoutumé, & ils les trouvérent au contraire mieux préparez qu'auparavant à les recevoir : car ils étoient ſi preſſez les uns contre les autres, ſi couverts de leurs armes, & avoient garni de telle ſorte tous leurs travaux, qu'il ne reſtoit pas la moindre ouverture pour y mettre le feu; outre qu'ils étoient réſolus de mourir plutôt que de lâcher le pied, parce qu'ils ne voioient plus d'eſpérance de pouvoir élever d'autres terraſſes, ſi celles-là étoient brûlées, & qu'ils conſidéroient comme une honte inſupportable que le courage fût ſurmonté par la ſurpriſe, la valeur par la témerité, l'expérience par la multitude, & les Romains par les Juifs. Ces Juifs les euſſent pourtant réduits à néant, s'ils fuſſent ſortis avec le tiers de leurs forces, & de nuit plutôt que de jour. On ſort avec crainte lorſqu'on attaque foible des travaux où tout fourmille de monde, on

Joſeph. l. 6. ch. 2.

commence alors à être vaincu par les yeux ; du moins falloit-il les leur rendre inutiles à la faveur d'une nuit noire. Cette ignorance des Juifs eſt à peine concevable, mais il l'eſt encore moins que l'expérience de leurs défaites preſque continuelles dans leurs ſorties, ne leur eût pas appris à changer de conduite & de maniére de combattre. Malgré tous ces déſavantages, qui venoient de leur ignorance, les Romains *commençoient à ſe décourager*, dit Joſéphe, tant l'audace, quoique vaincue, eſt terrible à ceux mêmes qui la ſurmontent. Les aſſiégeans *voioient leurs travaux emportez de force*, continue l'Auteur, *leurs machines inutiles contre des murs d'une épaiſſeur ſi extraordinaire, le deſavantage qu'ils avoient eu en pluſieurs combats, & ne croioient pas qu'il fût poſſible de vaincre des gens, que ni leurs diviſions, ni la guerre, ni la famine, non ſeulement n'étoient pas capables d'étonner ; mais qui par une intrépidité inconcevable s'élevoient au deſſus de tant de maux, & devenoient toujours plus audacieux.* » Que ſeroit-ce donc, diſoient-ils, s'ils avoient la » fortune favorable, puiſque leur étant ſi contraire, tout ce » qu'elle fait pour leur abattre le cœur ne ſert qu'à les affermir » davantage dans leur opiniâtreté ? On doit conclure de là, au moins je le penſe ainſi, que de tous les malheurs, il n'en eſt point de plus grand & de moins ſupportable aux hommes véritablement courageux, que d'être commandez par des Chefs ignorans & ſans aucune conduite ; & s'ils ajoutent la lâcheté à tout cela, l'infamie tombe ſur tous : car ceux qui ſe rendent lâchement étant ſeuls écoutez dans leur juſtification, ne manquent pas de rejetter tout ſur les autres.

ARTICLE XXXII.

Que les ſorties qui ſe font de nuit ſont les plus favorables & les plus ſûres.

C'Eſt une très-grande illuſion de prétendre que certains ſentimens, certains uſages de longue preſcription, & pratiquez des plus grands hommes, ne peuvent être entierement faux ; cette maxime doit être ſouvent répétée dans un ouvrage de la nature du mien : car comme les éxemples ſe combattent auſſi bien que les maximes, à cauſe des différens cas, on doit, avant que d'y applaudir & de s'en faire une régle de conduite,

& d'imitation, les éxaminer ſous leurs différentes faces. J'ai dit que les Modernes ſont dans une erreur manifeſte à l'égard de ce qu'ils appellent grandes ſorties dans les places aſſiégées, erreur qui conſiſte non ſeulement dans la maniére de combattre abſolument défectueuſe, & toute oppoſée à celle des Anciens, plus ſçavante & plus méthodique, mais encore dans le choix du tems & des conjonctures, ſans que pour cela je veuille déſapprouver les petites ſorties : au contraire je les préfére aux autres, où l'on perd plus de monde, & qui ſont le plus ſouvent d'un beaucoup moindre effet, à moins que le hazard ne s'en mêle : car celles-ci ſe font dans le plein jour, qui fait voir tout à découvert toutes nos manœuvres & notre foibleſſe ; au lieu que les autres cachent tout dans une nuit obſcure, qui augmente la terreur. On ne penſe jamais, dit Tite-Live, que l'agreſſeur ſoit le plus foible : *Neque credi aggreſſurum, qui non ſit ſuperior.* En effet il eſt difficile de croire que celui qui attaque, oſât s'engager à des tentatives ſi périlleuſes, s'il ne comptoit ſur ſes forces & ſur des reſſources qu'on ne comprend pas : au lieu que dans les grandes, quelque fortes & vigoureuſes qu'elles ſoient, la clarté découvrant tout aux aſſiégeans, ils ſe défendent avec beaucoup de courage & de hardieſſe, par l'opinion qu'ils ont de leurs forces ; & les autres emportez d'abord par cette impétuoſité toute particuliére à ces ſortes d'actions, ne réſiſtent pas longtems par la conſidération de leur foibleſſe : de ſorte qu'elles ſont toujours malheureuſes ou de peu d'effet, & n'aboutiſſent à rien plus qu'à détruire quelques toiſes d'une paralléle ; après quoi l'on ſe retire avec la même hâte & la même confuſion qu'on eſt ſorti, & l'on s'applaudit ridiculement d'une bagatelle qui ne retarde les travaux que de quelques momens : ſans conſidérer que ces ſortes de ſorties avancent la priſe de la place, bien loin de la retarder, parce que l'on fait périr inutilement une infinité de braves gens & l'élite d'une garniſon.

Les Anciens, beaucoup plus habiles & plus éclairez que nous ne le ſommes, penſoient plus ſenſément. Leurs ſorties étoient rares au commencement d'un ſiége, jamais qu'à propos, mais générales vers la fin & dans la derniére extrémité de leurs affaires, pour ſe ſauver par une autre. Ces ſorties, dont les moindres étoient au moins de la moitié de la garniſon, me perſuadent que les aſſiégeans étoient extraordinairement forts dans leurs approches, quoique leurs Auteurs dogmatiques militaires n'en diſent mot, mais cela ſe reconnoît aſſez dans les Hiſtoriens. On

voit qu'au ſiége de Bourges par Céſar, il y avoit toujours deux légions aux travaux, comme je l'ai dit ailleurs, c'eſt-à-dire dix mille hommes ; ce qui ne prouve pas ſeulement leurs approches par tranchées, mais encore que leurs paralléles étoient fort près-à-près : c'eſt la méthode des Turcs dans les leurs qu'ils ont priſe des Anciens. Ils ſont les premiers qui les ont miſes en vogue. Rien ne rend les ſorties plus dangereuſes & plus difficiles. Montécuculi ſemble approuver cette méthode, je crois qu'il a raiſon à l'égard des places défendues par de puiſſantes garniſons. Il dit que leurs paralléles *ſe ſoutiennent les unes les autres, o utre que les troupes, qui les gardent s'entretouchent, & que quand on y eſt une fois entré par une ſortie, il n'eſt pas aiſé d'en ſortir ; & ſi l'on veut aller au-delà des dernieres lignes, on tombe dans la cavalerie, & l'on ne peut reculer ; & s'il paroît au commencement abandonner la téte de la tranchée, c'eſt une ruſe pour nous y engager tout-à-fait, & alors il vient ſur nous le ſabre à la main, & le canon & la mouſqueterie de la place nous ſont inutiles ; & comme il eſt fort & en grand nombre, nous ſommes pouſſez avec une perte toujours conſidérable, eu égard à notre petit nombre en conſidération du ſien.*

Montéc. Mem. liv. 2. c. 5.

Il eſt viſible par tout ce que nous apprennent les Hiſtoriens de l'antiquité dans la deſcription des ſiéges les plus mémorables, & entr'autres Céſar & Joſéphe, que les approches des Anciens étoient tirées près-à-près & par paralléles redoublées, avec cette différence que celles-ci n'étoient pas toujours creuſées dans terre, mais ſeulement faites d'un blindage de claies ou de faſcines, au moins les plus éloignées du corps de la place ; ce qui obligeoit les aſſiégez de ſortir avec toutes leurs forces, & ſeulement dans le tems que les batteries de jet, les tours & les tortues beliéres étoient établies & le foſſé comblé. Il le falloit ainſi autant par les régles du bons ſens & de la guerre, & par le nombre des troupes deſtinées pour la garde des travaux des aſſiégeans, que par les autres obſtacles qu'il falloit ſurmonter : car leurs tours ambulantes & leurs tortues ſervoient comme de redoutes, où il y avoit une infinité de gens de traits & de peſamment armez, & d'où l'on pouvoit ſortir en grand nombre ; de ſorte qu'il falloit commencer par là, & l'on ne ſortoit jamais que toutes ces choſes ne fuſſent établies. Car une ſortie qui n'eſt pas le réſultat d'un grand deſſein, ne ſert qu'à faire perdre inutilement du monde : or l'on viſe à un grand deſſein, lorſqu'on ſort pour ruiner les batteries,

Imilcon ne fit ſa premiére ſortie générale que dans le deſſein de ruiner les machines des Romains. Il commença par ſe rendre maître des ouvrages que les aſſiégeans avoient pouſſé juſques dans la ville, il les en chaſſa, & pouſſa plus loin ſon avantage. Il regagna les bréches & ce qui reſtoit encore des murailles de la ville, & pouſſant plus avant il vint fondre ſur le gros des Romains, qui s'étoient avancez pour couvrir & défendre leurs tours & leurs batteries de jet; mais il les trouva ſi ſerrez, qu'il ne fut pas poſſible de les rompre, de ſorte qu'il fut repouſſé; ce qui empêcha que cette ſortie d'Imilcon n'eût tout l'effet auquel il s'étoit attendu, quoiqu'elle ne fût pas ſans fruit & ſans un avantage, qui lui fut une occaſion de ſalut dans ce qu'il fit quelques jours après. S'il eût choiſi une heure plus favorable, & qu'il eût attaqué de nuit plutôt que de jour, ſelon la méthode des plus grands Capitaines, & ſelon l'uſage de ſon tems, les Romains n'euſſent pû ſauver leurs machines. Il reconnut le défaut du conſeil qu'il avoit pris dans l'attaque qu'il fit à la tête de toute ſa garniſon. Bien que ſes troupes fuſſent pleines d'ardeur, de confiance, & du déſir de bien faire, & que la grandeur du péril où elles étoient, & les mauvais ſuccès irritaſſent leur courage bien loin de l'abattre; il falloit pour s'aſſûrer la victoire dans une entrepriſe auſſi délicate que celle de revenir ſur nouveaux frais à une ſortie générale, que les fautes de la premiere lui ſerviſſent de leçon pour les éviter dans la ſeconde. Car bien que l'expérience, la valeur & les armes fuſſent égales des deux côtez, les forces ne l'étant pas, il y avoit à craindre que ſes ſoldats ne ſuccombaſſent ſous le nombre, s'ils en étoient une fois frapez; les attaques qui ſe font à la chaude ne nous donnent pas le tems de réfléchir & d'ouvrir les yeux ſur les dangers, l'action & la fureur nous les ferment; mais pour peu qu'on nous réſiſte, on ouvre les yeux, & l'on voit le péril dans toute ſon étendue, ce qui n'eſt pas avantageux lorſqu'on eſt le plus foible.

Imilcon vit bien qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de combattre à la faveur des ténébres pour augmenter la terreur, & obliger par-là ſes ſoldats à ſurmonter plutôt qu'à éviter les périls & les obſtacles, qui pouvoient les empêcher de pénétrer juſqu'aux machines; qu'il auroit encore cet avantage, ſinon de ſurprendre les Romains, du moins de leur ôter la connoiſſance de ſes forces, de ſa diſpoſition & de ſes meſures, ce qui n'eſt pas un petit avantage dans un Général. Par-là l'on réduit ſon

ennemis à ne ſçavoir où courir, ni quel conſeil prendre, à cauſe que tout eſt peu aſſûré & incertain aux heures de la nuit, & que l'on ignore où les ennemis feront leur principal effort. On craint en fortifiant d'un côté de s'affoiblir de l'autre : où le combat ſemble le moins échauffé, & où l'on ſemble avoir le moins à craindre, il s'y allume tout d'un coup, parce que l'on en aura retiré une partie des troupes pour courir au ſecours de ceux qui ſe trouvoient les plus preſſez, ſans parler des autres accidens qui ont coutume de ſurvenir dans un combat de nuit, où celui qui eſt attaqué eſt toujours le plus timide & le plus ignorant, dans ce qu'il faut faire, parce qu'il ne voit rien de ce que l'autre fait.

Les hommes qui entendent la guerre doivent non ſuivre, mais prévenir les conjonctures, & ſur tout dans les ſiéges. A-t-on bien pris garde à cette maxime ? Je penſe que non. Il paroît que les Romains & les Carthaginois l'oubliérent : car après avoir témoigné tant d'ardeur, les uns à attaquer, & les autres à ſe défendre, comme s'ils s'étoient donnez le mot, après la derniére ſortie, ils s'endorment des deux côtez très-profondement. Polybe ne nous apprend pas le tems qu'ils reſtérent ainſi endormis & ſans rien faire ; mais il paroît qu'il ſe paſſa un eſpace aſſez conſidérable entre la premiére ſortie générale, qui décida du ſalut des aſſiégez, & de la honte des aſſiégeans. J'ai peut-être tort de blâmer les Carthaginois, pendant qu'ils réparent leurs bréches & qu'ils ſe fortifient plus que jamais ; mais il ſemble auſſi qu'ils ne ſongeoient à rien de vigoureux, ſoit qu'ils fuſſent abattus de leur perte, qui ne fut pas ſans doute petite, ſoit qu'ils fuſſent aſſez ſatisfaits d'avoir chaſſé les Romains de tous les poſtes qu'ils occupoient dans la ville, d'avoir regagné leurs murailles & réparé leurs bréches ; ſoit enfin qu'ils euſſent perdu toute eſpérance de brûler les machines des aſſiégeans, après avoir emploié inutilement tous les efforts imaginables pour s'ouvrir un paſſage juſques là, & qu'ils viſſent qu'il y auroit de la témérité & de l'imprudence de tenter encore un coup la fortune. Mais d'où vient qu'on remarque dans les Romains une prudence beaucoup moins fondée ? Ils me paroiſſent bien changez pour des gens ſi éveillez & ſi promts à profiter du tems & des occaſions, & ſi attentifs à n'en fournir aucune à leurs ennemis. Seroit-ce que la valeur, ou pour mieux dire, l'audace déterminée & furieuſe des aſſiégez les eût rendus plus circonſpects & moins hardis à entreprendre, & à regagner le terrain qu'ils avoient perdu dans la

Digitized by Google

prémiere ſortie ? Je ne ſçai que penſer de tout cela ; car l'Auteur qui paſſe enſuite à la ſeconde ſortie, que le hazard ſeul produiſit, coule fort légérement ſur le détail de cette ſeconde action générale des aſſiégez, quoiqu'elle dût décider de tout ; ce qui eſt un très-grand défaut dans un Hiſtorien du mérite du mien, & tout militaire. Quoiqu'il en ſoit, il s'écoula un tems très-conſidérable entre agir & ne rien faire des deux côtez ; lorſqu'il ſurvint un accident qui changea la face des choſes, & réveilla Imilcon d'un ſi profond aſſoupiſſement. Un vent impétueux, fort approchant de l'ouragan, s'éleva tout d'un coup, & ſouffla avec tant de force & de violence, que l'Auteur dit que tout ce qui ſervoit d'appui & de ſoutien aux machines des aſſiégeans fut ébranlé, & pluſieurs tours renverſées. Il paroît qu'Imilcon ne comprit pas d'abord que cette tempête lui offroit un bon coup à faire. Quelques ſoldats Grecs lui firent appercevoir que le vent étant contraire aux Romains, il lui ſeroit aiſé de les défaire, ou du moins de brûler leurs machines.

Imilcon ſaiſit avidement cette occaſion, il ordonne une grande ſortie. Il n'a gârde de délibérer ſur une choſe dont le ſuccès & la gloire conſiſtent dans l'éxécution. Il emploia le jour aux préparatifs, & choiſit la nuit pour cette entrepriſe, réſolu à tout ce qui en pouvoit arriver. Polybe, reſſerré & dénué de toutes les circonſtances néceſſaires dans un fait de cette importance, croit avoir aſſez ſatisfait dans l'autre qui le précéda. Parmi tous ces embarras, où l'Auteur nous laiſſe par un détail ſi étranglé, je n'en vois aucun qui m'empêche d'être pleinement perſuadé que cette ſortie fût générale ; parce que cela ne pouvoit être autrement : car puiſque l'on avoit pû réuſſir dans la premiére, où l'on combattit comme dans une bataille rangée, où tout donna de front & de tête ſans céder & ſans branler, comme ſi chacun avoit trouvé ſon point fixe ; on peut bien s'imaginer qu'Imilcon dût ſortir avec toutes ſes forces, puiſqu'il avoit les mêmes ennemis, les mêmes craintes & les mêmes dangers. Il ſort donc de toutes parts, & vient fondre réſolument & impétueuſement ſur les travaux des Romains, car alors il n'avoit qu'un pas à faire ; il enfonce tout ce qui oſe lui réſiſter, pénétre juſqu'aux machines, & y met le feu. Tout ce que je puis conjecturer de cette derniére action, c'eſt qu'il paroît que les Romains furent ſurpris, & qu'ils ne penſoient à rien moins qu'à une réſolution ſi ſubite, ſoit qu'ils

euſſent quitté leur premiére vigilance & diminué la garde de leurs travaux, ſur l'opinion que les aſſiégez avoient perdu toute la fleur de leurs troupes dans la premiére ſortie, & qu'ils les cruſſent abattus & étonnez de leur perte ; ſoit qu'ils ne s'attendiſſent pas à une entrepriſe nocturne, où la valeur & le nombre ſervent de peu lorſqu'on eſt ſurpris ; ſoit que tout cela joint enſemble eût concouru à leur malheur, ils donnérent une preuve que cette patience tant vantée avoit été pouſſée à bout, ils levérent le ſiége par l'incendie de leurs machines.

Rien n'étoit plus aiſé aux Généraux Romains que de prévoir ce qui devoit leur arriver, ſans paſſer pour cela pour fort grands prophétes, & pour fort habiles. Que pouvoient-ils attendre d'un homme tel qu'Imilcon, & d'une garniſon forte, vigoureuſe, très-redoutable, & prête à tout faire & à tout oſer ? Rien que ce qu'ils avoient déja éprouvé, & pis encore. En effet cela leur arriva par leur négligence, ou par manque de réſolution. Qu'ils ſoient chaſſez par une attaque imprévûe de tous leurs logemens conſtruits dans la ville & ſur les bréches, c'eſt un malheur : étoit-il irréparable ? Non certainement : puiſqu'ils avoient aſſez de puiſſance, après avoir repouſſé les aſſiégez des ouvrages en deçà des bréches, pour ramaſſer toutes leurs forces, & de reprendre ce qu'ils venoient de perdre ſi honteuſement & preſque ſans combat ; au lieu qu'ils reſtent ſans rien faire, tandis que les aſſiégez profitent de leur inaction, relévent leurs murailles, & ſe fortifient de telle ſorte que les Romains ſe voient réduits à recommencer. Dans l'attaque comme dans la défenſe, tout conſiſte à regagner promtement ce que l'on a perdu ; par cette méthode que les Anciens pratiquoient parfaitement, & qui n'eſt pas inconnue aux habiles d'entre les Modernes, l'aſſiégeant avance la priſe de la place, & l'aſſiégé l'éloigne & traîne le ſiége en longueur.

Ce que les Romains firent de pis, c'eſt qu'en reſtant ſans rien entreprendre, après avoir donné le tems aux aſſiégez de ſe fortifier & de réparer leurs bréches, ils leur donnérent celui d'attendre l'occaſion, de la ſaiſir, & de faire leur coup, s'ils la trouvoient favorable. Le hazard la fit naître cette occaſion par l'ouragan qui s'éleva, ſans que les Généraux s'apperçuſſent qu'il ne ſouffloit pas à leur avantage, quoiqu'ils l'euſſent en face avec tant de violence & ſi furieuſement, que je ne ſçai comment ils ne penſérent pas qu'un homme auſſi entendu & auſſi entreprenant qu'Imilcon, à la tête d'une garniſon plus violente

violente & plus furieuſe que la tempête, profiteroit infailliblement d'un événement ſi favorable. Quel aveuglement ! Prenoient-ils les aſſiégez pour des aſſoupis & des imbéciles, qui ne comprendroient pas que c'étoit là un jour d'occaſion, & ſur tout dans un danger ſi preſſant que celui de ſe voir expoſez à être emportez tôt ou tard, ou à périr de miſére, s'ils ne ſaiſiſſoient les momens que la fortune leur préſentoit, ſans fournir aucune priſe à leurs ennemis ; ſur tout dans un tems où l'audace & la témérité deviennent bien plutôt un acte de ſageſſe que de folie, puiſque le vent leur applaniſſoit les obſtacles, & rendoit aſſuré & certain ce qui paroiſſoit auparavant inſurmontable ? En voiant les tours renverſées, les autres machines ébranlées ou inutiles, les Chefs plus embaraſſez du vent que de la crainte d'être attaquez, dans une ſécurité profonde, ſans aucun ſoupçon de l'ennemi, ſans précautions ; pouvoient-ils ne pas faire uſage d'une conjoncture ſi heureuſe ? Comment les Romains ne voioient-ils pas le danger qui les menaçoit ? Cela eſt à peine concevable dans des gens qui avoient ſi ſouvent éprouvé les effets de la capacité, de l'audace toujours prudente, & de la ſage conduite du Général Carthaginois. En vérité je ſuis dans le trouble, je ne reconnois plus ces Romains, que je loue tant ailleurs. Ne devoient-ils pas ſçavoir qu'à ne prévoir rien des événemens qui peuvent ſurvenir, on eſt toujours ſurpris & plus malheureux qu'à prévoir trop : ou du moins que quoique l'on n'agiſſe pas, on n'en doit pas moins être en garde contre tout ce qui peut arriver de ſubit & d'imprévû ?

Cette faute des Généraux Romains eſt d'autant moins pardonnable, que les regles de la guerre éxigent que l'on ſoit dans une perpétuelle défiance, & ſurtout dans les ſiéges des places défendues par de puiſſantes garniſons. D'ailleurs les aſſiégeans n'étoient pas ſans quelques avantages contre cette grande ſortie, malgré l'impétuoſité du vent & l'obſcurité de la nuit, qui quoique favorable aux aſſiégez à quelques égards, ne l'étoit pas en tout. Car leur but étant de brûler les machines, une partie ſortit le flambeau à la main & l'épée de l'autre, pendant que le reſte, qui faiſoit ſans doute la tête, fondit de front ſur l'ennemi, qui voioit auſſi clair que dans le plein jour, par le nombre prodigieux de flambeaux & de feux de toute eſpéce, qu'on lançoit de toutes parts contre les machines des aſſiégeans ; de ſorte que les Romains, les voiant mieux à la clarté de tant de feux qu'ils n'en étoient vûs, en euſſent pû tuer un très-grand

nombre, s'ils euſſent connu leur avantage, & marqué plus de courage & de fermeté qu'ils n'en firent paroître. Voilà en quoi les combats de nuit ſont dangereux, lorſqu'on attaque aux flambeaux. Il faut que pour l'inſtruction de mon Lecteur ſur ces affaires nocturnes, je rapporte un éxemple que je ne veux pas renvoier à un autre endroit de peur de l'oublier.

Civilis, célébre par ſa révolte contre les Romains dans les Gaules, aiant attaqué le vieux camp des Romains, *fit faire*, dit Tacite, *une attaque générale par les autres nations qui demandoient la bataille, & après avoir été repouſſé, les fit remonter à l'aſſaut ſans ſe ſoucier de la perte, à cauſe de la multitude de ſes troupes, ni de mettre fin au combat par la venue de la nuit : car il avoit fait allumer des feux à l'entour ; & tandis que les uns bûvoient, les autres venoient aux mains échauffez du vin & de la débauche : mais ils ne faiſoient pas grand effet dans l'obſcurité, & étoient bleſſez à la clarté de leurs feux par les nôtres ; de ſorte que lorſqu'il en paroiſſoit quelqu'un d'illuſtre, il étoit choiſi par nos ſoldats, & percé à coups de traits. Civilis aiant remarqué ce défaut, fit éteindre tous les feux & recommencer l'attaque, où la valeur ſervit peu parmi les ténébres, & le hazard fut par tout le maître.*

Tac. l. 4.

Cet éxemple eſt une preuve que les attaques, qui ſe font aux flambeaux, ou à la clarté de tous autres feux, ſont favorables & avantageuſes à celui qui combat dans la nuit la plus noire, puiſqu'il jouït de la lumiére au milieu des ténébres. Les Romains avoient cet avantage ſur les Carthaginois, qui ne pouvoient faire autrement que de combattre aux flambeaux, puiſque leur deſſein rouloit ſur l'incendie des machines. Les aſſiégeans avoient encore un autre avantage ſur leurs ennemis, qui étoit de les attendre hors de leurs murailles comme dans un combat de raſe campagne, & non derriére un retranchement, au lieu que les troupes de Civilis attaquoient des gens retranchez qui les choiſiſſoient à la clarté des feux, outre que ce n'étoit pas une petite entrepriſe que d'inſulter un camp retranché comme l'étoient ceux des Romains, auſſi forts que les meilleures places : dans ces ſortes de combats, ceux qui attaquent dans les ténébres ont toujours du pire par l'avantage des lieux, & ceux qui défendent voient à l'aiſe & à couvert ſans être vûs.

L'Hiſtoire eſt toute remplie de ces ſortes de combats de nuit, où celui qui a attaqué à la faveur des ténébres a toujours, ou preſque toujours, la fortune favorable dans toutes ſortes d'actions de raſe campagne ; c'eſt la reſſource des foibles, & la ruïne

des ſorts, lorſque tous donnent en même tems ſerrez & unis ſans ſe rompre, & ſe ſéparer le moins du monde, quoique les ennemis ſoïent rompus & dans une déroute totale : car le moindre incident, la moindre troupe lâchée après les fuiards, eſt capable de tout perdre, & de changer toute la face des choſes ſi elle eſt battue. Il faut ſuivre l'ennemi toujours ſerré & dans l'ordre ſur lequel l'on a combattu, ſans ſe laiſſer emporter par l'ardeur de la victoire : car la nuit eſt pour ainſi dire la mére des terreurs paniques. Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que les aſſiégeans y ſont beaucoup plus ſujets que les aſſiégez. Il y a mille exemples de cela, & ſouvent un rien les produit. Ecoutons Joſéphe dans ce qu'il rapporte du ſiége de Jéruſalem. *Il arriva*, dit-il, *un étrange trouble dans l'armée des Romains. Tite avoit fait élever ſur ſes terraſſes trois tours de cinquante coudées de haut chacune, pour commander de là les remparts & les murs des aſſiégez. Environ la minuit l'une de ces tours tomba d'elle-même, & le bruit de ſa chûte remplit tout le camp de crainte, parce que l'on ne doutoit point que ce ne fût l'effet de quelque grand effort des Juifs. Dans ce tumulte toutes les légions coururent aux armes, ſans ſçavoir de quel côté faire téte, à cauſe qu'il ne paroiſſoit point d'ennemis. Ils s'enquéroient de la maniére dont cela étoit arrivé, & perſonne ne le pouvoit dire. Sans doute ils commencérent d'entrer en ſoupçon les uns des autres, s'entredemandoient le mot, & ſembloient être frapez d'une telle terreur panique, que quand les Juifs auroient forcé le camp elle ne pouvoit être plus grande. Mais Tite aiant appris au vrai ce que c'étoit, le fit ſçavoir à toute l'armée, & à peine put-il encore par ce moien appaiſer un ſi grand trouble.* De tous les accidens de la guerre, il n'y en a point où un grand homme ne puiſſe trouver du remède, hors dans les terreurs paniques.

Les ſiéges les plus mémorables & les plus opiniâtres des Anciens, nous fourniſſent une infinité d'actions de nuit. Les ſorties comme les aſſauts, tout ſe fait & tout s'éxécute preſque à ces heures. Les Modernes, comme plus malhabiles, font tout le contraire : de ſorte que celui qui ſort étant toujours plus foible, il ne faut pas s'étonner ſi dans une grande diſproportion de forces il ſe trouve chaſſé & battu bien vîte, ſans avoir rien fait qui vaille la peine de perdre un ſeul homme. Il faut que cela arrive, puiſque nos ſorties ne répondent jamais à la force d'une garniſon : au lieu qu'un Gouverneur, qui juge des choſes par les lumiéres du bon ſens & par les régles de la guerre,

pourroit eſpérer de faire un bon coup en ſortant à la tête de toute ſa garniſon, ou de la plus grande partie. Nos tranchées ſe trouvant moins fournies que celles des Anciens, une ſortie générale faite à propos dans les ténébres & à l'extrémité, pourroit décider & amener la deſtruction des travaux & l'enclouement des batteries; mais en ſortant dans le plein jour, l'ennemi reconnoiſſant ſes forces, & les aſſiégez leur foibleſſe, cette ſeule vûe cauſe de l'étonnement. Les Anciens ne faiſoient de ſorties générales que dans le cas d'une extrême néceſſité, ils ſongeoient d'abord à défendre leurs remparts & à s'en couvrir, ſans oublier toutes les chicanes qui dépendent de l'art & d'un eſprit ruſé; mais lorſqu'ils n'avoient plus de murailles, ils s'en faiſoient une de leurs corps & de leurs armes, tant ils étoient ſenſibles à la honte de ſe rendre & d'abandonner un dépôt qui leur avoit été confié.

Les François, vifs, pleins de feu, moins compaſſez que les autres nations, ont une méthode excellente & toute nouvelle contre les ſorties: c'eſt de ſauter tout d'un coup ſur le revers de la tranchée, & d'aller au-devant de l'ennemi; de ſorte qu'il ſe trouve tout étonné, tout ſurpris, & réduit à ſe défendre bien loin d'attaquer. Ces ſortes de boutades ſont toujours heureuſes, & ſont évanouïr les ſorties les mieux concertées & les eſpérances des aſſiégez. On ne ſeroit pas équitable, ſi on n'apprenoit aux Lecteurs que l'époque de ces contreſorties a commencé de nos jours, le régiment de Navarre a été le premier qui les mit en pratique. Bien d'autres l'ont imité par la ſuite, & s'en ſont bien trouvez, hors dans le retour, qui eſt un peu fâcheux: car l'affaire eſt à peine terminée, que l'on ſe voit expoſé aux dangereuſes bordées d'un feu prodigieux & de tout un rempart. Les Romains tout auſſi violents & hardis que les François ſuivoient cette méthode dans toutes ſortes de combats, particuliérement contre les ſorties; mais l'accueil qu'on leur faiſoit des défenſes de la place, n'étoit pas à beaucoup prés ſi incommode & ſi meurtrier que les divers feux dont on borde les nôtres. L'Hiſtoire eſt toute remplie d'éxemples pareils. J'en rapporterai quelques-uns tout à l'heure pour l'inſtruction des gens de guerre. Ces éxemples les amuſeront; outre qu'il eſt aiſé de les réduire en principes & en ſyſtême pour l'attaque & pour la défenſe, l'on y trouvera même notre Colonne dans le ſiége d'Halicarnaſſe par Aléxandre le Grand, ce qui n'eſt pas un petit ſupport.

ARTICLE XXXIII.

Réfléxions ſur les actions & les ſorties nocturnes. Exemples des ſorties générales des Anciens. Leur méthode dans la manière d'y réſiſter. Qu'on combattoit de part & d'autre ſur un petit front, & ſur une très-grande profondeur.

UN Ancien nous apprend que la nuit favoriſe les audacieux & les timides, que les coups ſont incertains & les bleſſures non attendues. Les gens qui n'ont aucune expérience de la guerre, prendront ceci pour un principe inconteſtable; mais les autres en jugeront tout autrement, & le trouveront très-faux. Que les timides regardent la nuit comme une déeſſe très-favorable & très-déſirable pour leur conſervation, je le crois bien. Mais que les braves s'en accommodent, c'eſt confondre le timide avec l'audacieux, ce qui eſt abſurde. Homére nous repréſente des Héros de toutes les façons; mais nous n'en voions aucun qui ne la craigne plutôt qu'il ne la déſire, puiſqu'elle cache les bonnes actions comme les mauvaiſes. Lorſque les braves ne voient aucun témoin de leur valeur, quoiqu'on diſe que tous les tems leur ſont indifférens, il eſt vrai pourtant qu'ils ſe ménagent un peu plus dans un combat nocturne qu'ils ne feroient dans le plein jour; ils ſe contentent de bien faire, & ne vont pas au-delà; le poltron tout au contraire fuit plutôt qu'il ne feroit, s'il étoit aſſûré d'avoir des témoins de ſon infamie. Longin, dans ſon Traité du Sublime, cite un paſſage d'Homére, qui dépeint parfaitement le caractére du Héros *Une épaiſſe obſcurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre.* En cet endroit Ajax ne ſçachant plus quelle réſolution prendre, s'écrie: Tit. l. 4

Grand Dieu! chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

» Voilà les véritables ſentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax; remarque Longin, » il ne demande pas la vie: un Héros n'é» toit pas capable de cette baſſeſſe; mais comme il ne voit point » d'occaſions de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, » il ſe fâche de ne point combattre. Il demande donc en hâte » que le jour paroiſſe, pour faire au moins une fin digne de

» ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Ju-» piter même. Si l'on faiſoit un Recueil des gaſconades Gréques, Homére nous en fourniroit un aſſez bon nombre. Pour revenir à la maxime de Tacite, qui ne ſeroit étonné qu'un Hiſtorien d'un ſi grand poids ait pû fonder la preuve d'un principe faux ſur une choſe qui ne prouve rien ? Cela me ſemble peu digne d'un homme ſi rafiné & ſi ſolide. Il eſt vrai, & il n'eſt pas juſqu'aux moindres ſujets d'une armée qui ne le ſçachent, que dans les affaires de nuit, telles qu'elles puiſſent être, les coups ſont incertains, & les bleſſures non attendues; mais que ceux qui ſont attaquez & qui combattent la tête bien pleine de cette idée, en ſoient plus braves & plus fermes, les gens expérimentez ſe garderont bien de le croire, & ſur tout hors d'un retranchement & dans un avantage égal de terrain. Les coups portez au hazard dans la nuit noire, & dans les combats ſubits & inattendus pour ceux qui ſe défendent, font paroître le danger plus grand & plus redoutable: ceux qui ſont aux derniers rangs ne croient pas les coups moins deſtinez pour eux, que les premiers qui y ſont les plus expoſez. Tout groſſit, tout eſt terrible dans l'obſcurité, lors même qu'on eſt averti & préparé à recevoir l'ennemi. De cet état à la peur, & de celle-ci à la fuite, il n'y a qu'un pas: ce qui n'arrive que trop ſouvent, particuliérement lorſqu'on n'eſt pas accoutumé à être attaqué à ces ſortes d'heures.

Cela n'étoit pas rare du tems de nos péres, mais aujourdhui c'eſt une nouveauté. Cependant lorſque cela eſt arrivé, l'agreſſeur a toujours réuſſi, témoin l'attaque des lignes de Valenciennes en 1656. par Jean d'Autriche & le Prince de Condé, elles furent forcées à la faveur d'une nuit ſans Lune; cependant le grand Turenne étoit dedans, les grands comme les petits ſe trouvent toujours nouveaux à ces ſortes d'heures, comme dans toutes les choſes non accoutumées. Là où les yeux ſont inutiles, l'agreſſeur ſe croit toujours le plus fort & le plus brave, outre que la ſurpriſe nous rend plus hardis. Celui qui ſe défend penſe tout le contraire de lui-même, il en eſt plus timide, au lieu que dans le plein jour il ſe voit ſupérieur en tout. Ce que je dis ici arrive preſque toujours dans les deſſeins nocturnes: auſſi de tous les dangers que l'on court à la guerre, je n'en connois point de plus grand: belle leçon pour les Généraux qui n'ont que de petites armées contre de fortes, qu'il leur ſeroit aiſé de ſurmonter, s'ils ſçavoient que celles-ci, qui ſe voient attaquées la nuit, même

Digitized by Google

hors de toute ſurpriſe, voient le petit nombre des bataillons & des eſcadrons dans les ſorties entrepriſes à ces heures-là, comme à travers un verre à facettes. Qu'on me faſſe voir que les aſſiégeans ont d'autres lunettes, je ſuis tout prêt à me rendre & à changer de langage.

Qu'on réfléchiſſe bien ſur ce que je vais dire ici, cent mille l'ont peut-être penſé ſans l'écrire. On ne doit jamais entreprendre de nuit, ſi l'on n'eſt le plus foible dans le ſens le plus étendu. Mais, dira-t-on, on l'eſt toujours dans les ſorties. Cela n'eſt pas toujours vrai; combien d'exemples du contraire? Souvent des places très-fortes, défendues par des garniſons ſupérieures ou égales à celles de l'ennemi dans un ſiége réguliér, ſe ſont rendues après une défenſe honorable en apparence, & très-honteuſe en effet par l'ignorance d'un Gouverneur, qui viſiblement n'a pas connu ni ſçû profiter de ſes forces, en ne faiſant que de petites ſorties lorſqu'il étoit en état d'accabler une tranchée, de la raſer & d'enclouer les batteries, & enfin de faire lever le ſiége; & quand il auroit été plus foible de deux tiers que les aſſiégeans, une ſortie générale étoit capable de décider, avant que le ſecours du camp pût être arrivé, parce que ces ſortes d'actions ſont toujours violentes, impétueuſes, & de très-promte éxécution, outre que le ſecours eſt beaucoup plus long à venir dans nos ſiéges, à cauſe de l'éloignement du camp, & que nos approches ſont moins garnies que celles des Anciens, la garniſon ſe trouvant alors plus forte & en plus grandeur nombre, elle emporte tout. C'eſt une choſe aſſez ſurprenante qu'aucun Gouverneur de place, depuis plus de trois ſiécles, ne ſe ſoit jamais aviſé d'imiter ces grands hommes, qui ſortoient tous en armes aux grandes extrémitez, comme fit Imilcon, qui heureuſement trouva les Romains plus foibles qu'ils ne l'étoient avant ſa derniere ſortie. Il n'eût pas moins réuſſi à ſa premiére, s'il eût attaqué de nuit. Une ſortie générale très-remarquable eſt celle du Comte de Serin au ſiége de Sighet en Hongrie; mais elle fut malheureuſe, & il y périt avec toute ſa garniſon: auſſi étoit-ce ſon deſſein plutôt que de ſe rendre.

Lorſqu'un Général d'armée, ou un Gouverneur de place ſe défie de la hardieſſe & du courage de ſes ſoldats, que la vûe & le nombre des ennemis étonnent, la nuit eſt toujours plus favorable que la lumiére, qui fait tomber le voile dont l'autre nous couvre. L'opinion où ils ſont qu'il s'agit d'une ſurpriſe, outre la foibleſſe de la tranchée qu'il eſt bon de leur mettre en

tête ; cette opinion, dis-je, produira cet effet qu'ils marcheront & combattront avec d'autant plus d'eſpérance & de réſolution, qu'en ce tems-ci ces ſortes de ruſes ſont peu communes & d'un tour nouveau, & que les aſſiégeans n'y ont pas été encore attrapez.

Pour revenir à la maxime qu'il ne faut jamais choiſir la nuit dans une ſortie, lorſqu'on eſt plus fort que l'aſſiégeant dans ſes approches, Joſéphe nous l'apprendra dans ſa deſcription du ſiége de Jéruſalem : car ſi ces Juifs déterminez & furieux euſſent été mieux menez & mieux conduits qu'ils ne le furent, & que leurs Chefs, plus brutaux & plus bêtes qu'ils n'étoient expérimentez, euſſent ſçû profiter de leurs forces, les Romains perdoient leur eſcrime, & l'eſpérance de prendre la place eût paſſé pour une chimére, & l'abandon du ſiége pour un événement inévitable.

Quoique les ſorties perpétuelles de ces troupes audacieuſes & violentes fuſſent mal concertées, non ſeulement à l'égard du tems que leurs Chefs choiſiſſent toujours mal, mais encore par leur maniére de combattre ſans ordre & ſans diſcipline, je m'apperçois pourtant que ce qui eût dû les rendre mépriſables aux Romains produiſoit un effet tout contraire dans leur eſprit : tant l'extrême valeur & l'aveugle ardeur avec laquelle l'on attaque ſe fait reſpecter, & nous rend redoutables à nos ennemis. Contre des hommes ſi déterminez, les Romains uſérent de toutes les précautions imaginables, & telles qu'on les prenoit en ce tems-là pour ſe défendre contre les ſorties. L'Hiſtorien Juif dit que *Tite, qui étoit toujours préſent pour donner du ſecours par tout où il en étoit beſoin, mit de la cavalerie & des archers autour des machines, afin de repouſſer ceux qui venoient pour les brûler : & ceux qui étoient ſur les tours ne ceſſoient point de lancer des dards pour donner moien aux beliers de faire leur effet.* Je ne vois rien de plus admirable que ce ſiége. Il ne manquoit aux Juifs pour le faire lever, que d'avoir autant de ſcience dans la défenſe des places, que les Romains en firent paroître dans l'attaque, car c'eſt à celle-ci ſeule plutôt qu'à leur courage qu'ils dûrent cette conquête. Je l'ai dit plus haut, je le répéte encore, ſi les Juifs euſſent choiſi la nuit plutôt que le jour dans leurs ſorties, les Romains échouoient dans leur entrepriſe ; encore s'en falloit-il peu qu'ils ne fuſſent battus, & toute leur armée eût été miſe en déroute, ſi les aſſiégez fuſſent ſortis en plus grand nombre dans l'action dont je vais parler.

Bel. ſ. c. 10.

Les

Les aſſiégez aiant un peu diſcontinué de faire des ſorties, obſervérent le tems que les aſſiégeans étoient épars dans leur camp, & occupez à leurs travaux, dans la créance que la laſſitude & la peur avoient fait retirer les Juifs. Ils ſortirent par la fauſſe porte de la tour d'Hépicos, mirent le feu dans les ouvrages des aſſiégeans, & donnérent même juſques dans leur camp. A ce bruit ceux qui étoient les plus proches ſe ralliérent, & ceux qui étoient éloignez vinrent promtement les joindre. L'audace l'emporta alors ſur la diſcipline des Romains. Les Juifs mirent d'abord en fuite ceux qu'ils rencontrérent, & pouſſérent ceux qui ſe ralliérent. Le grand combat fut alentour des machines. Il n'y eut point d'effort que les uns ne fiſſent pour les brûler, & les autres pour les en empécher. Un cri confus s'éleva de part & d'autre, & pluſieurs de ceux qui ſe trouvérent à la tête d'un choc ſi opiniâtre, demeurérent morts ſur la place. La vigueur & le mépris de la mort que les Juifs firent paroître en cette occaſion, continuoient à leur donner l'avantage, lorſque les ſoldats levez dans Alexandrie ſoutinrent ſi généreuſement leurs efforts, que contre toute apparence ils paſſerent ce jour-là pour plus vaillans que les Romains. Ibid.

On eût dit que les aſſiégez avoient pris à tâche de continuer conſtamment dans une erreur ſi groſſiére & ſi dangereuſe, tant ils étoient mal habiles dans une méthode ſi ancienne, établie du tems même de leurs péres : car rien n'étoit plus ordinaire que les ſorties de nuit, & plus encore celles que l'on faiſoit de toute une garniſon. Cette miſérable conduite me fait voir cette entrepriſe beaucoup au-deſſous de ce que nous en apprend la renommée, car la longueur d'un ſiége n'eſt pas toujours un ſigne du mérite de la défenſe, puiſqu'il arrive aſſez ordinairement dans les deſſeins de cette nature comme dans les batailles rangées, que l'un des partis eſt auſſi ignorant que l'autre, & que l'opiniâtreté tient lieu de tout. Je ne vois pas, après avoir éxaminé les choſes avec tout le ſoin & l'attention dont je ſuis capable, qu'il y ait beaucoup à apprendre dans ce ſiége, que Joſéphe reléve & illuſtre beaucoup plus par ſon eſprit que par l'intelligence des deux partis. Il n'eſt pas difficile à une armée compoſée de troupes réglées & d'Officiers expérimentez, d'attaquer une place très-forte par elle-même, & défendue par une puiſſante garniſon, très-brave & très-déterminée, lorſqu'elle eſt mal conduite & ſans diſcipline.

On diroit que la race des grands hommes ſur les ſorties générales ſoit perdue depuis Huniade, que M. l'Abbé de Ver-

tot dans ſon Hiſtoire de Malthe met au rang des *plus grands Capitaines de la Chrétienté, & ſeul de ſon tems comparable à Scander-Berg.* Il n'y a qui que ce ſoit qui lui conteſte ce titre. Sa défenſe de Belgrade contre Mahomet en 1456, eſt digne des tems antiques. *Pendant tout le tems que dura le ſiége*, dit l'Auteur, *ce grand homme faiſoit en même tems les fonctions de ſage Capitaine, & de ſoldat déterminé : Général, Gouverneur Officier de marine & d'artillerie, les Turcs le trouvoient à tous les poſtes qu'ils attaquoient ; on le voioit en même tems à la tête de toutes les ſorties. . . . . Mais comme après tout ces petits avantages n'étoient pas déciſifs, & que Mahomet avançoit toujours ſes travaux, il vit bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût ſauver la place. Dans cette vûe il fit prendre les armes à ſa garniſon, aux troupes qu'il avoit amenées, & même aux plus braves habitans, dont il fit choix ; & aiant formé de toutes ces troupes un corps conſidérable, il ſe mit à leur tête, & l'épée à la main, il ſe jetta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en piéces tout ce qui s'oppoſa à ſon paſſage ; mais au bruit que faiſoit cette attaque, les Turcs ſe rallient bientot & font ferme : jamais les Chrétiens & les Infidéles n'avoient combattu avec plus de courage & d'opiniâtreté. Huniade qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une ſi longue opiniâtreté, s'abandonne dans le plus épais des bataillons ennemis, pouſſe, tue tout ce qui ſe préſente devant lui, & force enfin les Infidéles à reculer en déſordre. Mahomet accourt lui-même à leur ſecours, & à la tête de ces légions invincibles de Janiſſaires qui faiſoient toute la force de ſon armée & de ſon Empire, charge les Chrétiens, & tue de ſa main un des principaux Officiers des Hongrois ; mais dans le même tems il reçoit une large bleſſure à la cuiſſe qui le met hors d'état de combattre. On le porte auſſitôt dans ſa tente, où le ſang qu'il avoit perdu le fit tomber en foibleſſe.*

Cependant le nouveau combat ne ſe ralentit point : Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, & tourne le canon contre les tentes du Sultan. Mais le Général Chrétien voiant un gros de Spahis qui s'avançoient le ſabre à la main pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos par un combat trop opiniâtré, de les réduire à un déſeſpoir ſouvent plus redoutable que leur valeur ordinaire ; & content des avantages qu'il venoit de remporter, il rentra triomphant dans Belgrade parmi les acclamations de ſes ſoldats, qui traînoient à leur ſuite un grand nombre de priſonniers.

Je crains fort que M. l'Abbé de Vertot ne ſe faſſe une affaire avec les Recolets, d'avoir négligé de fourrer dans ſa relation le nom du célébre Pére Jean Capiſtran, qui a été mis au nombre des Saints depuis quelques années, & qui fit une infinité d'exploits de ſainteté & de bravoure dans cette ſortie ; non pas qu'il tuât perſonne, mais par ſon zéle à animer les ſoldats dans la mêlée de la voix & de la parole. Car pourquoi oublier cette pluie de cailloux que ce Serviteur de Dieu fit grêler ſur les Turcs par ſes priéres, en telle abondance, qu'il y eut plus de têtes, de bras & d'épaules caſſez, qu'il n'y en eut de tuez par l'épée ? Cette négligence eſt d'autant plus impardonnable, que ce prodige ſe trouve dans une infinité de monumens de toile, à l'huile, & à freſque. Je le ſoupçonne un peu d'incrédulité, un autre qui auroit eu quelque amour pour le merveilleux dans l'Hiſtoire n'eût pas manqué de le produire dans cet endroit-là. Mais on voit bien que l'Abbé n'en a pas beſoin pour relever la beauté de la ſienne. Revenons à notre ſujet.

Ce n'eſt ſûrement pas dans les ſorties que nos uſages ſe rapportent à ceux des Grecs & des Romains, & même à ceux des peuples de l'Aſie, plus anciens qu'eux, & peut-être leurs maîtres. Rien de plus oppoſé, c'eſt-à-dire que nous laiſſons là ce que nous devrions imiter d'une méthode excellente & ſûre, & que nous en imaginons une toute contraire & très-mauvaiſe. Je conviens & je ne penſe pas que qui que ce ſoit le révoque en doute, que nous ſommes moins éclairez & moins méthodiques dans nos défenſes ; mais je ne ſçaurois convenir que nous ſoions moins ſenſez que ces grands hommes, il eſt pourtant viſible que nous manquons en tout dans nos ſorties. Nous imitons les Juifs dans ce que je leur reproche, qui ſortent toujours en ſi petit nombre & dans le plein jour, quoique l'uſage des ſorties générales & le tems de les faire fût tout établi & auſſi ancien que la guerre. N'avons-nous pas nous-mêmes tout comme eux les éxemples de l'antiquité ? De grâce qu'on me faſſe voir que les petites ſorties fuſſent ordinaires dans ces tems antiques. Je ne le vois pas. Il s'en trouve pourtant quelques-unes, mais elles ſont rares dans l'Hiſtoire, & toujours malheureuſes, ou de peu d'effet ; & quand elles s'y trouveroient en plus grand nombre, ce ne ſeroit qu'un grand nombre de ſottiſes, que nous reſpectons & que nous pratiquons aujourd'hui comme une pratique ſolide, parce que l'uſage l'a conſacrée. Imilcon tout plein de l'opinion de ſes forces & de ſon courage, ſortit ſur les

Romains à la tête de toute ſa garniſon ; mais l'événement lui aiant fait connoître que le jour eſt toujours contraire à ces ſortes de deſſeins, il choiſit la nuit noire dans ce qu'il entreprit après, & s'en trouva bien.

Je ne parle pas ici des ſiéges de peu d'importance, où les aſſiégez ſont foibles & en petit nombre, où tout ſe réduit à des chicanes conformes à leurs forces, & à défendre leurs bréches; mais de ceux des grandes villes, que le nombre des troupes rend capables d'une longue réſiſtance, lorſque ceux qui y commandent n'ignorent rien de leurs forces. Les Anciens les connoiſſoient auſſi parfaitement que nous les connoiſſons peu, ſoit par ignorance, ſoit par manque de réſolution. Ils jettoient tout dehors lorſqu'ils ſentoient qu'il étoit tems de faire un bon coup ; mais ils ſe gardoient bien de choiſir une autre heure que celle de la nuit : toutes les ſorties étoient groſſes, & le plus ſouvent générales. Combien d'éxemples ne pourrois-je pas citer, & tous d'une inſtruction admirable ?

Le ſiége d'Athénes par Sylla, peut être mis au rang des plus célébres de l'antiquité, autant par l'appareil que par le reſte des choſes qui rendent ces entrepriſes glorieuſes aux Chefs de chaque parti. L'idée que Plutarque nous donne de ce ſiége, ſans entrer dans aucun détail des actions qui s'y paſſérent, nous fait aſſez comprendre qu'il y eut bien des obſtacles à ſurmonter, & que toute la puiſſance Romaine n'eût pû ſuffire pour réuſſir dans une ſi grande entrepriſe, car dès l'entrée les finances tarirent. Tout autre dévot eût inutilement imploré l'aſſiſtance de ſes Dieux & de ſes Déeſſes : Sylla qui les croioit très-ſourds & très-inſenſibles, penſa bien que les richeſſes ou la pauvreté ne feroient ni bien ni mal à des êtres imaginaires. De riches qu'ils étoient, il les rendit pauvres, & cela par des mandemens adreſſez aux Prêtres dépoſitaires des tréſors de leurs temples, qu'il fit tranſporter dans ſon armée, comme ſi Jupiter l'eût commandée en perſonne. Appien plus éxact que Plutarque, va nous fournir deux ou trois éxemples très-dignes de la curioſité des Lecteurs. Nous les rapporterons ſans nous aſſervir trop ſcupuleuſement au texte, auquel nous ajouterons certaines circonſtances, qui ne pouvoient être autrement.

Comme il ſe rencontre toujours des traîtres dans les villes aſſiégées comme dans les armées, lorſque l'ennemi n'épargne rien pour en gagner, Athénes ſe trouva aſſez bien fournie de ces ſortes de gens qui avertiſſoient le Général Romain de ce

Digitized by Google

qui ſe paſſoit dans la place ; de ſorte qu'Archelaüs, qui s'y étoit jetté pour la défendre, ne ſaiſoit ni n'imaginoit rien que l'autre n'en eût tout auſſitôt des nouvelles, quoiqu'il ſe gouvernât avec toute la prudence poſſible, & qu'il mît en œuvre tout ce que l'art peut inventer de grand & de ruſé dans la défenſe des places ; mais comme la fortune eſt rarement d'accord avec le mérite, deux eſclaves Athéniens rompoient toutes ſes meſures, & donnoient avis de tout ce qui ſe faiſoit dans la ville ; de ſorte qu'aucune ſortie ne ſuccédoit aux aſſiégez, ce qui fut l'unique cauſe de la priſe de cette ville célébre.

Archélaüs s'étoit réſolu à une ſortie générale. Rien de mieux & de plus ſagement concerté, ni de plus malheureux ; les traîtres tirérent une bale de plomb, où l'on trouva cet avertiſſement : *Demain l'infanterie ſortira de la ville pour tomber ſur vos travaux, & les gens de cheval par différens endroits pour attaquer votre camp.* Sur cet avis Sylla leur dreſſa un piége, dont ils ne pouvoient avoir connoiſſance, à cauſe de l'obſcurité & de la créance où ils étoient qu'il s'agiſſoit d'une ſurpriſe. Les Romains ne ſe précautionnent pas moins aux attaques, & les attendent en bonne poſture ; les aſſiégez ſortent tout d'un coup de toutes les portes. La cavalerie débouche en même tems d'un autre côté, dans l'intention d'attaquer le camp, & va donner dans l'embuſcade, qui ſe levant tout à coup la vint inveſtir par derriére ; de ſorte que tout alla à rien de ce côté-là, & plus mal encore de l'autre, d'où dépendoit le ſalut de la place. Le combat fut furieux en cet endroit, & engagé avec tout l'ordre poſſible ; mais comme les Romains étoient avertis, ils ſe trouvérent ſupérieurs aux aſſiégez, qui furent tout auſſitôt repouſſez : une partie fut taillée en piéces, & l'autre obligée de ſe jetter dans la mer pour gagner à nage la ville. Une diſgrace ſi accablante conſterna de telle ſorte les aſſiégez, qu'ils ſe renfermérent dans leurs murailles ſans penſer à aucune autre entrepriſe. Cependant Archélaüs, qui s'apperçut que la terraſſe, que les aſſiégeans avoient dreſſée contre la ville, s'élevoit de plus en plus, fit dreſſer pluſieurs tours ſur les murailles pour n'en être pas commandé ; il les garnit de baliſtes & d'autres machines de traits, & ſe prépara à ſe dédommager de ſa perte par une ſortie générale, ne voiant point d'autre reſſource que celle d'une extrémité néceſſaire. Sur ces entrefaites les troupes qu'il attendoit de la Chalcide & des autres Iſles voiſines étant arrivées, il ſe trouva plus fort que les aſſiégeans ; au lieu qu'avant ce-

renfort, il s'étoit toujours vû le plus foible. Il ſe hâte de ſortir environ ſur le minuit, après s'être muni d'un grand nombre de torches allumées. Il attaque les approches des Romains avec tant de furie & tant de conduite, qu'il mit le feu à une tour de bois que Sylla avoit élevée ſur la terraſſe, avec toutes les machines qui étoient deſſus. Cette ſortie n'aiant abouti qu'à l'incendie d'une tour, les Romains en élevérent une autre au même endroit avec tant de diligence, qu'elle fut finie en dix jours ; les aſſiégez uſant de même diligence, en élevérent une autre ſur la muraille tout à l'oppoſite.

App. de Bel. Mith. Pendant qu'on travailloit à ces ouvrages de part & d'autre, Archélaüs reçut par mer un nouveau ſecours de troupes que Mithridate lui envoioit ſous le commandement d'Androniſchéres, ce qui lui fit prendre la réſolution de tenter encore un coup la fortune, & de tomber ſur les aſſiégeans à la tête de toutes ſes forces ; il ſort de toutes parts, & ſe range tout auprès des murailles, qu'il borda de gens de traits & de machines de jet pour combattre à l'abri & en être protégé ; il entrelaſſa ſes archers dans les intervalles de ſes troupes peſamment armées, ſuivies d'un grand nombre de gens armez de flambeaux allumez & d'autres artifices, qui devoient s'avancer au premier ſignal pour brûler les machines. Le combat fut très-ſanglant & très-obſtiné, c'étoit là comme un flux & reflux d'avantages & de déſavantages ; les Romains firent de tels efforts, que les aſſiégez furent obligez de plier les premiers. Archélaüs qui s'apperçut que ſes gens panchoient à la fuite, accourt au plus preſſé avec un corps de troupes de réſerve, & rétablit le combat ; les aſſiégez animez par ſa préſence redoublent leur ardeur & leur courage, ſe jettent ſur les Romains, les enfoncent de toutes parts & les mettent en fuite. Murena ſurvient ſur ces entrefaites, leur reproche leur lâcheté, & dit qu'ils ſont indignes du nom Romain qu'ils deshonorent ; ils tournent tout d'un coup viſage de honte & de confuſion, le combat recommence avec plus de fureur que jamais : à leur tour les aſſiégez ſont repouſſez & menez ſi chaudement, qu'ils cédent enfin, & lâchent le pied. Il y en eut deux mille de tuez ſur la place, les autres ſe ſauvérent dans la ville. Archélaüs tâche de les rallier & de leur faire tourner tête, mais en vain ; il eſt emporté par la foule après avoir ſoutenu tout le faix du combat avec tant de valeur, que s'étant trouvé des derniers à céder à l'ennemi victorieux, il ne put entrer dans la ville, les portes en aiant été fermées ;

Digitized by Google

de ſorte qu'on fut obligé de jetter une corde du haut des murailles, à laquelle il ſe prit, & fut tiré au haut plus glorieuſement que ne le fut Antoine par Cléopatre aidée de deux femmes, qui le guindérent en haut d'une tour, où elles s'étoient refugiées : ſpectacle plus riſible que touchant, & plus digne d'un amoureux tranſi, qui languit des tendreſſes de l'amour, que d'un Guerrier tel que lui.

Ces trois éxemples, diront quelques Critiques, ſentent plus le Commentateur qu'un homme qui puiſe dans les traductions de l'Auteur Grec. Eſt-il donc permis d'ajouter certaines circonſtances à ſa fantaiſie, qui ne furent jamais dans le texte, ni dans aucun Auteur ? Oui, cela eſt permis à un Ecrivain militaire qui cherche à éclaircir des faits qu'il faudroit deviner, tant le fil de la narration ſe trouve coupé, & je veux épargner cette fatigue à mes Lecteurs, qui ne ſont pas tous devins ; outre que je ne le fais que pour une plus grande inſtruction. Pourquoi crier ſi fort, puiſque je ſuis très-convaincu, & les experts ne me démentiront pas, que ce que j'ajoute de ma façon doit être néceſſairement arrivé ?

Nous allons terminer cet Article par ce que nous avons remarqué de la méthode des Anciens dans la maniére de réſiſter contre les ſorties. Nous nous trouverions fort embaraſſez, & ſûrement réduits à rien, ſi nous la cherchions autre part que dans l'Hiſtoire : car les Auteurs dogmatiques de l'antiquité qui ont échapé à la barbarie des tems, & qui traitent de l'attaque & de la défenſe, gliſſent ſi rapidement ſur ces deux parties de la ſcience de la guerre, qu'il y a tout lieu de ſoupçonner qu'ils n'y entendent pas un mot. Je les laiſſe là, parce qu'il n'y a rien à apprendre ; les Hiſtoriens, encore en très-petit nombre, nous fourniront ce que nous chercherions inutilement dans les autres, par les faits qu'ils rapportent dont on peut aiſément tirer les principes & la méthode, pour peu qu'on médite deſſus. J'en pourrois citer pluſieurs autres ; mais comme cela nous méneroit trop loin, & qu'il faut finir pour paſſer à quelque choſe de plus curieux & de plus rare, nous nous contenterons d'un ſeul éxemple, que je tire du ſiége d'Halicarnaſſe par Alexandre le Grand. Diodore de Sicile me le fournit, je ne ſçai où cet Auteur l'a puiſé : car Arrien eſt ſi peu d'accord avec lui, que je ne trouve aucune des circonſtances de la ſortie d'Ephialtes, celui-ci n'y eſt pas même nommé ; qui croire ? Ce ſont pourtant deux Grecs qui écrivent. Je veux m'en rappor-

ter au premier, parce que ce qu'il nous apprend de cette ſortie, marque un homme beaucoup mieux inſtruit que ne l'étoit l'autre à cet égard : car la diſpoſition de l'infanterie Macédonienne contre celle des aſſiégez eſt trop ſçavante pour venir de la tête de Diodore. Quoiqu'il en ſoit, cet Auteur eſt trop favorable à ce que je déſirois de ſçavoir pour le laiſſer là.

Memnon, le ſeul d'entre les Capitaines de Darius qui fût digne d'être oppoſé au grand Aléxandre, le ſeul même capable d'éprouver les forces & le génie de ce Conquérant, & d'en faire voir la profondeur ou les défauts, que le peu de courage & l'extréme ignorance des Généraux Perſes qui commandérent après ce grand homme n'ont pas aſſez fait connoître ; de ſorte qu'après ce qu'il a fait contre eux, on eſt encore en doute, ſi le Roi de Macédoine étoit auſſi grand que la renommée le publie ; parce que les actions, où ſon intelligence a ſouffert les plus fortes épreuves, ſont en très-petit nombre ; ce Memnon, dis-je, s'étoit jetté dans Halicarnaſſe, place importante, qu'il défendit avec tant d'art & tant de courage, qu'on peut mettre cette défenſe entre les plus ſçavantes de l'antiquité.

Les Perſes avoient fait pluſieurs ſorties avec divers ſuccès ; dans une deſquelles les Macédoniens furent ſi mal menez qu'Alexandre y vint en perſonne. Les aſſiégez furent rechaſſez dans leur ville après un combat très-opiniâtré, avec grand meurtre de part & d'autre. Depuis, dit Diodore, les Capitaines des Perſes tinrent conſeil ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Iphialtes repréſenta que c'étoit folie de compter ſur le ſalut de la place, & ſur le leur propre, s'ils ne faiſoient que ſe défendre, que leurs forces diminuoient peu à peu par des chicanes qui n'aboutiſſoient à rien qu'à retarder la priſe de la ville de quelques jours, qu'ils ſe verroient tout d'un coup emportez d'inſulte plutôt par faute de combattans que par défaut de courage, ou réduits à la triſte néceſſité de ſe rendre honteuſement, qu'ils conſidéraſſent que les ſoldats étrangers qui étoient à leur ſolde n'avoient pas beſoin d'être encouragez s'il ſe mettoit à leur tête, & qu'ils n'étoient pas en ſi petit nombre qu'ils ne pûſſent encore tenter la fortune par une ſortie vigoureuſe, dont il eſpéroit de rendre bon compte, s'il en étoit une fois chargé.

Memnon, touché des raiſons d'Iphialtes, & convaincu que ceux qui propoſent une entrepriſe, doivent l'éxécuter eux-mêmes plutôt que les autres, accepta la propoſition de cet Officier, bien loin de lui être contraire, tant les conſeils violens & hazardeux

hazardeux qui naiſſent de la néceſſité & de l'extrémité de nos affaires, ont de pouvoir ſur les hommes bien nez & véritablement courageux.

Iphialtes, vif, hardi & brave, ſe voiant en état d'éxécuter lui-même les choſes comme il les avoit projettées, & de prendre autant de monde qu'il lui étoit néceſſaire pour une ſi grande entrepriſe, choiſit tout ce qu'il y avoit de ſoldats d'élite au nombre de deux mille, la moitié deſquels s'étoient munis de torches allumées; & ſortant bruſquement de toutes les portes environ l'aube du jour, paroît tout d'un coup en bataille en préſence de l'ennemi, qui ſurpris d'une attaque ſi ſubite & ſi violente, réſiſte à peine contre le choc de ces troupes déterminées, tout plie & tout céde. Iphialtes, profitant de cet avantage, s'ouvre un paſſage juſqu'aux machines, il y porte le feu; & pouſſant plus avant à la tête de ſes troupes, qui marchoient en un ſeul corps, les rangs & les files ſerrées, rencontre les Macédoniens qui venoient au ſecours de leurs gens & de leurs machines, dont la flamme leur avoit ſervi de ſignal, ils ſont tout auſſitôt attaquez. Aléxandre trouva la choſe de ſi grande conſéquence, qu'il ſe tranſporta ſur les lieux pour voir de plus près ce qu'il y avoit à faire. Il tâche de rétablir le combat, & ſe mettant à la tête des troupes qui accouroient au ſecours, les range en trois corps à la queue les uns des autres, c'eſt-à-dire en phalange triplée; ce qui compoſoit une colonne ſur quarante-huit de file, dont la ſection de la queue, qui ſervoit comme de réſerve, étoit formée de tout ce qu'il avoit de ſoldats d'élite. Il s'avance dans cet ordre droit aux ennemis, pendant que des troupes détachées empêchoient que le feu ne paſſât plus outre. Les choſes en cet état, Aléxandre attaque Iphialtes, qui ne lui donna pas peu d'affaires: car brave, vigoureux de corps & fort entendu, il ſoutint l'effort des Macédoniens avec toute la valeur & la conduite poſſible. Le combat fut furieux en cet endroit, & également ſoutenu des deux côtez; mais comme les Macédoniens groſſiſſoient toujours par les ſecours qui arrivoient ſans ceſſe du camp, il paroît qu'Iphialtes accablé du nombre, fut pouſſé juſqu'au nouveau mur, que les aſſiégez avoient tiré en forme de croiſſant derriére l'ancien, qui n'étoit plus qu'en monceau de ruines; ils firent ferme en cet endroit, où les Macédoniens eurent du pire, par un orage de traits & de pierres que les Perſes qui bordoient le nouveau mur leur tiroient d'en haut. Outre cet avantage, ils s'étoient nichez. Arrien, l. 1.

dans les tours qui reſtoient de part & d'autre du mur ruiné ; dont les Macédoniens n'étoient pas les maîtres, & prenoient les Macédoniens en flanc & de revers. Ajoutez encore une tour de bois de cent coudées de hauteur qu'ils avoient dreſſée ſur le nouveau mur, d'où il partoit une grêle de gros traits & de pierres, qu'ils lançoient ſur les aſſiégeans par le moien de leurs baliſtes & de leurs catapultes, dont la tour étoit toute pleine.

Cependant Memnon, qui s'apperçut que cette affaire n'alloit pas du même branle qu'auparavant, & qu'au contraire elle tournoit au déſavantage d'Iphialtes, prend une réſolution hardie & généreuſe de ſortir de ſes retranchemens, bien perſuadé que quand on n'a plus rien à perdre, on ne craint plus d'être vaincu. Toute la ville ſort donc en armes, & les aſſiégeans ſont attaquez avec tant d'audace, d'impétuoſité & de furie qu'Aléxandre, inférieur alors à ſes ennemis, ſe vit hors de meſure & dans un péril manifeſte ; tout céde & tout plie, & la victoire ſemble ſe ranger du côté de Memnon : la fraieur courut juſqu'au camp. Les vieux ſoldats Macédoniens qui s'y tenoient, & toujours reſpectables par leur valeur, d'une réputation pleine & ſans tache, autrefois favoris de Philippe, & pas moins eſtimez & chéris de ſon fils, éxemts des factions & des corvées ordinaires de ſoldat, & deſtinez uniquement pour les cas d'une extrémité néceſſaire ; ces troupes, dis-je, averties de tous ces déſordres, que leurs gens épouvantez panchoient à la fuite, & que le Roi lui-même étoit en danger, courent aux armes, marchent en hâte au ſecours, & s'avançant ſerrez & en un ſeul corps, prennent la tête de ces troupes conſternées & à demi vaincues, leur reprochent en paſſant leur foibleſſe : la chance tourne, le combat recommence, tout prend une nouvelle ardeur, l'eſpérance revient & s'envole du parti qui ſe croit victorieux, les aſſiégez ſont d'abord pouſſez. Iphialtes eſt tué ſur la place, & les plus braves des ſiens périſſent avec lui ; les autres bien moins par défaut de hardieſſe que par faute d'un Chef capable de les conduire dans une conjoncture ſi délicate, ſe découragent & lâchent le pied. Les Macédoniens ſe mettent tout auſſitôt à leur trouſſe, & les ſuivent de ſi près, que peu s'en fallut que les vainqueurs n'entraſſent péle-mêle avec les vaincus ; mais comme le jour finiſſoit, & que le Roi vouloit conſerver la ville, il fit ſonner la retraite.

Bien des gens trouveront ce paſſage un peu long ; mais ſi je l'avois tronqué, ou écarté même ce que j'y ajoute de mon.

Digitized by Google

chef, j'en aurois ôté les choſes qui peuvent ſervir aux Lecteurs militaires comme aux autres, qui s'attachent à la lecture des anciens Hiſtoriens, qu'ils ne comprennent ſouvent pas dans bien des faits qui regardent certaines maniéres d'attaquer & de ſe défendre, qu'un Sçavant qui n'aura jamais fait la guerre ne débrouillera jamais. Si je n'avois voulu tirer de cet éxemple que ce qui a rapport aux ſorties générales & nocturnes, ſans chercher quelle étoit la méthode des Anciens dans l'ordre & la diſtribution des troupes des deux partis dans ces ſortes d'actions, j'aurois donné ce paſſage de Diodore tel qu'il ſe trouve dans la verſion d'Amiot, ou je l'aurois pris de Vaugelas, pour plaire davantage aux oreilles délicates : mais Vaugelas, ſi pur & ſi éloquent dans ſon Quinte-Curſe, aiant traduit Freinshémius dans ce qui manque dans la vie d'Aléxandre, n'a pas pris garde que Diodore donne l'ordonnance d'Aléxandre contre Iphialtes. Rien n'empêchoit Vaugelas de conſulter Diodore, qui vaut bien Arrien, Juſtin, Plutarque & Appien, où Freinshémius a puiſé la deſcription de cette ſortie. Il eût trouvé dans le premier cette ſçavante diſpoſition d'Aléxandre qui échape aux autres, & malheureuſement à lui, qui a mis trente ans à ſon Quinte-Curſe. Il n'avoit qu'à copier ce que l'Auteur dit de cette diſpoſition, qu'Amiot a très-bien compriſe. Dans le reſte la guerre n'étant pas ſon métier, il étoit diſpenſé de nous expliquer les raiſons d'Aléxandre dans cette maniére de combattre à ſon infanterie. Ce n'eſt pas là, ſelon mon ſentiment, le devoir d'un Hiſtorien ; il lui ſuffit de narrer, de puiſer dans les bonnes ſources, & de ne rien oublier des circonſtances d'un fait, c'eſt là ſa tâche. La mienne dans cet ouvrage, eſt de chercher les différentes méthodes des Anciens dans les combats qu'ils rapportent. Ici je découvre & je débrouille ce que j'avois toujours cru, non pas que leurs ſorties étoient groſſes & nocturnes. Ce ſeroit prouver qu'il eſt jour en plein midi, que d'alléguer des paſſages au delà de ce qu'il en faut pour des incrédules, & de ſe mettre en plus grands frais que je n'ai fait pour le prouver ; mais qu'ils combattoient en forme de colonne des deux côtez, c'eſt-à-dire, ſur une très-grande profondeur & peu de front. C'eſt donc ſur ce principe qu'Aléxandre combattit contre Iphialtes. Diodore eſt formel là-deſſus, je n'en demande pas davantage pour être aſſûré que les aſſiégez ſe rangeoient de même. Si les Macédoniens ne pûrent enfoncer l'infanterie Perſe, étant ordonnée ſur une ſi grande épaiſſeur,

c'eſt que ceux-ci combattoient ſans doute ſur une plus grande profondeur, parce qu'ils étoient ſupérieurs au commencement. L'on voit par tout dans les ſorties des Anciens dès l'entrée comme dans les ſuites de ces ſortes d'actions, qu'on combattoit ainſi ; les peuples mêmes de l'Aſie & les anciens Hébreux obſervoient cette méthode, & cela ne pouvoit être autrement, parce que le bon ſens & une médiocre intelligence dans l'infanterie nous y portent naturellement. On le ſent bien, mais l'uſage réſiſte contre la raiſon.

Mais, diront quelques-uns, les Modernes ne le penſent pas ainſi, je le crois bien : leur méthode dans leurs ſorties & dans toutes ſortes de combats, eſt abſolument oppoſée à celle des Anciens, & même à celle de nos péres : qui ne le ſçait pas ? Qu'eſt-ce que ces quelques-uns voudroient inférer de là ? Que leur répondrons-nous ? ſinon que nous manquons de ſens, de principes & de ſyſtême. Les ſçavans Fantaſſins ne me démentiront pas : mais il faut eſpérer que ce bon ſens nous reviendra, & que la force de la coutume, qui eſt un tourbillon qui entraîne tout, s'arrêtera peut-être, ſi quelque bonne & puiſſante tête ſe mêle d'y couper court ; il n'y a pas de meilleur arrêt, cela s'eſt vû en bien des pratiques de longue preſcription, dont nous nous ſommes heureuſement délivrez ; mais il faut, pour réuſſir, que celui qui ſe mettra en tête d'attacher le grelot, ait aſſez de pouvoir, d'eſprit, de ſçavoir & d'autorité pour tenir bon & ferme contre le choc des oppoſitions de l'ignorance, beaucoup plus forte que la vérité.

ARTICLE XXXIV.

Des aſſauts des Anciens. Diſpoſitions & précautions des aſſiégeans, celles des aſſiégez ſur la bréche & dans l'intérieur de la place.

IL eſt difficile de traiter de l'attaque & de la défenſe des places dans un Ouvrage régulier, & d'un ſi grand détail tel que celui-ci, ſans mêler l'une avec l'autre de ces deux parties de la guerre, où les Anciens ont ſi fort excellé. C'étoit le plan que j'aurois dû ſuivre. Je ne l'ai pas fait : je reconnois ſincérement que j'aurois pû mieux faire. C'eſt le défaut que je me reproche, & que je me ſuis déja fait ailleurs. Il falloit, pour

une plus grande inſtruction, & pour rendre l'ouvrage plus intéreſſant, & même plus agréable & plus varié, lier l'attaque avec la défenſe, ou oppoſer chaque matiére à l'autre, ce plan eût été ſans doute plus méthodique.

J'ai imité les Anciens, & le plus grand nombre d'entre les Modernes qui ont écrit de ces deux parties de la guerre, & je conviens après coup, que les uns comme les autres ne ſont pas des modéles à ſuivre non plus que moi : car en traitant chacune en particulier & ſéparément, on oublie preſque toujours ce que l'on a lû dans l'autre, ou l'on n'en a qu'une idée fort confuſe, ou du moins peu nette. Il eſt fâcheux & fatiguant de recourir aux articles de l'attaque, pour les mettre en oppoſition & les comparer avec ceux de la défenſe qui répondent à chacun ; nous ferons en ſorte d'y remédier du mieux qu'il nous ſera poſſible, & je crois en venir à bout.

Les Hiſtoriens de l'antiquité que j'appelle Militaires, pour les diſtinguer des autres qui n'étoient pas du métier, & que nous devons regarder comme nos Maîtres, & comme les modéles de ceux qui veulent écrire avec art des événemens de la guerre ; ces Hiſtoriens, dis-je, n'ont pas été toujours fort éxacts dans le détail & les circonſtances des ſiéges qu'ils rapportent. Je ne vois pas que qui que ce ſoit parmi nos Critiques modernes qui tirent ſur les Anciens, ſe ſoient aviſez de leur faire le moindre reproche là deſſus. Ils n'en ſont pourtant pas éxemts ; car bien qu'il ſemble à la plûpart, qui ne ſont pas gens de guerre, qu'ils ne négligent aucune des circonſtances qu'il importe le plus de ſçavoir dans les actions qui naiſſent ordinairement des ſiéges en forme & réguliers, il eſt pourtant certain que les habiles gens du métier y trouvent beaucoup à redire. Il eſt raiſonnable d'éxiger, non-ſeûlement dans la deſcription des batailles & des autres actions de campagne de grande ou de petite importance, que l'on donne l'ordre & la diſtribution de chaque arme pour bien juger des événemens ; mais que l'on entre encore dans les mêmes circonſtances & le même détail à l'égard de l'ordonnance dans les ſorties & dans les aſſauts. Preſque tous ſont tombez dans ce défaut, je ne les trouve pas excuſables. La diſpoſition des ſorties nous a fait aſſez comprendre que celle des aſſauts devoit être ſur les mêmes principes ; & quand même nous aurions manqué d'éxemples, qui prouvent qu'on combattoit ſur une extrême profondeur & peu de front dans ces ſortes d'actions, nous aurions démontré par les

régles de la guerre, que l'on ne pouvoit attaquer autrement qu'en colonne, parce qu'en effet on ne ſçauroit combattre ſur un plus grand front que ſur celui de l'ouverture de la bréche qui régle celle du comblement du foſſé.

Les machines dont les Anciens ſe ſervoient pour battre & ruiner les remparts d'une ville aſſiégée, étant différentes des nôtres qui battent de loin, les obligeoient à des ouvrages & à des travaux beaucoup plus grands & plus conſidérables pour l'établiſſement des batteries de beliers qu'ils dreſſoient ſur le comblement du foſſé, parce qu'ils y plaçoient pluſieurs beliers, & ces beliers ſuſpendus ou non ſuſpendus, chacun dans ſa tortue, étant poſez ſur une même ligne paralléle avec des intervalles entre les tortues comme nos canons, obligeoient les aſſiégeans d'élargir le paſſage du foſſé ou le comblement, ſelon le nombre des beliers qu'on mettoit en batterie; de ſorte que pour une batterie de trois beliers, il falloit remplir ou combler un eſpace du foſſé de près de cent pieds de largeur, parce qu'il falloit laiſſer des paſſages pour les troupes qui alloient à l'aſſaut, & pour leur ſervir de retraites, au cas qu'on fût repouſſé, ce qui arrivoit très-ſouvent: car dans ces ſortes d'actions l'avantage eſt toujours plus grand du côté des aſſiégez que de celui des aſſiégeans, les premiers combattant toujours de pied ferme; ce que les autres ne ſçauroient faire ſur les ruines & les débris des murailles, au travers deſquelles il faut s'ouvrir un paſſage, & monter en déſordre pour gagner le haut de la bréche, où l'on trouve l'ennemi en bataille ſerré & tout hériſſé d'armes de longueur, qu'on n'aborde pas aiſément; & quand même les beliers n'euſſent pas éxigé de combler un ſi grand eſpace de foſſé, le bon ſens & les régles de la guerre demandent qu'on marche à la bréche, non en défilant ſur quatre ou ſur ſix de front tout au plus, ſelon la miſérable méthode des Modernes, mais ſur un front égal à celui de la bréche, comme faiſoient les Anciens.

Si c'étoit aujourd'hui la mode de ſoutenir du moins un aſſaut au corps de la place, comme du tems de nos péres, & comme cela s'eſt vû quelquefois, comme au dernier ſiége de Barcelonne, ſans qu'on puiſſe dire qu'on y ſoit revenu, je ne vois pas comment un Général s'y prendroit pour réuſſir. Je ne doute nullement qu'il n'y échouât autant de fois qu'il s'aviſeroit d'attaquer en défilant à la bréche, puiſque nos ponts ſur le foſſé, comme il nous plaît de les appeller fort improprement,

Digitized by Google

n'ont ordinairement que ſix toiſes de large ; encore y comprend-on l'épaulement de faſcines les unes ſur les autres, du côté du flanc du baſtion oppoſé, dont on eſt vû, & cet épaulement occupe au moins quinze pieds de ſa largeur, encore ne s'y trouve-t-on pas à couvert contre le canon du flanc oppoſé.

Rarement les aſſiégez ſe portoient ſur le haut des décombres de la bréche pour la défendre, j'en trouve peu d'éxemples dans les Hiſtoriens Grecs & Latins de la premiére antiquité. La raiſon de cela eſt, que leurs murailles n'étoient pas terraſſées, ce qui les obligeoit d'enveloper la bréche d'un retranchement en maniére de rentrant qu'ils élevoient extraordinairement, non-ſeulement pour dominer le haut ; mais encore pour découvrir & voir juſqu'au pied ; de ſorte que ceux qui montoient à l'aſſaut, étant vûs & découverts de tous côtez, ſervoient de but à tous les coups qu'on tiroit du haut du nouveau mur, qu'ils bordoient de leurs archers & d'un grand nombre de machines de toute eſpéce, pendant que ceux qui étoient commandez pour défendre la bréche attendoient les ennemis derriére & au bas ſous la protection du retranchement qu'ils avoient à dos ; & tout cet intervalle, entre la bréche & le nouveau mur, étoit rempli de leurs troupes ſerrées & rangées dans un très-grand ordre juſques ſur le bord du foſſé. Lorſque la bréche étoit acceſſible en dedans, ou qu'ils avoient le tems de la mettre en rampe douce, ils s'avançoient ſur le haut pour la défendre, au moment que ceux qui montoient à l'aſſaut étoient prêts de gagner les deſſus.

La méthode des Anciens, je ne comprens pas moins ici tous les peuples du monde que les Grecs & les Romains, étoit de combattre ſur beaucoup de hauteur à leur infanterie, les uns ſur plus & les autres ſur moins ; mais à l'égard des aſſauts, ils convenoient tous en ce point d'attaquer ſur une très-grande profondeur, c'eſt-à-dire en colonne, dont on voioit à peine le fond. Les aſſiégez obſervoient la même méthode, il eſt aiſé de concevoir combien ces ſortes d'actions étoient vives, violentes & meurtriéres. Les aſſiégez combattoient avec plus d'avantage que les aſſiégeans ; quoique ceux-ci fuſſent ſupérieurs en nombre à cauſe de l'étenduë des lieux, ce qui manquoit aux autres qui ſe voioient dominez de toutes parts par le nouveau mur, & par ce qui reſtoit à droit & à gauche de l'ancien, qui les prenoit de revers ; ſi les aſſiégez étoient repouſſez, ils s'écouloient par différentes poternes, ou par des retraites pra-

tiquées dans le foſſé, & ſous le nouveau mur : cet eſpace, entre la bréche & les retranchemens, ſe trouvant alors abandonné, & les ennemis engagez dedans, devenoit un vrai coupegorge par les feux, les pierres & les traits qu'on leur tiroit de tous côtez, & dont ils ſe trouvoient quelquefois ſi incommodez, qu'il étoient obligez de quitter partie, comme cela arriva au ſiége de Tyr, au rapport de Diodore de Sicile. Car Aléxandre aiant ruiné plus de deux cens vingt pieds du mur de la ville, les aſſiégez craignant d'être emportez, en élevérent promtement un autre derriére, pendant que les aſſiégeans continuoient de battre pour rendre la bréche plus acceſſible ; & montant enſuite à l'aſſaut ſans aucune réſiſtance, ils trouvérent de nouveaux obſtacles à ſurmonter ; & lorſqu'ils ſe croioient à la fin de leurs veilles & de leurs travaux, ils ſe virent accueillis d'un tel orage de traits & de fléches, qu'ils ſe virent obligez d'abandonner la bréche, avec grand meurtre de leurs gens. Cet avantage releva ſi fort le courage des aſſiégez, qu'après avoir regagné la bréche ils y travaillérent avec tant de hâte qu'ils la remirent en état de défenſe : de ſorte qu'il fallut la battre ſur nouveaux frais.

Diod. l. 7.

J'ai déja cité pluſieurs éxemples des ſorties ſur les travaux des aſſiégeans, où l'on peut avoir remarqué la méthode des deux partis dans leur maniére d'attaquer & de ſe défendre ; en voici un qui n'a pas paru, & dont aucun Auteur moderne ni aucun ancien, ce me ſemble, n'a fait aucune mention, & qui eſt propre à confirmer que l'on combattoit ſur plus de hauteur que de front, ou du moins en portion de phalange. Les Hiſtoriens n'expliquent pas cette méthode autrement que de la façon dont je viens de dire, c'eſt un défaut d'éxactitude ; mais ce défaut ne ſe remarque pas en tous comme dans les nôtres, où il n'y a pas beaucoup à profiter : car c'eſt la poſtérité qu'un Hiſtorien doit avoir en vûe plutôt que le tems où l'on vit ; ne ſera-t-elle pas embaraſſée pour ſçavoir l'ordre ſur lequel l'on combattoit dans l'inſulte des bréches comme dans la défenſe ? L'on ne ſçauroit diſconvenir que notre méthode à cet égard ne ſoit très-défectueuſe, & contre les régles mêmes du bon ſens. On ouvre enfin les yeux, & l'on revient de l'erreur ; on en cherche une meilleure, plus parfaite & plus ſimple, & tout cela ſe trouve dans les Anciens, qui ſont nos maîtres, & les ſources où l'on doit puiſer l'excellent & le vrai. Venons au paſſage de Polyen, où l'on verra qu'il n'expoſe rien qui

qui ne ſoit très-digne de remarque, & d'une inſtruction merveilleuſe à l'égard des aſſauts, & dans la maniére de rendre inutiles les armes de longueur, dont on ſe ſervoit ordinairement dans ces ſortes d'actions. Il nous apprend donc que *pendant que Cléonyme*, Roi de Lacédémone, *aſſiégeoit Edeſſe, le mur tomba. Les aſſiégez ſe préſentérent avec des piques de la longueur de ſeize coudées. Cléonyme voiant cela, donna une grande profondeur à ſa phalange, & ne voulut point que les Chefs de file, & ceux qui les ſuivoient immédiatement, euſſent des dards. Il leur ordonna de ſaiſir à deux mains & de tenir fermes les piques des ennemis dans le moment qu'ils ſe préſenteroient, & à ceux qui ſuivoient dans chaque file, il ordonna de ſe couler à côté des premiers & de combattre vigoureuſement. Il arriva donc que les Chefs de file ſaiſirent les piques des aſſiégez, qui tirailloient pour les ravoir, pendant que les ſerre-files s'avançant de derriére les autres faiſoient un très-grand meurtre de ces piquiers : ainſi Cléonyme par ſon habileté fit voir que les longues piques étoient de peu d'uſage.*

Cléonyme avoit raiſon, & penſoit en homme qui entendoit parfaitement ſon infanterie. Il n'eſt pas le ſeul de l'antiquité qui eût reconnu le défaut de la pique, ou de la fariſſe des Grecs; tous les Ecrivains d'entre les Anciens, & particuliérement Polybe, s'en ſont aſſez apperçûs. Si Polyen avoit été auſſi habile homme de guerre qu'il étoit éloquent & poli dans ſa maniére d'écrire, quoiqu'un peu obſcur, il ſe fût fait un peu mieux entendre, en emploiant certains termes de l'art qu'il connoiſſoit ſans doute, car la langue Gréque n'en eſt pas ſi dénuée que la Latine. Cléonyme avoit cinq fers de piques à affronter. Je conçois bien que les ſoldats du premier rang de ſa colonne ſaiſirent les piques du premier des aſſiégez, & coulant en même tems les piques le long du bois en avançant toujours, en gagnérent bientôt le fort, & les élevant en haut les rendirent inutiles par leur trop grande longueur, pendant que ceux du ſecond rang paſſant entre ceux du premier empoignérent les piques du ſecond des ennemis, & en uſérent de même que ceux du premier; & les joignant alors avec leurs courtes épées, les égorgeoient facilement, pendant que ceux des autres rangs ſe coulant promtement par deſſous les piques, ou les prenant à deux mains comme les premiers, & les élevant en haut, ſe gliſſérent entre les diſtances des files, & firent le même meurtre dans les rangs de derriére. Je ne trouve que ce ſeul exemple dans les Hiſtoriens de l'antiquité d'une façon de combattre ſi admirable,

ſi hardie & ſi aiſée contre cette forêt de piques, qui ſembloit impénétrable avec l'épée & le bouclier. J'ai cité deux exemples dans mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, qui ſont voir que Cléonyme a eu des imitateurs parmi les Modernes.

Carmignole, Général de Viſconti Duc de Milan, ſuivit la même méthode contre un grand corps carré & *ſuppreſſé* de piquiers Suiſſes, dont il vint aiſément à bout ſans piques & ſans lances : l'autre eſt du Maréchal de Briſſac, qui ne diffère en rien de celui de Cléonyme. Les armes de longueur ſont admirables dans la défenſe des bréches, mais il ne faut pas qu'elles ſoient trop. Une pertuiſanne entre deux fuſeliers, telle que je l'ai propoſée dans mon Traité de la Colonne, eſt tout ce qu'on peut oppoſer de meilleur dans ces ſortes d'actions comme dans les autres : car dès que les armes de longueur ſont mêlées avec les courtes, il n'y a rien à gagner, la pique ne valut jamais rien dans un aſſaut. Je conſens avec Montécuculi qu'elle ſoit la reine des armes contre la cavalerie en raſe campagne ; mais contre de l'infanterie armée ſelon ma méthode, il n'y a point de corps de piquiers qui puiſſe tenir un ſeul moment ſans être diſſous & pénétré de toutes parts : c'eſt ce que nous ferons voir plus amplement dans le cours de cet Ouvrage. Revenons à nos aſſauts.

Je mêle ſouvent l'ancien & le moderne dans cet Ouvrage, lorſque je trouve des conduites dans celui-ci qui ſe rapportent aux anciennes. L'aſſaut du château Saint-Elme au ſiége de Malthe, me paroît remarquable, à l'égard de la diſpoſition des aſſiégez ſur la bréche. L'Abbé de Vertot me fournit l'exemple paré & orné de tous les atours de ſa rhétorique. Les Turcs voulant faire un dernier effort pour ſe rendre maîtres d'un poſte auſſi important que celui-là, où ils avoient ſi ſouvent rebouché, & qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines, » entrérent dans le foſſé qu'ils avoient preſque comblé, *dit l'Auteur*, » & le ſignal de l'aſſaut aiant été donné par un coup » de canon, ils y coururent avec un courage déterminé. Ils » étoient favoriſez par quatre mille archers ou arquebuſiers, » qui de la tranchée tiroient continuellement contre ceux qui » paroiſſoient ſur la bréche. Elle étoit bordée par pluſieurs » rangs de ſoldats Chrétiens ; & pour les ſoutenir & les encou- » rager, on avoit placé dans ces rangs, & entre trois ſoldats, » un Chevalier. C'étoit l'unique force & la reſſource du châ- » teau. Ces généreux Guerriers, armez de piques & d'eſpon-

» tons, compoſoient comme une nouvelle muraille impéné-
» trable à tous les efforts de l'ennemi : on en vint bientôt aux
» mains. Depuis le commencement du ſiége, il ne s'étoit point
» fait d'attaque ſi vive ; ſouvent le Chrétien & le Turc après
» avoir eſſuié le feu de l'un & de l'autre, briſé leurs épées &
» rompu leurs piques, ſe prenoient corps à corps, & alors le
» poignard décidoit du ſort du plus vigoureux ou du plus
» adroit..... Ce fut en cette occaſion que les Chevaliers ſe
» ſervirent utilement de cercles enflammez ; ils les jettoient
» au milieu des ennemis, & la plûpart de ceux qui s'y trou-
» voient pris brûloient tout vifs. » Je ne pouſſerai pas plus loin, de peur de citer une déclamation plutôt qu'un exemple, qui m'éloigneroit d'une obſervation que je veux faire. L'Hiſtorien dit que les aſſiégez bordérent la bréche ſur pluſieurs rangs. Le fort étoit fort petit, & il n'eſt pas plus grand aujourd'hui qu'il l'étoit alors Je juge par-là que les rangs ne pouvoient être que de douze ou quinze hommes ; & s'ils avoient mis un Chevalier entre trois ſoldats dans l'ouvrage attaqué, les aſſiégez dûrent ſe trouver environ ſur vingt de profondeur, ce qui formoit une colonne très-redoutable & d'autant plus forte, qu'elle étoit compoſée d'armes de longueur contre des gens qui combattoient dans un très-grand déſavantage, parmi les ruines & les débris de la muraille, armez ſeulement de leurs ſabres, qui eſt une arme peu redoutable dans un aſſaut. Il ne faut pas s'étonner s'ils furent perpétuellement repouſſez dans le nombre infini d'aſſauts qu'ils donnérent à l'attaque du fort, comme dans celle du bourg & de l'Iſle ; pour peu qu'on ait quelque expérience dans cette ſorte de guerre, on conviendra que les aſſiégez n'euſſent pû réſiſter s'ils euſſent combattu autrement qu'en colonne, c'eſt-à-dire ſur une très-grande profondeur. Les Turcs eux-mêmes ne pouvoient combattre autrement ; mais comme ils ne pouvoient oppoſer, à cauſe du déſavantage du lieu & celui de leurs armes, un ordre auſſi bien uni & lié que celui des aſſiégez, il falloit néceſſairement que ceux-ci les repouſſaſſent ſans ceſſe & ſans peine, comme cela arrive toujours.

Il y a une maniére de combattre qu'on ne ſçauroit trop admirer, ſi l'on n'étoit bien convaincu qu'elle eſt bien moins l'effet d'un profond raiſonnement que de la ſituation des lieux, qui nous fait attaquer de la ſorte contre notre gré : car ſi ceux qui ont combattu ainſi avoient bien réfléchi ſur

ce qu'ils faiſoient, & qu'ils euſſent obſervé attentivement en gens du métier tout ce qui s'eſt paſſé dans ces endroits pendant tout le cours du combat, il leur eût été facile de reconnoître la raiſon pourquoi les actions qui ſe paſſent dans les païs pleins de défilez, ou de chemins creux, bordez de haies épaiſſes & de profonds foſſez, où l'on eſt contraint de combattre par manches ou par demi manches, & par conſéquent ſur une très-grande profondeur & peu de front; il leur eût été aiſé, dis-je, de concevoir pourquoi les combats, qui ſe donnent dans ces ſortes d'endroits reſſerrez, ſont ſi rudes, ſi impétueux, ſi violents, ſi obſtinez, & ſi longtems ſoutenus de part & d'autre, en ſuppoſant une égale valeur dans tous les deux partis.

Si ceux qui ſe ſont trouvez dans ces ſortes de combats ou dans un aſſaut; car j'avoue que cela me manque pour avoir tout vû & tout éprouvé à la guerre, avoient réfléchi ſur ce qu'ils voioient, ils euſſent ſans doute trouvé la cauſe de l'obſtination des combattans, & de la violence avec laquelle l'on attaque & l'on ſe défend dans ces lieux reſſerrez; de la réfléxion naiſſoit la découverte du principe de la Colonne. Ils l'euſſent propoſé comme une maniére de combattre excellente & propre à tout, dans les lieux étroits comme dans les plaines, dans l'inſulte des bréches comme dans leur défenſe, à l'imitation des Anciens, qui plus éclairez ſe ſervoient de cette ſçavante méthode; & cependant perſonne parmi les Modernes n'a fait cette réfléxion qui vient de la choſe même, marque évidente que les gens de guerre agiſſent beaucoup & penſent peu, & que la paſſion de leur métier ne les occupe pas tout entiers, & les Généraux beaucoup moins que les Officiers particuliers.

Si l'on s'avançoit par l'étude & par l'application plutôt que par l'intrigue, la faveur, & par mille autres voies occultes, les gens de guerre méditeroient plus qu'ils ne font ſur ce qu'ils voient dans les différentes actions de la guerre; ils auroient vû que les troupes, qui s'engagent dans ces ſortes de lieux étroits, qui s'y enfoncent très-avant, ne ſçauroient s'empêcher de combattre & d'aller toujours le même chemin, avec d'autant plus de vigueur, de force & de violence, que toute voie de retraite leur eſt interdite. Suivons ce raiſonnement, il nous importe extrémement de le faire, & l'on verra bientôt qu'il fait à notre ſujet; je dis toute voie, à moins que les rangs de la queue ne ſe ſoient donné le mot avec ceux de la tête, car ſans cela il n'eſt pas poſſible que la choſe puiſſe jamais arriver.

Digitized by Google

Les rangs de la tête, je ſuppoſe qu'il y en ait dit ou douze qui voient tout ce qui ſe paſſe dans le combat, & qui ſoient les témoins des dangers que les premiers courent avant qu'ils les éprouvent à leur tour par la mort, ou les bleſſures de leurs camarades. Il eſt certain que les autres qui ſont à leur queue, ne voient rien de tout cela. Ils entendent le bruit & le fracas des armes, ce qui les anime bien loin de les épouvanter, parce qu'ils ſont loin du danger, & qu'ils ſçavent bien que le meurtre ne ſçauroit paſſer juſqu'à eux. Pourvû que ceux de la tête tiennent bon, & qu'ils tiennent malgré eux, chaque rang de la queue preſſe autant qu'il peut celui qui le précéde, & des uns aux autres juſqu'à ceux de la tête, qui ſe voient emportez contre l'ennemi comme des chevaux qui ont rompu leurs gourmettes & malgré qu'ils en aient : lorſqu'on eſt brave par néceſſité, & qu'il n'y a point d'autre voie de ſalut que celle d'aller, la fureur ſe joint à l'audace. Cette remarque qu'on auroit dû faire, & qui ſe préſente ſi naturellement à tout homme expérimenté & capable de réflexion, n'en a jamais fourni aucune, comme je l'ai déja dit. Voilà pourtant l'unique cauſe de l'opiniâtreté & de la violence de ces ſortes de combats, qui ſont moins rares que ne le ſont les aſſauts au corps d'une place aſſiégée, car à peine en trouvons-nous trois ou quatre depuis plus d'un ſiécle. Ces ſortes d'actions ſont toujours vives, impétueuſes & violentes : c'eſt là leur propre, elles partent du même principe que les autres, parce qu'on ne ſçauroit combattre que ſur un front égal à la largeur de la bréche, ou plutôt à celle du pont ou du comblement du foſſé, c'eſt-à-dire en colonne ; de ſorte qu'on ſe voit dans l'abſolue néceſſité de ſe ranger ſur une plus grande profondeur qu'on ne le fait ordinairement : mais cette profondeur eſt peu de choſe pour un grand effort, je conclus de-là qu'elle eſt fort mauvaiſe. Ce défaut vient de notre peu de connoiſſance de l'infanterie, & de l'ignorance où nous ſommes de ſa force & de ſa puiſſance, que les Anciens connoiſſoient très-bien, & les Grecs plus que les Romains. J'admire les Macchabées, qui ont pouſſé beaucoup au-delà cette connoiſſance.

Le défaut dont j'accuſe les Modernes à l'égard des aſſauts, comme dans le reſte, eſt aiſé à reconnoître. La raiſon eſt, que les détachemens commandez pour l'inſulte de la bréche ſont trop éloignez les uns des autres. Bien que cette méthode ſoit mauvaiſe, elle ſe tourne en bien quelquefois plutôt par

l'inſtinct & par la valeur des ſoldats, que par l'intelligence des Chefs : car ces détachemens étant placez à la queue les uns des autres à une diſtance peu raiſonnable, comme je l'ai dit plus haut, voiant leurs camarades de la tête ſur le haut de la bréche, ou prêts à s'élancer deſſus, ſe rapprochent de ceux qui les précédent, ſoit par impatience, ou qu'ils y ſoient pouſſez par leurs Officiers, & ne forment enfin qu'un ſeul corps en maniére de colonne ſur une très-grande profondeur. Cela n'arrive pas toujours ; mais lorſqu'ils s'aviſent de le faire, il eſt rare que la bréche ne ſoit pas emportée, à moins que les aſſiégez n'obſervent la même méthode par le même inſtinct que les autres.

Si ceux qui ſe ſont trouvez dans ces ſortes d'actions avoient bien réfléchi ſur la cauſe de leur violence, & de l'impétuoſité du choc de ceux qui attaquent comme des autres qui ſe défendent, ils euſſent trouvé cette cauſe dans l'immenſe profondeur des files. Qui doute que cette recherche ne les eût menez à la découverte de mon principe des Colonnes ſans le ſecours des Anciens, qui combattoient en colonnes dans les aſſauts, comme cela ſe voit dans une infinité d'Auteurs de l'antiquité, & comme nous le prouverons en ſon lieu ?

ARTICLE XXXV.

Précautions des Anciens dans l'inſulte des bréches, exemples remarquables de ces ſortes d'entrepriſes.

J'Ai déja dit que le plus grand nombre des Hiſtoriens de l'antiquité avoit toujours négligé de donner l'ordre & la diſtribution des troupes dans l'inſulte des bréches ; on ne laiſſe pas pourtant, malgré cette négligence tout-à-fait inexcuſable, de s'appercevoir par la deſcription de ces ſortes d'actions en les examinant dans leur commencement comme dans les ſuites, que l'on combattoit en colonne : cela paroît viſiblement dans le détail de l'aſſaut de Jotapat. Il en fut donné pluſieurs, mais celui-ci eſt très-remarquable par l'audace intrépide & furieuſe des aſſiégez, où l'on verra que les Anciens, plus habiles & plus éclairez que nous ne le ſommes, ne ſe contentoient pas d'attaquer la bréche dans l'ordre que j'ai dit ; mais qu'ils tâchoient encore de faire diverſion des forces des aſſiégez par une eſcalade qu'ils livroient ſur tout le front de l'attaque ; & ſouvent

par une générale & environnante, lorſque le foſſé étoit ſec. Voici le paſſage. Je me ſers de la traduction de M. Arnaud d'Andilly, comme j'ai fait par tout ailleurs.

» Le lendemain matin, après que l'armée Romaine ſe fût » un peu délaſſée du travail d'une ſi horrible nuit, Veſpaſien » donna ſes ordres pour l'aſſaut ; & afin d'empêcher les aſſié- » gez d'oſer paroître ſur la bréche, il fit mettre pied à terre » aux plus braves de ſa cavalerie, pour donner en même tems » par trois endroits, & entrer les premiers lorſque les ponts » ſeroient dreſſez. Ils étoient ſuivis de la meilleure infanterie, » & le reſte de la cavalerie eut ordre d'occuper le tour des mu- » railles pour empêcher les aſſiégez de ſe pouvoir ſauver après » la priſe de la place. Il diſpoſa auſſi tous ſes archers, tous ſes » frondeurs & toutes ſes machines pour tirer en même tems, » & commanda de donner l'eſcalade aux endroits où les murs » étoient encore en leur entier, afin d'affoiblir par une telle » diverſion le nombre de ceux qui défendoient la bréche, & » obliger par cette grêle de fléches, de traits & de pierres ceux » qui y reſteroient de l'abandonner. Joſeph. l. 3. ch. 18.

» Joſéphe, qui avoit prévû toutes ces choſes, n'oppoſa à » cette eſcalade, qu'il ne jugeoit pas fort périlleuſe, que les » vieillards & ceux qui étoient les plus fatiguez du travail de la » nuit précédente, choiſit les plus vaillans & les plus vigoureux » pour la défenſe de la bréche, & avec ſix des plus déter- » minez d'entr'eux ſe mit à leur tête, leur dit *de ſe moquer des* » *cris que feroient les ennemis*, de ſe couvrir de leurs écus, & » de ſe reculer un peu lorſqu'ils tireroient ſur eux, juſqu'à ce » qu'ils euſſent épuiſé leurs dards & leurs fléches ; mais qu'auſ- » ſitôt qu'ils auroient attaché leurs ponts, il n'y eut rien qu'ils » n'emploiaſſent pour les repouſſer..... Tels furent les ordres » que Joſéphe donna.

» Auſſitôt que les trompettes des légions eurent ſonné la » charge, toute cette grande armée jetta des cris militaires, & » le ſignal étant donné on vit l'air s'obſcurcir & retentir par un » nombre incroiable de dards & de fléches. Mais les Juifs ſe ſou- » venant de l'ordre que Joſéphe leur avoit donné, bouchérent » leurs oreilles à ce bruit, ſe couvrirent de leurs écus ; & lorſque » les ennemis voulurent appliquer leurs ponts, ils marchérent » contre avec tant de promtitude & de hardieſſe, qu'à meſure » qu'ils montoient ils les repouſſoient. On n'a jamais vû plus de » valeur qu'ils en firent alors paroître, la grandeur du péril

Digitized by Google

» redoubloit leur courage au lieu de l'abattre ; ils ne témoi-
» gnoient pas moins de fermeté d'ame dans une telle extrémité,
» que s'ils n'euſſent couru non plus de fortune que leurs enne-
» mis, & un combat ſi opiniâtre ne ſe terminoit que par la mort
» des uns & des autres. Mais les Juifs avoient le déſavantage de
» ne pouvoir être rafraîchis par de nouveaux combattans, au
» lieu que le plus grand nombre des Romains faiſoit que de
» nouvelles troupes prenoient la place de celles qui étoient re-
» pouſſées ; ainſi s'exhortant les uns les autres, ſe preſſant &
» ſe couvrant de leurs boucliers, ils formérent comme un mur
» impénétrable, & donnant tous enſemble de même que ſi tout
» ce grand corps n'eût été qu'une ſeule ame, ils repouſſérent les
» Juifs & mettoient déja le pied ſur la bréche.

Ceci nous engage à un nombre de remarques d'une grande inſtruction & très-amuſantes, parce qu'elles ſont accompagnées de quelques éclairciſſemens d'antiquité militaire, ſur les ponts jettez ſur les bréches pour les franchir avec plus de facilité, & ſur une pente plus douce. Bien que j'aie traité cette matiére ailleurs avec toute l'exactitude poſſible, comme les méthodes changent, & que les meilleures ſont celles qui abrégent le tems, je trouve quelque choſe de nouveau dans celle de Jotapat, à laquelle je n'avois pas pris garde, & qu'il eſt beſoin d'éclaircir par de fortes conjectures, car je ne vois point d'autre flambeau dont je puiſſe me ſervir pour m'éclairer au milieu de tant de ténébres & de tant de ſiécles qui ſe ſont écoulez juſqu'à nous ; mais comme il eſt plus commode de ſuivre chaque matiére ſelon le rang que l'Auteur lui donne dans ſa narration, & qu'il met chacune en ſon lieu, j'en uſerai de même dans ce qui m'importe le plus d'éclaircir, & ſans doute que le plus important eſt l'ordre & la diſtribution des troupes dans les trois aſſauts qui furent donnez tout en même tems à chaque attaque : car il paroît clairement qu'il en fut fait trois, tant le ſiége devint ſérieux par l'habileté & la réſiſtance des aſſiégez.

On ſera ſurpris de voir de la cavalerie mettre pied à terre, & combattre à la tête de l'infanterie qui la ſoutenoit. Tirerions-nous un tel ſervice de la nôtre ? Je ne parle pas ici de la Maiſon du Roi, je la tiens propre à tout, parce qu'on doit tout attendre de l'intrépidité & de la valeur. Je répondrai que nous le tirerions. Dix mille chevaux ne ſont que dix mille hommes montez deſſus, dit Xénophon, car les chevaux ne ſe

battent

battent pas, ni contre les hommes, ni contre eux-mêmes. Ces hommes ainſi haut montez, ſont-ils autrement faits & d'une autre nature que les fantaſſins ? Ils ſont donc capables de faire ce que le fantaſſin fait. Les Grecs & les Romains le ſçavoient bien : le ſçavons-nous ? Il y a toute apparence que non : quelle différence de ce dragon à ce cavalier ? Aucune : il n'y a que le nom qui diſtingue l'un de l'autre, & celui de botte & de bottine. Mais voiez ce que c'eſt que l'opinion & ſa puiſſance. Celui qui s'appelle dragon mettra pied à terre au premier ordre, & combattra comme un grenadier le plus déterminé : dites à celui qui s'appelle cavalier d'en faire autant, s'il eſt néceſſaire, il n'en fera rien ; & ſi l'on prétend l'y obliger, il ne fera rien qui vaille, quand même on lui donneroit une bottine & un fuſil. Créez-le demain dragon, vous en tirerez tout le ſervice d'un dragon. Si vous mettiez toute votre cavalerie en dragons, car il n'en coûteroit pas davantage, votre cavalerie vaudroit votre infanterie, & ne combattroit pas moins à pied qu'à cheval, comme nos dragons.

La cavalerie des Romains étoit à deux mains, & cela a continué depuis le commencement de la République juſqu'à Trajan, & même après. Sur cela j'ai à citer un beau paſſage de Tacite. Oſtorius faiſant la guerre contre les Icéniens, qui s'étoient révoltez, marcha droit à eux pour les combattre ; il les trouva campez *en un lieu ceint d'un rempart fait à la hâte, où il n'y avoit qu'une entrée fort étroite pour empêcher l'effort de la cavalerie. Oſtorius réſolut de les y attaquer, quoiqu'il n'eût point d'autre infanterie que celle des alliez ; & l'aiant rangée en bataille avec ſa cavalerie, à qui il fit mettre pied à terre, força leurs retranchemens, qu'ils défendirent très-vaillamment, aiant perdu toute eſpérance de fuite & de pardon.* Quoique l'inſulte d'un camp retranché, & défendu par des hommes déterminez, ne différe pas beaucoup d'un aſſaut, il eſt pourtant certain que celui-ci paroît plus terrible, & l'eſt en effet ; on voit peu d'éxemples que la cavalerie ſe ſoit mêlée de donner dans ces ſortes d'actions, & qu'elle ait eu la place d'honneur & le pas devant l'infanterie. Tac. Hiſt. l. 12.

Veſpaſien choiſit ce qu'il y avoit d'hommes d'élite dans ſa cavalerie pour les mettre à la tête de tout ; *ils étoient ſuivis*, dit l'Auteur, *de la meilleure infanterie.* Tout cela ne prouveroit pas qu'on eût attaqué en colonne, ſi le combat ne le démontroit manifeſtement. Quoi de plus déciſif ? Les Romains

s'exhortant les uns les autres, ſe preſſant & ſe couvrant de leurs boucliers, ils formérent comme un mur impénétrable, & donnérent tous enſemble en même tems, de même que ſi tout ce grand corps n'eût été animé que d'une ſeule ame, ils repouſſérent les Juifs, & mettoient déja le pied ſur la bréche.

J'ai expliqué dans cet Ouvrage les différentes méthodes des Anciens dans le paſſage du foſſé des places aſſiégées, où je n'avance rien que je n'appuie tout auſſitôt du témoignage des Hiſtoriens les plus célébres, où l'on voit clairement qu'ils pouſſoient le comblement juſqu'à un certain eſpace du mur qu'on vouloit abattre, avançant plus ou moins près le travail ſelon la longueur de la poutre beliére; mais je n'ai pas dit, c'eſt par oubli, qu'ils rempliſſoient également les foſſez ſecs comme ceux qui étoient pleins d'eau. Ils ne pouvoient faire autrement. La raiſon de cela eſt aiſée à comprendre, c'eſt qu'il falloit un eſpace beaucoup plus grand que la largeur du foſſé pour la faire agir à cauſe de l'étendue de ſes vibrations; on prenoit cet eſpace ſelon la longueur de la machine. On ne décendoit dans le foſſé que lorſqu'on jugeoit plus à propos de renverſer les murs par la ſappe.

Lorſque l'on avoit avancé le travail à la diſtance néceſſaire, on faiſoit avancer les tortues beliéres. On n'avoit garde de remplir juſqu'au pied de la contreſcarpe, de peur que les aſſiégez, attentifs à la chûte du mur qui menaçoit ruine, ne ſortiſſent tout d'un coup par la bréche, & ne vinſſent mettre le feu aux batteries, & ne pouſſaſſent même plus loin; ce qui arrivoit fort ſouvent, lorſque les débris & les décombres de la muraille rempliſſoient entiérement tout l'eſpace du foſſé qui n'avoit pas été comblé.

Lorſque la bréche étoit faite, on jettoit un pont de charpente, ou pluſieurs, ſelon le nombre des tortues beliéres, ſur cet endroit du foſſé qui n'étoit pas rempli. Nous avons expliqué ailleurs & fort amplement ce que c'étoit que ces ponts: car il y en avoit de différentes ſortes, & appliquez de différentes façons; mais ceux dont on ſe ſervoit communément, étoient attachez aux tours mouvantes, ils reſſembloient aſſez à nos ponts-levis. Ces ponts étoient fort larges pour qu'il y pût paſſer pluſieurs hommes de front, mais on ne s'en ſervoit que lorſque la bréche ſe trouvoit d'un abord trop difficile & peu pratiquable. Il ne paroît pas, par ce que dit Joſéphe, que les ponts jettez ſur la bréche de Jotapat fuſſent attachez aux

Digitized by Google

tours, & encore moins aux tortues, qui ne pouvoient en avoir par la maniére dont elles étoient conſtruites. On ne voit pas non plus que les aſſiégeans euſſent fait avancer des tours à ponts ſur le bord du foſſé, ou ſur le comblement. Ces ponts n'auroient-ils pas été dans la tortue de la même maniére que celui que Héron place au haut de ſa tour, qui devoit ſans doute être attaché, ou retenu par une couliſſe en façon de tiroir, & appuié ſur des rouleaux pour le faire avancer avec plus de facilité juſques ſur le bord de la bréche? Je ne l'aſſûre point; mais il ne laiſſe pas d'y avoir toute ſorte d'apparence que chaque tortue avoit un pont couché de plat en dedans, qu'on faiſoit ſortir & couler ſur des cilindres juſques ſur le bord de la bréche, c'eſt-à-dire que ſes forces mouvantes étoient les mêmes que celles du belier non ſuſpendu. Ce qui me le feroit croire, c'eſt que ces ponts furent jettez ou avancez dans un inſtant ſur la bréche.

Quittons pour un moment le ſiége de Jotapat pour venir à un autre pas moins célébre par la réſiſtance & la valeur des aſſiégez, où il eſt parlé d'un pont pour le paſſage du foſſé, beaucoup plus merveilleux que celui dont l'Auteur Juif fait mention. L'Abbé de Vertot m'en fournit l'exemple dans ſon Hiſtoire de l'Ordre de Malthe en 1565. dans la deſcription du ſiége du château Saint-Elme, qui n'étoit qu'un colifichet; mais ce colifichet ſe rendit remarquable par l'obſtination de ceux qui le défendirent, & par les chicanes de celui qui y commandoit. Je ne vois rien de plus admirable que cette défenſe. Il dit donc que les Turcs s'étant emparez du ravelin, ou pour mieux dire d'une petite demi lune de rien, dreſſérent deſſus un cavalier qui dominoit ſur les défenſes du corps du château, *d'où ils découvroient tout ce qui ſe paſſoit; & après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la mouſquéterie, ils empêchoient les ſoldats d'approcher du parapet: pour pénétrer juſques-là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées, & un ſouterrain qui y aboutiſſoit. Le Bacha pour ruïner cette défenſe, fit avec des arbres, des antennes de vaiſſeau & de groſſes planches, conſtruire un pont ſi large que ſix hommes y pouvoient paſſer de front; & de peur que les Chrétiens pour le brûler ne jettaſſent deſſus des feux d'artifice, on le couvrit de terre juſqu'à une certaine hauteur. Par ce pont, & à la faveur du feu continel du ravelin, les Turcs pénétrérent juſqu'au parapet, s'y attachérent, & joignirent la ſappe à la mine.*

Par ce mot de *parapet* l'Auteur poli ſe rend inintelligible aux gens du métier. Si le pont eût été pouſſé juſqu'au parapet, où eſt-ce qu'on auroit pû ſapper & miner ? Il n'y avoit qu'à entrer dans le château par le pont même. S'il a pris le parapet pour la muraille, il ſe trompe ; il eût dû donc dire qu'ils pouſſérent un pont juſqu'au mur, qu'ils tâchérent de ſapper & de miner. Il faut qu'il ait conſulté quelque Auteur ignorant dans les choſes de la guerre, car l'on voit par ce qui ſuit qu'il y avoit une bréche en cet endroit ; que ce pont fut jetté ſur les débris de la muraille ; que les aſſiégez ſe retranchérent derriére, & qu'ayant fait une ſortie ils vinrent par le foſſé qui étoit ſec juſques ſous le pont, auquel ils mirent le feu. C'eſt ainſi qu'il eût dû s'expliquer pour ſe faire entendre, au lieu qu'on ne voit que ténébres dans tout ce récit. Après la priſe de Saint-Elme, les Turcs aſſiégérent la ville de Malthe, ou ce qu'on appelle l'Iſle, où ils ſe ſervirent d'un pont tout ſemblable au premier, qu'ils jettérent ſur la bréche, qui fut le ſujet d'une infinité de combats très-meurtriers. Les aſſiégez n'aiant pû venir à bout de le brûler & de le détruire, il fallut recourir au canon, qui le mit en piéces. Revenons à notre ſujet.

Cet aſſaut de Jotapat eſt un des plus célébres de l'antiquité. Le mépris de la mort & l'audace intrépide & furieuſe des deux partis ne m'étonnent point, tout cela ſe rencontre preſque par tout dans ces ſortes d'actions lorſque l'un combat pour la gloire, & l'autre pour ſa liberté ; nous y ſommes tout accoutumez, mais nous ne le ſommes pas dans ce qui eſt rare & peu ordinaire, c'eſt-à-dire, dans l'art & dans la conduite. Tout les deux ſe trouvent ici dans toute leur étendue, car on ne ſçauroit dire qui des deux Chefs eſt le plus habile, le plus prévoiant & le plus ruſé, l'un à attaquer & l'autre à ſe défendre. Heureux ces hommes à grands talens dans la défenſe des places ! heureux encore ces Capitaines fermes & réſolus dont le courage & l'audace concourent enſemble avec l'eſprit dans les entrepriſes les plus inſurmontables ; heureux enfin ces hommes, (ceci ſent la déclamation, qu'on me le paſſe,) qui ſe ſont vûs à la tête d'une milice patiente & courageuſe, & prête à tout faire ; fondement ſûr & inébranlable ſur lequel ils ont élevé leur gloire & tout ce que l'art pouvoit inventer & leur inſpirer de grand & de beau pour la conduite des entrepriſes extraordinaires, ou contre ces ſortes d'entrepriſes.

Les Romains trouvérent ce courage & cette patience dans

ceux de Jotapat, mais ils ne s'imaginérent jamais d'y rencontrer dans toute ſon étendue cet art dont ils ſe croioient ſeuls en poſſeſſion. Ils mépriſérent cette valeur aveugle & furieuſe d'un peuple ſans art dans une partie de la guerre qui exige tout ce qu'il a de plus fin & de plus achevé; fiers de tant de victoires remportées, ç'eût été trop s'abaiſſer que d'attaquer un peuple révolté par un ſiége en forme; ils leur préſentent l'eſcalade de toutes parts, ils trouvérent à qui parler. On remarqua un tel ordre & une telle vigueur dans les aſſaillis, que Veſpaſien s'apperçut bientôt que la retraite étoit néceſſaire, & qu'il la feroit ſonner fort ſouvent, s'il alloit ſi vîte contre un homme auſſi entendu & auſſi vigoureux que celui qui commandoit dans la place. Il l'aſſiégea dans les formes, il fit bréche en pluſieurs endroits, & tous ſes aſſauts allérent à rien, puiſque la ville fut priſe par l'avis d'un traître, & non par aſſaut.

Le ſiége de Jotapat rendit les Romains plus ſages & plus circonſpects à celui de Jéruſalem; ils craignirent d'y rencontrer un autre Joſéphe, ce qui fit qu'ils allérent un peu moins vîte. Ils y trouvérent la même patience, & quelque choſe au-delà du courage & de l'intrépidité, la témérité & la fureur tout enſemble, mais non pas le même art & la même conduite dans ceux qui la défendirent. S'ils euſſent connu leurs forces & leurs avantages, les Romains n'euſſent pas ſeulement manqué leur coup; mais je poſe en fait qu'il ne fût pas reſté un ſeul des aſſiégeans pour porter à Rome la nouvelle de leur défaite & de leur honte. Car les Juifs ne ſurpaſſoient pas ſeulement leurs ennemis en nombre de combattans, mais encore par l'audace & par le courage; mais l'ignorance des Chefs étoit ſi craſſe & ſi profonde, que je ne penſe pas qu'il ſe ſoit jamais rien vû de ſemblable.

Ils firent un très-grand nombre de ſorties ſi fortes & ſi vigoureuſes, que s'ils avoient donné tous enſemble & dans un meilleur ordre, les Romains euſſent infailliblement abandonné le ſiége dès la premiére, & ne fuſſent plus revenus. Quant aux aſſauts qu'ils ſoutinrent, comme ils combattoient dans des lieux étroits & avantageux, les Romains furent ſouvent repouſſez. Joſéphe entre peu dans le détail de ces actions; mais l'on voit que l'on combattoit ſur une très-grande profondeur, & ſur peu de front de part & d'autre.

L'aſſaut qui ſe donna à la porte du Temple, car il falloit que l'on eût fait bréche de ce côté-là, mérite d'être rapporté.

Joſéphe entre dans un détail aſſez circonſtancié de cette action, qui dura toute la nuit & une partie du jour. On voit l'ordre ſur lequel l'on combattit, & cela ſe remarque par tout, & cet ordre n'eſt autre choſe que la colonne, une maſſe d'hommes ſerrée & condenſée. Ecoutons Joſéphe habillé à la françoiſe. *Les dards & les fléches étant inutiles, tant ils étoient proches les uns des autres*, dit l'Auteur Juif, *ce furieux combat ſe faiſoit à coups d'épées; & parce qu'un eſpace ſi étroit ne leur permettoit pas de garder leurs rangs, ils ſe méloient ſans ſe reconnoître, ni ſe diſcerner par leur langage au milieu d'un bruit auſſi confus qu'étoit celui dont tant de cris qui s'élevoient de part & d'autre rempliſſoient l'air, & chacun des deux partis augmentoit ou diminuoit de cœur ſelon l'avantage ou le déſavantage qu'il avoit. Ainſi comme on ne pouvoit combattre qu'en marchant ſur des corps morts & ſur des armes, & qu'il n'y avoit point d'eſpace ni pour s'enfuir ni pour pourſuivre, on n'avançoit ou l'on ne reculoit que ſelon que l'on contraignoit ſon ennemi de céder, ou que l'on étoit contraint par lui. Seulement que c'étoit un flux & un reflux perpétuel, dans la néceſſité où ceux qui étoient aux premiers rangs ſe trouvoient de tuer ou d'être tuez, parce que ceux qui les ſuivoient les preſſoient ſi fort qu'il ne reſtoit entr'eux aucun intervalle. Le combat ſe maintint avec cette même chaleur depuis la neuviéme heure de la nuit juſqu'à la ſeptiéme heure du jour, qui ſont dix heures.*

ARTICLE XXXVI.

Suite de l'Article précédent.

DE toutes les méthodes de combattre, celle qui nous met dans l'abſolue néceſſité de joindre l'ennemi & d'en venir promtement aux priſes ſans regarder derriére ſoi, eſt ſans doute celle qu'on doit préférer à toute autre. Cela ſe remarque dans les combats de défilez, l'ordre naît de la ſituation, & cette ſituation comme la nature du combat qu'on n'obſerve guéres, eût dû nous faire comprendre que la force de l'Infanterie eſt toute dans la profondeur de ſes files, dans la preſſion des rangs, dans l'abord de l'ennemi, & dans la peſanteur du choc. Les aſſauts nous conduiſent à cette méthode, comme les défilez & les ſituations étranglées qui nous réduiſent à combattre ſur un petit front & ſur une grande profondeur. Les

Digitized by Google

Anciens connoiſſoient fort bien que cette méthode étoit la meilleure, auſſi la pratiquoient-ils. Mais à l'égard des aſſauts, il attaquoient ſur un ſi grand nombre de rangs ſi preſſez & ſi ſerrez, qu'à peine voioit-on le fond de cette maſſe énorme d'infanterie. On peut juger ſi ces ſortes de corps ainſi rangez étoient une choſe aiſée à diſſoudre ; mais comme les aſſiégez leur oppoſoient la même méthode, & que l'avantage des lieux militoit pour eux, il ne faut pas s'étonner ſi après un combat très-long & très-obſtiné ils étoient ſouvent repouſſez, autant par cet avantage que par une infinité d'autres que nous rapporterons dans le Traité de la Défenſe des Places.

D'où vient que nous n'obſervons pas dans nos aſſauts, ſoit dans l'attaque, ſoit dans la défenſe, une ſi ſçavante méthode ? Je répondrai là-deſſus tout au contraire de ce que M. de Fontenelle penſe dans ſes digreſſions ſur les Anciens & ſur les Modernes, que les hommes étoient plus grands & les arbres plus gros & plus fleuris en ce tems-là qu'ils ne le ſont en celui-ci. Du moins me l'accordera-t-il à l'égard de certains arts & certaines ſciences, car je reconnois avec lui qu'en pluſieurs autres nous ſommes infiniment au-deſſus d'eux.

Les aſſauts preſque continuels & coup ſur coup redoublez aux attaques du château Saint-Elme, du bourg & de l'Iſle, au ſiége de Malthe par les Turcs, ſont dignes de l'intelligence & de la vertu antique. Je ne vois rien de plus beau & de plus admirable que ce ſiége célébre, ni rien qui faſſe mieux connoître combien on devient courageux, hardi & entreprenant lorſqu'on eſt animé par l'averſion naturelle que l'on a pour les ennemis de ſa créance ; machine qui remue & qui agit plus puiſſamment ſur le cœur des hommes, que ne fait celle de la liberté ou de l'honneur, objet trop délié pour des ſoldats.

L'Abbé de Vertot s'eſt ſurpaſſé dans la deſcription de ce ſiége. Il n'a manqué à cet illuſtre Ecrivain, pour la rendre plus intéreſſante dans la plûpart des faits qu'il rapporte, que l'expérience du métier, qui ne l'eût pas peu aidé à débrouiller les ténébres des Auteurs qu'il copie, dont la plûpart étoient fort ignorans dans les choſes de la guerre. Son éloquence & la beauté de ſon ſtile, ne laiſſent preſque rien appercevoir de ce qui manque pour ſe faire bien entendre. Je trouverai l'occaſion dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage, de citer quelques endroits remarquables d'un ſiége ſi mémorable, où il ſera aiſé de comprendre qu'il eſt infiniment au-deſſus de celui de Rhodes,

où Mahomet II. échoua, & dont Soliman II. vit la fin. Ce ſiége eſt une preuve manifeſte de la vérité de cette maxime, que la force des places conſiſte bien moins dans celle de ſes murailles & dans le nombre des troupes qui la défendent, que dans leur audace & la bonne conduite d'un Gouverneur. Une ville comme Menin entre les mains d'un homme tel que le Grand-Maître la Valette, eût vû la fin d'une armée innombrable ſans voir celle des aſſiégez.

L'éxemple du dernier aſſaut de Jotapat, & celui du Temple de Jéruſalem, comme la plûpart des autres qui furent donnez dans ce fameux ſiége, ſont des faits qu'on ne révoque point en doute à l'égard de la colonne d'aſſaut. Il eſt toujours bon, & cela eſt dans les régles de la guerre, de réduire le ſoldat à la néceſſité d'être plus brave qu'il ne voudroit: car lors qu'une maniére d'attaquer & de ſe défendre nous met dans cette néceſſité de vaincre ou de mourir à la peine, & que nous nous appercevons que cela ne peut être autrement, nous nous y accoutumons, & nous ne le trouvons plus étrange; alors nous redoublons de force & d'ardeur, ce qui produit ces efforts & ces ſecouſſes violentes & impétueuſes, qui viennent bien moins de nous que de la diſpoſition ſur laquelle nous combattons: car l'on remarque que les nations les plus flegmatiques & les plus peſantes, quoique braves & fermes dans le combat, telles que celles du Nord, ne ſont guéres moins vives, moins ardentes & moins violentes dans un aſſaut, ou dans toute autre affaire où il eſt beſoin de combattre dans des lieux étroits, que celles qui ſont naturellement vives & impétueuſes, dans quel ordre & quelle ſituation de païs qu'elles combattent. Tels ſont les François, contre leſquels le flegme le plus allumé & le plus bouillant des nations qui les environnent, n'eſt rien en comparaiſon de la bile enflammée qui les emporte contre l'ennemi.

Les peuples de l'Aſie combattoient dans les aſſauts ſur les mêmes principes que les Grecs. Il ne faut pas douter que ceux-ci n'aient tout pris des premiers, non parce qu'ils ſont plus anciens, cela ne prouveroit rien; mais parce que nous le voions dans les ſiéges dont l'Ecriture parle longtems avant que l'on parlât des Grecs dans le monde. Ils ne firent que perfectionner, mais cette perfection n'alla guéres loin à l'égard des ſiéges, & je ne ſçai ſi elle ne ſortit pas toute parfaite de la tête des Aſiatiques. Mais quant à l'inſulte des bréches, ils ne combattoient

pas

pas ſeulement en colonne, ou en phalange doublée ou quadruplée, mais ils formoient encore la tortue dans les aſſauts. Cette maniére de combattre regarde directement le ſujet que je traite. La plûpart des gens de guerre qui liſent la connoiſſent; mais les autres qui ne liſent point ou peu, ne la ſçavent point, & ceux-ci ſont en très-grand nombre. J'en ai parlé dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*: mais combien s'en trouve-t-il qui ne l'ont pas lû? Voici ce que c'eſt.

Il y avoit deux ſortes de tortues, la ſimple & la ſurmontée. Une cohorte ou pluſieurs enſemble, & quelquefois la légion toute entiére, comme cela ſe remarque dans l'aſſaut de Crémone, marchoit ſerrée & ſur une très-grande profondeur droit aux murailles de la ville, lorſqu'elles n'étoient pas fort élevées, les rangs & les files tellement ſerrez & condenſez, qu'à peine les ſoldats pouvoient-ils ſe remuer. Ils avoient tous leurs boucliers ſur la tête, excepté ceux des flancs & de tête, qui ſe couvroient de leurs boucliers contre les traits & les pierres lancées des ouvrages qui les voioient de flanc ou de front, ce qui formoit comme un toît, tant ils étoient joints enſemble. Cette tortue d'hommes, que j'appelle ſimple, alloit juſqu'au pied du rempart, ſappoit le mur, ou montoit deſſus par le moien des échelles qu'on appliquoit contre. Lorſque le rempart ou le retranchement étoit haut, on ſe ſervoit de la ſurmontée: je l'appelle ainſi pour la diſtinguer de l'autre. Dans la double ou la ſurmontée, la premiére tortue étoit ſuivie d'une ſeconde; les ſoldats, qui compoſoient celle-ci, grimpoient ſur les épaules de leurs camarades ou ſur leurs boucliers; ce qu'ils faiſoient aſſez aiſément, parce que les ſerre-files ou le dernier rang étoient un genouil à terre: l'autre qui le précédoit un peu plus élevé, ainſi des uns aux autres juſqu'aux chefs de file ou le premier rang, qui reſtoit debout; ce qui formoit comme un glacis, & ſe relevoient d'un ſeul tems & tous enſemble au premier ſignal. Cette ſeconde tortue, portée ſur les boucliers des autres, faiſoit comme un ſecond étage aux aſſaillans, dont le premier ſervoit comme de plancher mobile, qui en ſe relevant facilitoit le moien aux ſoldats de franchir le mur ou le retranchement, pour en venir aux priſes contre ceux qui le défendoient.

La tortue de l'inſulte de Crémone eſt célébre dans l'Hiſtoire. Antoine, dans ſa retraite contre les Parthes, eſt je penſe

le premier qui forma la tortue de toute ſon infanterie en bataille ; pour ſe garantir de leurs fléches, il leur préſenta comme un toît ſur lequel elles ne faiſoient que gliſſer, ce qui ſauva l'infanterie Romaine contre cette grêle de fléches qu'ils faiſoient pleuvoir ſur leurs boucliers.

Voilà notre affaire inſtruite auſſi bien qu'elle ſçauroit l'être ; mais pour agir & combattre de cette façon, ſoit dans l'inſulte des bréches ou autrement, il falloit qu'on ſe ſervît de l'épée, & non du *pilum*, qui étoit ſelon Polybe une arme de longueur ſemblable non à nos pertuiſannes, mais à celle que j'ai propoſée dans mon Traité de la Colonne. Il eſt certain que les Romains attaquoient dans ces ſortes d'actions avec l'épée & le bouclier, & cette arme étoit la ſeule propre pour les corps qui combattoient rangez de la ſorte dans un aſſaut, & infiniment plus avantageuſe que les longues qui deviennent inutiles, lorſqu'on en a gagné le fort ; ce qui n'étoit pas mal aiſé, non-ſeulement parce que les ſoldats étoient armez de toutes piéces, mais encore parce que ceux des premiers rangs étoient ſi preſſez par ceux qui les ſuivoient, qu'ils étoient emportez contre l'ennemi, & au travers des piques & des pertuiſannes malgré qu'ils en euſſent.

Les Grecs n'ont pas toujours eu leurs piques favorites dans l'attaque ou la défenſe des bréches ; ils combattoient le plus ſouvent avec le bouclier & l'épée, qui n'étoit guéres plus longue que celle des Romains. Les Lacédémoniens en portoient de plus courtes que les autres Grecs : témoin celui qui demandoit à Agéſilas pourquoi les Lacédémoniens portoient de ſi courtes épées ? Pour joindre de plus près l'ennemi, lui répondit-il.

C'étoit avec ces ſortes d'armes, & rarement avec celles de longueur, que les Anciens attaquoient ou ſe défendoient contre l'inſulte des bréches. La plûpart de leurs Hiſtoriens qui n'étoient pas militaires, confondent ſouvent les aſſauts avec les eſcalades en parlant des places dont on inſulte les garniſons ; ce qui produit une infinité d'idées confuſes dans la tête des gens du métier, qui cherchent par tout la bréche ſans la trouver : car l'on ne ſe ſert du terme d'*aſſaut* que lorſque la place eſt ouverte. D'Ablancourt, dont le ſtile eſt tout militaire, ne fait aucune diſtinction entre les aſſauts & les eſcalades dans ſes traductions, & les autres à ſon imitation, com-

me ceux qui ont écrit avant lui. Vaugelas tombe dans le même défaut dans ſon Quinte-Curſe. Celui-là nous ſemble beaucoup moins excuſable qu'aucun autre, parce qu'il a mis trente ans à compoſer ou à corriger ſon Hiſtoire ; nous le ſerions infiniment moins que lui, ſi nous tombions dans ce défaut.

Polybe nous annonce lui-même, comme je l'ai dit plus d'une fois, que ſes deux premiers Livres n'étoient qu'une introduction à ſa grande Hiſtoire, ce qui fait qu'il paſſe très-légérement ſur une infinité de choſes très-importantes ; nous n'y trouvons pas à redire, nous ne le blâmons pas même lorſqu'il s'étend beaucoup ſur certains faits dignes de remarque, & qu'il ſort par-là du plan qu'il s'étoit d'abord propoſé. Le ſiége de Lilybée, dont nous ne ſçaurions rien ſans lui, peut être mis au nombre de ces faits ; mais puiſqu'il s'étoit engagé de le décrire avec toute l'éxactitude d'un homme du métier, & qu'il entre dans toutes les circonſtances des ſorties des aſſiégez, pouvoit-il s'empêcher de parler des aſſauts ſans manquer aux loix inviolables de l'Hiſtoire ? Ces ſortes d'actions n'intéreſſent & n'inſtruiſent pas moins que les autres, & cependant il n'en dit pas un mot.

J'ai encore un reproche à lui faire. D'où vient qu'il ne fait qu'indiquer, ou qu'il ne dit preſque rien du ſiége de Sagonte ? Eſt-il moins célébre & moins mémorable que l'autre ? Il s'en faut bien qu'il le ſoit moins, il l'eſt même beaucoup plus à bien des égards, autant par l'obſtination, le courage & l'intelligence des aſſiégez, que par l'étrange & déſeſpérée réſolution qu'ils prirent de ſe brûler tous avec leur ville, & ce qu'ils avoient de plus précieux, plutôt que de ſe ſoumettre à leur vainqueur : car ils ſoutinrent huit mois d'un ſiége dans les formes contre toute la puiſſance de Carthage, & à la honte du nom Romain. Je ne vois rien dans l'Hiſtoire qui puiſſe égaler l'audace intrépide & la conduite admirable de ces gens-là. Les aſſauts, qu'ils ſoutinrent, ſont d'autant plus ſurprenans, que les aſſiégeans ne firent qu'une bréche de tout le front de l'attaque : c'eſt Tite-Live qui nous l'apprend ; bien qu'ils y montaſſent en bataille, ils furent toujours repouſſez, & ſouvent juſques dans leur camp ; & quoique leur foibleſſe ne leur permît plus de la ſoutenir, ils ſe retranchérent juſques dans le cœur de leur ville, qui devenoit toujours plus petite, & leur courage toujours plus grand. Il fallut recommencer ſur

nouveaux frais, & livrer de nouveaux combats contre des gens à qui le déſeſpoir & le déſir de ſe conſerver libres faiſoient trouver à chaque pas qu'ils faiſoient en arriére mille obſtacles & mille chicanes à leur oppoſer, ſans que les aſſiégeans en viſſent le bout, tant le mépris de la mort, qui nous laiſſe toujours l'eſprit libre, eſt ingénieux & fécond en expédiens & en réſolutions extraordinaires. Bien que toutes ces actions fuſſent grandes, & que ce fût le plus beau champ qu'un Hiſtorien, tel qûe le nôtre, pût cultiver pour la poſtérité la plus reculée, il le laiſſe pourtant en friche & tout à nû. S'il n'eût rapporté des événemens de Lilybée que ce qu'il nous apprend de Sagonte, nous ne le trouverions pas ſi étrange: encore ne ſçai-je s'il pourroit ſe garantir du blâme d'avoir écarté tout ce qu'il y a de grand & de merveilleux dans ce ſiége. Il ſçavoit bien lui-même que ce n'étoit pas une fable, mais un fait public & connu de tout le monde, & certifié d'une infinité de gens qui en avoient été les témoins, & qui vivoient encore; & ce fait, que Polybe néglige, eſt un des plus grands événemens & la premiére époque de l'Hiſtoire qu'il décrit; n'eſt-ce pas la déparer que de lui ôter les plumes qui ornent ſa tête? Car c'eſt la déparer que de négliger d'entrer dans le détail d'un ſiége mémorable, qui fut l'occaſion ou le principe d'une guerre ſi pleine d'événemens extraordinaires. Cette faute n'eſt ni pardonnable ni ſupportable. En effet Sagonte ouvre la ſcéne de la ſeconde Punique, & c'eſt par cette guerre, comme je l'ai déja dit, que notre Auteur commence ſon Hiſtoire, c'eſt-à-dire dès le milieu de ſon ſecond Livre, & ſi l'on y prend bien garde dès la premiére Punique: car il rapporte celle-ci dans toute ſon étendue & dans preſque toutes ſes circonſtances, comme celle des ſoldats rébelles d'Afrique.

Végéce traite des aſſauts, mais d'une maniére ſi vague, ſi ſuperficielle, qu'on voit bien qu'il n'avoit nulle expérience, ni la moindre connoiſſance de cette partie de la guerre. Mais eſt-il le ſeul des Anciens dogmatiques qui nous reſtent, qui en ait parlé d'une maniére un peu ſupportable? Les nôtres ont fait pis que tout cela, car ils n'en ont pas dit un ſeul mot, ou fort peu de choſe, & ce peu de choſe nous le devons à Montécuculi, qui n'a pas cru devoir s'y arrêter, quoique cet Auteur ſoit très-méthodique. J'aurois mille choſes encore à dire ſur les aſſauts des Anciens, ſi nous ne réſervions d'en

parler en ſon lieu dans la défenſe ; parce que ces matiéres ont tant de liaiſon l'une avec l'autre, que nous avons cru devoir les renvoier à la défenſe, où nous allons paſſer ; comme il eſt difficile de les ſéparer ſans y laiſſer quelque obſcurité, ainſi que les autres qui peuvent avoir quelque rapport enſemble, nous ne ſçaurions nous empêcher de mêler quelquefois les mêmes matiéres enſemble, mais dans des cas différens de ceux que nous pourrons avoir traité dans cette premiére Partie.

Fin du ſecond Tome.

TABLE DES ARTICLES

Du Traité de l'Attaque des Places des Anciens.

ARTICLE PREMIER. *Il y a moins d'art & de ſcience dans l'attaque que dans la défenſe des Places,* page 163.
ARTICLE II. *Différentes méthodes des Anciens dans l'art de prendre les Places.* 167.
ARTICLE III. *L'inveſtiture des Anciens, leurs lignes de circonvallation & de contrevallation.* 169.
ARTICLE IV. *Les Grecs & les Romains n'ont pas beaucoup enchéri ſur les nations de l'Aſie à l'égard des lignes de circonvallation & de contrevallation.* 175.
ARTICLE V. *Lignes environnantes de Lilybée, de Numance & de Perouſe. Réflexions critiques ſur ces travaux.* 182.
ARTICLE VI. *Blocus d'Alexia. Les Commentateurs de Céſar n'ont preſque rien connu dans la deſcription de ce ſiége.* 187.
ARTICLE VII. *Des approches des Anciens du camp au corps de la place. Tranchées connues, & pratiquées dans leurs ſiéges.* 194.
ARTICLE VIII. *Preuves que les Anciens alloient par tranchées du camp au corps de la place.* 196.
ARTICLE IX. *On achéve de démontrer les approches que faiſoient les Anciens du camp à leurs batteries. Paralléles découvertes.* 201.
ARTICLE X. *Que les Commentateurs ont cru fauſſement que l'Agger ne ſignifioit autre choſe qu'une terraſſe, ou un cavalier. Obſervations ſur ces ſortes d'ouvrages.* 210.
ARTICLE XI. *Quelle étoit la méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs cavaliers. Exemples remarquables de ces ſortes d'ouvrages.* 216.
ARTICLE XII. *Les Anciens avoient différentes méthodes pour le paſſage, ou l'abord du foſſé des places aſſiégées.* 230.
ARTICLE XIII. *Machines d'approches, de ſappe & de comblement. Galerie de Céſar au ſiége de Marſeille.* 240.
ARTICLE XIV. *Des tours mobiles, leur ſtructure & leur hauteur.* 252.

Digitized by Google

ARTICLE XIV. *Tours à ponts & à beliers, leur deſcription & leur uſage.* 263.

ARTICLE XV. *Quelles pouvoient être les forces mouvantes des tours & des tortues beliéres des Anciens.* 270.

ARTICLE XVI. Polyſpaſte *de Vitruve. Erreur de cet Auteur touchant les tours à corridors. Tour de pierre tranſportée d'un lieu à un autre. Quelles pouvoient être les forces agiſſantes de cette tour.* 278.

ARTICLE XVII. *Du belier ſuſpendu. On en ignore l'origine.* 283.

ARTICLE XVIII. *Exemples de certains beliers d'une groſſeur extraordinaire. Sentiment de l'Auteur ſur ces maſſes ſurprenantes.* 292.

ARTICLE XIX. *Du belier non ſuſpendu, ſa deſcription & ſes forces mouvantes.* 297.

ARTICLE XX. *La catapulte & la baliſte. Antiquité de ces deux machines. Ce qu'on penſe de leur origine. En uſage chez les Hébreux longtems avant les Grecs.* 309.

ARTICLE XXI. *Raiſons qui peuvent avoir cauſé les variations des Auteurs anciens ſur la baliſte & la catapulte, qu'ils confondent enſemble. Que tous les Auteurs ſont unanimes à l'égard des forces mouvantes de ces deux machines.* 313.

ARTICLE XXII. *De la catapulte, ſa ſtructure & ſes proportions. Les forces agiſſantes de cette machine, & la maniére de la bander.* 324.

ARTICLE XXIII. *De la baliſte, ſa deſcription & le principe de ſon mouvement. Du poids des pierres de la catapulte, de la groſſeur & de la longueur des traits de la baliſte ſelon la grandeur du diamétre des chapiteaux de ces deux machines.* 336.

ARTICLE XXIV. *Méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs batteries de baliſtes & de catapultes. Qu'elles n'étoient point différentes des nôtres de canons & de mortiers. Preuves tirées de la Colonne Trajane.* 341.

ARTICLE XXV. *Que les Anciens ne nous ont point impoſé à l'égard de leurs machines de guerre, qu'elles ſont vraies & inconteſtables. Quelques obſervations ſur la baliſte. Effets ſurprenans de cette machine.* 348.

ARTICLE XXVI. *Le principe du mouvement d'une machine étant connu & démontré, on juge de ſes effets par la puiſſance connue de ceux de la catapulte. Qu'ils n'ont rien de fort merveilleux par rapport à cette puiſſance.* 359.

ARTICLE XXVII. *Qu'il n'y a guéres plus de deux ſiécles que les*

catapultes étoient en uſage dans la défenſe des places. Exemples des prodigieux effets de cette machine. 371.

ARTICLE XXVIII. *Que les catapultes ſont d'une plus grande utilité pour le jet des bombes & des pierres, que nos mortiers de toute eſpéce.* 379.

ARTICLE XXIX. *Des galeries ſouterraines ou conduits de mines des Anciens juſques ſous les tours de la place aſſiégée. Quelle étoit leur méthode pour les ruiner & les renverſer par la ſappe. Des contregaleries des aſſiégez, & de leurs ſappes ſous les ouvrages des aſſiégez.* 382.

ARTICLE XXX. *Des mines & des contremines des aſſiégez, de celles des aſſiégeans. Divers artifices des premiers pour chaſſer les ſeconds de leurs mines. Rencontre des mineurs, combats ſouterrains. Mines fauſſes & ſimulées des aſſiégeans.* 397.

ARTICLE XXXI. *Méthode des Anciens dans leurs ſorties. Qu'elles étoient toujours groſſes, vigoureuſes, & faites à propos.* 407.

ARTICLE XXXII. *Que les ſorties qui ſe font de nuit ſont les plus favorables & les plus ſûres.* 420.

ARTICLE XXXIII. *Réflexions ſur les actions & les ſorties nocturnes. Exemples des ſorties générales des Anciens. Leur méthode dans la maniére d'y réſiſter. Qu'on combattoit de part & d'autre ſur un petit front, & ſur une très-grande profondeur.* 431.

ARTICLE XXXIV. *Des aſſauts des Anciens. Diſpoſitions & précautions des aſſiégeans, celles des aſſiégez ſur la bréche & dans l'intérieur de la place.* 445.

ARTICLE XXXV. *Précautions des Anciens dans l'inſulte des bréches, exemples remarquables de ces ſortes d'entrepriſes.* 456.

ARTICLE XXXVI. *Suite de l'Article précédent.* 464.

TABLE

TABLE
DU TRAITÉ
DE LA COLONNE.

A.

Acies, ſes différentes ſignifications, *page* lvj.

Aléxandre le Grand ſort d'un défilé dangereux en mettant ſa phalange à 120. hommes de hauteur, xlj.

Allemans combattoient en phalange coupée comme les Gaulois, xxxj.

Ammien Marcellin, ce que c'étoit que la tête de porc, ſelon cet Auteur, xxxviij.

Armes de longueur, néceſſaires dans la Colonne, lxxiij.

Arrien cité, xlj.

Arſaces, le Coin dont il ſe ſervit contre Antiochus Roi de Lydie, étoit une Colonne, lv.

B.

Bataille d'Oldendorp, xxxv. de Witte-Wéyr, xxxvj. de Hulſt, *la même*. de Léipzig, *la même*. de Nemée, *la même*. de Mantinée, lxj. de Lutzeo, lxiij. de Caſſilin, lxxvj. de Courtrai, *la même*. de Ravenne, lxxviij.

Bataille de biais, ce que c'étoit chez les Anciens, lviij.

Bataillons à la queue les uns des autres, avec une diſtance entre les corps, ou joints enſemble pour faire un quarré long. Ordres mauvais, & qu'on ne peut comparer à la Colonne, xxvj. & xxvij.

Briſſac. (*M. le Maréchal de*) Stratagême dont il ſe ſervit à la bataille de Santia, lxxviij.

C.

Caron, ſon feu n'eſt redoutable qu'aux Corps qui reſtent fixes, xlviij.

Carle Manteue, Capitaine Vénitien, défait 30000 Spahis dans le Frioul, xxxiij.

Carmignole, Général de Viſconti Duc de Milan, ſtratagême dont il ſe ſervit dans une bataille contre les Suiſſes, lxxvj.

Céſar, la Colonne lui étoit inconnue, liij.

Cléombrote, Roi de Lacédémone, ſon ordre de bataille à Leuctres, lviij. Ses fautes, lx.

Colonne, ce que c'eſt, ix. De quoi elle eſt formée, *la même*. Sur combien de files elle doit être, *la même*. Elle doit être partagée en pluſieurs ſections, *la même*. Rang des Officiers dans la Colonne, x. La place des grenadiers, *la même*. Pourquoi on ne les met pas à la tête, *la même*. Elle doit être compoſée des plus braves régimens de l'armée, xj. Il faut la diviſer en deux manches, leſquelles il eſt bon de partager encore en pluſieurs diviſions, *la même*. Utilité de ces diviſions, xij. En quoi conſiſte ſa force, *la même*. Le feu par diviſions ne lui eſt pas propre, *la même*. Elle gît toute en action, *la même*. Combien elle eſt ſupérieure au bataillon quarré, xiij. Ses angles ne donnent aucune priſe, *la même*. Difficulté de l'attaquer, *la même*. Toujours redoutable quoiqu'inveſtie par un corps plus nombreux, xiv. Ses propriétez naturelles, *la même*. Plaines ou défilez, par tout également formidable, *la même*. Nulle foibleſſe dans ſes côtez, *la même*. 4000. hommes rangez ſur quatre colonnes, réſiſteront à une force quadruple. Ils ſont même en état de l'attaquer, xxj. Preuves de cette vérité, & réponſes aux objections, xxij. *& ſuivantes*. Rien de plus aiſé que de former la Colonne, xxvj. Ses avantages, xliij. Elle ſouffre moins du feu que tout autre ordre, xlviij. & xlix. De quelle utilité dans les lieux reſſerrez, xlix. Avec cet ordre on perd moins de monde que dans la méthode ordinaire, ſuppoſant même que l'on s'en ſerve de part & d'autre, l. *& ſuivantes*. Commandemens pour la former, lxix.

Compagnie des 300. chez les Thébains, lviij.

Corps de troupes, en quoi conſiſte ſa force,

vij. Les petits doivent être appuiez & convers par de plus gros, *la même.*
Cors de chaſſe, l'inſtrument qui fait le plus beau bruit de guerre, & dont il ſeroit bon de ſe ſervir pour les évolutions, lxxj.
Créſus combat en ordre quadrangulaire contre Cyrus, & perd la bataille, xx.
Cuneus dans Tacite, & ailleurs, ſignifie une cohorte, xxxj. La même chole qu'*Embolon*, xxxix.
Cuneus dans un défilé de montagnes, ſignifie plutôt une colonne qu'un triangle, lvj.

D.

Denis d'Halicarnaſſe, dans quel ordre, ſelon lui, les Romains battirent les Arunces, xl.
Dion, c'étoit en colonnes qu'il marcha contre Denis, lv.
Douai, ſecours de cette place propoſé par l'Auteur en 1710. lxxij.

E.

Elien, erreur de cet Ecrivain ſur l'*Embolon*, xxxj. Peut-être n'avoit-il jamais ſervi, xxxviij.
Embolon, ou *Cuneus*, ſon origine, xxix. Ce n'étoit apparemment autre choſe qu'un ou pluſieurs corps rangez ſur beaucoup de hauteur & peu de front, xxxj, xxxix, xlj.
Epaminondas n'a pas combattu en forme d'*Embolon* ou de *Coin* à Leuctres, xxxij, xl. Son ordre favori étoit la Colonne, lv.
Eſcadron Rhomboide d'Elien, ce qu'on en doit juger, xlij.
Evolution circulaire dans Xénophon, xxx. Quelle elle doit être, xxxvj. Elle n'eſt pas bonne que la hauteur ne ſoit triple à ſon front, *la même.*

F.

Fabien, Officier du régiment de Jacob, ce qu'il fit à la bataille de Ravenne pour rendre inutiles les piques des Eſpagnols, lxxix.
François I. ſa Tactique étoit différente de celle de Henri III. viij.
François, l'ardeur & l'abord de cette nation ſont des plus redoutables, lxxv. Foibleſſe de leurs armes en tout tems, xxxiv. & lxxvj.
Frontin, ſçavant homme de guerre, xxxvij.

G.

Gaulcias, Roi des Taulantiens, enferme Alexandre dans un pas de montagnes, xlj.
Gorgidas, Auteur du régiment ſacré des Thébains, xj. Faute qu'il fit en mettant ce bataillon avec d'autres troupes qui ne le valoient pas, *la même.* Il eſt inſtituteur de la troupe ſacrée chez les Thébains, ſelon Polyen, lviij.
Guébriand (*M. le Maréchal de*) gagne la bataille de Hulſt.
Guſtave-Adolphe, les différentes évolutions qu'il inventa avant que de venir à la Colonne, xxxv. Son ordre de bataille à Lutzen, lxv.

H.

Henri III. n'avoit pas la même Tactique que François I. viij.
Henri IV. Sa Tactique autre que celle de ſes Prédéceſſeurs, viij.
Hollandois en petit nombre, mais rangez en Colonne, s'ouvrent un paſſage chez ceux de Bonne, xxviij.

I.

Iſidore, l'explication qu'il donne du *Cuneus*, xxxviij.

L.

Lacédémoniens vaincus à Leuctres, lix.
Leuctres, bataille de Leuctres donnée & gagnée par les Thébains contre les Lacédémoniens, ſous la conduite d'Epaminondas, lvij.
Limigantes battus par Conſtantius, ce que c'étoit que ce peuple, xxxviij.
Lutzen, où Guſtave-Adolphe gagna une bataille célébre contre les Impériaux, & où il fut tué, lxiij.

M.

Mantinée, Analyſe de la bataille donnée là & gagnée par Epaminondas ſur les Lacédémoniens, lxij. *& ſuiv.*
Mérian, Auteur du *Theatrum Europæum*, lxiij. *& ailleurs.*
Montécuculi, ſon ſentiment ſur la pique, lxxiv.

N.

Naſſau (*Louis Guillaume de*) ſa deſcription de la bataille de Zama, liij.
Nation Françoiſe, dans un combat veut aborder l'ennemi, xij.
Nodus, évolution dans Iſidore, xxxviij.
Noue (*la*) célébre Officier d'Infanterie, combien il faiſoit cas de la pique, lxxvj.

O

Ordre oblique, le plus à craindre & le plus ruſé de tous, lviij.

Ordre quadrangulaire, ſes déſavantages, xvj. Abandonné par Xénophon dans la retraite des dix mille, xvij. 3600. hommes rangez en quarré plus foibles qu'une Colonne de 1000. *la même*. Cet ordre, cauſe de la défaite de Craſſus par les Parthes, xix. L'embarras où il eſt dans une retraite, xxj.

Orléans (*M. le Duc d'*) ſurpris en voiant l'ordre de bataille qu'Epaminondas ſuivit à Leuctres lorſque l'Auteur le lui préſenta, lix.

P.

Papenheim, Officier Général de l'Empereur dans la bataille de Lutzen, lxvij.

Patritius, Auteur militaire, s'eſt trompé ſur la ntioon d'*Emboion*, xxxj.

Phalange, la cauſe de ſa défaite par les Romains, fut la trop grande longueur de ſes piques, lxxv.

Pique, abſolument néceſſaire dans l'infanterie, lxxiij. Proſcrite très-mal à propos, lxxiv. Il y en avoit autrefois trop, un cinquiéme ſuffit, *la même*. Quelle longueur elle doit avoir, & comment elle doit être faite, *la même*. Quand l'on commença à s'en ſervir en France, & d'où elle y a paſſé, ſelon le P. Daniel, lxxv.

Polybe décrit mieux que perſonne la bataille de Zama, liij.

R.

Regulus ſe rangea en Colonne contre Xantippe, liv. Pourquoi il perdit la bataille, *la même*.

Romulus emploie la Colonne contre les Fidenates, liv.

S.

Schoulembourg, belle manœuvre de ce Général dans les plaines de Pologne, lvj.

Scipion combattit en Colonne à Zama, liij. Pour quelles raiſons, liv.

T.

Tactique, la partie de la ſcience militaire la plus ignorée, aiſée cependant à trouver, vj. La nôtre n'eſt fondée que ſur la routine, *la même* En quoi elle conſiſte, *la même*. C'eſt celle des Romains, *la même*. En quels cas elle eſt bonne, vij. Ses inconvéniens, *la même*.

Tambour, le ſon de cet inſtrument ne diſtingue pas aujourd'hui les évolutions, lxxij.

Teſtudo, chez les Latins, ſignifie différentes choſes, lvj.

Tête de Porc, évolution emploiée dans la bataille de Caſſilin contre Nuiſez, & mal repréſentée par le P. Daniel, xxxiv. & xxxvij. Ce que c'étoit, *la même* & xxxix. Comment elle ſe formoit ſelon Patritius, xl

Thébains gagnent la bataille de Leuctres, lvij.

Tortue d'hommes, ordre de bataille pratiqué par les Juifs, xxx.

Trajan, ſon ſiécle fut le dernier de la grandeur & de la vertu Romaine, xlij.

Triangle, il n'eſt parlé de cet ordre que dans Juſtiniani & Jovio, xxxij.

V.

Varron, quoique rangé en Colonne, perdit la bataille de Cannes, liv.

Villars, Auteur de Mémoires eſtimables; Hiſtorien du Maréchal de Briſſac, lxxvij.

Walſtein, Commandant de l'armée Impériale, battu à Lutzen, lxiv. Son ordre de bataille, *la même*, & lxv.

Weimar, (*M. le Duc de*) ce qu'il fit à la bataille de Lutzen, lxvij.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LE PREMIER LIVRE de Polybe.

AVERTISSEMENT.

Les matieres de cette Table étant traitées dans les Tomes premier & ſecond ; les chifres des pages qui ont raport au Tome ſecond, ſont précédez des deux lettres majuſcules II.

A.

Achéens. Guerre qu'ils firent aux Etoliens avec Philippe pére de Perſée, *page* 4.

Adherbal. Victoire qu'il remporte ſur le Conſul Publius, 206.

Adis. Bataille d'Adis gagnée par Régulus, 121.

Agathocles. Les Campaniens qui étoient à ſa ſolde, s'empatent de Meſſine, 10.

Agrigente, Ville de Sicile, eſt aſſiégée par les Romains, 40. Elle eſt priſe & pillée, 43.

Aléxon, Achéen, ſanve Lilybée en découvrant une conſpiration, 197. Engage les ſoldats mercénaires à demeurer fidéles aux Carthaginois, *la méme.*

Amilcar, après la bataille de Mile, tue trois mille hommes de l'armée Romaine, ſe retire en Sardaigne, où il eſt enveloppé par les Romains, perd quantité de vaiſſeaux, eſt pris par ſes gens, & puni d'une mort honteuſe, 78.

Amilcar commande l'aſle gauche des Carthaginois à Ecnome, 100. Stratagême dont il ſe ſert pour deſunir la flote ennemie, *la méme.* Eſt obligé de céder enfin, *la méme.*

Amilcar eſt rappellé d'Héraclée à Carthage, & il eſt fait troiſiéme Commandant, 120.

Amilcar Barcas eſt fait Général des Carthaginois, 226. Il va à Palerme & s'empare d'Eréte, *la méme.* Livre aux Romains une infinité de combats, 230. Aſſiége Eryce, 231. Réduit à rien tous les efforts des Romains, 232. Il l'emporta de beaucoup en conduite & en valeur ſur tous ceux qui commandérent en Sicile de la part des Romains, 250. Son intrépidité plus formidable aux Romains qu'une groſſe armée, 234. Le Sénat de Carthage remet tout en ſa diſpoſition, 240. Il dépêche des Ambaſſadeurs vers les Romains pour traiter d'alliance & de paix, *la méme.* Elle eſt acceptée, conditions de cette paix, *la méme.* Il ſe démet du commandement, II. 1. Il eſt élû en la place de Hannon, pour faire la guerre aux Rébelles, II. 20. Il fait lever le ſiége d'Utique, II. 22. Bel exploit de ce grand Capitaine, *la méme.* Il gagne une ſeconde bataille ſur les Rebelles, & fait quatre mille priſonniers, qu'il traite avec beaucoup d'indulgence, II. 52. Il ſert de ſi près les Rebelles, que la famine s'étant miſe dans leur camp, ils ſont contraints de ſe manger les uns les autres, II. 67. Il leur accorde la paix : mais ſe voiant trompez, ils reprennent les armes, & Amilcar les aiant enveloppez dans les détroits de la Hache, de quarante mille qu'ils ſont, aucun ne peut échaper, II. 68. Fait lever le ſiége de devant Carthage, gagne une bataille ſur Mathos, & par cette victoire met fin à la

Digitized by Google

guerre la plus cruelle dont on eût ouï parler, II. 70.
Annibal défend Agrigente, 42. Eſt réduit à l'extrémité, *la meme.* Sa retraite, 43. Il va imprudemment à la rencontre des Romains, & après la perte de pluſieurs vaiſſeaux, il ſe ſauve comme par miracle, 75. Il eſt défait à la journée de Mile, perd ſa galére & ſe ſauve dans une chaloupe, 76.
Annibal le Rhodien brave avec une ſeule galére toute la flote Romaine, & avertit le Sénat de Carthage de tout ce qui ſe paſſe au ſiége de Lilybée. 101. Eſt enfin pris, 102.
Annibal ſe met en mer pendant la nuit, & va à Drépane ſe joindre à Adherbal, 200. Il eſt pris par les rebelles au ſiége de Tunis, & pendu à la vûe de l'armée Carthaginoiſe, II. 68.
Annibal fils d'Amilcar va au ſecours de Lilybée avec cinquante vaiſſeaux, & entre dans le port à la vûe de l'armée Romaine, qui n'oſa l'attaquer. 198.
Antalcide fait la paix avec les Perſes, 7.
Antiochus & Ptolomée Philopator ſe déclarent la guerre pour la Syrie, 4.
Appius (*Claudius*) Conſul, eſt choiſi pour ſecourir Meſſine, 14. Il eſt reçu dans la ville, *la même.* Il bat les Carthaginois, délivre Meſſine, & met le ſiége devant Syracuſe, 16. Il hazarde une bataille, & la gagne, *la même.*
Aratus de Sycione a écrit une Hiſtoire, dont celle de Polybe fait la ſuite, 4.
Artémidore eſt élû Chef des Syracuſains avec Hiéron, 11.
Aſdrubal fils de Hannon, élû Commandant des troupes Carthaginoiſes, 119. Il va commander en Sicile, & entre dans Lilybée ſans aucun obſtacle, 187. Il perd la bataille de Palerme, 191.
Autarite, Chef des Gaulois révoltez, fait paſſer dans le Conſeil de guerre, contre les Carthaginois qui tomberoient en leur puiſſance, une loi dont la barbarie fait horreur, II. 55 & 56.

B.

Bataille de Leuctres, 7. de Mile, 76. d'Ecnome, 99. d'Adis, 121. de Tunis, 159. de Palerme, 191. de Drépane, 206. d'Egueſe, 234.
Bodde, Vice-Amital des Carthaginois, avec une eſcadre de vingt vaiſſeaux enveloppe celle des Romains, qui ſe rend, 75.
Boſtar élû avec Aſdrubal pour commander, 119.

C.

Campaniens, qui étoient à la ſolde d'Agathocles, ſurprennent Meſſine par trahiſon, 10.
Campanius (*Décius*) Chef des Romains, qui par trahiſon ſe rendirent maîtres de Rhége, 11.
Carthage eſt réduite à l'extrémité par Régulus, 121. Elle eſt aſſiégée par les ſoldats étrangers qui s'étoient révoltez contre elle, II. 65. & 70.
Carthaginois, tentative qu'ils font pour reprendre Meſſine, 14. Leurs préparatifs pour défendre la Sicile contre les Romains, 40. Sont défaits à la bataille de Mile, 76. Enveloppent Régulus à Tyndaride, & coulent à fond neuf de ſes vaiſſeaux, 97. Sous les ordres de Hannon, & d'Amilcar, ils s'oppoſent à Régulus, 98. Lui livrent bataille près d'Ecnome, & la perdent, 100. Fautes de leurs Généraux à Adis, 121. Ils prennent la réſolution de tout ſouffrir plutôt que de faire une honteuſe paix, 124. Ils lévent le ſiége d'Aſpis, 172. Sont défaits près d'Hermée par Emilius, 185. Fautes qu'ils commirent envers les ſoldats étrangers. II. 5. A quelles extrémitez il ſont réduits par les rebelles, II. 18.
Carthalon fond à l'improviſte ſur la flote Romaine, & répand la terreur dans leur camp, 214. Il va à la rencontre de la nouvelle flote Romaine, & l'empêche d'aborder au camp, 217. Se met à couvert de l'orage qui fait périr toute la flote ennemie, *la même.*
Cécilius Conſul, gagne la bataille de Paleme contre Aſdrubal, 191.
Corbeau, inſtrument de guerre pour accrocher les vaiſſeaux. Deſcription de cette machine, 75.
Cornelius (*Cn.*) Premiére expédition navale des Romains ſous les ordres de ce Conſul, 74. Il veut ſurprendre la ville des Lipariens, & il eſt pris lui-même avec toute ſon eſcadre, *la même.*
Claudius (*Publius*) marche à Drépane contre Adherbal, 105. Eſt défait, & prend la fuite, 208. Il eſt condamné à Rome à une groſſe amende, 207.

D.

Decius Campanus. Voiez *Campanius.*
Denis l'ancien, 7.
Diſcipline militaire, excellente parmi les Romains, 41.

Drépane (Bataille navale de) ou Publius eſt défait par Adherbal, 206.
Duillius (C.) Conſul défait les Carthaginois à la bataille de Mile, 76.

E.

Ecnome, (Bataille navale d') gagnée par les Romains, 99.
Egeſte aſſiégée par les Carthaginois, qui ſont contraints de lever le ſiége, 76.
Eguſe (Bataille navale d') gagnée par le Conſul Lutatius ſur Hannon, 234.
Emilius (M.) bat la flote des Carthaginois au promontoire d'Hermée, & prend cent quatorze vaiſſeaux avec leur équipage, 185.
Eryce, deſcription de cette place, 226.
Eryce, ville de Sicile, eſt ſurpriſe par le Conſul Junius, 220. Elle eſt aſſiégée par Amilcar, & défeudue pendant deux ans, 232.
Erycine (Venus) ainſi appellée, parce qu'elle avoit un Temple à Eryce, le plus magnifique de toute la Sicile, 220.
Etoliens, les Achéens avec Philippe leur font la guerre, 4.
Etrangers, embarras d'une armée compoſée de différentes nations, II 4.
Etrangers, les ſoldats étrangers à la ſolde des Carthaginois ſe révoltent & s'avancent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille hommes, II. 4. Leur inſolence, II. 5.
Etrangers, artifices de leurs Chefs pour affermir la révolte, II. 54. Ils font maſſacrer Geſcon, qui leur avoit toujours rendu de bons offices, & les ſept cens ſoldats qu'il commandoit, II. 55. Mettent le ſiége devant Carthage, II. 65. Réduits à ſe manger les uns les autres, ils demandent la paix, qui leur eſt accordée à condition que leurs Chefs reſteront dans le camp des Carthaginois, II. 67. Ils reprennent les armes, & envelopez de toutes parts dans les détroits de la Hache par l'armée d'Amilcar Barcas, de quarante mille qu'ils ſont, aucun ne peut échapet au vainqueur, II. 68. Mathos, le ſeul Chef qui leur reſte, rétablit un peu leurs affaires, par l'enlévement du quartier d'Annibal devant Tunis, *la même*. Ils en viennent à une bataille déciſive, qu'ils perdent, & qui met fin à la guerre, II. 70.

F.

Fabius, jugement que porte Polybe de cet Hiſtorien, 36.
Falſques, guerre qu'ils font aux Romains, 350.
Fulvius (Servius) commande l'armée navale des Romains avec Emilius, 185. Avantages que ces deux Conſuls remportent ſur les Carthaginois, *la même*.

G.

Gaulois, en quel tems ils s'emparérent de Rome, 7. Ils ſont ſouvent battus par les Romains, 10.
Geſcon, Gouverneur de Lilybée, renvoie en Afrique les ſoldats étrangers qui avoient ſervi en Sicile, II. 1. Expédient dont il ſe ſert, & que le Sénat de Carthage rend inutile, *la même*. Les rebelles le prennent pour arbitre de leurs différends avec Carthage, II. 6. Efforts qu'il fait pour ſauver ſa patrie de la fureur des ſoldats étrangers, 7. Il eſt jetté dans un cachot, II. 8. Il eſt maſſacré avec les ſept cens ſoldats qu'il commandoit, par l'armée des rébelles, II. 55.
Guerre ſociale, 4. d'Annibal, *la même*. de Sicile, 40. Réfléxions de Polybe ſur cette guerre, 249. Guerre civile entre les Romains & les Falſiques, 250. des rebelles d'Afrique, *la même*.

H.

Hannon après avoir mis en déroute les légions Romaines, hazarde une bataille, où il eſt défait, 43. Il commande l'aîle droite des Carthaginois à Ecnome, 100. Il harangue les ſoldats étrangers, & les mécontente, II. 4. Il eſt choiſi pour commander contre eux, II. 19. On lui ôte le commandement de l'armée, *la même*. Incapacité de ce Général, II. 20.
Hannon, Amiral des Carthaginois, perd la bataille d'Eguſe, 234.
Hiéron élû Chef des Syracuſains avec Artémidore. Ses belles qualitez. Eſt fait Préteur, 11. Il épouſe la fille de Leptinés, 12. Stratagême dont il ſe ſert pour ſe défaire des ſoldats étrangers, 13. Raiſons de cette conduite, *la même*. Il marche contre les Mamertins, les défait, eſt déclaré Roi, 13. Il fait alliance avec les Carthaginois, 14. Eſt vaincu par Appius, 16. Sa retraite, *la même*. Son éloge, 39. Il demande la paix au Conſul Octacilius qui la lui accorde, 39. Conditions de cette paix, *la même*. Il fait paſſer des vivres dans le camp des Romains, & leur fournit par-là les moiens de com-

Digitized by Google

tinuer la guerre, 42.
Hippone-Zaryte, ville d'Afrique, aſſiégée par Mathos, II. 18.
Hiſtoire. Rien de plus propre à notre inſtruction, 1. Il n'eſt pas de meilleure école pour apprendre à gouverner, *la même*. Elle nous aguerrit contre les caprices de la fortune, 2. Celle de la ſeconde guerre Punique par Polybe plus intéreſſante qu'aucune autre, *la même*. Les faits hiſtoriques n'ont commencé à former comme un corps qu'au tems où Polybe a commencé ſon Hiſtoire, 4. Utilité d'une Hiſtoire univerſelle, 6. Qualitez qu'il faut avoir pour bien écrire l'Hiſtoire, 37. La vérité combien eſſentielle à l'Hiſtoire, *la même*. Elle eſt l'école où il y a le plus à profiter pour les mœurs, 163.
Hiſtorien, qualitez d'un bon Hiſtorien, 36.

I.

Imilcon défend Lilybée contre les Romains, 197. Comment il retient dans le devoir les Officiers étrangers qui vouloient livrer la ville, *la même*. Il fait une ſortie ſur les Romains, & les charge avec tant de furie qu'ils ſont réduits aux dernières extrémitez, 200. Il met le feu aux ouvrages des aſſiégeans, 203. Il fait une troiſiéme ſortie ſur les aſſiégeans pendant qu'ils ſont aux mains avec Carthalon, 215.
Junius (Lucius) Conſul, conduit des vivres & des munitions au camp de Lilybée, 213. Il ſurprend Eryce, 220. Il eſt ſans ceſſe aux priſes avec Amilcar Barcas, 231.

L.

Lacédémoniens n'ont dominé dans l'Aſie que douze ans, 3.
Légions, les Romains en levoient tous les ans: ce que c'étoit, 39.
Leptinés, Citoien de Syracuſe, homme diſtingué par ſon crédit & par ſa probité, donne ſa fille en mariage à Hiéron, 12.
Leuctres, bataille de Leuctres, 7.
Lilybée, ville de Sicile. Siége de cette place par les Romains, un des plus mémorables de l'antiquité, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe, 196.
Lutatius (C.) Conſul, commande la flote & ſe prépare à un combat, 233. Il donne la bataille à Egueſe, & remporte la victoire, 234. Il fait la paix avec Amilcar, 248.

M.

Macédoniens. Etendue de leur Empire, 3. Combien leurs conquêtes ont été bornées, *la même*.
Makella, priſe par les Romains, 76.
Mamertins, peuples de la Campanie, qui ſe donnérent ce nom après s'être rendus maîtres de Meſſine, 11. Ils obligent une partie de la Sicile à leur payer tribut, *la même*. Il taille en piéce les ſoldats étrangers à la ſolde d'Hiéron, 13. Sont défaits, *la même*. Ils livrent la citadelle de Meſſine aux Carthaginois, 13. Demandent du ſecours aux Romains, & l'obtiennent, *la même*. Ils chaſſent de leur citadelle le Préteur Carthaginois, & y reçoivent les Romains, 14.
Manlius Conſul, commande avec Régulus à la bataille d'Ecnome, 100.
Mathos, ſoldat Afriquain, ſe joint à Spendius, & ſouléve tous ceux de ſon païs contre Carthage, II. 7. Il engage preſque toutes les villes d'Afrique à entrer dans ſa révolte, II. 18. Met le ſiége devant Utique & Hippone-Zaryte, *la même*. Il reçoit des Afriquains ſoixante & dix mille hommes, & pouſſe les deux ſiéges qu'il avoit commencez, II. 19. Il léve le ſiége d'Utique, II. 21. Eſt battu & mis en fuite, II. 22. Aſſiégé dans Tunis par l'armée d'Amilcar Barcas, il fait une ſortie, enléve le quartier d'Annibal, le prend priſonnier, le fait mettre à la croix où Spendius avoit été attaché, égorge trente des principaux Citoiens de Carthage, & vange par-là la mort des ſiens, qu'Amilcar avoit fait expirer dans les ſupplices, II. 68. Met une ſeconde fois le ſiége devant Carthage, en vient à une bataille qu'il perd; il eſt pris priſonnier & puni d'une mort honteuſe, II. 70 & 71.
Mile, bataille navale où les Carthaginois ſont défaits, 76.
Meſſine, ville de Sicile, ſurpriſe par les Campaniens, 10.

N.

Naravaſe, homme des plus illuſtres parmi les Numides, aiant deux mille ſoldats à ſes ordres, quitte le parti des ſoldats étrangers, & ſe joint à Amilcar Barcas, qui lui promet ſa fille en mariage, II. 51.
Numides. Ils ravagent les terres des Carthaginois, 121.

O.

Oſiveté, on ne doit point la ſouffrir dans les troupes étrangeres : c'eſt la premiére cauſe des ſéditions. II. 3.

Otacilius (*M.*) Conſul fait alliance avec Hiéron Roi de Syracuſe, 39.

P.

Palerme, ville de Sicile, priſe par les Romains, 187. Bataille où Aſdrubal eſt défait, 191.

Perſée, fils de Philippe, 4.

Perſes, jamais ils n'ont entrepris impunément de reculer les bornes de leur Empire au-delà de l'Aſie, 3.

Phéniciens, cette langue étoit très-commune parmi les ſoldats étrangers qui firent la guerre à Carthage, II. 55.

Philinus, jugement que porte Polybe de cet Hiſtorien, 36.

Philippe, fils de Démétrius, & pére de Perſée, guerre qu'il fit avec les Achéens aux peuples de l'Etolie, 4.

Polybe, motif qui l'a porté à écrire, 5. Ce qui diſtingue ſon Ouvrage de tout autre, *la même*. Il commence ſon Hiſtoire par la premiére expédition des Romains hors de l'Italie, & où finit celle de Timée, 6. Jugement qu'il porte des Hiſtoriens Philinus & Fabius, 36.

Ptolomée Philopator, ſa guerre contre Antiochus pour la Syrie, 2.

Publius Claudius. Voiez *Claudius*.

Puiſſance, il ne faut pas laiſſer croître une puiſſance juſqu'au point qu'on ne lui puiſſe conteſter les choſes mêmes qui nous appartiennent de droit, II. 55.

Pyrrhus va au ſecours des Tarentins, 10. Il eſt chaſſé de l'Italie par les Romains, *la même*. 2

R.

Rebelles. Voiez *Etrangers*.

Régulus (*M. Atilius*) ſes premiers exploits, 28. Il aborde à Tyndaride, attaque les Carthaginois avec dix vaiſſeaux, dont neuf ſont coulez à fond, & ſe ſauve heureuſement, 97. A la tête d'une armée de cent quarante mille hommes il porte la guerre en Afrique, 98. Se prepare à un combat, 99. Donne bataille, & après avoir combattu longtems à forces égales, il remporte enfin la victoire, 100 Il reſte ſeul en Afrique, 119. Il ravage Adis, donne bataille, défait les Carthaginois, & abandonne leur camp au pillage, 121. Il réduit Carthage à l'extrémité, *la même*. Il offre la paix aux Carthaginois à des conditions ſi rudes, qu'ils la rejettent, 123. Il eſt défait & pris priſonnier par Xantippe à la bataille de Tunis, 159. Belle réflexion que fait Polybe ſur cet évéoement, 160.

Rhége, ville de Sicile, eſt ſurpriſe par quatre mille Romains, 11.

Rhégiens implorent la protection des Romains, & ſont partie chaſſez, partie maſſacrez par le ſecours qu'ils leur envoient, 11. On leur rend leur païs & leur ville, *la même*.

Rome, en quel tems elle fut priſe par les Gaulois, 2.

Romains, en 53. ans ſe ſont rendus maîtres de toute la terre, 2. Ils n'ont penſé à conquérir l'univers qu'après s'être ſoumis les Carthaginois, 4 Ils commencent d'attaquer leurs voiſins, 8. Se ſoumettent les Tyrrhéniens & les Samnites, gagnent pluſieurs victoires ſur les Gaulois, & chaſſent Pyrrhus de l'Italie, 10. Quatre mille Romains s'emparent de Rhége ſous prétexte de lui donner du ſecours, 11. Ils ſont punis, *la même*. Les Romains donnent du ſecours aux Mamertins, & ſemblent par-là approuver leur trahiſon, 14. En quel tems ils paſſérent dans l'Illyrie, 35. Ils aſſiegent Agrigente, 40. Ils ne doivent leur ſalut qu'à l'excellence de leur diſcipline militaire, 41 Ils puniſſent de mort quiconque lâche le pied dans le combat, ou abandonne ſon poſte, *la même*. Ils ſont aſſiégeans & aſſiégez tout enſemble devant Agrigente, 42. Ils prennent enfin Agrigente, & la mettent au pillage, 43. Victoire qu'ils remportent ſur Hannon, *la même*. Ils équipent une flote pour la premiére fois, 72. Embarras où ils ſe trouvent faute d'ouvriers, & comment ils en viennent enfin à bout, *la même*. Leur premiére expédition navale malheureuſe, 74. Ils ſe jettent dans la Sicile, font lever le ſiége de devant Egeſte, & prennent Makella, 76. De quelle utilité leur furent les Corbeaux à la bataille de Mile, *la même*. Ils prennent pluſieurs villes en Sicile, 70. Ils paſſent en Afrique & aſſiegent Aſpis, 117. ravagent la campagne, 118. font plus de mille eſclaves, 119. Ils ſont entiérement défaits à la bataille de Tunis, 159. Leur flote eſt battue d'une ſi affreuſe tempête, que de quatre cens ſoixante-quatre vaiſſeaux, il ne

s'en

s'en ſauve que quatre-vingt, 186. Génie des Romains, portrait qu'en fait Polybe, *la même*. En trois mois ils équipent une nouvelle flote de deux cens vingt bâtimens, 187. Ils prennent la ville de Palerme, *la même*. Leur flote périt encore par la tempête, *la même*. Ils perdent l'envie de conſtruire de nouvelles flotes, 188. Idée effraiante qu'ils s'étoient faite des éléphans, *la même*. Ils en reviennent aux armées navales, 190. Ils équipent une nouvelle flote, 193. Mettent le ſiége devant Lilybée, 195. Ils ſont défaits à Drépane, 206. Ils ſont aſſaillis d'une tempête ſi effroiable, que de leurs deux flotes il ne reſte pas même une planche dont on puiſſe faire uſage, 218. Ils cédent enfin aux Carthaginois la ſupériorité ſur mer, qu'ils ne pouvoient plus leur diſputer, 219. Ils mettent en mer une nouvelle flote, 232. Ils refuſent la Sardaigne, que les révoltez contre Carthage vouloient leur livrer, II. 66. Y entrent peu de tems après avec une puiſſante armée, & l'envahiſſent. II. 71.

S.

Samnites, ils ſe ſoumettent aux Romains, 10.

Sardaigne, les ſoldats étrangers à la ſolde des Carthaginois dans cette Iſle s'en rendent maîtres & éxercent de grandes cruautez, II. 53. Elle eſt envahie par les Romains, II. 71.

Sicile, une partie de la Sicile paie tribut aux Mamertins, 11. Guerre de Sicile, 40. Situation de la Sicile, 193.

Soldats étrangers. Voiez *Etrangers*.

Sorties, comment les Romains ſe défendent contre les ſorties, 41. & 42.

Spendius, Campanien de naiſſance, & qui avoit été eſclave chez les Romains, empêche que les Soldats étrangers ne s'accommodent avec Carthage. II. 7.

Syracuſe, diviſion parmi ſes Citoiens, 51. Les troupes ſe choiſiſſent deux Chefs, Artemidore & Hiéron, *la même*.

T.

Tarentins inſultent les Ambaſſadeurs des Romains, & appellent Pyrrhus à leur ſecours, 9.

Timée, Polybe commence ſon Hiſtoire où finit celle de Timée, 6.

Tunis, bataille où Régulus eſt défait & pris priſonnier par Xantippe, 559. Amilcar Barcas aſſiége Mathos dans Tunis, lequel aiant fait une ſortie enléve tout le quartier d'Annibal, le prend priſonnier, le fait pendre à la vûe de l'armée Carthaginoiſe, & met à mort trente des principaux Citoiens de Carthage, II. 68.

Tyrrhéniens ſoumis aux Romains, 10.

U.

Utique, ville d'Afrique aſſiégée par Mathos, II. 18.

X.

Xantippe Lacédémonien, de ſimple ſoldat eſt fait Général de l'armée Carthaginoiſe, 158. range ſon armée en bataille d'une maniére qui donne de grandes eſpérances, *la même*. Remporte la victoire & fait grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouve Régulus Général des Romains, 159. Rentre triomphant dans Carthage, 160. Après avoir rétabli la République de Carthage, s'en retourne dans ſa patrie, 565. Pourquoi? 170.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LES NOTES ET OBSERVATIONS sur le premier Livre de Polybe.

AVERTISSEMENT.

Les matieres de cette Table étant traitées dans les Tomes premier & ſecond ; les chifres des pages qui ont raport au Tome ſecond, ſont précédez des deux lettres majuſcules II.

A.

A Battis dans un défilé, c'eſt la meilleure barriére qu'on puiſſe oppoſer à l'ennemi, II. *page* 111.

Abordage, eſt le ſeul moien qu'on puiſſe emploier pour être aſſûré de la victoire, 81. Cette méthode convient le mieux à la nation Françoiſe, *la même*. Sentimens de l'Auteur ſur notre maniére de combattre ſur met, 83. Maniére d'abordage pratiquée par les Maltois, 85.

Académies militaires établies par toute l'Italie, II. 23.

Acichorius ſucceſſeur de Brennus, Général des Gaulois, 9.

Adherbal, ſtratagême de cet Amiral contre la flote Romaine, qu'il défait entiérement, 210.

Adis, Obſervations ſur la bataille d'Adis, où l'on traite des ſurpriſes d'armées, 126. Paralléle de ce combat & de celui de Spire par M. le Maréchal de Tallard, 131.

Adrets (*le Baron des*) exerce contre les Catholiques des cruautez qu'on ne peut lire ſans horreur, II. 73. Comment il les juſtifioit, II. 75.

Agathocles, Obſervations ſur la vie & ſur les actions de ce Roi de Syracuſe, qui de la plus baſſe naiſſance s'eſt élevé par ſes crimes juſqu'au ſouverain pouvoir, II. 36.

Agéſilas mépriſé par Tachos Roi d'Egipte, s'en vange cruellement, 158.

Agricola, témoin irréprochable de la valeur de ſes Officiers, ne leur déroboit jamais la gloire qu'ils s'étoient acquiſe, 65.

Agrigente, ville de Sicile, aujourd'hui Gergenti. Blocus de cette place par le Conſul Poſthumius, & bataille entre les armées Romaines & Carthaginoiſes. Réfléxions ſur ces événemens, où il eſt traité de l'inſulte des camps retranchez, 44. Paralléle de l'affaire d'Agrigente avec celle de Dénain, 46.

Ajax n'étoit qu'un duelliſte non plus qu'Achilles. Ses ſentimens ſur la Divinité, 165.

Albémarle (*M. le Comte d'*) manque de conduite dans l'affaire de Dénain, 49.

Albergotti (*M. d'*) Lieutenant Général des armées du Roi. Caractére de cet Officier, 70.

Alcibiades ſe retire auprès d'Artaxerxés, & ſe vange avec éclat de ſon ingrate patrie, 168. Son éxil cauſe la perte des Athéniens, 239. & 240.

Aléxandre a plus fait & en moins de tems que les Romains, 2. Ce qui diminue de beaucoup la gloire que ſes victoires ſur Darius lui ont acquiſe, 253.

Alliez, faute des Alliez contre la France

après l'enlévement du camp de Dénain, 49 & 50. Ils imitent Régulus par les conditions honteuſes qu'ils propoſent à Gertruidemberg, & ſont le ſalut de la France en voulant l'opprimer, 124. La politique des Puiſſances conſiſte à ſe faire beaucoup d'Alliez, II. 138.

Ambracie, belle réſiſtance de ceux qui défendoient cette ville contre le Conſul Fulvius, 90.

Amilcar Barcas, ſa conduite admirable dans la guerre d'Eryce, 163. & *les ſuivantes*. Eloge de ce Capitaine, le plus grand homme de guerre qu'aient eu les Carthaginois, & paralléle de ſes actions avec les exploits du grand Annibal ſon fils, II. 57. La conduite de ce Général pendant la guerre de Sicile, & celle des rebelles d'Afrique eſt un fond inépuiſable d'inſtructions pour les gens de guerre, II. 57. Obſervations ſur la conduite qu'il tint à l'égard des Etrangers rebelles, après le Traité qu'il avoit fait avec eux, où l'on traite de la fidélité avec laquelle on doit obſerver les Traitez, II. 90. La défaite des rebelles dans les détroits de la Hache, eſt le chef-d'œuvre de cet excellent Capitaine. Obſervations ſur cette défaite, où il eſt parlé de la guerre des montagnes, II. 99. Il eſt le premier des Anciens qui ait réduit en art & en méthode la ſcience des mouvemens d'armées par camps & par poſtes dans les pais de montagnes, II. 103. Sa négligence au ſiége de Tunis qui cauſe l'enlévement du quartier où commandoit Annibal, donne aux rebelles de nouvelles eſpérances de rétablir leurs affaires, II. 117.

Anciens ſe retranchoient toujours dans leurs camps, & par-là étoient beaucoup moins expoſez aux ſurpriſes que les Modernes, 146. Ils étoient plus profonds dans la ſcience des armes que les Modernes, 190. Ils étoient très-ignorans dans la Marine, 201. Comment ils déclaroient la guerre, II. 135.

Annibal, ſa miſérable conduite pendant le ſiege d'Agrigente, 56. Sa retraite, 60.

Annibal (le Grand) ſçavoit vaincre, mais il ne ſçavoit pas profiter de la victoire, 222.

Antigone après la perte de la bataille de Bizance, remarche aux ennemis victorieux, & les défait entiérement, 107.

Antigonus, pére de Philippe Roi de Macédoine, II. 152.

Antiochus Soter défait les Galates qui lui étoient beaucoup ſupérieurs, & répand des larmes de ce qu'il devoit ſa victoire à des éléphans, 179.

Antiochus, art des Romains pour empêcher que ce Prince ne vint au ſecours des Grecs, II. 153. La guerre que lui firent les Romains étoit mal fondée, II. 154. & 155.

Appius (Claudius) Conſul, paſſa-t-il le détroit de Meſſine ſur des radeaux? 14. Pourquoi ſurnommé *Caudex*? 15. Il défait les Syracuſains & les Carthaginois à Meſſine. Première époque de la grandeur Romaine, 22. Aſſiégé dans Meſſine & réduit à l'extrémité, il fait une ſortie, contraint les ennemis à lever le ſiége, & donne par cette conduite une belle leçon aux Généraux d'armées qui ſe trouvent dans des cas ſemblables, 28 & *les ſuivantes*.

Archiméde eſt-il l'inventeur d'une machine de guerre appellée Corbeau? 83.

Argent, l'argent eſt le nerf de la guerre, fauſſeté de cette maxime avancée par Quinte-Curce, II. 14.

Arme blanche, avantages de cette arme pour la nation Françoiſe, 235 & 236.

Armées, avantages des petites armées ſur les grandes, 252. La guerre faite entre deux petites armées plus inſtructive que les autres, *la même*. Le nombre dans les armées ne décide jamais de la victoire, 253.

Artaxerxès, ſa politique ſelon Polyeo, II. 151.

Athénes, cette République quoique magnifique dans ſes récompenſes, ne peut éviter le blâme d'avoir été ingrate à l'égard de pluſieurs grands Hommes qui lui avoient rendu les ſervices les plus importans, 167. Elle condamne à perdre la tête huit de ſes Généraux après la bataille des Argioeuſes, d'où ils étoient revenus victorieux, pour n'avoir pas enterré les morts, 168. De tous les Etats du monde Athénes ſurpaſſa les autres en ſuperſtitions, comme en injuſtices & en pieuſes cruautez, *la même*.

Athéniens, ils avoient uſé à l'égard de ceux de Corcyre de la même raſe que Léon X. employa contre François I. 28. Moiens dont ils ſe ſervirent pour former une puiſſante Marine, 236.

Augures, il y en avoit de deux ſortes, les céleſtes, & ceux qui ſe tiroient du vol des oiſeaux, 207. *Voiez* Poulets ſacrez.

Aurelien (l'Empereur) étoit un très-grand Capitaine. Ses ſentimens ſur la Divinité, 166.

niſſoient leurs Généraux lorſque par leur faute ils étoient battus, 104. & 105. Leur caractére, 173. Leur ingratitude envers Xantippe, 167. Ils étoient en horreur par toute la terre à cauſe de leur perfidie, II. 12. Leur portrait, ſelon Appien, II. 141. trop chargé, *la même.*

Carthalon met en pratique ſur la route d'Héraclée la maxime de tous les grands Capitaines, qu'il faut pouſſer auſſi loin qu'il eſt poſſible les avantages d'une victoire, 221.

Catinat (*M. le Maréchal de*) de quels moiens ſe ſervirent ſes envieux pour le perdre dans l'eſprit de ſon Prince, 171.

Caton, ce qu'il penſoit des Dieux, 166.

Cavalerie ne peut rien contre l'infanterie rangée par colonnes, ſelon les principes de l'Auteur, 180.

Cécilius, hardieſſe de ce Conſul à la bataille de Palerme. Stratagême dont il ſe ſert pour attirer l'ennemi, 189.

Céſar aſſiége Brunduze défendue par Pompée, 62. Pourquoi au lieu d'aſſieger Alexia, ſe contenta-t'il de la bloquer? 67. Sa guerre contre les Allemans deſapprouvée de Caton & du Sénat, II. 155.

Citoiens dans les Républiques, les meilleurs Citoiens meurent preſque toujours de mort violente, 169.

Charles-Quint trouvoit plus à profiter dans l'Hiſtoire de la guerre du Péloponéſe, que dans toutes les autres, 255. A quelles extrémitez ſon armée eſt réduite en Provence par la ruine du moulin d'Aubagne, 66.

Chaſſe, rien ne contribue davantage à ſe former le coup d'œil militaire, 260. C'eſt un éxercice néceſſaire à ceux qui ſont nez pour les armes, ſoit qu'ils doivent commander ou obéir, 261.

Chauſſées, de quelle largeur on les doit faire lorſque, pour communiquer d'un quartier de l'armée à l'autre, il faut en tirer ſur un marais, II. 118.

Chemins, les Romains occupoient les troupes pendant la paix à faire les grands chemins, dont il nous reſte encore de ſi magnifique veſtiges, II. 11.

Chrétiens, les Chrétiens ſont plus inhumains dans leurs guerres que les Paiens, II. 25.

Choix. Obſervations ſur le choix des Généraux d'armées, 310.

Cilia femme du Conſul Duillius. Sa chaſteté, 79.

Clar (*Milord*) réponſe que lui fit un Miniſtre, à qui il ſe plaignoit d'avoir été oublié dans une promotion d'Officiers Généraux après la bataille d'Hockſtet, 104.

Claudius, il commande pour les Romains à Drépane, & par ſa faute eſt entiérement défait, 208

Cochons, le cri de ces animaux porte la terreur & l'épouvante dans le cœur des éléphans, 18.

Cohortes Prétoriennes mirent l'Empire à l'encan après la mort de Sévére, 12.

Colonnes, la méthode de ſe ranger en colonnes pratiquée par pluſieurs grands Capitaines Romains. Défaut eſſentiel qui ſe trouvoit dans leur maniére de ſe ranger en colonnes, 177. Avantages d'une armée rangée en colonnes, 44 & 49.

Commandant, conduite qu'il doit tenir dans une place aſſiégée lorſqu'il eſt réduit à certaines extrémitez, 28 & *les ſuivantes.*

Commandement. Un Roi doit-il commettre à un ſeul le commandement abſolu de ſes forces, ou s'il eſt à propos de le partager entre pluſieurs? II. 64 & *ſuiv.*

Communications. Réfléxions ſur la néceſſité d'établir de bonnes communications entre les quartiers d'une armée occupée au ſiége d'une place où la garniſon eſt forte & vigoureuſe, II. 117. Défaut de celles qu'on a coutume d'établir, II. 121.

Condé, les Condez & les Turennes n'obſervoient pas d'autre méthode dans les combats que d'en venir aux coups d'armes blanches, 135.

Conquérant, dans ſon ſens propre & naturel, n'eſt autre choſe qu'un illuſtre ſcélérat, un brigand inſigne, II. 148. Entre un Conquérant & un Chef de voleurs, la diſtance eſt preſque imperceptible, *la même.*

Conſeil, un bon conſeil vaut mieux qu'une puiſſante armée. Preuves de cette maxime d'Euripide, 161 & 162.

Corbeau, machine de guerre pour accrocher les vaiſſeaux. Pourquoi ainſi nommé, qui en eſt l'inventeur, 83. Deſcription du Corbeau dont parle Polybe, & mis en uſage par Duillius, 84. Différentes ſortes de Corbeaux, *la même.* Corbeau démoliſſeur, ce que c'étoit. 86. Le Loup eſpéce de Corbeau. *la même.* Corbeau à griffes, *la même* & 87. Corbeau à tenaille pour accrocher & attirer le belier, 87. Dauphin eſpéce de Corbeau, 86. Corbeau double pour abaiſſer la tête du belier & en rompre le coup, 88. Corbeau des Tyriens, *la même.* Corbeau à lacs coulans & à pinces, 90.

Corſaire, le métier de Corſaire autrefois très-honorable, 73.

Coup d'œil, ce que c'eſt que le coup d'œil militaire, 158. Il peut s'acquérir par l'étude & l'application, 257. Erreur de ceux qui prétendent que c'eſt un don de la nature, *la même*. Moiens de ſe former le coup d'œil, 259. L'éxercice de la chaſſe contribue beaucoup à former le coup d'œil, 260. Coup d'œil réduit en principes & en méthode, 262. Il ne ſuffit pas d'étudier la Carte pour ſe former le coup d'œil, il faut après l'avoir bien médirée ſe tranſporter ſur les lieux, 263. Les voiages fourniſſent à un homme de guerre l'occaſion de ſe former le coup d'œil, d'apprendre à voir en guettier, II. 9.

Cour, déférence qu'un Général d'armée doit avoir pour les ordres de la Cour, 279.

Cyrus a étendu ſa domination plus loin & en moins de tems que les Romains, 2. Il eut moins ſon plaiſir en vûe en ſe livrant tout entier à la chaſſe pendant ſa jeuneſſe, que le deſſeins de ſe rendre propre pour la guerre, 260.

D.

Dacier (*M.*) réfuté ſur la victoire de Camille, 6.

Dauphin, machine de guerre, 86.

Défenſe, belle défenſe de la ville d'Ambracie aſſiégée par le Conſul Fulvius, 90.

Défenſive, une guerre défenſive ne peut être eſtimée, ſi l'offenſive ne s'y trouve ſouvent mêlée, 268 & 276. Il faut infiniment plus d'adreſſe, plus d'eſprit, d'intelligence & de courage pour une guerre de défenſive que pour l'autre, II. 36. Conduite qu'on doit obſerver dans une défenſive, II. 105 & 107. Capitaines anciens & modernes qui ont excellé dans cette partie de la guerre, II. 108.

Delphes, plaiſanterie de Brennus ſur les tréſors de ce Temple, 9.

Dénain, paralléle de l'affaire de Dénain & de celle d'Agrigente, 45. Fautes des Alliez contre la France après la priſe de Dénain, 49. & 50. Les François après l'affaire de Dénain, pouſſérent-ils leurs avantages auſſi loin qu'ils pouvoient aller? 51 & *les ſuivantes*.

Denis Tyran de Syracuſe, deſcend du Trône, & pour vivre eſt obligé de ſe faire Maître d'Ecole, II. 76.

Dieux, ſentimens des plus grands guerriers de l'antiquité ſur les Dieux, 164 & 165.

Diſcipline, le peu de diſcipline qu'on obſerve dans les camps & dans les places fortes, eſt ce qui fait manquer les grands deſſeins, 210. Réflexions ſur l'importance qu'il y a de faire obſerver aux ſoldats, pendant la paix, toutes les loix de la diſcipline militaire, II. 8. Les Etats s'élévent ou s'abaiſſent, ſelon que la diſcipline eſt plus ou moins en recommandation, II. 124. Les Romains doivent plus leurs victoires à l'excellence de leur diſcipline militaire, qu'à l'habileté de leurs Généraux, II. 134. Elle fait tout, elle rend tout aiſé aux Généraux même les plus médiocres, *ibid.*

Diverſion, il n'y en a point de plus dangereuſe que celle que l'on fait par mer, 236.

Douai, ſecours imaginaire de cette place en 1710. par M. le Maréchal de Villars. Il marche à l'ennemi & ne le combat point, 139. Les deux armées ſe rangent en bataille, 140. Ordre de bataille propoſé au Maréchal de Villars par le Chevalier Folard, 143.

Drépane, bataille navale entre les Romains & les Carthaginois. Obſervations ſur cette action, où l'on reléve les fautes dans leſquelles les Généraux médiocres tombent ordinairement lorſqu'ils tentent la ſurpriſe d'une armée, 208.

Duillius Conſul, fut le premier qui triompha après une bataille navale, 27.

E.

Ecnome, bataille navale donnée entre Héraclée & Ecnome. Obſervations ſur cette grande action, où l'on traite des avantages de celui qui, étant inférieur en nombre, eſt plus profond dans la Tactique, ou l'art de ſe ranger en bataille, 109.

Ecoles; les Grecs outre les Académies, où l'on enſeignoit toutes les évolutions, tant de cavalerie que d'infanterie, établirent encore des Ecoles, où des Profeſſeurs militaires qu'on appelloit *Tactiques*, enſeignoient toutes les grandes parties de la guerre qui regardent le Général d'armée, II. 23.

Egoſe, bataille navale entre les Romains & les Carthaginois. Obſervations ſur cet événement, à peu près ſemblable au combat de la Hogue donné aux Alliez contre la France par M. le Comte de Tourville Vice-Amiral, 242.

Eléphans, moien de ſe garantir de leur fureur, 182.

Envie, effet de cette paſſion. Combien ceux qui gouvernent devroient être en garde contre les piéges que les envieux du mérite d'autrui leur tendent ſans ceſſe, 170.

Eratoſthénes, Hiſtorien Grec ſous Ptolomée Evergétes, s'eſt ſervi des Olympiades à l'éxemple de Timée, 4.

Eryce, ville de Sicile. Sa ſituation eſt différente de celle qu'on lit dans Baudrand, 226. Il y avoit un Temple fameux dédié à Venus. Friponeries des Prêtres qui deſſervoient ce Temple, *la même.*

Eſcadrons, Dieu ſe déclare toujonrs pour les gros eſcadrons. Maxime que le grand Condé avoit adoptée, & que Henri IV. & M. de Turenne n'ont jamais goûtée, 256.

Etats; les petits Etats qui veulent ſe meſurer avec de plus puiſſans qu'eux, deviennent tôt ou tard la proie du victorieux, ou de celui dont ils ont imploré l'aſſiſtance, 10. Les plus grands maux d'un Etat ſont la débauche & le luxe des Officiers, 12. Les Etats maritimes ne ſçauroient ſe maintenir ſans une armée navale, 240. Les Etats qui ſe ſervent de troupes étrangéres, doivent leur garder une foi inviolable, II. 3.

Etoliens, rien de plus injuſte que la guerre qui leur fut ſuſcitée par les Romains, II. 155.

Etrangers, la guerre que les étrangers qui avoient été à la ſolde des Carthaginois, & qui prirent les armes contre eux, faute de paie, étoit-elle juſte? II. 4. Obſervations ſur la guerre qu'ils firent aux Carthaginois, II. 12. Sur les ruſes dont ſe ſervirent les révoltez d'Afrique pour que la révolte fût ſans retour, II. 60. Sur les cruautez commiſes de part & d'autre pendant la guerre des étrangers, II. 72. Ils mettent le ſiége devant Carthage. Obſervations ſur l'art de harceller & d'inquiéter une armée engagée dans un ſiége, II. 84. Ils ſont entiérement défaits dans les détroits de la Hache. II. 99. Réflexions ſur les fautes de leurs Généraux, II. 105.

Eugéne de Savoie (*M. le Prince*) traite les Vénitiens avec hauteur, politique qui lui réuſſit, 26.

Euripide, maxime de ce Poëte, dont le Prince Eugéne éprouve la vérité après la déroute de Dénain, 48.

Exercice. Obſervations ſur la néceſſité qu'il y a d'exercer les troupes pendant la paix, II. 8.

F.

Fabius (*Maximus*) abandonne ſon armée dans le tems que ſa préſence y étoit le plus néceſſaire pour aller à Rome aſſiſter à un Sacrifice, 166.

Fanatiques, guerre des Fanatiques, 123. II.

Féciaux, Hérauts d'armes parmi les Romains, dont la fonction étoit de déclarer la guerre, II. 135.

Fenquiéres (*M. le Marquis de*) étoit un des hommes du monde le plus capable de commander nos armées. Calomnies qu'on emploia pour le perdre, 171.

Flateurs, combien ils ſont à craindre à ceux qui gouvernent, *ibid.*

Follard (*le Chevalier de*) fait prendre Leſſéngue, dont on lui donne le Gouvernement, 36. Se trouve à l'attaque de la Caſſine de Moſcolini, commande dans ce poulailler, & ne peut y être forcé par l'armée Impériale, 37. Deſſein qu'il propoſe après l'enlévement du camp de Dénain, 53. Ordre de bataille qu'il propoſe à M. le Maréchal de Villars pour le ſecours de Douai, 143.

Fortune. Sylla lui attribuoit tous ſes ſuccès. C'eſt la Déeſſe conſolatrice des Généraux malhabiles, 206.

François traitent les Vénitiens avec trop de ménagement pendant la guerre de 1701. 26. Après la priſe de Dénain ponſſérent-ils leurs avantages auſſi loin qu'ils pouvoient aller? 51. *& les ſuiv.* Ils furent trop timides à Gertruidemberg, 124. Ils ont toujours raiſon de leur ennemi, lorſqu'ils le peuvent joindre ſans tirer, & avec la ſeule arme blanche, 135 & 136. Eloge de la nation Françoiſe par rapport à l'amour du Prince & de la patrie, II. 3.

François I. (*Roi de France*) hat & terraſſe les Suiſſes dans le Milanois, ſans que l'armée du Pape oſe paroître devant ce Prince victorieux, 28.

Frontin, ſtratagême qu'il attribue au Conſul Appius pour paſſer le détroit de Meſſine, 34.

G.

Gabies, bataille où Camille tailla en piéces les Gaulois. Imagination de Tite-Live, 7.

Gaſſion (*M. le Maréchal de*) caractére de ce Général, & les maximes que lui donne ſon Hiſtorien, 229 & 230.

Galates ſont défaits par Antiochus Soter, quoiqu'ils fuſſent de beaucoup ſupérieurs en nombre, 179.

Galba (Servius) vengeance qu'il tira des Portugais qui avoient violé l'alliance, II. 136. Sans ſes enfans & ſes larmes, il en auroit été puni, *la même.*

Gallo Grecs; la guerre de Manlius contre eux fut entreprife très-injuſtement, II. 155.

Gaulois (leur expédition en Gréce ſous la conduite de Brennus, 9.

Général, qualitez qu'il doit avoir pour bien commander, II. 25. La prudence portée à l'excès eſt un très-grand vice dans un Général d'armée, 21. Un habile Général, après avoir été battu, s'il reſte du courage & de la bonne volonté dans ſes troupes, peut faire quelque choſe de plus qu'une retraite honorable, 105. Exemple d'Antigone, 107. L'habileté d'un Chef de guerre ſupplée au nombre & à la valeur du ſoldat, 109. Conduite qu'il doit tenir avant que de mettre le ſiége devant une capitale, 120. Qualitez & connoiſſances qu'il doit avoir pour oſer tenter la ſurpriſe d'un camp, 144, 145. & 147. S'il peut entreprendre pluſieurs choſes à la fois, il ne doit pas s'en tenir à une ſeule, 221. Celui qui après une bataille perdue conſerve un païs, eſt plus eſtimable qu'un autre qui aiant remporté la victoire, n'a pas ſçu en profiter, 223. Combien la connoiſſance du païs où il doit faire la guerre lui eſt néceſſaire, 261 & 262. Rien ne marque davantage ſon inſuffiſance & ſon peu de hardieſſe, que de ne pas profiter des avantages & des chicanes qui s'offrent ſans ceſſe dans des païs de montagnes difficiles & ſcabreuſes, 275. Déférence qu'il doit avoir pour les ordres de la Cour, 279. Celui qui a donné pluſieurs fois des preuves de malhabileté, ou de défaut de courage, ne fera pas mieux une autre fois, II. 69. Qualitez qu'il doit avoir pour réuſſir dans la guerre des montagnes, II. 101. Celui qui eſt engagé dans une guerre de cette eſpéce, doit avoir la liberté d'agir ſelon le tems, les lieux & les occaſions, II, 101, 108 & 109.

Généraux, digreſſion ſur les Généraux qui ne rendent pas juſtice à la valeur & aux ſervices des Officiers habiles qui les mettent ſur la route des grands deſſeins, 64. Comment ils étoient punis à Carthage, lorſque par leur faute ils ſe faiſoient battre, 104. & 105. La coutume de les placer ſelon leur rang d'ancienneté, eſt très-pernicieuſe, & condamnée par M. de Turenne, II. 25. Obſervations ſur le choix des Généraux d'armées, II. 32.

Gengiſchan & Timur-Bec ont conquis plus de païs & donné un plus grand nombre de batailles qu'Aléxandre, & ont plus fait en dix ans que les Romains en cinquante-trois, 2.

Gertruidemberg, les négociations faites en cette ville en 1710. inſpirent aux François le déſir de ſe venger de la hauteur avec laquelle on les traitoit, 125.

Goëbriand (M. le Marquis de) Lieutenant Général des armées du Roi, fit évanouir par ſa valeur & ſa bonne conduite le deſſein qu'avoient les Alliez contre la France d'entrer en Provence, 276.

Gracchus, Général des Eques, attire les Romains dans des défilez & les bat, II. 112. Eſt défait à ſon tour par le Dictateur Cincinnatus, & les reſtes de ſon armée paſſent ſous le joug, II. 113.

Graces mal appliquées deshonorent le Prince & abattent le courage de ceux qui en ſont véritablement dignes, 169.

Gréce, la diviſion qui étoit entre ſes différens peuples fut la cauſe de ſa ruine.

Grecs, ils ont pouſſé plus loin que les Romains le zéle pour l'étude de la guerre, II. 23. Les Romains les ſoumirent par les Grecs mêmes, II. 152. Ceux-ci ſe perdirent en ſe ſéparant de Philippe. II. 153.

Guerre, une guerre de précaution contre un danger qui ſemble ne menacer que de loin, mais dont les menaces doivent être ſuivies tôt ou tard des effets, eſt néceſſaire, & par conſéquent juſte, 17. L'accroiſſement des Rois voiſins eſt un ſujet ſuffiſant pour leur faire la guerre, 18. La guerre de 1701 n'eut d'autre fondement que la trop grande puiſſance de la France, *la même.*

La guerre que les Cathaginois, après avoir été chaſſez de la citadelle de Meſſine, firent aux Mamertins, fut-elle juſte? 18. Première guerre des Romains contre les Carthaginois, 16. Cette guerre fut-elle injuſte? *la même.* Cauſes injuſtes de la guerre, II. 129. La guerre entrepriſe contre un peuple qui immoleroit des victimes humaines à ſes Dieux, ou contre un Etat compoſé d'Athées, ſeroit juſte & honnête, II. 532. La plûpart des guerres que les Romains entreprirent, après la première Punique, furent injuſtes, II. 134. N'avoir de ſujet de guerre que la guerre même, c'eſt la plus injuſte de toutes les

guerre

guerres. A l'exception d'une juſte défenſive, toutes les guerres paroiſſent également injuſtes, II. 148.

Guerre d'Eryce. Obſervations où l'on fait voir l'avantage des petites armées ſur les grandes, & où l'on traite de la guerre des montagnes, 252.

Guerre défenſive. De quelle maniére on doit la faire, 268. Dans des pais de montagnes comme les Alpes & les Pirenées, la Provence & le Vivarais, comment elle doit être traitée, 269, 275, 277.

Guerre de Provence en 1707. Récit de cette campagne, 275. Des ſoldats étrangers contre Carthage, une des mieux conduite dont l'Hiſtoire faſſe mention, II. 12. Obſervations ſur cette guerre, qui eſt une de celles d'où l'on peut tirer plus d'inſtructions pour la conduite des armées, II. 40.

La Guerre, combien il eſt dangereux à la guerre ſoit ſur mer, ſoit ſur terre, de heurter les ſentimens des plus habiles. Les Romains en fourniſſent un terrible éxemple, 218. La guerre faite entre deux petites armées, eſt plus inſtructive que les autres, 252. Charles-Quint faiſoit toute ſon étude de la guerre du Péloponéſe, 255. Ce n'eſt pa l'argent, mais les ſoldats bien diſciplinez & fidéles qui ſont le nerf de la guerre, II. 14 D'où vient que les différentes parties qui compoſent la guerre, ſe trouvent ſi rarement réunies dans un ſeul homme, II 25. & 26. De quelle maniére les Anciens déclaroient la guerre, II. 413.

Guſtave-Adolphe, Roi de Suéde, pouvoit, aprés la bataille de Léipzig, détrôner l'Empereur Ferdinand, 222.

H.

Hache, (*les détroits de la*) Obſervations ſur la défaite des Etrangers rebelles, où il eſt parlé de la guerre des montagnes, II. 99.

Harcourt (*M. le Comte d'*) tourne le ſiége de Turin en blocus. Semblable à Poſthumius devant Agrigente, eſt bloqué lui-même, & par ſa valeur ſe tire de ce mauvais pas, comme le Conſul Romain s'en étoit tiré, 55.

Henri IV. Roi de France, étoit le plus grand homme d'infanterie qui eût paru depuis les Anciens, II. 24.

Héros, tant de Princes ne l'ont été que pour avoir ſçû ſe choiſir de grands hommes pour le cabinet & pour la guerre, II. 32.

Hiéron Roi de Syracuſe, ſtratagême dont il ſe ſervit pour ſe défaire d'une milice factieuſe, 12. Fautes qu'il fit aux combats de Meſſine, 31. Soupçon ſur ſa retraite, 22. Eloge de ce Prince, & abregé de ſa vie, 23.

Hiſtorien, l'Hiſtorien des deux dernieres campagnes de M. de Turenne va de pair avec les plus excellens Auteurs de l'antiquité, 127.

Hiſtoire, importance de bien connoître les lieux quand on écrit l'Hiſtoire, 126.

Hogue, circonſtances principales du combat naval donné prés de la Hogue entre la France & les Puiſſances liguées contre elle, 245 & 246.

Hollande, éxemple de l'ingratitude de cette République, 169.

Hollandois ont été les auteurs de la guerre de 1701, & en cela n'ont pas connu leurs véritables intérêts, 125.

Honneurs. Les Souverains devroient continuer les honneurs aux deſcendans de ceux qui leur ont rendu des ſervices ſignalez, 77. Qui ſont ceux qui montent le plus vîte aux honneurs de la guerre, 107. Les fils de la premiere claſſe vont plus grand train aux honneurs que les hommes du premier mérite & à grands talens, 170.

Huſſites. Vingt mille ſont brûlez par l'ordre de Maynard, Général de l'armée Catholique, II. 94.

J.

Janiſſaires, leur inſolence que les Empereurs Turcs n'ont pû réprimer, 12.

Illyriens, c'eſt injuſtement que les Romains leur déclarérent la guerre, II. 154.

Infanterie, ſa force lorſqu'elle eſt rangée par Colonnes, 180. Notre méthode de ranger l'infanterie eſt defectueuſe & foible, 182.

Ingratitude des Carthaginois envers Xantippe, 167. Les Républiques ont été de tout tems ingrates envers ceux qui leur ont rendu des ſervices ſignalez, *la même.* La République d'Athénes n'eſt pas exemte de cette tache, non plus que celle de Hollande & de Veniſe, 167 & 168.

Inveſtiture, précautions à prendre dans l'inveſtiture d'une place, où une armée, compoſée de ſoldats experimentez, & déterminez à tout oſer, ſe trouve enfermée, II. 117.

Iphitus Roi d'Elide, & Lycurgue Roi de Lacédémone, rétabliſſent la coutume de

célébrer tous les quatre ans les Jeux Olympiques, 4.

Inquiſition d'Eſpagne & de Portugal offre un ſpectacle plus affreux que ce que la ſuperſtition a fait faire aux Athéniens de plus barbare, 168. Sentimens de Barbeyrac ſur la guerre qu'on entreprendroit contre les Puiſſances qui ſouffrent ce Tribunal dans leurs Etats, II. 133. Le Pére Macédo met la premiere inſtitution de l'Inquiſition dans le Paradis terreſtre, *la même*.

Iſles ſorties tout d'un coup de la mer, 195,

Jugurtha, ruſes dont il ſe ſert pour ſe conſerver dans ſes uſurpations; attire Aulus, Général de l'armée Romaine, dans des pas de montagnes, l'y enferme, le défait, & fait paſſer ſous le joug ceux qui avoient échapé aux traits dont il les avoit accablez, II. 117 & 118.

Juifs, leur Traité d'alliance avec les Romains du tems des Machabées, II. 153.

L.

Landreci, ſiége de cette Ville par les Alliez contre la France. Fautes qu'ils firent pendant ce ſiége, 47.

Léon X. (*le Pape*) imagine une neutralité d'une eſpéce toute ſingullere, 27. Machiavel l'approuve comme un bon tour, & les autres la déteſtent comme une perfidie, *la même*. Le Pape n'en retire aucun avantage, 28.

Lettres, renvoier à un Général d'armée les lettres écrites à la Cour contre lui, c'eſt une politique excellente pour ne rien ſçavoir de ce qui ſe paſſe dans les Provinces & les armées, 123.

Liberté, Les droits divins & humains nous permettent de l'aimer ſi cherement, que l'appréhenſion d'en être privé juſtifie tout ce que nous faiſons pour la conſerver, 18.

Lignes. Pendant un ſiége, il eſt quelquefois néceſſaire de ſortir de ſes lignes. Exemples, 68.

Limiers, jugement qu'on doit porter de ſon Hiſtoire de Louis XIV. 36.

Liſimaque, injuſtement attaqué par les Romains ſelon Zonaras, II. 154.

Loix. Il eſt juſte de plier les loix en faveur des grands hommes qui ont eu le malheur de commettre des crimes, dès qu'ils ne tendent ni à la tyrannie, ni à l'oppreſſion de la liberté, 169.

Louis XIV. Le plus bel endroit du régne de ce Prince, II. 144. Ce qui lui a manqué pour parvenir à la Monarchie univerſelle, II. 158.

Loup (*le*) machine de guerre. *Voiez* Corbeau.

Lucullus, ordre qu'il donne avant la bataille contre Tygrane, qui fait voir les avantages qu'il y a de combattre la baionette au bout du fuſil, 135.

Luxembourg (*M. le Maréchal de*) blâmé à tort de n'avoir pas ſçû profiter de la victoire remportée à Fleurus, 123.

Lycurgue rétablit les Jeux Olympiques avec Iphitus Roi d'Elide, 4. Maxime de ce Légiſlateur ſur les ſermens, II. 141.

Lylibée. Le ſiége de cette ville dont Polybe fait une ſi belle deſcription, eſt le chef-d'œuvre de l'art & de la capacité Romaine. Jamais place n'a été attaquée ni défendue avec tant de courage & d'intelligence, 195 Tout ce qu'on peut imaginer d'événemens extraordinaires qui peuvent entrer dans la compoſition d'un ſiége, ou qui naiſſent dans le cours d'une défenſive de pluſieurs mois, ſoit dans les ſecours, ſoit dans les ſorties, ſe trouvent dans ce ſiége, 214.

M.

Macédoniens, quand ils commencérent à devenir formidables à leurs voiſins, II. 153.

Machiavel approuve comme un bon tour la neutralité imaginée par Léon X. 27. Son éloge, 262.

Machines de guerre ſoit pour accrocher les vaiſſeaux, ſoit pour empêcher l'effort du belier, 83. & *les ſuivantes*.

Malplaquet, réflexions ſur cette bataille, 253.

Malthe, fortifications de cette Iſle. Sentimens de l'Auteur ſur la maniere de la défendre, 165.

Maltois, maniére dont ils vont à l'abordage, 85.

Manifeſtes étoient en uſage chez les Anciens, II. 153. Il eſt probable que c'étoient les harangues de leurs Envoiez, *la même*.

Marches, la ſcience des marches réduite par M. de Puyſegur en principes & en ſyſtême, 219. Réflexions ſur cette partie de la guerre, à l'occaſion de la marche d'Amilcar Barcas contre les rebelles d'Afrique, II. 58. Ordre de bataille ſur lequel on doit combattre en allant à l'ennemi, II. 63. & *les ſuivantes*. Marche, dans un pais de plaine, formée & diſpoſée dans l'eſprit de cet ordre, *la mé-*

me, 63. *& les ſuivantes.*
Marine, les Anciens étoient peu expérimentez dans la Marine, 80. Les Modernes ſont infiniment plus habiles dans la Marine que les Anciens, 201. Avantages d'avoir une forte Marine, 219. La France pourroit aiſément en avoir une très-puiſſante, *la même*. De quelle importance il eſt d'avoir une forte Marine, 235. Moiens dont les Athéniens ſe ſervirent pour en former une, 236. Les Etats maritimes ne ſçauroient ſe maintenir ſans une armée navale, 240. Les Romains éprouvérent plus d'une fois la vérité de cette maxime, 240. *& les ſuivantes.*
Marlebrough. Le reproche mal fondé qu'il fait à un Officier pendant la bataille de Malplaquet, accélere notre accommodement avec l'Angleterre, 34.
Marſeillois, quel motif les porta à faire alliance avec les Romains, II. 147.
Marſin (M. le Maréchal de) auroit bien fait pendant le ſiége de Turin, de déférer aux conſeils de M. le Duc d'Orléans, 69.
Materne, ſa révolte contre l'Empereur Commode, II. 16.
Mathos & Spendius, hardieſſe étonnante de ces deux hommes, qui de ſimples ſoldats s'étant fait Chefs de tous les étrangers à la ſolde des Carthaginois, oſent heurter de front toute la puiſſance de Carthage, II. 13.
Maynard, Général de l'armée Catholique contre les Huſſites, fait brûler vingt mille hommes de l'armée ennemie. Raiſons de cette conduite, 372.
Memnon, l'un des plus grands Capitaines que la Grèce ait jamais produit, défend Halicarnaſſe. Sa retraite, 62.
Mérite, dans les affaires déſeſpérées, on a recours aux gens qui ont du mérite & de la vertu: l'envie qui les faiſoit négliger, ceſſe alors de les perſecuter, 174.
Meſſine, combats donnez près de cette ville. Obſervations ſur ces deux actions, 20. Belle défenſe de cette place par le Conſul Appius, 28.
Milazzo. Obſervations ſur cette bataille navale donnée entre les Romains & les Carthaginois, 80.
Milice, ce que l'on doit faire d'une milice corrompue & factieuſe, 12. Il s'en faut beaucoup que nos loix militaires ne ſoient auſſi parfaites que celles des Romains, 252. Avec quel ſoin on doit l'exercer pendant la paix, II. 8.
Militaire (l'art) Les Anciens étoient plus habiles & plus profonds dans la ſcience des armes que les Modernes, 190.
Miltiades, mal récompenſé par les Athéniens des ſervices qu'il avoit rendus, 168.
Modéne, eſcalade de cette ville par le Général Wallis, 52.
Mœurs, une armée paſſe aiſément de la corruption des mœurs au mépris des loix militaires, 12. Ce que l'on doit faire d'une milice corrompue qui s'eſt déclarée par quelque coup d'éclat, *la même*.
Monarchie univerſelle, d'où l'idée en vint aux Romains, II. 146. Elle fut tentée par Philippe Roi de Macédoine, par Alexandre ſon fils, par les Athéniens, par Ferdinand, Charles-Quint, Philippe II. II. 157
Montagnes, comment il faut faire la guerre dans un pais de montagnes & de défilez, 269, 275, 277. Comment on doit ſe conduire dans les guerres des montagnes, II. 52. Ordre de bataille ſur lequel un Général engagé dans des montagnes, & qui eſt de beaucoup plus foible que ſon ennemi, doit combattre, II. 112. Obſervations ſur la maniere de faire la guerre dans les pais de hautes montagnes, comme les Alpes, les Pirenées, &c. II. 99. La guerre offenſive dans ces ſortes de pais eſt plus favorable au plus foible qu'au plus fort en nombre, II. 101. Il faut poſſéder à fond l'art militaire pour ſoutenir une défenſive dans un pais de montagnes, II. 103. La meilleure méthode de ſoutenir une défenſive, c'eſt de la tourner en offenſive ſelon les occaſions, *la même*.
Montecuculi étoit plus grand Capitaine qu'Afranius qui tint tête à Céſar, 255.
Monteſquiou (M. le Maréchal de) commande l'infanterie à l'affaire de Dénain, attaque d'inſulte les retranchemens des ennemis, & les emporte ſans preſque aucune perte, 48.
Mont-Luc (Blaiſe de) entrepriſe hardie de cet Officier ſur le moulin d'Aubagne, le ſeul qui reſtoit à l'armée de Charles-Quint, 65. & 66.
Mouravel (M. le Maréchal de) ſa conduite contre les Fanatiques, 123.
Munitions, les places ſe perdent ordinairement par le défaut de munitions, 55.

N.

Naples, ſuperſtitions que l'Auteur a remarqué dans cette ville, 207.
Nature, tout eſt incompréhenſible dans la nature, 195.

Navarre, ce régiment eſt la dixiéme légion des François, 135.

Neutralité ſouvent plus ruineuſe que la guerre, 23. Solon rejettoit toute neutralité, *la même*. Hiéron eſt preſque le ſeul qui ait réuſſi en gardant la neutralité, 25. Paralléle de la neutralité que gardérent les Vénitiens en 1701. entre les Impériaux & les François, avec celle de Hiéron, 35. Il ne faut point ſouffrir qu'un Prince neutre demeure armé, 26. Maximes du Général Bannier ſur la neutralité, *la même*. Il eſt plus avantageux de ſe déclarer pour un parti que de demeurer neutre, *la même*. Exemple des Siennois, 27. Eſpece toute particuliere de neutralité imaginée par le Pape Léon X. *la même*.

O.

Occaſion eſt la mere des grands évenemens, 223.

Offenſive, guerre mêlée d'offenſive & de défenſive, 276. *& les ſuivantes.*

Officiers; la négligence, la débauche, le luxe des Officiers, ſont les plus grands maux d'un Etat, 52.

Oiſiveté, c'eſt la perte & la corruption de la milice, II. 10.

Olympiade: d'où vient ce nom, 4. Qui a compté le premier les années par olympiades, & comment on marquoit les évenemens avant ce tems-là, *la même*.

Or: ce n'eſt pas avec l'or, mais avec le fer qu'on fait la guerre; Réponſe de Solon à Créſus Roi de Lidie, II. 14.

Ordre de bataille, dans quel ordre on doit combattre lorſqu'on veut attaquer d'inſulte un poſte ou un camp retranché, 48. Plan d'un ordre de bataille ſelon les principes de l'Auteur pour ces ſortes d'actions, 48 & 49. Des François à la priſe de Denain, 48. Des Romains & des Carthaginois devant Agrigente, 58 & 59. Des Romains & des Carthaginois à la bataille d'Ecnome, 112. Reflexions ſur ces deux ordres de bataille, 113. Ordre pour le ſecours de Douai propoſé à M. le Maréchal de Villars par M. le Chevalier de Folard, 143. Ordre pour la ſurpriſe d'un camp, 152. Analyſe de cet ordre, 153. Celui de Regulus & de Xantippe à la bataille où le Conſul fut fait priſonnier, 153. Celui d'Amilcar Barcas à la bataille contre les rebelles d'Afrique, II. 15. Sur quel ordre un Général engagé dans des montagnes, & qui eſt de beaucoup plus foible que ſon ennemi, doit combattre, II. 112. Différens ordres ſur leſquels on a coutume de ſe ranger dans un pais de plaine, tous défectueux, II. 183. Ordre de bataille pour un Général plus fort en infanterie, qui veut combattre un ennemi qui lui eſt ſupérieur en cavalerie; en ſorte pourtant que les deux armées ſoient égales en nombre de troupes, & qu'elles combattent en raſe campagne, 184. Tactique que doit emploier celui qui eſt plus fort en cavalerie, *la même*.

Orléans (*M. le Duc d'*) aſſiége Turin, & on ne peut ſans injuſtice lui attribuer nos malheurs arrivez devant cette place. Le Maréchal de Marſin en fut la cauſe, 69.

P.

Paie, la paie des ſoldats doit être ſacrée, ou les troupes ſe révoltent, faute de paie, ou elles s'enfuient à la premiere occaſion, II. 15.

Pais, combien il eſt néceſſaire à un Général de bien connoître le pais où il doit faire la guerre, 261 & 262. La connoiſſance du pais où l'on doit faire la guerre, ſur tout ſi c'eſt un pais de montagnes, donne au plus foible la ſupériorité ſur le plus fort, II. 109.

Paix, Réflexions ſur la néceſſité d'exercer les troupes pendant la paix, II. 8. Il faut les exercer non ſeulement dans le maniement des armes & les petites évolutions, mais encore dans les grandes, II. 11.

Palerme, bataille navale entre les Romains & les Carthaginois, II. 51.

Pauſanias, ce qu'il dit du ſiége de Delphes par Brennus, 9.

Péloponéſe, la guerre du Péloponéſe faiſoit naître l'étude de Charles-Quint, & pourquoi? 255.

Pelore; étoit-il moins éloigné de l'Italie du tems de Polybe, qu'il ne l'eſt aujourd'hui? 194.

Penſions. Il eſt d'une dangereuſe conſéquence de retrancher aux gens de guerre, pendant la paix, les penſions qu'ils ont méritées pendant la guerre, II. 55.

Péri (*M. de*) Maréchal de Camp des armées du Roi, aſſiégé dans Haguenau, & réduit à l'extremité, ſort de la place ſans que l'ennemi s'en appetçoive, 63.

Perrault: réfuté ſur l'origine du Corbeau, qu'il attribue à Duillius, 83. N'a pas compris le Corbeau dont parle Polybe, 85.

Perſée étant aux mains avec les Romains, quitte ſon armée pour aller ſacrifier à Hercule, 166.

Petards, on ne doit jamais en être dégarni dans les places frontiéres, 53.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, ſa politique au dire de Polyen, II. 151.

Philippe, fils d'Antigonus, cauſe du malheur des Grecs & du ſien propre, II. 152. Le plus ambitieux & le plus dangereux artiſan de ligues que la Grece ait jamais produit, II. 153. Défait par les Romains, *la même.*

Philopœmen; moiens dont ce grand Capitaine s'étoit ſervi pour ſe former le coup d'œil militaire, 258.

Phocien, le plus ſage & le plus homme de bien de ſon pais, maltraité par les Athéniens, 168.

Phormion, avec vingt galeres attaque la flote Lacédémonienne compoſée de quarante-ſept, & la défait, 116.

Place aſſiégée. Il n'en faut approcher que dans le deſſein de la délivrer par quelque action de vigueur, 138.

Places, les plus importantes ne ſe perdent ordinairement que par le défaut de ſubſiſtance, 55.

Plaines, différentes manieres de ranger une armée en bataille dans un pais de plaines, 184.

Platée, belle retraite de la garniſon de Platée, 60. Siége de cette ville, 88.

Plutarque, doute de la victoire de Camille, 7.

Politique, c'eſt une très-mauvaiſe politique de renvoier à un Général d'armée les lettres écrites à la Cour contre lui, 123. Mauvaiſe politique des Alliez contre la France à Gertruidemberg, 124. Politique trop timide des François pendant ces négociations, *la même.*

Politique (*fine*) n'eſt autre choſe que l'art de tromper finement & frauduleuſement ſes voiſins, II. 141. Celle d'une Puiſſance ambitieuſe eſt de ne pas s'attirer pluſieurs guerres tout à la fois, II. 144.

Polybe eſt le plus ancien des Hiſtoriens Grecs que nous avons qui ait compté par olympiades, 4. Cet Hiſtorien eſt plus croiable que Tite-Live au ſujet de la prétendue victoire de Camille, 7.

Polyen, une maxime de ſa politique étoit de tromper les ennemis avec des ſermens, II. 141.

Polyſpaſte, quelle ſorte de machine c'étoit, 92.

Pompée aſſiégé dans Brunduze par Ceſar. Sa retraite, 61.

Pont. S'il ſe rencontre des ruiſſeaux entre les quartiers d'une armée, & que pour communiquer de l'un à l'autre il ſoit néceſſaire de dreſſer des ponts, ou, ſi c'eſt un marais, de tirer des chauſſées, il faut le faire de telle largeur qu'on y puiſſe tout au moins défiler par manches, II. 118.

Portugais ne ſont pas les premiers qui aient fait par mer le tour de l'Afrique, 201.

Poſte. Dans une bataille, & ſur tout dans une affaire de nuit, un Général doit fixer à chacun ſon poſte ſans qu'il lui ſoit permis de s'en éloigner, 33. Dans quelles diſpoſitions on doit ſe ranger lorſqu'il eſt queſtion d'inſulter un poſte ou un camp retranché, 48. La ſcience des poſtes eſt une des plus néceſſaires à un Général d'armée, 269. La guerre qui conſiſte dans les poſtes & les chicanes, eſt celle qui fait mieux connoître le mérite & le courage d'un Général, 272.

Poſthumius, belle action de ce Conſul devant Agrigente. Il fait tourner ſes fautes à l'avantage de ſa patrie, & à ſa propre gloire, 44.

Poulets ſacrez, les auſpices qu'on tiroit de ces poulets étoient les plus graves; de quelle maniere ſe faiſoit cette céremonie, 207.

Préſomption. La préſomption eſt la compagne ordinaire de la lâcheté & de l'ignorance, II. 115.

Prétoriennes (*Cohortes*) déſordres que la licence qui régnoit parmi elles introduiſit dans l'Empire Romain, 121.

Princes, rien de plus beau dans les Princes, & de plus capable d'engendrer l'émulation & la reconnoiſſance, que de continuer les graces & les honneurs aux deſcendans de ceux qui leur ont rendu des ſervices ſignalez, 77.

Proſpérité, cauſe de la corruption des bonnes mœurs dans toutes ſortes d'Etats, II. 142.

Provence, la guerre de Provence de 1707. Détail de cette campagne, 275. Comment il faut faire la guerre dans un pais comme la Provence, *la même.*

Prudence, cette vertu portée à l'excès eſt un très-grand vice dans un Général d'armées, 212.

Puiſegur (*M. de*) Lieutenant Général des armées du Roi, excelle dans la ſcience des marches, 149. Cet Officier, l'un des plus ſçavans de nos jours dans l'infanterie, a réduit la

ſcience des marches en principes & en ſyſtême, 219. Connoiſſance qu'il a de la Flandre, & ce qu'on devroit attendre d'un projet de campagne qu'il auroit formé, ſi on devoit y faire la guerre, 163.

Pyrrhus Roi des Epirotes, a excellé dans la Tactique. Annibal le mettoit fort au-deſſus de Scipion, & immédiatement au-deſſous d'Alexandre, 259.

Q.

Quartiers. Lorſque dans l'inveſtiture d'une place les troupes ſont diviſées par quartiers avec de grands vuides de l'un à l'autre, il eſt néceſſaire d'établir de bonnes communications tirées d'un quartier à l'autre, où les troupes puiſſent marcher ſur un grand front, & ſans aucun détour, II. 117.

R.

Rebelles, conduite que doivent tenir des ſujets rebelles à leur Souverain, & qui ont pris les armes contre lui, II. 75.

Récompenſes, les grands courages veulent être excitez par les récompenſes, II. 3.

Régulus. Echec qu'il reçoit à Tyndaride, & qu'il répare bientôt par un ſecond combat, 101. *& les ſuivantes.* Il doit ſa perte au mépris qu'il temoigne pour les Carthaginois, 123. Ce qu'on doit penſer de ce ſerpent monſtrueux qui diſputa à toute l'armée Romaine le paſſage du Bagrade, 118. Eloge de ce grand Capitaine, 121. Contrarietez des Hiſtoriens ſur la mort de ce grand homme, 160. Diodore eſt le plus croiable de tous, *la même.* Bataille qu'il livre à Xantippe. Détail de cette action, où l'on examine les ordres de bataille de ces deux Généraux, 563. *& les ſuivantes.*

Religion. Réflexions ſur les guerres de Religion, II. 73.

Républiques. On accuſe avec raiſon les Républiques d'ingratitude envers ceux de leurs Citoiens qui leur ont rendu les ſervices les plus ſignalez, 167. Les meilleurs Citoiens dans les Républiques, meurent preſque toujours de mort violente, 169. Elles ont été de tous tems ingrates envers leurs ſoldats comme envers leurs Généraux, II. 12.

Repos, le repos eſt moins le partage de ceux qui commandent que de ceux qui obéiſſent, II. 21.

Retenues. Rien ne fâche davantage les troupes que les retenues, les retranchements de paie & de penſion, II. 55.

Retraite. Après avoir été battus une retraite honnorable eſt quelque choſe, mais un Général habile peut faire quelque choſe de plus. Preuve de cette vérité, 105.

Retraite d'Annibal à Agrigente, 60. De la garniſon de Plarée, *la même.* De Memnon à Halicarnaſſe, 61. De Pompée à Brunduze, *la même.* De M. de Péri à Hagueneau, 63.

Retranchement. Se retrancher dans ſon camp, uſage des anciens que nous avons laiſſé pour un autre beaucoup moins avantageux, 546.

Révolte : celle des ſoldats étrangers contre Carthage étoit-elle juſte ? II. 4. Obſervations ſur cet événement, II. 12. Ruſes des ſoldats étrangers pour que leur révolte contre Cartage fût ſans retour, II. 60. Celles qu'emploia Litanique à Autun contre Céſar, II. 61.

Rhodiens, les ſeuls qui pénétrérent dans la politique des Romains, II. 146.

Richelieu (*M. le Cardinal de*) ſon Teſtament politique. Sentiment de l'Auteur ſur ce Livre, 56.

Rohan : avanture des Ducs de Rohan & Weimar, les deux plus grands Capitaines de leur ſiécle, qui ſont défaits à Rhinfelt par les Bavarois, 223.

Roi, bravoure du régiment du Roi, 235.

Romains. Il n'eſt pas ſurprenant qu'en cinquante-trois ans ils aient reculé les bornes de leur Empire auſſi loin que le dit Polybe, 2. Bornes de leur Empire du tems de Polybe, 3. La premiere guerre qu'ils firent aux Carthaginois fut-elle injuſte ? 16. Approuvent-ils la trahiſon des Mamertins en leur donnant du ſecours contre les Carthaginois ? 18. Ils couvroient leur injuſtice du voile de l'équité, 20. Peu verſez dans la Marine, ils doivent leurs victoires aux Rhodiens, 199. Ils ont perdu plus de batailles par la faute de leurs Généraux, que par l'ignorance & le peu de valeur de leurs ſoldats, 215. De quelle maniere ils exerçoient leurs troupes pendant la paix, II. 51. Leur zele pour former les jeunes gens deſtinez à la profeſſion des armes, II. 23. Réflexions ſur la politique des Romains dans leurs guerres, II. 124. Ils ſont venus au monde pour être le plus grand fléau du genre humain, II. 134. D'où vient qu'ils cherchoient plutôt l'alliance

Digitized by Google

des foibles que des puiſſans, II. 138. Ils étoient auſſi injuſtes que les autres, mais ils couvroient mieux leurs injuſtices, II. 139. Le bonheur des armes fut chez eux la ſource de la corruption des bonnes mœurs, *la même*. Par quels dégrez? *la même*. Moiens dont ils ſe ſervirent pour empêcher qu'il ne ſe formât de ligue contre eux, II. 143. Comment ils paſſérent dans la Gaule Narbonnoiſe & chez les Volces, II. 150. La guerre qu'ils firent à Philippe étoit injuſte, II. 154.

S.

S Ailli (*M. le Marquis de*) Lieutenant Général des armées du Roi, compare ſa retraite à celle de Xénophon, quoiqu'il ne fût ſuivi de perſonne, 276.

Sagontins, pourquoi ils traitérent d'alliance avec les Romains, II. 147.

Sardaigne. Obſervations ſur l'invaſion de cette Iſle par les Romains. Injuſtice de cette entrepriſe, II. 124. *& les ſuivantes.*

Saraſins ont pouſſé plus loin leurs conquêtes que les Romains, 3.

Savoie (*M. le Duc de*) aujourd'hui Roi de Sardaigne, eſt celui de tous les Capitaines modernes qui a imité de plus près Sertorius dans l'art de harceller & d'inquiéter une armée engagée dans un ſiége, 367.

Sénèque, d'où il tire le ſurnom de *Caudex* donné à Appius, 15.

Serbellon (*Fabrice*) Général des troupes du Pape dans le Comtat Venaiſſin, exerce à Orange des cruautez inouïes, II. 73.

Serment, en quelle recommandation étoit dans le Sénat Romain la ſainteté du ſerment, II. 545.

Serpent. Ce qu'on doit penſer de ce prodigieux ſerpent, contre lequel, au rapport de Tite-Live, Regulus fut obligé de faire agir toutes ſes forces, 118.

Sertorius eſt celui de tous les Capitaines qui a le plus excellé dans l'art de harceller & d'inquiéter une armée engagée dans un ſiége, II. 85.

Séſoſtris a pouſſé plus loin ſes conquêtes, & en moins de tems que les Romains, 2.

Sévére. Après la mort de cet Empereur l'Empire Romain fut mis à l'encan par les cohortes Prétoriennes, 12.

Sévere (*l'Empereur Alexandre*) belle leçon qu'il donne aux Princes contre les flateurs, 17.

Sévérité: en quel cas l'extrême ſévérité devient une extrême injuſtice, 169. L'indulgence en faveur des hommes extraordinaires, plus utile à l'Etat que l'exemple des châtimens, 162.

Sicile. La conquête de cette Iſle fut le motif qui porta les Romains à faire la guerre aux Carthaginois, 16. La guerre de Sicile a valu aux Romains la deſtruction de Carthage, l'Empire du monde, 20. Cette Iſle a-t-elle formé autrefois un même continent avec l'Italie? 194.

Siége d'Arras en 1640. 68. De Belgrade, *la même*. De Turin par M. le Duc d'Orléans, 69. Conduite que doit tenir dans une place aſſiégée un Commandant qui eſt réduit à certaines extrémitez, 28. *& les ſuivantes*. D'Agrigente par les Romains, qui ſont en même tems aſſiégez par l'armée Carthaginoiſe, 44. De Turin en 1640. par M. le Comte d'Harcourt, ſemblable à celui d'Agrigente par Poſthumius, 55. De Bizance par l'Empereur Sévere, 88. De Platée, *la même*. Quand eſt-ce qu'il eſt plus avantageux de tourner un ſiége en blocus? 120. De Barcelonne, 152. De Lylibée. Rien de plus inſtructif que ce ſiege, ſoit dans l'attaque ſoit dans la défenſe, 195. Obſervations ſur l'art de harceller & d'inquiéter une armée engagée dans un ſiége, 362. Les ſiéges des grandes villes, lorſqu'elles ſont bien munies, ſont très-difficiles, 66. Il eſt plus prudent de les bloquer, 67. Dans les ſiéges des places où les garniſons ſont fortes & vigoureuſes, on ne doit point partager les quartiers, & ſéparer ſes forces, que les communications des uns aux autres ne ſoient achevées, II. 118. Réflexions ſur la néceſſité qu'il y a, dans une circonvallation où les troupes ſont diviſées par quartiers, avec de grands vuides de l'une à l'autre, d'établir de bonnes communications tirées d'un quartier à l'autre, où les troupes puiſſent marcher ſur un grand front & ſans aucun détour, II. 218. *& les ſuivantes.*

Siennois, la neutralité leur fut funeſte, 27. Plaiſanterie du Roi Alphonſe ſur cette neutralité, *la même*.

Socrate, ſa mort couvre les Athéniens d'un éternel opprobre, 368.

Soldat, rien ne lui abat davantage le cœur & la volonté qu'un mouvement retrograde, qui marque de la crainte dans le Général, 277. Avec quel ſoin on devroit exercer les ſoldats pendant la paix, II. 8. Exemple des Romains, II. 10. Les ſoldats de la corruption des mœurs paſſent bientôt au mépris des loix militaires, 12.

Solon rejettoit toute neutralité, 23.
Softhéne Roi de Macédoine, battu par Brennus, 9.
Spartacus ne put paſſer le détroit de Meſſine ſur des radeaux, 15.
Spire : paralléle de la bataille de Spire par M. le Maréchal de Tallard, & de celle d'Adis par Régulus, 131.
Stade : ce que c'eſt, 40. Nouveau Syſtème de M. de la Barre ſur le ſtade, *la même.*
Staremberg (*M. de.*) poſſédoit la ſcience des poſtes dans toute ſon étendue, 269.
Suel (*M. de*) fit une très-belle action à la bataille de Caſtillon, & un autre s'en orna, 64 & 65.
Superſtition, elle perdit la République d'Athénes, 169. Les anciens Romains étoient moins ſuperſtitieux que les Napolitains de nos jours, 207.
Surpriſes d'armées. Elles ſont très-aiſées & très-ſûres dans l'éxécution, 149. Tout dépend de la diligence & du ſecret, qui eſt aiſé à garder dans ces ſortes d'actions, 148. Objections qu'on peut faire pour détourner un Général de tenter une ſurpriſe, 149. Précautions à prendre avant la marche, pendant la marche, & dans le combat, 151. Ordre de bataille ſur lequel on doit ſe ranger, 152. Analyſe de cet ordre, 153. Exemples qui confirment cet ordre de bataille, 155. Il eſt plus dangereux d'être ſurpris ſur mer que ſur terre, 216.
Suville (*M. de Hautefort de*) Lieutenant Général des armées du Roi, défend Tournai aſſez mal, lui qui avoit brillé à la défenſe de Lille ſous M. le Maréchal de Boufflers, 57.
Sylla, honneur qu'il faiſoit à la valeur & aux ſervices de ſes Officiers, 65.

T.

Tachos Roi d'Egipte, mépriſe Agéſilas à cauſe de ſa petite taille, & bientôs en eſt puni, 158.
Tactique. Le nombre & la valeur même des troupes ne peuvent rien contre un Général qui excelle dans l'art de ranger une armée en bataille. Preuves de cette vérité, 109. *& les ſuivantes.* Différentes maniéres de ranger une armée en bataille dans un pais de plaines, toutes défectueuſes, 183. Les grands Capitaines modernes ont découvert des principes certains & démontrez à l'égard de la Tactique, ou l'art de ranger les armées en bataille, & des mouvemens généraux, 11.
Tallard (*M. le Maréchal de*) s'eſt acquis à la bataille de Spire une couronne qui vaut bien celle de Régulus à Adis. Paralléle de ces deux actions, 131. Sa priſon plus utile à la France que tout ce qu'il avoit fait de glorieux en ſa vie, 136.
Tamerlan & Gingiſthan ont porté plus loin leurs conquêtes que les Grecs & les Romains, 2.
Tarentins, fautes qu'ils, firent en appellant Pyrrhus à leur ſecours, 10.
Tellenon, deſcription de cette machine, 90.
Télutias, Général des forces navales de Lacédémone, attaque la flotte Athénienne dans le port même d'Athénes, 212.
Terre, changemens cauſez par des tremblemens de terre, 194
Themiſtocles, ſix cens ans après ſa mort ſes deſcendans conſervoient encore à Magneſie certains honneurs qu'Artaxerxés Roi de Perſe lui avoit accordez, 77. Thémiſtocles eſt indignement traité par les Athéniens, 168.
Timée, Hiſtorien Grec ſous Ptolomée Philadelphe, s'eſt le premier ſervi des olympiades, 4.
Timurbec. Voiez *Tamerlan.*
Tite-Live réfuté par Polybe, par Juſtin & par Suétone ſur la victoire qu'il fait remporter à Camille ſur les Gaulois qui s'étoient emparez de Rome, 7. Fécond en contes populaires, témoin le ſerpent que Régulus rencontra près du fleuve Bagrade, 118.
Tournai : ſiége de cette place par les Alliez, & fautes que firent nos Généraux en retirant une partie de la garniſon, 75.
Tourville (*M. le Comte de*) Vice-Amiral de France, fait voir à la bataille de la Hogue, que c'étoit avec raiſon qu'il paſſoit pour un des premiers hommes de mer, & des plus déterminez que la France ait jamais eu, 246.
Trahiſon, celle des Mamertins eſt-elle approuvée à Rome ? 58.
Traitez. Obſervations ſur la fidélité avec laquelle on doit obſerver les traitez, 11. 90.
Tranchées pratiquées au ſiége de Lylibée, 195.
Troupes. Obſervations ſur la néceſſité d'exercer les troupes pendant la paix, 286.
Thucydide. Jamais Auteur n'a mieux montré ce que peut la ſcience & l'expérience dans un homme d'eſprit qui veut écrire l'hiſtoire de ſon tems, 230.
Turenne (*M. le Vicomte de*) eſt le ſeul parmi les Modernes qui poſſéde toutes les qualitez d'un véritable Héros, 122.

L'Hiſtorien

L'Hiſtorien des deux dernieres campagnes de M. de Turenne, eſt comparé aux plus excelleos Auteurs de l'antiquité, 127. M. de Turenne ne ſongeoit qu'à joindre l'ennemi, & à en veoir aux mains, 135. Sa campagne de 1674. vaut la plus belle de Céſar, 255.

Turin, détail du ſiége de cette ville fait en 1706. par M. le Duc d'Orleans, 69. Siége de cette ville en 1640. par M. le Comte d'Harcourt, 55. On eut tort d'en faire le ſiége en 1706. 120.

Tyndaride. Obſervations ſur les deux combats de Tyndaride, où Régulus commandoit pour les Romains, & Amilcar pour les Carthaginois. Fautes de ces deux Généraux, 101.

V.

Vaincre, dans tous les combats il faut commencer à vaincre par les yeux, 30.

Varillas a écrit moitié roman & moitié hiſtoire, 195.

Varron, portrait de ce Général, qui fut défait par Annibal à la bataille de Cannes, 33. II.

Weimar, avanture ſurprenaote des Ducs de Weimar & de Rohan; les deux plus grands Capitaines de leur ſiécle, qui ſont défaits dans la plaine de Rhinfelt par les Bavarois, 223.

Vendôme, (*M. le Duc de*) rien de mieux conduit que ſon entrepriſe ſur le camp des Eſpagnols pendant le ſiége de Barcelonoe. Détail de cette actioo, 150.

Vénitiens. Parallele de la neutralité qu'ils garderent en 1701. entre les Impériaux & les Fraoçois, avec celle de Hiéron, 25. Leur conduite à l'égard des François, 26. En demeurant neutres ils devieonent la proie du victorieux & du vaincu, 27.

Vertot (*M. l'Abbé de*) réfuté ſur le paſſage du détroit de Meſſine par Appius, 15.

Victoire, peu de Généraux ſçavent profiter des avantages de la victoire, 222. Après la victoire on ne doit pas faire de ſon camp uo lieu de repos, mais ſuivre l'ennemi juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement défait, 224. On n'eſt jamais plus en danger qu'après une victoire qu'on a remportée ſur un ennemi déterminé, habile, & qui ne peut digérer le ſouvenir d'une défaite. II. Preuves de cette vérité, 26. *& les ſuivantes.*

Villars (*M. le Maréchal Duc de*) l'action de Denain ſeroit ſeule capable de l'immortaliſer, 46. Sa conduite dans cette occaſion eſt uo ſujet d'admiration & un fond inépuiſable d'inſtruction pour les gens de guerre, 47. Il termine glorieuſement la guerre des Fanatiques, 123. Son éloge, 124.

Vitruve, ſes connoiſſances en fait de machioes de guerre étoient fort bornées, 93.

Uladus, hardieſſe de ce Vaivode contre Mahomet II. 49. II.

Voiages. Ils ſont d'uoe grande utilité à un homme de guerre pour ſe former le coup d'œil, ſi oéceſſaite à un Capitaine, 10.

Voiſin, la crainte d'un voiſin formidable ne ſuffit pas pour lui déclarer juſtement la guerre, 15.

Voiſins, l'accroiſſement des Rois voiſios eſt un ſujet ſuffiſant pout leur faire la guerre, 18.

Utique. Obſervation ſur la défaite de Hannoo Général des Carthaginois cootre les rebelles, devant Utique, où l'on fait voir qu'on eſt dans un grand danger après la victoire, & qu'on doit être continuellement ſur ſes gardes, 26. II.

Wallis, Géoéral des troupes Impériales dans le Modénois, eſcalade Modéne, & devoit avoir appris aux Fraoçois ce qu'ils pouvoieot tenter ſur Lille ou ſur Douai après l'affaire de Deoain, 52.

X.

Xantippe, ſoldat Lacédémonien à la ſolde des Carthaginois, à qui tout le monde défére avec plaiſir le commandement général des forces de Carthage. Soo éloge, 156. Caſaubon & du Ryer ont mal traduit l'endroit de Polybe où il eſt parlé de la capacité de Xantippe dans l'art militaire, 156. *& les ſuivantes.* Ce qu'il devint après avoir rétabli les affaires de Carthage, 166. Bataille de Xantippe cootre Regulus. Examen des ordres de bataille de ces deux Généraux, 173. *& les ſuiv.* La victoire de Xantippe décida du ſalut de Carthage, 178.

Y.

Yeux, dans tous les combats il faut commencer à vaincre par les yeux, 30.

Z.

Zifca; il ſe moquoit du grand nombre des ennemis, 256. Avec vingt-cinq mille hommes il en attaque cent mille, & les bat, 256. Il défait les Impériaux comme autrefois les Romains furent défaits aux fourches Caudines, II. 110.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LE TRAITE' de l'Attaque des Places des Anciens.

A.

ABattis, ſorte de fortifications de campagne, faite d'arbres coupez étendus tout de leur long avec toutes leurs branches, pratiquée par les Anciens, & la meilleure de toutes, 376.

Ablancourt (*M. Perrot d'*), ce que penſe l'Auteur de ſa maniere de traduire, 394.

Agger, différentes ſignifications de ce mot dans les Auteurs militaires, 210. Lipſe & le Pere Daniel ſe ſont trompez dans l'explication de l'*Agger*, 211.

Air, réflexion ſur la nature, la force & la violence de l'air, 359. *& ſuiv.*

Alexia, le blocus de cette ville par Céſar eſt le chef-d'œuvre du plus grand Capitaine qui fût jamais, 387. Les Commentateurs de Céſar n'y ont preſque rien connu, 188. Deſcription de l'Auteur, 188. *& ſuivantes.*

Alexandre le Grand, plus eſtimable dans ſes ſiéges que dans ſes autres actions, 220. Il étoit moins ſolide & moins ſçavant dans l'art militaire que Céſar, 221. Son ſiége d'Aorne, 229. de Tyr, 357. de Corionez, forteresſe qu'on eſtimoit imprenable, 220. d'Halicarnaſſe defendue par Memnon, 442.

Annuras IV. aſſiégeant Bagdet, & manquant de matériaux pour combler le foſſé, y fait jetter ſes ſoldats, 251.

Anciens, ſix différentes méthodes dont ils ſe ſervoient pour attaquer & prendre les Places, 167. *& ſuiv.* Ils ménageoient beaucoup plus la vie des hommes dans les ſiéges & dans les batailles que ne font les Modernes, 348. On ne doit pas toujours les en croire ſur ce qu'ils diſent de leurs machines de guerre, 293. Ils ſont nos maîtres dans les arts & les ſciences qui ont rapport à la guerre, 383. Comment ils faiſoient leurs approches au corps de la place, 194. Dans les aſſauts ils combattoient ſur une très-grande profondeur; c'eſt-à-dire en colonne, 449. 465.

Antoine eſt le premier qui forma la tortue de toute ſon infanterie, 467. & 468.

Aorne, ſiége de cette forteresſe par Alexandre le Grand, 229.

Approches des Anciens au corps de la place, 194.

Arbalette, arme infiniment plus avantageuſe que nos fuſils, 316. Il n'y en a point qui ne chaſſe beaucoup au-delà de cent vingt-cinq pas, 354. Anne Comnéne attribue l'invention de cette machine aux François, *ibid.* Deſcription qu'elle en donne, *la même.*

Archélaus, défend Athénes contre Sylla avec tant de courage & d'intelligence, que la guerre n'offre rien de plus grand & de plus profond, 399. Il fait une ſortie générale que des traîtres rendent malheureuſe, 439.

Archidamus Roi de Lacédémone, enferme Platée d'une circonvallation d'arbres étendus, 577.

Archiméde, le Corbeau ſi célebre dans l'Hiſtoire, & qu'on lui attribue, fut inventé par Chariſtron deux cens cinquante ans avant le ſiége de Syracuſe, 313. Maniére dont il diſpoſa ſes machines de jet au ſiége de Syracuſe pour tirer à quelque diſtance que ce fût, 358. 364. Il ne fut jamais l'auteur des machines de guerre, *la même.*

Ariſtote a-t-il moins bien raiſonné que Machiavel? 362.

Artemon, les Auteurs Grecs lui attribuent mal-à-propos l'invention des machines de guerre, 311. & 312.

Athenes, ſiége de cette ville par Sylla, un des plus célebres de l'antiquité. Deſcription de ce ſiége, 398, 399, 438. *& ſuivantes.*

Aſſauts. Dans les aſſauts les Anciens combattoient ſur une très-grande profondeur,

Digitized by Google

c'eſt-à-dire en colonne, 449. 465. Ils formoient auſſi la tortue, 467. Celui de Jotapat eſt un des plus célebres de l'antiquité, par l'habileté de Joſephe à ſe défendre & celle de Veſpaſien à attaquer, 462.

Attaque des Places. Cette ſcience eſt plus aiſée à acquerir que celle de la défenſe, 163. Les attaques d'aujourd'hui ne ſont preſque fondées que ſur la routine, 164. Comment elles ſe font, *la même.* Six différentes méthodes dont ſe ſervoient les Anciens pour attaquer & prendre les places, 167. *& ſuivantes.*

Attaques de nuit. Celui qui attaque à la faveur des ténébres, a preſque toujours la fortune favorable; 428, 431 *&* 432.

B.

Baliſte (*la*) & la catapulte ſont de toutes les machines de guerre les plus belles & les plus ingénieuſes, 310. La plûpart des Auteurs les confondent enſemble, 313. D'où vient? *la même.* En quoi ces deux machines different, 315. Deſcription de la baliſte, 336. *& ſuiv.* Méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs batteries de baliſtes & de catapultes, 341, 345. Explication d'une batterie de baliſtes qu'on voit dans la Colonne Trajane, 344. Effets de la baliſte, 355. Sa portée étoit preſque égale à celles de nos bouches à feu, 349.

Batteries. Méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs batteries de baliſtes & de catapultes, 341. *& ſuiv.* Une batterie de ſix beliers de bonne taille feroit autant d'effet qu'une batterie de ſix de nos piéces de vingt-quatre, 369.

Belier ſuſpendu. Origine de cette machine, la plus ancienne & la plus uſitée dans les ſiéges, 283. Elle étoit connue des peuples de l'Aſie longtems avant que les Occidentaux s'en ſerviſſent, 285. Deſcription du belier ſuſpendu, 287. Comment on s'en ſervoit, 289.

Beliers doubles, 291.

Beliers d'une groſſeur extraordinaire, 292. Sentiment de l'Auteur ſur ces machines, *la même.*

Belier de cent vingt pieds de longueur, 295. Moiens dont on ſe ſervoit pour tranſporter les beliers, 297. Une batterie de ſix beliers de bonne taille feroit autant d'effet qu'une batterie de ſix de nos piéces de vingt-quatre, 369.

Belier non ſuſpendu. Les Anciens ſont inintelligibles dans ce qu'ils diſent du belier non ſuſpendu, 297. On a douté longtems qu'il eût jamais exiſté, *la même.* Comment l'Auteur eſt parvenu à la découverte des forces mouvantes de ce belier, 304. La ſtructure & les forces mouvantes du belier non ſuſpendu, 308.

Béliſaire, le plus grand homme de ſon ſiécle, défend Rome contre les Goths, 277. Il n'étoit point inférieur aux plus grands hommes de l'antiquité, 339.

Blondel, ſon Livre du jet des bombes eſt un excellent Livre; mais les figures qu'il nous y donne de la catapulte & de la baliſte ſont imaginaires, 379.

Boémont, ſiége de Duras où ce Capitaine mit en œuvre tout ce que l'art pouvoit lui fournir pour s'en rendre le maître, 405.

Boulets de pierre dont Mahomet II. ſe ſervit pour battre les murailles de Conſtantinople, 367. Boulets de fer fondu emploiez par les Anciens pour battre en bréche, 367, 371.

Bréches, dans l'inſulte des bréches les Anciens combattoient en colonne, 734. Lorſque dans l'inſulte des bréches on formoit la tortue, on combattoit avec l'épée, & non avec le *pilum*, 368.

C.

Camille aſſiége Veies, & s'en rend maître par une mine, 390.

Candie, combien ceux qui défeodirent cette ville contre les Turcs, étoient habiles dans la ſcience des mines, 387.

Canons, nos canons ſont encore fort imparfaits, 310. Louis XI. en avoit fait fondre un de cinq cens livres de calibre, 358. M. de Valiere a fait des réflexions phyſico-mathématiques ſur le canon, 367.

Carlotin, belle défenſe de cette ville aſſiégée par Carbut, Général des rebelles de Bohéme, 373.

Catapulte (*la*) & la baliſte ſont de toutes les machines de guerre les plus belles & les plus ingénieuſes, 310. Oſias Roi de Juda en fut-il l'inventeur? 311. La catapulte faiſoit mille fois plus de déſordre dans les rangs qu'un coup de canon chargé à cartouche, 314. Elle étoit plus d'uſage & plus utile que la baliſte, 315. Elle avoit différens noms, *la même.* Pourquoi appellée *onager*, 316. Tous les Modernes qui nous ont donné la figure de cette machine, n'ont rien produit que d'imaginaire, 318. Celle d'Ammien Marc-

cellin, 323. Les moindres chaſſoient un corps de cent peſant, 324. Structure d'une catapulte centenaire, 325. *& ſuivantes.* Pourquoi l'Auteur s'étend ſi fort ſur cette machine, 331. Maniere de bander la catapulte, 332. A quarante-cinq dégrez d'élévation elle doit porter quatre cens toiſes, 333.

Catapulte de campagne découverte dans la Colonne Trajane, 333. Maniere de conſtruire les plus groſſes catapultes, que l'Auteur trouve très-commode & très-ſimple, 334. De quoi on chargeoit la catapulte, 335. Méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs batteries de baliſtes & de catapultes, 341, 345. La portée de la catapulte approchoit preſque de celle de nos bouches à feu, 349. Moiens dont Céſar ſe ſervit au ſiége de Marſeille pour arrêter l'effort des baliſtes & des catapultes des aſſiégez, 356. Autres moiens emploiez par les Tyriens, aſſiégez par Alexandre le Grand, 357. Les tirs de la catapulte ſont directs & de but en blanc, 365. *&* 366. La juſte portée des catapultes à toute volée, 370. Exemples modernes des prodigieux effets de cette machine, 371. *& ſuiv.* Elle fera évanouir nos mortiers & nos pierriers, ſi l'on peut ſe délivrer des préjugez de la coutume, 380. Avantages de cette machine ſur les mortiers, 380. *&* 381. On la vit reparoître au ſiége de Rhodes en 1480, 382.

Cavaliers, méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs Cavaliers, 216. *& les ſuivantes.*

Cavalerie, celle des Romains ne combattoit pas moins à pied qu'à Cheval, 419.

Céſar, plus ſolide qu'Alexandre, & plus ſçavant dans l'art militaire, 221.

Ceuta, il y a près de quarante ans que cette ville eſt aſſiégée, 388.

Chauſſes-trapes. Celles de Céſar à Alexia étoient différentes & plus dangereuſes que les nôtres, 193. Celle de Procope, *la même.*

Clerc (M. le) eſt un des plus univerſels génies qui aient éclairé l'empire des Lettres, 322.

Circonvallations & contrevallations, nous les avons appriſes des Anciens, 167. Elles étoient en uſage pluſieurs ſiécles avant Cyrus, 170. & longtems avant Moyſe, *la même.*

Circonvallations, celle de Platée faite d'arbres étendus tout de leur long, 177. Celle de Lilybée. Réflexions critiques ſur ces travaux de Lilybée, 182. de Numance, 183, de Pérouſe, par Auguſte, 187. Camille l'emploia au ſiége des Veies, 391.

Civilis, fameux Chef Hollandois, ébranla la puiſſance Romaine dans les Gaules, 358.

Colonne Trajane. Explication d'une batterie de baliſtes qu'on voit dans la Colonne Trajane, 344.

Colonne. Les Anciens réſiſtoient contre les ſorties en ſe rangeant en Colonne, 443. Dans les aſſauts ils combattoient dans cet ordre, 449, 743, & dans l'inſulte des bréches, 465.

Comblement du foſſé. *Voyez* Foſſé.

Contremines, on en fit au ſiége d'Apollonie, 401. Les Anciens contreminoient leurs places d'avance par des galeries ſouterraines, comme nous le pratiquons aujourd'hui, *la même.*

Corienez, forteresſe qu'on eſtimoit imprenable, & dont Alexandre ſe rendit maître, 220.

Coſroez aſſiége Edeſſe : doit-on en croire Procope ſur les travaux qu'il lui fait faire au ſiége d'Edeſſe ? 226. *& ſuivantes.*

D.

Daniel (le Pere) réfuté ſur ce qu'il avance dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe des machines de guerre des Anciens, 171, 197, 200, 202, 211, 212, 218, 257, 284, 346, 353, 370.

Darius ſe rend maître de Calcédoine par une mine ſouterraine, 391.

Découvertes (les) les plus rares & les plus ſouhaitées des Sçavans ne touchent plus après qu'on les a vûes, 306. Nous devons la plûpart de nos plus belles découvertes aux perſonnes les plus ſimples, & qui paroiſſoient les moins capables d'inventer, 318.

Démétrius, ſurnommé le *Preneur de Villes*, leve honteuſement le ſiége de Rhodes, 165. C'étoit un des plus grands Capitaines & des plus ſçavans dans l'art des ſiéges que l'antiquité ait jamais produit, 398.

Diades, il n'eſt point l'inventeur des tours roulantes, 253.

E.

Ebnatie, le ſiége de cette place eſt fameux dans l'Hiſtoire, 394. Tite-Live ſe ſurpaſſe dans la deſcription qu'il en

Digitized by Google

fait, 395. C'eſt le Metz des Anciens, 402.
Edeſſe, ſiége de cette ville par Coſroez: Procope eſt-il croiable ſur ce qu'il nous en apprend? 226. *& ſuivantes.*
Enée, Auteur de la premiere antiquité, ſon Traité de l'attaque & de la défenſe des places eſt fort peu de choſe, 402.
Engin, *engin à verge* dans Froiſſart & dans l'Hiſtorien de Charles VII. eſt la catapulte des Anciens, 316.
Eſcalades. Elles ſont plus rares aujourd'hui qu'anciennement, 168.

F.

Foſſé, différentes méthodes des Anciens pour le paſſage ou l'abord du foſſé des places aſſiégées, 230. Les Tradocteurs ſe trompent ſouvent ſur cet article, 233. Deſcriptioo de la tortue qui ſervoit à combler le foſſé, 237. Différence du comblemeot du foſſé & d'une terraſſe, 235. Le paſſage de nos foſſez à nos bréches eſt peu ſenſé, & contraire aux régles de la guerre, 239. On ne pouſſoit pas toujours le comblement juſqu'ao pied du mur, 240. De quelle maoiére ſe fit le comblement du foſſé au ſiége de Varne par Jean Roi de la Mœſie, 255. par Amurat IV. au ſiége de Bagdet, *la même.*
François, ils ont une méthode excellente & toute nouvelle contre les ſorties, 430.
Fuſil, la baionette au bout du fuſil fait preſque tout l'avantage de cette arme, 316.

G.

Galleries hors de terre, pratiquées au ſiége de Comminges par Laodegéſile, Général de l'armée de Gontrao Roi de de Bourgogne, 208.
Galleries ſouterraioes ou cooduits de mioes, leur origine, 323. *& ſuivantes.* La méthode des Anciens dans leurs conduits de mines, étoit la même dont oous oous ſervons anjourd'hui, 384. Preuve de cette vérité, 385. Celle de Darius au ſiége de Calcédoioe, 390. des Mogols au ſiége de Peckin, 392.
Garniſon. on doit épargoer la vie de ſa garniſon au commencemeot d'un ſiége, & la hazarder à la fio, mais non ſans de puiſſaotes raiſons, 410.
Gaſcogne, cette province du tems de Céſar étoit ineoonue aux Romaios, 394.
Gaulois. Du tems de Céſar ils étoient très-rompus & très-experts dans l'art des mioes & de la ſappe, 393.
Geeſoriand (*M. le Marquis de*) dans la défenſe d'Aire tint bon malgré trois ordres du Roi qui lui commaodoient de ſe rendre, 168. Il s'étoit réſolu de ſouteoir on aſſaut géoéral au corps de la place, & de finir par une ſortie générale à la tête de toute ſa garoiſon, 317.
Goulon, Ingénieur & Général de l'Empereur, eſt celui de tous qui a le mieux écrit de l'attaque & de la défenſe des places, 243.
Grecs. Ils s'attribueot mal-à-propos les plus belles découvertes militaires, 169. Ils ne ſont poiot les inveoteurs des machines de guerre, 252, 310. Ils les ont tirées des peuples de l'Aſie, 389. Excellence de leur Tactique, 414. Dans l'attaque & daos la défenſe des bréches ils combattoient le plus ſouvent avec le bouclier & l'épée, 468.
Guerre, celle du Péloponéſe eſt une des plus belles & des plus ioſtructives de l'antiquité, 181. Le guerre eſt l'art de ruſer & de tromper finement par principes & par méthode, 406.
Guiſe (*M. le Duc de*) ſon ſiége de Metz eſt comparable aux plus fameux de l'antiquité, 406.

H.

Hélépole de Démétrius *Poliorcétes* au ſiége de Rhodes. La deſcription qu'en fait Plutarque ne vaut rien, 257. Les Auteurs qui en ont parlé ne s'accordent point entr'eux, 260. Elle eſt rendue inutile, 398.
Hermand (*M. d'*) Meſtre de camp d'infaoterie, eſt-il le premier auteur de certaioes machioes qu'il dit avoir ioventées? 305. Ceſt un Officier de mérite & fort appliqué, 306.
Hérodote a écrit cinq ceos cinquante aos après Homére, & de ſon tems les machines de guetre n'étoient pas connues des Grecs, 285.
Homére n'a jamais eu connoiſſance des Livres ſacrez, qooiqu'en diſent M. & Madame Dacier, 274, *& ſuiv.*
Hiſtoriens. Les Auteurs qui ont écrit des affaires des Romains, ſont ſuſpects d'avoir, par flaterie, déguiſé la vérité, 400.
Huniade, Général des Hongrois, défeod Belgrade cootre Mahomet. Eloge de ce Capitaine, 436.

J.

Jeruſalem, ſes murailles étoient à l'épreuve de toutes les machioes de guerre, 369. Cette ville ne fut priſe que parce que les Juifs oe firent que de petites ſorties, 419, 434, 435.

Imilcon, Gouverneur de Lilybée, déſeſpere les Romaios attachez au ſiége de cette place, 165. Sa méthode dans les ſorties pouſſa à bout la patieoce tant vaotée des Romains, 409. Réflexions ſur ſa défenſe, 409. *& ſuivantes.*

Infanterie, eo quoi conſiſte ſa force, 464.

Iphialtes au ſiége d'Halicarnaſſe, défendue par Memnon, cooſeille une ſortie générale, & l'exécute avec tant de valeur & de cooduite, qu'il met Alexandre hors de meſures & dans uo péril évident, 443.

Juifs. Ils ne connureot pas leurs forces au ſiége de Jéruſalem, 419.

L.

Langues. La Gréque & la Latine ſont fort ſtériles en termes militaires, 204.

Lignes eovironnantes. *Voyez* Circonvallatioo.

Lilybée. Le ſiége de cette place eſt le chef-d'œuvre de l'intelligence militaire, 441. Deſcriptioo de ce ſiége, 165, 166, 408. *& ſuiv.*

Lipſe, réfuté ſur ce qu'il dit dans ſes Livres *Poliorceticon*, des machioes de guerre des Anciens, 166, 178, 179, 188, 200, 204, 211, 218, 271, 318.

M.

Machines de guerre. Elles n'étoient pas coonues des Grecs du tems d'Homére, ni même du tems d'Hériodote, 285.

Machines de jet. Rien de plus ſimple que leur ſtructure & leors forces agiſſaotes, 319. Le ſervice des plus groſſes machines de jet des Aocieos étoit auſſi promt que celui des oos piéces de vingt-quatre, 314. Les Anciens oe nous en impoſent point en ce qu'ils racóntent de leurs machines de jet, 348.

Machiniſtes. Pourquoi les ouvrages qui nous reſtent des Ancieos qni ont écrit des machines de guerre, ſont ſi obſcurs, 317. *& ſuivantes.*

Mahomet II. fut le premier qui donna le plus de vogue aux canoos; il les perfectionna, & inventa les mortiers-pierriers, 375. Il remit eo uſage les traochées, les paralléles, les ſappes couvertes, 201. C'étoit le plus uoiverſel génie de ſoo tems, *la même.*

Mantbaliſte, c'eſt l'arbalette, 316.

Mariana, cet Hiſtorieo célebre maoque quelquefois de jugement, 186.

Maſſada, ſiége de cette ville par Sylva. Terraſſe remarquable, 222. Eclairciſſement d'un paſſage de Joſephe, 223.

Memnon étoit le ſeul d'entre les Capitaines de Darius qui fût digoe d'être oppoſé au grand Alexandre, 442. Sa défenſe d'Halicarnaſſe eſt une des plus ſçavaotes de l'aotiquité, *la même.* Détail de cette défenſe, *la même & les ſuivantes.*

Metz, le ſiége de cette ville par M. le Duc de Guiſe eſt comparable aux plus fameux de l'aotiquité, 406.

Mines, leur origine, 383. *& ſuivantes.* La méthode des Ancieos daos leurs cooduits de mines, eſt la même dont oous nous ſervons aujourd'hui, 384. Preuve de cette vérité, 385. Les Moderoes ont uo plus graod avantage dans cette maniere d'attaquer & de ſe défendre que les Anciens, 385. Nos Ingéoieurs ſont peu verſez dans l'art des mioes, 386. Pierre de Navarre n'eſt pas l'inventeur des mines doot nous nous ſervoos. Il ne les a que perfectionnees, 387. M. de Valiere les a portées au poiot de perfectioo où elles peuvent atteindre, 388. Il ſe trouve à peine trois ou quatre Officiers dans toute la France qui s'appliquent à la ſcieoce des mines, 388. Les Romains commencérent à s'en ſervir au ſiége de Fidennes, 390. Eo quoi elles conſiſtoient avaot l'ioveotion de la ſappe, 392. Les réſiſtances qui ſe font par les mines ſont les plus belles & les plus ſçavantes, c'eſt l'art de rendre un ſiege éternel, 394. Celles doot nous nous ſervons furent ioventées eo 1487, 387. C'eſt aux Anciens que oous devoos la méthode de découvrir les endroits ſous leſquels les mineurs travaillent, 403. Les Modernes ſont plus habiles que les Anciens daos la ſcience des mines, 404.

Mogols font le ſiége de Peckin, reduiſent les habitans à ſe manger les uns les autres, & emportent enfin la place en y entrant par une galerie ſouterraine, 391. *&* 392.

Mortiers-pierriers, qui en eſt l'inven-

teur, 375. Les mortiers céderont la place aux catapultes & aux baliſtes, ſi l'on peut ſe délivrer des préjugez de la coutume, 380.
Moulin à vent de brique tranſporté d'un lieu à un autre, 273.
Murus ne ſignifie pas toujours une muraille de maçonnerie, 218.
Muſculus, eſpece de tortue emploiée par Céſar au ſiége de Marſeille, 243. Sa figure, 244. Le *Muſculus* de Végéce différent de celui de Céſar, *la même*. Les Antiquaires n'ont point entendu Iſidore dans l'endroit où il parle du *Muſculus*, 244. ni Céſar, 245. En quoi le *Muſculus* différoit de la tortue proprement dite, 246.

N.

Navarre (*Pierre de*) n'eſt pas l'inventeur des mines dont nous nous ſervons, il ne les a que perfectionnées, 387.
Nuit, celui qui attaque à la faveur des ténébres a preſque toujours la fortune favorable, 428. *& ſuiv.*
Numance, la deſcription du ſiége de cette place que nous donne Florus, rend ridicules les Romains & Scipion leur Général, 185.

O.

Officiers. Il s'en trouve à peine trois ou quatre qui s'appliquent à la ſcience des mines, 388. Pourquoi? *la même*.
Onager dans Céſar ſignifie catapulte, 315. Pourquoi a-t-on donné ce nom à la catapulte? 316.
Oſias Roi de Juda inventa-t-il la baliſte & la catapulte? 311.

P.

Paralléles répétées & les ſappes couvertes ſont uniquement dûes aux Anciens, 201.
Paveſades, ce que c'étoit, & à qui on en doit l'origine, 197.
Pechin, ſiége mémorable de cette ville par les Mogols, 392.
Péloponéſe, la guerre du Péloponéſe eſt une des plus inſtructives de l'antiquité, 281.
Periclés. Les machines qu'il emploia au ſiége de Samos, étoient connues des Hébreux longtems auparavant, 312. Ce Prince étoit magnifique, & aimoit à récompenſer les gens de mérite, *la même*, 590. *& ſuiv.*
Perrault réfuté ſur ce qu'il dit dans Vitruve des machines de guerre des Anciens, 256. 262, 278, *& ſuiv.* 303, 318, 320, 329. 335, 353, 370.
Phalange Macédonienne. Elle étoit connue & portée à ſa perfection avant Philippe, 286.
Philippe-Auguſte s'appliqua uniquement à perfectionner & à augmenter les forces des machines de jet, 375.
Pique, cette arme ne valut jamais rien dans un aſſaut, 452.
Placet. La conſervation d'une place qui couvre une frontiere, eſt mille fois plus précieuſe que celle des troupes qui la défendent, 419. L'invention de la poudre ne changea preſque rien dans l'art d'aſſiéger les places, 375.
Platée aſſiégée par Archidamus Roi de Lacédémone, 117. Deſcription de ce ſiége l'un des plus célebres de l'antiquité, *ibid. & ſuivantes*.
Pline, réfuté ſur l'origine du belier non ſuſpendu, 283.
Plutarque n'entendoit rien dans les machines de guerre, 257, 267.
Pluteus, deſcription de cette machine, 248.
Polyſpaſte d'Archiméde. Vitruve n'a pas compris cette machine, 278.
Procope. Eclairciſſement ſur un paſſage de cet Auteur, où il eſt parlé du ſiége d'Edeſſe par Coſroez, 226. *& les ſuivantes*.
Poudre, ce qui contribua à l'invention de la poudre, 362. Elle ne changea preſque rien dans l'art d'aſſiéger les places, 375.

R.

Rhodes, ſiége de cette place par Démétrius *Poliorcétes*, 398.
Ricochet, batteries de ricochet. M. de Valiere n'emploia que cette méthode au ſiége d'Aire, & déſeſpéroit par-là les aſſiégeans, 358.
Romains, quand ils commencérent à ſe ſervir de mines, 390. Défaut de leur tactique, 414. Faute qu'ils firent au ſiége de Lilybée, 417.

S.

Sagontins, étrange réſolution qu'ils prennent de ſe brûler avec leur ville plutôt que de ſe rendre, 469.
Sappes couvertes, elles ſont dûes uniquement aux Anciens, 201. Comment ils

les faiſoient, 393. Les Gaulois du tems de Céſar étoient très-experts dans les mines & dans la ſappe, *la même*.

Siége. Celui de Lilybée eſt le chef-d'œuvre de la ſcience militaire, 163. Deſcription de ce ſiége, 165, 166, 408, 409. Celui de Platée par Archidamus Roi de Lacédémone, 177. Deſcription de ce ſiége, *ibid. & ſuiv.* Eclaircifſemens ſur la deſcription que Thucydide donne de ce ſiége, 179, 180. Celui de Numance par Scipion, 183. Le récit qu'en fait Florus rend ridicules les Romains & leur Général, 185. Siége ou blocus d'Alexia, c'eſt le chef-d'œuvre de Céſar, 187. Les Commentateurs n'y ont preſque rien connu. Deſcription qu'en donne l'Auteur, 188. *& ſuivantes*. Siége de Rhodes par Démétrius *Poliorcétes*, 397, 398, d'Athénes par Sylla, où les Romains épuiſérent tout ce qu'ils avoient de patience & d'induſtrie dans l'attaque. Deſcription de ce ſiége, 398, 399, 438, 439. Celui de Metz par M. le Duc de Guiſe, 406. Tous ceux qui ont écrit des ouvrages des Anciens dans leurs ſiéges, n'ont preſque rien connu dans leur conſtruction, 214.

Siémenowiski, Lieutenant Général de l'artillerie de Pologne, jugement que porte l'Auteur de ſon Livre, *Artis magnæ artilleriæ*, 378.

Sorties. Les Ancient nous ont ſurpaſſé dans la défenſe des places, & particuliérement dans ce qui regarde les ſorties & les aſſauts, 408. Rien de plus redoutable qu'une groſſe & puiſſante ſortie, *la même*. On ne doit jamais tenter une ſortie générale au commencement d'un ſiége, 411. & 412. Les ſorties générales étoient ordinaires parmi les Anciens, & ſont ſi rares parmi nous, que depuis trois cent ans on ne peut en trouver aucune, 413. De quelle maniere les Romains combattoient dans leurs ſorties générales, 414. Les plus redoutables chez les Anciens, étoient celles que l'extrémité faiſoit naître, 415. Jamais une tête de tranchée ne s'eſt ſoutenue contre une groſſe ſortie, 416. Si les Juifs aſſiégez par Tite euſſent fait de groſſes ſorties, la ville n'eût jamais été priſe, 419. En quel tems on doit les faire, 421. Les Anciens n'en faiſoient de générales que dans le cas d'une extrême néceſſité, 433. Méthode excellente & toute nouvelle des François contre les ſorties, *la même*. Le régiment de Navarre eſt le premier qui l'ait miſe en uſage, *la même*. Il ne faut jamais choiſir la nuit dans une ſortie, lorſqu'on eſt plus fort que l'aſſiégeant dans ſes approches, 434. Celle d'Huniade aſſiégé dans Belgrade par Mahomet, 436. Notre méthode dans les ſorties eſt entiérement oppoſée à celle des Anciens, & très-mauvaiſe, 437. Les ſorties doivent toujours être groſſes ou générales, & faites pendant la nuit, 438. Celle d'Archélaüs au ſiége d'Athénes, malheureuſe, & pourquoi, 439. Comment les Anciens réſiſtoient contre les ſorties, 441, *& ſuivantes*.

Sylla aſſiége Athenes. Deſcription de ce fameux ſiége, où la patience des Romains & leur induſtrie dans l'attaque furent épuiſées, 398, 399, 438, 439.

T.

Tacite confond le timide avec l'audacieux, lorſqu'il avance que la nuit les favoriſe également l'un & l'autre, 431.

Terraſſes. Variations des Commentateurs ſur un paſſage du Livre des Rois, où il eſt parlé de terraſſes, 172. Sentiment de l'Auteur, 173. Celle du roc de Coriénez par Alexandre le Grand eſt ſurprenante, 220. Celle de Maſſada dont Joſephe nous donne la deſcription, eſt remarquable, 222. Celle que fit dreſſer Alexandre au ſiége d'Aorne, 229. Celle de Timur-Bec au ſiége d'Avenit, 230. Différence du comblement du foſſé & d'une terraſſe, 235. Eclairciſſement d'un paſſage de Joſephe où le Traducteur emploie le terme de terraſſe, 234. Moien de diſtinguer dans les Auteurs anciens les terraſſes conſidérées comme comblement, & comme cavaliers, 236.

Thucydide. Eclaircifſemens ſur la deſcription qu'il nous donne du ſiége de Platée, 179 & 180.

Timur-Bec n'a pas moins conquis de païs qu'Alexandre le Grand, 219. Terraſſe qu'il fait conſtruire au ſiége d'Avenit, 230.

Tormentum dans Ammien Marcellin, c'eſt la catapulte, 316.

Tortue, deſcription de celle qui ſervoit à combler le foſſé, 237. Tortues de terre, 249.

Tortue beliére, deſcription de cette machine, 289. Tortue d'une ſtructure extraordinaire, 293. La tortue a priſe ſon nom de belier, 299.

Digitized by Google

Tortue d'hommes, 467. Il y en avoit de deux ſortes, la ſimple & la ſurmontée, *la même*. Celle de l'inſulte de Crémone eſt célèbre, *la même*. Antoine eſt le premier qui forma la tortue de toute ſon infanterie, 467 & 468.

Tours roulantes en uſage avant Alexandre le Grand, 253. Diades ſe vante mal à propos d'en être l'inventeur, *la même*. Explication de leur ſtructure, 255. Tours à ponts & à beliers. Deſcription & uſage de ces machines, 263. La tour que Boémont fit conſtruire au ſiége de Duras, étoit fort au-deſſus de l'hélépole de Démétrius, 266. Tour de Mithridate au ſiége de Cyzique, 268. Les Anciens ne nous apprennent rien de la puiſſance qui mettoit ces tours en jeu, 270. Sentiment de l'Auteur, 273, 274. Tours à corridors, 279. Tour de pierre tranſportée d'un lieu à un autre, 281. Forces qu'emploieroit l'Auteur pour une exécution ſi difficile, *la même*. Les tours ont exiſté dans l'Aſſyrie avant qu'elles fuſſent connues dans l'Occident, 286. Tour beliére de l'Arc de Sévére, 301.

Tranchées, elles étoient connues des Anciens, 495. Preuves de cette vérité, 196.

Troie ne fut jamais ni aſſiégée, ni battue, ni inveſtie, 282.

V.

V Allière (*M. de*) Maréchal de Camp des Armées du Roi, batterie de ricochet dont il ſe ſervit au ſiége d'Aire contre les aſſiégeans, 358. Il a fait des réflexions phyſico-mathématiques ſur le canon, 367. Sa profonde capacité dans l'art des mines, 386. Il l'a pouſſée à ſa perfection; mais il mourra ſans nous apprendre le grand & le vrai de ſa méthode, & ſans former aucun homme qui puiſſe le remplacer, 388. S'il commandoit dans un poſte où il trouvât ſoixante pieds de terre ſous lui, il ne ſeroit jamais pris, 403. Aſſiégé dans un poſte tel que la citadelle de Tournai, tel que Condé, que Landau, il feroit morfondre les plus nombreuſes armées, 394.

Vauban (*M. le Maréchal de*) a perfectionné l'art d'attaquer les places, 478. Depuis ſa mort l'art d'attaquer les places eſt beaucoup déchû, 442.

Végéce. Tout ſon ſçavoir conſiſtoit dans la diſcipline militaire & dans quelque teinture de raſtique, 216. Son ouvrage ſur la milice Romaine eſt pris de Tite-Live, qu'il a réduit en principes & en méthode, 397. Rien de plus inſtructif que ſes trois premiers Livres, *la même*.

Vigénére. Jugement qu'en porte l'Auteur, 188.

Vinea, différentes ſignifications de ce terme dans les Hiſtoriens & les Auteurs militaires, 203.

Vitruve. Jugement qu'en porte l'Auteur, 239. Son texte eſt corrompu & falſifié preſque par tout à l'égard des proportions des machines, 289. Eclairciſſement d'un paſſage de cet Auteur, que M. Perrault n'a point entendu, 320. Texte de cet Auteur éclairci, 329.

Fin de la Table des Matiéres du Traité de l'Attaque.

TABLE DES CITATIONS

Qui ſe trouvent dans les Obſervations.

PAge 17. Pyrrhus ſuccomba. *Plutarque dans la Vie de Pyrrhus.*

Ibid. Si l'on conſulte Grotius, *Lib. 2. de Jure belli & pacis. cap. 2.*

P. 18. Ce paſſage de Thucydide, *l. 1.*

P. 19. *colonne* 1. Dit Grotius, *L. 2. de Jure belli & pacis. cap. xj.*

Ib. Dit Cicéron, *L. iij. de Nat. Deor. c.* 38.

P. 23. *col.* 2. C'eſt l'éloge qu'en fait Juſtin, *à la fin du* 23. *Livre.*

P. 28. *col.* 1. Je trouve dans Thucydide, *Lib.* 1.

P. 45. *col.* 1. Dit Tite-Live.

P. 61. Dit Thucydide, *Livre* 3.

P. 62. *col.* 1. Memnon nous en fournit pourtant un. *Diodore de Sicile Livre* 17. *c.* 27. *Arrien L.* 21.

Ibid, col. 2. Dit Céſar, *Comment. de Bello civili, L.* 1.

P. 65. *col.* 2. Le Capitaine Montluc. *Mémoires de Montluc, p.* 35.

P. 79. *col.* 1. C'eſt Florus qui nous apprend ceci, *Lib.* 2. *c.* 3.

P. 83. *col.* 2. Je ne ſçai à quoi penſe Perrault, *dans ſon Commentaire ſur Vitruve. L. x. chap.* 19.

P. 84. *col.* 1. Il dit ſeulement (Frontin.) *Stratagem. L.* 2. *c.* 3.

P. 86. *col.* 1. Dit Thucydide, *L.* 7.

Ib. Vitruve nous parle, *L. x. c.* 19.

Ib. Ne ſeroit-ce point celle dont parle Végéce, *Lib.* 4. *c.* 14.

Ib. col. 2. Céſar fait mention de cette machine dans ſes Commentaires, *de Bello Gall.*

P. 87. *col.* 1. La machine dont parle Tacite, *Lib.* 4.

Ibid. Vitruve le penſe ainſi que moi, *L. x. c.* 22.

Ibid. col. 2. Polybe ne le dit-il pas, *Liv. viij.*

P. 88. Dion dit, *Tillemont, Hiſt. des Empereurs dans Sévére, art.* 18.

Ibid. Le même Dion rapporte *Dio Caſſ. in Severo.*

Ibid. Thucydide dit, *L.* 2.

Ibid. Citons le paſſage de cet Hiſtorien, *Quinte-Curſe, L.* 4.

P. 90. *col.* 2. C'eſt Tite-Live qui nous apprend ceci, *L.* 38.

P. 91. *col.* 1. Sous la figure que Végéce nous le repréſente, *L.* 4. *c.* 21.

Ib. col. 2. Dit l'Auteur Juif, *Joſeph, L.* 1. *c.* 12.

P. 93. *col.* 2. C'eſt Vitruve qui nous l'apprend, *L. x. c.* 22.

P. 94. *col.* 1. Ecoutons Plutarque, *dans la Vie de Marcellus.*

Ib. col. 2. Il dit donc (Polybe) *L.* 8.

P. 107. *col.* 1. Tel que l'Auteur le rapporte, *L.* 1. *c.* 30.

P. 108. *col.* 1. Qui manqua ſon coup contre Eumenes, *Juſtin, L.* 3. *c.* 8.

P. 115. Je trouve un éxemple dans Thucydide, *L.* 2.

P. 150. *col.* 2. Larrey nous la rapporte en très-peu de mots, *dans ſon Hiſtoire de Louis XIV.*

P. 155. *col.* 1. Voici ce que dit l'Ecriture, *L.* 1. *des Rois. chap. xj.*

Ib. Dit Plutarque, *dans la Vie d'Alexandre.*

Ib. col. 2. Le Duc d'Albe, &c. *Strada, L.* 7.

P. 179. *col.* 1. C'eſt Lucien qui nous le fournit, *dans ſon Zeuxis.*

P. 180. Ecoutons Hérodote, *L.* 4.

P. 182. J'ai trouvé ce ſecret dans Procope. *Hiſtoire ſecréte.*

Digitized by Google

P. 237. *col.* 1. Dit M. de Tourreil, *Remarques ſur les Harangues de Démoſth. Tom.* 4. *p.* 502.

P. 258. *col.* 2. Plutarque nous apprend, *dans la Vie de Philopœmen.*

P. 260. *col.* 2. Xenophon, *Cyropæd. L.* 2.

P. 289. *col.* 1. Sénéque nous apprend, *Epiſt.* 18.

TOME II.

P. 11. *col.* 1. Machiavel s'éléve contre, *Diſcours polit. chap.* 10.

P. 29. *col.* 1. Monſieur, me mandoit-il *le* 20. *Octobre* 1709.

P. 31. *col.* 2. Dans la bataille, *Hiſt. de la conq. d'Eſpagne, L.* 2. *p.* 220.

P. 41. *col.* 2. La ruſe dont ſe ſervit Litanique, *Caſ. de Bello Gall. L.* 7.

P. 73. *col.* 2. On n'a qu'à conſulter Varillas, *Hiſtoire de Charles IX. Tom.* 1. *p.* 202.

P. 79. *col.* 1. On voit dans Polyen, *L.* 5. *c.* 3.

Ib. col. 1. Dit Juſtin, *L.* 22.

P. 83. *col.* 1. Dit Polyen, *L.* 5. *c.* 3.

P. 90. *col.* 2. Grotius eſt formellement oppoſé, *De Jure belli & pacis, L.* 3. *c.* 19.

P. 112. *col.* 2. Nous le tirerons de Tite-Live, *Lib.* 13. & de Denis d'Halicarnaſſe, *L.* x.

P. 124. *col.* 2. Non tantum, *Veget. L.* 2. c. 20.

P. 123. *col.* 1. Dit Grotius, *L.* 3. *c.* 9.

P. 137. *col.* 1. Un Auteur politique, *Ulric, Ubert. de Jure civ. edit.* 3.

P. 153. *col.* 2. Dit l'Ecriture, *L.* 1. *Macchab. c.* 8.

P. 156. *col.* 1. Céſar nous l'apprendra, *De Bello Gall. L.* 1.

TABLE DES CITATIONS

Qui ſe trouvent dans les Notes.

Page 3. Denis d'Halicarnaſſe, *dans ſa Preface.*

Page 4. Je tire tout ceci de Tourreil, *Traduct. des Or. de Démoſthéne.*

P. 7. Tite-Live donne ſouvent dans le merveilleux, *Lib.* 1.

Ibid. Dacier dans ſa Préface de Plutarque.

P. 8. L'Hiſtorien Romain eſt démenti par deux autres dignes de foi, Juſtin & Suétone. Celui-ci dit *in Tiberio : Traditur etiam Propretore ex Provincia Gallia retuliſſe aurum Senonibus olim in obſidione Capitolii datum, nec, ut fama, extortum à Camillo.*

Juſtin, *Liber xxviij. p.* 194. *Meminiſſe deinde jubent, quibus minentur : adverſus Gallos urbem ſuam eos tueri non potuiſſe, captamque non ferro defendiſſe, ſed auro redemiſſe.*

P. 10. Florus, *L.* 1. *c.* 18.

P. 14. S'il faut s'en rapporter à Frontin, *L.* 1. *c.* 4.

Page 15. Pourroient bien avoir pris cette imagination de Thucydide. *Lib.* 6.

P. 15. au moins je l'ai vû en ce ſens dans Florus, *Bell. Spart. Lib.* 3. *c.* 20. *Ibi circa Bruttium angulum cluſi cum fugam in Siciliam pararent, neque navigia ſuppeterent, rateſque ex cratibus, & dolia connexa virgultis in rapidiſſimo freto fruſtra experirentur.*

Ibid. L'Abbé de Vertot nous l'explique, *Tom.* 2. *des Révolutions Romaines, page* 305.

P. 15. Quoiqu'en diſe Sénéque, *De*

Digitized by Google

Brevitate vitæ, cap. xiij.

P. 40. Dom Bernard de Montfaucon dit qu'on croit que le pied Romain, *&c. Suppl. de l'Ant. expl. tom.* 1. *p.* 17.

P. 42. Joſeph dans la deſcription du ſiége de Jéruſalem, *Hiſtoire de la guerre des Juifs contre les Romains, Liv.* 5. *c.* 15.

P. 73. Je renvoie mon Lecteur à M. Huet. *Traité de la Navig. des Anciens, Liv.* 13.

P. 77. Les deſcendans de Témiſtho-cle, dit Plutarque, *dans la Vie de Them.*

P. 98. Ou plutôt, dit Tillemont, *Hiſt. des Emper. dans Honoré, art.* 50.

P. 118. Dit quelque part Zonaras, *L. viij.*

P. 160. Dit Appien, *de Bello Libic.*

Ibid. Horace nous donne une leçon, *Odar. Lib.* 3. *Od.* v.

Ibid. Florus marque qu'il fut crucifié, *Lib.* 2. *c.* 2.

Ibid. Je croirois plutôt Diodore de Sicile, *p.* 273. *apud Valeſ. Frag.*

P. 161. C'eſt Palmerius qui fait cette remarque, *in L.* 1. *Appian.*

P. 163. M. de Saint-Evremont, qui étoit du tems, &c. J'ai vû prendre une réſolution, dit-il, *Réfléx. ſur les Rom. c.* 7.

P. 165. C'eſt ainſi que Sophocle, *in Ajace.*

P. 166. Ils furent honteux, dit Saint-Evremont, *Refléx. ſur les Rom c.* 4.

Ibid. Appien & Zonaras nous en donnent de bonnes nouvelles. Le premier, *L.* 1. *n.* 15. & le ſecond, *L.* 1.

P. 167. Tacite nous apprend, *Annal. Lib.* 4.

P. 167. Voici le fait ſelon que Freinshémius le rapporte, *Supp. Lib.* 8.

P. 168. Ces huit Généraux.... dit Xénophon, *Hiſt. Grec. L.* 1.

P. 170. Dont parle la Motte le Vaier, *Dial. de Tub.*

P. 171. L'Auteur dit que divers méchans, *Tillemont, Hiſt. des Emp.*

P. 172. Les Athéniens. dit Valére-Maxime, *L.* 6. *c.* 9.

P. 189. L'éléphant le mieux inſtruit, dit Céſar, *de Bello Afric.*

P. 194. Dit dans le chapitre des Colonnes militaires, *Suppl. de l'Ant. expl. Tom.* 4. 109.

P. 199. Céſar en fait un éloge très-honorable, *Comm. de Bell. Alex.*

P. 201. Les Marſeillois, dit M. Huet, *Hiſt. du Comm. & de la Navig. des Anciens, p.* 211.

Ibid. Longtems avant Pline, dit-il ailleurs, *Hiſt du Comm. & de la Navig. des Anc. p.* 211.

Ibid. Dont Pline dit, *L.* 2. *cap.* 3.

P. 202. Hérodote.... rapporte que Nécus, *Liv.* 4. *de la traduct. de du Ryer.*

P. 207. Suétone prétend, *in Tiber. Ner.*

P. 216. Céſar, dit-il, *de Bell. Gall.*

P. 217. Le reſte des vaiſſeaux, dit Hirtius, *Caſ. de Bell. Afric.*

P. 221. Ce que Lucain attribue, *Pharſal.*

P. 222. D'un paſſage d'Aulugelle, *L.* 1. *c.* 8.

P. 223. L'occaſion, dit Tacite, *Hiſt. L.* 2.

P. 226. C'eſt un conte à renvoier aux Juifs, dit Horace, *Serm. Lib.* 1. v.

P. 238. Les emploiérent, dit Thucydide, *L.* 6.

P. 281. J'avoue avec Grotius, *de Jure bell. & pacis, L.* 2. *c.* 22. *§. xvj.*

P. 4. *Tome* 2. Grotius ne dit-il pas formellement, *de Jure bell. & pacis, L.* 1. *c.* 2.

FIN.

645412

Digitized by Google

Digitized by Google